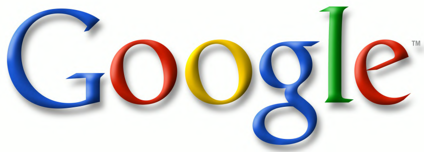
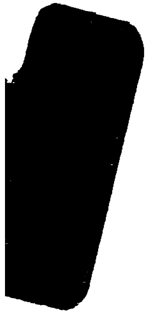
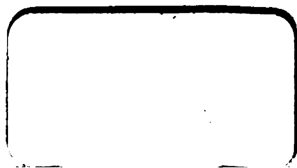








NKM

Magasin

MAGASIN THÉATRAL.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

Printed in Franc

N°5.



FERVILLE.

Rôle du Général Morin, dans le Gamin de Paris.

Acte 2. Scène 3.

Publié dans le Magasin Théât.

MAGASIN

THÉATRAL,

CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES SUR TOUS LES THÉATRES DE PARIS.

TOME ONZIÈME.



PARIS.

MARCHANT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—

1836.



LA

FEMME DU PEUPLE,

DRAME EN DEUX ACTES

MÊLÉ DE COUPLETS,

Par MM. Dumersan et Alexandre,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 1er DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUBUT, marchand d'habits..	M. Rébart.	ALPHONSE, jeune peintre...	M. Alexandre.
LA MÈRE DUBUT, sa mère, aveugle..................	Mme Vautrin.	DOLCI, notaire............	M. Alexis.
MARIE-JEANNE, sa femme..	Mlle Flore.	DUMONT, autre notaire.	
AMÉLIE, leur fille.........	Mlle Rougemont.	LAURENT, domestique de la duchesse................	M. Véziant.
BERTRAND, leur fils.......	M. Hyacinthe.	Trois autres Domestiques.	
LA DUCHESSE DE VERNANGE.................	Mlle A. Beauchêne.	Hommes et Femmes invités.	
LE COMTE DE SAINT-PHAR.	M. Daudel.	Deux Poissardes.	

La scène est à Paris; au premier acte, chez Dubut, au rez-de-chaussée, rue Saint-Landry, dans la Cité; au deuxième acte, chez la duchesse de Vernange.

ACTE PREMIER.

Une chambre mal meublée au rez-de-chaussée rue Saint-Landry. Au fond une porte et une fenêtre donnant sur la rue, et la porte de la chambre de Marie-Jeanne. Deux portes à droite et à gauche. Quelques mauvaises chaises de paille. A gauche une table sur laquelle sont des tasses de porcelaine, des couleurs, des pinceaux, papier, plumes et encre et quelques romans.

SCENE PREMIERE.

Mme DUBUT, *aveugle.*

(Elle est assise près de la table tricotant et elle appelle :)

Bertrand ! Mélie !... où sont-ils donc tous ?... Laisser comme ça une femme aveugle et une rentière, qui leur a donné tout son bien, cinquante écus de rente.... J'aurais mieux fait de me mettre dans la maison des vieillards de Chaillot; je serais en bon air et en belle vue, au lieu que, dans cette rue Saint-Landry, au milieu de la Cité.. Mais, voyez s'ils viendront?.. (*Elle crie* :) Bertrand ! ils me feront égosiller.

(Les personnages sont indiqués en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au théâtre : le premier à la gauche du spectateur.)

SCENE II.

Mme DUBUT, BERTRAND, *mangeant du pain et du fromage, et arrivant du fond.*

BERTRAND. Queq' vous avez donc, ma grand'mère, vous criez comme une aveugle qui a perdu...

Mme DUBUT. Mauvais sujet, tu me reproches mon infirmité... Voyons, queq' tu manges-là ? je t'entends manger.

BERTRAND. Je déjeune, quoi !...

Mme DUBUT. Ça bâfre!... et je n'ai pas encore déjeuné, moi.

BERTRAND. Attendez que ma mère soit rentrée.

Mme DUBUT. Elle se fait bien attendre, ta mère.

BERTRAND. Dam ! c'te femme qui trotte depuis quatre heures du matin pour faire ses provisions à la Halle, et courir après ça dans tout Paris, avec un' hotte et un éventaire.

Mme DUBUT. Pourquoi ne se met-elle pas en boutique ?

BERTRAND. Faut pouvoir... Les loyers sont chers, et les patentes aussi. Ma mère est une brave femme, et il n'y a pas sur le pavé de Paris une marchande des quatre-saisons qui *la valle*.

Mme DUBUT. Qui la valle, qui la valle ! Ton père n'a pas été assez fier. Un marchand d'habits, fils d'une revendeuse à la toilette, pouvait épouser mieux qu'une femme du peuple.

BERTRAND. Ma grand'mère, ce n'est pas l'état, c'est les sentimens qui fait la femme. Elle vous donne des soins et des égards, gros comme vous, ça n'est pas peu dire : et moi, son fils, qui n'a que dix-neuf ans, ne m'a-t-elle pas mis en apprentissage chez un vitrier. J'ai déjà posé deux carreaux, et je n'en ai cassé que trois.

Mme DUBUT. Tu es un grand dadais.

BERTRAND. Non ; je suis un gamin... et de Paris, encore.

Mme DUBUT. Vante-toi de ça.

BERTRAND. Pourquoi pas ?

AIR : *Voilà tout le secret.*

En veste et la tête nue,
Flanant dès le matin,
A tous les coin de rue
On rencontre l'gamin ;
Il joue à la poquette,
Il r'garde faire des tours,
Et prend deux sous d'galette
Chez le pèr' *Coup'-toujours.*
L'dimanch' faisant tapage
Pour voir les Franconis,
Ou bien monsieur Bocage,
Il monte au paradis.
Voilà, voilà, l'gamin de Paris !

Il tire, quand on l'taquine,
La savate et l'bâton.
Sur les murs il dessine
Des figur's en charbon.
D'vant vous, quand il s'arrête,
Pour peu que vous l'poussiez,
Il vous dit : Ah ! c'te tête !
Et vous march' sur les pieds.
Quand le tambour qui roule
Appelle les conscrits,
Il court sans perdr' la boule,
Fair' des farc's aux ennemis :
Voilà, voilà l'gamin d'Paris.

Mme DUBUT. Qu'est-ce qui t'a appris à raisonner comme ça ?

BERTRAND. C'est soi-même. Mon père ne m'a pas fait éduquer comme ma sœur qu'est artiste.

Mme DUBUT. Eh bien ! oui, elle peint la porcelaine ; c'est joli.

BERTRAND. Mais ça ne la rend pas plus heureuse avec les projets de mon père.... Elle est gaie comme trois mélodrames de la Porte-Saint-Martin.

Mme DUBUT. Ça vient de ses lectures... Quand je la prie de me lire queq' chose pour m'endormir, elle me lit des ouvrages à la mode, que ça me fait rêver des suicides, des assassinats, des adultères, un tas de cauchemars.

BERTRAND. Voilà ma sœur.

SCÈNE III.

AMÉLIE, Mme DUBUT, BERTRAND.

Mme DUBUT. Est-ce toi, Mélie ?

AMÉLIE. Oui, grand'maman.

Mme DUBUT. Ton frère a raison ; tu n'es pas gaie... J'entends ça à ton organe.

AMÉLIE. Ah ! grand'maman, j'ai bien du chagrin.

Mme DUBUT. Qu'est-ce qui t'en donne ? Ce n'est pas ton père.

AMÉLIE. Ah ! mon Dieu ! si. Vous savez qu'il veut me marier.

Mme DUBUT. A un homme comme il faut, qui fait des affaires.

AMÉLIE. C'est-à-dire qui brocante.

Mme DUBUT. Qui prête de l'argent.

AMÉLIE. A la petite semaine.

Mme DUBUT. M. Renard est l'ami de ton père.

BERTRAND. Oui, ils vont ensemble au cabaret, et ils ne m'emmènent jamais.

AMÉLIE. Depuis que mon père le fréquente, il n'est pas raisonnable.

Mme DUBUT. Mélie, vous accusez l'auteur de vot' existence.

AMÉLIE. Tenez, grand'maman, si ça continue, il arrivera quelque malheur.

Mme DUBUT. Taisez-vous, petite fille !... Ah ça ! me donnera-t-on bientôt mon déjeuner ? Ah ! si je n'étais pas aveugle, vous verriez...

BERTRAND. Nous verrions... Non, ça serait vous qui verriez.

Mme DUBUT. Petit drôle !...

MARIE-JEANNE, *criant du dehors :* Pois ramés ! pois écossés !

Mme DUBUT. Ah ! v'là vot' mère : je vais vous faire sabouler.

SCENE IV.

Les Mêmes, MARIE-JEANNE, *avec sa hotte et son éventaire.*

(Ses enfans l'aident à se décharger de ce qu'elle porte.)

MARIE-JEANNE. Bonjour, enfans... Bonjour, ma mère!

Mme DUBUT. Bonjour! (*Aux enfans.*) Je vais vous faire gronder, allez.

MARIE-JEANNE. Queq' vous avez donc, m'am' Dubut? vous bougonnez toujours après ces enfans!

Mme DUBUT. Ils me font enrager.

MARIE-JEANNE. Ils sont jeunes.

Mme DUBUT. Ils me manquent.

MARIE-JEANNE. Si je croyais ça, je ne les manquerais pas, moi; ma fille toute grande qu'elle est aurait une paire de giffles, et mon fils un coup de pied, je n'ai pas besoin de vous dire où.

BERTRAND, *riant.* Tiens, maman, elle est toujours cocasse!

MARIE-JEANNE. Tu trouves ça, toi, malin! faut bien être gaie quand on est gueux, c'est nos rentes à nous autres qui n'en a pas sur le grand-livre

Air: *La Mère Bontemps.*

J'suis un' sans souci,
L'tems présent ne m'importe guère,
N'y a pas d'pain ici,
Un autr' jour y en aura, j'espère.
Que d'gens qui n'ont rien,
Le lendemain ont du bien;
J'm'en rapporte à la providence:
Rien n'ravigotte comme l'espérance.
L'mauvais tems passera,
Et l'bon tems reviendra.
Là, là, déridéra, là, là!

Mme DUBUT. Vous v'là bien gaie, Marie-Jeanne.

MARIE-JEANNE. Je suis la plus travaillante de la maison, et je ne me plains pas. V'là mon homme, c'est pas parc' qu'il est vot' fils: mais c'est un grand fainiant.

Mme DUBUT. Par exemple.

MARIE-JEANNE. N'y a pas de par exemple.

Air: *L'autre jour la petite Isabelle.*

Faut que j'trime tout'la semaine,
Mon mari n'se cass' pas les bras.
Sur les quais, tandis qu'j'm'promène
Il s'repose comme un pap' Colas;
Pendant qu'au soleil je me brule,
Il s'rafraîchit s'au cabaret:
Sans nul scrupule,
Il me bouscule,
J'crois qu'il m'battrait.
Ah! sa conduite est bien gentille.
Tout ce qui lui tombe sous la main chez nous, il l'emporte, meubles, habits, linge: il vend tout, il prend tout, et n'apporte jamais rien, le vagabond!....

Enfin sans mon fils et ma fille,
N'y aurait rien d'lui dans la maison.

Mme DUBUT. Il y a toujours bien à déjeuner, n'est-ce pas?

MARIE-JEANNE. Parce que je vous en apporte. Tenez, voilà votre flûte, votre petit morceau de jambon, et votre demi-setier, faut que la vieillesse se soutienne.

Mme DUBUT. Ne dirait-on pas que j'ai cent ans?

MARIE-JEANNE. Vous n'en avez toujours pas quinze; allons, Bertrand, va mettre le couvert de ta grand'mère dans sa chambre.

(Amélie conduit Mme Dubut, Bertrand marche devant.)

BERTRAND. Oui, maman... il sent bon, le jambon.

Mme DUBUT. N'y touche pas, gourmand.
(Elle lui donne des coups de canne dans les jambes.)

BERTRAND. Eh bien! dites donc, vous jouez du bâton dans mes jambes, vous m'abîmeriez les mollets, si j'en avais.

SCENE V.

MARIE-JEANNE, AMÉLIE.

MARIE-JEANNE. Faut l'y pardonner sa mauvaise humeur, à c'te femme, c'est pas sa faute si son fils se dérange, je le ramènerai peut-être par la douceur. J'aurai de la peine, parce que je suis patiente comme un chat qui s'étrangle; mais pour avoir la paix, faut qu'y en ait un des deux qui cède, et si ce n'est pas lui, faut qu'ça soit moi. Est-ce que tu crois que j'ai été bien contente de te voir dans les tasses et dans les sécoupes quans tu pourrais m'aider dans mon commerce? à nous deux nous venderions le r'double et nous rapporterions des gros sous à la maison, tu aurais comme moi un madras sur la tête, et une camisole de cotonnade, au lieu de ce bonnet à la folle! et de ces gigots qui ont l'air de deux bouriches. Tu épouserais queq' bon garçon du quartier; un serrurier ou un charbonnier, un homme qui ne rougirait pas de nous.

AMÉLIE. Ah! mon Dieu! maman, je n'ai pas envie de me marier.

MARIE-JEANNE. Dis plutôt que tu ne te soucies pas de crier avec moi des radis ou des cerneaux.

AMÉLIE. Quand on peut avoir un talent.

MARIE-JEANNE. Oui, quand on peut; mais tu barbouilleras bien des cabarets de porcelaine avant d'avoir une manifacture seulement comme cellé de Sèvres.

AMÉLIE. Une artiste a toujours plus de considération.

MARIE-JEANNE. Tu aurais dû écouter le petit cadet Poireau, le fruitier verdurier d'en face; c'est un bon garçon, établi, et tu aurais été madame la fruitière cossue, plutôt que madame la peintresse débinée.

AMÉLIE. Monsieur Poireau! il est si commun!

MARIE-JEANNE. Ah! nous y v'là: faut pour plaire à mamzelle l'artiste queq' moustache ou queq' barbe pointue; il y a sur jeu queq' beau jeune homme, comme dans les livres que je trouve sous ton traversin. Je t'ai déjà défendu d'aller comme ça louer des romans à ton cabinet de lecture: tu sais ce que je t'ai promis... Bon! en v'là un qui sort de ta poche. (*Elle le prend.*) Encore là une demi-douzaine sur la table, ça t'envelimera le cœur, ça te f'ra faire queq' sottise!...

AMÉLIE. Maman, ce sont les plus jolis ouvrages de M. Sand, de M. Ricard et de Paul de Kock.

MARIE-JEANNE. Oui, eh ben! va les lire où je vas les envoyer. (*Elle les jette l'un après l'autre par la fenêtre.*) V'là M. Sang, v'là M. Bricard, et v'là M. le Coq!

AMÉLIE. Il faudra que je les paie, j'en aurai pour sept livres dix sous.

MARIE-JEANNE. Quand y en aurait pour huit francs.

AMÉLIE. Ça fait trois ouvrages dépareillés!

MARIE-JEANNE. Je te dépareillerai bien autre chose, va.

AIR: *Voulant par ses œuvres.*

Tous ces mauvais romans en vogue,
Remplis de crimes et d'horreurs,
Ne sont vraiment que de la drogue
Fait' pour empoisonner les cœurs.
Si c'est comm' ça qu'ils veulent instruire
La jeunesse de notre tems,
Il vaudrait mieux, pour nos enfans,
Qu'ils n'apprennent jamais à lire.

AMÉLIE. Ah! maman, si vous les aviez lus.

MARIE-JEANNE. Pas si bête de perdre mon tems à ces bêtises-là, avec ça que je ne sais pas lire..... Les journées ne sont déjà pas trop longues. Allons, travaille, puisque t'as un état dans les doigts. Je vas prendre là-dedans de la marchandise pour aller continuer mon commerce. Dieu de Dieu! qu'on a de peine à gagner de l'argent quand on est pauvre! Je donnerais tout ce que j'ai pour être riche.

(Elle entre dans sa chambre au fond.)

SCENE VI.

AMÉLIE, *seule.*

Je voulais lui confier tout, mais je n'ai pas osé. Depuis quinze jours j'ai cessé d'aller travailler au magasin: ma mère a voulu que j'apporte mon ouvrage ici..... se douterait-elle de quelque chose! ah! si Alphonse découvrait de qui je suis la fille

SCÈNE VII.

AMELIE, ALPHONSE *au fond.*

ALPHONSE, *à part.* On ne m'avait pas trompé, c'est bien elle.

(Il avance doucement.)

AMÉLIE, *se croyant seule.* J'ai eu tort de l'aimer...

ALPHONSE, *à part.* Aimer qui?...

AMÉLIE, *de même.* Non, Alphonse, je ne dois plus vous voir.

ALPHONSE, *s'approchant.* Et pourquoi donc, mademoiselle Amélie?

AMÉLIE, *surprise.* Ciel, c'est vous, monsieur, quelle imprudence!

ALPHONSE. Voilà quinze jours que je vous cherche...

AMÉLIE, *inquiète.* Parlez bas, il y a du monde dans toutes ces chambres.

ALPHONSE, *regardant avec surprise.* C'est ici votre demeure!...

AMÉLIE, *honteuse.* Oui, monsieur, votre illusion est dissipée, vous n'aimez plus la pauvre Amélie.

ALPHONSE. Pourquoi?... n'êtes-vous pas toujours cette aimable artiste qui m'a inspiré la passion la plus vive et la plus vraie?

AMÉLIE. Voilà ce langage que je n'aurais pas dû écouter; mais il en est encore tems, monsieur Alphonse, je ne suis pas digne de vous; votre position vous défend de lier votre sort à celui d'une pauvre fille sans bien, sans naissance.

ALPHONSE. Que dites vous?..

AMÉLIE. Je n'ai point de reproches à me faire, je ne vous ai point trompé, vous ne m'avez jamais interrogée sur mes parens; mais au nom du ciel retirez-vous, ne cherchez point à éclaircir ce mystère.

ALPHONSE. Vos parens ne sont pas heureux, je le vois: mais ils vous ont donné une éducation au-dessus de votre fortune.

AIR *de Turenne.*

Jamais l'amour et la jeunesse
Ont-ils compté, pour le bonheur,
Sur le rang et sur la richesse?
L'enfant des arts ne cherche que l'honneur. (*bis*)
M'arrêterais-je à de vaines chimères!
Ainsi que moi, vous avez vos pinceaux;
Le talent nous rend tous égaux,
Et tous les artistes sont frères.

AMÉLIE. Vous ne voudriez pas me donner un faux espoir.

ALPHONSE. Je serai votre époux, Amélie. Si vos parens ne sont pas riches, ils sont sans doute honorables, et leur ton et leurs manières n'auront pas à me faire rougir. (*Il s'approche d'elle et lui baise la main.*) Amélie!...

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, MARIE-JEANNE, *sortant de sa chambre*, ALPHONSE.

MARIE-JEANNE. Qu'est-ce que je vois là!...

AMÉLIE, *se dégageant des bras d'Alphonse.* Ciel!...

MARIE-JEANNE, *les poings sur les hanches.* En v'là une sévère, par exemple.

AMÉLIE. Je vous assure....

MARIE-JEANNE. Ah! v'là comme tu te comportes!...

ALPHONSE, *à part.* C'est quelque voisine. (*Haut.*) Qu'avez-vous donc, ma chère?

MARIE-JEANNE. Votre chère!.. Qu'est-ce que je vous ai donc coûté?.. et qui est-ce qui vous a permis de venir ici séduire une jeunesse?

ALPHONSE. Ah ça! y a-t-il moyen de vous faire taire?

MARIE-JEANNE. Me faire taire! non, mon chou! l'on ne ferme pas le bec comme ça à Marie-Jeanne. Me faire taire! il n'y a que mon homme qui a ce droit-là, et encore quand je le veux bien.

ALPHONSE. Mais, ma brave femme....

MARIE-JEANNE. Oui, je suis une brave femme, voilà pourquoi je n'aime pas les freluquets et les petits moustafas, qui ont de la barbe comme les chats et qui sont traîtres comme eux... Et toi, Mélie, tu te permets de recevoir un homme. Je ne sais qui me tient que je ne te frotte les joues pour te faire rougir de ta conduite.

ALPHONSE. La frapper! qu'est-ce que c'est donc que cette poissarde-là.

(Il s'avance.)

AMÉLIE, *l'arrêtant.* C'est ma mère!

ALPHONSE *à part.* Sa mère! ah!..

MARIE-JEANNE. Oui, je suis sa mère... Marie-Jeanne, femme Dubut, après? vous v'là tout estomaqué.

ALPHONSE. Madame, si j'avais su...

MARIE-JEANNE. Ecoutez, mon cher, sans façons sortez d'ici... d'abord pour que je ne vous arrache pas les yeux, et puis pour que mon mari ne vous y trouve pas. C'est que le cher homme n'est pas tendre, s'il avait le plus petit soupçon, il tuerait sa fille, voyez-vous, et il faut éviter ces choses-là quand on peut, parce que ça va plus loin qu'à la correctionnelle.

AMÉLIE, *à part.* Grand Dieu! que doit penser Alphonse!

ENSEMBLE.

ALPHONSE, *à part.*

AIR *de Vallace.*

Quel ton et quel langage!
Ah! je perds tout espoir,
Aurais-je le courage
De ne plus la revoir.

AMÉLIE, *à part.*

Quel ton et quel langage,
Je ne dois plus le voir!
Aurai-je le courage
De faire mon devoir?

MARIE-JEANNE, *à part.*

Mon ton et mon langage
Paraissent l'émouvoir,
Mais pour qu'la fille soit sage
Faut qu'la mère fass' son d'voir.

ALPHONSE.

Tout s'arrangera, je l'espère.

MARIE-JEANNE.

A votr' demande j'ai répondu.

ALPHONSE, *à Amélie.*

Je reviendrai voir votre père.

AMÉLIE, *à part.*

Malheureuse! tout est perdu!

ENSEMBLE.

ALPHONSE *et* AMÉLIE.

Quel ton et quel langage, etc.

MARIE-JEANNE.

V'là mon ton, mon langage,
Je n'vous ôt' pas l'espoir,
J'nen dis pas davantage,
Fait's chacun vot' devoir.

SCENE IX.

AMÉLIE, MARIE-JEANNE.

AMÉLIE. Ah! je ne le reverrai plus.

MARIE-JEANNE. A nous deux, maintenant. Je te promets de ne rien dire à ton père, pour t'éviter une danse; mais n'y reviens pas, vois-tu! parce que, foi de Marie-Jeanne Triquet, femme Dubut, je ferais prendre au jeune homme le chemin par où ont passé M. Ricard et M. Lecoq! (*On entend dehors la voix de Dubut.*) J'entends ton père, mets-toi vite à ton ouvrage... Ah! mon Dieu! c't homme-là, y me regarde à présent comme....

SCENE X.

AMÉLIE, DUBUT, MARIE-JEANNE.

DUBUT, *criant dehors*. Vieux habits, vieux galons!... chand d'habits! (*Il entre.*) Voilà mon épouse chérie et ma fille adorée.

(Il pose son paquet sur une chaise.)

MARIE-JEANNE. Pas tant de douceurs, apportes-tu de l'argent?

DUBUT. Je n'ai point passé par la rue de la monnaie.

MARIE-JEANNE. Ah! tu n'y passes jamais.

DUBUT. La faute à qu'est-ce, si la partie des vieux habits est usée?

AIR: *Ce boudoir est mon Parnasse.*

Jadis, à la friperie,
On s'habillait en seigneur,
Le galon, la broderie,
Aux homm's donnait d'la valeur;
Mais dans le siècle où nous sommes,
Si nos bénéfic's sont p'tits,
C'est qu'on achète les hommes
Meilleur marché que les habits.

MARIE-JEANNE. Il faut pourtant bien que je te dise ce qui en est: n'y a plus rien à la maison, les meubles déménagent avant le terme, et si le propriétaire nous renvoie, il ne nous faudra pas de voiture à déménagement pour nous en aller.

DUBUT. Heureusement que nous sommes faits à trotter pédestrement; mais j'ai trouvé un ami qui correspond à ma situation, et qui va rétablir l'équilibre dans ma balance.

MARIE-JEANNE. Toi, t'as un ami! quequ' connaissance de cabaret, qui ne vaut pas mieux que toi.

DUBUT. Taisez-vous, femme indélébile, ne dites pas de mal de mon ami Renard.

AMÉLIE, *à part*. C'est lui!... Ah! je m'attends à tout.

DUBUT. Renard met ses fonds à ma disposition, il consent à épouser ma fille pour ses seules grâces et les talens que je lui ai fait décerner.

MARIE-JEANNE. Mais, sais-tu que c't' enfant...

DUBUT. J'ai donné ma parole, et pas plus tard qu'aujourd'hui, nous allons chez le notaire signer son argent que je lui emprunte, et ma fille que je lui donne.

AMÉLIE. Mon père....

DUBUT. Eh bien! quoi, mon père?

MARIE-JEANNE. Eh bien! c't' enfant n'ose pas te dire qu'elle n'aime pas ton M. Renard.

DUBUT. Des idées de jeune fille moderne.

MARIE-JEANNE. Voudrais-tu la forcer?

DUBUT. Jamais!... A moins qu'elle ne cède pas de bonne volonté.

MARIE-JEANNE. Mais!...

DUBUT. De quoi? mais.

MARIE-JEANNE, *avec bonhomie*. Voyons Adrien, ne sois pas méchant comme-ça, si c't' enfant n'était pas heureuse, t'aurais ça à te reprocher.

DUBUT. Et si je ne suis pas heureux? je pourrai le lui reprocher aussi. Voilà un homme calé qui nous retire de la panne. mam'zelle Dubut sera madame Renard, gros comme le bras, pas de giries, de pleurnicheries, ni de jérémies. Je suis un homme tyran, je suis un citoyen despote, je suis ce qu'on voudra, je l'ai dit, je l'ai promis, et si l'on me fait monter la moutarde au nez, gare les calottes, j'en ai au service de tout le monde.

MARIE-JEANNE, *se fâchant*. Des calottes ne sont pas des raisons.

DUBUT. Madame Dubut, je n'aime pas les insurrections.

AMÉLIE. Mon père, voulez-vous me voir mourir?

DUBUT. Elles disent toutes le même vers.

MARIE-JEANNE. Mais la fille de la voisine d'en face ne s'est-elle pas *asphissiée*, il y a un mois!

DUBUT. Ma fille ne fera pas une pareille invraisemblance.

MARIE-JEANNE. Mon homme!

AMÉLIE. Mon père!

DUBUT. Voilà une scène de sentiment infiniment assez prolongée. Je vas trouver Renard, et ce soir il apporte un pâté et du vin, pour faire un repas, comme qui dirait d'accords. Préparez-vous, et respect au chef de la maison, qui est chez lui l'image du gouvernement sur la terre.

(Il porte dans sa chambre les effets qu'il avait déposés sur une chaise.)

MARIE-JEANNE. Fait-il du fracas, monsieur l'embarras!... dis-donc, ma fille, tu vois M. Dubut, te douterais-tu que quand je l'ai épousé, c'était un chérubin, un casse-cœur; me l'a-t-on abîmé!

AIR *du premier prix.*

Ah! si t'avais connu ton père,
Dans le tems qui m'faisait la cour;
Comme moi t'aurais cru, ma chère,
Qu'mon bonheur ne s'rait pas si court:
Un homme a le plus doux langage,
Un beau physiqu' qui vous convient;
Au bout d'queq' tems de mariage,
Voilà pourtant c'que ça devient.

DUBUT, *s'approchant*. Dis-donc, ma femme, j'ai oublié de te dérober un baiser.

MARIE-JEANNE. Laisse-moi tranquille.

DUBUT. Tu ne veux pas que je te t'embrasse ?

MARIE-JEANNE. Non.

DUBUT. Eh bien, prête-moi deux sous.. pour acheter de la gomme.

MARIE-JEANNE. Va donc, monsieur dégommé.

DUBUT. Je vais trouver Renard.

(Il sort.)

SCENE XI.

AMÉLIE, MARIE-JEANNE.

AMÉLIE. Je ne pourrai jamais me décider à épouser M. Renard.

MARIE-JEANNE. Pourquoi ça ? M. Renard n'est ni beau, ni aimable, ni jeune, mais il est riche ; et l'argent aujourd'hui, c'est la religion de tout le monde ; allons je vas encore essayer une ressource, c'est de parler à sa mère ; elle lui fera entendre raison, si c'est possible. Dieu de Dieu que les tems sont durs !... et que les hommes sont embêtans!

(Elle entre dans la chambre à droite.)

SCENE XII.

AMÉLIE. *Elle va à la table, et ecrit.*

AMÉLIE. Mon parti est pris, il est irrévocable... Ah! je rougirais trop devant Alphonse ; je n'ai que ce moyen de ne plus le revoir.

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, BERTRAND, *parlant à la cantonnade.*

BERTRAND. C'est bon, c'est bon, je ne veux pas vous déranger; je m'en vas. Comme si je ne savais pas de quoi qu'il retourne. Tiens, qu'est-ce que tu écris donc là? (*Il regarde.*) Oh ! n'aie pas peur !

AMÉLIE, *cachant ce qu'elle a écrit*. Ah ! 'est toi, mon frère?

BERTRAND. Je ne suis pas curieux, avec ça que je sais tout.

AMÉLIE. Bertrand !....

BERTRAND. De quoi ?....

AMÉLIE. Il faut que j'aille à mon magasin.

BERTRAND. Pour leur faire tes adieux.

AMÉLIE. *montrant un panier où il y a de le porcelaine*. Pour porter cet ouvrage qui est terminé.

BERTRAND. Ah ! oui, tu ne travailleras plus, maintenant.

AMÉLIE, *inquiète*. Comment ?

BERTRAND. Eh bien, puisque tu vas te marier !....

AMÉLIE. Ah !

BERTRAND. Avec un homme riche ! ah ça va remettre du beurre dans nos zharicots. Hoé ! hoé ! enfin y va donc y avoir une noce, va-t-on danser et manger ! c'est l'bon de la noce ! je vas donner un fier coup de dent, j'ai besoin de me refaire. Ah ! ma petite sœur que je t'aime!

AMÉLIE. *se levant avec tristesse*. Adieu mon frère, adieu, mon pauvre Bertrand.

BERTRAND. Tiens, comme tu me dis ça....

AMÉLIE. Veux-tu m'embrasser?

BERTRAND. Je veux bien.

(Il essuie sa bouche sur sa manche et l'embrasse.)

AMÉLIE. Mon ami, quand je ne serai plus ici, tu auras bien soin de ma mère, n'est-ce pas !..

BERTRAND. Ah! sois tranquille !... je me modèlerai sur ta conduite ; car tu es une bonne fille et tu vas devenir une bonne femme ; après ça une bonne mère ! et tu auras des bons petits enfans... Ah ! quelle existence tu vas avoir!

AMÉLIE. Adieu, mon frère.

(Elle lui serre la main et sort vivement.)

SCENE XIV.

BERTRAND, *seul attendri.*

Ah ! que c'est bête !... elle me serre la main comme si elle allait faire un grand voyage. Ah ! je vois ce que c'est... elle est un peu vexée, parce que le prétendu est un peu mûr. Moi, ça me ferait peu, si mon bourgeois voulait, j'épouserais sa sœur qui peut avoir de 20 à 36 ans.

AIR *du Calif de Bagdad.*

Ell' me donn'rait un peu d'jeunesse,
Ell' me donn'rait un peu d'gaîté,
Ell' me donn'rait un peu d'sagesse,
Un peu d'esprit, un peu d'beauté,
Ell' me donn'rait un peu d'tendresse,
Un peu d'bonheur, un peu d'richesse,
Ell' me donn'rait un peu de tout,
Tous ces peu-là me f'raient beaucoup.

SCENE XV.

BERTRAND, Mme DUBUT, MARIE-JEANNE.

Mme DUBUT. C'est bon, c'est bon, je suis aveugle; mais je ne suis pas sourde, et je ne suis pas muette non plus. Je parlerai à mon fils, et je verrai qu'il me répondra.

MARIE-JEANNE. Vous ne voulez pas me croire.

Mme DUBUT. Je vais parler d'abord à Mélie, où est-elle.

BERTRAND. Grand maman, elle vient de sortir.

MARIE-JEANNE. Il est bien tard.

BERTRAND. Tiens, est-elle étourdie ? elle dit qu'elle va porter son ouvrage à son magasin, et elle le laisse sur la table.

MARIE-JEANNE. Où sera-t-elle donc allée ?....

SCENE XVI.

BERTRAND, MARIE-JEANNE, DUBUT, Mme DUBUT.

DUBUT. Vive la joie et la gaîté, après la pluie vient le beau tems; après la peine le plaisir. Dans un moment, Renard sera ici! Allons, maman, nous allons danser, repassez-moi les rigodons de votre jeune âge.

Mme DUBUT. Quel heureux caractère!.. il est toujours gai, jovial...

DUBUT. Et farceur. Ma fille ne tient pas de moi; où est-elle, mon Amélie?

BERTRAND. Papa, elle vient de sortir.

DUBUT. Comment, quand je lui ai ordonné de m'attendre!

MARIE-JEANNE. Oui, et même ça m'inquiète, elle a dit qu'elle allait à son magasin, et elle a laissé là son ouvrage.

BERTRAND. Quand je suis entré, elle griffonnait.

MARIE-JEANNE. Elle écrivait?

DUBUT. A qui !...

BERTRAND. Tiens, elle a laissé la lettre aussi.

TOUS. Voyons.

BERTRAND. *lisant*. A mon père! à ma mère.

DUBUT. A nous, j'ai peur !

MARIE-JEANNE. Je suis toute tremblante Ah si je savais lire! (*A son mari.*) Tiens' not'homme, lis donc ça.

DUBUT. Je n'ose pas.

BERTRAND, Donnez...

(Musique en sourdine.)

BERTRAND, *lisant*. « Je n'aurais pas la » force de vivre malheureuse ; quand » vous lirez cette lettre, je n'existerai plus..

TOUS. Ciel !....

(La lettre lui tombe des mains.)

ENSEMBLE.

MARIE-JEANNE.

AIR *de Marie.*

Ma fille! ma chère fille!
Hélas! quel triste sort!
Pauvre mère de famille,
Pour moi c'est l'coup d'la mort!

BERTRAND.

Ma sœur! pauvre jeune fille!
Hélas! quel triste sort
Vient frapper not' famille!
Faut-il pleurer sa mort.

DUBUT *et* Mme DUBUT.

Ma fille! ma chère fille!
Hélas! quel triste sort
Vient frapper notre fille.

DUBUT, *anéanti.*

Je suis caus' de sa mort.

Mme DUBUT.

Pour moi c'est l'coup d'la mort.

(*On frappe au dehors.*)

BERTRAND, *s'écriant.* C'est p'têtre elle!..

(Il court ouvrir.)

SCENE XVII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE *en grande livrée.*

LE DOMESTIQUE, *vivement.* Est-ce ici chez M. et Mme Dubut?

TOUS. Oui.

LE DOMESTIQUE, *se retournant.* C'est ici, madame la duchesse.

TOUS. Une duchesse!..

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE VERNANGE.

LA DUCHESSE, *vivement.* Rassurez-vous!.....

TOUS. Madame !...

LA DUCHESSE. Votre fille est sauvée !

TOUS. Sauvée !...

MARIE-JEANNE, *hors d'elle-même.* Sauvée, ah! madame! je suis sa mère !.... Sauvée!... de quoi ?.... où était-elle allée? est-ce vous qui l'avez sauvée, madame ?

LA DUCHESSE. J'ai été assez heureuse pour y contribuer.

MARIE-JEANNE. Mais où est-elle !...

LA DUCHESSE. Soyez sans inquiétude, elle est chez moi.

MARIE-JEANNE. Chez vous !...

LA DUCHESSE. Oui, je l'y ai fait transporter, j'ai voulu venir moi-même pour vous tirer d'inquiétude.

MARIE-JEANNE. Ma pauvre Mélie!..... Mais dites-moi donc tout, madame!...

LA DUCHESSE. Calmez-vous, écoutez... J'étais en calèche, et j'allais chez mon notaire pour un contrat de mariage, car je me marie; j'emmenais avec moi un jeune homme, un peintre qui fait mon portrait, nous passions sur le quai, lorsque des cris....

MARIE-JEANNE, *avec un cri.* Ah! elle s'était noyée...

LA DUCHESSE. Une femme, dit-on, une femme dans l'eau. Je fais arrêter, je crie! de l'or, de l'or à qui la sauvera.... mais déjà mon jeune peintre s'était élancé; il plonge, il reparaît, il arrive au bord avec son précieux fardeau. J'enveloppe cette jeune fille de mon manteau, mes chevaux volent à l'hôtel; elle avait repris connaissance, elle avait dit son nom, son adresse. Je n'ai pas perdu une minute me voilà et votre fille est vivante.

MARIE-JEANNE. Ah! vous êtes un ange!.. (*Elle lui saute au cou, puis se retire honteuse.*) Excusez, madame la duchesse. (*Avec explosion.*) C'est que je suis mère, voyez-vous.

(La duchesse lui tend la main que Marie-Jeanne baise avec transport.)

LA DUCHESSE.

AIR *des trois étages.*

Venez revoir votre fille!
Quel doux moment pour mon cœur,
Lorsque dans votre famille
Je ramène le bonheur!

DUBUT, MARIE-JEANNE *et* Mme DUBUT.

Ah! je vais revoir ma fille,
Quel doux moment pour mon cœur!
Madam', dans notre famille
Vous ramenez le bonheur!

BERTRAND.

A ma mèr' elle rend sa fille,
Quel doux moment pour son cœur!
Au sein de notre famille
Ell' ramène le bonheur!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Un salon élégant; porte au fond, deux portes à droite et à gauche. Sur le devant deux fauteuils très-riches. A droite du spectateur, un guéridon sur lequel il y a une écritoire, du papier et quelques journaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX BOUQUETIÈRES, LAURENT ET TROIS AUTRES DOMESTIQUES *apportant des vases et une corbeille de fleurs; ensuite* LE COMTE DE SAINT-PHAR.

LES DOMESTIQUES *et* LES BOUQUETIÈRES.

AIR *de Pastourelle.*

Des fleurs les plus brillantes
Embellissons ces lieux,
Que des couleurs riantes
Partout charment les yeux.

LE COMTE, *entrant.*

Votre belle maîtresse
Est à moi sans retour,
Que son bonheur sans cesse
Égale mon amour.

LES DOMESTIQUES.

Notr belle maîtresse, etc.

LE COMTE. Placez cette jardinière, ces corbeilles et ces vases sur les consoles. Que ce salon ait l'air d'un jardin, d'un palais de fées.

LAURENT. Est-ce bien ainsi, monsieur le comte?

LE COMTE. A merveille! quelles sont ces deux femmes?

LAURENT. Les bouquetières qui ont fourni toutes ces fleurs : elles demandent le jour de la signature du contrat et celui du mariage, pour apporter à monsieur le comte et à madame la duchesse les bouquets d'usage.

LE COMTE. Le contrat aujourd'hui j'espère, et le mariage sous peu de jours. Allez, mes amis. (*Il leur donne de l'argent.*) Voilà de quoi boire à ma santé... Ce n'est qu'un à-compte.

LAURENT. De l'or! quelle générosité! Mme la duchesse sera bien heureuse avec un mari comme ça.

UN AUTRE DOMESTIQUE. Voilà Mme la duchesse.

CHŒUR, *en sortant.*

Notre belle maîtresse
Est à lui sans retour,
Que son bonheur sans cesse
Égale son amour.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE. Que vois-je? mais c'est le temple de Flore.

LE COMTE. Vous en êtes la divinité...

LA DUCHESSE. Tous les jours plus galant!... jusqu'à ce que le mariage...

LE COMTE. Ah! madame! quel soupçon injuste!

LA DUCHESSE.

AIR *de Panseron.*

Le bien pour lequel on soupire
Paraît toujours le plus charmant,
C'est ce qui cause le délire
Qui nous séduit dans un amant.
Tant que l'espoir flatte votre ame,
Tout est transport! tout est plaisir!
Mais le bonheur éteint la flamme
Qu'avait fait naître le désir.

LE COMTE. Il est des biens dont la possession double le prix.

LA DUCHESSE. Vous ne m'en voulez pas de vous avoir fait attendre? J'étais occupée: des soins touchans réclamaient ma présence... Une jeune personne que j'ai sauvée.

LE COMTE. On m'a tout conté. C'est un événement, un roman.

LA DUCHESSE. Oh! oui, vous autres hommes, vous ne concevez pas cela. Une passion contrariée, un amour malheureux ne vous portent pas à ces extrémités! mais une pauvre jeune fille se jette à l'eau!

LE COMTE. Vous doutez de mon amour, madame? mettez-le à l'épreuve, heureusement je n'ai pas de craintes...

LA DUCHESSE. Vous me connaissez trop bien! mais ne fais-je pas une folie? ce second mariage....

LE COMTE. C'est l'action la plus raisonnable!...

AIR *de Julie.*

Dans votre premier mariage,
Voulant atteindre le bonheur,
C'était un ami froid et sage
Qui vous guidait avec lenteur;
Mais, hélas! soudain il vous quitte,
Vous alliez rester en chemin,
Et l'amour vous prend par la main
Pour vous faire arriver plus vite.

LA DUCHESSE. Je ne veux plus retarder ce que vous désirez avec tant d'ardeur. Je ne vous demande que le tems de m'occuper de cette pauvre famille dont je veux changer le sort.

LE COMTE. Vous avez attiré ces gens-là chez vous?

LA DUCHESSE. Pour jouir de leur reconnaissance. Si vous aviez vu les transports de cette bonne créature, ses inquiétudes, ses larmes, sa joie! aucune femme, de quelque classe que ce soit, ne peut être mère à un plus haut degré.

LE COMTE. Je suis loin de nier les vertus du peuple: mais il faut qu'il les exerce dans sa sphère.

LA DUCHESSE. Et nous, ne pouvons-nous sortir de la nôtre, pour répandre sur eux quelques bienfaits?

LE COMTE. Tout ce que vous faites est charmant!

SCENE III.

LES MÊMES, ALPHONSE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Alphonse.

ALPHONSE, *saluant.* Madame...(*A part.*) Le comte ici, quel contretems!

LA DUCHESSE. Monsieur le comte, il faut que je vous présente le jeune artiste qui s'est dévoué avec tant de courage, le sauveur de ma protégée.

ALPHONSE. Tout autre, à ma place, eu eût fait autant.

LA DUCHESSE, *à Alphonse.* Vous apprendrez avec plaisir qu'il n'y a plus de danger pour la jeune personne: mon docteur en répond.

ALPHONSE. Quel bonheur!

LA DUCHESSE. Vous n'êtes pas seul heureux de l'avoir sauvée. Savez-vous bien que la pauvre enfant voulait mourir pour un chagrin d'amour?

ALPHONSE. Oui, madame, je le sais. (*A part.*) Je ne puis m'expliquer devant lui.

LA DUCHESSE. Celui qui l'aime vous a bien de l'obligation.

ALPHONSE. C'est à vous, madame, qu'il devra tout.

LA DUCHESSE. Ah ça! vous veniez pour me demander une séance, n'est-ce pas?

ALPHONSE. Une dernière, madame. (*A part.*) C'est le moyen de lui parler seule. (*Haut.*) Quelques touches légères pour ajouter à l'expression de votre physionomie tout ce que j'y ai découvert de bienveillance et de générosité.

LA DUCHESSE. Ah! monsieur le peintre, vous êtes habitué à flatter.

LE COMTE, *gaîment.* Avec vous c'est impossible! Je réclame votre promesse. Aujourd'hui mon notaire et le vôtre.... ils s'entendront, et le contrat sera facile à rédiger... A vous tout ce que je possède... tout!...

LA DUCHESSE. De l'intérêt... Fi donc !

LE COMTE. Vous avez raison : laissons nos hommes d'affaires s'occuper de ces détails.

LA DUCHESSE. Allons, monsieur Alphonse, notre séance, celui à qui je destine mon portrait s'impatiente, n'est-ce pas ?

(Elle regarde le comte qui lui baise la main. Elle sort avec Alphonse.)

SCENE IV.

LE COMTE, *seul.*

En vérité, c'est un rêve, et je crains de me réveiller ! Quel heureux incident a changé mon sort ! ce qui pouvait me perdre m'a élevé à la position la plus brillante. Ce n'est pas un petit mérite que d'avoir beaucoup d'aplomb.

AIR *d'Aristippe.*

Pour peu que l'on ait de l'audace,
Chacun peut le voir maintenant,
De la fortune la plus basse
On s'élève rapidement. (*bis.*)
Ceux qui nous coudoyaient naguère,
Ne sauraient nous suivre des yeux :
Ils nous cherchent encore à terre.
Que déjà nous marchons sur eux.

Ecrivons à mon notaire.

(Il s'assied devant le guéridon.)

SCENE V.

MARIE-JEANNE, LE COMTE, *écrivant.*

MARIE-JEANNE, *entrant du fond et regardant tout avec surprise.* Faut être juste, c'est plus beau ici que chez nous, et les meubles sont plus soignés. Faut que j'en tâte. (*Elle s'assied dans une bergère.*) C'est à ressort, c'est comme des bretelles élastiques. Je crains de gêner c'te dame, moi ; je la cherche pour la remercier, et lui dire que je vais remmener mon enfant. Elle n'est peut-être pas encore de force à faire le chemin à pied, mais les omnibus ne sont pas mis au monde pour les chiens ! Tiens, v'là un monsieur qui écrit, c'est peut-être celui qu'elle doit épouser. Voyons donc voir s'il est joli garçon. (*Elle s'avance, le regarde et dit avec surprise.*) Ah ! mon Dieu !

LE COMTE, *croyant entendre un domestique.* Justement, voici quelqu'un. (*Il donne la lettre sans regarder.*) Portez sur-le-champ cette lettre à son adresse.

MARIE-JEANNE. Moi ?

LE COMTE, *se retournant.* Ah! ah ! quelle est cette femme? que faites-vous-là ?

MARIE-JEANNE, *faisant la révérence.* Excusez, monsieur, j'attends Mme la duchesse.

LE COMTE. Eh bien ! Allez l'attendre dans l'anti-chambre.

MARIE-JEANNE, *se redressant.* Dans l'antichambre ! Je ne suis pas une domestique, (*Elle regarde encore le comte et dit à part.*) Y a des ressemblances qui vous cassent les bras.

LE COMTE. Je vous cède la place. (*A part.*) Ces gens du peuple ont toujours peur qu'on ne les prenne pour des domestiques.

(Il sort.)

SCENE VI.

MARIE-JEANNE.

C'est drôle ! c'est sa voix, c'est sa taille, c'est sa figure. On a ben raison de dire que rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un.... mais si c'est lui... Ça ne peut pas être le futur de Mme la duchesse, puisqu'on dit qu'elle épouse un comte.

SCENE VII.

DUBUT et BERTRAND, *endimanchés ridiculement*, MARIE-JEANNE.

DUBUT, *passant sa tête à la porte.* On peut-il entrer ?...

(Il entre, Bertrand fait ensuite le même jeu de scène, ils examinent le salon d'un air étonné.)

MARIE-JEANNE. Te v'là, mon homme, et toi aussi, mon fils ; tu t'es fait beau, t'as bien fait. Moi, j'ai pas évu le tems, puisque m'ame la duchesse m'a amenée comme ça... J'en suis tout' honteuse.

DUBUT. Je viens la saluer.

MARIE-JEANNE. Et embrasser ta fille !.!

DUBUT. Oui.

BERTRAND. Et moi, ma sœur.

DUBUT. Renard est à la porte, il n'a pas osé monter.

MARIE-JEANNE, *vivement.* Qu'il n'entre pas ! si ma fille le voyait, elle serait capable de se jeter par la fenêtre.

BERTRAND. Et là, il n'y aurait pas moyen de la repêcher.

MARIE-JEANNE. Vois-tu, Dubut, ce que c'est que de s'avoir dérangé. Je sais que tu nous aimes bien ; mais aussi tu aimes trop la bouteille.

DUBUT. J'aime encore mieux le litre.

MARIE-JEANNE. Ah ! quel biberon que tu fais !

BERTRAND. Pas bête, lui, p'pa.

DUBUT. Dis donc, ma femme, si nous racontions not' position à c'te grande dame, et que nous lui empruntissions de quoi payer nos dettes ?

MARIE-JEANNE. Veux-tu te taire, sans cœur ! Aller tendre la main... aller demander de l'argent...

DUBUT. A intérêt !...

MARIE-JEANNE. Et comment que tu rembourseras ? Je n'avons que not' probité, faut la garder intaque.

DUBUT. Et crever avec !

MARIE-JEANNE. Est-ce qu'on meurt de faim quand on travaille ? le pain ne manque jamais à c't'ila qui ne manque pas de courage.

DUBUT.

AIR *de Jadis et aujourd'hui.*

Mais laiss'-moi donc tranquill', ma femme,
Etre ingrat, c'est ce que je haïs;
Si j'empru'nt' queq' chose à c'te dame,
C'est pour reconnaît' ses bienfaits.
En lui d'mandant un bon office,
Je fais ce qui plaît à son cœur,
Elle est heureus' de rend' service,
Laisse-moi faire son bonheur.

MARIE-JEANNE. Tais-toi, v'là madame la duchesse.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Ah ! ma bonne femme. Je vous cherchais... c'est votre mari ?

MARIE-JEANNE. Voilà mon mari et mon fils Bertrand.

BERTRAND. Oui, madame, je suis apprenti vitrier... J'ai déjà posé deux carreaux et je n'en ai cassé que trois.

DUBUT. Je venais présenter à madame la duchesse mes hommages et mes remerciemens respectables.

LA DUCHESSE, *souriant*. Fort bien ! vous ne m'aviez pas dit que votre fille fût artiste.

DUBUT. C'est moi, madame la duchesse, que j'ai voulu lancer ma fille dans les beaux-arts. Mon épouse que vous voyez, est, sauf votre respect, une simple femme des quatre saisons.

MARIE-JEANNE. C'est vrai que je trotte hiver comme été.

DUBUT. Mais moi, fils de négocians sous les piliers des z'halles, je suis resté dans le négoce ; vous voyez un fripier patenté... honoré d'une médaille... N° 378.

LA DUCHESSE. Je desire me charger du sort de votre enfant, voulez-vous me le confier ?...

MARIE-JEANNE, *embarrassée*. Certainement, madame la duchesse que ... elle sera mieux chez vous que chez nous : mais je verrai toujours ma fille, n'est-ce pas !

LA DUCHESSE. Certainement !..

DUBUT. Puisque madame la duchesse s'intéresse à nous.... C'est qu'il y a un nommé Renard, un aimable homme, que..

LA DUCHESSE. Oui, oui, qu'elle ne veut pas épouser : elle m'a conté cela, laissez-moi arranger cette affaire.

DUBUT. Avec le plus grand plaisir !..... il ne s'agit que d'un millier d'écus.

MARIE-JEANNE. Veux-tu te taire.

LA DUCHESSE. On vous a préparé à déjeuner, passez dans la salle à manger, vous y trouverez votre fille, avec un jeune artiste de mes amis, celui qui l'a sauvée.

DUBUT. Ah ! je vais embrasser le sauveur de ma fille !.... et déjeuner avec lui, avec bien de la sensibilité ! (*A part.*) J'ai une faim du diable !

SCENE IX.

LES MÊMES, LAURENT *entrant avec un autre domestique.*

LAURENT. Madame la duchesse, votre notaire est arrivé.

LA DUCHESSE. Dites-lui d'entrer. (*Laurent sort.*) Je m'occuperai de vous, je l'ai promis ; mais il faut aussi que je m'occupe de mon mariage.

DUBUT. C'est juste.

BERTRAND. C'est très-juste.

MARIE-JEANNE, *qui a passé à la gauche de la duchesse*. Vous allez-vous marier, madame la duchesse ?

LA DUCHESSE. Oui, ma bonne femme.

MARIE-JEANNE. N'est-ce pas avec un monsieur que j'ai vu là tout à l'heure ?...

LA DUCHESSE. Probablement : le comte de Saint-Phar.

MARIE-JEANNE. Ah ! c'est un comte !

DUBUT. Mais tais-toi donc, à ton tour. (*A la duchesse.*) Excusez-la, madame, c'est qu'elle est jacasse ! Tu vois bien que t'empêche madame la duchesse de se marier.

MARIE-JEANNE, *à part*. Si c'était lui pourtant !

LA DUCHESSE, *au domestique qui est resté au fond*. Conduisez ces braves gens à la salle à manger. (*Aux Dubut.*) Je vous ferai avertir quand j'aurai besoin de vous.

DUBUT. Ne vous gênez pas, madame, on attend fort bien à table.

MARIE-JEANNE. Viens donc, bavard. (*Elle fait des révérences. A part.*) Il faut que j'en aie le cœur net.

(Elle sort à droite.)

DUBUT, *en sortant, au domestique, en tâtant son habit.* Est-ce vous qui vendez vos vieux habits? je vous en donnerai un bon prix.

BERTRAND. Ah ! p'pa ! ah ! p'pa !

(Il l'entraîne. Ils sortent à droite avec le domestique.)

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, M. DOLCI, *il a un portefeuille sous le bras, il le donne à Laurent qui le porte sur le guéridon.*

LA DUCHESSE. Ah! vous voilà, mon vieil ami; je vous ai dérangé; mais je veux conclure promptement. Avez-vous préparé le contrat? vous savez combien j'ai de confiance en vous.

DOLCI. Je vous ai connue si jeune. Monsieur le duc de Vernange avait tant d'amitié pour moi.

LA DUCHESSE. Vous ne me désapprouverez pas, quand vous connaîtrez personnellement le comte de Saint-Phar.

DOLCI, *avec surprise.* Le comte de Saint-Phar!...

LAURENT, *annonçant.* Monsieur le comte.

LA DUCHESSE. Le voici lui-même.

SCENE XI.

LA DUCHESSE, LE COMTE, DOLCI.

DOLCI, *saluant.* Monsieur est le comte de Saint-Phar?

LE COMTE. *saluant.* Oui, monsieur.

DOLCI. J'étais lié autrefois avec une famille de ce nom, à Toulouse.

LE COMTE, *vivement.* C'est la mienne, monsieur.

DOLCI. Le comte et la comtesse sont morts dans l'émigration.

LE COMTE. Il est vrai...

DOLCI. Le fils aîné a été tue...

LE COMTE. En Espagne.

DOLCI. Précisément.... le chevalier fort jeune encore...

LE COMTE. Etait en Amérique.

DULCI. La mort de son frère aîné le mettait en possession d'une belle fortune et du titre de comte... Ce second fils...

LE COMTE. C'est moi, monsieur.

DULCI, *surpris.* Ah! j'avais entendu parler d'un duel qui fit beaucoup de bruit... un duel sans témoins, où il aurait succombé.

LE COMTE, *vivement.* Où il eut le malheur de tuer son adversaire; mais il avait été insulté grièvement, il devait venger son honneur.

LA DUCHESSE, *émue.* Vous avez tué un homme !

LE COMTE. En défendant ma vie. Contraint de fuir pour éviter une famille puissante, j'avais sur moi mon portefeuille et de l'or, je m'embarquai sur-le-champ. J'arrivai à Toulouse, où je rentrai dans tous mes droits.

LA DUCHESSE. Monsieur le comte a d'autres qualités que la fortune.

LE COMTE. Beaucoup d'amour

DULCI. Il y avait entre vos deux familles une contestation fort ancienne.

LE COMTE. Notre union la terminera.

DOLCI, *à part.* C'est singulier !

LA DUCHESSE, *passant entre eux deux.* Nous attendons le notaire de monsieur le comte : dès qu'il sera arrivé, vous arrangerez le contrat ensemble.... En attendant suivez-moi, mon cher Dolci, j'ai besoin de vous pour une autre affaire. Il s'agit d'une pauvre famille...

DOLCI. Encore une bonne action!

LA DUCHESSE. Vous dînerez avec ma protégée, avec ses parens : cela vous amusera... Et vous aussi, monsieur le comte, il faut que vous me fassiez le sacrifice de votre fierté, et que vous dîniez avec M. et Mme Dubut.

LE COMTE, *riant.* Puisque vous l'ordonnez.

LA DUCHESSE, *à Dolci.* Je vais vous conter cela, nous allons faire des heureux.

DOLCI. C'est çe que les notaires ne font pas toujours.

LA DUCHESSE, *au comte.* Sans adieu !...

SCENE XII.

LE COMTE DE SAINT-PHAR, *seul.*

Ce diable d'homme, qui a été en relation avec ma famille! j'étais sans m'en douter en pays de connaissance !

SCENE XIII.

LE COMTE, MARIE-JEANNE, DUBUT, BERTRAND, *se tenant à la porte de droite.*

MARIE-JEANNE, *bas à Dubut.* Tiens, regarde cette figure-là ?

DUBUT, *sa serviette à la boutonnière.* Je veux retourner à table.

(Il rentre.)

LE COMTE, *sans les voir.* Il n'y a pas un moment à perdre. Et mon notaire qui n'arrive pas!.... je vais le chercher moi-même, il faut que tout se termine aujourd'hui.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

DUBUT, MARIE-JEANNE, BERTRAND *rentrant.*

DUBUT. Mais, mon épouse, pourquoi quitter la table avant le dessert!

BERTRAND. Vous nous empêchez de manger...

MARIE-JEANNE. N'y a pas deux ressemblances pareilles.

DUBUT. Tu le connaissais donc bien particulièrement?

MARIE-JEANNE. Nous étions voisins porte à porte. C'était un joli garçon, il faisait des siennes dans le voisinage.

DUBUT. *avec jalousie.* Et tu étais sa voisine?...

BERTRAND. Ah! p'pa! ah! p'pa!

MARIE-JEANNE. Tant que ça a été de la plaisanterie, on n'a rien dit; mais ça est devenu du sérieux; il ne travaillait guère, il avait beaucoup d'argent, faut vous dire qu'il avait de l'esprit et même de l'inducation. Mais à quoi que ça sert, quand on tourne à mal!..... à vous perdre plus vite. Un jour, il a été accusé d'un faux, et arrêté. J' l'avons été voir au tribunal d'assises avec toutes les voisines; c'était le lusque et l'ambition qui l'avaient mené là. Tiens, Bertrand, tu es mon fils.

BERTRAND. Oui, m'man.

MARIE-JEANNE. Heureusement que t'es un imbécille.

BERTRAND. Oui, m'man.

MARIE-JEANNE. Mais si je croyais que tu tournerais comme ça, avant que tu aies fait une bassesse, je t'étranglerais de mes propres mains.

BERTRAND, *avec sensibilité.* Ah! ma bonne mère!

DUBUT. Bien, mais quel rapport a cette anecdote avec M. le comte?.....

MARIE-JEANNE. Je te dis que c'est lui.

DUBUT. Mais si tu te trompais!

MARIE-JEANNE, *réfléchissant.* Ce serait terrible! mais j'ai un poids sur mon cœur; cette brave duchesse m'a donné plus que la vie, elle l'a conservée à ma fille! Je voudrais, n'importe à quel prix, lui prouver ma reconnaissance.

DUBUT. Dans notre position sociale, nous ne pouvons guère...

MARIE-JEANNE. Pourquoi pas?... si un grand fait du bien à un petit, il peut en recevoir de lui à son tour: *On a souvent besoin d'un plus petit que soi.*

BERTRAND. Tiens, j'ai lu ça à la mutuelle, dans les fables de M. Lafontaine, quand j'étais moniteur!

MARIE-JEANNE, *allant voir au fond.* J'entends quelqu'un. C'est M. le comte, laissez-moi seule avec lui.

(Elle les pousse vers la porte à droite.)

SCENE XV.

M. DUMONT, LE COMTE, MARIE-JEANNE.

LE COMTE. Oui, mon cher monsieur Dumont, vous savez mes intentions, arrangez cela bien vite avec votre confrère qui vous attend là-dedans, et nous signerons. Allez.

(Dumont entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, MARIE-JEANNE, *au fond.*

LE COMTE. Tout marche bien, les amis que j'ai invités vont venir. La duchesse sera subjuguée. (*Il se retourne et voit Marie-Jeanne qui s'est avancée.*) Encore vous!

MARIE-JEANNE. Encore, c'est un mot de reproche!....

LE COMTE. Vous semblez m'épier.

MARIE-JEANNE. Est-ce que vous me prenez pour une moucharde?

LE COMTE. Que faites-vous ici?

MARIE-JEANNE. Je suis de la maison, à c'theure.

LE COMTE Votre place n'est pas dans le salon.

MARIE-JEANNE, *appuyant.* On y voit queq'fois des gens qui ne devraient pas y être, dans le salon. (*A part.*) Attrape... et d'une!

LE COMTE. Écoutez, ma chère, je veux bien montrer pour vous l'indulgence qu'un homme de ma sorte peut avoir pour une personne de votre classe; mais n'abusez pas de ma patience.

MARIE-JEANNE. Ma classe! ma classe!.. il y a des gens qui veulent en sortir de leur classe et qui ont tort. (*A part.*) Et de deux.

LE COMTE. Qu'est-ce que cela signifie?..

MARIE-JEANNE. Écoutez un bon conseil, mon garçon: filez, pendant qu'il en est encore tems.

LE COMTE. C'est à n'y pas tenir!

MARIE-JEANNE. Je vous ai connu, farceur, dans le tems que nous étions voisins.

LE COMTE, *à part.* Se pourrait-il!

MARIE-JEANNE *à part.* Bon, je le tiens. (*Haut.*) Comment vous ne reconnaissez pas Marie-Jeanne Triquet, de la rue des Trois-Canettes?

LE COMTE, *à part.* Que dit-elle?...

MARIE-JEANNE, *jetant les yeux sur la ta-*

ble et concevant une idée.) Il faut l'enfoncer. (*Haut.*) Mais malheureux, vous allez vous perdre!...

LE COMTE, *hésitant.* Moi !...

MARIE-JEANNE. Vous n'avez donc pas lû le journal ?

LE COMTE, *haussant les épaules.* Le peuple maintenant lit les journaux !

MARIE-JEANNE. Ça lui apprend bien des choses....

LE COMTE. qu'il ne devrait pas savoir.

MARIE-JEANNE, *prenant un journal qu'elle tient à l'envers et feignant de lire.* Faut toujours savoir tout... (*Elle lit.*) « La police » fait les recherches les plus actives pour » arrêter le nommé Gautier... »

LE COMTE, *lui arrachant le journal.* Où donc est cet article ?...

MARIE-JEANNE. Il n'y est pas!.!.

LE COMTE. Comment !...

MARIE-JEANNE. Est-ce que je sais lire ! Ah !.... vous reconnais-je ti, à présent !

LE COMTE. *furieux.* Malheureuse !.... mais nous sommes seuls, s'il t'échappe un mot...

MARIE-JEANNE. Et vous, si vous continuez de vouloir tromper cette digne femme!...

LE COMTE, *se remettant.* Écoutez !.... Je ne vous crois pas méchante.

MARIE-JEANNE. Non ; mais je suis honnête.

LE COMTE, *vivement et à demi-voix.* Vous êtes pauvre?...

MARIE-JEANNE. Ça doit être !...

LE COMTE. Chargée de famille....

MARIE-JEANNE. Je ne m'en plains pas.

LE COMTE. Je fais votre fortune !

MARIE-JEANNE. Comment ça ?

LE COMTE. J'achète votre silence!...

MARIE-JEANNE. Vous croyez?...

LE COMTE. Que rien ne résiste à l'or.

MARIE-JEANNE. Vous m'en offrez?..

LE COMTE. Beaucoup. Je vous assure une existence heureuse, honorable.....

MARIE-JEANNE. Honorable.... (*A part.*) Oh ! la canaille !

LE COMTE. Venez chez moi : je demeure en face ; à l'instant même je vous donnerai des preuves de ma bonne foi.

MARIE-JEANNE, *hésitant.* Mais !....

LE COMNE. Venez, vous dis-je ! hâtons-nous !

MARIE-JEANNE. *à part.* J'aurai une preuve de plus ! (*Haut.*) Je le veux bien.

(Ils vont pour sortir, ils rencontrent Laurent qui sort du cabinet à gauche.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT. Monsieur, madame la duchesse vous attend pour signer.

LE COMTE *à Laurent*, Dites à madame la duchesse que je reviens à l'instant. (*A Marie-Jeanne.*) Venez, venez.

(Il l'entraîne.)

SCÈNE XVIII.

LAURENT, *seul.* Comme il a l'air échaffouré, M. le comte ! où court-il donc avec cette femme ?

SCENE XIX.

LA DUCHESSE, DOLCI, DUMONT, *sortant du cabinet de la duchesse*, ALPHONSE, AMELIE, DUBUT, BERTRAND, *sortant de la salle à manger*, LES DOMESTIQUES *au fond.*

ENSEMBLE.

LA DUCHESSE.

AIR *du Sauveur* (de Tolbecque).

Quand je forme ce mariage
Je crois à la félicité,
Et je dois trouver l'esclavage
Aussi doux que la liberté.

DOLCI, DUMONT *et* LES DOMESTIQUES.

Puissiez-vous, dans ce mariage,
Rencontrer la félicité,
Et trouver ici l'esclavage
Aussi doux que la liberté.

DUBUT *et* BERTRAND.

Quand nous formons ce mariage
Je crois à la félicité,
Vous allez trouver l'esclavage
Bien plus doux que la liberté.

AMÉLIE *et* ALPHONSE.

Quand nous formons ce mariage
Je crois à la félicité,
Et je vais trouver l'esclavage
Bien plus doux que la liberté.

(*Dolci et Dumont sont assis près du guéridon et préparent les papiers. Laurent place un fauteui à droite du guéridon.*)

LA DUCHESSE. J'ai tout arrangé... nos deux noces se feront ensemble. Je crois que cela me portera bonheur.

DUBUT. Et à nous aussi.

LA DUCHESSE. J'ai moi-même dicté les articles... J'ai pensé à toute la famille, et j'espère, monsieur Dubut, que vous ne refuserez pas votre consentement..

DUBUT. Pour vous refuser quelque chose, madame la duchesse, il faudrait être un manant.

BERTRAND. Il faudrait que p'pa soye un manant.

LA DUCHESSE, *à Amélie.* Mais où donc est votre mère, mon enfant ?

AMÉLIE. Madame, je la croyais près de vous.

DUBUT. Je ne sais pas où diable elle est fourrée... Excusez-la, madame; elle manque tout-à fait de l'usage du monde.

LA DUCHESSE. Alors, nous signerons mon contrat avant le vôtre.

DUBUT. Ça me paraît fort convenable.

BERTRAND. Extrêmement convenable.

DOLCI. Précisément, voilà monsieur le comte.

SCENE XX,

Les Mêmes, LE COMTE.

LA DUCHESSE. Eh bien! monsieur l'impatient, c'est vous qui vous faites attendre?

LE COMTE, *embarrassé*. Ah! madame, j'étais retenu par les complimens...

DUBUT, *s'avançant*. Des femmes de la halle, j'en suis sûr... Ma femme y était, n'est-ce pas?

LE COMTE, *avec contrainte*. Oui... elle ý était.

DOLCI. Tout est d'accord.

LA DUCHESSE, *au comte*. En doutiez-vous?

LE COMTE. Non; car nos témoins sont tous prêts... (*A Laurent.*) Faites entrer.

SCENE XXI.

Les Mêmes, Hommes *et* Femmes invités, *élégamment vêtus, et portant des bouquets.*

CHŒUR.
Air *du Philtre.*

Ici nous venons tous
Célébrer cette heureuse alliance,
Tendres époux,
Unissez-vous
Dans l'espérance
Du sort le plus doux.
Ici nous venons tous, etc.

LE COMTE, *à part, et sur le devant.* Maintenant, je n'ai plus rien à craindre d'elle.

DOLCI, *à la table.* Il s'agit de signer... le futur le premier.

LE COMTE, *allant à la table.* Je signe mon bonheur.

(Il signe.)

DOLCI, *à la duchesse.* A vous, madame la duchesse!

LA DUCHESSE, *prenant la plume des mains du comte, et allant pour signer.* C'est à mon tour... (*Elle s'arrête.*) Vous ne m'en ferez pas repentir, n'est-ce pas?.....

LE COMTE, *avec impatience.* Signez donc, je vous prie.

LA DUCHESSE. Quelle vivacité! Allons, je signe.

(La duchesse trempe la plume dans l'encrier.)

LE COMTE, *à part.* Enfin je respire!...

SCENE XXII.

Les Mêmes, MARIE-JEANNE.

(On entend crier en dehors.)

MARIE-JEANNE. Arrêtez!.. arrêtez!.... (*La porte s'ouvre avec fracas. Marie-Jeanne paraît tout en désordre; la main droite entourée d'un mouchoir. Elle se précipite vers la duchesse, lui arrache la plume de la main, et lui crie*:) Ne signez pas, madame! ne signez pas!...

TOUS. Ciel!

LA DUCHESSE, *surprise.* Que signifie?..

LE COMTE, *vivement.* Cette femme est folle.

MARIE-JEANNE. Non, je ne la suis pas.

LE COMTE. Il faut l'emmener...

BERTRAND *et* AMÉLIE. Ma' mère!....

DUBUT, *se mettant devant elle, et menaçant le comte.* Mon épouse!...

MARIE-JEANNE. Excusez-moi, madame la duchesse, de faire un escandale comme ça. Je voulais vous avertir en secret; mais le scélérat m'a entraînée chez lui, m'a enfermée... Oh! Marie-Jeanne a une bonne poigne. J'ai pris la pince, la barre de fer de la cheminée; j'ai fait sauter la serrure, j'ai brisé la porte en mille morceaux...

AMÉLIE, *effrayée, et voyant la main de sa mère.* Vous êtes blessée!

MARIE-JEANNE. Oh! ce n'est rien; je me suis un peu égratignée... Je me serais plutôt coupé la main que... Mais j'arrive à tems... n'est-ce pas?

LE COMTE, *voulant avancer.* Malheureuse! si tu parles...

(Dubut le tient en respect.)

LA DUCHESSE, *émue.* Qu'est-ce donc?

MARIE-JEANNE. Vous alliez l'épouser?

TOUS. Eh bien!

MARIE-JEANNE, *avec énergie.* C'est un forçat!...

TOUS. Un forçat!...

DUBUT, *à part, et sur le devant.* C'est un fier polisson.

(La duchesse tombe sur le fauteuil, Amélie et Alphonse s'empressent auprès d'elle. Marie-Jeanne la soutient d'une main en montrant le poing à Gautier qui lève insolemment la tête au milieu des gens qui l'entourent. Tableau. La toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

ZAZEZIZOZU,

FÉERIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

Par MM. Daubigny, Poujol et Anatole,

BALLETS DE MM. PAUL-CUZENT ET AURIOL

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE, LE 5 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PACHA ZAZEZIZOZU..	M. GABRIEL.	UN FOU D'IVOIRE....	M. FANTELIN.
ZIZI, ses fils	Mlle C. MAILLET.	UN FOU D'ÉBÈNE.....	M. ÉDOUARD.
ZOZO, ses fils	Mlle LAURENCE.	LE ROI DE CŒUR....	M. STOCKLEIT.
ZUZU, ses fils	Mlle ADÈLE.	LE ROI DE CARREAU.	M. CHÉRI.
ZAZA, princesse..........	Mme LAMBERTI.	LE VALET DE CARREAU (HECTOR)............	M. FERDINAND.
CODADAD, astrologue...	M. SIGNOL.	LA REINE DE CŒUR..	Mlle AIMÉE.
GROSBEC, eunuque.....	M. BEURG.	LA REINE TANT-A-TANT	Mme DUMONT.
MIRONFLA, magicienne..	Mme DESGRANDS.	TABLETTINI...........	M. FONTALLARD.
LE MONSTRE..........	M. ETIENNE AHN.	UN DANSEUR..........	M. AURIOL.
LE ROI D'IVOIRE......	M. AUGUSTE Z.	TOUS LES PERSONNAGES DU JEU DE CARTES, DU JEU D'ÉCHECS ET DU JEU DE DOMINOS.	
LE ROI D'ÉBÈNE......	M. EDMOND.		
LA REINE D'IVOIRE...	Mlle VIRGINIE.		
LA REINE D'ÉBÈNE...	Mlle PAULINE.		

ACTE PREMIER.

LA TÊTE.

SCENE PREMIERE.

ZAZEZIZOZU, GROSBEC, ESCLAVES.

(Un jardin. Zazezizozu est endormi sous un bosquet, Grosbec est auprès de lui; les esclaves sont diversement groupés dans le jardin.)

CHŒUR.

AIR *du Philtre champenois.*

Chut! chut! parlons tout bas,
Puisqu'un instant notre maître sommeille.
Chut! chut! parlons tout bas.
Il dort si bien! ne le réveillons pas.

GROSBEC.

Lorsque par malheur
Trop tôt on l'éveille,
Quelle est sa fureur!
Vraiment j'en ai peur.
Nous l'aimons très-fort,
Mais c'est quand il dort.

CHŒUR.

Chut! chut! etc.

GROSBEC. Ah! mon Dieu... Regardez, esclaves, regardez; tout-à-coup le sommeil de notre gracieux souverain Zazezizozu paraît sombre et agité. Je n'oserais affirmer que sa hautesse rêve, mais je suis certain qu'elle ronfle. Dans tous les cas, elle ne peut tarder à se réveiller... Attention, car vous savez que pour un oui ou pour un non il fait joliment rouler une tête. (*Ici le mandarin fait un mouvement comme pour se réveiller.*) Prosternez-vous, esclaves, prosternez-vous.

(Tous les esclaves tombent la face contre terre.— Forté à l'orchestre.)

ZAZEZIZOZU. A moi! mes gardes, mes

esclaves ; à moi ! mon peuple ; à moi ! tout le monde !... Mon pâté ! où est mon pâté ?

GROSBEC. Prince, revenez à vous.

ZAZEZIZOZU, *regardant autour de lui.* Où suis-je ?

GROSBEC. Dans votre palais, au milieu de vos esclaves, auprès de votre fidèle Grosbec, le chef de vos eunuques.

ZAZEZIZOZU, *tout-à-fait éveillé.* En effet, je reconnais vos laides figures... Oui, vous étiez tous là, lorsque je me suis endormi après mon dîner. Fatal réveil !

GROSBEC. Oserais-je demander à votre hautesse la cause de son trouble ?

ZAZEZIZOZU, *quittant son divan.* C'est un rêve, Grosbec, un rêve affreux, épouvantable, et dont le souvenir me donne encore en cet instant la chair... de coq.

GROSBEC. Mais, prince, ce rêve...

ZAZEZIZOZU. Est au-dessus de ta portée. Mon astrologue Codadad peut seul me l'expliquer. Qu'on le fasse venir.

(Sur un signe de l'eunuque, un esclave sort. Tous les autres se relèvent et se rangent au fond du théâtre.)

GROSBEC. En attendant son arrivée, sublime pacha, et pour calmer un instant votre agitation, faut-il faire prendre les armes à vos gardes-du-corps, empaler quelques-uns de vos esclaves, ou faire tomber la tête de quelques-unes de vos femmes ? Faut-il enfin...

ZAZEZIZOZU, *l'interrompant.* Ce n'est pas de refus ; nous verrons ça plus tard... Mais d'abord, avant toutes choses, mon cher Grosbec, fais-moi le plaisir de t'en aller. Codadad va se rendre auprès de ma personne sacrée. Laissez-moi tous ; si j'ai besoin de vos services, je vous rappellerai.

(Tout le monde sort pendant le chœur suivant, et Codadad arrive.)

CHŒUR.

AIR *des Noces de Gamache.*

L'astrologue s'avance,
Taisons-nous, le voilà ;
Sans doute sa science
Bientôt le sauvera. } (*bis.*)

SCENE II.

ZAZEZIZOZU, CODADAD.

ZAZEZIZOZU. Approche, Codadad. Tu sais pour quel motif je t'ai fait appeler ?

CODADAD. L'esclave me l'a dit.

ZAZEZIZOZU. Tant mieux ; ça m'évitera a peine de te l'apprendre. Ecoute, astrologue, écoute bien.

AIR *du Charlatanisme.*

Il faut me prouver à l'instant,
Si tu tiens à garder ta tête,
Que tu n'es pas un charlatan,
Que je ne suis pas une bête.

CODADAD.

C'est difficile... néanmoins,
Pour vous je puis faire un prodige.
A force d'étude et de soins,
A monseigneur je prouverai du moins
La moitié de ce qu'il exige. (*bis.*)

ZAZEZIZOZU. A la bonne heure.

CODADAD. Mais procédons. De quoi avez-vous rêvé ?

ZAZEZIZOZU. J'ai rêvé de chats.

CODADAD. Bien.

ZAZEZIZOZU. J'ai rêvé de pâté.

CODADAD. C'est bon.

ZAZEZIZOZU. Et j'ai rêvé de souris.

CODADAD. Je devine... La souris a mangé le pâté, et les chats ont mangé la souris.

ZAZEZIZOZU. Tu ne devines pas du tout. Ecoute-moi, et tu devineras peut-être mieux. J'étais à table... Je ne te dirai pas, comme dit la chanson, que cent esclaves ornaient ce superbe festin, attendu que j'étais seul, vis-à-vis d'un pâté énorme, et qui pouvait bien avoir coûté, pour le moins, quinze francs.

CODADAD. Alors, c'était un pâté de Lesage, et au jambon.

ZAZEZIZOZU. Ma foi, je ne saurais te le dire ; car au moment où j'allais l'entamer, trois jeunes chats, à demi angoras, se sont élancés dessus en faisant mine de vouloir le dévorer. Ils y seraient parvenus, Codadad, malgré la vive résistance que j'opposais à leur voracité, si, tout-à-coup, une souris blanche, une fort jolie petite souris blanche, ma foi, qui parut dans un des coins de la salle à manger, n'était venue les distraire de leur première attaque. Il aurait fallu voir alors les trois jeunes matous quitter leur proie et s'élancer sur l'animal timide, aussi lestement qu'ils avaient sauté sur le pâté. C'était à qui croquerait la pauvre petite bête, qui, saisie de frayeur, se tenait tranquille dans son coin, tandis que les trois chats se battaient pour elle. Mais, pendant que ceci se passait, l'horloge du palais se faisait entendre..... Elle sonnait..... devines-tu l'heure qu'elle sonnait ?

CODADAD. Mais... celle à laquelle vous avez l'habitude de dîner.

ZAZEZIZOZU. Tu n'y es pas.

CODADAD. Huit heures, peut-être ?

ZAZEZIZOZU. Tu n'y es pas encore.

CODADAD. Je ne vois alors que midi, ou minuit... ou une autre heure, quelle qu'elle soit.

ZAZEZIZOZU. Nous sommes loin de compte, Codadad. L'horloge a sonné..... oh! j'en frémis encore... elle a sonné trois cent soixante-cinq heures.

CODADAD. Trois cent soixante-cinq heures!

ZAZEZIZOZU. Pas une de plus, pas une de moins. Je les ai comptées sur mes doigts : à la dernière, je me suis réveillé en sursaut, ignorant le sort de la jolie petite souris blanche, fort inquiet de mon pâté, la frayeur dans l'ame, un tintement de cloche dans les oreilles, et un cauchemar sur la poitrine.

CODADAD. Ce rêve est assez extraordinaire ; il le serait davantage cependant, si c'eût été la souris qui eût attaqué les trois chats, au lieu des trois chats qui ont attaqué la souris... N'importe, tel qu'il est, il s'explique de lui-même.

ZAZEZIZOZU. Comment cela?

CODADAD.

AIR *du Baiser au Porteur.*

Les trois chats.

ZAZEZIZOZU.

Eh bien?

CODADAD.

Chose sûre,
Sont vos trois fils, Zizi, Zozo, Zuzu;

ZAZEZIZOZU.

La souris blanche...

CODADAD.

Est, je le jure,
Fille charmante et pleine de vertu;

ZAZEZIZOZU.

Mais le pâté, voyons, répondras-tu?

CODADAD.

Le pâté, vous pouvez m'en croire,
C'est votre empire où tant de dévorans,
Au nom du maître et pour sa gloire
Mordent sans cesse à belles dents;
Au nom du maître et pour sa seule gloire,
Ils mordent tous à belles dents.

ZAZEZIZOZU. Sais-tu que si je voulais, moi qui suis le maître ici, j'aurais le droit de ne pas comprendre un mot de ce que tu dis?

CODADAD. Patience! je vais achever de m'expliquer sur le pâté et sur les animaux. Je vais les interroger dans ma tête.

ZAZEZIZOZU. Les interroger... Tu comprends donc le langage des bêtes?

CODADAD. Il y a si long-tems que je suis attaché à votre personne.

ZAZEZIZOZU. C'est juste ; ça t'a donné de l'instruction.

CODADAD. Dans ce genre-là... donc, ce pâté, ou plutôt votre trône, sublime pacha, les trois princes, vos fils ne seraient pas fâchés d'y mordre ; mais ils seront distraits de cette idée à l'aspect de la souris, c'est-à-dire d'une jeune et belle fille, pour laquelle ils abandonneraient volontiers tous les sceptres du monde.

ZAZEZIZOZU. Mais tu ne me parles pas des 365 heures que l'horloge a fait entendre?

CODADAD. Ah! prince, voilà le revers de la médaille.

ZAZEZIZOZU. Il est donc bien laid, que tu ne me le montres pas?

CODADAD. Excessivement laid.

ZAZEZIZOZU. En ce cas, n'en parlons plus.

CODADAD. Pardonnez-moi, prince, parlons-en encore; car il faut que vous connaissiez entièrement l'arrêt du destin. Il y va de vos jours.

ZAZEZIZOZU. De mes jours!

CODADAD. Oui, ces 365 heures signifient que vous n'avez plus que 365 jours à vivre, autrement dit une année, ou treize lunes, comme vous l'aimerez mieux ; le nom ne fait rien à la chose.

ZAZEZIZOZU. Une année d'existence! une année qui n'est pas bissextile!... Je n'ai pas dix gouttes de sang dans les veines.

CODADAD. Prince, ne vous désolez pas.

ZAZEZIZOZU. Parbleu, je voudrais te voir à ma place.

CODADAD. Mariez l'un de vos trois fils avant l'époque fatale, et je vous prédis une longue vieillesse.

ZAZEZIZOZU. Par Mahomet! que ne le disais-tu tout de suite! Je vois qu'il n'y a pas de tems à perdre... (*Appelant.*) Holà! Grosbec.

SCENE III.

LES MÊMES, GROSBEC.

GROSBEC. Monseigneur?

ZAZEZIZOZU. Prends mon almanach, ouvre-le, et dis-moi dans quel pays voisin de celui-ci il y a une princesse à marier...

GROSBEC. Votre hautesse voudrait convoler à de nouvelles noces?

ZAZEZIZOZU. Imbécille, n'ai-je pas été marié trois fois?

GROSBEC. C'est juste... deux de trop.

ZAZEZIZOZU. Trois de trop : si j'étais resté garçon, je n'aurais pas aujourd'hui trois fils qui cherchent à s'emparer de mon

pâté... Non, je veux dire de mon trône.... Dans le royaume des cartes y a-t-il des princesses?

GROSBEC, *consultant l'almanach*. Il y en a quatre... malheureusement elles ont chacune un époux.

ZAZEZIZOZU. Passons au royaume des dominos. Combien renferme-t-il de princesses à marier?

GROSBEC. Une seule, vieille et laide, et qui préfère des amans à un mari.

ZAZEZIZOZU. Diable! et dans le royaume des échecs?

GROSBEC. Deux jeunes, dit-on, fort jolies.

ZAZEZIZOZU. Voilà mon affaire.

GROSBEC. Non, prince, car elles sont toutes les deux sous la puissance de l'hymen.

ZAZEZIZOZU. Parbleu! c'est jouer de malheur. Mais à défaut de grandes dames, je descendrai jusqu'aux grisettes. Assurons-nous d'abord s'il y a de l'amour sous jeu. Grosbec, c'est à toi, mon premier eunuque, mon premier grand-visir, à toi, le cumulard de toutes les hautes fonctions du palais, que j'ai confié par-dessus le marché l'éducation des trois princes Zizi, Zozo et Zuzu.... réponds-moi donc.

GROSBEC. Je vous répondrai, monseigneur, quand vous m'aurez demandé quelque chose.

ZAZEZIZOZU. Très-bien, parfaitement bien! Je ne te demanderai pas si mes fils sont aimables et spirituels, bons et généreux; ils n'ont pas besoin de tout cela pour ressembler à leur père, et pour se marier comme lui; je ne t'adresserai qu'une seule question: sont-ils amoureux?

GROSBEC. Amoureux, prince, ne m'avez-vous pas, vous-même, recommandé de les élever dans la crainte de Dieu et des femmes! aussi sont-ils d'une timidité, d'une innocence....

ZAZEZIZOZU. J'entends, et c'est moi qui t'ai donné l'ordre... Par Mahomet! j'avais donc perdu l'esprit?

GROSBEC. Oh! prince, c'est impossible...

ZAZEZIZOZU. Tais-toi... flatteur asiatique... Grosbec, amoureux ou non, il faut cependant que j'établisse un de ces garçons-là.

GROSBEC. N'y comptez pas, prince, il vous serait plus facile de prendre la lune avec...

ZAZEZIZOZU, *l'interrompant*. Je ne prendrai pas la lune avec... et j'aurai une belle-fille; car il le faut, n'est-il pas vrai, Codadad?

CODADAD. Oui, prince, pour peu que vous teniez à vivre.

ZAZEZIZOZU. J'y tiens beaucoup.... (*A Grosbec.*) Précepteur stupide, il fallait me désobéir... Elever mes fils dans la crainte des femmes!... Va, je sais pourquoi, vil eunuque, sous prétexte que tu ne peux jamais te marier, tu veux que tout le monde reste garçon! je ne t'en dirai pas davantage... mais j'aurais presqu'envie de te faire empaler.

GROSBEC. Votre hautesse pourrait beaucoup mieux employer son tems.

ZAZEZIZOZU. Nous y penserons... où sont mes fils?.. Il faut que je les voie.

GROSBEC. Ils s'amusent à des jeux innocens.

ZAZEZIZOZU. Aux jeux innocens!.. belle éducation pour des princes!.. Va les chercher, et d'abord fais entrer toute ma cour.

(Grosbec fait un signe, toutes les portes s'ouvrent, puis il sort pour aller chercher les princes.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PERSONNAGES DE LA COUR, GARDES, ESCLAVES.

CHŒUR.

AIR *final du Royaume des Femmes.*

Vive, vive sa hautesse!
Sur nous qu'elle règne toujours!
Prouvons-lui notre tendresse,
Ou bien craignons pour nos jours!
Courage!
Vive l'esclavage!
C'est le bonheur de nos jours.

ZAZEZIZOZU. Messieurs et mesdames, j'espère vous faire danser incessamment à la noce de l'un de mes fils. Je n'épargnerai rien pour que cette importante cérémonie soit digne en tout du plus riche comme du plus puissant prince de l'Orient.

CODADAD. Mais, seigneur, encore faudrait-il savoir au moins lequel de vos fils se marie.

ZAZEZIZOZU. Un des trois, n'importe lequel, les voici, nous allons choisir.

(Les trois princes paraissent au fond du théâtre. Tous trois sont différens de taille, et doivent former une espèce de famille des Jobards; l'un joue au volant, le second au bilboquet, le troisième essaie de faire des doublés à la corde.)

CHŒUR.

AIR *de la Ferme de Bondy.*

Les voici!.(*bis.*)
Ah! quelle innocence!
Les voici! (*bis.*)
Des princes jouer ainsi!

SCENE V.

Les Mêmes, ZIZI, ZOZO, ZUZU.

ZOZO, *sautant.*

Quelle grâce et quelle aisance!
Pour moi quel beau jour!
Bientôt je pourrai, je pense,
Faire un double tour.

CHŒUR.

Ah! vraiment
C'est charmant!
Dieu! quelle innocence!
On pourra,
On devra
Adorer ces princes-là.

ZUZU.

Du volant j'ai la science,
C'est un jeu parfait.

ZIZI.

Moi, je n'aimai, dès l'enfance,
Que le bilboquet.

CHŒUR.

Ah! vraiment, etc.

ZAZEZIZOZU. Voyez un peu si ça ne fait pas pitié. (*Appelant.*) Holà! mes fils, qu'on vienne baiser papa.

(Les trois jeunes princes, tenant chacun en main leurs joujoux, accourent vers leur père.)

LES TROIS PRINCES. Bonjour, papa.... bonjour....

(Ils embrassent leur père.)

ZAZEZIZOZU. Or ça, mes petits moutons, j'ai à vous parler sérieusement. N'êtes-vous pas honteux? Voilà des amusemens indignes de votre âge et de votre rang. Ce n'est point en jouant au volant, au bilboquet... que vous perpétuerez la race des Zazezizozu, race qui doit infailliblement s'éteindre si vous allez toujours de ce train-là. Il faut que ça change. Je veux me voir renaître dans les enfans de mes enfans.... Je veux, aujourd'hui même, marier l'un de vous trois.

TOUS TROIS, *avec effroi.* Nous marier!

ZAZEZIZOZU. Allons, mes gaillards, quel est le plus pressé, ou le plus amoureux? Je suis bon père, et je vous donne ma parole royale que, quel que soit l'objet de votre flamme, vous l'épouserez.... Eh quoi! personne ne dit mot!... Zizi, mon bon Zizi, est-ce que tu ne veux pas d'une jolie petite femme?

ZIZI. Non, papa...

ZAZEZIZOZU. Et pourquoi ça, mon garçon?

ZIZI. Parce que mon gouverneur m'a dit...

ZAZEZIZOZU. Qu'est-ce qu'il t'a dit, ce scélérat de Grosbec?...

ZIZI. Qu'une femme est comme une chatte qui d'abord fait patte de velours et vous égratigne ensuite... Je n'aime pas les égratignures.

(Il s'éloigne de quelques pas.)

ZAZEZIZOZU. Oh! Grosbec!... Approche, Zozo... ton frère est un sot; j'espère que je n'en dirai pas autant de toi... Tu te marieras, n'est-ce pas?

ZOZO. Non, papa. Mon gouverneur ne cesse de me répéter qu'une femme ressemble à une dragée; c'est tout sucre en commençant, puis ça finit par une amande amère. Moi, papa, je n'aime que les amandes douces.

(Il s'éloigne.)

ZAZEZIZOZU. Et de deux... oh! Grosbec! Grosbec! au dernier... puisse le proverbe ne pas mentir!... Zuzu, veux-tu?...

ZUZU, *l'interrompant et bredouillant.* Je sais par mon gouverneur qu'une femme est tout le portrait d'une perruche qui a beau plumage et gentil babil, mais qui mord lorsqu'on la caresse.

ZAZEZIZOZU, *à Codadad.* Je ne les croyais pas de cette force-là!.... exécrable Grosbec! voilà une éducation qui te coûtera cher..... mais que faire? il y aurait vraiment de quoi perdre son latin, si on le savait... Que penses-tu de mes trois fils?

CODADAD. Je pense que vous êtes le plus à plaindre des pères.

ZAZEZIZOZU. A qui le dis-tu? je leur ai parlé avec douceur; si je me fâchais actuellement?

CODADAD. C'est un moyen comme un autre.

ZAZEZIZOZU. Mes fils, je ne suis pas du tout content de vous. Vos raisons sont aussi sottes que celui qui vous les a suggérées; par toute l'autorité que j'ai sur vous, je vous ordonne de vous marier.

LES TROIS PRINCES. Plutôt mourir, papa!

ZAZEZIZOZU, *furieux.* Oh! c'est trop fort... je te donne au diable, toi, ta prédiction et mes enfans par-dessus le marché.

AIR : *Comm' j'allons danser!*

J'en ris de pitié,
Peut-on rester célibataire?
Je veux, comme son père,
Que l'un des trois soit marié.

ZOZO.

Hélas! nous craignons
D'être ce que fut notre père,
Et nous prétendons
Jusqu'à la mort rester garçons.

ENSEMBLE.

LES TROIS PRINCES.

Ah! prenez pitié

De vos trois fils ; point de colère.
Non, jamais, mon père,
Je ne veux être marié.

CODADAD.

De vous j'ai pitié,
Car, je le sais, votre colère
Ne pourra rien faire
Pour qu'un des trois soit marié.

CHŒUR.

J'en ris de pitié,
Peut-on rester célibataire ?
Il faut, comme son père,
Que l'un des trois soit marié.

ZAZEZIZOZU.

J'en ris de pitié, etc.

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* LES PRINCES.

ZAZEZIZOZU. Oh ! désespoir, je me jetterais dans le canal.... si je ne craignais de me noyer ; mais mon existence est indispensable au bonheur de mon peuple. (*A Codadad.*) Misérable astrologue, puisque ta science ne me sert à rien, n'aboutit à rien qu'à me faire faire du mauvais sang, c'est toi qui paieras pour tout le monde.. Qu'on entraîne ce savant recommandable, et qu'on lui tranche la tête avec tous les égards dus à son talent et à sa science.

CODADAD. Ma tête!

ZAZEZIZOZU. Qu'on obéisse.

GROSBEC. On y va !

CODADAD. Mais, seigneur, c'est excessivement malhonnête... pourquoi me faire trancher..

ZAZEZIZOZU. Pourquoi ! parce que..... voilà ma raison...

GROSBEC. Bravo ! vive sa hautesse !...

TOUS. Vive sa hautesse !

GROSBEC, *à part.* Pourvu qu'elle ne pense plus à me faire empaler.

CHŒUR GÉNÉRAL, *pendant qu'on emmène Codadad.*

AIR *Belge.*

Vive, vive sa hautesse !
Sur nous qu'elle règne toujours, etc.

SCENE VII.

ZAZEZIZOZU, *seul, quelques gardes au fond.*

Avis à messieurs les astrologues : voilà un coup d'autorité dont le mien se souviendra long-tems, ou bien alors..... il y mettra de la mauvaise volonté. (*On entend dans la coulisse un grand cri et un coup de tamtam.*) Bon ! c'est fait ! (*Musique diabolique à l'orchestre.*) Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? que se passe-t-il ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GROSBEC.

GROSBEC. Prince, vos ordres sont exécutés. Mais chose étrange, merveilleuse, et que votre hautesse croira difficilement, la tête de Codadad, à peine détachée de ses épaules, a demandé à vous parler.

ZAZEZIZOZU. Qu'entends-je ! comment ! la tête..... Jamais pareille demande d'audience ne me fut adressée.

GROSBEC. La voici...

SCENE IX.

LES MÊMES, LA TÊTE DE CODADAD, GARDES, ESCLAVES.

(La tête paraît au-dessus d'une table, et pousse un grand eclat de rire. Surprise, terreur de tout le monde.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ah ! quel affreux mystère !
Tremblons ! les morts, hélas !
D'un monarque sévère
Dédaignant la colère,
Survivent au trépas.

LA TÊTE, *riant encore d'un air frénétique.* Ah ! ah ! ah ! ah !

AIR : *A demain*, etc.

Oui, c'est moi, c'est moi, c'est moi, c'est moi,
Oui, la tête me reste,
Et peut t'être funeste.
Oui, c'est moi, c'est moi, c'est moi, c'est moi,
Sans façon, tu le voi,
Je reviens près de toi.
Tu fis, prince brutal,
Abattre cette tête ;
C'était fort malhonnête,
Pourtant ça m'est égal.
Se relevant déjà,
La voilà!
Sans rancune
Cette tête importune
Sans cesse te suivra.

Ah! ah! ah! ah! tu croyais que tu n'entendrais plus la voix de ton astrologue?.. Pauvre Zazezizozu... tu l'entendras toujours et partout.... Je suis devenu bavard, très-bavard depuis ma mort... je te dirai ce que tu as à faire dans ton intérêt, et tu m'obéiras, ou bien nous nous en irons tous les deux où tu as voulu m'envoyer tout à l'heure... ah ! ah ! ah!

(*Reprenant l'air.*)

Oui, c'est moi, etc.

ZAZEZIZOZU. Quel rire infernal ! hein ! dis donc, Grosbec, moi qui croyais avoir trouvé un moyen de lui couper la parole. Enfin, puisqu'il se charge de me dire ce que j'ai à faire, essayons. Illustre tête de mon

savant astrologue, quel est le moyen dans ce moment-ci de me tirer d'embarras?

LA TÊTE. As-tu entendu parler de la célèbre magicienne Mironfla?

ZAZEZIZOZU. Pas beaucoup, mais c'est égal... après?

LA TÊTE. Prends-moi dans tes bras et lance-moi contre cette muraille.

ZAZEZIZOZU. Tu n'y penses pas... c'est à te fendre la tête.

LA TÊTE. Ne crains rien..... elle a toujours été très-dure.

ZAZEZIZOZU. Soit... puisque tu le veux absolument.

(Il va pour saisir la tête.)

LA TÊTE. Un instant, avant de nous séparer, je dois t'indiquer comment tu pourras me revoir. Lorsque tu auras besoin de mes conseils ou de mes services, tu prononceras simplement ces mots: A moi, ma tête!

ZAZEZIZOZU. Et tu m'apparaîtras.

LA TÊTE. Sur-le-champ.... Maintenant, à la muraille.

(Zazézizozu prend la tête dans ses mains et la lance avec force au fond contre le mur. Musique très-vive et très-animée. Air de *Robert-le-Diable*. Éclats de tonnerre; entrée de Mironfla, escortée de démons.)

SCENE X.

ZAZEZIZOZU, GROSBEC, LA MAGICIENNE, GARDES, ESCLAVES.

LA MAGICIENNE. Zazezizozu, du courage, tes fils vont connaître l'amour..... Prends ce flacon.... il contient un philtre que tu auras soin de vider toi-même dans les coupes des trois princes, l'effet en sera aussi prompt que merveilleux.

ZAZEZIZOZU, *après avoir reçu le flacon des mains de Mironfla*. Bonne Mironfla, je ne te parle pas de ma reconnaissance.

LA MAGICIENNE. Rends-toi dans la capitale de ton empire, ordonne que toutes les jeunes filles de la ville se présentent devant toi et tes fils..... tu connaîtras alors toute l'étendue de mon pouvoir.. J'ai dit... adieu...

(Le tonnerre gronde de nouveau; ballet infernal exécuté par des démons aux ordres de Mironfla; elle part enfin, et le pacha et son peuple se prosternent.)

AIR *de Robert-le-Diable*.

Victoire! victoire!
Espoir enchanteur!
Aurait-on pu croire
A tant de bonheur?
Mais l'enfer s'en mêle,
Il triomphera;
Oui, l'enfer s'en mêle,
Vive Mironfla!
Conjurés pour elle,
Les démons sont là;
Oui, l'enfer s'en mêle,
Vive Mironfla!

(Le théâtre change, et représente une place publique. A droite l'entrée du palais de Zazezizozu. A gauche une mosquée. Au fond la mer.)

SCÈNE XI.

GROSBEC, ESCLAVES, GARDES.

(Fanfares. Le peuple arrive en foule de tous côtés.)

CHŒUR.

AIR *du Pré aux Clercs*. (Amis, cette partie.)

Célébrons sa vertu!
Chante, peuple fidèle,
La sagesse éternelle
De Zazezizozu. } (*bis*.)

GROSBEC. Sujets de sa hautesse, écoutez l'ordonnance de notre gracieux souverain. (*Lisant un parchemin*.) « Zazezizozu, » sublime pacha, souverain maître et seigneur de toutes les contrées les plus » orientales, les plus reculées et les plus » inconnues des quatre parties du monde, » à ses nombreux sujets et esclaves, bonjour; nous avons ordonné et ordonnons » ce qui suit: Art. 1er. Il est enjoint à » toutes les jeunes filles en âge d'être mariées, quels que soient leur âge, leur » naissance, leur taille, leur visage et » leurs infirmités, de se présenter à la » troisième heure du jour sur la grande » place du palais, et devant Zazezizozu, » sous peine de rester à jamais filles..... » Art. 2. Notre premier ministre Grosbec » est chargé de l'exécution de la présente » ordonnance. Signé Zazezizozu, et plus » bas contresigné, Grosbec. »

(Nouvelles fanfares.)

AIR *précédent*.

Célébrons sa vertu, etc. (*bis*.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ZAZEZIZOZU.

ZAZEZIZOZU, *gaîment*. Oui, mon cher Grosbec, tu me vois dans l'enchantement. Je suis plus content qu'un roi, et je crains de mourir, si ce n'est par suite de la prédiction du moins de plaisir.

GROSBEC. Il paraît que le philtre a produit son effet.

ZAZEZIZOZU. D'une manière miraculeuse: mes trois fils sont amoureux fous,

et chose étonnante, ils ont presque de l'esprit.

GROSBEC. Il paraît qu'ils sont bien changés...

ZAZEZIZOZU. A ne pas les reconnaître... des garçons de dix-huit ans avoir besoin d'un philtre! j'en ai près de soixante, et je m'en passe fort bien..... C'est égal, Mironfla est une brave femme..... elle me tire aujourd'hui une fameuse épine du pied.... (*Trois heures sonnent.*) Mais voici l'heure fixée par mon ordonnance..... Voyons quelle sera la jeune fille, parmi toutes celles de la capitale, qui aura l'insigne honneur d'attirer les regards d'un des trois princes.

(On exécute à l'orchestre l'air : *Ah! vous dirai-je, maman.* Entrée des trois princes.)

SCENE XIII.

Les Précédens, ZIZI, ZOZO, ZUZU.

(Ils arrivent par trois côtés différens. Ils ont l'air pensif, et moins gauche qu'auparavant.)

ZAZEZIZOZU. Ah! vous voilà, mes fils?... comme vous êtes sombres, taciturnes!...

LES TROIS PRINCES.

Air *précédent.*

Ah! vous dirai-je, papa,
Tout ce que j'éprouve là!

(*Chacun des trois met la main sur son cœur.*)

Tic tac, tic tac, quel tapage!
Bon Dieu, quel remû-ménage!...
Tic tac, tic tac, ah! papa,
Dites, qu'éprouvé-je là?

ZAZEZIZOZU. Enfin, voyons, que voulez-vous?

TOUS TROIS. Une femme!

ZAZEZIZOZU. Une amande amère, une chatte qui égratigne, une perruche qui mord quand on la caresse!

ZIZI. Non, non, un ange!

ZUZU. Un prodige.

ZOZO. Un phénomène, la perle des femmes.

ZIZI. Je la vois, je la vois sans cesse; je la vois partout.

LES DEUX AUTRES. Et moi aussi.

ZAZEZIZOZU, *regardant partout ainsi que Grosbec.* Où donc la voyez-vous?

TOUS TROIS. Là! dans ma tête.

ZIZI. Et je ne veux épouser qu'elle.

LES DEUX AUTRES. Ni moi non plus.

ZAZEZIZOZU. Allons bon! voilà une autre espèce de bêtise... Mais, qu'est-ce que c'est que ces enfans-là, mon Dieu?... Ils me font maudire la fécondité de mes trois femmes.

TOUTES LES FEMMES.

Air *de Casimir.* (M. A. Adam.)

Me voilà!
Je suis là!
Pour l'hymen je viens quand on m'appelle.
Regardez,
Choisissez,
Je suis tendre et fidèle,
Regardez bien,
Cela ne coûte rien.

J'arrive pour vous plaire,
Recevez mes sermens...
Je fus toujours sévère;
Près de moi les amans
Ont tous perdu leur tems;
Mon cœur, long-tems rebelle,
Voulait du positif.
Je ne suis plus cruelle...
C'est pour le bon motif.

Me voilà!
Je suis là...
Pour l'hymen, etc.

(*L'air continue en sourdine à l'orchestre pendant que le pacha et ses trois fils passent les femmes en revue.*)

ZAZEZIZOZU, *montrant l'une après l'autre toutes les femmes à ses fils, qui font à mesure un signe de tête négatif.* Hein! que dites-vous de cette petite brune?... cette grande blonde?... Et celle-ci... le nez retroussé... Et cette autre... ce grand nez à la grecque... Hein! voilà une belle femme!... Diable! diable! diable!... vous êtes bien difficiles.

(Toutes les femmes entourent les trois princes qui se débattent et finissent par leur échapper.)

REPRISE DU CHOEUR.

Me voilà!
Je suis là!
Pour l'hymen je viens, etc.

ZAZEZIZOZU. Décidément, me voilà revenu au même point d'où je suis parti. Grosbec, que faire? que devenir?... Si le sort me pousse à bout, je ferai un malheur... je ferai un coup de ma tête... A propos de ma tête, je ne pensais plus à celle de Codadad.

GROSBEC. Appelez-la donc!

ZAZEZIZOZU. A moi, ma tête!

SCENE XIV.

Les Mêmes, LA TÊTE.

(Elle paraît au-dessus d'un vase de marbre, placé près de l'entrée du palais.)

LA TÊTE.

Air *de la Clochette.*

Me voilà!
Oui, déjà
J'arrive pour te plaire.
Me voilà! (*bis.*)

Parle, que faut-il faire?
Me voilà! (*bis.*)
Ordonne, me voilà.

ZAZEZIZOZU, *à la tête*. Je suis un homme perdu.

LA TÊTE. Terreur panique!... L'objet de tous tes vœux, de toutes tes recherches, va paraître à tes yeux.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ZAZA, GARDES, ESCLAVES, NOIRS, MUSICIENS.

(La princesse Zaza est portée par quatre esclaves noirs dans un superbe palanquin fermé. Elle est précédée de gardes et d'une foule de peuple.)

ZAZEZIZOZU. Grosbec, à ce brillant cortége, je pense que l'inconnue n'est point une fille du peuple.

GROSBEC. Moi, prince, je l'ai deviné tout d'abord.

(On pose à terre le palanquin; Zaza reste dedans. Elle est richement vêtue, et un grand voile blanc la cache presque entièrement.)

ZAZEZIZOZU. Qui peut-elle être?

GROSBEC. Nous le saurons lorsqu'elle nous l'aura dit... Dans tous les cas, je la crois laide.

ZAZEZIZOZU. Laide!

GROSBEC. Dam! puisqu'elle porte un voile.

ZAZEZIZOZU. Si tu m'en dis davantage, je vais avoir une attaque de nerfs.

GROSBEC. Interrogez-la.

ZAZEZIZOZU. Illustre inconnue, romps le mystère dont tu t'enveloppes. Quel est ton nom?

ZAZA. Zaza.

ZAZEZIZOZU. Tu es presque de la famille. Ton pays?

ZAZA. A trois millions de lieues au-delà du soleil.

ZAZEZIZOZU. Ah! ah! c'est du côté de la comète... Ton âge?

ZAZA. Dix-neuf ans.

ZAZEZIZOZU. Ton visage?

ZAZA, *sortant du palanquin et levant son voile*. Juges-en toi-même.

ZAZEZIZOZU. Dieu! qu'elle est belle!

LES TROIS PRINCES.

AIR: *La clôture* Royaume des Femmes.)

Oui, c'est elle,
C'est bien elle,
C'est elle,
Ou sa sœur jumelle;
Oui, c'est elle,
C'est bien elle...
Mon père, donnez-la-moi.

ZIZI.

Je la rêvais en secret.

ZOZO.

La voilà celle que j'aime!

ZUZU.

Elle est là, bonheur extrême!

ZAZEZIZOZU.

Grosbec, je suis stupéfait.
Quoi! tous trois! c'est un prodige.

ZIZI.

Pour jamais reçois ma foi.

ZOZO.

Frère, elle est pour moi, te dis-je.

ZUZU. ZOZO. ZIZI.

Non, pour moi... pour moi... pour moi.

CHŒUR.

Oui, c'est elle, etc.

ZAZEZIZOZU. Voyons, mademoiselle Zaza, quel est celui que vous préférez?

ZAZA. Mais... monseigneur, cette question.. (*A part, après les avoir regardés l'un après l'autre.*) Il me semble que le grand brun... mais c'est très-difficile à dire sans offenser les autres.

ZAZEZIZOZU. Enfin, lequel des trois?..

ZAZA. Monseigneur... je crois...

LA TÊTE. Rien. La destinée lui défend de répondre à cette question.

ZAZEZIZOZU. La destinée..... Elle se moque de moi, la destinée...

GROSBEC. Prince, j'ai mon idée... Que le droit d'aînesse en décide.

ZAZEZIZOZU. Impossible. Nés de trois mères différentes, mes trois fils sont venus au monde le même jour et à la même heure.

LA TÊTE *pousse un éclat de rire.*

ZAZEZIZOZU. Tu ris, mauvaise tête!... C'est genti, quand tu m'as promis de me dire toujours ce que j'avais à faire.

LA TÊTE. Que les trois princes voyagent pendant un an, jour pour jour, et celui qui rapportera la chose la plus merveilleuse sera l'époux de la princesse Zaza.

ZIZI. J'y consens, et promets de me retrouver ici dans 365 jours.

ZOZO. Je prends le même engagement

ZUZU. Comptez sur moi.

ZAZEZIZOZU. En ce cas, bon voyage; faites vos adieux à la princesse: ne vous amusez pas trop en chemin, revenez exactement avant la fin des 365 jours. Il y va de ma tête, entendez-vous... (*montrant la tête de Coladud*) pas de celle-là... (*montrant la sienne*) de celle-ci.

(Ritournelle. Les trois princes se prosternent devant Zaza, et lui baisent la main. Zizi monte

dans un ballon, Zozo dans un bateau à vapeur, et Zuzu sur un superbe cheval blanc.)

ZAZEZIZOZU.

AIR *de Dumollet.*

Bon voyage, mes chers amis,
Point de retard et mettez-vous en route;
Partez vite, coûte que coûte,
Pour me sauver allez voir du pays.

LA TÊTE.

Ce que de vous par ma voix on réclame,
Un dieu puissant pourra vous l'envoyer,
C'est... ce qu'il faut pour fixer une femme.

ZAZEZIZOZU.

Ce n'est pas trop d'un an pour le trouver.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Bon voyage, princes chéris,
Point de retard et mettez-vous en route;
Partez vite, coûte que coûte,
Pour votre père allez voir du pays.

(*Départ.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

L'ILE DES ÉCHECS.

La grande place publique de la capitale du royaume des échecs. A droite et à gauche la porte de la ville. Il y en a deux de chaque côté; à gauche, elles sont construites en marbre noir; à droite en marbre blanc. Un vaste échiquier occupe le milieu du théâtre.

SCENE PREMIERE.

(Le jeu d'échecs paraît, divisé en deux troupes, ivoire à droite, ébène à gauche. D'abord les pions, ensuite le roi, la reine, les deux fous, les deux cavaliers, les deux tours. L'orchestre exécute l'air du *Siége de Corinthe.*)

LE ROI D'IVOIRE. Halte-là, front; à droite alignement, fixe.

LE ROI D'ÉBÈNE. Halte, front; à gauche alignement, fixe.

LE ROI D'IVOIRE. En avant, marche, en bataille. (*Aux deux fous.*) Sonnez la charge.

LE ROI D'ÉBÈNE. En avant, marche, en bataille. Battez la charge.

(Les deux troupes se placent sur l'échiquier dans l'ordre de la partie d'échecs; les deux fous noirs sonnent d'une trompette; les deux fous blancs battent du tambour.)

CHŒUR.

AIR *du Siége de Corinthe.*

En avant, marchons, combattons,
Et bientôt nous triompherons.
En avant, marchons, combattons.

Les deux reines sortent des rangs et se jettent entre les combattans.)

LA REINE D'IVOIRE. Soldats, arrêtez!..

LA REINE D'ÉBÈNE. Et vous, sires, daignez nous entendre.

AIR : *Vaudeville de Préville et Taconnet.*

Ah! terminez ces éternels combats!
Pour un tapis d'une étoffe grossière,
Quoi! vous allez affronter le trépas!
Tant d'illustres guerriers vont mordre la poussière!

LA REINE D'IVOIRE.

Triste ornement pour nos riches palais!
Deux pieds carrés, tout au plus... quel délire!
Mon cher époux, je vous pardonnerais
Si ce tapis était un cachemire. (*bis.*)

LE ROI D'IVOIRE. Vous oubliez donc, madame, la puissance magique de ce tapis. En une seconde, il transporte celui qui se place dessus partout où il le désire, fût-il loin du pays qu'il veut visiter, comme la terre l'est du soleil. Ce tapis m'appartient : le testament de mon père est précis.

LE ROI D'ÉBÈNE. Ce testament dit qu'il sera remis au plus digne, et j'ai gagné plus de batailles que vous n'avez de cheveux sur la tête.

LE ROI D'IVOIRE. Vous comptez plus de défaites qu'il n'y a de pavés sur cette place... Allons, aux armes!

LE ROI D'ÉBÈNE. Oui, aux armes!

LA REINE D'IVOIRE, *aux deux rois.* Sires, avant d'en venir à de pareilles extrémités, avant de compromettre des jours aussi précieux, permettez-moi, de concert avec ma sœur, de vous proposer un moyen qui conciliera tout; rapportez-vous-en à la décision du premier étranger qui se présentera aux portes de cette ville.

LE ROI D'ÉBÈNE. Que pense votre majesté de cette proposition?

LE ROI D'IVOIRE. Mais, vous, sire?

LE ROI D'ÉBÈNE. Pour moi j'y consens.

LE ROI D'IVOIRE. Je l'accepte également. Cavaliers!

LE ROI D'ÉBÈNE. Cavaliers!

LE ROI D'IVOIRE. Allez vous mettre en sentinelles aux avant-postes, et amenez devant vous le premier voyageur qui arrivera, passeport en règle ou non, bon gré, mal gré... Vous en répondez sur votre tête.

LE ROI D'ÉBÈNE. Vous avez entendu

mon frère; je vous donne le même ordre. Allez.

CHŒUR.

AIR *du Pré aux Clercs.*

En avant, au galop, partez vite au galop;
Votre roi vous l'ordonne, et revenez bientôt.
Malgré sa résistance,
Amenez l'étranger
Que le ciel a d'avance
Choisi pour nous juger.

LES DEUX REINES.

Grand Dieu! que ta puissance
Daigne nous protéger!

CHŒUR.

En avant, au galop, partez vite au galop;
Votre roi vous l'ordonne, et revenez bientôt.
Au galop, vite, au galop!

(*Sortie des cavaliers. Les deux rois se mettent chacun devant leur troupe.*)

LES DEUX ROIS. Soldats, garde à vous... portez armes... reposez vos armes... En place, repos.

(Ils sortent chacun de son côté avec les femmes.)

SCÈNE II.

LES QUATRE CAVALIERS, ZOZO, *les mains liées avec des cordes blanches et noires.*

(Un noir et un blanc se détachent et vont prévenir leur roi. Les deux troupes ont pris les armes.)

ZOZO. Mais c'est une indignité... attenter ainsi à la liberté individuelle... Il n'y a donc pas de charte chez vous?

LE FOU BLANC, *s'approchant.* Pardon, seigneur étranger, nous en avons deux: une noire et une blanche; une d'ébène, une d'ivoire.

ZOZO. Traiter ainsi un voyageur paisible, le fils d'un pacha, qui a des papiers comme un simple particulier, un passeport en règle comme un commis-voyageur. (*Aux cavaliers.*) Je demande à être conduit devant le préfet de police, le juge de paix, devant qui vous voudrez.

LE FOU BLANC. Vous aurez mieux que cela, seigneur. Vous allez paraître devant notre auguste reine.

LE FOU NOIR. Et devant la nôtre.

ZOZO. Vos reines!

LE FOU BLANC. Tenez, regardez... les voilà.

ZOZO. En effet... c'est qu'elles sont fort jolies toutes les deux.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA REINE D'IVOIRE, LA REINE D'ÉBENE, LES DEUX AUTRES CAVALIERS.

(Elles arrivent chacune de son côté.)

ZOZO.

AIR: *Il faut qu'on s'amuse.*

Belles souveraines,
Ah! je ne veux plus partir;
Nul besoin de chaînes
Pour me retenir.

LA REINE D'ÉBÈNE.

Notre seul refuge
Est cet enfant-là.

LA REINE D'IVOIRE.

Ah! le joli juge
Que nous aurons là!

CHŒUR DES ÉCHECS *qui délient les mains de Zozo.*

Belles souveraines,
Enfin il ne veut plus fuir.
Nul besoin de chaînes
Pour le retenir.

(*Sortie des échecs. Zozo reste avec les deux reines.*)

SCÈNE IV.

ZOZO, LES DEUX REINES.

ZOZO. Mesdames, daignerez-vous m'apprendre pour quel motif j'ai l'inexprimable bonheur d'être amené devant vous, mais d'une manière si indigne de mon rang et de ma personne...

LA REINE D'IVOIRE. Seigneur, veuillez nous excuser; les ordres de nos augustes époux ont été mal compris.

LA REINE D'ÉBÈNE. Seigneur, vous êtes appelé ici à de hautes fonctions.

ZOZO, *étonné.* A de hautes fonctions!... (*A part.*) Comme elles me regardent toutes les deux. O ma Zaza, si j'allais t'oublier!

LA REINE D'IVOIRE. Votre présence va ramener la paix entre deux frères, entre deux peuples. Dans ce procès fameux, ils s'en rapportent à votre arrêt.

ZOZO Mon arrêt!

LA REINE D'ÉBÈNE. Vous allez être juge souverain.

ZOZO. Juge entre vous, mesdames?.... (*A part.*) Bon! les voilà qui me prennent la main toutes les deux.

LA REINE D'IVOIRE. Il s'agit d'adjuger...

ZOZO. Une pomme à la plus belle.

LA REINE D'ÉBÈNE. Non, un tapis au plus digne.

ZOZO. Un tapis!

LA REINE D'IVOIRE, *bas.*

AIR *des Amazones.*

Pour mon époux je le veux, et me flatte
Que ma prière ici l'emportera.

ZOZO, *à part.*

Elle est charmante!

LA REINE D'ÉBÈNE, *bas.*

On n'est pas une ingrate,
Reconnaissance à qui me servira.

ZOZO, *à part.*

Elle est fort bien aussi... Pauvre Zaza!

LA REINE D'IVOIRE.

Le cœur tremblant j'attends votre réponse.

(*Tirant une aigrette de sa coiffure.*)

Ces diamans sont-ils de votre goût?

ZOZO.

Des diamans! c'en est fait, je prononce...

LA REINE D'ÉBÈNE, *tirant de son doigt une bague qu'elle lui offre en secret.*

Songez-y bien, la justice avant tout!

TOUTES DEUX.

Le cœur tremblant, j'attends votre réponse;
Ah! monseigneur, la justice avant tout!

ZOZO, *à part.* La justice!... Elle commence par prendre des deux mains, la justice; après cela, elle entre en délibération. (*Haut.*) Mesdames, il faut d'abord que je vous interroge l'une après l'autre.. Vous ici, vous par là.

(Il place l'une à droite et l'autre à gauche, de manière à ce qu'elles ne puissent plus se voir, puis il dit bas à la reine d'ivoire:)

AIR *précédent.*

C'est le bonheur que ce bijou m'annonce...
J'en veux encor pour gage un doux baiser.
Tremblant aussi, j'attends votre réponse.

LA REINE D'IVOIRE.

Ah! je voudrais, hélas! vous refuser.

(*A part.*)

Pour un époux comme il faut s'exposer!

(*Il l'embrasse.*)

ZOZO.

Je suis fixé, c'en est fait, je prononce.

(*S'arrêtant en regardant la reine d'ébène.*)

Et cependant l'autre est fort de mon goût....

(*Il s'approche d'elle et la regarde avec amour.*)

LA REINE D'ÉBÈNE, *d'un air suppliant.*

Que l'équité dicte votre réponse...

(*Il l'embrasse, et elle continue en baissant les yeux.*)

Songez-y bien, la justice avant tout!

(*Les deux reines se retrouvent toutes deux autour de Zozo, au milieu du théâtre, et reprennent ensemble:*)

Que l'équité dicte votre réponse.
Ah! monseigneur, la justice avant tout!

ZOZO *à part.* Décidément, c'est agréable d'être juge; mais quelquefois c'est très-embarrassant.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LES DEUX ROIS, LES ÉCHECS.

LE FOU D'IVOIRE. Sa majesté le roi d'ivoire.

(Les tambours battent aux champs.)

LE FOU D'ÉBÈNE. Sa majesté le roi d'ébène.

Les trompettes sonnent.)

LE ROI D'IVOIRE. L'étranger est, dit-on, ici... où est-il?

LA REINE D'IVOIRE. Sire, j'ai l'honneur de vous le présenter.

LE ROI D'ÉBÈNE. C'est ce jeune homme?

LA REINE D'ÉBÈNE. Oui, sire.

LE ROI D'ÉBÈNE. Vous savez de quoi il s'agit.

ZOZO. Oui sire, et il me semble que pour trancher la question... une paire de ciseaux était seule ici nécessaire... Qu'on coupe le tapis en deux, et que chacune de vos majestés en prenne la moitié.

LE ROI D'ÉBÈNE. Malheureux... la moindre déchirure à ce tapis lui ferait perdre sa vertu magique.

ZOZO, *étonné.* Ah! il a une vertu magique.

LE ROI D'IVOIRE. Celle de transporter à l'instant même la personne qui est placée dessus dans le lieu qu'elle désire.

ZOZO, *à part.* Ciel! quelle idée (*Haut.*) Sires, s'il en est ainsi, je retire ma proposition; mais permettez-moi de faire observer à vos majestés que, pour prononcer avec connaissance de cause, l'objet en litige doit être mis sous les yeux du juge.

LE ROI D'IVOIRE *fait un signe.* C'est juste, qu'on l'apporte.

(Les deux fous noirs et les deux fous blancs se baissent, ramassent le tapis dans un coin du théâtre, l'apportent et l'étalent. Musique.)

ZOZO. Sires, que vos peuples se rangent en silence, et daignez vous-même me prêter la plus grande attention.

LES DEUX ROIS ET LES DEUX REINES.

Chut! écoutez bien;
Il va parler pour moi, pour moi, je pense.
Chut! faisons silence;
De son discours, amis, ne perdons rien.

TOUS.

Chut! écoutez bien,
Il va parler pour nous, je pense.

(*Tous les échecs se sont rangés silencieusement auprès de Zozo.*)

ZOZO, *se plaçant sur le tapis.* Sires, je suis convaincu que vos majestés ont des droits égaux à ce précieux talisman; mais

avant de prononcer mon jugement, permettez-moi de vous réciter un petit apologue, que mon gouverneur m'a dit avoir lu dans un vieux bouquin qui en valait bien d'autres.

Un jour, deux pélerins sur le sable rencontrent
Une huître, que les flots y venaient d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour ramasser sa proie.
L'autre le pousse et dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie...
Celui qui, le premier, a pu l'apercevoir
En sera le gobeur : l'autre le verra faire;
Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci;
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous sur ma vie;
Eh bien! vous l'avez vue... et moi, je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive...

S'interrompant. Vous connaissez Perrin Dandin.

TOUS. Ah! Perrin Dandin... je ne connais pas.

LE ROI D'IVOIRE. Qu'est-ce que c'est.

ZOZO. Un magistrat, un juge distingué, impartial comme il y en a des milliers sur toutes les surfaces du globe.

TOUS. Eh bien!

ZOZO. Eh bien...

AIR : *Ce magistrat, etc.*

Ce magistrat irréprochable
Par tous les deux est consulté.
Chacun, voyant son air capable,
S'en rapporte à son équité.
Perrin Dandin ouvre l'huître, il la gruge;
Puis à tous deux il leur dit : Messeigneurs,
En tous tems l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

Vous comprenez?

LES DEUX ROIS. Pas du tout.

Eh bien! vous allez comprendre. (*Se plaçant sur le tapis.*) Tapis, en avant, tu m'appartiens pour les frais du procès.

(Zozo est enlevé et disparaît avec le tapis.)

CRI GÉNÉRAL. Arrêtez! arrêtez!

CHŒUR.

AIR *de Dumollet.*

Bon voyage! pauvre tapis!
Il nous l'emporte après toutes nos guerres.
Le fripon rit de nos misères,
A nos dépens il va voir du pays.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

LE ROYAUME DES DOMINOS.

Une pelouse. Une rangée d'arbres à droite et à gauche. Au fond un palais construit en dominos. A droite un petit pavillon élégant.

SCENE PREMIERE.

TABLETTINI, ZUZU, PEUPLE.

(Précédé de plusieurs esclaves qui jouent de différens instrumens : clarinette, timbale, grosse caisse. Fanfares pour attirer le public. Plusieurs personnes se rassemblent. Zuzu, qui arrive sur son cheval blanc, en descend et l'attache à un arbre. Il se mêle au groupe des curieux.

CHŒUR.

AIR : *En avant.* (Des Danaïdes.)

Approchons,
Ecoutons,
Nous allons savoir
Quel motif doit ici guider notre espoir.
Ecoutons,
Apprenons
De sa majesté
Quelle est la volonté.

TABLETTINI.

Accourez, badauds;
Nous pourrons, nigauds,
Vous berner sans scrupule;
On ne risque rien
Lorsque l'on sait bien
Vous dorer la pilule.

CHŒUR.

Approchons, etc.

TABLETTINI, *du haut du pavillon.* Assez, assez, musiciens: donnez un peu de relâche à vos instrumens et écoutez comme les autres : « On fait savoir à tous ceux » qu'il appartiendra que la reine Tant-» à-Tant, souveraine de ce continent et » autres dépendances, s'arrêtera au re-» tour de la promenade pour faire sa par-» tie de dominos. Elle convie pour cette » partie tous les étrangers qui pourront » se trouver dans sa capitale, pourvu » qu'ils soient jeunes, bien faits et jolis gar» çons. L'enjeu sera, comme de coutume, » une lorgnette merveilleuse qui fait voir » à celui qui en est possesseur le pays, » la ville, la personne qu'il désire, n'im-» porte quelle soit la distance où il se

» trouve de ce pays, de cette ville ou de » cette personne. »

ZUZU: Grand Dieu! qu'ai-je entendu?

TABLETTINI, *montrant une lorgnette*. La voici, cette lorgnette qui n'a pas sa pareille dans le monde entier..... qui la veut n'a qu'à venir s'inscrire et prendre son numéro.

ZUZU. C'est le ciel qui a guidé mes pas. Avec cette lorgnette, Zaza sera à moi.

CHŒUR, *à voix basse*.

AIR *de Michel Perrin*.

Retirons-nous,
Croyez-moi, c'est le plus sage,
Suivant l'usage
On voudrait nous berner tous.

(*La foule des curieux s'est dissipée.*)

SCENE II.

TABLETTINI, ZUZU.

TABLETTINI, *descendant du pavillon*. Ils s'éloignent... j'ai bien peur qu'aujourd'hui nous en soyons, moi, pour ma proclamation, et vous pour vos fanfares.

ZUZU, *à Tablettini*. Arrêtez, monsieur le crieur.

TABLETTINI. Qu'appelez-vous crieur, dites donc le directeur-général des jeux de sa majesté.

ZUZU. Eh bien! monsieur le directeur général, inscrivez-moi et donnez moi mon numéro.

TABLETTINI. Vous voulez faire la partie de dominos de la reine?

ZUZU. Précisément, et gagner la lorgnette.

TABLETTINI, *à part*. Pauvre jeune homme, encore un étourneau tombé dans les filets de la vieille. (*Haut.*) Etes-vous bien décidé?

ZUZU. Très-décidé.

TABLETTINI. Allons, puisqu'il le veut. (*Il tire son calepin de sa poche.*) Votre nom, votre profession?

ZUZU. Le prince Zuzu, fils du pacha Zazezizozu.

TABLETTINI. Peste, un fils de pacha.

(Il va pour écrire.)

ZUZU, *l'arrêtant*. Un moment: avant de me voir figurer sur cette longue liste de joueurs sans doute malheureux, je désirerais avoir la preuve que cette lorgnette a réellement la vertu magique que vous lui portez.

TABLETTINI. Rien de plus juste, seigneur.

(Il lui présente la lorgnette.)

AIR *de la Lanterne sourde*.

Gratis vous pouvez essayer,
Prenez ma lorgnette, de grâce!
Vous pouvez, sans bouger de place,
Voyager dans le monde entier.

(*Zuzu regarde de tous cotés avec la lorgnette pendant ce couplet.*)

Voulez-vous voir la Russie?
On y peut, comme partout,
Mener très-joyeuse vie
Sauf la potence et le knout.
En Espagne d'ici je vois
Petits et grands, tous en délire,
S'entr'égorger et se détruire
En faisant des signes de croix.
Mais passons, passons bien vite;
Jamais nous n'en finirions;
En avant marche, et de suite
En France nous arrivons.
Voici la ville de Paris...
Tenez, regardez, nous y sommes.
Voyez d'ici tous leurs grands hommes:
Ah! comme ils nous semblent petits!
On y parle politique;
Chacun rit de son voisin;
On se déchire, on se critique..
Puis, on se donne la main.
Peuple malin! peuple railleur!
De tout, sans scrupule, il se moque,
Et sa morale, en cette époque,
C'est: Vous êtes un vieux blagueur.
Apres des guerres civiles
Dans ce pays nous voyons,
Faire encor des vaudevilles:
Tout finit par des chansons.
Qu'en dites-vous? que de chemin!
A l'instant, de Paris en Chine,
De Pékin dans la Palestine,
Puis au théâtre Saint-Martin!
On y donne à l'instant même
Un spectacle plein d'attraits:
C'est la neuf cent vingt-troisième
De l'Auberge des Adrets...
Gratis vous pouvez essayer,
Prenez ma lorgnette de grâce!
Vous pouvez, sans changer de place,
Voyager dans le monde entier.

ZUZU. Je serais curieux de savoir ce que fait mon père dans ce moment-ci.

TABLETTINI. Regardez...

(Zuzu regarde de nouveau à la lorgnette.)
(L'orchestre joue l'air de Malbouroug. Une toile de gaze baisse, et l'on voit au fond la chambre à coucher de Zazezizozu; il entre en robe de chambre, appuyé sur Grosbec et suivi d'une escorte. Grosbec lui ôte sa robe de chambre, il se couche. Tout le monde se prosterne et sort. Pendant ce mouvement Zuzu dit quelques mots sur le devant de la scène.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ZAZEZIZOZU, *au fond*.

ZUZU. Bon.. le voilà en bonnet de nuit.. il va se coucher... Bonsoir, papa, bonsoir. Il reste seul.. Tiens! que fait-il là?.. ah! j'y suis, il retarde sa montre..... il croit ainsi tromper la rapidité du tems, et arriver moins vite à la 365ᵉ journée.

ZAZEZIZOZU, *au fond et dans son lit*
AIR *de Malbourg.*
Ce que m'a dit ma tête
Ne peut pas me sortir de la tête ;
Vraiment, j'en deviens bête,
Si ce n'est fait déjà.
ZUZU.
J'en ai bien peur, papa.
ZAZEZIZOZU.
Hélas! pauvre pacha!
Quoi ! vexé de la sorte !...
Cette tête, ah! le diable l'emporte,
Que le diable l'emporte
Et mes trois fils aussi :
Zuzu, Zozo, Zizi.
ZUZU.
Merci, papa, merci.
(*Ici la tête paraît au chevet du lit de Zazezizozu et pousse un grand éclat de rire.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA TÊTE, *au fond.*

ZAZEZIZOZU. Allons, bon ! la voilà encore ! toujours, toujours là ! pour insulter à mes douleurs..... ce n'est pas bien, ma tête, ce n'est pas bien ; pour une tête de bonne compagnie, c'est très-inconvenant.

LA TÊTE. De quoi te plains-tu ?

ZAZEZIZOZU, *faisant un effort pour regarder la tête qui est au-dessus de la sienne.* Comment! de quoi je me plains..... tu ne sais donc pas.... ça me gêne beaucoup de te parler comme ça..... si tu voulais venir sur ce fauteuil... là, à côté de mon lit..... ça serait beaucoup plus commode.

(Elle quitte le chevet du lit et se pose sur le fauteuil.)

LA TÊTE. M'y voilà...

ZAZEZIZOZU. A la bonne heure.... sais-tu, ma tête, que je n'ai plus que 36 heures sur les 365 jours en question..... et me voilà aussi avancé qu'il y a un an.

LA TÊTE, *riant.* Ah ! ah ! ah ! ah !

ZAZEZIZOZU. Bien... très-bien, va donc, va donc, puisque ça t'amuse, si c'est comme ça que tu me donnes des conseils.

LA TÊTE. Pour le moment, je n'ai qu'une chose à te dire.

ZAZEZIZOZU. Quoi donc?

LA TÊTE. Ne t'inquiète de rien... et dors tranquille sur les deux oreilles.

ZAZEZIZOZU. Sur les deux oreilles !.... Allons, je me résigne à t'obéir. C'est égal, c'est très-désagréable, quand je pense que le 365e jour...

LA TÊTE. Tais-toi.

ZAZEZIZOZU. Oui, ma tête.

LA TÊTE. Aussi bien moi-même, je suis excédé de fatigue.

ZAZEZIZOZU. Tu bâilles, ma tête.

LA TÊTE. Je vais prendre un moment de repos.

ZAZEZIZOZU. En ce cas, bonsoir, ma tête.

LA TÊTE. Bonne nuit.

ZUZU, *sur le devant de la scène.* Bonne nuit, papa.

(L'orchestre joue l'air: *Dormez donc, mes chères amours.* La décoration du fond disparaît, la toile de gaze s'enlève, et l'on revoit le palais des dominos comme on l'a vu au commencement du tableau.)

SCENE IV.

TABLETTINI, ZUZU.

ZUZU, *à Tablettini.* C'en est assez... vous pouvez mettre mon nom sur votre registre.

TABLETTINI. Prince, vous connaissez les conditions de la partie?

ZUZU. Si je gagne, la lorgnette est à moi.

TABLETTINI. Et si vous perdez, vous irez figurer dans un des nombreux jeux de dominos de la reine.

ZUZU. Comment! moi un domino.

TABLETTINI. Oui, seigneur, vous deviendrez à l'instant double six, double blanc, trois-quatre ou double trois, suivant le bon plaisir de sa majesté. Esclave soumis à ses volontés souveraines, vous ferez partie de son sérail.

ZUZU. Son sérail !

TABLETTINI. Et vous ne recouvrerez votre liberté que le jour où un joueur plus heureux deviendra possesseur de l'incomparable lorgnette.

ZUZU. N'importe, je n'ai point à balancer. . j'accepte la partie.

TABLETTINI. Alors signez. (*Zuzu signe. Tablettini dit à part.*) Nous voilà avec un domino de plus. (*Haut.*) Seigneur, j'aperçois la reine..... veuillez entrer dans ce pavillon..... je vais prévenir sa majesté, et soyez sûr que ma souveraine ne fera pas attendre long-tems votre seigneurie.

(Zuzu entre dans le pavillon.)

SCENE V.

LA REINE TANT-A-TANT, TABLETTINI, SUITE DE LA REINE.

CHŒUR.
AIR : *Vive, vive l'Italie.*
Vive, vive notre reine!
Cette illustre souveraine
Vient oublier ses travaux
En jouant aux dominos.
Quelle bonne souveraine!
Crions tous : Vive la reine!

LA REINE. Qu'as-tu, mon cher Tablettini?... Tu te présentes à moi l'air tout rayonnant... Aurais-tu une bonne nouvelle

à m'apprendre? quelque nouvelle dupe viendrait-elle se jeter dans nos filets?

TABLETTINI. Rien qu'un fils de pacha, le prince Zuzu.

LA REINE. Est-il jeune?

TABLETTINI. Dix-huit ans, tout au plus.

LA REINE. Bien fait?

TABLETTINI. Et joli garçon.

LA REINE. Où est-il?

TABLETTINI. Dans ce pavillon, qui attend l'instant de paraître devant votre majesté.

LA REINE. Dis-lui qu'il vienne sur-le-champ, et fais avancer un de mes grands jeux.

TABLETTINI. Oui, madame.

LA REINE, *l'appelant*. Tablettini! mon grand jeu de prince. Un fils de pacha! il faut le traiter avec distinction.

TABLETTINI, *sortant*. Il suffit, madame.

LA REINE, *l'appelant*. Tablettini... Dans mon grand jeu des princes, quel est le domino qui a le plus besoin d'un remplaçant?

(Il va pour sortir.)

TABLETTINI. Madame, votre double blanc a un commencement de jaunisse.

LA REINE. Eh bien! Tablettini... du prince Zuzu, nous ferons le double blanc; et il n'aura pas à se plaindre. Quel domino plus recherché, plus chéri, que le double blanc!... bien loin de vouloir le repousser, c'est toujours lui qu'on désire et qu'on accueille le sourire sur les lèvres.

TABLETTINI, *à Zuzu dans le pavillon*. Venez, prince.. la reine Tant-à-Tant vous attend.

(Musique. Il sort.)

SCENE VI.

LA REINE, ZUZU, SUITE, *au fond du théâtre*.

CHŒUR.

AIR : *Quelle aventure singulière!*

Quelle brillante destinée,
Jeune prince, à toi vient s'offrir!...
Ah! de cette grande journée
Va dépendre ton avenir.

LA REINE.

Il est charmant! c'est à merveille!

ZUZU.

Dieu! qu'elle est laide!

LA REINE.

Ah! qu'il est beau!

ZUZU.

Devrait-on, quand on est si vieille,
Jouer encor au domino!

LA REINE.

Pour moi quel joli domino!

REPRISE DU CHŒUR.

Quelle brillante destinée! etc

LA REINE, *à Zuzu*. C'est donc vous, prince, qui venez me défier, et qui voulez me ravir ma lorgnette, mon bien le plus précieux.

ZUZU. Madame, je n'ignore pas qu'il y a de ma part beaucoup de témérité... (*A part.*) Oh! oui, quand je la regarde, je me trouve bien téméraire.

LA REINE. Mais, rassurez-vous, mon jeune ami: l'audace sied à la jeunesse... Telle que vous me voyez, vous avez affaire à forte partie... mon diplôme ès-sciences du domino est signé du café Procope.

ZUZU. Moi, madame, j'ai reçu des leçons d'un habitué de vingt ans au café Lemblin.

LA REINE, *à part*. Diable! un élève du café Lemblin! tenons-nous sur nos gardes.

ZUZU, *à part*. Un antique pilier du café Procope! rappelons-nous tout notre savoir-faire.

SCENE VII.

LES MÊMES, TABLETTINI.

TABLETTINI. Les ordres de votre majesté sont exécutés, le jeu des princes se met en marche pour se rendre ici.

LA REINE. Prince, vous allez vous trouver dans la meilleure compagnie; je l'ai voulu ainsi, par égard pour votre rang, et par amitié pour votre aimable personne.

ZUZU. Votre majesté est trop honnête.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE JEU DE DOMINO COMPLET.

(Il sort par la porte du palais, ayant en tête le double blanc : tous les doubles commandent leurs phalanges. Après avoir défilé devant la reine, ils vont se mettre en bataille au fond du théâtre.)

CHŒUR.

AIR *des Deux Nuits*.

Nous venons tous... il le faut bien.
On nous appelle
Et nous accourons avec zèle.
Nous venons tous... il le faut bien,
Contre une reine, hélas! on ne peut rien.

LA REINE, *à Zuzu*. Dans ce jeu, je compte deux sultans trois pachas, six princes héréditaires, deux margraves, etc., etc. Les autres sont des seigneurs, tant anglais que français, italiens ou allemands; le moins titré est ce pauvre as blanc, c'est tout bonnement un petit baron, mais il a su tellement me plaire, que pour lui j'ai fait une exception, sans tirer à consé-

quenee... Quant au double blanc que vous etes appelé à remplacer...

ZIZU. Ah! je serai double blanc.

LA REINE. Oui, prince, à moins que cela ne contrarie trop votre altesse.

ZUZU. Pas du tout, madame, mais si votre majesté le juge à propos, nous allons commencer.

LA REINE. Très-volontiers. (*A Tablettini.*) Tablettini, commencez les manœuvres.

TABLETTINI. Dominos, attention au commandement: volte-face, marche, rompez les rangs.

CHŒUR.

AIR *de la Fiancée.*

Mêlons-nous, (*bis.*)
Il le faut, on l'exige,
Pas d'espoir qu'un prodige
Vienne nous sauver tous.
Mêlons-nous, (*ter.*)
Rien ne peut nous soustraire
A la regle ordinaire;
Allon, résignons-nous,
Dominos, mêlons-nous.

TABLETTINI. Alte! fixe!

(En chantant ce refrain, les dominos ont marché ou plutôt dansé de tous les côtés du théâtre; ils s'arretent au commandement de Tablettini. Le dos (côté noir) tourné au public. L'air continue en sourdine pendant toute la partie.)

LA REINE. Tirons la pose.

(Elle désigne un domino qui s'avance hors des rangs.)

ZUZU *fait de même, les deux dominos se retournent. Double quatre pour la reine; six-cinq pour Zuzu.* Six-cinq.

LA REINE. Moi, double quatre... la pose est à vous.

REPRISE DU CHŒUR.

(La reine prend sept dominos qui se placent devant elle, ce sont: Six-cinq, six-trois, six-as, cinq-trois, quatre-cinq, cinq-un et cinq-blanc. — Le prince prend également sept dominos, ce sont: double-quatre, six-blanc, quatre-deux, cinq-deux, trois-deux, deux-un et trois-un.)

LE PRINCE, *envoyant le double quatre qui va se placer en face du public.* Double quatre.

LA REINE. Quatre-cinq.

LE PRINCE. Cinq-deux.

LA REINE. Je boude.

LE PRINCE. Quatre partout; le jeu est fermé, comptons. (*faisant retourner les dominos qui lui restent.*) Dix-huit.

LA REINE, *faisant retourner également le jeu qui lui reste.* Quarante-six. La première manche est à vous; prince, à mon tour.

REPRISE DU CHŒUR.

Mêlons-nous, (*bis.*)
De rechef on l'exige, etc.

(Les dominos se mêlent de nouveau. La reine et le prince en prennent sept chacun. La reine a double-as, cinq-blanc, quatre-blanc, trois-blanc, deux-blanc, trois-deux et quatre-deux. Le prince a double-six, double-cinq, double-quatre, double-trois, double-deux, six cinq et six-quatre.)

LA REINE, *posant.* Double as.

LE PRINCE. Je boude.

LA REINE, *faisant retourner ses dominos.* C'est une culotte, prince. A moi la deuxième manche.

LE PRINCE, *faisant retourner ses dominos.* Quel horrible jeu!

TABLETTINI. C'est jouer de malheur.

LA REINE. Il est inutile de compter. A moi la deuxième manche; nous voilà tant-à-tant.

LE PRINCE. Oui, reine Tant-à-Tant.

LA REINE. A la belle. A vous la pose.

MÊME CHŒUR

(Même évolution qu'aux autres coups. Le prince a double-six, double blanc, cinq-quatre, double-deux, trois-deux, double-cinq, double quatre. La reine a six-cinq, six-trois, six as, six-deux, double-trois, double as, as-blanc.)

LE PRINCE, *en posant.* Génie du café Lemblin, inspire moi... Double-deux.

LA REINE. Deux-six.

LE PRINCE. Deux-trois.

LA REINE, *avec empressement.* Double-trois.

LE PRINCE. Double six.

LA REINE. C'est un coup perfide. Six-trois.

LE PRINCE. Je boude.

LA REINE. Six-cinq.

LE PRINCE. Double cinq.

LA REINE, *jouant sur les six.* Six et as.

LE PRINCE. Cinq-quatre.

LA REINE. Double as.

LE PRINCE. Double quatre.

LA REINE. Je boude.

LE PRINCE. Et moi aussi.

LA REINE, *faisant retourner l'as blanc.* Prince, vous avez perdu; as-blanc.

LE PRINCE, *montrant le double blanc.* J'ai gagné; double blanc*.

LA REINE. O rage! ô désespoir!

(Zuzu se saisit de la lorgnette: à l'instant même le tonnerre se fait entendre; tous les personnages du jeu jettent au diable les boîtes dont ils étaient enveloppés et qui les travestissaient en dominos; des démons entrent en scène, et se saisissent de la reine Tant-à-Tant, qui est engloutie dans les flammes.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR: *Que j' suis content!*

Ah! quel plaisir! malheur pour elle!
Son sort est trop bien mérité,
Voyez, c'est l'enfer qui s'en mêle;
Mais à nous tous la liberté,
Ah! pour nous quelle volupté.
Oui, nous avons la liberté.

* Au théâtre, on peut ne jouer que cette dernière partie, et par conséquent on supprimerait tout le dialogue qui s'applique aux deux premières manches.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

L'EMPIRE DES CARTES.

De chaque côté du théâtre un camp dont les tentes sont formés en cartes. A droite les cœurs et les trèfles; à gauche les carreaux et les piques. Au fond la mer, au bord de laquelle est une tour de cartes. Les quatre dames y sont renfermées. A droite et à gauche de la tour, des rochers.

SCENE PREMIÈRE.

(Tous le jeu de cartes est formé en bataille. Chaque couleur est près de ses tentes. Les rois sont à leur tête; près d'eux les valets. L'orchestre exécute l'air de marche de *Fernand Cortès*.

LE ROI DE CARREAU, *aux cartes*.

Fidèles compagnons, le soleil ne va pas tarder à disparaître; allez prendre quelques momens de repos.... mais avant, que vos dignes chefs viennent recevoir le mot d'ordre pour cette nuit.

(L'orchestre reprend en sourdine l'air précédent jusqu'à la fin de la scène. Les quatre as quittent leur phalange et viennent entourer le roi de carreau.)

(*Aux as.*) Amour et fidélité.

(Les quatre as vont rejoindre leurs cartes et rentrent dans leurs tentes.)

(*Aux valets.*) Approchez, Hector, Lancelot, Lahire, Hogier... Vous le soutien de nos trônes, plutôt nos amis que nos serviteurs... ce jour va se passer encore comme tant d'autres dans la douleur et le desespoir. Mais avant que la nuit ait jeté son voile sur cette vaste contrée, retournez à vos postes sur ces rochers escarpés, et puissiez-vous nous signaler la présence de celui que nous attendons depuis si long-tems.

(Les quatre valets vont se mettre en sentinelle sur les rochers. L'air de *Fernand Cortès* cesse après ce mouvement.)

SCÈNE II.

LES QUATRE ROIS.

LE ROI DE COEUR. Mes frères, quelle destinée est la nôtre? Mariés, et séparés de nos épouses, le jour même de la noce, à l'instant où nos jeunes cousins venaient de leur enlever leurs jarretières!... c'est désespérant!

LE ROI DE CARREAU. Et les voir tous les jours, mais sans pouvoir les approcher. Prisonnières là, dans cette tour enchantée.

LE ROI DE COEUR. Oh! ma Judith! entends ma voix! et du haut de cette tour du moins, donne-moi de tendres baisers... en effigie, puisque tu ne peux pas faire autrement.

AIR *de la mère Camus*.

Ton doux ami, le roi des cœurs,
Ici t'appelle
Ma toute belle,
Parais, parais avec tes sœurs;
Prenez pitié de nos douleurs!...
Pour vous rendre à nous, quoi! personne!
A la longue, c'est monotone
Qu'on nous dise toujours, hélas!
Regardez... mais n'y touchez pas!

(*Parlant.*) Ah! les voilà!.. les voilà!...

(*Les quatre femmes paraissent sur le donjon et envoient des baisers à leurs époux.*)

CHŒUR

LES ROIS.

Viens consoler mon tendre cœur
Ma voix t'appelle,
Ma toute belle;
Pour ton ami quelle douleur!
Quand viendra ton libérateur?

LES REINES.

Viens consoler mon tendre cœur;
Ami fidèle,
Ma voix t'appelle...
Ah! pour tous deux quelle douleur!
Quand viendra mon libérateur?

LE ROI DE CŒUR.

Quelle destinée infernale!
Nous sommes là comme Tantale,
Mourant de soif près d'un tonneau,
Mourant de faim près d'un fricandeau.

(*Reprise du chœur. Tremolo à l'orchestre pendant les deux lignes qui suivent.*)

LE ROI DE CARREAU, *remontant le théâtre et s'adressant au valet qui est sur le rocher.* Hector.

HECTOR. Majesté?

LE ROI DE CARREAU. Ne vois-tu rien venir?

HECTOR. Non... majesté.

LE ROI DE CŒUR.

AIR *du Voyage de la Liberte*.

Hector, regarde bien.

HECTOR.

Hélas! je ne vois rien...
Le soleil qui poudroie,
Puis la mer qui blanchit,
Le ciel qui s'obcurcit
Et l'herbe qui verdoie.

LE ROI DE CŒUR.

Regarde encor,

Regarde, cher Hector.
HECTOR.
Rien... Le soleil se couche.
TOUS.
Quel désespoir !
HECTOR.
Attendez... un point noir
Gros comme un oiseau-mouche.

TOUS, *parlant*. Un point noir! un oiseau-mouche !

HECTOR. Non, non, ce n'est pas cela : l'oiseau mouche est un aigle d'une grosseur monstrueuse.

TOUS. Un aigle !

HECTOR. Ah! de plus fort en plus fort!.. l'aigle est tout bonnement un homme dans une espèce de machine ronde.

LE ROI DES COEURS. Un homme ! un homme, mes frères ! c'est l'inconnu que nous attendons depuis si long-tems, le sauveur promis à nos misères.

HECTOR. Le voilà qui descend rapidement de ce côté, dans quelques secondes il sera ici.

LE ROI DES COEURS. Mes amis, mes frères, nous sommes sauvés !

CHŒUR.

Fin de l'air précédent.

Honneur ! trois fois honneur
A notre défenseur!
Célébrons à la ronde...
Et chantons tous en chœur
Ses exploits, sa valeur,
Et sa machine ronde.

(*Les cartes sortent de leurs tentes et se rangent en bataille. Les quatre valets sont venus reprendre leurs places. Le ballon traverse le théâtre et va prendre terre contre les coulisses de droite.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ZIZI.

ZIZI, *sautant hors du ballon*. Ouf! je n'en puis plus ; ce n'est pas que la voiture soit rude, mais le voyage est si rapide.

LE ROI DE CARREAU. Seigneur, soyez le bien-venu au milieu de ce peuple de frères et d'amis.

ZIZI, *regardant*. (*A part.*) Ah ! les drôles de figures, mais je ne me trompe pas, des couronnes sur leurs têtes. (*Il les salue.*) Seigneurs, je me félicite...

LE ROI DE CARREAU. C'est le ciel qui vous envoie.

LE ROI DE COEUR. Ou plutôt le dieu d'amour. Il y a si long-tems que nous vous attendions.

(Les quatre rois l'entourent.)

ZIZI. Ah ! vous m'attendiez.

LE ROI DE CARREAU. Depuis dix ans.

ZIZI. Vous y avez mis de la bonne volonté et de la patience, mais, sire, p rmettez-moi de vous demander dans quel pays je suis tombé.

LE ROI DE CARREAU. Vous êtes dans le vaste empire des cartes, et vous voyez devant vous ses rois infortunés.

ZIZI. Infortunés!...

LE ROI DE COEUR. Mais votre arrivée a fait renaître l'espérance dans nos cœurs flétris. Notre bonheur à tous les quatre est entre vos mains et dans votre épée.

ZIZI, *cherchant à ôter son épée*. Vous avez besoin de mon épée... La voilà.

LE ROI DE CARREAU. Que le ciel me garde d'en vouloir priver un jeune chevalier tel que vous.

ZIZI. Eh bien ! alors, je ne vois pas...

LE ROI DE COEUR. Patience, prince, et daignez m'écouter. Tous les quatre, rois d'un puissant royaume dans l'immense empire des cartes, nous épousons le même jour quatre jeunes princesses, objets de l'amour le plus tendre ; et la nuit même de nos noces, un monstre à tête d'homme, à structure humaine, à la barbe de bouc et aux manières fashionables, mais aux ongles crochus, à la couleur cuivrée, avec des cornes sur la tête et une queue derrière le dos, nous enlève nos quatre épouses et les enferme dans cette tour contre laquelle notre amour et notre courage ne peuvent rien. Ainsi l'a voulu la destinée ; elle a parlé par la bouche de la plus célèbre tireuse de cartes de nos royaumes réunis. Un inconnu, tombé ici des nues, comme vous, mon jeune chevalier, peut seul, en combattant le monstre, briser le charme qui retient nos épouses chéries dans la tour enchantée. Eh bien! maintenant, répondez-nous, monseigneur..... Votre nom, s'il vous plaît.

ZIZI. Zizi, frère de Zozo et de Zuzu, amant et futur de Zaza, et fils de Zazezizozu.

LE ROI DE COEUR. Eh bien, monse Zizi, avons-nous trop présumé de votre bravoure, de votre générosité ?

ZIZI. Certainement, je suis très-flatté de l'honneur... (*A part.*) Ils sont fort aimables ; mais je ne me suis pas mis en voyage pour leur rendre leurs femmes.... c'est pour avoir la mienne, et charité bien ordonnée... (*Ici des accords de harpe se font entendre dans la tour.*) Hein ! qu'est-ce que cela ?

LE ROI DE COEUR. Ce sont elles..... nos épouses... tenez, regardez... Cette brune piquante, aux longs cheveux d'ébène, c'est Pallas, la femme de sa majesté.

(Il montre le roi de pique.)

ZIZI. Et cette blonde au regard sévère et majestueux.

LE ROI DE CARREAU. C'est mon épouse, la reine des carreaux.

ZIZI. J'en fais mon compliment à votre majesté. Cette aimable brune au costume d'or et d'argent?...

LE ROI DE CARREAU. La reine des trèfles.

ZIZI. Quant à cette blonde sentimentale, aux yeux doux et tendres, au sourire plein de charmes et d'amour. ..

LE ROI DE COEUR Seigneur, c'est mon épouse, mon amante, la reine des cœurs.

ZIZI. Elle en est digne à tous égards.

(*Les quatre reines présentent à Zizi une fleur qu'elles ont à la main. Il commence à faire nuit.*)

ZIZI. Elles m'adressent leurs prières; elles me présentent une fleur, une rose; elles semblent m'en faire l'hommage. Allons, messeigneurs, je me dévoue à vous servir; je risquerai ma vie pour faire votre bonheur... C'est un moyen peut-être de mériter celle que j'aime. Oui, nobles dames, je jure de mourir, ou de vous arracher à cet odieux esclavage..... Ce monstre, homme ou démon, je brûle de le combattre... dites-moi, sires, où, et quand pourrai-je le rencontrer?

LE ROI DE COEUR. Tous les soirs, à cette heure, il vient faire sa promenade sur ce rivage, en fumant son cigare Dieu! le voici.

ZIZI. A l'instant même, je vais lui parler... marcher à lui s'il me résiste.

LE ROI DE COEUR. Généreux prince, un cruel arrêt du destin ne nous permet pas de secourir votre valeur, nous ne pouvons qu'adresser au ciel nos ferventes prières pour le bonheur de vos armes. Vous tous, compagnons fidèles, imitez vos souverains.

(Les quatre rois mettent un genou en terre; toutes les cartes en font autant.)

SCENE IV.

LES MÊMES, LE MONSTRE.

(*Il s'avance gravement un cigare à la bouche.*)

CHŒUR.

AIR : *Ah! c' cadet-là, etc.*

Ah! c' cadet-là
Quell' tête il a!
Ah! c' cadet-là quell' tête,
Voyez l'air bête
Que voilà!
Ah! c' cadet-là
Quell' tête!..

ZIZI, *allant à lui.* Seigneur monstre, arrete, j'ai à te parler.

(Le monstre lui fait signe qu'il peut parler.)

ZIZI. Veux-tu de bonne volonté briser cette tour magique et rendre à la liberté et à leurs époux les quatre infortunées princesses que tu retiens depuis dix ans prisonnières.

(Le monstre secoue la tête pour dire: Non, mille fois non. L'orchestre joue l'air : *Tu n'auras pas, petit polisson*)

ZIZI. Tu ne le veux pas? une fois? deux fois? trois fois? tu ne le veux pas?

(Nouveau signe du monstre, encor plus négatif que le précédent. L'orchestre joue l'air : *Tu n'auras pas ma rose.*)

ZIZI. Eh bien! le fer en décidera. Défends-toi.

(*Il tire son épée. Le monstre tire également la sienne, et jette son cigare dans la mer : à l'instant des flammes s'élèvent et éclairent la tour; combat*)

CHŒUR.

AIR : *Rantanplan tirelire.*

On va lui percer le flanc,
Rantanplan, tirelire en plan;
On va lui percer le flanc,
Rantantan tirelire..
Ah! comm' nous allons rire!

(*Le monstre tombe percé et roule dans les flots. La tour se brise et les quatre dames en sortent sur un pont formé par ses debris. L'orchestre exécute l'air :* La victoire est à nous.)

LES QUATRE ROIS DE CARTES *s'élèvent en criant.* Victoire! victoire! vive notre libérateur! vive notre sauveur!

SCENE V.

LES MÊMES, LES QUATRE DAMES, *une rose à la main.*

LE ROI DE CARREAU. Chère Rachel!

LE ROI DE COEUR. Ma bien-aimée Judith!

(*Les quatre rois vont embrasser les quatre femmes.*)

LA REINE DES CŒURS.

AIR *de Michel et Christine.*

Arrêtez, monseigneur!
Avant tout la reconnaissance..
La première faveur
Sera pour notre défenseur.
(*A Zozo.*)
Chevalier lorsque ta vaillance
Aujourd hui nous rend au bonheur;
Nous t'offrons, pour ta récompense,
Un baiser, et puis... cette fleur.

(*Chacune des quatre reines lui présente une rose.*)

ZIZI, *parlant à part.* Un baiser! ah! je suis tout tremblant! c'est la première fois de ma vie... Zaza, ce n'est pas ma

faute... je ne l'ai pas demandé.. Zaza, pardonne-moi.

(*Reprenant l'air.*)

A mon destin il faut bien me soumettre.

(*Haut.*)

Pour moi le prix est trop flatteur,
Et je l'accepte de grand cœur...

(*Il met la main sur les roses, puis se retournant vers les maris.*)

Si vous voulez bien le permettre.

LE ROI DE COEUR, *parlant*. Comment donc! acceptez, jeune homme, et embrassez.

LES TROIS AUTRES MARIS. Embrassez, embrassez.

LE ROI DE COEUR. Nous vous devons bien ça...

REPRISE DU CHŒUR.

ZIZI, *embrassant les femmes*.

Ah! pour moi quel bonheur!
Que c'est doux la reconnaissance!
La première faveur
Est de droit à leur défenseur.

LES REINES.

Ah! pour nous quel bonheur!
Que c'est doux la reconnaissance!
La première faveur
Doit être à notre défenseur.

LES ROIS.

C'est trop juste en honneur,
Avant tout la reconnaissance.
La première faveur
Est de droit à leur défenseur.

LA REINE DES COEURS. Sachez quelle est la propriété de ces roses, réunies en un bouquet, elles rappellent au même moment à la vie la personne en danger de mort qui les respire.

ZIZI. Est-il possible! O Zaza, ma chère Zaza, avec cette merveille je puis donc espérer de me voir ton époux... Messieurs, je vous en prie, vite ma voiture.

LE ROI DE COEUR Prince, avant de nous quitter, veuillez disposer de nous pour jouer une partie d'honneur.

ZIZI. Sire, ce serait avec le plus grand plaisir; mais quel sera mon adversaire?

SCENE VI.

LES MÊMES, ZOZO, *paraissant sur le tapis*.

ZOZO.

AIR *du Triolet bleu*.

Me voici,
Mon ami;
Oui, mon frère chéri,
Pour lutter avec toi,
J'arrive, tu me voi.
Me voici, commençons,
Et bientôt nous verrons
Qui des deux gagnera
La bataille et Zaza.

ZIZI.

Te voici,
Cher ami;
Oui, mon frère chéri,
Pour lutter avec moi,
Te voilà, je te voi.
Sur-le-champ commençons,
Et bientôt nous verrons
Qui des deux gagnera
La bataille et Zaza.

CHŒUR.

Le voici
Ton ami,
Oui, ton frère chéri,
Pour lutter avec toi,
Le voilà... tu le voi.
Le voici, commençons,
Et bientôt nous verrons
Qui des deux gagnera
La bataille et Zaza.

(*Partie de bataille dansée par tous les personnages*.)*

CHŒUR GÉNÉRAL.

En avant, mes amis!
Entre frères chéris,
Le destin, mes amis,
Veut rester indécis.
En avant nous partons
Et plus tard nous verrons
Qui des deux gagnera
La bataille et Zaza.

* Le sort reste toujours indécis entre les deux frères; le jeu va continuer, lorsque Zuzu arrive sur son cheval blanc; Zizi et Zozo l'embrassent, et toutes les cartes dansent autour des trois princes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

LE TAPIS, LES ROSES ET LA LORGNETTE.

L'appartement de la princesse Zaza.

SCÈNE PREMIERE.

ZAZA, ses Femmes.

(Zaza est comme évanouie sur un lit de repos; ses femmes l'entourent.)

CHŒUR DE FEMMES.

Air *d'Yankar* (Traite des Noirs.)

Dieu puissant, daigne encore
La sauver en ce jour,
Daigne la rendre à notre amour :
Entends ma voix, elle t'implore.

UNE FEMME.

Pauvre Zaza! c'est trop souffrir!
Pitié, mon Dieu, pitié pour elle!
Lorsqu'elle est si jeune et si belle,
Aujourd'hui lui faut-il mourir?

REPRISE DU CHŒUR.

Dieu puissant, etc.

(*Zazezizozu entre en scène avec Grosbec.*)

ZAZEZIZOZU. Eh bien! Grosbec? as-tu bien passé la nuit, mon ami?

GROSBEC. Monseigneur, après avoir, d'après vos ordres, veillé dix heures de suite auprès du lit de la princesse, ce matin, j'ai passé dans mon appartement et je me suis endormi pendant dix autres heures.

ZAZEZIZOZU. Tu as eu tort... un ministre doit toujours veiller... comment va Zaza?

GROSBEC. Monseigneur!

ZAZEZIZOZU. Je te demande comment Zaza va?

GROSBEC. Voyez les mouchoirs de ses femmes et mes larmes.

ZAZEZIZOZU. Il ne s'agit point de mouchoirs ni de tes larmes. Comment se porte la princesse?

GROSBEC. Les médecins de votre hautesse l'ont indignement trahie, ils vous assuraient qu'ils la sauveraient de cette terrible maladie.

ZAZEZIZOZU. Eh bien!

GROSBEC. Ils l'ont abandonnée.

ZAZEZIZOZU. Ils l'ont abandonnée!

GROSBEC. La princesse disent-ils, est sans ressource, sans espoir... elle n'a plus que dix minutes à vivre.

ZAZEZIZOZU. Dix minutes! mais, Grosbec, en l'abandonnant, ils abandonnent aussi leur pacha, leur prince; c'est un crime de lèse-majesté... abandonner Zaza, c'est me ravir le peu de souffle qui me reste, me précipiter au tombeau... Grosbec, que dis-tu de ce crime?

GROSBEC. Il est horrible..

ZAZEZIZOZU. Je ne peux le laisser impuni... Grosbec, prend mon régiment des gardes, cerne l'école de médecine, et fais passer au fil de l'épée tous les médecins que tu trouveras, petits ou grands, partisans de la saignée ou des sangsues, de la médecine Leroy ou de la médecine homœopathique, de la salsepareille ou du Paraguay-Roux... Va vite.

GROSBEC. Il suffit, seigneur.

(Il sort.)

SCENE II.

ZAZEZIZOZU, les Dames d'honneur; ZAZA, *toujours évanouie.*

ZAZEZIZOZU. Au fait, puisqu'elle n'a plus que dix minutes à vivre, puisque l'horloge court avec une rapidité effrayante, que les trois-cent-soixante-cinq jours seront écoulés dans deux heures, et que mes scélérats de fils ne reviennent pas pour me sauver la vie... qu'est-ce que ça me fait à moi qu'il reste ou non des médecins dans la capitale? qu'est-ce que ça me fait que mon peuple soit malade ou bien portant? qu'il meure ou qu'il vive... Je suis dans le chaos le plus épouvantable, C'est effrayant, ma parole d'honneur la plus sacrée...(*Allant au lit de la princesse.*) Zaza... ma bonne petite Zaza, ne te laisse pas mourir, je t'en prie... Si tu as quelques raisons pour ne pas vivre, que cela soit au moins, pour moi, pour ton ami, ton pauvre ami, qui fera toutes tes volontés, tous tes caprices... Voyons, là, qu'est-ce qui pourrait t'amuser un peu, te distraire? hein? Veux-tu que je mette toutes ces dames à la torture? (*Il montre les dames d'honneur de Zaza.*) Veux-tu que je fasse empaler Grosbec?.. je lui ai déjà fait grâce deux ou trois fois, mais, si ça peut t'être agréable... Voyons, sans façon?... elle ne répond pas! elle y met de l'obstination!... elle va mourir, et moi aussi.. par ricochet.

AIR *de Céline.*

Et par malheur j'ai la faiblesse
D'aimer à vivre et de craindre la mort;
Assiste-moi dans ma détresse,
Grand Dieu, prends pitié de mon sort;
Pour me sauver accepte, je t'en prie,
Le sacrifice que je fais;
Mon Dieu! pour racheter ma vie... } *bis.*
Prends celle de tous mes sujets.

Que diable! après tout, il restera toujours assez de sujets, assez de peuple, et il serait possible que bientôt il n'y eût plus de Zazezizozu... Ah! j'oubliais... une dernière espérance... A moi ma tête... A moi ma tête.

(Musique. Les portes du fond s'ouvrent, les trois princes arrivent sur le tapis; et Codadad, qui a repris son corps et son costume du premier acte, est avec eux.)

SCENE III.

LES MÊMES, ZIZI, ZOZO, ZUZU, CODADAD.

TOUS TROIS.

AIR : *Me voilà.* (Du Voyage de la Liberté.)

Me voilà,
Oui, déjà,
Je viens, car le tems presse,
Pour sauver la princesse.
Me voilà! (*bis.*)

ZAZEZIZOZU, *parlant.* Que vois-je? Zizi, Zozo, Zuzu! et ma tête qui a retrouvé son corps! c'est inimaginable...

(*Reprenant l'air.*)

Mes trois fils! ô tête étonnante!
Les voilà bien... Vite, dépêchez-vous,
Il faut guérir cette femme charmante,
Et son sauveur doit être son époux.

ZUZU.

Ce sera moi.

ZOZO.

Moi, plutôt.

ZIZI.

Je réclame.

Vous allez voir.

ZAZEZIZOZU.

Ensemble, entendez-vous,
Car je ne puis, si vous la sauvez tous,
Vous la donner à tous pour femme,
Pour trois c'est trop peu d'une femme.

(Les trois princes se sont approchés de Zaza, et Zizi lui a fait respirer son bouquet.)

ZAZA, *sautant vivement en bas de son lit.*

Me voilà, (*bis.*)
Partons... à quand la noce?
Montons vite en carrosse.
Me voilà, (*bis.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

La voilà,
Quoi! déjà
Prête à faire la noce,
A monter en carrosse,
La voilà. (*bis.*)

ZAZEZIZOZU. Enfin je suis sauvé, il était tems! ah! je respire.

LES TROIS PRINCES. Chère Zaza!

ZAZA, *à Zizi.* Prince, que de reconnaissance!... vous m'avez arraché au trépas, et maintenant plus de douleurs, plus de souffrances. Jamais je ne me suis sentie en si parfaite santé.

ZAZEZIZOZU. Et moi donc, je me sens tout gaillard, tout rajeuni... Mais, Zizi, par quel miracle.

ZIZI. Seigneur, c'est ce simple bouquet de roses.

ZAZEZIZOZU. Un bouquet qui en sait plus que toutes les facultés du monde... c'est la chose la plus merveilleuse qu'on puisse trouver... Zizi, Zaza est à toi, et nous allons à l'instant célébrer cet heureux hyménée, et je vais vous dire le cœur ravi et d'une voix paternelle...

(*Chantant :*)

Mes chers enfans, unissez-vous!
Vous serez heureux, je l'espère...

ZUZU. Un moment, seigneur, j'ai des droits aussi à faire valoir à la main de la princesse. (*Tirant la lorgnette de sa poche.*) Sans cette lorgnette incomparable et qui à Bassora nous a fait voir le danger de mort où se trouvait la charmante Zaza, à quoi, je vous prie, aurait servi le bouquet de roses de mon frère Zizi?

ZAZEZIZOZU. Zuzu, qu'est-ce que c'est que cette lorgnette?

ZUZU. Tenez, seigneur, désirez... regardez... et vous verrez.

ZAZEZIZOZU, *regardant à une fenêtre.* O ciel! effectivement, selon mon désir, je vois le cadran de l'horloge du château des Tuileries, côté du jardin... Elle retarde sur nous de vingt-neuf secondes. Zuzu, après ce que je viens de voir, Zaza est à toi, et je ne puis que vous dire :

Mes chers enfans, unissez-vous!
Vous serez heureux...

ZOZO. Un instant. J'ai laissé parler mes frères sans m'inquiéter, parce que je suis bien sûr que moi seul ai sauvé la princesse. Pourriez-vous me dire à quoi auraient servi les roses de Zizi, la lorgnette de Zuzu, si mon tapis ne nous eût pas fait franchir en moins d'une minute la distance qui nous sépare de Bassora.

ZAZEZIZOZU. Comment, mon pauvre Zozo, tu as un tapis qui vaut mieux que tous les bateaux à vapeur et les chemins en fer, et tu peux traverser en une seconde 3,550 lieues!.... mais certainement, Zaza est à toi, et votre père vous bénit en répétant avec ivresse :

Mes chers enfans, unissez-vous !
Vous serez...

ZOZO. Non, c'est moi.

ZUZU. C'est moi.

ZIZI. C'est moi.

ZAZEZIZOZU. Allez toujours ! fils dénaturés, allez toujours ! voilà mon supplice qui recommence... et vous ne dites rien, vous, mademoiselle !

ZAZA, *regardant la tête*. J'attends que le destin me permette de rompre enfin le silence.

LA TÊTE. Parlez.

ZAZA. Eh bien, c'est lui... c'est Zizi que je préfère.

TOUS. Zizi.

ZIZI. Ma chère princesse.

ZOZO. Nous te la disputerons, s'il le faut, les armes à la main ! A moi les échecs.

ZUZU. A moi les dominos.

ZIZI. A moi les cartes.

ZAZEZIZOZU. Comment ! comment ! qu'est-ce qu'ils chantent ? les cartes, les dominos, les échecs !... Qu'est-ce que c'est que cela !... qu'est-ce que ça veut dire ?

(Musique. La petite décoration représentant la chambre de Zaza disparaît et fait place à un immense salon oriental. Les dominos, les cartes et les échecs, entrent par différens côtés et sont prêts à en venir aux mains.)

CODADAD, *d'une voix forte*. Échecs, cartes et dominos : alte, fixe et immobiles... (*Ce mouvement s'exécute.*) Le 365e jour est terminé... Le prince Zizi sera l'époux de la princesse, et ses deux frères resteront garçons.

ZAZEZIZOZU. Eh bien, et moi ?

LA TÊTE. Toi ? tu vivras encore trois cent soixante-cinq années ; mais je dois t'avertir qu'à chaque tête que tu feras tomber, c'est un siècle que tu retrancheras de ton existence.

ZAZEZIZOZU. Un siècle ! très-bien, c'est convenu... je ne ferai plus tomber de tête. (*A part.*) Ceux qui me déplairont, je les ferai pendre.

CHŒUR.

AIR *du Pré aux Clercs.*

Célébrons sa vertu ;
Chante, peuple fidèle,
La sagesse éternelle
De Zazezizozu.

ZAZEZIZOZU.

AIR *du Vaudeville de Préville.*

Pour célébrer la noce de Zizi,
Or çà, mon peuple, il faut chanter et rire.
Venez, danseurs, commencez... Mais ici...
(*Montrant le public.*)
A ces messieurs d'abord j'ai quelques mots à dire.
Notre palais de cartes est construit,
C'est peu solide, et j'ai peur qu'il ne glisse ;
D'un souffle, hélas ! il peut être détruit...
N'abattez pas notre frêle édifice,
Ne soufflez pas sur ce faible édifice.

GRANDE FÊTE CHINOISE.

DANSE GUERRIÈRE.

MOULIN D'AURIOL.

(Pendant cette dernière partie du divertissement, illumination brillante et feu d'artifice. La toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46 AU MARAIS.



LA
FILLE DE CROMWELL,

DRAME EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS,

Par M. de Rougemont,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 14 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CROMWELL	M. Lepeintre.	SIMON COKNEY	M. Lepeintre je.
LE MARQUIS DE CLAYPOLE	M. Fontenay.	MISS FRANCIS	Mme Thénard.
GEORGES	M. Brindeau.	MISTRISS ANNA	Mme Guillemin.
JONATHAN	M. Mathieu.	Un Bucheron.	
		Soldats de Cromwell	

Le théâtre représente une salle basse, ayant à gauche du spectateur une fenêtre, la porte de la chambre de miss Francis, et la porte cachée de la grande salle. Au milieu la porte d'entrée. A droite deux portes. Une table, des fauteuils, etc., sur le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, ANNA.

ANNA, *à Georges qui entre en scène.* Eh bien! monsieur Georges?

GEORGES. Eh bien! ma chère mistriss Cokney, tout est rangé dans la cave... sous les yeux de votre excellent mari... qui, comme à l'ordinaire, s'est donné un mal!.....

ANNA. Pauvre cher homme!... il ne se doute guère que ces barils, qu'il croit remplis de vieux vin de Porto... ne contiennent que de la poudre et des armes destinées à renverser Cromwell.

GEORGES. Et moi, comte de Claypole, officier de la marine, ci-devant royale, je ne suis pour lui qu'un misérable smogleur, fraudant la douane et risquant la corde pour une pinte d'eau-de-vie française..... Comme je rirais de sa crédulité, si le rôle qu'il joue, sans le savoir, ne l'exposait à toute la rigueur des nouvelles lois anglaises!.. Qu'un espion de Cromwell vienne à découvrir notre arsenal, maître Cokney aura beau dire qu'il n'a rien vu, rien su, qu'il est le poltron le plus dévoué des trois royaumes, vous n'en serez pas moins veuve dans les vingt-quatre heures.

ANNA. Quand on conspire, il faut s'attendre à tout; il y a long-tems que j'ai fait le sacrifice de M. Cokney. D'ailleurs, demain il peut recueillir le prix du dévouement que j'aurai montrée pour lui.

GEORGES. Oui, c'est demain que l'armée écossaise, réunie à Worchester, sous les ordres du général Hamilton, proclame Charles Stuart!... (*Avec regret.*) Et je ne suis pas là pour combattre aux côtés de mon père!... Un Claypole forcé à l'inaction!...

ANNA. Comptez-vous pour rien l'honorable mission dont vous êtes chargé?... car enfin, si le sort trompait nos espérances, si demain la trahison l'emportait sur le courage et la loyauté... si le roi enfin... (*avec assurance*) ce qui ne sera pas!... mais enfin si le roi était encore une fois obligé de quitter l'Angleterre... c'est vous qui devez le sauver!

GEORGES. Oui, j'ai ordre de l'attendre

près du petit port de Schoreham... toutes les précautions ont été prises. Mon brick, qui tire fort peu d'eau, est caché dans une anse entre deux rochers, toujours prêt à appareiller pour la France.

ANNA. Cette fois-ci, nos mesures sont trop bien prises..... (*Elle s'arrête.*) Ecoutez!... n'est-ce pas le galop d'un cheval!...

GEORGES, *écoutant aussi.* Oui, oui... de nouveaux ordres qui m'arrivent sans doute!

ANNA, *enthousiasmée.* Dieu soit loué!... (*Elle court à la fenêtre, et elle reste interdite.*) Miséricorde!... une tête ronde!...

GEORGES, *regardant aussi.* Un homme d'armes du protecteur!...

ANNA, *regardant toujours.* Il s'arrête à notre porte... et M. Cokney qui va au devant de lui, l'imbécille!...

AIR : *Pour moi plus d'espérance* (Estelle).

Il a mis pied à terre...
Grand Dieu! il entre ici!
En ces lieux que vient faire
Un soldat ennemi?...

GEORGES.

Il faut surtout du calme, du silence,
N'oubliez pas que la moindre imprudence
Peut trahir nos projets,
Et nous perdre à jamais!

ENSEMBLE.

Il a mis pied à terre!...
Grand Dieu! il entre ici!...
En ces lieux que vient faire
Un soldat ennemi?...

SCENE II.

GEORGES, ANNA, JONATHAN, SIMON; *Simon précède le soldat.*

SIMON. Entrez, entrez, mon brave, tous les gens qui viennent chez nous sont les bien-venus.

ANNA, *de mauvaise humeur.* Que demandez-vous?... que cherchez-vous?...

JONATHAN, *d'un ton un peu rude.* Ce n'est pas vous, ma gracieuse dame (*montrant Simon*), ni vous (*montrant Georges*), ni ce jeune plumet qui se tient à l'écart comme si j'apportais avec moi la fièvre des Antilles.

ANNA, *bas à Georges*, Contenez-vous. (*A Jonathan un peu brusquement.*) Au fait?

JONATHAN. Il y a dans cette maison une jeune demoiselle.

GEORGES, *vivement.* Qui vous l'a dit?

JONATHAN, *sans l'écouter.* C'est à elle que j'ai affaire.

ANNA. Et qu'avez-vous à lui dire?

JONATHAN. Rien.

SIMON, *à part.* S'il n'a que ça à lui dire.

JONATHAN. Je lui apporte une lettre.

ANNA. De quelle part?

JONATHAN. Elle vous l'apprendra si elle le juge à propos.

ANNA. Pour remettre un message à miss Francis il y a de certaines formalités...

JONATHAN Oh! qu'à cela ne tienne... et cet anneau...

(Il le montre à Anna.)

ANNA. Que ne le disiez-vous tout de suite! (*Elle prend l'anneau et l'ajuste avec sa moitié à elle.*) C'est bien; maintenant suivez-moi.

GEORGES, *bas à Anna.* Mais... êtes-vous bien sûre que cette lettre?...

ANNA, *bas à Georges.* Point d'inquiétudes! elle est de son père.

(Elle sort avec Jonathan.)

SCENE III.

GEORGES, SIMON.

GEORGES. Son père!... il servirait dans l'armée de Cromwel!

SIMON. Apparemment... en tout cas il n'y a pas long-tems, car jusqu'à présent tous ceux qui sont venus de sa part ici étaient dans le civil et beaucoup plus honnêtes que ce butor.

GEORGES. Comment depuis cinq ans qu'il vous a confié sa fille, il n'est pas venu la voir une seule fois?

SIMON. Pas l'ombre d'une petite fois... c'est un père de famille très-original.

GEORGES. Et vous ne savez pas son nom!... vous n'avez pas eu quelques données sur lui... sur son existence?...

SIMON. Aucune: mais il paraît qu'il en avait beaucoup sur la nôtre, car il est tombé chez nous juste comme la manne dans le camp des Juifs.

GEORGES. Oui, je sais qu'à cette époque vous étiez dans de mauvaises affaires, mistriss Cokney me l'a dit.

SIMON. Oh! des affaires! des affaires incroyables, dix-sept banqueroutes dans une

semaine. Je n'avais d'autre ressource que la prison, et j'avais envoyé prier le constable de me faire l'amitié de venir me chercher pour m'y installer, quand tout-à-coup on frappe très-rudement à ma porte.

AIR *du Vaudeville du Petit-Courrier.*

Lorsque j'entendis le marteau
Retentir de cette manière,
Je me dis : Voilà mon affaire,
Je pris ma canne et mon chapeau.
De Thémis la main protectrice,
Sans façon vient se montrer là!...
Je ne connais que la justice
Qui puiss' frapper si fort que ça.

C'était bien mon affaire... mais ce n'était pas le constable... c'était tout bonnement un inconnu et une demoiselle.... miss Francis et son père.

GEORGES. Et quel homme était-ce?

SIMON. Un homme très-bien constitué... de trente-cinq... quarante... quarante-cinq ans, il n'y a rien de trompeur comme la physionomie.... mais s'il a cinquante ans, c'est tout le bout du monde... bien mis... et d'une taille!... certainement il y en a de plus grands... mais c'est une belle taille et une figure!... oh! elle m'est restée dans la tête... au point que pendant plus de trois semaines, je voyais cette figure-là sur toutes les épaules que je rencontrais.

GEORGES. Et ses manières.... son langage?

SIMON. Il était aisé de voir qu'il avait reçu une certaine éducation... il s'exprimait avec autant de facilité que moi... il nous dit qu'étant veuf et à la veille de quitter l'Angleterre pour un long voyage, il nous priait de recevoir chez nous, jusqu'à son retour, sa fille qui passerait pour une de nos parentes.... de loin. En échange de ce petit service, il nous offrit tout l'argent nécessaire pour nous préserver d'une complète déconfiture. Mistriss Cokney accepta. La seule condition que le brave homme nous imposa fut de quitter Glascow le lendemain, et de nous établir dans cette maison qu'il venait d'acheter; mais, par-dessus toute chose, il nous recommanda de laisser ignorer à miss Francis les événemens politiques ou autres qui ne manqueraient pas de se passer en Angleterre: mistriss Cokney... le promit.

GEORGES. Et vous avez tenu parole; car sur ce point-là l'ignorance de miss Francis est extrême. Chaque jour elle parle du roi et de la reine Henriette comme s'ils étaient toujours à Londres; et son respect pour eux va jusqu'à prier...

SIMON, *l'interrompant.* Voici l'homme d'armes qui revient avec mistriss Cokney.

SCÈNE IV.

ANNA, GEORGES, JONATHAN, SIMON.

ANNA, *s'arrêtant.* Monsieur le soldat, voilà votre message accompli, et si, comme je n'en doute pas, vous avez une longue route à faire..

JONATHAN, *froidement.* Du tout. Je ne bouge pas d'ici.

TOUS, *avec étonnement.* Comment?

JONATHAN. J'ai l'ordre d'attendre.

ANNA. Attendre!... qui?

JONATHAN, *sans les écouter.* Je vous conseille, madame, de réunir vos provisions de bouche et de fourrage... mes camarades y feront brèche.

ANNA, *étonnée.* Vos camarades!

SIMON, *à lui-même.* Il paraît qu'il en a de deux sortes.

JONATHAN. Depuis huit jours que nous courons après ces maudits cavaliers, que Dieu confonde! c'est à peine si nous avons trouvé un morceau à mettre sous la dent... une pinte d'aile ou de porter pour nous désaltérer.

SIMON, *bas à sa femme.* Si on lui offrait un verre de vin de Porto?...

ANNA. Ce n'est pas le moment.

JONATHAN. Je danse dans ma cuirasse comme une noix sèche dans sa coquille.

SIMON, *bas à sa femme.* Vous croyez qu'un petit verre de Porto... je serais bien aise d'y goûter.

ANNA, *bas à Simon.* De la bière, c'est assez bon pour une tête ronde.

SIMON, *à Jonathan.* Nous avons d'excellent porter!..

(Il sort.)

JONATHAN. On a beau donner des coups de sabre pour passer le tems... ça distrait, mais ça ne rafraîchit pas.

GEORGES, *qui s'est rapproché, d'un ton indifférent.* On parle donc de quelque engagement prochain entre les cavaliers et les soldats du protecteur?...

JONATHAN. Est-ce qu'il n'y en a pas

tous les jours !.... ces diables de cavaliers sont incorrigibles!

AIR : *Vaudeville de l'Étude.*

En vain nous leur donnons la chasse,
Nous dispersons leurs escadrons,
Ces cavaliers sont une race
De vampires et de démons.
Pour les détruire on a beau fair
Ils renaissent de tous côtés,
Et ceux qu'à Crawfort on enterre
A Derby sont ressussités.

Hier soir ils sont entrés à Worchester...

SIMON, *rentrant avec un plateau, une bouteille et des verres.* Camarade, voilà.

(Pendant ce mot Georget et Anna ont échangé un regard de satisfaction.)

JONATHAN, *il prend un verre, on lui verse.* J'espère, messieurs, que vous me ferez raison. (*Georges et Simon prennent un verre.*) A la mémoire des braves qui sont morts cette nuit pour la bonne cause !

ANNA, *vivement.* Et moi aussi!... (*Elle prend un verre et regardant avec affectation Georges, elle dit:*) A la mémoire des braves qui sont morts cette nuit pour la bonne cause !

SIMON, *à part, buvant.* Qui sont morts pour les deux causes! ça ne peut pas leur faire de mal.

JONATHAN, *s'essuyant la bouche avec sa manche.* Ils y sont entrés hier au soir, ils en sont sortis ce matin.

(Abattement d'Anna; Georges maîtrise le sien.)

GEORGES. Sortis! ce matin.

JONATHAN. Nous sommes tombés sur eux... Le choc a été terrible, il faut espérer que ce sera le dernier. Ces damnés de cavaliers se sont battus comme des lions. Après tout ce sont des Anglais! (*Regardant Simon.*) L'Angleterre ne produit pas de poltrons.

SIMON. Je suis né en Irlande.

JONATHAN. C'est différent!

ANNA, *avec hésitation.* Êtes-vous bien sûr?

JONATHAN, *froidement.* J'y étais.

GEORGES, *à part.* Mon pauvre père!

JONATHAN. A une heure du matin nous nous sommes rendus maîtres de la ville. A deux heures, mylord protecteur, au milieu de nous, et la bible à la main, rendait grâce au Dieu des armées.

SIMON. Le saint homme.

ANNA, *à part.* L'hypocrite!

JONATHAN. Ensuite, il a donné l'ordre de faire cesser le carnage... il n'aime pas qu'on tue sans nécessité. Ceux qui restaient encore se sont rendus, surtout quand ils ont su qu'ils n'avaient plus de chefs.

GEORGES, *avec inquiétude, se maîtrisant.* Plus de chefs!...

JONATHAN. Le général Hamilton mort.. Lesley, Montgommery, blessés mortellement... et le vieux général Claypole fait prisonnier par Cromwell au milieu de l'action.

GEORGES. Par Cromwell lui-même!

JONATHAN. Il a eu cet honneur-là! et bien malgré lui, car le vieux brave qu'il est se démenait comme un enragé au milieu des siens. Il frappait d'estoc et de taille. Je suis bien sûr que s'il eût tenu le protecteur, il l'aurait tué... Mais que peuvent le nombre et le courage, quand on a pour adversaires Dieu et Cromwell!...

SIMON. Ce sont deux gaillards...

(Anna le pince au bras, il la regarde et se frotte.)

JONATHAN. Il paraît que cette fois mylord veut en finir..... Le vieux marquis va être conduit à Londres pour y être jugé avec tous les égards qu'on doit à un ennemi qui s'est si bien montré... mais, pris les armes à la main, le procès ne sera pas long.

GEORGES. Cromwell aurait le dessein de faire périr ignominieusement le marquis de Claypole?

JONATHAN. Vous regrettez qu'il ne soit pas mort les armes à la main, n'est-ce pas, jeune homme? moi de même... Pourquoi ne s'est-il pas trouvé en face de ma carabine? .. (*Il feint de le coucher en joue.*) Il serait mort glorieusement.

SIMON, *à Georges.* Mettez-vous à la place de Cromwell, quand on a des ennemis et qu'on peut s'en défaire... (*Anna le pince; il se retourne et dit à sa femme :*) Mistriss Cokney, vous me pincez d'une force...

ANNA. Vous interrompez ce brave garçon.. vous voyez bien qu'il n'a pas fini..

JONATHAN. Cette déroute complète a consterné tous les partisans de Charles; on prétend l'avoir vu au commencement de la bataille, et qu'il est parvenu à s'échapper; tant mieux pour lui; car s'il tombait entre les mains de Cromwell!... avec ça que mylord n'est pas de bonne humeur... Il paraît qu'on lui a fait des révélations importantes sur un complot auquel au-

raient pris part un grand nombre d'Anglais. Des perquisitions ont été ordonnées, et par saint Jonathan qui est mon patron! gare à tous ceux qui auront trempé dans cette infamie-là! (*Il tend son verre à Simon Cokney qui le remplit.*) A votre santé! (*Il boit.*) Et maintenant que ma bouteille est vide, je vais voir si mon Bucéphale a fait honneur à sa botte de foin. (*A Anna.*) N'oubliez pas les munitions de bouche.

AIR : *Nargue de la vie.* (Pré aux Clercs.)

Oui, dans cette demeure,
Nos gens, j'en suis certain,
Trouveront tout-à-l'heure
Bonne table et bon vin.
A nos chefs, si la gloire
Pour aliment suffit,
Aux soldats, la victoire,
Ouvre encor l'appétit.

ENSEMBLE.

Oui, dans cette demeure,
Vos / Nos } gens, etc.

(*Jonathan sort, Simon le reconduit.*)

ANNA, *abattue.* Toutes nos espérances ruinées!

SCENE V.

GEORGES, SIMON, ANNA.

GEORGES. Le prince en fuite!... Mon père au pouvoir du protecteur!

ANNA. Et cette maison occupée par les soldats de Cromwell...

SIMON, *revenant de conduire Jonathan, et se frottant les mains.* Quand je vous le disais, mistriss Cokney, que vos désirs n'avaient pas le sens commun!... Votre marquis de Claypole, le voilà dans une belle position!

ANNA, *avec humeur et ironie.* Vous ignorez celle dans laquelle vous êtes, vous!

SIMON. Je déteste les bouleversemens, les changemens... Je tiens positivement à ce qui existe.

ANNA. Et votre Cromwell n'a-t-il pas tout changé, bouleversé?

SIMON. Il a eu tort, et je lui en ai beaucoup voulu à cette époque-là... mais enfin c'est passé... ce qu'il a démoli se consolide; son pouvoir est établi... il a triomphé du duc de Buckingham, du comte de Holland... Il n'a pas dû avoir beaucoup de peine à mettre à la raison le marquis de Claypole, un rebelle très-ordinaire.

GEORGES, *lui serrant la main.* Savez-vous bien, monsieur Cokney, que c'est de mon père que vous parlez ainsi?

SIMON, *effrayé.* De votre père!

ANNA. Oui.

SIMON, *désespéré.* Comment, j'ai logé chez moi... j'ai recélé sans le savoir le fils d'un conspirateur!

ANNA, *levant les épaules.* Eh! qui sait? vous avez peut-être conspiré vous-même à votre insu.

SIMON, *furieux.* Il serait fort, celui-là. (*A Georges.*) Mais enfin, monsieur Georges, car moi, je ne veux vous connaître que sous ce nom-là, monsieur Georges... vous voyez à quels désagrémens vous exposez une honnête famille qui vous a offert l'hospitalité.

ANNA, *brusquement.* En ce moment, il s'agit du salut de son père!... on le dirige vers Londres... il faut que son fils l'y précède.

SIMON. Certainement, je serai enchanté de voir partir monsieur.

ANNA, *à son mari.* Faites seller sur-le-champ vos deux meilleurs chevaux.

SIMON, *avec embarras.* Ma chère amie, le meilleur cavalier se contente d'un seul cheval.

ANNA, *sévèrement.* Le second sert pour vous, vous lui servirez de guide.

SIMON, *peureux.* Moi!... mais...

ANNA. Vous lui ferez prendre les routes de traverse qui raccourciront le chemin, et avant que personne ici se soit douté de votre absence, vous aurez eu le tems de procurer à M. le comte les moyens d'arriver à Londres dans la nuit. Allons, vite, dépêchez-vous de conduire vos chevaux à la petite porte du clos qui donne sur la route de Brigton, M. le comte vous y attendra.

SIMON, *à lui-même* Ah! mon Dieu! dans quel guêpier m'ont-ils fourré!... je reviens sellé, bridé... c'est-à-dire, nous revenons. (*Se reprenant.*) Je ne sais plus ce que je dis.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ANNA, GEORGES.

GEORGES. Et comment partir? d'un moment à l'autre le prince peut arriver?...

ANNA. Nous veillerons sur lui... et d'ailleurs votre lieutenant Butter.

GEORGES. Oui, c'est un homme de cœur sur lequel on peut compter... Je vais lui écrire un mot. (*Il se place à la table, et tout en écrivant il se parle à lui-même.*) Mais partir sans revoir miss Francis, sans connaître l'objet de ce message, qui va peut-être renverser tous mes projets de bonheur.

ANNA, *apercevant Francis.* La voici. Pendant que mon mari va tout préparer pour votre départ, faites-lui vos adieux.

(Anna sort par le fond, miss Francis entre par la gauche.)

SCÈNE VII.

FRANCIS, GEORGES.

MISS FRANCIS, *accourant toute joyeuse.* Ah! monsieur Georges, félicitez-moi... Je suis si contente!... Mon père arrive!... je vais revoir mon père que j'aime tant!... le voir!... l'embrasser!... Je suis folle de joie!

GEORGES, *faisant un effort sur lui-même.* Miss, je comprends et partage votre bonheur.

MISS FRANCIS. Oh! vous ne vous faites qu'une faible idée de ce que j'éprouve! Vous n'avez jamais été séparé de votre père pendant cinq ans!... vous n'avez jamais craint de le perdre, de ne plus jamais le revoir!... Et moi, combien de jours, de nuits j'ai passés dans les inquiétudes les plus cruelles, croyant toujours le voir blessé, souffrant, loin de sa fille, qu'il appelait à grands cris et qui ne pouvait voler à son secours!... Voyez-vous, c'est affreux, ces pensées-là!... Et ne pouvoir m'informer à personne de mon père! ne pouvoir prononcer son nom... Il me l'avait défendu!... Ah! monsieur Claypole! vous préserve à jamais le ciel d'avoir à endurer de pareilles souffrances!

GEORGES. Dieu a eu pitié des vôtres.

MISS FRANCIS, *heureuse.* Aussi vous ne me reprocherez plus d'être triste, maussade, capricieuse!... vous avez été souvent bien injuste!... mais je ne pouvais pas vous en vouloir... vous n'étiez pas dans le secret de mes peines... Maintenant je serai gaie... Je suis si heureuse!... (*S'arrêtant tout-à-coup en voyant la tristesse de Georges.*) Qu'avez-vous donc?... Est-ce que ma joie vous causerait du chagrin?

GEORGES. Pardonnez, miss... mais un événement imprévu me force à me séparer de vous pendant quelques jours.

MISS FRANCIS. Hier encore, vous parliez de prolonger votre séjour en ces lieux... vous mettiez votre bonheur à ne pas les quitter!... et vous partez quand mon père arrive!...

GEORGES. Miss, je vole au secours du mien.

MISS FRANCIS. Du vôtre!..

GEORGES. Un grand danger menace ses jours, et peut-être ma présence parviendra-t-elle à le sauver.

MISS FRANCIS. Un père en danger!... oh! partez... Partez, mon ami, car je juge de vos sentimens par les miens.

AIR : *Séduisante image.* (de Gustave.)

Il s'agit d'un père!
Partez, il le faut;
Près de moi j'espère
Vous revoir bientôt.

Pendant cette absence
Avec confiance
Francis attendra,
Et plein d'espérance
Son cœur vous suivra.

ENSEMBLE.

Il s'agit d'un père!
Je pars, il le faut;
Près de vous j'espère
Revenir bientôt.

SCÈNE VIII.

ANNA, GEORGES, FRANCIS.

ANNA, *accourant à Georges.* Dépêchez-vous, monsieur Georges, avant que ces misérables têtes rondes soient toutes arrivées... Déjà la cour se remplit de troupes ayant à leur tête Olivier Cromwell

MISS FRANCIS. Mon père!... Ah! je cours au-devant de lui!

(Elle sort en courant emportée par son exaltation.)

SCÈNE IX.

ANNA, GEORGES.

(Ils sont attérés tous deux.)

ANNA. Son père!...

GEORGES. Son père!

ANNA, *confondue.* Ainsi, c'est à Cromwell que nous devons notre existence!.... c'est lui qui est venu à notre secours!..... c'est chez lui que nous sommes depuis cinq ans!... et c'est contre lui que nous conspirions sans le savoir.

GEORGES. Ah! qui se serait douté!..... (*Avec force.*) Mais ne pensons qu'à mon père, qu'à l'arracher des mains de..... (*Il n'ose pas dire le nom.*) Et M. Cokney qui ne revient pas... ah! je vais...

(Il va pour sortir, Simon entre.)

SCENE X.

GEORGES, SIMON, ANNA.

SIMON. Vous allez.... vous allez!..... où allez-vous?..... mes pauvres chevaux que j'avais si bien harnachés, les voilà qui galopent sur la route de Londres entre les jambes de deux émissaires.

GEORGES. Comment!

ANNA. Et vous n'avez pas eu le courage de refuser?

SIMON. Est-ce qu'il les ont demandés?... ils les ont pris.

GEORGES. Ah! quand je devrais faire la route à pied!...

SIMON. J'ai entendu dire à un soldat qu'ils amenaient un prisonnier d'une haute importance.

GEORGES. Grands dieux!..... si c'était mon père!

ANNA. Si c'était le prince!... ah! monsieur Georges, ne partez pas encore!.... glissez-vous avec adresse parmi eux, afin de savoir le véritable nom de.

COKNEY, *on entend du bruit en dehors.* Les entendez-vous.!...

(Georges s'en va par le cabinet de côté où a déjà passé M. Cokney.)

VOIX, *en dehors.* Vive Cromwell!

SIMON. Vive...

(Sa femme lui met sa main sur la bouche.)

SCENE XI.

ANNA, SIMON, CROMWELL, MISS FRANCIS, JONATHAN.

CROMWELL, *dans la coulisse.* Vive l'Angleterre! messieurs.

(Il entre.)

SIMON, *le regardant.* Ah! voilà ma figure!

CROMWELL, *à Jonathan.* Vous placerez des sentinelles à toutes les issues de cette maison.

JONATHAN. C'est déjà fait, général.

SIMON, *à part.* Général!..... le père de miss Francis est général!...

CROMWELL, *toujours à Jonathan.* Que l'on dépose le prisonnier dans la grande salle, à droite au fond du corridor, un piquet de dix hommes à sa porte.

JONATHAN. Oui, général,

(Il sort.)

ANNA, *à part.* Dans cette salle..... il est sauvé...

SCENE XII.

LES MÊMES, *hors* JONATHAN.

CROMWELL, *à Anna.* Recevez mes remercîmens, mistriss Cokney, je vous ai confié une petite fille simple, gauche, timide..... et vous me rendez une jeune et belle demoiselle dont l'éducation a, j'en suis sûr, développé les heureuses qualités.

ANNA, *avec réserve.* J'ai rempli les devoirs qui m'étaient imposés. L'heureux caractère de miss Francis a rendu ma tâche facile.

MISS FRANCIS, *avec effusion.* Ah! vous avez été pour moi la meilleure, la plus tendre des mères!..

SIMON, *avec un peu de vanterie.* Miss est très-forte sur le dessin, la géographie, la musique... mais il n'y a que l'histoire.

CROMWELL, *brusquement.* Science inutile pour une femme.... dont elle fausse presque toujours le jugement.

ANNA, *avec intention.* Cette habitation est si éloignée des villes... Nous y avons vécu tellement solitaires qu'aucune nouvelle n'y a pénétré...

JONATHAN, *rentrant et s'adressant à Cromwell.* Milord... le prisonnier voudrait écrire à sa famille.

SIMON, *encore plus surpris.* Milord!... le père de miss Francis est un milord!...

(Miss Francis regarde son père avec joie et étonnement.)

CROMWELL, *après un moment de réflexion.* Qu'on le laisse écrire.

JONATHAN. Il n'a rien pour cela.

ANNA, *avec empressement.* Je vais lui procurer tout ce qu'il lui faut..... encre, plume, papier.

(Elle sort.)

CROMWELL, *à Jonathan.* Et surtout qu'il ne cesse pas un instant d'être surveillé. (*Bas.*) Tu m'apporteras ses lettres.

(Jonathan salue et sort. Un soldat entre.)

LE SOLDAT. Pour son excellence.

(Il lui remet un paquet et sort.)

SIMON, *au comble de la surprise*. Excellence!... si ça continue toujours.

MISS FRANCIS, *à elle-même*. Mon père, lord!.... excellence!.... ah! que le roi est bon!

CROMWELL, *après avoir décacheté et lu le message*. Ah! les Hollandais sont devenus raisonnables!..... à l'avenir les provinces unies baisseront pavillon devant les vaisseaux anglais... oui, oui. (*Avec exaltation*) Respect à l'Angleterre!... (*A Cokney.*) Qu'on me laisse!

SIMON, *s'inclinant*. Avec la plus grande satisfaction.

(Il sort.)

SCENE XIII.

CROMWELL, MISS FRANCIS.

CROMWELL, *regardant sa fille avec amour*. Ah! que je jouisse au moins du seul moment de bonheur que la Providence m'ait accordé depuis six ans!

MISS FRANCIS, *se jetant dans les bras de son père*. Mon père!... mon bon père!... (*ils se tiennent embrassés*) que j'ai donc pleuré pendant ton absence!...

CROMWELL. Pleuré!...

MISS FRANCIS. Tu es resté plusieurs mois sans m'écrire... J'ignorais jusqu'aux lieux où tu habitais.

CROMWELL. Ainsi... ma Francis pensait à moi!...

MISS FRANCIS. A chaque instant (*Cromwell embrasse de nouveau sa fille et la laisse*) je me rappelais ces jours de mon enfance, où pour satisfaire aux caprices de la petite Francis, tu te faisais enfant comme elle... tu déposais ton caractère grave, ton visage austère pour te mêler à ses jeux... (*avec tendresse et gaîté*) et presque toujours tu faisais céder ta volonté à la sienne.

CROMWELL, *soupirant*. Tems heureux!... où Cromwell n'avait à s'occuper que de sa famille!

MISS FRANCIS. Et quelle famille plus tendre, plus unie que la nôtre!

CROMWELL, *à demi-voix avec amertume*. Oui, dans ce tems-là, ils m'aimaient tous.

MISS FRANCIS. Mon frère Richard si doux, si bon!

CROMWELL, *à part*. Si faible!

MISS FRANCIS. Henri vif comme la poudre!... ma sœur Jenny, calme et tranquille, mais qui ne pouvait voir souffrir un malheureux sans le secourir!

CROMWELL. Et ma Francis... volontaire et passionnée!... s'enthousiasmant avec une facilité!...

MISS FRANCIS, *souriant*. Et gardant son enthousiasme avec une persévérance.

CROMWELL, *avec intérêt*. Voilà ce que j'ai toujours craint.

MISS FRANCIS. Et pourquoi?

CROMWELL, *avec une tendresse profonde*. Aussi j'ai éloigné ma fille bien-aimée du tumulte et de la corruption des villes... de nobles apparences pouvaient s'emparer de son imagination, séduire son cœur... l'égarer... et je me disais : Si ma Francis aimait une fois...

MISS FRANCIS, *émue*. Ce serait pour la vie... Oui, mon père, c'est vrai; tu connais bien ta Francis. J'étais bien jeune quand tu m'as laissée ici. Eh bien! mon ame s'est brisée quand il a fallu me séparer de toi!... de toi, qui m'inspiras toujours une amitié si profonde, une vénération si grande... ah! j'ai bien souffert!... mais l'espérance de te revoir soutint mon courage, jusqu'au moment...

(Elle s'arrête comme quelqu'un qui craint d'en trop dire.)

CROMWELL, *inquiet*. Jusqu'au moment!...

MISS FRANCIS. Où je puisai de nouvelles forces dans un sentiment... (*souriant avec crainte*) je te dirai cela plus tard... (*Cromwell fronce le sourcil.*) Pourquoi froncer le sourcil?... tu le sauras (*avec candeur*) ta fille n'aura jamais de secrets pour son père; car elle n'a point à rougir de ses pensées! (*avec une petite moue*) mais cette épée... cette cuirasse...

CROMWELL. Je ne les quitte jamais.

MISS FRANCIS, *du ton d'un enfant gâté*. Bon! c'est ta fille qui t'en prie... et tu sais bien qu'autrefois tu faisais toutes ses volontés... (*souriant*) c'est une habitude qu'il ne faut pas perdre.

AIR *de M. Doche.*

Laissé-moi te débarrasser
De cette épée étincelante...
Elle embarrasse... elle épouvante
Ta fille qui veut t'embrasser.
Point de colère,
Laisse-moi faire,
Je l'ôterai...

J'y parviendrai...
Un bon père de famille
Doit obéir à sa fille ;
Il faut suivre mes lois
Comme autrefois, comme autrefois.

CROMWELL, *qui a ôté son épée.* La voici!

FRANCIS.

Même air.

Noble gage de ta valeur,
Cette cuirasse est ta parure,
Mais sous cette pesante armure
Je ne sens pas battre ton cœur.
Point de colère,
Laisse-moi faire,
Je l'ôterai...
J'y parviendrai...
Un bon père de famille
Doit obéir à sa fille,
Il faut suivre ses lois
Comme autrefois, comme autrefois.

CROMWELL. Non, c'est d'un poids trop lourd pour tes mains délicates.

(Il ôte son armure et la pose sur un fauteuil.)

MISS FRANCIS. A la bonne heure, cela devait te fatiguer... (*Elle le caresse*) Il y a long-tems que je n'ai été si heureuse?

CROMWELL, *passant sa main sur ses yeux comme pour essuyer une larme de plaisir.* Et moi!...

MISS FRANCIS. Mais comment peux-tu demeurer toujours loin de ta pauvre Francis?

CROMWELL. De graves occupations ont enchaîné ma volonté.

MISS FRANCIS, *avec un sérieux comique.* Voyons... qu'as-tu fait depuis que nous nous sommes vus?.... Ton chemin!... ta fortune!.. car tout-à-l'heure on t'a nommé lord!... excellence.

CROMWELL. J'ai protégé... sauvé les libertés de l'Angleterre qu'on voulait anéantir.

MISS FRANCIS. Et c'est sans doute ce qui t'a mérité le titre de protecteur que te donnait un de tes officiers!... lorsque je suis arrivée...

CROMWELL, *embarrassé.* Oui.

MISS FRANCIS. Eh bien! puisque les libertés de l'Angleterre sont assurées, pourquoi ne te reposerais-tu pas? nous vivrions tous à Londres; tu nous mènerais avec toi à la cour; nous irions voir la reine Henriette!...

CROMWELL, *ému et contrarié.* Francis!.

MISS FRANCIS. Oh! c'est une princesse que j'ai toujours aimée!... elle était si douce .. si affable... si bonne pour moi!.

CROMWELL. Ma fille, dans la carrière où Dieu m'a jeté, j'ai dû renoncer aux douceurs de la vie privée!... je me dois à mon pays. Les engagemens que j'ai pris avec lui ne peuvent plus se rompre.

MISS FRANCIS, *d'un petit ton boudeur.* J'espère au moins que tu ne viens pas ici pour n'y rester qu'un moment... Oh! non.. je ne te laisserais pas partir d'abord.

CROMWELL. Un événement dont l'issue est encore douteuse peut m'y retenir deux ou trois jours.

MISS FRANCIS, *sautant de joie.* Trois jours!... (*Tristement.*) C'est bien peu... mais enfin ce sont les trois plus heureux jours de ma vie!... (*Gaîment.*) Je vais retrouver mistriss Cokney; veiller avec elle à ce que rien ne te manque... je serais si contente si nos soins, nos attentions, l'air pur de cette retraite, son site pittoresque, ses bois, ses promenades charmantes, pouvaient t'inspirer l'idée de ne plus la quitter... ou du moins d'y prolonger ton séjour... (*Avec abandon.*) Ici, vois-tu, on est à mille lieues de l'Angleterre... On ne sait pas plus ce qui s'y passe!... (*Avec une tendresse enfantine.*) Embrasse-moi donc. (*Cromwell l'embrasse. Se disposant à sortir.*) Oh! tu n'es pas encore parti!...

(Elle sort toute joyeuse.)

SCÈNE XIV.

CROMWELL, *seul.*

(Il la regarde sortir.)

L'Europe me craint... l'Angleterre m'obéit, et moi je tremble devant cette enfant! J'ai bravé l'opinion publique et je redoute la sienne... Elle a tant de vénération pour son père!.. c'est la seule dont le cœur ne me soit pas fermé!... (*Douloureusement.*) Ah!.. quand elle apprendra la vérité, elle me fuira aussi... comme ses frères, comme ses sœurs. (*Avec amertume.*) Je ne serai plus à ses yeux qu'un ass... (*Avec force.*) Et qu'ai-je donc fait pour être ainsi dénié par mes enfans? pour être accusé d'ambition par ceux-là que j'ai élevés plus haut que leur mérite? traité de parvenu par ceux qui tiennent leur noblesse de ma volonté! ce que j'ai fait!... (*Moment de silence.*) Un roi a laissé un trône... un palais vides.... j'ai pris le trône... le palais... (*Avec une amertume profonde.*) Mais est-ce donc un si grand bonheur que d'occuper un trône ou d'ouvrir à sa famille un palais où elle apprend l'ingratitude?.. (*Avec dignité.*) Avant tout j'ai voulu la gloire de mon pays...

j'ai employé toutes mes pensées à faire l'Angleterre grande et puissante. (*Avec orgueil.*) Je l'ai maintenue au dedans.. je l'ai fait respecter au dehors !... Louis XIV s'honore de l'alliance de Cromwell !.... (*Douloureusement.*) Ah ! si ceux qui me reprochent ou m'envient ma puissance savaient ce qu'elle me coûte !... (*Il tombe dans la méditation et l'abattement.*) Deux ou trois ans peut-être, et Cromwell, qui a perdu plus de force à souffrir qu'il n'en a employée à s'élever, Cromwell aura disparu... il ne restera de lui qu'un nom..... méprisé... haï... calomnié... proscrit... mais qui grandira dans l'avenir !.... l'avenir !... (*Moment de silence. On voit que Cromwell souffre, qu'il est fatigué.*) Ce combat de Worchester... cette nuit passée au bivouac... cette marche forcée... Je souffre... j'éprouve une fatigue... un engourdissement... mes yeux se ferment malgré moi... un quart d'heure de sommeil me rendra mes forces... mon énergie. (*Il s'arrange sur le fauteuil pour dormir.*) Où Cromwell serait-il plus en sûreté qu'ici ?...

(Il passe sa main droite sous son gilet et s'endort. Musique douce qui continue jusqu'au réveil de Cromwell.)

SCENE XV.

CROMWELL, *endormi*, ANNA.

ANNA, *sur la porte.* Je n'entends plus rien... l'instant est favorable !..... (*Elle avance et pousse un ressort, un panneau de la boiserie se détache.*) Maintenant tes doubles clefs. (*Elle les essaye ; un soupir de Cromwell l'arrête et la fait frissonner.*) Ciel !... (*Elle attend et se rassure.*) Il dort... (*elle écoute*) profondément... hâtons-nous.

(Elle pénètre dans la chambre du marquis. Cromwell est agité par un rêve pénible. Il prononce des mots sans suite, parmi lesquels on distingue :)

CROMWELL. Fantôme de roi !.. grâce !.. grâce !...

(Puis il se débat et retombe dans un entier affaissement.)

SCENE XVI.

CROMWELL *endormi*, ANNA, CLAYPOLE.

ANNA, *tenant le marquis par la main.* Silence, milord, et suivez-moi.

CLAYPOLE, *à demi-voix.* Où me conduisez-vous ?

ANNA, *montrant la porte près de Cromwel de l'autre côté.* Ce couloir donne dans une chambre qui a une sortie secrète du côté de la mer...

CLAYPOLE, *bas avec feu.* Ah ! madame, ma fortune !...

ANNA, *avec fierté.* Milord, je suis du parti de Charles.

CLAYPOLE, *apercevant un homme assis.* Un homme ! trahison !...

ANNA, *l'attirant à elle.* Venez... venez... avant qu'il ne s'éveille...

CLAYPOLE, *ayant approché de quelques pas.* Cromwell !

ANNA. Paix !

CLAYPOLE. Cromwell endormi, ah ! c'est le ciel qui le livre à ma vengeance !

ANNA, *effrayée.* Milord..... qu'allez-vous faire ?

CLAYPOLE, *s'emparant de l'épée de Cromwell.* Le punir de tous ses forfaits !...

ANNA, *s'arrêtant.* Un assassinat !.... milord... retirez-vous, ou mes cris vont l'éveiller !...

CLAYPOLE. Je ne lui en donnerai pas le tems.

(Il tire l'épée et veut avancer, Anna le retient.)

ANNA, *élevant la voix.* Cromwell, on en veut à tes jours !

(La musique cesse. Cromwell se réveille en sursaut. Il sort sa main droite armée d'un pistolet et tient en respect le marquis qui ne peut plus bouger. Miss Francis, en jetant un cri, s'est élancée dans les bras de son père ; elle lui fait un rempart de son corps.)

SCENE XVII.

CLAYPOLE, MISS FRANCIS, CROMWELL, ANNA.

MISS FRANCIS. Mon père !...

CLAYPOLE. Malédiction !...

ANNA. J'ai fait mon devoir.

(Après ces trois phrases, il se fait un silence marqué.)

CROMWELL, *replaçant froidement son pistolet.* Un assassinat !... milord !...

CLAYPOLE. J'ai voulu délivrer l'Angleterre du tyran qui l'opprime et la déshonore.

CROMWELL, *souriant de pitié.* Insensé !... (*Avec exaltation.*) Dieu, qui me protége, n'a point encore marqué le terme de mes

jours... tu le vois... ta fureur impuissante a échoué contre une femme.

CLAYPOLE, Ah! sans sa frayeur, cette épée aurait puni l'assassin de mon roi.

MISS FRANCIS, *au comble de l'effroi de ce qu'elle entend.* Grand Dieu!

CROMWELL, *d'une voix de tonnerre.* Misérable..... pas un mot de plus devant elle.

CLAYPOLE, *qui a compris toute l'étendue de la frayeur de Cromwell et de l'ignorance de sa fille.* Devant elle, tous les noms que tu mérites.

CROMWELL, *le menaçant... mais retenu par la présence de sa fille.* Claypole!...

CLAYPOLE, *avec dignité.* Frappe, meurtrier!

MISS FRANCIS, *à part... étonnée.* Claypole!... le nom de Georges!...

CLAYPOLE, *jouissant de pouvoir instruire la fille des crimes de son père.* Le supplice de Montrose, de Dunbar n'a rien qui m'effraie... je hais ta puissance usurpée... je suis l'ennemi de Cromwell et le sujet fidèle de Charles II.

MISS FRANCIS, *douloureusement et se cachant le visage dans ses mains.* Ah! mon père!...

CROMWELL, *furieux.* Ta mort me paiera les larmes de ma fille!

CLAYPOLE. Fais dresser l'échafaud..... j'offrirai mon exemple aux lâches qui hésitent encore à se ranger sous les drapeaux de la vieille Angleterre.

ANNA, *à Cromwell, intercèdant pour Claypole.* Ah!... milord!... un vieillard!...

CLAYPOLE, *avec fierté interrompant Anna.* Arrêtez, madame... et ne me privez pas de la seule gloire qui me reste, celle de verser les dernières gouttes de mon sang pour mon maître. (*A Cromwell.*) Oui, je mourrai et tu vivras..... Mais la vie sera pour toi un supplice de tous les momens; mais tu vivras en horreur à l'Angleterre, harcelé de défiances.... Tourmenté de remords... tu vivras pour trouver des traîtres parmi tes amis, des ennemis parmi tes enfans...

CROMWELL, *exaspéré.* Milord!...

CLAYPOLE, *continuant.* Tu vivras..... pour compter des jours remplis de craintes.. des nuits pleines de terreurs où tes yeux verront reparaître tous ceux que ta sanglante tyrannie aura sacrifiés à ton ambition.

MISS FRANCIS, *avec douleur.* Ah! mon père!...

CLAYPOLE. Où sont tes bourreaux!..... j'attends la mort que tu me dois.

CROMWELL, *avec sang-froid.* La mort!... tu ne l'obtiendras pas.

MISS FRANCIS, *joyeuse.* Ah!...

(Claypole fait un geste d'étonnement.)

CROMWELL. Non, tu ne mourras point. (*Les deux femmes se félicitent de cette assurance.*) Toi aussi tu vivras pour voir croître et s'affermir ma puissance, pour être l'immobile témoin des tentatives impuissantes dirigées contre moi, pour souffrir mille morts en voyant l'Angleterre libre, heureuse et florissante sous le protectorat d'Olivier Cromwell.

CLAYPOLE. Tant qu'il me restera un souffle de vie, j'armerai l'Angleterre contre toi,... je forcerai tes juges à me condamner!

CROMWELL. Ils te condamneront..... Cromwell te fera grâce.

TOUS, *avec une expression différente.* Grâce!...

CROMWELL, *appuyant.* Oui, grâce, grâce pleine et entière; ta vie, tes biens, ta liberté, c'est de moi; c'est de la clémence de Cromwell que tu les tiendras.

CLAYPOLE, *avec force.* Jamais!

CROMWELL, *froidement.* Et l'Angleterre apprendra que c'est en lui laissant la vie que Cromwell se venge de l'ennemi qui attentait à la sienne..... et tu vivras sous le poid de ma clémence qui te rendra suspect à ton propre parti... désolé, malheureux, impuissant à te venger, car tu as trop d'honneur pour menacer à l'avenir les jours de l'homme qui aura épargné les tiens!

MISS FRANCIS, *à part.* Du moins il vivra.

CROMWELL, *avec un sentiment de douleur très-profond.* Nous vivrons tous les deux, pour supporter avec courage le fardeau des douleurs dont le ciel a semé notre existence.

SCÈNE XVIII.

CLAYPOLE, JONATHAN, CROMWELL, MISS FRANCIS, ANNA.

JONATHAN, *entrant vivement.* Excellence!

CROMWEL. Qu'est-ce?

JONATHAN. En visitant cette maison, comme nous visitons toutes celles où tu te reposes un instant, nous venons de faire une découverte très-importante!

ANNA, *à part.* Grands dieux!

JONATHAN. Je venais d'exécuter tes ordres secrets, ma mission était remplie, lorsque le mari de cette femme (*montrant Anna*) est venu m'inviter à boire, sur place, un verre de vieux vin de Porto.

ANNA, *à part.* Ah! le misérable! il nous a perdus.

JONATHAN. Je l'ai suivi à la cave. Nous y avons trouvé un jeune cavalier que j'avais aperçu ici le matin et qui a éveillé mes soupçons.

MISS FRANCIS, *à part.* Ciel!

JONATHAN. Muni d'un foret, le mari de cette emme s'est mis en devoir de percer un des barils.. Le trou fait... nous tendions nos verres; mais du diable si le vin arrivait; moi, pour en finir, j'ai fait enfoncer le baril, baril de poudre (*froidement*), la cave en est pleine.

CROMWELL, *à Anna.* Quoi, madame!

JONATHAN. Il y a aussi des caisses d'armes; c'est un arsenal complet. J'ai fait arrêter le mari de cette femme, qui prend tous les saints de l'église romaine à témoin de son innocence, et le jeune cavalier qui, d'accord en cela avec son complice, soutient que ces armes sont à lui. On les amène devant toi tous les deux.

CROMWELL, *à sa fille.* Tu le vois, Francis. jusqu'à ceux que mes bienfaits ont tiré de la misère.

MISS FRANCIS, *vivement:* Tu te trompes, et cet homme aussi!...

JONATHAN. Miss, j'ai vu...

CROMWELL, *l'interrompant.* Laisse-la parler.

MISS FRANCIS, *avec chaleur, montrant Anna.* Ma bonne amie est incapable d'avoir formé le moindre projet contre toi... tous les jours elle m'enseignait le respect, le dévouement pour mon père, et l'horreur pour ceux qui répandent le sang.

JONATHAN. Voici nos têtes rondes; nous verrons si Jonathan est de taille à se tromper.

SCÈNE XIX.

CLAYPOLE, JONATHAN, GEORGES, SIMON, CROMWELL, MISS FRANCIS, ANNA.

SIMON, *aux gardes.* Quand je vous dis qu'il y a quiproquo...

CROMWELL, *sévèrement.* Eh bien, maître Simon Cokney, nous direz-vous à quel usage vous destinez les armes et la poudre renfermées dans votre cave?

SIMON. Mylord, je n'y conçois rien..... j'ai vu la facture... il n'est entré dans ma cave que du vin de Porto, c'est une erreur de fabrique...

CROMWELL, *souriant.* Que nous expliquera peut-être ce jeune cavalier... (*A Georges sévèrement.*) Votre nom?

MISS FRANCIS, *à part.* Ah! mon Dieu!

CLAYPOLE, *qui à ce moment s'est retourné.* Ah!... (*Il va prendre la main de son fils.*) Tu es digne de ton père.

CROMWELL, *furieux.* Encore un Claypole!

FRANCIS, *vivement à son père.* Mon père, je te réponds de lui!

CROMWELL. Et toi aussi, tu intercèdes pour lui!

MISS FRANCIS. Il n'y a pas de caractère plus noble, plus loyal! d'ame plus belle!

(Claypole regarde avec étonnement et reconnaissance miss Francis, Georges la dévore des yeux.)

CROMWELL. En effet, le père veut profiter de mon sommeil pour m'assassiner... Le fils entasse ici les munitions de guerre!.. (*A lui-même, en marchant.*) Partout... partout des trahisons!... je ne suis entouré que de traîtres!... (*Avec une fureur concentrée.*) Et j'épargnerais les misérables qui ont résolu ma perte!... Non. (*Tout le monde tremble à ce mot.*) L'écriture a dit : Celui qui tirera l'épée, périra par l'épée. (*A Jonathan.*) Qu'à l'instant même les officiers de mon escorte se réunissent en conseil, qu'on mette sous leurs yeux les preuves du complot, que les caisses, les barils soient ouverts...

SIMON. Avec précaution... car il pourrait s'en trouver un...

CROMWELL. Et qu'aujourd'hui même on prononce sur le sort de ce jeune homme.

CLAYOLE, *avec effroi.* Sur mon fils!

MISS FRANCIS. Sur lui!... (*A son père.*)

Mais tu ne sais donc pas que, s'il meurt, tu n'as plus de fille.

(Mouvement de Cromwell.)

CLAYPOLE, *à son fils*. Quoi, Georges!

GEORGES. Oui, mon père, j'ai juré de n'avoir jamais d'autre épouse.

CROMWELL, *à sa fille*. Et tu l'aimes!

MISS FRANCIS, *avec résolution*. Comme ta fille peut aimer. Son amour est mon existence, ma vie. Tu le sais... tu l'as dit toi-même.... Francis n'aimera qu'une fois... Elle mourrait d'un amour trahi, dédaigné... Juge !....

CROMWELL, *à Georges*. Et ce n'est point assez d'attenter à mes jours! à ma puissance!.. tu viens porter le trouble et le désespoir dans ma famille!

GEORGES. J'étais loin de penser que l'ange qui implorait le ciel pour les Stuarts fût la fille de Cromwell!

CLAYPOLE, *vivement*. Et maintenant que tu le sais, j'espère, mon fils...

CROMWELL, *après un silence qui annonce que tout ce qui suit est arrêté dans sa pensée et lui a coûté un grand effort pour se décider*. Marquis de Claypole.

CLAYPOLE, *triomphant*. Cromwell.

(Ils se détachent des autres personnages.)

CROMWELL. Les enfans n'héritent pas toujours de la haine des pères.

CLAYPOLE. Le sang des Claypole est pur de toute félonie.... mon fils partage mes sentimens.

CROMWELL, *lentement et interrogeant la figure de Claypole*. Ton fils est le dernier de ceux que t'avait accordé la providence... s'il meurt?

CLAYPOLE. Tu oserais !...

CROMWELL, *froidement*. Le crime est prouvé... la loi est formelle.

CLAYPOLE, *désolé, furieux*. Misérable bourreau !

CROMWELL, *froidement et fortement*. Notre sort, nos malheurs sont les mêmes? de quatre fils qui faisaient l'orgueil de ta maison, trois ont péri dans nos discordes civiles..., il t'en reste encore un seul.... L'ingratitude et le fanatisme m'ont enlevé le cœur de mes filles.... de mes fils... Ma Francis seule aime encore son père... qui donnerait sa vie pour lui épargner un chagrin.... (*Il la presse avec force sur son cœur, et continue en regardant fixement le marquis.*) Que le conseil s'assemble, ce soir tu n'as plus de fils.... dans quelques jours je n'aurai plus de fille !

(Tout le monde est dans la plus grande anxiété: chacun voudrait parler, personne ne l'ose.)

CLAYPOLE, *d'une voix déchirante*. Le perdre !... perdre mon fils !...

(Il le serre entre ses bras.)

CROMWELL. Quand tu peux le sauver. (*Mouvement de surprise, d'intérêt.*) En seras-tu moins fidèle à ta cause parce que tu auras osé être père?...

CLAYPOLE. Et les lois de l'honneur!

CROMWELL, *grave, sévère et lent*. Nous avons promis de tout sacrifier au triomphe du parti pour lequel nous combattons,..., Mais la mort de ton fils n'augmentera pas les partisans de Charles II... et l'Angleterre ne perdra rien de sa puissance parce que je l'aurai laissé vivre. (*Un rayon d'espoir pénètre dans tous les cœurs.*) Crois-tu que Cromwell sera moins grand, parce qu'il t'aura dit : Je te demande pour ma fille la main de ton fils.

(Francis, aux genoux de son père, presse sa main sur ses lèvres. Tous les yeux sont fixés sur Claypole qui paraît fortement agité.)

GEORGES. Mon père!

ANNA, *au marquis*. Ah! si vous la connaissiez!... si vous saviez comme ils s'aiment.

SIMON. Ah ! pour ça !...

(Un regard de Cromwell lui coupe la parole.)

CROMWELL, *d'une voix émue*. Marquis de Claypole... laisserons-nous mourir nos enfans!

CLAYPOLE. Je ne transigerai point avec les devoirs d'un sujet fidèle.

(Etonnement. Abattement.)

CROMWELL. Un refus!... et c'est moi qu'on accuse de cruauté, moi qui lui accorde la vie.... qui lui rends ses biens.... sa liberté... son fils! Moi, qui par amour pour ma fille, pour ma Francis... trahis mes engagemens politiques! C'est moi qu'ils appellent cruel! Eh bien oui! désormais je serai cruel... plus de bornes à ma vengeance... plus de pitié pour mes ennemis....... Oui, je serai cruel, et quels que soient l'âge, la naissance, le rang, je jure d'être impitoyable. (*On entend une petite fusillade, tout le monde est surpris, intimidé.*) Qu'est-ce que cela?

JONATHAN, *qui est près de la croisée*. Nos gens viennent de tirer sur un jeune paysan qui cherche à gagner le bord de la

mer. (*Comme s'il parlait aux gens du dehors.*) Allons, ferme les cottes de fer !

CLAYPOLE, *qui s'est approché de la fenêtre, s'en retire vivement et dit avec effroi à son fils.* C'est lui !

GEORGES, *bas, effrayé.* Lui !

CLAYPOLE. Grand Dieu !

JONATHAN, *qui a toujours regardé.* Ah ! le voilà entouré; c'est fini. (*Il quitte la fenêtre, à Cromwell.*) Milord, on l'amène.

(Claypole est dans un abattement complet.)

GEORGES, *bas à son père.* De la prudence. Son déguisement peut encore le sauver !...

SIMON, *à part.* Encore une victime !... un conspirateur dans mon genre...

JONATHAN, *voyant l'air sombre de Cromwell.* Il a mal choisi son moment pour se faire arrêter celui-là.

CROMWELL, *après avoir regardé les deux Claypole, se dit à lui-même.* Ils tremblent... ils pâlissent !... quel est donc ce prisonnier qui les intéresse à ce point ?

ANNA, *à part en soupirant.* Ah ! il est perdu !

(On entend du bruit. Jonathan va voir.)

JONATHAN, *à ceux qui conduisent le prisonnier.* Doucement... doucement, est-ce que l'on rudoye ainsi ceux que l'on arrête ! surtout quand on les conduit devant milord... Allons, avancez, jeune tapageur...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, UN JEUNE PAYSAN, *amené par les soldats de Cromwell.*

(Des soldats amènent un jeune bûcheron dont les vêtemens sont couverts de poussière, il est fatigué, harrassé; mais à travers ses habits en désordre on aperçoit un certain air de noblesse qui trahit et révèle son origine. Il s'avance avec fierté et se place sans rien dire en face de Cromwell qui le regarde avec la plus froide attention. Anna, Claypole, son fils, se contraignent pour ne pas montrer leur inquiétude. Cromwell promène ses regards sur tous sans la moindre émotion.)

CROMWELL, *levant les épaules.* Un bûcheron !... un malheureux jeune homme accablé de fatigue... et qui ne peut inspirer que de la pitié.

MISS FRANCIS, *avec intérêt.* Oh ! oui.

(Mouvement d'étonnement et de joie parmi ceux qui s'intéressent au prisonnier.)

CLAYPOLE, *à part.* Il ne le reconnaît pas.

CROMWELL. Enfermez-le dans cette chambre et qu'il se repose, plus tard je l'interrogerai. (*Bas.*) Son regard me fait mal, c'est celui de son père...

(On pousse le paysan dans la chambre désignée; Jonathan remet la clef à Cromwell.)

CROMWELL. Brigadier Jonathan.

JONATHAN. Général !...

CROMWELL. Emmenez tous vos hommes. Transmettez au colonel Harisson l'ordre de rassembler mon escorte dans la cour... que la cavalerie monte à cheval... qu'on fasse charger les armes, et que tout le monde soit prêt au premier signal.

(Jonathan et les soldats sortent.)

CROMWELL, *à Claypole en les regardant tous.* Vous l'avez tous reconnu !

TOUS. Nous !

CROMWELL. C'est Charles Stuart.

(Moment d'effroi.)

MISS FRANCIS. Charles... le roi !

(Elle s'avance pour se précipiter aux genoux de son père; il l'arrête de sa main gauche et la regarde avec un douloureux intérêt.)

CLAYPOLE, *atterré.* Malheureux !... que veux-tu faire ?

(Cromwell, après avoir regardé sa fille, fait un effort sur lui-même, et sans lui parler, il lui remet la clef de la chambre où le paysan est renfermé.)

MISS FRANCIS, *remettant la clef à Claypole.* Mon père vous le confie.

CLAYPOLE, *étonné, confondu.* A moi ! (*A miss Francis.*) Comtesse de Claypole, nous le conduirons en France.

(Les deux jeunes gens se jettent dans les bras de Cromwell.)

CROMWELL. Et je vous attends au retour.

SIMON, *s'essuyant les yeux.* En voilà un tyran !

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



JEAN-JEAN DON JUAN,

PARODIE EN CINQ PIÈCES

DE

DON JUAN D'AUTRICHE,

AVEC UN PROLOGUE,

1re pièce, *LE PRÉCEPTEUR DANS L'EMBARRAS*; 2e pièce, *BRITANNICUS*; 3e pièce, *LES VICTIMES CLOITRÉES*; 4e pièce, *LA JUIVE*; 5e pièce, *LES BÉDOUINS*;

Par MM. de Rougemont, Dupeuty et Achille Dartois,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 15 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DIRECTEUR....	M. PROSP. GOTHI.	FLEURDINDE......	Mlle FLORE.
BONNE-A-RIEN....		BARBEGRISE.......	Mlle CAROLINE.
FLORIDOR.........	M. FRANCISQUE aîné.	BARBEBLEUE.......	Mlle IRMA.
FANFAN LATULIPE		BARBEROUSSE.....	Mlle ANAÏS.
P. MAL-EN-SCÈNE...	M. CAZOT.	MOINILLONS.	
QUEXADI..........	M. RÉBARD.	DOMESTIQUES.	
L'INUTILE.........	M. LAMARRE.	BÉDOUINS.	
UN DOMESTIQUE...	M. GUSTAVE.	BOURGEOIS.	
POPULO............	Mme HERFORT.	GENDARMES	

PROLOGUE.

Le théâtre représente une chambre avec plusieurs portes.

SCENE PREMIERE.

LE DIRECTEUR, *seul.*

En vérité, les Avalonnais me feraient donner à tous les diables!..... quel métier que celui de directeur en province!... les abonnés sont insatiables... ils veulent toujours du nouveau! je fais tout ce que je peux pour leur en procurer... mais du nouveau, on n'en fait pas tous les jours... et puis, ces correspondans de Paris sont si maladroits!... je leur demande *Zampa*... ils m'envoyent *le Festin de Pierre*; *Cosimo*!... ils m'adressent *le Prince ramoneur*; *le Porte-faix*!... ils m'expédient *le Jardinier de Valence*!... Mais cependant les amateurs d'Avalon... n'ont pas à se plaindre... mon répertoire moderne est excessivement varié. *Henri III*... ou *l'Adultère*..... *Antony*... ou *l'Adultère*..... *Un de Plus*... ou *les Deux Adultères*..... *Angélo*... ou *les Trois Adultères*..... *la Tour de Nesle*... ou

les Quatre Adultères..... il n'y a rien de plus à la mode que ce répertoire-là.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Mais peut-être est-il trop connu,
Alors ça devient monotone,
L'adultère est si répandu
Qu'il n'intéresse plus personne ;
Car si l'on cherchait à compter
Les maris trompés à la ronde,
Je crois qu'il faudrait remonter
Jusqu'au premier homme du monde.

Encore si ce Floridor, mon premier rôle, qui est en représentation à Paris, revenait avec quelques nouveautés!..... neuves ou vieilles, j'en choisirais deux ou trois, et je les ferais avaler à Avalon... ça leur ferait prendre patience... Eh mais!... je ne me trompe pas... c'est lui.

SCÈNE II.

FLORIDOR, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR. Eh bien! voilà comme tu arrives!...

FLORIDOR. Rien dans les mains, rien dans les poches... et cependant je vous apporte une pièce curieuse... *Don Juan.*

LE DIRECTEUR. Diable!... cela approche de Molière...

FLORIDOR. D'un peu loin.

LE DIRECTEUR. Tu dis: *Don Juan...*

FLORIDOR. *D'Autriche.*

LE DIRECTEUR. Ah! oui... en vers.

FLORIDOR. Non, en prose...

LE DIRECTEUR. Je m'y perds; en prose?...

FLORIDOR. L'auteur est de l'Académie, il ne veut pas humilier ses confrères.

LE DIRECTEUR. Mais j'ai connu un *Don Juan* en vers...

FLORIDOR. Il est défunt.

LE DIRECTEUR. Bah!

FLORIDOR. Comme feu Duponchel, feu Paganini, feu Malibran et cinquante autres feu, qui, Dieu merci, se portent à merveille.

LE DIRECTEUR. Donne-moi la brochure.

FLORIDOR. La brochure!... inutile.... c'est imprimé depuis long-tems.

LE DIRECTEUR. Où donc?

FLORIDOR. Dans notre répertoire... aussi avant d'entrer, j'ai prévenu tous nos camarades... ils se costument, et repassent leurs rôles pour la répétition générale..... et demain.... sur tous les murs d'Avalon.... une affiche d'un mètre de long sur deux aunes de large: Les comédiens très ordinaires du cinquième arrondissement de l'Yonne donneront aujourd'hui la première représentation de *Don Juan d'Autriche*, en cinq actes: premier acte, *le Précepteur dans l'embarras*; deuxième acte, *Britannicus;* troisième acte, *les Victimes cloîtrées.*

LE DIRECTEUR. Nous n'en n'avons pas: en fait de *Victimes cloîtrées*, nous n'avons que *les Visitandines.*

FLORIDOR. On s'en servira, *l'habit ne fait pas le moine.* Quatrième acte, *la Juive;* cinquième acte, *les Bédouins.*

LE DIRECTEUR. Mais c'est donc une farce...

FLORIDOR. Une farce héroï-comique... charmante, pleine de gaîté, d'esprit, de rébus... de quolibets... on y rit... on se croirait chez Brunet...

AIR : *Vaudeville de l'Homme vert.*

Elle appartient au romantique
Par sa singulière action,
Mais elle appartient au classique
Par quelques éclairs de raison,
Elle appartient par l'accessoire
Au vieux mélodrame à fracas...
Je ne vois guère que l'histoire
A laquelle ell' n'appartient pas...

Allons vite nous habiller, moi pour le premier... vous pour le deuxième acte.

LE DIRECTEUR. Mais je ne sais pas mon rôle?

FLORIDOR. Vous n'avez rien à dire.

LE DIRECTEUR. Alors je le sais. (*Il frappe avec sa canne.*) Pan... pan... pan... (*Aux musiciens.*) Une petite ouverture.. *les Folies d'Espagne*, et commençons.

FIN DU PROLOGUE.

JEAN-JEAN DON JUAN,

PARODIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

QUEXADI, *seul.*

(Il s'avance et salue le Public.)

Messieurs, Il nous est survenu deux acteurs de moins... ils devaient remplir les rôles des deux domestiques... mais comme ils nous sont essentiellement inutiles..... nous sommes bien décidés à nous en passer!.. (*Il salue et va pour se retirer, mais il s'arrête et revient.*) Ah! j'oubliais de vous parler d'une chose... n'ayant personne avec qui causer pour le quart-d'heure... et cependant étant absolument forcé de causer avec quelqu'un... voulez-vous me permettre, entre nous, une légère exposition?... Il y avait une fois... non pas un roi et une reine... mais un commissaire de police..... appelé Crécoquin! ce magistrat irréprochable eut la bizarre idée de se retirer aux Victimes cloîtrées pour y faire pénitence... laissant à son fils légitime... au fils de sa femme, Fanfan Latulipe, la survivance de son écharpe... Mais voilà qu'il possédait un autre garçon... un fruit de la nouvelle école..... un enfant naturel qu'il avait eu tout naturellement... comme il destinait le susdit fruit à faire l'ornement des frères ignorantins... il me confia le jeune Jean-Jean, sous la surveillance de Fanfan Latulipe, avec promesse d'une pension, si je parvenais à ne rien lui apprendre..... Sans me flatter, j'avais tout ce qu'il fallait pour faire une pareille éducation... et j'ai réussi, j'en ai fait un idiot. Enfin, messieurs, le jeune homme, sous prétexte qu'il est né un premier janvier, croit que c'est moi qui lui ai fait cadeau de l'existence pour ses étrennes... S'il y a dans la salle quelqu'un qui ne m'ait pas bien compris... je vais recommencer. Il y avait...

UNE VOIX, *dans la salle.* C'est inutile monsieur Rébard! j'ai vu la pièce aux *Français.*

QUEXADI. En ce cas, allez la musique. (*L'orchestre joue l'air :* Je n'y puis rien comprendre.) *L'acteur bat les premières mesures, puis il reprend son rôle.*) Voyons si Jean-Jean, si mon élève a entr'ouvert une paupière ou deux. (*Il va écouter à la porte à droite.*) Non : l'innocent dort comme un serpent boa!... et moi qui ai la cruauté de l'enfermer à double tour... ah! c'est vraiment *la Précaution inutile.*

SCENE II.

QUEXADI, JEAN-JEAN

(Ce dernier a une houppelande sur son habit.)

JEAN-JEAN, *entrant par la porte du milieu.* Brou! La nuit a été fraîche... (*il éternue*) atchi!...

QUEXADI, *sans voir.* Dieu vous bénisse! (*Il se retourne.*) C'est toi! c'est vous!.. c'est lui.

JEAN-JEAN. Oui, papa; c'est moi qui viens de passer la nuit dehors!

QUEXADI. Dehors!.... comme il m'a mis dedans!

JEAN-JEAN. J'ai passé toute la nuit à jouer du flageolet sous les fenêtres de ma belle.

QUEXADI. Tu as une belle!

JEAN-JEAN. Oui, depuis que j'avais quitté l'autre.

QUEXADI. Tu avais deux belles? Silence, silence, jeune vipère.

JEAN-JEAN. Mon respectable père, il est tems de déchirer le nuage qui me couvre à vos yeux et de me montrer à vous sous l'aspect le plus désagréable!... Je suis un bambocheur fini, un être dévoré de toutes les passions humaines!... La vérité m'échappe malgré moi.

(Il ouvre sa houppelande et laisse voir un enfant de trois ans qui se met à courir.)

QUEXADI, *stupéfait.* Un être vivant! et dans l'âge le plus tendre. Je n'ai plus de voix!... je suis *sans son!*

(AIR *de l'Apothicaire.* Etc., etc.)

JEAN-JEAN. On veut me faire coucher à huit heures!... merci... j'aime les étoiles!... il faut des clairs de lune à mon imagination délirante..... de l'air..... de l'air... il me faut de l'air...

QUEXADI. Et malheureux! tu as trois croisées de face.

JEAN-JEAN. Papa.

L'ENFANT. Grand-papa.

QUEXADI. Mon fils, je ne suis pas ton père, (*à l'enfant*) encore moins votre grand-papa!

JEAN-JEAN. Que dites-vous?... vous n'êtes pas l'être qui m'a donné l'être!... à qui ai-je donc l'obligation du jour que j'ai l'habitude de respirer?

QUEXADI. Votre excellent père vous a abandonné et votre vertueuse mère n'a jamais voulu entendre parler de vous.

JEAN-JEAN. Et bien! j'aime mieux ça.

QUEXADI. Si tu voulais te contrefaire un peu devant un monsieur qui va venir... M. Vincent...

JEAN-JEAN. Vincent!... connais pas.

QUEXADI. Sois gentil... dis que tu ne sais rien... que je ne t'ai rien appris; ça peut me faire le plus grand honneur. (*Montrant l'enfant, on entend du bruit.*) Ah! mon Dieu! c'est lui. (*Au moment où Fanfan Latulipe entre, il fait passer l'enfant sous sa houppelande.*) Cachons ça vite là-dessous, Coco, et ne remue pas.

SCENE II.

LES MÊMES, FANFAN LATULIPE.

LATULIPE. Eh bien! Quexadi, voilà dix minutes que je fais le pied de grue dans ton cabinet! (*Montrant Jean-Jean.*) Est-ce là l'objet en question?

QUEXADI. Oui, seigneur Latulipe. (*Latulipe lui fait un signe.*) Oui, monsieur Vincent, j'espère que vous serez content, c'est une demoiselle pour la timidité. (*Donnant une tape à Coco.*) Coco, tu me marches sur les pieds. (*A Latulipe.*) Il ne faut pas le brusquer.

LATULIPE. C'est bon... c'est bon. (*A Quexadi.*) Mais qu'est-ce que tu as donc?... tu as l'air inquiet... embarrassé... on dirait une poule qui couve ses petits.

QUEXADI, *se rajustant.* C'est que..... c'est que... (*à part*) j'en couve un.

LATULIPE, *à Quexadi.* J'ai ta pension dans ma poche.

QUEXADI. J'aimerais mieux qu'elle fût dans la mienne. (*Bas à Jean-Jean.*) Jean-Jean, je t'en supplie, que tout ça reste sous le manteau... oh! là! là!...

JEAN-JEAN. Qu'avez-vous donc?

QUEXADI. C'est ta postérité qui me mord les mollets.

LATULIPE. Eh bien!

QUEXADI. Je sors... je sors... (*Bas.*) Tu vas me le payer, petit gueusard.

(Il entre à droite.)

SCENE IV.

LATULIPE, JEAN-JEAN.

JEAN-JEAN, *à part.* Ce crispin-là ne me revient pas du tout.

LATULIPE, *à part.* Voilà donc le bâtard de mon père... diable m'emporte, il lui ressemble plus que moi... il y a peut-être des raisons pour ça... qui sait? (*Il va à lui.*) Bonjour, mon jeune ami.

JEAN-JEAN. Son ami... allons, il n'est pas si diable qu'il est noir.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent...*

LA TULIPE. Prends un siége, Jean-Jean, et tâchons de parler français

JEAN-JEAN, *s'asseyant.* Oh! ce n'est pas la langue qui me manque.

LATULIPE. Quexadi m'a dit que tu étais parfaitement imbécille, que tu buvais de l'eau comme un canard, et que tu n'avais jamais touché le bout du doigt de la plus belle moitié du genre humain.

JEAN-JEAN. Partons d'un point : je ne connais que trois choses dans le monde qui aient le sens commun... le canon sur le comptoir, la pipe et le bal d'Idalie.

LATULIPE. Quoi! tu bois des petits verres?... tu fûmes... et tu danses le cancan?

JEAN-JEAN. Oui, et vous?

LATULIPE. Elle est gentille, la demoiselle, pour sa timidité.

JEAN-JEAN. Partons d'un point. La femme d'abord... la femme libre et sentimentale!... Qu'est-ce que nous serions, vous et moi, s'il n'y avait pas de femmes?... Le vin!... le bon surtout, connaissez-vous rien de plus enivrant, après le Cognac... Et la pipe donc?... est-ce que tous les humains ne fument pas, plus ou moins? Depuis le modeste tabac de caporal jusqu'au fastueux cigare à quatre sous!

LATULIPE. Ah! c'est trop fort de tabac!

JEAN-JEAN. Est-ce que vous avez des fourmis dans les jambes?

LATULIPE. J'ai... j'ai... que je fume en vous écoutant.

JEAN-JEAN. Quand je vous le disais!

LATULIPE. Tu seras ignorantin, Jean-Jean!... ou toute ta vie tu ne seras qu'un ver de terre.

JEAN-JEAN. L'ami Vincent... un homme de 1 mètre 70 centimètres ne sera jamais un ver de terre.

LATULIPE. Farceur!

JEAN-JEAN. Avez-vous connu l'amour?

LATULIPE. L'amour!... un petit blond qui est censé fils de Vénus.

JEAN-JEAN. Avez-vous aimé?

LATULIPE. Aimé!... j'ai aimé comme un ours... comme un lion, comme un tigre...

JEAN-JEAN. Comme une grosse...

LATULIPE, *l'interrompant.* Tu as dit le mot, j'aime une femme à l'heure qu'il est.

JEAN-JEAN. Moi aussi, c'est une femme que j'aime.

LATULIPE. Une blonde!

JEAN-JEAN. Idem.

LATULIPE. Grassouillette.

JEAN-JEAN. Idem.

LATULIPE. De dix-sept et plusieurs printems.

JEAN-JEAN. Idem.

LATULIPE. Je ne sais ni son nom ni sa demeure.

JEAN-JEAN. Moi, je suis plus avancé... je sais le nom de ma Fleurdinde... et quant à sa demeure... en boutique, charcutière.

LATULIPE. Et vous ne lui avez rien promis?

JEAN-JEAN. Rien que le mariage... et pas autre chose avec.

L'ENFANT *crie dans la chambre.* Hoin!

LATULIPE. Qu'est-ce que j'entends là?

JEAN-JEAN. C'est un chat qui miaule.

LATULIPE. Ces petits animaux ont le diable au corps pour imiter les enfans... Jean-Jean, tu me conduiras ce soir chez ta Dulcinée.

JEAN-JEAN. Moi!... écoutez, l'ami, c'est la première fois que je vous vois... Depuis une heure, vous me blaguez comme un homme de six pieds.

LATULIPE. Ainsi vous me refusez?

JEAN-JEAN. Au contraire... j'ai caché Fleurdinde à toutes mes connaissances, je vous la ferai voir, à vous que je ne connais pas. Voici son adresse.

LATULIPE. Et si elle est de mon goût vous l'épouserez.

JEAN-JEAN. C'te bêtise!... A ce soir huit heures.

LATULIPE. Convenu.

(Ils se prennent la main.)

SCENE V.

LES MÊMES, QUEXADI.

QUEXADI, *en entrant.* J'ai laissé l'enfant tête à tête avec un bâton de sucre d'orge... ils s'entendent très-bien... (*Apercevant les deux frères.*) Et eux aussi!... Ah! j'aurai ma pension.

LATULIPE. Je vous fais compliment sur l'éducation de monsieur.

JEAN-JEAN. Il est enchanté de mes vertus.

LATULIPE. Je vais vous donner ce que j'ai dans ma poche.

L'ENFANT, *en criant.* Papa! papa!

QUEXADI. Je suis ruiné

LATULIPE. Ah! ce n'était pas un animal domestique!

L'ENFANT, *entrant.* Je veux voir papa... je veux voir papa.

QUEXADI. Le voilà, ton papa! (*Il court à l'enfant et le prend dans ses bras.*) Je prends l'enfant sur moi.

LA TULIPE.

AIR *Marchons.* (Fernand Cortez.)

Comment
Ce bel enfant,
Vieillard, est à toi, c'est fort drôle.

QUEXADI.

Oui, j'en fais le serment,
C'est vraiment
Mon enfant!

(*A part.*)

C'est mentir, j'en convien,
Mais il faut bien
Remplir son rôle,
Et le mien n'est-il pas
Le précepteur dans l'embarras.

ENSEMBLE.

Comment
Ce bel enfant, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

BRITANNICUS.

SCENE PREMIERE.

FLEURDINDE, BONNE-A-RIEN.

Au changement Fleurdinde arrive suivie de Bonne-à-rien : elle a des papillotes imitant une couronne de roses blanches. Elle court à petits pas très-pressés et s'arrête subitement sur le devant de la scène.)

FLEURDINDE, *faisant une petite révérence au public.* Bonjour, messieurs, vous ne me connaissez pas encore.... Je suis Fleurdinde, et celle-ci est ma soubrette, parfaitement surnommée Bonne-à-Rien.... Je vous demande pardon, si je me présente à vous en papillotes, mais c'est pour la scène de la toilette.... (*Allant s'asseoir en face de la glace.*) Allons, Bonne-à-rien, délivre les anneaux captifs de ma chevelure, mets-moi des mouches et couronne-moi de papillons. Imaginez-vous que pour ne pas effaroucher mon amant, je lui ai caché que j'étais la cousine du Juif errant, et que pour mieux dépister les chiens, je me suis établie charcutière; oui, messieurs, j'ai vendu de cet animal immonde dont le nom sert communément à désigner les personnes d'une propreté équivoque.

BONNE-A-RIEN. Vous en avez même mangé, maîtresse.

FLEURDINDE. C'est vrai... Je ne le méprise nullement, à la sauce piquante (*Se levant.*) Mais voilà *le hic* :

AIR *du Premier prix.*

Aujourd'hui, je n'sais comment faire
Pour lui dir' tout, pour le prévenir,
Ça venait tout seul au contraire
Lorsqu'il s'agissait de mentir.

(*Cherchant.*)

Pas un mot, pas une pensée,
Vraiment c'est un' curiosité
Comme un' femme est embarrassée
Quand il faut dir' la vérité.

Je m'adresserais bien à un ancien farceur qui doit pas mal de noyaux à feu mon pere... oui, mais, m'adresser à lui (*jurant*) Crécoquin... Je ne jure pas, messieurs, c'est le nom de la personne.... le vieil intrigant a quitté le monde civilisé pour se livrer exclusivement à l'horlogerie... quelle petitesse! (*On entend au dehors jouer sur le flageolet : Je suis Lindor.*) C'est Jean-Jean... c'est son flageolet... je le reconnais à ses notes aiguës... Bonne-à-Rien, va voir là-dedans si j'y suis.

BONNE-A-RIEN, *à part.* Plus souvent.... et les mœurs!

(Elle s'assied.)

SCENE II.

LES MÊMES, JEAN-JEAN.

FLEURDINDE, *courant au devant de lui.* Mon ami, mon amant... mon homme!

JEAN-JEAN. Ma blonde! depuis deux mois je me suis peut-être fait un peu attendre.

FLEURDINDE, *avec amour.* Flâneur!

JEAN-JEAN. Ne dis pas un mot, tais ta langue de femme... En parlant, tu pourrais dire quelque bêtise... j'aime mieux te regarder entre les deux yeux.

FLEURDINDE. Méchant! vous me faites loucher!

JEAN-JEAN, *minaudant.* Nous sommes donc bien gentille?

FLEURDINDE. Vrai! tu me trouves un physique remarquable?

JEAN-JEAN. Je te trouve vaporeuse... A propos, dis donc, nous nous marions demain, et pour toujours.

FLEURDINDE, *à part.* Allons, il faut tout

lui dégoiser.... Tâchons d'amener adroitement la conversation.... (*Haut.*) Qu'est-ce que tu penses des juifs?

JEAN-JEAN. Les juifs! je les ai en horreur, je les abomine.

FLEURDINDE. Quoi, vous êtes de ces bélitres qui refusent aux juifs toute espèce d'intérêt?

JEAN-JEAN. Ah! ça, c'est différent, je leur en ai assez payé de l'intérêt.

FLEURDINDE. Je n'ai plus qu'un mot à te dire, et je vais te l'écrire.

(Elle se met à écrire.)

JEAN-JEAN. Mais, c'est stupide, puisque je suis là.

FLEURDINDE. Tiens, lis... je viendrai savoir s'il y a une réponse. Si elle est favorable, j'entrerai; si elle ne l'es pas, j'entrerai tout de même.

(Elle fait un signe à Bonne-à-Rien qui sort par la gauche, elle par la droite.)

SCÈNE III.

JEAN-JEAN, *seul.*

Que diable peut-elle avoir mis là-dedans... Ah! peut-être des numéros qu'elle a rêvés! ou des reconnaissances du mont-de-piété!... Et si elle m'annonçait qu'elle m'a fait des traits infâmes.... Puisque j'ai la lettre. au fait, c'est facile à voir.... je ne sais pas pourquoi je ne l'ouvre pas tout de suite. (*Il l'ouvre.*) Dieu! Dieu d'Israel!

SCENE IV.

JEAN-JEAN, FLEURDINDE *et* BONNE-A-RIEN.

FLEURDINDE, *rentrant.* Est-ce fait?

JEAN-JEAN. C'est fait.

FLEURDINDE. Eh bien! tu ne m'envoies pas promener?

JEAN-JEAN. T'envoyer promener! mais, les israélites! c'est une population très-estimable... Les israélites! comment donc? des gens fort bien couverts, et parfaitement reçus à la Bourse, honorés de la confiance de tous les souverains de l'Europe.... qui travaillent pour le roi de Prusse et autres particuliers!... Les israélites!... Je n'ai pas de sots préjugés, moi... Je méprise, je coudoie, j'éclabousse le juif qui est mal mis, et qui n'a pas le sou... mais l'Israélite qui est riche, qui a des voitures et des coupons de rentes, celui-là, je l'aime, je l'estime, je l'honore, je le révère, je lui serre la main, je lui ôte mon chapeau, il est mon ami, il est mon frère!...

FLEURDINDE. Comme ce jeune homme-là est logicien!

JEAN-JEAN. Parce que tu es israélite.

AIR : *Nos Maris en Palestine.*

Que m'importe ton origine,
Moi qui suis né sans témoin,
Tu m'dirais : je suis Bédouine,
Que je me ferais Bédouin.
Oui, de la couleur humide
Je barbouillerais mon teint,
Quand j'devrais, comme un pantin,
Aller faire la pyramide
A la Porte-Saint-Martin! (*bis.*)

FLEURDINDE. Ah! j'ai froid, j'ai chaud, je pleure, je ris... je suis en proie aux quatre élémens!

JEAN-JEAN. Et moi, je suis si content, si content, qu'il faut que j'embrasse n'importe quoi.

BONNE-A-RIEN. Présent!

JEAN-JEAN. Je cours chez le notaire, chez M. le maire, je cours commander les fiacres et le festin chez le père Latuile... Je ne connais plus d'obstacles, car il faut dire que ce matin j'ai découvert!

FLEURDINDE. La Méditerranée?

JEAN-JEAN. Non... J'ai découvert que j'avais un ami... il s'appelle Vincent, à ce qu'il dit, et il va venir te voir.

FLEURDINDE, *à part.* Si c'était cet olibrius qui rôde depuis quelque tems sous mes persiennes.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* L'honorable M. Vincent.

(Il sort.)

SCENE V.

LES MÊMES, LATULIPE, *sous le nom de* VINCENT.

JEAN-JEAN. Mesdames, permettez que je vous présente mon ami Vincent.

FLEURDINDE. Lui!

LATULIPE. Elle!

BONNE-A-RIEN. Dieux!

JEAN-JEAN. Cieux!

LATULIPE. Toi !

FLEURDINDE. Vous !

BONNE-A-RIEN. Quoi !

JEAN-JEAN. Qu'est-ce

LATULIPE. Oh ! rien, rien du tout... Je suis dans un état tout-à-fait normal.

FLEURDINDE, *riant*. Je n'ai pas la moindre des choses.

JEAN-JEAN. Dans ma situation, je devrais rester, si j'avais un peu d'esprit ; mais pas si bête ! je sors.

(Il sort vivement, Bonne-à-Rien aussi.)

SCÈNE VI.

FLEURDINDE, LATULIPE.

FLEURDINDE. Comme vous me reluquez... qu'est-ce qui vous prend donc ?

LATULIPE, *la dévorant des yeux*. Ah ! Fleurdinde !

FLEURDINDE. Est-ce que vous êtes ventriloque ? vous parlez comme l'homme à la poupée.

LATULIPE. Fleurdinde, je veux que tu m'aimes?

FLEURDINDE. Et à cause?

LATULIPE. A cause.

FLEURDINDE. A cause de quoi ?

LATULIPE. A cause que je suis commissaire.

FLEURDINDE. Quand vous seriez pacha d'Egypte... j' m'en moque pas mal.

LATULIPE. Ton Jean-Jean est un petit mauvais gueux qui se permet de casser les réverbères, de passer la jambe aux vétérans, de faire des poufs dans tous les estaminets, et j'ai contre lui un léger mandat d'amener que je me propose de lui offrir comme un gage de mon estime.

FLEURDINDE. Mais qu'est-ce qui vous a fait c't'homme ?

LATULIPE. Tu as des bontés pour lui malheureuse !

FLEURDINDE. Quelle immoralité !

LATULIPE. C'est possible !..... mais enfin.... enfin, veux-tu m'aimer ?

FLEURDINDE. Ah ! vous êtes un pas grand'chose !

LATULIPE. J'accepte l'épithète, mais il faut choisir.... Regarde ce papier timbré... dis oui, et je te le donne pour envelopper de la dinde farcie.... dis non, refuse de correspondre à ma flamme, et ton amant est flambé.

FLEURDINDE. Mais vous me mettez ablument dans la situation de je ne sais plus quelle tragédie ?

LATULIPE. Il ne s'agit pas de cela.... Ce malotru va revenir..... il faut lui dire que tu ne peux plus le souffrir.... et le traiter comme un va-nu-pieds.

FLEURDINDE. Eh bien ! tope, j'y consens..... je vous en donne ma parole de femme.

LATULIPE, *à part*. Voudrait-elle me flouer ?

(En sortant.)

Caché près de ses lieux, j'entendrai tout, madame,
Renfermez votre amour dans le fond de votre ame.

(*Il entre dans un cabinet.*)

SCENE VII.

FLEURDINDE, *seule*.

(Elle lui a fait une révérence très-gracieuse, et quand il a disparu, elle revint sur le devant de la scène avec un geste de fureur.)

Gredin !... heureusement qu'il a affaire à une ingénue qui n'est pas du tout innocente..... J'entends le pas léger de mon amant... pourvu qu'il me comprenne.

SCENE VIII.

FLEURDINDE, JEAN-JEAN.

JEAN-JEAN. Je suis crotté comme un chien de Terre-Neuve.

FLEURDINDE, *élevant la voix du côté du cabinet*. Ah ! vous êtes un joli garçon !

JEAN-JEAN. C'est comme ça que vous me recevez? (*Fleurdinde lui fait des signes.*) Qu'est-ce qu'elle a donc à faire le télégraphe ?

FLEURDINDE, *très-haut*. Je vous méprise !

JEAN-JEAN. Comment, vous me méprisez...

FLEURDINDE. Vous êtes horrible, mon cher.

JEAN-JEAN, *en colère*. Fleurdinde !

FLEURDINDE, *bas*. Bien, bien, crie plus fort que moi.

JEAN-JEAN, *bas*. Comment, que je crie?

FLEURDINDE, *très-haut*. Il y a quelqu'un qui nous écoute.

JEAN-JEAN, *à part*. Ah! bon, je devine la charade. (*Haut.*) Vous êtes une je ne sais qu'est-ce... voilà ce que vous êtes.

FLEURDINDE, *le caressant du regard et des mains*. Et toi un grotesque.

JEAN-JEAN. Je t'exècre.

FLEURDINDE. Je t'abhorre!..

JEAN-JEAN. Pas un mot de plus, ou je te maltraite.

FLEURDINDE. Ah! tu bats les femmes!

SCENE IX.

LES MÊMES, LATULIPE.

LATULIPE, *il entre en se frottant les mains*. Eh bien! tu vois, Jean-Jean..... elle ne peut plus te voir en face..... (*Les apercevant.*) Quel spectacle!..... La charcutière me jouait un pied... de son métier.

JEAN-JEAN. Eh bien! l'ami Vincent, qu'est-ce que vous pensez de ma Fleurdinde?

LATULIPE, *déclamant*.

Heureux ou malheureux, tu n'es qu'un imbécille.

JEAN-JEAN. C'est ça, lâche-moi des alexandrins; si tu crois qu'on ne te répondra pas

Je connais mal Fleurdinde, ou de tels sentimens
Ne mériteraient pas ses applaudissemens.

A toi, à présent.

LATULIPE.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

LE SOUFFLEUR, *sortant de son trou*. Mais vous vous trompez, dites donc..... vous récitez-là les vers de *Britannicus*.

LATULIPE. Qu'est-ce que ça te fait, à toi... M. Racine est tombé dans le domaine public, entends-tu... toi, retombe dans ton trou, ou je te prive du souffle.

(Le souffleur disparaît.)

JEAN-JEAN. A mon tour.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

LATULIPE.

Souhaitez-la, c'est tout ce que je puis vous dire.

FLEURDINDE. Et moi donc, est-ce que je ne dois rien?

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

LATULIPE, *à Jean-Jean*.

Elle te l'a promis, tu lui plairas toujours.

JEAN-JEAN.

Je ne sais pas du moins lui dicter ses discours...
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et je ne cherche point à lui fermer la bouche.

LATULIPE. Malédiction, damnation, abomination, je suis dans une exaspération.

FLEURDINDE. Vous allez vous donner une fluxion.

JEAN-JEAN. Mais laisse-le donc.... qu'il se mette en garde, et en deux tems je lui fais voir le tour.

FLEURDINDE. Tu caponnes, Latulipe.

LATULIPE. Moi, caponner!.... eh bien! non... je vais vous prouver que j'ai du courage et que je recule pas, faites entrer quatre gendarmes.

SCENE X.

LES MÊMES, QUEXADI, QUATRE GENDARMES MASQUÉS.

QUEXADI. Il paraît que tout va le mieux du monde.

LATULIPE. Vous êtes une vieille bête.... (*Montrant Jean-Jean.*) Faites empoigner ceci par cela, que cela conduise ceci aux frères ignorantins; qu'on lui mette les poucettes.

LATULIPE. Vous, madame?

Dans votre appartement, suivez-moi sans frayeur.

JEAN-JEAN.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur!

(Les gendarmes emmènent Jean-Jean; Latulipe donne la main à Fleurdinde et la conduit dans sa chambre.)

Le théâtre change.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

UN COUVENT.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPULO, *seul.*

(Il entre en sautant.)

AIR *connu.*

Oui, je suis un gamin,
Un gamin atroce!
Quoiq'novice', soir et matin
J'fais joliment la noce.

Je vol' les clefs, j'vol les fruits...
Je connais mon affaire,
Enfin du couvent je suis
Le p'tit Robert-Macaire!

Oui, je suis, etc.
Fleurdinde est de bonne foi,
Charmante, mais en somme,
Je soutiens q'c'est encor moi
Qui mérite la pomme.

(*Il en croque une.*)

Oui, je suis un gamin,
Un gamin atroce!
Quoiq' novic', soir et matin
J'fais joliment la noce.

(*On tousse très-fort dans la coulisse.*)

On tousse..... c'est le père Mal-en-Scène, l'horloger de la communauté.

(L'orchestre joue l'air: *Frère Jacques.*)

SCENE II.

POPULO, LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. (*Il a des horloges, des mouvemens d'horloges, pendules, etc., sur lui. Ces objets pendent, etc. Il appelle.*) C'est singulier! avec mon catarrhe..... ma goutte, mon asthme... douze remords sur la poitrine et ce carillon qui va toujours, je ne puis pas fermer l'œil...

POPULO. Bonjour, père Mal-en-Scène!

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Bonjour, boîte à la malice!...

POPULO. Dites donc, votre épaule gauche avance.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Mon épaule gauche?...

POPULO. Elle avance d'un gros quart-d'heure... et votre ventre retarde de trente-cinq minutes.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Ça sonne creux. Dis donc, Populo... si nous cancanions un peu...

POPULO. Ça me va.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE.

AIR *des Cancans.*

Cancanons,
Ricanons,

ENSEMBLE.

C'est le bonheur de la vie,
C'est là ma plus chère envie,
Cancanons,
Ricanons,
C'est permis par les canons.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE.

Que fait le père Chrétien?

POPULO.

Il jure comme un payen.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE.

Et le père fortuné?

POPULO.

Il s'amus' comme un damné.
Ricanons,
Cancanons, etc.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Quand on a été commissaire de police, on aime toujours à savoir un peu des nouvelles du quartier.

POPULO. Et le père prieur, qui se met tous les soirs des papillotes... et le père gardien qui se brode une pélerine., et le père trésorier qui se tricotte une paire de faux mollets. Mais j'entends ces dames... ou, pour mieux dire, ces messieurs... Motus, père Mal-en-Scène.

SCENE III.

BARBE-BLEUE, BARBE-ROUSSE BARBE-GRISE, BARBES DE TOUTES COULEURS.

(Ils ont des frocs et capuchons, le cigarre à la bouche, une bouteille, un verre à chaque main.)

AIR *du Châlet.*

Vive le vin, l'amour et le tabac,
Car, dans notre couvent,

On est vraiment
Comme au bivouac.
Vive le vin, l'amour et le tabac!
Moines et moinillons,
Chantons
Les refrains du bivouac!
Le vin, le cognac et le rack,
Ça fait du bien à l'estomac,
Vive le vin, l'amour et le tabac!

BARBE-ROUSSE. A ta santé, Barbe-Bleue.

BARBE-BLEUE. A la tienne, Barbe-Grise.

BARBE-GRISE A celle de Barbe-Rousse et des barbes de toute espèce, y compris la barbe de capucin. (*Au père Mal-en-Scène.*) Eh bien, père Mal-en-Scène, vous ne prenez pas la goutte?

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. C'est la goutte qui m'a pris.

POPULO. Vieux malin... il a son armoire pleine de ratafia.

BARBE-GRISE. C'est donc aujourd'hui que nous mettons quelqu'un à la porte?

POPULO, *à part.* Ah!... si cela pouvait être moi!

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Oui, nous nommons le portier du couvent... la première dignité en entrant, la porte à gauche.

BARBE-GRISE. J'espère bien, cette fois-ci, que c'est moi qui serai nommé.

BARBE-ROUSSE. Ou moi.

BARBE-BLEUE. Ou moi.

TOUS. Ou moi, ou moi.

POPULO. Comme ça, ils sont sûrs d'avoir tous une voix.

MAL-EN-SCÈNE. Allons, allons, pas de dispute... pour que vous n'oubliez pas l'heure, prenez chacun un coucou de ma façon, et tâchez d'être d'accord.

(Il se débarrasse de ceux qu'il porte et les leur donne.)

POPULO! Père Mal-en-Scène, voilà de la visite qui vous arrive...

BARBE-GRISE. C'est un compagnon que vous envoie Fanfan-Latulipe... ça a l'air d'un jeune homme bien tranquille.

(L'orchestre joue l'air : *J'tappe partout, j'connais rien, j'suis faubourien.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN-JEAN.

JEAN-JEAN. Voulez-vous bien me laisser, tas de canaille?... Vouloir me mettre en cage avec ces oiseaux-là!

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Effectivement, il paraît avoir de la vocation.

BARBE GRISE. Mes pères... la cloche du dîner nous appelle à l'office

(Tous les moines et Populo sortent en reprenant le chœur; le carillon de l'horloge reprend jusqu'à la sortie : aucun n'est d'accord.)

SCENE V.

MAL-EN-SCÈNE, JEAN-JEAN.

(Ils se regardent tous deux; Mal-en-Scène fait l'aimable; Jean-Jean lui fait la grimace. Pendant ce tems l'orchestre joue l'air : *Ah! c'cadet-là, quel pif il a!*)

JEAN-JEAN. Ah! c'te balle!

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Qui êtes-vous, mon fils?

JEAN-JEAN. J'allais vous le demander, mon père... Je suis une victime...

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Cloîtrée, on le sait.

JEAN-JEAN. J'ai été fait au même par une vieille tête à perruque... l'ancien saute-ruisseau du vieux commissaire de police, Crécoquin... cet imbécille de Quexadi!

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Vous le connaissez.

JEAN-JEAN. Comme si je l'avais élevé... C'est lui qui a payé mes mois de nourrice.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Quexadi!

JEAN-JEAN. Ça dit beaucoup; c'est à lui que je dois d'avoir été sevré... des plaisirs de mon âge... Il m'élevait pour me faire entrer dans la robe.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Et vous n'aimez pas la robe?

JEAN-JEAN. Distinguons, mon ancien!... j'aime les robes de guingamp, de cachemirienne, de stoff, de popeline et de bombazine ornées de manches à gigots. J'aime aussi les personnes qui ont l'habitude d'en porter... mais beaucoup, beaucoup.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Ainsi vous n'avez pas de goût pour le couvent?

JEAN-JEAN. Au contraire... pour les couvens de femmes!... Qu'on m'y enferme avec Fleurdinde.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Fleurdinde... son père prêtait à la petite semaine...

JEAN-JEAN. Oui, elle a un père... c'est-à-dire, elle en a eu un... Et moi... moi!... je n'en ai jamais eu!

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. C'est une bêtise que vous dites là?... Tout le monde, sans exception, en a un... c'est le moins qu'on puisse en avoir dans la société.

JEAN-JEAN. Qui m'a jeté sur la terre?... Suis-je né dans un château ou dans une cuisine?... Ah! je suis le fils de quelque vieux sapajou qui gémit dans un coin sur ses fredaines passées.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE, *à part*. Et qui voudrait pouvoir les recommencer.

JEAN-JEAN. D'abord je ne veux pas rester ici... je ne sors pas de là... il me faut de l'air... c'est mon refrain.. J'en veux comme un chat-huant, comme un rossignol.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Vous en aurez de l'air!...

JEAN-JEAN. Vrai!... Comme elle est émue cette vieille ganache!

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Viens!..... viens... mets la main sur mon cœur... tu sentiras comme il bat!

JEAN-JEAN. On dirait d'une horloge.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Juste, c'en est une petite que j'avais oubliée.

(Il la retire.)

SCENE VI.

Les Mêmes, QUEXADI, POPULO.

(Quexadi entre sur l'air : *Malbroug est mort.* Il est triste et ne voit personne; puis il porte ses regards sur le père Mal-en-Scène.)

QUEXADI. Eh!... quoi! vous!... vous en chair et en os...

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Plus bas... (*Ils se baissent tous les quatre.*) je suis mort... J'ai commandé mon enterrement pour jeudi prochain.

QUEXADI. Est-ce que Fanfan Latulipe n'a pas eu la folle prétention de me faire inhumer tout vivant dans les carrières de Montmartre.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Si jamais il te fait périr, écris-moi un mot et il ne recommencera pas.

JEAN-JEAN. Et mon affaire, vieux Cassandre... est-ce que je suis planté-là pour reverdir!...

(Ils se relèvent tous.)

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Voyons... tenons conseil... c'est bien le diable si à nous quatre, en réunissant tous nos moyens.... il ne nous vient pas une petite idée.

(Ils toussent tous les quatre, ils se mouchent, ils éternuent, ils crachent, ils fredonnent.)

JEAN-JEAN. C'est là tout ce que vous dites!...

QUEXADI. C'est singulier, quand je cherche une idée je n'en trouve pas... et quand je n'en cherche pas, c'est absolument la même chose...

POPULO. Père Mal-en-Scène... j'ai votre affaire.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Toi!

POPULO. Vous voulez mettre ce Jean-Jean dehors, n'est-ce pas?

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Oui.

POPULO. C'est ordinairement le portier qui ouvre la porte!

QUEXADI. Quelquefois c'est la portière.

POPULO. Faites-vous nommer...

QUEXADI. Portière?

POPULO. Non, portier.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Pour évincer mes concurrens, il me faudrait un moyen?

POPULO. Neuf?

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Pas précisément. Quand il aurait déjà servi, il n'en vaudrait que mieux... L'épreuve en serait faite.

POPULO, *rapportant un livre de la bibliothèque*. Vous allez trouvez cela... là.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE, *ouvrant et feuilletant*. Répertoire du théâtre Français (*Il feuillette.*) Ah! *la Jeunesse de Richelieu*, ou *le Lovelace Français*, par Monvel. Acte deux, scène III : Richelieu comme César dicte plusieurs lettres à la fois : voici mon affaire! chacun prend son bien où il le trouve... farceur de Monvel... ah! tu t'avises d'inventer mes situations. La séance est ouverte. En place. (*A Quexadi.*) Vous ici. (*A Jean-Jean*) Toi, là... et Populo à genoux.

POPULO. Sur ce grand fauteuil qui me tend les bras... je serais mieux... j'aurais les mouvemens plus libres.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Il y a des momens où il faut se mettre à genoux pour écrire librement; y êtes-vous?

TOUS TROIS. Oui, oui, oui.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Attention, monsieur et ami Barbe-Bleue. (*A Quexadi.*) Mon cher monsieur et cher ami Barbe-Rousse. (*A Populo.*) Mon très cher monsieur et très cher ami Barbe-Grise.

JEAN-JEAN. Bleue.

QUEXADI. Rousse.

POPULO. Grise.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Voici ce que je vous écris.

JEAN-JEAN. Cris.

QUEXADI. Cris.

POPULO. Cris.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE, *à Populo.* Vous aimez le spectacle, n'importe, où il est, (*à Jean-Jean*) pour donner un coup de pied ou un coup d'épaule, vous savez que je suis bon là.(*à Quexadi*)Vous adorez la gibelotte, et en général tout ce qui se confectionne avec le chat ou le lapin. Y êtes-vous?

TOUS TROIS. Oui.

POPULO, *répétant.* Il est.

JEAN-JEAN, *de même.* Bon là

QUEXADI, *de même.* Le lapin.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE, *dictant.* (*A Jean-Jean.*) Si je suis portier, je vous ouvre la porte, pour aller à la Courtille. (*A Quexadi.*) Si je suis suisse, je vous fais nommer bedeau chez l'abbé Châtel. (*à Populo*) Si je suis concierge, je vous fais avoir un billet avec droit, pour l'Odéon, aussi tôt qu'il sera ouvert.... maintenant ma griffe... enveloppez le tout de mystère et de pain à cacheter.

Je me sens guilleret comme si j'avais avalé deux petits verres et un royaume... il me semble que j'ai encore mon écharpe dans ma poche, ma canne à la main et ma casquette sur l'oreille... que je commande à ma brigade de sûreté... que je démolis François-les-Bas-Bleus. (*on entend des voix; les trois écrivains ont fini*) Qu'est-ce que j'entends... les voilà!... ils ont l'air confis comme des cornichons.

SCENE VII.

LE PÈRE MAL-EN-SCENE, JEAN-JEAN, BARBE-BLEUE, BARBE-ROUSSE, BARBE-GRISE, MOINES *etc.*

CHŒUR DE ZAMPA.

(*Ils apportent une grosse clef sur un coussin.*)

Amis, rendons tous hommage
Au portier de ce couvent;
Que cette clef soit le gage
De son pouvoir éminent.

BARBE-GRISE. Ceci... en réponse à la votre que nous n'avons pas reçue.

POPULO. Ce n'était pas la peine de se mettre en frais d'adresse.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. L'adresse consiste à couper ce qui fait longueur. (*Il va prendre un gros bambou*) Jean-Jean, je te fais cadeau de ce brin d'osier... promets-moi de ne t'en servir... que toutes les fois que tu en auras besoin.

JEAN-JEAN. Pas davantage.... auprès de vous je ressens un plaisir!... où est la porte de sortie, que je m'en aille.

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE, *l'ouvrant.* Je vais te donner de l'air.

POPULO. Et mon passe-partout... il ne servira donc à rien?

LE PÈRE MAL-EN-SCÈNE. Veux-tu bien te taire.

(*Au public.*)

AIR : *Vaudeville du Passe-partout.*

Ce petit drôl', sans y penser, sans doute,
Vient de parler d'un fatal instrument,
Que tout auteur, que tout acteur redoute,
Du premier mot jusques au dénoument.
Daignez, messieurs, excuser sa jeunesse,
Et protégeant nos efforts jusqu'au bout,
Faites ici comme on fait dans la pièce,
Oubliez votre passe-partout.

(*Coups de tam-tam à l'orchestre.*)

POPULO.

AIR connu.

Silence, silence, silence,
C'est la Juive qui s'avance;
Mais entre nous point de débat,
N'allez pas faire le sabat.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLEURDINDE, BONNE-A-RIEN.

(Au changement, l'orchestre joue l'air : Fleurdinde entre la première, Bonne-à-rien la suit portant un paquet de mouchoirs blancs.)

FLEURDINDE.

Donne-moi, Bonne-à-Rien, mon douzième mou-
Et dessus son tissu mes larmes vont pleuvoir. [choir,
Sais-tu bien qu'on pourrait sans me faire de peines
Comparer mes deux yeux à deux bornes-fontaines.
On a frappé, je crois, Bonne-à-Rien, vas ouvrir.

(*Bonne-à-Rien va à la porte du fond.*)

Ah! c'est le bien-aimé, mon cœur vient de l'ouïr...
N'est-ce pas que c'est toi?...

Bonne-à-rien ouvre la porte, l'Inutile paraît.)

C'est un sergent de ville.

SCENE II.

LES MÊMES, L'INUTILE.

L'INUTILE.

Mesdames, j'ai l'honneur...

FLEURDINDE.

Ah! c'est vous, L'Inutile.
Soyez le mal-venu...

L'INUTILE.

Merci, bien obligé..;

FLEURDINDE.

De rien, de rien...

L'INUTILE.

Pour vous, mon maître m'a chargé
De ce petit poulet qui vous fera peu rire..

FLEURDINDE.

Qu'est-ce donc? que veut-il?

L'INUTILE.

Ce qu'il veut, vous traduire.

FLEURDINDE.

Me traduire en français.

L'INUTILE.

Oh! pas de calembourg.. [tour.
Trop d'esprit bien souvent nous joue un mauvais
Vous traduire en police, entendez-vous, la belle?
Police protectrice et correctionnelle...

FLEURDINDE.

A la septième chambre il me ferait aller?
Dans la cage à poulet il voudrait m'emballer?

L'INUTILE.

Il veut de son pouvoir vous donner une marque.

FLEURDINDE.

Me confondre avec les marchands de contremarque,
Les filous, les escros... le voleur bonjourien...

L'INUTILE.

Pour toucher votre cœur, il n'a que ce moyen...
Toujours par jugement il a fait des conquêtes.

FLEURDINDE.

Que les grands sont petits! que les petits sont bêtes.

(*Allant à son miroir.*)

Voyons, suis-je assez bien?... oui, ces accroche-
[cœurs...
De deux juges au moins me gagneront les cœurs...
Et ce sourire aimable et cet œil en coulisse...

(*Elle fait des minauderies.*)

Je vais incendier le Palais-de-Justice.

BONNE-A-RIEN.

Elle nous reviendra, quand on a tant d'appas...
Les juges ont des yeux et la loi n'en a pas.
Il me semble qu'ici je n'ai plus rien à faire...
J'entends du bruit, on vient, moi, gardienne sévère,
Pour les laisser entrer je m'apprête à sortir
Et puis dans un instant je m'en vais revenir...

(*Elle rentre.*)

SCENE III.

JEAN-JEAN, QUEXADI.

JEAN-JEAN, *escaladant la fenêtre.*

Tenez ferme, mon vieux. Que le diable m'emporte
Si je sais maintenant à quoi sert une porte...

QUEXADI, *se frottant les reins.*

Moyen ingénieux d'introduire les gens,
Et surtout les vieillards de quatre-vingt-dix ans...

JEAN-JEAN.

Holà! hé! Bonne-à-Rien...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BONNE-A-RIEN.

BONNE-A-RIEN.

Quoi! vous? par la croisée...

JEAN-JEAN.

Motus, la vieille, ou bien notre affaire est toisée.

BONNE-A-RIEN.

Pourquoi faire grimper par là ce vieux perclus?..

JEAN-JEAN.

De l'acte précédent ne vous souvient-il plus?..
Nous avions une échelle inutile au troisième,
Je m'en sers pour monter tous deux au quatrième,

QUEXADI.

A peine suis-je entré... je voudrais m'en aller !...
Ils sont encore en bas et tu voudrais filer ?...
Es-tu donc, vieux pédant, descendant de Gribouille
Qui se jette dans l'eau de peur qu'on ne le mouille ?..
Mais où donc est Fleurdinde ?

BONNE-A-RIEN.

Hélas ! au tribunal..

JEAN-JEAN.

Elle au greffe et pourquoi ? je tombe du haut mal !

BONNE-A-RIEN.

On prétend qu'à faux poids aux pratiques trompées,
Elle a pour du porc frais vendu des nœuds d'épées.

JEAN-JEAN.

Mon esprit incertain flotte comme un bouchon,
Et je ne sais si c'est du lard ou du... jambon...
Elle au banc des voleurs comme feu Crédeville...
Ah ! Quexadi, je pleure et comme un imbécille
Que vous êtes...

(*Il se jette dans ses bras.*)

SCÈNE V.

Les Mêmes, FLEURDINDE.

FLEURDINDE.

Jean-Jean, c'est moi, me revoilà...
Ami, sèche tes pleurs et chantons trou là là...

JEAN-JEAN.

Je te croyais coffrée au dépôt de la Seine.

FLEURDINDE.

Les juges ont remis leur esprit à huitaine...
Mais c'est égal, fuyons le tribunal jaloux,
Car nous avons commis là, soit dit entre nous,
Plus d'un petit péché de lèze-comédie,
Né de notre alliance avec la tragédie...
Et même nous pourrions, par la loi du bon sens,
Etre tous condamnés comme trop innocens...
Vous d'abord, vieux farceur, qui parlez de malice,
Et vous laissez partout pincer comme un jocrisse,
On pourrait, vous disant de bonnes vérités,
Vous envoyer moucher droit aux Variétés ;
Car, sans vous offenser, savez-vous qui vous êtes ?
Quel rang vous occupez dans l'espèce des bêtes ?..

QUEXADI.

Celui du volatile à Rome si vanté ?

(*Fleurdinde fait signe que non.*)

Du dindon que la truffe a réhabilité ?

(*Fleurdinde fait encore signe que non.*)

FLEURDINDE.

Vous êtes cet oiseau qu'en nos ménageries..
Jadis ont importé les îles Canaries...
Qui mange du millet, du mouron, du plantin,
Bref, pour trancher le mot, vous êtes un serin...

QUEXADI.

Je voudrais m'en aller.

JEAN-JEAN.

Eh bien ! filez sur l'heure,
Amenez-nous un fiacre au bas de sa demeure,
Et quand vous serez là, vous et votre landau,
Convenons d'un signal, mais d'un signal nouveau.

FLEURDINDE.

Sur la place, caché derrière les baraques,
Frappez...

QUEXADI.

Qui ?

FLEURDINDE.

Dans vos mains et donnez-nous trois claques

QUEXADI.

C'est un moyen pillé du boulevard... je crois...

(*Sortant.*)

On a souvent besoin d'un plus petit que soi...

SCENE VI.

JEAN-JEAN, FLEURDINDE.

JEAN-JEAN.

Et moi, Fleurdinde, et moi.

FLEURDINDE.

Nul plus que toi n'est brave...
Eh bien ! va te cacher, te cacher dans la cave...

JEAN-JEAN.

Tout seul et sans chandelle ?

FLEURDINDE. *Elle lui donne un rat de cave.*

Oh ! non pas !.. tiens voici...
Pour te guider dans l'ombre, use de ce rat-ci...

JEAN-JEAN, *étendant la main sur le rat de cave allumé.*

Ce rat de mon amour est l'image fidèle...
Le vent peut le souffler ainsi qu'une chandelle ;
Mais pour renaître encore .. et quand ta voix dira :
« Que ce rat se rallume, » il se rallumera...

(*Il entre dans la cave.*)

SCENE VII.

FLEURDINDE, *seule.*

(Elle ferme la porte à la clef.)

Enfermons mon objet ; hélas ! le bon apôtre...
Il ne sait pas qu'ici sa Fleurdinde attend l'autre ;
Il va venir avec ses grands air cavaliers
Pour m'offrir des croix d'or, des bijoux, des colliers.
Encor de l'innocence et des grands bras à faire...
Dieu ! que c'est embêtant d'être jeune première..

(*L'orchestre joue l'air* : Jeune fille aux yeux noirs.)

Le voilà ce farouche ; allons ! pas de pitié !
Ce n'est pas le moment de se moucher du pié...

SCENE VIII.

LATULIPE, FLEURDINDE.

LATULIPE.

J'arrive, je le vois, comme mars en carême. [me.
Mais qu'avez-vous, mon chou ? vous êtes pâle et blê-

FLEURDINDE, *achevant d'essuyer son rouge.*

Je viens d'ôter mon rouge et vous parle sans fard.
Vous me faites l'effet d'un fameux cauchemar...
Et dire qu'avec lui, je suis là, je suis seule...

LATULIPE.

Allons, soyons gentille, et surtout pas bégueule.

FLEURDINDE.

Mais si vous me plaisiez... je serais autrement.

LATULIPE.

Je ne te plais pas...

FLEURDINDE.

Non... rien de moins étonnant...
J'ai Jean-Jean dans le cœur et je vous prends en grippe;
Fleurdinde n'a jamais pu sentir Latulipe.

LATULIPE.

Redoute mon courroux, je me ferai sentir.

FLEURDINDE.

En agissant ainsi vous vous ferez zhaïr.

LATULIPE.

Je puis te faire avoir une chambre garnie
A Saint-Lazare ou bien à la Conciergerie...

FLEURDINDE.

Vos guêtres de mes pleurs je m'en vais les noyer.
Faut-il faire encor plus, je vais te tutoyer ;
Mais du moins, laisse-toi, malgré tes propos lestes,
Toucher par ma douleur ou du moins par mes gestes.

(Imitation.)

Au nom de la pudeur et de l'effet moral...

LATULIPE.

Il s'agit bien ici... de pudeur...

(Il s'approche.)

FLEURDINDE.

Animal !

LATULIPE.

Ah! vous me comparez au moindre quadrupède!
Prends garde, ou de par Dieu, Satan te soit en aide..
Dans le drame, vois-tu, nous sommes jusqu'au cou,
Et le drame moderne est un vilain coucou...
A défaut de sa dague et de sa bonne lame,
Il rosse volontiers des épaules de femme.

FLEURDINDE.

Ah ! vous vous conduisez, mon cher, comme un portier,
Mais parce que j'ai peur ne crois pas m'effrayer.
J'égratigne d'abord, et c'est fort incommode ;
Car j'ai laissé pousser mes ongles à la mode..

LATULIPE.

Bah ! bah ! je risque tout, même le camouflet ;
J'ai prouvé que je suis au-dessus d'un soufflet...
Je suis un mauvais chien...

FLEURDINDE.

Tu n'es qu'une mazette.

LATULIPE.

Cède...

FLEURDINDE.

Non pas... jouons à la cligne-musette...

(Elle s'élance autour des meubles, Latulipe la poursuit, l'orchestre joue l'air : Amusez-vous, trémoussez-vous, etc.

Ce que dans cet endroit je trouve de piquant,
C'est qu'ici nous faisons un sabbat conséquent,
Que deux personnes sont tout près, au même étage,
Et qu'aucune n'entend notre remue-ménage...

LATULIPE, *l'atteignant et lui prenant la taille.*

Enfin dans mes filets, je tiens donc le poisson.
Ne me résiste plus et suis-moi...

FLEURDINDE, *cherchant en vain à se dégager.*

Polisson !

Gage, si je te dis un mot, une bêtise...
Que ma taille de guêpe à l'instant n'est plus prise.

LATULIPE.

Tu parlerais bédouin que ma main restera.

FLEURDINDE.

Eh bien ! je suis...

LATULIPE.

Va donc...

FLEURDINDE.

Je suis la juive.

(Latulipe fait un saut en arrière.)

Ah! ah!

LATULIPE.

Quoi ! la Juive, opéra, dont les charmes lyriques
M'ont déjà procuré deux sommes léthargiques !
Je tremble de la voir, je crains de l'écouter...
Ah ! ma foi, c'est égal, je me laisse tenter ;
Et comme le public, que parfois on condamne,
Fille de Salomon, avec toi je me damne...

(Bruit horrible de bouteilles cassées en dehors.)

N'ai-je pas entendu là-bas un léger bruit ?

FLEURDINDE.

Un rat sans doute, ou bien un zéphir qui bruit.

LATULIPE.

Laissez donc, j'ai, je crois, d'assez fortes oreilles ;
On vient de vous casser au moins deux cents bouteilles.

(Jean-Jean frappe au dehors, Latulipe va à la porte.)

FLEURDINDE.

Latulipe, arrêtez, n'entrez pas...

(A Jean-Jean.)

Ne sors pas !

Si tu crains le trépas, ne sors pas, pas un pas.

(La porte se brise. Jean-Jean paraît avec un rat et son bâton.)

SCENE IX.

Les Mêmes, JEAN-JEAN.

JEAN-JEAN.

Ah! ah! c'est donc pour ça qu'avec les pots de bière,
On m'a mis à la cave!.. A nous deux, mon compere.

LATULIPE.

Quoi Jean-Jean dans la cave, orné de ce gourdin

JEAN-JEAN.

Pour battre tes habits jusqu'à demain matin.

LATULIPE.

Mais, mon cher, en battant mes habits de la s[illegible],
Avant que la poussiere et s'envoie et n'en [illegible],
Avec votre bambou comme l'homme [illegible],
Vous aurez de ses os fait de la poudre à [illegible]...

JEAN-JEAN.

C'est mon intention.

LATULIPE.

Et ce n'est pas la mienne.

JEAN-JEAN.

Fanfan, défends ta peau.

FLEURDINDE.

Jean-Jean pense à la tienne.

JEAN-JEAN.

Voyons... prends ta flamberge.

LATULIPE.

Et si je ne veux pas?

JEAN-JEAN.

Avec la mienne alors je te casse les bras...
Ou plutôt je te donne, écoute bien la chose,
Des grands coups de ceci.

(*Il montre son pied.*)

Tu comprends, je suppose;
Dans l'endroit que nommer serait de mauvais ton,
Et que monsieur Arnal choisit dans le *Poltron*,
Quand il veut, corrigeant son crétin d'adversaire,
Sans offenser l'honneur, le frapper par derrière...

LATULIPE.

Veux-tu taire ta langue, ignoble paltoquet?

JEAN-JEAN, *levant son bâton.*

Paltoquet... tiens, tu vas recevoir ton paquet.

FLEURDINDE, *se jetant entre eux et étendant les bras.*

J'établis entre vous un cordon sanitaire.
Arrête, malheureux, c'est ..

JEAN-JEAN.

Quoi!

FLEURDINDE.

Le commissaire...

(*Jean-Jean laisse tomber son bâton. Fleurdinde le ramasse et l'offre timidement à Latulipe.*)

LATULIPE, *au port d'arme avec le bâton.*

Je serai bon enfant, tu peux sortir d'ici;
Et demain je te fais insérer à Poissy...

JEAN-JEAN, *à lui-même.*

Quelle ardoise vient là me tomber sur la tête!
Allons, il faut filer sans tambour ni baguette.

FLEURDINDE.

Vous êtes un féroce... un cœur plus dur encor,
Que l'énorme caillou qu'on nomme le Luxor.

(*On entend frapper au dehors trois coups dans la main.*)

JEAN-JEAN.

C'est lui...

LATULIPE.

C'est un claqueur, qui du succès complice,
Ose nous étourdir jusque dans la coulisse... [ceux
Qu'on l'empoigne à son tour, qu'on empoigne tous
Qui sont honnêtes gens quand je veux être un gueux;
Qu'on me les expédie en dehors la barrière,
Qu'ils aillent à Montmartre, y finir leur carrière...
Qu'ils n'aient pour se couvrir s'il gèle ou pleut à flots,
Que l'ancien pantalon du vieux Chaudruc-Duclos.
Avec ces chrétiens-là, plus de trève, de pacte...
Je veux en voir la fin...

FLEURDINDE, *faisant la révérence au public.*

Fin du quatrième acte:

(*Chacun rentre chez soi. Musique. Le théâtre change.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

QUEXADI, *seul.*

Ils m'ont conduit ici, j'en suis saisi, transi;
Ma perruque déjà sent un peu le roussi...
Tenter de s'éloigner... c'est la chose inutile.
Ici des argousins, là des sergens de ville,
D'un bureau de police, ornement obligé,
Comment échapperai-je à ce chien enragé,
Dont l'ame est mille fois plus noire que la barbe?
Sa présence me vaut une once de rhubarbe.
Il est si repoussant, lorsqu'il entre en fureur,
Qu'il ferait accoucher une femme de peur!

SCENE II.

LATULIPE, QUEXADI.

(*Latulipe entre avec une canardière.*)

LATULIPE.

Je viens pour procéder à l'interrogatoire.

QUEXADI.

Ciel! une canardière, au lieu d'une écritoire!
Mais c'est une torture. une inquisition...

LATULIPE.

Quexadi!

QUEXADI.

Me voici!

LATULIPE.

Sois à la question.

QUEXADI.

J'y suis.

LATULIPE.

Dans le couvent des Victimes cloîtrées,
Où sans billet d'auteur Jean-Jean eut ses entrées,
Que s'est-il passé?

QUEXADI.

Rien.

LATULIPE.

Retiens ces mots, vieillard,
Tu vois cet instrument redoutable au canard;
Je n'en manque pas un, et si mon œil t'ajuste...

QUEXADI.

Je suis mort!

LATULIPE.

Pas encor... silence! et réponds juste.
Jean-Jean sait-il qu'il est un produit du hasard?
Mon vieux coquin de père a-t-il à son bâtard...

QUEXADI.

Ton père à ce sujet n'a pas fait de harangue,

Dans son étui ton père a renfermé sa langue.

LATULIPE, *armant et ajustant.*

Tu mens... crac...

QUEXADI.

J'ai dit vrai.

LATULIPE, *désarmant.*

Cric... Alors pourquoi donc
Le don de ce bâton, orné de ce cordon?

QUEXADI.

Pour qu'il se défendît au sein d'une bagarre.

LATULIPE, *armant son fusil.*

Tu mens... crac...

QUEXADI.

C'est vrai.

LATULIPE, *désarmant.*

Cric... Ainsi le vieil avare
N'a pas touché deux mots de la succession?

(*Quexadi fait signe que non; Latulipe fait signe d'armer, Quexadi persiste, Latulipe désarme.*)

Je veux bien te laisser la respiration.

(*Quexadi se jette à ses genoux.*)

Je t'ai dit, vieux grigou, que je te faisais grâce;
Jean-Jean paiera pour tous...

QUEXADI.

« Par vos pieds que j'embrasse,
» Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur,
» Ma mort m'épargnera la vue et la douleur;
» On ne me verra point survivre à votre gloire...
» Si vous allez commettre..» Au diable la mémoire!
Je débite à présent du Burrhus... et pourquoi?

LATULIPE.

La situation t'emporte malgré toi.

QUEXADI.

Quand je devrais, vois-tu, dans cette humble posture
User mon casimir jusques à la doublure,
Je reste en faction.

SCENE III.

LES MÊMES, JEAN-JEAN, FLEURDINDE.

JEAN-JEAN, *entrant.*

Je viens te relever.

(*Il le relève.*)

LATULIPE.

De Poissy comment donc as-tu pu te sauver?

JEAN-JEAN.

Par la porte.

LATULIPE.

Ah! c'est vrai.

QUEXADI, *à lui-même.*

C'est la scène cinquième,
Je puis abandonner ce cher enfant que j'aime...

(*A Jean-Jean.*)

Jean-Jean, bien du plaisir avec ce loup-garou;
Vous me rappellerez, s'il faut boucher un trou.

SCENE IV.

LATULIPE, FLEURDINDE, JEAN-JEAN.

LATULIPE

A nous deux maintenant.

(*A Fleurdinde.*)

Quant à toi, bonne apôtre,
Gare à ton casaquin...

FLEURDINDE, *indignée.*

Vous en êtes un autre...

JEAN-JEAN.

Voici le fait, Fleurdinde, à peine en son printems,
Par la septième chambre est condamnée à tems.

FLEURDINDE, *à Latulipe en le câlinant.*

Par un mensonge, un faux, vous pourriez, Latulipe,
Faire casser l'arrêt comme un tuyau de pipe.

LATULIPE.

Je le peux.

(*A Jean-Jean.*)

Et de plus dis un mot, je le veux...
Saisis l'occasion.

JEAN-JEAN.

Je la prends aux cheveux.

LATULIPE.

Fleurdinde deviendra blanche autant qu'elle est [blonde,
Si tu veux t'en aller...

JEAN-JEAN.

Où ça?

LATULIPE.

Dans l'autre monde.

JEAN-JEAN.

Au Pérou?

LATULIPE.

Non, dans l'autre.

JEAN-JEAN.

Au Mississipi?

LATULIPE.

Non,
Dans l'autre.

JEAN-JEAN.

Au Congo?

LATULIPE.

Non, dans l'autre.

JEAN-JEAN.

Mais où donc?
Est-ce au Massachusset? est-ce à Chandernagore?

LATULIPE, *avec fureur.*

Dans l'autre.

JEAN-JEAN.

Ah! je comprends l'horrible métaphore...
Merci, j'aime bien mieux demeurer ici-bas...

FLEURDINDE.

Ah! laissez-vous toucher!

LATULIPE.

Non...

FLEURDINDE.

J'embrasse vos bas.

JEAN-JEAN.

Fanfan, je vous dirai des tirades superbes,
Et pour votre dîner, je jouerai des proverbes ;
Tenez, pour commencer, je vais vous dire ici,
Ce qu'au Gymnase on a justement applaudi.

(*Imitation de Ferville.*)

FLEURDINDE. Eh bien ?

LATULIPE. J'aime mieux qu'il s'en aille.

JEAN-JEAN. Eh bien ! encore autre chose.

(*Imitation d'Arnal.*)

LATULIPE, *furieux.*

Pour la deuxième fois, d'elle je te sépare,
Ou bien à l'instant même, elle entre à Saint-Lazare.
Pars !

JEAN-JEAN.

Et si je ne veux pas ?

LATULIPE.

Alors, dis-moi comment
Nous allons faire ici, pour notre dénoûment?

(*Ils cherchent tous trois; on entend en dehors l'air:* Venez à mon secours!)

FLEURDINDE. Je crois qu'il nous arrive du renfort.... Ah ! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que tous ces moricauds-là !.. on dirait qu'ils ont été trempés dans une bouteille à l'encre...

SCENE V.

LES MÊMES, CRÉCOQUIN, *porté sur une planche par des Bédouins*; *il est lui-même en Bédouin*; BÉDOUINS, PEUPLE, TOUS LES PERSONNAGES.

(Marche sur l'air favori des Bédouins à la Porte-Saint-Martin. Des jongleurs et sauteurs précèdent Crécoquin et font des tours.)

CRÉCOQUIN, *après la marche.*

Je me suis fait Bédouin. C'est par des tours de force
Qu'aujourd'hui le public et se prend et s'amorce.
Que Fleurdinde et Jean-Jean deviennent frère et sœur.
Je t'arrache Jean-Jean à ce cruel farceur.
Dès aujourd'hui deviens un artiste atlastique,
Je te fais débuter dans leur troupe élastique.

JEAN-JEAN.

Et Fleurdinde ?

CRÉCOQUIN.

Ah! Fleurdinde... Eh bien! elle sera...
Elle sera, ma foi, tout ce qu'elle voudra.

(*Fleurdinde s'incline avec reconnaissance.*)

CRÉCOQUIN, *au public, après les exercices.*

Messieurs :
Je suis le bon génie en aide à maint poète,
Qui vient tout dénouer par un coup de baguette.
Qu'importe, si l'auteur à plaire est parvenu?
Est-ce moins un plaisir parce qu'il est connu?
Car après tout ce drame est écrit sans emphase;
De l'esprit... il y en a presqu'autant qu'au Gymnase.
Esprit qu'avec talent fait valoir chaque acteur,
L'un naturel et franc, l'autre plein de chaleur.
Et ce gentil Pcblo, qui sous l'habit d'un moine,
Jadis aurait tenté jusqu'à feu saint Antoine...
Si Beaumarchais le fit sous un habit mondain,
C'est de la grâce encor, c'est encor Chérubin...
Le Théâtre Français, heureux dans chaque lutte,
Offre un espoir nouveau dans celle qui débute.
Ce n'est pas Mars, oh non! mais c'est toujours charmant.
On nous donne une perle au lieu d'un diamant...
Heureux si du reflet de la pièce applaudie,
Un rayon peut jaillir sur notre parodie...
Si, malgré les bravos prodigués à don Juan,
Il vous en reste encor quelques-uns pour Jean-Jean.
Nous nous sommes permis de malignes attaques,
Eh bien! punissez-nous en nous donnant des claques.

(*La musique reprend. Les Bédouins font encore quelques tours. Pyramide humaine.*)

CHŒUR GENERAL.

Comme c'est nouveau !
Oh!
Que c'est beau !
Quel pinceau
Peut rendre un tel tableau ?
Tout badaud,
Bien haut
Doit faire écho
Et crier subito
Bravo ! bravo !

(*La toile baisse.*)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



LA
SONNETTE DE NUIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Brunswick, Barthélemy et Lhérie.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 27 novembre 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
COFFIGNON, apothicaire,	MM. Parent.	Mme. COQUARD,	Mme Chéza.
DAVID, clerc de notaire,	Lemaire.	SÉRAPHINE, sa fille, femme de Coffignon,	Mlle Pauline.
COQUARD,	Lebel.	Invités.	
CABASSOL, garçon de boutique de Coffignon,	Raymond.		

La scène se passe aux Batignoles, chez Coffignon.



Le théâtre représente une arrière-boutique : une table, une armoire, un paravent, un guéridon sur lequel se trouve un cabaret de porcelaines. — Au fond, la boutique d'un apothicaire. — Portes de droite et de gauche — Une sonnette au-dessus de la porte.



SCÈNE I.

COFFIGNON *en habit de marié, le bouquet au côté,* COQUARD, MAD. COQUARD. *Ils entrent en scène par la porte de droite.*

COFFIGNON. Ma belle-mère et mon beau-père... vous m'avez pincé le bras dans le bal pour m'attirer dans mon arrière-boutique.... nous y voici !.. parlez.

COQUARD, *s'apprêtant à parler.* Qu'est-ce que je voulais donc dire ?.. ah ! rien.

MAD. COQUARD, *l'interrompant.* Ce n'est pas ça !.. mon gendre, au moment solennel de vous livrer notre fille Séraphine, nous avons besoin d'épancher nos inquiétudes de père et de mère dans votre sein.

COFFIGNON. Ne vous gênez pas ! épanchez !.. épanchez !..

MAD. COQUARD. Vous devez comprendre les alarmes qu'éprouvent toujours de tendres parens au moment de se séparer de leur enfant chéri pour la remettre entre les bras d'un étranger.

COFFIGNON. Un étranger ?.. Je suis Français !.. Polycarpe Coffignon, né en 1785... et aujourd'hui apothicaire aux Batignoles... Je suis inventeur breveté des pilules contre la coqueluche et les maladies de la voix... pilules que j'ai surnommées tricolores pour en assurer le débit !..

MAD. COQUARD. Vous ne me comprenez pas, mon gendre ! promettez-nous encore de rendre notre fille heureuse... elle le mérite sous tous les rapports... elle est douce, sensible, obéissante.... et vaccinée... mais dites donc un mot, M. Coquard.

COQUARD. Qu'est-ce que je voulais donc dire ?.. ah ! rien !..

COFFIGNON. Oui, ma Séraphine est un ange !.. aussi j'ai la chair de poule en son,

sant qu'il faut demain à six heures du matin que je m'élance de la couche nuptiale pour monter en diligence...

MAD. COQUARD. Ne pouvez-vous retarder ce voyage ?..

COFFIGNON. Impossible... dans trois jours il faut que je sois à Lyon pour assister à la levée des scellés et prendre ma part de l'héritage de feue ma tante... j'ai toute confiance dans mes parens... mais je crains qu'ils ne me chipent quelque chose... Aussi je veux être là...

Air de Joseph.

Croyez que j'ai l'ame chagrine,
De ce brusque et fatal départ.
Il faut quitter ma Séraphine
Quand sonneront six heures moins un quart.
Pour éviter ce voyage nécessaire
Depuis huit jours, je cherche là !..
Mais quoi que j'sois apothicaire,
J'n'ai pas trouvé de r'mède à ça.

Mais à mon retour on rattrapera le temps perdu !.. N'est-ce pas, papa Coquard.

Il le frappe sur le ventre.

COQUARD. Qu'est-ce que je voulais donc dire ?.. ah ! rien!

MAD. COQUARD. Allons, je vois que ma fille sera heureuse avec vous... Aussi je n'ai plus d'inquiétudes... livrons-nous à la joie et à la folie... Votre bal est charmant... h! vous avez bien fait les choses.

COFFIGNON. Je le présuppose!.. pour garnir le buffet... j'ai des échaudés, des cervelas et autres choses légères... J'ai trois sortes de rafraîchissemens... du vin pour les hommes... de l'eau rougie pour les femmes, et de l'eau clarifiée pour les enfans.

MAD. COQUARD. Eh bien !.. malgré ce luxe asiatique... il manque quelque chose à votre bal !...

COFFIGNON. Quoi donc?

MAD. COQUARD. Le cousin de Séraphine, ce petit farceur de David!

COFFIGNON. Votre neveu !.. n'est-ce pas? je ne peux pas le souffrir, ce méchant clerc de notaire... il ne me rencontre jamais sans me faire un tas de mauvaises plaisanteries sur ma profession et mes opinions... Non, parce que ce monsieur court les théâtres de Paris, il nous goguenarde... il nous méprise... il croit, le diable m'emporte, qu'aux Batignoles nous sommes des sauvages, avec des plumes, une massue... on est civilisé aux Batignoles...

MAD. COQUARD. Moi, je le trouve charmant.

COFFIGNON. Je passe encore l'éponge sur son caractère... mais si je ne l'ai pas invité à ma noce... j'ai d'autres raisons... Je sais qu'il aime Séraphine, et qu'il ne se gênerait pas pour me... je ne veux pas qu'il pousse jusque-là le calembourg.

MAD. COQUARD. Taisez-vous, gros jaloux!.. un enfant comme lui !..

On entend rire aux éclats dans la coulisse.

COFFIGNON. Tenez! les entendez-vous là-dedans?.. vous voyez bien qu'on s'amuse sans lui...

SCÈNE II.

Les Mêmes, CABASSOL

CABASSOL, *entrant en riant.* Satané farceur!.. va!.. oh! patron, si vous saviez? Figurez-vous que nous étions en train de faire la queue du chat... Tout à coup la porte de l'escalier s'ouvre, un sergent de ville paraît!.. consternation générale! Il nous dit : « Je vous assomme de vous disperser. » Là dessus, chacun prend son chapeau, son schall, ses socques et son parapluie, lorsque le sergent de ville ôte son habit... arrache ses moustaches et met son nez dans son gousset... c'était... M. David !..

COFFIGNON, *consterné.* David ici ?..

MAD. COQUARD. Impayable ! !

CABASSOL. C'est pas tout... il avait semé dans le bal des pois fulminans... Je les ai ramassés... tenez! les v'là...

COFFIGNON. Je ne quitte plus madame Coffignon.

Il va pour sortir, on entend un air de galop, madame Coquard le saisit par le bras.

MAD. COQUARD. Oh ! le galop ! j'en suis folle ?.. mon gendre il faut que vous me le fassiez danser.

Air d'Amédée de Beauplan.

C'est le galop, *bis.*
Qui fait le bonheur de la vie!
Par un galop
Aussitôt,
De trente ans je suis rajeunie;
Quoique j'effleure cinquante ans,
Que je sois mèr' de huit enfans,
J'ai gardé mes jeunes sentimens...
Non, vous ne pourrez pas, mon gendre m'chapper,
Avec vous, aujourd'ui, moi je veux galopper.

(Les premiers galopeurs paraissent en faisant le tour du théâtre. Madame Coquard entraîne Coffignon et se met en tête des danseurs.)

REPRISE EN CHOEUR.

C'est le galop, etc.

(Tous sortent par la porte de gauche; David et Séraphine, qui étaient les derniers, s'arrêtent subitement sur le devant de la scène... — Ils restent seuls.)

SCÈNE III.

DAVID, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE. Allez donc, mon cousin!.. vous restez là en route...

DAVID. Chut!.. taisez-vous, ma cousine, je l'ai fait exprès pour avoir un peu de dialogue avec vous.

SÉRAPHINE. Ah! je comprends!.. c'est pour machiner encore une nouvelle farce...

DAVID, *gravement*. Il ne s'agit plus ici de faux nez, de pois fulminans, de sergent de ville et autres inconvenances. Je me suis dépouillé de la peau de farceur... Vous voyez devant vous l'amant irrité qui vous demande compte de votre conduite. Pourquoi vous êtes-vous mariée sans mon consentement?

SÉRAPHINE. Pourquoi? parce que vous êtes un monstre, un volage, un perfide... oui, oui, faites vos grands yeux... M. Coffignon m'a prouvé, il y a un mois que vous aviez une maîtresse.

DAVID. Une maîtresse, moi? ça n'est pas vrai... j'en avais deux... c'était pour m'étourdir, j'avais tant de chagrin de vos fiançailles, et pour me consoler tout à fait j'étais sur le point d'en prendre une troisième... vous voyez si je vous aime!

SÉRAPHINE. Quoi! vraiment, vous m'aimiez autant?

DAVID. Vous ne vous rappelez donc pas les tendres sermens que nous nous sommes faits?

Air : *Sommeiller encor ma chère.*

Vous me juriez amour, tendresse,
J'promettais d'vivre sous vot' loi
Avez-vous tenu la promesse
De n'jamais épouser que moi...
Etre si jeune, si gentille
Et dévoiler un si triste défaut.
Quoi le serment d'un' jeune fille
Est comm' celui... de gens très comme il faut.

Et ces vers romantiques à la manière de M. Victor Hugo, que j'ai faits pour vous... vous ne vous les rappelez pas?.. elle ne se rappelle pas les vers romantiques à la manière de M. Victor Hugo que j'ai faits pour elle? *(Frappant sur son cœur)*. Ils sont toujours là!

Mon cœur quand il pense à ma belle
Bêle,
Et flambe hélas! comme un réchaud
Chaud...
Car celui qui, d'amour extrême,
Aime,
Brûle et soudain se sent d'effroi
Froid.
Ma belle a le teint de l'opale
Pâle!
Et mon cœur, quand elle sourit,
Rit.
Que Coffignon qui s'en étonne,
Tonne,
Je ris de ce rival pané,
Né
Sous le signe du capricorne.
Corne!
Et cent fois plus que Triboulet
Laid!
Non, tu n'auras pas ma sultane,
Ane.
Tu respecteras mes amours,
Ours.
Sur ses sentimens tu t'abuse,
Buse...
L'amour te trouble le cerveau.
Veau.
Tu seras témoin de ma joie,
Oie,
Aussi vrai que je suis d'Elbeuf,
Bœuf.

En voilà des vers!

SÉRAPHINE. Dame!... aussi monsieur Coffignon nous a tant dit de mal devous...

DAVID. Il m'a calomnié!.. le lâche... mais je m'en vengerai... je m'attache à lui, je serai son vampire, son cauchemar, son Méphistophélès... d'abord, je casse les carreaux de sa boutique, je mêle toutes ses drogues... je donne la liberté à ses sangsues... amnistie pleine et entière à toutes ses sangsues... je change les étiquettes de ses bocaux... on viendra lui demander,— Monsieur, une once de pâte de guimauve? il servira de la farine de moutarde;—Monsieur, six sous de quinquina? il donnera de la pommade concombres de il perdra toutes ses pratiques; il sera réduit à faire banqueroute... et l'apothicaire ne pouvant plus faire ses affaires, tombera dans la misère, et mourra, j'espère, sur une terre étrangère...

SÉRAPHINE. Dieux! quelle colère!

DAVID. Et ce sera en Angleterre... je suis exaspéré en songeant que tout à l'heure mon infâme rival va tous nous chasser d'ici.

Air : *Ah! daignez m'épargner le reste.*

Il va s'trouver seul avec vous,
J'vois déjà l'amour qui l'transporte;
Il entr' là-d'dans, met les verroux
Et pour tous condamne sa porte;
Alors l'horrible Coffignon
Ote cravate, habit et veste...
Avec précipitation
Il met son bonnet de coton...
Ah! daignez m'épargner le reste...

SÉRAPHINE. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire?

DAVID. Vous ne comprenez pas?.. quelle innocence!.. Et penser que cette colombe sera la proie de ce vautour d'apothicaire... ça ne doit pas être, et cela ne sera pas.

SÉRAPHINE. Vous m'effrayez, mon cousin... Comment? je vais être là-dedans la proie d'un vautour... Expliquez-moi comment?

DAVID, *à part*. Oh! fameux... je vais si bien le lui expliquer, que l'autre n'aura plus rien à lui apprendre (*Haut*). D'abord, il s'approchera de vous et il vous dira : Séraphine, permets qu'un chaste baiser... (*Il l'embrasse*). Permets que deux chastes baisers. (*Il l'embrasse encore*). Tiens, apothicaire, comme je ravage ta propriété... je t'en fais avaler des pilules.

David se jette aux genoux de Séraphine... Coffignon paraît au fond.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, COFFIGNON.

COFFIGNON. Qu'est-ce que je vois là?

SÉRAPHINE, *à part*. Grands dieux!

DAVID, *bas*. Restons comme ça, n'ayez pas l'air d'avoir l'air.

COFFIGNON, *criant*. Au secours! à la garde! au feu!..

SCÈNE V.

Les Mêmes, COQUARD, MAD. COQUARD, CABASSOL, Invités.

CHOEUR.

Air *de Gribouille.*

Pourquoi ces cris et ce tapage?
Mais qui cause ici vos frayeurs?
Nous voici, reprenez courage,
Voyez en nous des défenseurs.

COFFIGNON. Tenez, regardez!.. il est encore à ses pieds.

TOUS. Quelle audace!

DAVID, *toujours à genoux*. En voilà une bonne!.. non! je parie que vous croyez que je suis à ses genoux... le fait est que ça y ressemble un peu... Comment, vous ne devinez pas que nous répétions une scène, pour la jouer devant vous, et finir gaîment la soirée... et voilà Monsieur... qui, sous le prétexte qu'il est le mari, vient faire des histoires...

MAD. COQUARD. Vous êtes visionnaire, mon gendre.

TOUS. Oui, vous êtes visionnaire.

MAD. COQUARD. Chercher querelle à ce bon David, qui se donne tant de peine pour nous amuser!.. Allons, David, jouez-nous la scène...

TOUS. Oui. La scène... la scène...

COFFIGNON. Je me permettrai de faire remarquer qu'il est bientôt minuit, et que je pars à six heures du matin.

TOUS. La scène!... la scène...

DAVID, *à part*. Je ne sais pas trop ce que je vais leur dire..Ah!... c'est ça... c'est un peu vieux, mais c'est toujours assez bon pour un apothicaire... (*Haut*) C'est une pièce nouvelle que l'on doit donner à la Porte Saint-Martin. Il y a trois rôles principaux... Je joue le rôle de.... elle joue le rôle de la.... vous jouez le rôle du...

COFFIGNON. Ça doit faire trois beaux rôles.

DAVID. C'est une tragédie en 25 actes, avec prologue et épilogue; elle a pour titre l'*Alphabet*.

Le prince I. J. K. L. adore la princesse N. O.; il en est tendrement aimé... Malheureusement il a pour rival l'abbé P. Q. (*A Coffignon*) C'est vous qui faites l'abbé P. Q. La princesse N. O. était voluptueusement couchée sur une ottomane, lorsque l'abbé P. Q. entre, se jette à ses pieds et lui déclare son amour... Le prince arrive et ordonne à l'abbé de se retirer: A. B. C. D. L'abbé furieux lui répond : E. F. Il ne le prononce pas... mais on entend bien E. F. Le prince lui montre ses armes en lui disant : G. H. L'abbé se retire. Le prince I. J. K. L. se jette alors aux genoux de la princesse et lui dit : I. J. K. L. M. N. O. Silence! reprend la princesse; P. Q. R. S. T. Le prince appelle U. V. X. Y... Ce sont les capitaines des gardes.. Tranchez-lui la tête... Z. Il ne faut pas savoir l'A. B. C. pour comprendre ça...

On entend sonner minuit.

COFFIGNON, *à part*. Voici l'heure du berger!... (*Haut*) Mes amis, j'ai bien du plaisir à vous voir, mais j'en aurais davan-

tage si vous vouliez bien vous en aller... J'ai à parler à mon épouse.

SÉRAPHINE, *se jetant dans les bras de sa mère, et pleurant.* Maman!..

DAVID, *bas à Séraphine.* Soyez tranquille, ma cousine, je veille sur vous... personne ne vous tourmentera cette nuit.

COFFIGNON. Hein! qu'est-ce que c'est?

DAVID. Rien... je lui parlais politique.

COFFIGNON. Beau-père, belle-mère, votre chambre est prête, là-haut!

DAVID. Et moi je retourne à Paris.

COFFIGNON, *à part.* Bon débarras!..

MAD. COQUARD, *à son mari.* M. Coquard, au moment de vous séparer de votre enfant, adressez-lui quelques mots.

COQUARD, *s'approchant de sa fille.* Qu'est-ce que je voulais donc dire?.. Ah! rien!..

MAD. COQUARD. Cela suffit. (*A Séraphine*) Viens, mon petit chou.

Elles entrent toutes deux dans le cabinet à droite; madame Coquard retire la clé.

COFFIGNON, *aux invités.* Maintenant...

Air : *Allez-vous-en gens de la noce.*

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous.

TOUS.

Allons-nous-en, gens de la noce,
Allons-nous-en, chacun chez nous.

DAVID, *à part.*

Envers toi je serai féroce,
Là-dedans tu n'entreras pas.
Ici, Colas,
Tu resteras,
Tu veilleras
Tu pesteras,
Tu fumeras,
Tu gèleras,
Tu t'morfondras.

COFFIGNON, *allant à lui.* Qu'est-ce que vous dites?

DAVID. Moi, rien, il fait bien chaud!.. Quelle heure est-il?

Allons-nous-en gens de la noce,
Allons-nous-en chacun chez nous.

Reprise générale. Tout le monde sort.

SCÈNE VI.

COFFIGNON, CABASSOL.

COFFIGNON. Dieu merci! les voilà partis, mon rôle de mari va commencer... C'est drôle, Cabassol..

Air *de l'Apothicaire.*

Au moment où j' vais être heureux,
Je n' sais en moi ce qui se passe;
Au lieu d'brûler de mille feux,
Je tremble, et mon cœur est de glace.
Je reste là tout interdit,
D'amour, de crainte, je tressaille...
Je ressens c' qu'éprouve un conscrit
Le premier jour d'une bataille.

CABASSOL. Vous aurez trop bu de cidre, ça se passera.

COFFIGNON. Maintenant, procédons au déshabillé du marié... Cabassol, tu vas me servir de femme de chambre.

CABASSOL. Tiens, j'ai cru entendre la sonnette de nuit.

COFFIGNON, *la regardant.* Tu vois bien qu'elle ne remue pas, imbécile!.. tu me fais des peurs... il ne me manquerait plus que d'être dérangé.

CABASSOL. Ne vous levez pas, j'irai servir la pratique.

COFFIGNON. Impossible!.. la circulaire de M. le maire est positive... vû les nombreux accidens arrivés dans la commune, le pharmacien est requis de servir ses drogues lui-même pendant la nuit.. J'espère qu'on me laissera tranquille aujourd'hui... Ote-moi mon habit... Maintenant, ma belle-mère va sortir; je passe derrière ce paravent à cause des mœurs. (*Il se cache derrière le paravent.*) Otons mon gilet... ma cravatte... mes bretelles. Cabassol, cherche-moi mon bonnet de coton... ma robe de chambre... Bon! voilà mon argent qui roule... Bien! j'ai cassé le verre de ma montre..

SCÈNE VII.

Les Mêmes, MAD. COQUARD.

MAD. COQUARD. Mon gendre, je viens vous annoncer... Eh bien! où est-il donc?

COFFIGNON. Je suis là, belle-mère

MAD. COQUARD, *voulant entrer.* Mon gendre, voici la clef.

COFFIGNON. Arrêtez! je ne suis pas visible... au nom de la pudeur, ne m'approchez pas.

MAD. COQUARD. Je comprends... à cinq heures et demie nous descendrons vous éveiller, à cause de la diligence.

COFFIGNON. Soyez tranquille, je ne dormirai pas.

MAD. COQUARD. Voyez-vous ça... bonne nuit... petit cupidon.

Elle remet la clef à Cabassol, et elle sort par le fond.

COFFIGNON, *sortant du paravent. Il est en robe de chambre, et en bonnet de coton.* Cabassol, comment me trouves-tu ?

CABASSOL. C'est étonnant comme vous lui ressemblez!..

COFFIGNON. A qui ?

CABASSOL. Je ne sais pas, mais vous lui ressemblez beaucoup.

COFFIGNON. Tais-toi intrigant! Donne-moi ton bougeoir et la clé... Cabassol... Cabassol! va te coucher.

Cabassol sort à gauche; Coffignon va pour entrer chez sa femme. — On sonne.

COFFIGNON. Allons, bon, voilà qu'on sonne, à présent. (*On sonne plus fort*). On y va! on y va!.. ne t'impatiente pas, bibiche.

SCÈNE VIII.

COFFIGNON, DAVID, *habillé en jeune femme.*

DAVID. Ah! mon Dieu, que vous êtes lent à ouvrir!

COFFIGNON. Que désirez-vous, madame?

DAVID. Je vous demande pardon de venir vous déranger si tard, et de me présenter dans un tel négligé... mais quand on souffre, voyez-vous...

COFFIGNON. Je ne suis pas médecin, madame.

DAVID, Je sors de chez le mien... je ne l'ai pas trouvé... et à défaut de médecin, on va tout naturellement chez l'apothicaire... Donnez-moi donc quelque chose.

COFFIGNON. Que je sache au moins ce que vous avez.

DAVID. Donnez-moi d'abord quelque chose.

COFFIGNON. Ce serait imprudent... Dites-moi auparavant ce que vous éprouvez?..

DAVID. Je ne sais... un malaise général... des pesanteurs de tête... des éblouissemens... et depuis quelque temps j'ai des envies... Je mangerais bien une pomme.

COFFIGNON. Je vois ce que c'est... vous êtes mariée?

DAVID. Oui, monsieur.

COFFIGNON. Alors, réjouissez-vous... vous avez une bonne nouvelle à annoncer à votre mari.

DAVID, *pleurant.* Ah! mon Dieu! je vais être mère?.. quel malheur! je suis une femme perdue!

COFFIGNON. Comment celà?

DAVID. C'est que vous ne savez pas, mon mari est en Amérique depuis trois ans... Ah! ah! ah!

COFFIGNON, *cherchant à l'éconduire.* Madame, c'est fâcheux, mais je ne puis rien y faire.

DAVID. J'ignore comment cela est arrivé... figurez-vous que trois mois après le départ de mon mari... Ah! je mangerais bien des anchois...

COFFIGNON, *ennuyé.* Je ne tiens pas les commestibles.

DAVID. Pour me distraire un peu j'étais allée à la fête de Vincennes, avec une de mes amies, après avoir tiré des macarons et acheté deux mirlitons... comme nous savons monter à cheval, nous louons deux ânes... deux amours d'ânes! et nous voilà à galoper dans le bois comme deux petites folles... Oh! je mangerais bien une sardine... non : v'là que ça se passe... tout à coup mon âne prend le mors aux dents... je tombe par terre, ma jambe reste dans l'étrier...mon âne allait toujours... précisément ce jour là il faisait beaucoup de vent, c'était fort désagréable... à mes cris accourent deux militaires... un soldat du train et un garde municipal, ils me remettent sur mon âne, et cela sans rire, monsieur, ce qui est étonnant chez le soldat français.. c'est ainsi que commença notre connaissance... Nous allâmes tous quatre à la danse, et le soir comme ces messieurs étaient très galans, ils nous offrirent de nous ramener à pied jusqu'à la barrière; en chemin je me retourne, je ne vois plus ni Aglaé ni son cavalier; le municipal me dit : (*Imitant la voix d'un soldat.*) «Cupidon leur aura commandé une conversation à gauche.» Nous voilà à la barrière : cocher, dit-il à un fiacre, ouvre ta portière; moi, je refusai d'abord, parce que à onze heures dans un fiacre, merci! enfin il me pressa tant que j'acceptai...

Air : *Simple soldat, né d'obscurs laboureurs.*

Il m' tint d'abord des propos très polis
Jusqu'au boul'vart de la Bastille,
Puis arrivés au boul'vart St-Denis
Il osa m'dir' qu' j'étais fraîche et gentille,
Au boulevart Montmartre, entreprenant,
Il m'exprima son amoureuse peine;
Je n' sais c' qu'il m' dit au boulevart de Gand.
Mais je m' rappell' que le cœur repentant,
J' pleurais au boul'vart d' la Mad'leine,
Je pleurais comme un' Madeleine.

Ah! je boirais bien du kirch!

COFFIGNON. Madame je ne puis pas vous écouter pendant toute la nuit... quand vo

tre mari reviendra, vous vous arrangerez avec lui.

DAVID. Je l'espère? d'ailleurs, il est bon enfant... il se chargera du mien...

Air : *L'amour ainsi qu' la nature.*

D'puis trois ans loin d' sa boutique
Quoi qu'il soit en Amérique,
Je lui soutiendrai pourtant;
Qu'il est le pèr' de l'enfant.

COFFIGNON.

L'Océan la chose est sûre,
Trop long-temps vous sépara.

DAVID.

L'hymen, ainsi qu' la nature,
N' connaiss'nt pas ces distanc's-là?

Ah! je mangerais bien des cornichons... un simple cornichon.

COFFIGNON. Vous le voyez, je ne puis vous satisfaire... à l'avantage de vous voir?

DAVID. Il m'en faut! il m'en faut un absolument, ou je vais avoir une attaque de nerfs.

COFFIGNON. Remettez ça à demain.

DAVID, *tombant sur une chaise.* Je ne m'en irai pas, je veux un cornichon, trouvez m'en un, vous me refusez? ah! les nerfs.

Il feint de se trouver mal.

COFFIGNON. Bon! voilà qu'elle se trouve mal à présent, je ne puis pas la laisser sans secours... vite! dans ma boutique de l'éther. (*Allant à la porte de sa femme.*) Ne t'impatiente pas bibiche!

Il sort par le fond.

SCENE IX.

DAVID, *seul.*

Le voilà parti, maintenant, exécutons mon projet... (*Il va vers la chambre.*) Ah! diable! pas de clé, comment faire?.. Séraphine... elle dort; je vais être obligé de quitter la place, et pendant mon absence ce Coffignon ne se gênera pas... quel moyen employer?.. Ah! j'y suis... attends, attends! a pothicaire... tu n'es pas au bout de tes peines, je vais te donner de la besogne pour t'occuper, jusqu'à ce que je revienne... vite à l'ouvrage; d'abord cette armoire devant la porte nuptiale, ce guéridon dans le milieu de la chambre, les chaises de ce côté... maintenant, tu seras bien habile, si sans chandelle tu ne te perds pas dans ta chambre... je l'entends!

Il souffle la chandelle. Il fait nuit.

COFFIGNON, *apportant un cornichon dans une soucoupe.* Tenez, madame... (*Il se heurte contre une chaise.*) Ah! que c'est bête d'avoir éteint la chandelle, où êtes-vous donc?

DAVID. Par ici, je viens d'avoir une crise et j'aurai renversé le chandellier; c'est égal, merci! ça va mieux; je n'ai plus envie que d'une chose, c'est d'aller me coucher.

COFFIGNON. Et moi aussi.

DAVID, *à part, avec la voix d'homme.* Prends garde de le perdre... (*Haut.*) Mais reconduisez-moi, je n'y vois goute.

COFFIGNON. Venez de ce côté... (*Ils se cherchent, il le reconduit vers la porte du fond.*) Bonsoir, madame.

DAVID. Dormez bien, monsieur.

SCÈNE X.

COFFIGNON, *seul.*

C'est ce que je vais faire; c'est contrariant cependant de ne pas avoir de lumière... c'est égal! l'amour me guidera, et son flambeau m'éclairera à défaut de chandelle; d'ailleurs, j'irai la nuit les yeux fermés dans mon appartement, je connais les êtres... (*Il se heurte contre le guéridon.*) Qu'est-ce que c'est que ça?.. (*Il met la main sur le guéridon et renverse les porcelaines.*) Bien; voilà que je casse mes porcelaines... c'est drôle! je croyais être au milieu de la chambre et je ne suis qu'au coin, voyons! orientons-nous, ma chambre à coucher est au couchant... c'est par là... (*Il se dirige vers sa chambre.*) Une clé à la porte de ma femme, entrons... (*Il ouvre la porte de l'armoire et entre dedans.*) Que je suis bête! je veux aller me coucher dans mon armoire, ce ne serait guère commode... le fait est que je ne m'y reconnais plus du tout ici! voyons, voyons! la porte est à gauche de l'armoire... bien! (*Il arrive à tâtons vers la rampe.*) Qu'est-ce que ça veut dire? on m'a donc volé ma porte; allons me voilà perdu dans ma chambre... c'est le labyrinthe du Jardin des Plantes.. (*Il appelle.*) Cabassol! Cabassol! il ronfle le misérable... à la fin des fins? ça ne peut pas se passer comme ça... (*Tout en cherchant, il rencontre une table.*) Ah! sur cette table il doit y avoir un briquet. (*Il prend son briquet et le cornichon, il les frappe l'un contre l'autre.*) Allons! bon! je veux faire du feu avec un cornichon, où est mon briquet phosphorique, le voici! (*Il allume la chandelle.*) Dieux! quel désordre! qu'est-

ce qui a changé mes meubles de place? ça ne peut-être que Cabassol... est-ce qu'il serait somnambule?.. n'importe, poussons vite ce meuble et entrons... Dieu de Cythère, je suis à toi... (*Au moment où il met la clé dans la serrure, on sonne.*) Encore! c'est comme un fait exprès... ils se sont donc donnés le mot...et dire que par état, je suis obigé d'ouvrir.

Il va ouvrir.

SCENE XI.

COFFIGNON, DAVID *en grosse redingotte blanche, épais favoris, tête grisonnante, la figure enveloppée d'un large cache-nez.*

DAVID, *d'une voix enrouée.* Est-ce ici que demeure M. Coffignon?

COFFIGNON. Oui, monsieur... mais parlez vite... je suis très occupé.

DAVID. Je suis chanteur de l'Opéra-Comique.

COFFIGNON. Je ne vous entends pas.

DAVID. Je suis chanteur de l'Opéra-Comique... je dois débuter demain dans le *Charme de la voix*, et je n'en ai plus!.. je viens essayer de vos pilules tricolores pour mon cher larynx... c'est mon gagne pain... c'est mon diamant.

COFFIGNON. J'en ai justement là.

DAVID, *le retenant.* Il faut que vous sachiez la cause de mon infortune... j'étais hier de garde... en sortant du poste, une voix superbe, on me met en faction au guichet du Louvre, un courant d'air arrive! plus d'organe, écoutez, je vais filer un son... (*Il essaye.*) Rien, déménagé... moi qui étais plein de sons!

Air *du Verre.*

Hier en singeant le soldat,
J'ai perdu ma voix dans l' service...
En veillant la nuit pour l'état,
J'ai fait ce cruel sacrifice;
On devrait tout d' suite, je le crois,
Prendre en pitié mon infortune,
Puisqu'on achète tant de voix,
On devrait bien m'en céder une.

COFFIGNON, *allant prendre une petite boîte qui est sur une table.* Tenez, monsieur, au plaisir de vous revoir...

DAVID. Je suis impatient d'en voir l'effet... (*Il avale tout le contenu de la boîte.*) Ah! ah! ça fait du bien, c'est étonnant... je sens ma voix qui revient... ah, ah! la voilà la coquinette... (*Il fait des gammes.*) Parfait, parfait; je pourrai me risquer.

Air *de Panseron.*

Sous un ciel pur et sans nuages,
La voile enfin vient de frémir;
On entend siffler les cordages,
Le vent s'élève, il faut partir.
Sois moi fidèle,
Adieu ma belle:
Dès que le printemps reviendra,
Le zéphir me ramènera.

DAVID, *reprenant tout à coup sa voix enrouée.* Une boîte! une boîte!

COFFIGNON, *lui donnant une boîte.* Tenez, tenez, monsieur; mais de grâce, laissez-moi.

DAVID, *après avoir avalé des pilules, reprend peu à peu son organe naturel.* Ah! ah! c'est miraculeux... Monsieur, je veux que vous assistiez demain à mon début.

COFFIGNON, *impatienté.* Impossible! je pars à six heures du matin.

DAVID. Vous m'entendrez dans mon point d'orgue. (*Il fait une gamme.*) Ah! ah! ah!.. (*Reprenant sa voix enrouée.*) Une boîte! une boîte!

COFFIGNON. En voici encore une... au nom du ciel, retirez-vous.

DAVID, *après avoir pris des pilules, et d'une voix naturelle.* Vous m'entendrez, monsieur, dans : *Apollon toujours préside*... sublime! admirable...

Il chante.

Apollon toujours préside
Au choix de mes voyageurs;
Jamais les jardins d'Armide
N'ont vu de tels enchanteurs.

(*Reprenant sa voix enrouée*). Une boîte, une boîte.

COFFIGNON, *exaspéré.* Si vous ne vous en allez pas, je fais appeler le commissaire de police.

DAVID. Je me retire.

Il se dirige vers la porte de la chambre à droite et met furtivement un papier roulé dans la serrure.

COFFIGNON. Eh bien! où allez-vous donc? (*Le poussant vers la porte*). C'est par ici.

DAVID. Pardon, pardon.

Il sort en fredonnant.

SCÈNE XII.

COFFIGNON, *seul.*

Il a bien fait de s'en aller, car ma patience était à bout... Enfin, ma Séraphine, ton époux t'est rendu. (*Allant vers sa chambre à coucher*) Tiens, un papier dans ma serrure! il n'y était pas tout à l'heure... ah!

j'y suis... Séraphine n'ose m'appeler, et elle m'adresse un tendre reproche, qu'elle me fait parvenir par le trou de la serrure : c'est ingénieux !.. c'est délicat !.. (*Il lit le billet*). Ah! mon Dieu !.. qu'ai-je lu ?.. Cabassol !.. Cabassol !..

CABASSOL, *dans la coulisse*. Qu'est-ce qui appelle?

COFFIGNON. C'est moi, viens vite!

CABASSOL, *entrant en baillant*. C'est vous, bourgeois!

COFFIGNON. Tais-toi et réponds !.. qui a mis ce papier dans la serrure?

CABASSOL. Je ne sais pas.

COFFIGNON. Est-ce toi qui a dérangé mes meubles?

CABASSOL. Non, mais c'est vous qui m'avez dérangé?

COFFIGNON. Alors, je n'y suis plus... Ecoute et frémis. (*Lisant.*) « Quelqu'un » que vous avez grièvement offensé veut » tirer vengeance de vous cette nuit; res- » tez debout... ne vous endormez pas.

» Un de vos intimes. »

Qu'en dis-tu, Cabassol?

CABASSOL. C'est effrayant!

COFFIGNON. Mais je n'ai offensé personne... qui pourrait m'en vouloir?

CABASSOL. Bourgeois, vous avez des opinions politiques bien exagérées...

COFFIGNON. Tu m'éclaires! c'est peut-être le bimbelotier d'en face que j'ai dénoncé au dernier recensement de la garde nationale?

CABASSOL. Je n'en répondrais pas.

COFFIGNON. Ou bien le boulanger que j'ai quitté parce qu'il y avait trop de *cricris* dans son pain?

CABASSOL. Que nous sommes bêtes, bourgeois... c'est quelqu'un qui vous prévient de vous méfier de M^r. David.

COFFIGNON. Tu as mis le doigt dessus; c'est ce scélérat de David qui veut me jouer quelque mauvais tour.

CABASSOL. Il ne faut pas vous endormir, bourgeois.

COFFIGNON. Cependant, il est bien dur de rester célibataire la première nuit de ses noces !.. mais, non... il y a un moyen! tu vas prendre mon uniforme et te mettre en faction à ma porte...

CABASSOL, *baillant*. En faction ?.. je sens que je m'endormirais dans la guérite... ah! une idée à mon tour... Comme j'ai le sommeil très léger, je vas semer les pois fulminans de M. David en travers de votre porte... de sorte, que si on veut entrer dans votre chambre au premier... pif, paf, pan, je me lève, je descends, et je tape.

COFFIGNON. Admirable!

CABASSOL. Je les ai encore dans ma poche... vite à l'ouvrage.

Il les met devant la porte de droite.

COFFIGNON. Attention au signal !.. bonsoir, Cabassol! (*On entend sonner violemment*). Voilà déjà les conspirateurs.

CABASSOL. C'est peut-être aussi quelqu'un qui vient chercher un *looch*?

COFFIGNON. Vas voir par le guichet.

CABASSOL, *allant regarder*. C'est une vieille femme.

COFFIGNON. Ça n'en finira donc pas! fais-la entrer, que je me débarasse d'elle bien vite.

Cabassol rentre dans la chambre à gauche.

SCENE XIII.

COFFIGNON, DAVID, *habillée en vieille femme du peuple*.

DAVID, *entrant*. Ah! Seigneur de Dieu! mon Dieu! mon Dieu! Seigneur de Dieu.

COFFIGNON, *à David*. Que voulez-vous?

DAVID. Ah! Seigneur de Dieu! mon Dieu!

Il répète ces mots avec différentes inflexions de voix.

COFFIGNON. Quand vous diriez Seigneur de Dieu pendant deux heures.

DAVID. Vous n'aureriez pas un peu de braise pour mettre dans mon gueux? donnez-moi donc une chaise que je m'assise.

COFFIGNON. Au fait !... Voyons votre ordonnance.

DAVID, *s'asseyant*. Ça prouve bien que j'ai toujours eu du malheur... J'ai d'abord été portière... une maison magnifique, une loge superbe... et v'lan... un sort est jeté sur la maison... Partant, plus d'locataires et plus de bois pour me chauffer.

Air du vaudeville du Porteur d'eau.

Le locatair' donne, à Paris,
Par voie une buche au concierge,
Tous beaux rondins, bien droits et bien choisis;
Avec ça l'hiver on s' goberge.
J'étais heureus' sur mon honneur,
Du sort je bravais les embûches,
J'avais jusqu'au r'tour d' la chaleur
Un épicier, un' bigotte, un danseur...
Et ça me faisait mes trois bûches. (*bis.*)

Alors j'ai quitté la baraque... je me suis fait garde-malade, poseuse de sangsues, et mon mari s'est faite récureur d'égoûts.. c'était depuis long-temps une vocation chez lui.

COFFIGNON, *à part.* En voilà une bavarde !... (*Haut*) Mais tout ça ne me regarde pas... que demandez-vous ?

DAVID. Nous allions très bien... nous nagions dans l'opulence: mais des malheureuses spéculations nous ont fait perdre notre brillante position... Nous avons connu le malheur... mon époux n'a plus eu les mêmes égards à mon égard; pour me consoler, je m' suis adonnée à la loterie, et lui aux liqueurs fortes... ça l'a aigri. Un jour en rentrant il m'a appelée vieille *loque*, je l'ai appelé *muffle*... Il m'a envoyé un coup de poing, j' lui ai r'passé un fer à repasser dans l'estomac. Alors la tendre intimité qui régnait entre nous, elle a disparu...

COFFIGNON. Mais je n'ai pas besoin de savoir tout ça.

DAVID. Fin finale... je me suis faite tondeuse !.. Séraphine Grenouillard, femme Francastor...tond, coupe et va-t-en ville... Si vous avez besoin de moi?..

COFFIGNON. Que me fait votre état?

DAVID. Arrêtez, apothicaire !... ne méprisez pas ma profession? Le chien est l'ami de l'homme, quand il ne le mord pas; il a son intelligence et même son opinion politique comme toutes les autres bêtes... comme vous et moi... aussi je partage mon affection entre ma fille chérie, mon Augustine, et une petite épagneule que j'ai adoptée, autre enfant de l'amour et du hasard... Je voudrais que vous voyiez mon Augustine et ma petite épagneule !... des cheveux noirs magnifiques... et des soies blanches d'une longueur !... Elle pince de la guitare... et elle ne saute jamais sur les chaises... elle a un sourire... avec une petite gueule toute rose... elle chante la romance... et elle aboie quand elle a besoin de sortir.

COFFIGNON. Votre fille ?

DAVID. Non, ma chienne. Tout à l'heure j'étais tranquillement au milieu de mes pensionnaires, v'là mon époux qui rentre et qui veut m' faire une scène sous prétexte que je me laisse faire la cour par l'agent de change d'en face... Il veut me battre... je lui dis : Vous oseriez lever la main sur le beau sexe !... A moi, César... c'est le boule-dogue du boucher... Là-dessus César lui entame le mollet, Francastor lui casse une patte, et ils sont à c't'heure à gémir sur l'pavé, que c'est une pitié... J' viens chercher des médicamens pour tous les deux.

COFFIGNON. Il fallait donc me dire cela tout de suite... Je vais d'abord chercher quelque chose pour votre mari...

DAVID, *le retenant par sa robe.* Du tout... je ne veux pas qu'il soit servi le premier... c'est un vilain homme !... Boule-dogue d'abord.

COFFIGNON. Soit...

DAVID, *le retenant.* Après ça c'est mon mari... c'est une créature humaine... Servez-le le premier...

COFFIGNON. J'y vais.

DAVID, *le retenant.* Eh ben non !... il ne le mérite pas... il a insulté un sexe faible et sans défense... décidément, boule-dogue !

COFFIGNON. Allons, boule-dogue.

DAVID, *le retenant toujours.* Cependant je l'ai tant aimé! il a eu mon premier amour... Allons, va pour lui... non, boule-dogue... Au fait, qu'est-ce qui faut servir ? mon mari ou boule-dogue?

COFFIGNON, *lui prenant le bras.* Vous n'aurez rien ni pour l'un ni pour l'autre... Sortez de chez moi.

DAVID. V'là c' que c'est... Si j'étais une princesse d'Allemagne, vous ne me diriez pas ça... Vous, un pharmacien, vous !.. vous n'êtes qu'un apothicaire... tenez, vous n'êtes qu'une canaille. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

COFFIGNON, *seul d'abord, ensuite* CABASSOL.

COFFIGNON. Maintenant on peut casser la sonnette, je n'ouvre à personne... Me voilà, bibiche...

La lumière à la main, il se dirige précipitamment vers la chambre de droite; il marche sur les pois fulminans qui éclatent avec fracas et laisse tomber son flambeau.

Qu'est-ce que c'est que ça?... Ah! ce sont les pois fulminans !... je n'y pensais plus...

CABASSOL, *habillé ridiculement en garde national, s'élance de sa chambre et tombe à coups de pied et à coups de poing sur Coffignon, en criant* : A la garde !.. au voleur !.. a l'assassin !

COFFIGNON, *criant.* Assez ! assez !.. c'est moi, Cabassol.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, COQUARD, MAD. COQUARD, SERAPHINE et Invités, *entrant par le fond.*

TOUS.

Air de la dame du Lac.

D'où peut venir cette terreur,
Pourquoi criez-vous au voleur?
Ne redoutez aucun danger,
Nous accourons vous protéger.

COFFIGNON, *essoufflé.* Ce n'est rien, mes amis... c'est un malentendu!... Ouf!.. je suis éreinté...

CABASSOL, *riant.* Dites donc, bourgeois, je ne vous ai pas ménagé!..

COFFIGNON. Je vois que je puis compter sur toi... tu m'as fait mal, mais ça m'a fait plaisir.

SCENE XVI.

Les Mêmes, DAVID, *accourant sous son premier costume.*

DAVID. Bonjour mon oncle, bonjour ma tante. Eh bien! mon cousin, qu'est-ce que vous faites donc là? voici la diligence.

Air du vaudeville final de Victorine.

Je viens vous avertir
Que l'heure du départ s'avance,
Voilà la diligence,
Allons, en route, il faut partir.

Au public.

Il tombe de faiblesse,
Dormir est tout ce qu'il voudrait,
Mais je crains que la pièce
Sur vous n'ait produit l'même effet,
Nous sommes tous effrayés,
Que l'indulgence nous conduise,
Et qu'un bravo nous dise
Si vous êtes bien éveillés.

(Reprise en chœur des quatre derniers vers).

FIN.

Imprimerie de J.-R. M[illegible], passage du Caire, 54.

UNE LOI ANGLAISE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Fournier et Thomas Terrier,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique le 21 novembre 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
EUDOXIE DE SANCEY, jeune orpheline.	Mlle Eugénie Sauvage.	Lord EDWARD RUTLAND, pair d'Angleterre.	M. St-Aubin.
ADRIENNE, sa nourrice.	Mme Julienne.	PETERSON, son intendant.	M. Klein.
SEBASTIEN DE PREVERT, jeune artiste, frère de lait d'Eudoxie.	M. Allan.	JOHN, domestique au service du lord.	M. Dorsy.

Le premier acte se passe à Paris, chez Eudoxie. Le deuxième à Londres, dans l'hôtel de lord Rutland.

ACTE PREMIER.

Un jardin; à gauche du public, au rez-de-chaussée, un pavillon servant d'atelier de peinture. — A droite, au fond, la porte d'entrée. — Au premier plan, une table de pierre, un banc, des chaises de jardin.

SCENE I.

EUDOXIE, ADRIENNE.

Au lever du rideau, Eudoxie sort du pavillon, tenant des pinceaux et une palette. — Adrienne est assise auprès de la table et travaille.

EUDOXIE. Quel tourment! ne pas pouvoir faire passer là toutes ses inspirations.

ADRIENNE. Tu en as donc beaucoup depuis quatre heures que tu travailles! allons, en voilà assez, repose-toi quelques instans.

EUDOXIE, *déposant sa palette et ses pinceaux dans le pavillon.* Tu sais bien, ma bonne Adrienne, que ce tableau m'a été commandé.

ADRIENNE. Oui, par cet étranger, ce mylord que l'on dit riche à millions, et qui est venu loger si près de nous, rue de Vaugirard... un beau monsieur... pas fier pour un Anglais... Il vient chez nous presque tous les jours.

EUDOXIE. C'est la preuve de son impatience. Je veux lui faire voir que mon ouvrage avance.

ADRIENNE. Et que ta santé s'en va...

EUDOXIE. Que dis-tu?

ADRIENNE. Oh! depuis deux mois je l'ai bien remarqué; les yeux d'une nourrice valent ceux d'une mère, on ne les trompe pas... tu changes... tu maigris, et ça me désole... car je t'aime comme mon enfant; dam! c'est bien naturel, et puis ta bonté pour moi...

EUDOXIE. Ne parle donc pas de cela

ADRIENNE, *elle se lève.* si fait, j'en parle à tout le monde : Vous voyez bien, j' leur dis, cette belle demoiselle qui a reçu tant d'éducation, qui sait si joliment lire, écri-

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être sur le théâtre : le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

e, faire de la peinture et de la musique, c'est la fille unique d'un marquis, de feu M. de Sancey... elle est née avec des châteaux, des rentes et des domestiques à livrée, comme ceux du mylord d'ici à côté; mais le père a voulu doubler sa fortune et il a ruiné sa fille... Quand je pense à cette abomination-là!..

EUDOXIE. Ah! ma bonne, grâce pour sa mémoire.

ADRIENNE. Si je lui pardonne, c'est parce qu'il en est mort de chagrin. Sans cela... Quant à toi, mon enfant, tu t'es montrée bonne et digne fille... tu as vendu le peu qui te restait pour payer ses dettes; et puis, au lieu de te mettre à la charge de quelque mauvais parent, tu as pris bravement ton parti... tu as voulu vivre de tes talens; et moi, moi qui étais seule aussi dans le monde, depuis que j'avais quitté la maison de ton père, tu m'as rappelée pour prendre soin de mes vieux jours, comme j'ai pris soin de ton enfance.

EUDOXIE. N'es-tu pas ma seule amie?

ADRIENNE. La plus ancienne, du moins.

EUDOXIE. Que dis-je! une amie!

Air de Céline.

L'instant qui me donna la vie,
A ma mère a coûté le jour;
Tandis qu'une fille chérie
Fut enlevée à ton amour.
Un malheur commun nous rassemble,
Ton cœur au mien a répondu;
Nous devions retrouver ensemble
Tout ce que nous avions perdu.

ADRIENNE. Voilà des sentimens, voilà du mérite! ce n'est pas comme Sébastien, ton frère de lait.

EUDOXIE. Sébastien! l'ami, le compagnon de mon enfance, ton fils aussi... que lui reproches-tu donc? n'a-t-il pas bon cœur?

ADRIENNE. Oui, de temps en temps... quand il y pense... du reste, un étourdi qui prend le temps comme il vient. C'était autrefois ton maître de dessin, mais tu l'as joliment surpassé; car il en est encore à ses... ses caricatures, comme il dit.

EUDOXIE. C'est un genre comme un autre.

ADRIENNE. Oui, un fameux genre... des grosses têtes et des petites jambes... ça me fait rire, je ne dis pas... mais il y a toujours quelqu'un à qui ça fait de la peine; et si un beau jour il lui prenait fantaisie de nous...

EUDOXIE. Ah! ma bonne...

ADRIENNE. Ma foi, tout le monde y passe... Je ne suis pas à mon aise avec lui... encore, s'il pensait à l'économie... ah! bien oui... il dépense... il dépense... et puis, lorsque sa bourse est à sec, il vous fait un nez de travers et tout est dit... c'est très dangereux, un homme comme cela quand il a besoin d'argent.

EUDOXIE. Ma chère Adrienne, tes préventions vont trop loin...

ADRIENNE. Eh non! Je ne lui veux pas de mal à ce garçon, au contraire; pourvu que tu sois heureuse, toi d'abord, qui le mérites si bien!.. avec ton éducation, tes jolies manières, tu dois finir par trouver quelque bon parti...

EUDOXIE. Y penses-tu! dans ma condition, quel rêve!

ADRIENNE. Justement, c'est un rêve que j'ai déjà fait... mon Dieu, il ne faut qu'un honnête homme... Paris est grand...

EUDOXIE. Ah! ma bonne, point d'illusions!

ADRIENNE. Qui sait? qui sait? on a vu des rois épouser des bergères...

SCÈNE II.

Les Mêmes, SEBASTIEN.

SÉBASTIEN. Oui, mais c'était bien avant la révolution.

ADRIENNE. Ah! voilà Sébastien.

SÉBASTIEN. De quoi parliez-vous donc? de rois, de bergères? y a-t-il une bonne caricature à faire là-dessus?

ADRIENNE. Le voilà bien... toujours courant après les caricatures.

SÉBASTIEN, *la suivant*. Voulez-vous me permettre de vous embrasser?

ADRIENNE. C'est bon... c'est bon... mauvais plaisant.

SÉBASTIEN. C'est mon état.

Air : de Toberne.

Pour la caricature
Mon goût est sans égal
La grotesque nature
Voilà mon idéal!
Et pour la ressemblance
Dans ce genre bouffon,
Je ne craindrais, je pense
Nulle comparaison,
N'était la concurrence
Des portraits du salon
Je crains la concurrence
Des portraits du salon
Oui, je crains la comparaison
Avec les portraits du salon.

ADRIENNE. Qu'est-ce qui t'amène ici?

SÉBASTIEN. Les affaires financières d'Eudoxie... son petit tableau est vendu...

ADRIENNE. Vendu!

SÉBASTIEN. A M. Raimbault, le banquier...

ADRIENNE. Oui-dà? parlez-moi des banquiers et des mylords pour encourager les arts.

SÉBASTIEN. Voilà... cinq cents francs... tenez bonne nourrice, en votre qualité de caissière... gouvernez-les comme vous l'entendrez.

ADRIENNE, *passant au milieu* *. Merci... (*A Eudoxie.*) Il a du bon, ce garçon-là; c'est dommage.

EUDOXIE. Tu le vois... toujours occupé de nous.

ADRIENNE, *à Eudoxie.* J'aime autant qu'il ne s'occupe pas de moi... Je te laisse mon enfant, j'ai quelques emplettes à faire.. (*A Sébastien.*) Adieu, mauvais sujet.

Elle sort.

SCÈNE III.

EUDOXIE, SEBASTIEN.

SÉBASTIEN, *allant prendre un tableau qu'il avait déposé en entrant sous le banc de pierre.* Eh vite? eh vite? cache cela pendant qu'Adrienne n'y est pas... ce seraient des gémissemens à n'en plus finir.

EUDOXIE, *étonnée.* Mon tableau!

SÉBASTIEN. Oui, voilà où nous en sommes avec messieurs les banquiers.

EUDOXIE. Mais tu disais qu'il l'avait acheté?

SEBASTIEN. Acheté sans doute, mais payé... c'est une autre nuance... le fait est qu'il a élevé des difficultés sur les dimensions.

Air : *du Charlatanisme*

C'est bien petit pour cinq cents francs
M'a dit cet amateur sincère;
On m'en offre de bien plus grands
Moyennant cent écus la paire;
Tel est le commerce nouveau
Le goût du siècle se dévoile,
Et le chaland qui veut du beau,
Jugera bientôt le tableau
Sur la qualité de la toile.

Si bien que, mesure en main, mon connaisseur a réduit ses offres à dix napoléons encore exigeait-il que tu vinsses les recevoir toi-même.

EUDOXIE. Il a osé dire cela!

SEBASTIEN. Tout cavalièrement.

EUDOXIE. Et tu ne lui as rien répondu?

SÉBASTIEN. Je te demande pardon... je lui ai fait sentir.

Il fait le geste de donner un soufflet.

EUDOXIE. Tu terais descendu...

SÉBASTIEN. Descendu? pas du tout... il est très grand, ce monsieur.

EUDOXIE. Alors d'où viennent ces cinq cents francs?

SÉBASTIEN. Ils viennent... qu'importe, puisqu'ils sont arrivés?

EUDOXIE. C'est encore toi, je parie...

SÉBASTIEN. Et quand il serait vrai, ne sommes-nous pas pour ainsi dire frère et sœur?

EUDOXIE. Ah! je te reconnais bien là... mais je ne puis plus accepter tes dons...

SÉBASTIEN. Et pourquoi cela?

EUDOXIE. D'abord la crainte de te gêner...

SÉBASTIEN. Laisse donc... la caricature est une puissance aujourd'hui... je bats monnaie avec les travers et les ridicules de l'époque... il y a de quoi rouler carrosse...

EUDOXIE. Et puis... Je vais te dire... notre bonne nourrice ignore les obligations que j'ai contractées envers toi.

SÉBASTIEN. Tant mieux! la pauvre femme est un peu indiscrète... et la nature de ces petits services pourrait être mal interprêtée...

EUDOXIE. Oui, mais ses injustes préventions... contre toi.

SÉBASTIEN. Elle en a toujours? je devine, elle craint que ma présence ne nuise à ton établissement... pourtant, j'y mets de la discrétion, voilà quinze jours que je ne suis venu... moi dont les visites n'ont jamais compté... en tout cas, je connais un moyen de tout concilier.

EUDOXIE. Ce moyen... quel est-il?

SÉBASTIEN. C'est de nous marier.

EUDOXIE. Plaît-il?

SÉBASTIEN. Nous marier, depuis l'âge de sept ou huit ans nous avons toujours vécu l'un près de l'autre... il ne s'agit que de continuer la chose en grand... eh bien, voyons, que dis-tu de la chose en grand?

EUDOXIE. Mon ami... certainement?

SÉBASTIEN. Hein?

EUDOXIE. Je rends justice à tes généreuses intentions, mais...

SÉBASTIEN. Mais...

EUDOXIE. Ne trouves-tu pas que lorsqu'on a été élevés ensemble... selon moi,

* Eudoxie, Adrienne, Sébastien.

le mariage suppose, je ne sais quel sentiment idéal...

SÉBASTIEN. Qu'est-ce que tu me contes là?.. de l'idéal à propos de ménage! c'est par trop artiste... tu confonds... ou tu plaisantes... si ma proposition te faisait plaisir, tu m'aurais déjà tendu la main... au lieu de cela, te voilà troublée, interdite.

EUDOXIE. Pardon!

SÉBASTIEN. Eh! mais, ça devient alarmant... voyons... ouvre-moi ton cœur comme à un frère... est-ce que par hasard un autre amour...

EUDOXIE. Oh! je ne crois pas... seulement, il est vrai que j'éprouve un sentiment vague, qui ressemble à la fois à l'espérance et à l'inquiètude... je me trouve malgré moi distraite et agitée, autrefois, je pensais au passé, maintenant, je ne pense qu'à l'avenir... je me réfugie dans le travail, et souvent mes pinceaux s'échappent de ma main...tantôt, j'ai le cœur gonflé d'une joie sans cause... et tantôt, je me prends à pleurer sans savoir pourquoi... voilà tout.

SÉBASTIEN. Que ça? merci! c'est peu de chose, rien qu'une passion caractérisée?.. soyez donc quinze jours absent... quand vous revenez... vous trouvez... Ah! ça et le héros de ce roman?.. j'ai beau chercher, je ne devine pas... vous ne recevez personne... excepté cet amateur de tableaux dont tu m'as parlé... ce riche anglais...

EUDOXIE. Lord Edward .. ah! je ne t'ai rien dit... je ne l'ai pas nommé... ne va pas t'imaginer?..

SÉBASTIEN. Au contraire, c'est que je m'imagine... rien qu'à la manière dont tu te défends, à ton effroi...

EUDOXIE. Sébastien!

SÉBASTIEN. Je te dis que c'est lui... je m'y connais peut-être, Dieu! est-il possible?.. passe encore pour un bon garçon, bien gai, bien ouvert, plus aimable ou plus sensé que moi, si l'on veut, enfin une physionomie indigène et présentable; mais un original de cette trempe!

EUDOXIE. Le connaîtrais-tu?

SÉBASTIEN. Moi? fi donc! est-ce que je fréquente ces gens-là? mais on parle de lui comme d'un Anglais renforcé, on cite ses boutades et ses préventions contre tout le monde, contre les femmes surtout, te voilà bien. Du reste, il a la société en horreur, et ne cherche qu'à la prendre en défaut; joli petit caractère!

EUDOXIE. Je n'ai remarqué que sa noblesse, sa générosité...

SÉBASTIEN. Et grâce à cette remarque... l'insulaire s'est logé dans ton cœur...tiens, veux-tu que je te dise? tu es une femme comme les autres.

EUDOXIE. Mon ami... je t'ai fait de la peine...

SÉBASTIEN. Non... ce n'est pas cela... mais quand il faut tout à coup changer de rôle, et retomber dans les confidents!..Séducteur Britannique, va! et comment s'y est-il pris pour entamer sa déclaration? ce devait être curieux!

EUDOXIE. Mais, il ne s'est point expliqué et j'ignore tout-à-fait...

SÉBASTIEN. Ah! depuis deux mois, c'est là où vous en êtes?

EUDOXIE. Je te répète mon ami, que moi-même, je sais à peine... et lui ne le saura jamais, car ce que tu as cru deviner, pourrait lui faire supposer que sa fortune... plutôt mourir que de prêter à de semblables soupçons!

SÉBASTIEN. C'est beau, c'est très beau! mais où cela te menera-t-il? à soupirer, à gémir, à te rendre malheureuse, non... non... je n'entends pas cela... écoute, il faut prendre des renseignemens positifs... je m'en charge, s'ils sont favorables... cela se pourrait, car, après tout l'Anglais n'est qu'une variété de l'espèce humaine, alors on verra...

EUDOXIE. Mais mon ami...

SÉBASTIEN. Dans le cas contraire, Eudoxie, tu aurais la force de surmonter ce penchant, je t'y aiderai de mes conseils et de mon expérience... je ferai sa charge... pardon, si je plaisante, c'est que malgré moi, j'espère encore... d'ailleurs, je ne veux pas m'affliger, ça me nuirait pour mon état.

Il va prendre son chapeau sur la table.

Air du vaud. de l'Apothicaire.

De mon chagrin l'expression
Irait rembrunir mes figures;
L'élégie est peu de saison
A côté des caricatures.
Et puis, à mon tour franchement
Devenu bon à mettre en œuvre,
Je risquerais, en larmoyant,
De ressembler à mes chefs-d'œuvre.

EUDOXIE. Tu me quittes déjà?

SÉBASTIEN. Oui, il est midi... j'ai rendez-vous avec le secrétaire d'un grand personnage... mais tu ne resteras pas seule... voici quelqu'un pour toi... oh la drôle de

figure! est-ce que ce serait lord Rutland, par hasard?

Peterson entre par le fond à droite.

EUDOXIE. Quelle idée! c'est son intendant... un bien brave homme, un honnête et digne puritain, qui l'accompagne quelquefois... approchez, M. Peterson.

SÉBASTIEN, *l'arrêtant.* Non... restez, au contraire, ne bougez pas... un peu de complaisance... (*Il tire son crayon.*) Ce ne sera pas long... là... bien, les types sont rares, voyez-vous? tout s'use... il y a de certaines choses qu'on ne peut pas inventer, merci, mon ami, merci.

Il sort.

SCÈNE IV.

EUDOXIE, PETERSON.

PETERSON. Il paraît gai, ce jeune monsieur-là.

EUDOXIE. Et vous bien triste, M. Péterson.

PETERSON. Hélas oui, mademoiselle, je suis frappé d'une grande affliction, moi et mes malheureux enfants.

EUDOXIE. Qu'est-ce donc?

PETERSON. Je n'ai plus d'emploi... milord m'a chasse.

EUDOXIE. Vous, son plus fidèle serviteur! vous dont il cite la probité exacte, l'attachement!.. Quel peut être le motif.

PETERSON. Un mot, un seul mot qui m'est échappé devant lui... sur un sujet grave...

EUDOXIE. Lequel?

PETERSON. Sur les femmes en général.

EUDOXIE. Comment, M. Péterson vous en auriez dit du mal?

PETERSON. Au contraire, beaucoup de bien... moi qui les connais si peu, c'était d'une imprudence! aussi milord m'a traité rudement; je me suis échauffé; il m'a dit, sortez; je suis sorti, et je suis venu vous trouver, mademoiselle, il n'y a que vous au monde qui puissiez obtenir mon pardon.

EUDOXIE. Et de quelle manière?

PETERSON. Faut-il donc m'expliquer davantage?.. faut-il vous révéler un secret que peut-être Mylord ne s'avoue pas à lui-même? il vous adore, mademoiselle...

EUDOXIE. Ah! Milord...

PÉTERSON. Vous adore j'en ai la certitude.

EUDOXIE. Quoi! malgré cette haine pour notre sexe..

PÉTERSON. Oh! ce n'est pas la seule contradiction de son caractère... à Londres même, ils ne le comprennent pas... c'est c'est une âme de feu, cachée sous des dehors anglais... et qui parfois se fait jour d'une manière terrible... si vous daigniez ouvrir la bouche en ma faveur... ma grâce alors serait certaine... mais voici l'heure de sa visite ordinaire, et s'il me trouvait ici...

EUDOXIE. Un moment, je vous en prie.. mon cher Péterson... qui a pu vous donner cette certitude?

PÉTERSON. Toutes ses démarches, tous ses gestes à défaut de paroles... tenez, il y a deux mois, le jour même, où il vous commanda son tableau il devint brusque et concentré... le lendemain, il alla toujours en rembrunissant, le surlendemain, l'humeur noire prit tout à fait le dessus, et maintenant, on le dirait attaqué du *spleen* le plus désespéré.

EUDOXIE. Et c'est là, dites-vous?..

PÉTERSON. Une preuve compléte de son amour.

Air : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

C'est là le signe où je m'arrête,
Et comme le marin, dit-on,
Sait deviner une tempête.
Je devine sa passion;
J'ai le talent de reconnaître
Les tourmens qu'il doit éprouver.

EUDOXIE,

C'est que souvent il nous a mis peut-être
Dans le cas de les observer.

PÉTERSON. Oh! non, mademoiselle... une seule fois. en Angleterre... une trahison indigne... une femme qu'il aimait.. presqu'autant que vous... qu'il allait épouser... quand la veille même il apprit... mais cela se rattache à une histoire trop longue à vous raconter. Depuis ce temps-là, l'idée d'être joué lui donne des accès de fureur qui vont jusqu'au délire.

EUDOXIE. Que je le plains.

PÉTERSON. Pas plus que moi, mademoiselle: car je l'ai vu naître, et ma famille a toujours eu l'honneur de servir la sienne... et puis... que vous dirai-je?.. je suis fait à ses bizarreries; j'obéis toujours; mais je ne comprends jamais... Ah! mon Dieu! je l'aperçois... j'ai trop tardé... pas moyen de l'éviter... que va-t-il penser?

EUDOXIE, Pourquoi trembler ainsi?.. allons, remettez-vous.

SCÈNE V.

Les Mêmes, LORD, RULLAND. *

LE LORD, *se parlant à lui-même.* Combattre ce penchant.. ce serait trop tard... me découvrir avant d'être sûr d'elle... ce serait trop tôt.

Il se promène.

EUDOXIE, *à Péterson.* Il ne nous voit pas.

LE LORD. Ah! c'est qu'Anglaises ou françaises, je les connais toutes... d'abord, un amant pour le cœur, quand elles ont un cœur... et puis, un mari pour l'apparence... quand elles tiennent aux apparences...

Il se promène, et va toujours du côté par où Péterson veut sortir.

EUDOXIE, *à part.* J'ose à peine l'aborder.

LE LORD, *id.* J'avais pourtant bien juré... mais celle-ci paraît vouloir faire exception... je l'étudierai encore, et alors... (*Il se trouve face à face avec Eudoxie.*) Ah! c'est vous, mademoiselle Eudoxie. (*A part.*) Est-ce qu'elle m'écoutait.

EUDOXIE. Vous arrivez à propos, mylord, je parlais de vous.

LE LORD. Toute seule... (*Il aperçoit Péterson.*) Ah! que faisait là mon ancien intendant?

PETERSON. Mylord... je... je...

EUDOXIE. Il venait me prier de lui être utile. C'est un digne serviteur, mylord, et vous êtes trop sévère.

LE LORD. Il se plaint de moi! il m'accuse! il me noircit près de vous...

PETERSON. Ah! mylord, quelle idée!

EUDOXIE. Non pas... il vous trouve juste, mais rigoureux.

LE LORD. Alors, c'est bien.

EUDOXIE. C'est bien, c'est bien... oui, si vous cessez de l'être.

LE LORD. Je ne le puis pas.

EUDOXIE. Vous le pouvez au contraire, et l'on doit vouloir quand il s'agit de faire des heureux.

LE LORD. Des heureux! m'a-t-on épargné, moi?..

EUDOXIE. Eh bien, mylord.

LE LORD, *se dirigeant vers le pavillon.* Eh bien, mademoiselle, si vous le permettez, je voudrais examiner de plus près votre ouvrage.

EUDOXIE, *vivement.* Vous savez bien, mylord, que personne n'entre dans mon atelier... personne!

LE LORD. Si c'est un réglement général...

EUDOXIE. Ainsi, mylord, vous ne m'accorderez rien pour mon protégé

LE LORD. Rien; comme vous je n'ai qu'une parole.

EUDOXIE, *allant à Péterson.* Vous voyez, mon pauvre M. Péterson, j'ai fait ce que j'ai pu.

PETERSON. Mademoiselle, comptez sur ma reconnaissance. Dieu est juste... il ne me laissera pas mourir sans que je me sois acquitté.

EUDOXIE. Revenez me voir... je tâcherai de vous obliger.

LE LORD, *à part.* C'est très bien de sa part, elle est plus généreuse que moi.

PETERSON. Adieu, mademoiselle... Mylord...

Il s'incline et s'éloigne.

LE LORD, *à part.* Diable d'homme! vous verrez qu'elle va me faire mauvaise mine à cause de lui. (*Haut.*) M. Péterson!

PETERSON, *revenant* *. Mylord.

LE LORD. Décidément, me direz-vous ce que vous veniez faire ici?

PETERSON. Mylord, vous avez reçu ce matin le dernier compte que j'avais à vous rendre.

LE LORD. C'est juste. (*Péterson s'incline et va pour sortir.*) M. Péterson! (*Peterson revient auprès du lord.*) Approchez... vous êtes toujours mon intendant.

PETERSON. Mylord?..

LE LORD. Vous n'avez même jamais cessé de l'être.

PETERSON. Se Pourrait-il?

EUDOXIE. Ah! vous vous décidez enfin!

LE LORD, *à Péterson.* Acceptez-vous?

PETERSON. Si j'accepte!..

LE LORD. Alors, vous me devez des comptes.

PETERSON. C'est juste, mylord.

LE LORD, *faisant approcher Péterson.* Pourquoi elle plutôt qu'une autre?

PETERSON, *avec hésitation.* Pour être plus sûr de mon pardon.

LE LORD. Voyez-vous!

PETERSON. Mylord...

LE LORD. Allez, retirez-vous vite.

PETERSON. Et votre parole, mylord?

LE LORD. Que ce soir vos enfans soient de retour à l'hôtel.

PETERSON. Ils y seront, mylord... la la volonté de Dieu et la vôtre soient faites.

Il sort.

* Le Lord, Eudoxie, Péterson.

* Le lord, Péterson, Eudoxie.

SCÈNE VI.

LE LORD EUDOXIE.

EUDOXIE, *à part.* Quelle bizarrerie!.. Sébastien a raison... mais il a bon cœur!

LE LORD, *à part.* Le coquin m'a surpris... me voilà à découvert... moi qui croyais avoir du temps devant moi...

EUDOXIE. Permettez-moi de vous remercier, mylord, ce généreux pardon...

LE LORD. A peu de mérite...

EUDOXIE. Pourtant, son effet...

LE LORD. Ne sera pas long... (*A part.*) Oui, c'est une idée! (*Haut.*) Je venais vous faire mes adieux, mademoiselle.

EUDOXIE. Quoi! vous partez... mylord?

LE LORD. Ne craignez rien, le prix de votre tableau vous sera remis.

EUDOXIE. Oh! ce n'est pas cela...

LE LORD, *à part.* Bien!

EUDOXIE. Mylord retourne à Londres?

LE LORD. Non... je projette un voyage infiniment plus long...

EUDOXIE. Pardon... je suis indiscrète...

LE LORD. Comment appelez-vous les tours qui sont là-bas?

EUDOXIE. Les tours Notre-Dame.

LE LORD. Ce matin, en en mesurant de l'œil la hauteur..... je me disais qu'un homme bien malheureux, bien désespéré, qui pour étourdir ses chagrins, descendrait de là en ligne perpendiculaire...

EUDOXIE. Que dites-vous? Grand Dieu! quelles idées!

LE LORD, *à part.* Elle frémit!.. bien!

EUDOXIE. Eh quoi! à votre âge, songer à quitter la vie?

LE LORD. J'ai reçu ce matin des nouvelles vraiment fâcheuses.

EUDOXIE. Vous m'avez donné le droit de vous interroger, mylord, qu'avez-vous donc appris?

LE LORD. Un malheur sans remède...

EUDOXIE. Mais encore?

LE LORD. Je suis ruiné, mademoiselle.

EUDOXIE. Ruiné?

LE LORD. Complètement. J'ai des ennemis puissans; ils m'ont suscité un procès... ils ont gagné la haute cour... on a fait vendre mon comté... on m'a dépouillé de mes richesses, de mon rang... on a fait de moi un pauvre de paroisse, comme ceux que je nourrissais autrefois.

EUDOXIE, *à part.* Ah! pourquoi donc ce mouvement de joie. (*Haut.*) Se peut-il, mylord?

LE LORD. Ce n'est plus un lord, mademoiselle, c'est le plus misérable de tous les exilés, voilà, je crois, d'excellens motifs pour....

Il fait un geste de haut en bas.

EUDOXIE. Qu'osez-vous dire? quoi? c'est vous que l'adversité trouve sans force?

LE LORD. Mais je n'ai plus rien, vous dis-je.

EUDOXIE. Ne vous restez-vous pas à vous-même?

LE LORD. Précisément... un fardeau.

EUDOXIE. Faut-il que je sois réduite à vous parler de moi? Moi aussi, mylord, j'étais née dans l'opulence... comme vous, j'avais un nom et des ancêtres; et, cependant, quand le malheur est venu, j'ai lutté, moi, faible femme, j'ai combattu ma mauvaise fortune, j'ai prouvé surtout, en lui résistant, que je ne la méritais pas. Faites comme moi, mylord, relevez-vous... Ah! je craindrais de vous faire rougir, si j'osais douter de votre courage.

LE LORD, *à part.* Bien! (*Haut.*) Permettez, mademoiselle, pour vous, la vie avait des dédommagemens; il vous restait des amis, des parens...

EUDOXIE. Une pauvre femme à consoler.

LE LORD. Ou peut-être quelqu'intérêt de cœur?

EUDOXIE. Non, mylord.

LE LORD. Non, dites-vous?

EUDOXIE. Non.

LE LORD. Comment, vous n'avez jamais aimé?

EUDOXIE. Jamais.

LE LORD. Prodigieux!.. Oh! mademoiselle.

EUDOXIE. Plaît-il?

LE LORD, *à part.* Je me livre, je crois. (*Haut.*) Ainsi, miss, vous n'approuvez pas l'idée de...

Il indique la chute du haut des tours.

EUDOXIE. Fi donc! cette pensée n'a pu être la vôtre... prenez courage, mylord, songez à votre famille.

LE LORD. Je n'en ai plus.

EUDOXIE. A vos amis.

LE LORD. Mes châteaux sont vendus.

EUDOXIE. A quelqu'un enfin... Eh quoi! personne qui puisse vous faire aimer la vie?

LE LORD. Qui voulez-vous qui se charge de mon désespoir dans la condition où je suis... Non, voyez-vous, il vaut mieux en revenir à mes premières inspirations.

EUDOXIE. Au nom du ciel?

LE LORD. Comment? vous pâlissez? vous êtes prête à vous trouver mal? est-ce que vous voulez que je vive?..

EUDOXIE, *hésitant.* Eh bien... oui.

LE LORD. Vous prenez donc quelqu'inté-

rêt, à mon existence... ?.. et pourquoi ne m'aimeriez-vous pas?.. je vous aime bien, moi, comme un insensé... Vous vous taisez?

EUDOXIE. Mylord, si cela pouvait suffire pour vous empêcher de commettre un crime, eh bien, j'avouerais...

LE LORD. Quel bonheur! mais je vous en conjure, ne me trompez pas, ne vous trompez pas vous-même, interrogez-vous sérieusement... si ce n'était que de la pitié!

EUDOXIE. Vous le mériteriez bien, mylord.

LE LORD. Quoi! malgré les nouvelles que je vous apprenais, malgré ma pauvreté.

EUDOXIE. Remerciez-là, vous lui devez mes aveux.

LE LORD. Eh bien, non, mademoiselle, non : je suis un misérable!.. je suis indigne de vous... Ah! c'est pour le coup que je devrais en finir avec la vie!

EUDOXIE. Encore! Ah! mon Dieu!

LE LORD. Oui, j'ai fait une bassesse.

EUDOXIE. Vous!

LE LORD. Par défiance.

EUDOXIE. Je ne vous comprends pas.

LE LORD. C'est égal... pardonnez-moi.

Il s'agenouille.

EUDOXIE. Levez-vous, mylord.

LE LORD. Tout à l'heure, quand vous m'aurez pardonné.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, ADRIENNE *.

ADRIENNE. Qu'est-ce que je vois! le mylord à ses pieds! Monsieur... monsieur... c'est ma fille, et tout mylord que vous êtes...

LE LORD *se relevant*. Rassurez-vous, bonne femme, rassurez-vous. (*A Eudoxie.*) Mademoiselle... je suis comte et pair d'Angleterre, j'ai 50 mille livres sterlings de revenu... je suis libre... et en présence de celle qui vous tient lieu de mère, je vous supplie de m'accorder votre main...

ADRIENNE. Qu'est-ce qu'il dit?

EUDOXIE. Qu'entends-je, Mylord?

LE LORD. Oui, je vous ai trompée... je suis riche, toujours riche, c'est affreux!

ADRIENNE. Comment, c'est affreux?

LE LORD. Je ne me le pardonnerai jamais!..

ADRIENNE. Par exemple!.. vous ne savez peut-être pas, que ma pauvre fille Eudoxie ne possède au monde...

LE LORD. Que des vertus, je le sais.

ADRIENNE. Et vous les prenez pour dot!

LE LORD. Elles valent mieux que mes richesses... j'étais atteint de préventions incurables, et je suis guéri... j'avais d'implacables ressentiments, et je suis désarmé. Mademoiselle, daignez fixer mon sort... je reviendrai... (*Tirant sa montre.*) Dans une heure... pour chercher votre réponse avec mon pardon... je l'espère. (*Apart.*) Pour cette fois j'ai réussi, l'exception est trouvée! (*Haut.*) Adieu mademoiselle, adieu!

Il s'incline et sort.

SCÈNE VIII.

EUDOXIE, ADRIENNE.

ADRIENNE. Voilà mon rêve!.. embrasse-moi...

EUDOXIE. Ah! ma bonne Adrienne, quel événement.

ADRIENNE. J'en suis encore toute étourdie... mais que s'est-il donc passé?

EUDOXIE. Que te dirai-je? il m'a fait un aveu...

ADRIENNE. Je crois bien... qu'est-ce qui ne t'aimerait pas!

EUDOXIE. Et par ruse, il a surpris les secrets de mon cœur.

ADRIENNE. Tu l'aimais donc aussi?

EUDOXIE. Sans le savoir!

ADRIENNE. Voilà pourquoi je ne le savais pas! chère enfant, que tu vas être heureuse. Des châteaux, des carosses, des domestiques, devant, derrière, Dieu! que j'aime les domestiques moi! et comme je ferai marcher les tiens... fallait me voir chez ton père!.. qu'on ne s'avise pas de te manquer de respect, femme d'un mylord... Ça doit être une princesse Anglaise!

Air : *Mes chers amis dans cette vie.*

Tu s'ras vêtue ainsi qu'une reine,
On te verra rouler sur l'or,
Et queq'jour tu parl'ras sans peine
La même langu' que le mylord.
Mais quoique tu doiv's aimer la sienne,
Avec moi gard' toujours la tienne,
L' Français vaut mieux, j' te l' garantis,
Car c'est moi qui t' l'avons appris.

EUDOXIE. Chère Adrienne!

ADRIENNE. J' suis d'une joie! vrai! j'en pleure, l'honnête homme... venir tout

* Le lord, Eudoxie, Adrienne.

exprès de l'Angleterre, rue de Vaugirard pour... et il demande son pardon, encore! je vous l'accorde, mon fils, je vous l'accorde.

EUDOXIE. Ah! ma bonne mère tu vas un peu vite... Je ne suis pas encore décidée.

ADRIENNE. Comment tu n'es pas décidée! ah! ça, voyons, est-ce que tu veux me faire tomber de révolution en révolution!..

EUDOXIE. Chut!.. pas un mot devant Sébastien.

ADRIENNE. Sébastien! encore... attends, attends, je vais le renvoyer, moi...

EUDOXIE. Ah! je t'en prie, n'en fais rien.

SCENE IX.

Les Mêmes, SÉBASTIEN. *

SÉBASTIEN. Oh! quel acceuil! vous êtes fâchée de me voir, bonne mère? consolez-vous... c'est une visite d'adieux.

Il pose son chapeau, sur la table de pierre.

EUDOXIE. Comment est-ce que tu partirais?

SÉBASTIEN. C'est probablement ce que j'ai de mieux à faire, puisqu'on ne veut pas de moi.

ADRIENNE. Où vas-tu donc?

SÉBASTIEN. A Londres.

ADRIENNE. A Londres, en Angleterre?

SÉBASTIEN. Mais oui, on dit que c'est de ce côté là... J'ai conclu un marché avec un éditeur de caricatures. Le pays est bon, si vous avez quelques commissions...

ADRIENNE. Hein? des commissions pour l'Angleterre? (*A Eudoxie.*) Dis donc, il prend bien son temps. (*A Sébastien.*) Non, mon garçon, nous n'avons pas besoin d'envoyer si loin, parce que nous avons ici à coté...

EUDOXIE. Ma bonne, ma bonne...

ADRIENNE. C'est vrai, tiens je m'en vas... car ce secret-là m'étouffe... bon voyage, Sébastien... Eudoxie, viens-tu?

EUDOXIE. Tout à l'heure.

ADREINNE, *en sortant.* Ah! ah! ce cher Sébastien! des commissions pour Londres!

SCÈNE X.

SÉBASTIEN, EUDOXIE.

SÉBASTIEN. Qu'est-ce qu'elle a donc? je ne l'ai jamais vue comme ça?.. Il me tardait qu'elle fût partie... je me suis occupé de toi, j'ai des nouvelles...

EUDOXIE. Que tu es bon!

SÉBASTIEN. Mais avant tout, j'ai conclu une excellente affaire, un homme d'état qui a le privilége des ridicules, et qui craignait que je ne l'exploitasse, m'a envoyé un plénipotentiaire pour entrer en arrangement.

EUDOXIE. Est-il possible?

SÉBASTIEN. Je te l'ai dit : la caricature en est là... elle traite de puissance à puissance... mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que je ne pensais pas à lui, et qu'il s'est livré gratuitement. J'ai dû profiter de sa peur, et accepter en ton nom, une magnifique commande pour le compte du gouvernement... quatre tableaux de trente pouces à mille écus chacun.

Air : *Vaudeville de l'intérieur d'une étude.*

Tes tableaux seront admirables
Tu peux en choisir le sujet,

EUDOXIE.

Vraiment, mon ami, tu m'accables.

SÉBASTIEN.

Ce n'est pas toi, c'est le sujet
Grâce à sa frayeur, le brave homme
Nous comble de biens et d'égards
Plaignez-vous donc, et voyez comme
On encourage les beaux-arts.

Je te réservais aussi une autre surprise, un petit présent d'artiste... tiens... le voilà... ton portrait. Je l'achèverai de souvenir, et je te le renverrai.

EUDOXIE, *prenant le portrait.* Ah! tu l'as un peu flatté.

SÉBASTIEN. Pourtant ce n'est pas mon défaut... passons au plus important... je me suis informé de Lord Rutland...

EUDOXIE. Déjà?

SÉBASTIEN. Je n'ai pas pu retrouver son intendant puritain, et c'est dommage je lui aurais demandé une seconde séance... en revanche j'ai fait causer toute sa maison, tous ses domestiques, tout son voisinage...

EUDOXIE Ah! mon ami, y penses-tu agir ainsi...

SÉBASTIEN. Tiens... trouve-moi donc une meilleure manière de prendre des informations? Ah! ma chère, c'est un homme horrible!

EUDOXIE. Lui! qu'a-t-il donc fait?

SÉBASTIEN. Je n'en sais rien... mais je te le garantis, défiant, irritable, outré, maniaque, organisé au rebours du genre humain.

EUDOXIE. Ah! mon Dieu!

SÉBASTIEN. Généreux, soit! le beau mé-

* Eudoxie, Adrienne, Sébastien.

rite, avec sa fortune, vraiment, là, sans vanité... ça ne me vaut pas...

EUDOXIE. Est-ce là tout ce que tu as appris?

SÉBASTIEN. Tu trouves qu'il n'y en a pas assez.

EUDOXIE. Si fait, mais...

SÉBASTIEN. Mais tu persistes, tu y mets de l'entêtement.

EUDOXIE, *à part*. Maintenant, je n'oserai jamais lui avouer...

SÉBASTIEN. Je m'y attendais...oh! quand la femme la plus sage à une folie en tête!.. mais tiens, n'en parlons plus et fais comme tu voudras... je me décide à partir.

Il se dirige vers le pavillon.

EUDOXIE. Où vas-tu?

SÉBASTIEN. Chercher mes croquis que je t'avais laissés.

EUDOXIE. Comment? du dépit.

SÉBASTIEN. Il n'y a pas de dépit là dedans... je veux mes croquis, moi...

EUDOXIE. Tu vas tout déranger... prends garde à mon tableau.

SÉBASTIEN, *ouvre la porte du pavillon et recule*. Oh! oh! le voilà ton tableau! qu'est-ce que c'est que ça? un sujet grec!.. j'aime assez la barbe d'Agamemnon... elle est très agréable, la barbe d'Agamemnon... quant à ton Achille...

EUDOXIE. Eh bien?

SÉBASTIEN. Il fait la grimace, une grimace d'anglais contrarié...où vas-tu chercher tes modèles? oh! parbleu! j'y suis... c'est sans doute lord Rutland... nous allons effacer cela, ça dépare ton tableau!

EUDOXIE. Non, non, arrête.

SÉBASTIEN. Effaçons, effaçons!

Ils entrent dans le pavillon.

SCENE XI.

LORD RUTLAND, *seul*.

Quelle ville! quelles gens! est-ce là l'urbanité dont ils se vantent?.. en mon absence, guetter mes valets; les questionner sur ma fortune, mon rang, mes habitudes, mes goûts! suis-je en pays d'inquisition? ont-ils suspendu *l'habeas corpus?* est-ce quelque fripon qui me guette, ou mes ennemis? j'en ai tant... ce M. Sébastien de Prévert, un jeune homme dit-on... que veut-il?.. ce maudit m'a fait manqué l'heure... cinq minutes de retard... personne ici! elles délibèrent encore sur ma demande... c'est bien... attendons... (*Il va s'asseoir.*) Acceptera-t-elle? Je l'espère...et pourtant, après réflexion, je devrais peut-être le craindre... on n'est jamais sûr... allons, encore des doutes... Eudoxie... un ange! L'autre aussi était un ange, et je m'étais bien promis de n'avoir plus rien de commun avec les anges... passes donc le détroit pour échapper au danger... au moment où je m'y attends le moins, je rencontre... (*Sa main retombe sur le chapeau de Sébastien.*) Un chapeau de fashionnable!.. (*Il lit le nom qui est dedans.*) Sébastien de Prévert!..Mon espion! (*Il se lève brusquement.*) Il est ici! eh mais... on parle dans ce pavillon!..Cest la voix d'Eudoxie! Elle est là... Je ne reçois personne dans mon atelier, disait-elle... et cet homme qui s'y trouve! un rival... voilà des soupçons, qui certainement sont indiqués d'elle et de moi... mais on vient...

Il se retire derrière un massif d'arbustes en avant du pavillon.

SÉBASTIEN, *riant*. Ah! ah! laisse-moi donc! ce que je t'ai dit, en entrant, je te le répète encore... il faut me faire le sacrifice de ton anglais... il fait une grimace horrible! c'est un caprice de bien mauvais goût.

LE LORD. L'insolent

Air : *Que mon cœur est ému.*

ENSEMBLE.

SÉBASTIEN.

Ah! reçois de bon cœur
L'adieu du voyageur,
Ma devise est espoir et courage.
Mais si quelque douleur
Menaçait ton bonheur,
Je saurais abréger mon voyage,
Oui, je veux veiller sur ton bonheur.

EUDOXIE.

Je reçois de bon cœur
L'adieu du voyageur,
Au revoir... confiance et courage.
Mais si quelque douleur
Menaçait mon bonheur;
Tu saurais abréger ton voyage,
Et veiller toujours sur mon bonheur.

LE LORD.

Quel affront! quelle horreur
Contenons ma fureur,
De mes yeux je verrai mon outrage.
Avec quel art trompeur
Elle a trahi mon cœur!
Modérons les transports de ma rage,
Les voilà, contenons ma fureur.

EUDOXIE.

Quittons-nous, il le faut,
Je t'écrirai bientôt.

SÉBASTIEN.
Je l'espère,

LE LORD, *caché.*
A merveille, madame!

SÉBASTIEN.
Mais, que je suis distrait,
J'oubliais ton portrait.

EUDOXIE.
Le voilà!

LE LORD.
Pour le coup, c'est infâme!

Reprise de l'Ensemble.

LE LORD.
Quel affront! quelle horreur,
Contenons ma fureur,
De mes yeux, j'aurai vu mon outrage.
Avec quel art trompeur
Elle a trahi mon cœur,
Modérons les transports de ma rage,
Ah! sachons contenir ma fureur.

SÉBASTIEN.
Ah! reçois de bon cœur
L'adieu du voyageur,
Ma devise est espoir et courage;
Mais si quelque douleur
Menaçait ton bonheur,
Je saurais abréger mon voyage;
Oui, je veux veiller sur ton bonheur.

EUDOXIE.
Je reçois de bon cœur
L'adieu du voyageur,
Au revoir! confiance et courage!
Mais si quelque douleur
Menaçait mon bonheur,
Tu saurais abréger ton voyage
Et veiller toujours sur mon bonheur!

Sébastien et Eudoxie se séparent au fond du théâtre.

SCÈNE XII.

LE LORD, *seul.*

Le sacrifice de ton anglais! damnation! non, je n'ai encore rien vu de pareil! Quelles menées! quels odieux calculs! Trompé par elle, trompé encore une fois... ah! voilà ce que mon instinct me disait! Et moi, moi qui la regardais comme une exception!.. il n'y en a pas!.. je jure qu'il n'y en a pas!! Et cette femme là, c'est la pire de toutes... Voyez cependant si mon étoile ne m'avait pas conduit là, tout à propos, on avait spéculé sur ma fortune, sur ma bonhomie! on espérait faire de moi un mari à la française... oh! non pas, non pas!

SCENE XIII.

LE LORD, PETERSON.

PÉTERSON. Mylord!

LE LORD. Que me veut-on?

PÉTERSON. Les deux notaires viennent d'arriver.

LE LORD. Quels notaires?

PÉTERSON. Ceux que vous avez demandés. Je les ai moi-même amenés dans un de vos équipages.

LE LORD. Fort bien, monsieur, vous vous entendez tous pour mon bonheur.

PÉTERSON. C'est vrai, mylord, et je puis dire consciencieusement que j'y ai contribué plus que tout autre.

LE LORD. Vraiment.

PÉTERSON. En découvrant ce matin vos sentimens à la jeune personne.

LE LORD. Ce matin... ah! elle était instruite?.. *à part,* je ne m'étonne plus de son trouble, de sa généreuse compassion!... comédie, comédie!.. que dis-je? drame infernal!

PETERSON. C'était de ma part une indiscrétion; mais puisqu'elle a tourné heureusement...

LE LORD. Très heureusement.

PETERSON. Puisque mylord est satisfait, je me félicite.

LE LORD. Misérable!

PETERSON. Qu'est-ce donc?

LE LORD. Rien, oh! rien... Vous avez rencontré le jeune homme qui vient de s'éloigner?

PETERSON. Ah! ce jeune homme si gai, si plaisant... Oui, mylord, et ce n'est pas la première fois de la journée; je l'ai déjà trouvé ici ce matin.

LE LORD. Ce matin... toujours ce matin (*Il passe à gauche du théâtre* *.) c'était le jour... je comprends tout maintenant.. Renvoyez les deux notaires.

PETERSON. Plait-il!

LE LORD. Que vous importe? obéissez.

PETERSON. Comment, mylord ne se marie plus?

LE LORD. Obéissez, vous dis-je!

PETERSON. Par exemple! Faut-il les reconduire en voiture?

LE LORD, *furieux.* A la fin!..

PETERSON. C'est bon, mylord, j'obéis (*à part*(sans comprendre, comme àl'ordinaire.

Il sort.

* Péterson, le lord.

SCÈNE XIV.

LE LORD *seul.*

Elle connaissait l'état de mon cœur, et elle m'excitait à parler... pour se concerter ensuite avec son amant. Les renseignemens pris sur moi... leur entretien, leurs sarcasmes... ces adieux, ce portrait... et ne pas les punir! Ma fortune, ma fortune entière pour une vengeance digne du crime!.. Allons, allons plus de colère... oui, une vengeance bien froide, bien calme, calculée comme sa trahison, car éclater et rompre, elle en rirait... oh! si j'avais quelques droits!.. Des droits!.. qui m'empêche d'en avoir?.. Si j'étais... je n'ai rien dit encore... elle peut être ma femme... elle, la femme d'un Anglais! oh! quelle pensée! Je vous tiens, misérables! je vous domine enfin! mon pays est une terre de justice... je punirai sur cette perfide la perfidie de toutes les autres!.. Imitons-la, imitons les femmes... trompons... la voici... du flegme... Sachons nous modérer.

SCÈNE XV.

LE LORD, EUDOXIE, ADRIENNE.*

ADRIENNE. On vous a fait attendre, mon bon monsieur, mais ce n'est pas ma faute; je n'y comprends rien... la pauvre enfant a des scrupules.

LE LORD. Des scrupules!.. d'où peuvent-ils naître?

EUDOXIE. Du moyen même que vous avez employé pour arracher mes aveux... Oui, cette surprise n'est-elle pas un manque de confiance qui suppose peu d'estime? Et si plus tard vous me reprochiez d'avoir abusé d'une passion insensée, qui vous livrait à moi sans défense...

ADRIENNE. Elle en mourrait, mylord.

LE LORD. Rassurez-vous... ce que je pense aujourd'hui, je le penserai toujours. (*A part.*) Si jeune et déjà si artificieuse! (*Haut.*) Eh bien! mademoiselle, qui peut vous arrêter encore?

EUDOXIE. Votre fortune, mylord.

LE LORD. Ma fortune!.. vous la connaissez... oui... elle est grande en effet. C'est à présent seulement que j'en sens tout le prix.

ADRIENNE. Quelle délicatesse! mon enfant le mylord te donne de si bonnes raisons.

* Adrienne, Eudoxie, le Lord.

EUDOXIE. Tu ne veux que mon bonheur, je dois céder. Ainsi, mylord, confiante dans votre affection, le soin de ma destinée va vous être remis.

LE LORD. A la bonne heure!

ADRIENNE. Comme elle va être heureuse!

LE LORD. Et maintenant que j'ai votre consentement, il faut s'occuper avant tout des apprêts de votre départ.

EUDOXIE. De mon départ!

LE LORD. Sans doute. (*A part.*) Elle hésite!

ADRIENNE. Et pourquoi donc?

LE LORD. Ici, sur le continent, je ne suis qu'un voyageur ignoré... A Londres seulement, je suis lord Rutland, un homme considéré, puissant.

EUDOXIE. La simplicité convient à ma condition, à mes goûts.

LE LORD. Non, non, vous méritez plus d'éclat.

EUDOXIE. Partir avec vous, mylord, c'est impossible.

LE LORD. Vous voyagerez seule, dans des équipages qui seront les vôtres, avec votre mère adoptive et mon intendant Péterson, votre protégé... Vous habiterez un hôtel éloigné du mien, où vous serez libre et maîtresse, jusqu'au jour qui comblera mes vœux et les vôtres, n'est-ce pas Vous balancez encore...

ADRIENNE. Non, non, elle ne balance plus, j'en suis sûre... Eh bien! ma chère enfant?..

EUDOXIE. Nous partirons.

LE LORD. Quel bonheur! (*A part.*) Je suis maître d'elle enfin!

SCENE XVI.

Les Mêmes, PETERSON.*

PETERSON. Mylord, j'ai renvoyé les deux notaires.

LE LORD. C'est bien... Retournez à l'hôtel... vite un équipage, Patrick, John et vous, vous avec eux, avec ce dames... des chevaux pour Calais.

PETERSON. Comment ces dames partiront pour Londres?

LE LORD. Aujourd'hui, ce soir même.

PETERSON. Ah grand Dieu! est-ce que mylord se marie?

LE LORD. Mesdames, veuillez faire vos apprêts... des malles légères... A Londres, dans un de mes hôtels, tout sera préparé.

* Adrienne, Eudoxie, le Lord, Péterson.

FINAL.

Air *du Pré-aux-Clercs.*

ENSEMBLE.

Allons, allons / Venez, venez en Angleterre,
L'amour nous / vous invite à partir;
Quand nous toucherons / je toucherai cette terre
Il verra ses / Je verrai mes tourmens finir.

LE LORD.

Que bientôt la voile propice
Vous conduise vers l'autre bord.

EUDOXIE.

Je vous abandonne mon sort.

ADRIENNE.

Enfin le ciel te rend justice.

PETERSON.

Dans leur bonheur je vois le mien,
Toujours sans y comprendre rien.

ENSEMBLE.

Allons, allons, etc.

Le lord baise la main d'Eudoxie. — La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Un salon gothique magnifiquement meublé. Galerie de portraits de famille. Un cabinet à gauche du public.

SCÈNE I.

PÉTERSON, *seul, à la cantonnade.*

Portez ces cachemires, ces dentelles, enfin, toutes ces parures chez mademoiselle de Sancey ! (*Redescendant la scène.*) Dans quelques heures, milady Rutland... Bonne et digne jeune fille, que Dieu a vue et qu'il récompense!.. Mais ce qui me confond, c'est la conduite de milord... Pour arriver plus promptement à posséder sa jolie fiancée, nul sacrifice ne lui coûte, et pourtant il semble la fuir... et plus le moment approche, plus il devient sombre, inquiet, agité. D'un autre côté, ces hommes de loi dont il s'entoure depuis son arrivée à Londres, ces conférences mystérieuses... avec des précautions... des allées, des venues... l'hôtel ressemble au vieux palais de White-Hall... On n'y rencontre plus que des figures sinistres, et des portes fermées... S'opposerait-on au mariage?.. Nul n'en a le droit... J'ai tort de m'inquiéter... imitons plutôt cette jeune française, dont rien ne semble altérer la tranquillité, et pour distraire mylord de ses pensées secrètes, allons le prévenir qu'il est attendu avec impatience... Mais qui vient là?.. Quoi... malgré notre consigne...

SCENE II.

SÉBASTIEN, PÉTERSON.

SÉBASTIEN, *se querellant avec les domestiques.* Je vous dis que j'entrerai... Je veux parler à l'intendant de mylord... Eh! tenez, le voilà...

PÉTERSON. Eh! mais, ce jeune homme... je ne me trompe pas!..

SÉBASTIEN. Bonjour, M. Pater... ou Péterson...

PÉTERSON. Vous me reconnaissez?

SÉBASTIEN. Je vous aurais reconnu entre mille... Il y a de ces profils qui ne s'effacent plus, dès qu'on les a entrevus une fois.

PÉTERSON. Eh bien! jeune homme, qu'est-ce que vous me voulez?

SÉBASTIEN. Ce n'est pas précisément vous que je cherche, quoique certainement vous en vailliez bien la peine... physiquement parlant.

Air *du Piége.*

Je vous le dis sans complimens,
On m'a vu courir assez vite,
Afin d'attraper bien des gens,
Qui n'avaient pas votre mérite.
A part.
L'artiste ne regrette point
La longueur du pélerinage,
Lorsque la tête qu'il rejoint,
Peut payer les frais du voyage.

Mais ce n'est pas de mes études plus ou moins intéressantes, qu'il s'agit... C'est un sujet sérieux qui m'amène... Mademoiselle Eudoxie de Sancey est à Londres, ici même, dans un hôtel qui appartient à lord Rutland.

PÉTERSON. Monsieur, je ne me crois pas obligé de répondre...

SÉBASTIEN. Aussi, je ne vous interroge pas... Vos papiers publics... des bavards qui disent tout, m'ont appris l'arrivée de ma jeune compatriote, et je viens la voir.

PÉTERSON. Impossible, Monsieur. Mon maître l'a défendu.

SÉBASTIEN. Lui! Et de quel droit?

PÉTERSON. Je dois ignorer ses motifs.

SÉBASTIEN. Et je crois les deviner... S'il avait abusé de son crédit, de son pouvoir, ne serait-ce pas un devoir pour vous de soustraire à la tyrannie...

PÉTERSON. Mon premier devoir, monsieur, est l'obéissance.

SÉBASTIEN. Il ne sortira pas de là... Ah! je vois ce que c'est!.. Vous m'en voulez encore de certaine plaisanterie relative à mon état... N'est-ce qu'un croquis à supprimer?.. qu'à cela ne tienne... je vous traitais en homme d'état; mais vous, traitez-moi en ami... Allons, touchez là!..

PÉTERSON. Volontiers, Monsieur. (*Il lui donne une poignée de main.*) Mais vous ne pouvez pas entrer.

SÉBASTIEN. Au diable l'entêté!.. Allons, puisqu'il faut que je me borne au plaisir

de votre tête... à-tête, M. Péterson, vous êtes un honnête homme.

PÉTERSON. Ma conduite le prouve.

SÉBASTIEN. Jurez-moi donc, mais là, en conscience, que mademoiselle de Sancey, amenée de Paris avec sa vieille nourrice, est venue ici sans crainte, et de son plein gré.

PÉTERSON. Je vous le jure.

SÉBASTIEN. A quand le mariage?

PÉTERSON. Il aura lieu dans une heure.

SÉBASTIEN. Aujourd'hui! déjà!.. Et ne pas m'avoir prévenu, moi, qu'elle sait à Londres... pas le plus petit billet de faire part... Ah! j'y suis... elle n'aura pas osé... à cause de mes anciens projets... Pauvre Eudoxie! je l'aimais bien... Mais enfin, elle est heureuse... c'est bien; je suis content... je dois l'être... Je n'ai plus besoin de la voir... il me suffira de lui écrire...

PÉTERSON, *le pressant de sortir.* Monsieur...

SÉBASTIEN, *à la porte du fond.* C'est bien, c'est bien. Je m'en vais... Eh! mais, qu'est-ce que je vois là dans le vestibule... cet homme noir?..

PÉTERSON. Il attend l'arrivée de mylord... Vous le connaissez?

SÉBASTIEN. Si je le connais?.. une excellente charge, ma meilleure pratique, le n° 1 de ma galerie grotesque!..

PÉTERSON. Mais enfin...

SÉBASTIEN. C'est le crieur public de Smith-Field.

PETERSON. Un crieur!

SÉBASTIEN. Il n'y a pas un meilleur profil à la taverne d'Ashley; surtout quand il est dans l'exercice de ses fonctions... Je ne l'avais jamais vu au repos... Qu'est-ce que mylord fait de ça?

PETERSON. Je n'en sais rien... il a le travers de me cacher tant de choses!

SÉBASTIEN. Est-ce qu'il me débaucherait mes modèles?.. comme s'il en manquait dans son parlement.

PETERSON, *au fond.* Ah! mon Dieu! j'entends la voiture de mylord.

SÉBASTIEN. C'est lui qui descend?.. Voyons-le donc... Ah! quel air sombre!.. quelle tournure, pour un marié!

PETERSON. Partez vite, Monsieur... ne me compromettez pas... Par cet appartement, au fond, vous trouverez une sortie.

SÉBASTIEN. Adieu, M. Péterson... Mais vous me jurez encore qu'elle sera la femme de ce lord, qui, après tout, vaut mieux que sa physionomie.

PETERSON. Oui, monsieur... oui, devant Dieu!

SÉBASTIEN. Il suffit... qu'elle soit heureuse!

Péterson le fait entrer dans une chambre à gauche. Il sort.

PÉTERSON, *seul.* Il était temps.

SCÈNE III

PÉTERSON, LE LORD.

LE LORD, *en dehors, à plusieurs domestiques.* Dites bien qu'on se tienne prêt pour un dernier ordre. Pas une démarche avant, pas un retard après... (*A Péterson*) Je vous attendais...

PÉTERSON. Mylord, je suis vieux, ma bonne volonté ne suffit pas.

LE LORD. Mes ordres?

PETERSON. Ils sont exécutés. Mac Adams, le joaillier, et Salsbury, le marchand d'étoffes, sortent d'ici. Mademoiselle de Sancey a reçu les présens...

LE LORD. Etaient-ils comme je le voulais, bien magnifiques, bien éblouissans?

PETERSON. Les plus riches marchands de la Cité.

LE LORD. Il suffit. Parée de mes dons, elle sera belle, très belle... Quelqu'un s'est présenté?

PETERSON. Quelqu'un...

LE LORD. Tout à l'heure... John me l'a dit.

PETERSON. En effet... c'est un jeune Français qui voulait voir ces dames...

LE LORD. Un Français! qui se nomme?

PETERSON. Nous l'avons vu à Paris...

LE LORD. Sébastien de Prévert?

PETERSON. Justement.

LE LORD, *à part.* Lui, à Londres! On ne m'avait pas trompé... Il l'a suivie... et moi qui me sentais faiblir. (*Haut*) Vous lui avez appris mon mariage

TETERSON, *avec crainte.* Oui, mylord.

LE LORD. C'est bien... il y assistera aussi!.. La chapelle Saint-James?

PETERSON. Elle est disposée.

LE LORD. Le prêtre catholique?

PETERSON. Est averti, et suivant vos désirs la cérémonie aura lieu dans une heure.

LE LORD. Une heure... une heure encore! quel supplice!

PETERSON. Je comprends votre impatience, mylord.

LE LORD. Non... non... vous ne me comprenez pas... Passons à d'autres soins. Vous avez fait préparer ma voiture de voyage?

PETERSON. A deux heures elle vous at-

tendra en avant de Smith-Field, ainsi que vous l'avez ordonné.

LE LORD. C'est le postillon Dick, le major vert, comme on l'appelle, qui conduira, j'espère.

PETERSON. J'ai promis beaucoup d'or pour le décider... mais employer un tel personnage!...

LE LORD. Je le veux. Surtout cachez bien à milady ces préparatifs de voyage.

PETERSON. A milady?

LE LORD. Et à sa mère... sa nourrice... que sais-je! Que jusqu'après la cérémonie personne ne puisse leur parler.

PETERSON. Comment, elles ne doivent pas vous suivre?

LE LORD. Qui vous permet de m'interroger? Vous ne savez rien... vous n'avez rien vu, rien entendu, je pense... Et d'ailleurs, monsieur, rappelez-vous que je veux du silence... un silence muet. Songez à vos enfans.

PETERSON. Mais...

LE LORD. Pas un mot de plus. Les suites de cette affaire ne regardent que moi.

PETERSON, *s'inclinant*. Heureusement.

Il sort.

SCÈNE IV.

LE LORD, *seul*.

Mon secret m'a presque échappé... Mais aussi comment me contenir? Se rejoindre ici, sous mes yeux... s'obstiner dans l'outrage!.. pas un instant de relâche... toujours... toujours!.. et jusqu'au pied de l'autel! Oh! malheur! malheur à elle, d'abord! On a voulu m'effrayer sur les suites de ma vengeance... d'autres y succomberaient... Mais moi! j'ai tout bravé, j'ai pris mes mesures... il m'en a coûté... Comparaître trois fois devant le magistrat, donner trois fois ma signature, exposer mon accusation et mes preuves... Ah! ma patience était à bout... Enfin dans une heure elle portera mon nom... oui, elle le portera... une heure!

SCENE V.

ADRIENNE, EUDOXIE, LE LORD.

ADRIENNE. Ah! vous voilà, noble lord. Vous nous voyez dans l'admiration, dans l'enthousiasme!.. les magnifiques présens!

LE LORD. A peine dignes de l'attention de mademoiselle.

EUDOXIE. Ah! mylord, je ne suis point ingrate; mais je vous revois ici pour la première fois depuis notre arrivée... et l'inquiétude efface tout autre sentiment.

LE LORD, *à part*. Tout autre sentiment... (*Haut*) Oui, vous êtes en droit de m'adresser des reproches, chère miss... mais des préparatifs que vous ignorez, des devoirs indispensables... combien j'avais hâte d'atteindre ce jour, le dernier de mes souffrances!

ADRIENNE. Et le premier de votre bonheur à tous deux. Si maintenant tu le vois rarement, c'est pour arriver à ne plus vous séparer.

EUDOXIE. S'il en est ainsi, je vous pardonne.

LE LORD. Excusez-moi donc de vous quitter si tôt.

EUDOXIE. Encore?

LE LORD. Le temps s'écoule... la cérémonie doit avoir lieu a midi.

ADRIENNE. Je suis déjà prête, comme vous voyez, et quant à ma fille, elle n'a plus que quelques bijoux... Grâce à mon habileté, quelques instans suffiront.

LE LORD. Je vais donner les derniers ordres, et bientôt je reviendrai vous prendre.

Il chancèle et s'appuie contre la table qui se trouve derrière lui.

EUDOXIE. Ciel! qu'avez-vous? (*A Adrienne*) Appelez du secours!

ADRIENNE. John! Patrick!

LE LORD. Non... non... restez, je suis bien... très bien... un peu de fatigue...

ADRIENNE. Et puis l'émotion... le plaisir...

LE LORD, *avec élan*. Eudoxie!

EUDOXIE. Mylord?...

LE LORD, *se réprimant*. Soyez prête. Adieu!

Il sort précipitamment.

SCÈNE VI.

EUDOXIE, ADRIENNE.

ADRIENNE. Vous n'attendrez pas, mylord, vous n'attendrez pas!

EUDOXIE. Quel trouble! quelle altération dans ses traits! que dois-je penser... que dois-je craindre?

ADRIENNE. Je ne vois rien là que de très naturel.

EUDOXIE. Aurait-il des regrets? O mon Dieu! si je pouvais le croire!..

ADRIENNE. Allons, allons, voilà bien de

tes idées; depuis quelques jours je ne te reconnais plus.

EUDOXIE. C'est que vois-tu, s'il ne m'aimait pas autant que je l'aime, s'il ne devait pas être tout à moi, comme moi toute à lui, je ne voudrais ni de son rang ni de ses richesses. je renoncerais à sa main, et cela sans effort, sans courage... hors de son amour, point de bonheur!

ADRIENNE. Mais pourquoi cette inquiétude? à cause de sa tristesse... Eh! mon Dieu! c'est peut-être l'usage du pays.

Eudoxie va s'asseoir à droite du théâtre auprès d'une petite table.

Air : *pour un soldat qui n'en a pas l'usage.*

Il t'a promis des voitures dorées,
Un bel hôtel, de superbes chevaux,
Il t'a promis de brillantes livrées,
Un rang illustre et des bijoux nouveaux,
De tout cela rien ne s'est trouvé faux.
Dans son amour reprends donc confiance,
Crois qu'il sera tendre, bon et soumis
Car tu vois, par expérience,
Qu'il sait tenir tout ce qu'il a promis.

Mais, voyons, Eudoxie, occupons-nous maintenant de ta toilette... Eh bien! à quoi penses-tu encore?

EUDOXIE. J'ai le cœur serré.

ADRIENNE, *lui attachant son collier.* C'est donc de joie! car il est impossible d'être mieux que nous ne le sommes.

EUDOXIE. J'éprouve un sentiment indéfinissable.

ADRIENNE. Oh! je le définis bien, moi... des diamans d'une grosseur comme celle-là... ça produit toujours un effet...

EUDOXIE. J'ai eu tort peut-être de quitter cette vie libre, cette existence d'artiste, si pleine d'insouciance, qu'embellissaient le travail et la gaîté.

ADRIENNE. Bon!.. voilà que tu parles comme Sébastien.

EUDOXIE, *elle se lève et passe à gauche du théâtre.* * Sébastien? pauvre garçon!.. lui aussi il habite Londres... s'il se doutait que nous sommes si près de lui!

ADRIENNE. Que Dieu nous en préserve! il viendrait encore te donner de mauvais conseils.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, JOHN. *

JOHN. Une lettre avec une boîte cachetée.

EUDOXIE. Pour moi?

JOHN. Oui, miss.

ADRIENNE. Encore quelque cadeau!

EUDOXIE. Qui vous a remis cela?

JOHN. Un valet de place... de la part de M. Sébastien.

ADRIENNE. De lui! ah! ma bonne.

ADRIENNE. Juste au moment où nous en parlions... v'là qu'est drôle!

EUDOXIE. Donnez!

JOHN, *à part.* Allons rendre compte à mylord.

Il sort.

SCÈNE VIII.

ADRIENNE, EUDOXIE.

ADRIENNE. V'là ce que je craignais... qu'il découvrît notre adresse et qu'il ne fît des siennes! Il était donc bien pressé d'écrire?

EUDOXIE. Pas plus que moi de lire sa lettre. (*Lisant.*) « Ma chère amie, ma » sœur, J'apprends avec joie que tu vas de- » venir la femme de lord Rutland...

ADRIENNE. Jusqu'ici cela va bien.

EUDOXIE, *continuant.* » Seulement, je » ne puis m'expliquer le mystère dont vous » avez entouré ce prochain mariage... de » la méfiance avec moi, ton ami d'enfance. (*S'interrompant*). En effet, c'est bien mal. « Pour te prouver que je n'ai pas de ran- » cune, je t'avouerai franchement que les » renseignemens de Paris, commentés par » ma mauvaise humeur, m'avaient abusé » sur le compte de lord Rutland... C'est, » dit-on, un brave original qui ne manque » pas de cœur, et qui au besoin aurait pu » faire un artiste...

ADRIENNE. Bel éloge!

EUDOXIE, *continuant.* « A ma lettre se » trouve joint ton portrait que j'avais com- » mencé à Paris, et que je me suis hâté » d'achever; c'est mon cadeau de noces » pour ton mari... il n'en saurait recevoir » de plus agréable... Ma fortune est en bon » train...

ADRIENNE. Pas possible!

EUDOXIE, *lisant.* « Mon éditeur veut déjà » me donner sa fille en mariage, et j'ai dé- » buté ici par une excellente charge, celle » du crieur de Smith-Field. Quant à toi, plus » de peinture, plus de ces Achille anglais, » dont je te demandais le sacrifice. Adieu, » ma chère sœur, sois heureuse, c'est le » vœu de cette sainte et douce amitié qui » me lie à toi depuis les jeux de notre en-

* Adrienne, Eudoxie.
** Adrienne, John, Eudoxie.

» fance, et qui m'a fait donner le nom de » ton frère et ami dévoné,

» Sébastien de Prévert,
Pall-Mall street, 29. »

(*S'interrompant*). Ce cher Sébastien!

ADRIENNE. Il y a de bonnes choses dans sa lettre... est-ce tout?

EUDOXIE. « Bonjour à notre bonne Adrienne. »

ADRIENNE. Bonjour aussi...Et ton portrait? (*ouvrant la boîte*) Frappant!.. mais l'entourage est bien commun.

EUDOXIE. Ah! cette lettre m'a fait du bien... j'avais besoin de ces bonnes nouvelles, et je me sens plus rassurée...

ADRIENNE. Oui, oui, voilà les couleurs qui te reviennent... tu es charmante... embrasse-moi.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, PETERSON. *

PETERSON. (*Il ouvre et referme la porte avec précaution.* Ah! madame!

ADRIENNE. Ah! le mal-appris!.. il m'a fait une peur...

PETERSON. Madame, mylord n'est plus ici?

ADRIENNE. Non, mon ami, il est retourné à son hôtel.

PETERSON. Vous en êtes bien sûre?

ADRIENNE. Eh mais sans doute... pourquoi ces questions?

PETERSON. C'est que s'il m'apercevait, ce serait fait de moi.

EUDOXIE. Encore?

PETERSON. Mademoiselle, je vous ai promis un dévouement à toute épreuve... le moment est venu... fuyez! quittez cette maison... oubliez vos projets de mariage et retournez en France.

EUDOXIE. Qu'entends-je?

ADRIENNE. Comment?

PETERSON. Fuyez, vous dis-je.

ADRIENNE. Il est fou.

EUDOXIE. Moi fuir! et pourquoi donc? expliquez-vous.

PETERSON. Ah! ne m'interrogez pas... je tremble. .

EUDOXIE. Qui peut me menacer? mylord me défendra!

PETERSON. Mylord! dites-vous... Je ne puis m'expliquer, car il y va de mon existence... et cependant votre tranquillité m'épouvante... Sachez que mon maître est furieux... oui, puisqu'il faut vous l'apprendre il a découvert, à ce qu'il paraît, vos... vos torts passés...

EUDOXIE. Est-ce de moi que vous parlez?

PETERSON. Mille pardons, mademoiselle... il ne m'appartient pas de vous accuser... mais il sait qu'avant de le connaître... votre cœur... enfin qu'un rival plus heureux...

EUDOXIE. Sortez, monsieur!

PETERSON. Mais si je sors sans vous avertir... vous êtes perdue!

EUDOXIE *et* ADRIENNE. Perdue!

PETERSON. Vous ne connaissez pas nos lois... le bailli m'a tout dit... apprenez que ce mariage... Ciel! mylord.

SCÈNE X.

Les Mêmes, LE LORD, *il paraît à la porte du fond.*

LE LORD, *après un moment de silence, Peterson.* * Que faites-vous là?

PETERSON. Mylord... j'étais venu... les apprêts... le départ pour l'église... Je me retire, mylord, je me retire.

Il sort.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, *excepté*, PETERSON *

LE LORD, *à part.* Une lettre, m'a-t-on dit... (*Haut.*) Vous semblez bien émue, mademoiselle?

EUDOXIE. Votre seigneurie vient - elle me chercher pour la cérémonie?

LE LORD. Sans doute.

EUDOXIE. Ah!

ADRIENNE, *à part.* Dieu soit loué! je croyais que le mariage était manqué!.. cet imbécille m'a fait une peur. (*Bas.*) Il extravaguait, tu le vois bien.

EUDOXIE, *bas.* Je veux m'en expliquer... mais seule avec lui.

ADRIENNE. Je te laisse... ce Peterson... il faudra le faire enfermer! (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

LE LORD, EUDOXIE.

EUDOXIE. Ainsi, mylord, vous revenez pour me conduire à St-James.

LE LORD. Je suis prêt.

* Adrienne, Peterson, Eudoxie.

* Adrienne, Peterson, le Lord, Eudoxie.
** Le Lord, Eudoxie, Adrienne.

EUDOXIE. Vous m'y conduirez sans crainte.

LE LORD. Sans crainte.

EUDOXIE. Et sans mélange d'arrière-pensée...

LE LORD, *à part*. Saurait-elle?

EUDOXIE. Mylord, veuillez m'écouter... Je ne sais quelle funeste influence semble présider à ce jour que je regardais comme le plus beau de ma vie : j'ai quitté mon pays le cœur plein de joie et d'espoir, mais à peine arrivée dans le vôtre, je me suis sentie saisie de tristesse et de découragement... la solitude m'accueille, l'inquiétude m'entoure... jusque dans les apprêts de fête, je vois quelque chose de morne qui me glace et m'intimide... ce n'est pas ainsi que j'avais compris notre bonheur..! Je ne vous adresse pas de reproches... mes sentimens sont encore les mêmes, mais j'aime mieux les vaincre et les refouler au fond de mon cœur, que de vous coûter un seul regret!..

LE LORD. Y pensez-vous, mademoiselle, rompre ce mariage, quand tout est prêt, et publiquement annoncé?

EUDOXIE. Que le blâme en retombe sur moi seule, on me prêtera des torts, on sera injuste... qu'importe! une inconnue, une étrangère!

LE LORD. Non... j'ai votre parole... j'ai votre amour... du moins, Eudoxie, vous me l'avez dit.

EUDOXIE. Et je vous le dis encore...mais j'éprouve, ce que je n'avais jamais connu; autrefois, une de vos paroles aurait suffi pour me rassurer; aujourd'hui, il me semble que votre présence ajoute encore à l'inquiétude vague qui me serre le cœur. Ah! je sens que je dois vous fuir!

LE LORD. Folie! enfantillage, rien de réel, que vous a-t-on dit, qu'a-t-on pu vous dire?

EUDOXIE. On m'a dit, mylord, que votre ame jusqu'ici grande et généreuse était devenue accessible à de vils soupçons.

LE LORD. Moi!

EUDOXIE. Que vous m'accusiez de je ne sais quels torts imaginaires, que vous vous croyiez trompé par moi.

LE LORD. Trompé! vous savez si c'est possible... et enfin?

EUDOXIE. Que vous me réserviez une vengeance.

LE LORD. Une vengeance!.. et laquelle?

EUDOXIE. Mais sans doute, un éclat déshonorant, une rupture.

LE LORD, *à part*. Elle ne sait rien. (*haut.*) Une rupture! voici ma main, mademoiselle... et la chapelle est prête.

EUDOXIE. Comment, mylord.

LE LORD. Il suffit de m'accuser pour que vous me jugiez coupable.

EUDOXIE. Mylord!

LE LORD. Consultez mes actions, ce sont les actions que je juge, moi... Doutez-vous encore?

EUDOXIE. Non, non... vous persistez à me nommer votre femme, et cette résolution est la plus noble réponse : on n'épouse pas celle que l'on soupçonne... J'étais une folle, une enfant, comme vous dites... Je rougis de mes craintes, je les abjure, c'est fini.

LE LORD. Cette confiance...

EUDOXIE. Doit être complète pour réparer mes injustes préventions... et je n'ai plus qu'un besoin, celui de vous donner des gages... tenez, tenez, mylord.

Elle va prendre le portrait qu'elle a déposé sur la table.

LE LORD. Votre portrait!

EUDOXIE. Je voudrais que ce fût mon ouvrage; mais il vous était destiné par un ami.

LE LORD. Un ami, dites-vous?

EUDOXIE. Qui me l'a envoyé ce matin.

LE LORD, *vivement*. Et la lettre?

EUDOXIE. La lettre?

LE LORD, *à part*. Elle se garderait bien!..

EUDOXIE. Ah! oui, tenez, la voilà... A compter de ce jour, mon cœur n'a plus de secrets à vous cacher.

LE LORD. De lui!.. Que vais-je donc apprendre? (*Il lit.*) Son frère, son ami d'enfance! serait-il possible... que vois-je? ce portrait... ces fausses apparences! oui, j'étais aveuglé; ah! je suis un misérable, un indigne!.. Tant d'innocence injustement soupçonnée!

EUDOXIE. Soupçonnée!

LE LORD. Oui, je vous ai accusée, je vous ai crue coupable, je vous ai maudite, vous la vertu même!

EUDOXIE. Eh quoi! mylord?..

LE LORD. Ah! si vous saviez... car ce n'est pas tout... grand Dieu! sera-t-il temps encore. (*Il va à la table et se met à écrire.*) Holà! quelqu'un, John! John!

EUDOXIE. Quelle agitation... Qu'allez-vous faire?

JOHN, *entrant*. Mylord!

LE LORD. A cheval, vite à cheval, sans perdre une minute; je me désiste... que ces hommes quittent Londres aujourd'hui même; dites-le bien au magistrat; John; dites-le bien, au moins! Cent guinées pour chacun d'eux, autant pour vous si vous arrivez à temps. Allez, allez!..

JOHN. J'arriverai, mylord.

Il sort.

EUDOXIE. D'où vient ce trouble? je ne puis comprendre.

LE LORD. La joie de vous trouver innocente... la honte de vous avoir méconnue. Ah! jamais vous ne pourrez me pardonner.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, ADRIENNE.*

ADRIENNE. Mylord, on vient de m'avertir, l'autel est prêt.

LE LORD. Sitôt!

ADRIENNE. Ton mariage fait du bruit, ma chère amie, la cour de l'hôtel est remplie de monde... Quel plaisir de passer toute brillante au milieu de la foule!

LE LORD, *à part*. Eh quoi! ce peuple sait déjà..

ADRIENNE. Eh bien! mylord, partons-nous?

LE LORD. Eudoxie!

EUDOXIE. Ah! mylord, qui me défendra plus tard contre une si injuste défiance?

LE LORD. Mes remords... mon désespoir.

EUDOXIE. Voici ma main.

LE LORD, *à part*. Que le ciel me protége. (*Haut.*) Venez.

Il lui prend la main et remonte à mi-scène.

SCÈNE XIII.

ADRIENNE, LE LORD, EUDOXIE, SEBASTIEN.

SÉBASTIEN, *s'élançant*. Arrêtez!

LE LORD. Comment?

EUDOXIE et ADRIENNE. Sébastien!

SÉBASTIEN. Eudoxie, quittez la main de ce traître!

LE LORD. Monsieur...

SÉBASTIEN. Je le répète... quittez sa main!

ADRIENNE. Par exemple!

EUDOXIE. Sébastien!.. C'est lord Rutland, c'est mon époux!

SÉBASTIEN, *la séparant du Lord***. Lui, votre époux!.. pas encore, Dieu merci!.. Sais-tu quels étaient ses soupçons, ses projets?

EUDOXIE. Tais-toi... il m'a tout avoué... je lui ai pardonné.

* Adrienne, Eudoxie, le Lord.

** Adrienne, Eudoxie, Sébastien, le Lord.

SÉBASTIEN. Pardonné quoi?.. Ta ruine, ton déshonneur!

EUDOXIE. Sébastien!

LE LORD. Malheureux!

SÉBASTIEN. Je parlerai, monsieur! (*A Eudoxie.*) Confiante victime, un pas de plus, et vous deviendrez ..

EUDOXIE. Sa femme.

SÉBASTIEN. Son esclave!.. vous ne savez pas où l'on vous mène?

EUDOXIE. A l'autel.

SÉBASTIEN. Oui, et de là, grâce à une loi absurde et barbare, une loi que la plus vile populace ose à peine invoquer, de là, au marché de Smith-Field, pour y être vendue.

ADRIENNE et EUDOXIE. Vendue!

LE LORD. Monsieur!

SÉBASTIEN. Vendue!!.. J'ai les preuves, un ami m'a prévenu: les témoins de ton mariage, ce sont les justiciers de Londres!..

Air de la Suissesse.

Oui, les bourreaux, célébrant ton hymen,
Dans les apprêts font éclater leur joie,
Pour cette fête ils te tendent la main,
Je les entends, ils appellent leur proie.
Reste, ma sœur, tu ne sortiras pas,
Contre un époux je t'ouvrirai mes bras.
Reste, ma sœur, ah! viens, viens dans mes bras,
C'est ton abri, tu n'en sortiras pas.

EUDOXIE, *se jetant dans ses bras*. Mon ami!

ADRIENNE. Quelle horreur!

LE LORD. Ah! monsieur, qu'avez-vous fait?

EUDOXIE. Ai-je bien ma raison? l'accuser de cette infâme action! tu n'oserais pas le calomnier ainsi! (*Elle passe au Lord.**) Mylord, répondez .. justifiez-vous! Quoi, vous gardez le silence!.. Puis-je le croire, moi qui vous aimais; moi dont vous étiez la seule pensée! vous auriez médité ma perte, mon déshonneur?.. Il se tait... oh! mon Dieu! j'allais le suivre sans défiance, pauvre fille! et me voilà encore toute parée pour cette affreuse solennité! parée de ses dons... ah! tenez, tenez, je les foule aux pieds comme je vous rejette de mon cœur.

LE LORD. Eudoxie!

EUDOXIE. *Elle fuit vers Adrienne en passant devant Sebastien qui la protége du geste.* Oh! n'approchez pas, n'approchez pas. (*a Adrienne.*) Soutiens-moi, je me meurs.

Adrienne l'emmène. — Elles sortent par le côté gauche du théâtre

* Adrienne, Sébastien, Eudoxie, le Lord.

SÉBASTIEN, *les accompagnant jusqu'à la porte de sortie.* Veillez sur elle, ma place est ici.

SCÈNE XIV.

LE LORD, SEBASTIEN.

SÉBASTIEN. Mylord, je suis l'ami, le protecteur de celle que vous avez outragée. Vous savez, je pense, de quelle manière ces crimes se réparent ?

LE LORD. Je le sais.

Il va s'asseoir à la table. *

SÉBASTIEN. Hésiteriez-vous ?

LE LORD. Non.

Il écrit.

SÉBASTIEN. Ce sang froid...

LE LORD, *il sonne, et appelle.* Péterson.

SCÈNE XV.

SÉBASTIEN, PÉTERSON, LE LORD, *assis à la table.*

PETERSON. Mylord appellé ?

LE LORD, *écrivant toujours.* Renvoyez la foule qui remplit la cour de l'hôtel... Elle attendrait inutilement...

PETERSON, *stupéfait.* Comment, my... y... lord...

SÉBASTIEN. Mylord, hâtez-vous.

LE LORD. Je suis à vous, Monsieur... (*A Péterson*) Puis, vous irez chez mademoiselle de Sancey ; vous la prierez de vouloir bien encore se rendre un instant, un seul instant dans ce salon.

SÉBASTIEN. A quoi bon ?

LE LORD. Vous lui direz... vous lui direz bien... qu'elle n'y trouvera que son ami d'enfance, son frère, son protecteur... Allez.

PETERSON. Oui, mylord, oui, j'y vais... Eh ! mon Dieu ! que va-t-il donc se passer ?

Il sort par la porte de gauche.

SCÈNE XVI.

SÉBASTIEN, LE LORD.

SÉBASTIEN. Mylord, qu'attendez-vous donc ? quelle est votre réponse ?

LE LORD, *se levant, et lui montrant un écrit.* La voici.

SÉBASTIEN. Comment ?

* Sébastien, le Lord.

LE LORD. Cet écrit est adressé à mademoiselle de Sancey... par moi.

SÉBASTIEN. Quoi ?.. vous osezencore...

LE LORD. Elle va venir... Vous lui remettrez vous-même... je vous en prie... et si l'entretien que vous allez avoir ensemble, vous laisse le désir de me retrouver, je serai là... à côté !.. (*Il passe à droite*) Là... vous entendez ?

Il entre dans le cabinet.

SCENE XVII,

SÉBASTIEN ; *puis* PETERSON.

SÉBASTIEN. J'ai parfaitement entendu ! Mais qu'est-ce que cela signifie ?.. Il me laisse seul, et il s'enferme !.. ce n'est pas le moyen cependant... Est-ce que ce serait un lâche ?

PETERSON. Un lâche ! de qui parlez-vous ?

SÉBASTIEN. Parbleu ! de votre maître, qui s'est laissé provoquer sans répondre.

PETERSON. Lui ! ce serait la première fois !.. S'il en était ainsi, je tremblerais pour lui... De grace, où est-il ?

SÉBASTIEN. Dans ce cabinet.

PETERSON, *il va à la porte du cabinet* La porte est fermée en dedans...mais je connais une autre entrée.

Il sort par le fond.

SCÈNE XVIII.

SEBASTIEN, EUDOXIE, *pâle, et sans aucune des parures qu'elle avait dans la scène précédente.*

SÉBASTIEN, *allant à elle.* Chère Eudoxie bien, très bien... Ces apprêts, ce costume... j'allais t'engager à partir...

EUDOXIE. Aujourd'hui même... à l'instant.

SÉBASTIEN. Oui, retourne en France, où l'honneur n'existe pas seulement d'homme à homme, où les lois protégent le faible contre l'égarement et l'oppression du plus fort...

EUDOXIE. Ah ! pourquoi suis-je venue ici ?..

SÉBASTIEN. Si les soins de l'amitié la plus tendre peuvent rendre le calme à ton pauvre cœur, compte toujours s ceux de ton fidèle ami.

EUDOXIE. Oui, n'est-ce pas ? tu ne t'exposeras pas contre ce lord ?.. J'ai besoin de toi... Fuyons avec ma pauvre Adrien-

ne, si amèrement désabusée, et n'emportons aucun souvenir de l'ingrat que j'ai eu le malheur d'aimer...

SÉBASTIEN. C'est cela... bien... anéantissons tout ce qui peut le rappeler à ta mémoire, et ce papier qu'*il* vient de me remettre...

Il s'apprête à le déchirer.

EUDOXIE. Qu'est-ce donc?

SÉBASTIEN. Un écrit de sa main.

EUDOXIE. Pour moi!..

SÉBASTIEN. Pour toi.

EUDOXIE. Qu'espère-t-il encore?.. Que me veut-il?

SÉBASTIEN. C'est ce que je dis...

Il fait le geste d'une manière plus marquée.

EUDOXIE. Non... donne.

SÉBASTIEN. A ta place, je ne le lirais pas... c'est toujours plus sûr.

EUDOXIE. Donne, te dis-je... et ne crains plus rien... (*Elle ouvre le papier*) La main lui tremblait en écrivant.

EUDOXIE, *lisant*. « Mademoiselle... j'ai »cru voir en vous la perfidie même... »Je vous aimais trop pour ne pas me ven»ger, et j'ai conspiré votre perte en cou»rant en aveugle à la ruine du seul bon»heur que j'ai rêvée en ce monde. » (*S'interrompant*) Et moi, malheureuse! « De »là, ces ordres affreux que tout mon sang »ne saurait expier... quoique j'aie voulu »les rétracter et en effacer jusqu'au sou»venir. » (*S'interrompant*) C'est vrai, je me rappelle... un moment avant ton arrivée...

SÉBASTIEN. Comment?

EUDOXIE. Si toi-même tu avais ignoré ce fatal secret, peut-être ne l'aurais-je amais su...

SÉBASTIEN. Ah ça, voyons, Eudoxie, qu'est devenue ton assurance, ta fierté?

EUDOXIE. Je n'ai pas cessé d'en avoir. (*Lisant*) M. de Prévert m'a demandé raison, il ne l'obtiendra pas. »

SÉBASTIEN. Quoi?

EUDOXIE, *lisant*. « Je ne veux pas risquer »de vous priver du seul appui qui vous »reste dans le monde. » (*S'interrompant*) Sébastien!

SÉBASTIEN. C'est bon, c'est bon... continue.

EUDOXIE, *lisant*. « La terre de Rutland »compose toute ma fortune... je vous l'a»bandonne... elle donnera le titre de com»te et de pair du royaume à celui que »vous choisirez... Oui, un autre sera vo»tre époux, il n'y aura plus d'autre lord »Rutland, et le nom que vous deviez por»ter vous restera, digne de vous et pur »comme vous. Soyez heureuse.—Adieu! »

SÉBASTIEN. Quoi! tu pleures, tu trembles.

EUDOXIE. Il n'y aura plus d'autre lord Rutland... Quelle idée! Où est-il? dites-le-moi? est-il sorti de cet hôtel? Sébastien, il faut le rejoindre, le retrouver, lui rendre ses dons. Qu'il vive, qu'il se repente, il m'aimait!..

SCENE XIX.

Les Mêmes, PETERSON, ADRIENNE.

Péterson entre avec deux pistolets à la main et les décharge en l'air.

EUDOXIE. Ciel!

SÉBASTIEN. Eudoxie!

EUDOXIE. Vous l'avez tué!

Elle tombe évanouie sur un fauteuil à gauche du théâtre.

ADRIENNE, *accourant au bruit*. Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il, Eudoxie?

PETERSON. Ah! monsieur, il voulait mourir... Je me suis emparé de ses armes, mais il trouvera d'autres moyens... venez.

SÉBASTIEN. Le malheureux!

Il se dirige vers le cabinet.

SCNEE XX.

Les Mêmes, LE LORD, *sortant du cabinet*.

LE LORD. Monsieur, monsieur!.. j'accepte votre défi!.. prenez ma vie, prenez-la!.. Ciel! Eudoxie mourante! (*Il se précipite à ses pieds*) Grace! grace!

EUDOXIE, *revenant à elle*. Edouard!.. Ah! c'est lui!

LE LORD. Eudoxie, mon pardon, ou je meurs à vos pieds.

EUDOXIE. Ah! mes amis, décidez de mon sort.

SÉBASTIEN. Il paraît que c'est tout décidé, puisqu'il t'aime... d'un amour un peu lugubre, il est vrai, mais c'est à la manière anglaise... à la manière noire... chacun son genre.

LE LORD. Quoi! vous pourriez encore me pardonner?

SÉBASTIEN. Elle vous répondra en France, mylord!

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.



LA

MÉMOIRE D'UN PÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Par MM. Petit et Léonce,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 20 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. ALBERT VERNIER, jeune avocat	M. St-Aubin.	HENRIETTE BRIZARD, orpheline	Mlle Forgeot.
LE VICOMTE FERDINAND DE SAUVAGNY	M. Paul.	JOSEPH, vieux domestique	M. Klein.
AMÉLIE D'ERMILLY, jeune veuve	Mlle Habeneck	PHILIPPE, autre domestique.	

La scène se passe à Orléans, dans la maison d'Albert Vernier.

Le théâtre représente le cabinet d'Albert Vernier; entrée principale par le fond; des deux côtés de la porte, corps de bibliothèque; sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, le bureau d'Albert et son grand fauteuil; plus loin, un peu dans le fond et du même côté, un autre bureau chargé de livres et de papiers; à gauche, un vieux secrétaire de forme antique, ensuite une cheminée; et vers le fond, la porte d'un cabinet.

SCENE PREMIÈRE.

ALBERT VERNIER, AMÉLIE*.

(Albert est endormi dans son fauteuil, une lampe brûle encore sur son bureau.)

AMÉLIE, *entrant avec précaution par le fond*. Il est seul; ces livres, cette lampe qui s'éteint... il a passé la nuit à travailler. Quel amour pour sa profession!

ALBERT, *s'éveillant et sans voir Amélie*. Je m'étais endormi ?... Il fait grand jour... achevons mon plaidoyer. (*Il ramasse son cahier qui était tombé à ses pieds.*) Où en étais-je resté ? (*Il plaide.*) « Je » n'insisterai pas davantage, messieurs les » juges, sur des faits aussi clairement éta» blis? Loin de nous la pensée de priver » une jeune fille d'un nom qui lui ap» partiendrait... un enfant de la fortune » de son père !... personne, plus que » nous, messieurs, ne respecte les liens » sacrés de la famille; et c'est ce respect » même qui, aujourd'hui, nous fait éle» ver la voix en faveur de l'héritier légi» time, contre de vaines prétentions dont » vous ferez justice dans l'intérêt de la so» ciété tout entière. »

AMÉLIE, *l'interrompant*. A merveille!

ALBERT, *se levant*. Amélie! c'est vous!

AMÉLIE. Moi-même, qui sans trop consulter les règles de la bienséance, suis descendue vous faire une visite un peu matinale.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre; le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, et ainsi de suite; les changemens de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

ALBERT. Comment vous peindre ma joie, ma reconnaissance?

AMÉLIE. Vous ne m'en devez point, Albert, car une affaire importante m'appelle seule auprès de vous.

ALBERT. Parlez, chère cousine.

AMÉLIE. D'abord je commencerai par vous gronder.

ALBERT. Moi!

AMÉLIE. Malgré les conseils de vos amis, malgré la promesse que vous m'en aviez faite, vous avez encore travaillé toute la nuit.

ALBERT. Ah! cette fois, cela était indispensable: un procès que je dois plaider aujourd'hui, et dont on m'a parlé hier seulement.

AMÉLIE. Et votre santé, Albert!

ALBERT.

AIR : *Aux tems heureux de la chevalerie.*

Tant d'intérêt!... j'en ai l'ame ravie!

AMÉLIE.

Montrez-vous donc, monsieur, obéissant.

ALBERT.

Mais, entre nous, convenez, Amélie,
Que votre cœur est parfois exigeant.
Garçon, je puis, sans craindre qu'on me blâme,
Passer les nuits... qui peut m'en empêcher?
(*Tendrement.*)
Que n'est-ce, hélas! un larcin que ma femme,
Avec raison puisse me reprocher!

AMÉLIE. De grâce, monsieur Vernier, pas un mot de nos projets de mariage... ce soir libre à vous de venir me faire votre cour. Je serai charmée de vous recevoir; mais pour le moment, ne voyez en moi qu'une cliente.

ALBERT. Une cliente...

AMÉLIE. Oui... il s'agit d'un procès sur le point d'être jugé, et qui heureusement ne me touche en rien; une jeune fille dont la situation est on ne peut plus intéressante, m'a été vivement recommandée par une de mes parentes... je désire, s'il en est tems encore, qu'elle prenne vos conseils.

ALBERT. Disposez de moi, veuillez me dire.

AMÉLIE. Elle vous donnera elle-même des détails qui perdraient de leur intérêt en passant par une bouche étrangère. Je réclame pour elle toute votre indulgence; car elle est jeune, timide, du reste sa physionomie prévient en sa faveur.

SCENE II.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant par le fond.* M. le vicomte de Sauvagny fait demander s'il pourra voir monsieur dans la matinée.

ALBERT. Sans doute, un avocat est toujours à la disposition de ses cliens.

(Joseph emporte la lampe qui brûlait sur le bureau et sort.)

AMÉLIE. Serait-ce pour lui que vous plaidez aujourd'hui?

ALBERT. Oui, vraiment.

AMÉLIE. En ce cas je me sauve.

ALBERT. Quoi! vous me quittez déjà?

AMÉLIE. Je serais désolée qu'il me surprît ici d'aussi bonne heure.

ALBERT. Pourquoi donc? mille raisons ne justifient-elles pas votre présence en ces lieux? notre parenté d'abord; ensuite, nous habitons la même maison. Ne suis-je pas en outre, depuis la mort de votre mari, chargé de l'administration de votre fortune?

AMÉLIE. Sans doute, ces motifs seraient plus que suffisans pour tout autre, mais M. de Sauvagny possède un talent merveilleux pour broder une histoire; il ne manquerait pas de commenter ma visite, et me ménagerait d'autant moins que c'est un de mes adorateurs.

ALBERT. Comment!...

AMÉLIE. Vous n'en êtes pas jaloux! un fou, dont le principal mérite consiste dans le talent de son tailleur, dans la vitesse de ses chevaux, qui ne comprend l'existence qu'à Paris, au balcon des Bouffes, incapable d'aimer sérieusement, et qui aurait bien vite oublié sa femme pour un habit d'une coupe nouvelle ou une cavatine de Rubini... c'est un rival peu redoutable.

ALBERT. Je craindrai toujours... je craindrai tout le monde, tant que vous ne m'aurez pas donné l'assurance positive...

AMÉLIE. Si j'hésite encore, Albert, c'est par intérêt pour vous. Déjà célèbre dans une carrière qui, de nos jours, conduit aux honneurs.. vous enchaîner pour toujours! je crains d'être un obstacle à votre fortune.

ALBERT. Ah! si vous m'aimiez, vous ne parleriez point ainsi...

AMÉLIE. Pouvez-vous douter de mon attachement? croyez que pour vous, pour votre bonheur, je serais capable des plus grands sacrifices.

ALBERT. Prouvez-le-moi donc, en mettant un terme à mon impatience, en fixant le jour...

AMÉLIE. Allons, c'est en vain que je prends votre défense contre moi-même... quoique veuve, j'ai, vous le savez, des ménagemens à garder, surtout avec un vieil oncle, homme de l'ancien régime et qui en a conservé tous les préjugés, il refuse de me donner son consentement parce que, dit-il, vous n'avez pas de nom.

ALBERT. En est-il de plus beau que celui que mon père a illustré par trente ans d'honorables travaux et d'une réputation sans tache?..... Cité au barreau pour son austère probité et son désintéressement à toute épreuve... on admirait en lui cette antique loyauté qui semble disparaître de jour en jour... L'artisan lui apportait son épargne; le riche lui confiait ses capitaux..... c'est son nom qui m'a ouvert la carrière.

AMÉLIE. Et vous le portez noblement, Albert; mais ce n'est point ainsi que l'entend le marquis d'Ornonville... S'il avait le moindre titre, me disait-il dans son langage aristocratique?...

ALBERT. Vraiment! en ce cas, je ne redoute plus rien. Mon père m'a souvent répété qu'un de mes ancêtres avait acheté une charge qui conférait la noblesse!..... (*Joseph rentre.*) Oh! je retrouverai ces papiers auxquels, jusqu'ici, j'ai attaché si peu d'importance..... mais puisqu'ils doivent assurer mon bonheur, j'y tiens, morbleu! je suis noble de par les écus de mon aïeul!...

AMÉLIE. Adieu..... vous verrez bientôt, ma jeune protégée, je vous laisse avant l'arrivée du vicomte.

(Elle sort, Albert la conduit jusqu'à la porte du fond.)

SCENE III.

JOSEPH, ALBERT.

JOSEPH. Ça me fera plaisir de le revoir, ce M. Ferdinand!..... je me rappelle le tems où il venait chez monsieur votre père avec feu son oncle, M. le comte de Sauvagny..... c'était bien le plus malin petit diable! Des cheveux bien bouclés, un petit sabre plus grand que lui.

ALBERT. Que dis-tu?

JOSEPH. Il est vrai que depuis vingt ans il doit être un peu changé.

ALBERT. En effet, Joseph, tu as dû connaître le comte de Sauvagny.

JOSEPH. Si je l'ai connu!..... il était très-lié avec monsieur votre père, qui avait toute sa confiance..... Il ne faisait jamais rien sans le consulter.. et presque tous les ans nous allions passer un mois à son château de l'Anjou.

ALBERT. Dis-moi...... as-tu connu aussi Mme de Sauvagny?

JOSEPH. Pas précisément; attendu qu'à cette époque, elle était déjà décédée..... monsieur le comte avait celui d'être veuf.

ALBERT. Dans ce tems-là, tu n'aurais pas entendu parler d'une jeune personne qui habitait chez M. le comte à titre de demoiselle de compagnie, de femme de charge, je ne sais trop au juste, et qu'on appelait Rose Brizard?...

JOSEPH. Rose Brizard! attendez donc, j'ai quelque idée.... une grande brune... les yeux agaçans..... oui, oui, parbleu, je m'en souviens parfaitement..... même qu'elle avait une réputation de sagesse et de beauté....

ALBERT. Tu n'as jamais ouï dire que M. de Sauvagny l'ait épousée secrètement?

(Il va s'asseoir à son bureau.)

JOSEPH*. Par exemple!.... je sais bien qu'il passait pour avoir un goût très-prononcé pour les jolies filles... mais il était un peu trop fier pour se mésallier ainsi....

ALBERT. C'est bien.

JOSEPH. Mais à propos de quoi.... monsieur m'adresse-t-il toutes ces questions?

ALBERT. Elles ont rapport à la cause que je plaide ce matin même... ce que tu viens de me dire me confirme dans mon opinion... oui, je gagnerai mon procès... Mme d'Ermilly sera fière de ce nouveau succès.

JOSEPH. Quelle aimable femme vous aurez là!.... plus je la vois, plus je trouve qu'elle ressemble à votre mère.

ALBERT. Brave Joseph! toutes les femmes que tu aimes, tu trouves qu'elles ressemblent à ma mère.

JOSEPH. Ah! c'est qu'elle était si bonne!.

* Albert, Joseph.

AIR : *Vaudeville de l'Anonyme.*

S'agissait-il d'une bonne œuvre à faire?
Sans hésiter, on la voyait courir.
Toujours au bal elle était la première,
Menant de front les bienfaits, le plaisir.
Elle employait noblement sa journée,
D'ici vraiment je crois encor la voir,
Pleurer chez l'pauvr' toute la matinée,
Et chez le riche aller danser le soir.

Eh bien! malgré tout ça, elle avait encore des ennemis qui trouvaient qu'elle dépensait trop... on disait que votre père était faible pour elle.

ALBERT. Il l'aimait tant.

JOSEPH. Ca, c'est vrai..... on aurait dit qu'il voulait, à force de soins, de prévenances, lui faire oublier qu'il avait près de trente ans de plus qu'elle..... comme il l'entourait de petites attentions! Lui si sévère pour tout le monde, si rigide pour lui-même, il n'osait rien lui refuser; il tremblait de lui faire de la peine.. c'était comme un enfant auprès d'elle!... et puis, après tout, si elle dépensait un peu d'argent, n'était-elle pas bien excusable? quand une fortune vous tombe tout-à-coup sur les bras, ça vous tourne la tête..

ALBERT. J'étais bien jeune quand ma famille fit cet héritage; mon père ne m'a jamais dit d'où il nous était arrivé, et je n'ai rien trouvé dans ses papiers qui eût trait à cela.

JOSEPH. Ca n'a rien d'étonnant; votre mère était créole, c'est une fortune qui lui sera venue, comme on dit, de l'autre monde. Au surplus, elle était à elle; elle l'a dépensée... et quoiqu'un peu entamée, il vous en reste encore une assez bonne part.

ALBERT. Pauvre mère! je l'ai perdue bien jeune.

JOSEPH. Votre père n'a jamais pu se consoler de sa mort? ça lui a porté le dernier coup... il n'a pas tardé à la suivre.

ALBERT. Je n'oublierai jamais cet instant solennel, nous étions là tous deux....

JOSEPH. Seuls, aux pieds de son lit.

ALBERT. « Mon fils, me dit-il, après » m'avoir engagé à prier pour lui, si tu » arrives jamais au moment de transiger » avec ta conscience, sacrifie ta vie plutôt » que de céder; car, vois-tu, mon Albert, » le remords, c'est un poison qui dévore, » c'est une serre de vautour qui brise le » cœur d'un honnête homme. »

JOSEPH. Oh! oui, il vous a donné de sages conseils que vous avez suivis, parce que les paroles d'un père mourant, c'est sacré; nous sommes restés à Orléans..... vous avez continué la même carrière..... vous n'avez rien changé dans son cabinet... c'est encore sa bibliothèque (*montrant le bureau au fond à droite*), voilà le bureau devant lequel il s'est assis pendant trente ans... (*désignant le secrétaire qui est à gauche auprès de la cheminée*), il n'y a pas jusqu'à ce vieux secrétaire...

ALBERT. Que je me suis fait un devoir de conserver.

JOSEPH. Je ne sais pas trop pourquoi.

ALBERT. C'est un souvenir de famille... (*Il se lève.*) Mais j'y pense... c'est là sans doute que je dois trouver ces titres dont tout-à-l'heure je parlais à madame d'Ermilly.

(On sonne.)

JOSEPH. Diable de sonnette!.. (*On sonne encore.*) Vous verrez qu'ils ne me laisseront pas le tems d'essuyer mes yeux.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ALBERT, *seul.*

Depuis la mort de mon père, je n'ai point encore eu l'occasion d'ouvrir ce meuble, assez inutile d'ailleurs... oui, ils doivent y être... (*Il va au bureau du fond, ouvre un tiroir d'où il retire une clef, puis il va au vieux secrétaire qu'il ouvre.*) Voyons... car aujourd'hui même, après ma plaidoirie, je veux les porter à cet oncle entêté... de là je passerai chez mon notaire pour faire dresser le contrat... J'ai l'aveu d'Amélie... quelle heureuse journée! (*Ouvrant successivement plusieurs tiroirs.*) Mais non, rien... je ne vois rien... cherchons encore... une boîte d'ébène, des armoiries... une couronne de comte...

SCENE V.

ALBERT, FERDINAND, JOSEPH.

JOSEPH. Entrez, entrez, monsieur le vicomte, c'est vrai que je ne vous aurais jamais reconnu.

ALBERT, *à part.* Plus tard je verrai

(Il referme le secrétaire. Joseph sort.)

FERDINAND. Bonjour, mon cher Cicéron, eh bien! vous avez étudié mon af-

faire, compulsé mon dossier, je vous plains; quoique cela me touche de près, je n'ai jamais eu ce courage; vous me direz que ce n'est pas mon état.

ALBERT. Toute la nuit, monsieur le vicomte, j'ai été occupé de votre procès.

FERDINAND. C'est comme moi, il ne m'est pas sorti de la tête. Convenez aussi que la chose en vaut la peine. Depuis que j'ai hérité de la fortune de mon oncle, je me suis tellement identifié avec elle, que nous sommes devenus inséparables, et il faudrait aujourd'hui la restituer à une jeune fille que je n'ai jamais vue, qui se dit enfant de mon oncle, en vertu d'un prétendu mariage secret!

ALBERT. Vous vous alarmez à tort.

FERDINAND. Je serais à ce compte-là obligé de vendre mon tandem, de mettre cinq chevaux anglais sur le pavé, de congédier mon groom! il me faudrait prendre un logement de mille francs, compter avec mon tailleur, renoncer à mes voyages de Paris!... il n'y a pas d'existence possible comme cela...

ALBERT. Pourquoi vous inquiéter ainsi?

FERDINAND. C'est plus fort que moi .. impossible de songer à autre chose; imaginez-vous que je sors du bal, j'ai cru que ça me distrairait, ah bien oui! cette idée était toujours là! je me suis dit: il doit y avoir des moyens pour m'en débarrasser... je l'ai fait danser, valser, galoper!... toujours là! j'ai voulu la noyer dans le punch, je la retrouvais sans cesse au fond du verre; poussé à bout, je l'ai conduite à la bouillotte.

AIR *du Piége.*

Vous me croirez si vous voulez, mon cher,
Pour éloigner cette idée importune,
Je me disais: Jouons un jeu d'enfer...
Mais, concevez-vous la fortune?
Après m'avoir souri jusqu'à présent,
Elle me fuit, la chose est décidée.
En un instant j'ai tout perdu...

ALBERT.

Vraiment!

FERDINAND.

Oui, tout, excepté mon idée,
J'ai toujours là mon idée.

ALBERT. Allons, allons, rassurez-vous.

FERDINAND. Savez-vous que c'est un grand service que vous m'avez rendu, en vous chargeant de mon affaire?.. Sans vous, mon cher Albert, que serais-je devenu? Conçoit-on un homme comme ce Belcour, qui va tomber malade, s'enrhumer, la veille du jour où nous devons paraître à l'audience... comme si un avocat s'appartenait? c'est d'une inconvenance..... mais grâce à votre facilité, à votre talent, ma cause sera plaidée.

ALBERT. Et gagnée, je l'espère.

FERDINAND. Ah ça! vous dites donc que...

ALBERT. C'est une affaire sûre.

FERDINAND. Votre sécurité me fait plaisir.... Ce diable de Belcour n'était pas aussi rassuré que vous; il prétendait qu'avec des témoignages.

ALBERT. Il n'y a pas la moindre crainte à avoir... ce sont les titres qui font foi.

FERDINAND. Bravo!... Je suis d'autant plus porté à vous croire, que votre opinion est entièrement conforme à celle d'un célèbre jurisconsulte que j'ai vu lors de mon dernier voyage à Paris... Un voyage délicieux! Figurez-vous que m'étant aventuré dans la diligence, je me suis trouvé avec une jeune personne charmante..... mais je vous conterai ça une autre fois... car aujourd'hui cette malheureuse idée de procès...

ALBERT. Soyez sans inquiétude, je vous réponds du succès. Il ne me manque plus que quelques renseignemens. (*Il va à son bureau.*) J'ai dressé là une petite note, ce sont des noms, des dates à remplir, mais il me les faut absolument.

FERDINAND. Je vais vous les donner.

ALBERT. Tenez, mettez-vous à mon bureau, et pendant que vous vous occuperez de cela... je vais faire un tour de terrasse... j'ai travaillé toute la nuit... Je me sens la tête lourde... L'air du matin me fera du bien.

FERDINAND. Ah! mon ami, prenez garde, il fait très-froid aujourd'hui, vous quittez un appartement chaud; ayez soin de bien vous envelopper. Surtout, n'allez pas faire comme Belcour. A présent j'ai une frayeur des rhumes!...

ALBERT. Soyez tranquille.

(Il sort par une petite porte à gauche du théâtre.)

SCENE VI.

FERDINAND, *seul*, *assis devant le bureau.*

Des noms, des dates à remplir, c'est la chose du monde la plus facile. (*Parcourant quelques papiers.*) L'acte de mariage de mes ascendans, mes ascendans!... précipit.... donations entre-vifs... avancemens d'hoiries!... Qu'est-ce que tout ça veut

dire? Je suis bien bon de me casser la tête; je vais trouver Belcour qui demeure à deux pas, il est enrhumé! mais pour écrire...

SCÈNE VII.

FERDINAND, HENRIETTE.

FERDINAND, *voyant Henriette qui entre.* Oh! la jolie tournure!

HENRIETTE, *voilée.* C'est à M. Albert Vernier que j'ai l'honneur de parler.

FERDINAND. Non, mademoiselle. (*A part.*) Cette voix ne m'est pas inconnue.

HENRIETTE, *avec embarras.* Pardon, monsieur, on m'avait dit... Une dame, de la connaissance de M. Vernier, et qui veut bien s'intéresser à moi... mais je me retire....

FERDINAND. Restez de grâce, mademoiselle, M. Albert ne tardera pas à revenir; trop heureux de vous faire un instant les honneurs de son cabinet. Veuillez vous asseoir, je vous en prie.

(Il lui offre une chaise.)

HENRIETTE, *s'asseyant.* Je vous remercie, monsieur.

FERDINAND, *à part, sur le devant de la scène.* Sont-ils heureux, ces diables d'avocats! et moi qui les plaignais... Allons, allons, je vois que la chicane a aussi ses compensations.

HENRIETTE, *à part, après avoir relevé son voile.* Comment M. Vernier va-t-il me recevoir?

FERDINAND, *à part.* Elle est toute tremblante. (*Haut*) Il paraît... (*S'approchant.*) Que vois-je! est-il possible... mademoiselle, c'est vous! vous que je retrouve ici... Ah! que je suis heureux!

HENRIETTE Monsieur....

FERDINAND. Mon langage vous étonne, je le vois.... car sans doute vous avez oublié déjà notre précédente rencontre, qu'en venant de Paris...

HENRIETTE. Non, monsieur.... je me souviendrai toujours que, forcée par ma triste position, de voyager seule, et en butte aux grossières paroles de personnes sans éducation, c'est à vous que je dus de poursuivre tranquillement ma route.

FERDINAND. Eh bien! moi, mademoiselle, depuis ce jour, votre image n'a cessé d'occuper mon souvenir.

HENRIETTE. Je sais, monsieur, tout ce que je vous dois de reconnaissance.

FERDINAND. Tout autre à ma place...

HENRIETTE, *l'interrompant.* Mais je sais aussi qu'il n'est point généreux à vous de vous en prévaloir pour m'adresser ici des paroles que je ne puis.... que je ne dois pas entendre.

FERDINAND. Oh? ne craignez rien..... si l'aveu de mon amour...

HENRIETTE. De grâce, monsieur, si vous ne voulez m'obliger à vous céder la place...

FERDINAND. Eh bien! non, je ne vous en parlerai plus... mais au moins il me sera permis, mademoiselle, de vous demander à quoi je dois attribuer cette heureuse rencontre? Auriez-vous par hasard quelque procès?

HENRIETTE. Oui, monsieur...

FERDINAND. C'est comme moi, je plaide aussi.. Vous le voyez, nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre; un malheur commun nous rassemble... Vous venez sans doute prendre les conseils de M. Vernier?

HENRIETTE. Oui, monsieur.

FERDINAND. Encore comme moi; c'est délicieux... Et nous avons l'espoir de gagner notre cause?

HENRIETTE. Hélas! je n'ose.

FERDINAND. Ah! un instant; ce n'est plus comme moi... mais peut-être vous vous alarmez à tort... Quels sont donc les barbares qui ne craignent pas de vous faire de la peine?

HENRIETTE. Je ne leur en veux pas; ils croient sans doute défendre leurs droits.

FERDINAND, *s'échauffant.* Ce sont des monstres... S'il ne fallait, pour vous donner gain de cause, que leur chercher querelle, les tuer... ou se faire tuer pour vous...

HENRIETTE, *souriant.* Ce moyen...

FERDINAND. Ne serait peut-être pas le plus sage, je le sais; mais quand on n'en a pas d'autre à sa disposition... Pourquoi ne suis-je point avocat?... Au surplus ce qui me rassure, c'est qu'il y a une justice, c'est-à-dire... il y a des juges.. Ce n'est peut-être pas tout-à-fait la même chose... mais votre cause est bonne..... quand on est aussi jolie que vous, on ne peut pas avoir tort.

HENRIETTE. Que le ciel vous entende ?

FERDINAND. Vous n'avez qu'à vous montrer pour terrasser vos adversaires ;

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT.

ALBERT, *à part*, *en entrant*. Une jeune fille... sans doute celle dont m'a parlé Mme d'Ermilly.

FERDINAND. Eh ! arrivez donc, mon cher Démosthènes, on vous attend avec impatience. Venez apporter quelques paroles d'espérance.

ALBERT. A vous !

FERDINAND. Ah ! bien oui... il s'agit bien de moi qui suis sûr de mon affaire... à mademoiselle, dont le succès me sera plus cher encore que le mien... Si vous saviez... mais non, mademoiselle, non, je me tais... Plus tard, n'est-ce pas, plus tard, vous me permettrez de vous dire... (*A Albert.*) Je vais jusque chez Belcour ; dans un moment je vous rapporterai cette petite note. (*A Henriette.*) Croyez, mademoiselle, que je fais pour vous les vœux les plus sincères... Mais vous triompherez.. nous triompherons tous deux, j'espère... Voilà une rencontre qui ne peut être pour moi que d'un bon augure.

AIR : *Jusqu'au revoir, bonsoir.*

(*A Henriette.*)
Vous gagnerez votre procès, j'espère,
(*A Albert.*)
Ses jolis yeux m'avaient fait un instant
Complétement oublier mon affaire.
Ah ! n'allez pas, mon cher, en faire autant.
De conseiller ne quittez pas le rôle.
(*A part.*)
Je craindrais trop de l'avoir pour rival ;
Un avocat, c'est si fort en parole,
Que le combat ne serait pas égal.

ENSEMBLE.

FERDINAND.

Vous gagnerez votre procès, j'espère, etc.

ALBERT.

D'un avocat j'aurai le caractère.
Si ses beaux yeux vous ont fait un instant,
Complétement oublier votre affaire,
Je tâcherai de n'en pas faire autant.

HENRIETTE, *à part.*

Hélas ! pour moi c'est en vain qu'il espère.
Ici déjà je ne viens qu'en tremblant.
Ah ! c'est pour toi, pour toi seule, ô ma mère !
Du haut des cieux veille sur ton enfant !

(*Ferdinand sort.*)

SCENE IX.

ALBERT, HENRIETTE.

ALBERT. Quoique bien occupé ce matin, mademoiselle, me voilà prêt à vous entendre.

(Il offre une chaise à Henriette, lui fait signe de s'asseoir et se met à son bureau.)

HENRIETTE, *assise*, *et après un moment de silence*. Je ne sais comment m'exprimer.

ALBERT. Parlez sans crainte.

HENRIETTE. Avant tout, soyez certain, monsieur, que dans le procès qui m'amène auprès de vous, ce n'est point un sordide intérêt qui me guide.. J'aurais préféré la misère, l'abandon. Tout ce que je désire, c'est de réhabiliter la mémoire de ma mère, c'est d'accomplir sa dernière volonté.

ALBERT. Comptez sur moi, mademoiselle.

HENRIETTE. Ma mère se nommait Rose Brizard.

ALBERT. Rose Brizard !

HENRIETTE. Elle épousa feu M. le comte de Sauvagny.

ALBERT, *se levant*. Il suffit, mademoiselle, pas un mot de plus, je connais cette affaire.

HENRIETTE, *se levant aussi*. De grâce, monsieur, qu'ai-je à craindre ? que puis-je espérer ?

ALBERT. Je suis fâché de ne pouvoir vous donner de conseil ; car je dois vous le dire, je suis l'avocat de votre adversaire.

HENRIETTE. Mais la cause que vous soutenez ne peut être juste, car la mienne est sacrée.

ALBERT. A vos yeux, mademoiselle, elle doit l'être, et vous remplissez un devoir qui vous honore... il m'en coûte de détruire vos illusions, cependant je ne puis vous cacher...

HENRIETTE, *l'interrompant*. N'achevez pas, monsieur, je le jure sur l'honneur, la conduite de ma mère fut toujours irréprochable... elle a été mariée au comte de Sauvagny... (*appuyant*) au comte de Sauvagny, mon père !

AIR : *Simple soldat.*

Je suis, monsieur, son légitime enfant ;
Daignez m'en croire, et ma mère elle-même ;
Sa bouche encor l'assurait en mourant,
On ne ment point à cet instant suprême !
Au monde on peut cacher, par vanité,
Une faiblesse ; aisément on l'abuse ;
Mais à l'aspect de son juge irrité,
Mais devant Dieu qui sait la vérité,
Quand on est coupable, on s'accuse.

ALBERT. Je voudrais vous croire, mademoiselle ; mais à la justice il faut plus que des paroles ; si vous aviez des preuves, quelques papiers...

HENRIETTE. Il en existe, monsieur.

ALBERT. En vérité ! hâtez-vous donc de les produire.

HENRIETTE, Hélas ! je ne le puis.

ALBERT. Comment se fait-il ?...

HENRIETTE. Ma mère me l'a répété souvent : issue d'une famille honorable, mais que des revers de fortune avaient réduite à la misère, elle se trouva bien jeune privée de ses parens. Forcée d'avoir recours au travail pour exister.... le hasard la fit entrer chez M. de Sauvagny pour tenir sa maison... monsieur le comte l'aima ; mais trop fier pour la nommer publiquement sa femme, il l'épousa secrètement dans une petite ville de la Vendée, qui fut, tour à tour, saccagée par les partis ! Ainsi disparurent les traces de ce mariage ; bientôt M. de Sauvagny, honteux de ce qu'il appelait une mésalliance, confina ma mère dans un village... que pouvait-elle faire, sans appui, sans amis, contre un homme puissant ? Elle cacha sa douleur et ses larmes... cependant mon père, pour la rassurer sur l'avenir de son enfant, lui fit voir leur acte de mariage qu'il avait conservé ; il lui donna l'assurance qu'il allait le confier à un homme de loi, de ses amis, d'une probité connue ;, et qui le rendrait public après sa mort...

ALBERT. Il se pourrait...

HENRIETTE. Oh ! monsieur, vous ne prêterez point l'appui de votre talent pour faire triompher une injustice !

ALBERT. Si elle disait vrai !...

HENRIETTE. Je ne vous trompe point, monsieur ; j'étais bien jeune alors, et cependant il me semble encore avoir devant les yeux ma mère toute en pleurs, et mon père lui montrant cet acte, dont une clause, disait-il, devait après lui assurer notre fortune, il était renfermé dans une boîte d'ébène que je crois voir encore.

ALBERT. Une boîte d'ébène.

HENRIETTE. Je la reconnaîtrais quand mon œil serait à demi fermé par la mort... Des armoiries..... une couronne de comte....

ALBERT. Grand Dieu ?... là... tout à l'heure.

HENRIETTE. Comme il est agité !...

ALBERT, *à part.* Si c'était... (*Haut.*) Mademoiselle... je vous l'ai dit... je ne puis rien pour votre cause ; souffrez que...

HENRIETTE. O ciel !... vous aurais-je offensé sans le vouloir.

ALBERT. Je ne me sens pas bien... je désire être seul...

HENRIETTE. Je me retire... Comme il me regarde ! il me fait peur, courons prévenir madame d'Ermilly.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

ALBERT, *seul.*

(A peine Henriette est sortie qu'il court à son secrétaire.)

Oh ! non, c'est impossible, c'est impossible : si mon père eût été dépositaire de ces titres, rien... rien au monde ne l'eût empêché de les produire. (*S'arrêtant.*) Mais la ressemblance de cette boîte... avec celle dont parle cette jeune fille... ces amoiries, et quand j'y songe, les rapports intimes qui existaient entre M. de Sauvagny et mon père, la confiance sans bornes qu'il avait en lui, tous ces rapprochemens... (*Il s'éloigne du secrétaire.*) Ah ! je suis un fou... un insensé !... malheur à moi d'avoir pu douter un seul instant de l'honneur de mon père ! de mon père... dont la vie fut sans reproches, dont personne n'osa jamais soupçonner la loyauté ! qu'ai-je à redouter ?... C'est sans trembler que je vais à ce meuble.... (*il ouvre le secrétaire, en tire la boîte*) que j'ouvrirai cette boîte .. je ne crains rien... (*il ouvre la boîte, en tire des papiers qu'il déploie, il lit*) : Acte de mariage de Jules, comte de Sauvagny, avec Marie Angélique Rose Brizard... (*parcourant l'acte*) un fidéi-commis... cinq cent mille francs confiés à mon père !... ah ! mon père, infâme !... (*les papiers lui tombent des mains*) mon père, lui !... c'est horrible à penser... c'était un

Dieu pour moi... sa mémoire était mon culte!... et maintenant, obligé de rougir de son nom! regretter de lui devoir le jour... forcé de le... (*Transition.*) Tout s'explique à présent!... cette fortune dont on ignorait la source, ce luxe, ces fêtes... et je ne devine que trop le sentiment qui l'a entraîné... Ma mère, ma mère! Combien il fallait qu'il t'aimât, cet homme si vertueux jusque là... pour que sa probité vînt échouer devant la fatale passion que tu lui inspiras! hélas!... ses rides profondes, ses cheveux blanchis avant l'âge, sa mort prématurée furent l'effet du remords... Pardonne, ô mon père!... Ah! (*Il va s'asseoir à son bureau; on entend frapper à la porte.*) Grand Dieu.

AMÉLIE, *au dehors*. Albert, Albert.

ALBERT. Amélie! qu'elle ignore... ce verrou.

(Il se lève et court vers la porte du fond, pour la fermer au verrou. Amélie entre en ce moment.)

SCENE XI.

ALBERT, AMÉLIE.

AMÉLIE. Albert, qu'avez-vous? parlez, que signifie le trouble où je vous vois?

ALBERT. Désespoir!

AMÉLIE. Ce regard fixe... cette pâleur... ce n'est point un malheur ordinaire.

ALBERT. Non, mais ne me demandez rien, car je ne puis vous dire la vérité.

AMÉLIE. Vous avez peu de mémoire, Albert; hier encore devant le portrait de votre père, vous m'avez juré que vous n'auriez jamais de secrets pour moi, que vos chagrins seraient les mieus... déclarez moi donc que vous ne m'aimez plus. Cet aveu peut seul vous délier de votre serment.

ALBERT. Ne plus vous aimer!

AMÉLIE. Eh bien! parlez donc, parlez, je vous en conjure; n'êtes-vous pas mon époux devant Dieu, et bientôt devant les hommes? J'ai droit à la moitié de vos peines...

ALBERT. Vous l'exigez, eh bien!... mon père... oh! jamais je n'en aurai la force...

(Il lui montre du geste les papiers qui sont sur le secrétaire.)

AMÉLIE. Ah! ces papiers, sans doute... (*Elle s'en saisit et les parcourt.*) Albert, il faut rendre toute cette fortune... nous nous expatrierons.

ALBERT. La rendre? Ah! si je le pouvais!... mais à peine m'en reste-t-il la moitié.

AMÉLIE. Mais je suis riche, moi! Albert; toute ma fortune est entre vos mains.. Quel plus noble usage!...

ALBERT. Vous dépouiller, non, non; assez, assez d'un crime! Un second d'ailleurs ne nous sauverait pas; car ce n'est pas seulement de l'argent que demande cette fille, c'est son titre d'enfant légitime, c'est l'honneur de sa mère, et pour cela il faut flétrir la mémoire de mon père.

AMÉLIE. C'est vrai... nous sommes perdus!...

ALBERT.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Quoi! cinquante ans d'honneur, de probité,
Seraient-ils donc effacés par un crime?
Et l'on verrait ce nom si respecté,
Succomber sous le poids d'un mépris légitime.
Ah! l'empêcher n'est pas en mon pouvoir.
Si son opprobre aujourd'hui doit m'atteindre.
On ne pourra me blâmer sans me plaindre,
Lorsque j'aurai fait mon devoir;
Avant, du moins, j'aurai fait mon devoir.

AMÉLIE. Si j'osais... Oui, c'est le seul moyen.

(Elle s'empare des papiers qu'elle jette au feu.

ALBERT. Amélie, qu'avez-vous fait?

AMÉLIE, *le retenant*. Je vous ai sauve l'honneur.

ALBERT. Mais c'est un crime.

AMÉLIE. Non, car tout peut encore se réparer... et quoi qu'il vous en coûte, vous aurez assez de courage...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND, *entrant étourdiment*. Ah! pardon!.. je suis d'une indiscrétion...

AMÉLIE. Le vicomte!

FERDINAND. Ce n'est pas ma faute. N'ayant trouvé personne pour m'annoncer... J'étais si loin de penser...

AMÉLIE. Expliquez-vous, monsieur...

FERDINAND. Allons, avec la meilleure volonté du monde, il n'y a plus moyen de douter : depuis long-tems je n'entendais parler partout que de votre prochain mariage; j'étais seul incrédule.

AMÉLIE. Le monde se plaît à répandre des nouvelles mensongères, et les apparences sont souvent trompeuses...

FERDINAND, *l'interrompant.* A quoi bon chercher des détours, madame? vous avez sans doute des motifs pour ne pas mettre encore le public dans votre confidence.

ALBERT. Monsieur!

FERDINAND. Vous pouvez compter sur ma discrétion...

AMÉLIE. Encore une fois, monsieur, qui la réclame? Il n'en est pas besoin là où il n'y a pas de mystère... Je ne vous dois aucun compte de ma conduite... mais pour ne pas accréditer par mon silence des bruits sans fondement, je vous dirai, et au besoin je vous autorise à répéter mes propres paroles; il n'est nullement question de mariage entre M. Albert et moi.

ALBERT, *à part.* Que dit-elle?

AMÉLIE, *passant entre Ferdinand et Albert. Bas à Albert.* Ici, dans un instant, vous saurez quel est mon projet. (*Haut.*) Messieurs, je vous salue.

(Elle sort par le fond, Albert la conduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE XIII.

ALBERT, FERDINAND.

FERDINAND, *à part.* Il paraît que l'avocat aura gâté sa cause... (*Haut.*) Touchez là, mon ami; ah! je vous en voulais de la préférence que vous aviez obtenue sur moi.

ALBERT. Monsieur de Sauvagny, vous m'avez donné votre confiance; pour y répondre dignement, je vais vous parler le langage d'un honnête homme.

FERDINAND, *à part.* Où diable veut-il en venir avec ce préambule?

ALBERT. C'est aujourd'hui qu'on juge votre cause.

FERDINAND. S'il n'a que cela à m'apprendre!...

ALBERT. En avez-vous envisagé toutes les conséquences?

FERDINAND. Vous savez bien que c'est mon idée fixe. . ainsi...

ALBERT. Si cependant cette jeune fille était réellement l'enfant de votre oncle?

FERDINAND. Si elle l'est, qu'elle le prouve.

ALBERT. Mais il est des preuves insuffisantes pour la justice, et qui cependant laissent au cœur une conviction profonde.

FERDINAND. Je ne peux pas entrer dans ces subtilités-là.

ALBERT. Ah! monsieur! si vous aviez vu cette jeune fille... si vous l'aviez entendue comme moi rapporter, avec l'accent de la vérité, les dernières paroles de sa mère mourante, vous vous hâteriez, par une sage transaction, de terminer ce fatal procès... vous vous éviteriez peut-être bien des remords en prévenant un arrêt toujours douteux, puisqu'il dépend du jugement des hommes.

FERDINAND. Halte là!... vous l'avez dit... ma cause est bonne... ainsi je ne puis...

ALBERT. Eh bien! monsieur, puisque ces considérations ne peuvent vous toucher, vous serez sans doute... plus sensible à la proposition que je vais vous faire.

FERDINAND. Voyons.

ALBERT. Si un homme pleinement convaincu du bon droit de cette jeune fille, redoutant néanmoins la fatale issue de ce procès, vous offrait cent mille francs (*à part*) c'est tout ce qui me reste, (*haut*) pour la laisser en possession d'un nom qu'elle porte depuis long-tems; que répondriez-vous?

FERDINAND. Je répondrais qu'au bout de ce nom, il y a un château, des terres, qui peuvent bien valoir six cent mille francs... par conséquent six fois mieux que cent mille francs... et que, par conséquent aussi, je plaide.

ALBERT. Mais si cet homme, riche d'avenir, s'engageait à travailler jour et nuit, et à vous apporter le fruit de ses veilles... si enfin il se dévouait à vous corps et ame?

FERDINAND. Oh! dans ce cas je dirais... que je plaide toujours; et que tous les efforts qu'on fait pour me détourner sont une preuve certaine de la bonté de ma cause.

ALBERT. S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'un mot à ajouter. (*Il va à son bureau, et prend des papiers qu'il rend à Ferdinand.*) Monsieur, voilà votre dossier.

FERDINAND. Hein!

ALBERT. Jamais je n'ai plaidé une affaire contre ma conviction.

FERDINAND. Plaît-il? votre conviction!.. votre conviction... combien en avez-vous

donc? vous en aviez une ce matin, vous en avez une autre à présent...

ALBERT. Monsieur!

FERDINAND. C'est très-bien... il ne faut pas croire que votre refus m'embarrasse le moins du monde... d'abord, je pourrais faire remettre la cause; mais je n'aurai pas même besoin de cela... je sors de chez Belcour, son rhume va beaucoup mieux, je l'ai trouvé à table, entre deux bouteilles de Chablis, faisant face à une énorme cloière d'huîtres, qu'il m'a engagé à partager... et tout en déjeunant, il regrettait beaucoup de ne plus être chargé de cette excellente affaire... ainsi, il plaidera.

ALBERT. Eh! monsieur...

FERDINAND. Mais, je n'en suis pas moins reconnaissant de vos bons procédés; vous n'avez point affaire à un ingrat; je tiens note de tout ce qu'on fait pour moi. Nous aurons, comme vous le pensez bien, un petit compte à régler ensemble; je vais d'abord au plus pressé, nous nous reverrons plus tard.

ALBERT. Quand vous voudrez, monsieur.

(Ferdinand sort.)

SCENE XIV.

ALBERT, *seul.*

Eh! tout autre à sa place n'agirait-il pas ainsi? il ignore cet affreux secret que je sais seul avec Amélie!... avec Amélie! qui déjà n'est plus rien pour moi!..... Qu'importe mon amour dédaigné, mon désespoir? le sort de cette jeune fille doit seul m'occuper!... dans un instant sa ruine sera consommée, et c'est mon père, et c'est moi!... non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas. Au lieu d'en appeler à la générosité de cet homme, à sa pitié, j'aurais dû tout lui avouer... tout lui avouer!.. ma langue se serait glacée, avant de laisser échapper cette fatale révélation... cependant, le silence est un crime!... ce que ma bouche n'aurait pu prononcer, ma main peut-être aura la force de l'écrire... (*Il se met à son bureau et écrit.*) O mon Dieu! donne-moi du courage, car il en faut pour renoncer à l'estime publique, pour appeler sur soi la honte et l'infamie!..... oui... à ses yeux, je serai seul coupable... pourquoi deux victimes, quand je puis leur en arracher une? j'assumerai sur ma tête tout le blâme de ce forfait, et ta mémoire, ô mon père, ne sera pas souillée!.... Allons, point de faiblesse... (*Il sonne, un domestique paraît.*) Cette lettre à M. de Sauvagny; à lui même, vous m'entendez. (*Fausse sortie du domestique.*) Ce n'est point assez... il faut aussi qu'elle sache. (*Il rappelle le domestique.*) Philippe, vous passerez en même tems chez madame d'Ermilly; vous direz à la jeune personne qui, depuis hier habite chez elle, que j'ai quelque chose d'important à lui communiquer. (*Le domestique sort. Il se lève.*) C'en est fait! maintenant il est quelqu'un devant qui il me faudra baisser les yeux! S'il est honnête homme, il laissera à la jeune fille le nom et la fortune qui lui appartiennent. Quant à moi, je n'aurai pas long-tems à rougir.

SCÈNE XV.

JOSEPH, ALBERT.

JOSEPH. Midi, monsieur, vous n'y pensez pas! et l'audience?

ALBERT, *avec distraction.* L'audience!

JOSEPH. Je vois ce que c'est; vous voilà comme monsieur votre père.

ALBERT. Mon père....

JOSEPH. Quand il s'agissait d'aller plaider une affaire douteuse, on ne pouvait pas l'arracher de son cabinet.

ALBERT. Que veut-il dire?

JOSEPH. Tenez, monsieur Albert, je parierais que vous n'avez déjà plus si bonne idée de la cause de M. de Sauvagny.

ALBERT. Comment?

JOSEPH. Pour mon compte, je ne sais vraiment plus qu'en penser; depuis ce matin j'ai appris bien des choses.

ALBERT. Explique-toi.

JOSEPH. D'abord, je vous ai toujours soutenu que Rose Beizard était une brave fille... chacun s'intéresse au sort de son enfant. Tout à l'heure, quand je suis allé au palais porter votre robe, il n'y avait qu'une voix là-dessus.

ALBERT. Est-il possible?

JOSEPH. On disait même qu'il était venu du pays des gens qui, dans les tems, avaient été témoins du mariage...

ALBERT. Ainsi donc, tout ne serait pas désespéré.

JOSEPH. Et qu'ils le soutiendraient devant le tribunal.

ALBERT. Oh! oui, car le ciel ne doit pas permettre qu'une si grande injustice s'accomplisse! Joseph, mon bon Joseph, si tu savais le bien que tu me fais...

JOSEPH. Qu'est-ce qu'il y a donc?

ALBERT. Je serai là..... je veux être certain que rien ne manquera à sa défense... Le ciel m'inspirera peut-être quelques-unes de ces paroles qui entraînent, qui subjuguent. Courons, courons à l'audience.

(Il sort par la petite porte à gauche.)

SCENE XVI.

JOSEPH, *seul*.

Si j'y comprends un mot!... mon pauvre maître, la tête n'y est plus.... C'est égal, il paraît que ça sera intéressant, je n'ai pas de tems à perdre..... Heureusement, on a des moyens pour se faufiler dans l'enceinte privilégiée.

(Il va pour sortir.

SCENE XVII.

JOSEPH, AMÉLIE.

AMÉLIE. Votre maître...

JOSEPH. M. Albert est au Palais.

AMÉLIE. Au Palais... tant mieux, son absence me donnera le tems d'agir. Oui.. cela seul peut tout concilier; Albert, en épousant cette jeune fille, lui rend un nom, une fortune.... Il répare, autant qu'il est en lui, la faute de son père... Mais voudra-t-il consentir?... C'est à moi de lui donner l'exemple du courage....

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à la cantonnade*. M. Vernier m'a fait demander.

AMÉLIE. Voici Henriette.... C'est le ciel qui l'envoie.... (*A Joseph.*) Laissez-nous.

JOSEPH. Il suffit.

(Il sort.)

SCENE XIX.

HENRIETTE, AMÉLIE.

HENRIETTE. Ah! madame, je suis heureuse de vous rencontrer ici, car je ne venais qu'en tremblant. M. Albert m'a fait prier de me rendre auprès de lui...

AMÉLIE, *à part*. Albert!...

HENRIETTE. On m'a dit que c'était pour une affaire importante.

AMÉLIE, *toujours à part*. Quel peut être son dessein? n'importe, profitons de sa présence.

HENRIETTE. Sauriez-vous déjà?.... ah! parlez. parlez, madame, connaîtrait-on le résultat de ce procès?

AMÉLIE. Je voudrais pouvoir vous rassurer sur ce point; mais ce n'est pas là l'objet dont il s'agit en cet instant.

HENRIETTE. Qui peut alors m'intéresser?...

AMÉLIE. Vous êtes orpheline, Henriette, seule au monde, sans appui, sans parens.

HENRIETTE. Bientôt peut-être sans nom.

AMÉLIE. Si ce malheur doit vous atteindre, ne perdez pas courage..... le ciel vous réserve encore des jours de bonheur.

HENRIETTE. Hélas! il n'en est plus pour moi, depuis que j'ai perdu....

AMÉLIE. Votre mère!... cette perte est grande sans doute, mais est-ce donc à votre âge qu'il faut désespérer de l'avenir, quand il dépend de vous seule de vous faire une destinée nouvelle?

HENRIETTE. Je ne vous comprends pas.

AMÉLIE.

AIR: *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Ce qu'un destin trop rigoureux
Pourrait vous enlever, ma chère,
Nom, fortune, amitié sincère,
Soins de parens affectueux,
Un mot peut les rendre à vos vœux.

HENRIETTE.

Comment, hélas! moi, pauvre fille,
Recouvrer un sort aussi doux?

AMÉLIE.

Oui, tout cela peut être à vous.
N'est-elle pas notre famille,
Celle qui nous donne un époux?

HENRIETTE. Un époux à moi!

AMÉLIE. Pourquoi vous le tairais-je davantage? votre jeunesse, votre beauté ont captivé le cœur d'un homme qui n'aspire qu'à vous nommer sa femme.

HENRIETTE. De grâce !

AMÉLIE. A peine s'il vous a vue; et déjà son existence est liée à la vôtre.

HENRIETTE, *à part*. Mon Dieu! serait-ce lui qui, ce matin, ici même, paraissait prendre tant d'intérêt à mon sort?...

AMÉLIE. Plus de repos pour lui si vous rejetez l'offre de sa main.

HENRIETTE. Ah! madame, ce que vous me dites là est impossible...

AMÉLIE, *avec effort*. Cet homme..... que je ne vous ai point encore fait connaître.. et dont toute femme serait fière de porter le nom...

HENRIETTE, *timide et avec anxiété*. C'est.

FERDINAND, *au dehors*. Ça m'est égal...

AMÉLIE. On vient.... dans un autre instant.

SCENE XX.

LES MÊMES, FERDINAND*, *avec une boîte de pistolets.*

FERDINAND, *entrant et posant sa boîte de pistolets sur le vieux secrétaire*. Il faut absolument que je le voie...

AMÉLIE*. M. de Sauvagny.

HENRIETTE. M. de Sauvagny!... lui!... et moi qui ai pu croire...

FERDINAND, *à part*. La jeune personne de ce matin... allons, voilà que je ne sais plus où j'en suis...!. Mais ce n'est pas le moment de m'attendrir.... allons d'abord au plus pressé.

AMÉLIE. Vous ici, monsieur! lorsqu'en cet instant...

FERDINAND. C'est vrai, à l'heure où je vous parle, on me juge; ma présence à l'audience serait complétement inutile, tandis que j'ai ici une autre affaire...

AMÉLIE. Une autre affaire...

FERDINAND. Presque rien... une de celles qu'on est dans l'usage de traiter en personne.

AMÉLIE. Que signifie... votre embarras, ces armes?... monsieur, il s'agit d'un duel...

FERDINAND Madame.

HENRIETTE, *avec inquiétude*. Un duel!

AMÉLIE. Parlez, monsieur, avec qui?... pourquoi?...

* Henriette, Amélie, Ferdinand.

FERDINAND. Au fait .. vous finirez toujours par le savoir, ainsi je puis vous le dire tout de suite... Les paroles un peu amères que vous avez adressées ce matin, devant moi, à M. Vernier l'ont piqué, à ce qu'il paraît; et comme il ne pouvait galamment s'en prendre à vous, c'est sur moi qu'il a fait retomber sa mauvaise humeur...

AMÉLIE. Comment, c'est là...

FERDINAND. Croiriez-vous qu'il a refusé de plaider pour moi, sans avoir la moindre excuse: pas la plus légère apparence de rhume?

AMÉLIE.. Ah! monsieur, je suis désolée.. il y a un mal-entendu dans tout cela.... vous ne vous battrez pas.

FERDINAND. Nous nous battrons, morbleu!

AMÉLIE. La moindre explication suffira... différez au moins.

FERDINAND. Pas d'une minute... j'ai le plus grand intérêt à en finir avant le prononcé du jugement

AIR *de Partie et Revanche.*

Vous le savez, je suis peu philosophe,
Voilà pourquoi j'ai sagement pensé,
Entre la triste catastrophe
Et d'un duel et d'un procès, placé,
Que je devais, calculateur sensé,
Me battre avant toute autre chose.
Un double échec peut m'être réservé;
Mourant avant d'avoir perdu ma cause,
Sur deux malheurs c'en est un d'esquivé.

AMÉLIE. Et je serais cause!...

FERDINAND. Je cours trouver M. Vernier.

AMÉLIE, *à part*. A tout prix je dois empêcher ce duel... (*Haut.*) Monsieur, je vous en supplie...

HENRIETTE. Monsieur, si mes prières jointes à celles de madame Dermilly.

FERDINAND. Vous aussi, mademoiselle, que de bonté!... (*A part*) Ah! si elle s'en mêle d'abord, je ne réponds plus de mon courage... je ne sais rien refuser aux dames... allons, nous verrons... il ne dépendra pas de moi que cela ne puisse s'arranger.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH. * Bravo! bravo! Victoire.

FERDINAND. Déjà! Victoire, pour qui, imbécille?

JOSEPH. J'en suis encore tout attendri.

AMÉLIE. Expliquez-vous.

JOSEPH. Imaginez-vous qu'on n'a jamais vu une foule semblable.. les dames à la place du barreau, le barreau dans l'auditoire, l'auditoire dans la cour, des gendarmes à toutes les portes.

FERDINAND. Au fait, au fait.

JOSEPH. M'y voilà!... la parole est à maître Belcour pour le demandeur. (*A Ferdinand.*) C'est une justice à rendre à votre avocat, il a plaidé comme un ange.

FERDINAND. J'en étais sûr!

JOSEPH. Le conseil de la partie Brizard répond : entre nous, il a été faible, décousu.

HENRIETTE, *à part.* Hélas.

JOSEPH. Je me disais en moi-même; Mon garçon, tu barbottes, tu barbottes..... » Il s'enfonçait complétement, quand tout-à-coup un bruit sourd circule dans la salle... j'en cherchais le motif, lorsque j'aperçois mon maître, M. Albert qui venait de se lever, pâle, pâle, que j'avais toute la peine du monde à le reconnaître! en moins de rien il est devenu plus rouge que la robe des juges... il a été écrasant, étourdissant, immense... Je n'entreprendrai pas de vous réciter le discours qu'il a prononcé en faveur de la jeune comtesse de Sauvagny, vous le lirez dans la *Gazette des Tribunaux*: je n'esseyerai pas davantage de vous peindre l'effet qu'il a produit; les hommes étaient émus, les femmes sanglotaient, les juges tiraient leurs mouchoirs... on a vu, ô triomphe de l'éloquence!. . un larme dans l'œil du procureur du Roi... du procureur du Roi! et pendant que la cour est allée aux opinions, moi je suis venu vous apprendre cette bonne nouvelle.

FERDINAND. Le diable t'emporte! avec ta nouvelle.

AMÉLIE, *avec joie.* Ah! s'il était vrai!

* Henriette, Amélie, Joseph, Ferdin

JOSEPH. Eh! tenez, voici M. Albert qui va vous confirmer ce que je vous ai dit.

FERDINAND. Allons, je ne l'échapperai pas... J'aurais bien fait de me battre tout de suite.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, ALBERT, *entrant par le fond.*

AMÉLIE, *allant à la rencontre d'Albert.* Eh bien!... cette jeune fille?...

ALBERT *. A perdu son procès.

HENRIETTE *et* AMÉLIE. Ciel!

FERDINAND, *avec joie.* Est-il possible? ah! je respire.. et cet autre qui vient avec ses histoires.

JOSEPH. On appelle ça des juges.

ALBERT, *allant à Henriette.* Mademoiselle, un instant, j'ai cru au succès de votre cause... le jugement est venu détruire toutes mes espérances **.

HENRIETTE. O ma mère.

FERDINAND. Qu'entends-je! Eh! eh quoi, cette jeune personne serait...

AMÉLIE. Celle à qui vous venez de ravir son nom et sa fortune.

FERDINAND, *à part.* Est-il possible!... en vérité, je crois que j'aimerais mieux avoir perdu ma cause... car dans ce cas, elle serait ma cousine... rien ne s'opposerait à l'accomplissement d'un projet

AMÉLIE. Que voulez-vous dire?

FERDINAND. Rien... un instant j'avais cru entrevoir... (*A part.*) Mais mon nom, les convenances... la fille de Rose Brisard... Je n'y dois plus songer.

ALBERT. La fille de Rose Brisard!.... Ainsi donc, monsieur, vous persistez à ne lui donner que ce nom?.. Il me semble cependant, qu'après l'aveu qui vous a été fait.

FERDINAND. Un aveu...

AMÉLIE. Que signifie?

ALBERT, *à demi-voix à Amélie.* J'ai dû le faire... ce matin un billet... Je lui ai tout appris.

AMÉLIE, *allant à Ferdinand.* Ah! mon-

* Henriette, Amélie, Albert, Ferdinand, Joseph

** Henriette, Albert, Amélie, Ferdinand, Joseph.

sieur, vous serez généreux; cette lettre, elle ne sortira pas de vos mains.

FERDINAND. Une lettre! d'honneur, je ne sais ce que vous voulez me dire.

JOSEPH. Je vois ce que c'est... Madame veut sans doute parler de celle que Philippe a rapportée, n'ayant pas trouvé M. le vicomte... Pardon, j'oubliais de vous la remettre.

ALBERT. Il ignore encore...

AMÉLIE. De grâce, monsieur, je vous en supplie, rendez-moi cette lettre.

ALBERT. Relevez-vous, madame, car vous devez comprendre qu'à présent, plus que jamais, l'honneur de cette jeune fille demande justice et réparation.

FERDINAND. Que vais-je apprendre?

ALBERT, *à Ferdinand**. Jusqu'ici, monsieur, ma réputation fut sans tache, ma vie sans reproche; pensez-vous que je veuille aujourd'hui me déshonorer gratuitement par un infâme mensonge?

FERDINAND. Monsieur!

ALBERT. Apprenez donc la vérité: Henriette est la fille légitime de votre oncle; j'ai vu l'acte de mariage du comte de Sauvagny avec Rose Brizard: je le jure sur mon honneur, (*avec force.*) sur ma vie.

AMÉLIE. Et moi aussi, monsieur, je l'ai vu cet acte.

FERDINAND. Mais où est-il?

ALBERT. Ce titre n'existe plus.

FERDINAND. Quel mystère!

ALBERT. Lisez, monsieur... vous allez le connaîtrez... et après cette lecture? vous ne refuserez pas de croire à la vérité d'une révélation qui va coûter l'honneur à une famille, la vie à un homme.

HENRIETTE. La vie! (*Se précipitant sur la lettre, et l'arrachant des mains de Ferdinand.*) Mon bonheur à ce prix... jamais!

* Henriette, Amélie, Albert, Ferdinand, Joseph

FERDINAND. C'est bien; c'est très-bien.

HENRIETTE. Oh! ma mère, pardonne-moi!

FERDINAND. Ah! c'en est trop... je ne résiste plus... (*Allant à Albert.*) Je crois à votre parole, monsieur Vernier.. Tant de vertu, tant de désintéressement, une conduite si noble!... Henriette, chère cousine!

AIR *de Turenne.*

Oui, cet arrêt envers vous si sévère,
Si vous voulez, je puis l'anéantir;
Vous reprendrez le nom de votre père,
Ses biens aussi, sans avoir à rougir;
Mais ce moyen, j'hésite à vous l'offrir...
Qu'un doux lien à jamais nous unisse,
Vous, ma cousine, et ma femme en ce jour
Ah! recevez deux fois de mon amour,
Ce que vous ravit la justice.

HENRIETTE, *lui tendant la main.* Monsieur!

ALBERT. Mais cette dette sacrée?

AMÉLIE. Refuserez-vous encore de votre femme?

ALBERT. Non... car à présent je me sens la force de m'acquitter envers toi... O mon père! ta mémoire restera pure.

ENSEMBLE.

AIR *d'une Galope de Ch. Tolbecque.*

Bannissons la tristesse,
Ce beau jour
Enchaîne leur tendresse
Sans retour.

ALBERT, *au public.*

AIR *d'Aristippe.*

Contre les coups d'un arrêt trop sévère,
En vain, messieurs, j'ai voulu protester,
En ce moment, c'est devant le parterre
Qu'humble avocat j'ose me présenter;
J'attends l'arrêt que vous allez dicter.
Qu'aucun de vous à mes vœux ne s'oppose,
On me verra tout fier de ce succès,
Heureux encor d'avoir perdu ma cause,
Si devant vous je gagne mon procès.

(*On reprend ensemble.*)

Bannissons la tristesse, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



LA FIOLE DE CAGLIOSTRO,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Anicet, Dumanoir et Brisebarre.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 23 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA BARONNE SUZANNE DE MURVILLE, (68 ans.). SUZANNE DE MURVILLE, sa petite fille, (18 ans.)....	Mlle DÉJAZET.	REGINALD DE CASSIGNY, neveu de la baronne, (25 ans).	M. DERVAL.
CHAMPRIGAUX, ami de la baronne, (69 ans.)...........	M. LEMÉNIL.	UN NOTAIRE.	
		UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe en 1785, dans le château de la baronne, à quelques lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon. Grande porte au fond ; deux portes latérales ; à gauche une croisée donnant sur le parc.

SCENE PREMIERE.

REGINALD.

(Il est étendu sur un fauteuil et a l'air de réfléchir profondément.)

Mes yeux sont bien ouverts.. oui. j'y vois parfaitement... (*Posant la main sur son front.*) Ma tête est calme... (*Se regardant.*) Je me reconnais bien... Je suis toujours moi, Reginald de Cassigny, lieutenant de dragons... Si j'ai encore ma raison, si je ne rêve pas, j'ai été enlevé comme une jolie femme.... Singulière aventure!..... Voyons, tâchons de mettre un peu d'ordre dans mes idées, et récapitulons... Hier, j'ai soupé chez Fleury, avec Dorat, Dézessarts, plusieurs filles d'Opéra, et Antoinette Gaussin, ma maîtresse pour le moment.... c'est bien cela... J'ai joué et perdu deux cents louis... c'est exact (*tirant une bourse vide*) et prouvé... Au moment où je portais la santé de notre amphitryon, un homme.... était-ce un homme?.... un être vivant enfin, vêtu de noir et pâle comme un spectre, m'a frappé sur l'épaule et m'a présenté un billet... (*Il le cherche dans sa poche.*) Eh! parbleu! le voici... c'est du positif, du réel... (*Il lit.*) « Reginald, suivez la personne qui vous remettra cette lettre : elle vous conduira près de quelqu'un qui brûle du désir de vous embrasser ».... M'embrasser!... hum!.... et souligné, encore... (*Il se caresse le menton.*) Pas de signature, une odeur de jasmin, et des pattes de mouches... C'est au moins une marquise. (*Il se lève.*) Résistez donc à une aventure pareille!... Impossible... moi surtout, qui adore tout ce qui est merveilleux, original... Aussi, je me suis esquivé, j'ai suivi mon guide silencieux, une chaise

de poste m'a transporté dans ce vieux château, où un bon lit m'attendait..... Que s'est-il passé cette nuit, pendant mon sommeil?... Je n'en sais rien... Personne dans les salons, personne dans le parc... pas même un domestique, un cuisinier... enfin, l'essentiel... car j'ai l'habitude de déjeuner, j'y tiens, et je ne vois rien qui annonce... Oh! mais un instant... je n'entends pas raison sur ce chapitre-là... il faut que je trouve le chemin de la salle à manger ou de la cuisine. (*Il va à la porte du fond.*) Parbleu! voilà qui est singulier... cette porte, qui était ouverte tout-à-l'heure, est fermée à présent... Allons, tout est bien en règle... il ne manque plus qu'un nain difforme, une princesse enchantée, et des sons de cor...... Corbleu! je perds patience... (*Il pousse de nouveau la porte.*) Impossible... mais la fenêtre... (*Il l'ouvre.*) Diable! vingt pieds de haut!... j'aimerais mieux la porte... Allons! bah! en y mettant du moelleux et de l'élasticité...

(Il se dispose sauter par la fenêtre. Une porte s'ouvre au premier plan et Champrigaux paraît.)

SCENE II.

REGINALD, CHAMPRIGAUX.

CHAMPRIGAUX, *courant à lui.* Arrêtez! jeune imprudent!...

REGINALD. Ah! enfin, voilà une créature vivante. (*Prenant Champrigaux par le bras.*) Monsieur, je ne vous lâche pas, que vous ne m'ayez expliqué ce que tout cela signifie.

CHAMPRIGAUX. Avec plaisir.

REGINALD. Eh bien! monsieur, parlez donc... qui m'a fait venir dans ce château gothique... où on ne déjeune pas?... qui m'a écrit ce billet?... qui brûle du désir de m'embrasser?... qui m'enferme à double tour?... Voyons, monsieur, expliquez-vous, j'attends, je bous d'impatience.

CHAMPRIGAUX. Modérez-vous, mon jeune ami, soyez froid.

REGINALD. Etes-vous l'auteur du billet?

CHAMPRIGAUX, *le prenant.* Du tout.... je n'ai pas la moindre envie de vous embrasser.

REGINALD. C'est heureux... mais enfin, la personne qui m'écrit me connaît donc?... elle m'a donc vu à la cour, à Versailles, à Paris?...

CHAMPRIGAUX. La personne en question ne vous a jamais vu. (*Il prend une prise de tabac. A Reginald.*) En usez vous?...

REGINALD. Allons donc!... Ce ne peut-être un homme?

CHAMPRIGAUX. Non.

REGINALD. C'est donc une femme?

CHAMPRIGAUX. Oui.

REGINALD. Elle est jeune, n'est-ce pas?

CHAMPRIGAUX. D'un âge raisonnable.

REGINALD. Jolie?

CHAMPRIGAUX. D'une beauté remarquable... il y a trente-cinq ou quarante ans.

REGINALD, *reculant.* Hein! comment!... j'aurais été enlevé par une vieille femme!... une vieille femme!.... qui veut m'embrasser!... mais c'est un guet-à-pens, un assassinat!... Monsieur, je ne resterai pas un instant de plus... qu'on attèle les chevaux à la chaise de poste.

CHAMPRIGAUX. Impossible.

REGINALD. Voilà qui est plaisant!

CHAMPRIGAUX. C'est assez original.

REGINALD. Monsieur, je vous déclare que je n'aime pas les mystificateurs, les vieux mystificateurs... et si dans un quart d'heure je ne suis pas sur la route de Paris...

CHAMPRIGAUX. Soyez froid, mon jeune ami... je vais d'un mot vous arrêter... Vous avez une tante.

REGINALD. Plaît-il?... une tante?... je crois qu'oui... une tante que je n'ai jamais vue, la baronne de Murville, qui habitait la Guadeloupe, la Martinique, je ne sais pas au juste... Cependant sa réputation est venue jusqu'à moi... Il paraît que c'était une beauté de premier ordre, qui mettait toute la colonie en feu.

CHAMPRIGAUX. Il y a toujours trente-cinq ou quarante ans... j'en sais quelque chose, moi... Que d'esprit, monsieur! que de gaîté!... Et des yeux grands comme ça... une bouche divine... un nez!...

REGINALD. Grec?

CHAMPRIGAUX. Non, américain.

REGINALD. Eh bien! cette tante...

CHAMPRIGAUX. Malgré son âge avancé, a quitté son pays pour venir s'établir en France, pour vous voir, vous connaître, vous embrasser.

REGINALD, *vivement.* M'embrasser!..... comment! l'auteur du billet mystérieux...

CHAMPRIGAUX. C'est elle.

REGINALD. Ma tante de Murville!.... mais pourquoi m'enlever, pourquoi cette ruse?...

CHAMPRIGAUX. Il a bien fallu l'employer, après je ne sais combien de lettres restées sans réponse, et que probablement monsieur n'avait pas le tems de lire...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Pour connaître un neveu qu'elle aime,
Pour vous attirer en ces lieux,
Il nous fallait un stratagème,
Qui fût adroit, ingénieux;
Une ruse, en un mot, complète...
Et ce moyen, maintenant éprouvé,
Je l'ai tant cherché dans ma tête,
Que votre tante à la fin l'a trouvé.

REGINALD. Cette chère tante! vous lui direz bien des choses de ma part... je m'en vais, je reviendrai la semaine prochaine.

CHAMPRIGAUX. Eh quoi! refuser de voir cette bonne parente, qui a quitté la Guadeloupe exprès pour vous, pour assurer votre bonheur!...

REGINALD. Comment?

CHAMPRIGAUX. Devinez ce qu'elle veut faire pour vous?

REGINALD. Payer mes dettes?

CHAMPRIGAUX. D'abord... ensuite?

REGINALD. Me coucher sur son testament?

CHAMPRIGAUX. En toutes lettres..... après?...

REGINALD. Dam! je cherche... m'acheter un régiment, peut-être?

CHAMPRIGAUX. Pas précisément... mais vous enrôler dans un régiment très-nombreux... vous marier.

REGINALD. Me marier!... non, non, merci, elle est trop bonne... je préfère autre chose.

CHAMPRIGAUX. Comment! le mariage...

REGINALD. Est une combinaison sociale incompatible avec mon caractère... Et puis, tenez, je vais vous parler franchement... vous êtes l'ami de ma tante, vous êtes presque de la famille...

CHAMPRIGAUX. Pas tout-à-fait... mais j'ai essayé d'en être... il y a encore trente-cinq ou quarante ans.

REGINALD. Vous auriez aimé?...

CHAMPRIGAUX. Avec rage, avec transport, avec délire!... et j'aime encore... mais avec sang-froid et en dedans.

REGINALD. Alors, vous me comprendrez... Moi aussi, cher monsieur, j'aime avec transport, avec délire...

CHAMPRIGAUX. Vous?

REGINALD. Ah! c'est que vous ignorez qu'elle réunit tout en elle, talent, esprit, beauté... En l'aimant, j'aime trois maîtresses, ayant chacune son mérite... son nom seul vous le prouvera...

CHAMPRIGAUX. Et ce nom, c'est?..

REGINALD. Antoinette Gaussin.

CHAMPRIGAUX. Une comédienne?...

REGINALD. Une femme sublime!... Et, comme s'il ne suffisait pas de tous ses charmes pour me fixer, elle en a demandé un à la magie, à la sorcellerie... Crédule et superstitieuse, elle m'ordonna, pour première condition, de partager avec elle un élixir, un philtre, qu'elle tenait d'un personnage fameux, le comte de Cagliostro.

CHAMPRIGAUX. Le comte de Cagliostro!... et cet élixir...

REGINALD. Avait la propriété de rendre les amans fidèles pendant deux ans... La fiole fut vidée.

CHAMPRIGAUX. Vous avez pris de cette drogue-là, imprudent!...

REGINALD. Elle le voulait... et puis, je l'avouerai, tout ce qui semble merveilleux, surnaturel, sourit à mon imagination... Je ne croyais pas à ce philtre, je n'y crois pas encore... et cependant, qui m'expliquera pourquoi mon amour est resté le même jusqu'au dernier jour?... car c'est aujourd'hui, 12 mai 1785, qu'expirent les deux années.

CHAMPRIGAUX, *joyeux.* Vraiment?... Eh bien! vous pouvez vous marier demain.

REGINALD. Jamais!... jamais d'autre que Gaussin!... qu'il ne soit plus question de mariage.

CHAMPRIGAUX. Mais votre avenir?...

REGINALD. Je me contente du présent.

CHAMPRIGAUX. Mais votre fortune?

REGINALD. Je me contente de mes appointemens.

CHAMPRIGAUX. Mais vos créanciers?

REGINALD. Ils se contenteront de l'espérance.

CHAMPRIGAUX. Allons, je suis à bout d'éloquence et de logique... votre tante seule pourra...

REGINALD. Ma tante?... je la respecte, ma tante, je la vénère... mais je ne l'écouterai pas...

CHAMPRIGAUX. Vous la verrez tout-à-l'heure, après votre déjeuner.

REGINALD, *vivement.* Hein? que dites-vous?... mon déjeuner!...

CHAMPRIGAUX. Doit être servi.

REGINALD. Et vous ne m'en parlez pas?... la chose la plus intéressante... quand je tombe d'inanition!...

CHAMPRIGAUX, *tirant une clef de sa po-*

che et ouvrant la porte du fond. Voilà votre prison ouverte.

AIR : *Désormais plus d'absence.* (Mari charmant.)

ENSEMBLE.

REGINALD.

Quel bonheur ! vite à table;
Hâtons-nous.
U nrepas confortable,
C'est si doux!

CHAMPRIGAUX.

Allez donc ! vite à table,
Hâtez-vous:
Un repas confortable,
C'est si doux.

Bientôt votre tante
Va venir, vous la verrez
Aimable, charmante...
J'en suis sûr, vous l'aimerez.

REGINALD.

Ma tante chérie !
Oh ! oui, mon cœur t'est donné,
Pour toute ma vie...
A partir du déjeuné.

REPRISE ENSEMBLE.

Quel bonheur, etc.

REGINALD.

Allez donc, etc.

(*Reginald sort.*)

SCENE III.

CHAMPRIGAUX, *seul.*

Nous voilà bien avancés... il refuse !... Que va dire la baronne?... elle se fâchera, et ça retombera sur moi, comme d'habitude... Maudite comédienne ! elle avait bien besoin de lui faire prendre un philtre... Si je pouvais, moi, lui faire avaler son mariage en élixir ou en pilules?... Il faudrait une circonstance bizarre, quelque chose d'original... pour lui, qui aime le merveilleux... Si la baronne était là, je trouverais tout de suite... Eh mais! j'entends une petite toux, qui n'appartient qu'à elle.

SCENE IV.

CHAMPRIGAUX, LA BARONNE DE MURVILLE.

(Champrigaux va au devant d'elle et lui offre son bras.)

LA BARONNE.

AIR : *Quand on est fille.* (Du Cheval de Bronze.)

Mon bras, du vôtre
Implore ici le secours;
Et l'un de l'autre,
Mon cher, soutenons les vieux jours.

Où donc, hélas ! est le beau tems,
Où je courais dans les champs,
Plus rapide que le vent?
A présent,
Je veux courir, je ne puis pas,
Je chancelle à chaque pas;
Alors j'enrage tout bas.
Mais ce qui me fait grand plaisir,
Oui, je peux bien en convenir,
C'est que vous étiez jeune aussi,
Et que vous avez vieilli. ...
Point de colère ;
Mon cher ami, tout comme moi,
Du tems sévère
Sans peine subissez la loi :
Si nous gardons au fond du cœur
Le souvenir enchanteur
Des beaux jours
Et des amours,
Si nous conservons la gaîté,
L'appétit et la santé,
Le bonheur nous est resté ;
Le tems n'a rien emporté !

(*Elle s'assied.*)

Ah ! j'avais besoin de mon grand fauteuil.

CHAMPRIGAUX. Vous aurez fait une trop longue promenade, chère amie..... vous avez ce matin oublié vos soixante-huit ans.

LA BARONNE, *vivement.* Mes soixante-huit ans !.... parlez donc de vos soixante-neuf, s'il vous plaît... Il est toujours là à me numéroter mon âge... je le sais mieux que personne, mon âge..... Vous êtes insupportable, Champrigaux.

CHAMPRIGAUX, *à part.* Bon ! voilà déjà.. (*Haut.*) Allons, ne vous fâchez pas, petite impatiente... je suis votre aîné, c'est vrai.. vous savez bien que je me donnerais l'âge de Mathusalem pour vous faire plaisir.

LA BARONNE. Vous êtes un vilain... vous me contrariez toujours.

CHAMPRIGAUX. Faisons la paix.... votre main, que j'y dépose mon baiser d'ami.

LA BARONNE. Vous n'aurez pas ma main..... laissez-moi, vous m'impatientez.

CHAMPRIGAUX. Me refuser ma satisfaction habituelle, le baiser quotidien !.... Il y a vingt-neuf ans que je vous le donne tous les matins.

LA BARONNE. Raison de plus... c'est toujours la même chose.

CHAMPRIGAUX. Il est assez difficile de varier dans ce genre-là... Mais jamais vous n'avez pu me souffrir.... j'ai toujours été votre bête noire..... je dirai mieux, votre victime, votre souffre-douleurs..... et je m'étonne, en y réfléchissant, d'avoir supporté si long-tems vos caprices...

LA BARONNE. Du dépit? de la colère ?..

(Elle lui présente sa main.)

CHAMPRIGAUX, *courant lui baiser la main.* Ah! si vous aviez voulu m'aimer...

LA BARONNE. J'y ai fait tout mon possible... ça n'est pas venu... Vous étiez un ami si dévoué, que je ne pouvais me séparer de vous, je vous avais sans cesse sous les yeux... et c'est ce qui vous a fait du tort.

CHAMPRIGAUX. C'est flatteur.

LA BARONNE. La, entre nous, vous n'avez jamais été beau.... et vous n'avez pas changé en vieillissant... (*Soupirant.*) Moi, c'est différent..... Champrigaux, j'ai été bien jolie, n'est-ce pas?

CHAMPRIGAUX. Coquette!..... à qui le dites-vous?... J'ai toujours votre portrait, à l'âge de dix-huit ans... en petit costume créole... il ne me quitte pas.

LA BARONNE. Oh! ne me montrez jamais ce portrait-là, mon ami..

AIR *de Téniers.*

Lorsque j'arrive au bout de ma carrière,
Ce souvenir doit m'être défendu :
Je ne veux pas regarder en arrière,
Pour ne pas voir tout ce que j'ai perdu.
Je ne veux pas admirer tant de charmes,
Mes yeux surtout, qui vous dictaient des lois :
Ceux d'aujourd'hui verseraient trop de larmes,
En revoyant ceux d'autrefois.

Soyons prudens, laissons cela, et parlez-moi vite de lui, de ce cher enfant.... que je croyais trouver ici..... Où est-il? que fait-il maintenant?...

CHAMPRIGAUX. Il déjeune.

LA BARONNE. Eh bien! vous l'avez vu.. est-il joli garçon?

CHAMPRIGAUX. Pas trop mal.

LA BARONNE. A-t-il les yeux bleus?

CHAMPRIGAUX. Je crois qu'oui.. à moins cependant qu'il ne les ait noirs.

LA BARONNE. Des moustaches?

CHAMPRIGAUX. Parbleu! un dragon.

LA BARONNE. Tant mieux..... ça sied à une jolie figure..... vous devriez laisser pousser les vôtres, Champrigaux.

CHAMPRIGAUX. Laissez-moi donc tranquille.

LA BARONNE. Il doit avoir l'air bien mauvais sujet... n'est-ce pas?

CHAMPRIGAUX. Un air très-scélérat.

LA BARONNE. J'ai toujours beaucoup aimé ces petits airs-là.

CHAMPRIGAUX. Alors, vous serez contente de votre neveu..... sous le rapport des mœurs, j'en ai une idée effrayante.

LA BARONNE. Je lui donnerai de bons conseils, des conseils de grand'mère..... je m'y entends... D'ailleurs, ces petits mauvais sujets, le mariage les change, les rend raisonnables.

CHAMPRIGAUX. S'il n'y a que le mariage pour changer celui-là...

LA BARONNE. Comment? que voulez-vous dire?

CHAMPRIGAUX. Il a refusé net.

LA BARONNE. Ah! mon Dieu!..... et pourquoi?

CHAMPRIGAUX. Vous allez être indignée... parce qu'il a une maîtresse...

LA BARONNE. C'est pour cela?...

CHAMPRIGAUX. Et il veut lui rester fidèle..... quelle horreur! quel déréglement!..... Comment! vous n'êtes pas furieuse?...

LA BARONNE. Furieuse?..... contre lui, ce pauvre enfant, parce qu'il est fidèle à sa maîtresse?... c'est si beau, et si rare!... aujourd'hui, comme de mon tems... Mais enfin, cette maîtresse, quelle est-elle?

CHAMPRIGAUX. Voilà le comble.... c'est une...

LA BARONNE. Une?...

CHAMPRIGAUX. Une comédienne.

LA BARONNE. Oh!... c'est immoral... Si c'était une comtesse...

CHAMPRIGAUX. Il en perd la tête.

LA BARONNE. Une comédienne!... je ne puis pas souffrir ces créatures-là.... Savez-vous qu'elles nous ont toujours fait beaucoup de tort... Vous souvenez-vous, Champrigaux, du voyage que je fis en France... il y a vingt-cinq ans?

CHAMPRIGAUX. Avec moi.

LA BARONNE. Oui, et M. de Nangis... que j'aimais..... ah!..... j'en étais folle..... Eh bien! il alla souper chez la Sophie Arnould, et cette drôlesse-là me vola comme dans un bois... Mais comment n'avez-vous pas fait comprendre à mon neveu...

CHAMPRIGAUX. Ah! bien oui.... parlez donc raison à cet enragé-là.

LA BARONNE, *s'animant.* Vous vous y serez mal pris.... vous êtes d'une gaucherie!...

CHAMPRIGAUX. Mais, chère amie...

LA BARONNE. Refuser de se marier!.... renverser tous mes projets, tous mes plans!... c'est abominable!... n'est-ce pas, Champrigaux?... mais dites-moi quelque chose, consolez-moi donc..... ou plutôt n'ouvrez pas la bouche, ne dites pas un mot..... car c'est vous qui êtes cause de tout cela..... Tenez, j'ai envie de vous battre.

CHAMPRIGAUX. Allons! bon... quand je disais que tout retomberait sur moi..

LA BARONNE, *avec colère.* Oh! mais j'y mettrai de l'obstination..... je ferai son bonheur malgré lui!

CHAMPRIGAUX. Vous avez raison.

LA BARONNE. Je le marierai de force!

CHAMPRIGAUX. Vous ferez bien.

LA BARONNE. Et si je ne réussis pas... (à Champrigaux) je ne vous le pardonnerai de ma vie!

CHAMPRIGAUX. Ah! c'est trop fort!

LA BARONNE. Je vais l'aller trouver!

CHAMPRIGAUX. Voilà mon bras.

LA BARONNE. Bah! pourquoi faire?... je ne suis pas paralytique..... je marche, je cours même, quand je veux.

(Elle veut faire quelques pas.)

CHAMPRIGAUX. Allez, allez...

LA BARONNE. Aie! aie! Champrigaux!.. Champrigaux!...

CHAMPRIGAUX. Eh bien?

LA BARONNE. Venez donc ici... donnez-moi donc la main.

CHAMPRIGAUX. Bah! pourquoi faire?

LA BARONNE. Vous savez bien que j'ai un rhumatisme.

CHAMPRIGAUX. Vous l'avez oublié, vous.

LA BARONNE. Vous devez toujours vous en souvenir..... vous êtes une vieille ganache!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, REGINALD, *un peu gris et ntrant sans voir la baronne qui s'est retiree à l'écart.*

AIR *du Cheval de Bronze.*

REGINALD.

Repas aimable!
De cette table,
Je sors content, joyeux et transporté.
Bon vin que j'aime,
Philtre suprême,
Ton doux parfum m'a rendu ma gaîté.
Repas, etc.

ENSEMBLE.

CHAMPRIGAUX.

Convive aimable,
Il sort de table,
Le cœur content, joyeux et transporté.
Le vin qu'il aime,
Philtre suprême,
A tout-à-coup ranimé sa gaîté.

LA BARONNE.

Qu'il est aimable!
C'est un vrai diable.
Le voilà donc, mon enfant adopté!
Oui, c'est lui-même...
Mon cœur qui l'aime,
L'a reconnu d'abord à sa gaîté.

REGINALD. Maintenant que j'ai déjeuné, je suis tout à vous.

CHAMPRIGAUX. Ainsi, votre estomac....

REGINALD. Est complétement satisfait..

CHAMPRIGAUX. Et votre cœur... ne vous dit rien?

REGINALD, *étonné.* Mon cœur?..... que diable voulez-vous qu'il me dise?

CHAMPRIGAUX, *lui montrant sa tante.* Eh bien! vous ne voyez donc pas?

REGINALD, *se retournant.* Ah!..... cette dame respectable est ma tante?..... comment, c'est ma tante?..... oh! cette bonne tante!... (*Il court l'embrasser.*) Embrassons-nous, ma tante... bonjour, ma tante!

LA BARONNE, *se débattant.* Ah! mon Dieu! il m'étouffe!... (*Champrigaux intervient.*) Le voilà enfin... il a donc fallu vous enlever, vaurien... (*A part.*) Il est fort joli garçon.

REGINALD. J'étais un ingrat, ma tante.. mais, maintenant...

LA BARONNE. Regardez donc, Champrigaux.... c'est tout le portrait de ma sœur.

CHAMPRIGAUX. Oui, excepté les moustaches.

REGINALD. Comment, vous avez traversé les mers pour me voir?...

CHAMPRIGAUX, *à part.* Je ne sais pas trop si ça en valait la peine.

REGINALD. Tenez, je suis attendri au dernier point... et je sens là que je vous aimerai comme une mère.

LA BARONNE. Oui, oui, comme ta mère... ne lui ai-je pas promis de la remplacer?

REGINALD. Que je suis donc fâché de ne vous avoir pas vue plus tôt ce matin!.... vous auriez déjeuné avec moi.... vous ne vous seriez pas ennuyée, allez... je vous aurais fait boire du champagne... aimez-vous le champagne?

CHAMPRIGAUX, *à part.* Il aurait grisé sa tante, le malheureux!

LA BARONNE. Autrefois, j'en buvais.... demande plutôt à Champrigaux... Encore une bonne chose à laquelle il a fallu renoncer, comme à beaucoup d'autres.

REGINALD. Je parie, ma tante, que vous étiez une petite femme bien gaie, bien folle?

LA BARONNE. Un vrai démon.

REGINALD. Et jolie!...

LA BARONNE. A croquer..... demande plutôt à Champrigaux...

REGINALD. Aussi, que d'amoureux! hein! que d'adorateurs!

LA BARONNE. A ne savoir auquel entendre... (*Soupirant.*) Ah! quelques-uns d'entr'eux on fait battre ce pauvre cœur... les autres me faisaient rire.... demande plutôt à Champrigaux...

CHAMPRIGAUX, *à part.* Qu'elle est méchante!

LA BARONNE. C'est que, de mon tems, comme aujourd'hui, il y avait des hommes aimables, séduisans... Je ne dis pas cela pour...

CHAMPRIGAUX. Hein?...

REGINALD.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Vous les remarquiez donc, ma tante?

LA BARONNE.

Oui, je l'avouerai franchement,
Dans ce tems-là, j'étais contente
De voir un visage charmant,
Comme je te vois maintenant.

(*A part.*)

A cette époque florissante,
Ah! si mon neveu, par malheur,
Avait soupiré pour sa tante,
Pour son oncle j'aurais eu peur.
Oui, s'il avait aimé sa tante,
Pour son oncle j'aurais eu peur.

(*Haut.*) Laissons cela et parlons raison... (*A Champrigaux.*) Je vais l'interroger avec sévérité .... Mon enfant, je suis à présent ta seule parente.... c'est à moi de veiller sur toi avec toute la sollicitude maternelle.... c'est à moi de t'aider de mes conseils, comme de ma bourse...

REGINALD. Ah! oui, ma tante, j'ai bien besoin de conseils, et surtout de...

LA BARONNE. Allons... (*Bas à Champrigaux.*) Vous allez voir. (*A Reginald.*) Es-tu bien rangé, bien sage?

REGINALD. Un modèle pour la jeunesse.

LA BARONNE. Reginald, tu n'es pas querelleur, mon ami?

REGINALD. Querelleur? moi!... je suis d'une douceur angélique... Par exemple, il ne faut pas qu'on me regarde de travers, ou qu'on me marche sur le pied.... Oh! alors, je me fâche.... et sur le terrain... c'est bientôt fait.

LA BARONNE. Tu as raison.... Un gentilhomme doit être délicat sur le point d'honneur et corriger les insolens.

CHAMPRIGAUX, *à part.* Si elle appelle ça de bons conseils....

LA BARONNE, *à Champrigaux.* Si j'avais été garçon, j'aurais été très- mauvaise tête.... (*A Reginald.*) C'est très-bien... Tu n'aimes pas le jeu, n'est-ce pas?... tu ne joues jamais?... c'est une bien vilaine passion.

REGINALD. Le jeu?... fi donc!... je ne peux pas le souffrir... je déteste les dés et les échecs... Les cartes, à la bonne heure... et encore, je n'y touche pas souvent.... mais lorsque ça me prend, par exemple, je ne quitte jamais sans ruiner les autres ou perdre tout ce que j'ai...

LA BARONNE, *bas à Champrigaux.* C'est comme moi au biribi.

REGINALD. Parce que, voyez-vous, ma tante, un lieutenant de dragons ne doit pas regarder à l'argent.

CHAMPRIGAUX, *à part.* Pour cause.

LA BARONNE. Au fait, c'est juste... il faut bien que tu tiennes ton rang... Joue, mon ami, joue, et je te donnerai de l'argent.

REGINALD. Quant aux mœurs... c'est mon fort... Je n'ai qu'une seule maîtresse.

LA BARONNE. Il n'est guère possible d'en avoir moins... Tu en aurais même deux, que je ne te blâmerais pas... on ne sait pas ce qui peut arriver. (*A Champrigaux.*) On ne sait pas ce qui peut arriver.

CHAMPRIGAUX, *à part.* Elle le rendra plus mauvais sujet qu'avant, c'est sûr.

LA BARONNE. Allons, c'est à merveille... je vois que ta conduite est exemplaire.

REGINALD. Ma tante, vous êtes bien bonne.

LA BARONNE. Bonne?.. je suis sûre, Reginald, que tu croyais trouver en moi une vieille bien maussade, bien impitoyable... au regard sévère, avec des lunettes, et le nez barbouillé de tabac.

CHAMPRIGAUX, *bas.* Mais vous en prenez.

LA BARONNE, *de même.* Taisez-vous donc... il est inutile de dire ça devant...

REGINALD. C'est vrai.... voilà juste le portrait que j'avais tracé... le tabac, les lunettes, tout s'y trouvait... Mais quelle différence!... vous êtes indulgente, vive, enjouée, toujours de bonne humeur.... Vous me plaisez, vrai!

CHAMPRIGAUX, *à part.* Est-ce qu'il deviendrait amoureux de la baronne?

LA BARONNE. Je veux être ta meilleure amie.

REGINALD. Toujours.

LA BARONNE. Ta confidente.

REGINALD. C'est ça, je vous raconterai toutes mes aventures

CHAMPRIGAUX, *à la baronne.* Comment, vous voulez entendre des confidences de dragons!...

LA BARONNE. Certainement.... ça m'amusera. (*A Reginald.*) Je veux et j'entends que tu mènes joyeuse vie, que tu fasses mille extravagances... Bah! chacun son tour.

AI *de Voltaire chez Ninon.*

Oui, ces plaisirs que j'aimais tant,
Qu'ils charment aussi ton jeune âge:
Ces plaisirs-là sont, mon enfant,
Une part de mon héritage.

Je ne te blâmerai jamais
D'avoir et mon cœur et ma tête...
Car les péchés que tu commets,
Sont les péchés que je regrette.

(*Changeant de ton.*) Eh bien ! non, monsieur, j'ai tort.... je ne dois pas être votre amie... car vous n'avez pas d'affection pour moi, de déférence pour mes volontés.

REGINALD. Moi, ma tante ! moi, qui me jetterais au feu pour vous !...

LA BARONNE Je n'en demande pas tant... il ne s'agit pas de feu, mais de mariage... et tu refuses la femme que je t'offre !

CHAMPRIGAUX. Un trésor !

REGINALD. Que ne puis-je vous prouver ma reconnaissance et ma soumission !... mais vous ne voudriez pas me voir malheureux.

LA BARONNE. Malheureux !... toi ! mon enfant !... Ah ! ce mot-là seul.... Ne parlons plus de mariage... Et pourtant je suis sûre que si tu voyais celle....

REGINALD. Ne l'exigez pas... car refuser cette personne après l'avoir vue, ce serait lui faire outrage... Aussi, je suis décidé à repartir sans la connaître.

LA BARONNE. Allons, soit.... je lui dirai que l'entrevue ne peut avoir lieu.

REGINALD. Vous allez m'en vouloir.... me détester ?

LA BARONNE. Veux-tu te taire ?... Qu'est-ce que ces idées-là !... moi, ne plus t'aimer, parce que tu es fidèle à tes sermens, à ta maîtresse !... Oh ! je sais tout, et c'est à elle que je m'en prends.... Je la déteste.... (*Mouvement de Reginald.*) Non, non, je ne la déteste pas... ça te ferait de la peine... Pourvu qu'elle te rende bien heureux.... te rend-elle bien heureux, mon garçon ?...

REGINALD. Mais, jusqu'à présent....

LA BARONNE. Aussi, il te tarde de la revoir.. . Je ne te retiens plus.... Allons, viens m'embrasser, viens.

(Reginald lui saute au cou, elle le caresse.)

REGINALD. Quelle bonne petite vieille !..

LA BARONNE, *soupirant.*

AIR : *Je prends ici le parti le plus sage.* (Mari charmant.)

Adieu, retourne auprès de ta maîtresse,
Et que mon vœu du ciel soit écouté :
Qu'elle te rende en bonheur, en tendresse,
Ce que ton cœur pour elle a rejeté.

Mais il se peut que ta belle, inconstante,
Trahisse un jour l'amour qu'elle jura...
Reviens alors trouver ta vieille tante,
Si Dieu permet qu'elle soit encor là.

ENSEMBLE.

Adieu, retourne, etc.

REGINALD.

En vous quittant, je sens que la tristesse
Trouble déjà mon bonheur, ma gaîté.
Je n'oublierai jamais votre tendresse,
Et mon amour paiera tant de bonté.

CHAMPRIGAUX.

Vous le voyez, votre tante s'empresse
De vous laisser maîtresse et liberté :
Conservez-lui toujours votre tendresse,
Et n'oubliez jamais tant de bonté.

(*La baronne sort. Reginald la reconduit.*)

SCENE VI.

REGINALD, CHAMPRIGAUX.

REGINALD, *la regardant sortir.* L'excellente femme !... je crois que je pleure, le diable m'emporte !

CHAMPRIGAUX. N'est-ce pas qu'elle est aimable ?

REGINALD. Adorable !... Voilà une tante !... une tante modèle !... comme on n'en fait plus... Dieu ! que feu mon oncle a dû être heureux !...

CHAMPRIGAUX. Il ne tient qu'à vous de l'être autant... celle qu'on vous offre...

REGINALD. Encore !.... laissez celle-là tranquille.... Tenez, si je changeais d'idée, si jamais je devais me marier... voilà le caractère, l'esprit, les manières que je voudrais...

CHAMPRIGAUX, *vivement.* Hein ?... vous dites....

REGINALD. Que je voudrais une femme exactement semblable à ma tante.

CHAMPRIGAUX. Eh bien ! épousez-la.

REGINALD. Vous croyez plaisanter, Champrigaux ?... Si ma tante avait seulement vingt ou trente ans de moins....

CHAMPRIGAUX. Vous en seriez amoureux ?...

REGINALD. Comme un fou.

CHAMPRIGAUX. Vous l'épouseriez ?..

REGINALD. A l'instant.

CHAMPRIGAUX, *à part.* Oh ! quelle inspiration. (*Haut.*) Mon cher ami, je vous marie ce soir.

REGINALD. Avec ?..

CHAMPRIGAUX. Avec votre tante...

REGINALD. Hein ?

CHAMPRIGAUX. Vous la trouvez trop âgée... c'est juste, et vous demandez vingt ans de moins... Ce n'est pas assez... je vais lui en ôter cinquante.

REGINALD. Vous allez...

CHAMPRIGAUX. Lui ôter cinquante ans bien comptés.

REGINALD, *à part.* Voyons donc un peu... est-ce que Champrigaux serait un vieux mauvais plaisant qui veut rouer les dragons de sa majesté?.. Attends, attends... (*Haut.*) Ça va... Je vous prends au mot... (*S'appuyant sur l'épaule de Champrigaux.*) Vous allez donc me rendre ma tante fraîche et jolie...

CHAMPRIGAUX. Comme à dix-huit ans.

REGINALD. Elle n'aura plus de rides?

CHAMPRIGAUX. Pas une seule.

REGINALD. Ses cheveux blancs...

CHAMPRIGAUX. Deviendront d'un blond charmant.

REGINALD. Ses dents...

CHAMPRIGAUX. Repousseront comme des perles.

REGINALD, *lui tapant dans la main.* Affaire arrangée, pacte conclu, monsieur le magicien.

CHAMPRIGAUX. Magicien?.... vous êtes bien bon... magicien... par hasard.. Tenez, écoutez-moi un instant...

REGINALD. Je suis tout oreilles... (*A part.*) Ce vieillard est très-divertissant...

CHAMPRIGAUX, *à part.* Ah! tu aimes le merveilleux... tu vas en avoir.

REGINALD, *à part.* Voyons comment il se tirera de là.

CHAMPRIGAUX. En 1775... il y a neuf ou dix ans... nous étions encore à la Guadeloupe, madame la baronne et moi... un soir, par le tems le plus affreux, un voyageur demande l'hospitalité... elle lui est accordée avec empressement... Le lendemain, au moment de se remettre en route, il me prend à part et me dit: « Monsieur, en retour du franc et bon accueil que j'ai reçu dans cette maison, veuillez accepter un petit présent... Cette fiole contient une liqueur, dont la propriété est de rajeunir à l'instant le vieillard qui parviendra à inspirer de l'amour, malgré les infirmités et les désagrémens de son âge.

REGINALD. Ah!... Eh bien! vous?...

CHAMPRIGAUX. Quoi?...

REGINALD, *riant.* Les désagrémens...

CHAMPRIGAUX. Je ne sais à quoi ça tient, mais je n'ai jamais pu inspirer la plus petite passion...

REGINALD. C'est étonnant!.. A ces paroles, vous avez jeté à la porte l'insolent qui osait se moquer de vous.

CHAMPRIGAUX. C'est précisément ce que j'allais faire... lorsqu'il me dit son nom.

REGINALD. Et ce nom était?..

CHAMPRIGAUX. Cagliostro.

REGINALD. Cagliostro!..

CHAMPRIGAUX. Vous ne riez plus?...

REGINALD. Si fait... (*A part.*) Je serai donc toujours poursuivi par ce nom-là!

CHAMPRIGAUX. Osez donc douter encore du pouvoir qui m'a été remis par Cagliostro lui-même, par le diable en personne... Vous êtes amoureux de votre tante, à vingt ans près... Eh bien! je n'ai plus qu'à la décider à boire de mon élixir, juste ce qui suffira à lui ôter cinquante ans... de sorte qu'il lui en restera dix-huit... Et tenez, pour vous en donner d'avance une idée... (*tirant un portrait de sa poche*) regardez ce portrait.

REGINALD, *le prenant, et avec transport.* Dieu! la divine créature!.. Quelle est donc cette jeune fille?... quelle est-elle?

CHAMPRIGAUX. C'est...

REGINALD. C'est?..

CHAMPRIGAUX. Votre tante à dix-huit ans.

REGINALD. Ma tante!.. si jolie!

CHAMPRIGAUX. Voilà ce qu'elle a été, ce qu'elle va être pour la seconde fois... Gardez le portrait, pour établir la comparaison...

REGINALD. Oh! oui, je le garde... Allons, monsieur l'élève de Cagliostro, à l'œuvre!...

CHAMPRIGAUX. Ah! j'oubliais... Je vous ai promis de rendre la jeunesse à votre tante... mais non de lui rendre la mémoire.

REGINALD. Comment?

CHAMPRIGAUX. Elle n'aura plus aucun souvenir du passé... elle ne vous reconnaitra même pas.

REGINALD. C'est égal, allez toujours!... Eh! mais, à mon tour, je fais une réflexion... est-ce qu'un neveu peut épouser sa tante?

CHAMPRIGAUX. Ça ne se voit pas tous les jours... mais il est avec le pape des accommodemens.

REGINALD. Soit... je m'arrangerai avec le pape, et j'épouserai ma tante... Mais...

AIR *du Dieu et la Bayadère.*

Rendez-lui sa jeunesse.

CHAMPRIGAUX.

Comptez sur ma promesse.

REGINALD.

Et son joli minois.

CHAMPRIGAUX.

Le même qu'autrefois.

REGINALD.

Ses yeux pleins de tendresse.

CHAMPRIGAUX.

Ses yeux pleins de tendresse...

REGINALD.

Brillant du plus doux feu...

CHAMPRIGAUX.

Pour son tendre neveu.

ENSEMBLE.

CHAMPRIGAUX.

Il tremble, car il n'ose
Rire de son erreur.
Cette métamorphose
Doit faire son bonheur.

REGINALD.

Quoi! se peut-il qu'il ose
Compter sur mon erreur!
De la métamorphose
Je rirai de bon cœur.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

REGINALD, *puis* UN DOMESTIQUE.

REGINALD. Il y va!... C'est qu'il a un aplomb inouï, ce Champrigaux... C'est drôle... je ne crois pas un mot de tout ce qu'il m'a dit, et je ne peux pas bouger d'ici... la curiosité me cloue à cette place... Allons donc! mon prétendu sorcier se moquerait trop de moi s'il me retrouvait encore... partons.

UN DOMESTIQUE. Monsieur Reginald de Cassigny...

REGINALD. C'est moi... Que me voulez-vous?

LE DOMESTIQUE. Cette lettre a été apportée tout-à-l'heure par un homme que j'ai remarqué hier, suivant à cheval votre chaise de poste.

REGINALD. Encore du mystère.... C'est bien, donne. (*Le domestique sort.*) Une lettre qui m'est adressée ici... c'est de Gaussin!... J'aurais dû le deviner... elle m'a fait suivre, elle me rappelle... pauvre femme, comme elle m'aime!... (*Lisant.*) « Mon ami, c'est aujourd'hui, à dix heures du matin, que finit notre bail d'amour; je vous remercie de me l'avoir rappelé; adieu Reginald, bonheur et liberté, votre amie Gaussin. Ne vous ravisez pas, il serait trop tard; dette payée, dette oubliée. » Trahi!... moi qui pensais toujours à elle, moi qui croyais être aimé pour moi-même, je ne l'étais que par la puissance d'un philtre!... c'est humiliant... Oh! je me vengerai... Au diable Champrigaux et son miracle!... à Paris, morbleu! à Paris, et malheur à mon rival!... (*Il va sortir, quelques accords de clavecin se font entendre, il s'arrête.*) Hein! qu'est-ce que c'est que cela?... Ah! ma tante qui va jouer un menuet... partons.

(*On entend dans la coulisse une voix de femme. Air au choix de l'actrice.*)

PREMIER COUPLET.

REGINALD. Je ne me trompe pas!... c'est une voix de jeune fille!

(*La voix dans la coulisse. Même air.*)

DEUXIÈME COUPLET.

REGINALD. Oh! mon Dieu! cette voix... Oh! je suis ensorcelé!.. il faut absolument que je sache..(*Il court à la porte et frappe.*) Champrigaux! monsieur Champrigaux! ouvrez, c'est moi... ma tante, ouvrez; c'est Reginald, c'est votre neveu... ouvrez; je vous en prie... (*Il a voulu s'élancer vers la porte qui vient de s'ouvrir, mais il recule épouvanté.*) Ciel!..

SCÈNE VIII.

REGINALD, CHAMPRIGAUX, SUZANNE.

(*Suzanne, conduite par Champrigaux, paraît sur le seuil de la porte. Reginald, qui a reculé à son aspect, est à l'autre extrémité du théâtre.*)

CHAMPRIGAUX.

AIR : *Suivons* (bis) *cette jeunesse.* (Des Malheurs d'un Amant heureux.)

Avancez, ma petite amie.

REGINALD, *à part.*

Je crois au diable, à la magie!

SUZANNE.

Monsieur, où me conduisez-vous?

CHAMPRIGAUX, *à mi-voix.*

Vous allez voir votre futur époux.

SUZANNE.

Vraiment, je ne saurais comprendre
Tout le mystère que l'on fait:
Pourquoi voulez-vous donc surprendre
L'époux qu'ici l'on me promet?
Mais quel est donc votre projet?

REGINALD, *à part.*

C'est sa figure
Et sa tournure!...

CHAMPRIGAUX, *à part.*

Le voilà bien émerveillé.

REGINALD, *de même.*

Ah ça! morbleu! suis-je éveillé?

ENSEMBLE.

REGINALD.

Vraiment, je n'y puis rien comprendre!
Oui, j'en conviens, ah! c'est parfait!...
Comment a-t-il donc pu me rendre
L'original de ce portrait?

CHAMPRIGAUX.

Vraiment, il n'y peut rien comprendre,
Et le voilà tout stupéfait,
Etonné qu'on ait pu lui rendre
L'original de ce portrait.

SUZANNE, *à part.*

Vraiment, je ne saurais comprendre
Tout le mystère que l'on me fait;
Pourquoi voulez-vous donc surprendre
L'époux qu'ici l'on me promet?

SUZANNE, *bas à Champrigaux.* C'est ce monsieur-là qui doit être mon mari?.....

CHAMPRIGAUX. Oui, mademoiselle... comment le trouvez-vous?

SUZANNE, *bas.* Je le trouve très-gentil.

REGINALD, *à lui-même.* Je crois rêver... tous les traits de ma tante!...

SUZANNE. Comme il me regarde!... il ne me trouve peut-être pas jolie?... Mais aussi, pourquoi m'avoir fait reprendre mon costume des colonies?

CHAMPRIGAUX. Il le fallait.

SUZANNE, *bas.* Voyez donc, on dirait que je lui fais peur.

CHAMPRIGAUX. Silence, petite. (*Amenant Suzanne à Reginald.*) Monsieur Reginald, je vous présente mademoiselle Suzanne de Murville, votre future.

SUZANNE. Oui, monsieur.

REGINALD. Ah! c'est madame... mademoiselle qui... (*A part.*) C'est ma tante, ou le diable m'emporte!

CHAMPRIGAUX, *bas à Reginald.* Eh bien! êtes-vous satisfait?

REGINALD, *bas à Champrigaux.* Vous êtes un homme à brûler.

CHAMPRIGAUX. C'est possible.

REGINALD. Vous serez damné, Champrigaux.

CHAMPRIGAUX. Ça ne regarde que moi.

SUZANNE. Que vous dit-il, mon bon ami?

CHAMPRIGAUX. Qu'il vous trouve charmante, et qu'il veut vous faire sa cour.

SUZANNE. Ah! eh bien! allez-vous-en, Champrigaux... pour qu'il me fasse sa cour.

CHAMPRIGAUX, *bas à Reginald.* Du courage, mon ami, enlevez d'assaut le cœur de votre tante... et si vous ne la trouvez pas assez jeune... ne vous gênez pas, adressez-vous à moi. (*Montrant un flacon.*) Il en reste encore.

(Il sort.)

SCENE IX.

SUZANNE, REGINALD.

(Ils sont toujours loin l'un de l'autre.)

REGINALD, *à part.* Cagliostro est un grand homme, ou je suis un grand sot!.. C'est qu'elle est charmante... pour une femme d'un âge équivoque.

SUZANNE, *à part.* Est-ce qu'il va rester long-tems là-bas?

REGINALD. Une tante de soixante-huit ans, qui redevient petite fille... Comptez donc sur les héritages!

SUZANNE. Ce n'était guère la peine de nous laisser seuls.

REGINALD. Allons, jeune fille... tante ou diable, il faut lui parler... Que lui dire?.. Pour se mettre à sa portée, il faudra reculer la conversation d'un demi-siècle.

SUZANNE. Ah! il approche... c'est bien heureux.

REGINALD, *à part.* Si ce n'est là qu'une femme rajeunie, Champrigaux fait joliment les choses. (*Haut.*) Soyez assez indulgente pour excuser mon embarras... mais vous devez comprendre, ma chère tante...

SUZANNE. Ma tante! (*Elle regarde autour d'elle.*) Comment? c'est à moi que vous parlez; moi... votre tante, à mon âge?... Mais vous seriez plutôt mon oncle.

REGINALD, *à part.* Ah! mon Dieu! elle a perdu la mémoire... Champrigaux m'en avait averti.

SUZANNE. Est-ce qu'il est fou, mon prétendu? comme il me regarde!.. (*Haut.*) Est-ce que vous me trouvez laide, monsieur?

REGINALD. Charmante, divine, au contraire.

SUZANNE. Tant mieux: car moi, de mon côté, je vous trouve très-bien... Je vous le dis, parce que je le pense... vous seriez laid, je vous le dirais tout de même, moi... j'ai été élevée comme ça...

REGINALD. Ah! mademoiselle, si je...

SUZANNE. Mademoiselle?... On vous a pourtant dit mon nom tout-à-l'heure... Je m'appelle Suzanne.

REGINALD. Oui, Suzanne de Murville... (*à part*) comme ma tante.

SUZANNE. Est-ce que vous n'aimez pas ce nom-là?

REGINALD, *à part.* Je crois que j'ai des vertiges.

SUZANNE. Voyons, monsieur, n'ayez pas l'air sinistre comme cela... On ne vous force pas à m'épouser, j'espère... si je ne vous conviens pas, vous me refuserez .. je vous le permets... Mais avant, il faut au moins faire connaissance... Donnez-moi la main... venez vous asseoir là, et causons... voulez-vous ?

REGINALD. De grand cœur. (*Il la conduit à un divan. A part.*) La jolie petite main!... et pas le moindre grain de tabac!

(Il se met à genoux devant elle.)

SUZANNE. Pourquoi vous mettez-vous à genoux?

REGINALD. Pour mieux vous voir.

SUZANNE. Tiens ! il est gentil comme cela.

REGINALD, *à part.* Pas la moindre ride.

SUZANNE. Eh bien ! comme vous me regardez !

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Ça me déplaît, monsieur, prenez-y garde...

(*Montrant le divan.*)

Auprès de moi, là, vous seriez bien mieux...
Car je me tais lorsque l'on me regarde :
Pour que je parle, allons, baissez les yeux.

REGINALD.

Ordre cruel!... d'obéir je m'empresse,
Et, sans vous voir, j'écoute vos discours...
Mais je voudrais vous entendre sans cesse,
Et cependant vous regarder toujours.

D'abord, laissez-moi vous demander....

SUZANNE. Tout-à-l'heure.

REGINALD. Il faut que je sache...

SUZANNE. Taisez-vous... Vous êtes officier, n'est-ce pas ?

REGINALD. Lieutenant... mais...

SUZANNE. Si j'étais homme, je voudrais être officier... parce qu'on commande et que les soldats vous portent les armes.

REGINALD, *à part.* Hum ! le naturel de ma tante.

SUZANNE. Si vous m'épousez, j'irai avec vous à l'armée, je ne vous quitterai plus... Oh ! je n'aurai pas peur... et puis, moi, j'aime ça ; les courses, les voyages, sa me rappellera ma vie des colonies, ma vie d'indépendance et de liberté.

PREMIER COUPLET.

AIR : *Chœur du Chalet,* arrangé par M. Adam.

Rester en place est un tourment,
Mais voyager, ah! c'est charmant !
Marcher toujours, toujours courir,
Voilà ma vie et mon plaisir.
Dans nos plaines, dans nos campagnes,
Je courais, chantant de tout cœur;
A l'écho de nos montagnes
Je répétais ce refrain enchanteur :
Toujours, toujours, toujours courir,
Voilà ma vie et mon plaisir.
Tra la la,
Plaisir, bonheur, oui, tout est là.

DEUXIÈME COUPLET.

Si mon mari, vaillant soldat,
De par le roi, marche au combat,
Fière de ses lauriers nouveaux,
Je le suivrai sous les drapeaux.
J'aimerai, hardi militaire,
Le son des clairons, des tambours...
Sous l'habit du franc mousquetaire,
Pour lui mon cœur palpitera toujours.
Toujours l'aimer et le chérir,
Voilà ma vie et mon plaisir.
Tra la la,
Gloire et bonheur, oui, tout est là.

REGINALD. Ah! je n'y tiens plus!... Dites-moi, Suzanne, êtes-vous bien sûre de n'avoir que dix-huit ans?...

SUZANNE. Comment! je parais donc plus que mon âge?...

REGINALD. Etes-vous bien sûre d'avoir toujours été jeune ?...

SUZANNE. Par exemple!...

REGINALD. Suzanne... vous allez me prendre pour un fou, pour un visionnaire... ça m'est égal... Si je vous disais, moi, qu'il y a à peine une heure... vous étiez vieille!

SUZANNE. Vieille!... quelle horreur!

REGINALD. Ridée.

SUZANNE. Ridée!

REGINALD. Oui, vous n'aviez plus de dents.

SUZANNE. Mais je les ai toutes.

REGINALD. Vous aviez soixante-huit ans... enfin, vous étiez ma tante.

SUZANNE. Encore sa folie qui le reprend... Au secours! au secours!

REGINALD. N'appelez pas!... ou je jette par la croisée le premier valet qui se présente.

SUZANNE. Ah! mon Dieu!

REGINALD. Suzanne, si vous ne voulez pas que je perde le peu de bon sens qui me reste, convenez que vous êtes ma tante... Suzanne, convenez-en.

SUZANNE, *en colère.* Eh! monsieur, je suis votre tante... je serai votre grand'-mère, si vous voulez... mais dans tous les cas, je ne serai pas votre femme... je ne suis pas assez jeune pour vous... enfin, nous ne nous convenons ni l'un ni l'autre... ainsi, allez-vous-en, ou laissez-moi partir.

REGINALD, *lui prenant la main.* Vous laisser partir!...

SUZANNE. Voyons, voyons, vous me faites peur... D'abord, je ne vous aime plus du tout.

REGINALD. Vous m'aimiez donc?

SUZANNE, *reculant.* Je ne sais pas.

REGINALD. Non, tu ne partiras pas.. car je suis décidé, vois-tu, ange.. ou démon, jeune fille ou vieille femme, œuvre de Dieu ou de Champrigaux, je t'aime, entends-tu bien, je t'aime et je t'épouse!...

SUZANNE. Du tout... je ne veux pas d'un mari qui me croit vieille.

REGINALD. Tu l'as été... mais je m'en moque.

SUZANNE. Qui me prend pour le diable.

REGINALD. Tu l'es peut-être... mais je me risque.

SUZANNE. Du tout... à soixante-huit ans, on à la main si sèche... voyez plutôt.

(Elle lui donne un coup sur la joue.)

REGINALD *prend la main et la baise.* Comme elle est blanche!

SUZANNE. La taille si mal prise...

REGINALD *l'entoure de son bras.* Comme elle est fine!

SUZANNE. Et les joues si ridées...

REGINALD *l'embrasse.* Comme elles sont fraîches!

ENSEMBLE.

AIR *de Monpou.* (Farinelli.)

REGINALD.

Couronne la tendresse
D'un amant, d'un époux...
Amour, délire, ivresse,
Je m'abandonne à vous,
Ou sagesse ou folie,
Qu'importe à mon ardeur?
Cèdons à la magie,
Conservons mon erreur;
Oui, j'aime mon erreur!
Ah! partage ma flamme,
Les transports de mon ame!
Sois mon bien, (*bis*) sois ma femme;
Mon trésor, mes amours!
Ah! c'est si doux de s'aimer pour toujours!
Toujours!

(*Il l'embrasse.*)

SUZANNE.

Voilà donc la tendresse
D'un amant, d'un époux!
Le délire, l'ivresse
Brille en ses yeux si doux.
Est-ce de la folie,
Ou plutôt du bonheur?
De mes yeux la magie
A donc charmé son cœur?
Oui, j'ai charmé son cœur.
Mais je sens que sa flamme
A passé dans mon ame.
Je serai (*bis*) votre femme,
Votre bien, vos amours.
Ah! c'est si doux de s'aimer pour toujours!
Toujours!

SCENE X.

LES MÊMES, CHAMPRIGAUX, LE NOTAIRE, *qui entre et se met à la table sans être vu de Reginald.*

CHAMPRIGAUX, *à part.* Bravo!

SUZANNE. Mon bon ami, il m'aime, il m'épouse.

CHAMPRIGAUX. Et vous?

SUZANNE, *bas.* Et moi, je suis contente... Dites donc, pourra-t-on nous marier tout de suite?

REGINALD. Mariez-moi tout de suite, ou je vous étrangle.

SUZANNE. Moi aussi... vous voyez que nous sommes bien d'accord.

CHAMPRIGAUX. Eh bien! le notaire a dressé le contrat. (*Le montrant.*) Il est là...

REGINALD, *se retournant.* Par où diable est-il venu?..... Champrigaux, le notaire est-il aussi de votre façon?

CHAMPRIGAUX. Non, non... le diable lui-même se réserve la création des notaires et procureurs.

REGINALD, *à part.* C'est drôle, le cœur me bat.

SUZANNE, *bas.* Dites donc, avant de signer, regardez-moi bien.

CHAMPRIGAUX. Nous n'avons plus besoin que de la signature des époux... car le contrat est en règle.

REGINALD, *à part.* La signature?... ah! parbleu! la loi ne plaisante pas, et je vais voir si ma femme signera comme ma tante.

CHAMPRIGAUX. Monsieur le futur, c'est à vous.

REGINALD, *le prenant à part.* Champrigaux... Suzanne est jeune, tout-à-fait jeune, n'est-ce pas?

CHAMPRIGAUX. Vous pouvez la prendre de confiance.

REGINALD. Oui... mais après mon mariage?... Champrigaux, vous me répondez des suites... à la première ride, je vous brûle la cervelle.

CHAMPRIGAUX. C'est convenu... Le notaire vous attend.

REGINALD, *à part.* Ah! le notaire... Ce notaire-là a une figure qui ne me plaît pas.

LE NOTAIRE. Je vais vous lire l'acte.

REGINALD. C'est inutile.

SUZANNE. C'est inutile.

LE NOTAIRE. Pardonnez-moi... Pardevant maître...

REGINALD. C'est bon, c'est bon.

SUZANNE. C'est bon, c'est bon.

LE NOTAIRE. Sont comparus... le sieur Reginald...

REGINALD. Passez.

SUZANNE. Passez.

CHAMPRIGAUX. On n'a jamais passé le futur.

LE NOTAIRE. Le sieur Reginald de Cassigny, officier de dragons, âgé de vingt-cinq ans, et la demoiselle...

REGINALD, *bas*. Attention!

LE NOTAIRE. Et la demoiselle Suzanne de Murville, née à la Guadeloupe, âgée de dix-huit ans.

REGINALD. De dix-huit ans? il y a bien dix-huit ans?

LE NOTAIRE. Oui, monsieur... d'ailleurs j'ai vu les actes de naissance.

REGINALD. Ah! vous avez vu... (*A part.*) Ce notaire-là a quelque chose de satanique dans la figure.

CHAMPRIGAUX. Passons à la dot.

REGINALD. C'est inutile.

SUZANNE. C'est inutile.

CHAMPRIGAUX. Vous acceptez la dot?

REGINALD. J'accepte tout, mais signons. (*Prenant la plume que le notaire lui présente.*) Tout m'est suspect dans ce notaire-là..... jusqu'à sa perruque. (*Il signe.*) C'est fait... A vous, Suzanne.

SUZANNE. Tiens! j'ai peur à présent...

REGINALD. Signez, signez.

SUZANNE *va pour signer*. C'est qu'il est un peu timbré, mon prétendu..... C'est égal...

(Elle signe.)

REGINALD, *il lit pendant qu'elle écrit*. Suzanne de Murville!... c'est bien cela.

LE NOTAIRE. Il manque encore une signature.

REGINALD, *vivement*. Je ne veux pas que Champrigaux signe à mon contrat... je ne le veux pas!

LE NOTAIRE. Je ne vous parle pas de monsieur... mais il me faut la signature de madame la baronne de Murville.

REGINALD, *étonné*. La baronne de...

LE NOTAIRE. Sans doute.

CHAMPRIGAUX. La grand'mère de mademoiselle Suzanne.

REGINALD. Qu'entends-je!... Champrigaux, regardez-moi..... regardez-moi sans rire.

CHAMPRIGAUX. C'est assez difficile.

REGINALD. Comment!... Suzanne... ma femme... n'est pas ma...

SUZANNE. Ah! ça va encore vous reprendre?

REGINALD. Suzanne... serait!...

CHAMPRIGAUX. Votre cousine... que vous avez refusé de voir, et qui a bien ses dix-huit ans, qu'elle tient de Dieu et non pas du diable.... Si vous n'en voulez pas, nous la reprenons.

(Musique.)

REGINALD. Suzanne!.. dix-huit ans! ma cousine!.. Et cependant, tenez, je ne croirai à mon bonheur que si je vois ici, ensemble, la grand'mère et la petite-fille...

SCENE XI.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, *annonçant*. Madame la baronne de Murville.

REGINALD. Ma tante!

SUZANNE. Grand'maman!

CHAMPRIGAUX. Ma vieille amie... qui vient bénir ses enfans.

(La porte du fond s'ouvre et la vieille baronne paraît : aussitôt Reginald et Suzanne se jettent à ses genoux; Champrigaux se frotte les mains. La toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



PARIS DANS LA COMÈTE,

REVUE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. de Rougemont, Dupeuty et E. Arago,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 31 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMÈTE	Mlle Bérenger.
CLODION	M. Lepeintre je.
NÉ MALIN / LE VAUDEVILLE	M. Lepeintre aîné.
ROBERT / M. PERRUQUE	M. Bardoux.
LE CORSAIRE	M. Hippolyte.
LA JUIVE / Mme Marabout	Mlle C. Stéphany.
AGNES	Mlle Terey.
LA GRAND'MÈRE	Mlle H. Balthazar.
LA LOTERIE / UN GARÇON de la Caisse d'épargne	M. Amant.
PEBLO / 1836	Mlle L. Mayer.
L'ENCLUME	M. Mathieu.
MARTEAU	M. Ballard.
UN RÉGISSEUR	M. Guielemin.
LE THÉATRE de la Porte-Saint-Antoine	M. Chevallier.
LE THÉATRE Feydeau	M. Frangin.
LE THÉATRE de la Gaîté	Mlle Fortunée.
UNE ÉTOILE	Mlle Caroline.
UN ASSUREUR	M. Edmond.
FIFINE	Mlle Mayer jeune.



SCENE PREMIERE.

CLODION, Habitans.

(Ils sont partagés en deux cercles aux extrémités de la scène et ils sont occupés à se faire la queue.)

CLODION, *au milieu.*

Air *de Zampa.*

Habitans de la Comète
Cessez d'être en négligé,
Et parez tous votre tête
De l'ornement obligé!

CHŒUR.

Habitans, etc.
Cessons, etc.

CLODION. Célestes compatriotes... je crois que voici notre reine.

SCENE II.

Les Mêmes, UNE ÉTOILE, LA COMÈTE.

L'ÉTOILE, *annonçant.* Sa majesté la Comète.

LA COMÈTE. Mon cher Clodion, mon deuxième perruquier et mon premier ministre, je vous fais mon compliment sur la manière distinguée avec laquelle vous jetez de la poudre aux yeux de mes sujets.

CLODION.

Air : *Vaudeville de l'Étude*

Eh! mon Dieu! majesté céleste,
Je n'suis pas l'seul de mon métier,

Parmi les grands, les petits, je l'atteste
Nous voyons plus d'un perruquier!
C'est comm' sur la machine ronde,
En amour, comme en amitié,
Sans ruban la moitié du monde,
Fait la queue à l'autre moitié.

LA COMÈTE. Mes journaux?

CLODION. Voici le *Globe* et l'*Étoile*.

LA COMÈTE. Donnez.

(Elle jette les yeux dessus et bâille.)

CLODION. Sa majesté s'ennuie; si elle voulait se livrer à la chasse de la grosse bête.

LA COMÈTE. Il y a long-tems que j'ai couru après la grande ourse et la petite ourse.

CLODION. Une partie de pêche à la ligne.

LA COMÈTE. Mais!...

CLODION. Le signe des poissons est à ses ordres.

LA COMÈTE. J'avais envie d'aller rendre une visite au Capricorne, mais il est chez Vénus, je suis aujourd'hui capricieuse et lunatique. (*Prenant sa lorgnette et lorgnant.*) Mais qu'est-ce donc que je vois là-bas... là-bas... à quatre-vingts millions de lieues... c'est un petit point noir qui tourne, tourne...

CLODION. C'est cette petite planète appelée la terre...

LA COMÈTE D'où vous êtes venu?

CLODION. Où j'ai habité pendant un demi-siècle.

LA COMÈTE. Et où la plupart des individus marchent à reculons..

CLODION. C'est un pays où il y a beaucoup d'écrevisses.

LA COMÈTE. J'ai bien envie d'aller rôder autour de cette planète-là... je lui donnerai un petit coup de queue en passant... elle s'enflammerait et cela nous ferait un joli petit feu d'artifice... (*Une étoile traverse le théâtre.*) Que nous annonce donc cette étoile qui file?... (*Un ballon traverse.*) Ah! mon Dieu!

TOUS. Ah!...

CHŒUR.

AIR :

Ah! quel bruit, quel tintamare!
Quel monstre ose s'approcher?
De nous la terreur s'empare,
Fuyons, allons nous cacher.

(*Les habitans sortent en désordre.*)

SCÈNE III.

CLODION, ROBERT MACAIRE, LA COMÈTE.

ROBERT MACAIRE. N'ayez pas peur, ce n'est que moi.

LA COMÈTE. Qui, vous?

ROBERT MACAIRE. Le chevalier Saint-Remi, beaucoup plus connu dans la bonne société sous le nom de Robert Macaire.

LA COMÈTE. Et pourrait-on savoir pourquoi vous venez ici?

ROBERT, *chantant.*

C'est pour savoir si le printems s'avance
En dépit des frimas,
De leur triste influence;
C'est pour savoir si le printems s'avance,
Pour comparer la France
A vos heureux climats.

J'étais infiniment trop connu à Paris, capitale du monde civilisé... je commençais à devenir rococo pompadour!... alors j'ai pris mon vol pour voir si, dans le royaume de la Comète, il n'y aurait pas quelque chose à frire, à grincher.

LA COMÈTE. Grincher.

ROBERT MACAIRE. Il me paraît que madame n'est pas à la hauteur de la bonne société de Paris; mon argot lui est très-familier... il a fait ses délices pendant toute l'année... ce qui fait infiniment d'honneur à son goût et à sa profonde moralité...

CLODION. Comment! la bonne société,

ROBERT MACAIRE. Elle et moi, nous étions une paire d'amis... je la recevais sans façon en robe de chambre, même en chemise, ça lui plaisait : elle m'aimait beaucoup dans ce costume-là.

AIR : *Gny a qu'à Paris.*

Tous ces Alcest's généreux,
Pour un rien criant au scandale,
Tous ces philantrop's vertueux,
Tous ces vengeurs de la morale
En log's grillé's venaient me voir!
La comédie est un miroir.

J'ai vu maint vieillard transporté
Quand Wormspir bénissait sa fille;
Quand je flouais à l'écarté,
J'ai vu plus d'un fils de famille,
Dans un coin sourire d'espoir;
La comédie est un miroir.

Ces hommes à spéculations,
A fortun's extraordinaires,

Empochant tout's les actions
En blaguant tous les actionnaires,
Ils v'naient m'admirer chaque soir;
La comédie est un miroir.

LA COMÈTE. Et comment êtes-vous venu?

ROBERT MACAIRE. Dans mon ballon, tout simplement, vu qu'il n'y a pas encore d'*Algériennes* ni d'*Hirondelles* établies dans cette direction.

CLODION. Savez-vous bien, mon cher, que vous avez un aplomb à vous faire jeter par les fenêtres!...

ROBERT MACAIRE. J'ai passé par là... mais quand on demeure aussi haut que vous, la plaisanterie est fort déplacée. (*A la Comète.*) Madame, présumant que vous manquiez de tout ce qui fait le charme de notre boule terrestre, j'ai rempli mon ballon d'une foule de choses plus ou moins curieuses dont j'ai l'intention de faire une exhibition avec votre permission.

LA COMÈTE. Nous avons un repas de corps où doivent se trouver Pallas, Junon, Jupiter, Cérès, Vesta, Saturne.

ROBERT MACAIRE. Comment, un dîner de planètes!

CLODION. Elles viennent dans le chariot avec le grand chien, et prennent la voie lactée.

ROBERT MACAIRE. J'entends, le chemin de fer de ces contrées; à quelle heure madame dine-t-elle?

LA COMÈTE. A quatorze heures.

ROBERT MACAIRE. Eh bien! de midi à quatorze heures, vous aurez le tems d'en passer en revue une demi-douzaine... quant à moi, je vais me familiariser avec le gousset de la population, pour faire connaissance avec la monnaie du pays.

(Il salue, va allumer son cigare à une étoile et sort en chantant: *C'est pour savoir si le printems...*)

SCENE IV.

CLODION, LA COMÈTE.

LA COMÈTE. Allons, mon cher Clodion, vous allez revoir vos anciennes connaissances.

CLODION. Et vous, madame, vous allez en faire de nouvelles.

LA COMÈTE. Je m'y attends... d'après ce que vous m'en avez: dit pour les originaux et les ridicules, la terre est un pays de cocagne.

CLODION. Et si je me trompe, en voilà un que je ne connais pas! et qui a l'air d'un échappé de Charenton.

SCENE V.

CLODION, LA COMÈTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AIR: *Digne digne... et din din din...*

Mettez donc partout votre couvert
Sans cuisine.
Grâce à moi, chacun dine,
Mettez donc partout votre couvert,
Le restaurateur omnibus est ouvert.

LA COMÈTE. Voici un original accoutré d'une façon assez curieuse.

LE MARQUIS. Déployez vos serviettes, prenez vos fourchettes, tendez vos assiettes... mon omnibus va verser du bouillon et de la sauce dans les douze arrondissemens... je les inonde.

LA COMÈTE. Mais il me semblait qu'autrefois c'étaient les mangeurs qui allaient chez les restaurateurs.

LE MARQUIS. Maintenant, c'est le restaurateur qui va chez le mangeur... ah, ah!.. voilà... demandez... commandez... et ça, sans vous déranger... ma voiture passe, vous ouvrez la fenêtre et vous dites une sole... un fricandeau, voilà! voilà! et le fricandeau et la sole s'empressent de monter quatre à quatre à votre cinquième étage... ah! ah!

(Il remue une casserole qu'il tient à la main et fait mine d'y goûter.)

CLODION. Permettez!...

LE MARQUIS. Lucullus, Gargantua, et même le grand Vatel, n'étaient que des marmitons... dès ce moment je les détrône, je les enfonce... et même ce carnaval, je suis sûr d'enfoncer carême. Ah! ah!

CLODION. Permettez... c'est le costume...

LE MARQUIS. Mélange de mes deux natures... marquis et cuisinier le casque à mèche et le chapeau à plumes... la botte féodale et le soulier plébéien, l'épée et le couteau de cuisine, voilà!... ah! ah!...

LA COMÈTE. Un marquis, successeur de Vatel.

LE MARQUIS. Pourquoi pas?.. le ventre ennoblit, et d'ailleurs.

AIR : *Vaudeville de l'École de village.*

On se croise, on se mésallie,
Noms et rangs tout est confondu,
C'est le siècle de l'industrie;
Déroger est un mot perdu.
Quand un duc et pair fait l'escompte,
Quand un baron vend des tapis,
Serez-vous surpris de bon compte
Qu'un restaurateur soit marquis?

Voulez-vous de mon ragoût?

(Même jeu.)

LA COMÈTE. Il est amusant, il est original avec sa folie...

LE MARQUIS. Original, c'est le mot, le génie est original... et j'ai du génie... Ah! ah! on me croyait mort : les restaurateurs riaient, les traiteurs se délectaient, les cuisiniers se jubilaient, les cordons bleus chantaient victoire. Le restaurateur omnibus, tant vanté, tant prôné, tant trompetté, est enfoncé, noyé au fond de sa vaste marmite!... quel bouillon!.... Tremblez, curieux!.. je vais vous fermer la bouche.

CLODION. Il ferait mieux de la leur faire ouvrir.

LA MARQUIS. Resurrexit!... (*Même jeu.*) Ah! ah!...

CLODION. C'est du latin.

LE MARQUIS. Oui, de cuisine... c'est mon fort... Ah! ah!... je viens de recommencer mes annonces formidables dans les journaux... ces chers journaux!... je les nourris en attendant mieux, et j'ouvrirai mon temple à Comus; le premier avril, je vous enverrai du poisson.

LA COMÈTE. Mais pourquoi n'ouvrez-vous pas tout de suite?

LE MARQUIS. Impossible, bel astre, impossible...

CLODION. Ah! j'entends. (*Il fait le geste du pouce.*) Absent, n'est-ce pas?

LE MARQUIS. Et vous aussi... esprit élevé, vous partagez l'erreur générale... de l'argent... j'en ai beaucoup... j'en ai assez, j'en ai trop, je pourrais mettre des côtelettes en papillotes avec mes billets de mille francs.

LA COMÈTE. C'est peut-être votre personnel qui vous arrête!

LE MARQUIS. J'ai cinq mille cuisiniers, deux mille gâte-sauces, et cinq cents marmitons, tous plus gentils les uns que les autres, qui sont occupés à se croiser les bras.

LA COMÈTE. Alors c'est votre matériel?

LE MARQUIS. J'ai deux mille chevaux qui croisent les jambes... j'ai onze mille fourneaux, trois casseroles, et une lèchefrite...

CLODION. C'est donc le combustible?...

LE MARQUIS. Neuf mille voies de bois dans mon cabinet... et des copeaux!..... plein un sac de papier! ah! ah!...

CLODION. Je vois enfin... ce sont les comestibles qui vous ont manqué de parole...

LE MARQUIS. Manqué de parole!... les comestibles!... au contraire... j'ai tout au grand complet... 1800 bottes de radis premier choix, mon beurre, mes œufs frais..... mon fromage à la crême... Depuis trois ans, ils sont là... à attendre avec les marrons de Lyon. Et mes bœufs, mes moutons, mon gibier... tout cela grillé... d'impatience...

LA COMÈTE. Alors, faites-moi l'amitié de me dire ce qui vous manque.

LE MARQUIS. Un rien, une misère!... mais de ces riens qu'on ne trouve ni avec du crédit, ni avec de l'argent... une botte d'allumettes.

CLODION ET LA COMÈTE. Une botte d'allumettes.

LE MARQUIS. Oui, je la cherche partout, je la demande à tout le monde... qu'est-ce qui a une botte d'allumettes? avez-vous une botte d'allumettes? il me la faut pour animer mon établissement, pour lui donner le mouvement... la vie.. car enfin, il est mort-né, sans une botte d'allumettes... il est là comme ces tableaux dont le dessein est correct... comme ces statues dont les lignes sont irréprochables... comme ces tragédies selon les règles... c'est bien, mais ce n'est pas bien... que leur manque-t-il? rien... presque rien... une misère... mais, ce rien-là, c'est le trait du génie... c'est ce qui constitue le feu divin... c'est ma botte d'allumettes.

AIR : *de la Légère*

C'est la flamme
Dans une ame

Qui pétille et qui l'enflamme,
C'est la flamme
Qu'on réclame
Dans l'auteur,
Dans l'inventeur.
Qui fait aller jusqu'aux cieux
Ce livre que l'on veut lire?
De la beauté qu'on admire,
Qui sait animer les yeux?
Que manque-t-il à l'ouvrage,
Où le lecteur dort d'ennui?
A l'acteur dont le visage,
Nous laisse froid comme lui!
C'est la flamme
Dans une ame
Qui pétille, etc.

CLODION. Mais il me semble, mon cher marquis, qu'il y a long-tems que vous tournez autour du pot.

LE MARQUIS. Le mot y est... n'importe, je ne vous en veux pas... je conserve ma haine pour les traiteurs, restaurateurs, pâtissiers et marchands de comestibles... mais ma vengeance sera prompte, j'ai trouvé mon allumette... elle est dans la lune... chaud... chaud... J'y serai demain à l'heure du dîner.

AIR : *D'un dimanche à Passy.*

Restaurateurs à la carte,
Gargotiers, disparaissez...
Devant moi que l'on s'écarte,
Mes omnibus sont lancés.
De vous qu'on ne parle plus,
Récitez vos orémus.
Selon les goûts à tous prix,
J'alimenterai Paris.
J'enverrai chaque semaine
A maint orateur sifflé;
Qui se croit un Démosthène
Un magnifique soufflé.
Aux courtiers nous donnerons
Une volaille aux marrons.
Pour les banquiers étoffés
J'aurai des dindons truffés.
Pour l'auteur qui s'évertue
Sans rien trouver de nouveau,
Un potage à la tortue
Et des cervelles de veau.
A la signora Grisi,
Au maëstor Rossini,
Bref, à tous les noms en *i*,
Des plats de macaroni.
A l'Institut historique
Des bocaux de cornichons;
A maint vieillard satirique,
Des pieds à la Sainte-Ménéhould;
Aux grisettes des pigeons,
A leurs amans des goujons;
A l'opéra cet hiver,
Beaucoup de sauces Robert;
A maint commis subalterne,
De modestes mirotons;
A plus d'un peintre moderne,
De la purée aux croûtons.
A nos fêteurs de budget,
Le plus goulu des brochets;
Pour nos conseillers d'état,
J'ai trois merlans sur le plat.
Contre des projets sinistres,
Voulant nous mettre à couvert,
Je destine à nos ministres
Des soles à la Colbert.
Ecrevisses et homards,
A l'école des Beaux-Arts,
Et des flagolets nouveaux
A l'hôtel des haricots.
Et comme enfin je conserve
Le secret de mon métier,
Au bon peuple je réserve
Toujours la carte à payer.

En route, la cuisine, monstre... déployez vos serviettes, prenez vos fourchettes, tendez vos assiettes. (*Il reprend le refrein du premier couplet.*) Mettez donc partout votre couvert, etc.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA COMÈTE, CLODION.

CLODION. Vous auriez dû le retenir pour votre repas de corps.

LA COMETE. Au risque de dîner dans six mois... ah! ah!.. qu'est-ce donc que ce joli troupeau de jeunes filles que j'aperçois..... toutes..... un rôle à la main....

SCENE VII.

LES MÊMES, LA JUIVE, AGNÈS, FIFINE, *et* PLUSIEURS AUTRES JEUNES FILLES.

LES JEUNES FILLES.

AIR:

Je veux faire
La grand'mère.
Ma volonté c'est ma loi.
Je veux faire
La grand'mère,
Chez nous il n'est plus d'emploi.

LA JUIVE.

On s'en souvient au Gymnase,
Le public assez long-tems
Devant moi fut en extase,
Quand je jouais les enfans.

ENSEMBLE.

Je veux faire, etc.

AGNÈS.

Pour ce rôl' qui m'intéresse.
Je dirai bien ma leçon,
Puis-je craindre une faiblesse,
Quand pour appui j'ai Samson?

ENSEMBLE.

Je veux faire, etc.

FIFINE.

Célimène très peu sage
Se retire, c'est fort bien,
Je n'crains pas son héritage.

CLODION.

Les enfans n'ont peur de rien.

ENSEMBLE.

Je veux faire, etc.

LA COMÈTE. Voici de jeunes pensionnaires bien émancipées...

AGNÈS. Sociétaires, madame, sociétaires.

LA COMÈTE. La jolie petite société.

LA JUIVE. Petite!... une société qui compte au nombre de ses membres Talma, Saint-Prix, Fleury... et autres grands talens!.. qui n'y sont plus! nous sommes de la Comédie-Française.

CLODION. Ah! ah!... est-ce qu'elle brille encore sur terre?... ma foi, sa lumière a bien pâli... car d'ici on ne la distingue plus.

LA JUIVE. Jamais elle n'a été plus jeune... c'est toujours le premier théâtre français.

CLODION. C'est juste... il n'y en a pas de second.

LA JUIVE. Où trouverez-vous des jeunes premiers plus formés? des pères nobles plus jeunes? des comiques plus raisonnables, des soubrettes plus richement parées?... et des amoureuses plus... nous le sommes toutes.

LA COMÈTE. Amoureuses.

LA JUIVE. C'est notre emploi.

FIFINE. Je veux faire la grand'mère.

LA COMÈTE. Qu'est-ce que c'est donc que cette grand'mère qui paraît être un objet de rivalité?...

AGNÈS. C'est une pomme de discorde qu'on a jetée chez nous.

LA JUIVE. Et nous voulons toutes avoir la pomme.

FIFINE. Moi aussi, je veux une pomme.

LA COMÈTE. Mes petites amies, ce fruit-là a perdu la femme, il tient à l'arbre de la science... n'y touchez pas encore.

AGNÈS. Cependant nous avons des titres, moi d'abord je viens de faire un mariage raisonnable.

CLODION. J'aimerais mieux un mariage de raison.

LA JUIVE. Et moi, ne viens-je pas de jouer ma Sara avec un succès... Je suis sans appui, sans défense... ou plutôt je n'ai qu'un refuge. et c'est vous... vous sur qui je compte pour ce rôle qu'on veut me ravir... vous qui serez encore défenseur contre vous-même. (*S'avançant vers lui.*) Don Comique... l'action que vous voulez commettre est horrible, et j'en demande justice... à vous-même.

(Elle tombe à genoux, Clodion s'approche, elle se relève vivement et le regarde avec fierté.)

CLODION. Ravissante de terreur et de fierté!.. mais c'est le seul vœu de toi que je n'accomplirai pas.

LA JUIVE. Ecoute-moi donc, homme cruel... je ne dirai qu'un mot puisque j'y suis réduite, il vous fera reculer d'horreur... je suis...

CLODION. Eh! que m'importe!

LA JUIVE. Je suis romantique.

CLODION. Toi! qu'entends-je? ah! malheureuse fille... puisses-tu, pour ton salut dans ce monde et dans l'autre, avoir poussé la vertu jusqu'au mensonge!.. Tout Paris, pour Florinde, a les yeux de don Juan; cependant... prenez-y garde.

AIR *du Fleuve de la vie.*

Pour le théâtre de Molière,
Vous faites un peu trop d'efforts;
Moins de gestes et de manières,
Et vous serez parfaite alors.
Le public qui toujours se pique,
D'applaudir la Juive avec feu
Désirerait voir votre jeu,
Un peu plus catholique.

FIFINE. Je veux faire la grand'mère!

CLODION. Ah ça! mais va-t-elle nous laisser tranquille, cette morveuse, avec ses prétentions... décidément il n'y a plus d'enfans.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LA GRAND'MÈRE.

LA GRAND'MÈRE. Si, monsieur, il y en a et il y en aura toujours.

CLODION. Et d'où venez-vous, la belle voilée?

LA GRAND'MÈRE. Comme ces demoiselles du Théâtre-Français, et je vous trouve plaisant de vouloir, avec méchanceté, anéantir les enfans.

CLODION. Je n'ai pas prétendu... et

d'ailleurs je ne sais pas quel est votre âge.

LA GRAND'MÈRE. Au théâtre on n'a pas d'âge... on n'y vieillit jamais.

AGNÈS, *aux autres*. Ce sera bien agréable pour nous.

CLODION. Je parie qu'elle est jeune.

LA GRAND'MÈRE. C'est dans le privilége des spectacles.

LA COMÈTE. Dites plutôt dans le privilége du talent...

CLODION. Je parie qu'elle est vieille.

LA COMÈTE. Mais puisque vous êtes de la Comédie-Française, vous allez réduire au néant les prétentions de demoiselles.

LA GRAND'MÈRE. Que dites-vous?

LA COMÈTE. Vous allez jouer la grand'-mère.

LA GRAND'MÈRE. Je n'en ferai rien!....

CLODION. Décidément elle est jeune.

LA GRAND'MÈRE. Compromettre mon avenir!...

CLODION. Décidément elle n'est plus jeune. Comment!... ils ne trouvent pas une grand'mère aux Français! c'est de la mauvaise volonté!...

LA COMETE. Allons, allons, belle Thalie, malgré votre voile, je vous reconnais... ne vous retirez plus sous votre tente.

CLODION. Eh! sans doute, personne n'y gagnerait, ni le public, ni surtout le théâtre.

AIR: *Vaudeville de Fanchon.*

L'actrice qui s'abandonne,
Comme une fleur d'automne,
Va se faner et dépérir
Le public vous adore.
A son soleil, à l'avenir,
Présentez-vous encore,
Ça va vous rajeunir.
Ne soyez point coquette,
Car le public regrette
De ne pouvoir vous applaudir.
D'un nouveau rôle avide,
Allons, faites lui ce plaisir.
Mettez-vous une ride,
Ça va vous rajeunir.

(*Clodion s'approche de la Grand'Mère et feint de lui faire une ride avec un pinceau. Elle change en jeune femme.*)

LA COMÈTE, *à la grand'mère*. Eh bien! ma chère Victorine, quand je vous disais...

SCENE IX.

LES MÊMES, PÉBLO.

PÉBLO.

AIR *de la Parisienne.*

En avant marchons,
Sous nos capuchons.
Voyez mes travers,
Je fais la guerre aux vers.
Je n'écris plus qu'en prose,
Et c'nest plus là même chose.

LA JUIVE. Ah! ah! c'est mon gentil Péblo, le petit novice du couvent de Saint-Just.

PÉBLO. Pas plus novice que vous, mesdemoiselles.

AGNÈS. Oh! comme il est grandi!

PÉBLO. C'est en traversant la place du Palais-Royal.

LA COMÈTE. Est-ce que le petit bonhomme court aussi après le rôle de la grand'mère?

CLODION. Qui? ce petit chérubin d'amour?

PÉBLO. Moi, plus souvent! vivent mes gamins! le duc d'Yorck, Péblo!... et je m'en acquitte assez bien; d'ailleurs, dans les petites boîtes, les bons nanans... Oh! eh! oh! eh! les autres! oh! eh!...

AIR: *Morgué qu'ta mère est donc sauvage.*

L'acteur que chérit le parterre,
Court après toutes ses faveurs;
Pour l'émouvoir et pour lui plaire
Il sait mêler le rire aux pleurs.
Dans chaque pièce qu'il met en scène
Sans doute pour flatter son pays,
D'puis qu'il a fait la parisienne,
Il flanque un gamin de Paris.

CLODION. Allons, réconciliation générale... et montrez-vous toutes dignes de figurer un jour dans le nouveau musée.

LA COMÈTE. Quel musée? *le Musée des Familles*.

CLODION. Non.

LA COMÈTE. Le Musée de Versailles?

CLODION. Non,

LA COMÈTE. Le Musée du Louvre?... le Musée Maritime?.. le Musée Grotesque?..

CLODION. Non, le Musée Molière.

LA JUIVE. Auquel tous nos artistes modernes travaillent en ce moment. L'exposition générale au foyer de la Comédie aura lieu incessamment.

LA COMÈTE. On connaît les incessamment de votre théâtre.

LA JUIVE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Reproduisant Tartufe, Orgon,
Scapin, Alceste, Célimène,
De jeunes peintres vont, dit-on,
Faire un tableau de chaque scène.

CLODION.

Pour être immortels, entre nous,
Ils ont pris la bonne manière,
Au Parnasse ils monteront tous
Sur les épaules de Molière.

TOUTES LES FEMMES, *en sortant.*

Au Parnasse ils monteront tous
Sur les épaules de Molière.

SCENE X.

CLODION, *puis* UNE ETOILE *et* M. PERRUQUE.

UNE ÉTOILE, *annonçant.* L'honorable M. Perruque, amateur de musique.

(Un grand bruit de cymbale et de tam-tam se fait entendre.)

M. PERRUQUE. Voulez-vous bien me laisser tranquille avec votre cuivre... les vandales!... ils poursuivent mes oreilles jusqu'ici.

CLODION. Après qui en avez-vous donc?

M. PERRUQUE. Après votre enragée de musique moderne... votre orchestre infernal! Dieu me pardonne, ils mettront bientôt un canon pour remplacer la petite flûte!... ils accompagnent déjà une romance avec un cornet à piston.

CLODION. A ce que je vois, monsieur n'est pas le partisan de nos maestri italiani, de nos soprani, bassi, dilettanti?

M. PERRUQUE. Oh! ne me parlez pas de vos Rubini, Donisetti, Tamburini, Grisi, Lablachi, ni même de Rossini... Dans mon tems, dans le bon tems... nous avions de la musique... de la véritable... de la musique de Lully, de Duni, de Gretry, de Monsigny, de Spontini... au moins ce n'était pas vos noms en i... et quelle musique!.. on n'en fait plus comme ça!.. L'autre soir, j'étais à l'Opéra, à côté d'un petit jeune homme! voilà qu'il me soutient qu'il n'y a de bonne musique en France que depuis Rossini, et il m'entonne ce petit air du *Comte Ory* :

(*Chantant.*)

Que les destins prospères
Accueillent vos prières.

Et Grétry monsieur... que je lui dis... c'est bien un autre chant... écoutez cet air admirable de *Zémir et Azor* :

(*Chantant sur le même air.*)

Du moment qu'on aime,
On devient plus doux.

Quelle différence!.. comme c'est phrasé... comme c'est modulé!.... là-dessus mon jeune homme s'échauffe et croit m'imposer par ce petit air du *Barbier de Séville* :

(*De même.*)

Ah! bravo! bravo! Figaro.
Ah! bravo! bravissimo!

Mais je l'ai terrassé, anéanti, pulvérisé avec ce bel air de Dalayrac dans *Renaud d'Ast* :

(*De même.*)

Ah! le pauvre petit!
Ah! comme il est transi!

Il n'y a pas de comparaison.

CLODION, *à part.* C'est toujours le même air pour changer.

M. PERRUQUE. On ne fait plus de la musique comme cela aujourd'hui, ni à l'Opéra ni aux Italiens.

CLODION. Vous y avez donc été bien souvent aux Italiens?

PERRUQUE. Jamais et c'est assez pour juger.

CLODION. Allez-y...

M. PERRUQUE. Quelle gamme me chantez-vous là?... que j'y aille!... impossible, mon cher.

AIR : *Trou, la, la.*

Tout est loué. (*bis.*)
D'avanc' la recette
Est faite.
Tout est loué
Et le public est joué.
Malibran n'est plus ici,
On n'a rien de Rossini;
On peut se passer de lui,
On peut s'passer d'elle aussi.
Tout est loué.

Si de bons Parisiens,
Qui paient aux Italiens
Leur part de la subvention.
Veul'nt entrer, on leur répond:
Tout est loué.

Les journaux ont exalté
Ce théâtre trop vanté.
Par grâce on leur offre encor
Des billets de corridor.
Tout est loué.

(Des coups de tam-tam se font entendre comme au commencement de la scène et M. Perruque se sauve en se bouchant les oreilles.)

SCENE XI.

CLODION, LA VIEILLE.

CLODION, *seul*. Voilà une drôle d'organisation musicale! (*Se retournant*.) Allons, encore une visite!... Qu'est-ce que c'est que cette vieille femme... qui est numérotée comme une place de fiacres.

LA VIEILLE, *entrant*. Ah! mon Dieu! mon Dieu!... ils disent qu'on a sa liberté, on ne peut pas seulement perdre sa pauvre argent.

CLODION. Qui êtes-vous, ma bonne femme?

LA VIEILLE, *sans l'écouter*. Ils l'ont décimée, abîmée, supprimée...

CLODION. Supprimée... qui? quoi?...

LA VIEILLE. La loterie, mon pauvre cher homme, la loterie royale, nationale, impérial... qui existait de tems immémoriale... à Lille, c'était pour les imbécilles... à Lyon, c'étaient les bons, à Strasbourg, ça reculait toujours... je ne vous parle pas de Bordeaux, c'est tous des Gascons, ils ne sortent jamais...

CLODION. Eh! mon Dieu... comme à Paris...

LA VIEILLE. Excusez, mon chéri, Paris sont tous sortis... à preuve qu'ou bout de vingt-trois ans j'ai gagné *une ambé*, qui m'a servie à nourrir un terne.

CLODION. Eh bien! est-il venu votre terne?

LA VIEILLE. C'est pas sa faute, il allait venir... c'était son tour à sortir, quand ils ont inventé la supprimation... aussi, moi je l'dis, c'est l'horreur des horreurs, c'est de l'arbitraire... c'est du mornopole tout pur... v'là comme ils pensent au bonheur du peuple.

AIR *de la Grand'Mère*.

Combien je regrette
Mes bons numéros,
Mes mis's en cachette,
Et mes rêves si beaux.

Toutes les nuits en équipage
Je rêvais que j'me promenais,
Et puis quand venait le tirage,
Sur mes deux pieds je me trouvais.

Combien, etc.

D'autres fois encor plus contente,
Je rêvais chat ou bien civet,
Je mettais l'numéro quarante,
C'était le trente-neuf qui sortait.

Combien, etc.

Ah! je peux dire qu'ils m'en ont coûté de pièces de six liards, ceux-là... imaginez-vous que j'étais cuisinière chez des gens cossus, des marchands de briquets phosphoriques.. ils en ont vu du phosphore.. Je leur faisais manger des poules pour des chopons, et tous les matins j'économisais un quarteron de beurre que j'allais mettre à la loterie.

AIR : *J'ai vu le Parnasse*.

Leur ai-j' conté des balivernes!
Sur le poisson et le gibier,
Pour alimenter mes quaternes,
Je f'sais danser l'ans' du panier.

CLODION.

Vos façons étaient un peu traîtres,
Si j'en juge d'après vos propos,
Au lieu de bien nourrir vos maîtres,
Vous nourrissiez vos numéros...

LA VIEILLE. Dites donc, vieux moraliste, est-ce que vous croyez qu'on n'est pas moraliste également comme vous.... supposez qu'on ait affaire à des ingrats.... que les numéros *s'ostinent*, on est quitte pour en rêver d'autres... ça ne coûte pas plus aux pauvres cuisinières, puisqu'elles vont tous les jours au marché.

CLODION. Idiote, parce que ça aura rêvé le 4, le 28, le 45.... ça s'imagine.

LA VIEILLE. Qu'est-ce que vous avez dit, mon chérubin, le 4, le 28, le 45... C'est bon à retenir... si jamais ils la rétablissent, nous les mettrons ensemble... chacun pour sa moitié.... c'est vous qui paierez tout.... en attendant... je viens établir un petit bureau dans votre pays de la Comète.

CLODION. Sors d'ici, vieille sorcière, ou je te deshabille....

LA VIEILLE. Je n'ai pas besoin de femme de chambre, et puisque vous ne voulez pas de moi dans votre planète... vous aimeriez peut être mieux celui-ci.

(Elle change et l'on voit paraître à sa place un garçon de la caisse d'épargnes une tire-lire à la main.)

CLODION. Qui'est-ce que c'est que cela?

LE GARÇON. Ceci vous représente François la tire-lire.... naguère gamin fini... mantenant garçon de la Caisse d'épargnes, c'qui veut dire corrigé et considérablement augmenté, lui et son boursicot; allez donc?....

AIR : *Tant que l'on rira, la rirette.*

A ma caiss' les jours de paie,
Apportez sous et deniers ;
On y r'çoit la p'tite monnaie,
C'est la banqu' des ouvriers ;
Qu'à la bourse le riche s'essaie
A doubler ses gros
Capitaux,
Ou bien
Qu'un vaurien,
Qui ne fait rien,
Aille au jeu,
Ça m'va un peu ;
Plus d'folie,
Ma tire-lir' c'est ma loterie.
Tous les numéros
Ont des lots.

Pour l'artisan, l'homme utile,
L'premier écu, je l'comprends,
A placer est moins facile
Que l'dernier billet d'mill' francs.
Aussi pour commencer la pile,
Amis, mettons tous
Sous sur sous;
A pein' réunis,
Ils font des p'tits,
Et la somme est bientôt arrondie.
Ma tir' lir' c'est ma loterie,
Tous les numéros
Ont des lots.

Autrefois à la Courtille,
On s'enivrait d'vrai poison.
Maintenant on boit en famille
Un seul flacon,
Mais du bon.
De fin drap l'ouvrier s'habille,
Et l'dimanche il a l'chapeau rond ;
Même il s'permet
D'parer son objet
De soierie,
Et d'fin' bijouterie.
Ma tir' lir' c'est ma loterie.
Tous les numéros
Ont des lots.

CLODION. Au moins voilà de l'utile et c'est agréable ; je m'en empare...

LE GARÇON. Vous n'êtes pas dégoûté, au surplus tout le monde y viendra, parce que tout le monde y gagne.

AIR *de Turenne.*

Le maîtr'y trouve son avantage,
A ses travaux on apport' plus de soin,
Et l'ouvrier se dit : Allons, courage !
Je vieillirai sans craindre le besoin...
Cet établissement d'bienfaisance
Par chacun doit être vanté...
J'ne vois guère que le Mont-de-Piété,
Qui n'lui doiv' pas de r'connaissance.

Sans adieu ; j'vais faire un tour à vos fabriques et leur apprendre mon refrain.

(*Il sort en reprenant.*)

Ma tir' lir' c'est ma loterie.
Tous les numéros,
Ont des lots.

CLODION. Il m'a mis du baume dans le sang.... honnête et gai... il doit prospérer celui-là.

SCENE XII.

CLODION, NÉ MALIN.

(*Il entre d'un air sombre, un manteau brun sur ses épaules.*)

NÉ MALIN.

AIR *de Marianne.*

Je ne jure pas par ma dague,
Et pour appui j'ai des soulards ;
Lorsqu'on prétend que j'extravague,
Je mets la main sur mes poignards,
J'ai des brassards,
J'ai des cuissards,
Je suis bardé,
Lardé,
De toutes parts,
Sur le rempart,
En vrai Bayard,
Parmi les morts, j'plante mon étendard.
Je prends d'assaut fortresse et ville,
L'on me porte sur un brancard,
Accompagné d'un corbillard,
Je suis le vaudeville

de 1835...

CLODION. Vous le vaudeville ! allons donc,.... le vaudeville n'a jamais eu cette tournure-là !

NÉ MALIN. Vous me reconnaîtrez peut-être mieux sous ma forme précédente (*Il ôte son manteau et se trouve en sergent français.*) Vaudeville de 1816... Pardon, mon colonel, épousez votre jolie veuve qui a toujours cent mille livres de rente. A vous les veuves, à moi les femmes de chambre... Soyez le confident des dames... moi je suis le miroir des caméristes... je ne vais pas sur vos brisées.... mais mille millions de tonnerre, ne chassez pas sur mon terrain... ou vous me forcerez, mon colonel, à vous dire que vous êtes un ingrat, que je vous ai sauvé cinquante quatre fois la vie... ce n'est pas pour vous la reprocher.... parce que tous les sergens ont sauvé la vie à leur colonel.

AIR : *T'en souviens-tu?*

En Italie, en Espagne, en Calabre,
Quand l'ennemi faisait pleuvoir sur nous;
Coups d'pistolet, coups d'fusil, coups de sabre,
J'étais l'plastron qui r'cevait tous les coups,..
Vous n'avez pas une seule égratignure ;
Pendant vingt ans, moi, pour vous, j'ai reçu
Dix coups d'canon au milieu d'la figure ;
Mon colonel, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Ah ! vous êtes attendri.... vous versez

des larmes... Venez, venez les épancher sur le sein de votre vieux soldat.

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

. . . . La victoire,
. . . . Les guerriers,
. . . . La gloire,
. . . . Ses foyers,
. . . . Ses lauriers.
La lâcheté ne vaut pas la vaillance...
Mille revers ne font pas un succès...
Oui, mais la France sera toujours la France,
Et les Français seront toujours Français.

CLODION. Vous n'êtes pas le vaudeville... le vaudeville avait plus d'esprit que cela.

NÉ MALIN. Eh! bien remontons encore... v'là.

(Il se trouve en Père-la-joie une bouteille à la main.)

AIR : *Flon, flon, flon.*

Du bon jus de la treille
Je m'humecte toujours,
Je chante la bouteille,
Ce sont là mes amours!
Et flon, flon, flon, la rira dondaine,
Et gai, gai, gai, la rira dondé !
Sur tout l'monde je frappe,
Je lance les bons mots,
Et quand l'esprit m'échappe,
Il m'arrive à propos.
Et flon, flon, etc.

Vaudeville de 98.

CLODION. Ah! oui, flon, flon, gai, gai, gai, c'était fort commode... mais enfin je commence à m'y reconnaître ; mais... ce n'est pas tout-à fait cela...

NÉ MALIN. Eh! remontons encore...

(Il change et se trouve en arlequin.)

CLODION. Ah! je reconnais l'enfant.

NÉ MALIN. Et moi mon berceau.

AIR *de Colombine mannequin.*

Dans cette loge j'aperçois
Les yeux de Colombine.
Je r'trouv' dans ces jolis minois
L'minois de Colombine.
Ces petits pieds que je ne vois pas,
Sont ceux de Colombine.
Ces traits, ces grâces, ces appas,
M'rappellent Colombine.
(Il fait des lazzis.)

CLODION. Ah! le voilà.... vous me rajeunissez d'un demi-siècle en me rendant ma Colombine.

NÉ MALIN. Et vous, et vous me rappelez ce pauvre Cassandre à qui j'ai volé tant de confitures....

AIR *d'Arlequin afficheur.*

Oh! la la la! la la la.
Les bonnes confitures.

CLODION. A la bonne heure! je vous reconnais aux confitures.

NÉ MALIN. Oh Sangodémie!.... vous ne me reconnaissiez pas, par ce que j'ai changé du noir au blanc ; il y en a tant qui ont changé du blanc au noir... c'est le pays qui veut ça?

AIR *de Julie.*

Jamais d'constance il ne se pique,
Vif en ses goûts, gai dans ses mœurs
Modes, amours et politique,
Tout chez lui change de couleurs ;
Aussi, par une allusion facile,
Le Français léger et malin,
D'un gentil habit d'arlequin,
Fit l'enseigne du Vaudeville.

Adieu père Cassandre. je vais faire un tour à la cuisine et visiter les petites cotombines de la comète.

(Il fait quelques lazzis, frappe sur le ventre de Clodion et sort.)

SCENE XIII.

CLODION, *seul, se frottant le ventre.*

Véritable vaudeville... dans le tems que je l'ai connu en 92... Arlequin tout seul remplissait la salle.

AIR : *Au son du fifre et du tambour.*

Pour ses plus légères bluettes,
Le public était indulgent ;
Chaqu'pièc' faisait des recettes ;
C'était pour lui le siècle d'argent.
Avec ses quatre personnages,
Quand il me r'trace ses quatre âges,
Je m'dis : Il faut du tems encor,
Pour qu'il retrouve l'âge d'or.

SCÈNE XIV.

CLODION, MARTEAU, L'ENCLUME.

CLODION. Que veulent ces deux industriels?

MARTEAU. Je me nomme Marteau....

L'ENCLUME. Et moi L'enclume!

CLODION. Me voilà bien placé.

MARTEAU. Serrurier mécanicien.

L'ENCLUME. Mécanicien serrurier.

MARTEAU. Inventeur des serrures que personne ne peut ouvrir....

L'ENCLUME. Inventeur des clefs qui ouvrent toutes les serrures. J'ouvrirai tes cadenas.... et je te permets de faire des doubles tours.

MARTEAU. J'ouvrirai tes serrures et sans peine.

L'ENCLUME, *lui collant une affiche sur le dos*. Voilà mon affiche.

MARTEAU, *même jeu*. Voici la mienne..

L'ENCLUME, *lui collant une affiche sur le ventre*. Voilà ma réponse.

MARTEAU, *même jeu*. Voici ma réplique.

L'ENCLUME, *lisant sur le ventre de Marteau*. « Le sieur L'Enclume, très-estimé dans les machines, offre une prime de dix mille franc à quiconque ouvrira ses serrures sans en avoir la clef. »

MARTEAU, *même jeu*. « Vingt mille francs à gagner pour celui qui parviendra à faire usage de cette clef sans avoir la serrure. »

L'ENCLUME. Pierre l'Enclume, rue des Deux-Portes...

MARTEAU. Georges Marteau, rue Cassette.

CLODION. Ah ça! dites donc, vous me faites l'effet d'être deux vieux plaisans.... qui s'affichent pour donner leur adresse, et votre querelle m'a tout l'air d'un prospectus.

L'ENCLUME. Qu'on me donne quelque chose à ouvrir.

MARTEAU. Cric, crac, en deux tours...

CLODION. Eh bien! nous allons voir.... Je vous donne à tous deux un brevet d'invention si vous parvenez à ouvrir ceci.

TOUS DEUX. Qui'est-ce?...

(Un homme paraît portant un monument.)

CLODION. Le théâtre de l'Odéon.

L'ENCLUME. A moi d'abord...

CLODION.

AIR : *Vaudeville des deux Edmonds.*

Allons, usez de votre adresse,
Cette ouverture m'intéresse.

L'ENCLUME.

En vain, j'y vais à tour de bras,
Ça n'ouvre pas. (*bis.*)

MARTEAU.

Va, travaille, mon cher confrère;
Ta pauvre clef aura beau faire,
Un second théâtre français,

L'ENCLUME.

Ça n'ouvrira jamais. (*bis*)

L'ENCLUME. J'y renonce!...

MARTEAU. A moi!....

Même air.

Pour augmenter leurs locataires,
Du quartier les propriétaires,
Se disent chaque jour, hélas!
Ça n'ouvrira pas. (*bis.*)

CLODION.

Mais pour finir leurs doléances,
Qu'on ait recours à leurs finances,
Pour prendre le soir des billets.

MARTEAU.

Ça n'ouvrira jamais. (*bis.*)

MARTEAU. J'y renonce aussi.

CLODION. Il faut une clef d'or pour ouvrir ce théâtre-là...

AIR : *Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.*

Astre brillant et passager,
Il a des phases inégales,
Comme un météore léger,
Il se montre par intervalles.
On l'admire de loin surtout,
Ce théâtre quasi banlieue,
Ressemble à la comète en tout,
Excepté qu'il n'a pas de queue.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA COMÈTE, LE CORSAIRE, LA GAITÉ, DIFFÉRENS THÉATRES.

TOUS, *en entrant*. Non, non... il n'ouvrira pas....

LE CORSAIRE. Majesté étoilée... je suis le représentant du *Corsaire* et du *Charivari*. — Je fais carillon et feu de babord et de tribord.... sur les mauvaises mœurs... la mauvaise littérature.... la mauvaise politique.... J'ai résisté à la chute des feuilles, et j'ai hérité de cet infortuné *Figaro* qui avait eu l'imprudence d'établir son bureau d'abonnement chez le boulanger, ce qui naturellement l'a fait tomber dans le pétrin... Voilà mon équipage dramatique, vous voyez d'abord ce petit-là, c'est le jeune St-Antoine... le premier théâtre de Paris.... quand on arrive de Charenton.

CLODION. Et ce moricaud-là...

(Montrant un homme moitié noir, moitié blanc, Africain d'un côté, Européen de l'autre.)

LE CORSAIRE. Le successeur du drame moderne. l'Antony africain... et le Buridan altastique.

LA COMÈTE. En d'autres termes, un bédouin de la place de l'Estrapade...

AIR : *Jusqu'au fond de l'Arabie.*

Si les Bédouins, troupe nomade
Sans indiquer au juste leur pays
De l'Atlas ou de l'Estrapade,

Sont arrivés pour charmer tout Paris,
A leurs frères de l'Arabie,
Nos jeunes soldats et leur vieux commandant,
A Mascara viennent de jouer une comédie,
Dont les Bédouins n'aiment pas le dénouement.

PHÉNIX, *à la Gaîté*. Mais je vous assure, madame la Gaîté!

LA GAITÉ. Laissez moi donc tranquille monsieur l'assureur.... vous m'assurez toujours... et vous ne me payez jamais qu'en belles paroles.

PHÉNIX. Mais vous savez bien que je suis un vrai phénix.

LE CORSAIRE. Oui un phénix avec lequel on est sûr de ne pas renaître de ses cendres.

CLODION. Quel est ce gros pouf?

LE CORSAIRE. C'est un bouffe.

CLODION. En deuil de son public.

LE CORSAIRE. Non, d'un compositeur qu'il regrettera long-tems.

AIR *d'Yelva*.

Si jeune, hélas! pourquoi faut-il qu'on meure!
Loin de sa mère et loin de son foyer?
Jusqu'à ta dernière demeure,
Paris, du moins, tu fus hospitalier,
Un double laurier va s'étendre
Sur le sépulcre où l'on t'a dit adieu!
Car on a déposé ta cendre
Près d'Hérold et de Boyeldieu.

CLODION. C'est une grande perte sans doute.... Mais ou est donc le Gymnase?

LA COMÈTE. Il n'est pas venu ce petit théâtre....

LE CORSAIRE. Bonne nouvelle.

CLODION. Et les Variétés.

LE CORSAIRE. Odry est en voyage..... boulevart du Temple...

CLODION. Quelle folie dramatique.

LA COMÈTE. Et l'Opéra, dont on a tant parlé.... autrefois....

LE CORSAIRE. Les chanteurs ont des entorses dans la voix, et les danseuses ont des migraines dans les jambes... (*Montrant l'Opéra-Comique.*) Voilà le Théâtre de la Bourse.

M. FEYDEAU, *montrant une longue bourse plate*. Et voici la bourse du théâtre...

LE CORSAIRE. Il ne faut qu'un Eclair pour la remplir.

AIR: *Faisons la paix*.

C'est un éclair,
Qui f'ra cesser votre disgrâce,
Mais n'en faites pas trop le fier,
Partout grand succès brille et passe
Comme un éclair.

(Quatorze coups sonnent très vite.)

CLODION. Voilà quatorze heures qui sonnent à la paroisse du Scorpion... j'attends les ordres de Sa Majesté. (*La Comète lui parle bas. A tout le monde.*) Vers terrestres, Sa Majesté emprunte ma bouche pour vous annoncer qu'elle est parfaitement mécontente de vous, et qu'elle ne voit pas pourquoi elle se refuserait l'innocent plaisir de vous livrer aux flammes de sa céleste queue... elle regrette seulement que toute la terre ne se soit pas fait assurer contre l'incendie.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR *de Wallace*.

Calmez votre colère,
Et laissez-vous toucher;
Auprès de notre terre,
Passez sans l'accrocher.

(*La Comète les repousse et sort en les menaçant, Clodion la suit avec une torche allumée. Le décor change, le théâtre représente le boulevard, plusieurs personnes arrivent une longue vue à la main et regarde en l'air avec effroi.*)

AIR *du Roi d'Yvetot*.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
C'est la comète que voilà
Là là.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
On dit qu'elle nous brûlera,
Là là.

(Un ballon traverse le théâtre.)

SCENE XVI.

LES MÊMES, ROBERT MACAIRE, PAILLETTE, LE CORSAIRE.

ROBERT MACAIRE. Rassurez-vous, compatriotes estimables, cette voiture était mon aréostat...

LE CORSAIRE. Nous sommes tous revenus dans la nacelle de son ballon.

ROBERT MACAIRE. Vous redoutiez la queue de la comète qui devait vous incendier; je l'ai flouée, la voilà... et j'en fais hommage au Vaudeville, pour ajouter un nouveau lustre à son lustre. Allez, la queue.

(La queue s'en vole et va se placer au lustre.)

LE CORSAIRE. Quelle est donc cette jeune beauté qui vient vers nous, elle est jolie comme une année qui commence?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, 1836

1836.

AIR : *Je suis la petite laitière.*

Je suis, j'suis la nouvelle année,
Que chacun accoure à ma voix;
Saint Sylvestre m'a couronnée,
Et mon règne aura douze mois.

TOUS. Protégez-nous, protégez-nous.

LE RÉGISSEUR DU VAUDEVILLE. Gentille année, je suis le régisseur du Vaudeville, nous donnons une pièce nouvelle ce soir.

1836. Je vous la souhaite bonne et heureuse.

LE RÉGISSEUR DU VAUDEVILLE. Accompagnée de plusieurs autres.

1836. Et vous, madame, que demandez-vous?

Mme MARABOUT. Votre protection... Je suis madame Marabout, pour vous servir. Je tiens un double magasin d'éventails... pas autre chose... je suis pour la spécialité, le laque, le chêne, l'ivoire et l'écaille sculptée sont mis à la contribution, ainsi que la peinture, l'enluminure et la dorure, la Chine, l'Espagne, le Mexique, le Pérou, la Turquie m'ont inondée de leurs chefs-d'œuvre. On trouve chez moi une collection complète, en remontant le long fleuve des âges, depuis les Corisandres jusqu'à la feuille de bananier, éventail primitif.

1836. Oh! l'éventail... je suis femme, et je le prends sous ma protection... c'est le joujou de l'indifférence. (*Elle joue avec l'éventail en l'ouvrant et le fermant.*) C'est l'écran de la pudeur. (*Elle se cache derrière.*) C'est le talisman de la coquetterie. (*Elle fait une mine et se cache en partie par l'éventail.*) C'est l'arme de la vertu.

(Elle frappe sur les doigts du Corsaire qui lui prenait la taille.)

LE CORSAIRE. Heureusement qu'on peut la désarmer.

UN MARCHAND, *tenant des porcelaines.* Belle année, je suis le marchand de thé de la Porte-Chinoise.

1836. Et vous vendez?

LE CORSAIRE. Des porcelaines.

1836. Et vous?

GIROUX, *tenant des joujoux.* Rue du Coq, marchand de tableaux.

1836. Et vous vendez?

LE CORSAIRE. Des jouets d'enfans.

(Un homme parait chargé de caricatures de Dantan, de bronzes, de tableaux, etc., etc.)

ROBERT MACAIRE. Je vous présente un papetier, place de la Bourse.

1836. Et il vend?

LE CORSAIRE. Du plâtre, du bronze, du cuivre, de l'ivoire, des boîtes de Spa, de palissandre, de plus, éditeur d'un jeu appelé *Natarilechicape*, et pas plus difficile à jouer qu'à prononcer... de plus inventeur des cartes de visite à cinq cents francs la douzaine.

ROBERT MACAIRE. En voilà un qui fait la carte d'une autre manière que moi.

1836. Mais à ce compte on se ruinera en politesses.

LE CORSAIRE. Qu'est-ce que ça fait, si ça enrichit le marchand.... chaque carte est un petit chef-d'œuvre, un dessin, une aquarelle, une sépia.... et puis c'est très-bon genre.... dans aucun magasin vous ne paierez aussi cher.

1836. Alors je vous promets la vogue.

ROBERT MACAIRE. Et à cet Ostrogoth d'in-folio?

(Il présente un homme coiffé d'un bonnet de coton et enfermé dans un dictionnaire énorme.)

LE CORSAIRE. Coiffé d'un bonnet de coton et relié en basane, c'est le dictionnaire de l'Académie, commencé en 1624 et terminé en 1835.

1836. J'attendrai la seconde édition de 1855.

ROBERT MACAIRE. Bon, la France est condamnée à vingt ans.

LE CORSAIRE. De mauvaises langues.

UN JEUNE PEINTRE, *portant au bout d'une épée le chapeau de Napoléon.* A 1,950.... une fois, deux fois, trois fois... adjugé le petit chapeau.

1836. Le petit chapeau, de qui?

LE CORSAIRE. Le petit chapeau... ça n'a pas d'autre nom.

1836.

AIR : *Du partage de la richess.*

Quelque général, je parie,
Aura voulu l'avoir à prix d'argent.

LE PEINTRE.

Au contraire, par modestie,
A cette vente aucun n'était présent.

LE CORSAIRE.

Si les compagnons d'ses conquêtes,

N'ont pas acquis cet emblême si beau,
C'est qu'aucun' de ces grosses têtes,
N'eût pu coiffer le petit chapeau.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Gentille année, protégez-nous !

1836. Eh bien! monsieur le Corsaire, je vous prie d'annoncer dans vos colonnes ces messieurs et ces dames, avec votre ancienne bienveillance et vos caractères neufs.

LE CORSAIRE. Avec plaisir... et bénéfice!... il est si doux de faire des heureux à 25 centimes la ligne.

1836. Et, par la même occasion, ma nouvelle invention pour encouragement à la lecture.

LE CORSAIRE. A l'instar des publications à la mode, 75,000 francs de frime...

1836. De prime.

LE CORSAIRE. De frimes à qui connaîtra ses lettres au bout de six mois... 30,000 francs pour ba, be, bi, bo, bu. 500,000 francs pour ca, ce, ci, co, cu. 3 francs 10 sols pour za, ze, zi zo, zu. Ça ne vaut pas davantage.

1836. Moi, je ne demande rien, et comme les hommes sont de grands enfans... C'est un jouet que je leur offre pour étrennes. (*A la cantonnade.*) Alphabet, garde à vous... en avant, marche. (*Musique à l'orchestre, et toutes les lettres de l'alphabet et quelques signes de ponctuation font le tour du théâtre et vont se ranger au fond.*) Halte!.. front! A droite, alignement!

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *Vaudeville du Bal champêtre.*

Ce jeu doit vous sourire,
Protégez l'inventeur,
Et pour apprendre à lire
Prenez-moi pour votre moniteur.

En France où l'on se pique,
D'obéir à l'honneur,
Quel est le mot magique,
Qui fait battre le cœur?..

(*Les lettres forment le mot GLOIRE.*)

Ce jeu doit, etc.

LE CORSAIRE.

Chansonniers, point de grâce,
Faites avec esprit,
Sur l'intrigant en place,
Sur les sots en crédit...

(*De même.*) Feu!

Ce jeu doit, etc.

ROBERT MACAIRE.

En peinture, en musique,
En morale, en amour,
Et même en politique,
Quel est le Dieu du jour?

(*De même.*) L'argent.

Ce jeu doit, etc.

LE CORSAIRE.

Qui fait une recette
Au Théâtre-Français?
D'une chute complète,
Qui fait un grand succès?

(*De même.*) Mars.

Ce jeu doit, etc.

Quel est en Angleterre,
Pour se mettre d'accord
Après les pomm's de terre,
L'argument le plus fort?

(*Un boxeur se présente les poings en l'air et : sur la poitrine.*)

(*De même.*) Deux points.

Ce jeu doit, etc.

1836.

Que veut le vaudeville,
Lançant ses malins traits,
Et chantant à la file,
Sa prose et ses couplets?...

(*De même.*) Bravo!

Ce jeu doit vous sourire,
Protégez l'inventeur,
Et pour apprendre à lire,
Prenez-moi pour votre moniteur.

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



LES

INFIDÉLITÉS DE LISETTE,

DRAME-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

Par MM. Brazier, F. de Villeneuve et Ch. de Livry,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITE, LE 29 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CYPRIEN	M. LHÉRIC.	UN COMMIS aux gabelles.	M. VALMERS.
JEAN LENOIR	M. LEBEL.	UN CLERC de la Basoche.	M. PROVOST.
DURAND, bailli	M. ARMAND.	UN AUTRE CLERC	M. LAISNÉ.
DUPRÉ, fermier-général.	M. PARENT.	UN DOMESTIQUE	M. DARCOURT j°.
UN OFFICIER	M. EUGÈNE.	LISETTE	Mlle NONGARET.
PROSPER	M. PECHENA.	CLERCS, COMMIS, GRISETTES, PAYSANS ET PAYSANNES.	
BERTRAND, paysan	M. PRADIER.		

La scène se passe, au premier acte, dans un village de Bourgogne, vers l'an 1786. *Au second acte, à Paris, un an après. Au troisième, dans l'hôtel de Dupré, à Paris, en* 1788. *Au quatrième, en* 1793, *dans le même village qu'au premier acte. Au cinquième, vers la fin de l'année* 1815.

S'adresser pour la musique de cette pièce à M. Béancourt, chef d'orchestre du théâtre de la Gaîté.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place de village. A droite, la maison de Jean Lenoir, marchand de vin; à gauche, celle du bailli; une table avec des bancs devant la maison de Jean Lenoir; dans le fond, une rivière.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, *quelques Paysans, puis* JEAN LENOIR.

(Au lever du rideau, Bertrand et les autres paysans sont assis autour d'une table et boivent.)

CHŒUR.

AIR : *Nargue de la folie.* (Pré aux Clercs.)

Le plaisir nous rassemble;
Chantons tous aujourd'hui.
On doit fêter ensemble
La noce d'un ami.
Pour rendr' son sort prospère,
Trinquons en son honneur;
Et buvons à plein verre,
Le vin porte bonheur!

(*Tous élevant leurs verres en voyant entrer Jean Lenoir armé d'un broc, et portant le bouquet au côté:*)

A la santé de Jean Lenoir!

JEAN LENOIR.

Pour célébrer mon mariage,

V'là du vin qu'vous aim'rez, je gage;
Son bouquet doit mettre en gaîté
Tous ceux qui comm' vous, dans l'village,
C'matin vont boire à ma santé.

TOUS. A sa santé ! à sa santé !

Le plaisir nous rassemble, etc.

JEAN LENOIR. Ah ça ! vous autres, pendant la cérémonie, n'allez pas oublier les bouquets, les rubans, les violons, les pétards et les coups de fusils... J'ai de l'ambition, moi, et je veux que mon mariage fasse du bruit dans le pays.

BERTRAND. Il a raison !.... quand on épouse la nièce d'un bailli.. .

JEAN LENOIR. J'crois ben... sans compter que mon épouse va-t-être couronnée rosière à ce matin... et n'y a plus rien à dire sur la vertu d'une fille, une fois qu'elle a été visée et paraphée par toutes les autorités de l'endroit.

BERTRAND. Ça n'empêche pas que si Lisette n'avait été protégée par son oncle...

JEAN LENOIR. Monsieur Bertrand, vous êtes une mauvaise langue.. Lisette avait ses titres en règle, puisqu'elle est portée sur le registre de la paroisse comme ayant passé trente nuits près de la vieille Micheline, sa grand'mère, et comme lui ayant fait des infusions de fleurs de sureau et de la tisane de bourrache, d'après l'ordonnance du médecin, qui tenait à la faire suer, c'te pauvre femme.... bref., il l'a tant fait suer qu'elle en est morte !... Que voulez-vous ? c'est un malheur !.... mais Lisette ne s'est pas moins conduite comme une brave et digne fille.

TOUS. C'est vrai.... c'est vrai !

BERTRAND. Après tout, c'est pas une si belle affaire pour toi que ce mariage-là.... T'as un beau cabaret, bien achalandé, et elle n'a pour dot que ce qui revient à la rosière.

JEAN LENOIR. Je sais bien.... mais une fois son mari, je peux succéder à son oncle... devenir bailli...

BERTRAND. Oui, joliment.... tu ne sais seulement pas lire.

JEAN LENOIR. Ah ! par exemple, en v'là une bêtise.... Comme si on avait besoin de savoir lire pour être fonctionnaire.... une fois qu'on est nommé à la place, v'là l'essentiel ; après, si on a le tems, on va à l'école...... ou bien on dit qu'on a la vue basse.... et si vos administrés se moquent de vous, on les fait coffrer donc.... Ça serait joli s'il n'y avait que les gens instruits qui aient le droit d'être quelque chose....... les ignorans ne seraient jamais rien..... ça ne peut pas marcher comme ça... il faut une justice pour tous.

BERTRAND. T'as raison... Les hommes doivent être égaux.... même quand ils ne le sont pas.

JEAN LENOIR. Certainement... excepté quand ils ont des protections, comme moi... car vous n'ignorez pas qu'on m'a assuré dernièrement que j'avais l'honneur d'être cousin, à la mode de Bretagne, avec M. Lenoir, le fameux lieutenant de police du royaume.

BERTRAND. Oui, mais tu n'en es pas sûr.

JEAN LENOIR. J' n'en suis pas sûr, c'est vrai... parce que je ne descends de la famille que du côté des femmes... ça n'empêche pas que quand on porte le nom d'un homme, on doit être son parent, surtout quand cet homme est grand seigneur et qu'on n'est que paysan. Mais, chut ! j'entends M. Durand et ma prétendue qui sortent de la maison du bailliage avec les notables et les jeunes filles... Attention, vous autres...

SCENE II.

LES MÊMES, DURAND, LISETTE, NOTABLES ET JEUNES FILLES.

CHŒUR.

AIR *de l'ouverture de Joconde.*

Tout le village
Vous rend hommage.
C'est la plus sage
Qui r'çoit la fleur.

LISETTE, *vêtue en blanc.*

Le sort le veut, je suis rosière,
D'plaisir je sens battre mon cœur,
De votre choix combien j' suis fière !
Pour ma vertu c'est trop d'honneur.

CHŒUR.

Tout le village, etc.

JEAN LENOIR, *aux paysans.* Hein ? est-elle jolie ma femme, sous la cornette de l'innocence ?

BERTRAND. Eh ! la cornette ne lui va pas mal... mais elle n'a pas l'air de t'aimer beaucoup.

JEAN LENOIR. Laisse donc.... devant les autorités, une rosière est forcée de dissimuler... mais une fois qu'elle sera couronnée, tu verras comme elle m'aimera.

DURAND, *aux paysans.* Ah ça ! mes amis, vous savez que c'est aujourd'hui le grand jour... Feu M.. le comte de Bre-

vannes, notre honoré seigneur, a laissé, en mourant, un legs annuel de mille livres, payables sur les revenus du fief, pour servir de dot à la fille du village qui aurait donné les plus grandes preuves de vertu dans le courant de chaque année... après un mur examen, ma nièce Lisette, ici présente, a obtenu la préférence; en conséquence elle sera proclamée rosière ce matin même, sur cette place, et en présence de tout le village.

TOUS. Vive Lisette!

JEAN LENOIR. Et ensuite nous partirons pour l'église, où mademoiselle Lisette deviendra Mme Lenoir avec l'autorisation de M. le bailli et la bénédiction de M. le curé. (*A Lisette.*) Dites donc, mamselle, quel bonheur!... tenez, il me semble déjà vous voir dans notre petit ménage.

AIR *de Mme Grégoire.*

Lorsqu'à mon comptoir,
Vous vous plac'rez pimpante et fière,
La foule, chaqu' soir,
Viendra voir la bell' cabar'tière;
Versé de votre main,
L'vin
Paraîtra divin;
N'vendriez-vous que d'la piquette,
En deux ans not' fortune s'rait faite,
Car chacun voudrait
Boire à vot' cabaret.

LISETTE.

Même air.

Moi, j'n'ai pas d'orgueil,
Et c'sort-là n'a rien qui me plaise.
Dans votre fauteuil
J's'rai moins à l'aise
Que sur un' chaise.
Un mari qu'ait d'l'honneur,
Et qu' j'aim', voilà l'bonheur.
Qu'import' qu'on habite un' chaumière?
L'tout c'est d'êtr' bonne femme et bonn' mère,
Mieux vaut l'homme qui plaît
Qu'un brillant cabaret.

LE BAILLI. Mais, voilà la matinée qui s'avance, il est tems de penser aux préparatifs de la cérémonie.... car mon ancien ami, le curé d'Auxerre, à qui j'ai écrit de venir officier à la cérémonie nuptiale, ne peut tarder à arriver... allez prévenir tout le monde.

JEAN LENOIR. C'est ça. (*Bas à Durand.*) Et vous, monsieur le bailli, pendant ce tems là, parlez à Lisette en ma faveur.

REPRISE DU CHOEUR.

Tout le village, etc.

SCENE III.

DURAND, LISETTE.

DURAND. Eh bien! mon enfant, comme te voilà pensive!... est-ce que tu n'es pas enchantée de voir tout le village rendre hommage à ta sagesse..... à ta vertu?..... c'est flatteur pour une jeune fille.

LISETTE. Oui, mon oncle, cependant je ne sais pourquoi.. cet honneur que tant de jeunes filles envieraient me cause presque du chagrin à moi... car je ne peux obtenir la dot et la couronne qu'à la condition.... d'épouser M. Jean Lenoir ... et j'aurais mieux aimé rester fille toute ma vie que d'être la femme d'un homme que je n'aime pas.

DURAND. Y penses-tu? le plus riche garçon du pays.

LISETTE. Est-ce que j'ai jamais pensé à être riche..... quand une fille est jeune et gentille, elle a toujours le tems de le devenir..... au lieu qu'une fois enchaînée à un mari, il ne lui est plus permis d'en aimer un autre.

DURAND. Oui-dà!..... mamzelle, est-ce que vous auriez commencé par là?

LISETTE. Oh! non, mon oncle, je n'aime personne..... seulement je sens que j'ai besoin d'aimer quelqu'un... Quand je suis seule, et que je consulte mon cœur..... j'ai presqu'envie de pleurer en pensant qu'il n'appartient encore à personne..... il me semble qu'il y a du vide autour de moi... et je ne serai tout-à-fait heureuse que quand ce cœur si vif et si tendre appartiendra à celui que je dois aimer toute ma vie..... car une fois que j'aimerai, ce sera pour la vie.

DURAND. Eh bien! que celui-là soit Jean Lenoir..... ou tout autre..... peu importe.

LISETTE. Au contraire, mon oncle, c'est très-important quand on est à mon âge... et je me rappelle encore la chanson que ma grand'maman Micheline me chantait toujours pendant sa longue maladie.

DURAND. Eh bien! que disait la chanson de ta grand'mère?

LISETTE. Ecoutez, mon oncle, c'est elle qui parle.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Cette couronne de rosière,
Comm' toi, je l'obtins autrefois,
Mais je m'souviens que ton grand-père
En s'cret m'courtisait d'puis six mois.
Profitez, fillettes,
De votre printems,

Les jours d'amourettes
Durent si peu de tems.

Même Air.

Il faut aimer qui sait nous plaire ;
Crois-en mes conseils, mon enfant,
C'est comm' ça qu'a fait ma grand'mère,
Ma p'tit' fill' peut en faire autant.
Profitez, fillettes, etc.

DURAND. Joli refrain, vraiment!.... ah! si j'avais su cela!

DURAND. Vous voyez bien que dans son tems elle a été rosière aussi, et pourtant elle aimait en secret grand-papa depuis six mois.

LISETTE. Taisez-vous, mademoiselle, elle n'en était que plus coupable... D'ailleurs, elle n'était pas comme vous orpheline et à la charge de son oncle..... Ainsi décidez-vous à être Mme Jean Lenoir aujourd'hui même, ou à perdre ma bienveillance et à sortir de ma maison.

LISETTE. O ciel! mon oncle..... et que deviendrais-je sans vous?

DURAND. C'est pour cela qu'il faut obéir, et vous apprêter à partir pour l'église aussitôt que la cérémonie du couronnement sera terminée.

LISETTE, *pleurant.* Epouser un homme qu'on déteste.... c'est pourtant bien désagréable!... (*A part.*) O ma bonne mère-grand! pourquoi n'êtes vous plus là.. vous auriez pitié de mes larmes, vous!

(Elle va s'asseoir en pleurant sur le banc qui est devant la maison de Durand.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN. *Il est vêtu simplement; habit et culotte foncées, les cheveux coupés en jeune séminariste.* On m'a dit que c'était là la maison de M. le bailli, et que je le trouverais devant sa porte.... (*Apercevant Durand.*) Justement, voilà une tête à perruque... ça doit être ça. (*Il le salue.*) Monsieur Durand.

DURAND. C'est moi.

CYPRIEN. Enchanté de faire votre connaissance... Moi, je suis Cyprien... j'arrive par la patache.. vous me remettez, n'est-ce pas?

DURAND. Pas précisément.

CYPRIEN. Comment, vous ne reconnaissez pas le petit Cyprien d'Auxerre.... avec qui vous avez dîné chez M. le curé... c'est moi qui servais.

DURAND. Ah! vous avez servi?

CYPRIEN. Oui, je servais la messe quelquefois..... quand il la disait..... ce qui, par parenthèse, ne m'amusait pas trop... Mais que voulez-vous, ma tante qui est grosse marchande de toiles à Auxerre, et qui a jugé à propos de se faire dévote.... depuis qu'elle est vieille... a cru qu'elle calmerait comme ça l'ardeur de mes passions... car elle me répétait toujours que j'avais la tête ardente et les passions trop vives..... Alors, moi, je me suis laissé faire, d'autant plus qu'elle me donnait pour ça des tartines de confiture, et que j'ai toujours eu un faible pour les sucreries.

DURAND. J'en suis fort aise... mais vous n'arrivez pas par la patache tout exprès pour m'apprendre cette nouvelle?

CYPRIEN. Ah! c'est vrai... je ne pensais plus à la lettre que j'ai à vous remettre.

DURAND. Une lettre pour moi?

CYPRIEN. Oui, parce qu'il faut que vous sachiez que ce bon curé m'a pris en affection depuis quelque tems... il m'a appris le latin, le grec, le ... enfin, un tas de choses dont je me serais bien passé... Voilà donc que, ce matin, je m'apprêtais à partir pour Paris, où ma tante veut absolument me faire entrer comme novice dans le couvent des bénédictins... ce qui, entre nous, me semble absurde... car je ne suis pas plus fait pour être bénédictin que vous pour être grenadier du roi.... Bref, ma valise était prête, quand, il y a deux heures, M. le curé me fait venir au chevet de son lit, et me dit : Cyprien, » tu vas passer par le village de Brevannes » qui n'est qu'à trois lieues d'Auxerre.— » Oui, monsieur le curé. Remets pour moi » cette lettre au bailli de l'endroit. —Oui, » monsieur le curé. — Il y a une noce à » laquelle il t'invitera, sans doute.—Oui, » monsieur le curé. » A cette idée je l'ai embrassé, je suis monté sur-le-champ en patache avec le sacristain qui m'a conduit jusqu'à cette place, où je vous ai reconnu tout de suite à votre figure respectable et à votre belle perruque.

DURAND, *prenant la lettre.* Voyons donc ce qu'il m'écrit.... (*Après avoir lu.*) Que vois-je? il m'annonce qu'il est retenu dans son lit par la goutte, et qu'il ne pourra venir, ce matin, marier ma nièce.

LISETTE, *se levant.* Il ne viendra pas... quel bonheur!

CYPRIEN, *l'apercevant.* Oh! saperlotte!.. la jolie demoiselle!

(Il la salue d'un air galant, Lisette répond à son salut sans oser se retourner.)

DURAND. Me voilà bien.... quand tout était prêt... quand on n'attendait plus que lui... Allons, la cérémonie sera retardée.

CYPRIEN. Comment, il n'y aura pas de noces?

LISETTE. Oh! tant mieux!

CYPRIEN. Tant pis, au contraire.

DURAND. Rassurez-vous... Il me reste encore une heure environ... c'est tout ce qu'il me faut pour aller chercher le curé du village voisin, et l'amener ici en carriole.

CYPRIEN. C'est ça, en carriole... et, s'il le faut, pour que le repas arrive plus vite, c'est moi qui servirai la messe.... vous verrez comme je ferai marcher ça!

DURAND, *à Lisette*. Toi, mon enfant, jusqu'à mon retour, tu tiendras compagnie à M. Cyprien.... tu causeras avec lui... tu le feras rafraîchir.

CYPRIEN. Ah! voilà une bonne idée; monsieur le bailli, vous êtes un bon enfant... Je l'aurais parié tout de suite, rien qu'en voyant votre figure vénérable et votre belle perruque.

DURAND, *à Cyprien*.

AIR : *Je reconnais ce militaire*.

Adieu, mon ami, je vous quitte,
Car j'ai bien peu de tems, je croi,
Mais au repas je vous invite.

CYPRIEN.

Oh! pour cela comptez sur moi.

(*A part.*)

Puisqu'on me voue au sacerdoce,
Il faut d'avance, en attendant,
Me rattraper à cette noce
De tous les jeûnes du couvent. (*bis*)

ENSEMBLE.

Monsieur le bailli, partez vite,
Car le tems vous presse, je croi,
Et sachez que quand on m'invite,
On peut toujours compter sur moi.

DURAND.

Adieu, mon ami, je vous quitte,
Car j'ai bien peu de tems, je croi,
Mais au repas je vous invite,
Et vous pourrez compter sur moi.

SCENE V.

LISETTE, CYPRIEN.

LISETTE, *qui pendant le couplet précédent est restée dans la maison, et en a rapporté un verre, une bouteille et une assiette de biscuits*. Tenez, monsieur, buvez... c'est du meilleur de mon oncle, et, puisque vous êtes si gourmand.... voilà aussi des biscuits.

CYPRIEN. Comment, mademoiselle, une pâtisserie si fine et une attention si délicate.... Ah! vous êtes trop aimable.... vous avez eu tort de vous donner tant de peine.

LISETTE. Et pourquoi, s'il vous plaît?

CYPRIEN. Parce que... si, en arrivant, je mourais de faim et de soif. . depuis un instant, mon appétit, ma soif, tout est déménagé.

LISETTE. Et depuis quel instant?

CYPRIEN. Depuis que je vous ai aperçue, mamzelle!

LISETTE. Vraiment?

CYPRIEN. Ça vous étonne... Si je n'avais pas été surpris... ébahi... en voyant cette jolie figure.... cette tournure si gentille... ce petit air si doux... ce regard si innocent et ce beau bouquet blanc qui vous va si bien, vous auriez été bien plus surprise, n'est-ce pas?

LISETTE. Comment, monsieur, vous avez vu tout ça?

CYPRIEN. Et bien autre chose encore..... sans avoir l'air devant votre oncle.. aussi, en lui parlant, je faisais semblant de ne penser à rien, mais ce n'est que vous que je regardais... je ne perdais pas un de vos gestes... j'avais l'air de rire... et cependant je me suis senti tout triste, tout ému, lorsque j'ai cru voir que vous essuyiez une larme!

LISETTE. Vraiment, monsieur Cyprien, vous avez remarqué que je pleurais?

CYPRIEN. Vous, pleurer, mamzelle, et pourquoi?... quand vous êtes à la veille d'être couronnée rosière et de vous marier!

LISETTE. Me marier! c'est justement pour ça!

CYPRIEN. Bah!.. vous n'aimez pas votre prétendu?

LISETTE. M. Jean Lenoir.... je le déteste.

CYPRIEN. Il serait vrai!

LISETTE. Tout-à-l'heure, en entendant lire la lettre que vous avez apportée, je me réjouissais... j'espérais que ce mariage allait manquer... ou du moins qu'il serait retardé... pas du tout... vous invitez mon oncle à le presser, vous vous réjouissez de le voir partir pour hâter le moment de la cérémonie!... Allez, vous êtes bien maladroit.

CYPRIEN. Ah! mon Dieu! c'est vrai.... mais il fallait donc me dire ça, mademoiselle... je serais parti avec lui en carriole.. je l'aurais fait verser en route... je me serais cassé un bras, une jambe, n'importe quoi... et à lui aussi.... pour vous être agréable... je suis capable de tout, voyez vous.

LISETTE. Merci, monsieur Cyprien.

CYPRIEN. Il n'y a pas de quoi, mamzelle... Comment, votre oncle veut vous sacrifier, lui qui a l'air d'un si brave homme, lui qui a une si belle perruque!

LISETTE. Dam! il n'est pas riche.... et depuis si long-tems qu'il me soutient...

CYPRIEN. Sommes-nous malheureux!.. car je n'ai guère plus de chance que vous, allez... Un jeune homme agréable et qui donnait des espérances, entrer au séminaire... faire pénitence toute sa vie, et maigre pendant le carême.... comme c'est régalant!

LISETTE. C'est juste.... mais, comme vous êtes drôlement coiffé donc?

CYPRIEN. Ah ça! oui, c'est ma tante qui voulait toujours me couper les cheveux elle-même, pour me donner l'air d'un enfant de chœur... en attendant mieux... Je trouvais ça ridicule; mais, que voulez-vous... une tante dont on sera héritier... il faut bien lui passer quelque chose.

LISETTE. Sans doute, on doit se soumettre aux volontés de ses parens.

CYPRIEN. C'est-à-dire, quand ils ont des idées comme ça, je n'en vois pas la nécessité... car, enfin, les nôtres seront bien avancées, n'est-ce pas, quand vous serez malheureuse en ménage, et que moi, je me serai laissé pousser une barbe de capucin!

LISETTE. Que pouvons-nous y faire!

CYPRIEN. Ce que nous pouvons y faire... je ne sais pas... mais j'ai toujours entendu dire que quand deux personnes étaient trop malheureuses et qu'elles réunissaient leurs malheurs ensemble... ça finissait quelquefois par devenir un bonheur.

LISETTE. Vous croyez?

CYPRIEN. Oui, mamzelle; aussi, il me vient une idée... j'ai une proposition à vous faire... voulez-vous de moi pour mari?

LISETTE. Vous, mon mari?... y pensez-vous?.. vous me connaissez à peine.

CYPRIEN. Vous ne me connaissez pas davantage... mais ce sera bientôt fait.... il ne faut pas vous en rapporter à ma coiffure... qui me donne l'air d'un caffard... je ne le suis pas, grâce au ciel... j'ai quelques idées dans la tête, la parole sur la langue, et le cœur sur la main... franc comme l'or, gai comme un pinson, rond comme vous voyez... me voilà, je vous aime... voulez-vous de moi?

LISETTE, *troublée*. Comment, vous seriez assez bon pour m'aimer... moi, une pauvre orpheline, qui ne possède rien?

CYPRIEN. Tant mieux... j'ai cent écus que ma tante m'a donnés pour meubler ma cellule... ça nous suffira pour nous mettre en ménage... plus tard, j'hériterai d'elle, et tout sera pour vous.

LISETTE. Ah! monsieur Cyprien... un si bon cœur... un pareil désintéressement... Tenez, moi aussi, je crois que je vous aime, et je regrette de ne pas avoir de trésor à vous apporter en dot.

CYPRIEN. Alors, nous nous aimons tous les deux, c'est arrêté, c'est convenu... ainsi vous ne serez pas Mme Jean Lenoir, et moi, je ne serai pas capucin.

AIR :

Pour un devoir sacré
Mon ame n'est pas faite.
J'eusse été, ma Lisette,
Un très-mauvais curé.
J'aurais bientôt trahi ce que j'aurais juré.
Mais je serai, ma belle,
A nos sermens fidèle.

Toi, qui mis dans mon cœur,
L'instinct de la nature,
Pardon, mon Créateur,
D'aimer ta créature.

Mon cœur est fait, je croi,
Pour l'honneur et la guerre;
Je serai militaire,
Je servirai le roi,
Et de l'amour ainsi suivant toujours la loi.
Je prendrai pour devise,
Mon pays et ma Lise.

Toi qui mis dans mon cœur, etc.

LISETTE. Mais, comment faire? mes bans qui sont publiés, mon mariage qui doit se célébrer ce matin, et mon oncle qui m'a menacé de me chasser de chez lui si je résistais à ses ordres.

CYPRIEN. Raison de plus pour ne pas l'attendre... il faut partir.. il faut nous sauver... avant qu'il ne nous chasse.

LISETTE. Mais où aller?

CYPRIEN. A Paris!... ce n'est que là qu'on est heureux! justement ma tante m'avait fait retenir une place sur le coche d'Auxerre, que je devais prendre là-bas, au bac... près de l'auberge du village... voilà le moment où il va passer... suivez-moi, et après-demain nous avertirons votre oncle de notre mariage en lui envoyant une lettre de faire part.

LISETTE. Eh bien! oui, pour vous, je quitte tout!... mes bonnes amies... ce pays qui m'a vu naître... les souvenirs de ma grand'mère qui m'aimait tant!... et je suis prête à partir, à vous suivre partout!

AIR : *Eh! vogue, ma nacelle*

Dans cet humble village,
J'devais passer mes jours,

Au fond du cœur, je gage,
J'y penserai toujours.
La fleur de l'innocence
D'vait parer mon corset,
Mais à c'te récompense
Je r'nonce sans regret.

(*Elle arrache le bouquet qu'elle porte à son corsage, le jette par terre et prend la main de Cyprien.*)

J'suis en votre puissance;
J'obéis aujourd'hui.
Partout, un' femm' je pense, } (*bis.*)
Doit suivre son mari
Partons, partons, } (*bis.*)
Je suivrai mon mari
J'suis en votre puissance, etc.

CYPRIEN.

Soyez en ma puissance,
Et partons aujourd'hui.
Partout un' femme, je pense,
Doit suivre son mari.
Partons, partons,
Je suis votre mari.

(*Il lui donne le bras; ils s'éloignent par la gauche.*)

SCENE VI.

JEAN LENOIR, BERTRAND, PAYSANS, PAYSANNES, *puis* BERTRAND.

(Bertrand les précède en jouant du violon.)

CHŒUR.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.*

Eh! gai! gai! gai! nous venons tous
Pour commencer la fête;
A s'amuser qu'chacun s'apprête,
C'est ici l'rendez-vous.

DURAND, *accourant*. Me voilà!... me voilà... grâce au ciel, j'ai réussi... j'ai conduit le curé à l'église, où il veille aux préparatifs en nous attendant.

JEAN LENOIR. En ce cas, ne perdons pas de tems.

FINAL *de Béancourt.*

JEAN LENOIR.

Que la cérémonie enfin soit commencée.
A l'instant même il faut partir.
Mais où donc est ma fiancée? (*bis.*)

DURAND, *entrant chez lui.*

Attendez, je vais l'avertir. (*bis.*)

JEAN LENOIR.

Enfin (*bis*) la gentille Lisette
Va donc m'accorder sa main.
Ah! pour mon cœur c'est une fête, (*bis*)
Car mon bonheur bientôt sera certain.

DURAND, *sortant de chez lui d'un air effaré.*

Mais je ne puis trouver ma nièce! (*bis.*)
Mes amis, je n'y conçois rien.

JEAN LENOIR.

Allons, vite, que l'on s'empresse } (*bis.*)
De tous côtés cherchons-la bien. }

TOUS.

Cherchons-la bien.

(*Appelant*)

Lisette!... Lisette!...

(Ici on aperçoit le coche d'eau qui descend, emportant Lisette et Cyprien.)

CYPRIEN. La voici..... la voici, n'en soyez pas inquiète, elle part avec moi.

JEAN LENOIR. Que vois-je? ma Lisette sur le coche avec un étranger!

CYPRIEN. Lisette ne veut pas de vous, c'est moi qu'elle aime... et je l'emmène à Paris pour l'épouser à Saint-Eustache... adieu, tout le monde.

JEAN LENOIR, *criant, se désespérant.* Au secours!... au rapt... au voleur...

(Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une chambre modestement meublée.

SCÈNE PREMIÈRE.

CYPRIEN, LISETTE.

CYPRIEN, *finissant de ranger les meubles.* Voilà les chaises rangées.

LISETTE, *achevant de mettre le couvert.* Et le couvert est mis.

CYPRIEN. Maintenant les amis peuvent arriver quand ça leur fera plaisir. Je dis que notre société sera joliment composée; deux commis du palais marchand... deux clercs de la basoche et un employé des gabelles.

LISETTE. Deux lingères du charnier des Innocens, deux modistes de la place Cambrai, et une plumassière de la rue du Paon.

CYPRIEN. C'est huppé... aussi, allons

nous nous en donner... Tiens, au fait, vivent la gaîté, la danse et les chansons!. Ah! à propos, as-tu pensé aux rafraîchissemens..... as-tu commandé le dindon chez le rôtisseur?

LISETTE. Sois tranquille, j'ai pensé à tout.

CYPRIEN. C'est que les amoureux ont bon appétit... et j'en sais quelque chose, moi... d'ailleurs, je n'en aurais pas, que les yeux de ma Lisette m'en donneraient tout de suite... Dis donc, j'ai voulu te faire une surprise; j'ai commandé, chez le pâtissier, mon cœur en biscuit de Savoie, avec ton chiffre en anis de Verdun. Je dévorerai ton chiffre et tu croqueras mon cœur.

LISETTE. Ah! c'est gentil de ta part.... Mais, prends garde... si nous y allons de ce train-là, nous verrons bientôt le fond du sac, comme on dit... Depuis un an que nous sommes à Paris, nous avons fait de la dépense.

CYPRIEN. C'est vrai que des quatre mille cinq cent livres que ma tante m'a laissées dans son testament, il ne nous reste plus grand'chose... Pauvre brave femme, elle m'avait toujours dit qu'elle voulait mourir dans mes bras, et elle est morte dans ceux de son grand fauteuil... Je n'ai plus rien à espérer d'elle maintenant.

LISETTE. C'est pour ça qu'il faut de l'économie, parce que, depuis quelques jours, ça sonne creux.

CYPRIEN. Je sais bien... mais que veux-tu?

LISETTE. Qu'est-ce que nous ferons quand nous aurons trouvé le fond du sac?

CYPRIEN. Eh bien! je travaillerai donc. Je possède mes quatre règles sur le bout du doigt... j'ai une main superbe, et je suis censé avoir appris le latin... Ainsi, je ferai comme tant d'autres..... je montrerai ce que je sais... et même ce que je ne sais pas.

LISETTE. Et moi donc, je ne suis pas fille à rester les bras croisés; je sais coudre, tricoter, festonner... En avant l'aiguille, les ourlets, les surjets et les œillets.

CYPRIEN. C'est ça, et le soir, ma Lisette, le soir, rendez-vous général, à nous deux, dans l'appartement de garçon, rue de la Huchette, au-dessus de l'entresol... eh! allez donc...

(Il saute.)

LISETTE. Oui, et puis, plus tard...

CYPRIEN. Oh! plus tard, nous nous marierons. Tu seras ma petite femme, je serai ton petit mari... Nous aurons une petite fille ou un petit garçon... et allez donc.

LISETTE. Oh! oui, il faudra nous marier, et promptement, quand ce ne serait que pour mettre un terme aux poursuites de Jean Lenoir, qui a déjà voulu te faire arrêter comme ayant commis un enlèvement, un rapt... Dam! c'est qu'il en aurait le droit, avec l'aide de mon oncle Durand.

CYPRIEN. Je sais bien... et c'est encore pour ça, sans doute, que ce matin, en allant visiter les amis, j'ai vu un grand estaffier qui m'a suivi jusqu'à la porte.

LISETTE. Ah! mon Cyprien, si l'on allait me séparer de toi!... te mettre en prison... Oh! j'en mourrais d'abord.

CYPRIEN. Laisse donc, dans quelques mois tu seras majeure, et dès ce jour-là ma femme... Alors on n'aura plus le droit de te tourmenter, de te ravir à mon amour... toi, mon idole... mes amours... ma chérie... ma Lisette, pour qui je donnerais tout ce que je possède... si je possédais quelque chose... Qu'ils y viennent donc!

LISETTE. Tu as raison; tiens... ne pensons pas à des malheurs imaginaires... Le présent est heureux, jouissons du présent, et faisons serment de nous aimer toujours.

CYPRIEN. Quant à ça, je te le jure.

AIR *des Dragons de vertu.*

Mais, toi, Lisette, toi,
Si tendre, si jolie,
Dis-moi que pour la vie
Tu m'as donné ta foi.
Répète-moi sans cesse
Que l'or ni la grandeur
Ne sauraient de ton cœur
Altérer la tendresse.
Quand tu devrais mentir,
Ça fait toujours plaisir.

LISETTE.

Même air.

Et toi, mon Cyprien,
Répète à ta grisette
Que ton cœur, de Lisette
Sera l'unique bien.
Oui, dis-moi, dès l'aurore,
Que j'ai ton seul amour,
Dis-le-moi tout le jour,
Et puis le soir encore.
Quand tu devrais mentir,
Ça fait toujours plaisir.

(On entend chanter en dehors.)

CYPRIEN. Ah! voilà nos amis.

SCENE II.

Les Mêmes, COMMIS, CLERCS DE BASOCHE et GRISETTES.

(Ils sont suivis de deux garçons traiteurs qui portent des gâteaux et des bouteilles.)

CHŒUR.

AIR : *Clic et clac, si va qui roule.*

De Lisette,
C'est la fête,
Chantons à nous étourdir,
Car c'est en perdant la tête
Que l'on trouve le plaisir.

UN COMMIS. Portez ça là-dedans.

CYPRIEN. Des gâteaux, des liqueurs.... voilà de l'amitié, ou je ne m'y connais pas.

UN COMMIS-MARCHAND. Moi, j'apporte du champagne, c'est le vin des dames.

LISETTE. Oui, mais ça étourdit.

CYPRIEN. Tant mieux!... ça rend gai : ce n'est pas tous les jours fête.

LISETTE. Oh! les jolis bouquets!

LE COMMIS. Cyprien, tu nous permets d'offrir...

CYPRIEN. Tiens! cet autre... offrez..... offrez...

AIR : *Vivent les fillettes.*

A bas l'étiquette,
Ça ne mène à rien
Et fêtons Lisette,
Lisette veut bien.
A bas l'étiquette, etc.

LISETTE.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Oui, je permets que l'on m'embrasse,
Venez chacun à votre tour.

CYPRIEN.

Hein!... qu'en dites-vous?... quelle grâce!

LISETTE.

C'est que mon cœur est sans détour.

CYPRIEN.

Voyez combien Lisette est bonne,
Car elle n'excepte personne.

LISETTE.

Dam! un baiser c'est si commun,
Qu'on peut en donner à chacun,
Ça ne fait de mal à personne,
Et ça fait plaisir à quelqu'un.

CYPRIEN. Ah ça! qu'allons-nous faire en attendant le souper?

LE COMMIS. Si nous jouions aux jeux innocens, à la petite boîte d'amourette?

CYPRIEN. Non, il vaut mieux danser.

TOUS. Oui, dansons. En place!

CYPRIEN.

AIR *de Marianne.*

Avant que l'on se mette à table,
Il faut danser, mes bons amis;
Jamais fête plus agréable,
Ne nous aura tous réunis.
Que la folie,
Ici rallie
Les gais lurons
Et les jolis tendrons;
Que chez Lisette,
Une goguette,
Soit le signal
Du plaisir et du bal!
Ayant toujours aimé les dames,
Je vous l'avoûrai sans façons,
J'aime les repas de garçons...
Qu'on fait avec les femmes.

LE COMMIS. Ah ça! messieurs, je dois vous prévenir qu'au lieu d'apporter un bouquet, j'ai fait une chanson pour la reine de la fête.

CYPRIEN. Oh! oh! une chanson d'un commis à la gabelle... ça ne doit pas manquer de sel.

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah!

LE COMMIS. Comme l'air est difficile, je prierai l'ami Cyprien de chanter pour moi.

CYPRIEN, *prenant le papier.* Voyons... Tiens! c'est l'air de ma tenturlurette... tu sais bien, Lisette...

(Il chante.)

Turlurette,
Ma tenturlurette.

TOUS. Les couplets!... les couplets!...

CYPRIEN. M'y voilà... attention! et que chacun fasse chorus.

AIR : *Ma tenturlurette.*

Ce matin, j'ai, tout de bon,
Invoqué mon Apollon,
Et fait une chansonnette
Turlurette!
Turlurette!
Pour fêter Lisette.

(*Tout le monde répète le refrain en chœur après chaque couplet.*)

LISETTE. Ah! c'est très-joli.

TOUS. Ah! c'est charmant.

CYPRIEN. Deuxième couplet.

Je voudrais chanter au mieux
Ton pied, ta main et tes yeux,
Et ta taille si bien faite,
Turlurette!
Turlurette!
Tu m'entends, Lisette.

LISETTE. C'est un peu leste.

CYPRIEN. Bah! bah!... Troisième et dernier couplet.

Si j'étais l'heureux amant
Que tu chéris tendrement,
Ce soir, tout seul, en cachette,
Turlurette !
Turlurette !
M'entends-tu Lisette ?

Ah ! par exemple.. celui-là est un peu graveleux.... je crois que Lisette en a rougi.

LISETTE. C'est vrai aussi... vous me chantez des bêtises comme ça devant tout le monde... je ne m'y attendais pas.

TOUS. Ah ! elle a rougi... elle a rougi !..

CYPRIEN. En ce cas plus de chansons et dansons... Vous allez faire l'orchestre, vous autres. (*A ce moment un commis va pour inviter Lisette à danser.*) Non, je ne veux pas, je suis jaloux... elle ne dansera pas avec un cavalier...

LISETTE. Et moi, je ne veux pas que tu danses avec une dame.

LE COMMIS. Mais comment allez-vous faire?...

CYPRIEN. Vous allez voir, nous allons danser à nous deux une contre-danse à quatre. (*Cyprien et Lisette prennent chacun une chaise et dansent avec. Après la danse :*) Messieurs, ce ballet a été composé par un rempailleur de chaises de mes amis. (*A part.*) Voilà le moment d'aller chercher mon cœur chez le pâtissier, il doit être sorti du four. (*Haut.*) Mes amis, j'ai à sortir; ne vous mettez pas à table sans moi, je vous permets seulement de boire à la santé de Lisette.

(Il sort.)

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* CYPRIEN.

CHŒUR.

A bas l'étiquette, etc.

LISETTE.

Fi de la coquette
Qu'un mot doit froisser,
Vive la grisette
Qu'on peut embrasser!

TOUS.

bas l'étiquette, etc.

(On entend frapper à la porte en dehors.)

LISETTE, *courant à la porte qu'elle entr'ouvre.* Ah ! mon Dieu !.. d'où vient ce bruit?.... Ciel !.... ce sont des soldats qui montent... A qui donc en veut-on?

LE COMMIS, *regardant aussi.* Un officier les accompagne.

LISETTE. Il demande Cyprien !.. Serions-nous poursuivis ?.. Viendrait-on l'arrêter ?. Que faire? que devenir?.. Mes amis, cessons de danser... entrez tous dans cette chambre.

AIR : *Vaudeville des Couturières.*

Paix, paix ! ne dites rien,
Faites silence,
Il faut de la prudence !
Paix, paix, ne dites rien,
C'est le moyen
De sauver Cyprien.

Je tremble d'effroi!

L'OFFICIER, *en dehors.*

Ouvrez-nous bien vite,
C'est une visite
Et de par le roi !

LISETTE.

C'est au nom du roi !

ENSEMBLE.

Paix, paix, ne dites rien,
Faisons silence,
Il faut de la prudence !
Paix, paix, ne disons rien,
C'est le moyen
De sauver Cyprien.

(Ils entrent tous dans la chambre, excepté Lisette.)

SCENE IV.

LISETTE, *puis* L'OFFICIER.

L'OFFICIER, *en dehors et frappant à la porte.* Au nom du roi, ouvrez.

LISETTE. Ah ! mon Dieu ! je suis perdue !

L'OFFICIER, *frappant toujours.* Ouvrez donc !... ou je fais enfoncer la porte !

LISETTE, *allant ouvrir.* On y va !

L'OFFICIER, *entrant.* Allons donc, la belle, on a bien de la peine à pénétrer chez vous.

LISETTE, *balbutiant et baissant les yeux.* Monsieur, que voulez-vous? que demandez-vous?

L'OFFICIER, *jetant les yeux sur elle. A part.* Dieu ! la jolie fille ! (*Haut.*) Eh bien ! comme vous voilà tremblante !.. la vue d'un uniforme et d'épaulettes vous effraie donc bien... j'en connais beaucoup qui sont moins farouches... il est vrai qu'elles ont rarement d'aussi beaux yeux que vous...

LISETTE. Mais, monsieur, ces soldats qui vous suivent, ce bruit d'armes que j'ai entendu... tout cela n'est-il pas fait pour porter la frayeur dans l'ame d'une pauvre fille qui se trouvait seule chez elle le soir.

L'OFFICIER. Oui-dà ! .. vous étiez seule chez vous... à travailler peut-être... ou à lire un roman bien tendre.. bien passionné. Vraiment, je pourrais croire tout cela, si

les accords d'une contre-danse ne m'avaient assuré que vous vous trouviez tout-à-l'heure ici en joyeuse compagnie... et votre effroi, le désordre qui règne dans cette chambre qui ressemble plutôt à une salle de bal qu'à un atelier d'ouvrière... tout cela me prouve que je suis bien chez M. Cyprien, accusé d'avoir séduit et enlevé une certaine Lisette Durand... et sur laquelle vous pourrez, j'espère, me donner quelques renseignemens.

LISETTE. O ciel! monsieur l'officier, ne nous perdez pas... ce pauvre Cyprien, c'est l'amour qui lui a fait commettre cette faute... et moi je fus aussi coupable que lui.

L'OFFICIER. Ah! vous en convenez donc enfin... ma foi, charmante Lisette, maintenant que je vous connais, que j'ai vu votre jolie taille, vos yeux si éveillés, votre figure si piquante... je ne m'étonne plus du crime de votre séducteur... et loin de l'en blâmer, je regrette maintenant de ne pas l'avoir commis à sa place.

LISETTE. Vous êtes bien honnête, monsieur l'officier... mais que comptez-vous faire de ce pauvre Cyprien?

L'OFFICIER. Oh! mon Dieu! presque rien... le conduire d'abord devant M. le lieutenant de police... et ensuite en prison... d'où il ne sortira que pour être jugé d'après la rigueur des lois?

LISETTE. En prison!.. ah! monsieur, vous ne serez pas assez cruel pour séparer deux amans qui ont juré de ne jamais se quitter... je vous en supplie... grâce pour lui!..

AIR: *Puisque nous sommes au bal.* (Deuxième Année.)

Faites droit à ma requête,
Car ce pauvre Cyprien.
M'aime... qu'il en perd la tête;
Je suis son amour, son bien...
Que voulez vous donc qu'il fasse
S'il doit me quitter... grand dieux!
Ah! mettez-vous à sa place.

L'OFFICIER.

Je ne demande pas mieux.

LISETTE. Eh bien! puisque vous avez tant de bonne volonté, qui vous empêche de m'accorder la grâce que je vous demande?

L'OFFICIER. Oh! mon Dieu, rien que ma consigne... je suis officier du roi, et je dois me soumettre aux ordres qui m'ont été transmis.

LISETTE. Mais, en le laissant échapper, quel danger pouvez-vous courir?

L'OFFICIER. Aucun... si ce n'est d'aller en prison pour lui.

LISETTE. Hélas!.... comment donc le sauver?

L'OFFICIER. Cherchez bien... il est peut-être un moyen de me décider à me sacrifier à sa place.

LISETTE. Ah! dites-le-moi, monsieur, et s'il est en mon pouvoir...

L'OFFICIER. Cela ne dépend que de vous... ainsi, la belle, faisons un arrangement... mais, de la justice pour tous... Votre amant, pour prix du châtiment que la loi lui inflige, a reçu d'avance une récompense assez douce pour pouvoir tout braver... mais moi, qui peux courir les mêmes dangers que lui... dites-moi, Lisette, quelle récompense m'accorderez vous, si je me sacrifie?

LISETTE. Hélas! mon beau monsieur, je n'ai rien à vous offrir, je ne suis qu'une pauvre fille...

L'OFFICIER. Une pauvre fille n'a rien à offrir, bien... mais elle peut tout accorder.

LISETTE. Et que voulez-vous donc que je vous accorde?

L'OFFICIER. D'abord, la faveur de me laisser baiser cette jolie main.

LISETTE, *retirant sa main.* Ma main... y pensez-vous!... mais ce serait être infidèle à Cyprien... et moi, qui, tout-à-l'heure encore, viens de lui jurer...

L'OFFICIER. En ce cas, ne parlons plus d'arrangement... je vais donner l'ordre à mes soldats de cerner la maison... le signalement du coupable leur est connu, et...

(Il fait un mouvement)

LISETTE. Arrêtez!.. (*A part.*) Dieu! et Cyprien qui va revenir... si j'hésite, il est perdu?.. dans le fait, il n'y aurait pas grand mal.

L'OFFICIER. Prenez garde.... je vous préviens que les ordres que j'ai reçus sont sévères... une jeune fille enlevée avant l'âge de sa majorité!... le jour de son mariage... il y a double rapt... et puis, la morale... la société... que sais-je?... oh! je vous le répète, l'affaire est mauvaise.

AIR: *Amis, voici la riante semaine.*

Allons, Lisette, un peu de complaisance,
Nous sommes seuls, et ce doux entretien
Ne peut ici tirer à conséquence,
Car votre amant n'en saura jamais rien.
Donnez un peu cette main si charmante,
Que je la presse..

LISETTE.

Il paraît doux et bon...

(*Elle lui donne sa main.*)

Prenez, monsieur... ah! que je suis contente!
Mon Cyprien n'ira pas en prison.

L'OFFICIER.

Même air.

Mais, à présent, que j'ai ta main, Lisette,
Si tu voulais m'accorder un baiser;
Quand on est bonne et qu'on n'est pas coquette,
Cela ne peut jamais se refuser.
Auprès de vous c'est un bien qui me tente;
Allons, Lisette, obtenez son pardon...

LISETTE.

(*Il l'embrasse.*)

Prenez, monsieur,... ah! que je suis contente!
Mon Cyprien n'ira pas en prison.

SCENE V.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN, *paraissant dans le fond.* Que vois-je! (*Il laisse tomber son cœur par terre.*) Coquette, perfide, scélérate! c'est donc ainsi que vous tenez vos sermens?

LISETTE. Écoute-moi donc, Cyprien...

CYPRIEN. Je n'écoute rien... c'est à ce beau monsieur-là que je veux parler.

L'OFFICIER. Là? là!... tout doux, monsieur l'amoureux, ne vous emportez pas pour un baiser.

CYPRIEN. Un baiser!... quand elle m'avait promis de n'en donner qu'à moi... de m'aimer toute la vie... ah! Lisette! Lisette!...

L'OFFICIER. Allons donc, mon ami... être égoïste à ce point... et vouloir garder pour vous seul une aussi jolie conquête... vous n'y pensez pas.

CYPRIEN, *marchant sur lui.* Monsieur, ma colère ne connaît plus de bornes... je vous provoque... je vous insulte... je vous outrage...

LISETTE, *voulant le retenir.* Cyprien, je t'en conjure...

L'OFFICIER. Laissez-le donc, sa colère me fait rire... ne voyez-vous pas que c'est un fou?

CYPRIEN. Ah!... je suis fou!... et vous, vous êtes un lâche.

L'OFFICIER, *mettant la main à la garde de son épée.* Ah! c'est trop fort!

CYPRIEN, *prenant une des épées qui se trouvent sur un meuble.* Ça sera bientôt fait?

L'OFFICIER *et* CYPRIEN.

AIR: *Ah! jamais autant de rage.* (Pré aux Clercs)

Ah! c'est par trop d'insolence,
Vous venez de m'outrager,
Et d'une pareille offense
Je saurai bien me venger.

LISETTE.

Quel tourment! quelle souffrance
Ils viennnent de s'outrager,
Et d'une pareille offense
Ils vont, hélas! se venger,

(Ils sortent tous les deux par le fond.)

LISETTE, *appelant.* Arrêtez!... Cyprien!... Cyprien!... au secours!

TOUT LE MONDE, *accourant.* Qu'y a-t-il?

LISETTE. Cyprien!... un duel... courez... courez donc...

(Deux hommes sortent.)

TOUS. Ah! mon Dieu!

LE COMMIS, *allant à la fenêtre.* Les voilà en bas!... ils se battent.

LISETTE, *courant à la croisée.* O ciel!... (*On entend le cliquetis des épées.*) Il se défend... à peine si l'on distingue..! ah! l'un des deux recule... Dieu!... il tombe!... il est blessé!... mort peut-être!... mon Cyprien...

(Elle s'évanouit et tombe sur une chaise auprès de la croisée. Tous ses amis l'entourent et lui donnent des soins. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un salon très-riche; fenêtre au fond, portes latérales.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, DUPRÉ.

(Lisette est assise et chante en s'accompagnant sur une harpe. Elle est en toilette élégante.)

DUPRÉ, *quand elle a fini de chanter, portant sa harpe dans le fond du théâtre.* Bravo! vous chantez comme un rossignol, et j'espère que vous serez bientôt citée comme une des premières virtuoses de la capitale. Ah! friponne, si vous vouliez ?

LISETTE. Vous savez bien que vous avez promis de ne plus me parler de cela.

DUPRÉ. Oui, parce que mademoiselle se donne les airs de soupirer, de pleurer, d'être amoureuse enfin... et de qui, je vous le demande... d'un homme de rien... du moins à en juger d'après ce que vous m'avez dit de lui lorsque je vous ai trouvée, il y a un an, seule, triste et pensive dans un petit appartement de ma maison de la rue de la Huchette.

LISETTE. C'était le lendemain du jour de ce duel fatal. Je venais d'apprendre qu'après avoir blessé son adversaire, celui que j'aimais avait disparu, en me soupçonnant, en m'accusant peut-être... et Dieu sait que si, pour la première fois, je lui fus infidèle, c'était pour le sauver.. Depuis cette époque, je ne l'ai pas revu.

DUPRÉ. Est-il donc si difficile de deviner que l'ingrat vous aura sacrifiée à un autre amour... et sans doute, maintenant, il se rit de votre tourment, tandis que moi qui vous adore, vous me traitez avec plus de rigueur que nos dames de Versailles ne traiteraient un caporal des Cent-Suisses. Si vous consentiez seulement à venir passer quelques jours à ma maison de campagne, près Marly...

LISETTE. Je ne consens à rien.

DUPRÉ, *à part.* Décidément elle est inflexible... Mais avec de la patience et un collier de diamans... Justement, mon bijoutier demeure ici près. (*Haut.*) Au revoir, belle inhumaine; je vais faire une course dans le voisinage; je reviendrai ensuite déjeuner avec vous.

AIR : *Adieu, je vous fuis. bois charmant.*

De mes transports audacieux
Ne craignez rien, belle Lisette,
C'est à mes soins seuls que je veux
Devoir un jour votre conquête.
Conquête objet de tous mes vœux.
Ah! par une aimable alliance,
Puissions-nous, bientôt, tous les deux
Unir la robe et la finance!

(*Il sort.*)

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

Un an sans le revoir, sans entendre parler de lui!... C'est être punie cruellement d'une faute que l'amour seul m'a fait commettre... Que pensait-il donc de cet amour, pour l'oublier aussi vite?.. Mais je ne puis croire que mon souvenir soit sorti de sa pensée... Quant à moi, c'est à lui que toutes mes idées appartiennent.

AIR : *Je suis prisonnière.* (Pré aux Clercs.)

L'or et la richesse
Brillent à mes yeux,
Un peu de tendresse
Me charmait bien mieux.
Pour toujours la sienne
Dut m'appartenir.
Ah! calmons ma peine
Par le souvenir!

(*Elle s'assied et reste pensive.*)

SCENE III.

LISETTE, UN VALET.

LE VALET. Mademoiselle, il y a là un jeune homme qui demande à vous parler.

LISETTE. Un jeune homme!... Son nom ?

LE VALET. Il dit s'appeler M. Cyprien.

LISETTE, *à part.* Cyprien!... Oh! ciel! je pourrais encore le revoir... quand tous les jours je pleurais son absence. Ah! qu'il entre... qu'il entre!

SCENE IV.

LISETTE, CYPRIEN.

CYPRIEN, *entrant vivement.* Lisette !. ... Lisette !... où est-elle?

LISETTE, *s'avançant vers lui les bras ouverts.* Cyprien !

CYPRIEN. Tu m'es enfin rendue .. après tant de recherches et de tourmens. (*Il va pour se jeter dans ses bras et s'arrête.*) Mais que vois-je? ce beau salon, ces meubles brillans... et cette robe, ces diamans... Ah! quelle idée!

AIR : *Eh! non, non, non.*

Quoi! Lisette, est-ce vous?
Vous en riche toilette!
Vous avec des bijoux,
Vous avec une aigrette!..
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette,
Eh! non, non. non,
Ne portez plus plus ce nom.

LISETTE. Eh quoi! tu vas encore me soupçonner, m'accuser, parce que tu me trouves parée et dans ce brillant salon ?

CYPRIEN. Tout cela prouve-t-il en faveur de votre innocence ? et croyez-vous en paraître plus belle à mes yeux?... Oh! non !

Même Air.

Si l'amour est un dieu,
C'est près d'une fillette;
Adieu, madame, adieu,
En duchesse on vous traite.
Eh! non, non, non, etc.

(*Il va pour sortir.*)

LISETTE, *le retenant.* Arrête! Cyprien, et avant de me fuir, consens à m'entendre.

CYPRIEN. Et que pourriez-vous me dire pour vous excuser?

LISETTE. Que, malgré ce luxe qui m'entoure, mon cœur t'est toujours resté fidèle ; que je suis encore cette Lisette, amante dévouée, et prête à faire tous les sacrifices pour te prouver son dévouement et son amour.

CYPRIEN. Mais alors il faut donc que tu aies fait un héritage ; car enfin, tous ces beaux meubles...

LISETTE. Ils ne sont pas à moi. Je suis ici chez une dame qui m'a recueillie dans ma détresse, qui m'a donné de l'éducation... des talens... Elle habite cet hôtel, avec son frère, riche fermier-général.

CYPRIEN. Comment? un financier !

LISETTE. Oh ! rassure-toi ; tu sais bien que Lisette n'eut jamais le cœur intéressé, et, malgré toutes les déclarations et les offres les plus brillantes, je suis toujours restée digne de toi... Si j'étais coupable, aurais-je tant de plaisir à te revoir?.... Tiens, regarde, mes yeux te paraissent-ils moins tendres et moins sincères qu'autrefois ?

CYPRIEN. Oh! non... te voilà bien telle que tu étais, et je te demande pardon de t'avoir soupçonnée... Mais c'est ta faute; si, dans le tems, je n'avais pas vu moi-même ce jeune officier.

LISETTE. Ah! Cyprien, devais-tu m'en punir aussi cruellement?... rester un an séparée de toi !

CYPRIEN. Parbleu ! quand on en passe la moitié en prison !

LISETTE. En prison .

CYPRIEN. Figure-toi qu'après ce maudit duel, je fus arrêté par le guet et conduit à la Bastille comme un malfaiteur... pour avoir blessé un gentilhomme. J'y serais encore, si mon adversaire, une fois guéri de sa blessure, n'avait eu la générosité de me faire rendre la liberté.

LISETTE. Le bon jeune homme !

CYPRIEN. Doucement ! ne vas-tu pas encore prendre feu pour lui ?

LISETTE. Tais-toi, vilain jaloux... c'est dans ton intérêt.

CYPRIEN. Merci ! En attendant, ne sers plus mes intérêts dans ce genre-là ; car, pour m'éviter un désagrément, tu as été cause d'un malheur que je me reproche tous les jours, et qui trouble même la joie que j'éprouve à te revoir.

LISETTE. Que veux-tu dire?

CYPRIEN. Je vais te conter ça... A peine fus-je sorti de prison, que je fis les démarches les plus actives pour te retrouver... je courus à notre ancien logement... mais on ne put m'apprendre ce que tu étais devenue.

LISETTE. J'avais laissé pourtant ma nouvelle adresse.

CYPRIEN C'est ce que m'a dit le portier: mais, la veille, il l'avait justement vendue avec d'autres paperasses à l'épicier du coin. Je cours chez l'épicier, je redemande la bienheureuse adresse... il en avait fait le matin même un cornet de cassonade pour un procureur du voisinage... Je cours chez le procureur... je le supplie de me céder son cornet, mais il me rit au nez... Désespéré, le cœur plein de ton image, et le gousset vide d'argent, j'allais... je ne sais où.. quand le maître-clerc, touché de mon chagrin, me questionne sur ma position, me prend en amitié et finit par me proposer de m'admettre dans son étude en qua-

lité de surnuméraire... ce que j'acceptai sur-le-champ. Ah! Lisette... voilà la source de mon malheur!... Pourquoi ai-je mis les pieds dans cette maudite maison?

LISETTE. Tu me fais trembler!

CYPRIEN. Un jour, j'étais chargé par le patron de porter une somme de six mille livres chez un client; je cheminais le long du quai de la Ferraille, mon sac sur l'épaule et pensant à toi, comme c'était mon habitude... quand, tout-à-coup, je me sens arrêté par le bras... je me retourne, et je reconnais, qui? Thomas Gorichon, tu sais, l'ancien commis aux gabelles.

LISETTE. Celui qui faisait de si drôles de couplets?

CYPRIEN. Justement... je lui demande de tes nouvelles en lui racontant mes aventures, et, tout en causant, nous entrons dans un café, où il m'offre de me rafraichir... J'accepte... j'étais si content de trouver quelqu'un qui te connaissait et à qui je pouvais parler de toi tout à mon aise... Nous buvons un bol de punch, puis un second, puis un troisième... il me promettait de te rendre à mon amour... il m'assurait tant avoir entendu parler de la retraite que tu habitais... que je me laissai faire, il me prend par le bras et m'emmène dans un salon où il y avait beaucoup de monde autour d'un tapis vert... Gorichon me parle toujours de toi... il me soutient que, pour te rejoindre, il me faut beaucoup d'argent, et m'engage à tenter la chance; je jette des poignées d'or sur la table, sans penser que cet or n'est pas à moi... enfin, je joue tout l'argent qui m'était confié.

LISETTE. Malheureux!...

CYPRIEN. Que veux-tu... je n'avais plus ma raison.

[A]ir de Lantara.

Guidé par cet ami perfide,
J'obéissais à son ordre absolu;
Mais mon sac à peine était vide,
Quel traître avait disparu!
Et d'puis je ne l'ai pas revu.
Je r'vins alors de ma fatale ivresse,
Et je compris, trop tard pour mon malheur,
Qu'en voulant gagner la richesse,
Je venais de perdre l'honneur.

Tu penses bien qu'après cela, je n'ai plus osé retourner à l'étude.

LISETTE. Ah! Cyprien, qu'as-tu fait?

CYPRIEN. Une grande faute, sans doute, mais c'était pour toi... pour te revoir... me pardonneras-tu?... Sois tranquille, au surplus, je travaillerai, je paierai tout, dussé-je passer les nuits, m'astreindre aux travaux les plus pénibles... maintenant que je t'ai retrouvée.

AIR : *Lisette, ma Lisette.*

Plus de tristes pensées,
Plus d'amers souvenirs!
Mes peines sont effacées
Par ce moment d'plaisir.
Pour bannir la tristesse,
Par un repas exquis,
J'veux fêter ma maîtresse...

(Montrant une table servie que deux laquais viennent d'apporter.)

Tiens, nous sommes servis!
Lisette, ma Lisette,
N'pensons qu'à nos beaux jours,
Ah! vive la grisette,
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours!

(Il prend une bouteille, remplit un verre et boit.)

DUPRÉ, *en dehors*. Attendez mes ordres.

LISETTE. Ah! mon Dieu!..... voici M. Dupré qui rentre.

CYPRIEN, *se levant de table précipitamment.* M. Dupré!

LISETTE. Oui, le frère de ma protectrice.... ce riche fermier-général... autrefois il était procureur... mais voilà quelques mois qu'il a vendu sa charge.

CYPRIEN, *à part.* C'est bien cela... c'est mon homme!... où fuir? où me cacher?..

LISETTE. Eh bien! qu'as-tu donc?... est-ce encore la jalousie qui te ferait penser?...

CYPRIEN. Non, cette fois, ce n'est pas cela.... mais il est nécessaire qu'il ne m'aperçoive pas... n'as-tu pas ici un endroit où l'on puisse se cacher pendant quelques instans?

LISETTE. Non, mais à quoi bon?... maintenant que je t'ai retrouvé, je veux tout lui dire... tu n'as plus rien à craindre.

CYPRIEN. Ciel! le voilà... ne dis rien... ou je suis perdu!...

(Il se fourre sous la table et disparaît sous la nappe.)

SCENE V.

LISETTE, CYPRIEN, *sous la table*, DUPRÉ.

DUPRÉ, *entrant.*

AIR *à boire.*

A table! (*ter.*)
Vite, Lisette, asseyons-nous.
Je trouve un repas délectable
Auprès de vous.

(Il offre la main à Lisette et la conduit jusqu'à la table où ils s'asseyent tous deux.)

LISETTE, *à part.* Je suis toute tremblante... ce que vient de me dire Cyprien...

DUPRÉ. Voyons, mon ange, que vous offrirai-je?

LISETTE. Ce que vous voudrez, monsieur, cela m'est égal.

DUPRÉ, *à part.* Elle ne s'attend pas à la surprise que je lui ménage. (*Tirant de sa poche un écrin, et le plaçant sur une assiette qu'il passe à Lisette.*) Belle Lisette! souffrez que je vous offre ce plat de mon métier.

LISETTE. Dieu! les beaux diamans!

DUPRÉ. Ils sont pour vous.... vous les acceptez, n'est-ce pas?

LISETTE, *regardant Cyprien qui la tire par sa robe.* Au contraire, monsieur, je les refuse.

DUPRÉ. Par exemple! voilà un désintéressement fort extraordinaire.... il y a quelque chose là-dessous.

CYPRIEN, *à part.* Je crois bien qu'il y a quelque chose là-dessous... pourvu qu'il ne se doute pas que c'est moi.

DUPRÉ. C'est unique... ces choses-là n'arrivent qu'à moi... il n'y a peut-être qu'une Lisette au monde capable de refuser des bijoux d'un si grand prix... et il faut que je la rencontre... où diable la fidélité va-t-elle se nicher?

CYPRIEN, *à part.* Où diable l'amour va-t-il attendrir le cœur d'un vieux procureur?

DUPRÉ. Voyons, belle Lisette, réfléchissez donc que... Eh bien! vous ne m'écoutez pas... vous avez l'air distrait, préoccupé...

LISETTE, *vivement.* Moi, monsieur, vous vous trompez.

DUPRÉ, *à part.* C'est singulier... ce trouble subit... Ah ça! pourquoi diable regarde-t-elle toujours sous la table? (*Il soulève un coin de la nappe.*) Qu'ai-je vu? Ah! j'étais joué!

LISETTE, *qui vient de remarquer son mouvement.* Que faites-vous?

DUPRÉ. *tâchant de se contenir.* Rien, mademoiselle... ne vous effrayez pas... (*A part.*) Allons, prenons notre parti en brave.

(Haut.)

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Je commettais en ce moment
Un oubli bien impardonnable,
Que je puis, fort heureusement,
Réparer sans sortir de table;
Pendant que je suis bien nourri,
Je laissais jeûner un convive...

(*Prenant un biscuit, le mettant sur une assiette et l'offrant à Cyprien.*)

Faisons comme le roi Henri...
« Il faut que tout le monde vive. »

LISETTE, *à part.* O ciel! il est découvert!...

DUPRÉ, *toujours dans la même position.* Allons, monsieur, prenez donc... c'est de bon cœur que je vous l'offre... (*Arrêtant Cyprien qui veut s'échapper par le côté opposé.*) Oh! je ne souffrirai pas que vous nous quittiez ainsi... Que vois-je! monsieur Cyprien! mon ancien clerc! Ah! drôle! non content de m'avoir volé mon argent, vous venez encore ici m'enlever celle que j'aime!...

LISETTE, *à part.* C'était lui!

CYPRIEN. Un instant... un instant! monsieur le procureur... cela demande une explication... Je vous ai emporté votre argent, c'est vrai... trompé, trahi par un misérable, j'ai succombé au piége qu'il m'a tendu et j'en deviens la première victime... mais que j'aie eu la volonté de vous le prendre, c'est ce que je nie... je vous dois six mille livres et tôt ou tard vous toucherez cette somme... mais quant au cœur de Lisette... vous n'aviez pas plus droit de me le prendre que moi de vous emporter votre argent, car c'est mon bien, ma vie! il est plus pour moi que tous vos trésors... et j'aimerais mieux mourir que de le perdre.

(Il presse Lisette sur son cœur.)

LISETTE. Vous l'entendez, monsieur... pardonnez à Cyprien, et Lisette, alors, pourra vous aimer, vous chérir comme un ami, comme un père... car c'est à vous qu'elle devra son bonheur.

DUPRÉ. Nenni, la belle... vos paroles ne me toucheront pas... et c'est désormais le lieutenant de police qui se chargera du sort de M. Cyprien. (*Allant à la porte du fond et appelant.*) Holà! Pierre! Jasmin! Landry! (*Quelques domestiques paraissent.*) Arrêtez ce vaurien sur-le-champ et enfermez-le dans ce cabinet jusqu'à ce que la justice vienne s'emparer de lui.

LISETTE. Grand Dieu!

CYPRIEN, *les menaçant.* N'approchez pas...

LES DOMESTIQUES, *le saisissant.*

AIR : *Sortez à l'instant, sortez.*

Obéissons à l'instant,
Entraînons-le promptement.
En prison. (*Bis.*)
Il faut mettre ce fripon!
Allons, ne résistez pas
A la rigueur de nos bras,
Rendez-vous. (*Bis.*)
Bien vite sous les verrous.

(*Ils le tiennent par le collet. il fait toujours résistance.*)

LISETTE, *à Dupré.*

Dans votre colère,
Soyez moins sévère...

DUPRÉ.

Non, jamais de pardon
Pour qui vole son patron !...

CYPRIEN.

Ah ! vraiment, j'enrage...
Pour moi quel outrage !
M'voir traité de voleur
Par un ancien procureur.

LES DOMESTIQUES *et* DUPRÉ.

Obéissons / Obéissez. } à l'instant, etc.

CYPRIEN.

Allons, j'vous suis à l'instant
Mais c'est un peu dur, vraiment,
D'être mis sans façon.
En prison,
Comme un fripon !
Doucement !... n'employez pas.
Tout' la vigueur de vos bras...
Volontiers, avec vous,
Je me rends sous les verrous.

(*Les domestiques poussent Cyprien dans la chambre qui est à droite et en ferment la porte.*)

DUPRÉ, *en ôtant la clef.* Bon ! le voilà en lieu de sûreté... maintenant, je vais prévenir M. le lieutenant criminel et réclamer l'exécution de la loi.

LISETTE, *se jetant aux genoux de Dupré.* Monsieur, je tombe à vos genoux !.. Grâce pour Cyprien... il n'est pas coupable, il n'est que malheureux... vous l'avez entendu, il ne voulait pas vous soustraire cette somme... un jour il s'acquittera envers vous... et, moi-même... s'il le faut, je vous engage ma parole.

DUPRÉ. Vous aurez beau dire et beau faire, votre cher protégé recevra le juste châtiment qu'il mérite.

LISETTE. Et quel sera donc ce châtiment ?

DUPRÉ. Ne le devinez-vous pas ? vol domestique... abus de confiance... ce sont là de ces fautes qu'on va d'ordinaire expier dans quelque port de mer, destiné à servir d'asile aux vauriens de cette espèce.

LISETTE. Grand Dieu ! une peine infamante !... un déshonneur éternel... et c'est moi qui serais la cause... Ah ! monsieur, prenez pitié de mon malheur... Ce luxe, ces brillans costumes dont vous m'avez entourée... ces bienfaits que j'ai reçus de la générosité de votre sœur, reprenez tout... mais ne perdez pas Cyprien.

DUPRÉ. Non, vous dis-je, je serai aussi inflexible pour lui que vous l'avez été pour moi...

(Il va pour sortir.)

LISETTE. Arrêtez, monsieur. (*A part.*) Il le faut, Cyprien ! Cyprien ! pourquoi le sort t'a-t-il conduit ici ? (*Haut.*) Je vous ai compris, monsieur... Lisette n'a plus qu'un moyen de vous attendrir...

(Elle se met à table et écrit.)

DUPRÉ. Que va-t-elle faire ?

LISETTE *écrivant, à part.*

AIR : *Soldat français.*

Dieu m'est témoin que, pour toi, cher amant,
Je brûlerai d'une flamme éternelle,
Et que mon cœur, fier de ce sentiment,
Serait heureux de te rester fidèle...
Mais le destin, pour mon malheur,
M'ordonne encore un sacrifice,
Et, puisqu'il veut, dans sa rigueur,
Qu'au prix du mien je sauve ton honneur,
Que sa volonté s'accomplisse !

(*Après avoir plié la lettre et mis l'adresse.*)

Chargez-vous de ce billet, monsieur.

DUPRÉ, *le prenant.* Que vois-je ?... pour M. Cyprien !

LISETTE. Pour lui... mais, avant de le lui remettre, je vous prie d'en prendre lecture.

DUPRÉ, *l'ouvrant.* Qu'ai-je lu ?... vous lui faites un éternel adieu !

LISETTE. Eh bien ! monsieur, sera-t-il libre ?

DUPRÉ. Ah ! vous êtes un ange... et la liberté lui sera rendue à l'instant même. (*Appelant.*) Holà ! quelqu'un ! (*A un domestique qui paraît.*) Faites avancer mon carrosse avec mes quatre meilleurs chevaux d'attelage ?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

DUPRÉ, *bas au domestique.* Dès que nous serons éloignés, cette lettre à ce jeune homme.

(Le domestique sort.)

LISETTE *jetant un regard du côté où l'on a enfermé Cyprien.*

AIR : *Walse du duc de Reichstadt.*

Au destin il faut obéir,
Oui, je vais le fuir :
Cédons à la voix de mon cœur,
Sauvons lui l'honneur.

DUPRÉ.

Tous mes trésors et mes amours
A vous, pour toujours !

LISETTE.

Il faut encor par dévouement
Trahir mon serment.

(*L'orchestre fait entendre un tremolo jusqu'à la reprise de l'air.*)

LE DOMESTIQUE, *rentrant.* Le carrosse de monsieur est prêt à partir.

DUPRÉ, *à Lisette.* Ne perdons pas un instant.

ENSEMBLE.

LISETTE.

Au destin il faut obéir, etc.

DUPRÉ.

Au destin il faut obéir
Songez à le fuir,
Vous pouvez, en gagnant mon cœur,
Trouver le bonheur.

(*Lisette jette un dernier regard sur la porte du cabinet et disparaît avec Dupré. Pendant ce tems Cyprien a prononcé le nom de Lisette en secouant la porte qu'il cherche à enfoncer.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente l'intérieur du cabaret de Jean Lenoir, entièrement ouvert sur une route; à droite, une alcove fermée par deux rideaux de serge verte; dans le fond et en dehors, on lit sur une muraille: *Jean Lerouge, marchand de vin.* On voit affiché dans l'intérieur: *Ici l'on s'honore du titre de citoyen et l'on fume;* et plus loin: *Liberté, égalité, fraternité.*

SCENE PREMIERE.

JEAN LENOIR, BERTRAND, LISETTE, PAYSANS *et* PAYSANNES.

(Ils portent le costume de 1793, avec des cocardes tricolores à leurs bonnets et des rubans pareils à leurs corsets.)

CHŒUR.

AIR *de la Carmagnole.*

Citoyennes et citoyens,
Amis, danseurs et musiciens,
Accourez sans façon,
On va dans la maison
Danser la carmagnole,
Au bruit du son (*bis*)
Du violon.

BERTRAND. Allons, c'est fini; citoyenne Lisette, te v'là madame la municipale.

TOUS. Vive la municipale!

BERTRAND, *s'approchant et ôtant son bonnet.* En ma qualité de votre garçon d'honneur, voulez-vous ben me permettre...

JEAN LENOIR. On se tutoie; Horatius Coclès, on se tutoie.

BERTRAND. T'as raison... (*A Lisette.*) Citoyenne, veux-tu permettre que je vous embrasse?

JEAN LENOIR. C'est ça, l'accolade républicaine... Heim! est-elle gentille comme ça, ma petite femme!... cette cocarde tricolore lui sied à ravir... (*A Lisette.*) Il me vient une idée; j'ai envie que, décadi prochain, tu fasses la déesse de la Raison. Vrai! tu serais délicieuse.

LISETTE. Oh! dispensez-moi de grâce...

JEAN LENOIR. Bah! bah! ta cousine Jeanne a déjà fait trois fois la Liberté, et je n'ai jamais vu de Liberté plus appétissante... seulement, comme on en prenait trop avec elle, je n'ai plus voulu de ça... C'est la femme du tonnelier qui l'a remplacée... une grand'maman, bien fraîche, bien joufflue... une Liberté superbe! qui pèse au moins deux cent cinquante... Ah! la tonnelière est une fameuse sans-culotte.

BERTRAND. A propos, citoyen Lenoir?

JEAN LENOIR. Qu'est-ce à dire... Je ne me nomme plus Lenoir, je me nomme à présent Lerouge, dit Spartacus.

BERTRAND. C'est vrai; j'avais oublié... Ah ça! pourquoi donc ne t'appelles-tu plus du nom de ton ancien parent?... car, autrefois, tu te vantais d'être le cousin d'un certain M. Lenoir, lieutenant de police.

JEAN LENOIR, *indigné.* Qui ça? moi.... moi, parent d'un aristocrate qui faisait la police sous l'infâme tyran... Fi donc! j'aimerais mieux changer mon nom vingt fois de couleur... le rendre violet, cramoisi, gris-lapis ou raisin de Corinthe... Ainsi, souviens-toi de ça, Horatius Coclès, si tu ne veux pas que je te fasse incarcérer comme un agent de Pitt et Cobourg.

BERTRAND. Allons, allons, ne te fâche pas et occupe-toi plutôt de ta femme... Il me semble que, pour un jour de noces, v'là une mariée bien triste.

LISETTE. Moi! mon Dieu! non... je suis gaie.

JEAN LENOIR. A la bonne heure! car te voilà la femme d'une autorité, et c'est un peu flatteur... Maintenant il faut te rendre digne de porter le beau nom que je viens de te donner. (*Aux paysans.*) Ah ça! mes amis, je vas m'occuper avec ma petite femme des préparatifs du repas, et j'ose me flatter qu'il sera soigné. En attendant, allez rigaudonner sur la place... je vous appellerai quand la table sera mise, et demain... nous irons tous à l'église. Ah! ah! ça vous étonne, vous

autres!... Que voulez-vous... ma femme y tenait... et puis d'ailleurs...

AIR *connu*.

J'ons un curé patriote.
J'ons un curé citoyen,
Un curé vrai sans-culotte
Un curé qui n'fait qu'du bien.
Chaqu' citoyen trouve en lui
Son modèle et son appui,
Et nos cœurs sont à lui,
Oui, nos cœurs sont tous à lui.

TOUS.

Et nos cœurs, etc.

(*Ils sortent tous par le fond.*)

SCENE II.

JEAN LENOIR, LISETTE.

LISETTE. Maintenant que nous voilà seuls, monsieur, m'apprendrez-vous si vous avez rempli votre promesse?... J'ai consenti à vous épouser, à condition que vous sauveriez Cyprien.

JEAN LENOIR, *regardant avec précaution autour de lui.* Il est sauvé... Le concierge de la maison d'arrêt, qui m'est tout dévoué, le citoyen Caracalla, a dû lui ouvrir les portes de sa prison, pendant que nous étions à la municipalité. Avec de bonne jambes et l'uniforme de volontaire qu'on lui a mis sur le dos, il pourra facilement sortir du pays sans être reconnu.

LISETTE, *à part.* Que le ciel le conduise!

JEAN LENOIR. Sais-tu, citoyenne, que je risque gros pour t'obliger. Si on venait à découvrir toute cette manigance... (*Il se tâte le cou.*) Mais, c'est égal, il n'y a rien qu'on ne brave pour posséder l'objet de sa première passion... Est-ce heureux que tu soies revenue te fixer au pays depuis un an, et que je me soie trouvé encore disponible pour t'épouser?... Je sais bien que tu n'es pas prodigieusement folle de moi, mais ça viendra.

LISETTE, *soupirant.* Je l'espère, et cependant c'est vous qui aviez fait arrêter Cyprien.

JEAN LENOIR. Du tout! ce n'est pas moi; c'est le comité de salut public, dont je suis l'instrument passif et soumis, en ma qualité de municipal de ma commune. Il m'a expédié l'ordre de Paris, et j'ai obéi.. comme une machine... comme un automate... enfin comme doit le faire un brave et digne fonctionnaire... sous un gouvernement quelconque... Mais aussi, pourquoi ce diable de Cyprien a-t-il fait la bêtise d'offenser publiquement un représentant du peuple?... C'était bien la peine de quitter le pays pour ça!

LISETTE. Fatal voyage! S'il m'avait cru, il ne serait pas allé à Paris; mais il tenait à acquitter la dette sacrée qu'il avait contractée envers M. Dupré.. il avait travaillé avec tant de courage pour amasser ces six mille livres!

JEAN LENOIR. S'il avait été raisonnable, il ne serait pas revenu ici après l'imprudence qu'il avait commise.

LISETTE. Hélas! c'est pour moi; c'est pour me revoir... nous nous aimions tant! nous aurions pu être si heureux! Depuis un an le destin me l'avait rendu... Retirée dans ces lieux qui m'ont vu naître, loin des discordes civiles... près de l'objet de toutes mes affections, je me croyais enfin arrivée au terme de mes maux... et un seul jour a renversé toutes mes espérances, a détruit pour jamais tous mes rêves de bonheur... Ah! je suis bien à plaindre.

JEAN LENOIR, *s'essuyant les yeux.* Pauvre femme! elle me fend le cœur... Sois tranquille, ma petite Lisette, j'aurai bien soin de toi, je te rendrai bien heureuse! D'abord, tu me mèneras par le bout du nez... tu feras de moi tout ce que tu voudras... je t'obéirai aveuglément... comme au comité de salut public... oh! tu verras que je suis un bon mari.

LISETTE, *avec douceur.* Oui, Jean, oui, je sais que vous n'êtes pas méchant.

JEAN LENOIR. Méchant! au contraire... Vois-tu, en public, je fais la grosse voix, je crie bien fort... (*baissant la voix*) mais en secret je rends bien des petits services.

LISETTE. Oh! je n'oublierai jamais celui que vous venez de me rendre aujourd'hui... Sans vous, Cyprien était perdu.

JEAN LENOIR. Le fait est qu'une fois transféré à Paris, son affaire n'aurait pas été longue. Eh bien! vrai, ça me rend tout joyeux de l'avoir sauvé, ce pauvre garçon... Il me semble que cette bonne action-là doit porter bonheur à notre mariage... Mais ne parlons plus de ça : dans le tems où nous sommes, les murs ont des oreilles. (*Prenant Lisette par la main, et gaîment.*) Allons, ma petite femme, viens m'aider à mettre le couvert. (*Voyant Lisette qui reste immobile et pensive.*) Est-ce que ça t'ennuie? eh bien! ne te gêne pas... reste... je me charge de tout.. mais, laisse-moi, pour la peine, déposer sur ta belle main un baiser légitime... (*Il lui baise la main.*) Dieu! que c'est bon!.. (*A part.*) Allons, allons, elle s'y fera; le

repas va la mettre en gaîté... et ce soir...

(*Fredonnant.*)

Ton, ton, ton, ton, tontaine.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LISETTE, *seule.*

Mariée!... mariée à un autre!... oh! mon Dieu! Voilà le plus grand sacrifice que je pouvais lui faire!

AIR *d'Yelva.*

Ah! maintenant, en secret je déplore
Mon sort funeste et maudis cet hymen,
Mais par amour il me fallait encore
Trahir la foi promise à Cyprien.
C'est pour mon cœur une peine cruelle...
Je me souviens qu'en de plus heureux tems,
Je lui jurais d'être toujours fidèle...
Et c'est lui seul qui tient tous mes sermens.

(*Elle tombe accablée sur une chaise.*)

SCÈNE IV.

LISETTE, CYPRIEN, *vêtu en soldat de la république, et enveloppé dans un large manteau. Il paraît en dehors, sur le bord de la route, et s'avance avec précaution.*

CYPRIEN, *à part.* Non, je ne partirai pas sans la voir... et dût-il m'en coûter la vie, il faut absolument que je m'informe... (*Apercevant Lisette qui a le dos tourné.*) Justement, voilà quelqu'un...

(Il s'avance.)

LISETTE, *à part.* Pauvre Cyprien!... je ne te verrai donc plus!...

(Elle pleure.)

CYPRIEN, *à part.* Qu'entends-je!... cette voix... oui, c'est elle!... Lisette...

LISETTE, *se levant avec effroi.* Cyprien! encore dans ces lieux! Imprudent! n'es-tu pas prévenu du danger que tu cours?..

CYPRIEN. Et toi, as-tu pu penser que je m'éloignerais ainsi? non, tu me connais trop bien pour cela... Ecoute... je ne sais quelle main protectrice a veillé sur moi et m'a ouvert les portes de ma prison... mais, enfin, je suis libre.

LISETTE. Eh bien! pars... les momens sont précieux... tâche de gagner la frontière...

CYPRIEN. Oui, Lisette, oui, je partirai... mais avec toi.

LISETTE, *à part.* Grand Dieu!

CYPRIEN. Quittons notre pays... soyons proscrits... errans, qu'importe! si nous sommes ensemble... nous serons heureux partout!... et pour que rien ne puisse plus nous séparer, désormais... une fois là-bas, je t'épouserai...

LISETTE, *à part.* Quelle affreuse position!

CYPRIEN. Eh bien! tu ne me réponds pas... tu hésites... ah! Lisette.... Lisette!...

LISETTE. Mon Cyprien... si tu savais... mais, non... il vaut mieux que tu l'ignores... pars, je t'en conjure, fuis et ne m'interroge pas!...

CYPRIEN. Quelles étranges paroles!... tu me fais trembler!... mais pourquoi ces habits de fêtes? pourquoi ce bouquet blanc qui brille à ton corset?... tu détournes les yeux... O ciel! si c'était... mais, non... c'est impossible!... Lisette n'a pu me trahir à ce point?... Lisette ne peut appartenir à un autre!....

LISETTE. Cyprien... pardonne... il le fallait pour te sauver!

CYPRIEN, *anéanti.* Il est donc vrai!... (*Avec fureur.*) Et c'est encore pour me sauver!... toujours ce mot! mais ne me croyais-tu pas assez de courage pour supporter les coups du sort les plus terribles... après tous ceux que j'ai déjà bravés! me croyais-tu donc assez lâche, pour ne pas affronter le danger le plus grand, afin de te conserver à mon amour? Souviens-toi de ce tems où tu m'aimais et où tu jurais de me chérir éternellement... Insensé!... je te croyais... et tu m'as toujours trahi!

LISETTE. Ingrat!... m'accabler de reproches... me déchirer le cœur, quand c'est pour toi que je me suis toujours sacrifiée!... était-ce donc là le prix que tu réservais à mon amour!

CYPRIEN. Ton amour! ton amour!... mais il m'a été plus fatal que ta haine!.. il m'a rendu le plus malheureux des hommes!.. Qui donc te forçait à devenir parjure, lors qu'entourés de nos voisins, de nos amis, nous vivions au sein des plaisirs, libres, heureux et insoucians, dans cette petite chambre, où pour la première fois un autre obtint de toi, presque sous mes yeux, un gage de ta perfidie; et maintenant je te revois la femme d'un autre, et ne te retrouve que pour te perdre à jamais.

LISETTE. Et si, aujourd'hui, je n'avais pas eu la force d'accomplir ce dernier sacrifice, bientôt ta tête serait tombée comme celle de tant d'autres!

CYPRIEN. Eh bien! j'aurais mieux aimé mourir!

LISETTE. Et moi, plus calme, et non

moins aimante, j'ai préféré renoncer pour jamais au bonheur, et te sauver la vie.

CYPRIEN. Et qui donc pouvait en disposer dans ce village?

LISETTE. Ton ancien rival, Jean Lenoir, qui, maintenant, est le premier magistrat de cette commune... Il risquait de se compromettre en te rendant libre, et le don de ma main a pu seul le décider a ne pas remplir les ordres qu'il avait reçus de Paris... mais on peut venir, et si quelqu'un te reconnaissait, t'apercevait... il ne dépendrait plus de mon mari de te sauver encore... éloigne-toi.

CYPRIEN. Ton mari!... non, je ne m'éloignerai pas sans qu'il sache que ton cœur ne lui appartient pas... qu'il ne peut lui appartenir.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Je lui dirai : Que son malheur vous touche !
Lisette, hélas ! maudit cette union,
Devant la loi, lorsque sa bouche
Disait oui, son cœur disait non.
Elle peut, comme illégitime,
Vouloir que ce nœud soit rompu...
Le parjure est une vertu,
Lorsque le serment fut un crime.

(*Ici l'on aperçoit Jean Lenoir en dehors portant avec Bertrand et quelques hommes une grande table servie.*)

JEAN LENOIR. Par ici, par ici, vous autres!

LISETTE. Le voilà!... éloigne-toi, te dis-je.. Ciel! il n'est plus tems! mon sacrifice serait-il donc inutile! songe que rien ne peut me séparer de lui désormais.

CYPRIEN. Eh bien! que m'importe, qu'on me prenne, qu'on me tue!... je le désire maintenant.

LISETTE, *le priant avec instance et tombant presque à ses genoux.* Cyprien, je t'en supplie, je t'en conjure, ne te montre pas à leurs regards... consens à te rendre à la dernière prière de Lisette... les voilà! cache-toi... cache-toi... ah! derrière ces rideaux... (*Elle le pousse dans l'alcove et tire les rideaux sur lui.*) Je respire!

SCÈNE V.

CYPRIEN *caché dans l'alcove*, LISETTE, JEAN LENOIR, BERTRAND, TOUTE LA NOCE.

CHŒUR.

AIR : *Gai, gai, gai.*

Gai, gai, marions-nous,
Comme ont fait nos pères
Et mères.
Gai, gai, marions-nous,
N'vivons pas comme des hibous

BERTRAND.

A nos pèr's ce jeu plaisait...
Lorsqu'Adam fit ce beau rêve,
Et qu'il se rapprocha d'Ève,
C'est que l'serpent lui disait :
Gai, gai, marions-nous, etc.

JEAN LENOIR.

Même air.

Chaqu' mariag' me paraît beau,
Mais, ici, je vous l'atteste,
Il en est un que j'déteste,
C'est l'mariag' du vin et d'l'eau.

CHŒUR.

Gai, gai, etc.

JEAN LENOIR, *qui vient de disposer la table.* Allons, allons, à table... et qu'on boive ferme!... je ferai incarcérer le premier qui n'aura pas soif.

TOUS. A table! à table!...

(Ils s'asseyent.)

BERTRAND. Saperlotte! v'là un fameux dindon! un gigot, un pâté..... et des fruits qui vous ont une mine....... comment donc que tu fais pour avoir de si belles prunes de Monsïeur?

JEAN LENOIR. Hein!... qu'est-ce que j'entends-là?... si tu voulais bien dire des prunes de citoyen.

BERTRAND. C'est juste... depuis qu'on a débaptisé les hommes, les rues, les fruits et les légumes...

JEAN LENOIR. Silence, Horatius Coclès... nous ne sommes pas ici pour parler politique..... (*Tendant son verre.*) Verse-moi à boire, et fais-en autant à la citoyenne Spartacus.

BERTRAND. Ça lui fera peut-être revenir ses couleurs, car elle est fièrement pâle tout de même.

JEAN LENOIR. Ces diables de mariages, ça produit cet effet-là sur toutes les femmes... mais ça ne sera rien... demain elle n'y pensera plus...

(Cyprien entr'ouvre le rideau ; d'un geste Lisette le contient.)

AIR : *Je f'rai tant, tant, tant.*

T'souviens-tu qu'il y a six ans,
Ici notr' noce était prête ;
Je te dois, depuis ce tems,
Des intérêts, ma Lisette...
Je f'rai tant, tant, tant, tant, tant,
Que j'acquitterai ma dette,
Je f'rai tant, tant, tant, tant, tant,
Que d'moi tu seras content.

BERTRAND.

Même air.

Mais surtout n'oubliez pas
Que la France doit combattre ;
Nous avons besoin d'soldats,

Fait's en deux, puis trois, puis quatre ;
Fait's-en tant, tant, tant, tant, tant,
Que l'tambour venant à battre,
Fait's-en tant, tant, tant, tant, tant,
Qu'on en fasse un régiment.

CHŒUR.

Fait's-en, etc.

JEAN LENOIR. A propos de régiment, vous savez que les Prussiens sont entrés en Champagne?

TOUS. En Champagne!

JEAN LENOIR. C'est le maître d'école qui m'a appris cette nouvelle-là, et elle ne peut pas être fausse, car elle était hier annoncée tout au long dans le *Père Duchêne*.

LISETTE, *à part*. Ah! quelle idée... si je pouvais... essayons...

BERTRAND. Les Prussiens!... ah! c'est égal, j'espère bien qu'ils n'iront pas plus loin.

LISETTE. Sans doute, car tous les bons Français doivent se lever en masse pour aller les repousser.

JEAN LENOIR. Bravo! .. v'là qu'est parlé, citoyenne.

LISETTE, *avec intention et jetant de tems en tems un regard vers l'alcove où est caché Cyprien*. Et s'il y avait ici quelqu'un qui hésitât à se rendre à la frontière, quand rien ne doit plus le retenir au pays natal... dût-il quitter tout ce qu'il aime, tout ce qui l'attache à la vie, je lui dirais : La voix du cœur doit se taire devant la voix de la patrie... partez, la France est sur le point d'être avilie... souillée par l'étranger, et si vous devez mourir, c'est seulement au milieu des camps et sur un champ de bataille que votre mort peut être honorable.

JEAN LENOIR. Diable, comme elle harangue bien, ma femme!... Vrai, j'irais de ce pas m'engager soldat, si je n'étais pas municipal.... Attends, attends, citoyenne, puisque tu es si bien disposée, j'ai justement un petit recueil de chansons patriotiques que j'ai acheté l'autre jour... il est sur la planche de mon alcove, et je vais....

(Il va pour se lever.)

LISETTE, *à part*. Oh! ciel! il est perdu!.. (*Arrêtant Lenoir.*) C'est inutile, je me rappelle les couplets qu'on chante au théâtre Feydeau dans le *Siége de Lille*, et je peux vous les répéter.

LENOIR, *se rasseyant*. A la bonne heure... Va pour les couplets du *Siége de Lille*!... Attention, vous autres.... et vous ferez chorus.

LISETTE.

AIR *du Siége de Lille*.

L'amour dans le cœur d'un Français,
L'amour fait le bonheur suprême;
Tous les matins sont pleins d'attraits
Auprès de la beauté qu'il aime.

(*Avec intention et jetant les yeux du côté de Cyprien.*)

Mais au premier son du tambour.
Il sacrifie
A sa patrie,
Son bien, sa vie et son amour.

(*Cyprien entr'ouvre le rideau et reprend le chœur avec tout le monde.*)

TOUS.

Mais au premier son du tambour, etc.

LISETTE.

A s'acquitter de son devoir
Un bon Français trouve des charmes;
De son amante au désespoir,
Il est fier d'essuyer les larmes.

(*Ici elle s'arrête et regarde encore du côté de Cyprien.*)

JEAN LENOIR. Eh bien! tu pleures?...

LISETTE, *vivement*. Moi!... non!...

Mais au premier son du tambour, etc.

(*Cyprien vient prendre la main de Lisette, sans être aperçu des autres paysans et part pour rejoindre les volontaires..*)

TOUS.

Mais au premier son du tambour, etc.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente la place du village que l'on a vue au premier acte. Sur la maison à droite, on voit deux plaques en cuivre sur lesquelles on lit : Notaire royal. Sur la maison, à gauche, on lit en très-grosses lettres : Jean Leblanc, marchand de vin.

SCENE PREMIÈRE.

PROSPER, *seul*, *sortant de l'étude*.

Ce 17 août 1815.. sont comparus par-devant nous. (*Il jette le contrat et la plume.*) Non, je ne copierai pas ce contrat de mariage... Voir celle que j'aime s'unir à un autre... quand je suis sûr de posséder son cœur... Oh! si cette bonne Mme Lisette n'était pas morte!... l'avons-nous pleurée!... elle

connaissait notre amour et l'encourageait, elle eût empêché ce mariage; mais par malheur voilà bientôt un an qu'elle n'est plus de ce monde. Pauvre Lisette!... l'a-t-on regrettée dans le pays!... encore si Mlle Lise, sa fille, qui est tout le portrait de sa mère, et qui a maintenant dix-huit ans, avait assez d'ascendant sur l'esprit de son père pour le décider à m'accorder sa main.... mais non, il ne veut rien entendre. Ah! voilà Mlle Lise!...

SCENE II.

PROSPER, LISE, *sortant du cabaret.*

LISE. Comment, monsieur Prosper, vous n'êtes pas à votre étude?

PROSPER. Je n'ai pas eu le courage d'y rester... Votre père est là, avec mon patron et M. Bertrand, votre futur beau-père... ils conviennent des conditions de votre contrat de mariage.... et, comme on voulait me forcer de le rédiger, j'ai mieux aimé sortir.

LISE. En épouser un autre que vous!.. moi qui vous aime tant! mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir?

PROSPER. Et moi donc, tenez, j'aimerais mieux me brûler la cervelle que de vous voir appartenir au fils de M. Bertrand.... C'est votre faute aussi, mamzelle, si vous aviez tenu ferme quand votre père vous a parlé de ce mariage.

LISE. Dites donc que c'est vous qui en êtes cause, car enfin, si vous n'étiez pas toujours à lui parler politique.... à lui vanter Napoléon, lui qui est si royaliste, depuis que les Bourbons sont revenus et qu'on l'a fait maire de sa commune.... Comment allons-nous faire maintenant que je n'ai plus là ma pauvre mère pour me protéger et me défendre?

PROSPER. Votre mère... oh! il me semble que je l'aurais bien aimée... on dit qu'elle vous ressemblait tant!...

LISE. Oui, tout le monde assure que je suis son portrait vivant et qu'on m'aurait prise pour elle quand elle avait mon âge... mais je l'ai toujours trouvée bien plus jolie que moi, et avec ça si bonne, si tendre! ça n'est pas elle qui m'aurait forcée d'épouser le fils de ce Bertrand... Mais voilà mon père qui sort de chez votre notaire... il ne faut pas que nous ayons l'air de causer ensemble.

(*Elle fait semblant de ranger les verres qui sont sur la table; Prosper se retire un peu à l'écart.*)

SCENE III.

LES MÊMES, JEAN LENOIR *et* BERTRAND, *sortant de la maison du notaire.*

(Lenoir porte une large croix du lys à sa boutonnière et une cocarde blanche à son chapeau.)

LENOIR, *tenant un papier à la main et fredonnant.*

Vive Henri quatre, etc.

Ah! enfin voilà notre contrat bien en règle et demain nos enfans seront unis. (*Apercevant Lise.*) Eh bien! Lise, tu ne vas pas t'habiller pour la cérémonie?

LISE. Comment, mon père, c'est pour aujourd'hui!

LENOIR. Ton mariage à la mairie... et demain à l'église.

PROSPER. Qu'entends-je? (*S'approchant vivement.*) Parbleu, monsieur Leblanc, vous êtes bien pressé de faire le malheur de votre fille.

BERTRAND. Comment, comment, son malheur! en épousant mon fils Gogo?

LENOIR. Silence, Bertrand, ne compromettez pas ta dignité d'adjoint en répondant à ce jeune et impétueux sans-culotte.

PROSPER. Sans-culotte vous-même, entendez-vous?

LENOIR. Si vous dites un mot de plus, j'ajouterai terroriste... anarchiste. . clubiste et bonapartiste.

PROSPER. Tenez... vous n'êtes qu'une girouette!

LENOIR. Hein!.... je crois que vous m'insultez... Oh! je vous en prie, pas de mots à double entente!... Grâce à Dieu, je suis connu pour un bon royaliste... j'ai des certificats qui prouvent que j'ai émigré... des certificats de civisme... non, je veux dire de royalisme!...

BERTRAND, *bas à Lenoir.* Prends garde, tu t'embrouilles...

LISE. Allons, mon père, ne vous fâchez pas... M. Prosper a voulu plaisanter. (*A Prosper.*) Et vous, taisez-vous, vilain taquin!... Quand je vous dis que c'est votre mauvais caractère qui sera cause de notre malheur.

BERTRAND. Allons, allons, assez causé... je n'en vais prévenir mon fils Gogo... Toi, va te préparer ainsi que la mariée.

LENOIR. C'est cela... rentrez, mademoiselle. (*Il lui prend le bras, et jette sur Pros-

per un regard furieux.) Hum!... sans-culotte!.. (A part.) J'ai cassé ma bretelle.

(Il rentre avec Lise dans la maison.)

SCÈNE III.

PROSPER, *seul.*

Allons, voilà que mon mariage avec Mlle Lise est plus impossible que jamais!.. oh! ça ne sera pas, dussé-je me battre avec Gogo, avec M. Bertrand, avec M. Lenoir, avec tout le monde.. Me battre!.. quand je les tuerais tous, ça ne serait pas encore le bon moyen.. il faut en trouver un autre... voyons... cherchons...

(Il rentre à son étude et s'assied devant un bureau. On le voit à travers la fenêtre.)

SCÈNE IV.

PROSPER, *dans l'étude*, CYPRIEN, *en vieux militaire, chapeau à cornes, la croix d'honneur et une jambe de bois.*

CYPRIEN.

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Viv' la guerre!
Joyeux troupier,
C'est un métier
Qu'aux autres je préfère!
Oui, la guerre
Est un beau métier,
Quand on en r'vient sans se faire estropier.
Vieux fantassin, je n'suis plus très-ingambe
Sur l'champ d'bataille autrefois j'allais mieux.
J'viens d'faire pourtant cinq lieues avec un'jambe
Si j'calcul' bien, c'est comm' dix avec deux.

Viv' la guerre, etc.

(*Il regarde autour de lui.*)

Ah! me voilà donc dans le village que je n'ai pas revu depuis vingt-trois ans.. en entrant, le cœur me battait presque comme le soir où j'en suis parti pour aller rosser les Prussiens... c'est que, dans ce tems-là, je laissais ici un bien que je n'aurais pas voulu perdre... même au prix de ma vie!

AIR : *Te souviens-tu, Marie.*

Il m'en souvient, Lisette,
Me fit beaucoup souffrir...
Et pourtant je regrette
Ses maux qui font plaisir.
Si j'ai bonne mémoire,
Je pleurais nuit et jour.
Mais soudain la victoire
Sut me plaire à son tour;
Sans l'amour de la gloire,
Je serais mort d'amour.

Même air.

Quand je quittai Lisette,
J'arrivai dans les camps,
L'amitié fut parfaite
Avec les bons enfans,
Aimant à la folie,
Les lauriers, le tambour,
Maintenant je m'écrie
Et la nuit et le jour:
Amour de la patrie,
Et jamais d'autre amour.

Et cependant, malgré tous ces beaux projets-là, mon cœur est toujours resté fidèle à son chef de file... Le souvenir de Lisette me suivait partout! c'était comme l'aigle de mon drapeau.. je ne le perdais jamais de vue... toujours prêt à mourir pour lui... Mais, si je m'oriente bien, ça doit être ici la place où logeait ce diable de Jean Lenoir, le cabaretier, et qui doit être maintenant l'heureux époux de... Hum! ce nom-là fait mal à prononcer... voilà encore son cabaret... (*Il lit.*) « Jean Leblanc. » Ce n'est pas ça... diable! il paraît qu'il a vendu son fonds... est-ce qu'ils auraient quitté le pays?.. il faut que je m'en informe... mais je ne vois personne à qui demander... (*Apercevant Prosper à la fenêtre.*) Voilà un jeune homme... Eh! dites donc, l'ami...

PROSPER. Plaît-il, monsieur?...

CYPRIEN. Venez un peu ici... (*Prosper entre.*) Vous êtes de ce village... moi, voilà vingt-trois ans que j'en suis parti... et j'aurais quelques renseignemens à vous demander sur un certain Jean Lenoir.

PROSPER. Jean Lenoir... vous êtes devant sa porte.

AIR : *Tenez, moi, je suis sans malice.*

Son cabaret est sur la place,
On l'aperçoit lorsque l'on passe.

CYPRIEN, *à part.*

C'est toujours là... bon, j'ai l'espoir,
O Lisette, de te revoir.

PROSPER.

Mais en lui, depuis votre absence,
Vous trouv'rez du chang'ment, je pense.

CYPRIEN, *montrant le nom écrit sur le cabaret.*

Oui, d'après son nom l'on comprend
Qu'il a changé du noir au blanc.

PROSPER. Monsieur est militaire, à ce qu'il paraît?

CYPRIEN. Oui, capitaine en retraite, pour cause d'une jambe de moins qui, après la bataille de Waterloo, à manqué à l'appel.... et je reviens dans ce village de Bourgogne où j'ai laissé quelques anciens amis, auprès desquels je veux manger le revenu de ma petite pension, et les deux cent cinquante francs de ma croix d'honneur.... Avec ça, on n'a pas de quoi rouler carrosse, mais on peut encore obliger de tems en tems quelque vieux soldat qui n'a pas de quoi fumer

sa pipe, ou boire un petit verre... il ne faut pas être égoïste.

PROSPER. Une pension et la croix !.... vous êtes bienheureux !

CYPRIEN, *frappant sur sa jambe.* Merci!.. si vous appelez cela un bonheur....

PROSPER. Oh ! c'est que moi, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.... quand on voit celle qu'on adore et dont on est aimé, sur le point d'être mariée à un autre!...

CYPRIEN. Celle qu'on adore.... mariée à un autre! Oui, oui, je connais ça.... le fait est que c'est vexant, saperjeu !.... mais cependant, quand on ne peut pas l'empêcher.

PROSPER. Tout ça est possible, mais si on me refuse celle que j'aime.... plutôt que de la voir appartenir à un autre... je l'enlève.... je l'emmène loin d'ici... au diable.... je ne sais où.... je l'épouse de force ou de bonne volonté.... et ce sera de bonne volonté, parce que je la connais... elle fera tout ce que je voudrai !

CYPRIEN. Allons, du calme, conscrit, et avant de vous enflammer... donnez-moi es renseignemens dont j'ai besoin... parez-moi de M. Leblanc....

PROSPER. Il faut que vous sachiez d'abord que sa femme...

UNE VOIX, *chez le notaire.* Prosper!. Prosper!...

PROSPER. Pardon, monsieur, mon patron m'appelle...

CYPRIEN. Que le diable l'emporte !.... (*Reconduisant Prosper.*) Allez, jeune homme, mais si vous avez un moment de libre, venez me retrouver, je vous montrerai la charge en douze tems, et morbleu! avec ça et du cœur, on fait le tour de l'Europe.

SCENE V.

CYPRIEN, *seul.*

Il est gentil, ce petit blanc-bec, il me rappelle mon jeune tems.... quand j'étais amoureux de Lisette.... Je vais donc la revoir... sans doute elle est encore bonne et jolie... Cependant, elle doit être un peu chiffonnée... si j'en juge d'après moi... Il est vrai qu'elle n'a pas fait la guerre.... N'importe, belle ou laide, je sens que je donnerais encore ma vie pour elle.... Asseyons-nous en dehors de son cabaret... et demandons une bouteille de vin... cela me fournira l'occasion de prendre quelques renseignemens. Milz'yeux !... je sens mon cœur qui bat la générale...Allons, allons, du courage! (*Il s'assied devant une table et appelle.*) Holà! eh! garçon !... la fille!..

(Il frappe avec sa canne.)

SCÈNE VI.

CYPRIEN, LISE, *accourant.*

LISE. Voilà ! voilà !... on y va! qu'est-ce que demande monsieur le militaire?

CYPRIEN. Je demande... (*La regardant.*) O ciel !... en croirai-je mes yeux !...

LISE, *reculant.* Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça?

CYPRIEN. Ces traits !... ce son de voix! cette tournure!... c'est elle !...

LISE. Certainement que c'est moi.

CYPRIEN. Oh ! non, non... c'est impossible !... Lisette ne peut être si jeune, si fraîche...

LISE. Lisette.... qui vous a dit mon nom ?

CYPRIEN. Son nom!... il ne manquait plus que ça pour compléter l'illusion.... Est-ce que je fais un songe ? est-ce que j'ai dormi pendant vingt-trois ans.

(*Avec feu.*)

AIR : *Lisette, dont l'empire.*

Voilà bien sa figure,
Voilà ses traits piquans,
Sa grâce et sa tournure,
Et ses yeux de vingt ans!
Ma foi! si c'est un rêve,
Qui me r'trac' le passé,
Que gaîment il s'achève,
Comme il a commencé!
Lisette, ma Lisette,
C'est toi
Que je revoi!
Pour qu'l'erreur soit complète
Ma p'tit' Lisette,
Vite embrasse-moi.

(*Il va pour l'embrasser.*)

LISETTE, *reculant.* Voulez-vous bien finir?

CYPRIEN.

Même air.

Eh quoi ! jeune fillette,
Un baiser te fait peur?
Tu n'es donc pas Lisette,
Adieu, ma douce erreur!
Pourtant v'là son image,
Moi, qui ris des amans,
J'sens mon cœur, à mon âge,
Qui bat comme à vingt ans.
Lisette, ma grisette,
Si c'est toi,
Que je r'voi,
N'attends pas, ma Lisette,
Que j'te répète,
Vite embrasse-moi.

LISE. Ah ça! qu'avez-vous donc à me

chanter tout ça !... je ne vous ai jamais vu, moi !

CYPRIEN. Il est donc vrai !... ce n'est pas elle !... mais vous m'expliquerez ce mystère, jeune fille... C'était bien ici, pourtant, que je devais retrouver Lisette Durand....

LISE. Lisette Durand.... c'est le nom de ma mère.

CYPRIEN. De votre mère... la femme de Jean Lenoir ?

LISE. Aujourd'hui Jean Leblanc.

CYPRIEN. Et c'est bien ici qu'elle demeure ?

LISE. Oui, c'est bien ici qu'elle demeurait.... mais depuis un an...

CYPRIEN. Eh bien ! depuis un an ?...

LISE, *tristement*. Elle n'est plus avec nous... c'est là-bas, au bout du village... auprès de l'église... Vous savez... où il a une croix.

CYPRIEN. Quoi ! elle serait...

LISE. Morte !...

CYPRIEN. Morte !...

LISE. Nous l'avons bien pleurée... moi surtout !... Elle était si bonne !... elle m'aimait tant !... Aussi, tous les jours, je vais m'agenouiller devant son dernier asile, pour prier le ciel de lui donner là-haut un bonheur qu'elle n'a jamais pu trouver ici-bas... car, tant que ma pauvre mère a vécu, elle a conservé un chagrin secret... dont je ne puis encore comprendre le motif.

CYPRIEN, *à part*. Pauvre Lisette ! moi je le comprends.

AIR *de l'Angélus*

Je ne la verrai plus, hélas !
Adieu, ma dernière espérance !
Ah ! loin d'elle dans les combats,
J'aurais dû mourir pour la France !

(*Prenant la main de Lise.*)

Chaque soir, avec vous, je veux,
Sur sa tombe, en ami fidèle,
M'agenouiller... car c'est nous deux
Qui devons prier Dieu pour elle.

LISE, *troublée*. Vous l'avez donc aimée aussi, vous ?

CYPRIEN. Oh ! oui, morbleu ! Personne, je crois, ne l'a jamais tant aimée que moi.

LISE. Mais qui donc êtes-vous ?

CYPRIEN. Son meilleur ami ; car je lui dus autrefois la liberté, l'honneur et la vie.

LISE. Oh ! cela ne m'étonne pas ; elle était si obligeante, si généreuse !

CYPRIEN, *à part*. Oui... trop peut-être ! Mais, silence, Cyprien... sa mémoire doit rester pure, comme le fut son cœur !.. Et dire que jamais je ne pourrai la revoir !... qu'elle n'existe plus !

LISE, *s'approchant de lui avec intérêt*. Eh bien ! qu'avez-vous donc ? vous pleurez ?

CYPRIEN, *essuyant ses larmes* Mais, non... je la reverrai... elle existe encore ; car la voilà telle qu'elle était à vingt ans, telle que je la vis autrefois, quand, par ordre de ma vieille tante, je traversais ce village pour aller me faire bénédictin.... (*Lise fait un mouvement.*) Oui, mon enfant, sans elle je serais curé ; je ferais des sermons, je chanterais matines, au lieu de chanter des refrains de soldats... Mais ne parlons plus de ça... Tout ce que je vous demande, à vous, jeune fille, c'est de m'accorder un peu de l'amitié que votre mère eut pour moi.

LISE. Oh ! je vous le promets ; car je ne sais... mais ce que vous m'avez dit sur ma mère... ces larmes que j'ai vu couler de vos yeux... tout ça a déjà fait naître dans mon cœur cette confiance, cette amitié que vous me demandez.

CYPRIEN. Merci ; ça me fait plaisir... parce que, maintenant, je n'ai plus que vous à aimer... Je me figurerai que c'est Lisette, et cette illusion-là me donnera quelques beaux jours de plus... Vous lui ressemblez tant !

LISE. C'est vrai que maman me répétait toujours que je lui ressemblais sous tous les rapports, et je crois qu'elle avait raison.

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

On me dit légère et coquette ;
C'est possibl', je l'suis un p'tit brin...
Mais j'prends souvent sur ma toilette,
Pour rendr' service à mon prochain.
J'pay' l'école à la p'tit Fanchette,
L'tabac du père Mathurin,
Et j'mèn' prom'ner la vieill' Babette.

CYPRIEN, *attendri*.

Voilà bien, voilà bien le cœur de Lisette.

LISE.

Même air.

J'aime quelqu'un... c'est êtr' coupable...
Mais pour moi l'amour est sacré.
Si l'on m'le refus', je suis capable
De l'épouser, bon gré, mal gré !
Que l'malheur menace sa tête,
On verra si je m'dévoûrai...
A mourir pour lui je suis prête.

CYPRIEN, *l'embrassant*.

Voilà bien (*bis*) l'amour de Lisette..

Vous aimez quelqu'un, dites-vous... Attendez donc... n'est-ce pas un petit jeune homme qui demeure là ?

LISE. Justement, monsieur ! Bon, aimable, brave, mauvaise tête... très-joli

garçon, et bonapartiste comme un enragé, ce qui fait que mon père, qui vient de se faire royaliste, il y un an, veut me donner à un autre que je déteste!

CYPRIEN. C'est ça même; je connais l'histoire... Mais soyez tranquille et ayez confiance dans votre vieil ami.

LISE. J'entends du bruit; c'est mon futur... On vient me chercher pour la signature du contrat.

CYPRIEN. En ce cas-là, entrez un moment avec moi chez le notaire.

LISE. Comment, monsieur, vous voulez?...

CYPRIEN. Chut!... songez que je suis votre guidon, votre capitaine, et que vous devez m'obéir!

AIR : *Gai, musiciens.*

Vite, avec moi venez dans son étude,
Allons trouver vot' petit amoureux..
D'la confiance et plus d'inquiétude;
J'espèr' bientôt vous unir tous les deux.

(*A part.*)

J't'avais promis, ô ma pauvre Lisette!
Mais je n'ai pu te donner le bonheur.
Sur ton enfant j'acquitterai ma dette..
Du haut des cieux tu verras qu'j'ai d'l'honneur.

ENSEMBLE.

Vite, avec moi, etc.

LISE.

Puisqu'il le faut, je vais dans son étude.
Avec plaisir rejoindr' mon amoureux.
D'puis qu'vous êt's là, j'ai moins d'inquiétude,
Ah! puissiez-vous nous unir tous les deux!

(*Elle entre dans la maison du notaire avec Cyprien.*)

SCENE VII.

LENOIR, BERTRAND, GOGO, PAYSANS, PAYSANNES, *en toilette et avec des bouquets ; un peu après,* CYPRIEN.

(Plusieurs paysans s'approchent du cabaret et appellent)

LES PAYSANS. Monsieur le maire!..... monsieur le maire!...

JEAN LENOIR, *entrant suivi de Bertrand.* Me voilà! me voilà... ne vous impatientez pas... Voyons, tout le monde est-il là? (*Il passe les paysans en revue.*) Très-bien.

CYPRIEN, *à part en entrant.* Le voilà! c'est drôle... il n'est pas changé... toujours aussi laid! (*L'arrêtant au moment où il va pour entrer chez lui.*) Un instant, municipal!

JEAN LENOIR. Qu'appelez-vous municipal?... Si vous vouliez bien dire M. le maire...

CYPRIEN. Eh bien! donc, monsieur Jean Lenoir?

JEAN LENOIR. Monsieur, je ne m'appelle pas Lenoir.

CYPRIEN. Alors, monsieur Lerouge....

JEAN LENOIR. Je ne m'appelle pas Lerouge, je me nomme Leblanc, je suis le maire Leblanc.

CYPRIEN. Lenoir, Lerouge, Leblanc... voilà de quoi faire un nom tricolore.

JEAN LENOIR. Tricolore! mon cher monsieur, vous m'avez l'air d'un vieux grognard... d'un de ces enragés qui ont servi sous l'autre... Enfin, n'importe, je daigne vous écouter.

CYPRIEN. Tenez, voilà une lettre pour vous, lisez-la, et ensuite nous causerons.

JEAN LENOIR, *prenant la lettre.* Une lettre pour moi... Que vois-je?.. c'est l'écriture de ma fille.

(Lisant.)

« Mon cher papa, vous voulez me faire » épouser un homme que je n'aime pas, » un espèce d'imbécille, de nigaud... » Qu'est-ce à dire?

BERTRAND. Un nigaud... Gogo!

CYPRIEN. C'est écrit: continuez.

JEAN LENOIR, *lisant.* « Mon cœur ap» partient à un autre qui mérite mon » amour... Il m'a proposé de m'enlever. »

TOUS. De l'enlever!

CYPRIEN. C'est encore écrit: continuez toujours.

JEAN LENOIR. « J'ai accepté, et je pars » à l'instant même avec M. Prosper. Vo» tre fille respectueuse et soumise. » Qu'ai-je lu?.. Et vous croyez que je souffrirai... Vite, qu'on aille chercher le garde champêtre, les gendarmes, le procureur du roi, tout le bataclan, et qu'on poursuive les fugitifs sur toutes les routes... Moi, je vais ceindre mon écharpe, et je saurai prouver aujourd'hui que je suis père et maire!

(Pendant le chœur suivant il rentre et ressort un instant après.)

CHŒUR.

AIR *du Maçon.*

Ah! grand Dieu! pour le village
Quel terrible événement!
Le jour de son mariage
S'enfuir avec son amant!
Courons après la volage
Ramn'nons-la promptement.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

CYPRIEN, *puis* JEAN LENOIR.

CYPRIEN. C'est ça ; courez après la fugitive : vous serez bien malins si vous l'attrapez.

JEAN LENOIR, *sortant de la maison, revêtu d'une écharpe tricolore*. Voilà l'autorité en tenue légale... Maintenant nous allons voir... (*Il va pour sortir; Cyprien l'arrête par son écharpe.*) Ah! mon Dieu! quelle erreur!... dans mon trouble, dans ma précipitation... Courons vite cacher cet emblème séditieux.

CYPRIEN, *le retenant*. Ce n'est pas la peine : ça pourra vous servir plus tard.

JEAN LENOIR, *arrachant l'écharpe et la jetant dans la chambre*. Monsieur...

CYPRIEN. Allons, allons, remettez-vous ; car voilà le moment que j'attendais pour causer avec vous tranquillement.

JEAN LENOIR. Causer! quand ma fille est en fuite!... quand...

(Il va pour sortir.)

CYPRIEN, *l'arrêtant*. C'est justement pour vous parler d'elle que je suis là... Voyons, Jean, la main sur la conscience, vous aimez votre fille, pas vrai?

JEAN LENOIR, *attendri*. Si je l'aime!... Oui, monsieur; et c'est surtout dans des momens comme ça qu'on sait...

CYPRIEN. Je vous crois; car il faudrait avoir un mauvais cœur pour ne pas aimer une fille comme la vôtre... et je sais que si vous avez été ambitieux et girouette, vous n'êtes pourtant pas un méchant homme.,. Aussi, je venais vous dire que je pourrais peut-être vous rendre votre fille...

JEAN LENOIR. Me rendre ma fille!... Ah! parlez : je vous ferai avoir tout ce que vous voudrez; une place, un débit de tabac... un bureau de papier timbré..

CYPRIEN. Merci! je ne tiens pas aux honneurs : tout ce que je vous demande, c'est une promesse.

JEAN LENOIR. Laquelle?

CYPRIEN. Celle de faire le bonheur de votre fille, en l'unissant à celui qu'elle aime.

JEAN LENOIR. Comment!... un séducteur!... un drôle qui se permet d'inspirer de l'amour à une jeune personne sans expérience... qui ose l'enlever de la maison paternelle!... ça ne s'est jamais vu.

CYPRIEN. Allons donc!... vous n'avez pas de mémoire... et tenez... je pourrais, à propos de ça, vous rappeler certaine aventure qui date, je crois, de l'année 1786...

JEAN LENOIR, *comme frappé d'un souvenir*. Hein! 1786.

CYPRIEN. Il y avait dans ce village une jeune fille, jolie, tendre et bonne.,... comme Lise...

JEAN LENOIR, *attendri*. Oui, oui, je m'en souviens.

CYPRIEN. On voulait aussi la marier à un homme qu'elle n'aimait pas.

JEAN LENOIR, *étonné*. Comment pouvez-vous savoir ça?

CYPRIEN. Quand survint au village un jeune garçon, un peu simple, un peu naïf... qu'elle aima et qui fut préféré à l'autre... si bien qu'elle s'enfuit avec lui, le jour même de son mariage, et au moment où elle allait recevoir le prix de vertu.

JEAN LENOIR. Tout cela n'est que trop vrai ; mais, ce que vous ignorez sans doute, c'est que cet amant infortuné... cet homme respectable, abandonné pour un inconnu... pour un blanc-bec...

CYPRIEN. C'était vous!

JEAN LENOIR. Comment, vous savez encore...

CYPRIEN. Corbleu!.... j'en sais bien d'autres... puisque cet inconnu... ce blanc-bec...

JEAN LENOIR. Eh bien?

CYPRIEN. C'était moi!

JEAN LENOIR. *très-étonné*. Vous! pas possible! vous seriez ce petit jeune homme?

CYPRIEN. Devenu vieux grognard..... comme vous disiez tout-à-l'heure..... et votre fille a fait comme sa mère.

JEAN LENOIR. Oui, j'aurais dû prévoir... oui, la force du sang.

CYPRIEN. Vous auriez dû songer qu'à vingt ans il faut qu'une femme aime et qu'elle soit aimée.

JEAN LENOIR, *pleurant à chaudes larmes*. Vous avez raison... Tenez, je suis ce que j'ai toujours été...

CYPRIEN. Un ambitieux!

JEAN LENOIR, *pleurant toujours*. Un imbécille!

CYPRIEN. Un entêté!

JEAN LENOIR, *pleurant encore plus fort*. Un mauvais père!..... et pourtant j'aime ma fille... oui, je l'aime... et maintenant qu'elle me quitte, qu'elle m'abandonne... je sens que je lui pardonnerais, que je l'embrasserais... parce que tout ce qui est arrivé... c'est ma faute, voyez-vous... je m'en voudrai toujours!...

(Il sanglotte. En ce moment Lise et Propér entrent doucement en scène.)

AIR : *Eh! non, non. non.*

Elle a fui ma maison
Pour une autre retraite

CYPRIEN.

Puisqu'elle a son pardon
Maint'nant la paix est faite
Eh ! zon, zon, zon,
Vite embrassez Lisette
Eh ! zon, zon, zon,
Et mariez Lison.

Ma fille ! comment, c'est toi, tu n'étais donc pas partie ?

LISE. Je n'ai pas bougé de là.

JEAN LENOIR. Ah !.. je commence à comprendre, vous avez voulu rire à mes dépens... vous vous êtes moqué de moi...

CYPRIEN. Un peu...

JEAN LENOIR, *s'animant*. Et vous avez employé la ruse pour m'escamoter un consentement...

CYPRIEN, *fronçant le sourcil*. Eh bien ?

JEAN LENOIR. Que je me fais un vrai plaisir de ratifier..... Mais, j'entends toute la noce... vous allez voir si j'ai du caractère.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BERTRAND, *suivi des paysans armés de faux, de fourches, etc.*

JEAN LENOIR. Assez... assez, je suis touché de votre zèle... mais les fugitifs sont retrouvés... Il n'y a rien de changé au contrat.

LISE. Que le nom du futur qui s'appellera Prosper au lieu de s'appeler Gogo.

BERTRAND. Par exemple !

JEAN LENOIR. Ne te fâche pas, mon ami Bertrand, je t'expliquerai tout... et puis, d'ailleurs, j'ai donné ma parole, et tu sais que quand j'ai pris un parti..... je ne change jamais.

CYPRIEN. Il est toujours le même... (*Prenant Lise par la main.*) Ah ça ! mon enfant, je vous recommande de bien aimer votre mari.

LISE. Soyez tranquille... je ne l'aime que trop.

CYPRIEN. Aimez-le assez... ça suffit... trop rend quelquefois infidèle...

LISE. Moi, infidèle !... jamais !

CYPRIEN, *à part*. Lisette m'en disait autant !... pauvre Prosper !

LISE *au public*.

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

Vous avez tous connu ma mère,
Partout on la chante aujourd'hui;
C'est Béranger qui fut son père,
Ce nom-là doit m'servir d'appui.
Par égard pour notre poète
Ah ! daignez m'accueillir aussi!
En m'traitant comm'la chansonnette
Adoptez (*bis*) la fill'de Lisette.

FIN.

NOTA.

Les directeurs de province qui trouveraient la pièce trop embarrassante en cinq actes, pourraient la jouer en *trois actes* seulement; alors on passerait les deuxième et troisième actes en faisant les changemens suivans:

SCENE III.

(Du quatrième tableau.)

LISETTE, *seule.*

Mariée! Mariée à un autre!.. Oh! mon Dieu! voilà le plus grand sacrifice que je pouvais lui faire... mais tâchons d'oublier mes tourmens!

AIR *du Pré aux Clercs.*

J'ai vu la richesse
Briller à mes yeux,
Un peu de tendresse
Me charmait bien mieux.
Pour toujours la sienne
Dut m'appartenir,
Ah! charmons ma peine
Par le souvenir!

Puis à la scène quatrième, après les mots, *libres, heureux et insoucians,* Cyprien ajoute *dans notre mansarde..*

AIR: *Eh! non, non, non,*
Vous n'êtes plus Lisette.

Certain soir, en rentrant,
Je vis, de la chambrette,
Un officier galant
S'évader en cachette.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette;
Eh! non, non, non.
Ne portez plus ce nom.

LISETTE. Ton sort, ta liberté étaient menacés; tu allais être arraché à ma tendresse; un baiser seul pouvait te préserver du danger et mériter ta grâce... et je ne cessais pas d'être pure... Ah! quelle femme à ma place eût refusé de l'obtenir à ce prix!

CYPRIEN. Mais plus tard, quand le hasard me fit vous retrouver chez M. Dupré, le riche fermier-général?

Même air.

Ah! c'était encor vous,
Vous, en riche toilette,
Vous avec des bijoux,
Vous avec une aigrette...
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette;
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

LISETTE. Ton honneur m'était si précieux! tu l'avais compromis par une imprudence, en jouant une somme de six mille francs, que M. Dupré t'avait confiée, quand il était procureur et que tu travaillais chez lui.

CYPRIEN, *avec chaleur.* Je la lui ai remboursée depuis...

LISETTE. Oh! je le sais...

CYPRIEN. Mais maintenant?

LISETTE. Maintenant... si je n'avais eu la force d'accomplir ce dernier sacrifice...

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



AURÉLIE,

OU

LES TROIS PASSIONS,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par M. Dumersan,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-ANTOINE, LE 29 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
BELFONT, négociant...	M. OMER.	LE BARON D'EFFEMBERG....	M. PERRIN.
AURÉLIE, sa femme....	Mlle I. FIERVILLE.	DELACROIX, ex-procureur du roi..	M. FOURNIER.
EUGÉNIE, sœur d'Aurélie.	Mlle CLÉMENCE.	SIMON, garçon de caisse.	M. EUGENE.
ERNEST, fils du correspondant de Belfond........	M. DERMY.	JULIEN, domestique (en redingote de livrée.)...	M. SAINT-SAENS.
Mme S.-LÉON, veuve coquette..............	Mlle Zoé. Mme BLIGNY.	UN INCONNU..........	M. BRAUX.
		UN DOMESTIQUE.....	M.

AURÉLIE est un premier rôle; Mme SAINT-LÉON doit être jouée par la soubrette; EUGÉNIE est une ingénue. BELFONT est un jeune premier fort: c'est le premier rôle qui doit jouer le baron d'EFFEMBERG; DELACROIX est un premier comique; ERNEST, un second amoureux; JULIEN, un second comique, et Simon un grime; le rôle de l'INCONNU doit être joué par le troisième rôle, avec beaucoup de tenue.—Les personnages sont en tête de chaque scène comme ils doivent être placés sur le théâtre.

La scène est à Paris; au premier et au troisième actes, chez Belfont, au deuxième, chez madame de Martigny; au quatrième, dans une mansarde habitée par Aurélie.)



ACTE PREMIER.

Un salon simple.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, JULIEN.

JULIEN, *à la cantonnade*. Oui, monsieur, j'y cours, et je vais vous envoyer Simon. Ah! justement le voici. Simon, M. Belfont vous demande.

SIMON. Où allez-vous donc, Julien?

JULIEN. Demander des chevaux de poste, monsieur part pour Bordeaux.

SIMON. Ah! oui, il a reçu hier une lettre, j'ai peur qu'il n'y ait sur jeu quelque mauvaise affaire.

JULIEN. Bah! contez-moi donc ça.

SIMON. Il paraît que M. Delmare fait

faillite! M. Belfont a des sommes considérables dans sa maison... ils sont associés, et vous sentez que la ruine de l'un entraînerait celle de l'autre.

JULIEN. Je n'entends pas les affaires. Je n'ai jamais servi chez des gens de commerce.

SIMON. Moi, je m'y connais, voilà vingt ans que je suis garçon de caisse.

JULIEN. Par exemple, j'ai été chez un agent de change, quel genre en comparaison d'ici: il a fait deux fois banqueroute de plusieurs millions. Ah! c'était une bien bonne maison.

SIMON. Vraiment?...

JULIEN. Parlez-moi, pour les domestiques, d'une maison où il n'y a pas d'ordre! ils y sont comme le poisson dans l'eau; mais ici, il n'y a pas de plaisir!...

SIMON. M. Belfont est la probité même.

JULIEN. Oui, mais il ne taille pas dans le grand. Il n'a qu'un cabriolet, aussi ça n'a pas l'air de flatter madame. Elle est vexée, quand elle va en société, d'être obligée de m'envoyer chercher une Citadine ou un Delta: et moi... croyez-vous que ça ne m'humilie pas de monter derrière une voiture de louage?

SIMON. De cette manière-là, M. Belfont finira par faire une bonne maison.

JULIEN. Si madame ne la défait pas.

SIMON. Comment donc?...

JULIEN. Il ne faut pas dire du mal de ses maîtres; aussi c'est entre nous: mais madame n'est pas aussi économe que monsieur... et...

SIMON. Je vous préviens que je n'aime pas la médisance... mais je suis bien curieux de savoir ça, contez-moi donc...

JULIEN. Chut! voilà monsieur! je cours à la poste.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BELFONT, *en redingote de voyage*, SIMON.

BELFONT, *tenant des papiers et un portefeuille.* Eh bien! Simon, je vous ai fait dire de passer dans mon cabinet... voilà des traites qu'il faut aller changer en billets de banque.

SIMON. Oui monsieur.

BELFONT. Et dépêchez-vous, il faut que je parte à midi.

SIMON. Oui, monsieur! (*Il parcourt les papiers.*) Cent mille francs!... (*A part.*) Cela peut faire face à la banqueroute de Bordeaux.

BELFONT. Allez donc.

SIMON. Je suis parti, monsieur.

(Il sort.)

SCENE III.

BELFONT.

BELFONT. Quelle infamie!... Delmare, un ami, abuser ainsi de ma confiance... j'espère encore que nous pourrons prendre des arrangemens: ma maison commençait à prendre consistance; cet établissement que j'avais formé avec peu de fonds et que j'avais agrandi à force de soins, de travaux et de persévérance, allait me récompenser de mes peines; il faut que cette faillite renverse en un instant tout l'édifice de ma fortune. Mettons en sûreté celle de ma belle-sœur, de cette chère Eugénie, que ma femme et moi regardons comme notre enfant. La voici: cachons mon inquiétude.

SCENE IV.

EUGÉNIE, BELFONT.

EUGÉNIE. Bonjour, mon frère.

BELFONT. Bonjour Eugénie!... eh bien. tu dois être bien fatiguée ce matin.

EUGÉNIE. Non, mon frère.

BELFONT. Cependant, à ce bal, chez Mme de Nangis, est-ce que tu n'as pas beaucoup dansé ainsi que ta sœur?

EUGÉNIE. Je n'ai pas manqué une contredanse, mais c'est tout au plus si ma sœur en a dansé deux ou trois, on venait toujours la chercher pour la bouillotte: mais je crois que le jeu ne l'a pas beaucoup amusée, car, en nous allant, elle était d'une humeur!...

BELFONT. Elle aura fait quelque perte... tant mieux, cela fait qu'elle ne prendra pas goût au jeu. Ma femme a sa pension que je lui paie exactement; et, si elle a ce mois-ci quelque fantaisie, il faudra qu'elle attende le paiement prochain, ce sont là de grandes contrariétés pour une jeune femme; tu dois savoir cela, Eugénie, quand tu as bien envie d'un chapeau, d'une robe à la mode, ou d'un joli bijou, et qu'il faut attendre...

EUGÉNIE. Mon frère, je ne suis pas encore coquette.

BELFONT. Cela viendra... chaque âge a sa passion. Au tien, on plaît sans y son-

ger, on aime de bonne foi, et je suis sûr que toutes tes pensées sont pour ce cher Ernest qui, dans peu, sera ton heureux époux.

EUGÉNIE. J'aime bien Ernest; élevés ensemble depuis l'enfance, c'est une habitude que je ne pouvais m'empêcher de prendre.

BELFONT. Puisse-t-elle durer toute la vie! Ernest est sage, laborieux, plein de talent. Toi, ma chère Eugénie, tu auras une riche dot, je ne puis la mieux placer que dans ses mains. Ernest la fera valoir par son travail. Cet hymen surprendra peut-être le monde, les gens qui font du mariage une spéculation, qui basent une union sur le rapport des fortunes, et non sur celui des sentimens: je vois les choses avec plus de prudence, tu n'as pas besoin que ton époux soit riche; mais tu as besoin de confier ta vie à un homme dont le cœur réponde au tien, dont l'ame soit noble et généreuse, et qui entoure ton avenir de considération et de bonheur!...

EUGÉNIE. Je pense comme vous, mon frère.

BELFONT. Je suis pour les mariages d'inclination: j'en ai fait un quand j'ai épousé ta sœur: depuis ce tems, elle a fait ainsi que toi un héritage considérable; elle est maintenant riche par elle-même, j'en suis heureux parce que j'avais cru remarquer qu'il lui était pénible de tenir son bien de son époux.

EUGÉNIE. Ne croyez pas cela, mon frère. Qu'importe de quel côté vient la fortune! on ne peut la désirer que pour rendre riche celui qu'on aime, cela doit être un si grand plaisir!

BELFONT. Puisses-tu penser toujours de même... mais ma femme ne paraît pas ce matin... Je vais aller l'embrasser, car au moment d'un départ...

EUGÉNIE Ah! la voilà... mon Dieu! qu'elle a l'air triste!... mon frère, ne lui parlez pas de ce que je vous ai dit.

BELFONT. Sois tranquille.

EUGÉNIE. Je vous laisse.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

BELFONT, AURÉLIE.

BELFONT, Bonjour, ma bonne amie, j'allais... Ah! mon Dieu! comme ta physionomie est altérée!... Aurélie, tu es souffrante... tu as quelque peine!...

AURÉLIE. Sans doute.

BELFONT. Confie-moi tes chagrins!...

AURÉLIE. Vous en êtes la cause.

BELFONT Comment?

AURÉLIE. Vous me laissez aller au bal, lorsque des affaires malheureuses menaçent votre fortune.

BELFONT. Ma chère amie, lorsque tu avais formé le projet de cette partie de plaisir, je n'avais pas encore reçu la nouvelle fâcheuse de la faillite de Delmare. Hier encore, je doutais que ces bruits fussent véritables, je n'ai pas voulu te priver, non plus que ta sœur, d'un amusement innocent... je me suis contenté de ne pas le partager.

AURÉLIE. C'est votre habitude, on ne vous voit jamais dans le monde avec moi.

BELFONT. Pourvu que je ne t'empêche pas d'y aller!.... je suis un peu misantrope: les détails d'un commerce fort étendu, d'une correspondance très-active, m'occupent beaucoup. Des études approfondies sur diverses branches d'industrie que j'essaie de perfectionner m'absorbent tout entier. Je n'ai pas l'amour du gain; c'est une noble émulation qui est le mobile de tous mes efforts. Je ne peux pas me contenter d'être un marchand, un négociant vulgaire: si je ne me distingue pas par les armes, si je n'ai pas le talent qui brille dans les lettres ou dans les sciences, je serai satisfait que quelques-uns de mes travaux puissent du moins me rendre utile à mon pays et à l'humanité.

AURÉLIE. Je connais et j'apprécie tes qualités, mon ami; mais le monde juge ta conduite tout autrement, on t'accuse d'indifférence, on me plaint, et lorsque je te défends, on vante ma générosité.

BELFONT. Que m'importe l'opinion des oisifs.. des médisans!...

AURÉLIE. Ce sont ces gens-là qui composent la société.

BELFONT. Voilà pourquoi je n'y vais pas.

AURÉLIE. Pourquoi m'y laissez-vous aller?...

BELFONT. Parce que je ne suis pas un tyran. J'ai mes goûts, mes opinions, je laisse les autres avoir les leurs.

AURÉLIE. Vous êtes trop indulgent.

BELFONT. Cependant, Aurélie, j'ai une confidence à te demander.

AURÉLIE. Une confidence?...

BELFONT. Oui, et j'ai un reproche à te faire

AURÉLIE. Comment donc?... (*A part.*) Saurait-il?...

BELFONT, *à part*. Voyons si elle me parlera de sa perte... (*Haut.*) Tu n'as plus de confiance en moi. Tu me caches un secret.

AURÉLIE. Je n'en ai point qui puisse t'intéresser!...

BELFONT. Tu ne parles pas franchement. Au reste, puisque tu ne juges pas à propos de me prendre pour confident, je n'abuserai pas du droit que j'aurais d'exiger un aveu, je respecterai ton silence.

AURÉLIE. Mais, monsieur, il semblerait, à vous entendre, que vous me croyez coupable. Quelqu'un vous a-t-il fait sur mon compte des rapports?...

BELFONT. Tu te trompes, chère amie, personne ne t'accuse : mais dis-moi, hier, au bal, n'as-tu pas éprouvé quelque contrariété... tu ne me réponds pas?... n'as-tu plus confiance en moi?...

AURÉLIE. Je pourrais vous faire la même question. La liberté que vous me donnez ne serait-elle pas une espèce d'échange de celle que vous voulez conserver?

BELFONT. Quels soupçons!...

AURÉLIE. Pourquoi seraient-ils plus injustes que les vôtres?

BELFONT. Je voulais lui faire des reproches, et c'est moi qui en reçois.

AURÉLIE. Je suis bien malheureuse!

(Elle s'éloigne.)

SCÈNE VI.

BELFONT, DELACROIX, AURÉLIE.

DELACROIX. Bonjour, mes amis!... ah! ah! qu'est-ce que je vois donc?... ma nièce à un bout du salon, son mari à l'autre... le dos tourné! Est-ce qu'on se boude?... ah! dam, six ans de ménage!... Je connais ça, moi, qui par état ai vu au palais tant de procès conjugaux, quand j'étais procureur du roi. Voyons, voyons, est-ce que je ne peux pas accommoder cette affaire-là?...

BELFONT. Je le désire vivement, mon cher oncle.

DELACROIX. Eh bien! c'est bon, voilà déjà une des parties qui désire le rapprochement. Et toi, Aurélie, veux-tu me prendre pour arbitre?...

AURÉLIE. Mon Dieu, mon oncle, ce n'est rien, une petite discussion de ménage, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

DELACROIX. Cependant...

AURÉLIE. Non, j'ai eu tort, un peu de jalousie, sans fondement. Je serai une autre fois plus raisonnable.

DELACROIX. A la bonne heure!... que diable! tu as un mari qui t'adore, un homme sage, rangé, on l'a surnommé le Caton du haut commerce.

AURÉLIE. Oui, il est raisonnable : c'est moi qui ne l'étais pas, et je lui demande pardon de mon humeur!...

DELACROIX. Ah! ma foi, mon cher Belfont, voilà une femme comme on n'en voit guère! comment, demander pardon à son mari, convenir de ses torts!...

BELFONT. Mon oncle! je rends justice à Aurélie : elle a d'excellentes qualités; elle aime son mari, ses enfans, mais...

DELACROIX. Oh! point de *mais*, ou le procès ne sera pas fini. C'est comme au palais, quand un avocat vous tourne une phrase qui semble donner gain de cause à sa partie adverse, et que je vois arriver un *mais*!... ah! me dis-je, voilà qui va tout gâter. *Car!...* ce *mais* annonce une restriction au point accordé précédemment, et j'ai vu tel plaidoyer qui semblait devoir durer cinq minutes et qui, à dater d'un *mais*, avait duré trois heures, et embrouillé une affaire, de telle sorte que le tribunal n'y comprenait plus rien.

BELFONT. Voyons, mon oncle, jugez-nous!...

DELACROIX. Point de jugement, une bonne conciliation, que l'on s'embrasse et nous dînerons gaîment ensemble, car je viens vous demander la soupe sans façon.... Nous trinquerons pour sceller la paix, tu as une excellente cave au moins, et tu sais que je suis gourmet.

BELFONT. Quelquefois même un peu plus qu'il ne faut.... Allons, vous tiendrez compagnie à ma femme, car je pars ce matin même : dans quelques instans.

DELACROIX. Ah! diable! et ou vas-tu?...

BELFONT A Bordeaux, pour une affaire importante, une failllite, ne vous inquiétez pas : on m'écrit que cela s'arrangera, je resterai peu de tems, et en revenant je ramenerai Ernest, le fils de ce malheureux Surville.

DELACROIX. Notre enfant d'adoption, un jeune homme parfait. Je voulais en faire un magistrat, tu l'as fourré dans le commerce... Eh! pourquoi le ramènes-tu?

BELFONT. Pour l'unir à la jeune sœur de ma femme, à notre Eugénie.

DELACROIX. Cela fera un couple très-bien assorti. Tout le monde se marie donc! il n'y a que moi...

AURÉLIE. Comment donc, mon oncle, vous avez été marié deux fois!

DELACROIX. Oui; mais je suis veuf.

AURÉLIE. Est-ce que vous penseriez?....

DELACROIX. Pourquoi pas? je n'ai que cinquante ans!.... Vingt mille livres de rente!.... ex-magistrat, n'ayant plus rien à faire au palais, je n'ai plus de distraction que la bonne chère et le bon vin, je ne serais pas fâché d'avoir chez moi une femme qui me rappellerait le tems où je vivais au milieu de la chicane. On tient à ses habitudes.

BELFONT. Et avez-vous des vues?

DELACROIX. Précisément, une femme charmante, pleine d'esprit, d'amabilité, veuve d'un colonel, mort bien malheureusement.

BELFONT. Sur le champ de bataille?

DELACROIX. Non: à Ste-Pélagie.

BELFONT. Ah! ah!...

DELACROIX. Ce n'est pas sa faute à ce pauvre colonel Saint-Léon...

AURÉLIE, *à part.* Saint-Léon!...

DELACROIX. C'était un brave, il s'est trouvé à vingt affaires, les canons l'ont épargné, un pistolet l'a expédié en une seconde.

BELFONT. Ah! mon Dieu!...

DELACROIX. La jolie veuve a eu un procès pour sa succession. Le colonel avait mangé la dot: bref elle me parut fort intéressante; elle me demanda des conseils, je lui offris ceux de mon expérience. Mes services et sa reconnaissance ont fait naître une liaison que ma position sociale m'engage à consacrer par un lien sérieux, dans l'intérêt de la morale publique.

BELFONT. Allons, à mon retour de Bordeaux, nous aurons deux noces.

AURÉLIE, *à part.* Quelle rencontre singulière!...

SCENE VII.

LES MÊMES, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *vivement.* Mon frère, les chevaux de poste sont arrivés.

BELFONT, *riant.* On dirait que tu es bien aise de me voir partir.

EUGÉNIE. Non, sans doute... mais?

BELFONT. Tu pense à celui que je dois te ramener.

EUGÉNIE. Je voudrais que vous fussiez de retour demain.

BELFONT. Avec Ernest!

AURÉLIE. Mon ami, j'espère qu'en partant, tu n'emportes aucune impression désagréable de notre petite discussion.

BELFONT. Je n'y songeais plus.

SCENE VIII.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON. Monsieur, voilà les valeurs que vous m'avez envoyé chercher à la Banque.

BELFONT. Ah!... c'est bien. (*Il prend le portefeuille.*) Ma chère Aurélie, c'est la dot de ta sœur, je te la remets, garde-la jusqu'à mon retour.... jusqu'à ce que nous la déposions dans les mains de celui qui doit être chargé de la fortune et du bonheur d'Eugénie.

AURÉLIE, *avec embarras.* Tu veux que je garde cet argent?

BELFONT. C'est un dépôt, il ne doit pas entrer dans ma caisse.

(Il lui remet le portefeuille.)

SCENE IX.

LES MÊMES, JULIEN, *apportant des pistolets.*

JULIEN. Monsieur, votre voiture est prête, j'y ai placé votre nécessaire et votre sac de nuit.

(Il met les pistolets sur la table et sort.)

BELFONT. C'est bien, Julien. Allons, ma bonne amie, reçois mes adieux.

AURÉLIE. Nous allons te reconduire jusqu'en bas, te voir monter en voiture.

EUGÉNIE. Mon frère, je porte votre manteau!...

DELACROIX, *prenant les pistolets avec crainte.* Emportez-vous ces pistolets?...

BELFONT. Quand on voyage la nuit, c'est plus prudent. D'aujourd'hui en quinze je serai de retour.

JULIEN, *rentrant.* Monsieur, le postillon s'impatiente.

DELACROIX. Il fallait lui faire boire un coup.

JULIEN. Monsieur, il en a bu deux.

BELFONT. Allons, allons, mes amis! Viens, Aurélie!....

(Il prend sa femme à bras le corps. Ils sortent.)

SCENE X.

JULIEN, SIMON.

JULIEN. Je vais avoir du bon tems, moi, pendant le voyage de monsieur.

SIMON. Dieu soit loué! j'aurai la liberté de faire mes petites affaires.

JULIEN. A propos, Simon, donnez-moi donc ma revanche d'hier au soir !

SIMON. Je n'aime pas à jouer, moi ; d'ailleurs un homme de confiance doit éviter les passions qui peuvent altérer la probité. J'aime mieux boire.

JULIEN. Eh bien ! jouons une bouteille de vin.

SIMON. Je ne dis pas non, ça n'est plus jouer de l'argent. Voyez-vous, monsieur Julien, nous autres dans notre genre, nous devons avoir autant de soin de notre réputation que les banquiers, les agens de change et les notaires.

JULIEN. Laissez donc ! est-ce qu'ils ne jouent pas, eux ? est-ce que je ne vois pas ces messieurs-là mettre sur table de l'or... et souvent l'or de leurs cliens; aussi les banqueroutes vont leur train.

SIMON. Il n'y a plus de moralité, monsieur Julien; le luxe est trop fort. Comment voulez-vous qu'on se contente d'un léger bénéfice, quand on veut avoir maison montée, voiture, diamans à madame, maîtresse en ville, loge à l'Opéra, etc., ça n'est pas possible. Moi, par exemple, est-ce que ma femme ne me fait pas enrager pour avoir un cachemire français, en bourre de soie? est-ce qu'il ne faut pas que je la mène le dimanche au spectacle? mais ne croyez pas qu'elle se contente de l'Ambigu ou de la Gaîté ! non, il faut aller à l'Opéra-Comique aux deuxièmes galeries, et revenir en omnibus ; et dans la semaine Mme Simon va jouer à l'écarté chez la portière; on ne peut pas aller en société sans toilette, tout ça coûte. Tenez une femme économe ou dépensière fait ou défait une maison.

JULIEN. Chut ! voilà madame..... allons faire notre partie de piquet.

(Ils sortent.)

SCENE XI.

AURÉLIE, *arrivant triste et rêveuse.*

Il est parti, je suis seule !.. je respire... Que de fois j'ai tremblé qu'il ne devinât mon fatal secret !.... Malheureuse Aurélie que ne suis-je morte le jour où cette fatale passion est entrée dans mon cœur ! Le jeu !.... le jeu dont le nom seul devrait faire frémir toute ame honnête et délicate, le jeu m'a réduite à désirer l'absence d'un époux que j'aime !.... plus de repos, plus de tranquillité depuis que j'ai tenté ces chances incertaines !... La vanité a causé ma perte; j'ai voulu briller, égaler des femmes à qui leur fortune permettait de m'éclipser. Quels conseils ?.... quelle consolation trouver? Je n'espère que dans une amie. J'ai écrit à Mme Saint-Léon, elle ne peut tarder à venir; mais quel singulier hasard l'a fait connaître à mon oncle !.... Je l'attends avec une impatience !...

SCENE XII.

Mme SAINT-LÉON, AURÉLIE, JULIEN,

JULIEN, *annonçant.* Mme de Saint-Léon.

(Il sort.)

AURÉLIE. La voilà

Mme SAINT-LÉON. Eh ! bonjour, mon cœur : j'ai reçu votre billet, j'accours, je suis si flattée de vous avoir inspiré de l'amitié ! Votre mari est en voyage, il vous faut de la distraction, vous n'allez pas vous enterrer toute vive. Mais je vous trouve un air triste, préoccupé !....

AURÉLIE. Pardon !... je faisais des réflexions sur ma position que vous n'ignorez pas.

Mme SAINT-LÉON. Des réflexions, de la tristesse, je ne vous reconnais plus ; vous si gaie, si aimable, dans le monde !

AURÉLIE. Oui, mais cette gaîté, cette amabilité, sont factices : je m'efforce de sourire, et quand je suis livrée à moi-même, je me reproche ma conduite et mes torts.

Mme SAINT-LÉON. Oh ! que vous êtes faible ! chère amie; quoi !.... parce que le sort ne vous a pas été aussi favorable que vous l'espériez ?.... Vous avez subi sa rigueur, ses faveurs vont arriver.

AURÉLIE. Je ne veux plus me livrer à un coupable espoir. J'avouerai tout à mon mari; je subirai sa colère, ses reproches, tout ce que je mérite.

Mme SAINT-LÉON. Voyons, voyons, remettez-vous. Qu'avez-vous donc tant à vous reprocher ?.. quelques pertes?

AURÉLIE. Des pertes considérables.

Mme SAINT-LÉON. Vous manquez d'argent? lorsque vous avez des diamans superbes: votre écrin vaut au moins vingt-cinq mille francs.

AURÉLIE. Vous voudriez que je m'en défisse ! et que dira mon mari?....

Mme SAINT-LÉON. Il n'en saura rien. Que de femmes remplacent les leurs par des pierres artificielles.

AURÉLIE. Se peut-il?....

Mme SAINT-LÉON. On les fait si bien aujourd'hui !.... C'est une duperie main-

tenant que de porter des diamans véritables. C'est comme l'argenterie, j'ai changé toute la mienne pour du plaqué.

AURÉLIE, *avec amertume*. Tout est faux maintenant.

Mme SAINT-LÉON. Comme les vertus de bien des gens!....

AURÉLIE. Et les emprunts que je n'ai pas craint de faire?

Mme SAINT-LÉON. Personne ne vous tourmente; quand vous gagnerez, vous paierez; c'est comme cela qu'on agit. Moi, par exemple, je vous dois, je vous dois même beaucoup. Eh bien! est-ce que vous m'en parlez?..... est-ce que vous me pressez de vous rendre?

AURÉLIE. Vous êtes mon amie... mais cet étranger, ce baron allemand qui m'a forcé de jouer son or!...

Mme SAINT-LÉON. Cela se fait tous les jours, ma chère; un joueur est heureux, il prête à celui qui ne l'est pas; c'est une communauté, une fraternité!... C'est au jeu qu'on retrouve les mœurs de l'âge d'or.

AURÉLIE. Quelle légèreté!.. quelle étourderie!

Mme SAINT-LÉON. Dites plutôt quelle sagesse! La vie a des momens pénibles, il faut les esquiver; le mal passe, le bien arrive; on a perdu, on gagne. On ne doit jamais se désoler tant qu'on a une revanche à espérer.

AURÉLIE. Quoi! vous voudriez...

Mme SAINT-LÉON Je voudrais vous voir tenter la fortune. (*Confidentiellement.*) Il y a aujourd'hui une partie superbe chez Mme de Martigny; des joueurs du meilleur ton, beaucoup d'étrangers; votre baron d'Effemberg y sera, c'est une occasion. Jouez contre lui, vous pourrez vous acquitter.

AURÉLIE. Vous ne savez pas tout. Non-seulement j'ai joué, j'ai perdu; mais voulant tenter un grand coup, c'est à la Bourse que je me suis achevée! Le baron m'a indiqué son agent de change qui a fait pour moi des avances considérables.

Mme SAINT-LÉON. Vous regagnerez tout cela.

AURÉLIE, *tentée*. Vous croyez?...

Mme SAINT-LÉON. Rien de plus sûr; un baron allemand qui joue contre une jolie femme! il perd toujours, c'est la règle; mais jouez hardiment, les joueurs timides ne gagnent jamais. Je me dispose aussi à tenter ce soir la fortune avec un courage!.. Nous aurons toutes deux du bonheur. Ah ça! chère amie, je dîne avec vous, et ce soir, nous allons ensemble chez Mme de Martigny.

AURÉLIE. Vous le voulez... A propos, vous allez vous trouver ici avec quelqu'un de connaissance; vous ne m'aviez pas dit que vous fussiez liée avec mon oncle, M. Delacroix.

Mme SAINT-LÉON. M. Delacroix est votre oncle?... c'est charmant. C'est un de mes adorateurs. J'en suis folle, parce qu'il me fait mourir de rire.

AURÉLIE. Il est fort spirituel.

Mme SAINT-LÉON. Et d'une gaîté!... Savez-vous bien qu'il a dansé avec moi l'autre jour deux ou trois contredanses, et que j'ai vu le moment où j'allais lui faire danser le *galop*!...

AURÉLIE. Que vous êtes folle!...

Mme SAINT-LÉON. Il est fort aimable pour un ex-magistrat, et très-jeune pour un homme de cinquante ans. Mais je vous quitte, je vais chez mon banquier; j'aurais peur que sa caisse ne fût fermée, et je n'aurais pas d'argent pour jouer ce soir. Sans adieu, ma belle amie. Je reviens à l'instant; il demeure là, vis-à-vis; je n'ai que la rue à traverser.

SCÈNE XIII.

AURÉLIE.

Elle a raison, je puis regagner... Mais avec quoi jouer? je n'ai rien... plus rien... Mes diamans... Dois-je user de l'expédient qu'elle m'a indiqué?... Et puis, comment oserai-je?... (*Frappée d'une idée.*) Ce porte-feuille!... Grand Dieu!... un dépôt, la fortune de ma sœur!... Non, non!... Ah! je doute de moi-même. Déposons-le promptement dans des mains sûres. Remettons-le au caissier de mon mari. (*Elle sonne.*) Il me semble que je serai plus tranquille quand cet argent ne sera plus en mon pouvoir.

SCENE XIV.

AURÉLIE, JULIEN.

JULIEN. Que désire madame?...

AURÉLIE. Dites à M. Lambert que je veux lui parler.

JULIEN. Madame, M. Lambert vient de fermer sa caisse, et il est sorti.

AURÉLIE. Il ne ferme pas ordinairement avant quatre heures!...

JULIEN. Comme monsieur n'y est pas, il a peut-être cru...

AURÉLIE. Oui, l'absence du maître

change bien des choses dans une maison... Allez.

SCÈNE XV.

AURÉLIE.

Je suis honteuse de ce premier mouvement de faiblesse; je garderai ce portefeuille et je n'y toucherai pas.

SCENE XVI.

EUGÉNIE, AURÉLIE, Mme SAINT-LÉON, DELACROIX.

DELACROIX, *donnant la main à Mme St-Léon.* Quelle surprise aimable!... Comment, madame, vous êtes des amies de ma nièce! Tu ne m'avais pas dit, Aurélie, que j'aurais le plaisir de voir ici Mme de Saint-Léon!...

Mme SAINT-LÉON. Je suis moi-même très-flattée de la rencontre; mais, mon cher magistrat, vous allez peut-être penser que je viens vous chercher?...

DELACROIX. C'est un reproche!... Oui, j'ai pu paraître un peu négligent depuis quelques jours, mais je m'occupais de nos intérêts, des détails préliminaires d'un moment si désiré... Ma nièce, Mme de Saint-Léon, n'était que ton amie, bientôt tu pourras l'appeler ta tante.

Mme DE SAINT-LÉON. Ce titre n'ajoutera rien aux sentimens que j'ai conçus pour elle.

AURÉLIE. Je sais combien vous êtes bonne!...

EUGÉNIE, *à part.* Je la crois d'une fausseté!...

Mme SAINT-LÉON. Mademoiselle Eugénie ne nous dit rien.

EUGÉNIE. Mon avis serait ici fort inutile.

DELACROIX. Oh! c'est une petite philosophe... Nous la mettrons de bonne humeur en la menant ce soir au bal.

EUGÉNIE. Pendant l'absence de mon frère, je ne sortirai pas.

AURÉLIE. Avec moi!...

EUGÉNIE. Je ne pensais pas, ma sœur, que pendant le voyage de votre mari vous iriez dans le monde.

DELACROIX, *riant.* Ne dirait-on pas que Belfont est parti pour la croisade?

AURÉLIE, *avec humeur.* Depuis quelque tems Mlle Eugénie semble vouloir être mon Mentor.

Mme SAINT-LÉON. Eh! non, non, ne croyez pas cela; elle est bonne, elle est charmante! Moi, je l'aime de tout mon cœur. Ses petits airs boudeurs sont des caprices.

EUGÉNIE. Je ne suis pas capricieuse, je suis franche.

SCENE XVII.

LES MÊMES, JULIEN, *une serviette sous le bras.*

JULIEN. Madame est servie.

DELACROIX Allons, l'humeur va se dissiper à table; nous boirons à la santé du voyageur, et ce soir je serai votre cavalier. Où voulez-vous que je vous conduise?

Mme SAINT-LÉON. Nous sommes engagées dans une maison que vous ne connaissez pas.

DELACROIX. Eh bien, vous m'y présenterez. Oh! je ne vous abandonne pas ainsi, mesdames...

(Il leur offre la main et les emmène.)

EUGÉNIE. Ma pauvre sœur!..

(Elle les suit en réfléchissant.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon chez Mme de Martigny. A droite, une table; à gauche un guéridon, plusieurs sièges.

SCENE PREMIERE.

Mme SAINT-LÉON, Le Baron D'EFFEMBERG *.

LE BARON. Il n'y a personne dans ce salon, nous pourrons y causer à notre aise pendant que la foule se presse dans les autres appartemens, autour de ces tables où l'or éveille la cupidité, satisfait l'avarice ou la met au désespoir, et avilit également ceux que la fortune dépouille et ceux qu'elle favorise. Dites-moi donc comment vous avez pu déterminer Mme Belfont à paraître dans une réunion comme celle-ci?..

Mme SAINT-LÉON. Mais, mon cher baron, vous vous faites une fausse idée de la maison de Mme de Martigny. On y joue à la vérité très-gros jeu; mais vous n'y rencontrerez que des personnes de la plus haute société.

LE BARON. Sans doute, mais toutes ces personnes sont possédées du démon du jeu, excepté moi, peut-être, qui joue par désœuvrement, qui perds sans chagrin, et qui gagne sans plaisir.

Mme SAINT-LÉON. Cela est tout simple, une autre passion vous occupe et vous laisse indifférent à tout ce qui n'est pas elle.

LE BARON. Mon penchant dominant a toujours été la galanterie. Ma brillante fortune a été prodigieusement altérée par le luxe de mes amours et la générosité de mes passions.

Mme SAINT-LÉON. Vous avez payé cher des repentirs.

LE BARON. Jamais je n'ai regretté le lendemain ce qui m'avait fait plaisir la veille; mais parmi les femmes dont j'ai fait ou brigué la conquête, aucune n'a produit sur moi une impression aussi vive que cette séduisante Aurélie. Ce n'est point une beauté parfaite, son esprit aimable n'a point cet éclat qui séduit au premier abord; son humeur inégale la fait quelquefois paraître bizarre... et cependant il y a dans tout cela un charme qui attire, un ensemble qui plaît, un je ne sais quoi qui ravit. Cette femme-là était destinée à triompher d'un homme qui se croyait enfin à l'épreuve des séductions.

Mme SAINT-LÉON. Et je crois pouvoir vous prédire que vous ne triompherez pas de ses principes.

LE BARON. Les principes d'une joueuse?...

Mme SAINT-LÉON. Pourquoi pas?... le jeu n'est qu'une passion, et vous l'avez encouragée plus que tout autre, en prêtant à Mme Belfont des sommes que jamais elle ne pourra vous rendre.

LE BARON. Je ne serais exigeant qu'autant que mon amour le céderait à mon intérêt, et c'est ce qui ne m'est jamais arrivé.

Mme SAINT-LÉON. Alors vous vous ruinerez infailliblement.

LE BARON. De cette manière ou d'une autre; qu'importe!... les uns perdent leur fortune dans des spéculations, les autres dans des fantaisies puériles? quelques-uns ont la manie de l'ambition, et se donnent à force d'argent des titres sans considération: je leur laisse sans regret ces jouissances idéales, et je trouve les miennes dans un matérialisme dont le bonheur me paraît beaucoup plus positif.

SCENE II.

M. DELACROIX, Les Mêmes

DELACROIX, *un peu gai*. Le punch est parbleu délicieux! c'est, dit-on, le prélude d'un souper qui menace d'être succulent!... cette Mme de Martigny fait fort bien les honneurs de chez elle. Eh!... ma jolie future, comment donc, vous fuyez la société, et je vous trouve là dans un tête-à-tête.

Mme SAINT-LÉON. Monsieur le baron, j'ai l'honneur de vous présenter M. Delacroix, ex-magistrat qui veut à toute

* Dans cet acte, les femmes doivent être en toilette élégante de soirée; les hommes en grande tenue. Le baron est décoré de plusieurs ordres.

force me priver une seconde fois de ma liberté.

DELACROIX. Oh! moi, je suis pour les choses légales!... où donc est ma nièce?...

Mme SAINT-LÉON. On l'a engagée dans une partie...

DELACROIX. Il m'a paru que l'on jouait fort gros jeu.

Mme SAINT-LÉON. Ceux que cela amuse.

LE BARON. Je vais de ce côté; vous ne serez pas fâchée, madame, que je vous abandonne, maintenant que vous avez un partenaire.

Mme SAINT-LÉON. Oh! grand Dieu!... croyez-vous que je veuille faire du sentiment la veille d'un mariage?.. nous sommes ici pour passer la soirée dans les plaisirs. J'ai perdu mon argent, je vais danser en attendant le souper.

(*Elle sort avec le baron.*)

SCÈNE III.

M. DELACROIX.

Elle me laisse là, manége de coquette: elle veut m'enflammer par sa feinte indifférence. Je ne m'y trompe pas, moi qui par état ai appris à connaître les détours du cœur humain... Irai-je la retrouver à la danse?... j'ai envie plutôt de retourner au punch. Au fait, on ne peut pas toujours faire l'amour... au punch!.. au punch!...

SCENE IV.

AURÉLIE, DELACROIX.

AURÉLIE, *avec gaîté et vivacité*.. Eh! mon Dieu, mon oncle, où courez-vous si gaîment?...

DELACROIX. Mais toi-même, ma nièce, tu as un air de satisfaction que je ne t'avais pas vu depuis long-tems.

AURÉLIE. Ne trouvez-vous pas cette société entraînante?

DELACROIX. Tout-à-fait, et je sais gré à Mme Saint-Léon de nous y avoir conduits.

AURÉLIE. Cependant, mon oncle, prenez garde à vous, je vous ai vu retourner bien souvent du côté d'un certain punch... et vous savez que votre tête n'est pas forte.

DELACROIX. Bah!... si tu m'avais vu au palais; à la buvette, tenir tête à dix avocats! et ils boivent bien, ces messieurs-là.

AURÉLIE. Oui, mais en amie véritable, je dois vous faire observer que si vous avez un défaut, c'est celui de ne pas assez vous tenir en garde contre ces petits excès...

DELACROIX. Aurélie, j'ai un avis à te donner: je t'ai vu bien constamment au salon du jeu.

AURÉLIE. J'ai eu du bonheur. La veine ne me quittait pas, et je ne pouvais emporter l'argent des personnes qui perdaient.

DELACROIX. C'est juste, il m'a semblé que l'on jouait cher, ici. Les tables étaient couvertes d'or...

AURÉLIE. Et de billets. J'ai vu tel coup où les paris s'élevaient à huit ou dix mille francs.

DELACROIX. Diable! tu as donc beaucoup gagné?

AURÉLIE. Plus que je ne voulais, j'en suis honteuse!...

DELACROIX. Alors, je ne te blâme pas tant; mais si j'ai un conseil à te donner, c'est de pas te laisser aller à la passion la plus dangereuse qui puisse dominer une ame. Le jeu, mon enfant, le jeu mène à tout... à la ruine, au déshonneur, au désespoir.

AURÉLIE. Comme le défaut de sobriété même à la perte des facultés morales, à l'abrutissement, à la dégradation.

DELACROIX. Est-ce à moi que s'adresse cet avis?

AURÉLIE. J'aime à rendre ce qu'on me donne.

DELACROIX. J'avoue que je suis amateur de la bonne chère, des vins fins, que je ne suis pas ennemi de la gaîté qui suit un bon repas: mais jamais je ne me laisse entraîner au-delà des bornes de la modération.

AURÉLIE. Je conviens que les chances piquantes du jeu procurent des émotions vives; mais c'est un amusement qui n'est condamnable que quand on le pousse à l'excès.

DELACROIX. Écoute: tu as gagné, tu as raison; mais n'y retourne pas. Je suis un peu altéré: je vais boire un verre d'eau sucrée. (*Voyant passer un laquais avec un plateau.*) Ah!... mon ami... qu'avez-vous là?... de l'orgeat ou de la groseille?...

LE LAQUAIS. Monsieur, je n'ai que du punch.

DELACROIX. Donnez toujours. (*Il en boit un verre.*) Tu vois, Aurélie, que ce n'est pas ma faute. Il n'y a pas autre chose. (*Il remet le premier verre sur le plateau et en prend un deuxième.*) Ah ça! je vais retrouver Mme Saint-Léon; j'ai un plaisir à la voir danser!... Ne viens-tu pas?

AURÉLIE. Non, je suis bien aise de rester seule un moment.

DELACROIX. Fort bien. Réfléchis sur les dangers de l'occasion... Ce punch est fait avec du rhum de première qualité. (*Il remet le verre au domestique et lui dit :* Attendez, *puis il boit un troisième verre et dit:*) C'est de la Jamaïque.

(Il sort.)

SCENE V.

AURÉLIE.

Eh bien! si je n'avais pas de nouveau tenté le hasard, je n'aurais pas reparé ma perte, il aurait fallu en faire l'aveu à mon mari. Je frémis de la seule idée de sa colère. Mais voyons si j'ai bien de quoi remplir toutes mes obligations.(*Elle s'assied près d'une table.*) D'abord, ravoir mes diamans... ensuite, rendre au baron d'Effemberg les trente mille francs qu'il m'a prêtés... en donner le double à son agent de change... c'est énorme!... quand je pense qu'en trois mois j'avais fait cette perte... ah! j'aurais pu la faire en trois heures! le reste suffira pour mes autres dettes..... comptons...

(Elle contemple les billets et l'or qu'elle a sur ses genoux, sa physionomie prend une expression d'avidité.)

SCENE VI.

Mme SAINT-LÉON, AURÉLIE.

Mme SAINT-LÉON, *l'examinant d'abord un moment.* Eh! bon Dieu! qu'est-ce que je vois?... de l'or, des billets!.... Eh bien! ma chère amie, que vous disais-je tantôt?

AURÉLIE, *se levant.* Oui... j'ai regagné une somme considérable, et je vais m'empresser de m'acquitter de tout ce que je dois... Enfin toutes mes inquiétudes, toutes mes peines sont terminées... Je vais jouir d'un peu de repos, me retrouver comme aux premiers jours de mon mariage... Soutenir sans crainte les regards de mon époux, recevoir ses éloges sans rougir. Je me dirai bien quelquefois tout bas que j'avais été coupable; mais mon repentir est si sincère! ma résolution si ferme de ne plus me laisser entraîner par cette passion fatale, qu'il me semble que mon bonheur date d'aujourd'hui.

Mme SAINT-LÉON. Je vous en félicite, je n'ai pas été aussi heureuse que vous!..... Tout ce que j'avais apporté est perdu.

AURÉLIE. Que n'avez-vous parié de mon côté?

Mme SAINT-LÉON. J'aurais craint de vous porter malheur.

AURÉLIE. Risquez une nouvelle chance.

Mme SAINT-LÉON. Avec quoi?

AURÉLIE. Empruntez.

Mme SAINT-LÉON. Je vous dois déjà; mais je ne sais quel pressentiment m'agite... je suis sûre que je vais gagner.

AURÉLIE. Et vous ne me le disiez pas.

Mme SAINT-LÉON. Rien ne porte bonheur comme l'argent prêté.

AURÉLIE, *lui présentant une bourse.* Acceptez donc quelques napoléons.

Mme SAINT-LÉON. Ah! ma chère, y songez-vous?..... se mettre au jeu avec peu de chose, il faut avoir de quoi soutenir de grands coups.

AURÉLIE. Mais, ma chère amie...

Mme SAINT-LÉON. Non, non, je vous remercie... j'aime mieux ne pas tenter la fortune... Je suis sûre cependant que j'aurais rattrapé toute ma perte

AURÉLIE. Vraiment?

Mme SAINT-LÉON. Mes pressentimens ne m'ont jamais trompée. Prêtez-moi quelques billets de mille francs.

AURÉLIE. Je ne voudrais pas vous empêcher de regagner... tenez, ma chère amie, les voilà...

Mme SAINT-LÉON. Voulez-vous être de moitié?

AURÉLIE. Pourquoi?

Mme SAINT-LEON. Vous me porteriez bonheur.

AURÉLIE. Allons, je ferai ce que vous voudrez; mais je ne veux risquer qu'une partie de mon gain : la valeur de mes diamans, pas davantage.

Mme SAINT-LÉON. Mon Dieu! vous n'aurez pas besoin de faire tous ces calculs · vous êtes en veine.

AURÉLIE. Allons donc.

SCENE VII.

DELACROIX, Les Mêmes.

DELACROIX. Enfin je vous retrouve, je vous cherche dans toutes les salles...

Mme SAINT-LÉON. Mais, monsieur, c'est une tyrannie, on ne peut pas avec vous jouir d'un moment de repos.

DELACROIX. Quoi?.. lorsque ma sollicitude...

Mme SAINT-LÉON. Si vous êtes ainsi sur mes pas, nous romprons, je vous en avertis. J'aime ma liberté! c'est pour ça que je me marie. Venez, ma chère amie.

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

DELACROIX, *la regardant aller.*

Cette femme-là m'aime à la rage, à la fureur, et vraiment, on ne s'en douterait pas, elle a toujours l'air de me fuir.

SCENE IX.

UN INCONNU, DELACROIX.

(L'inconnu regarde de tous côtés avec attention.)

DELACROIX. Que veut cet homme-là ?... comme il me regarde !

L'INCONNU. Eh ! mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur Delacroix que j'ai l'honneur de saluer.

DELACROIX. Qui êtes-vous, monsieur, je vous prie ?

L'INCONNU. Vous ne me remettez pas, monsieur Delacroix.

DELACROIX, *d'un air de dédain.* Eh! mais, je ne me trompe pas... comment, c'est vous? et que faites-vous ici?

L'INCONNU. Monsieur n'ignore pas où il est?

DELACROIX. Je suis dans une maison de bon ton, chez Mme la comtesse de Martigny.

L'INCONNU. Sans doute... mais Mme la comtesse donne à jouer.

DELACROIX. A jouer! à ses amis.

L'INCONNU. A tout le monde.

DELACROIX. Comment!

L'INCONNU. Pourvu que l'on soit amené par un des habitués ou que l'on ait près d'elle une recommandation, mais surtout de l'argent

DELACROIX. Je tombe de surprise... comment, c'est ici une maison de jeu?

L'INCONNU. Clandestine, à la vérité, et où l'on ne reçoit que des gens de la haute volée.

DELACROIX. Voyez à quoi l'on est exposé, c'est affreux! Cette pauvre Mme Saint-Léon ignorait cela.

L'INCONNU. Mme Saint-Léon, la veuve d'un colonel!...

DELACROIX. Oui.

L'INCONNU. C'est elle qui vous a amené ici?...

DELACROIX. Sans doute!

L'INCONNU. Monsieur la connaît depuis long-tems?

DELACROIX. Depuis six mois. C'est une femme charmante, et je vous avouerai que j'en suis amoureux fou!

L'INCONNU. Elle est fort aimable

DELACROIX. Un peu étourdie, mais spirituelle, brillante!

L'INCONNU. Ah! cela est vrai.

DELACROIX. Je vais la prévenir de ce que vous venez de m'apprendre. Comme on doit être sur ses gardes dans Paris!

L'INCONNU, *ironiquement.* Y a-t-il longtems que monsieur a quitté le département où il était procureur du roi?

DELACROIX. Trois ans, depuis que je n'exerce plus.

L'INCONNU. Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, ce n'était pas vous que je cherchais.

DELACROIX. Tant mieux!

L'INCONNU. C'est un certain baron d'Effemberg, sur lequel j'ai besoin de quelques renseignemens.

DELACROIX. Un baron.. parbleu! il était là tout-à-l'heure, et je vous avouerai qu'il m'avait inspiré un peu de jalousie.

L'INCONNU. Bon!...

DELACROIX. J'ai cru qu'il voulait me supplanter auprès de Mme de Saint-Léon, qu'il voulait l'épouser.

L'INCONNU. Il est déjà marié...

DELACROIX. En vérité!...

L'INCONNU. Et même deux fois.

DELACROIX. C'est comme moi.

L'INCONNU. Avec cette différence qu'il n'a jamais été veuf.

DELACROIX. Ah! diable! c'est un bigame.

L'INCONNU. A ce que disent ses deux femmes.

DELACROIX. Ah! quel malheur que je ne sois plus procureur du roi! quel beau réquisitoire j'aurais lancé contre cet homme qui, abusant des liens sacrés sur lesquels repose la sécurité sociale,

trahit la bonne foi, la confiance d'un sexe dont la faiblesse et les grâces réclament également notre amour et notre protection!

L'INCONNU, *riant*. Nous ne sommes pas au tribunal!... Pardon si je vous quitte, mais...

DELACROIX. Vous me faites plaisir.

L'INCONNU. Ne dites pas que vous m'avez reconnu.

DELACROIX. Il n'y a pas de quoi se vanter.

L'INCONNU. Mais croyez que je fais mon état avec délicatesse, avec probité... d'ailleurs il en faut.

DELACROIX. Comme vous dites, il en faut. Mais on vient, j'aime autant qu'on ne nous voie pas ensemble.

(Il sort.)

SCENE X.

L'INCONNU.

Il est étonnant, le magistrat de province! il a l'air de me dédaigner... Honnête et malheureux, le besoin m'a jeté dans cette carrière... mais on peut faire du bien partout! même où tant d'autres font du mal. Voici cette malheureuse jeune femme... elle me fait de la peine... Que ne puis-je la sauver des piéges qui l'entourent de tous côtés!..

(Il regarde Aurélie avec intérêt et sort.)

SCENE XI.

AURÉLIE.

(Elle entre précipitamment et se jette dans un fauteuil; elle est pâle et défaite.)

Fortune cruelle... tu ne cesseras donc pas de me persécuter. Il est donc vrai que d'un seul pas dépend le bonheur ou le malheur de la vie!.. Epouse, mère, sœur, amie, je ne suis plus rien... Je ne suis qu'une joueuse!... et je ne puis m'expliquer cette passion... Est-ce l'amour du gain? non, c'est un besoin d'émotions, c'est une fièvre, c'est une soif qui s'accroît lorsque l'on veut la satisfaire... et ce n'était pas l'amour du jeu qui m'entraînait... c'était le désir de réparer des pertes humiliantes... j'avais gagné, j'ai tout reperdu!.. Comment reparaître devant mon époux?.. Si j'osais tenter encore une chance... une terrible... ce portefeuille! (*Elle recule.*) Ah! pourquoi l'ai-je apporté avec moi... je cherche dans mon cœur du désespoir, j'y trouve un sang-froid glacial. Aurélie! Aurélie! quel est ton avenir?...

(Elle cache sa figure dans ses mains.

SCENE XII.

AURÉLIE, LE BARON.

LE BARON, *à part*. Seule... elle rêve profondément... L'instant est favorable. (*Haut.*) Eh quoi! madame, vous vous laissez abattre par un revers!

AURÉLIE. Qui me parle?..... qui me poursuit?... Ah! pardon, monsieur le baron, j'étais préoccupée.

LE BARON. Les chances du jeu sont si diverses! le sort est si variable...

AURÉLIE, *avec amertume*. Je ne m'en suis pas aperçue; il me persécute avec une constance!...

LE BARON. Dont j'ai été victime comme vous!

AURÉLIE. Pourquoi, monsieur, vous êtes-vous obstiné à suivre ma fortune?

LE BARON. Mais, madame, c'est dans le malheur qu'on doit trouver ses amis... où est le mérite de les suivre quand ils sont heureux? Je serais trop flatté que vous eussiez remarqué mon dévouement.

AURÉLIE. Je ne le comprends pas, monsieur.

LE BARON. Votre cœur est pourtant digne d'apprécier ce qu'il y a de délicat dans la conduite d'un homme qui chercherait l'infortune pour se rapprocher de celle...

AURÉLIE, *très-sévèrement*. Plaît-il, monsieur?

LE BARON, *vivement*. Ah! madame, ne soyez étonnée que du tems que j'ai passé sans oser exprimer ce que j'éprouvais... Il m'a fallu bien de la force pour contenir l'expression de mes sentimens... il a fallu tout le respect que vous m'inspiriez...

AURÉLIE. Et qui s'est évanoui sans doute. Il en est tems encore, arrêtez cette déclaration inconvenante... j'oublierai que vous l'avez faite.

LE BARON, *avec ménagement*. Mais, madame, oublierez-vous aussi les engagemens que vous avez contractés?

AURÉLIE. Oh! ciel! se peut-il que je me sois compromise à ce point! Oui, j'ai accepté votre or! funeste entraînement du jeu! et vous osez profiter de l'avantage que vous donne sur moi mon imprudence...

LE BARON. Ne le croyez pas, madame... moi, abuser d'un service que j'ai eu tant de plaisir à vous rendre!

AURÉLIE. Il faut que je m'acquitte, monsieur, il le faut, au prix de mon sang de ma vie! il le faut pour mon honneur... mais où trouver... grand Dieu!... Oui, oui, le sacrifice est grand, mais il est nécessaire, mais lui seul peut me sauver! prenez, monsieur, prenez cette somme.

(Elle lui présente le porte-feuille.)

LE BARON. Je n'en veux point.

AURÉLIE. Vous ne pouvez refuser... je vous la dois, je veux m'acquitter!.. Ciel! un homme aurait le droit de m'insulter parce qu'il m'a obligée!.. Je le répète, prenez ce portefeuille... payez-vous, monsieur, payez-vous.

LE BARON. Madame...

AURÉLIE, *le posant sur la table.* C'est le comble de l'humiliation, mais je la mérite: il n'y a qu'une *joueuse* qui puisse la subir.

LE BARON. Madame!...

AURÉLIE. Nous sommes quittes, monsieur, vous êtes payé... il m'en coûte cher, mais je ne serai plus forcée de rougir devant vous.

(Elle sort précipitamment.)

SCENE XIII.

LE BARON.

Elle fuit, elle laisse ce portefeuille... je saurai le lui faire reprendre. Comment se trouve-t-elle confondue dans cette société de femmes étourdies, légères, coquettes, intéressées?.. Une seule passion lui a fait perdre l'apparence de cette pureté que son cœur a conservée!..... mon amour s'augmente de tous les obstacles qui l'entourent. Je suis las de ces conquêtes faciles qui satisfont la vanité, qu'entretient le caprice et que suivent bientôt le dégoût et la satiété... mais Aurélie... c'est la sagesse égarée dans une fausse route... L'amour s'y rencontre, il ne l'abandonnera pas qu'il n'en ait triomphé... (*Souriant avec amertume.*) Oh! femmes!... femmes!... que de folies vous m'avez fait faire... Eh bien! encore une!

SCENE XIV.

LE BARON, DELACROIX.

DELACROIX, *un peu gris.* Je cherche ma nièce partout.... il est heure de se retirer, parce que la décence... et puis ce que j'ai appris sur cette maison... Le souper était délicieux... les vins d'une finesse... Ah! monsieur le baron, avez-vous vu ma nièce?

LE BARON. Je n'ai pas l'honneur de la connaître, monsieur.

(Il sort.)

DELACROIX, *sans voir qu'il est seul.* Tant pis pour vous, car c'est une très-jolie femme... Je vous demande bien des pardons... vous n'auriez pas vu Mme Saint-Léon!... il y a tant de monde dans ces salons!... on s'y perd: l'une jouait, l'autre dansait, moi je soupais... Mais enfin il faut qu'un cavalier qui a deux dames sous sa responsabilité... Eh bien! où est-il donc, le baron? il est parti, c'est un malhonnête, d'ailleurs un homme qui se perd pour les femmes ne mérite aucun égard..... aucun... fi!...

SCENE XV.

Mme SAINT-LÉON, DELACROIX.

DELACROIX. Ah! vous voilà, madame, je vous demande aux échos et personne ne me répond...

Mme SAINT-LÉON. Les salons sont déserts, tout le monde se retire... Avez-vous vu votre nièce?

DELACROIX. Ma foi non... je sors de table!... Vous ne savez pas, madame, dans quelle maison?...

Mme SAINT-LÉON, *préoccupée.* Et le baron?...

DELACROIX. Il n'est pas poli, lui... je lui adresse la parole, il me tourne le dos sans me répondre...

Mme SAINT-LÉON. Mais où peut être Aurélie?

DELACROIX. C'est ce que je dis, où peut-elle être? car...

SCENE XVI.

LES MÊMES, AURÉLIE.

AURÉLIE, *sèchement.* C'est vous que je cherche, madame.

Mme SAINT-LÉON. Eh bien! ma chère amie, j'ai regagné.

AURÉLIE. Tant mieux pour vous.

Mme SAINT-LÉON. Est-ce que vous avez perdu?

AURÉLIE. Tout... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... dans quel lieu infâme m'avez-vous conduite?

Mme SAINT-LÉON. Comment?... mais....

AURÉLIE. Taisez-vous! Que je ne vous revoie de ma vie. Mon oncle, votre bras, votre bras sur-le-champ! partons!

DELACROIX. Je vais envoyer chercher une voiture...

AURÉLIE. On y est allé.

DELACROIX. Eh bien ! mesdames ?...

(Il leur offre la main.)

AURÉLIE. N'avez-vous pas entendu que je ne veux pas revoir cette femme...

Mme SAINT-LÉON. Aurélie !...

DELACROIX. Quel langage !.. votre tante future !...

AURÉLIE. Mais que vois-je ? vous n'êtes pas de sang-froid !...

DELACROIX. Je ne danse ni ne joue, moi... il faut bien faire quelque chose ! Ce diable de champagne frappé !...

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Madame, la voiture est là !

AURÉLIE. Je m'en irai seule... Ah ! quelle leçon !...

(Elle leur lance un regard terrible et sort.)

Mme SAINT-LÉON. Votre nièce est un peu folle.

DELACROIX. Non, c'est que vous ne savez pas, cette maison n'est pas ce que vous croyez, on vous a trompée !... c'est une maison de jeu.... et la danse et la bonne chère sont des appas trompeurs... Nous n'y reviendrons plus quand nous serons mariés... A demain notre contrat, n'est-ce pas ?...

Mme SAINT-LÉON, *tendrement*. Vous le voulez ?...

DELACROIX. Vous pourrez vous vanter d'avoir la meilleure cave de tout Paris.

(Il lui offre le bras et sort en chancelant.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le salon du premier acte. A gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

JULIEN.

Enfin l'on est rentré, je puis aller me coucher... J'ai veillé une partie de la nuit pour attendre madame... Aller en soirée le jour même du départ de monsieur... et des soirées qui durent jusqu'au matin ! ce n'est réellement pas moral !... Mais on frappe encore à la grande porte ! qui cela peut-il être ?... (*Il regarde à la croisée.*) Ah ! mon Dieu ! c'est monsieur... comment de retour sitôt !... Ma foi, madame a bien fait de rentrer il y a un quart-d'heure.

SCENE II.

ERNEST, BELFONT, JULIEN.

BELFONT, *donnant son manteau à Julien*. Julien, allez préparer la chambre à côté de la mienne pour M. Ernest. Ne faites pas de bruit, que l'on ne réveille pas madame !... mon retour précipité lui causerait de l'inquiétude.

JULIEN. Ça suffit, monsieur. (*A part.*) Il n'a pas eu le tems d'aller jusqu'à Bordeaux.

(Il sort.)

SCENE III.

ERNEST, BELFONT.

BELFONT. Je m'y prendrai avec adresse, avec ménagement, pour lui apprendre cette fâcheuse nouvelle.

ERNEST. Il est heureux, mon cher Belfont, que je me sois arrêté dans la même auberge que vous, et que je vous aie ainsi évité un voyage inutile.

BELFONT. Et ce malheureux Delmare est en fuite.

ERNEST. Toutes ses précautions avaient été prises : il était déjà hors de France quand on a su qu'il manquait.

BELFONT. Un ami !... un homme à qui j'ai donné plus que ma fortune, puisque j'ai mis entre ses mains ma signature.

ERNEST. Vous avez répondu pour lui ?

BELFONT. Voilà mon malheur.

ERNEST. Mais, mon ami, votre crédit est bon, votre réputation parfaite.

BELFONT. Raison de plus ! si j'avais seulement l'apparence d'un peu de dérangement dans mes affaires, crédit, réputation, tout serait perdu !

ERNEST. Vous n'en êtes pas là.

BELFONT. Pas tout-à-fait heureusement.

ERNEST. Vous avez des amis.

BELFONT. Des amis ! Je me garderais bien de leur découvrir ma position.

ERNEST. Mais, moi, mon cher Belfont, moi qui vais être dépositaire de la fortune de votre belle sœur, ne pourrais-je vous offrir?...

BELFONT, *sévèrement.* Que dites-vous, Ernest! votre amitié vous égare: jeune encore dans les affaires, n'oubliez pas que vous ne devez jamais exposer les fonds d'autrui; que le bien de votre femme ne vous est confié que pour le faire valoir, et qu'un dépôt est une chose sacrée.

ERNEST. Je suis tellement sûr de votre probité!

BELFONT. Il ne suffit pas que je sois honnête, il faut que je sois solvable!.... Au surplus, Ernest, que tout le monde ignore ces détails, c'est moi qui veux les apprendre à ma femme; dans cette circonstance malheureuse, elle peut m'être d'un grand secours.

ERNEST. Je voudrais aussi pouvoir vous être utile: si mon zèle, si mon travail peuvent vous servir?...

BELFONT. Je ne refuse rien, que ce qui ne vous appartient pas. Oui, mon ami, vos talens, votre probité me serviront plus que vous ne pensez. J'ai un projet: mais il faut avant tout que je parle à ma femme, je vais la faire prévenir de mon retour.

SCENE IV.

ERNEST.

Quel ami! dans son malheur il songe encore à rendre les autres heureux. Chère Eugénie, je suis sûre qu'elle pensera comme moi, et que si nous pouvons obliger Belfont.....

SCENE V.

ERNEST, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. Ernest.... que viens-je d'apprendre! vous avez rencontré mon frère en route, vous le ramenez?

ERNEST. Oui, ma chère amie, sa présence à Bordeaux est inutile.

EUGÉNIE. Les affaires sont donc arrangées?.... Ah! tant mieux, cela va avancer notre mariage. J'avais de l'inquiétude, mon frère craignait une banqueroute.

ERNEST. Il ne la craint plus.

EUGÉNIE. Je puis donc me livrer au plaisir de vous revoir, je puis avouer mes sentimens pour vous, Ernest, vous les connaissez depuis long-tems.

ERNEST. Je suis heureux qu'ils n'aient pas changé.

EUGÉNIE. Mais, vous me dites cela d'un ton triste, vous n'avez pas l'air heureux, satisfait? Est-ce qu'au moment de nous engager vous changeriez de sentimens?

ERNEST. Ne le pensez pas, Eugénie, je serai toujours le même: exempt des passions dangereuses de la jeunesse, j'en ai été préservé par la tendresse pure et douce que je vous ai vouée; j'ai dû à cet amour vertueux la paix du cœur dans la saison des orages; je lui devrai le calme, le bonheur de toute ma vie.

EUGÉNIE. Je ne sais si je dois être contente d'être aimée avec tant de modération. J'aurais été bien aise d'inspirer une passion vive, cela aurait flatté mon amour-propre.... non, non, Ernest, je vous fais de la peine.... ne croyez pas cela; je suis aussi raisonnable que vous. Un bonheur paisible me convient, il est plus sûr.

SCENE VI.

LES MÊMES, AURÉLIE, *sortant de la chambre à droite.*

AURÉLIE, *inquiète.* Dois-je croire ce qu'on vient de me dire? mon mari est de retour?... Vous voilà, Ernest?.... qu'y a-t-il de nouveau?....

ERNEST. Monsieur Belfont vous l'apprendra lui-même, madame.

EUGÉNIE. Oui, ma sœur, ne sois pas inquiète, tout va bien, j'épouse Ernest: et mon frère veut que ce mariage ait lieu très-promptement.

AURÉLIE. Tant mieux, mes bons amis, votre bonheur me rendra heureuse, aussi heureuse que je puis l'être... (*A part.*) Ils ne se doutent pas du coup affreux qui les attend.

ERNEST. Notre union ne sera pas une affaire de convenance ni d'intérêt: mais le contrat de notre bonheur.

AURÉLIE. Puissent ces présages ne pas vous tromper!

ERNEST. Nous aurons sous les yeux un trop bel exemple à imiter.

EUGÉNIE. J'aimerai mon mari comme ma sœur aime le sien, je la prendrai en tout pour modèle.

ERNEST. Vous ne sauriez mieux faire, Eugénie; votre sœur a tant de vertus!....

AURÉLIE, *à part.* Qu'il est cruel d'entendre un éloge qu'on ne mérite pas!

ERNEST. Nous voilà réunis pour long-tems. Nous habiterons la même maison,

nous vivrons dans la plus douce intimité.

EUGÉNIE. Est-ce aujourd'hui que nous signerons le contrat de mariage?... Je vais faire venir mes marchands d'étoffes, le bijoutier, la marchande de modes! Je compte sur vous, monsieur Ernest, pour choisir avec moi, car je veux être mise à votre goût.

ERNEST. Vous serez toujours charmante. Je vous laisse la maîtresse de choisir vous-même.

EUGÉNIE. Non, cela ne me fera pas autant de plaisir que si toutes ces choses-là me venaient de vous.

ERNEST, *à Aurélie*. Eh bien! madame, auriez-vous la bonté de me remplacer? je me méfierais de mon goût, et je m'en rapporte au vôtre.

AURÉLIE, *souriant avec peine*. Votre confiance me flatte.

EUGÉNIE. Mais, ma sœur, et toi aussi tu as l'air triste. Est-ce que le retour de mon frère ne t'a pas rendu ta gaîté?... Oh! moi, quand je serai la femme d'Ernest et qu'il reviendra d'un voyage, je montrerai une joie....

AURÉLIE. Que tu es folle!

EUGÉNIE. Si mon frère te voyait comme cela, il croirait que son retour te fait de la peine.

AURÉLIE. Tu ne le penses pas, j'espère.

EUGÉNIE. Non sans doute : mais écoute, ma sœur, pendant que nous sommes seuls, car Ernest n'est pas de trop : il faut que je te l'avoue, j'ai souvent supposé que tu avais des peines secrètes; pourquoi ne me prends-tu pas pour confidente?

AURÉLIE. Voilà mon mari. (*A part.*) Je tremble à son approche.

SCENE VII.

LES MÊMES, BELFONT.

EUGÉNIE. Mon frère!....

BELFONT. Eugénie, laisse-nous seuls un moment, j'ai à parler à ta sœur.

EUGÉNIE. Je sors (*A part.*) Et lui aussi a l'air préoccupé.... Au moment où je vais être heureuse!.... Ah! il se passe quelque chose!.. (*Haut.*) Je sors, mon frère. Venez-vous, Ernest.

ERNEST. Oui, ma chère Eugénie.

(Elle sort avec Ernest.)

SCENE VIII.

BELFONT, AURÉLIE.

AURÉLIE, *à part*. Est-il instruit de ma conduite?.....

BELFONT. Aurélie, ma femme, mon amie, j'ai une confidence à te faire.

AURÉLIE. Qu'est-ce donc, mon ami?.... comme tu as l'air défait, abattu.

BELFONT. J'ai cependant du courage; mais il en faut beaucoup dans cette circonstance.

AURÉLIE. Explique-toi donc, tu m'effraies.

BELFONT. Mon voyage n'a pas été heureux, je suis enveloppé dans l'affreuse banqueroute de Delmare. Tous les effets que j'ai souscrits pour ce correspondant infidèle vont m'arriver, je suis responsable : il faut que je paie ou je suis déshonoré, ma maison est perdue! Tu changes de couleur, tu supportes cette nouvelle avec moins de calme et de résignation que moi...rassure-toi, nous avons un moyen de salut dans cette crise. Aurélie, c'est à toi que je m'adresse; je connais ton cœur, ta raison. Tu sacrifieras volontiers des bijoux futiles, des ornemens frivoles, pour me donner le tems de trouver des ressources.... Tu ne réponds rien.... mais..... Aurélie. il y va de l'honneur. Un négociant qui a une fois suspendu ses paiemens perd la confiance publique et ne se relève jamais.

AURÉLIE, *égarée*. Que me demandes-tu?..

BELFONT. Quoi!.... tu hésiterais!...

AURÉLIE, *pleurant*. Ah! Charles, que je suis malheureuse!....

BELFONT. Je ne te comprends pas.

AURÉLIE. S'il fallait donner ma vie pour te sauver!

BELFONT. Calme-toi, ce que je te demande n'est qu'un sacrifice momentané. Mon zèle, ma probité me soutiendront, et ma maison se rétablira, si le secret le plus profond peut couvrir l'embarras où je me trouve.

AURÉLIE. Tu m'arraches le cœur!... il faut que je te dise tout! que je te découvre cet affreux mystère, que tu connaisses toute l'horreur de ta situation.

BELFONT, *effrayé*. Grand Dieu! que vas-tu m'apprendre?

AURÉLIE, *après un silence*. Tu es ruiné!..

BELFONT. Mais tes diamans...

AURÉLIE. Sont vendus.

BELFONT. Ton bien!....

AURÉLIE. Est perdu !

BELFONT. Comment...

AURÉLIE, *avec effort*. LE JEU a tout dévoré.

(Elle tombe à genoux.)

BELFONT, *stupéfait*. Aurélie !

AURÉLIE. Chasse-moi, tue-moi, j'ai tout mérité!... tu me vois à tes pieds. Je n'implore pas mon pardon, je n'en suis plus digne; mais j'avoue ma faute. Que dis-je... mon crime!... épouse coupable, mère dénaturée, j'ai détruit tes ressources, anéanti l'avenir de mes enfans. A présent que je t'ai fait cet aveu, prononce. Comment veux-tu que je me punisse, si tu n'as pas le courage de me punir toi-même?

BELFONT, *anéanti*. Je reste confondu!

AURÉLIE, *avec amertume*. Charles, je te demandais de m'accompagner dans le monde; tu m'aurais préservée de ma perte.

(Elle se relève.)

BELFONT, *revenant à lui*. Malheureuse Aurélie! il faut bien de la force pour n'être pas écrasé d'un coup pareil!..... laisse-moi réfléchir!..... profite de mon anéantissement, de ma surprise, qui suspendent dans mon cœur l'explosion de ma colère!..... Ruiné! ruiné..... par un ami et par une épouse. Ah! va, va, retire-toi, te dis-je! que j'aie le tems de me calmer. Sors donc, sors donc de devant moi. Je ne réponds plus de rien...

(Il se contient avec peine, Aurélie le regarde d'un air effrayé et rentre dans sa chambre.)

SCENE IX.

BELFONT, *seul*.

Et cette Aurélie à qui j'avais donné mon cœur... à qui j'avais confié ma vie! ...e j'avais préférée, épousée sans fortune ...ar ses qualités, ses vertus... Fatale erreur!..... mais ne nous laissons pas accabler, ne nous appesantissons pas sur l'horreur de ma situation, et cherchons-y un remède. Il faut du sang-froid, de la prudence. Plus la crise est pénible, plus il faut être maître de soi-même. Ma maison est en réputation, mon crédit est considérable! je veux placer Ernest à la tête de l'établissement, le lui céder; je me contenterai d'être son commis. La dot d'Eugénie suffira pour qu'il couvre les premiers paiemens, et bientôt il se trouvera par son talent, son activité, à la place où je devais espérer de rester avec honneur. Oui, cette idée me tranquillise; que ma ruine soit du moins profitable à des personnes que j'aime et dont la reconnaissance sera ma consolation... Rappelons Aurélie, la malheureuse est assez punie par ses remords. (*Il sonne; Julien paraît.*) Priez madame de passer ici un moment. (*Le domestique sort.*) Il faut me modérer. J'ai ma part de sa faute. Elle a eu raison de me le dire. Ma trop grande confiance l'a perdue!..... Il n'en faut donc avoir pour personne dans le monde!

SCENE X.

BELFONT, AURÉLIE.

AURÉLIE, *avec timidité*. Vous m'avez rappelée, monsieur?

BELFONT. Oui.

AURÉLIE. J'allais quitter cette maison.

BELFONT. Se peut-il?

AURÉLIE. Vous m'aviez chassée!

BELFONT. J'ai été dur; mais j'étais peut-être juste.

AURÉLIE. J'en conviens.

BELFONT. J'ai réfléchi; j'ai appelé à mon secours la modération. J'ai trouvé un avenir pour moi, pour vous. Je n'hésiterai pas à me soumettre à mon sort, à recommencer les travaux par lesquels j'étais entré dans le commerce. Ils seront moins pénibles, parce que mon expérience pourra servir des personnes que j'aime et que vous aimez aussi. Je vais céder ma maison à Ernest, à l'époux de votre sœur, il faut que cette opération se fasse dès demain, et que leur contrat mette Ernest en état de substituer son nom au mien, en prenant la maison que je lui cède.

AURÉLIE. Et par cet expédient?...

BELFONT. Je sauve mon honneur, et je pose les fondemens de leur fortune.

AURÉLIE, *écrasée*. Charles, jamais le malheur ne frappe à moitié.

BELFONT. Que dois-je encore apprendre?

AURÉLIE. Ernest ne pourra pas remplir vos engagemens.

BELFONT, *effrayé*. Mais la dot de votre sœur...

AURÉLIE, *avec abandon*. Elle est engloutie dans l'abîme du jeu!...

BELFONT. Ciel! un dépôt, une chose sacrée!...

AURÉLIE. Je ne l'ai pas respecté.

BELFONT, *avec horreur*. Ah! Aurélie!...

AURÉLIE. Je sens que les termes vous manquent pour exprimer votre indignation, et cependant j'ai pour cette faute une excuse que mon cœur approuve, que le vôtre n'oserait blâmer si je pouvais la faire connaître.

BELFONT. Un dépôt !...

AURÉLIE. On doit mourir auprès, mais doit-on se laisser déshonorer.

BELFONT. Que voulez-vous dire ?...

AURÉLIE. Jamais cet aveu ne sortira de ma bouche.

BELFONT. Il le faut, madame, il le faut.

AURÉLIE. Jamais. Au reste, Charles, j'ai perdu le droit d'habiter sous le même toit, que vous. Notre séparation est nécessaire, faites-la prononcer par les lois.

BELFONT. C'est vous qui la demandez ?..

AURÉLIE. J'ai mieux aimé vous prévenir ; vous l'auriez exigée.

BELFONT. Je pouvais pardonner ma ruine. Je pouvais me résigner à la pauvreté. Avec l'amour du travail, l'homme peut toujours se procurer un logement et du pain. Je pouvais renoncer à ma position dans le monde, et me consoler avec une femme à qui son repentir aurait mérité mon indulgence. Mais cette femme a commis... (*avec énergie*) UN VOL !... oui, elle a violé un dépôt !..... Ah ! certes, elle a raison : elle doit se séparer de son époux, renoncer à élever ses enfans, elle doit cacher sa honte dans un asile obscur... Ah ! malheureuse Aurélie !...

(Il la regarde avec douleur et sort précipitamment.)

SCENE XI.

AURÉLIE, *seule*.

Je l'avais prévu ; sa sévérité est juste. Un repentir tardif ne peut effacer mes torts. Où pourrai-je me montrer maintenant sans rougir ? Cependant quand je regarde l'avenir qui m'est réservé, quel vide affreux s'offre à moi ! Une séparation !.. me détacher, m'arracher de tout ce qui fait le bonheur de la vie. Plus d'époux, plus d'enfans. Je serai donc au monde seule avec mes remords !... Mon Dieu ! éclairez-moi ! Je n'ai qu'un parti à prendre, il est désespéré ; mais il est nécessaire. Jamais je ne pourrai vivre en face de celui dont la vue serait un reproche continuel. Je pars à l'instant même de cette maison. Il l'a dit. Je dois cacher ma honte dans un asile obscur. Il ignorera le lieu de ma retraite, le lieu où mes larmes vont effacer ma faute : mais j'éviterai le scandale d'une séparation publique. (*A une table : elle parle tout en écrivant.*) Ecrivons à mon mari qu'il sache que mon cœur n'est pas corrompu..... que le repentir y est entré..... que je l'aime !.... que je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir, que je n'ai eu qu'un tort..... *le jeu !* mais qu'aucune autre faute !...

(Elle se lève.)

SCENE XII.

AURÉLIE, JULIEN.

JULIEN. Madame, un monsieur qui vous demande !

AURÉLIE. Moi ?..... je ne veux voir personne.

JULIEN. Il me suit !... le voilà !

(Il sort.)

SCENE XIII.

LE BARON D'EFFENBERG, AURÉLIE.

AURÉLIE. Vous ici, monsieur ?...

LE BARON. Oui, madame, j'ai appris la position critique de votre mari, et je ne crois pas être généreux en venant vous offrir les moyens de l'en tirer.

AURÉLIE. Que voulez-vous dire ?...

LE BARON. Un correspondant de Bordeaux l'entraîne dans une faillite.

AURÉLIE. Eh bien !

LE BARON. Cet argent que vous avez voulu me rendre peut le tirer d'embarras.

AURÉLIE, *sèchement*. Après !

LE BARON. Peut-être ignoriez-vous, quand vous me l'avez restitué....

AURÉLIE. Il est vrai : mais maintenant que je sais tout, je refuse encore de le reprendre.

LE BARON. Mais, madame...

AURÉLIE. Mais, monsieur, comment osez-vous vous présenter chez moi ?...

LE BARON. Pourquoi ne m'y présenterais-je pas ?...

AURÉLIE. Si mon mari vous rencontrait....

LE BARON. N'est-il pas absent ?...

AURÉLIE. Non, monsieur, il est de retour.

LE BARON, *avec légèreté*. Eh bien ! il est dans le commerce, dans les affaires ; j'ai des fonds à placer, une spéculation à lui offrir.

AURÉLIE. Laissez-moi, monsieur, je suis quitte envers vous, vous n'avez plus le droit de me poursuivre de vos odieuses prétentions.

LE BARON. Eh quoi ! madame, après

avoir accepté mes services, être devenue, au jeu, mon associée... Il est impossible que vous vous soyez méprise sur mes sentimens.

AURÉLIE. O comble d'humiliation! sortez, monsieur, sortez, ou j'appelle.

LE BARON. Non, madame, je ne sortirai pas.

AURÉLIE. Il faut pourtant que je me délivre de votre présence.

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE XIV.

LE BARON, BELFONT, AURÉLIE.

BELFONT. Que vois-je?..

LE BARON, *avec un grand sang-froid.* Monsieur est votre mari?

BELFONT. Que faites-vous ici, monsieur?

LE BARON, *toujours avec sang-froid.* Ne jugez pas sur l'apparence, monsieur. Je suis un homme d'honneur, je ne veux pas accepter de madame ce qui ne lui appartient pas. Elle n'a pas le droit de payer ses dettes avec la fortune de sa sœur. Elle a laissé ce portefeuille dans mes mains; je venais le lui rapporter.... Elle s'acquittera quand elle pourra. (*Il jette le portefeuille sur la table avec dédain.*) Le baron d'Effemberg saura se ruiner plutôt que de faire une bassesse.

(Il sort.)

SCENE XV.

AURELIE, BELFONT.

BELFONT. Quel est cet homme, madame?

AURÉLIE. Celui... qui voulait me perdre...

BELFONT. Ce dernier trait manquait à ma honte! Il faut que j'aie sa vie ou qu'il ait la mienne... et cette provocation...

(Il va à la table et écrit.)

AURÉLIE. Belfont! mon ami!..

SCENE XVI.

LES MÊMES, ERNEST, EUGENIE.

ERNEST. Qu'y a-t-il donc?

AURÉLIE. Empêchez-le de sortir, il y va de ses jours. (*Ernest et Eugénie se tiennent près de Belfont qui écrit. A part.*) Je ne dois plus les revoir. Adieu! adieu! pour toujours.

(Elle sort précipitamment.)

EUGÉNIE. Mon frère, il y va de vos jours dit-elle?

BELFONT. Je suis déshonoré!.. C'est un affront qu'il faut que je lave dans son sang. (*Il voit la lettre d'Aurélie.*) « A mon mari....... » C'est l'écriture d'Aurélie! « Quand tu liras ces lignes, » tu m'auras vue pour la dernière fois. « Je ne puis rester près de ceux dont j'ai mérité la haine et le mépris! » Et je l'ai laissée sortir... Est-elle encore dans la maison?... (*Criant.*) Simon, Julien!... Où est ma femme?...

(Il sonne.)

SCENE XVII.

LES MÊMES, SIMON, JULIEN *accourant.*

BELFONT. Où est ma femme, vous dis-je?

JULIEN. Monsieur, elle vient de sortir, c'est Simon qui a été chercher la voiture!...

BELFONT. Malheureuse!... courons!... mais de quel côté?

SIMON. Monsieur, elle a dit au cocher: *au Pont-Royal.*

BELFONT. Au Pont-Royal! Dieu!... elle est perdue!...

(Il tombe sur un fauteuil; Ernest et Eugénie se groupent près de lui; les deux domestiques paraissent consternés. Le rideau baisse)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Une misérable chambre en mansarde, dans une maison du quartier du Jardin des Plantes.

SCENE PREMIERE.

AURÉLIE, *vêtue de noir pauvrement, mais avec propreté. Elle travaille à une broderie. Elle est assise près d'une petite table.*

Celui qui m'a retirée de l'eau, il y a cinq ans, aurait dû m'y laisser périr. Travail et misère, voilà ma vie Que de tems il faut pour achever une misérable broderie! Cet ouvrage est si mal payé! et je ne suis pas toujours sûre de le placer.... Deux termes de mon loyer en arrière... et cette chambre si humide, si froide. Je n'ose, dans mes regrets, penser à mon bonheur d'autrefois. J'ai tout perdu par ma faute. Mais ce que je me rappelle pour me punir, c'est l'amitié de ma sœur que j'ai entraînée dans ma ruine: c'est l'amour de mon époux, de ce pauvre Charles, et sa mort qui a peut-être été la suite des chagrins que je lui ai causés. Ah! chassons ces tristes pensées. Vivons seule, ignorée, pour n'être pas méprisée.

SCENE II.

Mme DELACROIX, AURÉLIE.

(Mme Delacroix frappe en dehors.)

AURÉLIE. Qui peut venir?...

(Elle se lève.)

Mme DELACROIX, *en dehors*. Est-ce ici qu'il y a un appartement à louer?

AURÉLIE. Je connais cette voix.

(Elle ouvre.)

Mme DELACROIX, *entrant un parapluie à la main; elle est en petite robe d'indienne, avec un schall très-sec et un mauvais chapeau.* Pardon de vous déranger, madame. L'écriteau annonce une chambre et un cabinet.

AURÉLIE. Que vois-je!

Mme DELACROIX. Aurélie!

AURÉLIE. Madame Saint-Léon!

Mme DELACROIX. Non, madame Delacroix.

AURÉLIE. Mon oncle vous a épousée?

Mme DELACROIX. Pour mon malheur, et un peu pour le sien..... Mais, Aurélie, pouvais-je m'attendre à vous trouver ici!

AURÉLIE. Pouvais-je penser que vous y viendriez!

Mme DELACROIX. On vous croyait morte, noyée...

AURÉLIE. Plût au ciel que je le fusse!

Mme DELACROIX. C'est un événement, un miracle! je n'en reviens pas. Mais j'ai bien des choses à vous demander, j'en ai beaucoup à vous dire. (*Elle regarde autour d'elle.*) Ma chère, nous ne sommes pas aussi brillamment ici qu'à la dernière soirée où je vous ai vue chez Mme de Martigny.

AURÉLIE. Que me rappelez-vous!

Mme DELACROIX. Oui, oui: jetons un voile sur le passé.

AURÉLIE. Cependant, si j'osais vous interroger...

Mme DELACROIX. Parlez, parlez, ma chère amie.

AURÉLIE. Donnez-moi des nouvelles de ma sœur, car pour mon mari, j'ai su...

Mme DELACROIX. Quelque tems après votre disparition, Belfont et Ernest sont partis pour l'Amérique, afin de tenter, je crois, les chances du commerce.... Mais! (*Elle soupire.*) Votre sœur est restée chez sa tante, Mme de Séligny, la veuve d'un conseiller d'état.

AURÉLIE. Une femme bien respectable! qui demeure dans ce quartier. Et depuis, vous n'avez pas eu d'autres nouvelles?

Mme DELACROIX. Non; la famille ne me voit pas: ce qui du reste m'est fort égal!

AURÉLIE. Mais parlez-moi donc de mon oncle, de vous. Par quel hasard cherchez-vous un logement dans cette rue si écartée... si triste?

Mme DELACROIX. Par raison d'économie, de réforme, ma chère! J'avais le même défaut que vous, et j'y joignais le goût des parures et de la coquetterie. (*S'apercevant qu'Aurélie regarde sa toilette un peu négligée.*) Ah! j'en ai bien rabattu. Aussitôt que j'ai été mariée, je me suis aperçue que j'avais fait une sottise. M. Delacroix, qui voyait autrement que moi sur tout le reste, a vu de même dans cette occasion. C'est le seul point sur lequel nous ayons jamais été d'accord. Bientôt notre ménage est devenu un enfer. Mon mari, pour s'étourdir, s'est jeté à corps perdu dans les plaisirs de la table

moi, dans le tourbillon du monde. La fortune a été grand train. Comme nous ne nous rencontrions au logis que pour disputer, nous avons fini par habiter deux appartemens dans la même maison, ensuite deux maisons dans la même rue; après cela deux rues dans le même quartier. Il a bu ses meubles, j'ai joué les miens, et il nous en reste si peu maintenant, que cette chambre et ce cabinet suffiront pour recevoir notre mobilier.

AURÉLIE. Vous voilà donc aussi malheureuse que moi!

Mme DELACROIX. Pas tout-à-fait, car vous ne me paraissez pas résignée à votre situation, et je le suis à la mienne. Mais, dites-moi : vous quittez donc ce logement?

AURÉLIE. Il le faut bien. Je dois deux termes, et l'on m'a donné congé.

Mme DELACROIX. Pauvre femme ! Et vous n'avez pas de ressources?

AURÉLIE. Pas d'autres que mon travail.

Mme DELACROIX. A peu près vingt sous par jour : vivez donc avec cela!

AURÉLIE. Et voilà huit jours que je n'ai rien reçu.

Mme DELACROIX. Mais, mon enfant, il y a un moyen...

AURÉLIE, *vivement*. Honorable ?

Mme DELACROIX. Je m'en suis servi plusieurs fois.

AURÉLIE. Qu'est-ce donc?

Mme DELACROIX. Vous le refuseriez peut-être : je me charge de l'employer pour vous.

AURÉLIE. Cependant...

Mme DELACROIX. Laissez-moi faire. Je veux vous obliger.

AURÉLIE. Mon embarras est cruel, car en quittant ce logement, où irai-je?

Mme DELACROIX. Pourquoi pas chez votre sœur?

AURÉLIE. Ah! je rougirais trop.

Mme DELACROIX. Eh bien! venez avec nous. Votre oncle sera charmé de vous revoir.

AURÉLIE. Vous m'aviez dit que vous logiez séparément.

Mme DELACROIX. Le malheur nous a rapprochés. Et puis, M. Delacroix s'est remis à travailler, il a pris une échoppe au Palais, et il copie des écritures de chicane. Savez-vous que, quand il veut, il gagne ses cent sous par jour. Ah! s'il ne buvait pas, cet homme-là deviendrait quelque chose...Mais il faut que j'aille le retrouver, que je l'amène pour voir si ce logement lui conviendra. Il avait une affaire près d'ici à Sainte-Pélagie, et il devait m'attendre en bas. (*Elle regarde par la fenêtre.*) Ah! mon Dieu! il pleut!... le pauvre homme sera trempé, c'est moi qui ai le parapluie.

(On entend Delacroix chanter dehors l'air de *Robin des bois* :

C'est ma philosophie. (*bis.*)

Mme DELACROIX. Tenez, je l'entends.

SCENE III.

Mme et M. DELACROIX, AURÉLIE.

(Il est vieilli, il a le nez bourgeonné, son costume est sec; le pantalon râpé avec d'énormes sous-pieds, une redingote en mauvais état, et il a l'air gai d'un homme habitué au vin et se souciant peu de la misère.)

DELACROIX. La portière m'a dit que vous n'étiez pas descendue, vous avez été bien long-tems.

Mme DELACROIX. Vous n'en serez pas étonné quand vous saurez la rencontre que je viens de faire.

DELACROIX. Une ancienne connaissance?

Mme DELACROIX. Mieux que cela.... voyez.

DELACROIX. Comment! se peut-il! ma nièce!

AURÉLIE. Vous me reconnaissez, malgré le changement que le malheur a dû opérer sur mes traits.

DELACROIX. C'est toi, ma pauvre Aurélie? Je t'ai bien cherchée, et ton mari aussi, avant son départ pour l'Amérique.

AURÉLIE. Il aurait pu me pardonner! Oh ! non, j'étais trop coupable.

DELACROIX. Bah ! bah! Il n'y a pas de rancune éternelle. Vois madame Delacroix et moi, nous avions juré de ne jamais nous revoir, eh bien! nous nous sommes raccommodés. Je suis si tolérant quand j'ai dîné chez quelque client ou déjeuné à la buvette.

(*Il chante.*)

A jeun, je suis trop philosophe,
Le monde me fait peine à voir...

Mme DELACROIX. Taisez-vous donc. Que c'est de mauvais ton de chanter ainsi!

DELACROIX. Je suis un peu gai. C'est la pluie qui en est cause.

Mme DELACROIX. Comment, la pluie vous a grisé?

DELACROIX. Sans doute, parce que, quand j'ai senti qu'il tombait de l'eau, moi qui ne l'aime pas... je suis entré, pour me mettre à couvert, en face...

(*Il chante.*)

Au cabaret, au cabaret,
Je ne crains ni vent ni tonnerre,
Au cabaret, au cabaret.

Mme DELACROIX. Voyons, monsieur Delacroix, parlons raison, si vous pouvez.

DELACROIX. Je suis si heureux, si gai, d'avoir retrouvé ma pauvre nièce!

AURÉLIE, *tristement*. Vous êtes trop bon.

Mme DELACROIX. Il s'agit de l'obliger.

DELACROIX. Je me jetterais pour ma nièce... pas dans l'eau... mais dans le feu!

Mme DELACROIX, *allant à la table*. Je vais écrire une lettre.

DELACROIX. A qui, madame Delacroix? à qui? Je n'aime pas les correspondances.

Mme DELACROIX, *écrivant*. N'allez-vous pas faire le jaloux?

DELACROIX. J'ai droit de l'être, et vous êtes encore assez piquante, malgré vos trente-six ans....

Mme DELACROIX, *écrivant*. Trente-deux, monsieur!

DELACROIX. Vingt-deux, si ça vous fait plaisir, mon ange! Vois, Aurélie, comme je suis galant, et quel bon ménage nous faisons.... depuis huit jours!

Mme DELACROIX. Ma chère amie, dites-moi votre numéro, que je le donne bien exactement avec votre adresse.

AURÉLIE. Cinquante-sept.

Mme DELACROIX. Cinquante-sept! il y a bien long-tems qu'il n'est sorti à Strasbourg. Il faudra que je le mette avec le trente-neuf, l'âge de cet homme qui a été condamné hier.

DELACROIX. Vous voyez qu'elle est incorrigible; elle met à la loterie des sommes avec lesquelles je mettrais dans ma cave quelques feuillettes de bon vin.

Mme DELACROIX. Vilain buveur! (*Elle a plié la lettre.*) Un peu de poudre pour mettre sur cette adresse. Vous n'en avez pas? je vais y mettre du tabac. (*Elle tire sa tabatière.*) En usez-vous? ma chère?

AURÉLIE. Non.

Mme DELACROIX. Eh bien, moi, j'en prends, cela réveille les idées, cela égaie.

(Elle prise.)

DELACROIX, *lui prenant une prise*. Aussi est-elle toujours gaie.

Mme DELACROIX. D'ailleurs, avec de la propreté cela ne paraît pas. (*Elle tire un mouchoir de couleur.*) Ah ça, je vais porter cette lettre moi-même. Il est inutile de faire gagner cela à un commissionnaire. Monsieur Delacroix, vous me retrouverez à la maison.

AURÉLIE. Je descends avec vous... il faut que j'aille porter cet ouvrage.

DELACROIX. J'attendrai ton retour, ma nièce. Je veux causer avec toi d'affaires de famille. Et vous, madame Delacroix, serez-vous long-tems?

Mme DELACROIX. Non, je porte cette lettre dans la rue voisine. (*Bas à Delacroix.*) Voyez, car vous croiriez des choses...

DELACROIX, *lisant, et lui parlant bas*. Au bureau de bienfaisance... mais vous n'y avez plus crédit?

Mme DELACROIX. Pour moi, c'est possible; mais pour une autre... — Partons, ma chère amie; vous me remercierez plus tard, quand vous saurez...

AURÉLIE, *prenant son petit paquet d'ouvrage*. Au revoir, mon oncle.

(Les deux femmes sortent.)

SCENE IV.

DELACROIX.

Pauvre petite femme! je la crois corrigée; quel malheur qu'elle ait perdu son mari! Ce que c'est que de s'embarquer! moi je ne périrai jamais dans l'eau. C'est ce que me disait le baron d'Effemberg, la dernière fois que j'ai dîné avec lui, à Sainte-Pélagie; on y fait de bons dîners dans cette prison... Je le lui avais prédit, à celui-là, que la passion des femmes le ruinerait! Tout homme qui a une passion et qui s'y laisse aller, se perd.

SCENE V.

LE BARON, DELACROIX.

(Ses cheveux ont un peu grisonné, il porte une polonaise un peu sèche avec un ruban jaune et noir à la boutonnière. C'est un homme de cinquante ans, mais paraissant plus vieux que son âge; sa tenue est encore celle d'un homme qui cherche à plaire.)

LE BARON. Vous ici, monsieur Delacroix!

DELACROIX. Vous y êtes bien, monsieur le baron. Parbleu, quand on parle du loup, comme on dit, on a le plaisir de le voir. Mais qui vous amène chez ma nièce? car vous savez sans doute que c'est ici son domicile.

LE BARON. Oui, je le sais... sorti depuis huit jours de Sainte-Pélagie, je l'ai rencontrée au Jardin des Plantes, je l'ai suivie, et j'ai appris son adresse.

DELACROIX. Encore un incorrigible! mais vous êtes sorti de Sainte-Pélagie! par quel hasard, par quel moyen?

LE BARON. Quelqu'un que je ne connais pas, mais que je soupçonne, a répondu pour moi, a fait lever mon écrou; mais bien mieux!... une lettre m'apprend que cent mille francs sont déposés pour moi chez un banquier du Hâvre, et que je puis tirer à vue pour cette somme.

DELACROIX. Diable! c'est heureux! et qui soupçonnez-vous?

LE BARON. Si M. Belfont vivait, j'aurais pu croire... mais je pense que c'est le jeune homme qui a épousé la sœur d'Aurélie, votre jeune nièce, et qui aura voulu, par délicatesse, s'acquitter envers moi; car j'avais restitué la dot de sa femme.

DELACROIX. C'est vrai; c'était un beau trait.

LE BARON. Bien naturel, cette jeune personne ne pouvait pas être victime de nos folies.

DELACROIX. Si c'est Ernest qui vous a fait cette restitution, sa fortune serait donc rétablie?

LE BARON. Apparemment, mais la vôtre?... (*Il l'examine.*) Vous ne me paraissez pas dans une position brillante, monsieur l'ex-magistrat.

DELACROIX. Et vous, baron, êtes-vous toujours conseiller aulique et chargé d'affaires de ce petit prince d'Allemagne?...

LE BARON. Toujours.

DELACROIX. Dites donc, si vous avez fait ses affaires comme les vôtres!

LE BARON. A peu près, mais le congrès de Vienne les a un peu plus dérangées que moi.

DELACROIX. Votre congrès à vous, ce sont les femmes...

LE BARON. Et le vôtre, les bouteilles de champagne!

DELACROIX. Vous me faites penser que j'ai un dîner de francs-maçons; car je suis orateur dans la loge du père Noé. (*Tâtant son gousset.*) Ah! je n'ai pas de montre; mais il est plus de quatre heures à mon estomac. Sans adieu, monsieur le baron, faites-vous recevoir dans notre loge, on s'y amuse beaucoup. Tous francs-buveurs! et fonctionnant avec les bouteilles par le nombre trois, et trois fois trois!... A l'honneur!

(*Il sort en chantant.*)

Francs buveurs que Bacchus attire.
Dans ces retraites qu'il chérit,
Avec nous venez boire et rire,
Plus on est de fous, (*bis*) plus on rit.

SCENE VI.

LE BARON.

Quelle dégradante passion que celle du vin! comme elle abrutit un homme! Qui croirait que celui-là a pu occuper un poste honorable dans la magistrature? mais songeons à ce qui m'amène. D'après mes renseignemens, cette malheureuse Aurélie est réduite au plus extrême besoin. Je suis une des causes de sa ruine. Je veux, autant qu'il est en mon pouvoir, réparer... mais je l'entends...

(Il se tient à l'écart.)

SCÈNE VII.

LE BARON, AURÉLIE.

AURÉLIE, *elle entre abattue, triste, faible, son carton à la main, elle s'assied.* Rien! Rien! ils ont trouvé cette broderie mal faite. Ah! mes yeux gonflés de larmes, mes mains tremblantes de froid, ne peuvent mettre à cet ouvrage la délicatesse que je demandais dans le tems que j'achetais ces parures...

LE BARON. Pauvre femme!

AURÉLIE. Quelqu'un... ciel! vous, monsieur! je serai donc toujours persécutée par votre présence.

LE BARON. Calmez-vous, veuillez m'écouter. Je ne me présente ici, madame, qu'avec les intentions les plus pures. J'ai été coupable envers vous, je viens avouer mes torts, et vous offrir de les réparer.

AURÉLIE. Les réparer! me rendrez-vous mon bonheur passé, le repos de l'ame, le calme de la conscience? Me rendrez-vous l'estime du monde, l'amour de ma famille? Me rendrez-vous l'époux que j'ai perdu, et dont la mort a peut-être été causée par ma faute?

LE BARON. Il y a des compensations à tous les maux de la vie.

AURÉLIE. Quand je suis au comble de la misère! prête à être chassée du réduit que j'habite!... ah! je ne crains pas de de vous découvrir toute l'horreur de ma situation.

LE BARON. Je la connaissais, madame, et d'abord j'ai satisfait votre propriétaire, je vous ai assuré un asile.

AURÉLIE. Comment!

LE BARON. J'ai loué ce logement pour que vous y restiez tranquille jusqu'à ce

que je vous en offre un plus digne de vous.

AURÉLIE. Il faut donc toujours que je sois humiliée.

LE BARON. Nullement, madame. J'ai recouvré une partie de ma fortune, et je viens la mettre à vos pieds, avec un titre que sans doute vous ne dédaignerez pas.

AURÉLIE. Une fortune! un titre!

LE BARON. Dites un mot et vous serez baronne d'Effemberg.

AURÉLIE, *surprise et avec dignité.* Une femme ne peut jamais être qu'honorée par l'homme qui lui offre son nom : mais celui de Belfont m'est trop cher pour que je puisse consentir à en prendre un autre. Gardez, monsieur le baron, votre or et vos titres. Je serais indigne de l'offre que vous me faites, si j'avais la faiblesse de l'accepter.

LE BARON. Songez-vous à ce que vous refusez?

AURÉLIE. Je songe à ce que je perdrais. Des regrets éternels, voilà le seul moyen de m'honorer dans ma position.

LE BARON. Et moi, madame, je sais comment je puis vous forcer d'accepter quelque chose de moi. Je dois un hommage éclatant à votre vertu. Je vous dois une réparation dans votre fortune, car c'est moi dont les perfides insinuations vous ont encouragé à suivre les chances du jeu. Permettez-moi de vous revoir, madame... Je ne tarderai pas à vous apprendre de quelle générosité le baron d'Effemberg peut être capable. Je vous reverrai, madame. (*Elle fait un geste de refus.*) Je vous reverrai.

(Il salue profondément et sort.)

SCÈNE VIII.

AURÉLIE, *puis* JULIEN.

AURÉLIE. Je ne dois plus rester dans cette maison; je ne puis rien accepter de cet homme sans me compromettre.

JULIEN, *entrant.* Est-ce ici qu'il y a une pauvre femme?

AURÉLIE, *interdite.* Que voulez-vous?

JULIEN. Ne craignez rien, c'est la dame de charité de l'arrondissement. (*Il se retourne.*) Donnez-vous la peine d'entrer, madame, c'est ici.

AURÉLIE, *à part.* La dame de charité!

(Elle se détourne.)

SCÈNE IX.

AURÉLIE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *au domestique.* Descendez; faites attendre la voiture. (*Elle ferme elle-même la porte et court à Aurélie qu'elle prend dans ses bras.*) Ma sœur!

AURÉLIE. Eugénie!... (*Elle l'embrasse avec tendresse.*) Par quel hasard?

EUGÉNIE. Ce n'en est pas un. Je ne devais pas mettre ce domestique dans ma confidence.

AURÉLIE. Mais comment as-tu appris?

EUGÉNIE. J'étais au bureau de bienfaisance, car je suis dame de charité : une lettre arrive, je vois ton nom, j'accours, ma sœur, ma pauvre sœur!

(Elle l'embrasse encore.)

AURÉLIE, *timidement.* Tu ne m'en veux pas?

EUGÉNIE. Tu existes donc!

AURÉLIE, *lui montrant sa misérable chambre.* Tu vois ma punition.

EUGÉNIE. Tu as donc bien souffert?

AURÉLIE. Ah! oui. Si tu savais les tristes détails de ma vie, depuis le jour fatal où je vous ai quittés...

EUGÉNIE. Dis-les-moi, pauvre sœur!

AURÉLIE. Quand je sortis de la maison, ma tête était perdue. J'avais dit au cocher de place : *au pont Royal.* Arrivée sur le quai, la vue de ce monde qui circulait, cette clarté qui les eût tous rendus témoins de mon action me fit réfléchir. Je dis au cocher de me conduire plus loin. Je ne descendis que hors de Paris. J'errai jusqu'au soir sur les bords de la Seine. Te dire ce qui se passait en moi, comment je me précipitai dans l'eau, comment on m'en retira, cela me serait impossible; il ne m'en est resté qu'un souvenir comme celui d'un songe confus. Lorsque je fus rappelée à la vie, que je fus assez forte pour penser à mon avenir, je fis ressource de quelques bijoux que j'avais heureusement conservés, et je louai ce misérable logement, bien décidée à vivre du travail de mes mains, sans donner de mes nouvelles à personne. Quels jours! quelles nuits je passai! travaillant, pleurant, priant : épiée par des voisins curieux, insultée par un propriétaire avare et grossier, quelquefois manquant de pain, et trop fière pour en demander. Ah! si la femme qui commence à jouer savait ce que j'ai enduré de tourmens et d'humi-

liations, aucune ne voudrait acheter à un pareil prix l'espoir du sort le plus brillant!

EUGÉNIE. Tu as été bien punie.

AURÉLIE. Surtout en ne voyant plus ceux que j'aimais.

EUGÉNIE. Tu ne resteras pas ici. Je ne te demande que le tems d'aller prévenir ma tante, de t'apporter des habits convenables... Il ne faut pas que tu aies à rougir devant elle, je veux qu'elle ignore l'état où je t'ai retrouvée... Mais pourquoi ce deuil?

AURÉLIE. Je le porterai toute ma vie. (*Elle s'essuie les yeux.*) Mon Charles! mon mari!

EUGÉNIE, *vivement*. Il existe.

AURÉLIE. Que dis-tu?... Charles...

EUGÉNIE. Sans doute: le bruit de sa mort était faux; il a été démenti.

AURÉLIE, *avec un cri*. Ah!... ah! mon Dieu, je te remercie!

EUGÉNIE. Ton mari et le mien m'ont souvent donné de leurs nouvelles. J'en attends même de meilleures encore..... Mais ne nous flattons pas sans certitude.

AURÉLIE, *avec passion*. Il vit! mon Charles! mon mari! Ah! je respire plus à l'aise: il pourra savoir un jour mon repentir. Que je suis heureuse d'être restée digne de lui, d'avoir refusé...

EUGÉNIE. Quoi donc?

AURÉLIE. Oh! non, non. Il suffit que je le sache, moi!.. J'ai respecté son nom, je suis encore son Aurélie, (*avec enthousiasme*) je suis madame Belfont!

EUGÉNIE, *surprise*. Ma sœur?...

AURÉLIE. Quel titre serait plus beau! Fortune, dignités, rien vaut-il le titre d'hônnête femme?

EUGÉNIE. Ma bonne amie, ma sœur, je comprends ton exaltation; calme-toi. Attends-moi, je ne tarderai pas à revenir. Embrasse-moi encore.

(Elle sort vivement.)

SCENE X.

AURÉLIE, LE BARON.

(Le baron est entré pendant qu'Eugénie embrassait sa sœur. Aurélie, qui l'a reconduite jusqu'à la porte, revient et se trouve en face du baron.)

AURÉLIE, *contrariée*. Mais c'est une tyrannie...

LE BARON, *la calmant*. Madame, madame, le respect avec lequel je m'adresse à vous doit vous prouver combien mes idées sont changées! Mon cœur est toujours le même sans doute... (*Elle fait un signe d'impatience.*) Oh! écoutez-moi, je vous prie, vous n'entendrez rien qui ne doive nous honorer tous les deux. J'ai passé ma vie à faire des folies pour les femmes: ma réputation est établie sur ce point. De toutes celles pour lesquelles j'ai fait des sacrifices, une seule les méritait peut-être, c'est vous qui les avez dédaignés. Eh bien! madame, vous avez refusé ma main, mon titre, et par conséquent ma fortune. Mais cette fortune, elle ne m'appartient pas; car si vous l'avez perdue au jeu, c'est moi qui en suis cause. Ce n'est pas vous, c'est moi qui l'ai jouée. Eh bien! madame, j'ai trouvé un moyen de vous forcer à l'accepter. Ces cent mille francs qui m'ont été restitués à tort, ils sont à vous par mon testament. Voici l'acte qui vous en fait légataire, et ne le refusez pas; ce n'est pas un grand sacrifice que je fais. Vous sentez que le baron d'Effemberg ne peut pas vivre avec cinq ou six mille livres de rente, lorsqu'il n'en a pas eu assez de cinquante. Avant de se brûler la cervelle, il veut vous faire son héritière.

AURÉLIE, *avec horreur*. Ah! monsieur...

LE BARON. Cela vous effraie: mais cela me paraît tout simple.

AURÉLIE. Mais cela est affreux.

LE BARON. Vous sentez bien que je ne vous rendrais pas témoin...

AURÉLIE. Monsieur, je vous en prie, épargnez-moi... Dieu! on vient!... C'est ma sœur, sans doute; c'est elle que j'attends! si elle vous voyait, monsieur, votre présence ferait naître des soupçons injurieux pour moi. Elle va entrer. Au nom du ciel, monsieur, sortez. Mais elle vous rencontrera...

LE BARON. Y a-t-il quelque endroit?...

AURÉLIE. Ce cabinet..... Oh! ne me compromettez pas, je vous en conjure.

LE BARON. Non, non, je vais me cacher. (*A part.*) J'ai l'air d'être encore en bonne fortune.

(Il entre dans le cabinet.)

SCENE XI.

AURÉLIE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. Me voilà; je n'ai pas été long-tems: mais je suis plus heureuse encore que je ne l'espérais. Je n'ai pas voulu te dire tout, de peur de te donner un espoir qui ne se réaliserait pas, et

pourtant cette lettre m'apprenait... (*Elle la lui remet.*) Mais, ma bonne sœur, arme-toi de tout ton courage, car il en faut pour supporter le bonheur.

AURÉLIE. Que vas-tu m'apprendre?

(Elle parcourt la lettre des yeux.)

EUGÉNIE, *vivement*. Je ne veux pas te faire languir plus long-tems. Si je te disais que j'ai les nouvelles les plus récentes de mon mari et du tien, que notre fortune est rétablie, qu'Ernest et Charles ont quitté l'Amérique, qu'ils reviennent en France, qu'ils y sont revenus.

AURÉLIE. Je reverrais mon époux!

EUGÉNIE. Oui, ma sœur.

AURÉLIE. Et il me pardonnerait!

EUGÉNIE. Il t'a pardonné.

AURÉLIE. Quel bonheur!

EUGÉNIE. Tu as tant souffert!

AURÉLIE. Il le sait?

EUGÉNIE. Je le lui ai dit.

AURÉLIE. Tu l'as vu?

EUGÉNIE. Tu vas le voir... Viens, viens avec moi.

AURÉLIE. Je n'ose.

EUGÉNIE. Eh bien! ma bonne, il fera les premiers pas. Il n'est pas loin d'ici, il brûle de t'embrasser.

AURÉLIE. Je ne puis te croire

EUGÉNIE. Crois-en donc tes yeux. (*Elle court à la porte.*) Venez, venez, mon frère!

SCENE XII.

ERNEST, EUGÉNIE, BELFONT, AURÉLIE, Mme DELACROIX, DELACROIX. LE BARON, *est dans le cabinet à gauche.*

BELFONT, *recevant Aurélie dans ses bras.* Aurélie!... elle s'évanouit! Ma femme, mon amie, ton époux te pardonne.

AURÉLIE. J'ai cru que je mourais; mais c'était de joie, de bonheur.

BELFONT. Pas un mot sur le passé... Nous sommes riches, heureux, viens avec moi.

AURÉLIE. Revoir le monde!

BELFONT. Non; j'ai acheté une propriété en province. Nous vivrons loin de Paris, loin du tourbillon qui t'a égarée.

LE BARON, *à part derrière la porte du cabinet qui le cache aux autres.* Il existe!

AURÉLIE. Toute ma vie ne suffira pas pour te marquer ma reconnaissance.

DELACROIX. Tu sauras, ma nièce, que ton mari m'a proposé de m'emmener. Je suis las de végéter à Paris; sa propriété est dans la Bourgogne, pays vignoble. J'ai accepté.

Mme DELACROIX. Et moi aussi. Nous allons tous devenir raisonnables.

DELACROIX. Nous ne boirons qu'à table, en famille, et si nous faisons, le soir, une petite partie, nous ne jouerons pas d'argent.

Mme DELACROIX. Jouer de l'argent!... quelle horreur!.. Cependant il faut toujours intéresser le jeu.

(Mme Delacroix tire son mouchoir et laisse tomber un jeu de cartes.)

LE BARON, *qui a tout entendu sur la porte du cabinet, dit d'une voix sombre* : Nos passions ne meurent qu'avec nous.

(Il arme son pistolet. Le rideau baisse.

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

VALENTINE,

DRAME EN DEUX ACTES,

MÊLÉ DE COUPLETS,

Par MM. Scribe et Mélesville,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE LE 4 JANVIER 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VALDINI, propriétaire.	M. St. Aubin.
VALENTINE, sa femme.....	Mlle E. Sauvage.
LARA, officier espagnol.....	M. Paul.
GENEVIÈVE, filleule de Valentine et fille du concierge..	Mlle Habeneck.
BOUTILIER, maçon........	M. Sylvestre.

La scène se passe dans le château de M. de Valdini, auprès de Vendôme.

S'adresser pour la musique de cette pièce et celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. Heisser, bibliothécaire et copiste, au théâtre ; ou à M. Ferville, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n° 33.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande salle du château de Vendôme. Porte au fond et portes latérales. Une petite table à droite du théâtre, un peu sur le devant. A gauche un guéridon ; chaises, fauteuils.

SCENE PREMIERE.

M. DE VALDINI, *assis auprès de la table et rêvant.*

De l'adresse... de l'audace... surtout du cœur et l'on arrive toujours !... quand je pense que moi, si long-tems errant et malheureux loin du Piémont, ma patrie, je me trouve aujourd'hui en France, dans ma terre... dans mon château de Vendôme... nommé colonel par Napoléon... marié par lui à une femme charmante.... bien plus à une dot superbe.... c'était là le coup de maître... (*Se levant.*) Séparés de biens... il est vrai, mais qu'importe ?... (*Marchant.*) Les revenus sont à moi, et ici, comme à Paris.... comme ailleurs... je mène joyeuse vie... pour cela qu'a-t-il fallu ?

AIR *du Piège.*

Marcher au combat sans pâlir !
Sous le canon qui vous décime,
Jouer ses jours pour parvenir,
Ce fut en tous tems ma maxime !...

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, et ainsi de suite. Les changemens de position dans le courant des scènes sont marqués par des renvois au bas des pages.

Car pour m'enrichir d'un seul coup,
Quand c'est ma tête que j'expose,
Je risque de gagner beaucoup,
Et de ne pas perdre grand'chose.

Aussi maintenant rien ne peut plus me renverser de la position... où je me suis placé.. rien... qu'un vent d'orage... qui soufflerait du Piémont... bah!... rien à craindre ni pour ma fortune, ni pour ma conscience... Turin est loin... et Dieu aussi!...

SCÈNE II.

VALDINI, BOUTILIER.

BOUTILIER, *entr'ouvrant la porte du fond.* Puis-je entrer, monsieur le colonel?

VALDINI. C'est Boutilier, mon protégé...

BOUTILIER*. Ça, c'est vrai, vous êtes la providence des maçons; depuis que vous êtes devenu propriétaire de ce château, la truelle va joliment...

VALDINI. Oui, mais elle ne va pas vite... voilà deux mois que le pavillon du jardin est commencé...

BOUTILIER. Nous n'avions pas de matériaux...

VALDINI. Et pour la cheminée que je t'ai commandée là, dans mon cabinet... tu ne diras pas que ce sont les matériaux qui te manquent... car, depuis ce matin, l'appartement est encombré de briques... et de sacs de plâtre... d'outils de toute espèce, au point que je ne peux l'habiter...

BOUTILIER. Pour ce qui est de ça, c'est juste... je veux toujours me mettre à cette satanée cheminée... mais, par malheur, je n'ai de cœur à rien... et si monsieur le colonel ne se fâchait pas, je lui dirais pourquoi...

VALDINI. Dis-le donc...

BOUTILIER. C'est que... sous votre respect, je suis amoureux comme une bête.

AIR : *Au soin que je prends de ma gloire.*

Depuis q'l'amour chez moi séjourne,
Je n'me retrouve plus hélas!
Le cœur me bat, la tête me tourne,
Je n'sais quoi me casse les bras...
Les jamb's n'soutienn't plus l'édifice...
Comment, soyez de bonne foi,
Voulez-vous que chez vous j'bâtisse,
Quand tout se démolit chez moi?

* Boutilier, Valdini.

VALDINI. Ce qui ne m'empêche pas de te payer tes journées comme si tu travaillais...

BOUTILIER. Voilà pourquoi, dans votre intérêt, vous devriez faire finir c't'amour là...

VALDINI Comment cela?

BOUTILIER. En me faisant épouser la petite Geneviève! la fille de votre concierge....

VALDINI. Ah! c'est elle que tu aimes!...

BOUTILIER. Et elle me rudoie toujours... je n'en mange plus... je languis... vos travaux de maçonnerie n'avancent point; et si ça dure comme ça... je ne sais pas ce qui arrivera... mais je ne voudrais pas être à votre place...

VALDINI, *riant.* Je vois en effet que ça me reviendrait cher! je vais parler pour toi.

BOUTILIER. Je vous le conseille, par économie...

VALDINI. Et je compte bien que son père aura égard à ma demande...

BOUTILIER. Si c'est ainsi, monsieur le colonel, je serai comme votre ame damnée; et je vous défendrai dans le pays encore plus que par le passé... mais qu'ils y viennent maintenant!...

VALDINI. Comment!... j'ai donc ici des ennemis?

BOUTILIER. On attaque toujours ceux qui ont quelque chose, et moi, par malheur, on ne m'attaque jamais... ce qui me désespère...

VALDINI. Vraiment!... et que dit-on de moi?

BOUTILIER. Ça vous ferait bien rire... ils disent que vous n'êtes pas bon tous les jours... que vous êtes dur comme la lame de votre sabre.. et moi je dis : C'est tout naturel... un officier de l'empereur... un chenapan!... ça ne craint rien.. c'est habitué à se faire tuer, et ça se moque de la vie d'un homme comme moi d'une truellée de plâtre... voyez-vous, ça leur fait comprendre...

VALDINI. C'est bien... et que disent-ils encore?...

BOUTILIER. Que vous êtes jaloux... et quoique madame soit bien douce et bien sage, vous la tenez toujours comme qui dirait sous clef... et moi je leur réponds : C'est tout simple... ce n'est pas un Fran-

çais... c'est un Italien... et dans son pays toutes les femmes sont ordinairement poignardées... c'est l'usage... tout le monde vit comme ça... et alors ça leur explique...

VALDINI. Je te remercie...

BOUTILIER. Quant aux bourgeois de Vendôme, ils parlaient quelquefois de vous et de votre ménage; et ils vous appelaient Raoul Barbe-bleue... c'était drôle... mais depuis l'explication que vous avez eue (*il fait le signe de tirer l'épée*) avec ce jeune homme qui en est mort... ça a tué les cancans... il n'y en a plus dans la ville...

VALDINI. Je vois que la recette est bonne... et j'en userai dans l'occasion... laisse-moi...

BOUTILIER. Je m'en vais me mettre à l'ouvrage... si monsieur pouvait m'avancer un peu d'argent?

VALDINI. Pourquoi ça?

BOUTILIER. J'aurais un effet à payer pour ce moellon que j'ai fait venir... ça me tombera sur la tête un de ces jours...

VALDINI. C'est bon!... quand tu voudras...

(Boutilier fait quelques pas pour sortir.. il s'arrête.)

BOUTILIER. Et puis une chose encore. (*Il revient et passe à la gauche de Valdini.*) Si monsieur pouvait prendre un ou deux ouvriers de plus, ça irait plus vite.

AIR *de la Walse de Robin des bois.*

Travailler seul, voyez-vous, c'est bien rude,
Et comme on dit, un peu d'aid' fait grand bien.

VALDINI.

Oui, je comprends, selon ton habitude,
De paresser tu cherches le moyen.
(*Souriant.*)
Comment vas-tu faire dans ton ménage?

BOUTILIER.

De c'côté là, je m'en tirerai bien,
Et puis parfois on dit qu'en mariage,
On est aidé, sans qu'on en sache rien.

ENSEMBLE.

VALDINI.

Travailler seul lui semble par trop rude,
D'un compagnon il s'arrangerait bien;
Mais paresseux, selon son habitude,
De ne rien faire il cherche le moyen.

BOUTILIER.

Travailler seul, voyez-vous, est bien rude,
Et comme on dit, un peu d'aid' fait grand bien.
Moi, je me soigne aussi par habitude,
De me r'poser je cherche le moyen.

(*En s'en allant.*) Vous y penserez, n'est-ce pas, monsieur le colonel...

VALDINI. Oui... oui... mais va travailler.

(Boutilier sort.)

SCÈNE III.

VALDINI, VALENTINE.

(Elle entre par la porte à gauche de l'acteur.)

VALDINI. C'est ma femme!... toujours triste et rêveuse! est-ce qu'elle aurait quelques soupçons... quelques doutes?... oh! non! ce n'est pas possible!

VALENTINE, *tressaillant en l'apercevant.* Ah! c'est vous, monsieur! je vous croyais parti pour la chasse.

VALDINI. J'ai changé d'idée... je n'irai pas... cela vous contrarie.

VALENTINE. Nullement... mais pendant ce tems, j'avais l'intention de faire une visite...

VALDINI. A quelques dames de la ville... les femmes ont toujours des confidences à se faire entre elles, des chagrins à se raconter... et Dieu sait, dans ces récits confidentiels, si les maris sont épargnés...

VALENTINE. Je n'allais voir aucune dame...

VALDINI. J'y suis... le père Urbain, votre confesseur!

VALENTINE. Oui, monsieur

VALDINI. Encore!... et que diable avez-vous à lui dire?... vous, une femme si chaste et si pure... qui ne commettez aucune faute!... il faut donc que vous en inventiez... car moi qui suis plus riche que vous... de ce côté-là... je ne pourrais pas suffire à une consommation aussi active...

VALENTINE, *ôtant son schall et son chapeau et les posant sur le guéridon à gauche.* Je n'irai pas, monsieur!...

VALDINI. Et pourquoi?

VALENTINE. Parce que cela vous déplaît, et qu'avant tout mon premier devoir est de vous obéir...

VLADINI. C'est-à-dire que je suis un tyran.

VALENTINE. Je n'ai pas dit cela...

VALDINI. Mais vous le pensez...

VALENTINE. Non, monsieur!.. mais je vous plains; et je prie le ciel de changer votre caractère...

VALDINI. Vous êtes bien bonne... mais

puisque vous êtes en train de lui demander des changemens... il en est d'autres qui me seraient plus agréables...

VALENTINE. Et lesquels?... que voulez-vous?...

VALDINI. Que vous changiez vos manières vaporeuses et sentimentales... vous avez toujours l'air d'une élégie, et ça me fait du tort dans le pays... cela donne lieu à mille bruits plus absurdes les uns que les autres. On croit que je vous tourmente, que je vous rends malheureuse... vous passez pour une victime résignée...

VALENTINE. Qu'importe, monsieur, si vous n'entendez de moi ni reproches ni plaintes....

VALDINI. Eh! morbleu! je l'aimerais mieux! je préférerais une femme qui me tiendrait tête... on se croirait en face de l'ennemi... alors chacun pour soi.... on attaque et on se défend... il y a du plaisir...

VALENTINE. Vous ne voyez dans le mariage... que l'image d'une bataille...

VALDINI. Je n'aime que ça... mais un ennemi qui ne résiste jamais... qui se soumet toujours sans rien dire... et qui malgré cela n'est pas content...

VALENTINE. Quelque désir que j'aie de vous obéir, puis-je me persuader que je suis heureuse?

VALDINI. Et pourquoi pas?

VALENTINE. Croyez-vous donc qu'il suffise d'être un bon militaire, d'avoir emporté une batterie à *Austerlitz* ou à *Wagram*, pour avoir toutes les qualités requises en ménage?... Pensez-vous que les épaulettes de colonel soient un talisman si puissant, qu'il dispense un mari des soins, des égards, de la complaisance? Et quand vous passez vos journées entières à la chasse... ou à table avec des officiers de vos amis...

VALDINI. Pourquoi n'y venez-vous pas?

VALENTINE. Ah! monsieur!... je vous respecte trop pour cela... et vous qui êtes si jaloux de l'honneur de votre femme... vous ne voudriez pas l'exposer en pareille compagnie...

VALDINI. Si vous êtes bégueule!... si des chansons vous font peur... si vous préférez vous retirer dans votre appartement pour vous y ennuyer ou y dire des patenôtres, à qui la faute?... à vous? qui avez voulu venir à Vendôme! qui m'avez forcé de quitter Paris, où j'avais de meilleur vin de Champagne qu'ici; le Bois de Boulogne, l'Opéra... et tous les dimanches une grande parade dans la cour des Tuileries... Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt à y retourner...

VALENTINE. Je ne le peux pas, monsieur...

VALDINI. Il faudra pourtant bien vous y décider d'ici à quelques jours... car on prétend qu'il va y avoir de l'avancement.. je veux être général de brigade... et pour cela il faut être là... il faut que l'empereur vous voie...

VALENTINE. Je vous prierai alors de partir sans moi.

VALDINI. Et pourquoi?

VALENTINE. Pour des raisons... inutiles à vous dire.

VALDINI. Et que je veux connaître cependant.... je le veux, entendez-vous?... ou sinon je vous emmène... avec moi... dès demain!...

VALENTINE. Oh! mon Dieu! puis qu'il le faut!... Eh bien! monsieur... j'ai cru m'apercevoir qu'il y avait à Paris... un jeune homme, qui, dans toutes les promenades... dans toutes les sociétés, prenait autant de soin à suivre mes pas, qu'à éviter vos regards...

VALDINI. Un jeune homme qui vous suivait sans cesse!...

VALENTINE. Oui, monsieur... depuis long-tems...

VALDINI. Et jamais... il ne vous a parlé?...

VALENTINE. Si, monsieur... toute une soirée... aux Tuileries... pendant que vous étiez près de l'empereur, que vous n'avez pas quitté d'un instant...

VALDINI. Que vous a-t-il dit

VALENTINE. Il m'a rappelé que, venant de Madrid avec mon père, nous étions tombés entre les mains d'un parti d'insurgés qu'il commandait... qu'il avait protégé mes jours et mon honneur, qu'il nous avait escortés jusque sur les frontières de France.

VALDINI. Était-ce vrai?

VALENTINE. Oui, monsieur... il a ajouté que depuis ce tems il m'aimait.. que, malgré ma froideur et mes dédains, il s'attacherait à mes pas... que rien ne lui coûterait pour se rapprocher de moi .. et

tems, je l'ai évité... je ne suis plus sortie.

VALDINI. Et vous ne l'avez plus revu?

VALENTINE. Qu'une fois... au bal de l'ambassadeur d'Espagne, où, malgré mes prières, vous m'avez forcée de me rendre... vous avez passé toute la nuit à jouer... et lui est resté près de moi...

VALDINI. Eh bien!...

VALENTINE. Eh bien!... je ne lui répondais pas... mais j'étais bien obligé de l'entendre sous peine de faire un éclat... un scandale... vous ne veniez pas à mon secours... et tout ce que la passion a de plus insensé...

VALDINI. Et vous ne m'en avez pas parlé dès le soir... dès le lendemain?...

VALENTINE. Jaloux et violent comme je vous connaissais, je tremblais pour vous...

VALDINI. Ou pour lui peut-être?..

VALENTINE. Ah! monsieur...

VALDINI. Encore un qui mérite une leçon! et qui l'aura!... son nom?...

VALENTINE. Maintenant que nous sommes loin de lui... je ne crois pas nécessaire de vous le dire...

VALDINI. Son nom... je le veux... ou je croirai que vous êtes d'intelligence...

VALENTINE. S'il en est ainsi, monsieur, vous ne le saurez pas...

VALDINI. Vous osez me résister!...

VALENTINE.

AIR: *Vaudeville de la Robe et les Bottes*..

Je ne suis pas si faible qu'on le pense!
Vous avez cru que je manquais de cœur?
Détrompez-vous!... la violence
Me laisse calme et ne me fait pas peur...
Par les excès où votre cœur s'emporte,
On n'obtient rien.. vous pourrez l'éprouver...
Et plus la tyrannie est forte,
Plus je le suis pour la braver.

VALDINI, *étonné*. Ah! je ne vous connaissais pas ainsi.... et j'ai tort. Eh bien! je vous le demande en grâce, je vous en supplie.... dites-moi son nom.

VALENTINE. A condition.... et vous me le jurez, que vous n'irez point le défier...

VALDINI. Je le jure....

VALENTINE. Sur l'honneur et devant Dieu..

VALDINI. Sur l'honneur....

VALENTINE, *insistant*. Et devant Dieu..

VALDINI, *avec insouciance*. Eh bien! soit.... devant Dieu, si vous voulez! quel est cet amoureux?

VALENTINE. Il est Espagnol.... il est parent de l'ambassadeur du roi Joseph.

VALDINI. Et son nom?...

VALENTINE. Lara....

VALDINI. Son rang.... ses titres...

VALENTINE. Je n'en sais pas davantage....

AIR *du Pot de fleurs*.

Sinon, mon cœur franc et sincère
Vous le dirait! car un pareil aveu
Doit à présent vous prouver, je l'espère...

VALDINI.

Qu'à celui-là vous tenez peu!
Des femmes c'est là le système...
A son mari, l'on nomme ainsi tout bas
Les amans que l'on n'aime pas,
Pour mieux cacher celui qu'on aime...
On nomme ceux qu'on n'aime pas,
Pour mieux cacher celui qu'on aime.

VALENTINE, *indignée*. Ah! vous me punissez bien de mon indiscrétion..... et quoi qu'il arrive maintenant, monsieur, je vous jure que je ne dirai rien!

VALDINI. Et moi je reprends mon serment.... (*Voyant Geneviève, qui paraît en ouvrant la porte du fond.*) Silence! c'est mademoiselle Geneviève, votre filleule et votre favorite....

SCENE IV.

VALDINI, VALENTINE, GENEVIEVE.

VALDINI, *à Geneviève qui s'avance timidement*. Eh bien! entre donc... que veux-tu?

GENEVIÈVE. Pardon, monsieur le colonel, c'était quelque chose que je voulais dire en particulier à ma marraine.... je reviendrai dans un autre moment....

(Elle veut se retirer.)

VALDINI. Il paraît qu'il y a entre vous des secrets.... dont je ne dois pas avoir connaissance...

VALENTINE, *froidement*. Reste, Geneviève, et parle devant monsieur...

GENEVIÈVE. Mais, madame...

VALENTINE. Dis au colonel ce qui t'amène.....

GENEVIÈVE. C'est que justement il y est pour quelque chose, et qu'il ne devrait pas savoir.

VALDINI, *avec colère*. Vous l'entendez....

VALENTINE, *froidement et faisant passer Geneviève entre elle et Valdini*. Parle, je te l'ordonne.

GENEVIÈVE *. Si vous l'ordonnez... c'est différent.... Il y a donc que je suis désolée, et que j'accours à vous, ma marraine, qui êtes la consolation de tous ceux qui ont du chagrin... parce que je viens de voir Boutilier le maître maçon, qui veut m'épouser.... or c'te volonté-là ça me serait égal, ça ne me ferait rien.... mais il dit qu'il a aussi pour lui celle de monsieur le colonel... qui lui a promis de parler à mon père....

VALDINI. C'est vrai !....

GENEVIÈVE. Alors je suis perdue, parce que mon père, qui est votre concierge, a une peur de notre maître....

VALDINI. Qu'est-ce que c'est ?...

GENEVIÈVE. Il le craint comme Satan en personne....

VALDINI. Eh bien ! par exemple !....

GENEVIÈVE. Dam!... vous voulez que je parle devant vous.... il faut bien que je dise les choses.... comme elles sont.....

VALDINI. Ce qui veut dire, en d'autres termes, que tu n'aimes pas Boutilier....

GENEVIÈVE. Dam!... c'est un bon garçon... qui m'aime bien, lui.... mais il est un peu jaloux et brutal, et un mari qui est jaloux et brutal, vous savez bien, ma marraine.... (*Valentine l'arrête d'un coup d'œil..... S'apercevant de sa gaucherie.*) Non pas qu'on ne l'aime... mon Dieu! on l'aime tout de même.... il le faut... c'est votre devoir.... mais ça n'empêche pas que, si on étaitsa maîtresse, il y en aurait peut-être d'autres plus gracieux et plus gentils à qui on donnerait la préférence...

VALDINI, *fronçant le sourcil*. Qu'est-ce à dire?

GENEVIÈVE. Que voilà justement où j'en suis.... il y en a un autre.

VALDINI. Que tu aimes....

GENEVIÈVE. Tant que j'ai de forces !...

VALDINI. Et tu oses nous l'avouer?..

GENEVIÈVE. Pourquoi donc que je vous tromperais?.... vous n'êtes pas mon mari... vous n'êtes pas mon père.... vous êtes mon maître, c'est vrai, mais ma marraine est ma maîtresse.

AIR *de Turenne*.

Et je lui viens adresser ma prière,
Contre vous et votre rigueur.

* Valdini, Geneviève, Valentine.

VALDINI.

Tu n'es donc pas comme ton père,
Que mon aspect fait trembler de frayeur.

GENEVIÈVE.

Oh! non, vraiment, moi je n'ai jamais peur,
D'êtr'brave j'ai le privilége.

VALDINI, *d'un ton menaçant*.

Tu n'as donc pas peur de moi!

GENEVIÈVE.

Nullement.

VALDINI, *de même*.

Tu n'as pas peur de Satan?

GENEVIÈVE.

Non, vraiment...

(*Se rapprochant de Valentine.*)

Quand mon bon ange me protége.

VALENTINE, *effrayée et lui faisant signe de se taire*. Geneviève!....

GENEVIÈVE, *avec force*. Oh! je ne crains rien.... (*s'arrêtant.*) que de faire du chagrin à ma marraine..... car elle en a bien assez sans moi....

VALENTINE. Tais-toi....

VALDINI. Pourquoi donc l'arrêter? laissez-la dire.... elle est brave celle-là!.... elle a du caractère, et c'est ce que j'aime.. Approche.... Quel est ton amoureux ?... est-il du pays?....

(Valentine va s'asseoir près de la table.)

GENEVIÈVE. Non, c'est un étranger..... un jeune homme.... un pauvre prisonnier comme il y en a tant ici à Vendôme....... un prisonnier espagnol, employé aux travaux de la ville.... il a un air si triste et des yeux noirs si expressifs...

VALDINI. Y a-t-il long-tems que tu l'aimes?....

GENEVIÈVE. Oh! mon Dieu! non..ça m'est venu tout de suite.... il y a une quinzaine de jours.... quand il est arrivé ici, avec le dernier dépôt des prisonniers de guerre...

VALENTINE. C'est un honnête homme?...

GENEVIÈVE. Rien qu'en le voyant, on en est persuadé... et puis si respectueux... si timide.... ce n'est pas comme les paysans d'ici....

AIR: *Vaudeville de l'Homme Vert*.

Qui sont d'une hardiesse extrême.
Et qu'il faut toujours repousser,
Car il vous pinc'nt les bras, et même
Ils veul'souvent vous embrasser;

Lui!... c'est sag' comme un'demoiselle;
Avec lui, le pauvre garçon,
Jamais de pein'... pas même celle
De lui dire: Finissez donc!

Il ne m'a jamais rien demandé que cette petite croix d'or que j'avais là à mon cou.. et j'avais beau lui dire: « Je ne veux » pas... ça me vient de ma marraine... » c'est elle qui me l'a donnée... » ça n'y faisait rien... au contraire... encore plus entêté... et il a fallu la lui laisser... mais excepté ça...

VALDINI. Je conçois que Boutilier n'est pas aussi héroïque..... et je suis curieux de le voir.... tu nous l'amèneras.....

GENEVIÈVE. Il est là.... il m'avait prié de le présenter à madame, pour venir aussi réclamer sa protection....

VALDINI. Et tu laisses ce noble Castillan faire antichambre? dis-lui donc d'entrer....

GENEVIÈVE. Oh! je ne demande pas mieux.... (*Elle va à la porte du fond qu'elle ouvre en disant:*) Entrez...entrez, monsieur José.

SCENE V.

VALDINI, LARA. *habillé en ouvrier*, VALENTINE, GENEVIÈVE.

VALENTINE, *apercevant Lara, se lève vivement.* O ciel!

GENEVIÈVE, *à Valentine* *. Il n'est pas mal, n'est-ce pas?

VALENTINE, *troublée.* Oui... sans doute!

VALDINI, *à Geneviève.* Allons, tu as raison.. il est mieux que Boutilier. (*A Lara.*) Avance, mon garçon... tu es donc prisonnier de guerre?..

LARA. Oui, monsieur le colonel.

VALDINI. Aussi, je vous le demande, comment de misérables guérillas espéraient-ils résister à la puissance de Napoléon?...

LARA. Voilà trois ans que cela dure et ça n'est pas fini!

VALDINI. C'est que la garde impériale n'y a pas encore marché! c'est que nous n'y étions pas, nous autres Piémontais..Où as-tu été pris?

LARA. A une bataille où il y avait deux régimens italiens.

* Valdini, Lara, Geneviève, Valdini.

VALDINI. Ah! c'est ce que je disais! et où cela?

LARA. A Salamanque, où les Espagnols ont été vainqueurs....

VALDINI. Misérable!...

GENEVIÈVE. Ce n'est pas sa faute.... il n'y était pour rien... puisqu'il a été fait prisonnier....

VALDINI. C'est juste!.... et le pauvre diable n'a pas eu l'intention de nous offenser... tu travailles donc aux terrasses de la ville....

LARA. Oui, monsieur le colonel....

VALDINI. Travail pénible!

LARA. Auquel je suis condamné depuis quinze jours... (*Regardant Valentine.*) Mais c'est égal!.... il y a de bons momens...

VALDINI. Ceux où tu vois Geneviève....

LARA. Oui, monsieur.... (*Regardant Valentine.*) Celui-ci, par exemple!

VALDINI. Outre les travaux de terrasse, entendrais-tu un peu la maçonnerie?

LARA. Oui, monsieur, tout ce qu'on voudra!

VALDINI. Eh bien! écoute! quoiqu'on t'ait dit peut-être (*regardant Geneviève*) que j'étais dur et sévère... je suis bon diable au fond et bon enfant, surtout pour les militaires.... et pour les ennemis vaincus.... (*geste de colère de Lara*) parce qu'on doit des égards aux ennemis vaincus.... j'ai besoin d'un ouvrier.... j'obtiendrai du commandant qu'il te laisse travailler chez moi......

LARA, *vivement.* Ah! c'est tout ce que je demande....

GENEVIÈVE, *vivement.* Quel bonheur!

VALENTINE, *de même.* Mais monsieur, y pensez-vous?

GENEVIÈVE. Pourquoi pas?.... laissez donc faire, ma marraine! vaut mieux qu'il soit ici?....

VALDINI. Sans doute.... il sera mieux payé, mieux nourri....

GENEVIÈVE. Enfin il aura des douceurs qu'il n'avait pas....

VALDINI. Et puis, dans quelque tems, si on est content de lui.... si c'est un bon ouvrier.... on verra à se décider entre lui et Boutilier....

GENEVIÈVE. Ah! si vous faites un trait comme celui-là....

VALDINI. Tu m'offres la paix....

GENEVIÈVE. A l'instant même...

VALDINI. A la bonne heure!... j'aime à faire alliance avec les braves....(*Il lui tend la main.*) Touche là... (*A part et la regardant.*) Au fait elle estgentille cette petite, et il pourraient bien ne l'avoir ni l'un ni l'autre....(*Haut.*) Je vais écrire au commandant, qui est notre voisin....

GENEVIÈVE. Moi, je porterai la lettre et reviendrai avec la réponse... (*Bas à Valentine.*) Parlez-lui, ma marraine.. (*A Lara.*) Attendez-moi ici, monsieur José...

VALENTINE, *à Valdini qui sort avec Geneviève.* Je vous suis, monsieur...

VALDINI, *brusquement.* A quoi bon?.... je n'ai pas besoin de vous pour écrire une lettre... ne vous dérangez pas !.... viens, Geneviève....

(Il sort avec Geneviève par la porte à droite.)

SCENE VI.

LARA, VALENTINE.

LARA, *à Valentine qui fait quelques pas pour sortir.* Ehquoi! madame, même en ce château, vouloir encore me fuir! m'envier un instant de bonheur que je paierais au prix de mes jours!..

VALENTINE. Pourquoi venez-vous ici?

LARA. Parce que vous y êtes!.... parce que je ne puis vivre sans vous, et que je vous l'ai dit, mon destin est de vous suivre partout où vous irez !....

VALENTINE. Et que vous ai-je fait, monsieur, pour vous jouer ainsi de mon repos et de mon honneur?

LARA. Moi! plutôt mourir ! aussi, vous le voyez, pour ne pas vous compromettre, j'ai pris la feuille de route d'un de mes malheureux compatriotes; je suis venu ici à sa place comme un esclave, comme un forçat !.... Mais que m'importaient le soleil brûlant et les travaux les plus durs?... que m'importaient les mauvais traitemens, la honte, l'humiliation? J'étais près de vous... je vous voyais... oui, je vous ai vue.. vous avez passé près de moi, et vous ne vous doutiez pas que ce malheureux ouvrier qui travaillait, penché sur la route, aurait donné sa vie pour tomber à vos pieds et vous dire : C'est moi... moi qui vous aime !

VALENTINE. Monsieur !...

LARA. Mais je ne l'ai pas dit!... j'a gardé le silence... et, craignant que ma vue ne vous arrachât un cri de surprise, j'ai eu le courage... j'ai eu l'amour de ne pas vous regarder, et vous doutez encore de moi ?...

VALENTINE. Non, monsieur... Mais qui vous a permis de vous exposer à de pareils dangers?...

LARA. Eh! qui vous a donné le droit de me les défendre?... Depuis le jour où, en Espagne, vous fûtes ma prisonnière, jusqu'à ce moment où je suis à vos pieds... ai-je reçu de vous une seule preuve d'amitié qui m'enchaîne par la reconnaissance et me force à vous obéir?... Ah! s'il en était ainsi... si j'étais aimé de vous... vous n'auriez qu'à commander.. vous me diriez . « Eloigne-toi, fuis mes regards... souffre en silence... » j'obéirais à l'instant sans murmurer, sans me plaindre... ce serait mon devoir... celle qui m'aime me l'aurait ordonné... Mais vous... je ne vous dois rien... je suis maître de mes jours... je puis les exposer.. pour les conserver, il faudrait qu'ils vous fussent chers !...

VALENTINE. Monsieur... je ne puis ni ne dois vous répondre... mais j'ai pitié de l'état où je vous vois... vous ignorez quel est mon mari...

LARA. Un homme qui ne vous méritait pas... un homme qui vous rend malheureuse et qui paiera de son sang les tourmens qu'il vous fait souffrir...

VALENTINE. On vous a trompé !... mon mari est digne de mon estime et de toute ma tendresse... Ses torts, quand même il en aurait, ne légitimeraient pas les miens... et ne me donneraient pas le droit de trahir des devoirs que je respecte, que j'aime, et auxquels je serai fidèle !...

LARA. Soit!... moi, je reste ici.

VALENTINE. Non, monsieur, vous écouterez la voix de la raison... vous sortirez de ce château.

LARA. Pourquoi donc?... c'est votre mari qui m'y retient... qui veut que je demeure ici .. près de vous... et avant de mourir je refuserais un pareil bonheur... le premier qui me soit arrivé... Non, madame... je ne vous quitterai pas... mon parti est pris!

VALENTINE. Et le mien aussi... car songez-y bien, monsieur, c'est vous qui le voulez... c'est vous qui m'y forcez... je dirai tout à mon mari...

LARA, *froidement.* Comme vous voudrez...

VALENTINE. Je vous en prie encore... ne

m'y obligez pas! faites bien vos réflexions...

LARA. Elles sont faites.. Je suis chez lui... sans défense... il me tuera, soit...

AIR *de Lantara*.

Ainsi jadis le sort des armes
Vous fit tomber en mon pouvoir.
Je suis au vôtre!... et sans alarmes,
J'attends mon sort, faites votre devoir!
Mais si je meurs... c'est là mon seul espoir,
Vous vous direz: Par lui je fus chérie,
Et mon mépris a payé ses amours!
Vous vous direz: Il m'a sauvé la vie,
Et sans pitié, moi, j'ai livré ses jours.

VALENTINE, *les mains jointes*. Monsieur! (*Apercevant Valdini qui entre.*) Ah! mon Dieu! le voici!...

SCENE VII.

LARA, VALDINI, VALENTINE.

VALDINI, *en entrant*. Ma foi, monsieur le commandant est fort aimable et surtout fort expéditif..... il m'a fait répondre sur-le-champ par Geneviève qu'il m'accordait la permission demandée... Ainsi, mon cher ami, *Navarrois*, *Maure* ou *Castillan*, qui que vous soyez, vous n'êtes plus obligé de retourner ce soir à la ville... vous resterez au château...

LARA. Je vous remercie, monsieur... ainsi que madame...

VALDINI. Et demain, au point du jour, à l'ouvrage...

LARA. Soyez tranquille... ce n'est pas le travail qui m'effraie, et pour peu que l'on me garde ici quelque tems...

VALDINI. Un mois ou deux... peut-être plus... quand on est une fois dans les ouvriers... (*A Valentine qui fait un geste d'émotion.*) Qu'avez-vous, madame?...

VALENTINE. Monsieur.. je désirerais vous parler...

VALDINI. Eh! mon Dieu! vous êtes bien émue...

VALENTINE. Ce n'est pas sans raison.... et j'accepte pour aujourd'hui... à l'instant même la proposition que vous m'avez faite ce matin...

VALDINI. Laquelle?

VALENTINE. Celle de retourner sur-le-champ à Paris!

LARA, *à part*, *avec effroi*. Grand Dieu!

VALDINI. En voici bien un autre! quel nouveau caprice vous prend?.. et les motifs qui vous engageaient à rester ici?..

VALENTINE. Ce sont ceux-là même qui me forcent à partir...

VALDINI. Comment cela

VALENTINE. Apprenez, monsieur, que la personne dont je vous ai parlé... cette personne qui, malgré moi, me poursuivait de sa tendresse et de ses assiduités..

LARA, *à part*. O ciel!...

VALDINI. Eh bien!... achevez.

VALENTINE. Eh bien!.. elle a quitté Paris... elle est ici à Vendôme... je n'en puis douter...

VALDINI. Comment le savez-vous?

VALENTINE, *montrant Lara*. Par monsieur qui le connaît... qui l'a vu, qui l'a rencontré ce matin...

VALDINI, *à Lara*. Ah! tu le connais... et il est près de nous... à Vendôme?

LARA. Oui, monsieur!...

VALDINI. Parbleu! j'en suis enchanté... et nous allons donc enfin...

SCENE VIII.

GENEVIÈVE, VALDINI, VALENTINE, LARA.

GENEVIÈVE, *entrant par le fond et accourant*. Monsieur le colonel!... monsieur le colonel!

VALDINI. Eh bien! qu'a donc cet autre avec son air effaré?.. qu'est-ce que c'est?..

GENEVIÈVE, *toute essoufflée*. Il y a qu'un homme à cheval... un courrier... j'étais là près de la grille... il vous a demandé...

VALDINI. Eh bien?

GENEVIÈVE. Eh bien!.. il était arrivé à bride abattue... il est reparti de même...

VALDINI. Et il n'y a pas autre chose?...

GENEVIÈVE. Ah!.... qu'une lettre qu'il m'a quasiment jetée au nez et dont mon père lui a donné reçu... un grand cachet vert.

VALDINI. Eh! donne donc...*

GENEVIÈVE, *lui donnant la lettre*. Et il court encore... sans attendre la réponse...

* Lara, *dans le fond*, Valdini, Geneviève, Valentine.

VALDINI, *jetant les yeux sur la lettre*. O ciel!... cette écriture...

(Il décachète la lettre avec agitation.)

VALENTINE. Qu'avez-vous donc, monsieur?.... d'où vient un trouble aussi grand?...

GENEVIÈVE, *le regardant aussi*. Ah! mon Dieu!.. il tremble.

VALDINI, *avec colère*. Moi, trembler!...

GENEVIÈVE. Pardon, notre maître... je ne m'y connais pas... et l'on peut s'y tromper... (*à part et remuant ses mains tremblantes*) vu qu'il était là juste comme quelqu'un qui aurait peur...

VALDINI, *à part*, *lisant toujours avec trouble*. Ah! mon Dieu!... (*A Valentine.*) C'est une lettre... d'un ami... un ancien ami que j'espérais... c'est-à-dire, depuis long-tems je croyais l'avoir perdu... (*Il continue à lire pendant quelques instans, puis en lisant, il dit:*) Que faire, Geneviève?..

GENEVIÈVE. Notre maître?...

VALDINI. Dis à Baptiste d'amener des chevaux de poste...

VALENTINE, *avec joie*. A la bonne heure!

VALDINI. Ou plutôt... non!... (*A lui-même.*) D'ici à Blois... la distance n'est pas grande... et je rencontrerai sans doute en chemin... je pars à l'instant.

(Il fait quelques pas pour sortir.)

VALENTINE, *avec joie*. Avec moi!... c'est bien... vous m'emmenez!

VALDINI, *brusquement et s'arrêtant*. Vous emmener!.. parbleu! non... c'est impossible... (*A Geneviève.*) Fais-moi seller un cheval...

VALENTINE, *étonnée*. Comment, monsieur...

VALDINI, *avec colère*. Ne puis-je faire un pas, m'absenter, m'occuper de mes affaires... sans avoir là une femme continuellement à mes côtés?...

VALENTINE. Monsieur...

VALDINI. Vous resterez!...

LARA, *qui est passé à gauche du théâtre*, *toujours un peu dans le fond**. Quel bonheur!

VALENTINE, *à demi-voix*. Monsieur, monsieur, vous n'y pensez pas, partir sans moi, me laisser seule ici... après ce que je viens de vous apprendre... quand je vous ai prévenu des desseins de quelqu'un...

VALDINI. Eh! madame... on dirait que vous le craignez...

* Geneviève, Valdini, Valentine, Lara.

VALENTINE. Moi!...

VALDINI. Et pour un jour... pour quelques heures, votre vertu ne peut-elle se garder elle-même?.... ne peut-elle se défendre si elle n'a pour remparts ou pour auxiliaire la présence assidue d'un mari?.. je vous le répète, un ordre de l'empereur...

GENEVIÈVE. Vous disiez... la lettre d'un ami...

VALDINI, *avec colère*. Qu'importe!.. une affaire indispensable m'oblige à partir seul... à l'instant même... mais, à mon retour, je verrai cet amant mystérieux... (*Allant vers Lara.*) Ce Lara... cet Espagnol... (*A Lara.*) Et puisque tu le connais...

LARA. Oui, monsieur... il est officier comme vous!...

VALDINI. Eh bien! tu me donneras les moyens de me trouver avec lui!...

LARA. Dès demain... quand vous voudrez...

VALDINI. C'est bon... c'est bon... viens avec moi... je vais te donner un mot pour lui.

(Lara regarde un moment Valentine en silence et sort avec Valdini par la porte à droite de l'acteur.)

SCENE IX.

GENEVIÈVE, VALENTINE.

VALENTINE. Je ne puis en revenir encore!... quelle affaire si importante peut l'obliger à s'absenter dans un pareil moment... lui d'ordinaire si défiant, si jaloux!...

GENEVIÈVE. Voyez-vous, madame, je l'observais pendant qu'il lisait cette lettre... il faut qu'elle renferme quelque chose de diabolique... car lui qui ne s'émeut pas aisément, n'était pas à son aise... les gouttes de sueur lui découlaient du front.

VALENTINE. Tu crois...

GENEVIÈVE. C'est quelque trahison...

VALENTINE. Comment la connaître?...

GENEVIÈVE. Soyez tranquille... j'observerai... j'écouterai... Je suis partout... on ne se méfie pas de moi... et puis je ne suis pas comme vous... je n'en ai pas peur..... Qu'est-ce qu'il peut me faire?... il ne me tuera pas... la garde impériale ne tue pas les femmes...

VALENTINE.

AIR: *Vaudeville de la Somnambule.*

N'importe, et surtout prends bien garde!

GENEVIÈVE.

Ma bonn' maîtress', ne craignez rien,
C'est mon affair'. ça me regarde,
De vous servir je trouverai l'moyen,
Aider un' femme à sortir d'esclavage.
Contr' son mari la défendre... voilà
Une bonne action, et peut-être en ménage
Une autre un jour me le rendra.

(*On sonne.*)

C'est monsieur qui sonne... je vais dire à mon père de seller un cheval... et puis j'irai préparer ses effets de voyage... et si, chemin faisant, je peux saisir quelque chose... Mais vous, madame, qui êtes restée avec mon prétendu... comment le trouvez-vous?

VALENTINE. Très-bien...

GENEVIÈVE. Il est gentil, n'est-ce pas? Lui avez-vous promis votre appui.... lui avez-vous donné quelques bonnes paroles?...

VALENTINE. J'ai fait ce que j'ai pu...

GENEVIÈVE. Il en sera bien reconnaissant et il vous sera dévoué comme moi... car avant même de vous connaître... il me parlait toujours de vous; il vous aimait déjà. Ainsi, maintenant qu'il est de la maison, et qu'il va vous voir tous les jours... (*On sonne encore.*) J'y vais... j'y vais... (*Elle va pour sortir par la droite; mais se ravisant.*) Ah! ce cheval que j'oublie... On n'a jamais le tems de dire un mot.

(*Elle sort en courant par le fond.*)

SCENE X.

VALENTINE, *s'asseyant à droite.*

Elle a raison! c'est terrible à penser! mais que puis-je faire de plus? dire à mon mari: Cet amant... le voici, il est là, devant vos yeux... (*Elle se lève et marche avec agitation.*) Mais c'est un duel... un duel à mort, et j'en serai cause... moi qui voulais au contraire faire tout au monde pour éviter une pareille rencontre... Pourvu que déjà elle n'ait pas eu lieu... car enfin tout-à-l'heure ils sont sortis ensemble, et je ne sais quel pressentiment.!. (*Apercevant Lara qui entre par le fond, et poussant un cri de joie.*) Ah! c'est lui!.. je respire...

SCÈNE XI.

VALENTINE, LARA.

VALENTINE, *avec inquiétude.* Eh bien! monsieur... eh bien!...

LARA. Ah! comme vous êtes tremblante!... est-ce pour moi?... c'est la première faveur que vous m'auriez accordée.

VALENTINE. Qu'est-il arrivé?...

LARA, *froidement.* Rien, madame... rien que de très-simple, il m'a chargé de porter à Lara un cartel... il l'aura demain.

VALENTINE, *avec effroi.* Oh! mon Dieu!... et mon mari?

LARA. Il attend que son cheval soit prêt, et va partir.

VALENTINE, *avec crainte.* Et vous, monsieur?

LARA, *froidement.* Je vous l'ai dit, madame... je reste.

VALENTINE. Malgré mes prières...

LARA, *avec douceur.* Mais elles sont cruelles, elles sont inhumaines... maintenant plus que jamais... car enfin, vous pouvez bien me supporter jusqu'à demain. Laissez-moi quelques heures encore jouir de votre présence... respirer le même air que vous... que votre pitié aille jusque-là.... C'est ma prière à moi, et les dernières prières sont sacrées...

VALENTINE. Que dites-vous?

LARA. Que demain... je vous le promets... vous serez délivrée de mes assiduités... et moi d'une existence que je n'ai pas le courage de supporter depuis qu'elle vous est odieuse...

VALENTINE. Eh bien! monsieur, puisque la crainte même de ma haine ne peut rien sur vous, puisque mes supplications vous semblent cruelles, je ne vous en adresse plus... mais j'ai encore espoir en votre générosité... Je ne vous dirai plus qu'un mot... et, si après l'avoir entendu, vous refusez de partir, je n'aurai plus pour vous que du mépris.

LARA, *vivement.* Parlez.

VALENTINE. Oh! mon Dieu! pardonnez-moi! vous voyez que j'y suis forcée.. (*A Lara.*) Eh bien! monsieur!... vous me disiez tout-à-l'heure que si vos jours m'étaient chers, vous m'obéiriez sans hésiter?

LARA. Achevez.

VALENTINE. Eh bien! monsieur... eh bien!... je vous aime. (*Lara pousse un cri de joie, elle reprend vivement.*) Et si maintenant vous hésitez à m'obéir, vous n'êtes

plus dangereux pour moi, car j'aurai cessé de vous estimer.

LARA. Je pars, je quitte ce château ! vos ordres seront exécutés... Quel tems fixez-vous à mon exil?...

VALENTINE. Toujours...

LARA. Quoi! ne plus vous revoir!...

VALENTINE. Jamais!... vous l'avez voulu, et maintenant votre absence éternelle peut seule effacer à mes yeux l'humiliation d'un tel aveu.

LARA.

AIR *nouveau de M. Hormille.*

Vous avez reçu ma promesse,
A vos ordres je me soumets,
Mais craignant de manquer sans cesse
Aux sermens que je vous ai faits,
J'irai terminer une vie
Que proscrivirent vos refus;
Ainsi vous serez obéie,
Ainsi vous ne me verrez plus!

VALENTINE, *voulant le retenir.* Monsieur!...

LARA. Je vais au pont de Valizi, et si je ne peux vous désarmer... si, d'ici à ce soir, vous ne révoquez pas mon arrêt... tout sera fini pour moi.

VALENTINE, *joignant les mains de désespoir.* Oh! mon Dieu!

LARA. M'accordez-vous ma grâce?... me permettez-vous de vous revoir?...

VALENTINE, *avec effort, et après un instant de silence.* Partez... faites ce que vous voudrez; le reproche n'en sera pas à moi...

(Lara sort par la porte du fond.)

SCÈNE XII.

VALENTINE, *qui s'asseoit sur un fauteuil*, GENEVIÈVE, *sortant de la porte à droite, sur la pointe du pied.*

GENEVIÈVE, *à demi-voix.* Madame..... madame...

VALENTINE, *effrayée.* Ah! lui encore... non, Geneviève!...

GENEVIÈVE *. Monsieur vient de partir au galop... Son cheval est déjà sur la grande route... et si vous tenez toujours à connaître la cause de son voyage...

VALENTINE. Tu la sais?...

GENEVIÈVE. En entier... et je crains même d'avoir été trop loin... Mais le mal était fait il n'y avait plus à revenir.

VALENTINE. Parle vite

* Valentine, Geneviève.

GENEVIÈVE. Je suis entrée en lui disant : le cheval est prêt.... Monsieur ne l'était pas encore. Il était devant sa glace, à mettre un foulard... une cravate de voyage... et moi je me hâtais de fermer sa petite valise. Il y avait là, sur la table, sa montre et sa bourse, son portefeuille... mais plus de lettres... Il venait de les jeter, avec d'autres papiers, dans son secrétaire à secrets qui était encore ouvert... Je distinguais même parmi les papiers, non pas cette maudite lettre qui était à moitié cachée... mais le grand cachet vert que je reconnaissais très-bien. Après cela, pour oser y toucher, il n'y avait pas moyen; car monsieur était là, derrière moi, et pouvait même me voir dans la glace... Tout-à-coup il se retourne, appelle son valet de chambre. « Mon manteau! où est mon manteau? » (*Valentine se lève.*) Dans son impatience, il entre un instant dans son cabinet... et soudain, comme par un mouvement involontaire, j'avais saisi la lettre... je l'avais cachée là... (*Montrant le haut de son corset.*) En ce moment le cheval piaffait dans la cour... la valise était prête... Monsieur rentre... ferme vivement son secrétaire... le ferme à double tour, met la clef dans sa poche, s'élance à cheval... Il part, et moi je reste... avec la lettre... la voici.

(Elle lui donne la lettre.)

VALENTINE, *comme ayant pris sa résolution.* Donne... l'as-tu lue?

GENEVIÈVE. Oui, madame... Si c'est un péché... je n'en sais rien; mais pendant que j'y étais, il n'en coûtait pas plus... et vous allez en apprendre de belles.

(Ici l'orchestre rappelle l'air du dernier couplet chanté par Lara. Musique jusqu'à la chûte du rideau.)

VALENTINE, *qui a parcouru la lettre, et qui pousse un cri d'horreur.* Ah!... qu'ai-je lu?.. J'avais tout supporté... mais cet excès d'opprobre et d'avilissement.... moi qui lui immolais mon repos.... ma vie.... cent fois plus encore!... (*Poussant un cri.*) Ah! et ce malheureux jeune homme... ces menaces de tout-à-l'heure..... (*Elle va à la table, prend une plume et écrit.*) Geneviève.... va vite... cours sur le pont de Valizi.... tu y trouveras...

GENEVIÈVE. Qui donc?

VALENTINE. Cet Espagnol....

GENEVIÈVE. Mon amoureux! que va-t-il y faire à cette heure-ci?...

VALENTINE. Que t'importe? remets-lui ce billet.

GENEVIÈVE. Et après?

VALENTINE. Rien de plus.... reviens vite.

GENEVIÈVE. Sans lui?

VALENTINE. Certainement..... pourvu qu'il soit tems encore.

GENEVIÈVE. Est-ce qu'il y a du danger?

VALENTINE. Peut-être....

GENEVIÈVE, *poussant un cri.* Ah! j'y cours!

(Elle s'élance par la porte du fond et disparaît. Valentine tombe sur son fauteuil.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur de la chambre de Valentine ; une large croisée au fond, ornée de draperies élégantes. A droite de l'acteur, au deuxième plan, la porte d'un placard ou armoire excessivement étroite, et n'ayant aucun jour. Du même côté, au premier plan, la chambre de Geneviève. A gauche, une porte latérale conduisant au cabinet de Valdini, et descendant au rez-de-chaussée. Sur le premier plan du même côté, une petite table de travail, sur laquelle brûle une lampe, et où se trouvent quelques pièces d'ouvrages de femme. Au fond, du côté de la porte, une autre petite table ronde. Un portrait de femme au-dessus de la porte du placard à droite.

SCENE PREMIÈRE.

LARA, *seul; il entre par la fenêtre du fond et s'avance avec précaution.*

Sa chambre... c'est bien ici... personne ne m'a vu... je lui ai obéi. (*Regardant le billet.*) « Je vous attends ce soir ; venez, » et tâchez de ne pas être aperçu. » (*Regardant de tous côtés.*) Cette fenêtre.... heureusement qu'une échelle était à quelques pas... (*Il ferme la fenêtre. A lui-même et avec bonheur.*) Est-ce un rêve? elle me rappelle en secret... moi !... moi !... Après l'aveu qu'elle m'a fait, et lorsque son mari est absent !.. je n'ose y croire encore ! (*Regardant autour de lui.*) Assurons-nous d'abord que nous ne pouvons être surpris.. (*Ecoutant à une porte, à droite.*) Cette porte !... c'est la chambre de Geneviève... car je l'entends.... pauvre petite !... je me reproche de l'avoir trompée...... mais je n'avais pas d'autre moyen !...... (*Allant vers la porte à gauche qui est entr'ouverte.*) De ce côté les appartemens et le cabinet du colonel ?... Cet amas de briques.... ces sacs de plâtre... près de la cheminée... c'est là sans doute que travaille Boutilier... celui qui devait être mon général... (*Allant à la petite porte à droite.*) Et cette autre porte ?... (*Il l'ouvre.*) Une espèce de porte-manteau.... un placard étroit... sans jour et sans issue... rien à craindre de ce côté. (*Il la referme.*) C'est bien..... attendons-la..... (*Il s'assied, à droite, auprès de la chambre de Geneviève.*) Elle ne peut tarder... et, dès qu'elle aura pu s'échapper.... je ne me trompe pas !... un pas léger... un pas de femme... le cœur me bat... (*Il se lève.*) C'est elle...

(Il va au devant de Valentine qui entre.)

SCENE II.

LARA, VALENTINE.

LARA, *courant à elle.* Valentine !...

VALENTINE, *émue.* C'est vous ?... Je l'espérais !... pas de bruit !... Geneviève est là qui pourrait nous entendre !... asseyez-vous...

(Elle se place sur un fauteuil à gauche, et montre à Lara une chaise auprès d'elle.)

LARA. Vous êtes émue, tremblante ?..

(Il s'assied à la droite de Valentine.)

VALENTINE. Je l'avoue.... une telle révolution dans ma vie !... une démarche si extraordinaire.... si hardie !... n'importe !... écoutez-moi, Lara !... m'aimez-vous assez pour tout me sacrifier, pour m'obéir sans hésiter ?...

LARA, *vivement.* Pouvez-vous en douter ?... ordonnez... disposez de moi...

VALENTINE. Eh bien ! vous allez me connaître !... Quelques jours avant la mort de mon père qui devait tout à Napoléon, j'ai été mariée, jeune, sans expérience... Je ne fus pas même consultée !. . l'empereur avait dit : « *Je le veux* !. . » et ce mot tenait lieu des convenances que l'on cherche dans un mariage !.. J'étais disposée à aimer mon mari... et, pendant trois ans d'une existence bien malheureuse... Dieu m'est témoin qu'il ne m'est pas échappé une plainte, un murmure.... Malgré l'aveu que je vous ai fait ce matin, et que je n'ai prononcé que pour contraindre votre générosité à respecter ma solitude, vous savez si j'ai jamais encouragé vos poursuites, si je vous ai donné, par un mot... un regard... la plus faible espérance !... Non !... je serais restée là... toute ma vie, triste, résignée.. parce que souffrir près de lui me semblait mon devoir.

AIR du Baiser au porteur

Mais ce devoir il l'a trahi lui-même.
Tous nos nœuds par lui sont rompus;
Il n'est ni loi, ni puissance suprême,
Qui maintenant m'enchaîne un jour de plus.
A l'homme enfin que je n'estime plus...
Peines, chagrins dans le fond de notre ame,
Je sais qu'il faut tout souffrir en secret.
Oui, tout...
(*Avec noblesse.*)
Du moins tant qu'une femme,
Ne rougit pas du nom qu'elle portait.

LARA. Comment!

VALENTINE, *lui donnant une lettre.* Lisez cette lettre adressée à Valdini...

LARA, *jetant les yeux sur la lettre.* De Turin!...

VALENTINE. Son pays!... Il y allait deux fois par an...

LARA, *regardant la signature.* Et c'est d'une femme!... « BIANCA MALFIERI... »

VALENTINE. Lisez!...

LARA, *lisant.* « Voilà six mois que je » vous attends... vos lettres ont cessé » tout-à-coup... et je ne sais plus à quoi » attribuer votre silence?... D'étranges » bruits me sont parvenus..., et ont pé- » nétré jusque dans la retraite où je suis » forcée de vivre.., depuis notre mariage.. (*S'interrompant.*) Son mariage!...

VALENTINE. Continuez!...

LARA, *continuant.* « Je ne veux pas y » ajouter foi!... S'il était vrai pourtant, » comme on me l'assure... que depuis » cette union secrète contractée à Turin... » par ambition, peut-être, par espoir de » cette fortune immense que mon père » n'avait pas encore perdue..., vous eus- » siez osé vous remarier en France!... » s'il était vrai que ce nouvel hymen fût » avoué... public!... au mépris de mes » droits? Je le saurai... je pars à l'instant » même... Si vous êtes coupable... trem- » blez... j'ai les moyens de démasquer un » traître... et de reprendre la place qui » m'appartient! » (*Après un moment de silence.*) Il serait possible!... le colonel!.. Ah! ce n'était pas sans raison que je le haïssais....

VALENTINE. Son trouble en recevant cette lettre... son départ subit... ne pouvaient me laisser aucun doute... je n'ai pas cherché à en savoir davantage!.. Peu m'importe quelle est de nous deux la véritable victime d'une semblable trahison... Ou ce premier mariage est faux; alors c'est un infâme auprès de qui je ne pourrais plus vivre... ou il est vrai... et moi je ne suis pas sa femme, son nom n'est pas le mien.... et je dois le quitter sur-le-champ!...

LARA, *avec joie.* Quel est votre dessein?

VALENTINE. De nous séparer pour jamais... de demander un divorce que nos lois autorisent.

LARA, *vivement, lui rendant la lettre.* Et que cette lettre suffit pour faire prononcer.

VALENTINE. Vous croyez... Mais j'ai tout à redouter de sa violence.... de sa jalousie... c'est loin de lui que je formerai cette demande... je pars, je quitte cette maison pour toujours!

LARA. O ciel!

VALENTINE. Dans deux heures, une voiture et des chevaux m'attendront à la petite porte du parc...

LARA. Seule, sans guide, sans défenseur.... je vous suivrai, je ne vous quitte plus.

VALENTINE. Non, non... je pars seule.. je le veux... mais devant Dieu, Valdini n'est plus rien pour moi,.. je ne lui appartiens plus... et dès que les juges auront prononcé... dès que je serai libre aux yeux des hommes... je suis à vous pour toujours, Lara.

LARA. Ah! ma vie entière passée à vos pieds, à prévenir vos moindres vœux.

VALENTINE. Lara!... (*Prêtant l'oreille avec frayeur.*) Écoutez!...

LARA. Quoi donc?...

VALENTINE, *de même.* Le bruit d'un cheval qui entre dans la cour... si c'était!... à cette heure! ô mon Dieu?.... (*Elle court à la fenêtre.*) C'est lui... c'est mon mari!...

LARA. Le colonel...

VALENTINE. Malheureuse!...

LARA. Calmez-vous!... ne suis-je pas là?...

VALENTINE. Ce serait nous perdre... il nous tuerait tous deux sur la place!... fuyez, je vous en conjure... je vous le demande à genoux...

LARA, *montrant la porte sur le devant à droite.* Eh bien!... cette porte...

VALENTINE. C'est la chambre de Geneviève... elle vous verrait!...

LARA, *courant à la fenêtre.* Cette fenêtre...

VALENTINE. Tous nos gens sont rassemblés dans la cour pour le recevoir!...

LARA, *montrant la porte à gauche.* De ce côté...

VALENTINE. Il vous rencontrerait... j'entends déjà ses pas dans l'escalier...

LARA. Et je suis sans armes... (*Courant au petit porte-manteau.*) Ah!... là!...

VALENTINE, *voulant l'arrêter.* O ciel!... y pensez-vous?... sans issue... sans air... à peine pourriez-vous y respirer...

LARA. N'importe... votre salut avant tout...

(Il se jette dans le cabinet et referme la porte.)

VALENTINE, *ôtant la clef.* Ah!... je me soutiens à peine....

SCENE III.

VALENTINE, GENEVIÈVE, *sortant de sa chambre une lumière à la main.*

GENEVIÈVE. Madame!... madame...

VALENTINE Que veux-tu?...

GENEVIÈVE. De ma fenêtre qui donne sur l'avenue, j'ai reconnu monsieur... il il va encore gronder de ce que l'escalier n'est pas éclairé...

VALENTINE, *troublée.* Qui peut le ramener si vite?...

GENEVIÈVE, *qui va pour l'éclairer.* Le voici!...

SCENE IV.

LES MÊMES, VALDINI.

(En entrant il jette son manteau de côté sur la chaise qui se trouve auprès du fauteuil sur lequel Valentine est assise.)

VALDINI, *avec humeur à Geneviève**. Il est bien tems!... j'aurais pu me briser la tête mille fois!...

VALDINI. Dam! monsieur... personne ne vous attendait... vous aviez dit...

(Elle allume les flambeaux qui sont sur la table.

* Valentine, Valdini, Geneviève

VALDINI, *brusquement.* J'avais dit... j'avais dit... ce n'est pas une raison pour négliger son devoir... (*Il donne son chapeau à Geneviève.*) Mais dès que j'ai le dos tourné... cette maison est si bien conduite... (*Regardant sa femme.*) Parce que personne ne s'en occupe... qu'on aime mieux rêver, soupirer... que de veiller à son ménage!...

VALENTINE, *d'une voix tremblante.* C'est ma faute, monsieur... je ne prévoyais pas... et en votre absence j'avais permis à Geneviève d'aller se reposer...

GENEVIÈVE. Oh! mon Dieu! j'allais me coucher... Baptiste est malade... je me suis rhabillée, dar, dar... dar... (*Remettant quelques épingles.*) Et Dieu sait comment...

VALDINI, *sèchement.* Il suffit...

GENEVIÈVE, *à part.* Il est encore plus gai que de coutume... (*Regardant Valentine.*) Ma marraine est trop bonne..... Hum!... si j'avais un mari comme ça...

VALDINI, *à Geneviève.* Qu'est-ce que c'est?

GENEVIÈVE. Rien!... Je disais que si monsieur avait besoin de quelque chose...

VALDINI. Le souper dans une demi-heure... je vous sonnerai.

(Il se jette dans un fauteuil à droite du théâtre.)

VALENTINE, *le voyant.* Quoi! monsieur, vous allez vous établir ici?...

VALDINI. Est-ce que je vous gêne?

VALENTINE. Non.... mais je suis souffrante... et...

VALDINI, *la regardant.* En effet. vous êtes pâle, les traits décomposés... Qu'est-ce que cela signifie? qu'est-ce que vous avez?...

GENEVIÈVE, *à mi-voix.* On ne pourra plus être malade à présent... pas la moindre distraction!...

VALENTINE, *se remettant.* Un peu de fatigue peut-être... ce ne sera rien, sans doute... mais je me sens d'une faiblesse...

VALDINI. Raison de plus pour ne pas m'éloigner!... Le devoir d'un bon mari est de soigner sa femme... Je ne vous quitterai pas de la soirée...

VALENTINE, *à part.* O ciel!...

GENEVIÈVE, *de même.* S'il se met à nous adorer... ça ne sera plus tenable.

* Valdini, Valentine, Geneviève.

VALDINI. Geneviève, dis que l'on apporte le souper ici... près de ma femme.

VALENTINE. Monsieur... puisque vous ne voulez pas descendre, ne peut-on vous servir dans votre cabinet?...

VALDINI. Impossible!... Cet imbécille de Boutilier y a déjà tout bouleversé.... des plâtras... une poussière...

GENEVIÈVE. Dam! il a voulu travailler en votre absence...

VALENTINE. Que l'on croyait plus longue...

VALDINI, *avec ironie*. Vous l'espériez?..

VALENTINE, *troublée*. Moi?... non, monsieur; (*insistant*) mais je vous l'ai dit, je suis souffrante... très-souffrante... C'est bien le moins qu'une femme soit libre dans son appartement, et comme j'allais me coucher quand vous êtes arrivé...

VALDINI, *froidement*. Non!... (*Montrant son ouvrage préparé sur la table.*) Vous alliez travailler!... travailler ou causer... l'un n'est pas plus fatigant que l'autre...

VALENTINE, *résignée, et s'asseyant auprès de la table*. Soit, monsieur...

GENEVIÈVE, *à part, et préparant la table de côté*. Elle est trop bonne...

VALDINI. J'ai à vous parler.

VALENTINE, *le regardant avec intention*. De votre voyage?

VALDINI, *avec aplomb*. Oui... de mon voyage.

GENEVIÈVE, *près de la table*. Faut que l'ami que vous avez été voir ne vous ait pas bien reçu... Nous en avons le contrecoup...

VALDINI, *sèchement*. Qui est-ce qui vous interroge?... (*Regardant sa femme.*) Si des personnes, dont je blâme la faiblesse, sont d'humeur à souffrir vos impertinences... songez à les réprimer devant moi... je ne les supporte pas...

VALENTINE. Monsieur!...

VALDINI, *se contraignant. Il se lève*. Du reste, cela finira bientôt... car vous partirez demain à la pointe du jour avec votre maîtresse qui retourne à Paris...

(Geneviève remonte le théâtre et va s'occuper de la petite table au fond.)

VALENTINE, *étonnée*. Moi! monsieur...

VALDINI. Ne me l'avez-vous pas demandé ce matin?... Et si je vous ai refusé... j'ai eu tort... je le reconnais... et je m'empresse, veus le voyez, de faire vos volontés...

VALENTINE. Je vous avoue, monsieur, qu'un changement de résolution aussi brusque...

VALDINI. Doit vous enchanter... Vous aviez tant de hâte ce matin de quitter cette maison... de fuir les poursuites de ce jeune homme... (*avec emphase*) de votre adorateur mystérieux... Est-ce que, maintenant, il vous déplairait moins?... est-ce que?...

VALENTINE. Monsieur?...

VALDINI, *avec ironie*. Je serais fâché de déranger vos projets; mais j'ai donné mes ordres... vous partirez avec Geneviève...

(Geneviève se rapproche.)

VALENTINE. Et vous, monsieur?...

VALDINI. Je resterai pendant deux ou trois jours encore pour faire achever les travaux commencés... et puis j'irai vous rejoindre à Paris...

VALENTINE. Mais, monsieur!...

VALDINI. Je le veux... (*A part.*) Elle sera ici demain...... Il faut qu'elle m'y trouve seul... ou sinon, dans sa jalousie..

GENEVIÈVE, *bas à Valentine*. Il veut se débarrasser de nous, c'est sûr...

VALDINI, *se retournant et regardant Geneviève qui l'observe*. Eh bien! que fais-tu là?...

GENEVIÈVE, *interdite*. Moi... monsieur? rien...

VALDINI. Ce couvert... dépêchons...

VALENTINE, *à part*. Oh! mon Dieu!... il ne s'éloignera pas...

GENEVIÈVE, *au moment de sortir, et parlant à Boutilier qui lui demande s'il peut entrer*. Oui... monsieur est de retour.. Tu peux lui parler...

(Elle sort.)

SCENE V.

LES MÊMES, BOUTILIER.

VALDINI. Qu'est-ce que c'est?...

BOUTILIER *. Pardon, excuse... madame... monsieur le colonel... c'est moi... je ne vous dérange pas au moins?

(Valentine est assise auprès de la table.)

* Valdini, Boutilier, Valentine.

VALDINI, *brusquement et s'asseyant à droite*. Que veux-tu?

BOUTILIER, *tournant son chapeau*. Si je vous dérange... je reviendrai une autre fois...

VALDINI, *plus brusquement*. Eh non!... parle...

BOUTLLIER, *un peu décontenancé*. Voilà ce que c'est... On m'a dit que monsieur était de retour... sans cela, je ne me serais pas permis... Après ça... si ça vous gêne... faut le dire...

VALDINI. Eh, morbleu!... veux-tu t'expliquer...

BOUTILIER. C'est tout simple, monsieur le colonel. Puisque vous avez la bonté de vous intéresser à ma position... c'est pour cet effet... dont auquel je vous ai prévenu.. qui arrive demain matin, et qui m'embarrasse confusément... vu que je n'ai pas le premier sou...

VALDINI. Ah! c'est de l'argent que tu veux?...

BOUTILIER. C'est le but officieux de ma démarche... Si c'était un effet de votre part... de solder le mien...

VALDINI. Tu ne pouvais pas me dire ça tout de suite!...

BOUTILIER, *souriant*. Ah bien!... vous parler, à vous, ou à une batterie... c'est quasiment la même chose... On a toujours peur que ça ne vous parte sous le nez...

VALDINI. As-tu là ton mémoire?...

BOUTILIER, *le tirant de sa poche*. Le voilà... Nous n'aurons qu'à mettre dessus: reçu à compte...

VALDINI *remonte le théâtre et va vers la porte à gauche, Boutilier le suit*. C'est bien... tu vas venir avec moi...

VALENTINE, *à part*. Dieu soit loué!...

VALDINI, *s'arrêtant**. Mais c'est à condition que tu ne t'endormiras plus... que tu mèneras mes travaux bon train.... A présent, tu as un aide... je l'ai retenu... tu n'auras plus d'excuses...

BOUTILIER. Soyez tranquille, colonel; ca va aller... L'ouvrage marche *toute seule*, même la nuit...

VALDINI. Comment?...

BOUTILIER. Oui... une échelle que j'avais serrée sous l'hangar, et que je viens de trouver dressée contre cette fenêtre...

VALENTINE, *à part*. L'échelle!... ô mon Dieu!...

VALDINI, *y courant*. Contre cette fenêtre!...

BOUTILIER, *gaîment*. Elle se sera douté qu'il y avait un pan de mur à recrépir...

VALDINI, *regardant sa femme qui pâlit, et reprenant froidement*. En effet.., c'est quelqu'un qui, par excès de zèle...

BOUTILIER. Pardine! c'est pour vous dire que si tout le monde s'y met comme ça... l'affaire ira comme sur des roulettes. (*Tendant son mémoire.*) Pour lors, v'là donc mon mémoire.

VALDINI, *sans l'écouter et regardant toujours sa femme qui affecte une contenance indifférente, et qui s'occupe à travailler*. C'est bien! c'est bien!...

BOUTILIER, *le bras tendu et les regardant*. Hein?.... qu'est-ce qu'ils ont donc tous les deux?... est-ce que j'ai dit quelque bêtise?... (*Haut.*) Pour lors v'là donc mon mémoire...

(Ici Geneviève rentre portant un panier qui contient des plats qu'elle place sur la petite table qui est au fond.)

VALDINI, *revenant à lui*. Ah! tu me donneras bien le tems de souper, j'espère...

BOUTILIER. C'est trop juste!...

VALDINI. Va m'attendre dans mon cabinet...

BOUTILIER. Là, au milieu des plâtras... comme monsieur voudra...

VALENTINE, *à part*. Il reste!...

BOUTILIER, *passant au milieu**. Il y a des momens où on ne sait plus si sa tête... Il veut... il ne veut plus... c'est la lune qui cause ça... c'est sûr...

(Il sort.)

SCENE VI.

VALENTINE, VALDINI, GENEVIÈVE, *qui met le couvert sur une petite table au fond.*

VALDINI, *à part*. Une échelle... près decette fenêtre..... Ah! je saurai..... (*Il prend une chaise pour s'asseoir près de*

* Boutilier, Valdini, Valentine, *assise*

* Valdini, Boutilier, Valentine, Geneviève, *au fond.*

Valentine et aperçoit son manteau.) Geneviève!...

GENEVIÈVE, *descendant.* Monsieur!...

VALDINI*. Vous n'avez aucun soin!... pourquoi ce manteau est-il resté là?.. il est encore mouillé...

(Il le prend et le jette sur les bras de Geneviève.)

GENEVIÈVE. Tiens... je ne l'avais pas vu... c'est que tout est en désordre chez vous... et je ne sais...

VALDINI. Mets-le là... (*Montrant la petite porte à droite.*) Au porte-manteau...

VALENTINE, *à part.* Là!... Ah! quel instinct fatal!...

GENEVIÈVE, *y allant.* Justement il n'y a rien...

VALENTINE, *se levant vivement et arrêtant Geneviève d'un regard.* Chez moi... en vérité, monsieur..... je n'aurai bientôt plus la libre disposition d'une seule pièce de mon appartement!.... vous vous emparez de ma chambre, malgré mes prières... malgré mon état de souffrance... vous y donnez vos audiences, vous en faites votre cabinet de travail, votre salle à manger... et non content de cela...

VALDINI. Quelle folie!... comment pouvez-vous mettre de l'importance... pour dix minutes que ce manteau restera... (*A Geneviève avec un geste d'autorité.*) Fais ce que je te dis...

VALENTINE. Et moi, je le lui défends...

VALDINI. Pourquoi donc?...

VALENTINE, *avec fermeté.* Parce que je ne le veux pas!

GENEVIÈVE, *à part.* A la bonne heure!.. v'là qu'elle s'y met...

(Elle pose le manteau sur une chaise.)

VALDINI, *étonné et se contraignant.* C'est du nouveau... et ce ton décidé...

VALENTINE, *d'une voix émue.* C'est qu'il est inoui... que je ne puisse être maîtresse chez moi... d'ailleurs, je vous l'ai dit, ce cabinet est encombré de robes, de cartons.

GENEVIÈVE. Oui, oui... je me rappelle maintenant...

VALDINI. C'est ce que nous verrons... (*Il va au cabinet.*) Ah! la clef n'y est pas...(*A lui-même.*) C'est juste!...

GENEVIÈVE, *à part.* Allons, v'là qu'il va s'imaginer!.... ah!.... si c'était vrai!

* Geneviève, Valdini, Valentine.

VALDINI, *revenant au milieu du théâtre entre Geneviève et Valentine, et reprenant froidement.* Madame a raison.... il n est pas convenable que chez elle... Portez ce manteau dans le vestibule.... Allez!...

GENEVIÈVE. Oui, monsieur.

ENSEMBLE.

AIR: *L'amitié vous engage.* (Elle est folle.)

VALENTINE, *à part.*

Je prévois un orage
Qui va fondre sur nous...
Mais j'aurai du courage...
Et je brave ses coups!

VALDINI, *à part.*

Son trouble, son langage,
Enflamment mon courroux,
Je devine l'outrage
A mes transports jaloux.

GENEVIÈVE.

Je prévois un orage
Qui va fondre sur nous!
(*Bas à Valentine.*)
Pour sout'nir vot' courage,
Je reviens près de vous.
(*A part, regardant sa marraine.*)
Quelle existenc' cruelle!
Mon Dieu!.. si je pouvais
Me fair' gronder pour elle...
Je n'la quit'rais jamais!

ENSEMBLE.

VALENTINE, *à part.*

Je prévois un orage, etc.

VALDINI, *à part.*

Son trouble, son langage, etc.

GENEVIÈVE.

Je prévois un orage, etc.

(*Geneviève sort et emporte le manteau.*)

SCÈNE VII.

VALDINI, VALENTINE.

VALDINI, *après un silence et prenant la main de Valentine.* Il y a quelqu'un là, madame....

VALENTINE. Qu'osez-vous dire?...

VALDINI. Il y a quelqu'un... j'en suis sûr... ce trouble... vos regards... (*Tremblant de fureur.*) La clef de cette porte?...

VALENTINE. Vous vous trompez, monsieur..et si je n'excusais votre caractère inquiet et jaloux....

VALDINI. La clef...

VALENTINE. Encore ces doutes injurieux... dont vous n'avez cessé de me poursuivre....

VALDINI. Vous hésitez... ah!... c'est que vous savez bien que je serai sans pitié....

VALENTINE, *avec amertume*. Oui!... sans pitié.... comme sans amour!

VALDINI. N'espérez pas me donner le change par des reproches que les femmes ont toujours à leur disposition. Quel que soit l'audacieux qui a osé arriver jusqu'à vous, rien ne peut le sauver, fût-ce mon frère lui-même, je le frapperais à vos yeux... si je ne pouvais lui trouver un supplice plus lent et plus cruel!

VALENTINE, *à part*. Oh! mon Dieu!..

VALDINI, *avec violence*. Encore une fois... cette clef..

VALENTINE. J'ignore... je ne sais... ce qu'elle est devenue....(*Affectant de la fermeté.*) Et quand je le saurais.... vos soupçons odieux m'autoriseraient à vous la refuser...

VALDIDI, *se contraignant*. Je devais m'y attendre.... mais il est un autre moyen.... de m'assurer de la vérité..,.. et en brisant cette porte....

(Il va vers le fond, pour chercher quelque instrument propre à briser la porte.)

VALENTINE, *traversant le théâtre et se mettant devant le petit cabinet**. Vous le pouvez, monsieur... mais j'exige à mon tour que vous fassiez monter tous vos gens.... je veux qu'ils soient vos témoins et mes juges.. Si je suis coupable... vous me tuerez... je le demande... je vous pardonne d'avance! Si je ne le suis pas... songez-y... cet outrage public sera le signal d'une séparation que je réclame à l'instant.... (*appuyant*) que votre conduite passée ne justifie que trop.... je pars..... je m'éloigne; et nul pouvoir sur la terre ne pourra m'obliger à vivre une minute de plus avec l'homme qui m'aura avilie à ce point....

VALDINI, *après un silence et s'approchant de Valentine*. Vous avez raison!.... ce serait nous humilier tous deux!.. Si je trouvais quelqu'un.... je ne pardonnerais pas... et cet éclat.... devant toute ma maison.... ne vous punirait pas seule... Si je n'y trouvais personne, c'est vous qui n'oublieriez jamais cette offense!.... Valenitne... (*passant à sa droite, lui prenant la main et lui montrant le portrait**) jurez-moi devant votre mère.... devant Dieu qui vous.... écoute... qu'il n'y a personne...

VALENTINE, *balbutiant*. Monsieur...

VALDINI, *sévèrement*. Prenez-y garde.... la moindre hésitation..... serait une réponse....

VALENTINE, *d'une voix faible*. Je le jure... devant ma mère... (*A part.*) Qu'elle me pardonne!...

VALDINI, *l'observant*. Et...devant Dieu?..

VALENTINE, *après un mouvement et à part*. Ah! mon ame pour le sauver..(*Haut.*) Et devant Dieu!...

VALDINI, *montrant le petit cabinet*. Qu'il n'y a personne?...

VALENTINE, *d'une voix faible*. Personne!.

VALDINI, *lui lâchant la main*. C'est bien...

VALENTINE, *tombant épuisée dans un fauteuil, près de la table*. Je respire....

SCENE VIII.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, *elle apporte une carafe, deux verres er du pain*.

GENEVIÈVE, *posant tout sur la table*. Le souper est prêt, monsieur... Faut-il le monter?...

VALDINI, *distrait*. Sans doute!... mais comme il est tard.... tout le monde peut se coucher.... tu resteras pour nous servir.

GENEVIÈVE, *le regardant*. Oui, monsieur.. (*A part.*) Non... il est tranquille!.. je m'étais trompée!...

(Elle va au fond.)

VALDINI, *après un moment de silence*. Fais revenir Boutilier.... j'ai un mot à lui dire...

GENEVIÈVE, *poussant la porte d'entrée* C'est facile.... il est là... assis.... les bras croisés... j'crois qu'il dort... (*L'appelant*.) Boutilier.... Boutilier....

BOUTILIER, *dans le cabinet et comme quelqu'un qui s'éveille*. Hein?...

GENEVIÈVE. Monsieur te demande!.....

BOUTILIER, *de même*. Voilà!...

* Valentine, Valdini

* Valdini, Valentine.

SCENE IX.

VALDINI, BOUTILIER, VALENTINE, GENEVIÈVE, *qui entre et sort et met des plats sur la petite table du fond. Valentine est assise auprès de la table.*

VALDINI, *à Boutilier qui entre.* Approche!...

BOUTILIER, *se frottant les yeux.* Pardon, excuse!... comme je disais à monsieur.... c'est deux cent quarante-six francs vingt-trois centimes....

VALDINI. Va-t'en au diable.... tu n'as que ton affaire en tête!... tu as fini ta journée!...

BOUTILIER. Il y a long-tems....

VALDINI. Tu n'as plus rien à faire?

BOUTILIER. Qu'à aller me coucher....

VALDINI. Un moment...

(Il lui fait signe de s'approcher plus près de lui; Boutilier obéit; il lui parle bas à l'oreille.)

BOUTILIER, *étonné.* Tiens, c't'idée?.. est-ce drôle!...

VALDINI. Je le veux à l'instant....

BOUTILIER, *montrant le cabinet à gauche.* C'est différent... vous êtes le maître!.. j'ai là tout ce qu'il faut... et il n'y en a pas pour un quart d'heure....

VALDINI, *voyant Geneviève qui apporte sur le devant du théâtre la petite table toute servie auprès de Valentine qui est toujours assise.* Voici le souper! mettons-nous à table.

(Valdini s'assied à la table qui est placée sur le premier plan; Valentine est à droite du spectateur; Valdini à gauche, la porte du placard derrière lui; Geneviève les sert; rentre Boutilier, tenant dans ses bras une hotte, où sont des matériaux et des outils.)

BOUTILIER. Des briques, des outils, du plâtre, ce ne sera pas long.

(Il dépose le tout près de la porte du cabinet.)

VALENTINE, *voyant tous ces apprêts.* Qu'est-ce donc?

GENEVIÈVE, *à Boutilier.* Eh bien, qu'est-ce que tu viens faire ici?... y songes-tu?... pendant le souper!

BOUTILIER. Ça ne vous regarde pas..... c'est l'ordre de monsieur...

(Il commence à travailler.)

VALENTINE, *à Valdini.* Comment, monsieur, que voulez-vous faire?

VALDINI, *montrant le placard.* Murer cette porte qui m'est inutile (*à mi-voix*) et qui ne servirait à rien qu'à nous rappeler à tous deux un débat dont je veux faire disparaître jusqu'au moindre souvenir...

(Boutilier travaille.)

GENEVIÈVE, *à part.* A-t-il des lubies, celui-là!...

(Par un mouvement involontaire, Valentine se lève brusquement et fait un pas pour aller vers Boutilier. Valdini se lève aussi vivement, l'arrête d'un regard, et par un signe impérieux, la force de rester à sa place. Valentine, tremblante, retombe sur sa chaise; Valdini se rassied sur la sienne; ils sont à table. Valdini tourne le dos à Boutilier qui est à genoux et qui travaille; Valentine est en face et voit les progrès de l'ouvrage; Geneviève va et vient pour les servir.)

VALDINI, *à Geneviève.* A boire. (*Geneviève, occupée à regarder Boutilier, n'entend pas Valdini qui répète plus haut et avec impatience:*) A boire.

BOUTILIER, *à Geneviève.* Mais allez donc, mamzelle.

(Geneviève verse à boire à Valdini.)

VALDINI, *à sa femme.* Eh bien! madame, vous ne manges pas?

VALENTINE, *très-émue.* Je vous l'ai dit, monsieur... je suis fort souffrante...

GENEVIÈVE. Et puis... c'est bien capable de vous donner de l'appétit... cette poussière... ce bruit!...

BOUTILIER. Ça, par exemple... c'est bien l'envie de parler... il n'y a pas plus de poussière que dans mon œil... c'est l'ouvrage la plus propre..

VALDINI. Silence!...

BOUTILIER. Non!... c'est pour me vexer... Oh!... les femmes!... qu'elles y reviennent!... après m'avoir planté là, comme un malheureux moellon démoli... m'avoir abreuvé!... oser encore... ça me donne des mouvemens de rage... que si je m'en croyais... (*Il chante comme les ouvriers en travaillant.*) Tra la, la, la la...

GENEVIÈVE. Tais-toi donc!... mais tais-toi donc... devant monsieur... devant madame...

BOUTILIER, *à Valdini.* Pardon, excuse... je ne peux pas travailler sans chanter, surtout quand j'ai de l'humeur...

VALDINI. C'est bien!... va toujours... je ne t'écoute pas...

BOUTILIER. Vous êtes bien bon!...

VALENTINE, *d'un air suppliant à Valdini.* Monsieur...

VALDINI. C'est leur habitude!... le travail en va plus vite... et vous en serez débarrassée plus tôt...

BOUTILIER *chante.*

AIR : *Une princesse de Grenade.*

Une coquett' de village,
Avait fait choix d'un amoureux;
Bientôt, en femm' prudente et sage,
Au lieu d'un, v'là qu'elle en prend deux!
Le premier, qu'avait de l'usage,
Se dit tous bas: Je suis vexé,
(*D'un air de surprise.*)
Hé!
Et vexé par un god'lureau,
(*D'un air de colère.*)
Oh!
Mais l'amour me veng'ra...
Car j'vais la planter là.
(*D'un air de triomphe.*)
Ah!

VALENTINE, *à part.* Ah! quel supplice!... et n'oser faire un mouvement... ne pouvoir l'arrêter.

VALDINI, *regardant l'ouvrage.* C'est bien... nous avancons.

BOUTILIER. V'là que ça marche!... oh! mais ne craignez rien, ça n'vous fera pas d'humidité... chaux et ciment... ça sèche tout de suite... en trois minutes, ça sera dur comme du fer.

(Il se remet à travailler.)

VALENTINE, *bas à Geneviève qui se trouve près d'elle.* Geneviève, au nom du ciel, empêche-le de continuer.

VALDINI. Geneviève, du vin.

GENEVIÈVE. Voilà, monsieur... (*Tout en lui versant à boire, elle tousse légèrement, en regardant Boutilier, et lui fait des signes.*) Hum! hum!

BOUTILIER, *la regardant, tout surpris.* Tiens!... v'là qu'elle me refait des yeux.. est-ce qu'elle aurait envie de revenir à mon sujet?... Oh! les femmes sont-elles camoléons!... si je pouvais donner un croc-en-jambe à l'Espagne...

(Il travaille avec plus d'ardeur.)

GENEVIÈVE, *à part.* L'imbécille!.... il ne comprend pas...

(Elle veut de nouveau lui faire signe et aller à lui.)

VALDINI, *qui a remarqué le mouvement, et l'arrêtant au moment où elle passe.* Eh bien!... eh bien!... où vas-tu?... reste donc là... pour nous servir... tu as tout le tems d'aller faire la coquette avec ton ancien amoureux, s'il reprend l'avantage...

BOUTILIER. Ah! oui, dites donc, mamzelle.

GENEVIÈVE. Lui!... par exemple!...

VALDINI, *avec ironie.* Pourquoi pas?... il ne faut jamais se décourager... Vois-tu, mon pauvre Boutilier, les nouveaux sermens de ces dames (*regardant Valentine*) ne tiennent pas plus que les premiers... il ne faut qu'un caprice qui fait tourner la girouette...

BOUTILIER, *suivant les signes de Geneviève.* Oh!... la girouette a tourné... elle me refait des yeux... pauvre Espagne... tu me fais de la peine... va!

VALDINI, *se tournant vers lui.* Je crois que tu te ralentis... allons donc... ton second couplet...

BOUTILIER. N'est-ce pas, colonel... c'est une romance assez agréable...

(Il chante en jetant des regards expressifs sur Geneviève, qui s'impatiente et hausse les épaules.)

DEUXIÈME COUPLET.

(*Même air.*)

Mais un matin aux yeux d'la belle,
Le galant s'est évaporé!..
Pour l'autre ell' redevient fidèle,
Et dit: *J'tai toujours adoré;*
La voyant jouer de la prunelle,
L'autre dit: Serais-je encore vexé?
(*D'un air de doute.*)
Hé!..
Quoiqu' j'ay' souffert du quiproquo,
(*Les yeux au ciel.*)
Oh!
J'pardonne... l'amour, oui-dà,
Est assez bête pour çà...
(*D'un air de dédain.*)
Ah!

VALENTINE, *se levant impétueusement.* Ah!... je n'y tiens plus.

VALDINI, *se levant aussi.* Madame...

VALENTINE, *hors d'elle.* Ayez pitié de moi, monsieur, je souffre!... je souffre trop...

BOUTILIER, *se retournant.* Monsieur le colonel... c'est fini... regardez-moi ça.

VALENTINE, *voyant le mur terminé.* Dieux!...

GENEVIÈVE, *la soutenant.* Ma marraine!...

VALDINI, *froidement et regardant le mur.* C'est bien!... je suis content de toi... et maintenant, il est juste que je tienne ma

parole... je vais te donner ton argent.... (*Montrant les outils.*) Emporte tout cela... et suis-moi...

(Boutilier rassemble ses outils et les débris de briques qu'il place dans sa petite hotte.)

VALENTINE, *bas à Geneviève.* Qu'il ne s'éloigne pas... j'ai besoin de lui...

GENEVIÈVE, *allant à Boutilier, et bas pendant qu'il ramasse ses outils.* Ne t'éloigne pas.. descends dans la cour,. et monte dans ma chambre...

BOUTILIER. Par où ?..

GENEVIÈVE. Par la fenêtre qui est ouverte....

BOUTILIER, *à part.* Un rendez-vous!.. elle me revient.

VALDINI, *l'attendant.* Allons donc.... je t'attends ?...

BOUTILIER. Voilà! (*Saluant Valentine et faisant des signes à Geneviève.*) Bonsoir, madame... bonsoir, mamzelle Geneviève... (*La regardant.*) Si vous avez besoin de moi pour autre chose...

VALDINI, *à la porte.* Ah ça! voyons... veux-tu ton argent?

BOUTILIER, *le suivant.* Voilà, voilà, colonel.

GENEVIÈVE, *lui montrant la porte de sa chambre.* Là... dans ma chambre.

BOUTILIER. Oui... oui... (*A part, en s'en allant.*) L'Espagne est flambée.

(Il suit Valdini qui est sorti avant lui.)

SCÈNE X.

VALENTINE, GENEVIEVE.

VALENTINE, *retombant sur son fauteuil toute inanimée.* Ah! Geneviève!...

GENEVIÈVE, *à mi-voix.* Chut!... le colonel peut encore nous entendre... (*Elle suit des yeux Valdini.*) V'là qu'il entre chez lui....

(Elle pousse la porte doucement et revient près de Valentine.)

VALENTINE. Je suis perdue!... je suis morte!...

GENEVIÈVE, *à mi-voix.* Quoi! ma marraine..... ce que disait le colonel... est-ce que?... là...

VALENTINE, *avec hésitation.* Il est trop vrai... il y a quelqu'un...

GENEVIÈVE. Sainte Vierge!

VALENTINE. Quelqu'un à qui le moindre retard peut coûter la vie... et je ne sais... comment t'avouer...

GENEVIÈVE, *courant à elle.* A moi... à votre pauvre Geneviève... qui vous aime tant... il faut le sauver...

VALENTINE. Et comment?

GENEVIÈVE. Je n'en sais rien!.... mais il faut le sauver...

VALENTINE. Réveille le cocher... le jardinier...

GENEVIÈVE. Ils ne nous entendraient pas... ils sont là-bas... de l'autre côté.

VALENTINE. Appelle Boutilier...

GENEVIÈVE. Il est avec monsieur... mais tout-à-l'heure... par la fenêtre de la cour, il doit monter là, dans ma chambre.... que lui dirai-je?

VALENTINE. Qu'il vienne le sauver.... mais d'ici-là... le manque d'air... une minute, peut-être, et il ne sera plus tems. (*Essayant de pousser le mur avec ses mains.*) Oh!.... ce mur.... comment l'abattre?... deux femmes... et rien... (*Avec désespoir.*) Rien!...

GENEVIÈVE *s'approche du mur et frappe avec sa main.* Nous entendez-vous?... répondez....

TOUTES DEUX, *d'une voix tremblante.* Répondez-nous?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, VALDINI.

VALDINI, *entrant par la gauche et regardant les deux femmes.* Répondez ?...

VALENTINE et GENEVIÈVE, *poussant un cri.* Ah!...

VALDINI. Eh! qui donc?

ENSEMBLE.

AIR: *Dieux! qu'ai-je lu!*

VALENTINE et GENEVIÈVE, *à part* *.

Dieux! qu'ai-je vu!
Quelle imprudence!..
Plus d'espérance...
Tout est perdu!

VALDINI, *à part.*

Qu'ai-je entendu?
Rage et vengeance,

* Valentine, Geneviève, Valdini.

Tant d'impudence,
M'a confondu!

VALENTINE, *à part.*

C'est fait de nous!
(*Elle passe à gauche du théâtre* *.)

VALDINI, *à Geneviève en lui montrant sa chambre.*)

Rentrez...

GENEVIÈVE, *hésitant*

Mais...

VALDINI, *de même.*

Rentrez, je le veux!

GENEVIÈVE, *tremblante.*

Monsieur!...

VALDINI.

Obéissez!...

GENEVIÈVE, *à part.*

Plus d'espoir pour tous deux.

(*Avec resolution.*)

Ah! malgré ma faiblesse et ma frayeur mortelle,
Je saurai les sauver... ou mourir avec elle.

ENSEMBLE.

VALENTINE *et* GENEVIÈVE, *à part.*

Dieux! qu'ai-je vu? etc.

VALDINI, *à part.*

Qu'ai-je entendu? etc.

(Elle rentre dans sa chambre, qui est à droite du côté du placard; Valdini l'enferme en donnant un tour de clef.)

SCENE XII.

VALDINI, VALENTINE.

VALDINI, *sans prononcer un mot, vient tranquillement auprès de Valentine, et après un silence, il lui dit, avec un sang-froid affecté.* Je vois combien pour les personnes pieuses... un serment est sacré!... (*Montrant le mur et avec une ironie amère.*) Il n'y a personne!.. ..

VALENTINE. Eh bien!... je l'avoue..... je me suis parjurée... que Dieu me juge et me punisse... (*D'une voix abattue.*) Il y a quelqu'un... oui!

VALDINI. Quelqu'un!..

* Geneviève, Valdini, Valentine.

VALENTINE, *se levant aussi.* Que j'ai fait venir en votre absence .. quelqu'un que j'aime...

VALDINI. Que vous aimez!...

VALENTINE, *presque à ses genoux.* Je ne cherche pas à désarmer votre fureur... je l'appelle sur moi tout entière... vengez-vous!... tuez-moi!... mais sauvez-le d'un supplice affreux!... d'une mort horrible!...

VALDINI, *furieux.* Le sauver!... tu oses me demander sa vie...

VALENTINE. Tuez-moi!

VALDINI. Vous souffririez trop peu... (*La saisissant par le bras.*) Non!... non!... vous resterez là... près de lui... près de moi...

VALENTINE, *avec horreur et tombant à ses genoux.* Ah!...

VALDINI. Là... là... toute la nuit... je ne vous quitterai pas...

VALENTINE. Par pitié...

VALDINI, *avec rage.*

AIR : *De votre bonté généreuse.*

De la pitié!... pour de telles injures!
De la pitié! pour l'infâme rival,
Dont je voudrais prolonger les tortures..
Non!... que ce lieu lui soit fatal!
Puisqu'il a fui lâchement ma colère;
Pour votre honneur, je veux, en me vengeant,
Ensevelir sous cette pierre
Et l'affront et le châtiment.

VALENTINE, *à ses pieds.* Monsieur!...

VALDINI, *lui serrant le bras avec violence.* Vous resterez, vous dis-je!... (*avec ironie*) vous resterez là, près votre complice...

VALENTINE, *avec force.* Il ne l'était pas!... je ne suis pas coupable!... Dieu le sait!... jamais je n'ai trahi mes devoirs... vous seul pouviez me les faire détester... mais maintenant que votre ame s'est dévoilée... que je connais la honte que vous m'aviez préparée... je le déclare devant vous... devant lui... oui... je l'aime!... (*Remontant la scène et s'adressant au cabinet muré* *. Oui!... s'il peut m'entendre encore, je jure ici que sa mort sera vengée... je vous perdrai plutôt vous-même!...

* Valentine, Valdini.

VALDINI. Vous?...

VALENTINE, *de même.* Je sais tout. .

VALDINI. Comment ?..

VALENTINE. Cette lettre de Turin...

VALDINI. Ciel!

VALENTINE. Je dévoilerai votre crime!...

VALDINI. Malheureuse!

VALENTINE, *écoutant.* Ecoutez ce bruit?...

VALDINI, *de même.* C'est à la porte de la cour... Qui peut donc au milieu de la nuit?...

(Les coups redoublent au dehors.)

VALENTINE, *avec joie.* C'est le ciel qui m'exauce et m'envoie des vengeurs.. (*Elle court à la fenêtre. Appelant de nouveau.*) Au secours!...

VALDINI, *courant à elle et la retirant de la fenêtre, qu'il referme violemment.* Tais-toi... tais-toi...

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, GENEVIÈVE, *dans sa chambre et frappant à la porte qui est fermée et qui est du même côté que le placard.*

GENEVIÈVE, *en dehors.* Monsieur... monsieur!...

VALDINI. Qu'est-ce donc?....

GENEVIÈVE, *de même.* Eh! vite une voiture à la porte du château... une dame qui vous demande.

VALDINI, *troublé.* Une dame!... Dieu! serait-ce Bianca?

GENEVIÈVE. Elle a parlé de gens de justice... et si dans cinq minutes vous n'êtes pas auprès d'elle...

VALDINI. C'est elle!... pas un instant à perdre... il faut courir...

VALENTINE, *le retenant.* Vous ne sortirez pas...

VALDINI. Silence!...

VALENTINE. Ah!... vous tremblez à votre tour... cette Bianca Malfieri...

VALDINI. Laissez-moi...

VALENTINE, *s'attachant à lui.* Elle me verra.... c'est devant elle que je vous accuserai...

VALDINI, *la repoussant avec rage.* Vous voulez en vain me suivre.... vous resterez ici... (*Montrant la porte du placard.*) Avec lui!

(Il sort par la porte à gauche que l'on entend refermer.)

VALENTINE, *seule.* Monsieur..... par pitié.

GENEVIÈVE, *enfermée à droite et frappant à la porte de sa chambre.* Ma marraine.... ouvrez... ouvrez-moi donc?

VALENTINE *ouvre la porte.* Ah! Geneviève.

(Elle est prête à s'évanouir, Geneviève la soutient, et la conduit à un fauteuil.)

GENEVIÈVE. Allons, madame..... tout n'est pas perdu! la voiture que vous aviez commandée est en bas, à l'autre bout du parc!

VALENTINE. Et lui!... et lui qui expire peut-être!...

GENEVIÈVE. Du courage!. .. en auriez-vous assez pour supporter une grande joie?...

VALENTINE. Que je meure, pourvu qu'il vive!...

GENEVIÈVE. Et s'il vivait!...

VALENTINE. Ah!...

BOUTILIER, *sortant de la chambre de Geneviève, le visage, les mains et le tablier couverts de plâtre.* Muré d'un côté... (*Montrant la chambre de Geneviève.*) Démuré de l'autre... ça n'a pas été long. (*Montrant Lara.*) Le voilà!

(Lara paraît au même instant à la porte de la chambre de Geneviève; il court à Valentine qui pousse un cri et se jette dans ses bras.)

BOUTILIER, *à Geneviève.* Mais vous tiendrez votre promesse.

GENEVIÈVE. Je t'épouserai... je l'ai juré... (*Regardant Lara et Valentine.*) Car maintenant je connais la vérité... (*A Valentine.*) Partez... partez... madame... la voiture vous attend.... et avant le retour du colonel...

(Elle met le verrou à la porte par laquelle Valdini est sorti.)

VALENTINE, *regardant Lara.* Impossible, ses forces le trahiraient...

LARA! Non, non, j'en retrouverai pour défendre le trésor qui m'appartient maintenant... (*Bas à Geneviève.*) Geneviève, dis bien au colonel.... que je me souviens de son défi... et que demain... je l'attendrai seul toute la journée... sous les murs de Montbazon !...

GENEVIÈVE. Oui, monsieur... (*A part.*) C'est la première chose que j'oublierai de lui dire.

VALENTINE, *à Geneviève.* Tu viendras nous rejoindre, Geneviève... vous ne nous quitterez plus.

GENEVIÈVE. Oui, oui, ma marraine.

(Lara et Valentine sortent par la chambre de Geneviève.)

BOUTILIER, *à Geneviève.* Dites donc, mamzelle... l'autre va m'assommer.

GENEVIÈVE. Qu'est-ce que ça te fait?... Voilà ma main.

BOUTILIER, *avec bonheur et crainte.* Allons, Dieu me garde de la sienne!

(On entend Valdini qui frappe à coups redoublés à la porte que Geneviève a fermée au verrou. Le rideau tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



COQUELICOT,

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Par MM. Cogniard frères,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 14 JANVIER 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC DE VILLÉNAS, grand d'Espagne	M. NEUVILLE.	UN SERGENT	M. CHARLES.
JUANA, sa fille	Mme DELISLE.	MATEO, conspirateur	M. BELMONT.
COQUELICOT, aubergiste.	M. ODRY.	UNE DUÈGNE	Mlle ANASTASIE.
THÉRÉSITA, sa fiancée	Mlle AD. AMANT.	UN LIEUTENANT	M. FRANCIS.
PÉREZ, jeune barbier	M. PALAISEAU.	UN ENFANT	La petite ROGER.
BLANCHARD, capitaine de la ligne	M. CLÉMENT.	CONSPIRATEURS.	
CROQUIGNOLE, tambour.	M. SAGEDIEU.	GUÉRILLAS.	
CHOUPAYOU, garçon d'auberge.	M. VICTOR.	SOLDATS FRANÇAIS.	
		PEUPLE ESPAGNOL.	

La scène se passe à quatre lieues de Madrid, dans un village situé sur les bords du Mançanarès.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique. A gauche, premier plan, une petite maisonnette de barbier; un banc devant la maison, et une chaise faisant face au public; cette chaise a un grand dossier garni de cuir. A droite, premier plan, bosquet et table de traiteur; au second plan, l'auberge du *Faisan-d'Or.* Au milieu de la place, vers le fond, une grande statue de saint, sur un piédestal.

SCENE PREMIERE.

PÉREZ, LE CAPITAINE BLANCHARD, CROQUIGNOLE, LE SERGENT, SOLDATS FRANÇAIS, ESPAGNOLS.

(Au lever du rideau, le capitaine Blanchard est assis près de la table, à droite, avec le sergent; Croquignole vient de se faire raser par Pérez qui tient encore son rasoir et sa serviette, pendant que le tambour remet sa cravate; une dizaine de soldats ont formé dans le fond un faisceau de leurs fusils, et se reposent; quelques Espagnols, enveloppés de leurs manteaux, se promènent au fond, et regardent en dessous les soldats français.)

AIR : *Dans le beau pays de l'Autriche.* (Châlet.)

CHŒUR.

LES FRANÇAIS.

Nous avons visité l'All'magne,
Maint'nant nous sommes en Espagne,
Chacun son tour,
Nous s'rons vainqueurs de tout' la terre,
L'Français est taillé pour la guerre,
Et pour l'amour.
Vive le vin, l'amour et les combats!
Voilà (*4 fois*) le refrain des soldats. } (*bis.*)

BLANCHARD, *aux soldats*. Enfans, il ne s'agit pas de se dorloter et de se laisser aller à un repos pernicieux, ça vous donnerait des rhumatismes. Dépêchez-vous donc de vous reposer, pour aller inspecter le pays, de crainte de trahison.

PÉREZ, *au tambour*. Etes-vous content, tambour ?

CROQUIGNOLE. Fort bien... tu rases comme un pédicure.

PÉREZ. Alors, fouillez à la poche.

CROQUIGNOLE. Je ne comprends pas l'espagnol!...

PÉREZ. Il me semble que je me sers de votre langue?

MATÉO, *à Blanchard.* Senor capitaine, voici le compte pour les vivres fournis hier à votre détachement.

(Il donne le compte à Blanchard.)

BLANCHARD, *lisant.* Qu'est-ce que c'est que cela? Aujourd'hui 5 décembre 1808, avoir fourni cinquante rations, etc., etc. C'est bon.

(Il met le compte dans sa poche.)

MATÉO, *tendant la main.* Et l'argent?

PÉREZ, *tendant la main à Croquignole.* Et le vôtre?

BLANCHARD. Je te paierai ça quand nous serons à Madrid.

(Il donne une tape sur la main de Matéo.)

CROQUIGNOLE, *à Perez.* Quand nous serons à Madrid, je te paierai ça.

(Même jeu sur la main de Pérez.)

PÉREZ. A Madrid!... à Madrid!.. vous n'y êtes pas encore à Madrid!... (*A part.*) Si j'avais su, comme je t'aurais labouré le menton!

CROQUIGNOLE. C'est vrai que nous n'y sommes pas pour le quart d'heure... mais minute, c'est tout comme... blanc-bec... car de même que nous sommes déjà entrés à Munich... de même que nous sommes déjà entrés à Vienne, à Berlin et dans toutes les capitales quelconques de la belle Italie... de même, mon vieux, nous irons battre des entrechats avec les belles de Madrid, qu'ont des petits pieds, des yeux noirs, et qui sont folles des tambours *francés.*

BLANCHARD, *se levant.* Eh bien! et des capitaines... gamin?

CROQUIGNOLE. Oh! pour les capitaines, ça va sans dire.

PÉREZ, *à part.* Oui, quand ils ne sont pas taillés comme des futailles.

BLANCHARD, *à Pérez.* Qu'est-ce que tu dis?

PÉREZ. Je dis... que ça va par rang de bataille.

BLANCHARD. Ah!... avant mon embonpoint, du temps de la campagne d'Italie... les Milanaises... oh! les Milanaises!.. les Florentines aussi... oh! les Florentines! et les Romaines donc... Dieu de Dieu! les Romaines!..

PÉREZ, *à part.* Demain, il dira... Dieu de Dieu!.. les Espagnoles!.. gros joufflu de Lovelace!...

CROQUIGNOLE. Ah! capitaine!... capitaine!.. il paraît que vous étiez un fameux séducteur.

BLANCHARD. J'étais un vrai scélérat... un monstre comme elles disaient... avant mon embonpoint!

CROQUIGNOLE. Ça m'étonne.... vous qu'êtes si violent... passez-moi le mot, capitaine... mais vous êtes terriblement violent sur le chapitre du service.

BLANCHARD. Croquignole, j'ai reçu une éducation de caserne, et ça ne peut être autrement. Avec l'ennemi faut jurer, faut taper; mais avec les dames, vois-tu, c'est autre chose... un mot de douceur, de l'amabilité, une rose, et un verre de vin... ça suffit!... Aussi j'espère bien voltiger ici malgré... (*Il se frappe le ventre.*) Car la moustache est encore noire et brillante... et la moustache, c'est le laissez-passer de l'amour.

AIR : *Ces postillons.*

Faire l'amour et courtiser les brunes,
Aucun ne peut m'en montrer sur ce point;
Je me connais en galantes fortunes,
J'en veux encor malgré mon embonpoint,
J'en veux tout comme avant mon embonpoint.
Dans ce pays les mouches sont cruelles,
Ces façons-là ne sont pas de mon goût;
Mais, en revanche, on prétend que les belles
Ne le sont pas du tout. (*bis.*)

Mais il ne s'agit pas de fariboles amoureuses... Sergent, faites relever la sentinelle que j'ai fait placer sous la première arcade de ce vieux palais en ruines.

LE SERGENT. Oui, capitaine.

BLANCHARD. Qu'on se tienne toujours sur le qui vive... Depuis ce matin, je vois rôder autour de nous des figures de mauvaise mine... n'éloignez pas trop les sentinelles les unes des autres, allez. (*Le sergent sort avec deux hommes.*) Si le maréchal Lannes ne nous envoie pas du renfort, nous sommes dans le cas de laisser notre peau dans ce damné village.

PÉREZ, *à part.* C'est à quoi l'on travaille, sans cœur!.. Ça boit, ça mange, ça s'engraisse, ça se fait raser... et ça ne paie pas!..

BLANCHARD. Ah ça! à qui donc appartient cette belle auberge, où nous n'avons pu trouver une bouteille de vin, sous prétexte que le patron est sorti, et qu'il a emporté la clef de la cave avec lui?... Hein?..

CROQUIGNOLE, *lisant l'enseigne.* Coquelicot!.. mais c'est un nom français!.. j'ai connu beaucoup de Coquelicots en France.

PÉREZ. C'est, en effet, un de vos compatriotes... c'est-à-dire que c'est une espèce d'amphibie, moitié Français, moitié Espagnol, selon la circonstance... un poltron!..

BLANCHARD. C'est donc un Espagnol.... de ce côté-là?...

PÉREZ. Il m'a enlevé la main de Thérésita, jeune Andalouse que j'adorais...

CROQUIGNOLE. Sous ce point de vue, je reconnais le *Francés*.

PÉREZ, *à part, prononçant comme Croquignole*. Le Francés!... le Francés!... il me le paiera... comme les autres... et Thérésita... cette petite coquette!...

BLANCHARD. Est-ce qu'il a déserté son auberge?

PÉREZ. Non, capitaine, il est allé chercher sa fiancée, cette Thérésita... qu'il épouse demain, et dont il est jaloux comme un singe... il sera de retour dans un moment.

BLANCHARD. Fort bien... nous goûterons le vin de sa cave.

CROQUIGNOLE. Et nous verrons s'il est vraiment *Francés*.

SCENE II.

LES MÊMES, LE DUC DE VILLÉNAS, *en capucin*.

LE DUC, *à Blanchard qui lui tourne le dos et ne le voit pas*. Por las almas, senores.

CROQUIGNOLE. Ah! la bonne farce.... Dites donc, capitaine, il vous demande de l'argent, le capucin.

BLANCHARD. Est-ce qu'il me prend pour une dévote, celui-là?...

CROQUIGNOLE. Attendez, nous allons rire. (*Au capucin.*) Bonjour, capucin!...

LE DUC, *présentant sa tirelire*. Por las almas, senor!

CROQUIGNOLE. J'entends bien; tu quêtes pour les ames de l'enfer qui n'ont pas d'argent pour acheter du tabac... Dites donc, les amis, regardez donc la belle barbe!... Dieu! quel beau sapeur ça ferait!... En avez-vous de trop? je vous en retiens deux mèches.

(Il le tire par la barbe, on rit.)

LE DUC, *avec colère*. Senor!...

PÉREZ, *à part*. Qu'ai-je vu?... ce capucin!... mais c'est le duc de Villénas!

CROQUIGNOLE, *frappant avec une baguette sur les jambes nues du moine*. Dites-moi, un peu, mon ange..., c'est votre respectable mère qui vous a donné ces bas-là, hein?... (*On rit.*) C'est-y bon teint?

LE DUC, *avec colère*. Senor!...

BLANCHARD, *qui rit comme les autres*. Croquignole?

CROQUIGNOLE. Capitaine!

BLANCHARD. Croquignole, taisez-vous, respectez la religion dans la personne des capucins.

LE DUC, *à part*. Chiens de Français!... Rira bien qui rira le dernier.

PÉREZ, *bas*. Monsieur le duc?...

LE DUC, *idem*. Silence!

PÉREZ, *id*. Ce costume...

LE DUC, *id*. J'observe.

PÉREZ, *id*. Ça va-t-il?

LE DUC, *id*. Ils sont à nous.

PÉREZ, *id*. Entrez chez moi... on peut tout voir.

LE DUC, *id*. Et ne rien risquer?... Volontiers.

(Ils entrent chez le barbier; les soldats sont occupés au fond à regarder à gauche quelqu'un qui vient. On rit: *Ah! ah! ah! ah!*)

BLANCHARD. Qu'est-ce qui vous prend donc à rire comme ça?...

CROQUIGNOLE. Oh! la bonne tête!

LE SERGENT. En v'là une de tournure...

CROQUIGNOLE. A-t-il un drôle de nez!... Attendez... je vas lui faire peur... Qui vive?

COQUELICOT, *de la coulisse*. Coquelicot! Coquelicot! traiteur et français.

BLANCHARD. Coquelicot, c'est le bourgeois du *Faisan-d'Or*, cet original dont on nous a parlé.

CROQUIGNOLE. Ah! ah! mais regardez-le donc.

AIR: *Vous avez embrassé ma femme*. (Dans l'Apprenti.)

CHŒUR.

Ah! ah! bon Dieu! quelle figure!
La bonne tête, ah! qu'il est bon!
Quel costume et quelle tournure!
Ça fait un drôl' de Cupidon.
Ah! ah! ah! ah! Dieu! qu'il est bon!

SCENE III.

LE SERGENT, CROQUIGNOLE, THÉRÉSITA, COQUELICOT, BLANCHARD.

(Coquelicot entre donnant le bras à Thérésita.)

COQUELICOT. Bonjour, braves *Français*, chers compatriotes de ma France chérie, bonjour! Je veux des poignées de main, je veux de douces étreintes... O patrie!... patrie!... Une poignée de main, *si* vous plaît, tambour. Sergent, une poignée de main, *si* vous plaît. Thérésita, ma fiancée, saluez ces valeureux guerriers, couverts de lauriers, cousus de gloire et de victoires... Saluez, mon Andalouse... vous le savez, je ne suis pas jaloux... Allons, une révérence, ma piquante Andalouse.

THÉRÉSITA, *faisant la révérence.* Bonjour, messieurs les Français.

COQUELICOT. Très-bien.

CROQUIGNOLE, *à Thérésita.* Ah! ma charmante... c'est trop d'honneur. (*Il l'embrasse.*) Vous permettez...

(Après l'avoir embrassée, il pousse le sergent auprès de Thérésita.)

LE SERGENT. La femme d'un Français... vous permettez...

(Il l'embrasse.)

COQUELICOT, *après avoir fait passer Thérésita à sa gauche.* Ah! que je reconnais bien là les troubadours *francés*, le sergent séducteur, et le rafla, vrai volcan d'amour. Ça fait que nous voilà maintenant un tas de Faublas en Espagne ; mais je ne vois pas le commandant... oùs qu'est le commandant?

CROQUIGNOLE. Le voici.

BLANCHARD. C'est moi.

COQUELICOT, *montrant qu'il est gros.* Vous en êtes joliment capable!... Si mon capitaine voulait m'honorer d'une poignée de main, ça ne serait pas de refus... Mon Andalouse, une révérence très-prononcée pour le capitaine.

THÉRÉSITA, *saluant.* Bonjour, monsieur le commandant.

COQUELICOT. Très-bien.

BLANCHARD, *lui baisant la main.* Jolie à croquer... vous permettez?... (*A part.*) Un vrai morceau d'état-major.

COQUELICOT. Très-bien!... très-bien! (*Il fait passer Thérésita à sa droite.*) Je permets toujours, je ne suis aucunement jaloux, moi... Mais, ma fiancée, n'avez-vous pas quelque besoin de rentrer dans l'intérieur de mon domicile?

THÉRÉSITA. Mais non...

COQUELICOT. Si fait, si fait..... Cherchez bien... en cherchant vous trouverez. (*Bas.*) Rentrez, Thérésita... rentrez, au nom de l'amour.

CROQUIGNOLE. Ah ça! l'ami Coquelicot, est-ce que c'est tout ce que tu nous offres?

BLANCHARD. C'est vrai ; on dit que tu as du bon vin.

COQUELICOT. Vous voyez, il faut du vin à ces délicieux soldats... Voici la clef de la cave... vous direz à Choupayou d'apporter du meilleur, tout ce qu'il y aura de meilleur, (*bas*) du meilleur marché ; six bouteilles de petit clairet.

THÉRÉSITA. J'y cours.

(Elle rentre)

COQUELICOT, *à part.* Elle est partie ; la respiration va me revenir.

BLANCHARD. Nous avons affaire à un bon diable, je crois.

COQUELICOT. Comme vous dites, bon diable... à la coiffure près cependant. (*Il indique qu'il n'a pas de cornes.*) Je laisse cet ornement aux cerfs, aux colimaçons, et autres gens mariés.

CROQUIGNOLE. Ça viendra, patience!

COQUELICOT, *se relevant les cheveux.* Tambour, je suis de ceux qui en donnent et n'en portent jamais. On vous dira ça sur les bords fleuris de la Seine... En ai-je laissé de ces malheureuses sur les bords fleuris de la Seine! et de la Somme ; une entre autres!

BLANCHARD. Bah!

COQUELICOT. Une Picarde superbe! cinq pieds sept pouces ; créature d'une prestance très-forte, avec un nez d'aigle, des yeux en amandes, et des cils longs comme ça, qui la gênaient horriblement. A l'âge de seize ans, elle était si belle dejà, qu'elle mettait les souliers de son grand-papa, qu'avait des pieds d'une longueur!... ah! les beaux pieds qu'il avait! la belle Picarde que ça faisait!.. O Marie Cochegru!...

CROQUIGNOLE. Marie Cochegru! c'est-y possible!... Ah ben! en v'là une rencontre!... Vous vous nommez donc?...

COQUELICOT. Pamphile-Polydore Coquelicot.

CROQUIGNOLE. Polydore!.... c'est ça.... Vous vous nommiez seulement Polydore à Amiens?

COQUELICOT. C'est sous ce simple nom de baptême que je séduisais toutes les Vénus picardes... Mais que signifie?...

CROQUIGNOLE. Ça signifie que nous sommes pays.

COQUELICOT. Sans farce?... Est-ce que vous connaîtriez Marie Cochegru?

CROQUIGNOLE. Si bien, qu'avant de quitter le pays, et sachant que nous allions cueillir de la gloire en Espagne, elle m'avait chargé pour vous d'un poulet.

COQUELICOT. Truffé?...

CROQUIGNOLE. Eh non! d'une lettre de quatre pages, écrite en moyen de sa main...

COQUELICOT. En vérité!... Ah! donnez, donnez vite, tambour ; mais prenez garde que ma fiancée... Si elle soupçonnait... elle m'abîmerait un œil... donnez, donnez...

CROQUIGNOLE. Donnez!.... c'est facile à dire... mais il faudra que je la cherche... mon sac est à l'ambulance, et je crois que votre lettre est dans ma blague à tabac, si

je n'ai pas, par mégarde, allumé ma pipe avec.

COQUELICOT. Ah! quelle infortune!... j'aurais eu tant de joie...

CROQUIGNOLE. C'était probablement des sottises qu'elle vous envoyait... de ce que vous avez eu celui de l'abandonner...

COQUELICOT. Que voulez-vous? j'avais des idées de voyages pittoresques... Il me fallait des pays brûlans, des femmes folles et rieuses, des lionnes! je ne rêvais qu'Andalouses, il me fallait beaucoup d'Andalouses... car j'ai une manière à moi de comprendre la femme.

AIR : *Toi dont la prunelle.* (Une Passion, de M. Ét. Thénard.)

Je veux chez les belles
Des yeux noirs brillans,
Remplis d'étincelles
Et de feux brûlans,
Et de feux brûlans.
Je veux qu'on se pince,
En se f'sant la cour
Je veux que l'on grince,
En parlant d'amour.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Tra la la, tra la la, tra la la!
Je veux que l'on grince,
En parlant d'amour.
Tra la la, tra la la, tra la la!
Je veux qu'on se pince,
En parlant d'amour;
Je veux que l'on grince,
En parlant d'amour.

Je veux que ma belle
Crie et jure un peu,
Qu'après une querelle,
Mon bras soit tout bleu,
Mon bras soit tout bleu.
Je veux qu'elle éclate
En me serrant l'cou
(*Faisant mine d'égratigner.*)
Et comme une chatte,
Qu'ell' fasse froufrou!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Tra la la, tra la la, tra la la!
Et comme une chatte,
Qu'ell' fasse froufrou!....
Tra la la, tra la la, tra la la!
Je veux qu'elle éclate,
En me serrant l'cou,
Et comme une chatte,
Qu'ell' fasse froufrou!

Voilà pourquoi un beau matin, dans l'après-dîner, je pris la route d'Espagne, après avoir vendu mon fonds de commerce.

BLANCHARD. Et quel commerce faisais-tu?

COQUELICOT. Je travaillais dans la graisse d'oie et l'abattis de canard... *Au Lapin qui fume*, tel était mon enseigne, et c'est là que Marie Cochegru... Mais silence! voici ma fiancée espagnole.

(Thérésita entre, suivie d'un garçon qui apporte des bouteilles et des verres qu'il place sur la table à droite.)

CROQUIGNOLE. Ah! du vin... bravo! allons, buvons au sexe et à la gloire.

(On boit.)

BLANCHARD. A notre prochaine entrée à Madrid... Versez, charmante Theresita, le vin sera meilleur.

COQUELICOT, *prenant la bouteille des mains de Thérésita.* Je veux moi-même avoir cet honneur. (*Bas à Thérésita.*) Thérésita, tenez-vous loin de ces mangeurs de cœurs.

BLANCHARD, *qui tend son verre pendant l'à-parté de Coquelicot.* Est-ce que tu prends mon bras pour l'enseigne de ton auberge... pékin?

COQUELICOT, *versant.* Loin de moi... l'idée de vous comparer à un faisan d'or... mon commandant, si je vous comparais à quelque chose, ce serait à une grosse branche de laurier.

BLANCHARD, *après avoir bu.* Il est un peu raide, ton vin.

COQUELICOT. N'est-ce pas qu'il est bon?

BLANCHARD. Nous verrons plus tard si tu en as de plus chenu... mais en attendant tu me prépareras à souper, ici, sous ces bosquets..... trois couverts pour dans une heure... tu m'entends...

COQUELICOT. A ravir mes oreilles.

BLANCHARD. Sois exact ou nous nous fâcherons... Tu me prépareras aussi une chambre, à tout événement... je puis passer la nuit dans ton auberge?...

(Il regarde Thérésita.)

COQUELICOT, *regardant alternativement Blanchard et Thérésita.* Vous aurez une chambre superbe, avec une bonne serrure.

BLANCHARD. Et nous, enfans... en route. (*Les soldats se mettent en rang.*) Au revoir, ma toute belle... au revoir, marchand d'abattis...

COQUELICOT. Et moi le vôtre, à la vie, à la mort...

REPRISE DU CHŒUR.

LES SOLDATS.

Nous avons visité l'All'magne,
Maint'nant nous sommes en Espagne,
Chacun son tour.
Nous s'rons vainqueurs de tout' la terre;
L'Français est taillé pour la guerre,
Et pour l'amour.
Vive le vin, l'amour et les combats! } (bi
Voilà (4 *fois*) le refrain des soldats. }

(*Les soldats s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

COQUELICOT, THÉRÉSITA, *puis* PÉREZ.

COQUELICOT. O mon Andalouse! enfin nous voilà seuls et livrés à nous-mêmes, loin des regards étrangers de mes compatriotes.

THÉRÉSITA, *soupirant*. Oui, monsieur Coquelicot!

COQUELICOT. C'est ça, appelle-moi ton Coquelicot, ton Coquelicot chéri! il ne faut point rougir pour cela, mon amour!.. C'est demain que nous faisons les fiançailles et que nous signons le contrat, et après-demain la noce... comprenez-vous? la noce!... Vous pouvez baisser les yeux, mon ange... la pudeur est l'éventail de la beauté.

AIR *du Klepht*.

Tu vas devenir ma compagne,
Jeune Andalouse au teint bruni,
A la vill' comme à la campagne,
Je serai toujours ton chéri. (*bis*.)
L'ciel pour nous va venir sur terre,
Des plus doux noms tu m'appell'ras.
Nous pourrons boir' dans le mêm' verre,
J'te tutoierai, tu m'tutoieras.
Ah!

REPRISE.

Tu vas devenir ma compagne, etc.

THÉRÉSITA. Monsieur Coquelicot, vous savez qu'il faut que j'aille chez ma tante.

COQUELICOT. Oui, trésor! je vais t'y accompagner chez ta bonne et riche tante, qui nous unit et qui te dote... Bientôt, je l'espère, elle aura des petits neveux, des jolis petits Coquelicots... Mais je m'oublie à rêvasser... partons, mon amour; j'ai justement quelques provisions à faire pour le souper du commandant... il vous reluquait beaucoup... le commandant... il vous faisait des yeux comme ça...

(Il lui fait des yeux comiques.)

THÉRÉSITA. A moi, monsieur?

COQUELICOT. Je ne suis pas jaloux!... d'autant moins que le commandant est grêlé... un vrai noyau de pêche...

THÉRÉSITA. Mais non, vous vous trompez...

COQUELICOT. Si fait; mais je vous le répète, je ne suis pas jaloux... pourtant il y a encore ce petit Pérez qui rase les mentons sur cette place...

THÉRÉSITA. Que voulez-vous dire, monsieur?

COQUELICOT. Thérésita, je me comprends... il vous courtisa... dans un tems.. vous fit des offres d'hyménée.

THÉRÉSITA, *avec dépit*. Vous savez bien, monsieur, que c'est moi qui ai rompu, parce que M. Pérez était un trompeur... d'ailleurs, ma tante veut que je vous épouse...

COQUELICOT. Ne te fâche pas, j'ai tort.. j'ai tort... et à travers... Silence! voici le barbier.

PÉREZ, *entrant*. Bonjour, voisin... (*A part*.) Elle est là!

THÉRÉSITA, *à part*. Pérez!...

COQUELICOT. Ça va bien... merci.. Viens, Thérésita... viens faire les provisions pour notre ménage, (*regardant Pérez*) pour notre joli petit ménage. Viens, madame Coquelicot.

PÉREZ. Recevez mes félicitations sincères, mamzelle... j'espère qu'on dansera à vot' noce, mamzelle... j'espère danser comme un perdu à vot' noce, mamzelle!

THÉRÉSITA, *avec dépit*. Avec la petite Maria... n'est-ce pas, monsieur?... elle danse très-bien en effet.

PÉREZ, *étonné*. La petite Maria?

COQUELICOT. Oui, elle danse très-bien... nous dansons tous très-bien... nous 'nous livrerons au fandango.... au zapatéado.... aux castagnettes... à la *follie*... mais partons... partons, Thérésita.

AIR : *L'économie est une vertu*. (De la Tirelire.)

Eloignons-nous, allons là-bas,
Portons nos pas
Chez votre tante.
O mon amante,
Appuyez-vous,
Sur le bras de vot' bel époux!

PÉREZ, *bas à Thérésita*.

Avant d'partir, parlez, Thérésita,
Qui vous a dit... expliquez-vous, mamzelle.

THÉRÉSITA, *avec dépit*.

Allez, monsieur, chez votre Maria.

COQUELICOT, *d'un air de reproche*.

Allez danser l'fandango z'avec elle.

REPRISE.

THÉRÉSITA.

Eloignons-nous, allons là-bas,
Portons nos pas
Chez notre tante;
J'suis votre amante,
Je suis à vous,
Car bientôt vous s'rez mon époux.

(*Coquelicot et Thérésita sortent par la gauche*.)

SCÈNE V.

PÉREZ, *seul.*

La petite Maria!... Comment a-t-elle pu savoir?... Oh! il n'y a que Coquelicot qui a pu jaser sur mon compte, à propos de Maria... C'est vrai que je lui ai fait deux doigts de cour... c'est vrai que j'ai dansé le fandango avec elle; mais qu'est-ce que ça prouve?... que j'ai eu un caprice pour cette petite... Qu'est-ce qui n'a pas eu un caprice... ou deux caprices?... ah! ben oui, mais ça a choqué Thérésita, et, à présent que la mémoire me revient... je m'explique tout; c'est depuis c't' aventure-là que sa tante n'a plus voulu me recevoir chez elle, et que Thérésita m'a repoussé pour écouter les fadaises de ce stupide Coquelicot... c'est lui qu'aura fait des propos... mauvais gargotier!... Oh! je me vengerai!... aussi vrai que mon nom est Pérez et que je rase tous les mentons du village.

SCÈNE VI.

PÉREZ, LE DUC DE VILLÉNAS, *puis* QUELQUES CONJURÉS.

LE DUC, *sortant de la boutique de Pérez.* Eh bien! es-tu seul?

PÉREZ. Oui, monsieur le duc.

LE DUC. Les Français nous laissent le champ libre, tant mieux, car j'attends ici même plusieurs des nôtres qui sont aux informations. J'ai placé le père Ignace Carmino dans le clocher pour voir si quelque détachement ne se montre pas dans la campagne. Il doit m'envoyer, d'heure en heure, un messager pour m'avertir. Que Saint Jacques de Compostelle nous soit en aide! et tout ira bien.

PÉREZ. Il paraît que vous les détestez cordialement, les Français, monsieur le le duc?

LE DUC. Si je les déteste?... ignores-tu ce qui s'est passé dans ma propre maison? Si je les déteste, les scélérats bandits!... ne te souvient-il plus de ce Daverny que j'accablais d'amitié.

PÉREZ. Daverny, ce jeune Français qui vous servait de secrétaire.

LE DUC. Lui-même, mon cher Pérez, lui-même, qui, profitant de mes bontés, eut l'audace de ressentir pour ma fille Juana un amour criminel.

PÉREZ. La signora Juana paraissait l'aimer beaucoup aussi... Je voyais cela moi lorsque j'allais raser votre seigneurie...

LE DUC. Il n'est que trop vrai, la malheureuse l'idolâtrait... et je n'en savais rien, et cela dura trois ans... de sorte qu'un amour comme celui-là... qui dure trois ans...

PÉREZ. Ah! mon Dieu, est-ce que vous seriez grand-père, monseigneur?

LE DUC. Tu l'as dit, hélas! oui... J'ai chassé le Daverny, qui a pris du service avec ses démons de compatriotes... Il voulait épouser Juana, pour réparer sa faute, disait-il.. beau moyen!... moi, hidalgo, me mésallier, non, non!..J'ai enfermé ma fille pendant quelque tems... et je compte bien me débarrasser de l'enfant... Quant aux Français qui sont ici, je veux en tirer une vengeance terrible. J'ai juré haine éternelle à toute cette nation d'hérétiques. Tu me seconderas avec courage?

PÉREZ. Je l'ai déjà juré... vous pouvez être tranquille... le guignon me poursuit à un tel point que je me moque de ce qui peut arriver; je jette mon bonnet par-dessus les toits. D'ailleurs, j'ai comme vous une vengeance à exercer sur un Français qui m'a volé le cœur de celle que j'aimais.... de celle que... (*A part.*) O Coquelicot!... Coquelicot!... tu as fait de moi un conspirateur féroce!... C'est-à-dire que je me fais peur à moi-même.

(Un Espagnol, couvert d'un manteau, avec un chapeau rabattu sur les yeux, paraît au fond; il est bientôt suivi de plusieurs autres.)

LE DUC, *à Pérez.* Chut!.. c'est Matéo...

MATÉO, *s'approchant du duc avec mystère.* Personne dans la campagne.

LE DUC. Aucuns renforts, bravo!

(Plusieurs Espagnols entrent en scène, toujours avec mystère, sur l'air du Maçon: *Travaillons.*)

PÉREZ. Ce sont les nôtres.

LE DUC, *donnant quelques poignées de main.* Bonjour... don José... bonjour, Juanito... bonjour, mes amis.

(Les conjurés sont au guet à une petite distance les uns des autres.)

PÉREZ. De la prudence.

LE DUC, *au premier Espagnol.* C'est pour demain.

PREMIER ESPAGNOL, *au second.* Pour demain.

LE SECOND, *au troisième.* Pour demain.

LE DUC, *même jeu.* Mais ce soir... approchez-vous. (*On l'entoure.*) Ce soir nous nous réunirons chez moi, sous différens costumes, dans le donjon du château...

PÉREZ. Dans le donjon du château...

LE DUC. A minuit...

TOUS. A minuit.

LE DUC. Nous prendrons les dernières mesures, et nous assignerons le poste que chacun devra occuper.

CHŒUR *chanté à voix basse.*

AIR *du Maçon.*

Tout va bien,
C'est demain
Que nous nous vengerons!
Mais sans bruit,
A minuit,
Nous nous réunirons.
Tout va bien, *bis*) } (*bis.*)
C'est demain }
Que nous nous vengerons.

PÉREZ, *qui a été au fond.*

Mes amis, du silence,
Vite, séparez-vous,
Quelqu'un ici s'avance...

LE DUC.

Quelqu'un?.. retirons-nous,
Ce soir dans ma demeure,
Tous je vous attendrai,
Mais n'oubliez pas l'heure,
A minuit...

TOUS.

J'y serai...

COQUELICOT, *de la coulisse.* Me voilà... me voilà.

LE DUC. Chut!

(On ne reprend pas le chœur, qui est joué seulement à l'orchestre. Les conjurés se retirent lentement, les uns à droite, les autres à gauche, en se cachant le visage avec leurs manteaux, et en toisant Coquelicot avant de sortir; Pérez fume une cigarette sur le devant de sa boutique.)

SCENE VII.

PÉREZ, COQUELICOT.

(Cquelicot entre avec des provisions dans un grand panier.)

COQUELICOT. Voilà des provisions... de fameuses... Oh! (*Il se trouve devant un conjuré. — A part.*) Je n'ai vu que son nez; mais il est féroce... Allons porter cela... (*Il se rencontre avec un autre conjuré.*) Oh! encore un nouveau nez. (*Il pose son panier à terre, ôte son chapeau, se relève les cheveux en regardant sortir les conjurés, et fredonne à voix basse, quand tout le monde est parti.*) Voilà des grands manteaux bien équivoques!... Il y a quelque chose là-dessous!

PÉREZ. Ça se pourrait bien.

COQUELICOT. Tiens, c'est le petit Pérez qui a dit: ça se pourrait bien... Nous avons à causer, petit Pérez.... mais avant... (*Il appelle.*) Choupayou!... Choupayou! (*Le garçon sort de l'auberge.*) Mon garçon, prends-moi ce panier avec tes mains; bien, à présent porte-le à la cuisine, il contient un poulet que tu empaleras avec cruauté, et que tu feras rôtir sans miséricorde, et de plus deux petits pigeons blancs, que tu caresseras bien et ensuite que tu feras sauter à la casserole, les malheureux!... va... (*Le garçon sort.*) Maintenant, à nous deux, petit Pérez, tu vas me rendre un service.

PÉREZ. A vous? Comptez là-dessus et buvez de l'eau.

COQUELICOT. Je n'en bois jamais, parce que j'ai un ami qui s'est noyé, et ça me rappelle de douloureux souvenirs. Voyons, petit Pérez, il s'agit de mon menton.

PÉREZ. Ah! si c'est pour ça... c'est différent. Asseyez-vous là.

COQUELICOT, *ôtant sa cravate.* Oui, petit Pérez. (*Pérez le fait asseoir brutalement sur sa chaise.*) Très-bien... Je n'ai pas la barbe bien longue; mais j'ai besoin d'être beau, Pérez... Il faut me rendre bien beau! cher ami!

PÉREZ, *lui passant la serviette.* Ah ça, est-ce que vous croyez que ça se peut par hasard?

COQUELICOT. Flatteur! tu veux dire que ça n'ajoutera rien à mes agrémens naturels... Flatteur!

PÉREZ. Voyons, ne bougez pas.

(Il le badigeonne de savon)

COQUELICOT. Mon garçon, tu me fourres de la mousse dans le nez.

PÉREZ. C'est une idée que vous vous faites... (*Il le barbouille davantage.*) Et d'ailleurs, voyez donc le grand malheur... quand on vous laverait un peu la tête....

COQUELICOT. Quelle mauvaise plaisanterie de barbier!...

PÉREZ, *qui a attaché un grand cuir à un clou de sa maison, et qui repasse un grand rasoir.* Il me semble que vous ne vous y livrez pas mal aussi à la plaisanterie, et cela aux dépens des autres. J'en sais quelque chose, monsieur Coquelicot... Ah!... vous faites des propos sur mon compte! vous me perdez dans l'esprit de Thérésita.. Ah! vous espionnez ma conduite, pour aller lâchement tout raconter à celle que j'aime, afin de vous mettre bien dans ses papiers!...

COQUELICOT. Qu'est-ce que tu dis?... (*A part.*) Ah! mon Dieu! les yeux lui sortent de la tête comme des boules de loto... J'ai envie de m'en aller. (*Haut.*) Je réfléchis que ma barbe aurait bien pu aller jusqu'à demain.

PÉREZ. Est-ce que vous vous moquez

de moi ?... Voyons, dépêchons... j'ai peu de tems à perdre.

COQUELICOT, *à part*. Cette position me donne de grosses coliques. (*Pérez commence à le raser.*) Tu te méprends sur mon compte, petit Pérez; on t'a agacé contre moi.

PÉREZ, *le rasant*. Je sais ce que je sais; aussi, voyez-vous, je vous exècre, Coquelicot... Je ne peux pas vous sentir... vous êtes mon cauchemar... Allons, ne remuez pas... car je vous avertis que mon rasoir coupe atrocement...

COQUELICOT. Aie!... aie! prenez garde, monsieur, entendez-vous... vous êtes au cou... pour le coup, prenez garde. (*Musique pour l'arrivée de Thérésita.*) Mais j'entends quelqu'un... Oui, oui, c'est quelqu'un... (*à part*) je suis sauvé!...

SCENE VIII.

PÉREZ, COQUELICOT, THÉRÉSITA.

COQUELICOT, *qui a la moitié du visage rasé*. C'est Thérésita... Thérésita, je suis là!

PÉREZ, *à part, et repassant son rasoir*. Oh! rien que de la voir...

COQUELICOT. Ah! Thérésita, j'ai bien du plaisir à te voir... (*Il se lève et va à Thérésita.*) Comment se porte notre bonne et riche tante? sa goutte l'attaque-t-elle toujours?

THÉRÉSITA. Toujours: aussi, comme elle ne peut sortir, elle m'envoie vous dire de l'aller voir demain de grand matin.

COQUELICOT. Ah oui! avant la cérémonie, pour me donner sa bénédiction avec des ducats... cette bonne et riche tante... Si sa goutte lui remontait dans l'estomac, savez-vous, Thérésita, que cet affreux malheur nous rendrait très-heureux?...

THÉRÉSITA. Ah! fi donc, monsieur!..

COQUELICOT. Ce que j'en dis, ce n'est pas que je lui reproche le petit bout de carrière qui lui reste!... *Bone Deus!* qu'elle traînasse tant qu'elle voudra... la pauvre vieille... Je ne m'y oppose pas! qu'elle traînasse si ça l'amuse.

PÉREZ, *à Coquelicot*. Ah ça, je vous attends, aubergiste.

COQUELICOT, *d'un air contraint*. Ah! tu m'attends... Si nous en restions là, est-ce que ça jurerait beaucoup? (*Bas à Thérésita.*) Thérésita, ne vous éloignez pas, pour des raisons majeures.

PÉREZ. Oh! je ne fais pas l'ouvrage à demi... voyons... Je suis fâché, mamzelle, de troubler vos entretiens secrets... (*il commence à raser*) mais ça ne sera pas long... rassurez-vous... ça ne sera pas long... Je vais vous le rendre, votre époux, votre cher époux...

(Il rase très-vite. Coquelicot fait des yeux qui lui sortent de la tête.)

THÉRÉSITA, *à part*. Pauvre Pérez!... comme il paraît souffrir!...

(Musique mystérieuse. Thérésita a remonté la scène d'un air pensif. Juana, voilée, l'arrête, et lui parle à voix basse.)

SCENE IX.

LES MÊMES, JUANA.

JUANA, *bas à Thérésita*. Jeune fille, puis-je compter sur toi?

THÉRÉSITA. Sur moi, senora?...

JUANA. Il y va de mon repos, de mon bonheur.

THÉRÉSITA. Oh! alors, disposez de Thérésita.

JUANA. Un capitaine français va venir tout-à-l'heure souper sous ces bosquets...

THÉRÉSITA. Oui, le capitaine Blanchard.

JUANA. Remets-lui cette lettre sans être vue de personne, et je t'en aurai une reconnaissance éternelle.

(Elle lui présente une lettre.)

THÉRÉSITA, *la prenant*. Donnez, donnez, senora... je remplirai religieusement votre commission.

JUANA. Plus tard, Thérésita, je saurai reconnaître ce service. Le jour où tu auras besoin de moi, de ma protection, je viendrai à ton aide... Adieu... de la discrétion.. ma lettre au capitaine Blanchard... adieu.

(Elle s'éloigne.)

SCENE X.

LES MÊMES, *sans* JUANA.

THÉRÉSITA, *à part*. Quelle aventure!

PÉREZ. C'est fait.

(Il rentre la chaise chez lui et ferme la porte.)

COQUELICOT. Dieu soit loué! (*A part.*) Si jamais tu me refais la barbe, toi!... il fera froid. (*Haut.*) Voyons... voyons... Thérésita, aidez-moi, chère amie, à mettre le couvert. Je vais jeter un coup-d'œil à la cuisine... je vais.. (*A part.*) Les laisser seuls ensemble serait une jobarderie... (*Haut.*) Venez prendre des assiettes, Thé

résita... venez prendre des petites assiettes...

(Ils entrent un moment dans l'auberge.)

PÉREZ. Ah! il faut absolument que je parle à Thérésita... Je n'y tiens pas... je veux savoir...

(Thérésita rentre avec un panier dans lequel sont des verres, des assiettes, etc; elle met le couvert.)

PÉREZ, *bas à Thérésita.* Thérésita!

THÉRÉSITA. Monsieur...

PÉREZ. Je suis bien malheureux, Thérésita... car je vous aime toujours, moi... et à outrance.

THÉRÉSITA, *mettant le couvert.* Monsieur, je ne puis pas vous écouter ; je ne puis pas vous croire ; je n'en sais que trop sur votre compte.

PÉREZ. Et si l'on vous avait fait des mensonges, c'est ça qui vous donnerait des remords de m'avoir sacrifié... Dites, mamzelle, si on vous avait fait des mensonges énormes ?

THÉRÉSITA. Que dites-vous?... mais on vient...

(Pérez se tient à l'écart contre sa boutique.)

COQUELICOT, *rentrant et regardant avec soupçon.* C'est moi que j'apporte de la liqueur de Bacchus. (*A part.*) Je ne suis pas jaloux; mais il y a du louche dans leurs regards... beaucoup de louche !

THÉRÉSITA, *mettant le couvert.* Il n'y a pas de couteaux... Allez donc chercher des couteaux, monsieur...

COQUELICOT. J'y vole... (*Il s'arrête au milieu du chemin et se retourne.*) J'y vole, te dis-je.

(Il entre.)

PÉREZ, *se rapprochant un peu.* Sachez...

COQUELICOT, *revenant.* Qu'est-ce que tu m'as dit, Thérésita, des fourchettes ?

(Il les regarde tous les deux du coin de l'œil.)

THÉRÉSITA. Mais non, monsieur; je vous ai parlé de couteaux.

COQUELICOT. Ah! c'est la rime qui m'a trompé... j'y vais.

(Même jeu avant de sortir.)

PÉREZ. Ah! Thérésita, les momens sont précieux : vous ne savez pas tout ce que le désespoir m'a fait faire à cause de vous.

THÉRÉSITA. Quoi donc, monsieur ?

PÉREZ. Je suis devenu un affreux conspirateur.

THÉRÉSITA. Ah! mon Dieu !

PÉREZ. C'est en partie pour me faire tuer que j'ai eu cette idée-là... et ça sera votre faute... car si j'ai eu des torts, je pouvais les réparer. Mais tout est fini à présent; demain vous serez madame Coquelicot..

THÉRÉSITA. Et puis-je l'empêcher ?..... Vous savez bien que je dois obéir à ma tante.

PÉREZ. Oui... Eh bien! obéissez à votre tante... quant à moi... oh! quant à moi ! je ne vous dis que ça.

THÉRÉSITA. Pérez, calmez-vous.

PÉREZ. Vous verrez ce que c'est qu'un amour comme le mien... et jusqu'où ça peut aller... On ne sait pas, voyez-vous, jusqu'où ça peut aller !... J'entends votre mari... oh! votre mari... oh!... Adieu, mamzelle, adieu! car je ne peux pas le voir en face.

(Il sort par le fond, à gauche.)

COQUELICOT, *qui a vu Pérez faire ses adieux à Thérésita, le suit des yeux quand il sort, puis court vers Thérésita et l'examine pendant quelque tems.* Voilà des couteaux... Thérésita, vous paraissez *émute.*

THÉRÉSITA, *s'essuyant une larme.* Je n'ai rien, monsieur.

COQUELICOT, *à part.* Ils ont jaboté ensemble... ça n'arrivera plus... (*Haut.*) Mais j'entends nos convives...... (*A part.*) Commandons à mon visage

---

SCENE XI.

THÉRÉSITA, COQUELICOT, LE CAPITAINE BLANCHARD, CROQUIGNOLE, *portant une valise*, DEUX SERGENS.

CHŒUR.

AIR *des Puritains.*

Puisqu'ici tout est tranquille,
Amis, faisons un bon repas,
Le repos nous est utile,
A demain le bruit et les combats.

BLANCHARD. Croquignole, dépose ici ma valise.

CROQUIGNOLE. Oui, capitaine.

COQUELICOT. Peut-on vous servir, cher commandant ?

BLANCHARD. Tout de suite. (*A Thérésita.*) Encore ici, ma toute belle? serons-nous assez heureux pour être servis par vous?..

COQUELICOT. Oh ! oh ! une femme, ça ne sait pas... avec ça... qu'elle est gauchère !...

THÉRÉSITA. Comment... je suis gauchère... mais non, monsieur...

COQUELICOT. Faites excuse, chère amie... d'ailleurs faut qu'elle rentre... Je vais chercher les comestibles.... Venez m'aider, Thérésita...

(Il sort, Thérésita ne le suit pas.)

THÉRÉSITA, *à Coquelicot*. Je vous suis. (*A part.*) Songeons à ma promesse.

CROQUIGNOLE, *à Blanchard qui s'est mis à la table avec les deux sergens*. Capitaine, oùsque je vas souper, moi?

BLANCHARD. Je vais te donner un bon pour la cuisine de Coquelicot.

CROQUIGNOLE. Oh! fameux... je saurai joliment lui tirer des carottes, au compatriote.

THÉRÉSITA, *à part*. Je n'ose approcher.

BLANCHARD. Sergent, écrivez-lui ça au crayon : « Bon pour un dîner soigné, avec une bouteille de vin et deux petits verres. »

CROQUIGNOLE. Vive le capitaine! (*A part.*) Du deux je ferai un quatre.

THÉRÉSITA, *bas à Blanchard*. Monsieur le commandant?

BLANCHARD, *se retournant*. Mon enfant?

THÉRÉSITA. Prenez et lisez.

BLANCHARD. Quoi?

(Coquelicot entre avec le poulet, et voit Thérésita parler à Blanchard.)

COQUELICOT. Oh!

THÉRÉSITA. Tenez... cette lettre...

(Elle la lui donne.)

COQUELICOT. Une lettre... Aie!...

(Il laisse tomber le plat.)

BLANCHARD. Qu'est-ce que c'est? Au diable le maladroit!

COQUELICOT. C'est le plat qui me brûlait les doigts. (*Appelant.*) Choupayou! un autre plat.

(Choupayou apporte un autre plat, il ramasse le poulet, l'essuie et le remet sur le plat.)

CROQUIGNOLE, *bas à Blanchard*. Bravo! capitaine... je vous fais compliment.

BLANCHARD, *se caressant la moustache*. Veux-tu te taire, bavard! Qu'est-ce que ça a d'étonnant?

CROQUIGNOLE. Je vais à l'office... Bon appétit, capitaine...

(Il entre dans l'auberge.)

COQUELICOT, *bas*. Thérésita, il est l'heure de vous éloigner, fidèle amie... Saluez et rentrez dans le domicile de votre tante... Choupayou vous accompagnera... entendez-vous, fidèle amie?...

THÉRÉSITA. Adieu, monsieur le commandant.

BLANCHARD, *se levant et allant lui baiser la main. Bas*. Je vais lire votre lettre. (*Haut.*) Au revoir, ma belle enfant.

COQUELICOT, *à part*. Au revoir... oh! non...

AIR *du Cheval de Bronze*.

Je veux ce soir,
Vous aller voir,
Votre absence
Fait ma souffrance;
Quand on se chérit,
Quand il fait nuit,
L'amour toujours vous réunit.

COQUELICOT, *parlant pendant la ritournelle*. Adieu, Thérésita, femme fidèle, adieu!

REPRISE DU CHŒUR.

THÉRÉSITA.

Il veut ce soir
Me venir voir;
Mon absence,
Fait sa souffrance.
Quand, etc.

COQUELICOT *et* BLANCHARD.

Je veux ce soir
Vous aller voir, etc.

(*Thérésita sort par la gauche, avec Choupayou.*)

SCENE XII.

COQUELICOT, BLANCHARD, LE SERGENT.

COQUELICOT. J'ai les jambes cassées!.. je suis moulu, courbaturé!... je ne vaux pas quatre sous!.. Cette lettre... oh! cette lettre!..

BLANCHARD, *à lui-même*. Voyons ce que m'écrit la petite.

(Il ouvre la lettre.)

COQUELICOT. Tâchons de lire en dessous et à la dérobée...

(Il va changer les assiettes et lit par-dessus l'épaule de Blanchard.)

BLANCHARD, *lisant*. « Capitaine, si vous » êtes brave, si vous êtes galant, trouvez-» vous à dix heures sur la place Saint-» Jean; on viendra vous y prendre pour » vous conduire auprès de celle qui a tracé » ces lignes et qui vous attendra avec im-» patience. » C'est délicieux!...

COQUELICOT. C'est affreux!...

BLANCHARD, *se retournant*. Hein

COQUELICOT. Je dis que c'est affreux de ne pas faire plus d'honneur à mon souper. (*A part.*) O Thérésita! oh! les femmes!... oh! les femmes!... fatale invention!

BLANCHARD. Coquelicot!

COQUELICOT, *d'un air sombre*. Capitaine?

BLANCHARD, *qui mange*. Tu porteras cette valise dans la chambre que tu me destines.

COQUELICOT, *sur le même ton*. Oui, capitaine.

BLANCHARD. Prends-en bien soin; elle contient mon uniforme de grande tenue... tu la placeras en lieu sûr... je te la recommande.

COQUELICOT, *à lui-même.* Elle contient... de sorte que... Oh! quelle idée!.. une idée de vengeance espagnole... oh! oh! oh! oh! oh! j'en ris d'un rire chardonique... oh! oh! oh! oh! oh!... la bonne vengeance!.. Le projet est hardi, je dirai plus, il est bouffon... n'importe, je veux confondre la petite intrigante... la petite pas grand'-chose.. je la confondrai entre quat'-z-yeux;

(La nuit est venue.)

BLANCHARD, *se levant de table.* Coquelicot... n'est-ce pas ici la place Saint-Jean?

COQUELICOT, *à part.* Abusons-le. (*Haut.*) Ici... ah! par exemple... c'est ici la place Saint-Chrysostôme, capitaine... la place Saint-Jean est par là au bout... vous tournez à droite, puis à gauche... ensuite, vous allez tout droit, et après ça c'est la quatrième rue à droite qui conduit à la place qui est à gauche: voilà la place Saint-Jean.

BLANCHARD. Quel diable de galimatias me fais-tu là?

COQUELICOT. C'est exact; je connais l'Espagne comme ma batterie de cuisine. (*A part.*) A présent tire-t'en comme tu pourras. (*Il va prendre la valise.*) Viens, valise vengeresse!.. viens, ma mie, ô gué... viens, ma mie!...

(Il entre précipitamment chez lui.)

BLANCHARD. Allons, sergent, retournez au poste... moi, je vais prendre de ce côté.

LE SERGENT. Je comprends, capitaine, à cause du billet.

BLANCHARD. Que voulez-vous?.... ce sont les prérogatives du grade et du physique... je m'y attendais!

LE SERGENT. Ne craignez-vous pas?...

BLANCHARD. Quoi donc?... n'ai-je pas mon sabre... d'ailleurs, l'amour veillera sur moi... (*Il relève sa moustache.*) Appelez Croquignole et partez.

LE SERGENT, *appelant.* Croquignole! Croquignole!...

CROQUIGNOLE, *sortant de l'auberge. Il tient sous son bras un gros jambon qu'il a volé ainsi qu'une bouteille de vin.* Présent à l'appel et solide au poste.

(Il chancelle un peu.)

BLANCHARD. On s'en aperçoit... Allons, en route.

CROQUIGNOLE. Vous ne venez pas avec nous, capitaine?.. ah! c'est vrai... à cause du poulet... Bien du plaisir, capitaine... bien du plaisir avec l'Espagnolesse!

BLANCHARD. Silence, maraud!

AIR : *Moi je réclame.* (Du Comte Ory.)

Oui, vers ma belle
L'amour m'appelle,
Je vais près d'elle,
Ah! quelle nuit!
Partez sans bruit.

CROQUIGNOLE *et* LES SERGENS.

Partons sans bruit.

BLANCHARD.

Galant et tendre,
Sans plus attendre,
Il faut me rendre,
En son réduit.
Partez / Partons } sans bruit. (*bis.*)
Vive l'Espagne!
Pays d'Cocagne
Quelles délices!
Que de caprices!
Sur cette terre,
Le militaire,
En paix, en guerre,
Toujours séduit.
Aux épaulettes,
Dames, fillettes,
Rendent hommages,
Doux avantages!
Joyeux apôtres,
Ce sont les nôtres;
Partez, vous autres,
Et bonne nuit.

(*Le sergent et Croquignole sortent par la gauche, Blanchard par la droite.*)

SCENE XIII.

COQUELICOT, *seul.*

(Il sort de l'auberge; il a mis l'habit du capitaine qui lui est beaucoup trop large, un chapeau à cornes, et un grand sabre de cavalerie.)

Me voilà travesti de fond en comble... me voilà habillé de ma vengeance, des pieds à la tête... L'uniforme, quoiqu'un peu large, ne me messied pas... je me suis regardé dans le miroir, et j'ai trouvé que je ressemble beaucoup à une image de Kléber... que j'ai vue... l'image... pas Kléber... Ça n'est pas difficile d'être capitaine... ils font un tas d'embarras... O Thérésita!... et toi, grosse infamie de capitaine!... il se promène sans doute sur la place Saint-Chrysostôme... le gros bêta!.. promène-toi, mon bonhomme... prends l'air... Comme je ballotte dans cet uniforme! (*Matéo, couvert d'un manteau, paraît au fond.*) Mais je ne suis pas seul... voilà un être de mauvaise mine... il a l'air de m'espionner... aurait-il des desseins cachés... et mauvais? Hum! hum! hum! (*Il tousse en se donnant une grosse voix. Matéo s'approche de lui peu à peu.*) Comme il tournaille... comme il tournaille... si c'était une canaille!... Hum! hum!... (*Il remue son sabre.*) Il approche de plus en plus... battons en retraite avec habileté...

(Il fait un petit circuit pour sortir, et se trouve nez à nez avec Matéo.)

MATÉO. Silence !

COQUELICOT. Qu'est-ce à dire, monsieur?... que veut dire? je voudrais bien voir !... par exemple !... comment donc, monsieur... d'ailleurs, je n'ai pas de montre.

MATÉO, *le prenant par la main et l'amenant sur le devant*. Chut !..

COQUELICOT. Pourquoi chut?..... Inconnu... qui êtes-vous?.... Chut, vous-même !

MATÉO, *à demi-voix*. Je suis des vôtres... Espagne, mort aux Français !..

COQUELICOT, *faisant un saut*. Hein?... mort aux Français !... (*A part.*) Mais j'en suis, moi !...

MATÉO. Votre déguisement est parfait.

COQUELICOT. Mais oui, il n'est pas mal... il est propre.

MATÉO. Au revoir... à minuit, chez le duc... dans son château.

COQUELICOT. Dans son château?... ah ! c'est chez le duc... dans le château du duc?

MATÉO. Oui... vous savez où?..

COQUELICOT. Comment donc... si je connais le château du duc... pardieu... tout là-bas!.. (*A part.*) Je ne sais rien du tout, mais faut avoir l'air.

MATÉO. A minuit.

COQUELICOT. Minuit, minuit et quart.

MATÉO. Soyez exact ! et observez de votre côté... Chut ! Adieu !... Espagne, mort aux Français !

(Matéo s'éloigne.)

COQUELICOT. Cet homme se sera trompé de rencontre... ah ça ! qu'est-ce qu'il m'a rabâché? qu'est-ce que ça signifie?.. Espagne, mort aux Français !... J'ai du vin à mettre en bouteille, j'ai envie d'aller dans ma cave... mais bah !.. ne suis-je pas aussi bien Espagnol que Français, moi... demonio, demonio... je suis Espagnol !.. je n'ai rien à craindre... (*Une vieille femme se présente au fond, cherche des yeux et s'approche de Coquelicot dès qu'elle aperçoit son uniforme. Elle lui frappe légèrement sur l'épaule. Coquelicot faisant un saut.*) Ouf ! qui vive? qu'y a-t-il? qu'est-ce que c'est?.. A la faveur de l'obscurité, je crois distinguer une duègne âgée... duègne âgée, que me voulez-vous?

LA VIEILLE. Chut ! silence !

COQUELICOT. Allons, bon !... voilà les chut et les silence qui recommencent.

LA VIEILLE. Venez, capitaine, on vous attend.

COQUELICOT. Capitaine?... ah ! oui !... (*A part.*) Ma ruse réussit.

LA VIEILLE. Suivez-moi.

COQUELICOT. Mais, mille tonnerres... où allez-vous me conduire?.. mille cartouches de citadelle... répondez, vieille soubrette.

LA VIEILLE. Dans un château.

COQUELICOT, *à part*. Encore un château !... Thérésita l'aura emprunté ou loué au demi-terme pour y recevoir des capitaines.

LA VIEILLE, *lui mettant un bandeau noir sur les yeux*. Laissez-vous mettre ce bandeau sur les yeux.

COQUELICOT. Comment? est-ce que nous allons jouer à Colin-Maillard?

LA VIEILLE. Il le faut.

COQUELICOT, *se laissant faire*. Allons ! (*A part.*) Je n'en aurai pas le démenti... j'irai jusqu'au bout. A présent partons... Dites donc, quand il y aura des trous, vous me crierez : Casse-cou !

AIR : *La cloche nous appelle*. (Du Pré aux Clercs.)

COQUELICOT.

Vieille enchanteresse,
Viens, guide mes pas,
Pour que ta maîtresse
M'ouvre enfin ses bras.

(*Parlé.*) Comme je ballotte dans cet uniforme !

ENSEMBLE.

LA DUÈGNE.

Partons, le tems presse,
Je guid'rai vos pas;
Venez, ma maîtresse,
Vous attend là-bas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une riche salle gothique du château de Villénas ; cette salle est ronde. La porte d'entrée est au fond à gauche ; à droite une fenêtre, avec draperies, donnant sur un balcon. Au premier plan de gauche, une grande horloge antique. Table à gauche couverte d'un tapis, fauteuils. Portes latérales sur les seconds plans de chaque côté.

SCENE PREMIERE.

JUANA, L'ENFANT.

(Juana est assise à gauche, près de la table, et tient son enfant sur ses genoux.)

JUANA. Tu comprends bien, n'est-ce pas, cher enfant ? un officier va venir, un monsieur, en militaire, tu comprends.. tu n'auras pas peur de lui ?...

L'ENFANT. Non, maman... s'il n'a pas de moustaches.

JUANA, *souriant*. Je ne sais pas s'il a des moustaches, je ne l'ai jamais vu ; mais je t'assure qu'il sera bien bon et qu'il t'aimera bien... ainsi tu ne refuseras pas d'aller avec lui, n'est-ce pas ?

L'ENFANT. Non, maman.

JUANA. Il t'emmènera, et moi, j'irai bientôt te rejoindre. (*A elle-même.*) Oui, je puis me confier au capitaine Blanchard, c'est un honnête militaire, et, d'après les informations que j'ai prises, je sais qu'il est l'ami de Daverny. Il protégera ce pauvre enfant que mon père repousse et déteste.... Ah ! j'en suis certaine... les jours de mon fils ne sont plus en sûreté ici... depuis plusieurs jours surtout, il se passe dans ce château quelque chose d'extraordinaire, et à tout moment je tremble, en pensant que la haine du duc peut me frapper dans ce que j'ai de plus cher. (*Regardant son enfant.*) Oh ! oui, il faut qu'il s'éloigne... qu'il aille retrouver son père... celui-là du moins l'aimera, le protégera... (*Elle regarde l'horloge.*) Encore quelques minutes et le capitaine sera ici... Gaétana doit me donner le signal quand il sera sous ce balcon, au bord du Mançanarès ; assurons-nous si tout est bien fermé. (*Elle va vers la porte de droite, l'ouvre ; regarde et revient vivement.*) Dieu ! mon père !... aurait-il quelques soupçons ?... Ah ! que du moins il ne voie pas mon fils ! (*A l'enfant.*) Vite, mon ami, entre dans cette chambre et ne fais pas de bruit. (*Elle fait entrer l'enfant dans la chambre de gauche.*) Le voici !...

SCENE II.

JUANA, LE DUC, *qui a quitté le costume de capucin*, DEUX VALETS, *portant un grand coffre*.

LE DUC. Déposez ce coffre ici, dans ce coin... et sortez. (*Les valets déposent le coffre à droite, et sortent.*) Vous, ici, Juana ?... vous étiez seule ?

JUANA. Oui, mon père.

LE DUC. Qu'êtes-vous venue faire dans cette partie du château ?

JUANA. En suivant la grande galerie, je suis arrivée dans cette salle, et je me plaisais à respirer sur ce balcon l'air frais du soir.

LE DUC. Ah ! ah !... Eh bien ! ma chère amie, vous me ferez l'amitié d'aller respirer ailleurs l'air frais du soir.

JUANA. Pourquoi cela, mon père.

LE DUC. J'ai besoin de cette pièce, j'attends du monde.

JUANA. Cette nuit ?...

LE DUC. Oui, cette nuit, dans une heure... il me semble qu'un grand-duc d'Espagne peut bien recevoir dans son château qui il lui plaît, et à quelque heure que ce soit... il n'existe pas encore, Dieu merci, de lois émanées de vos Français, qui nous le défendent.

JUANA. Mon père... vous ne me dites pas tout.

LE DUC. C'est possible.

JUANA. Vous conspirez...

LE DUC. C'est encore possible. Et pourquoi le cacherais-je ? Eh bien ! oui, je conspire, et tant que ces maudits soldats étrangers souilleront le sol que j'habite, je conspirerai ; dès que le jour parait, je conspire ; la nuit, je conspire encore ; en prenant mes repas, je conspire ; je conspire toujours... aussi, patience ! patience ! nos ennemis ne boiront pas long-tems notre bon vin d'Espagne.

JUANA. Ils sont pourtant déjà aux portes de Madrid.

LE DUC. A Madrid.. ils n'y pénétreront pas... car, ainsi que nous, tous les ha-

bitans des environs ont juré mort aux Français!

JUANA. Vous voudriez donc massacrer ceux qui habitent ce village?

LE DUC. Ma chère fille, cela ne vous regarde pas; qu'il vous suffise de savoir que depuis long-tems mes champs de vignes ont besoin d'engrais... et ces messieurs sont excellens pour ça.

AIR : *Vaudeville de Trilby.*

Ainsi je pense, et j'en suis bien le maître,
A cet usage ils doivent convenir,
Il ne s'agit que de connaître
La manière de s'en servir;
Je la connais, et je veux m'en servir.
Cette mesure est, je crois, salutaire,
Et j'en réponds, ils y passeront tous;
Puisqu'il ne font que du mal sur la terre,
Tout ira mieux, en les mettant dessous. (*bis.*)

JUANA. Prenez-y garde, mon père.... prenez-y garde. . les Français ne pardonnent pas l'assassinat.

LE DUC. Et qui te dit qu'on veuille les assassiner.... nous voulons nous en débarrasser, voilà tout... Quant à prendre garde... je ne crains rien... tous mes aïeux étaient des gens fort braves, et je dois être brave aussi. Il me fallait une vengeance, et de par mon blason, je l'aurai!

JUANA. Mon Dieu! mon père! votre haine sera donc éternelle... et mon repentir, celui... de Daverny...

LE DUC. Oh! ne prononcez pas ce nom devant moi... ne le prononcez pas... vous me faites monter le sang dans les oreilles... Tenez... je m'en vais, car si vous n'étiez pas ma fille!... mais vous êtes ma fille... (*A part.*) Allons prendre nos précautions... on ne saurait trop se barricader contre ces brigands d'étrangers .. (*Haut.*) Juana, que je ne vous retrouve pas ici à mon retour...

JUANA. Je vais partir, mon père.

(Le duc sort par la porte de droite.)

SCENE III.

JUANA, *seule.*

Toujours des menaces! ah! maintenant je tremble pour le capitaine. Dans une heure, a-t-il dit... heureusement j'aurai le tems... il devrait être ici... (*Elle va vers le balcon.*) Personne encore... pourtant je crois entendre... (*On entend frapper trois coups dans la main.*) Ah!... c'est lui!... oui.... j'aperçois des épaulettes... un uniforme... Allons m'assurer d'abord si le duc s'est éloigné.

(Elle sort par la porte de droite.)

SCENE IV.

COQUELICOT, *les yeux bandés*, GAETANA, *le conduisant.*

(Ils entrent par la porte de gauche qui est au fond.)

AIR *de l'entrée du Soldat ivre.* (Du Barbier.)

COQUELICOT, *entrant.* Eh bien! y sommes-nous?

GAÉTANA. Oui.

(Elle sort.)

COQUELICOT. Ah!... bon!... très-bien!..

SCENE V.

COQUELICOT, *seul*, *les yeux bandés*, *croyant parler à la duègne.*

C'est pas malheureux que nous soyons arrivés; dites donc, il y a un charmant ruban de queue de là-bas à ici... avec ça que vous trottez bien pour votre âge... vous êtes une bonne trotteuse!... (*A part.*) Je ballotte beaucoup dans cet uniforme... Oh! coureuse de Thérésita... tu espères trouver ici ton colosse de capitaine, c'est Coquelicot qui t'attend... Ah! ah! c'est une autre paire de manches... c'est-à-dire, non, c'est la même paire de manches, puisque j'ai son habit. (*Haut et parlant à la duègne qu'il croit présente.*) Ah ça! ma vieille, est-ce que nous allons rester bien long-tems comme ça .. hein?.. hein?.. Oh! la vieille sourde!... Elle est sourde comme plusieurs pots!.. Dites donc... la soubrette?.. (*Plus haut.*) Ho! hé!... la soubrette!... est-ce que vous n'y êtes plus?... Si vous n'y êtes plus... dites-le... (*A lui-même.*) Elle est allée chercher Thérésita, la petite infâme!... Oh! ce n'est pas Marie Cochegru qui m'aurait fait des traits pareils! Pauvre Marie Cochegru!... je me prends souvent à la regretter!... Comme à ma vue... Thérésita va rentrer sous terre!... ça me fera plaisir de la voir rentrer sous terre!... Eh bien, je dis là une bêtise... car jamais on ne voit rentrer les gens sous terre... Il y a des choses comme cela qui se disent, et qui sont fausses comme des jetons... (*Une pause.*) Je voudrais bien voir clair... oh! mais je suis parbleu bien naïf!.... quelle idée!... ce bandeau qui me gêne... si je l'ôtais!... c'est une inspiration du

ciel... ma foi, oui... ôtons-le... (*Il ôte son bandeau et regarde autour de lui.*) Tiens, tiens... tiens... tiens!... c'est fort propre... bien meublé... bien cossu! c'est beaucoup plus cossu que je ne croyais... O Thérésita, arrive donc!...

AIR : *Viens, gentille dame.*

Viens, petite infâme, (*bis.*)
J'vais t'chanter un'gamme,
Avec accompagn'mens!
J'te dirai des injures,
Des gros mots, des chos's très dures.
Parais, je t'attends,
Je t'attends. (*bis*)

(*Parlant.*) N'espère pas que je te dise:

Viens, gentille dame,

Je te dirai :

Viens, petite infâme,
J'vais, etc.

J'entends des pas... c'est peut-être quelqu'un qui marche.

AIR *de la Périthole.*

Oui, faisons silence,
Quelqu'un vient ici...
C'est ell' qui s'avance,
Grands dieux! la voici..,
Moment redoutable!
Ah! maîtrisons-nous,
Je serais capable
D'lui donner des coups.

SCENE VI.

COQUELICOT, JUANA, *qui referme la porte après être entrée.*

JUANA.

Même air.

Rien qui nous menace...
Voilà mon sauveur.
(*S'approchant de Coquelicot.*)
Ah! monsieur... de grâce!
Parlons bas... j'ai peur!
(*Elle va regarder du côté du balcon.*)

COQUELICOT, *à part.*

Ciel!.. ce n'est pas elle!..,
Me v'là dans d'beaux draps;
Ce n'est pas ma belle!...
Les mains m'tomb'nt des bras!

COQUELICOT, *à part.* Ah ça! eh ben!.. et cette lettre... ce n'était donc pas?... Saperlotte! dans quel amour me suis-je fourré?

JUANA. Monsieur le capitaine, vous voyez devant vous la fille du duc de Villénas.

COQUELICOT. Du duc de Villénas! (*A part.*) O Thérésita! la vertu de ton bijou aux prises avec une duchesse.

JUANA. Je vous savais trop galant pour manquer à mon rendez-vous.

COQUELICOT. Senora!... (*A part.*) Je te vois venir, ardente Espagnole.

JUANA. Vous êtes Français?

COQUELICOT. Senora... la Picardie fut mon berceau.

JUANA. On vous cite comme l'un des plus braves officiers de votre armée.

COQUELICOT. Senora!... je ne m'en dédis pas.

JUANA. Je puis donc vous confier mon honneur, capitaine, je viens me livrer, m'abandonner à vous.

COQUELICOT. Ah! senora!... (*A part.*) Déjà... elle y va un train de poste.

JUANA. Sans doute, vous avez cru que ce billet anonyme, ce bandeau, ce rendez-vous nocturne, étaient une ruse d'amour.

COQUELICOT, *souriant.* Dam! senora... sans fatuité... Allons... bah!... eh ben!... oui... Oui, senora, j'ai pensé que le Dieu de Cythérée était pour beaucoup dans l'affaire... Tant pis... (*A part.*) Elle me dévore des yeux.

JUANA. Il n'en est rien.

COQUELICOT. Ah! ah!... il n'en est rien?... Ah! ah! alors, senora...

JUANA. Capitaine, vous connaissez le major Daverny.

COQUELICOT. Le major Daverny... un militaire qui est gradé...

(Il cherche.)

JUANA. Je sais que vous êtes lié d'amitié avec lui; je le sais.

COQUELICOT. Senora, je vous avouerai franchement que je suis lié d'amitié avec le major que vous venez de dire.

JUANA. Maintenant, monsieur, vous allez savoir ce que j'attends de votre bravoure et de votre loyauté.

(Elle va chercher son enfant dans la chambre de gauche.)

COQUELICOT. Qu'est-ce qu'elle peut attendre de ma bravoure et de ma loyauté? Ça s'embrouille... et si je ne craignais de passer pour un fourbe, pour un Scapin, je me dépouillerais de mon faux titre.... avec cela que je ballotte beaucoup dans cet uniforme!... Elle revient...

JUANA, *rentrant avec l'enfant.* Capitaine, vous voyez cet enfant...

COQUELICOT. Oui, senora... Figure spirituelle!...

JUANA. Eh bien! cet enfant... c'est le fils de votre ami Daverny,.. c'est le mien.

COQUELICOT. Oh! que m'apprenez-

vous?... C'est là le fils de mon ami le major... Monsieur, permettez... (*Il l'embrasse.*) En effet, il lui ressemble... que c'est sa bouche toute crachée !..... et ses narines... Oh! comme je reconnais les narines du major!..

JUANA. Sachez donc que cet enfant court ici les plus grands dangers.

COQUELICOT. Pauvre innocent!

JUANA. Mon père a juré haine éternelle à tout ce qui est Français, et mon amour pour mon fils me commande de m'en séparer. Capitaine, c'est vous que j'ai choisi pour veiller sur cet enfant.

COQUELICOT. Moi?

JUANA. Je vous le confie: c'est tout mon bien, toute ma joie; emmenez-le, et promettez-moi de le protéger contre tous, et de ne le rendre qu'à son père... Capitaine, promettez-le moi.

COQUELICOT, *à part*. Ce quiproquo va trop loin... Il faut que je lui dise qu'il y a erreur d'homme.(*Haut*) Permettez, senora, je serais flatté... certainement à cause des circonstances... mais je vous dois un aveu.

JUANA. Vous tenez entre vos mains le secret duquel dépendent ma réputation, mon bonheur... Songez-y, monsieur, si jamais un autre que le capitaine Blanchard venait à le connaître .. je suis Espagnole, et la plus terrible vengeance..... Mais c'est à tort que je m'alarme... pardon, capitaine... quel aveu avez-vous à me faire?

COQUELICOT, *dont le visage a dû changer au mot de vengeance*. Rien, senora... pas la moindre des choses... (*A part.*) Je me suis conduit comme une oie .. je suis dans un bourbier.. je patauge... je barbotte..

JUANA. Capitaine, il est tems de nous séparer; mais avant, jurez-moi de protéger cette innocente créature, jurez-moi d'être son père, jusqu'au moment où vous reverrez Daverny?

COQUELICOT, *d'un ton solennel*. Je le jure sur mes épaulettes... sur ma bonne lame de Tolède... Je le jure.

JUANA. Il suffit. Prenez cet enfant, qu'il devienne le vôtre dès ce moment. Adieu, cette clef vous ouvrira la petite porte qui est au bout de cette galerie, et vous vous trouverez au bord de la rivière.

COQUELICOT, *prenant la clef*. Je suis au courant.

JUANA. Je vais m'assurer si personne ne peut gêner votre fuite, et le même signal qui vous a servi pour entrer vous indiquera que vous pouvez partir sans danger.

COQUELICOT. Trois coups dans la main. Bravo!

JUANA. Maintenant, un conseil pour vous et vos soldats... Apprenez que les habitans de ce village conspirent contre vous.

COQUELICOT. Bah!

JUANA. Tenez-vous donc sur vos gardes!

COQUELICOT. Il suffit... je m'y tiendrai.

JUANA. Adieu, homme généreux!... Adieu, cher enfant.

(Elle l'embrasse.)

L'ENFANT. Adieu, maman!

COQUELICOT, *avec émotion*. Ce tableau de mère et d'enfant, qui se séparent forcément, a quelque chose de déchirant.... Comme je ballotte dans cet uniforme!

JUANA. Au revoir, capitaine. Rappelez-vous les dernières paroles de Juana: reconnaissance éternelle si vous protégez mon fils; mais si vous l'abandonnez une seule minute, ou si vous trahissez mon secret... un poignard dans votre cœur...

AIR: *Où donc est, je vous prie, cet air de réprouvé?*
(De Judith et Holopherne.)

Jamais un militaire
A l'honneur ne manqua.
(*Montrant l'enfant.*)
Vous devenez son père...

COQUELICOT.

Je deviens son papa.

JUANA.

Adieu donc, capitaine...
Ah! comblez mon espoir!
(*Lui prenant la main.*)
Mon amour ou ma haine

COQUELICOT, *réprimant un mouvement de crainte.*

Au plaisir de vous revoir.

ENSEMBLE.

J'ai l'espoir (*bis*)
Que bientôt nous pourrons nous revoir.

(*Juana sort par la droite.*)

SCÈNE VII.

COQUELICOT, L'ENFANT.

COQUELICOT, *considérant l'enfant qui s'amuse avec un jouet*. Me voilà seul avec ce fils d'Espagnole. Si je le quitte une minute... v'lan, un poignard dans mon cœur... C'est qu'elle le ferait comme elle le dit; ces Espagnoles, ça le fait comme ça le dit. (*Regardant l'enfant.*) Le duc a l'air d'une bonne personne.. Je ferai mieux de lui dire toute la vérité... Allons, de l'audace... (*S'approchant de l'enfant.*) Hum!... hum!... je crois que nous aurons

de l'eau cette nuit... qu'en pense monsieur ? (*A part.*) Il ne répond pas... je lui parle peut-être trop cavalièrement. (*Haut.*) Le tems, je crois, est à l'eau... monseigneur est-il de cet avis? (*A part.*) Même réponse .. il est fier... c'est égal ; coulons-lui la vérité. (*Haut.*) Monseigneur, monseigneur, je ne me déguiserai donc pas plus long-tems à vos yeux... Quelquefois, monseigneur, on dit, en voyant un homme : Ah ! c'est monsieur Durand.. ou bien, ah ! c'est le capitaine Blanchard ! parce que l'individu ressemble au personnage dont il porte le nom et le chapeau... et l'on ne regarde pas si cet homme ballotte ou non dans son habit... le malheureux... Suivez bien mon raisonnement, monseigneur, car entre hommes on peut tout se dire. C'est stupide ce que je lui dis là; je ne sais pas si tout le monde est de mon avis ; mais je ne me gêne pas avec moi, je me trouve stupide. (*On entend frapper trois coups dans la main.*) Voici le signal du départ... Venez, mon duc, mon prince. (*A part.*) Si je ne craignais le poignard de sa maman, comme je te l'enverrais promener, une fois dehors... (*Haut.*) Venez, venez. . (*Il va pour sortir par la porte du fond. On entend tirer les verrous au dehors.*) Eh bien ! on nous enferme... monseigneur, fuyons par cette autre porte. (*Même jeu que tout-à-l'heure.*) Encore! de plus en plus verrouillé... Ah ! par ce balcon !... (*Il va sur le balcon.*) Trente pieds de haut... ce serait jouer avec ses membres... si j'étais Bédouin, à la bonne heure... (*On entend un son de trompe.*) Hein !... quels sont ces accens humains ? (*Il va regarder sur le balcon. Musique à l'orchestre pendant le reste de la scène. Revenant.*) Dieu du ciel ?... c'est une forêt d'hommes avec des manteaux... autant d'hommes, autant de manteaux..... Ah ! corbleu ! ventrebleu !... j'y suis... ce sont les conspirateurs... où nous fourrer ?... où nous fourrer ?... mais nous sommes perdus! (*Apercevant le coffre qu'on a apporté.*) Ah ! ce coffre ! c'est le ciel qui l'envoie... fourrez-vous y monseigneur. (*Il le met dedans.*) Ah! ce tapis ! (*Il prend le tapis de la table et le place sur le coffre ouvert.*) C'est le ciel qui l'envoie. Très-bien. Et moi ! et moi ! Ah ! cette horloge, c'est encore le ciel qui l'envoie ! (*Il l'ouvre.*) Oui, en me jetant au milieu de ces petits poids... Mais on vient... dépêchons.

(*Il entre dans l'horloge, il dit les derniers mots pendant la ritournelle du chœur des Puritains.*)

SCENE VIII.

COQUELICOT *et* L'ENFANT *cachés*, LE DUC DE VILLENAS, PÉREZ, MATÉO, CONSPIRATEURS.

AIR *des Puritains*. (De l'Aumônier.)

CHŒUR.

Enfans, de la prudence,
Sachons préparer la vengeance,
Et jurons en silence,
Sur nos stylets
Mort aux Français !

LE DUC.

Dehors, écoutons bien,
Si nous n'entendons rien.
(*Plusieurs vont écouter au balcon.*)
Malheur à qui viendrait,
Et nous espionnerait!

COQUELICOT, *dans l'horloge.*

Grands dieux! quel est mon sort !
Dir' que j'peux en c'moment
Fair' d'un seul mouvement
Sonner l'heur' de ma mort.

REPRISE EN CHŒUR.

Enfans, de la prudence,
Sachons préparer la vengeance,
Et jurons en silence,
Sur nos stylets,
Mort aux Français.

LE DUC. Asseyez-vous*... (*On s'assied.*) Eh bien ! avez-vous vu tout votre monde?

PÉREZ. Oui, monseigneur.

MATÉO. Ils seront prêts au moindre signal.

PÉREZ. Matéo et moi avons assigné les postes de chacun... il ne nous reste plus que les nôtres à prendre.

LE DUC. Oui... c'est ça... les nôtres...

COQUELICOT, *dans l'horloge.* Ce petit Pérez qui en est !... Méchant galopin !

LE DUC. D'abord, Matéo et Pedrille se placeront dans le petit bois d'orangers, près de la chapelle qui leur sert de caserne... et là... au signal donné, sans courir aucuns risques... vous commencez par abattre la sentinelle et successivement les six hommes qui occupent le poste.

MATÉO. C'est dit.

COQUELICOT, *de même.* Vieux léopard !

LE DUC, *à Pérez.* Hein?...

PÉREZ. Je n'ai rien dit...

LE DUC. J'avais cru... Don José, vous vous porterez avec vos guérillas à l'entrée du pont... ils pourraient chercher à fuir de ce côté...

(Signe affirmatif de la part de don José.)

* Coquelicot *dans l'horloge, qu'il faudra placer à gauche* ; le duc, Pérez, Matéo et les autres.

COQUELICOT. Tas de serpens boas !.. .

LE DUC, *à Pérez*. Hein?..

PÉREZ. Je n'ai rien dit... Et moi?... moi... quelle place occuperais-je?.. ah ! il m'en faut une bonne d'abord... j'ai des barbes à me faire payer.

LE DUC. Bien... j'aime cette ardeur...

COQUELICOT. Tous plus boas les uns que les autres.

LE DUC, *à Pérez*. Hein?...

PÉREZ. Je n'ai rien dit... Voyons, que ferai-je?

LE DUC. Toi, Pérez... tu resteras dans ta maison...

PÉREZ. Vous plaisantez...

LE DUC. Non... elle donne sur la place où est située l'auberge du *Faisan-d'Or*.

COQUELICOT. *à part*. Mon auberge !...

LE DUC. Oui, l'auberge... les Français viennent boire sur cette place, le capitaine qui les commande demeure dans ladite auberge... tu ne peux donc manquer, toi et tes hommes, d'avoir de l'occupation....

PÉREZ. Comme cela à la bonne heure... Outre les soldats, je pense que nous ne devons pas épargner les Français établis dans le canton... ce sont pour la plupart des espions qu'on doit frapper comme les autres.

TOUS. Oui ! oui !...

COQUELICOT, *à part*. Je sens le nez qui me picote... comme lorsqu'on va se trouver mal !

LE DUC. Je ne vois aucun inconvénient à cela...

PÉREZ. Et vous, monsieur le duc, quelle sera votre place?

LE DUC, *embarrassé*. Moi... ma place...

PÉREZ. Il est urgent que vous vous montriez au premier rang.

LE DUC. Comment donc!.. moi, le duc de Villenas, je crois bien... tous mes aïeux étaient des gens fort braves.... Mais, voyez-vous... demain... je ne pourrais pas rester en place... je me connais... j'aurai besoin d'ailleurs d'être sur tous les points à la fois.

MATÉO. C'est ça...

PÉREZ, *à part*. Oui, c'est ça, il se cachera. (*Haut*.) Et quel sera le signal? quelle sera l'heure?...

LE DUC, *montrant l'horloge*. Demain donc, dès que cette horloge marquera neuf heures...

COQUELICOT, *se cachant*. Je suis pincé! Pourvu que je n'aille pas éternuer.

(Il se baisse dans l'horloge, tous les conjurés regardent.)

LE DUC, *continuant*. Le révérend Carmino montera à mon belvéder, et sonnera la cloche d'alarme, ce sera le signal...

TOUS. Bien...

LE DUC. Ce coffre, que je vais faire remplir d'armes, sera porté sur la grande place du château, afin qu'en une minute tout le village soit armé...

TOUS. Bravo...

LE DUC. Et maintenant, camarades, n'oubliez pas le mot de ralliement... Mort aux Français !

TOUS. Mort aux Français! (*On entend un bruit étrange : c'est Coquelicot qui vient de casser le grand ressort de l'horloge. Se levant tous.*) Qu'y a-t-il?...

PÉREZ. Monseigneur, il y a quelqu'un là-dedans...

LE DUC, *se sauvant de l'autre côté*. Tu crois... il faut voir...

PÉREZ *va ouvrir l'horloge*. Que vois-je?

(Il en retire Coquelicot, qui est plus mort que vif.)

TOUS. Un Français!

LE DUC. Et un capitaine!

TOUS. Nous sommes trahis..... qu'il meure!

COQUELICOT. Arrêtez... Espagnols! Espagnols ! ma tête est dans vos mains... vous pouvez la faire rouler... mais regardez-la à deux fois...

PÉREZ. Coquelicot!...

TOUS. Coquelicot!...

COQUELICOT. Oui... l'infortuné traiteur du *Faisan-d'Or*...

LE DUC. Et qu'es-tu venu faire ici, misérable?

COQUELICOT. Monsieur le duc, voilà... je suis venu... (*A part*.) Ah! mon Dieu... et le poignard de la maman!... (*Haut*.) Monseigneur, c'est un enfantillage...

LE DUC. Répondras-tu ! que faisais-tu dans mon horloge?

COQUELICOT. Monseigneur, ça va vous paraître étrange... et en effet, il y a des jours... Savez-vous que l'horlogerie est bien négligée en Espagne...

LE DUC. Ah! c'en est trop... qu'on lui lie les mains et qu'on le jette dans les eaux du Mançanarès.

(Pérez et Matéo se saisissent de Coquelicot et vont lui lier les mains.)

COQUELICOT, *se débattant*. Castillans, ce que vous allez faire là est bien petit... Castillans, laissez-moi... ou je vous crache au visage !

(Pendant qu'on lie les mains à Coquelicot, on entend plusieurs voix du dehors, et le bruit que font des fusils sur le pavé. Tout le monde s'arrête.)

PÉREZ, *qui a été regarder au balcon.* Ce sont des soldats !

LE DUC. Les Français ! (*A part.*) Je suis perdu !

COQUELICOT, *à part.* Je suis sauvé !

CHŒUR.

AIR : *Oui, vers nous l'on s'avance.* (Du Sylphe.)

Grands dieux! quelle aventure !
Ici, la chose est sûre,
Un infâme, un parjure,
Amis,
Nous a trahis !

(*La musique continue pendant que l'on parle*)

PÉREZ. Chut !...

CROQUIGNOLE, *du dehors.* Ouvrez !.. ouvrez !

COQUELICOT. Espagnols... on vous dit d'ouvrir...

MATÉO, *tirant son poignard et menaçant Coquelicot.* Si tu dis un mot... tu es mort!

REPRISE DU CHŒUR.

Grands dieux ! quelle aventure, etc.

PÉREZ. Mes amis, nous avons été dénoncés, et voici le traître.

(Il indique Coquelicot.)

COQUELICOT. C'est pas vrai. (*A part.*) Je tombe de poignard en poignard.

MATÉO. Eh bien, si nous devons périr... il périra avant nous.

LE DUC, *à Matéo.* Arrêtez !... (*A Coquelicot.*) Eh bien ! si tu n'es pas coupable, tu vas nous le prouver en nous sauvant.

COQUELICOT. Je ne demande pas mieux.. mais comment?

LE DUC. En passant pour le capitaine dont tu portes l'habit, et en donnant à ces soldats l'ordre de s'éloigner...

COQUELICOT. Audacieux stratagème!... mais s'ils voient que je ballotte dans cet habit... ils me reconnaîtront.

LE DUC. Eteignez ces bougies.

COQUELICOT. Cette idée est lumineuse... La nuit, tous les capitaines sont gris... non, sont gros... à présent, engagez-moi votre parole de Castillans, que je sortirai d'ici à mon aise... après avoir congédié les Français.

LE DUC. Je le jure pour tous.

COQUELICOT. Faites donc entrer la patrouille.

LES SOLDATS, *au dehors.* Ah ça! ouvrirez vous... Espagnols !... ouvrez donc... ouvrez donc.

(Bruit de fusils sur la porte.)

PÉREZ. Un moment... je me mets là où tu as su si bien te cacher... Tu resteras devant l'horloge... et si tu nous trahis.... je te fais sauter la cervelle.

(Il lui montre un pistolet.)

COQUELICOT. Ça y est!

(On entend briser la porte du dehors.)

MATÉO, *qui était sur le balcon.* Ils viennent de briser la porte... Ils arrivent.

LE DUC, *tremblant, aux conjurés.* Ils arrivent.... allons-nous-en.

(Ils entrent dans la chambre de droite.)

PÉREZ. Moi, je reste là. (*Il indique l'horloge à Coquelicot.*) Tu comprends ?....

(Il entre dans l'horloge en menaçant, par le trou, Coquelicot avec son pistolet.)

COQUELICOT. Parfaitement... si j'osais... je ferais comme Latour-d'Auvergne, je crierais, mais je n'ose pas.

(Musique. L'orchestre joue très-piano l'air de *Garde à vous.*)

SCENE IX.

PEREZ, *caché*, COQUELICOT, CROQUIGNOLE, *qui tient une lanterne*, LE SERGENT, QUELQUES SOLDATS.

LE SERGENT. Vous n'entendez donc pas qu'il faut enfoncer les portes, hein ?

COQUELICOT, *à part.* Je faiblis... je n'ai plus de genoux.

CROQUIGNOLE. Tiens... il n'y a qu'un seul individu !...

(Coquelicot enfonce son chapeau sur ses yeux.)

LE SERGENT. Eh !... l'ami ?...

COQUELICOT, *contrefaisant sa voix.* Qu'est-ce que c'est ?... soldats....

CROQUIGNOLE, *s'approchant avec sa lanterne.* Qui est-tu?... répondras-tu ?... (*Il regarde en élevant sa lanterne.*) Qu'est-ce que je vois !... c'est notre capitaine !...

COQUELICOT, *à part.* Bon!... (*Haut.*) Certainement, c'est votre capitaine... que voulez-vous ?...

LE SERGENT. Ah! pardon, capitaine, mais cette maison nous avait été indiquée comme suspecte...et nous sommes venus...

COQUELICOT. C'est bien... c'était votre devoir... je suis content... moi... je suis ici... avec...

(Il regarde du côté de l'horloge.)

PÉREZ, *lui montrant le pistolet.* Hein?...

COQUELICOT. Je suis ici avec... des amis .. je suis en soirée, je bois du bichof.

LE SERGENT, *riant.* Oui... oui... capitaine... nous nous rappelons le petit billet de tantôt...

CROQUIGNOLE, *de même*. Remis par la fiancée de cet imbécille de traiteur...

COQUELICOT. C'en est trop... retirez-vous...

CROQUIGNOLE. Au revoir, capitaine !... bien du plaisir à boire le bichof!...

LE SERGENT. Bonne nuit, capitaine... (*Aux soldats.*) Filons...

COQUELICOT. Pas accéléré... (*A Pérez.*) Et pas de charge!

(Ils sortent, l'air de *Garde à vous* reprend piano.)

SCENE X.

PÉREZ, COQUELICOT.

PÉREZ. Sont-ils partis?...

COQUELICOT. Entièrement.

PÉREZ, *sortant de l'horloge*. En ce cas, je vais prévenir les autres...

COQUELICOT, *l'arrêtant..* Un instant, petit Pérez... j'ai votre parole... J'ai tenu la mienne... je réclame la vôtre... je veux m'en aller... (*A part.*) Diable !... et le petit bonhomme.

PÉREZ. Eh bien! soit! mais avant... vous allez me jurer que jamais vous ne divulguerez ce que vous venez d'entendre et de voir.

COQUELICOT. J'engage ma parole d'officier, et je me déclare indigne de porter une épée... si je souffle le mot...

PÉREZ, *l'interrompant*. Oh ! oh !... ça n'est pas ça... il me faut un autre serment.

COQUELICOT. Eh bien! je le jure sur la tête de mon enfant... de mon enfant que voici...

(Il va vers le coffre et ôte le tapis.)

PÉREZ. Que vois-je...

COQUELICOT. Tu vois mon fils... le fruit d'un amour clandestin... (*Il le met sur ses jambes.*) Nous pouvons partir... mon fils, remercions la divine providence!

(Ils se mettent à genoux)

PÉREZ, *à part*. Il avait un enfant ! et Thérésita l'ignorait!..

COQUELICOT, *à genoux*.

AIR *précédent des Puritains*.

Divine providence,
Tu viens de calmer ma souffrance;
J't'en ai d'la r'connaissance.
A mon égard,
C'est bien d'ta part!

(*La musique continue. On entend les conjurés qui frappent à la porte.*)

PÉREZ. Allons... allons... partez, mais pas un mot... ou bien...

(Il lui montre son pistolet.)

COQUELICOT. C'est dit. Au revoir, petit Pérez... viens, mon fils... suis ton père...

(Il sort avec l'enfant.)

SCENE IV.

PÉREZ, *seul, ensuite les Conjurés*.

(On entend de nouveau frapper à la porte des conjurés.)

PÉREZ, *allant ouvrir*. Venez, ils n'y sont plus...

(Le duc et les conjurés rentrent.)

LE DUC, *tout défait*. Ils n'y sont plus !... nous les tenons...

REPRISE DU CHŒUR.

Enfans, de la prudence,
Sachons préparer la vengeance,
Et jurons en silence,
Sur nos stylets,
Mort aux Français!

(*Le duc est au milieu, et tient un poignard; tous les conjurés tirent leurs stylets et forment tableau autour du duc.*)

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle de l'auberge de Coquelicot. Cette salle est ouverte au fond et la toiture n'est soutenue que par quelques piliers entourés de vignes. A gauche la porte de la chambre de Coquelicot; petite fenêtre au-dessus. A droite la porte de la chambre du capitaine Blanchard.

SCENE PREMIERE.

CROQUIGNOLE *et* LE SERGENT *buvant à une table à droite*, CHOUPAYOU, PARENS DE THÉRÉSITA *et* AMIS DE COQUELICOT, *en habits de fête*.

AIR: *A boire*. (Du Comte Ory.)

CHŒUR.

Allons, allons, allons, réveillez-vous!
Au moment d'être époux,
Allons, dépêchez-vous!
Au jour des accordailles,
Succède un plus beau jour
Celui des fiançailles,
Jour d'ivresse et d'amour!
Venez de la madone
Demander la faveur,
Afin qu'elle vous donne
Et plaisir et bonheur.

(*Ils frappent à la porte de Coquelicot pendant la ritournelle.*)

COQUELICOT, *coiffé de nuit*, *paraît à sa*

* Choupayou la noce *au milieu*, Croquignole, le sergent.

fenêtre. Ah ça! quel est ce tapage nocturne? pourquoi ces cris indécens?.. Ah! c'est vous, chers parens et amis; bonjour, comment que ça va?.. Quelle heure avez-vous donc?

UN PARENT. Comment! vous n'êtes pas encore habillé?... un jour de fiançailles!..

COQUELICOT. Non, chers parens et amis... figurez-vous que j'ai eu toute la nuit un cauchemar très-pénible et très-embêtant...

CHOUPAYOU. C'est donc ça, bourgeois, que j'ai entendu comme quelqu'un qui parlait dans votre chambre.

COQUELICOT. C'était mon cauchemar... je crois que ça me vient d'une fausse indigestion... j'ai mangé trop de melon à souper... Ça me taquine... j'aurai les yeux battus!...

LE PARENT. Mais il faut vous dépêcher. Nous accourons vous prévenir que nous nous rendons chez votre fiancée, qui va venir vous prendre, comme c'est l'usage, en parure virginale.

CROQUIGNOLE, *bas au sergent.* Oh! dites donc, sergent, en parure virginale!.

COQUELICOT. Qu'elle vienne, cette pure colombe!... je vais m'habiller quatre à quatre... Je suis désolé, chers parens et amis, de vous recevoir en foulard des Indes... si j'étais vêtu, je descendrais prendre une prune à l'eau-de-vie avec vous.

LE PARENT. Ne vous dérangez pas, nous partons... mais pas de retard, hâtez-vous!

COQUELICOT. Le tems de dire turlututu... et je suis prêt.

LE PARENT. Au revoir.

COQUELICOT. Au revoir... Dites bien à ma vieille tante future qu'elle ne s'impatiente pas... et qu'elle me prépare pour tout-à-l'heure sa bénédiction et la dot de mon épouse... Je cours à mon lavabo.

(Il referme sa fenêtre.)

Même air.

Allons, amis, allons, retirons-nous;
Au moment d'être époux,
Allons, dépêchez-vous;
Au jour des accordailles,
Succède un plus beau jour,
Celui des fiançailles,
Jour d'ivresse et d'amour!
Venez de la madone
Demander la faveur
Afin qu'elle vous donne
Et plaisir et bonheur.

(*Les parens et amis se retirent.*)

SCENE II.

CHOUPAYOU, CROQUIGNOLE, LE SERGENT.

CROQUIGNOLE. Pauvre traiteur!.. y va-t-il de confiance!.. (*A Choupayou.*) Dis donc, garçon, v'là une bouteille qui se croise les bras, parce qu'elle n'a plus rien à faire...

CHOUPAYOU, *apportant une bouteille.* Je comprends, monsieur le tambour... En v'là une autre.

(Il s'en va.)

LE SERGENT. Ah ça! le capitaine ne se lèvera donc pas aujourd'hui?

CROQUIGNOLE, *allant écouter à la porte de gauche.* Il ne bouge pas... j'entends rien... ah! dam, il sera rentré tard, et il répare le tems perdu.. quand je dis perdu... je voudrais bien le perdre comme ça... à la veille d'un mariage, vous croquer la mariée... c'est coq, ça!...

LE SERGENT. Le tour des sergens arrivera peut-être!

CROQUIGNOLE. Et celui des tambours aussi... j'en ai la douce croyance; du reste, je ne dirai rien de mes prouesses.

Par état le tambour, il fait un bruit d'enfer,
Mais en affair' d'amour, le tambour sait se taire.

LE SERGENT. C'est donc ça que la compagnie entière sait le nom de toutes tes belles.

CROQUIGNOLE. Parce que c'est les femmes qui s'en vantent, par amour-propre... Mais chut! j'entends le capitaine.

(Ils se lèvent.)

SCÈNE III.

LE SERGENT, CROQUIGNOLE, LE CAPITAINE BLANCHARD.

CROQUIGNOLE *et* LE SERGENT. Bonjour, capitaine.

(Ils rient en dessous.)

BLANCHARD. Ah! c'est vous!.. bonjour (*A part.*) Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, tant j'étais furieux... me faire croquer le marmot jusqu'à près de deux heures du matin!

CROQUIGNOLE, *au sergent.* Il ne veut pas avoir l'air, mais je suis sûr qu'il grille de nous parler de sa bonne fortune.

BLANCHARD, *à part.* Y a-t-il eu mal-entendu ou a-t-on voulu se jouer de moi?.. si je le savais, saperlotte!

CROQUIGNOLE *et* LE SERGENT. La nuit vous a-t-elle paru bonne, capitaine?

(Ils se retournent en riant.)

BLANCHARD. Si la nuit m'a paru bonne? (*A part.*) Qu'est-ce qu'ils ont donc à ricaner tous les deux en me regardant?.. est-ce qu'ils sauraient ma mystification?

CROQUIGNOLE. Tout d'même, capitaine, vous devez pas être mécontent de votre début?

BLANCHARD. De mon début?

CROQUIGNOLE.
AIR : *Ah! si ma femme était là.*

Çà n'est pas mal commencer,
Et vraiment je vous admire!

BLANCHARD.
Ah çà! que veulent-ils dire?
Ça finit par me lasser.

CROQUIGNOLE.
Vous aviez raison, l'Espagne
Est un pays de Cocagne;
Le plaisir vous accompagne,
A peine entrés, c'est charmant!
Avec vous l'amour va vite,
Capitaine, pour la suite,
Ça vous promet d'l'agrément,
Vous aurez bien d'l'agrément.

BLANCHARD. Ah! c'en est trop, monsieur le drôle, vous allez m'expliquer ce que toutes ces plaisanteries signifient, et pourquoi vous vous permettez de me rire au nez comme à un pékin?

CROQUIGNOLE. Mais, capitaine, je ris à cause de l'histoire de cette nuit... il me semble que c'est risible.

BLANCHARD. Ah! vous trouvez ça risible... vous savez donc ce qui m'est arrivé?

LE SERGENT. Mais dam! capitaine, vous ne l'ignorez pas, nous vous avons bien reconnu.

CROQUIGNOLE. Pardine, dans le château... à preuve que vous aviez votre uniforme de grande tenue!..

BLANCHARD. Mon uniforme de grande tenue!.. dans le château!..

LE SERGENT *et* CROQUIGNOLE. Oui, capitaine, dans le château.

BLANCHARD, *très-fortement.* Allez au diable!.. avec votre château! j'ai passé la nuit en plein air, à me morfondre et à jurer... et je n'ai pas quitté ma capote... Ah! mais j'y songe!.. ma valise que j'ai trouvée ouverte... est-ce qu'on aurait osé? quel est le maroufle assez insolent?.. oh! il me le paiera cher si je le découvre! je ne lui conseille pas de tomber sous ma main.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, COQUELICOT, *tenant l'habit du capitaine.*

BLANCHARD, *à voix basse.* Qu'est-ce que je vois?

COQUELICOT, *sans voir personne.* Nà... voilà l'habit du capitaine bien brossé et bien ployé... allons le remettre en place... Quelle nuit!.. et le petit bonhomme qui ne voulait pas rester dans ma chambre... heureusement que je l'ai calmé au moyen d'une immense tartine de confitures... aux mirabelles!... Mais avant tout, allons fourrer ce fatal vêtement dans la valise du gros capitaine...

BLANCHARD, *qui s'est peu à peu approché de Coquelicot, le saisit par l'oreille.* Un instant! un instant! marchand d'abattis!

COQUELICOT, *criant.* Oh!.. ah!.. aie!.. ouf!.. oh! cap... oh! pitaine!..

BLANCHARD, *le tenant toujours par l'oreille.* C'est donc toi, misérable, dont j'ai été la dupe?

COQUELICOT. Capitaine... vos doigts sont des tenailles... lâchez-moi!

BLANCHARD. Ah! tu mets mon uniforme, et tu me fais passer la nuit à la belle étoile!

COQUELICOT. Capitaine... si vous continuez... mon oreille va partir... je sens déjà qu'elle se décolle!

BLANCHARD. C'est ce que je veux... il te restera l'autre qui en vaut bien deux... Croquignole, tire ton sabre!..

(Croquignole obéit *.)

COQUELICOT. Oh! capitaine, vous vous oubliez... vous allez ternir vos épaulettes.

BLANCHARD. Croquignole! coupe-moi cette oreille-là!

CROQUIGNOLE, *levant le sabre.* C'est dit... prenez garde à vos doigts.

COQUELICOT, *criant très-fort.* Arrêtez! capitaine!.. je vais tout vous dire... tout, capitaine!..

BLANCHARD, *lui lâchant l'oreille.* A cette condition... je veux bien te laisser ton oreille... sauf à la reprendre si tes réponses ne me satisfont pas : voyons, parle.

COQUELICOT, *regardant s'ils sont seuls* Ah! c'est un secret terrible, capitaine! à faire hérisser les cheveux, capitaine!

BLANCHARD. Voyons... au fait...

COQUELICOT, *regardant toujours si personne ne vient.* Y êtes-vous?.. Bon!.. nous disons donc, capitaine, qu'hier j'avais endossé ce frac-là... ah! à cause de la lettre, bon!.. On me bande donc les yeux... Ah! je chemine avec une vieille très-décrépite et dépourvue de charmes, et j'arrive dans le château! bon!..

CROQUIGNOLE *et* LE SERGENT, *le regardant.* C'était lui!..

COQUELICOT. Lui-même... en chair et...

* Coquelicot, le capitaine, Croquignole, *au milieu derrière, puis* le sergent.

en uniforme... bien... partons de là... me v'là donc dans le château ; la maman me donne son petit... ça m'est égal... jusque-là, ça marchait... mais voilà que tout-à-coup... et cela au moment... (*Il aperçoit Pérez qui s'avance tranquillement en fumant une cigarette.*) Oh!.. ah!.. hein... il faisait un beau clair de lune... d'autant plus... Capitaine, aimez-vous le climat d'Espagne? Vous dites donc, tambour, qu'il a gelé blanc? oh! tant pire!..

SCENE V.

LES MÊMES, PÉREZ.

BLANCHARD. Ah ça! qu'est-ce que tu radotes? tâche donc de t'y reconnaître.

PÉREZ, *s'asseyant à une table et frappant dessus*. Une bouteille!

COQUELICOT. On y va. (*Au capitaine.*) Pardon, c'est une pratique... (*Il appelle.*) Choupayou! Choupayou!.. Je vais moi-même...

(Il veut sortir.)

BLANCHARD, *le retenant*. Non pas, je veux la fin de l'histoire...

COQUELICOT, *à Pérez*. Petit Pérez... ne vous impatientez pas... Choupayou! Choupayou! je diminuerai les gages de ce garçon-là!

BLANCHARD, *s'impatientant*. La fin de l'histoire... ou ton oreille?..

COQUELICOT. J'y suis, capitaine, j'y suis... (*Choupayou apporte du vin à Pérez.*) Nous en étions donc... au clair de lune... Capitaine, si vous preniez une prune à l'eau-de-vie, tout en m'écoutant... Choupayou, une prune au capitaine!..

UN SOLDAT *arrive ayant une lettre à son fusil*. Pour vous, capitaine.

(Il lui donne la lettre.)

BLANCHARD. Ah! l'avis que j'attendais...

COQUELICOT, *à part*. Cette lettre est mon sauveur!

BLANCHARD, *décachetant la lettre*. Voyons. (*A Coquelicot.*) Quant à toi, je ne te tiens pas quitte. (*Lisant à voix basse.*) Si près de Madrid!.. diable!.. ça va chauffer... la journée sera décisive.

(Il continue sa lecture.)

PÉREZ, *qui a cherché à surprendre quelques mots*. Impossible d'entendre.

COQUELICOT, *à part*. Le jeune duc s'impatiente peut-être, allons lui donner une seconde tartine... je l'accablerai de tartines, afin qu'il se taise... du reste, à la première occasion, je l'enverrai au major, dans une bourriche.

BLANCHARD, *aux soldats*. Venez, vous autres... j'ai des ordres à vous donner... avant ce soir, vous aurez peut-être de l'ouvrage.

LE SERGENT. Tant mieux, capitaine.

COQUELICOT, *à part*. Et moi, allons à mon enfant et à ma toilette.

AIR : *Petit blanc.*

LES SOLDATS, *à demi-voix.*

Ah! bientôt, je l'espère,
Nous irons au combat;
Vienne vite une affaire,
C'est le vœu du soldat.

(*Ils s'éloignent.*)

COQUELICOT, *à Perez.*

Garde bien le silence,
Pérez, fais comme moi.

PÉREZ.

Sois plein de confiance,
Tu peux compter sur moi.

COQUELICOT.

Oui, je compte sur toi.
(*A part.*)
Il est tems qu'ça s'termine!
Allons mettre un faux col,
Et faire une tartine,
Au moutard espagnol.

ENSEMBLE.

COQUELICOT.

Ah! bientôt, je l'espère,
Je n'aurai plus d'tracas;
Toujours craindre et se taire,
Vrai, je n'existe pas.

PÉREZ.

Ah! bientôt, je l'espère,
Il aura du tracas;
Pas si fou de me taire,
Il ne l'échapp'ra pas.

(*Coquelicot sort.*)

SCENE VI.

PÉREZ, *puis* LE DUC, MATEO *et* QUELQUES CONJURÉS.

PÉREZ. Prends-y garde que je me taise!... faudrait être d'une pâte trop épaisse pour ça... Oh! maintenant, j'ai quelque espoir... Si Thérésita et sa tante m'ont repoussé parce que j'avais dansé le fandango avec la petite Maria... ça sera bien autre chose quand elles apprendront que Coquelicot est à la tête d'un marmot! mais comment cela peut-il être?.. peu m'importe, pourvu que Thérésita soit à moi... Maintenant, toutes ces conspirations m'ennuient... je n'étais conspirateur que par amour... et si Coquelicot n'épouse plus Thérésita, je n'en veux plus aux Français, au contraire!.. (*Le duc et Matéo entrent sur l'air du* Muletier. *Deux conjurés espionnent au fond.*) Allons... les voilà...

LE DUC, *à Pérez*. Rien de nouveau par ici?...

PÉREZ. Rien, monsieur le duc.

LE DUC. Bravissimo... je viens de mon belvéder... aucun renfort dans la plaine... Les fiançailles de Coquelicot vont servir nos

projets et hâter la chute de nos ennemis... On boira, on dansera et le moindre prétexte suffira pour en venir aux mains.

PÉREZ, *à part*. Mes projets contrarieraient les leurs... ne leur en parlons pas.

LE DUC. Matéo, nous allons continuer notre route... tout ton monde est armé?

MATÉO. Oui, monseigneur... je leur ai distribué les armes que contenait la malle déposée sur la place de votre château.

LE DUC. Très-bien. (*On entend la ritournelle du chœur suivant.*) Mais on vient... éloignons-nous!...

PÉREZ, *à part*. Quant à moi, je vais bientôt revenir... le tems de leur brûler la politesse et je suis ici.

(Pérez, le duc, Matéo et les conjurés s'éloignent.)

SCENE VII.

THÉRÉSITA, *parée*, CHOUPAYOU, PARENS *et* AMIS, *avec des bouquets au côté*; *puis* COQUELICOT, *avec une mise élégante et ridicule.*

AIR : *Adieu plus d'espérance.* (De la Savonnette impériale.)

CHŒUR.

Ah! pour cette alliance,
Avec prudence,
Amis, d'avance,
Formons des vœux!
Pour qu'après l'mariage,
Qui les engage,
Dans leur ménage
Ils soient heureux!

COQUELICOT, *arrivant après le chœur*. Me voilà! me voilà!... mes chers futurs, parens... ma chère future épouse, me voilà! (*Il lui baise la main*) Nous recevons, mes amis, les vœux que vous chantez pour notre bonheur.

(Il donne quelques poignées de main.)

THÉRÉSITA, *à part*. Mon bonheur!

(Elle soupire.)

COQUELICOT. Qu'avez-vous, fiancée d'Andalousie? vous ne me paraissez pas d'une gaîté profonde?

THÉRÉSITA. En effet, monsieur, je suis triste.

COQUELICOT. Ah!... et pourquoi?

THÉRÉSITA, *à part*. Si je pouvais retarder ce moment!. (*Haut.*) Ce matin, j'ai été faire ma prière à la Vierge de Bon-Secours.

COQUELICOT. Ah!... à cette vieille statue de marbre blanc, très-jaune, et qui a sur la tête une couronne en chrysocale... Eh bien?...

THÉRÉSITA. Eh bien! monsieur, je finissais ma prière, et j'allais sortir de la chapelle, lorsque tout-à-coup la couronne de la vierge est tombée.

QUELQUES PARENS. La couronne est tombée!

COQUELICOT. Allons bon!.. v'là que ça va vous effrayer?... mais ça peut arriver à tout le monde. Tenez, j'ai mon chapeau sur la tête... regardez bien... une deux... par terre mon chapeau! (*Il jette son chapeau à terre.*) Vous voyez.

THÉRÉSITA. Oh! monsieur, ce n'est pas la même chose!

COQUELICOT. Si fait, on aura poussé la couronne..... des jaloux. Allons, allons, ma Thérésita, pas de superstition enfantine... Pensons plutôt à notre petit avenir tout couleur de roses-pompons, et paré des guirlandes de l'espérance! Thérésita, je veux vous en offrir le tableau chatoyant.

AIR *de Mme Malibran.*

Quand nous irons tous deux à la chapelle,
Vous, pure et blanch', baissant les yeux comme
Moi, l'air vainqueur, en jabot de dentelle; [ça.
En nous voyant, tout l'monde s'écriera,
Ah! ah! etc, que la mariée est bien!
Ah! ah! etc., que l'époux est beau!
Le lendemain, dans not' petit ménage,
Comme nous rirons! quel destin plein d'appas!
Tu me diras: Coqu'licot, soyez sage
J'te répondrai : Ça n'me regarde pas.
La nouvelle mariée, ah! ah! etc., c'est de bêtises,
Le mari d'un air vainqueur, ah! ah!: fau s faire
[une raison.
Bonheur de l'hyménée, également partagé!

Mais il est grand tems de nous rendre chez notre très-bonne et très-riche tante. . Partons.

TOUS. Oui, partons.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PÉREZ.

PÉREZ. Arrêtez!

TOUS. Pérez!

PÉREZ. Ce mariage ne peut avoir lieu.

COQUELICOT. Pourquoi, barbier improviste?

TOUS. Oui, pourquoi?

PÉREZ. Vous êtes tous les parens, les amis de Thérésita, n'est-ce pas? Eh bien, ce Coquelicot que vous voyez l'a trompée ainsi que vous tous.

TOUS. Il nous a trompés

THÉRÉSITA. Pérez, expliquez-vous.

PÉREZ. Il a une autre liaison dans la ville; il a un enfant.

TOUS. Un enfant!

COQUELICOT. C'est faux, c'est archi-faux... il ment.

PÉREZ. Ah! je mens... Eh bien! attendez.

(Il court à la chambre de Coquelicot.)

COQUELICOT. Mes chers parens, ne l'écoutez pas; il ment, le petit cancannier. Ne l'écoutez pas, Thérésita; il ment à pleine bouche.

THÉRÉSITA. Laissez-moi, monsieur.

PÉREZ, *amenant l'enfant*. Le voici!

COQUELICOT. Cet enfant ne m'est de rien du tout; je n'en suis point le propriétaire; nous ne sommes pas même cousins.

THÉRESITA, En ce cas, monsieur, expliquez-vous. Voyons, parlez.

COQUELICOT. Oui, je parlerai... Oui, je fais le serment... le serment solennel. (*A part.*) Ah! mon Dieu! et l'autre serment, et le poignard de la maman..... (*Haut.*) Mes amis, je ne puis rien vous dire... mais le ciel qui lit dans les cœurs sait que je suis innocent.

PÉREZ. Vous le voyez, il n'a rien à dire pour sa défense; il s'avoue coupable.

THÉRÉSITA. Allez, monsieur, vous n'êtes qu'un intrigant... C'est affreux; tout est rompu entre nous.

PÉREZ, *à part*. Elle est à moi.

COQUELICOT. Une chaise, s'il vous plaît, je ne me sens pas bien... une chaise, ou je vais m'asseoir par terre.

(On l'assied, on l'entoure.)

SCENE IX.

LES MÊMES, LE DUC, *enveloppé d'un grand manteau.*

LE DUC, *tirant Pérez à l'écart, et à voix basse*. Pérez!

PÉREZ, *idem*. Ah! c'est vous, monsieur le duc!

LE DUC, *id.* Voici le moment; rends-toi à ton poste.

PÉREZ. C'est bien... j'y vais. (*A part.*) Que le diable t'emporte!

LE DUC. Viens, viens vite.

(Il sort.)

PÉREZ, *à part*. Que faire?... Ah! je ne peux pas la laisser ainsi!

(On entend plusieurs coups de feu; mouvement d'étonnement et de crainte parmi les assistans.)

COQUELICOT, *se relevant tout-à-coup*. Qu'est-ce que c'est?... qu'y a-t-il?...

(Rumeur dans la coulisse.)

CHOUPAYOU, *accourant*. On se bat!.... Sauve qui peut!

TOUS, *se sauvant*. Sauve qui peut!... sauve qui peut!

THÉRÉSITA. Ah! mon Dieu! que devenir!...

COQUELICOT. C'est la conjuration qui éclate.

PÉREZ. Venez, Thérésita... je vous protégerai, je vous défendrai.

COQUELICOT. Et de quel droit? de quel droit?...

PÉREZ, *le prenant par le bras*. Quant à vous, si vous voulez suivre un bon conseil, ne restez pas ici, entendez-vous... Il y va de votre tête... adieu!

(Il sort avec Thérésita.)

SCENE X.

COQUELICOT, *puis peu après* BLANCHARD, CROQUIGNOLE, *avec sa caisse, et soldats.*

COQUELICOT. Il y va de ma tête... Ah ça! le sort se cramponne donc après moi? O gredin de sort! gueux de sort... est-ce que tu n'auras pas bientôt fini, polisson que tu es? J'ignore où est passé cet enfant confié à ma garde... Si je ne le retrouve pas, sa noble mère m'assassinera... comme elle m'en a fait part. (*On entend de nouveaux coups de feu.*) Voilà la mitraille qui moissonne mes compatriotes... ô France! te reverrai-je? On vient... c'est ma dernière heure qui s'approche!

(Blanchard arrive le sabre à la main.)

BLANCHARD, *criant en dehors :* Repliez-vous de ce côté!... marche en arrière!...

COQUELICOT. C'est le commandant!... Ah! mon capitaine, mon général, mon colonel, que se passe-t-il donc.... bon Dieu!

BLANCHARD. Presque rien.... Ce sont quelques mutins que mes soldats ont dû mettre à la raison.

COQUELICOT. Ah! les voici, ces braves guerriers!

(Les soldats paraissent devant l'auberge; ils marchent en arrière, sur le qui vive, en regardant à droite.)

CROQUIGNOLE, *accourant avec sa caisse au côté*. Capitaine! capitaine!...

BLANCHARD. Qu'y a-t-il?

CROQUIGNOLE. Il se manigance quelque chose d'extraordinaire dans ce village. Des rassemblemens se forment dans les rues:

ça me fait l'effet d'un complot tramé contre nous... et la dispute de ces paysans avec les nôtres n'était qu'un prétexte...

BLANCHARD, *l'interrompant*. Bah! tu auras mal vu...

COQUELICOT. Oh! oh! je n'y tiens plus. Capitaine, tambour, je n'y tiens plus!.,. Mettez-vous, comme cela, près de moi... (*il passe au milieu*) bien près de moi... Il n'y a personne derrière, n'est-il pas vrai?...

CROQUIGNOLE. Personne..,

BLANCHARD. Voyons, parleras-tu?

COQUELICOT. Oui, patrie, tu l'emportes!... apprenez... Aucun Espagnol ne nous écoute?

BLANCHARD. Ah! ma patience est à bout!

COQUELICOT. Dans trois minutes, peut-être... on va tous nous égorger cruellement... Ils sont plus de douze cents avec beaucoup de pistolets, et encore plus de poignards! sans compter de très-longs fusils avec des balles dedans!... Nous sommes flambés!

BLANCHARD. Pas encore.... Ah! c'est comme ça!.. Est-ce tout ce que tu sais?

COQUELICOT. Oui, commandant... seulement ils ont un signal.

BLANCHARD. Et quel est ce signal?

COQUELICOT. Un affreux son de cloche.

BLANCHARD. Un son de cloche... c'est bon!... (*Aux soldats.*) Camarades!...

(Les soldats se rapprochent.)

COQUELICOT. Chers compatriotes!

BLANCHARD. Les habitans de ce village, nous sachant peu nombreux, veulent se récréer à nos dépens, en tombant sur nous à l'improviste.

COQUELICOT. Dans le but de nous abîmer le physique, et de nous ravir l'existence.

BLANCHARD. N'osant pas nous attaquer en face, ils ont comploté de nous assassiner!.... ils sont vingt contre un.... la partie est égale... Allons, enfans, montrez à ces chiens d'Espagnols qu'un troupier d'Austerlitz déchire cinq cartouches à la minute. Attention et visez juste.

COQUELICOT. Bravo!.. le commandant!.. oh!... je me sens électrisé.

(*Il chante.*)

Amour sacré de la patrie,

(*Il parle.*) Mes veines craquent et ma tête se gonfle.

(*Continuant l'air.*)

Rends-nous l'audace et la fierté!...

(*A part.*) Où diable que je vas me fourrer?

BLANCHARD.

AIR: *La victoire nous appelle*

Allons, soldats, de l'audace,
Du courage et du sang-froid...
Quand vous les aurez en face,
Ajustez et visez droit!...

COQUELICOT.

Battez-vous comm' la vieill' garde,
En soldats déterminés;
Rien qu'd'y penser, la moutarde,
Foi d'traiteur, me monte au nez.

BLANCHARD, *parlant*. Qu'on lui donne un fusil....

COQUELICOT. Un fusil? à moi?... (*On lui apporte un fusil.*) Merci bien....

(Il le retourne gauchement.)

BLANCHARD. Maintenant.

(*Chantant.*)

Garde à vous! (*bis.*)
Gloire ou mort! amis, défendons-nous.

ENSEMBLE.

Garde à nous! (*bis.*)
Gloire ou mort! amis, défendons-nous.

(*Les soldats se placent au fond en bataille; Coquelicot, dans un coin, se blottit derrière une chaise.*)

CROQUIGNOLE, *regardant à droite*. Tenez, voyez-vous.... toutes ces figures de mauvaise mine.... bien certainement... il y a des armes sous ces manteaux-là....

BLANCHARD. Camarades.... Silence dans les rangs.... et attendons leur signal....

COQUELICOT, *à part*. Voilà mes coliques qui me reprennent!

BLANCHARD, *qui écoute attentivement*. Ecoutez.... Ecoutez... (*On entend dans le lointain le son d'une cloche.*) Soldats,... attention....

CROQUIGNOLE. Il se fait un grand mouvement sur la place....

BLANCHARD, *aux soldats*. Garde à vous!.. Apprêtez armes.

(Les soldats apprêtent leurs armes. On entend le bruit du canon. Mouvement d'étonnement parmi les soldats.)

COQUELICOT, *se tâtant les reins*. Ah!... j'ai reçu une balle dans le dos.

BLANCHARD. Le canon!.. qu'est-ce que ça veut dire?

CROQUIGNOLE. Ah! ben... ça leur produit un drôle d'effet à ces cocos-là... les voilà qui se dispersent.

COQUELICOT. Ils se dispersent? oh! les lâches!...

CROQUIGNOLE, *continuant*. Mais je ne me trompe pas... c'est un lieutenant de notre régiment qui s'approche....

BLANCHARD. Un lieutenant?...

COQUELICOT. Un lieutenant de notre régiment!...

SCENE XI.

LES MÊMES, LE LIEUTENANT.

BLANCHARD, *allant à lui.* C'est vous, mon cher Robert! Comment se fait-il?

LE LIEUTENANT. J'arrive à l'instant avec trois cents hommes, commandés par le major Daverny!...

BLANCHARD *et* CROQUIGNOLE. Le major Daverny!

COQUELICOT. Le major Daverny! (*A part.*) Ah! mon Dieu!... et son garçon?...

BLANCHARD. Daverny! mon brave camarade! Mais ces coups de canon que nous venons d'entendre?...

LE LIEUTENANT. Ces coups de canon vous annoncent que les Français, sous les ordres du maréchal Lannes, viennent d'entrer à Madrid!...

BLANCHARD. Soldats!... Nous sommes à Madrid!

COQUELICOT. Nous sommes à Madrid!

TOUS LES SOLDATS, *dont quelques-uns mettent leurs schakos au bout de leurs fusils.* Vive la France!... vive la France!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *puis successivement* LE DUC DE VILLÉNAS, *avec l'enfant*, PÉREZ *et* THÉRÉSITA. PAYSANS, PAYSANNES.

LE DUC, *tenant l'enfant par la main.* Oui, vive la France!... vivent les Français!

COQUELICOT. Un instant... un instant... rendez-moi cet enfant... j'ai promis de le protéger... Viens, petit.

LE DUC, *le retenant.* Cet enfant est mon petit-fils.

COQUELICOT, *étonné.* Vous seriez son grand-père?.. ah!

LE DUC, *à part.* Exécutons-nous!... (*A Blanchard.*) Capitaine, vous êtes l'ami du major Daverny qui vient d'arriver dans nos murs... vous voyez devant vous son futur beau-père le duc de Villénas... qui vous invite tous, mes bons amis, à la noce prochaine de sa fille Juana avec le brave major français! (*A part*) Comme ça je ne cours aucun risque!

BLANCHARD. Nous acceptons, monsieur le Duc.

COQUELICOT. O vieille girouette espagnole!.. Mais à présent que l'enfant a deux pères au lieu d'un... songeons à ma fiancée, et courons chez sa tante.

PÉREZ, *qui vient d'entrer avec Thérésita.* C'est inutile... nous voici...

COQUELICOT. Ah!.. ma chère Thérésita!.. que c'est bien à vous d'être venue pour me rassurer.... Ah! grand merci, Pérez.

PÉREZ. Il n'y a pas de quoi, je viens vous commander un repas pour aujourd'hui...

COQUELICOT. Un repas?..

PÉREZ. Oui, pour célébrer mes fiançailles avec ma chère Thérésita...

COQUELICOT. Quelle plaisanterie... pommée!

PÉREZ. C'est exact. La vieille tante, en apprenant vos fredaines, m'a accordé la main de sa nièce... et je l'ai acceptée...

COQUELICOT. C'est impossible!.. Thérésita m'adore... et elle va te signifier... n'est-ce pas, mon Andalouse...

THÉRÉSITA. Monsieur... j'obéis à ma tante... j'épouse Pérez... parce qu'elle me l'ordonne... et que je crois qu'il me rendra bien heureuse...

PÉREZ, *lui baisant la main.* Oh! pour ça... oui.

COQUELICOT. Eh bien! et moi?.. et moi?... c'est une grossièreté qu'on me fait. Il ne me reste donc plus rien à moi?

CROQUIGNOLE, *s'approchant de lui.* Si; il vous reste la lettre de Marie Cochegru, que j'ai retrouvée dans ma blague à tabac.

COQUELICOT. La lettre de Marie Cochegru!... où est-elle, rafla, où est-elle?...

CROQUIGNOLE. La voici.

(Il la lui donne.)

COQUELICOT. O Marie Cochegru! comme je reconnais ta grosse et belle écriture!... ça se lirait d'une lieue. (*Il ouvre la lettre.*) Écoutez, inconstante Thérésita, écoutez... vous allez voir comme elle m'aime, celle-là; ce n'est pas comme vous... O pauvre Cochegru! (*Il lit.*) « Vous êtes un gros » volage, un gros sournois, et je m'en » moque pas mal. (*On rit. Après une » courte pause.*) J'étais bête de vous; mais » c'est fini... et puis, pourquoi que vous » vous avez en allé? » Avez en allé... ah oui! c'est du style picard... (*Il continue.*) « Mon oncle Pichot est mort.... » Ah! « Mon grand cousin Roupiou est » mort. » Ah!... « Quant à mon parrain » Ledru, qui devait me laisser des rentes, il est mort aussi. » Ah! ah! » Alors » je me trouve très-bien à mon... » (*il épèle*) h... ai... s... se... haisse... à mon haisse... Ah! oui, à mon aise. (*Continuant.*) « Je me trouve très-bien à mon aise. » Je crois bien... tous ces morts-là doivent lui faire une belle existence... (*Continuant.*)

« A mon haisse... Toutes ces argents.. » (*Parlant.*) Encore du picard! (*Lisant.*) « Toutes ces argents fait un assez gros » magot...... et à propos de ça, je pense à vous... » (*Avec sentiment.*) O Cochegru!.... oh!... mais continuons.... « Revenez dar, dar... je vous conser- » verai mon cœur et ma main jusqu'aux » cerises... passé ça... bernique!.. adieu... » votre bonne..,. (*il épèle*) h.. é.. n.. n... » avec un point sur l'n.... (*il répète*) h... » e... n... n... amie... vot'bonne amie, » Marie Cochegru. Renvoyez-moi tous mes cheveux si vous revenez pas!... » Je reviendrai, ô ma Picarde!.. ma fidèle Picarde!.. elle me conserve son cœur et sa main... et son pied! je suis sûr qu'il a encore grandi... O Cochegru! . Marie... Cochegru... Oh!.. oui... je reviendrai. (*Criant.*) Choupayou! Choupayou! qu'on monte et qu'on boive tout le vin qui est dans ma cave... Choupayou! qu'on mette à la broche tous les animaux de ma basse-cour, les dindons, les lapins, les chats... qu'on mange tout... je quitte l'Espagne... Vive la Picardie!.. vive la France!..

Au public.

Air *de la Normandie.*

J'ai vu le ciel de l'Italie,

(*Parlé.*) Beau ciel, très-bleu, première qualité.

J'ai vu le ciel de Vaugirard,

(*Parlé.*) Petit ciel, fort présentable, de uxième classe.

J'ai vu l'Espagne si jolie

(*Parlé.*) Autre ciel, bon genre.

J'ai vu London et son brouillard,

(*Parlé.*) Ce qu'ils appellent du ciel par patriotisme.

J'envoie prom'ner tout's ces patries,
Je r'tourn' chez moi, je suis picard;
Mais tant qu'vous viendrez aux Folies,
Je veux, messieurs, retarder mon départ;
J'veux faire ici tant de folies,
Qu'vous r'viendrez rire avec le Picard.

CHŒUR FINAL.

Air *de l'If de Croissey.*

Mes amis, pour l'histoire,
Qui cite les hauts faits,
Encore une victoire,
Honneur au nom Français.

(Le rideau baisse.)

FIN.

N. B. Les directeurs des départemens sont invités à mettre le nombre de figurans nécessaire, surtout pour les soldats qui arrivent à la fin de la pièce, le spectacle ne peut qu'y gagner.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



PLUS DE LOTERIE!

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Cogniard frères,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-ANTOINE, LE 14 JANVIER 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MICHEL, ouvrier canut......	M. FOURNIER.
M. ROUSSILLON.........	M. FERDINAND.
HECTOR BEAUSIRE, commis d'affaires............	M. OSCAR.
Mme GUÉRIN, mère de Michel, aveugle............	Mme LUDOVIC.
THÉRÈSE, sa nièce et filleule de Roussillon............	Mme CLÉMENCE.

La scène est à Lyon, chez Mme Guérin.

Le théâtre représente une chambre très-simple. Porte d'entrée au fond; porte à gauche au deuxième plan. A droite une fenêtre, une table et un grand fauteuil; à gauche autre petite table de travail.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme GUÉRIN, THÉRÈSE.

(Mme Guérin est assise dans un grand fauteuil, à droite, près d'une petite table.)

Mme GUÉRIN, *appelant faiblement.* Thérèse ?.. Thérèse !.. elle ne répondra donc pas... (*Therèse entre, elle porte une tasse sur une assiette.*) Thérèse!...

THÉRÈSE. Me voici, ma tante.

Mme GUÉRIN. J'attends mon café, mon enfant.

THÉRÈSE. Je vous l'apporte.

(Elle le pose sur la table.)

Mme GUÉRIN, *tâtonnant sur la table.* Ah ! merci... mais je ne le trouve pas.

THÉRÈSE, *lui mettant la main sur la tasse.* Ici, ici, ma bonne tante... là... prenez garde, il est un peu chaud.

Mme GUÉRIN. Très-bien, je le tiens... Ah ! dam ! c'est qu'il y a long-tems que j'en suis privée, de mon cher café... C'est aujourd'hui seulement que le docteur m'a permis d'en prendre...

THÉRÈSE. Ce bon docteur... il vous a tirée là d'un mauvais pas... car vous avez été bien malade, ma pauvre tante... mais, grâce au ciel, vous voilà rétablie à présent.

Mme. GUÉRIN. Et comment ne pas guérir, soignée comme je l'ai été?.. n'as-tu pas toujours veillé près de moi ?... et mon bon Michel, mon cher enfant, ne m'a-t-il pas entourée des soins les plus tendres ?... Oh ! vois-tu, sentir là, près de soi, un fils qui vous chérit, et une petite nièce aussi bonne que toi... ça tient lieu de médicamens, de potions, et d'ordonnances de médecin... c'est du bonheur! et le bonheur fait plus de bien que tout ça... ça vous rattache à la vie... Chers enfans ! Mais où donc est Michel ?... je ne l'ai pas encore entendu.

THÉRÈSE. Je n'y comprends rien, ma

tante... il n'est pas rentré ce matin pour déjeuner.

Mme GUÉRIN. Il n'est pas rentré ?... c'est étonnant... et il ne t'avait pas prévenue?

THÉRÈSE. Non.

Mme GUÉRIN. Ah !.. c'est que sans doute il aura été déjeuner avec quelque camarade.. Il ne prend pas trop de distraction, ce pauvre ami.

THÉRÈSE. Ça c'est vrai.

Mme GUÉRIN. Et dire qu'il devrait être dans l'aisance... sans cette banqueroute qui nous a tout enlevé... Mon bon Michel! je l'entends encore me dire : « Mère, nous » n'avons plus rien, plus rien que la » misère... en perspective... il ne faut pas » l'attendre... j'ai quatorze ans, vous » voulez me donner de l'instruction... je » n'en veux pas.... ce que je veux, c'est » c'est que vous ne manquiez de rien.... » c'est à moi de gagner de l'argent, de » soutenir la maison... je me fais ou» vrier. » Alors, il a jeté son joli petit habit, il a pris une veste, une casquette... il s'est mis au travail... et c'est à peine si je me suis aperçue du changement de notre position... seulement, lorsque je serre ses mains dans les miennes... ses mains autrefois si douces, maintenant rudes et grossies par le travail !... (*Elle essuie une larme.*) Mon pauvre enfant... que de résignation, que de courage il lui a fallu !...

THÉRÈSE. Aussi est-il devenu le meilleur ouvrier en soie de Lyon... et tous les fabricans se le disputent.

Mme GUÉRIN, *souriant.* Oh! mais j'espère bien qu'il ne travaillera pas toujours chez les autres... Cet état-là ne durera pas long-tems.. Le diable n'est pas aussi noir qu'on le fait... et si je gagne un beau terne!... Ah! ça, dis-moi, mon enfant, où as-tu donc mon billet de loterie?... Je le cherchais ce matin.

THÉRÈSE, *avec embarras.* Où... je l'ai mis?... Je l'ai serré, ma tante.

Mme GUÉRIN. Prends bien garde de l'égarer.. c'est ton parrain, M. Roussillon, qui m'a garanti les numéros... si j'allais gagner?... Ah!... que de projets je mettrais à exécution!.. Tu y es pour quelque chose, ma chère Thérèse... car je sais que Michel t'aime, et que toi-même..r

THÉRÈSE. Ma tante...

Mme GUÉRIN. Cela t'étonne que j'aie deviné ça?

THÉRÈSE. Mais je vous jure...

Mme GUÉRIN. Ne jure pas...

AIR : *Ces postillons.*

Car je sais tout, rougis tout à ton aise,
De me tromper il n'est donc pas besoin;
J'ai deviné, ma petite Thérèse,
Ce que vous deux vous cachez avec soin.
Je voyais tout, là, de mon petit coin;
Que votre amour s'entoure de mystère,
Aveugle ou non, une femme, oui dà,
Voit toujours clair, quand il s'agit, ma chère,
De cet article-là. (*bis.*)

THÉRÈSE. Ma bonne tante!

Mme GUÉRIN. Enfin, c'est aujourd'hui le tirage, et peut-être bien .. Tu iras voir la liste, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. Oui, ma tante.

Mme GUÉRIN. Surtout, pas un mot de cela à Michel... ce secret-là est le seul qui existe entre nous...C'est que, vois-tu, il ne partagerait peut-être pas mes espérances... Et pourtant, c'est pour lui que j'espère... Ce terne que j'attends, que je rêve, que je demande au ciel, c'est pour lui acheter un métier... un métier !... c'est là son ambition à lui, et par conséquent la mienne... S'il avait un métier, nous serions riches, heureux, contens.... Tu vois donc bien qu'il faut que je gagne un terne... ça ne peut pas manquer d'arriver... mais, en attendant, mon café refroidit... donne-moi ma tasse.

(Thérèse lui donne sa tasse, elle boit doucement son café.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, HECTOR.

HECTOR, *entrant avec mystère.* Ah! elle y est... Fort bien!

THÉRÈSE, *l'apercevant; lui parlant bas.* Comment! c'est vous, monsieur?... Oh! je vous en prie, ne faites pas de bruit.... je ne suis pas seule.

(Elle lui montre sa tante.)

HECTOR. Une vieille! diable!... alors je reviendrai.

THÉRÈSE. Vous pouvez rester... seulement parlez bas... il n'y a rien à craindre, ma tante est aveugle.

HECTOR. Elle est atteinte de cécité?... ah! quel malheur!... mais c'est bien heureux!

THÉRÈSE. Eh bien, monsieur, qui vous amène?

HECTOR. Je venais savoir si vous viendrez tantôt.

THÉRÈSE. Oui, monsieur, j'irai.

HECTOR. Ah! fort bien!.. et à quelle heure?

THÉRÈSE. Mais, à midi... sans doute.

HECTOR. J'y serai toute la journée, (*Avec sentiment.*) J'y serai toute la journée, ô Thérèse! (*A part.*) Ah! combien cette vieille est honorable avec sa cécité!

THÉRÈSE, *lui faisant signe de sortir*. Maintenant, monsieur, par prudence...

HECTOR. Fort bien!.. Au revoir, aimable Thérèse, au revoir. (*En s'éloignant il heurte du pied une chaise qu'il renverse.*) Aie! aie! aie!

THÉRÈSE, *à part*. O mon Dieu!

Mme GUÉRIN. Qu'est-ce que c'est?.. qui est là?... Thérèse, tu n'es pas seule?

THÉRÈSE, *avec embarras*. Non, ma tante.

HECTOR. L'aveugle n'est point sourde, à ce qu'il paraît.

Mme GUÉRIN. Eh bien! qu'est-ce donc?.. répondez?

HECTOR, *bas à Thérèse*. Soyez tranquille. (*Haut.*) Pardon, pardon respectable dame... vous voyez devant vous... c'est-à-dire non, vous ne pouvez pas... Je veux dire, vous avez devant vous Hector Beausire, premier commis de M. Dervaux, homme d'affaires à la Croix-Rousse... je venais pour M. Roussillon... lorsque mon mollet a heurté ce siége, et m'a fait pousser le cri que vous venez d'entendre... je me suis violemment froissé... ici, tenez... à cette place... (*Il lui montre sa jambe, puis s'aperçoit de son erreur.*) Que je suis bête! moi qui oublie...

Mme GUÉRIN. Mais, monsieur, ce n'est pas ici que demeure M. Roussillon... c'est au-dessus.

HECTOR. Fort bien... mais je ne l'ai pas trouvé chez lui, et on m'a dit qu'il était chez vous. (*A part.*) Ruse amoureuse.

Mme GUÉRIN. Non, monsieur, il n'y est pas... Thérèse, sais-tu où est ton parrain?

THÉRÈSE. Non, ma tante, mais il ne doit pas tarder à venir vous rendre sa visite du matin.

Mme GUÉRIN. En effet, c'est son heure... si vous voulez l'attendre, monsieur...

HECTOR. Parfaitement bien. (*A part.*) Elle est fort gracieuse, malgré sa... (*Il s'assied.*) Comme ça se trouve! c'est délicieux!

Mme GUÉRIN, *à Hector qui est assis*. Asseyez-vous, monsieur.

HECTOR, *riant*. Merci bien; ne faites pas attention. (*A part.*) C'est fort plaisant.

Mme GUÉRIN. C'est votre patron, sans doute, qui a été chargé de vendre les propriétés de M. Roussillon.

HECTOR. Oui, madame... et je puis dire qu'il nous a donné de la besogne... voilà six ans que nous vendons ses terres une à une, et cela pour satisfaire sa folle passion pour la loterie... Il peut dire qu'elle lui coûte cher cette passion-là

THÉRÈSE. Hélas! oui... moi qui ai été élevée chez lui par défunte ma marraine, j'ai vu toute sa fortune s'en aller petit à petit.

HECTOR. Car il était fort à l'aise, M. Roussillon; il était comblé de revenus; On ne dirait pas ça à le voir aujourd'hui aussi maigre et aussi râpé!

THÉRÈSE, *avec intérêt*. Mais il lui restait encore une petite terre en Provence?

HECTOR. Nous venons de la vendre, et c'est ce qui m'amène chez lui, mademoiselle.

THÉRÈSE, *à part*. Pauvre parrain!

HECTOR. Il a, dit-il, un grand calcul, coup-maître qu'il médite, depuis dix ans, et qui doit ruiner la loterie, dit-il... Aussi en a-t-il fait de ces chiffres!... Il est toujours à calculer. A l'étude, où nous sommes très-farceurs, nous baptisons tous nos cliens... lui, nous l'avons surnommé l'homme-loterie.

Mme GUÉRIN. Oui... eh bien! laissez-le faire; il en viendra à ses fins, allez. Tôt ou tard, j'en suis certaine, il gagnera de quoi couvrir ses pertes.

HECTOR. Oh! pour cela, vous me permettrez de ne pas partager votre manière de voir: je ne connais rien de plus absurde que la loterie.

THÉRÈSE, *bas à Hector*. Je vous en prie, taisez-vous.

HECTOR. C'est un jeu de portières.

THÉRÈSE, *de même*. Mais taisez-vous donc! (*Haut.*) Ah! voici M. Roussillon.

SCENE III.

LES MÊMES, ROUSSILLON.

(Roussillon est habillé tout de noir, culottes et bas de soie, habit râpé et boutonné. Il est pâle et presque chauve. Il tient à la main un carnet sur lequel il trace des chiffres; il entre sans voir personne.)

HECTOR, *à part, en le regardant*. Je trouve qu'il ressemble beaucoup à un chiffre.

ROUSSILLON, *tout à ses calculs*. 47 à Bordeaux, âgé de 9 mois; le 8, l'incorrigible... le 29, sur Lille, très-jeune, sur Paris, très-vieux... 30, le paresseux... puis 62, 84.

HECTOR, *qui a cherché*. C'est au numér 11 qu'il ressemble.

Mme GUÉRIN. Eh bien. père Roussillon, vous ne me dites donc rien?

ROUSSILLON. Ah! pardon, mame Guérin... je ne vous voyais pas, j'étais tout entier...

HECTOR. Tout entier dans vos chiffres.

ROUSSILLON. Monsieur Hector Beausire, que je suis aise de vous voir! M'apportez-vous de bonnes nouvelles?

(Il le tire à part.)

HECTOR. C'est fini, c'est vendu... six mille francs.

ROUSSILLON. Six mille francs!... Bravo! avec cela, ils n'ont qu'à bien se tenir. Six mille francs!... ça arrive bien à propos... (*à part*) je n'avais plus le sou... (*Haut.*) Et quand pourrai-je aller toucher?

HECTOR. J'espère, ce soir, pouvoir vous apporter cela moi-même.

ROUSSILLON. Ah! vous seriez un jeune homme charmant!

HECTOR, *à part*. Ça me fera une occasion pour revenir. (*Haut, après avoir fouillé dans sa poche.*) Voici un papier que vous aurez la complaisance de signer et d'envoyer à l'étude avant deux heures.

ROUSSILLON, *prenant le papier*. Très-bien.

HECTOR, *à part*, *tirant une lettre de sa poche*. Ah ben!... et mon épître que j'allais oublier... je suis gentil, moi.

Mme GUÉRIN. Thérèse, enlève ma tasse, mon enfant.

THÉRÈSE, *allant vers la table*. Oui, ma tante.

(Hector glisse la lettre dans la poche du tablier de Thérèse pendant qu'elle enlève la tasse et pendant que Roussillon prend connaissance des papiers qu'il lui a donnés.)

HECTOR, *à part*. Voilà ma lettre à la petite poste... à présent, je puis m'en aller. (*Haut.*) Mesdames, j'ai bien l'honneur... au plaisir, monsieur Roussillon.

AIR *des Puritains*.

Je vais finir votre compte,
Vous aurez votre argent ce soir.

ROUSSILLON.

Sur vous, mon ami, je compte,
N'allez pas renverser mon espoir.

HECTOR, *bas à Thérèse*.

Quant à vous, vous savez la demeure,
Vous viendrez, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Oui, j'irai.

HECTOR.

N'allez pas, Thérèse, oublier l'heure:
A midi!

THÉRÈSE.

A midi, j'y serai.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

HECTOR.

Je vais finir votre compte,
Vous aurez votre argent ce soir.
(*A Thérèse.*)
Thérèse, sur vous je compte,
N'allez pas renverser mon espoir.

ROUSSILLON.

Vite, allez finir mon compte
J'aurai donc mon argent ce soir!
Sur vous, mon ami, je compte,
N'allez pas renverser mon espoir.

THÉRÈSE *et* Mme GUÉRIN.

Vite, allez finir son compte,
Il lui faut son argent ce soir.
Hâtez-vous, sur vous il compte,
N'allez pas renverser son espoir.

(*Hector sort.*)

SCENE IV.

ROUSSILLON, THÉRÈSE, Mme GUÉRIN.

Mme GUÉRIN. Voyons, père Roussillon, quoi de nouveau?

ROUSSILLON. Je venais vous faire part d'une combinaison admirable.

THÉRÈSE. Asseyez-vous, mon parrain.

ROUSSILLON. Non, merci, je ne peux pas tenir en place.

Mme GUÉRIN. Contez-moi donc ça.

ROUSSILLON. J'ai trois numéros, que j'ai surnommés les trois grands vainqueurs, trois numéros infaillibles... donnant des chances certaines pour le tirage de Strasbourg... vous allez voir. Je commence par mettre mes trois numéros; ils sortent, ça me fait donc déjà un terne assuré... A présent, je cherche un quatrième numéro pour me compléter un beau quaterne, avec lequel je gagne quatre cent mille francs... suivez bien mon raisonnement. Je partage mes quatre cent mille francs pour quatre autres combinaisons que je poursuis avec ardeur et avec certitude; car, si par hasard je me trompe pour l'une de ces combinaisons, je triomphe pour les trois autres. Mon capital alors devient immense, je poursuis, je poursuis, et je ne m'arrête qu'après avoir entièrement ruiné la loterie.

THÉRÈSE, *à part*. Ce pauvre parrain! il est fou... Il ne lui restait plus que sa tête à perdre.

Mme GUÉRIN, *avec joie*. Et vous allez donc me donner les trois numéros, vos trois grands vainqueurs?

ROUSSILLON. Sans contredit.... Voulez-vous gagner une dizaine de mille francs? Écoutez : sur Strasbourg, le 62, le 84 et le 85. Mettez-les ce soir, et vous m'en direz des nouvelles.

THÉRÈSE. Eh bien ! et vous, mon parrain?

ROUSSILLON. Moi, je les nourris déjà depuis un an ; mais je m'y suis pris trop tôt. A présent ils sont mûrs, et je vais les mettre aussi pour rattraper mes pertes... ce qui ne m'empêchera pas de chercher mon quatrième numéro... Au revoir, mère Guérin.

Mme GUÉRIN. Adieu, monsieur Roussillon... merci!

ROUSSILLON. N'oubliez pas le 62, le 84 et le 85... sur Strasbourg. Au revoir, ma filleule... 62, 84, 85.

(Il sort en faisant des chiffres sur son carnet.)

SCENE V.

THÉRESE, Mme GUÉRIN.

(Thérèse est à travailler à côté de sa tante.)

Mme GUÉRIN. Dis donc, Thérèse, vois donc l'état de mes finances : tu sais où je mets ma bourse... dans le tiroir de la petite table.

THÉRÈSE. Oui, ma tante... (*Elle tire du tiroir une petite boîte de carton, et l'ouvre.*) Il n'y a qu'une pièce de quinze sous, ma tante.

Mme GUÉRIN. Rien que quinze sous?... C'est égal; donne toujours... lorsque Michel sera de retour...

THÉRÈSE. Il est déjà tard... et il ne revient pas.

Mme GUÉRIN. En effet, je commence à m'inquiéter.

MICHEL, *chantant de la coulisse.* Tra, la, la, la, la.

Mme GUÉRIN. C'est lui! c'est mon fils!..

(Elle se lève.)

THÉRÈSE. Enfin le voici!...

SCENE VI.

THÉRÈSE, MICHEL, Mme GUERIN.

MICHEL. *Il entre tout joyeux, le visage un peu coloré. Très-vivement.* Me voilà! me voilà!... c'est moi, je ne suis pas mort; au contraire... Bonjour, mère, restez donc assise. (*Il l'embrasse très-vite et la fait asseoir.*) Bonjour, Thérèse... vous vous portez bien? tant mieux; moi de même, ça va aux anges... le cœur, l'estomac, la tête... Enfin, bien être général.

Mme GUÉRIN. Est-il Dieu possible, Michel!... mais t'es un vrai moulin a paroles, aujourd'hui.

MICHEL. Oh! c'est que, voyez-vous, je suis délicieusement ému. Je vous apporte de bonnes nouvelles... et les bonnes nouvelles, ça rend fou, ça étouffe... c'est comme du cidre, faut que ça parte.

THÉRÈSE. Mais calmez-vous un peu... Comme vous êtes rouge!

Mme GUÉRIN. Oui, repose-toi

MICHEL. Je suis rouge... ça s'explique... C'est l'effet d'un déjeuner qui me tient encore sous son prestige...

THÉRÈSE *et* Mme GUÉRIN. D'un déjeuner!

MICHEL. Chez un restaurant grand genre.... Oui, mère, un vrai déjeuner d'ambassadeur : vin de Chablis, des huîtres énormes, boudin, artichauts frits; et pour dessert une omelette soufflée, haute de ça!... après quoi, le café, les petits verres et la bière... Bombance complète, quoi! genre oriental... quinze francs soixante-quinze... sans compter le garçon.. et allez donc... vive la luxure!

Mme GUÉRIN. Comment, mon garçon, tant d'argent!

MICHEL. Vous trouvez ça estravagant, pas vrai?... Moi qu'a l'habitude de me contenter d'un morceau de petit salé.... Mais votre étonnement va se dissiper, quand vous saurez tout... Vous allez voir que je n'ai pas fait toutes ces dépenses pour ressembler aux mille et une nuits... Point!. Voilà l'histoire qui n'est pas fabuleuse.

Mme GUÉRIN. Nous t'écoutons.

THÉRÈSE. Oui, et avec impatience.

MICHEL. Or, ce matin, sur les huit heures, j'entre un moment au café, à l'estaminet... pensant y rencontrer un camarade sans place à qui j'ai trouvé de l'ouvrage... Je m'occupais, en l'attendant, à boire un petit verre et à regarder jouer une poule, lorsqu'un bourgeois... bon genre... habit vert, chapeau gris, canne plombée et gilet ponceau... s'approche de ma table. « Vous ne lisez pas ce journal, qu'y me dit? — Non, monsieur, que je réponds... je respecte la politique, mais je ne m'en sers pas. » Là-dessus il sourit... et je ne sais pas ce qu'il ajoute, je ne sais pas ce que je réplique... mais ce que je sais, c'est que nous v'là à causer comme une paire d'amis, comme deux compagnons du devoir... Je me sentais tout à mon aise, et, sans plus de façon, moi, je lui parle

de mes petites affaires, du bonheur que j'aurais à avoir un métier... de ce que ça coûterait... et de l'impossibilité de m'en procurer un. — « Comment! qu'y dit... il ne vous faudrait qu'ça pour être heureux? — Oui, que je dis, et je le serais furieusement! — Eh ben, touchez là, mon garçon... vous me paraissez honnête. — Oh! pour ça oui! — Vous aurez un métier... je m'en charge. »

THÉRÈSE *et* Mme GUÉRIN. Il serait vrai?

MICHEL. Si j'avais osé, je l'aurais embrassé comme du pain blanc. Aujourd'hui même, qu'il ajoute, j'attends de l'argent, et je vous avancerai ce qu'il vous faut... vous me rendrez ça à votre aise.., à deux heures, je vous apporterai la somme,... ici... dans ce même café. » Comprenez-vous?

THÉRÈSE. Le digne homme!...

MICHEL. Moi, je sautais de joie... j'avais envie de faire des culbutes sur le billard!.. mais de plus fort en plus fort... ne voilà-t-il pas qu'il m'invite à déjeuner pour mieux causer de mes affaires qui l'intéressent!... Va comme il est dit, nous déjeunons... Au dessert, il veut payer; mais halte là, je m'y oppose... Il s'obstine... Par bonheur, il avait oublié sa bourse... Comme c'est heureux!... je paie avec ravissement, et de plus, je lui prête cent sous pour prendre un cabriolet... Nous nous donnons rendez-vous pour deux heures, et j'accours de mon pied léger vous annoncer cette nouvelle enchanteresse!... Et voilà!

Mme GUERIN. Tout ça me paraît bien singulier.

MICHEL. Moi, j'aurais un métier!... Oh! Dieu! oh! Dieu! ne plus travailler chez les autres!... Moi, à mes pièces!... Michel bourgeois!... Cré coquin!... Mais ça sent le paradis!

Air de M. Doucé (Chanson populaire.)

Je me vois devant mon métier,
Oh! Dieu! comm' je vais en abattre!
J'en réponds, j'travaill'rai comm' quatre;
Je s'rai plus heureux qu'un banquier.
Je m'y crois déjà.
Zit-là, zit-là!
En avant navette
Et chansonnette;
Je m'y crois déjà.
Zit-là, zit-là!
Oui, le vrai bonheur, oui, le voilà.

Plus de gêne, plus de misère,
Je vais donc être fortuné;
Je prétends que ma vieille mère,
Boiv' sa p'tit' goutt' après dîné
Je me vois devant mon métier,
Oh! Dieu! etc.

(*Regardant Thérèse qui baisse les yeux.*)

Et si je prends femme jolie,
Jamais d'paresse, point de repos;
Faudra songer à la bouillie...
Dame, y peut v'nir des p'tits marmots.
Je me vois devant mon métier,
Oh! Dieu! etc.

THÉRÈSE. Ce bon Michel!

Mme GUÉRIN. Eh ben, tiens... veux-tu que je te parle franchement, mon garçon.. Ton homme au gilet ponceau ne me séduit pas, moi,.. Prends garde de te faire une fausse joie.

MICHEL. Allons, nous voilà encore, avec vos méfiances.., Je vous réponds, moi, que j'aurai mon affaire.

Mme GUÉRIN, *gaîment.* Du reste, mon garçon... que ça te vienne comme ça ou autrement... Enfin suffit, je m'entends... et j'espère qu'avant peu. .

MICHEL, *à part.* Ah! oui... sa loterie!... Pauvre mère!... En voilà une, de chimère peu productive!. . Enfin, c'est sa mélomanie.

Mme GUÉRIN. Thérèse!... prépare-toi à sortir, ma fille... j'ai à t'envoyer quelque part...

THÉRÈSE. Oui, ma tante.

MICHEL. C'est ça, qu'elle profite de ce que je suis encore à la maison... je vous tiendrai compagnie en son absence. (*A Thérèse.*) Va, amour, va.

(Il lui embrasse la main.)

THÉRÈSE. Je vais être prête tout de suite.

(Elle entre dans une chambre à gauche, Michel la conduit jusqu'à la porte.)

SCENE VII.

MICHEL, Mme GUÉRIN.

Mme GUÉRIN. Tu es là, Michel?

MICHEL. Oui, ma mère, je suis là... près de vous... tout près de vous... Eh ben, qu'est-ce que je vois?... vous n'avez pas de tabouret sous vos pieds?

(Il va chercher un tabouret.)

Mme GUÉRIN. Oh! c'est inutile.

MICHEL. Pas du tout, c'est pas inutile... Oui, faites la forte!... vous n'êtes déjà pas si gaillarde... Vous avez pris votre café, ce matin?

Mme GUÉRIN. Oui, mon garçon; et ça m'a bien régalée.

MICHEL. Encore avec de la castonnade, je parie?

Mme GUÉRIN. Dam'! mon enfant... c'est plus économique que... le...

MICHEL, *l'interrompant.* C'est possible; mais je ne veux plus que vous en preniez... ça donne un mauvais goût... ça sent le papier gris... Il vous faut du sucre... et du bien blanc... La castonnade, c'est bon pour nous. (*Il s'assied près d'elle sur son tabouret.*) Mon Dieu! mon Dieu!... peut-être qu'enfin le moment viendra où je pourrai vous procurer plus de bien-être!

Mme GUÉRIN. Ah ça, veux-tu te taire... est-ce qu'il me manque quelque chose?.. Je suis si heureuse quand je t'ai là... à côté de moi... toi, mon Michel... toi, tout mon bonheur!... Tu es si bon, si prévenant!...

MICHEL. C'est ça, vantez-moi... v'là t'y pas!... parce que j'ai soin de vous... Est-ce que je suis pas votre fils?... est-ce que vous n'êtes pas ce que j'ai de plus cher au monde?... vous pouvez peut-être vous suffire et vous conduire toute seule, hein?... avec vos pauvres yeux qui n'y voient plus?

Mme GUÉRIN. Oh! c'est égal... tu as tant de mérite!

MICHEL. Ah! ça, bonne mère, veux-tu te taire aussi!... ou je me fâcherai... Comme si tout ça n'était pas naturel.

AIR : *Sans murmurer.*

Chacun son tour,
Au tems de ma jeunesse,
Quand, tout petit, j'me traînais dans not' cour,
Tu me sout'nais, tu guidais ma faiblesse..
Ne dois-je pas soutenir ta vieillesse?...
Chacun son tour. (*bis.*)

Mme GUÉRIN.

Même air.

Chacun son tour;
Va cette amour extrême
Aura, crois-moi, sa récompense un jour;
Pour être aimé, le bon Dieu veut qu'on aime!
Et tes enfans te chériront de même...
Chacun son tour. (*bis.*)

MICHEL, *se levant.* Oh! si j'ai jamais un métier!... Je ne sais pas, mais quelque chose me dit là que je l'aurai.

Mme GUÉRIN. Oui, mon ami, espérons... mais dis-moi, tu as dépensé bien de l'argent ce matin?... il ne doit pas te rester grand' chose?

MICHEL, *à part.* Pauvre mère! je la vois venir... Je suis sûr que le Roussillon lui a apporté des numéros.

Mme GUÉRIN. Tu ne m'as pas entendu, Michel?

MICHEL. Si fait, maman, si fait, c'est que je fais mon compte... Il me reste une belle pièce de quarante sous toute neuve.

Mme GUÉRIN, *à part.* Juste ma mise!

MICHEL. J'ai, de plus, des gros sous et quelques pièces de six liards... je ne me croyais pas aussi riche... Et puis, d'ailleurs, c'est demain la paye... et tout-à-l'heure sans doute j'en aurai joliment de c't'argent... Dites donc, mère, est-ce que vous n'avez pas besoin de quelques petites choses?..

Mme GUÉRIN, *avec embarras.* Mais... non, mon garçon... je ne crois pas.

MICHEL. Cherchez bien... dans le ménage il manque toujours quelque bêtise... On ne doit rien à l'épicier?.. à la fruitière? vous avez bien quelques chiffons à acheter... et ces quarante sous là ne vous embarasseront pas... hein!..

(Il les lui met dans la main.)

Mme GUÉRIN. Dame, mon ami, je ne te cache pas qu'ils me feraient plaisir.

MICHEL. Allons donc, je savais bien ce que je disais...

Mme GUÉRIN. Merci, mon garçon.

MICHEL, *à part.* La voilà heureuse jusqu'au tirage prochain!..

SCENE VIII.

LES MÊMES, THÉRÈSE, *elle a fait un peu de toilette.*

THÉRÈSE. Ma tante, me voici prête à sortir... vous m'avez dit que vous aviez une commission à me faire faire.

Mme GUÉRIN. Oui, mon enfant, viens ça.

MICHEL, *à part.* Mes quarante sous lui brûlent déjà la poche.

Mme GUÉRIN, *bas à Therèse.* Dis-moi... Michel est toujours là?

(Michel fait signe à Thérèse de tromper sa mère.)

THÉRÈSE. Oui, ma tante, mais il ne peut vous entendre.

(Michel se rapproche d'elle avec précaution.)

Mme GUÉRIN, *toujours bas à Thérèse.* En ce cas, tiens, ma fille, prends ces deux francs-là, et va chercher tout de suite les numéros que ton parrain m'a donnés... tu sais, sur Strasbourg, pas sur Bordeaux... tu te rappelles bien? 62, 84 et 85.—Tiens...

(Michel avance la main et reçoit en souriant l'argent qu'il remet à Thérèse.)

THÉRÈSE. Oui, ma tante.

Mme GUÉRIN. J'ai bonne idée de cette mise-là... et de la dernière aussi, sur Lyon, dont c'est aujourd'hui le tirage.

MICHEL, *à part*. Pauvre mère!.. à son âge... se bercer comme ça!

Mme GUÉRIN, *de même à Thérèse*. Surtout que Michel ne se doute de rien... il ne pourrait pas me comprendre.

MICHEL, *de même en s'éloignant*. Je comprends que c'est quarante sous de flambés!

Mme GUÉRIN, *de même*. Va, Thérèse. (*Haut*.) Moi, je rentre dans ma chambre. (*Appelant*.) Michel? Michel?..

MICHEL. Hein?.. quoi? maman?.. j'étais là, occupé... que désirez-vous?

Mme GUÉRIN. Viens, mon ami, et conduis-moi à ma chambre.

AIR : *Quand on est fille*. (Le Cheval de bronze.)

Jusqu'à ma porte,
Mon enfant, guide mes pas;
Je ne suis forte
Qu'en m'appuyant sur ton bras.

MICHEL.

Venez, reposez-vous sur lui;
Allez, c'est un bon appui;
Il est assez fort pour deux,
C'est nerveux!

Mme GUÉRIN.

Toi, Thérèse, ne tarde pas,
Et va vite, de ce pas,
Faire mes petits achats.

THÉRÈSE.

Oui, tante, ne craignez rien,
Je m'en acquitterai bien.
(*Bas*.)
J'vais chercher vos numéros.

MICHEL, *à part*.

Et ça rapportera gros,
Ça rapportera gros.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Mme GUÉRIN.

Jusqu'à ma porte,
Mon enfant, guide mes pas.
Je ne suis forte
Qu'en m'appuyant sur ton bras.

MICHEL.

Jusqu'à sa porte,
Doucement guidons ses pas;
Elle n'est forte
Qu'en s'appuyant sur mon bras.

THÉRÈSE.

Jusqu'à sa porte,
Doucement guidez ses pas;
Elle n'est forte
Qu'en s'appuyant sur son bras.

(*Mme Guérin entre dans sa chambre.*)

SCÈNE IX.

MICHEL, THÉRÈSE.

MICHEL. Pauvre bonne mère!.. se donne-t-elle un mal pour me cacher qu'elle met à la loterie.

THÉRÈSE. Ah! dam, elle a bien un peu raison; car c'est un jeu auquel on ne gagne pas souvent.

MICHEL. Auquel on ne gagne jamais.

THÉRÈSE. Si l'on avait aujourd'hui tout l'argent qu'elle y a dépensé... on n'aurait pas besoin de recourir à des étrangers pour acheter un métier.

MICHEL. C'est encore vrai.

THÉRÈSE. Moi qui fais ses mises et qui en tiens note, je sais jusqu'où montent ses pertes depuis trois ans... Près de 2000 fr., mon pauvre Michel!

MICHEL. 2000 francs!... Cré coquin!... c'est bisquant!

THÉRÈSE. Dites donc, Michel!

MICHEL. Hein?

THÉRÈSE, *hésitant*. Nous aurions dû... peut-être lui laisser croire...

MICHEL. La tromper!... tromper ma mère!.. oh! jamais... La pauvre femme, elle a si peu de plaisir, de distractions... laissons-lui du moins le bonheur d'espérer... et puis, le médecin ne nous a-t-il pas recommandé de ne la contrarier en rien... ne nous a-t-il pas dit qu'une forte émotion, dans l'état de faiblesse où elle se trouve, pouvait amener une rechute!.. oh! Dieu! rien que d'y penser...

THÉRÈSE. Allons, je vais chercher son billet.

MICHEL. Oh! ça n'est pas si pressé.... reste encore un peu, Thérèse... d'ailleurs, j'ai à te parler.

THÉRÈSE. A moi, Michel?... qu'est-ce que c'est donc!

MICHEL. Tiens, aujourd'hui, j'ai des idées de bonheur!... ma mère qui va mieux... ce métier que j'attends... tout ça me rend joyeux, me trotte dans la tête et dans le cœur... Et si tout marche comme je l'espère, il ne dépendra plus que de toi, ma petite Thérèse, de me rendre tout-à-fait heureux...

THÉRÈSE, *vivement*. Alors, vous le serez, Michel.

MICHEL. Vrai?.. Tu m'aimes donc toujours?

THÉRÈSE. Toujours.

MICHEL. Et, puisque ma mère le veut

bien, tu seras aussi heureuse que moi, le jour de notr' mariage?

THÉRÈSE. Est-ce que vous en doutez?.. je ne devrais pas vous répondre pour vous apprendre à faire de pareilles questions.

MICHEL. Oh! c'est que, vois-tu, ce jour-là, le préfet ne sera pas mon cousin... moi, ton mari?.. moi, chez moi, avec ma petite femme, moi, fabricant à mon compte!.. Comprends-tu ça, Thérèse?

THÉRÈSE. Oh! dam, oui, ce serait bien beau!

MICHEL. Figure-toi donc un peu que nous y sommes?.. Moi, me v'là à mon métier... (*Il va à gauche.*) Je le placerai là, n'est-ce pas?.. il ne gênera pas... Toi, tu es là bas... Je sais bien que c'est un enfantillage, mais je t'en prie, mets-toi comme tu seras... (*Il la fait asseoir à droite.*) Tu es occupée à préparer le dîner, à coudre ou à repasser, n'importe... na... (*Il retourne à gauche.*) Je travaille en roucoulant.... lorsqu'on frappe à la porte. — Qu'est-ce qu'est là?.. entrez!.. — Monsieur, je voudrais parler au bourgeois? — « C'est moi, Monsieur... Et je me rengorge un peu... pas par fierté... mais faut tenir son rang. — Ah! c'est vous, Monsieur.... enchanté de.... C'est une commande que je viens vous faire? — Une commande? Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... qu'est-ce que Monsieur désire?,.. des étoffes de soie, pour gilets, pour robes?... des châles cinq quarts, six quarts? Ma bonne, montre des échantillons à Monsieur. » — Je fais l'article, je surfais adroitement.... — Monsieur, au plaisir de vous voir, dans huit jours la commande sera livrée. — Courage! que j'dis, hardi, Michel, il s'agit d'étendre ton commerce, d'arrondir ta pelote, et de manger de la salade tous les jours... En avant la besogne!

AIR : *Dieu! la charmante petite femme!* (Du Souper du mari.)

Pour satisfair' la pratique.
Je me mets à la mécanique;
Pendant que j'chante en si bémol,
Tu t'amus's à repasser mon col.

(*Lentement.*)

Mais, si je t'envisage,
De mon métier cesse le cri;
L'fabricant quitte son ouvrage,
Pour fair' l'ouvrage du mari.

(*Pendant les deux derniers vers, il va doucement vers Thérèse et l'embrasse.*)

THÉRÈSE, *se levant et passant à gauche.* Hé ben?... mais qu'est-ce que vous faites donc, Michel?..

MICHEL.. Je fais... comme je ferai... Ah! dam! faut t'attendre à ça... et à mieux que ça même...

(*Continuant l'air.*)

Voilà le bonheur du ménage,
Le voilà!
Oui, voilà comme j'entends ça.
En avant, chaud chaud, l'mariage!
Quel dommage!
Que tout cela
Ne soit pas pour de bon déjà.

Et puis, plus tard, ma Thérèse,
A moins qu'à Dieu ça ne déplaise,
Chez nous on verra du nouveau;
Là nous aurons un p'tit berceau.
Nos enfans, quelle joie!
Grâce à mon état, de bon ton,
Seront él'vés dans de la soie...
C'est plus comme il faut qu'du coton.

Alors, je m'approcherai doucement pour le voir dormir, ce cher petit... Oh!.. le gros pâté!.. la belle figure!... ça sera tout mon portrait... oh!.. oh!... v'là qu'il s'éveille. (*Il crie comme un enfant.*) Hi! hi!... oh.!.. que n'avons donc?... Faisez une risette à papa... Oh! oh!... hé bien, oui... on va vous servir... Servez le déjeuner de monsieur... (*A Thérèse.*) Thérèse, allons, fais donc comme si tu donnais le déjeuner au bambin... Que c'est bête de rougir ..

REPRISE DU REFRAIN.

Voilà le bonheur du ménage, etc.

THÉRÈSE. Tout ça, c'est bien gentil, mais si ma tante arrivait, elle se fâcherait de ne pas avoir ses numéros...

MICHEL. Tu as raison... va à ton bureau de loterie... C'est bien à toi de penser à ma mère... et je t'en aime doublement.

THÉRÈSE. Adieu, Michel.

MICHEL.. Adieu, madame Michel.

THÉRÈSE, *s'apercevant qu'elle a conservé son tablier.* Tiens, j'allais sortir comme ça.

(Elle ôte son tablier qu'elle pose à gauche, sur la petite table.)

MICHEL. En tablier! fi donc!.. l'épouse d'un fabricant!... Du luxe!... un luxe *éfré*nétique!..

REPRISE ENSEMBLE DU REFRAIN DE L'AIR PRÉCÉDENT.

C'est là le bonheur du ménage, etc.

(*Thérèse sort.*)

SCENE X.

MICHEL, *seul*, *regardant sortir Thérèse.*

C'est-à-dire qu'il n'y en a pas deux comme ça dans tout le quartier de la Guillotière... Elle vous a des yeux ! et un petit pied !.. et une taille donc !.. pas plus grosse que ça... plus mince encore... (*Il prend le tablier.*) Au fait, en voilà la mesure. (*Il arrondit la ceinture, dont il réunit les deux bouts.*) Dire que ça tient là-dedans !... C'est par trop petit, ma parole! (*Il tient toujours le tablier : en l'examinant, il aperçoit dans la poche qui bâille le billet qu'Hector y a glissé, et le tire doucement.*) Tiens !.. (*Il retourne le billet.*) Une lettre... à l'adresse de Thérèse. Elle n'est pas décachetée !... Papier venin satiné et parfumé... c'est drôle... Elle qui n'en reçoit jamais... De qui ça peut-il venir ?.. Je ne suis pas jaloux... mais ça me met tout en palpitation. Oh ! n'importe... je ne la lirai pas... Thérèse est incapable... Remettons adans son tablier.

(Il remet la lettre dans la poche.)

SCENE XI.

MICHEL. HECTOR.

HECTOR, *entrant avec mystère, à Michel.* L'aveugle n'est pas là?

MICHEL. Monsieur?..

HECTOR. Je dis : l'aveugle n'est pas là ?

MICHEL. Hein ?... Qu'est-ce que ça veut dire ?.. Qu'est-ce qu'il vous faut, monsieur ?..

HECTOR. Est-ce que la petite Thérèse est sortie ?

MICHEL. La petite Thérèse !.. Qu'est-ce que vous lui voulez?

HECTOR. C'est une réponse que je viens chercher.

MICHEL, *vivement.* Une réponse... à une lettre?

HECTOR. Oui, à une épître.

MICHEL. Sur papier venin satiné... et parfumé ?

HECTOR. Oui, sur du Weynen au réséda.

MICHEL. Ah ! ah !.. Eh ben mais, donnez-vous donc la peine d'entrer... Entrez donc, monsieur.... j'ai votre affaire.

(Il va fermer la porte, en ôte la clef et la met dans sa poche.)

HECTOR. La petite l'aura chargé de me donner sa réponse.

MICHEL, *fortement.* Ah ça, maintenant... à nous deux, monsieur les gants jaunes ?

HECTOR. Hein ?.. Qu'est-ce que c'est ?

MICHEL, *allant prendre la lettre dans le tablier.* C'est ça votr' poulet, n'est-ce pas ?

HECTOR. Oui, c'est mon épître.

MICHEL, *décachetant la lettre.* Attendez un peu.

HECTOR. Qu'est-ce qu'il fait ?.. Eh quoi, jeune homme, vous brisez mon cachet ?

MICHEL. Je vous briserai bien autre chose... C'est là votre signature ?..

(Il lui montre la lettre)

HECTOR, *voulant prendre la lettre.* Oui, monsieur, c'est ma griffe, mais ce n'est pas une raison...

MICHEL, *lisant.* Ah ! vous l'adorez !

HECTOR. Monsieur.

MICHEL. Ah ! vous vous mourez d'amour.

HECTOR, *sur un autre ton.* Monsieur.

MICHEL. Ah ! vous lui proposez un dîner en tête-à-tête !

HECTOR. Monsieur ! monsieur !... En dernière analyse, où voulez-vous en venir ?

MICHEL. Où je veux en venir ?... (*Il ôte sa veste.*) Voilà !

HECTOR. Hein ! Pourquoi se déshabille-t-il donc ?

MICHEL. C'est comme ça... Eh bien ! monsieur Achille, Hector. Alexandre... ça m'est égal !.. Habit bas, en avant, et partons du pied gauche.... (*Hector ne bouge pas.*) Vous préférez garder votre habit ?.. Comme vous voudrez... Mais je vous préviens qu'il vous restera peu de boutons... et que vous courez le risque de vous en aller avec une veste.

HECTOR. Mais, monsieur, à la fin, qu'est-ce que tout cela signifie?

MICHEL. Ça signifie que j'aime Thérèse et que je ne souffrirai pas qu'un paltoquet vienne me la souffler.

HECTOR. Paltoquet me paraît fort...

MICHEL. Allons... allons... il ne s'agit pas ici de fignoler et de faire le beau.... Allons, en avant, monsieur comme il faut !

HECTOR. Monsieur, je vous comprends, mais je ne me mesurerai pas avec vous.

MICHEL. Il faut pourtant se bouger un peu plus que la cathédrale de Strasbourg... En garde ! ou je commence.

HECTOR. Monsieur, puisque vous y tenez absolument, je veux bien me battre avec vous. . Mais je n'ai pas l'habitude de me rouler dans le ruisseau comme un pas

grand' chose... C'est autrement que je me bats.

MICHEL. Autrement?... ça m'est égal... Comment ça?.. vite...

HECTOR. Mais... au pistolet... ou à l'épée...

MICHEL. Ah! ah!... oui, bon genre. Je ne me suis jamais battu comme ça, mais, n'importe... va pour le pistolet... Quand?

HECTOR. Aujourd'hui, si vous voulez...

MICHEL. C'est ça, aujourd'hui.

HECTOR. Dans deux heures je viendrai vous prendre.

MICHEL. C'est dit... Avec des armes.

HECTOR. Avec des armes.

MICHEL.

AIR *du Verre.*

Ainsi donc, c'est bien convenu,
Dans deux heures vous venez me prendre,

HECTOR.

Dans deux heures, c'est entendu,
Je ne me ferai pas attendre.

MICHEL.

Très-bien et dans ce combat-là,
Si l'un d'nous ne tomb' pas à terre,
Mon cher, je vous préviens qu'après ça
Nous nous battrons à ma manière. (*bis.*)
(*Il va remettre la clef à la porte.*)

Mme GUÉRIN, *appelant de la coulisse.* Michel?.. Michel?..

MICHEL, *à part.* Ma mère!.

HECTOR. C'est la voix de l'aveugle.

SCENE XII.

LES MÊMES, Mme GUÉRIN.

Mme GUÉRIN. Que se passe-t-il donc ici? d'où vient ce bruit?

MICHEL, *allant au-devant de sa mère et la conduisant à son fauteuil.* Rien, ma mère, rien...

HECTOR. C'était moi...

MICHEL, *bas à Hector.* Taisez-vous... (*Haut.*) C'est le porteur d'eau... qui répand toujours de l'eau sur le carré...

HECTOR, *à part.* Moi! le porteur d'eau! le quiproquo est humiliant!...

Mme GUÉRIN. Ça ne valait pas la peine de crier si fort... Mais aussi, porteur d'eau, faites attention...

HECTOR, *avec fierté.* Madame!

MICHEL, *bas.* Pas un mot... partez... partez... nous nous reverrons. (*Haut.*) Allez, porteur d'eau!

ENSEMBLE, *à voix basse.*

AIR *du Cheval de Bronze.*

MICHEL.

J'promets ce soir
De vous revoir.
Mais silence!
De la prudence!
Il faut qu'notre projet,
Soit un secret.
Devant ma mèr', soyez discret!

HECTOR.

J'promets, ce soir,
De vous revoir.
Mais silence!
De la prudence!
Il faut que notre projet,
Reste secret.
Je jure, ici, d'être discret!
(*Hector sort.*)

SCENE XIII.

MICHEL, Mme GUÉRIN.

(Michel va vers sa mère et la conduit à son fauteuil.)

Mme GUÉRIN. Tu m'as fait peur, mon bon Michel... j'étais dans ma chambre, où je commençais à m'assoupir, lorsque j'ai été réveillée en sursaut...

MICHEL. Ah! si j'avais su ça!.. (*A part.*) Réveiller ma mère!... il me le paiera, le mirliflor!...

Mme GUÉRIN. Il me semblait que tu te disputais... aussitôt que j'entends crier... je tremble tout de suite... tu es si vif, si emporté... Ecoute donc... c'est que je n'ai que toi au monde, moi... tu es ma seule espérance... mon seul soutien... (*Michel fait un mouvement.*) et si tu venais jamais à me manquer... qu'est-ce que je deviendrais donc, moi?

MICHEL, *atterré, à part.* Ah! mon Dieu! et ce duel!..

SCENE XIV.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *entrant joyeuse, à part.* Ce soir... ce soir, tout me sera renvoyé, et c'est M. Hector..

Mme GUÉRIN. Qui vient là?... est-ce toi, Thérèse?...

THÉRÈSE, *s'approchant d'elle* Oui, ma tante.

Mme GUÉRIN, *baissant la voix.* Eh bien! mon enfant, as-tu fait ma mise?

THÉRÈSE, *de même.* Je sors du bureau.

Mme GUÉRIN. Et le billet?

THÉRÈSE. Le voici.

(Elle lui donne un billet.)

Mme GUÉRIN, *promenant ses doigts sur le papier*. Tu as bien mis 62, 84 et 85?

THÉRÈSE, *avec une légère contrainte*. Oui, ma tante. (*A part*.) Bientôt, je ne mentirai plus. (*Elle s'approche de son cousin. Bas.*) Michel, j'ai quelque chose à vous dire.

MICHEL. A moi, mademoiselle?

THÉRÈSE, *étonnée*. Mademoiselle!..

MICHEL. Oui, mademoiselle... ça ne vous arrange pas? ça vous gêne peut-être... faudra pourtant s'y habituer. (*A part.*) Oh! les femmes! les femmes! moi qu'avais tant de onfiance!... stupide jobard que j'étais!

THÉRÈSE. Mais qu'est-ce que vous avez donc, Michel?

MICHEL. Je n'ai rien... rien à vous dire et rien à entendre de vous.,. Ce que j'ai? eh ben! j'ai qu'à présent je vas faire comme les autres... que je vas boire avec excès, me griser, casser les bouteilles, je vas chercher querelle à tout le monde... v'là maintenant quelle sera mon existence, mon bonheur, mes distractions... et celles-là ne vous manquent pas comme les trompeuses de femmes... Il y a toujours du vin au cabaret, des bouteilles à démolir et des particuliers à rosser... j'en connais déjà un, et j'espère bien débuter par lui, pour me faire la main. Adieu, mamzelle, adieu... Aujourd'hui même, je vous rendrai votre bague en cheveux et la cravate que vous m'avez brodée.

THÉRÈSE, *d'un air de reproche*. Ah! Michel!...

(Tout ce qui précède a été dit à voix basse et n'a pu être entendu de Mme Guérin. Le bruit des pas de Michel attire son attention.)

Mme GUÉRIN. C'est toi qui sors, Michel? où vas-tu donc?... ah! je me rappelle, voilà l'heure de revoir ton homme au gilet ponceau, sur qui tu comptes pour ton métier.

MICHEL. Oui, ma mère, oui, c'est ça... (*A part.*) Mon métier!... que je voyais ce matin accompagné de tant de bonnes choses!.... ma femme que j'embrassais, mon mioche qui criait déjà... le v'là rejeté bien loin, le pauvre petit...

AIR : *Amis voici la riante semaine.*

Allons, partons.

THÉRÈSE.

De grâce, un mot encore.
Je veux savoir tes chagrins, je le veux.

MICHEL.

Plus bas, plus bas.

(*Montrant sa mère.*)

Qu'ma pauvre mère ignore
Qu'son fils Michel a cessé d'être heureux.

(*Avec émotion.*)

V'là désormais mon unique compagne,
Et j'vas l'aimer deux fois plus... car vois-tu,
Quand je te perds, je veux du moins qu'ell' gagne
Ta part dans c'cœur dont tu n'as pas voulu.
Pour ell' tout c'cœur dont tu n'as pas voulu.

(*Michel sort rapidement.*)

SCENE XV.

Mme GUÉRIN, THÉRÈSE, *puis* ROUSSILLON.

THÉRÈSE. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie et qu'a-t-il donc?

ROUSSILLON, *paraissant un journal à la main et parlant à la cantonnade*. Faites donc attention, monsieur Michel! vous avez failli me jeter du quatrième au premier... 70 marche... 70!.. un exécrable numéro!.. (*Entrant.*) Ah! je vous trouve, mère Guérin... préparez tout votre courage, ma chère dame... attendez-vous à une énorme secousse dans l'estomac... quelle nouvelle! quelle nouvelle! grand Dieu!... tenez... lisez...

Mme GUÉRIN. Moi?...

ROUSSILLON. Ah! je suis absurde... mais écoutez... Le journal... le journal que je ne lis jamais d'ordinaire et qui se venge de mon indifférence. (*Il lit.*) « 31 décembre 1835. Les personnes qui suivent les » séances législatives n'ont point oublié » que la loterie royale cessera d'exister le » 31 décembre de cette année. »

Mme GUÉRIN, *avec émotion*. Est-il possible!..

ROUSSILLON. Attendez donc... (*Il continue.*) « Depuis quelque tems, cette grande » mesure s'exécute partiellement dans toute » la France, et c'est aujourd'hui le tour de » la loterie de Lyon. »

Mme GUÉRIN. Juste ciel!

THÉRÈSE, *bas à Roussillon*. Qu'avez-vous fait? lui apprendre cela!...

ROUSSILLON. Plus de loterie, mère Guérin!... plus de loterie!... nous sommes ruinés, assassinés! les vandales!.. ils n'ont pas craint de porter une main sacrilége sur une institution aussi philantropique!... Mais nous ne pouvons donc plus rattraper notre argent, nous? réparer nos pertes, nous? nous sommes volés, nous!.. ils ont eu peur de moi, de mon grand calcul... ils ont vu que j'allais les ruiner... et j'aurai usé pour rien ma vie et mon pa-

trimoine tout entier!... car j'ai dévoré mon patrimoine tout entier!

Mme GUÉRIN, *à part, avec désespoir.* Et moi!... plus de deux mille francs perdus... perdus pour toujours!... et mon fils! son avenir!

(Elle pleure.)

THÉRÈSE, *courant à elle.* Mon parrain, par grâce, taisez-vous! voyez, voyez dans quel état vous l'avez mise!

ROUSSILLON. En effet... cette pâleur... ces larmes... Les monstres! (*A part.*) Imprudent! comment réparer?.... (*Haut.*) Voyons, voyons, mère Guérin, ne vous désolez pas encore. (*A part.*) Les infâmes! (*Haut.*) On y regardera à deux fois avant de tuer la loterie. (*A part*) Les lâches! (*Haut.*) La nouvelle est peut-être fausse, j'en ai l'espoir... c'est un journal qui la donne, et ces messieurs... tuent tout le monde... avec une légèreté!.. Calmez-vous, prenez courage... je cours aux informations.... et d'ailleurs, tous les habitués sont assemblés au café voisin, où ils rédigent une pétition pour la chambre des députés, qui est déjà couverte des signatures de plus de trois mille contribuables de toutes les classes depuis les éligibles jusqu'aux simples portières qui sont en pleine insurrection!... quant à vous, vous signerez aveuglément.

AIR : *Désormais plus d'absence.* (Le Mari charmant)

Mais ils doivent m'attendre;
Nos amis,
Avant tout, veulent prendre
Mes avis.

(*A part.*)

Plus de loterie!
Dieu! quelle immoralité!...
O France, ô patrie!
Pour toi plus de liberté.
Certes, la plus belle,
C'est la liberté de l'argent;
Je dois avoir celle
D'enrichir le gouvernement.

REPRISE.

Mais ils doivent m'attendre, etc.

THÉRÈSE.

Mais on doit vous attendre;
Vos amis,
Sans doute, veulent prendre
Votre avis.

(*Roussillon sort.*)

SCENE XVI.

Mme GUÉRIN, THÉRÈSE.

THÉRÈSE. Enfin, le voilà parti!.. (*Avec intérêt.*) Eh bien! ma tante?

Mme GUÉRIN. Ah! mon enfant, cette nouvelle m'a fait un mal!.. Maintenant, je me sens toute faible... toute abattue...

THÉRÈSE. Allons, allons, bonne tante, ne pensez plus à cela... c'est un faux bruit, comme on en fait tant.

Mme GUÉRIN. J'ai besoin de te croire.

THÉRÈSE. Ne vous tourmentez pas... Tenez, remettez-vous là, dans votre grand fauteuil... C'est le moment où chaque jour vous prenez un peu de repos... Le médecin l'a bien recommandé...

(Elle la conduit et la place.)

AIR *de Panseron.* (Le chant de la Nourrice.)

Le repos vous est nécessaire,
Dans ce fauteuil placez-vous bien.
Votre santé nous est si chère,
Nous ne devons négliger rien.

Mme GUÉRIN.

Cette nouvelle est impossible!...

THÉRÈSE.

Sans doute, ce serait horrible!...
Dormez, dormez, c'est l'ordre du médecin.
Pour que la guérison s'achève.
Dans le sommeil il n'est plus de chagrin,
Et le bonheur vient en rêve.

(*Mme Guérin commence à s'assoupir.*)

THÉRÈSE. Elle s'assoupit.

(*Elle s'éloigne de Mme Guerin.*

Mais à Michel lorsque je pense,
Qu'avait-il donc en me quittant?...
Ai-je perdu sa confiance?
Moi, grand Dieu! moi, qui l'aime tant!..
Mon seul vœu, l'espoir de mon ame,
C'est qu'il m'appelle un jour sa femme...

(*Pendant que l'orchestre achève l'air, elle va vers le fauteuil, se penche sur le front de Mme Guérin qui est profondément endormie, et rentre doucement dans sa chambre. Michel entre, va s'asseoir et jette sa casquette qu'il foule aux pieds.*)

SCENE XVII.

MICHEL, Mme GUERIN *endormie, puis* THÉRÈSE.

MICHEL, *avec une colère concentrée.* Misérable! escroc!... me duper à ce point!.. m'engloutir pour quinze francs de nourriture, et me voler cent sous pour compléter la chose!... Aussi, il m'a payé mon déjeuner en monnaie de coups de poing... Ce repas-là ne lui profitera pas... Mais je ne lui ai pas tout donné, j'en ai gardé pour l'autre, le joli blond... Oh! il aura sa part aussi! Et puis après, il me tuera s'il veut... A présent, tout m'est égal... Un coup d'épée ou d'autre chose ne peut pas pas me faire plus de mal que.. Je ne croyais

que ça faisait tant souffrir.. Ce que c'est que de nous!.. Il y a pourtant d'autres femmes, jeunes et jolies comme elle... Eh bien ! on me dirait : En v'là des douzaines, tout ce qu'il y a de mieux, ornées de cachemires et de boucles d'oreilles... tiens, mon garçon, prends, choisis... il me semble que je ne bougerais pas... il me semble que pas une... Est-on bête du côté des hommes! (*Il se lève et va vers le fauteuil.*) Elle dort... pauvre mère !.. Tous les chagrins arrivent à la fois... Il ne manquerait plus qu'un malheur qui tombe sur elle... Celui-là compterait double... C'est que le médecin l'a dit, la moindre émotion...Et ce que je viens d'apprendre de la loterie... ces gens qui crient son abolition dans toutes les rues de la ville!

(Thérèse rentre aux premières paroles de Mme Guérin.)

Mme GUÉRIN, *rêvant*. Comment !... c'est vrai?... J'aurais gagné... un terne !... un terne !

MICHEL. Pauvre femme !

(Il essuie une larme.)

THÉRÈSE. Michel !.. (*Michel détourne la tête.*) Michel... Qu'avez-vous donc depuis tantôt ?... Voyons, dites-le-moi donc.... D'où venez-vous ?

MICHEL, *avec force*. D'où je viens?..... Vous me le demandez.

THÉRÈSE, *vivement, en montrant Mme Guérin* Chut !.. prenez garde...

MICHEL, *baissant la voix*. Thérèse... je viens du bureau de loterie.

THÉRÈSE, *stupéfaite*. Du bureau de loterie !

MICHEL. Où vous n'êtes pas allée ce matin, ni hier, où vous n'allez jamais... Oh ! n'essayez plus de me tromper.... Je sais tout... Vous n'êtes pas entrée une seule fois dans ce bureau de loterie, et je connais l'endroit où vous vous rendez tous les jours.

THÉRÈSE, *dans la plus grande agitation*. Michel !...

MICHEL. Cet endroit, c'est la maison de M. Dervaux, l'homme d'affaires, c'est la maison de M. Hector !

THÉRÈSE. Eh bien ! oui, c'est vrai... Je ne dois plus te le cacher, je dois te dire tout... Apprends, Michel...

MICHEL, *lui mettant la main sur la bouche*.. Ah ! Thérèse, taisez-vous !... Vous allez mentir !

THÉRÈSE. Non, il faut que tu saches enfin...

(Elle est interrompue par un bruit de tambour et de trompettes, qui vient du dehors.)

MICHEL. Dieu ! ce que je craignais !...

Mme GUÉRIN, *s'éveillant en sursaut*. Quel bruit !... le tambour, la musique... Pourquoi? Qu'y a-t-il?... (*Avec effroi.*) Ah ! j'y songe, ce que m'a dit M. Roussillon... c'est cela ! .. c'est le dernier jour de la loterie qu'ils annoncent !..

MICHEL, *vivement*. Non, ma mère, non, ce n'est pas ça ! ne vous tourmentez pas...

Mme GUÉRIN. Si fait, si fait !.. Tu veux me tromper !..

MICHEL. Non, ma mère, je vous jure que non...

Mme GUÉRIN. Eh bien ! alors... qu'est-ce donc ?... Parle vite.

MICHEL. C'est... Mais vous savez qu'une forte émotion peut vous faire mal...

Mme GUÉRIN. Eh bien? eh bien?

MICHEL, *à part*. Que lui dire?... Mon Dieu ! mon Dieu !... ils vont la faire mourir ! (*Haut.*) Eh bien ! c'est... un terne qu'on a gagné dans la maison.

Mme GUÉRIN, *avec joie*. Gagné !... un terne !... moi, peut-être? Oh ! oui, moi, n'est-ce pas ? Tout-à-l'heure je l'ai rêvé.

MICHEL, *à part*. O ciel !

Mme GUÉRIN. Tu ne réponds pas ?.. Ah ! je le vois, tu crains de me faire du mal... Mais au contraire, mes enfans, ça me ferait tant de bien ! car j'ai joué ton avenir, ta fortune... Mais j'ai gagné, n'est-ce pas, j'ai gagné? Ah ! Michel, dis-moi donc que j'ai gagné !

MICHEL, *ne se possédant plus*. Eh bien !.. oui, mère, oui, vous avez gagné.

Mme GUÉRIN. Oh ! merci, mon Dieu, merci... Mon fils aura un métier.

MICHEL, *bas à Thérèse*. Mais qu'ai-je dit !... que faire maintenant?... Ce gain, cet argent, où le trouver?

THÉRÈSE, *de même*. Calme-toi... J'ai cet argent.

MICHEL. Vous?..

THÉRÈSE. Il sera ici dans un instant.

MICHEL. Cet argent !..

THÉRÈSE. On va l'apporter...

MICHEL. A vous, Thérèse?

THÉRÈSE. Tais-toi !.. on monte l'escalier... si c'était?.. (*Courant au fond.*) Ah !

SCENE XVIII.

LES MÊMES, HECTOR, *portant deux sacs d'argent..*

MICHEL. Hector.

THÉRÈSE, *prenant les sacs*. Donnez, donnez. (*Courant les poser sur les genoux de*

Mme Guérin.) Tenez, ma tante, voici votre gain.

MICHEL. Hector!... Ah! plutôt mille fois!...

(Il va s'élancer pour reprendre l'argent.)

THÉRÈSE. Arrête!... Oh! daigne m'entendre, je t'en conjure. (*L'attirant loin du fauteuil pendant que Mme Guérin ouvre les sacs.*) Depuis trois ans je trompe ta mère... Tu n'y aurais jamais consenti, toi, et voilà pourquoi je t'ai trompé aussi... Mais, moi, j'avais vu mon parrain se ruiner, tout perdre à cette loterie... J'ai voulu sauver ce qui vous restait de votre fortune et tout ce que tu ne pouvais refuser à ta mère; un seul billet, toujours le même, lui était remis par moi à chaque tirage, et l'argent qu'elle me chargeait de placer sur ses numéros, je courais le déposer dans une maison sûre... Cet argent, ces deux mille francs qu'elle croyait perdus pour toujours, les voici.

MICHEL. Ah! Thérèse!.. Thérèse!.. (*Il tombe à ses genoux et lui baise les mains. — Avec délire.*) Et moi qui t'accusais... mais je mérite la prison, les galères... du pain sec... et de l'eau pour toute ma vie... ne me pardonne pas, je ne le veux pas... rebute-moi.... tire-moi les cheveux.... bats-moi!... mais bats-moi donc!... Ah! Thérèse .. ma mère!.. (*Il court à sa mère.*) Ma mère!.. (*Il lui baise les mains.*) Mais dites-moi donc que vous êtes heureuse... Du bonheur!.. de l'argent!.. ma femme! mes enfans!... mon métier!... Et ils disent qu'on peut mourir de joie!... Allons donc!...

HECTOR, *qui s'est approché de Mme Guérin.* Vous voilà bien joyeuse, madame Guérin? C'est moi qui vous ai apporté tout cet argent-là.

Mme GUÉRIN. Ah! je comprends... (*A part.*) C'est le jeune homme du bureau. (*Haut.*) Tiens, mon garçon, voilà quinze sous pour boire.

HECTOR. Hein!.. (*A part.*) O aveugle! aveugle!

SCENE XIX.

LES MÊMES, ROUSSILLON.

ROUSSILLON, *avec les plus grandes démonstrations de désespoir.* C'en est fait, plus d'espoir!.. la loterie est abolie!,. je viens de voir son enterrement!

Mme GUÉRIN. Eh! qu'est-ce que ça me fait, à présent?... J'ai gagné, monsieur Roussillon.

MICHEL. Nous avons gagné, père Roussillon.

ROUSSILLON. Comment! gagné?.. mais vos numéros... (*Michel lui marche sur le pied et lui donne des coups de poing.*) Aie! oh! la! la!...

MICHEL, *bas.* Taisez-vous ou je vous abîme.

Mme GUÉRIN. Eh bien! quoi? mes numéros...

ROUSSILLON, *à qui on a fait des signes.* Etaient excellens.... (*A part.*) Je n'y comprends rien du tout.

Mme GUÉRIN. Vous voyez bien, mes enfans, qu'on finit toujours par gagner... Et il y a des gens qui criaient contre la loterie!... Voilà bien l'injustice du monde... Mon fils, mon cher Michel, tu auras demain ton métier.

MICHEL. Et après demain, ma femme... satisfaction complète... délire unanime et universel!... il me semble que j'engraisse à vue d'œil... Père Rousillon, j'éprouve aussi le besoin de vous embrasser, je veux embrasser tout le monde. (*Apercevant Hector.*) Encore celui-là!... Ah! mon Dieu! j'avais oublié. .

HECTOR, *s'avançant avec gravité.* Monsieur Michel, les choses ne peuvent se terminer ainsi entre nous... Il y a eu offense, il faut qu'il y ait réparation.

MICHEL. Chut? plus bas...

HECTOR, *très-fortement.* Non, monsieur, je parlerai à haute et intelligible voix... Je vous ai insulté, je vous dois des excuses et je vous les fais publiquement.

MICHEL. C'est bien, jeune homme, c'est très-bien... vous êtes un brave... Je vous ait dit des injures, je vous ai maltraité, je ne vous en veux plus.

HECTOR, *lui donnant la main.* Fort bien, fort bien, fort bien!... A propos, monsieur Roussillon, voici le prix de votre terre... vos 6,000 francs.

ROUSSILLON, *les prenant avec tristesse.* 6,000 francs! que voulez-vous que j'en fasse?.. il n'y a plus de loterie.

MICHEL. Pauvre homme! vous v'là bien malheureux.... vous v'là forcé de conserver votre argent, d'avoir encore un peu de pain pour vos vieux jours... c'est abominable!.. Au surplus vous pouvez vous rabattre sur les châteaux allemands... en of et en ki... Chamidof... Skamolenski... et cætera, zenski.

ROUSSILLON, *à part.* Tous les pays heureusement n'y ont pas renoncé... Je porterai mon grand calcul dans la belle Italie!

MICHEL, *au public.*

AIR : *Dieu! la charmante petite femme!*

Plus d'jeux d'hasard, de fortune,
C'est décidé par la tribune.
Ma gré ce changement nouveau,
J'veux vous donner un numéro;
Car, si de la lot'rie
Tous les bureaux sont supprimés,
Les nôtres, je le certifie,
Pour vous jamais ne s'ront fermés.

(*Parlant.*) Ce numéro que je veux vous donner, c'est le nôtre : quand sur l'affiche vous verrez trois pièces, risquez le terne... s'il y en a quatre... c'est le quaterne... il y a plus de chance... Après tout, qu'est-ce qu'on risque? de s'amuser... je sais bien que quelquefois... mais il ne s'agit pas de ça, aujourd'hui...

Suite de l'air.

Vers nous mettez-vous en campagne
Hardiment!
En entrant, votr' billet vous attend.
Nous tâcherons qu'tout l'monde y gagne.
Oui, vraiment;
Et qu'en sortant,
Personn' ne regrett' son argent.

REPRISE EN CHŒUR.

Vers nous mettez-vous en campagne, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



1814,

OU LE

PENSIONNAT DE MONTEREAU,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. A. d'Ennery et E. Cormon,

MISE EN SCÈNE DE M. GRANDVILLE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 19 JANVIER 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme LAURENT, institutrice..	Mme Desprez.
M. CANIVET, tailleur.......	M. Gilbert.
CÉCILE, sa fille	Mlle Théodorine.
ALFRED..................	M. Barbier.
MULOT, jardinier..........	M. Francisque je.
SUZANNE, cuisinière........	Mlle Clorinde.
UN AIDE-DE-CAMP........	M. Émile.
AUGUSTINE, pensionnaires.	Mlle Esther.
ANNA, pensionnaires.	Mlle Sophie.
JENNY, pensionnaires.	Mlle Bergeron.
CLOTILDE, pensionnaires.	Mlle Estival.
LILI, pensionnaires.	Mlle Maria.
Pensionnaires.	
Gardes Nationaux.	
Cosaques.	



ACTE PREMIER.

La cour du pensionnat de Mme Laurent. A droite la maison. Au fond un mur avec une grande porte. A gauche un bâtiment avec une porte au-dessus de laquelle on lit : *Réfectoire*.

SCENE PREMIERE *.

PIERRE MULOT, *assis sur un banc, et lisant un journal.* SUZANNE, *sortant de la maison un balai d'une main et un plumeau de l'autre, elle les jette avec colère dans un coin.*

SUZANNE.

Air *de Naissance et Mariage.*

Je dépéris,
J'ai trop d'soucis,
Trop de travaux
Et pas assez d'repos !
Enfin jamais j'n'arrête ;
J'en perds la tête.
Aussi c'est fini,
J'vas m'lancer dans le mari
Et prendre un mari
Pour m'aider dans mon ouvrage.
Faudra voir comme il trimera,
Au premier signe marchera.
Pourvu qu'à mon caprice,
Il cède, il obéisse,
Je l'aimerai
Et j'lui serai
Fidèle... autant que j' pourrai.

* Les indications sont prises du parterre.

MULOT. Oui, chante, chante, va, cigale féminine! chante, tandis que les alliés marchent dessus Paris. Est-y Dieu possible!

SUZANNE, *se rapprochant.* Comment, Mulot, c'est donc vrai?

MULOT. Pisque c'est officiel.

SUZANNE. En v'là un cruel malheur! Ah ben! si l'empereur ne leur barre le passage à tems, la pauvre ville de Paris...

MULOT. Paris, Paris, c'est pas tant ça qui m'inquiète.

SUZANNE. Quoi donc?

MULOT. Eh bien, mais Montereau, ce malheureux Montereau dont je fais partie, où nous sommes inclus tous les deux.

SUZANNE. Eh! ce n'est pas nous que le danger menace.

MULOT. Bah! comme si Montereau n'était pas sur la route de Paris... Quelle maladresse aussi d'avoir été le placer là!

AIR *de l'Écu de six francs.*

On d'vrait, quand on bâtit une ville,
Prendr' toujours ses précautions,
Et choisir un lieu ben tranquille,
A l'abri des invasions.

SUZANNE.

Mulot, je détest' les capons!
Si les cosaqu's vienn'nt nous surprendre...

MULOT.

Dieu!... j'en frémis, mais c'est pour toi,
T'es jeun', gentille, et t'as ma foi
Bien des chos's qu'ils pourraient te prendre.

SUZANNE. Eh ben, quoi!... quand ils me voleraient un baiser.

MULOT. Excusez!... un baiser à chacun... ils sont trois cent mille!

SUZANNE. Trois cent mille!

MULOT. Tout autant! ça n'tiendra jamais dans Paris.

SUZANNE. Espérons que ça n'y arrivera pas... Avec l'aide de Dieu, de l'empereur et des braves qui se rencontreront sur la route.

MULOT. Dieu et l'empereur, c'est des bons... Pour ce qu'est des habitans de dessus la route, le Champenois est spirituel, très-spirituel, mais pas toujours chevaleresque.

SUZANNE. Parce que tu es poltron, crois-tu que tout le monde te ressemble?

MULOT. Poltron n'est pas le mot... Je suis prudent, très-prudent... d'ailleurs c'est pas ma faute si je ne suis pas brave... je n'ai pas été éduqué à ça.

SUZANNE. Eduqué à ça... l'imbécille!

MULOT. Certainement; étant petit, j'avais beaucoup de dispositions au courage, mais je ne les ai pas cultivées.

SUZANNE. Et moi, je n'épouserai jamais un homme sans courage.

MULOT. Bah! bah! à quoi que ça sert? à se faire tuer... et c'est pas cette carrière-là que je veux embrasser. J'aime bien mieux rester à jardiner ici, dans une bonne pension de demoiselles où je suis bien logé, bien nourri, bien vêti... où je fréquente ma petite Suzanne et où je serais l'homme le plus heureux de la mappemonde sans l'évasion de ces maudits cosaques.

SUZANNE. Mais ils n'en veulent qu'aux hommes, et c'est pas dans une pension de demoiselles.

MULOT. Non, merci, ils s'en sauveront, des pensions de demoiselles, les cosaques! Tiens, Suzanne, tu es naïve, et tu n'entends rien à la politique. (*On frappe à la porte extérieure.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

SUZANNE. Sans doute, une visite pour madame. Va ouvrir.

MULOT. J'y vas.

SUZANNE. Ah! quel dommage qu'il soit bête et laid! il serait bien gentil sans ça.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. CANIVET.

CANIVET, *à Mulot.* Est-ce à Mme Laurent, institutrice, que j'ai l'honneur de parler?

MULOT. Pas tout-à-fait... Pierre Mulot, jardinier, et nullement institutrice.

CANIVET, *allant vers Suzanne.* Est-ce à Mme Laurent, institutrice, que j'ai l'honneur de parler?

SUZANNE. Pas tout-à-fait... Suzanne Bonichon, cuisinière, et nullement institutrice.

CANIVET. Ne pourrais-je être confronté avec ladite dame Laurent, ins....

MULOT. Si fait, monsieur.

SUZANNE. Si vous voulez passer au parloir?

CANIVET. Non, j'attendrai ici.

SUZANNE. Justement, voilà bientôt l'heure de la récréation.

MULOT. Et ça vous récréera, étranger.

CANIVET. Je ne serais pas fâché de causer un instant...

MULOT. Oui, c'est ça... causons... causons politique... Paraîtrait que les alliés...

CANIVET. Du tout, je désire causer de cet établissement.

SUZANNE. Oh! il est établi sur de très-bonnes bases.

CANIVET. La nourriture y est-elle bonne?

SUZANNE. Excellente. Le lundi des lentilles, le mardi des haricots, le mercredi des lentilles, le jeudi des haricots, et ainsi de suite, toute la semaine.

CANIVET. Ça ne varie jamais?

SUZANNE. Si; le dimanche, pour changer, on a des haricots et des lentilles.

CANIVET. L'article de la nourriture me parait satisfaisant; et cette maison me conviendra si les principes qu'on y inculque...

SUZANNE. Pour ce qu'est des principes qu'on y..... comme vous dites; voilà des vrais principes, d'une sévérité, d'une chasteté...

MULOT. Oh! oui... même qu'on a prié le maître de la pension de garçons dont la cour est citoyenne avec la nôtre.

CANIVET. Le maître de la pension, c'est mon frère.

SUZANNE. Ah! excusez, monsieur.... mais enfin on l'a prié d'incerpter toutes les communications possibles pour la conservation des mœurs et des principes qu'on y... comme vous dites.

CANIVET. Le fait est exact.

MULOT, *à part*. Ce qui n'empêche pas les balles en gomme ecclésiastique de voyager d'une cour à l'autre... Ça fait une vraie petite poste aérienne.

SCENE III.

LES MÊMES, Mme LAURENT.

SUZANNE, *à Mme Laurent qui sort de la maison*. Madame, voici un monsieur qui vous demande.

Mme LAURENT. C'est bien, laissez-nous.

MULOT. Complètement, madame.

(Il sort avec Suzanne.)

SCENE IV.

CANIVET, Mme LAURENT.

CANIVET. Est-ce à Mme Laurent, institutrice, que j'ai l'honneur de parler?

Mme LAURENT. A elle-même, monsieur. Mais puis-je savoir?...

CANIVET. Certainement... Canivet, tailleur, et de plus votre voisin.

Mme LAURENT. Seriez-vous parent de M. Canivet, le maître de la pension de garçons?

CANIVET. Voisine de la vôtre... oui, madame; pension qu'il va transformer en école militaire.

Mme LAURENT. En école militaire!

CANIVET. Je dois même lui livrer aujourd'hui les armes, fournimens et uniformes que j'ai confectionnés moi-même. Mais je reviens au motif de ma visite. Madame, depuis long-tems je me suis aperçu de l'agrément qu'on a de posséder une fille jeune et jolie.

Mme LAURENT. Mais, monsieur...

CANIVET. Mais ce n'est que depuis peu que j'en ai reconnu les inconvéniens. D'abord une fille de dix-neuf ans qui vous revient de Paris, c'est gênant, surtout lorsqu'elle est d'une douceur, d'une candeur miraculeuse! De plus, depuis son retour, ma fille est obsédée par un M. Alfred de Lussan, jeune étourdi, qui a le désagrément de n'avoir pas le sou. De plus, il paraît décidément que les Russes et les Prussiens approchent de la ville; que sa majesté Napoléon Ier s'avance également avec son armée...

Mme LAURENT. Hélas!... dans quel tems vivons-nous?

CANIVET. De plus on vient d'organiser une garde nationale, dont j'ai le douloureux honneur de faire partie.

Mme LAURENT. En vérité!

CANIVET. J'ignore, madame, si je suis courageux; je vous avoue que je n'ai jamais essayé. Mais j'ai les nerfs très-irritables, le cœur très-sensible, et je prévois une foule de malheurs. Tout cela fait que j'ai résolu de vous confier ma fille, dont la douceur, la candeur...

Mme LAURENT. J'aurai pour elle tous les égards imaginables.

AIR: *Valse de Robin.*

Oui, votre fille, je l'espère,
Près de moi, monsieur, trouvera
L'amour et les soins d'une mère...

CANIVET.

On ne paie pas ses soins là.
Il faut bien, dans ces tems d'orage,
Faire un sacrifice à l'état,
Et je vais avoir du courage,
Si je le peux... ce n'est pas mon état!

ENSEMBLE.

CANIVET.

Je vous la confie, et j'espère,
Près de vous elle trouvera
L'amour et les soins d'une mère
On ne paie pas ces soins-là.

Mme LAURENT.

Oui, votre fille, je l'espère,
Près de moi, monsieur, trouvera
L'amour et les soins d'une mère;
J'en suis sûre, elle m'aimera.

(*Canivet sort.*)

SCENE V.

Mme LAURENT, *seule.*

Je suis vraiment très-inquiète. Ces événemens qui se préparent, ces jeunes filles qui me sont confiées, qu'il faut maintenir, rassurer... Ma tâche devient fort difficile, et une grande responsabilité pèse sur moi.

(En ce moment on sonne la cloche. On entend de grands cris de joie, et toutes les pensionnaires arrivent en foule.)

SCENE VI.

Mme LAURENT, LES PENSIONNAIRES.

CHŒUR.

AIR : *Vite, vite.*

Vite, vite, vite, qu'on s'empresse,
Plus de tristesse,
Voici l'instant
Où du plaisir nous goûterons l'ivresse.
Vite, vite, vite, que l'on s'empresse,
Ah! c'est charmant!

(*On joue au volant, à la corde, etc.*)

Mme LAURENT. Mesdemoiselles, je vous annonce l'arrivée d'une nouvelle compagne.

TOUTES. Ah! une nouvelle! une nouvelle!

Mme LAURENT. C'est une jeune personne dont l'éducation est achevée, et je vous recommande les égards...

JENNY, *à part.* C'est-à-dire qu'on aura pour elle des préférences.

ANNA. Et ça retombera sur nous.

LILI, *à Clotilde.* Encore une grande!... Je les déteste les grandes.

CLOTILDE.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Tu répètes ça tous les jours...
Et pourquoi donc?

LILI.

Tu le demandes?
Mais les grandes gifflent toujours,
Voilà pourquoi je déteste les grandes.
Si tout-à coup je devenais garçon,
Comm' je voudrais me venger d'elles!...
Je s'rais un lutin, un démon,
Et j'mettrais en révolution
Tous les pensionnats de d'moiselles!

Mme LAURENT Augustine, vous n'avez pas étudié votre piano aujourd'hui.

AUGUSTINE. Ce n'est pas ma faute, madame, Clotilde avait déchiré la page.

CLOTILDE. Moi! oh! si on peut dire!.. Du tout, mademoiselle, c'est vous qui avez fait des papillotes avec.

Mme LAURENT. Assez, mesdemoiselles. (*On frappe.*) Voici sans doute la nouvelle; qu'on s'observe, l'air décent et les yeux baissés.

(Elle va au-devant de Cécile et de Canivet qui entrent.)

LILI. Dieu! que c'est fatigant l'air ingénu!

SCENE VII

LES MÊMES, CANIVET, CÉCILE.

Mme LAURENT, *à Cécile qu'elle prend par la main.*

AIR *de Gustave.*

Sans aucune crainte
Venez, mon enfant;
La douceur est peinte
Sur ce front charmant.

CLOTILDE, *à part en la regardant.*

Quel air timide, aimable!...

AUGUSTINE.

Faut pas trop s'y fier;
On voit souvent le diable
Se cacher dans un bénitier.

Mme LAURENT *et* CANIVET.

Sans aucune crainte
Venez / Viens donc } mon enfant
La douceur est peinte
Sur ce front charmant.

CANIVET. Mesdemoiselles, je vous présente ma fille, Cécile Canivet.

ANNA, *à part.* Cécile Canivet!... mais je connais ce nom-là.

CLOTILDE. Moi aussi.

AUGUSTINE. Moi aussi.

Mme LAURENT. Ma chère amie, je vous laisse au milieu de vos nouvelles compagnes. Monsieur, si vous voulez passer dans mon cabinet, nous réglerons nos conventions.

CANIVET. Je suis à vos ordres, madame.

(Ils sortent.)

SCENE VIII.

CÉCILE, LES PENSIONNAIRES.

CÉCILE, *à part, tandis que toutes les pensionnaires, qui ont cessé leurs jeux, la regardent et chuchottent entre elles.* Mon Dieu! me retrouver en pension à mon âge, au milieu de jeunes personnes que je ne connais pas!

CLOTILDE, *s'approchant.* Mais oui, c'est elle.

ANNA, *de même.* C'est bien elle!

AUGUSTINE. Cécile!

JENNY. Notre ancienne camarade!

CÉCILE, *les regardant.* Que vois-je?.... Clotilde!... Anna!... et toi aussi, ma

bonne Augustine ! ah ! que je suis heureuse de vous retrouver !

CLOTILDE. Et c'est toi qu'on nous présente comme un modèle de douceur et de sagesse !

AUGUSTINE. Toi qui, chez Mme Duval, passais pour un démon !

CÉCILE. Et qui fut obligée de partir successivement des trois pensionnats où je vous ai connues... Moi, qu'on appelait la mauvaise tête... c'est que voyez-vous, mes bonnes amies, les démons de pensions deviennent souvent bien timides, bien craintives dans le monde.

AUGUSTINE. Le monde !... tu as été dans le monde !

CÉCILE. Oui, et je vous en parlerai à vous qui ne le connaissez pas et qui pourtant le rêvez toutes.

ANNA. Oh ! mais tout de suite.

TOUTES. Oui, oui... tout de suite !

CÉCILE. Mais c'est l'heure de la récréation.

AUGUSTINE. Nous n'aurons jamais tant de plaisir qu'à t'écouter.

CÉCILE. Oui, mais si madame savait que je vous parle de tout ça, elle se fâcherait peut-être.

ANNA. Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

CÉCILE. Dam !... ça peut donner des idées à celles qui n'en ont pas.

AUGUSTINE. Nous en avons toutes des idées ! ne crains rien.

CÉCILE, *regardant si on les observe*. Ecoutez donc.

ENSEMBLE.

TOUTES.

AIR *de la Modiste*.

Serrons-nous.
Toutes près de vous,
Parlons bas,
On ne nous voit pas ;
Le désir
Du plaisir
Nous fait tressaillir.
Ecoutons
Vos leçons ;
Nous profiterons !

CÉCILE.

Serrons-nous,
Et rapprochez-vous.
Parlons bas (*bis*).
On ne nous voit pas.
Le désir
Du plaisir
Nous fait tressaillir.
Suivez bien mes leçons,
Mes conseils sont bons !
Paris !... combien je te regrette !
Heureux séjour,
Où chaque jour
Etait pour moi nouvelle fête.
Là je dansais,
Là je valsais,
Surtout jamais ne travaillais !
Et puis, dès qu'elles sont jolies,
Les jeunes filles, dans Paris,
Trouvent bien vite, mes amies,
Oui, bien vite, de bons maris !

TOUTES.

De bons maris !

CÉCILE.

De bons maris !

TOUTES. Chut !

(*Elles se rapprochent davantage.*)

Serrons-nous
Toutes près de vous ;
Parlons bas,
On ne nous voit pas.
Le désir
Du plaisir
Nous fait tressaillir.
Ecoutons
Vos leçons,
Nous profiterons !

(*Pendant la reprise du chœur, Cécile va s'asseoir à gauche; toutes les jeunes filles sont groupées autour d'elle. Lili est à genoux devant elle.*)

CÉCILE. Pendant les deux hivers que j'ai passés chez ma tante, on m'a conduite à tous les théâtres.

TOUTES. Le spectacle !.. quel plaisir !..

ANNA. Va toujours.

CÉCILE. On m'a présentée dans les salons les plus brillans de la capitale... Oh ! le bal, mes bonnes amies... quel bonheur !

TOUTES. Le bal !...

CLOTILDE. Va toujours.

CÉCILE. Partout des regards qui s'attachent sur vous, regards de plaisir... quelquefois d'admiration... puis, un jeune homme qui s'approche vous invite et vous prend la main.

CLOTILDE. Un beau jeune homme !

CÉCILE. Oui, quand il est beau.

AUGUSTINE. Va toujours... va toujours.

CÉCILE. Ce qu'il y a de singulier, c'est que celui qui vous invite est presque toujours celui que vous avez remarqué.

CLOTILDE. Vraiment !...

LILI. C'est bien gentil tout ça !

CÉCILE. Enfin, l'archet résonne, on se place, on danse et le cœur bondit de plaisir !... et votre cavalier qui vous presse la taille, dont les yeux rencontrent sans cesse les vôtres, et qui vous reconduit enfin à votre place toute émue, enivrée de joie et de plaisir !

TOUTES, *avec explosion*. Oh ! vive le bal ! vive la danse !

CÉCILE, *se levant et cherchant à les calmer*. Chut ! j'ai une frayeur que madame...

AUGUSTINE. Bah ! quel mal y a-t-il à cela ?

LILI. Certainement... ça ne peut que bien faire, nous encourager à travailler.

CÉCILE. Comment?

LILI. Pour être plutôt prêtes à entrer dans le monde et à danser avec de beaux cavaliers... toujours quand ils sont beaux.

CÉCILE. Plus bas donc, petite fille!

SCENE IX.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE. Ah ça! où est-elle donc la nouvelle?

CÉCILE. Ah! mon Dieu! cette voix!.... Suzanne!...

SUZANNE. Mamzelle Cécile!

CÉCILE. Toi, ici?

SUZANNE. Et vous donc? Je devais m'y trouver, puisque vous deviez y venir... enfin, nous y voilà toutes les deux jusqu'à ce que toutes les deux nous en sortions.

CÉCILE. Moi pour insubordination; mais toi?

SUZANNE. Moi! calomnie, pure calomnie! N'a-t-on pas eu la turpitude de dire que j'avais des cousins dans tous les régimens! d'ailleurs, en fait de braves, je n'aime que les gendarmes.

CÉCILE. Allons, Suzanne!

SUZANNE. C'est juste! de la circonspection... A propos, et ce petit M. Alfred qui voulait escalader les murs de l'avant-dernière pension!

TOUTES. M. Alfred!

AUGUSTINE. Tu ne nous avais pas dit ce que c'était que M. Alfred.

CÉCILE. Le jeune homme, vous savez, qui m'invitait au bal?..

SUZANNE. Qu'est-il devenu?

CÉCILE. A peine arrivée à Montereau, c'est la première personne que j'y ai rencontrée; il est de la ville.

SUZANNE. Voyez-vous, l'hazard! contez-nous donc ça.

TOUTES. Oui... oui... encore!.. encore!..

(On entend sonner la cloche.)

AUGUSTINE. Là! c'est la classe!.. Quel malheur!

LILI. Ah bah! c'est ennuyeux la classe!

SUZANNE. N'allez-vous pas vous insurger?

LILI. Eh ben! oui, insurgeons-nous.

TOUTES. Insurgeons-nous!

CÉCILE. Mes bonne amies, songez-y, pour mon arrivée... c'est à moi que l'on s'en prendrait.

AUGUSTINE. Ah! tu vas caponner!

CÉCILE. Non, une autre fois, je vous donnerai l'exemple... mais pas aujourd'hui, je vous en prie.

SUZANNE. Voilà madame.

SCENE X.

Mme LAURENT, CANIVET, CÉCILE, LES PENSIONNAIRES.

Mme LAURENT. En classe, mesdemoiselles, on a sonné.

TOUTES. Oui, madame.

Mme LAURENT. Eh bien! Cécile, avez-vous fait connaissance avec mes élèves?

CÉCILE. Oui, madame, il en est quelques-unes que j'ai reconnues.

AUGUSTINE. Moi, par exemple! Oh! vous avez bien raison, madame, c'est un modèle de douceur et de sagesse.

CLOTILDE. Nous l'aimons déjà toutes, n'est-ce pas, mesdemoiselles?

TOUTES. Vive la nouvelle! vive Cécile!

LILI, *après les autres*. Vivent les bals!

Mme LAURENT. Comment?

LILI, *se reprenant*. Je dis les balles... les balles élastiques.

CÉCILE, *à part*. Voyez-vous la petite sournoise!

CANIVET. Allons, ma fille, reçois mon baiser paternel.

CÉCILE. Vous êtes bien ému, mon père!

CANIVET. Cette séparation, les dangers qui menacent notre ville, cette garde nationale... tout cela m'affecte beaucoup. Adieu.

Mme LAURENT. Rentrez, mesdemoiselles.

TOUTES.

AIR *des Chemins de fer*

Rentrons, le travail nous appel
Allons faire notre devoir;
Et puis auprès de la nouvelle
Nous reviendrons causer ce soir.

(*Toutes les pensionnaires sont rentrées dans la Maison. Canivet est sorti après avoir salue Mme Laurent. Pierre Mulot arrive tout effare et parle bas à Suzanne.*)

SCENE XI.

SUZANNE, Mme LAURENT, MULOT.

SUZANNE. Ah! grand Dieu!.. qu'allons-nous devenir?

Mme LAURENT. Qu'est-ce donc?

SUZANNE. Les Prussiens, madame, et les cosaques.

Mme LAURENT. Eh bien?

MULOT. Tous armées de lances et de barbes énormes!..

SUZANNE. Des gaillards de huit pieds sans compter le bonnet.

Mme LAURENT. Vous les avez vus?

SUZANNE. Non, madame, mais ça ne peut pas tarder.

MULOT. Eh! tenez... on bat le rappel... la garde nationale se rassemble... On va se battre... se détruire de fond en comble.

Mme LAURENT. Se battre!

SUZANNE. On parle de résister pour donner aux troupes de l'empereur le tems d'arriver.

MULOT. Nous serons entre deux feux... j'étouffe!.. si c'est pas atroce... des hommes... de la même espèce... à la barbe près... se déchirer...

Mme LAURENT. Suzanne, dites aux sous-maîtresses de veiller à ce que tout reste en ordre.

SUZANNE. Oui, madame.

MULOT. Oui, madame.

Mme LAURENT. Que ces demoiselles ignorent s'il se peut ce qui se passe.

SUZANNE. Oui, madame.

MULOT. Oui, madame.

Mme LAURENT. Que personne ne sorte de la classe.

SUZANNE. Oui, madame.

MULOT. Oui, madame

Mme LAURENT. Allez vite.

SUZANNE, *sortant*. Oui, madame.

MULOT, *sans bouger*. Oui, madame.

Mme LAURENT. Mais allez donc, Mulot.

(On frappe à la porte.)

MULOT, *criant*. Y a personne.

Mme LAURENT. Ouvrez donc, ce sont des gens de la ville.

MULOT. Vous croyez? (*Allant ouvrir.*) Dieu de Dieu!... se voir moissonné au printems de sa vie!

(Il ouvre et sort.)

SCENE XII.

CANIVET, ALFRED *en officier*, Mme LAURENT, GARDES NATIONAUX.

CHŒUR.

AIR : *Entendez-vous, c'est le tambour.*

Contre le Russe incessamment,
Il faudra de notre vaillance,
Et de notre amour pour la France
Donner la preuve en combattant!

CANIVET. Est-ce à Mme Laurent, institutrice....

ALFRED. Silence dans les rangs!

CANIVET. Oui, mon officier.

ALFRED. J'ai demandé, madame, qu'un poste fut placé dans votre maison pour la protéger...

Mme LAURENT. Que de reconnaissance... Messieurs, voilà le réfectoire... vous pouvez vous y reposer... Je vais veiller à ce que mes pensionnaires restent enfermées.

(Elle rentre dans la maison.)

CANIVET. Oui, toutes, madame, toutes.

ALFRED. Silence donc, dans les rangs.

CANIVET. Pardon, jeune homme, ici, je suis père et soldat.

ALFRED. Reposez vos armes!.. rompez les rangs!.. marche!

(Les gardes nationaux entrent dans le réfectoire.)

SCENE XIII.

ALFRED, CANIVET.

(Pendant cette scène la nuit vient graduellement.)

CANIVET. Moi, je reste en faction; c'est mon tour, j'ai le numéro 1.

ALFRED. C'est donc ici, monsieur Canivet, que vous avez amené votre charmante fille?

CANIVET. Je vous ferai observer, lieutenant, que ceci ne fait pas partie du service.

ALFRED. Mais jusqu'à quand vous obstinerez-vous à me la refuser?..

CANIVET. Apparemment jusqu'à ce que vous ne vous obstiniez plus à me la demander.

ALFRED. Quelle cruauté!

CANIVET. Ou, si vous l'aimez mieux, jusqu'à ce que vous ayez un état... une position sociale.

ALFRED, *avec dépit*. Toujours la même défaite.

AIR *de la Somnambule.*

Avoir un nom qu'on cite avec estime,
Pour vous, monsieur, n'est-ce donc rien?

CANIVET.

Mon Dieu! quel transport vous anime!

ALFRED.

Ne suis-je pas un jeune homme de bien?

CANIVET.

C'est une chose incontestable;
Mais il faut en faire l'aveu,
Si votre nom est honorable,
Votre fortune l'est trop peu.

ALFRED. Eh bien! laissez-moi la voir, lui parler un instant.

CANIVET. C'est sur quoi vous comptiez en faisant venir ici un poste commandé par vous... mais j'en suis du poste.

ALFRED. Que je sois certain qu'elle attendra le résultat de mes efforts.

CANIVET. Impossible.

ALFRED. Monsieur Canivet, prenez garde si vous m'exaspérez!..

CANIVET, *se promenant.* Ceci n'étant plus du service.... serviteur, mon lieutenant.

ALFRED, *à part.* Comment faire parvenir à Cécile ce billet où je lui fais part de ma résolution?.. à qui le confier? (*Apercevant Cécile à une fenêtre au-dessus de son père.*) Ciel!...

CANIVET, *se retournant et croisant la bayonnette.* Qui vive!

ALFRED. Eh! personne.

CANIVET. Il me semblait avoir entendu...

ALFRED. Rien.

CANIVET, *continuant à se promener.* Je vous crois, lieutenant.

ALFRED, *à part.* Oh! quelle idée!.. si je pouvais!... avec un peu d'audace!... (*Il fait signe à Cécile, qui va se retirer, de rester.*) Monsieur Canivet?

CANIVET. Lieutenant?

ALFRED. Vraiment, monsieur Canivet, vous vous tenez fort mal sous les armes. Comment portez-vous votre fusil?

CANIVET. Mais, dam! je le porte comme tout le monde.

ALFRED. Placez-vous là.

CANIVET. Ceci étant du service, j'obéis...

ALFRED, *le plaçant sous la fenêtre où se trouve Cécile.* L'arme au pied... là... plus près du corps! (*Il pique sa lettre dans la bayonnette.*) Les yeux à quinze pas, fixes... ils ne doivent voir que ce qui se passe devant eux.

CANIVET. Suffit?

ALFRED. Voyons.... Portez armes!... présentez armes!.. C'est pas mal.

CANIVET. Parbleu!

ALFRED. Haut armes!

CANIVET. Ah! voilà un joli mouvement! c'est quand on a fini, n'est-ce pas?

ALFRED. Ça ne l'est pas encore... Plus haut, beaucoup plus haut que ça.

CANIVET, *élevant son fusil presqu'au-dessus de sa tête.* Où diable voulez-vous donc que je le mette?

(Cécile prend la lettre et disparaît)

ALFRED. Très-bien.

CANIVET. Vous trouvez?

ALFRED. C'est parfait.

CANIVET, *toujours dans la même position.* C'est gênant... Il est vrai que je n'ai pas encore une très-grande habitude, mais avec un peu d'exercice je m'y ferai.

(Il fait un mouvement pour changer de position.)

ALFRED, *le retenant.* Oh! ne bougez pas... on ne doit bouger qu'au commandement.

CANIVET. C'est juste, c'est parfaitement juste. Et remarquez-vous?.. les yeux à quinze pas?..

(Cécile reparaît et met sa réponse à la bayonnette.)

ALFRED. Et qui ne voient rien?

CANIVET. Il n'y a pas d'ennemis.

(Cécile se retire.)

ALFRED. Portez armes!... reposez vos armes!.. Plus près du corps, plus près donc, comme ça... (*Il prend la lettre.*) Bravo, monsieur Canivet, bravo!

CANIVET. N'est-ce pas que j'entends le service?

ALFRED. Je suis très-content de vous.

CANIVET, *lui serrant la main.* Eh bien, moi aussi (*à part*), c'est un gentil jeune homme... c'est dommage qu'il n'ait rien.

ALFRED. Je refléchis, monsieur Canivet, que vous seriez peut-être bien aise de faire un tour dans votre établissement, vous le pouvez.

CANIVET, *déposant son fusil.* Vous me rendez service.

ALFRED. Mais au moindre bruit.

CANIVET. J'accours au poste de l'honneur. (*A part.*) C'est un charmant jeune homme! (*Haut.*) Si vous aviez seulement cent mille francs, je vous donnerais ma fille.

(Il sort.)

SCENE XIV.

SUZANNE, *puis* ALFRED *et* CÉCILE.

(Il fait nuit.)

ALFRED. Voyons ce qu'elle m'écrit. « Je consens à vous voir parce qu'il y va, » dites-vous, de vos jours. Dans un mo- » ment toutes les pensionnaires seront cou- » chées, je sortirai de ma chambre avec » Suzanne. » Diable!... avec Suzanne... qu'est-ce que c'est que Suzanne?

SUZANNE, *entrant.* Eh bien, moi; donc.

ALFRED. Eh! mais... je te reconnais!

(Il l'embrasse.)

SUZANNE. V'là que je vous reconnais aussi, malgré l'obscurité.

ALFRED. Et Cécile?

SUZANNE. La voilà.

(Cécile entre.)

ALFRED. Ah! mademoiselle, que je suis heureux!

CÉCILE. Un mot seulement, monsieur; qu'avez-vous à me dire

SUZANNE. Oui, qu'avez-vous à nous dire?

ALFRED. Que votre père me refuse votre main parce que je n'ai pas de fortune, d'état. Eh bien! je me décide à en prendre un.

SUZANNE. Pendant que vous y êtes, faut en choisir un bon.

ALFRED. Un seul aujourd'hui promet un avancement rapide... l'état militaire.

SUZANNE. Va pour militaire; faites-vous gendarme, je les adore.

CÉCILE. Mais que de dangers vont vous menacer!...

ALFRED. Des dangers!... Je n'y songe seulement pas.

AIR *du Charlatanisme.*

On doit bien vite s'aguerrir
Quand par amour on va combattre.

SUZANNE.

Vous verrez qu' pour vous obtenir,
Il ira se battre comm' quatre.

ALFRED.

Mais quand je m'éloigne de vous,
Faites, pour adoucir ma peine,
Cécile, le serment bien doux
D'attendre, pour prendre un époux,
Que je sois mort ou capitaine.

SUZANNE. Tâchez plutôt d'être capitaine!

CÉCILE. Je vous promets d'attendre.

ALFRED. Oh! maintenant, je ne crains plus rien... Je vous mériterai, Cécile!

AIR : *Ave Maria.*

Je pars, le bonheur
Sera ma récompense.

CÉCILE.

Je sens l'espérance
Agiter mon cœur.

ALFRED.

Un baiser bien tendre,
Un baiser d'adieu.

SUZANNE *à Cécile.*

Ne l' fait's pas attendre.
Il demand' si peu!

(*Cécile tend la main à Alfred, qui la saisit et la baise.*)

ENSEMBLE.

SUZANNE.

Bientôt le bonheur
Sera vot' récompense;
Partez, l'espérance
Soutiendra vot' cœur.

ALFRED *et* CÉCILE.

Bientôt le bonheur
Sera { ta / ma } récompense.
Je sens l'espérance
Agiter mon cœur.

(*On entend le canon.*)

CÉCILE. Ciel!... le canon!

LE POSTE. Aux armes!... aux armes!..

CÉCILE. Adieu, Alfred, adieu!

(Elle se sauve. Au même instant tout le poste sort et prend les armes. On frappe à la porte du fond, et Mulot accourt effrayé. Le canon gronde par intervalles.)

SCENE XV.

CANIVET, ALFRED, SUZANNE, MULOT, LE POSTE, *puis* UN AIDE-DE-CAMP.

MULOT, *à Suzanne.* Ah! ma pauvre Suzanne.... embrassons-nous, ce quart-d'heure est notre dernier jour.

SUZANNE, *le poussant.* Va donc ouvrir... tu n'entends pas qu'on frappe!

(Elle rentre dans la maison.)

MULOT. Ah Dieu! ah Dieu!... Ah Dieu!

CANIVET, *en dehors.* C'est moi, Canivet!

(Mulot lui ouvre.)

ALFRED. Eh! arrivez donc, monsieur.

CANIVET. Voilà... lieutenant... l'émotion... le courage... ce diable de canon... tout ça m'électrise... Où est mon fusil?... Je perds la tête!..

(On lui donne son fusil; il reprend son rang.)

ALFRED, *au poste.* Portez... armes!

(On entend un coup de canon plus rapproché, Canivet laisse retomber son fusil.)

ALFRED. Que diable faites-vous donc?

CANIVET. C'est nerveux... allez toujours.

(Un aide-de-camp s'est avancé devant le poste. Mulot est tremblant dans un coin.)

L'AIDE-DE-CAMP. Messieurs, c'est le canon français que vous entendez! Il entame les colonnes russes. Demain elles seront anéanties. L'empereur est là avec sa garde.

LE POSTE. Vive l'empereur!

L'AIDE-DE-CAMP. Rendez-vous aux portes de la ville, et songez à faire bonne contenance si l'ennemi s'y présente

ALFRED. Comptez sur nous.

CANIVET. Oui, comptez sur nous. (*A part.*) J'ai une frayeur d'enragé.

LE POSTE, *suivant l'aide-de-camp qui s'éloigne.*

AIR *de Fernand Cortez.*

Allons,
Marchons,
L'empereur s'avance,
Espérance!
Allons,
Marchons,
Et malheur aux poltrons!

(*On entend un grand bruit de voix dans la maison.*)

MULOT, *regardant.* Ah ! bien !... voilà les petites qui se révolutionnent !

(Il va fermer la porte du fond.)

SCENE XVI.

MULOT, Mme LAURENT, SUZANNE, CÉCILE, TOUTES LES PENSIONNAIRES *en deshabillé; elles entraînent avec elles Mme Laurent et Suzanne, qui font de vains efforts pour les retenir.*

AUGUSTINE. Je veux qu'on me reconduise chez maman.

ANNA. Je veux partir tout de suite.

TOUTES. Moi aussi... moi aussi.

JENNY. On va nous tuer, c'est sûr !

LILI. Je ne veux pas mourir sans embrasser papa, maman et mon cousin Toto.

TOUTES. Partons, partons !

Mme LAURENT. Mes chères amies !...

TOUTES. Non... non... partons.

CÉCILE, *élevant la voix.* Mesdemoiselles !... un peu de silence donc !... Qu'est-ce c'est que ça... Mulot !... Mulot ici !

(Elle lui parle bas.)

MULOT. Oui, mademoiselle, je m'y transporte avec transport.

(Il sort par le fond.)

CÉCILE. Vous méconnaissez la voix de votre institutrice !... Y pensez-vous ! partir au milieu de la nuit !... mais, c'est impossible !..

Mme LAURENT. Que diraient vos parens si je le souffrais ?

CÉCILE. Qu'est-ce qui vous fait peur ?

TOUTES. Les cosaques !

CÉCILE. Ce n'est que ça !... alors j'ai de quoi vous rassurer.

CLOTILDE. Mais, ces messieurs qui sont partis.

ANNA. Qui nous abandonnent !

AUGUSTINE. Que deviendrons-nous, dans une pension de demoiselles ?

LILI. Et en face des cosaques !

SUZANNE. Des cosaques de huit pieds, sans compter le bonnet.

CÉCILE. Eh bien ! il m'est venu une idée qui doit vous protéger, vous sauver.

TOUTES. Laquelle ?.. laquelle ?

MULOT, *apportant sur son dos un énorme paquet, des gibernes et des tambours.* La voilà, l'idée, elle est furieusement lourde !

Mme LAURENT. Qu'est-ce que cela ?

CÉCILE, *ouvrant le paquet.* Des habits d'hommes.

TOUTES. Des habits d'hommes !

CÉCILE. Oui, les uniformes que mon oncle a fait venir pour ses élèves. Un à chacune. Allons, mesdemoiselles, et que dans un instant ce soit ici une caserne. Et nous écrirons sur le tableau : Ecole militaire !

TOUTES. Oui !... oui !... oui !...

Mme LAURENT. Y pensez-vous, Cécile ?

CÉCILE. C'est le seul moyen de garder vos élèves.

SUZANNE. C'est cela !... Et à moi une caisse de tambour... Vous verrez comment j'en tape... Rrra, rrra, fla, fla, fla.

CHŒUR.

AIR : *Vive, vive l'Italie.*

Sous cet habit militaire
On doit être téméraire ;
Il inspire la valeur ;
Plus de crainte, de terreur !

Mme LAURENT.

Je ne puis, mes amies,
Souffrir un tel déguisement !

CÉCILE.

Que nous serons jolies
Sous cet uniforme charmant !

LILI.

Que chacune ait demain
La tournure d'un franc gamin !

SUZANNE.

Et comm' ça, j' l'espèr' bien,
Des cosaqu's vous n' craindrez plus rien !

CHŒUR.

Sous cet habit militaire
On doit être téméraire ;
Il inspire la valeur :
Plus de crainte, de terreur !
Oui, cette idée est parfaite,
Courons à notre toilette.

(*Les pensionnaires entraînent Mulot dans la maison. — Tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le jardin du pensionnat. A gauche la maison avec un balcon. A droite un bâtiment rustique surmonté d'un pigeonnier.

SCENE PREMIERE.

PIERRE MULOT, *seul.*

(Il sort de la maison avec un panier dans une main, et un paquet dans l'autre.)

Acquittons-nous de la commission de ces demoiselles. Quelle idée elles ont eue là de métamorphoser une pension de jeunesses en école militaire, et ça, sous prétexte d'éloigner le danger!.. mais qu'au contraire c'est comme si on l'attirait avec du miel... Le danger... ce local sera bientôt le séjour d'un horrible carnage... Aussi j'ai pris mon parti... (*Montrant le paquet.*) Le voilà, mon parti!

SCENE II.

MULOT, Mme LAURENT, *puis* CANIVET.

Mme LAURENT, *paraissant à son balcon.* Mulot!... Mulot!

MULOT. Ah! serviteur, madame.

CANIVET, *paraissant à la fenêtre du pigeonnier.* Ah!... Mulot!... Mulot!...

MULOT. Serviteur, monsieur le tailleur.

Mme LAURENT. Que se passe-t-il dans la maison?

CANIVET. Oui... où en sont les événemens?

MULOT. Il se passe des choses atroces... épouvantables, ma bonne dame; des choses que l'évasion des cosaques n'est rien en de près.

Mme LAURENT. Mulot... mon garçon... ouvrez-moi, je vous en prie.

CANIVET. Ouvrez-nous.

MULOT. Impossible.

Mme LAURENT. Je vous l'ordonne.

MULOT. Impossible! Elles me l'ont défendu sous menace de me couper les oreilles.

Mme LAURENT. Eh bien, moi, je vous chasse... sans appointemens... Ah!

MULOT. J'aime encore mieux ça que d'être sans oreilles... Ah!

CANIVET. Mais qu'allons-nous devenir?

MULOT, *tirant la corde du pigeonnier et faisant monter le panier.* Voilà des vivres, mangez et taisez-vous... Moi, je vais me précautionner contre l'ennemi.

(Il sort.)

SCENE III.

CANIVET, Mme LAURENT.

CANIVET. Eh bien, madame Laurent?...

Mme LAURENT. Eh bien, monsieur Canivet?

CANIVET.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Me voilà donc leur prisonnier!

Mme LAURENT.

Vraiment leur audace est extrême.

CANIVET.

M'enfermer dans le pigeonnier!..

Mme LAURENT.

M'enfermer dans ma maison même

J'ai voulu résister en vain.

CANIVET.

On m'a mis là par violence.

Mme LAURENT.

Nous pouvons nous donner la main...

CANIVET.

Je ne crois pas, vu la distance.

Mme LAURENT. Mais vous, monsieur Canivet, comment se fait-il que vous soyez là?

CANIVET. Je vous ai dit hier que je n'avais jamais essayé mon courage... or, depuis hier, je l'ai essayé.

Mme LAURENT. Eh bien?

CANIVET. Eh bien!... je suis fixé.

Mme LAURENT. Et voilà pourquoi vous êtes revenu?

CANIVET. Précisément.

Mme LAURENT. Alors... vous devez vous trouver très-bien dans ce pigeonnier.

CANIVET. Je n'y serais point mal sans des hôtes incommodes qui ont l'indélicatesse de déposer sur mes vêtemens des choses vexantes.

Mme LAURENT. Tenez, il m'est venu une idée... Suzanne sera peut-être plus docile à ma volonté... Attendez!...

(Elle sonne.)

SUZANNE, *en dehors.* Voilà!... voilà!...

SCENE IV.

LES MÊMES, SUZANNE, *en tambour.*

SUZANNE.

AIR : *En avant.*

Je suis tambour, et j'me vante,
Dans l'art du ra-z-et du fla,
D'êt' d'une force étonnante,
Personn' ne m'en r'montrera.
Le bras tout à ma patrie,
Le cœur tout à mon objet;
Pour tout deux j'vendrais ma vie,
A la point' de mon briquet!
Le tambour.
Mèn' de front la gloire et l'amour!
Vrai tambour,
J'mèn' de front la gloire et l'amour.

Mme LAURENT, *avec indignation.* Suzanne!.. en tambour!...

SUZANNE. C'est ma nouvelle dignité; je y ai été élue à l'unaniminité.

Mme LAURENT. Quel scandale!

CANIVET. Que rien n'égale!

Mme LAURENT. Suzanne... que font maintenant ces demoiselles?

CANIVET. Que font les insurgées?

SUZANNE. Après avoir passé la nuit à faire l'exercice, elles sont, pour le présent quart-d'heure, en assemblée générale. Il s'agit de procéder à l'élection des chefs, et l'affaire n'est pas minime!

CANIVET. L'élection des chefs!...

SUZANNE. Il y a un peu de ballotage... Dam!... tout le monde n'est pas nommé d'emblée comme moi, à qui un cousin, tambour dans la 17e, avait enseigné le roulement de la caisse.

CANIVET. Quelle dépravation!...

Mme LAURENT. Mais enfin quel est leur but?

SUZANNE. Oh! pour ça... excusez... on n'a pas le droit d'interroger ses chefs. Tout ce que je sais, c'est qu'Anna et Lili sont caporals, Augustine lieutenant. Il ne reste plus à nommer que le capitaine... mais tous les suffrages seront sans doute pour mamzelle Cécile.

CANIVET. Cécile!... ma fille capitaine!

SUZANNE. Hein?... Quel honneur!... vous qui en vouliez un pour gendre!... s'il vous arrive, ça en fera deux dans votre famille.

Mme LAURENT. Au nom du ciel, que prétendent-elles faire?

SUZANNE. Défendre la maison si on l'attaque, mourir plutôt que de se rendre aux cosaques!

CANIVET et Mme LAURENT. Mourir!

SUZANNE. Un peu!.. le Français meurt et ne se rend pas.

CANIVET. Le Français... oui... mais la Française c'est absurde.

AIR *du Vaudeville de l'Apothicaire.*

Bien loin de courir au combat,
Les Françaises doivent, ma chère,
Vivre, afin de rendre à l'état
Ce que nous enlève la guerre!

SUZANNE.

L'état n'périra pas, mon vieux,
Car la femm', ne vous en déplaise,
Croyez-moi, ne demand' pas mieux
Que d'se montrer bonne Française!

Mme LAURENT. Suzanne, je vous ordonne d'aller prévenir les parens de ces petites...

CANIVET. De ces petites malheureuses.

SUZANNE. Pas moyen de sortir! J'ai pas la permission d'onze heures.... Et d'ailleurs je ne reçois d'ordres que de mes chefs... La discipline, c'est la vertu du soldat!

SCENE V.

LES MÊMES, TOINETTE.

TOINETTE, *accourant.* Suzanne! Suzanne.

SUZANNE. Eh bien?

TOINETTE. Viens donc, v'là qu'on forme les pelotons.

CANIVET, *indigné.* Un deuxième tambour!

SUZANNE. Ma sœur.

TOINETTE. La laitière de la maison. D'voir Suzanne batt' la caisse ça m'a z'ouvert l'esprit, j'ai voulu fair' comme elle et je m'a formé z'à son école. Oh!.. j'sis aussi fort qu'elle, allez... et j'frais un fameux tapin!

SUZANNE. Allons... allons.... ne flânons pas! Pas accéléré... marche!

ENSEMBLE.

Le tambour
Mèn' de front la gloire et l'amour.

(*Elles sortent.*)

SCENE VI.

Mme LAURENT, CANIVET.

Mme LAURENT. Des sergens!.. des caporaux!.. ah! c'en est fait!.. ma maison est perdue!

CANIVET. Et ma fille!.. ma fille, capitaine!.. elle dont la douceur... la candeur...

Mme LAURENT. Oui, parlez-moi de sa candeur... je vous le conseille... tout cela est son ouvrage.

CANIVET. Madame...

CRIS DANS LA COULISSE. Aux armes!...

CANIVET. Dieu!.. voilà les Cosaques!

(Il se retire. Roulement de tambour.)

Mme LAURENT. Eh! non, ce sont ces demoiselles!

(Elle se retire.)

CÉCILE, *dans la coulisse*. Colonne en avant!.. guide à gauche!.. pas accéléré... marche!

SCENE VII.

LES MÊMES, CÉCILE, TOUTES LES PENSIONNAIRES, *vêtues en militaires. Cécile, en officier, est à leur tête. Elles marchent toutes l'arme au bras et dans le plus grand ordre. Suzanne et Toinette battent la marche.*

(Cécile les fait mettre en ligne, et commande de présenter les armes en face du public. Ensuite elle fait exécuter plusieurs évolutions et maniemens d'armes; la charge en douze temps; puis enfin elle s'écrie : *Reposez vos armes!.. Formez les faisceaux!.. Rompez vos rangs!..*)

TOUTES, *avec explosion*. Vive le capitaine!

CÉCILE. Soldats!... je suis très-content de vous! Songez que l'ordre et la discipline doivent toujours régner dans les rangs. Le silence, surtout, le silence est indispensable.

AUGUSTINE. Ah! voilà le plus difficile!

LILI. Oui... mais Anna me marche toujours sur les talons, et ça me fait mal.

ANNA. Du tout, mademoiselle, c'est vous qui...

CÉCILE. Hein?.. Qu'est-ce qui a dit mademoiselle?

SUZANNE. C'est vrai! quel est ce propos intempestif? Allons, camarades, une chanson pour nous récréer. Celle de mon cousin de la 17e demi-brigade. Attention!.. Et de la voix!

AIR *d'Adam*.

Vivent les voltigeurs français!
En temps de guerre, en temps de paix
Des ennemis ainsi qu'des cœurs
Les voltigeurs
Sont toujours les vainqueurs!

Chacun sur not' vaillance,
Sait à quoi s'en tenir.
Dans aucun' circonstance,
On n'nous a vu faiblir.
La femm' nous adore,
Elle a bien ses raisons;
Personne n'ignore
Que nous sommes des bons!

TOUTES.

Vivent les voltigeurs, etc.

SUZANNE.

Si par un' balle enn'mie,
L'un d'nous est fracassé,
Le brav' tombe et s'écrie :
Me v'là donc enfoncé?
Tant pir', c'est tout d'même
Avoir du bonheur,
J'meurs pour tout c'que j'aime,
La France et l'emp'reur.

TOUTES.

Vivent la voltigeurs français!
En tems de guerre, en tems de paix,
Des ennemis ainsi qu'des cœurs
Les voltigeurs
Sont toujours les vainqueurs!

CLOTILDE. Eh bien! voyez donc, est-il si difficile d'être militaire?

JENNY. Oh! non... Et c'est bien plus amusant que dê'tre femme.

TOUTES. Oh! oui.

AUGUSTINE. Il me semble que sous cet habit j'aurais la force de braver tous les dangers.

CÉCILE. Certainement. Que nous faut-il à nous?.. l'habitude... Nous sommes faibles parce qu'on nous oblige à être ainsi; mais n'est-ce pas, messieurs, que, si maintenant on venait nous attaquer, avec chacun un bon fusil à la main, nous vendrions cher nos jours?

TOUTES, *avec force*. Oui!.. oui...

(On entend un coup de canon.)

TOUTES, *avec effroi*. Ciel!.. le canon!...

CÉCILE, *de même*. Sans doute!.. c'est le canon!

SUZANNE, *de même*. C'est tout bonnement le canon.

CÉCILE. Est-ce que par hasard vous auriez peur?

TOUTES. Oh!.. non... non!..

(Elles tremblent plus fort.)

CÉCILE, *cherchant à se remettre de son trouble*. Dam!.. le premier... ça saisit toujours un peu... mais le second... (*Canon.*) Mais le troisième... (*Canon.*) Eh! tenez, vous ne bougez déjà plus. Vous voilà calmes devant le feu comme de vieux troupiers!

AUGUSTINE. Mais à propos!.. si on nous surprenait?

CLOTILDE. Si on nous entourait?

CÉCILE. C'est juste. Il faut placer des sentinelles... Allons... à vos armes!

TOUTES. Aux armes!

(Elles rompent les faisceaux et reprennent leurs rangs.)

CÉCILE. Garde à vous!.... portez armes.... Par le flanc droit..... droite!...

l'arme bras!.. Par file à gauche, pas accéléré... marche!

(Elles sortent par la gauche. Un des caporaux place des factionnaires dans le fond. Suzanne reste en arrière et dépose son tambour.)

SCENE VIII.

SUZANNE, *seule.*

Comme ça va!.. comme ça va!.. mais une chose m'inquiète. Qu'est devenu Mulot! Pauvre garçon! Je l'ai bien malmené hier; je l'ai traité de poltron. Qui sait? Il aura peut-être voulu se distinguer, faire une action d'éclat... Mon Dieu!... s'il allait me revenir avarié. J'en frémis? Mulot!.. Mulot!..

SCENE IX.

MULOT, SUZANNE.

(Il est habillé en femme; costume des pensionnaires au premier acte.)

MULOT. Me voilà!.. me voilà!.. mon amante adorée!

SUZANNE. Que vois-je!.. en femme!.. Mulot!.. oh! quelle lâcheté!

MULOT. Du tout... du tout... c'est une précaution.

SUZANNE. Ah! vous n'êtes pas bel homme en femme.

MULOT. C'est l'habit qui fait ça... Et puis, pas de talons, voyez-vous.

SUZANNE. Un homme!... mettre des jupons?

MULOT. Ah! parbleu.... les femmes mettent bien des culottes!

SUZANNE. Tenez!.. je vous méprise.

MULOT. Ma petite Suzanne.

SUZANNE. Laissez-moi; plutôt que d'vous reparler... j'aimerais mieux rester muette toute ma vie!

MULOT. Voilà qui me rassure... Je me suis dit: toutes les jeunesses se vêtent en soldats... il leur faut une vivandière!..

SUZANNE. Comment!.. une vivandière!..

MULOT. Je suis la vivandière! (*A part.*) Me v'là sorti de mon jupon!

(Fusillade dans la coulisse. Le canon gronde avec violence. Tumulte. Alfred, blessé au bras, entre suivi de toutes les pensionnaires.)

SCENE X.

LES MÈRES, ALFRED, CÉCILE, TOUTES LES PENSIONNAIRES.

SUZANNE. Ah! pauvre jeune homme! il est blessé!

MULOT. Là! soyez donc un n'héros.

SUZANNE. Taisez-vous!

ALFRED. Oui, blessé par des Russes qui s'étaient cachés derrière des buissons.

MULOT. V'là comme je comprends la guerre.

ALFRED. Les lâches n'ont pas eu le courage de nous attendre en face.

MULOT. Tiens! eux pas bêtes!

SUZANNE. Voulez-vous vous taire!

ALFRED. Oh! malheur, malheur!

CÉCILE, *qui panse sa blessure et lui met le bras en écharpe.* Calmez-vous, Alfred, je vous en prie... cela ne sera rien.

ALFRED. Rien, dites-vous? mais c'est plus qu'il n'en faut pour m'empêcher de retourner au combat, de mériter votre main!... Oh! les lâches! les lâches!

CÉCILE. Frapper en traîtres! quelle horreur!

ALFRED. Heureusement je serai vengé. Entendez-vous le canon?

MULOT. Hélas! oui, je l'entends.

ALFRED. Comme il gronde!

SUZANNE, *au fond et regardant à travers la grille.* Ah! mon Dieu! des cosaques qui passent là, sur la hauteur!

TOUTES. Des cosaques!

ALFRED. Ah! sans doute ceux qui m'ont blessé.

CÉCILE. Oh! les misérables! que ne puis-je!... Ah! camarades, nos armes sont chargée et abritées derrière ce mur, nous pourrions... oh! mais vous n'oserez pas. .

TOUTES. Si! si! nous oserons!

(Quelques pensionnaires se placent auprès de la grille du fond et apprêtent leurs armes.)

ALFRED. Cécile, qu'allez-vous faire?

CÉCILE. Tirer sur les cosaques.

MULOT. Quelle imprudence!

ALFRED. Y pensez-vous, des femmes?

CÉCILE. Il n'y en a plus ici.

MULOT. Si on cherchait bien...

CÉCILE. Y êtes-vous?

TOUTES. Oui.

(On voit quelques Russes passer au fond.)

CÉCILE. Garde à vous!

MULOT. Elles vont se blesser!..

CÉCILE. Apprêtez... armes!... joué... feu! (*Les pensionnaires font feu sur les co-*

saques qui passent dans le fond. Mulot tombe évanoui sur une chaise.) Tambours! la charge!.. et vive l'empereur!

TOUTES. Vive l'empereur!

(Les tambours battent la charge. Elles sortent par le fond la bayonnette en avant.)

SCENE XI.

MULOT, COSAQUES.

(Un cosaque entre le premier et fait signe à l'autre de le suivre. Le premier cosaque aperçoit Mulot, il court à lui et le deuxième cosaque aussi. Mulot se trouve entr'eux.)

MULOT, *revenant à lui.* Où suis-je? Ciel! les cosaques... je suis perdu!.. (*Il va pour se sauver; les deux cosaques le ramènent en scène en le tenant par la main.*) Mais je suis laid... horriblement laid..... grand malhonnête. (*Un cosaque se met à genoux et lui baise la main.*) Voulez-vous bien finir, grand polisson! (*L'autre cosaque se met à genoux.*) C'est fait de moi! grâce! grâce! (*Il se met à genoux entre eux; alors les cosaques lui font signe qu'ils veulent l'emmener.*) M'enlever! mais laissez-moi donc, chouans de cosaques... Au secours!

SCENE XII.

LES MÊMES, SUZANNE, *puis* Mme LAURENT, CANIVET, *aux fenêtres.*

SUZANNE, *entrant un fusil à la main.* Que vois-je?.. Ah! ah! mes gaillards... à nous trois, mille bombes! (*Les cosaques, en voyant Suzanne, vont pour se sauver. Suzanne les couchant en joue et leur barrant le passage.*) Halte! bas les armes ou vous êtes morts. Vous êtes prisonniers!

(Les cosaques jettent leurs lances à terre.)

MULOT, *ramassant les lances.* Et je vais veiller sur eux... ah! ah!

Mme LAURENT, *paraissant au balcon.* Comment, Suzanne!

SUZANNE. Et oui... et je ne suis pas le plus courageux... Si vous saviez ce qui se passe là-bas... Oh! maintenant je peux vous délivrer.

(Elle va leur ouvrir et on entend dans la coulisse des cris de victoire.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, CÉCILE, TOUTES LES PENSIONNAIRES, *puis* ALFRED.

CHŒUR.

AIR: *La guerre.*

Victoire,
En ce jour bravant le trépas,
Nous avons toutes avec gloire
Rempli le rôle de soldats.
Le drapeau de la France
Et ses belles couleurs,
Doublaient notre vaillance,
Et nous voilà vainqueurs!
Victoire, etc.

ALFRED, *arrivant le dernier.* Oui, victoire!... la bataille de Montereau est gagnée! partout l'ennemi est en fuite!

(Il tombe sur un banc, accablé de fatigue.)

Mme LAURENT *et* CANIVET. En fuite!

CÉCILE. Un détachement de Français, accablé par le nombre, était forcé de battre en retraite; mais notre sortie leur a rendu la confiance, et les Russes, persuadés que de nouvelles troupes arrivaient, ont été culbutés!.. Presque tous sont nos prisonniers.

SUZANNE. Vous avez les vôtres... voici les miens.

MULOT. Voici les nôtres.

CÉCILE. Et pas un blessé, madame, pas un, hors ce pauvre Alfred.

CANIVET. Malheureux jeune homme!

CÉCILE. Eh bien! madame, nous en voulez-vous encore? Et vous, camarades, êtes-vous contens de votre chef?

TOUTES. Vive le capitaine!

SCENE XIV.

LES MÊMES, L'AIDE-DE-CAMP.

L'AIDE-DE-CAMP. Jeunes gens!

MULOT. Ah! jeunes gens! c'est à moi qu'il parle.

L'AIDE-DE-CAMP. L'empereur a été témoin de votre courage.

MULOT. Mon courage! ce n'est plus à moi qu'il parle.

L'AIDE-DE-CAMP. Et il veut vous récompenser dans la personne de l'un de vous. Le plus brave, a dit l'empereur, était à la tête, portait un uniforme bleu, une écharpe tricolore à sa ceinture.

CÉCILE, *à part.* Ah! quelle idée!

L'AIDE-DE-CAMP. A celui-là, le brevet de capitaine.

TOUS. De capitaine!

MULOT. Ce n'est pas l' tout que d'avoir le brevet, faut avoir encore la moustache.

(Cécile s'est approchée d'Alfred; elle lui a mis son écharpe au bras. Alfred lui parle d'un air très-animé, mais elle ne paraît pas l'écouter.)

CANIVET. Mais à qui le brevet?

TOUS. Oui, à qui?

ALFRED, *à Cécile, pendant que l'aide-de-camp passe devant les jeunes filles.* Non, Cécile, non, je ne dois pas souffrir...

CÉCILE. Silence!... Voulez-vous être mon mari?

ALFRED. C'est mon désir le plus ardent, mais...

CÉCILE. Mais je le veux...

L'AIDE-DE-CAMP, *s'arrêtant devant Alfred qu'il examine.* Jeune homme! c'est vous que m'a désigné l'empereur. (*Lui présentant le brevet.*) Vous êtes capitaine.

(Alfred hésite à le prendre.)

CÉCILE, *le lui donnant.* N'êtes-vous pas brave, blessé?... la récompense vient donc à son adresse. (*S'adressant à son père.*) Mon père, il a maintenant un état, une position... Qu'en dites-vous?

CANIVET. Moi!... vive l'empereur...

TOUS. Vive l'empereur!

CÉCILE. Et vous, camarades, demain, vous retournez en classe. Mais pour aujourd'hui soyons encore soldats et mauvais sujets! A vos rangs!

CHŒUR.

AIR :

Vite en bons soldats
Que l'on s'aligne,
Soyons prêts au moindre signe!
Vite en bons soldats
Obéissons et ne répliquons pas.

CÉCILE. Garde à vous!.. portez armes!.. présentez armes!...

(Au public.)

AIR *du Baiser au Porteur.*

Tantôt sur un champ de bataille
Avec ardeur on nous a vu voler,
A travers le feu, la mitraille,
Nous avons su nous signaler,
Mais nous commençons à trembler.

SUZANNE.

Oui, le courage abandonne nos ames.
Quand il nous s'rait plus util' que jamais.

MULOT.

N'oubliez pas, messieurs, qu'nous somm's des [femmes.
Et qu'vous êt's tous des chevaliers français.

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

ELLE N'EST PLUS!

(SUITE DE SIMPLE HISTOIRE),

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DUVERT ET LAUZANNE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 22 JANVIER 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORD ELMWOOD, (50 ans).	M. Joseph.	CONACHAR PROOTFOOT, (25 ans).................	M. Lebel.
LE DOCTEUR SANDFORD, ancien précepteur du lord, (70 ans).................	M. Chéri-Louis.	LADY MATHILDE, fille du lord, (17 ans)............	Mme Hacville.
HENRI RUSBROOCK, neveu du lord, (24 ans).........	M. Pechena.	HOBB, intendant du lord, (50 ans).................	M. Laisné.
		UN DOMESTIQUE.........	M. Valmers.

La scène se passe au château d'Elmwood, en Angleterre.

Le théâtre représente un cabinet de travail, servant de bibliothèque. Une table à droite. Porte au fond. Portes latérales. Au dessus de la porte à gauche est un portrait de vieillard.

SCENE PREMIÈRE*.

HENRI, SANDFORD, *assis, un livre à la main; Henri est debout devant lui.*

SANDORD, *très-animé.* Eh bien! monsieur, quand cela serait vrai? quand j'aurais introduit nuitamment dans le château deux personnes... deux femmes, puisqu'il faut dire le mot!.. pensez-vous qu'à 70 ans le docteur Sandford ait besoin de vos avis pour placer ses affections?

HENRI. Ai-je dit un mot qui pût vous donner cette idée.... à vous, monsieur Sandford, à vous que je vénère, à vous qui avez élevé lord Elmwood, mon oncle; mais chaque jour, je le vois, vos préventions vous éloignent de moi, et plus vous avancez en âge...

* Les acteurs sont placés au théâtre dans le même ordre que les personnages en tête de chaque scène, le premier à gauche, etc. Les indications de *droite* et de *gauche* sont prises du parterre.

SANDFORD. Mes préventions!.. mon âge!..

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Oui, la vieillesse a ridé mon visage,
Oui, ma raison a perdu sa vigueur;
Mais dans ce corps déjà glacé par l'âge,
Si l'esprit fuit, j'ai conservé mon cœur.
Bien plus heureux, je le dis sans malice,
Que ces dandys, qui, brillant dans un bal,
(*Montrant son front.*)
Ont ce qu'il faut pour embellir le vice
(*La main sur le cœur.*)
Et n'ont rien là qui leur dit : tu fais mal.

Et c'est vous, sir Henri, vous qui remplacez Mathilde dans le cœur de son père... vous, unique héritier d'une fortune qui devait lui appartenir...

HENRI. Vous m'accusez? Je vois avec douleur, monsieur Sandford, que le témoignage de ma conscience est insuffisant pour m'assurer des droits à votre amitié. Un mot, seulement!.. Vous venez de Bury?...

SANDFORD, *sèchement.* Eh bien?

HENRI. Au portrait qu'on m'a fait des deux dames qui sont arrivées hier soir avec vous, j'ai cru reconnaître lady Mathilde et sa gouvernante miss Woodley.

SANDFORD, *se levant avec humeur*. Ah! l'on vous a fait un rapport? Il faudra que j'apprenne de lord Elmwood s'il a chargé sir Henri Rusbroock, son neveu, de faire épier mes démarches? Si vous l'avez fait, vous êtes coupable d'une action honteuse... et inutile!... car je n'ai aucun motif pour me cacher... Vos espions ne vous ont point trompé, ce sont elles!

HENRI, *avec émotion*. Elles? ah! monsieur Sandford, je crains de vous interroger... elles sont en habit de deuil! lady Elmwood était malade...

SANDFORD, *regardant le ciel*. Elle ne l'est plus.

HENRI. Grand Dieu!

SANDFORD. Que vous importe à vous?

HENRI. Homme cruel! Ignorez-vous donc ce que je lui dois? ignorez-vous donc qu'elle était ma bienfaitrice.

(Il se cache les yeux de ses mains.)

SANDFORD, *avec amertume*. Ah! vos larmes de circonstance...

HENRI, *d'une voix émue*.

AIR : *Un Page aimait la jeune Adèle*.

Quand je lui dois les soins de mon enfance,
Quand je lui dois jusqu'à mon avenir,
Quoi! vous doutez de ma reconnaissance?

SANDFORD.

Il est bien tard pour vous en souvenir.

HENRI.

Docteur Sandford! dussé-je vous déplaire,
Ah! j'aime mieux, en la pleurant, hélas!
M'exposer à votre colère,
Qu'à vos mépris en ne la pleurant pas.

SANDFORD. Pourquoi donc, puisque vous êtes si reconnaissant, n'avoir pas fait vos efforts pour réconcilier milord et milady?..

HENRI. Vous savez bien que c'était impossible, vous l'avez tenté. Oh! milord ne pardonne jamais...

SANDFORD. Du moins il fallait tenter de le rapprocher de sa fille, lui qui l'aimait tant autrefois.

HENRI. Impossible, monsieur Sandford! et je suis encore à m'expliquer ce funeste changement. Il chérissait cet enfant avant son départ pour les Indes; il ne pouvait passer un jour, une heure, sans l'avoir à ses côtés, sans la combler des caresses les plus tendres. A son retour, lorsqu'il apprit que lord Frédéric avait jeté la désunion dans ce ménage autrefois si heureux... son caractère s'aigrit tout-à-coup; il prit en haine tous ceux qu'il aimait; le sentiment de l'honneur blessé parla plus haut que les affections les plus chères... sa fille fut bannie avec milady. Non, parce qu'il n'aimait plus son enfant, cela est impossible, mais parce qu'elle lui rappelait sa mère... et depuis ce tems une défense sévère interdit à tous ceux qui approchent milord de lui rappeler en rien un souvenir douloureux... Il y a peu de jours qu'il a chassé un malheureux jardinier, parce qu'il avait prononcé le nom de ma bienfaitrice... vous le voyez, en enfreignant son ordre, je me perdais sans attendrir l'ame fière et indomptable de votre élève.

SANDFORD, *comme malgré lui*. De mon élève!.. (*Changeant de ton*.) Oui, c'est moi qui l'ai élevé... Ah! j'en étais fier... maintenant!.. (*Avec résolution*.) Il faudra bien qu'il m'entende, moi. Demain je pars pour Londres.

HENRI. Pour Londres? Mais milord est dans la nouvelle propriété dont il vien de faire l'acquisition à quatre milles d'ici.

SANDFORD. A quatre milles d'ici, dites-vous?

HENRI. Je l'y ai laissé hier, occupé à classer dans son cabinet des papiers de famille. Je fis même une remarque qui vous intéresse. Il relisait à haute voix la dernière lettre que lui adressa, il y a vingt ans, son vieil ami Milner, pour la mémoire duquel il conserve une vénération....

SANDFORD, *l'interrompant vivement*. Mérité!.. C'était un respectable homme.

(Il regarde le portrait qui est au-dessus de la porte.)

HENRI Arrivé à cette phrase : « Je vous » lègue ma fille, ne l'abandonnez pas, » il s'écria avec un accent inexprimable « Sandford est auprès d'elle!.. »

SANDFORD, *avec émotion*. C'est bien.

HENRI, *après un moment de silence*. Voilà donc miss Mathilde en ces lieux, dans ce château qui l'a vu naître, où se sont écoulées si rapides nos premières années!... Ah! je vous remercie, docteur Sandford, vous avez acquis des droits éternels à ma reconnaissance.

SANDFORD. Je ne la mérite ni ne l'accepte. En amenant ici la fille de lord Elmwood, sachez bien... Mais, la voici.

HENRI, *avec trouble*. Mathilde!

SCENE II.

HENRI, MATHILDE, SANDFORD.

MATHILDE, *entrant par le fond, sans voir Henri qui s'est éloigné*. Je vous cherchais, monsieur Sandford; mais, en accourant

vers vous, je me suis égarée dans les détours de cet immense château. Depuis douze ans j'ai oublié...

SANDFORD. Vous avez eu tort, miss Mathilde, de quitter votre appartement, dans l'état de faiblesse où vous êtes encore.

MATHILDE. Oh ! je suis mieux maintenant. (*Apercevant Henri.*) Ah ! c'est sir Henri.

HENRI, *s'avançant, et avec intérêt.* Après une si longue séparation, miss Elmwood me permettra-t-elle de lui présenter mon hommage ?

MATHILDE. Je l'accepte, mon cousin... et malgré les événemens qui m'ont éloignée de vous, mes souvenirs d'enfance m'en rapprocheront toujours.

HENRI. Ah ! ma cousine !.. croyez bien...

(Il veut lui baiser la main, Sandford se place entre eux.)

SANDFORD. * Il suffit, sir Henri. Miss Elmwood croit à toute votre affection ; mais, dans ce château dont vous serez un jour le maître, et où elle est reçue comme étrangère, il me semble que le lieu est mal choisi pour lui en renouveler l'assurance. (*A Mathilde, avec bonté.*) Que demandez-vous, mon enfant ?

HENRI, *à part.* Quel homme !

MATHILDE. Miss Woodley est... un peu souffrante ; je venais vous prier d'appeler auprès d'elle un médecin.

HENRI. Si ma cousine veut me le permettre, je vais ordonner...

SANDFORD. C'est inutile, sir Henri.

MATHILDE. Je vous remercie, mon cousin, de votre obligeant empressement, puisque le docteur Sandford veut bien vous épargner ce soin.

HENRI. J'obéis donc.... Mais à présent comme toujours, ma cousine sait qu'elle ne trouvera nulle part un ami qui lui sera plus sincèrement dévoué.

SANDFORD. Sir Henri ne remarque pas que miss Elmwood ne l'écoute que par respect pour les convenances.

HENRI, *avec vivacité.* Pour Dieu ! docteur Sandford, c'est trop d'être en même tems juge et bourreau... et vous vous appliquez trop à me faire voir à qui je dois la haine de ma cousine.

MATHILDE, *vivement.*

AIR *d'Yelva.*

Que dites-vous ? moi, pour vous de la haine ?
Vous vous abusez, sir Henri !
Il peut fléchir sous le poids de sa peine,
Mais mon cœur n'a jamais haï.
Si près d'un père un autre me remplace,
Ah ! dans ce cœur qu'on aime à déchirer,
Les regrets tiennent trop de place
Pour que la haine y puisse pénétrer !

*Henri, Sandford, Mathilde.

HENRI, *avec joie.* Quoi ! ma cousine... il serait vrai ?

SCENE III.

HENRI, CONACHAR, SANDFORD, MATHILDE.

CONACHAR, *entrant par le fond.* J'ai bien l'honneur...

MATHILDE. Qu'est-ce donc ?...

SANDFORD. C'est le domestique que j'ai attaché à votre service, un bavard, mais probe et attentif.

CONACHAR. Conachar Prootfoot, fils de Daniel Prootfoot et de Nelly Tramtram, écossais de naissance (six milles d'Edimbourg), jockey de milord par caractère.. et qui n'a jamais menti de sa vie.

HENRI. Que voulez-vous ?...

CONACHAR. Ah ! ah ! voilà ! C'est que milord m'a dit de vous dire qu'il voulait avoir avec vous un fort entretien, et qu'il allait venir dedans ce cabinet.

SANDFORD, *étonné.* Milord est ici ?

MATHILDE, *vivement.* Mon père !

CONACHAR. Il vient d'arriver lui-même, à cheval... bai, que même je l'ai mis à l'écurie... le cheval... et bouchonné, je peux dire... Ah ! une bien belle bête, ça... une bête... Oh ! si ce n'était pas...

SANDFORD. Evitons ses regards, miss Mathilde, évitons ses regards.

MATHILDE. Obligée de fuir !.., Mais le médecin pour miss Woodley...

SANDFORD. Conachar !

CONACHAR. Docteur ?

SANDFORD. Montez à cheval, courez chez le médecin Richard, vous le ramènerez.

CONACHAR. En croupe ? il écrasera le cheval. Il est monstrueux, cet homme !

HENRI. Et pourquoi ne m'avoir pas annoncé plus tôt ?...

CONACHAR. Sir Henri, vous allez peut-être me gronder ; mais, je dois dire la vérité ; c'est que je n'avais pas déjeuné, il y avait un pudding à la cuisine... et quand on arrive trop tard, Patridge, le valet de chambre, adore le pudding... et alors....

SANDFORD. C'est bien ! ces détails sont fastidieux.

CONACHAR, *le saluant d'un air respectueux.* Avec plaisir, monsieur Sandford.

SANDFORD. Venez, miss, venez.

HENRI. Moi, je vais au-devant de mon oncle. Au revoir, ma cousine, au revoir !

(Il salue et s'éloigne par le fond.)

MATHILDE, *d'un air suppliant.* Ah ! laissez-moi seulement entrevoir mon père... Je me cacherai bien.

SANDFORD. Impossible.

AIR: *Grand Dieu! quelle nouvelle!* (Du Philtre.)

Non, non, point d'imprudence,
MATHILDE.
Il faut fuir sa présence !
SANDFORD.
Craignons tout de milord...
MATHILDE.
Mais quel est donc mon tort ?
SANDFORD.
Et prenez confiance.
MATHILDE.
Oui, oui, j'ai confiance...
SANDFORD.
Aux conseils de Sandford.
MATHILDE.
Aux conseils de Sandford.
Il faut donc m'éloigner,
Fuir les regards d'un père !
Faut-il me résigner
A cet ordre sévère ?
SANDFORD.
Bientôt nous calmerons
La colère
D'un père.
En attendant, ma chère,
Partons,
Fuyons.
ENSEMBLE.
Non, non, point d'imprudence,
Etc., etc., etc...
MATHILDE *et* HENRI.
Il faut fuir sa présence,
Etc., etc., etc.
CONACHAR.
Oui, prenez confiance
Au bon monsieur Sandford;
Car en fait de prudence,
Le docteur est très-fort.

(*Sandford et Mathilde sortent par la gauche, Henri par le fond.*)

SCENE IV.

CONACHAR, *seul.*

C'est un brave homme, un homme extrêmement brave que le docteur Sandford; mais il est sérieux... Oh ! jamais il ne rit, jamais ! Vous lui donneriez je ne sais quoi, une belle paire de guêtres, un habillement complet, vous ne le feriez pas rire... Il est grigou !... Depuis que je suis en service, j'ai vu des hommes extrêmement grigous ! Mais je peux dire... Enfin, l'année passée, mon oncle, qui est gardien de la ménagerie royale d'Edimbourg (mon oncle Tramtram), a laissé échapper l'ours blanc de la mer Glaciale, que même cet ennuyeux animal a dévoré un constable. . orné de sa baguette. Eh bien ! depuis que je connais le docteur Sandford et que j'apprécie son amabilité, je dois déclarer que l'ours blanc de la mer Glaciale a beaucoup gagné dans mon opinion, mais beaucoup, beaucoup... ce qui n'empêche pas que je le respecte de tout mon cœur..., monsieur Sandford !... pas l'ours.... Ah ! voilà milord ! Je vas seller le premier médecin venu, et puis ramener le cheval en croupe... c'est-à-dire je vas seller le premier cheval... Enfin, je m'entends...

(Il sort en saluant profondément lord Elmwood qui entre par le fond.)

SCÈNE V.

HENRI, LORD ELMWOOD.

LE LORD, *d'un air préoccupé.* A-t-on des nouvelles de M. Sandford ?

HENRI. Milord, il est de retour.

LE LORD, *petit mouvement de joie.* Il est revenu de Bury?

HENRI. Oui, milord, depuis hier soir.

LE LORD, *satisfaction plus prononcée.* D'hier soir... Ah !

HENRI, *à part.* Il est presque joyeux.... S'il savait...

LE LORD. Priez-le de se rendre ici... Dites aussi qu'on serve le thé.

HENRI. Oui, milord. (*A part.*) Il veut deviner dans les traits de Sandford ce qu'on fait à Bury.... Ah ! qui jamais osera lui dire...

(Il sort par le fond.)

SCENE VI.

LE LORD ELMWOOD, *seul, posant des papiers sur la table.*

Maudite affaire qui m'amène ici ! Sans la nécessité de signer le contrat de vente de cette ferme, j'aurais différé encore ; ce château est pour moi un séjour de tristesse... A chaque pas, d'amers souvenirs viennent me reporter vers d'autres tems... qui sont loin !

SCÈNE VII.

LE LORD, UN DOMESTIQUE, *apportant un paquet de journaux.*

LE LORD. Qu'est cela?

LE DOMESTIQUE. Les journaux de la semaine, milord.

LE LORD. Pourquoi le docteur Sandford 'est-il pas descendu ?

LE DOMESTIQUE. Je cours le prévenir.

(Il sort par la gauche.)

SCENE VIII.

LE LORD, *seul.*

Arrivé depuis hier soir, il n'a pas encore paru ; lui, ordinairement si empressé, lui, mon meilleur ami, depuis la mort de Milner... (*Il regarde le portrait.*) le père de cette lady Elmwood ! Ah ! toujours cette pensée !.. Voyons le *Morning-Post.* (*Il regarde la date du journal.*) D'hier. (*Il le parcourt.*) Elections.. Nouvelles étrangères.. Troubles en Ecosse... (*D'un air impatienté.*) Ah ! la politique !.... Nouvelles diverses. « Lord » Frédéric vient de disparaître avec la fille » aînée de lord Dorset.... qu'on l'accuse » d'avoir enlevée. » (*Avec indignation.*) Lord Frédéric ! l'auteur de tous mes maux ! Pas un scandale à Londres sans que le nom de ce misérable ne s'y attache. (*Il continue de lire avec une émotion croissante.*) « Par une coïncidence singulière, au mo- » ment même où lord Frédéric s'assurait » de sa nouvelle conquête, lady Elmwood » rendait le dernier soupir dans son châ- » teau de Bury. » (*Très-fort, mais avec une émotion douloureuse.*) Morte !!! . Elle est morte !... (*Il s'assied.*) Ah ! (*Il se cache la figure dans ses mains et reste un instant dans cette situation.*) Morte ! lady Elmwood !... (*très-ému.*) Je n'avaisjamais pensé que cela dût arriver.

SCENE IX.

SANDFORD, LE LORD.

(Le lord s'est remis à la vue de Sandford qui paraît embarrassé).

SANDFORD. Bonjour, milord.

(Le lord, sans lui répondre, lui prend la main, et la serre avec affection. Il considère Sandford pendant quelques instans, puis lui serre encore la main.)

LE LORD, *se détournant pour cacher son émotion, à part.* Il était à Bury, lui ! (*Il se promène sans proférer une parole.*

SANDFORD, *à part.*) Il a l'air bien affecté.. Ce n'est pas le moment de lui apprendre.. il faut cependant bien qu'il le sache.

LE LORD, *d'une voix altérée.* Est-il... est-il vrai que lady... Elmwood.. ait cessé de vivre ?

SANDFORD, *à part.* Il le sait... (*Haut et avec effort.*) Elle n'est plus, milord... (*silence*) depuis huit jours...

LE LORD, *à lui-même.* Huit jours !

(Il est dans une grande agitation.)

SANDFORD. Le chagrin l'a tuée.

LE LORD. *de même.* Huit jours !

SANDFORD. Elle mourut chérie, regrettée de ceux qui la connurent, (*mouvement du lord*) à peu d'exceptions près, milord ! mais très-sûrementestimée de tous.

LE LORD, *avec beaucoup d'hésitation.* Miss.. miss Woodley ?

SANDFORD. Elle pleure une bienfaitrice, une amie. (*A part.*) Pas un mot de sa fille. (*Haut.*) Milady en mourant vous a institué son légataire universel.

LE LORD. A-t-elle aussi assuré l'avenir de... de miss... Woodley.

SANDFORD. Non, milord.

LE LORD. Je m'en charge.

SANDFORD. Milady n'a rien distrait de son patrimoine... (*avec intention*) rien !.. (*Appuyant.*) Elle vous lègue tous ses biens, pour que vous, qui êtes équitable, vous en disposiez dignement.

LE LORD. Elle a pensé cela ?

SANDFORD. Milady vous recommande sa fille.

LE LORD, *avec surprise.* A moi !

SANDFORD, *avec une intention très-marquée.* A vous, son père !

LE LORD, *vivement.* Je refuse l'héritage.

SANDFORD. Vous l'accepterez au contraire ; c'est le dernier vœu d'une mourante, vœu toujours respectable... Vous le devez à la mémoire d'une femme qui vous fut chère.

LE LORD, *ému, à demi-voix.* Oui, bien chère.

SANDFORD. Et qui vous aimait et vous respectait aussi.

LE LORD, *avec éloignement. Il s'assied.* Ah !

SANDFORD. Elle fut coupable un jour, mais coupable par votre faute. (*Mouvement du lord.*) Vive, légère, étourdie, entourée d'un monde brillant et corrupteur, il lui fallait vos avis, l'appui de votre exemple, et vous étiez aux Indes, à trois mille lieues d'elle. Ah ! milord, on ne tient jamais compte à la faiblesse des femmes du mérite si difficile de résister à la séduction ; aux dangers de l'abandon ; quand elles ont failli, le complice devient accusateur, et c'est la victime qu'on punit. De grâce, ne poursuivez pas par un refus la mémoire de cette miss Milner, de la fille de votre vieil ami. Elle a souffert douze ans ; c'est assez, milord, pour une faute d'un jour... Oh ! si vous eussiez

vu comme moi, à ses derniers momens, ses joues sillonnées par les larmes, ses traits si doux décomposés par la doulenr (*le lord lui fait signe de s'arrêter*) si vous l'eussiez entendue pendant ses longues nuits d'agonie implorer un pardon pour elle, et un appui pour sa fille... ah! vous en auriez eu pitié, milord, vous en auriez eu pitié.

LE LORD, *ému*. Assez!

SANDFORD. Et vous ne punirez pas du malheur de sa mère une pauvre enfant qui n'a que vous au monde.

LE LORD, *se levant*. Assez, vous dis-je*.

SANDFORD. Je me tais; mais prenez cette lettre de milady... Elle vous expliquera mieux que moi sa pensée.

LE LORD. Pour moi?... Non, non!

Il repousse la main de Sandford.)

AIR *de Téniers*.

Vous refusez? ah! milord, cette lettre
Est d'une main qui n'en écrira plus.
Un peu plus tôt, j'aurais compris, peut-être,
J'aurais compris ce douloureux refus;
(*Avec autorité*.)
Prenez, milord! la tombe est un refuge
Où tout s'éteint, la haine y doit finir.
Prenez!

LE LORD, *avec force*.

Jamais!

SANDFORD, *d'un ton solonnel, indiquant le ciel du doigt*.

Elle est devant son juge,
Vous n'avez plus le droit de la punir.

LE LORD, *prenant la lettre avec émotion*. C'est bien, c'est bien.

(Il fait signe qu'il désire être seul. Sandford le comprend et s'éloigne.)

SANDFORD, *en sortant et s'essuyant les yeux*. Allons, je ne perds pas tout espoir.

(Il sort.)

SCENE X.

LORD ELMWOOD, *seul*.

(Il hésite à ouvrir la lettre, il tremble en brisant le cachet; il est obligé de s'asseoir, et reste encore quelques instans sans la lire. — Il lit bas.)

Son héritier, moi!... son héritier! (*Il continue de lire bas*.) Sa fille, toujours sa fille! (*Lisant haut*.) « Ce n'est plus comme » votre épouse, ce n'est plus comme mère » de Mathilde que j'intercède pour elle... » vous n'entendriez pas ma voix... C'est » au nom de votre meilleur ami, de M. » Milner, que je vous supplie de ne point » abandonner sa petite-fille, de lui don» ner un asile, dussiez-vous ne jamais lui » permettre de paraître devant vos yeux. » Mais, du moins, qu'elle soit près de » vous... la pauvre enfant! Victime d'une » faute qui n'est point la sienne, elle ne » demande qu'un abri sous le toit pater» nel... J'emporte dans la tombe le con» solant espoir que, par respect pour la » mémoire de votre ami, vous ne rejete» rez pas la prière d'une infortunée qui » vous aima et qui n'ose signer qu'en » tremblant, et pour la dernière fois: » Lady Elmwood, *née* Milner. » Oui, ce nom d'Elmwood qu'elle avait reçu intact, elle y a attaché une honteuse célébrité.... Mais ce nom de Milner me rappelle mes promesses; j'allais les oublier.. (*Après une pause*.) Oui, Mathilde viendra. (*Il sonne; un valet paraît*.) Priez sir Henri de venir me parler. (*Le valet sort*.) Mathilde aura ma protection comme petite-fille de Milner; mais l'enfant de lady Elmwood me sera toujours étrangère. On saura que lord Elmwood a pu être trompé, déshonoré par une trahison infâme, mais que son caractère est resté inflexible, et qu'il est inébranlable dans ses résolutions!

SCENE XI.

LORD ELMWOOD, HENRI, *entrant par le fond*.

HENRI. Je me rends à vos ordres, milord.

LE LORD, *avec bonté*. Approchez! (*Henri s'avance respectueusement*.) Approchez, Henri! Vous vous rappelez quel fut, avant mon voyage à Londres, le sujet de l'entretien que nous eûmes ensemble, dans ce salon même.

HENRI, *à part*. Si je me le rappelle!!! (*Haut*.) Oui, milord! il s'agissait d'une alliance que vous désiriez me voir former avec la fille aînée de lord Dawys.

LE LORD. C'est cela. Vous me répondites que vous craigniez que votre cœur ne fût pas entièrement libre, mais que vous croyiez avoir le tems...

HENRI. Je l'espérais, milord.

LE LORD. J'ai vu lord Dawys, j'ai son aveu, je n'ai pas le vôtre encore, Henri. Mais j'ai une trop haute opinion de Henri Rusbroock pour craindre qu'il paie par un refus l'amitié paternelle que je lui porte.

HENRI. Milord, votre seigneurie me place dans une bien pénible situation.

LE LORD. Comment?

HENRI. Je sais, milord, tout ce que je vous dois; sans vous, sans vos soins généreux, orphelin et abandonné de tous, je

* Le lord, Sandford.

ne serais peut-être qu'un obscur et pauvre matelot.

LE LORD. Ne parlons pas de ce que vous seriez, mais bien de ce que vous êtes... mon fils d'adoption, mon héritier unique. C'est aujourd'hui même que je dois signer l'acte qui vous confère ce double titre.

HENRI. Le premier m'est bien cher, milord ; l'autre...

LE LORD. Je vous comprends : un événement récent, dont sans doute vous êtes instruit, fait naître vos scrupules... Il ne peut influer en rien sur mes résolutions. Le lord Elmwood ne change pas de sentimens comme une femme.

HENRI. Eh bien, milord!... mais il m'en coûte de vous faire cet aveu : j'ai combattu de toutes les forces de mon ame le sentiment qui la dominait, j'ai succombé dans cette lutte, milord; j'aime, j'aime plus que jamais, et je sens que la mort seule pourrait briser cette affection.

LE LORD. Ainsi, Henri, vous refusez formellement l'alliance que je vous propose ?

HENRI. Milord, vous le savez, vos moindres désirs furent toujours des ordres pour moi... Cette union fera le malheur de ma vie ; mais je vous dois tout. Parlez, milord, je suis prêt à obéir.

LE LORD, *vivement*. C'en est assez.

HENRI, *effrayé*. Quoi, milord!...

AIR : *Vaudeville de Préville et Taconnet.*

C'en est assez! c'est outrager mon cœur ;
J'en entends, moi, plus qu'ici vous n'en dites.
Oui, vous pensez, il est mon bienfaiteur.
Je serai malheureux! eh bien! nous serons quittes.
Moi, vous livrer à d'éternels regrets ?
Henri! c'est bien mal me comprendre;
J'ai pu sur vous répandre mes bienfaits,
Je n'ai pas voulu vous les vendre.

HENRI. Ah! milord! que je reconnais bien là votre généreux caractère !

LE LORD. Celle que vous aimez, quelle est-elle ?

HENRI. Milord!

LE LORD. Sans doute, vous n'avez pas fait un choix indigne de vous?

HENRI. Oh ! non, milord, non certes... et pourtant, je n'ose vous l'avouer.

LE LORD, *le regardant fixement*. Ce silence vous accuse... Songez que je n'ai jamais prétendu que la fortune que je vous laisse servît à compromettre le nom de ma sœur.

HENRI, *avec hésitation*. Milord! cette fortune... mon devoir est de la refuser... vous avez une fille. (*Mouvement du lord.*) Ah! ne vous fâchez pas, milord, vos dispositions peuvent changer... elles changeront un jour... ouvrez-lui votre cœur.. rendez-lui la place qu'elle y doit occuper... et moi, milord, je suis prêt à vous obéir, j'accomplirai tous vos projets ; j'exécuterai toutes vos volontés... Je serai moins riche, mais je vivrai en paix avec moi-même... j'oserai lever les yeux, nul n'aura droit de me haïr, vous serez juste, et vous m'estimerez toujours.

LE LORD, *après une pause*. Mais c'est le nom de celle que vous aimez que je demande ?

HENRI. Vous le voulez?...

LE LORD. Je l'exige.

HENRI. C'est elle, milord !

LE LORD. Qui ?

HENRI, *avec effusion*. Celle dont vous avez proscrit le nom.

LE LORD. L'ai-je bien entendu ? oser me parler... (*Impérieusement.*) Sortez, sir Henri, sortez !

HENRI. Mon oncle !

LE LORD. Sortez, vous dis-je, et ne reparaissez jamais devant mes yeux.

HENRI. Ah ! milord! de grâce, écoutez...

LE LORD. Sortez !

(Henri en reculant a gagné la porte du fond ; il va sortir, lorsque Sandford, qui a entendu les derniers mots de la scène, l'arrête par le bras.)

SCÈNE XII.

LE LORD, SANDFORD, HENRI.

SANDFORD. Qu'est-ce que c'est, milord, qu'est-ce que c'est?

LE LORD. Un ingrat que je chasse !

SANDFORD. Que vous chassez ?

HENRI, *à Sandford*. J'ai involontairement offensé milord.

LE LORD. Involontairement? refuser le plus riche parti de la Grande-Bretagne.

SANDFORD. Milord! certes, j'aime peu sir Henri, il connaît les motifs de mon éloignement, que je ne les lui ai jamais dissimulés. (*A demi-voix.*) Mais le châtiment que vous lui infligez est dur et injuste.

LE LORD. Vous, Sandford, d'accord avec lui contre moi?

SANDFORD. On peut me le pardonner en faveur de la rareté du fait.

HENRI. Milord, cette union, j'ai consenti à la former...

SANDFORD. Eh quoi ! vous chassez sans retour, vous chassez sans pitié, un enfant que vous avez élevé... S'il a manqué au respect, aux égards qu'il vous doit, il a eu tort ; mais il est jeune ; à son âge, on peut faillir sans crime ; au vôtre, on peut pardonner sans faiblesse. Tenez, milord,

regardez : il est tremblant, il est confus, un pardon coûte si peu !

LE LORD. Pardonner à qui m'a outragé! à qui a méconnu mon autorité? jamais ! Je ne puis oublier son offense.

SANDFORD, *d'un ton sententieux.* Puisque vous avez si bonne mémoire, milord, je puis donc la mettre à l'épreuve.

LE LORD, *un peu étonné.* Que voulez-vous dire, docteur Sandford?

SANDFORD.

AIR *d'Aristippe.*

Combien de fois, milord, dans ce lieu même,
Bien jeune encore, dites, combien de fois,
D'un vieux professeur qui vous aime,
Avez-vous méconnu la voix,
Avez-vous outragé les droits ?...
Le cœur ému, car son ame était bonne,
Il se disait tout prêt à vous punir :
C'est un enfant ! allons, je lui pardonne.
(*Prenant la main de Henri et le forçant à s'approcher du lord.*)
Je ne veux rien, milord, qu'un souvenir,
Imitez-moi, milord, par souvenir.

LE LORD, *ému.* C'est impossible !... se faire juge de mes actions, m'accuser d'injustice et de cruauté... repousser mes bienfaits, et oser me dire que je n'avais le droit d'en disposer qu'en faveur de quelqu'un dont j'avais défendu qu'on parlât devant moi!

SANDFORD, *avec joie.* Que dites-vous?.. quoi ?... il aurait ?...

LE LORD. Oui... il a méconnu mes droits... outragé son bienfaiteur.

SANDFORD, *avec chaleur.* Quoi! milord, il a refusé votre héritage et plaidé la cause de l'infortune! Ah! sir Henri... venez, venez, je vous rends toute mon estime... le vieux Sandford a été injuste... il vous demande pardon. (*Vivement au lord qui fait un mouvement.*) Oui, milord, je lui demande pardon !

HENRI. Ah ! monsieur Sandford...

LE LORD, *à Henri.* Retirez-vous.

SANDFORD. Il restera au château, n'est-ce pas, milord, il restera ?... ce pauvre jeune homme, il n'est coupable que d'un excès de générosité.

LE LORD, *ému et avec irrésolution.* Sandford !

SANDFORD. Allons ! allons ! c'est entendu !.. il ne vous en reparlera jamais... je suis sa caution...

HENRI, *suppliant.* Mon oncle?

LE LORD, *doucement à Henri.* Allez.

HENRI, *à Sandford.* Ah ! monsieur, que de reconnaissance !...

SANDFORD, *lui serrant la main avec effusion.* Ne comptons pas ensemble... je devais trop.

(Henri sort par le fond.)

SCENE XIII.

SANDFORD, LORD ELMWOOD.

SANDFORD. Je suis content de vous, milord, j'ai reconnu mon élève.

LE LORD. Je vous remercie, mon vieil ami, vous m'avez épargné un regret. Une fois parti, je ne l'aurais pas rappelé.

SANDFORD. Et vous auriez eu tort. Il y a toujours du mérite à reconnaître qu'on a été injuste.

LE LORD. C'est une vertu que le ciel ne m'a pas donnée, ce n'est pas à mon âge que je me mettrai en frais pour l'acquérir... mais brisons-là... cette journée est une des mauvaises de ma vie.

(Il marche d'un air chagrin, et portant la main à ses yeux comme pour se soustraire à une idée pénible.)

SANDFORD, *avec intention.* Je le comprends, milord, je le comprends vous vous avez lu sa lettre.

LE LORD. Oui.

SANDFORD. Vous acceptez l'héritage ?

LE LORD. Je l'accepte.

SANDFORD. C'est bien. (*Prenant la main du lord avec effusion.*) C'est très-bien.

LE LORD. Miss... Woodley et... sa compagne habiteront le château.

SANDFORD, *avec joie et souriant.* Oui...

LE LORD. Mais à la condition qui m'est offerte par cette lettre même.

SANDFORD. Je la connais, milord.

LE LORD, *avec sentiment.* Depuis douze ans, Sandford, mon ame a été blessée... Les plaies du cœur sont lentes à se cicatriser, la mienne est encore vive et le moindre contact la fait saigner. Je donne à vos deux protégées la jouissance de toute la partie du château que j'occupais avant mon mariage... Dès ce moment, je m'en interdis l'accès... cet engagement doit être réciproque.

SANDFORD. Ainsi, vous refusez absolument de la voir !

LE LORD. Vous m'avez entendu. (*D'une voix forte.*) J'exige de tous que jamais un mot, un geste, une démarche ne rappellent à ma pensée l'hospitalité que j'accorde à cette condition seulement.

SANDFORD. C'est bien dur.

LE LORD.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Quelque rang qu'il puisse tenir,
Celui qui, dans son imprudence,
Osera braver ma défense,
Cessera de m'appartenir,

Et du château devra sortir.
Tel est mon ordre irrévocable!

SANDFORD.

Quoi! soumis à de tels arrêts,
Moi-même ici je me verrais?..

LE LORD, *se reprenant et avec douceur.*

Si c'était vous qui devinssiez coupable,
C'est moi, Sandford, qui sortirais. (*bis.*)

SANDFORD. Milord, je vous remercie en ce qui me touche... mais la défense dont vous parlez est d'une barbarie qui n'est ni de notre tems ni de votre caractère vous ne souillerez pas de cette tache la noblesse de votre nom.

LE LORD, *impérieusement.* Pour que vous n'en doutiez pas, Sandford, je vais à l'instant même enjoindre cet ordre à M. Hobb, mon intendant, pour que, le cas échéant, il ait à le faire exécuter, sans qu'il soit besoin de le renouveler; telle est ma volonté, tel est mon devoir.

SANDFORD. C'est celui du plus fort: vous serez obéi. Mais songez-y, milord, depuis qu'elle a perdu sa mère, la santé de cette pauvre enfant est altérée, la moindre émotion douloureuse peut lui coûter la vie...

LE LORD, *plus doucement.* Vous pouvez dire à vos deux protégées de venir au château.

SANDFORD. Elles y sont, je les ai amenées.

LE LORD, *vivement.* Sans ordres? vous avez osé...

(Il marche *.)

SANDFORD, *avec reproche.* Ah! quel mot!.. Oui, j'ai osé être humain sans votre aveu, je le devais à la mémoire d'une infortunée, à votre enfant, à vous-même... (*Mouvement du lord.*) Au fond du cœur vous m'approuvez! ne cherchez point à cacher votre trouble! votre conscience vous dit tout bas: Sandford est brusque et peu courtisan; mais son cœur est encore sensible et droit.. En ramenant ma fille, Sandford a bien fait.

LE LORD, *embarrassé et ému.* C'est bien. (*Il passe devant Sandford pour se diriger vers la droite. Après s'être un peu éloigné, il regarde Sandford, revient à lui, lui presse la main avec affection, et dit à part, en sortant par la droite.*) Diable d'homme!

SCÈNE XIV.

SANDFORD, *seul, le regardant sortir.*

AIR: *le Luth galant.*

Il est parti, mais j'ai su le toucher.
Oui, malgré lui, de ce cœur de rocher
Ma voix a fait vibrer la corde généreuse.
A sa fille offrons-en l'espérance flatteuse.
Puissé je vivre assez pour la savoir heureuse!
Il faut me dépêcher.

(*Il va pour sortir par la gauche.*)

SCENE XV.

SANDFORD, CONACHAR.

CONACHAR, *entrant en courant.* Docteur Sandford, me voilà.

SANDFORD. Avez-vous amené le médecin?

CONACHAR. Oui, monsieur Sandford. si je ne l'avais pas ramené, je vous le dirais.

SANDFORD. Que dit-il de miss Woodley?..

CONACHAR. Il dit qu'il lui donnera un remède... très-bon, et qu'il se charge de tout. Mais ce n'est pas là ce qui m'amène, docteur Sandford.

SANDFORD. Que voulez-vous?

CONACHAR. Docteur Sandford, vous savez que je ne suis pas un menteur.

SANDFORD. Je vous rends cette justice.

CONACHAR. Je regarde le mensonge comme une turpitude très-fatale à la société.

SANDFORD. Et vous avez raison, Conachar, le mensonge est une mauvaise action.

CONACHAR. Un homme qui a commis une mauvaise action doit-il être considéré par ses semblables comme un Ecossais nuisible, docteur Sandford?

SANDFORD. Cela dépend.

CONACHAR, *pleurant à moitié.* Docteur Sandford, j'ai le malheur d'être dans le cas.

SANDFORD, *commençant à perdre patience.* Expliquez-vous, Conachar.

CONACHAR. Vous savez bien quand milord est arrivé tantôt.

SANDFORD. Eh bien?

CONACHAR.

AIR: *Faut l'oublier.*

De retour de sa seigneurie
J'ai rendu compt' c' matin,
Et j' vous ai dit qu' j'avais soudain
Mis son cheval à l'écurie;
Eh bien! je vous trompais..

SANDFORD.

Comment?

CONACHAR.

J'ai besoin de votre indulgence,
J'ai reconnu mon égarement;
J'ai trahi votre confiance....
C'est un' jument! (*bis.*)

*Le lord, Sandford.

SANDFORD, *lui tournant le dos avec humeur.* L'imbécille !

CONACHAR, *le suivant.* Docteur Sandford, m'en voulez-vous pour ça?

SANDFORD. Laissez-moi, vous êtes un sot.

CONACHAR, *le saluant.* Avec plaisir, monsieur Sandford.

SCENE XVI.

SANDFORD, MATHILDE, *entrant par la gauche*, CONACHAR.

MATHILDE, *accourant avec joie.* Monsieur Sandford, monsieur Sandford! je viens de le voir... j'ai vu mon père... à travers la persienne de ce pavillon... (*Avec expression.*) J'ai vu mon père!.. Ah! mon Dieu! (*Elle s'essuie les yeux.*) J'en suis toute émue.

SANDFORD. Laissez-nous, Conachar.

CONACHAR, *saluant.* Avec plaisir, docteur Sandford. (*A part, avec joie.*) J'ai repris son estime.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

SANDFORD, MATHILDE.

SANDFORD, *avec inquiétude.* Vous l'avez vu?

MATHILDE. Oui, il passait au pied de la fenêtre. Ah! si miss Woodley ne m'eût pas retenue... je me jetais dans ses bras.

SANDFORD, *vivement.* Rendez-en grâce à miss Voodley!

MATHILDE, *avec crainte.* Il eût repoussé sa fille!

SANDFORD. Si jamais vous paraissiez à ses yeux, il faudrait dire un adieu éternel à ce château.

MATHILDE, *avec une émotion croissante.* Vous l'avez donc vu? il vous l'a dit.... Ah! monsieur Sandford, monsieur Sandford!

SANDFORD. Calmez-vous, miss, calmez-vous, j'ai fait une découverte qui doit en partie vous consoler... J'ai trouvé ici un brave jeune homme que je ne pouvais pas sentir et que j'aime maintenant de tout mon cœur.

MATHILDE. Qui donc?

SANDFORD Henri, savez-vous ce qu'il a fait? ce qu'il a fait pour vous?

MATHILDE, *étonnée.* Pour moi?

SANDFORD. Il a renoncé à l'héritage de votre père.

MATHILDE. C'est une marque de désintéressement qui lui fait honneur; mais à moi, que m'importe? je ne tiens point à la fortune...

SANDFORD. Il a plaidé votre cause devant le lord.... il a refusé un mariage brillant.

MATHILDE, *avec feu.* Un mariage, dites-vous? il a refusé de se marier?..

SANDFORD. Et quand je pense que je vous ai inspiré contre lui des préventions injustes que j'aurai peut-être bien de la peine à effacer maintenant...

MATHILDE, *avec joie et beaucoup d'abandon* Oh! non, monsieur Sandford, non! vous n'aurez point de peine à me les faire abjurer... ma mère aimait tant sir Henri. Oh! dites-le-lui bien.. non, dites-lui que.. que c'est son désintéressement qui me touche, qui fait ma joie.... que.... ou plutôt dites-lui de venir lui-même, que je lui en témoigne ma reconnaissance.

SANDFORD. J'y cours, miss, j'y cours; je vous le ramène. (*A part.*) Je suis content. Je craignais d'avoir trop attisé sa haine. Je vois qu'il y a encore de l'espoir.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVIII

MATHILDE, *seule.*

Je suis toute émue de ce que m'a dit M. Sandford.... (*Elle s'assied près de la table.*) La conduite de mon cousin Henri ne m'étonne pas, je connaissais la noblesse de son caractère et je sens que je pourrais encore goûter un instant de bonheur si mon père... mais il ne veut pas me voir; si je paraissais à ses yeux, il me repousserait, il l'a dit à M. Sandford. Je le plains, il doit être malheureux, lui, car ma mère me l'a dit souvent: la plus grande punition qu'on doit affliger à des parens, c'est de les priver des caresses de leur enfant.... et puisqu'il s'y condamne lui-même, c'est que sans doute il y a de bien grandes raisons... que je ne connais pas... (*Après une pause.*) Dans ce château, je retrouve partout des souvenirs d'enfance... c'est ici qu'avant son départ il prenait plaisir à partager mes jeux; c'est ici qu'il m'a tant de fois serrée dans ses bras.... (*Regardant au-dessus de la porte à droite.*)

Là, était le portrait de ma mère.... (*Avec tristesse.*) Il n'y est plus. . ici... (*Elle regarde au-dessus de la porte à gauche.*) Ah! il y est encore, celui de mon aïeul, du bon M. Milner! (*Avec expression.*) Mon grand-père!

AIR *de la Petite Mendiante.*

Sur Mathilde qui te supplie,
Laisse tomber un regard bienveillant!
Jusqu'au dernier jour de ta vie,
Toi, bon vieillard, tu chéris ton enfant..
Tu tendais les bras à ma mère;
A présent elle est avec toi,
Ma bonne mère, elle est auprès de toi.
Elle est heureuse... elle est près de son père.

(*Elle tombe à genoux.*)

Le mien me fuit!.. tous deux priez pour moi.

(*L'orchestre exécute une musique douce jusqu'à l'arrivée de Sandford et de Henri.*)

SCENE XIX.

MATHILDE, LE LORD.

LE LORD, *entrant par le fond, d'un air préoccupé.* J'ai la tête si troublée que j'ai oublié... Ces papiers doivent être ici.

(Il va à la table.)

MATHILDE, *se retournant dans le plus grand effroi.* Ah! ah!

LE LORD, *sans la voir.* Ah! les voilà!

MATHILDE, *faisant un mouvement pour fuir.* Ah! mon Dieu! les forces me manquent.

LE LORD, *l'apercevant, et avec force.* Grand Dieu! elle ici!

MATHILDE, *à genoux, les mains jointes, et les bras tendus vers son père.* Pitié! pitié! (*Le lord, la voyant chanceler, s'approche.*) Grâce, grâce! mon père!

LE LORD, *la soulevant et la tenant dans ses bras.* Miss.... miss... miss Milner!.... Elle ne m'entend pas... ma fille! (*Il la presse contre son cœur et la met sur un fauteuil.*) Tous les traits de sa mère!... Elle est sans mouvement, et pas de secours!.. (*Il lui prend la main, la presse contre son cœur, la rejette, s'éloigne d'elle, y revient et laisse échapper un sanglot.*) Tous les traits de sa mère... tous... tous!... Ma fille! ma fille!... (*Il l'embrasse avec transport.*) Ah! qu'ai-je fait? (*Il s'arrache d'auprès d'elle et dit d'une voix étouffée.*) Si je la revois, je n'échapperai pas à ma faiblesse.

SCENE XX.

SANDFORD, HENRI, *puis* CONACHAR, *entrant tous par le fond.*

SANDFORD *et* HENRI, *entrant.* O ciel!..

LE LORD, *d'une voix émue.* Secourez-la, secourez-la!

(Il leur indique du doigt Mathilde évanouie. Il chancelle et ne se dérobe qu'avec émotion à la scène qu'il a sous les yeux. — Il sort par la droite.)

HENRI. Mathilde, mon amie, revenez à vous.

CONACHAR, *entrant.* Qui est-ce qui est incommodé?

MATHILDE, *revenant à elle.* Où est-il, mon père?... Henri, c'est vous... toujours vous.

SANDFORD. Venez, miss, venez dans cette chambre.

MATHILDE. J'étais heureuse... Je crois qu'il m'a pressée contre son cœur.

CONACHAR, *à part.* Je suis indignement ému!

(Henri et Sandford entraînent Mathilde; ils entrent dans la chambre à gauche.)

SCENE XXI.

CONACHAR, *seul.*

Alors il paraît que lady Mathilde a eu un tête-à-tête qui l'a fait tomber d'un mal, lequel peut devenir extrêmement incommode dans la passe où elle se trouve; ayant négligé de se bien porter,.. que même le médecin a dit que la moindre émotion pourrait lui être... je ne peux pas me rappeler le mot... Et dire que cet homme, qui se dit mon maître, qui me nourrit, qui m'habille, qui me fournit tout ce qui est possible, sachant que sa fille est dans un état aussi désagréable, dire qu'il n'a pas eu la chose de rester près d'elle, et qu'il préfère se réfléchir là-bas, les bras croisés... et qu'il passe sa vie, depuis l'événement, à se promener dans tous les corridors qu'il peut se procurer...... Ah! je trouve ce procédé d'une malpropreté rare... Et c'est ça un père?... mais, le diable serait là... (le diable qui est un être bien dangereux certainement) et il me dirait: C'est ça un père... je lui répondrais: Vous en avez menti comme un malheureux que vous êtes! Et le brave

docteur Sandford, et cet excellent sir Henri, voilà ce que j'appelle des hommes! (*Il regarde par la serrure.*) Ils sont là... qui lui font respirer toutes sortes d'ingrédiens. Vieillard, et toi aussi, vénérable jeune homme, va! je vous estime tous les deux. Mon maître, je l'estime aussi et je le respecte; mais je le regarde comme bien peu de chose dorénavant... Ah! grand Dieu! milord!...

(Il se retire au fond.)

SCENE XXII.

LORD ELMWOOD, CONACHAR.

LE LORD, *entrant sans apercevoir Conachar.* Je ne sais s'il existe sous le ciel un homme dont la condition soit plus misérable que la mienne!... Toutes mes actions... toutes! contribuent à aggraver mes peines, à déchirer mon ame... Elle était souffrante, et peut-être la vue de son père l'a tuée... Et personne, personne ne viendrait par un mot calmer l'inquiétude qui me dévore... Mais on parle à demi-voix...

(Il approche son oreille de la porte.)

CONACHAR, *à part.* Un pair d'Angleterre qui écoute aux portes! Ah! grand Dieu! je trouve ceci extrêmement plat!... Retirons-nous un peu... les grands n'aiment pas qu'on les surprenne dans la turpitude.

(Il disparaît un moment.)

LE LORD. Non, rien!... le silence de la mort! (*Conachar tousse; le lord se relève brusquement.*) On vient... (*A Conachar qui entre.*) Que voulez-vous?

CONACHAR, *avec crainte.* Rien, milord, rien... j'étais occupé à m'en aller.

LE LORD. Approchez. (*A part.*) Cet homme pourra peut-être...

CONACHAR, *à part.* Il a l'air furieux: je ne suis pas à mon aise.

LE LORD. Il y a eu beaucoup de mouvement depuis... ce matin dans le château.

CONACHAR, *avec crainte.* Mais il y a eu assez de mouvement depuis ce matin dans le château...

LE LORD. Et maintenant, comment... comment cela va-t-il?

CONACHAR, *étonné et à part.* Tiens, tiens! (*Haut.*) Milord, vous êtes bien honnête! pas trop mal, comme vous voyez.

LE LORD, *se contenant à peine.* C'est... c'est d'elle... de la malade, que je vous parle.

CONACHAR. Ah! de la malade? (*A part.*) Je disais aussi, il est bien étonnant que milord s'inquiète de l'état de la mienne.

LE LORD, *violemment.* Eh bien! parleras-tu?... Voyons, parleras-tu?

CONACHAR. Mais dam!... (*A part.*) Ah! ça, mais.... l'aventure de Tom, le jardinier, me pend au nez très-bien. (*Haut.*) Milord, c'est que... il y a un ordre, sous peine d'être mis à la porte, et vous sentez...

LE LORD. Parle, je te l'ordonne... je ne veux pas te chasser.

CONACHAR. Alors, ce n'est pas quand vous êtes si bien disposé pour moi que j'irais vous manquer... dire un nom que je ne dois pas, et qui peut vous mettre furieux... allons donc!... allons donc!

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Chacun ici sait comment je m'comporte,
Je r'gard' votre ordr', milord, comme une loi;
Je tiens à n'pas me fair' mettre à la porte,
Etant fort content d'vous.

LE LORD.

Tais-toi!

(*A part.*)
Cette douleur, nul ne veut la connaître,
Et ces valets si prompts à nous trahir,
Pas un n'aurait, par pitié pour son maître,
L'humanité de lui désobéir.

(*Il sort par le côté droit.*)

CONACHAR. Et puis, milord, parole d'honneur, je ne sais rien.

SCENE XXIII.

CONACHAR, *seul.*

Ah! ah! tu voulais me tirer ce qui s'appelle... et puis me flanquer à la porte après... Toi, j'ai découvert ton petit plan, je dirai même que je le trouve ignoble, pour un membre de la chambre des lords! ton plan! Vouloir perdre un pauvre jockey qui gagne vingt-cinq guinées par an, un homme qui possède des millions, des milliasses! (*Avec horreur.*) Ah!

SCÈNE XXIV.

HOBB, CONACHAR, *puis* SANDFORD.

CONACHAR. Tiens, c'est M. Hobb, l'intendant. Monsieur Hobb, j'ai bien l'honneur...

HOBB, *entrant par le fond.* Je désirerais parler à M. Sandford... Est-il ici?

CONACHAR. Monsieur Hobb, je ne suis pas dans l'usage de mentir... il y est... mais je n'ose pas entrer dans l'appartement de la personne... (*A part.*) Il ne m'entendra pas... dans l'appartement de miss Mathilde.

HOBB. Annoncez-moi; je désire lui parler.

CONACHAR *. Alors, cognons... cognons.

(Il frappe à la porte.)

SANDFORD, *paraissant.* Que voulez-vous, Conachar?

CONACHAR. C'est M. Hobb, l'intendant.

SANDFORD ** Approchez, mon cher monsieur Hobb, en quoi puis-je vous être utile?

HOBB. Je viens, monsieur Sandford, m'acquitter d'un pénible devoir.

SANDFORD. Qu'est-ce donc?

HOBB. Vous savez qu'après l'arrivée de miss Elmwood et de sa gouvernante au château... milord me donna l'ordre formel de leur signifier que si jamais la jeune lady paraissait devant lui.

SANDFORD. Je sais, je sais.

HOBB. Il ajouta qu'il ne renouvellerait pas cet ordre irrévocable... L'événement prevu, monsieur Sandford, s'est trop tôt réalisé .. et je viens remplir...

SANDFORD. Votre devoir n'est-il pas vrai? et vous venez me dire que maintenant les ordres de milord doivent être exécutés.

HOBB. Vous connaissez milord, je suis père de famille... je n'existe que de l'emploi que j'exerce au château.

SANDFORD. Il suffit, monsieur Hobb, j'apprécie et je respecte vos motifs. (*A part.*) Il la chasse!

(Hobb sort par le fond.)

CONACHAR, *s'essuyant les yeux.* Ça, un père? je n'en crois pas la queue d'un mot.

SANDFORD. Mais il est encore un moyen... je l'emploierai... car il l'aime au fond du cœur... j'ai surpris des larmes dans ses yeux.

SCENE XXV.

LORD ELMWOOD, *entrant par le fond,* SANDFORD, CONACHAR, *au fond.*

LE LORD, *à lui-même.* Je voudrais la fuir et je reviens sans cesse auprès d'elle... toujours mes pas se dirigent de ce côté.

* Conachar, Hobb.
** Sandford, Hobb, Conachar, au

SANDFORD, *avec agitation.* Ah! vous voilà, milord...

LE LORD, *à Conachar.* Dites à sir Henri de venir me trouver à l'instant.

SANDFORD, *à Conachar.* Que sir Henri ne se hâte pas trop... J'ai à causer avec milord.

LE LORD. Y pensez-vous?

SANDFORD, *plus agité, mais avec fermeté.* J'ai à causer avec vous... vous ne refuserez pas de m'entendre.

(Il parle bas à Conachar.)

LE LORD, *à part.* Comme il est ému!... aurais-je à craindre quelques nouveaux malheurs?

CONACHAR, *à Sandford, avec étonnement.* Ah! oui?

SANDFORD, *à Conachar.* Faites ce que je vous dis... dans cinq minutes!

CONACHAR, *à part, en sortant par le fond* Je suis parfaitement content de Sandford.

SCENE XXVI.

SANDFORD, LORD ELMWOOD.

LE LORD, *avec hésitation.* Qu'avez-vous, mon vieil ami, cette émotion... (*A part.*) Comme sa figure est décomposée! Je tremble. (*Haut.*) Sandford! qu'est-ce donc qui vous afflige?

SANDFORD. Vos ordres m'ont été signifiés.

LE LORD. Quels ordres?

SANDFORD. Ceux qui enjoignent à miss Mathilde de quitter le château.

LE LORD, *à part, avec un mouvement de joie.* Elle existe! (*A part.*) Ah! je les avais oubliés.

SANDFORD. Je ne pensais pas que vous allassiez jusque-là.

LE LORD, *très-affecté, mais d'un ton résolu.* M. Hobb...... est un homme exact...

SANDFORD. Vous l'approuvez!

LE LORD, *de même.* Je ne suis pas.... dans l'usage de... de revenir sur les ordres que je donne.

SANDFORD, *avec feu.* Même quand ils sont odieux?

LE LORD. Qu'est-ce à dire?

SANDFORD. Mais ils ne s'exécuteront pas, je ne souffrirai pas que vous, milord... mon élève, vous vous couvriez de honte en chassant de chez vous votre pauvre enfant... je ne veux pas que vous puissiez dire un jour : (*avec émotion.*) Un bon conseil m'a manqué, et Sandford était là!

LE LORD. Sandford!

SANDFORD, *avec émotion croissante*. Je vous ai élevé, milord, j'ai cru former votre cœur à la justice, je vous aime (*pleurant*) comme il me semble qu'on doit aimer son enfant... Vous êtes pour moi une famille... votre maison c'est ma patrie... je comptais y mourir... Quitter tout cela, c'est renoncer au peu de jours heureux qui me sont réservés... Pourtant, milord, si votre cœur est assez endurci pour ne pas retirer ce fatal ordre d'exil... sachez-le bien, je partirai avec elle... j'abandonnerai tout...

LE LORD, *ému*. Que dites-vous?

SANDFORD. Mais alors je vous désavoue, vous n'êtes plus l'homme dont j'ai dirigé les penchans, (*avec force*) car c'est l'acte d'un méchant! (*Mouvement du lord. S'adoucissant.*) Mais vous ne le ferez pas... je connais trop votre cœur... Milord, au nom de l'amitié que je vous porte, ne vous condamnez pas à des regrets éternels... vous avez cinquante ans, milord; votre caractère impérieux et fier a éloigné de vous tous vos amis... tous, excepté le vieux Sandford... Allons, milord, allons, mon élève, soyez père un moment... c'est pour vous que je vous supplie à genoux.

LE LORD, *le retenant*. Sandford... mon ami... que faites-vous?

SANDFORD.

AIR *du Jeune Maire*.

A votre enfant rendez votre tendresse,
Trop tard, hélas! vous sentiriez vos torts.
Elle est déjà bien triste, la vieillesse,
Sans la charger du fardeau des remords.
Que ferez-vous, sans ami, sans famille,
Dans vos douleurs qui vous consolera?
Pour vous aimer... vous n'aurez plus de fille,
Et moi, milord, je ne serai plus là.

LE LORD, *hors de lui*. Mon ami! mon ami! dites-moi, ah! dites-moi si elle vivra?

SANDFORD. Elle mourra de l'exil!.. sa vie est dans vos mains.

LE LORD, *de même*. Dans mes mains, dites-vous?..

SANDFORD, *allant à la porte de gauche qui s'ouvre*. Venez, miss Elmwood, venez entendre votre arrêt; voilà le juge!

SCENE XVII.

CONACHAR, *entrant sur la ritournelle*, SANDFORD, MATHILDE, LE LORD, HENRI.

(Le lord est au plus haut degré d'émotion.)

LE LORD, *recevant Mathilde dans ses bras*. Ma fille!... Oh! mon Dieu!... elle ne mourra pas. (*L'embrassant avec transport.*) Non, non, elle ne mourra pas.

MATHILDE, *avec effusion*. Mon père!...

LE LORD. Pourquoi faut-il?...

SANDFORD, *vivement et d'un ton victorieux*. Vous avez pardonné, milord, je vois des larmes dans vos yeux.

MATHILDE, *suppliant*. Oh! mon père!

LE LORD, *à Sandford*. Tu crois, mon vieil ami? je n'ai pas la force de te démentir.

SANDFORD, *lui prenant la main*. C'est bien... c'est très-bien!

CONACHAR. Ah! mais, c'est ça, un père! Il m'attendrit au vif. Je vais écrire tout ça à mon oncle Tramtram.

SANDFORD, *contemplant Henri et Mathilde avec émotion*. J'ai gagné ma cause, n'oubliez pas au moins les honoraires de l'avocat.

(Il embrasse Mathilde.)

HENRI. Oh! mon oncle!

LE LORD. Non, dis mon père!...

MATHILDE *à son père*.

AIR *du Mari à l'essai* (Béancourt).

Oui, pour jamais devenez notre guide.
Nous oublirons des tems trop rigoureux;
Mais ces douze ans, que leur cours fut rapide!
Ils ont passé comme un jour orageux.
Veillez long-tems sur notre destinée;
Aimés de vous, ah! nous avons l'espoir
Que si l'orage a troublé la journée,
Un ciel plus pur va protéger le soir.

TOUS EN CHŒUR.

Oui, si l'orage a troublé la journée,
Etc., etc.....

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



ACTÉON,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Par M. Scribe,

MUSIQUE DE M. AUBER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 23 JANVIER 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRINCE ALDOBRANDI.	M. INCHINDI.	LÉONI	M. RÉVIAL.
LUCREZIA, sa femme	Mme DAMOREAU-CINTI.	FEMMES DE LA PRINCESSE.	
ANGELA, sa sœur	Mlle CAMOIN.	DAMES AMIES DE LA PRINCESSE.	
STÉPHANO, sigisbé de la princesse	Mme PRADHER.		

La scène se passe en Sicile, dans les jardins et le palais du prince Aldobrandi

Le théâtre représente un salon élégant dont les portes du fond sont ouvertes, et donnent sur de riches jardins. Deux portes latérales à droite et à gauche; sur le devant du théâtre, des caisses contenant des arbustes.

SCENE PREMIERE.

LUCRÉZIA, ANGÉLA, FEMMES.

(Au lever du rideau Lucrezia, entourée de ses femmes, est assise devant un chevalet, et s'occupe à peindre. Angela, sa sœur, est assise de l'autre côté, et joue de la mandoline.)

CHŒUR.

Beaux-arts! doux charme de la vie!
Plaisirs purs et toujours sereins!
Par vous, le tems que l'on oublie
S'enfuit emportant nos chagrins!

ANGELA, *se levant et regardant le tableau de sa sœur.*

Ah! quelle grâce enchanteresse!

D'AUTRES FEMMES, *regardant aussi.*

L'Albane inspire votre altesse,
Et semble guider ses pinceaux!

LUCREZIA, *regardant son tableau.*

Oui, c'est bien la chaste Diane! ..
Oui, c'est bien elle qu'un profane
Vient de surprendre au sein des eaux!

CHŒUR.

Beaux-arts, doux charme de la vie!
Plaisirs purs et toujours sereins!
Par vous le tems que l'on oublie
S'enfuit emportant nos chagrins!

LUCREZIA, *se levant et poussant un soupir.*

Peindre est un grand bonheur!

ANGELA.

Ce doit être le vôtre!

LUCREZIA.

Bonheur bien ennuyeux quand on n'en a pas d'autre.
Je ne sais d'où vient la tristesse
Qui m'accable, m'oppresse,
Et me poursuit toujours.
Une sombre mélancolie
Du printems de ma vie
Obscurcit les beaux jours!
En vain, pour moi, les parures brillantes
Etincellent de toutes parts;
Du bal joyeux, les danses séduisantes
En vain attirent mes regards;
Ces plaisirs, jadis mon bonheur,
Ne peuvent plus toucher mon cœur.
Je ne sais d'où vient la tristesse
Qui m'accable, m'oppresse,
Et me poursuit toujours...
Etc., etc...

Beaux-arts que j'adore,
Vous, mes seuls amis,
C'est vous que j'implore
Contre mes ennuis!
Séduisante idole,
A qui j'ai recours,
Et qui nous console
Mieux que les amours!
Oui, votre ivresse
Dure à jamais,
Et ne nous laisse

Aucuns regrets!
Beaux-arts que j'adore.
Vous, mes seuls amis,
C'est vous que j'implore
Contre mes ennuis!
Etc., etc...

(*A la fin de ce morceau, les femmes s'éloignent, et Lucrezia reste seule en scène avec Angela.*)

SCENE II.

LUCREZIA, ANGELA.

ANGELA. Savez-vous, ma sœur, que vous êtes bien heureuse... vous, maîtresse de ce beau palais et de ces jardins délicieux où je voudrais passer ma vie...

LUCREZIA. Oui, tu as raison! je serais comme toi et je ne voudrais jamais en sortir... si ce n'était un obstacle terrible...

ANGELA. Et lequel?

LUCREZIA. C'est qu'on m'ordonne d'y rester... (*Soupirant.*) Et il y a, dit-on, à Naples de si beaux concerts et des bals si élégans...

ANGELA. C'est vrai! j'en arrive! et une chose qui m'étonne bien... lorsque le prince Aldobrandi, mon frère, m'annonça qu'il allait me donner une compagne, une amie... qu'il allait épouser une de mes camarades de couvent, la belle Lucrezia, je me suis dit: Bon! nous irons ensemble dans les bals... dans les fêtes... parce que mon frère, qui est né d'un premier mariage et qui est bien plus âgé que moi... ne se soucie jamais de m'accompagner... tandis qu'avec une jeune belle-sœur...

LUCREZIA. Ah! bien oui... il a fallu quitter la ville et nous confiner dans cette solitude où nous ne voyons personne...

ANGELA. Excepté des femmes!..

LUCREZIA. Ah! des femmes!.. ça ne compte pas!

ANGELA. Comment, ça ne compte pas... toutes ces demoiselles... les pensionnaires du couvent della Pietà... dont vous êtes la protectrice... et qui sont venues passer dans ce château les fêtes de la Pentecôte...

LUCREZIA. C'est très-agréable pour moi... mais pour elles... toute la journée lire... se promener... causer... et médire entre nous.. Si encore il y avait là des hommes, cela tomberait sur eux... mais impossible.

ANGELA. Pourquoi donc?

LUCREZIA. Le prince Aldobrandi, mon mari, ne veut qu'aucun cavalier pénètre dans ces lieux.

ANGELA. Aucun... ah! mon Dieu! et s'il s'en présentait un... un seul... par hasard...

LUCREZIA. Il ne serait pas reçu!.. et on lui fermerait au nez les portes de ce riche palais...

ANGELA. Voilà qui est bien terrible... et bien injuste...

LUCREZIA. Qu'est-ce que cela te fait?

ANGELA. Oh! rien... ma sœur... mais je cherche seulement pourquoi mon frère a pu donner une pareille consigne.

LUCREZIA. Je vais te le dire, moi, et en confidence... c'est qu'il est jaloux!

ANGELA. Jaloux! lui qui vous aime tant...

LUCREZIA. Précisément! un jaloux est un égoïste... qui ne vous aime que pour lui... et pas pour les autres, ce qui est absurde...

ANGELA. Est-ce que tous les hommes sont ainsi?

LUCREZIA. Plus ou moins... mais chez le prince Aldobrandi cela tient à des raisons particulières... il a d'abord un très-grand défaut.

ANGELA. Lequel?

LUCREZIA. Cinquante ans! seul défaut dont on ne se corrige pas avec le tems... au contraire... Alors, il est défiant, jaloux... sans raison... sans motif.!. tu le sais! il a toujours l'idée qu'on veut le tromper... et cette idée-là, c'est contagieux... ça se gagne... ce n'est pas ma faute... c'est la sienne.

ANGELA. C'est vrai!.. Mais comme il s'avance d'un air préoccupé!..

LUCREZIA. Qui donc?

ANGELA. Stéphano!.. votre page!.. le seul homme qui soit ici... Il doit bien s'ennuyer au milieu de tant de femmes...

LUCREZIA. Peu m'importe!.. il faut bien que j'aie un sigisbé...

ANGELA. C'est trop juste!.. vous la princesse Aldobrandi... vous ne pouvez pas vous en passer... quand toutes les bourgeoises de Naples ou de Florence en ont un!

LUCREZIA. Pour le moins

SCÈNE III.

STÉPHANO, LUCREZIA, ANGELA

STÉPHANO, *entrant en regardant et en tournant le dos à Lucrezia.* J'ai beau regarder... je ne le vois plus... il sera parti...

LUCREZIA. Eh! qui donc, signor Stéphano?

STÉPHANO. Ah! c'est vous... madame... pardon... (*A demi-voix.*) Mais c'est, je crois... un événement...

LUCREZIA. Un événement ici!.. quel

bonheur! en es-tu bien sûr?.. dis-nous-le vite...

STÉPHANO. Oui, madame...

LUCREZIA, *s'asseyant ainsi qu'Angéla ; Stéphano reste debout.* Mets-toi là..... entre nous deux... nous t'écoutons... un événement! . c'est très-aimable à toi!

STÉPHANO. Dam!.. si je pouvais, il y en aurait tous les jours... j'aurais tous les jours quelque chose à vous dire... mais quand on ne peut pas...

LUCREZIA. On ne t'en fait pas reproche... mais on te donne audience... Voyons ton événement.

STÉPHANO. J'étais dans le salon... à regarder cette tapisserie que vous avez commencée hier...

LUCREZIA. Belle occupation... pour un homme...

ANGELA. Si ça l'amuse...

STÉPHANO. Votre mari était dans un fauteuil qui dormait...

LUCREZIA. Ah!

STÉPHANO. Cela vous étonne!

LUCREZIA. Du tout!..

STÉPHANO. Est entré un beau domestique avec une riche livrée... bleu de ciel et argent... Une lettre, a-t-il dit, pour la princesse Aldobrandi, et monseigneur, qui venait de se réveiller, a répondu brusquement : C'est moi... et il a ouvert la lettre.

LUCREZIA. C'est sans façons!

STÉPHANO. Il a froncé le sourcil... a réfléchi un instant, puis il a répondu : Vous direz au comte Léoni, votre maître...

ANGELA, *vivement.* Léoni!

LUCREZIA. Qu'est-ce donc?

ANGELA. Rien! il a dit : Léoni...

STÉPHANO. Certainement je l'ai dit...

ANGELA, *cherchant à se remettre de son trouble.* Je croyais avoir mal entendu...

STÉPHANO. Dam... je parle de mon mieux : dites au comte Léoni, votre maître, que je suis très-sensible à son invitation... mais ma femme est malade et ne peut aller ce soir à son bal...

LUCREZIA. Voyez-vous!.. quelle trahison!

ANGELA. C'est épouvantable!

STÉPHANO. N'est-ce pas? Le domestique s'est incliné et a dit : « Mon maître hésitait ce matin à venir présenter ses respects à ces dames et à monseigneur... mais maintenant... il n'aura garde d'y manquer, ne fût-ce que pour savoir des nouvelles de leurs seigneuries. »

ANGELA. C'est très-bien!

LUCREZIA. Très-convenable... je ne connaissais pas encore le comte Léoni, notre nouveau voisin... mais voilà qui me donne de lui la meilleure idée, et puisqu'il va venir...

STÉPHANO. Du tout... il ne viendra pas!

ANGELA, *se levant.* Comment, il ne viendra pas!..

STÉPHANO. Vous ne me laissez pas achever... A peine le domestique était-il parti que monseigneur a sonné...—Dites au concierge de ne laisser entrer personne... n'importe qui se présente ce matin... on répondra que je viens de partir pour Naples avec ces dames...

ANGELA. Mais ça n'a pas de nom... il ira à Naples...

LUCREZIA. Tu crois?..

ANGELA. Il ne nous y trouvera pas... et il croira que je le fuis... que je ne veux pas le voir... et ce serait si mal à moi... si ingrat...

LUCREZIA. Tu le connais donc?

ANGELA. Eh! mon Dieu, oui... c'est pour moi qu'il vient... je vous raconterai cela... (*Regardant Stéphano.*) A vous...

STÉPHANO. La signora se défie de moi...

LUCREZIA. Elle aurait tort... Stéphano est de notre parti. . il est des nôtres... et quoique cousin de mon mari...

STÉPHANO. Mon devoir est de vous obéir...

LUCREZIA. En cavalier désintéressé...

STÉPHANO. Il le faut bien!

LUCREZIA, *à Angela.* Et tu peux parler sans crainte.

ANGELA. Eh bien! à Naples... et depuis votre mariage... je l'ai vu plusieurs fois au bal... toute la soirée il était mon cavalier... il dansait avec moi... il causait avec moi...

LUCREZIA, *vivement.* Enfin... il disait qu'il t'aimait!..

ANGELA. Non, ma sœur, il ne disait rien.

STÉPHANO. Il y a comme ça des gens qui se taisent...

LUCREZIA, *sévèrement.* Et ils font bien!

ANGELA. Mais l'autre semaine... au bal de l'ambassadeur d'Espagne... ah! je n'oublierai jamais cette soirée... les danses étaient si vives... si animées... et pourtant il ne dansait pas avec moi... il était bien loin dans un autre salon... tout-à-coup un cri d'effroi se fait entendre... la flamme d'un lustre avait atteint une draperie... avait gagné la boiserie... en un instant le salon était en feu... Les femmes effrayées se précipitaient vers les portes qui étaient encombrées..... et moi, saisie de terreur, je n'avais pas la force de fuir... lorsque quelqu'un m'emporte dans ses bras... et à travers les flammes il

se serrait contre son cœur... en me disant: Angela... Angela... ma bien-aimée... j'étais évanouie... mais je crois que j'entendais... et quand j'ouvris les yeux, je vis devant moi dans le jardin le comte Léoni...

LUCREZIA. C'était lui...

ANGELA. Pâle et blessé, je crois...

STÉPHANO. Ah! qu'il était heureux!

ANGELA. Et me remettant aux dames qui m'accompagnaient, il me demanda à venir savoir de mes nouvelles... Demain, lui répondis-je, je quitte Naples... demain je pars pour la villa Aldobrandi... chez mon frère et mon tuteur... Il me salua... s'éloigna sans me répondre... mais ses yeux me disaient : j'irai... et vous voyez qu'il a tenu parole.

LUCREZIA. Et pour récompense on le renverrait...

ANGÉLA. On lui fermerait la porte...

STÉPHANO. Après un dévouement pareil...

LUCREZIA. Ce n'est pas possible... Stéphano nous servira...

STÉPHANO. Toujours...

LUCREZIA. Tu seras là... à la grille, quand il se présentera... et si, fidèle à sa consigne, le concierge lui dit qu'il n'y a personne.. tu l'inviteras du moins à visiter nos jardins qui méritent d'être vus.

STÉPHANO. C'est dit!

LUCREZIA. Alors il s'y promènera.

ANGELA, *tristement*. Seul...

LUCREZIA. Pas pour long-tems... et il y aura bien du malheur si, au détour d'une allée, nous ne le rencontrons point par hasard ..

ANGELA. Je comprends...

LUCREZIA. Va vite!

ANGELA. Et si mon frère se fâche... qui sera puni?

STÉPHANO. C'est moi!..

ANGELA. Si même dans sa colère...

STÉPHANO. Qu'importe!.. si un mot de bonté, si un regard me paient après.

LUCREZIA, *lui tendant la main avec bonté*. Et si je te paie d'avance ..

STÉPHANO. Oh! alors je me jetterais dans le feu... et je cours!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ALDOBRANDI, *l'arrêtant*.

ALDOBRANDI. Où donc?

STÉPHANO. Exécuter les ordres de madame...

ALDOBRANDI. Lesquels

STÉPHANO. Pardon, monseigneur, un sigisbé doit se taire... c'est le devoir de sa charge... il n'a que cela à faire...

ALDOBRANDI. C'est encore trop!.. et voilà une charge que je supprimerai...

LUCREZIA. Y pensez-vous?

ALDOBRANDI. Alors qu'il parle, ou, beau sigisbé, mon ami, je vous fais fustiger par maître Gourdino, mon majordome.

STÉPHANO, *froidement*. Comme vous voudrez!

LUCREZIA. Et moi je parlerai... je l'envoyais lever la consigne que vous avez donnée.

ALDOBRANDI. Moi...

LUCREZIA. Au sujet du comte Léoni... qui nous invitait ce soir, dans son palais, à une fête charmante... Je ne dis pas que que j'aie envie d'y aller... j'en serais désolée, et vous avez bien fait de refuser...

ALDOBRANDI. Ah! vous savez tout cela... (*Regardant Stephano.*) Je vois qu'on ne se tait pas toujours...

LUCREZIA. Oui, mon ami... vous avez deviné que j'étais indisposée, je vous en remercie... mais ce n'est pas une raison pour ne pas recevoir le comte Léoni... au contraire, nous lui devons des remercîmens... des excuses... et il serait si inconvenant pour vous même... car, pour nous, cela nous est égal...

ANGELA. Oh! mon Dieu! oui...

LUCREZIA. Si inconvenant pour vous.. de le renvoyer ainsi...

ALDOBRANDI. C'est possible... vous avez peut-être raison...

LUCREZIA. N'est-ce pas?

ALDOBRANDI. Mais le mal est fait..... M. le comte vient de se présenter... et je l'ai congédié...

LUCREZIA. Sans le voir...

ALDOBRANDI. Eh! sans doute... puisque j'ai fait dire que nous étions tous partis...

LUCREZIA. Mais il saura bientôt le contraire... Il le sait déjà...

ALDOBRANDI. C'est possible... car il paraît qu'il a causé une heure avec le concierge... Tant mieux! il verra par là que je ne me soucie pas de ses visites... et il restera chez lui! Encore un amoureux qui venait pour vous, madame...

LUCREZIA. Qu'en savez-vous?... peut-être venait-il pour Angela, votre sœur!...

ALDOBRANDI. Je le sais bien, il me l'a déjà fait dire!

ANGELA, *avec joie*. En vérité!

ALDOBRANDI. C'est sous ce prétexte-là qu'ils viennent tous... C'était chaque jour nouveaux prétendans qui demandaient à

m'être présentés... à s'établir chez moi... pour plaire à ma sœur... pour lui faire la cour... et pendant ce tems... serviteur... j'ai pris un parti décisif... une mesure générale... j'ai déclaré partout... que ma sœur refusait absolument de se marier...

ANGELA. Eh bien! par exemple!

ALDOBRANDI. Et qu'elle prononcerait bientôt ses vœux au couvent della Pietà...

ANGELA. C'est un indigne mensonge!

ALDOBRANDI. Si tu aimes mieux que ce soit une vérité... tu n'as qu'à parler...

ANGELA. Non, mon Dieu!..

ALDOBRANDI. Alors de quoi te plains-tu? de quoi vous plaignez-vous?... vous avez ici une retraite délicieuse où vous faites tout ce que vous voulez... une société charmante... une douzaine de jeunes filles... douze bonnes amies!... je vous demande où vous trouveriez cela dans le monde... de plus, les beaux-arts tant que vous en voulez... la musique... la peinture... (*Regardant le tableau.*) Ah! voilà qui est admirable... et je vous en fais compliment, madame...

LUCREZIA. Vous êtes bien bon!

ALDOBRANDI. C'est dans la solitude seulement qu'on peut faire de pareils progrès... Quel beau tableau!... rien que des femmes!... voilà les tableaux que j'aime...

LUCREZIA. Par malheur... je prévois qu'il ne sera jamais fini...

ALDOBRANDI. Pourquoi donc?..... la chaste Diane... au milieu de ses nymphes... en costume de bain... c'est charmant!

LUCREZIA. Oui, monseigneur... mais il manque un Actéon... un bel Actéon... dont on aperçoive la tête à travers le feuillage!...

ALDOBRANDI. Eh bien! faites-la... dessinez-la...

LUCREZIA. Pour cela, monsieur, il faut un modèle...

ALDOBRANDI. Bah!..... une belle tête d'Actéon! vous ne pouvez pas la faire d'idée...

LUCREZIA. Non, monsieur, je n'ai pas de ces idées-là... et ne vois pas ici qui pourrait me les donner... aussi, je vous le répète, pour terminer ce tableau... il me faut absolument un modèle... et si vous ne voulez pas... qu'on en fasse venir...

ALDOBRANDI. Jamais! jamais d'homme chez moi... surtout des Actéons.

LUCREZIA. Mais encore une fois... pourquoi donc?

ALDOBRANDI. Pourquoi?

Il est des époux
Complaisans et doux,
Que l'on montre au doigt
Partout l'on en voit!
Moi, madame, je veux
Ne pas être... comme eux!

Non, non, telle est ma loi!
Non, non, jamais, chez moi,
Les courtisans
Et les galans
Ne viendront rire à mes dépens!

Il est des époux
Complaisans et doux,
Etc., etc.

Pour sauver la vertu des femmes,
Des amans pour rompre les trames,
Je connais un très-bon moyen,
Qui, dans tout tems, sera le mien!
(*Tirant un poignard.*)
Voyez-vous cette bonne lame,
De mon honneur c'est le gardien!
Sitôt qu'on regarde ma femme,
Zig, zag.... vous me comprenez bien:
Pour elle qu'un amant s'enflamme,
Zig, zag, zig... vous entendez bien!
Est-ce un rendez-vous qu'on réclame?
Zig, zag, zig, zag!... c'est moins que rien!
C'est simple et d'un facile usage,
Pour un époux sicilien,
D'être tranquille en son ménage,
Voilà, voilà le bon moyen!

Il est des époux
Complaisans et doux,
Que l'on montre au doigt;
Partout l'on en voit.
Par ce moyen, je veux
Ne pas être comme eux!

LUCREZIA. Et moi je dis, monsieur, que je ne conçois pas un raisonnement et un système pareils...

ALDOBRANDI. Chaque pays a le sien... je sais que ce n'est pas la coutume de Paris... c'est celle de Naples... Nous sommes ici quelques vieux gentilshommes qui tenons aux anciens usages et aux bonnes traditions, et quoique bien décidé, dans l'occasion, à me servir de ma recette, je désire en user le moins possible : voilà pourquoi j'ai résolu de ne recevoir aucun homme chez moi...

LUCREZIA. Vous y avez réussi...

ALDOBRANDI. Pas tout-à-fait... dans les meilleurs systèmes, il se glisse toujours des abus... et il s'en est glissé un ici que je veux supprimer..... c'est votre beau page!...

STÉPHANO. O ciel!

LUCREZIA. Lui... votre cousin... votre proche parent!

ALDOBRANDI. En fait de parens, j'aime mieux les parens éloignés... Il vous fallait un sigisbé... et je l'ai souffert près de vous tant qu'il a eu dix ou douze ans, et s'il avait pu se maintenir ainsi... je ne dis pas; mais à présent, c'est différent... il s'en ira!

STÉPHANO. Vous me chassez!

ALDOBRANDI. Du tout!... je t'ai fait recevoir dans les pages du roi... et tu partiras aujourd'hui.

LUCREZIA. Comment... vous voulez...

ALDOBRANDI. Dès ce soir.

STÉPHANO, *bas à Lucrezia.* Et vous le souffririez!

LUCREZIA. Silence!

ANGELA. Si cela dure ainsi, j'en mourrai ..

LUCREZIA. Du courage... et laissez-moi.. je vais tâcher de parler pour vous... (*A part.*) Et il faudra bien que je l'emporte...

(Angela et Stephano sortent par le fond)

SCENE V.

ALDOBRANDI, LUCREZIA.

DUO.

LUCREZIA, *s'approchant doucement d'Aldobrandi.*

D'où vient ce front sombre et sévère?
Pourquoi vos traits sont ils troublés?
Vous qui savez si bien me plaire...
Aussitôt que vous le voulez!

ALDOBRANDI, *avec humeur.*

Je veux toujours!

LUCREZIA, *d'un air caressant.*

Alors de grâce,
Daignez le prouver à mes yeux!

ALDOBRANDI.

Eh! que faut-il donc que je fasse?

LUCREZIA, *de même.*

Ah! bien peu de chose!

ALDOBRANDI.

Tant mieux!

LUCREZIA, *de même.*

Eh bien!... à mes désirs sensible,
Daignez recevoir aujourd'hui
Chez vous le comte Léoni!

ALDOBRANDI.

Le comte Léoni!
Eh! ne voyez-vous pas ici,
Que pour lui vos instances même
Sont une preuve qu'il vous aime!...

LUCREZIA.

Moi!

ALDOBRANDI.

Vous!

LUCREZIA.

Moi!

ALDOBRANDI.

Vous.

ENSEMBLE.

LUCREZIA.

O tyrannie!
O triste sort!
Sa jalousie
M'outrage encor!
Conduite affreuse,
Et qui me rend
Trop malheureuse
Près d'un tyran!
Oui, oui, vous êtes un tyran;
Oui, craignez mon ressentiment!

ALDOBRANDI

O triste vie!
Funeste sort!
Qui se marie
A bien grand tort!
Quand pour ma tête
Je suis tremblant,
Elle me traite
Comme un tyran
Non, non, dussé-je être un tyran,
Je refuse un consentement!

ALDOBRANDI *s'approche de Lucrezia, qui vient de s'asseoir à droite du théâtre, en lui tournant le dos. Il veut prendre sa main, qu'elle retire.*

Eh quoi! votre main me repousse!
Pourquoi vos traits sont-ils troublés?
Vous êtes si bonne et si douce,
Aussitôt que vous le voulez!

LUCREZIA.

Eh bien! puisqu'enfin, moins terrible,
Tout ce grand courroux est tombé,
Que Stéphano, mon sigisbé,
Reste avec nous!

ALDOBRANDI..

Stéphano!... lui!...
Et ne voyez-vous pas ici
Qu'au fond du cœur, ce jeune page
Vous adore malgré son âge!

LUCREZIA.

Moi!

ALDOBRANDI.

Vous!

LUCREZIA.

Moi!

ALDOBRANDI.

Vous!

ENSEMBLE.

LUCREZIA.

O tyrannie!
O triste sort!
Sa jalousie
M'outrage encor!
Conduite affreuse,
Et qui me rend
Trop malheureuse
Près d'un tyran!
Oui, oui, vous êtes un tyran;
Oui, craignez mon ressentiment!

ALDOBRANDI.

O triste vie!
Funeste sort!
Qui se marie
A bien grand tort!
Quand pour ma tête
Je suis tremblant,
Elle me traite
Comme un tyran!
Non, non, dussé-je être un tyran,
Non, non, point de consentement!

LUCREZIA, *se laissant tomber sur un fauteuil.*

Je ne puis supporter un coup aussi fatal!
Et j'en mourrai!

ALDOBRANDI, *effrayé.*

Ma femme! elle se trouve mal.
O Supplice, ô tourmens de l'amour conjugal!

ENSEMBLE.

ALDOBRANDI.

Ma femme! ma femme!
Ne va pas mourir!
Renais, ma chère ame,
Fais-moi ce plaisir!
(*S'approchant d'elle.*
Je t'aime! je t'aime!
Je t'aime toujours!

Reviens à toi-même,
Reviens, mes amours!
(*A part, et s'éloignant d'elle.*)
Au diable les femmes!
Enfer de nos jours!
Tourment de nos ames,
Qu'on aime toujours!

LUCREZIA, *à part, et soulevant la tête de tems en tems.*

Il faut que l'adresse
Vienne à mon secours!
Oui, ruse et finesse
Triomphent toujours!
Je vois, pâle et blême,
Trembler mon époux!
Il faut de lui-même
Qu'il tombe à genoux!
(*Haut.*)
Hélas! la force m'abandonne;
Vous avez méprisé mes pleurs!
Adieu!... je vous pardonne!...
Et je me meurs!

ENSEMBLE.

ALDOBRANDI.

Ma femme! ma femme!
Ne va pas mourir!
Reviens, ma chère ame,
Fais-moi ce plaisir!
Etc., etc.

LUCREZIA.

Il faut que l'adresse
Vienne à mon secours.
Oui, ruse et finesse
Triomphent toujours!
Etc., etc.

(*A la fin du duo, on entend au bas de la terrasse du fond le son d'une guitare, Lucrezia, qui était restée jusque-là immobile dans son fauteuil, se lève brusquement, et court à la terrasse.*)

LUCREZIA. Une guitare!... qu'est-ce que c'est?

ALDOBRANDI, *qui, pendant ce tems, a cherché un flacon dans un meuble qui est à gauche.* Allons! allons! puisqu'il le faut, je me rends... je ferai tout ce que tu voudras... mais reviens à toi... (*S'approchant du fauteuil qu'il trouve vide.*) Eh bien!... où est-elle donc? (*L'apercevant au fond du théâtre auprès de Stéphano, qui vient d'entrer.*) Avec Stéphano!... encore lui!

SCÈNE VI.

ALDOBRANDI, STÉPHANO, LUCREZIA.

STÉPHANO. Ah! madame!... ah! monseigneur!...

ALDOBRANDI. Qu'y a-t-il donc?

STÉPHANO. Au bas de cette terrasse, un pauvre villageois... il est aveugle, et chante des airs charmans...

ALDOBRANDI. Qu'est-ce que ça me fait?

LUCREZIA. Cela fait que c'est amusant... et qu'ici, quand on s'amuse... c'est autant de gagné... autant de pris sur l'ennemi... je veux qu'il vienne... je veux que nous l'entendions.

ALDOBRANDI. Mais, madame!...

LUCREZIA. N'avez-vous pas peur de celui-là?... un aveugle.

ALDOBRANDI. Qui?... moi.. non, certainement. (*A Stéphano.*) Dis qu'on le reçoive.

LUCREZIA. Et préviens ces dames.

(Stéphano sort.)

ALDOBRANDI, *à part.* Au fait, celui-là peut entrer... il n'y voit pas. (*A Lucrezia.*) Vous ne me reprocherez plus de ne pas obéir aveuglément à vos volontés... quoique tout-à-l'heure... cet évanouissement..

LUCREZIA. Eh bien?

ALDOBRANDI. Se soit bien vite dissipé...

LUCREZIA. N'allez-vous pas m'en faire un crime?

ALDOBRANDI. Non, madame... mais moi qui vous croyais à toute extrémité...

LUCREZIA. Oh! monsieur!... on se lasse de tout... même de se trouver mal : ainsi prenez-y garde!

SCENE VII.

ALDOBRANDI, LUCREZIA, LÉONI, *amené par des femmes. Il est en paysan, et tient une guitare.*

LÉONI.

Cavatine.

Jeunes beautés, charmantes demoiselles,
Vous qui devez avoir de si doux yeux,
Soyez, hélas! aussi bonnes que belles,
Prenez pitié d'un pauvre malheureux!
Le sort qui vient l'atteindre
Le laisse sans espoir.
Jugez s'il est à plaindre,
Il ne peut plus vous voir.
Jeunes beautés, charmantes demoiselles,
Vous qui devez avoir de si doux yeux,
Soyez, hélas! aussi bonnes que belles,
Prenez pitié d'un pauvre malheureux!

LUCREZIA *et* SES FEMMES.

Que je le plains! que sa peine est cruelle!
Prenons pitié d'un pauvre malheureux!

LÉONI, *s'adressant à Aldobrandi.*

Jeune beauté, charmantes demoiselles,
Prenez pitié d'un pauvre malheureux!

ALDOBRANDI.

Pour celui-là, je vois bien que ses yeux
Sont à jamais privés de la clarté des cieux!

LUCREZIA, *lui donnant une bourse.* Tenez... tenez... c'est en mon nom... et au nom de toutes ces dames... car il n'y a ici que des dames...

LÉONI, *pesant la bourse.* Je m'en aperçois bien! grand merci de vos bontés!

LUCREZIA. Vous devez être bien malheureux.

LÉONI. Pas toujours... pas dans ce moment.

ALDOBRANDI. Quel est ton pays?

LÉONI. Florence.

LUCREZIA. Et de quoi vivez-vous?

LÉONI. De mes chansons... que je vais vendre dans les campagnes.

ALDOBRANDI. C'est un Orphée en plein air...

LÉONI, *à Aldobrandi.* Oui, ma bonne vieille!... et si vous voulez des barcaroles, des tarentelles... prenez!.. prenez!.. je ne les vends pas cher.

LUCREZIA. Sont-elles jolies?

LÉONI. Il ne tient qu'à vous de les essayer.

LUCREZIA. Voyons celle-ci...

ALDOBRANDI. J'écoute!

LUCREZIA. Ce sera un concert à votre bénéfice.

Canzonetta.

Nina jolie et sage,
Et même un peu sauvage,
Gardait pour elle, hélas!
Son cœur et ses appas!
Un jour, sous un ormeau,
Près d'un clair ruisseau,
Se croyant seulette,
Ninette,
S'admirait,
Et se trouvait
Gentille et bien faite.
Quand soudain, en cachette..
Ah!... tremblez pour la pauvrette!
S'avance un beau seigneur,
Aimable et plein d'ardeur!
Qu'elle eut grand peur, la jeune enfant!
Elle veut fuir... mais lui, la retenant...
Avec cet air qu'ils prennent tous,
Lui dit d'un ton si doux .. si doux..
» Souvent un amant,
» Ment,
» En offrant sa foi...
» Moi,
» Fidèle en amours,
» Je serai toujours!
» A toi j'appartiens.
» Tiens!
» Viens régner sur moi... viens!
Et Nina...
Nina soupira!
Son cœur lui disait : oui! sa raison
Disait : non!
Mais l'amour parla,
(*Montrant son cœur.*)
Là!
Et Nina céda...
Ah!!!

ALDOBRANDI. C'est fort bien!... c'est très-joli. (*Contrefaisant Lucrezia.*) Des oh! oh!. et des ah! ah!... mais si tu n'as pas pour vivre d'autre fortune que tes chansons...

LÉONI. Ah! j'ai encore une autre ressource!

ALDOBRANDI. Et laquelle?

LÉONI. Ma figure!...

ALDOBRANDI. Ta figure!...

LÉONI, *à Aldobrandi.* Oui, madame!

ALDOBRANDI. Et comment cela?

LÉONI. Je la prête parfois à des artistes... à des peintres... Dernièrement, à Rome, j'ai posé pour une tête de Bélisaire...

LUCREZIA, *vivement.* En vérité...

LÉONI. Oui, madame.

LUCREZIA. Ah! la bonne idée!... il me servira de modèle pour Actéon.

ALDOBRANDI. Y pensez-vous?

LUCREZIA. C'est le seul moyen de finir mon tableau, et ce sera charmant toutes ces dames groupées devant moi... en nymphes de Diane, costume de rigueur.

ALDOBRANDI. Mais, madame...

LUCREZIA. Aucun danger... un aveugle... et nous pourrons devant lui, et sans crainte, rester fidèles à la vérité... ce qui est un grand avantage pour un peintre.

LÉONI, *vivement.* Sans contredit!

LUCREZIA. Vous, mesdames, allez vous préparer.

QUATUOR.

LÉONI, *à part.*

Le destin comble mes vœux,
Et grâce à mon stratagème,
Je vais revoir ce que j'aime!
Les aveugles sont heureux!

ALDOBRANDI.

Il faut céder à ses vœux.
Il faut, changeant de système,
Fermer les yeux quand on aime,
Les aveugles sont heureux!

LUCREZIA *et* LE CHŒUR.

Enfin, et c'est bien heureux,
Malgré sa rigueur extrême,
{Son / Mon} époux, aujourd'hui même,
Daigne céder à {ses / mes} vœux.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, STÉPHANO, *entrant avec précaution et regardant Léoni.*

Destin cruel et fâcheux!
Comment faire? ô peine extrême!
Sans lui dire que je l'aime,
Il me faut quitter ces lieux!

LUCREZIA, *à ses femmes.*

Et toi, mon sigisbé...
(*Apercevant Stéphano.*)
Va prévenir ma sœur!

LÉONI, *à part.*

Je vais la voir! ah! quel bonheur!

ALDOBRANDI, *regardant Stéphano avec humeur.*

Encor ce page!...

LUCREZIA, *à Léoni.*

Il faut trois ou quatre séances.

LÉONI, *avec joie.*

Pour le moins, je l'espère!

ALDOBRANDI, *se frottant les mains avec joie.*

Et j'y veux dans ce lieu
Assister!

LUCREZIA.

Vous, monsieur! l'on vous en fait défense!
Car vous avez des yeux!

ALDOBRANDI.

J'en ai si peu'.. si peu!

(*Stéphano, qui est à a droite du théâtre, tire une lettre de son sein, et il la montre de loin à Lucrezia. Comme il est à côté de Léoni, la lettre, par le mouvemnt qu'il vient de faire se trouve presque devant les yeux de Léoni, qui reste immobile et ne fait aucun geste. Lucrezia fait signe à Stéphano de ne pas commettre d'imprudence; Stephano remet le lettre dans son sein. Aldobrandi, qui est à gauche du théâtre, n'a rien vu.*)

ENSEMBLE.

LÉONI.

Le destin comble mes vœux!
Observons bien! ici même,
Je vais voir celle que j'aime;
Les aveugles sont heureux!

ALDOBRANDI.

Il faut céder à ses vœux;
Il faut, changeant de système,
Fermer les yeux quand on aime.
Les aveugles sont heureux!

LUCREZIA, *regardant Stéphano.*

Est-il donc audacieux!
Je crains pour lui, pour moi-même;
Sur lui, dans mon trouble extrême,
Je n'ose lever les yeux!

STÉPHANO, *montrant sa lettre.*

Que ce billet amoureux.
Lui dise combien je l'aime,
Et réclame d'elle-même
Le prix de mes tendres feux.

(*Stéphano présente encore le billet devant Léoni, qui n'est censé rien voir. Lucrezia s'avance pour prendre cette lettre; mais Aldobrandi offre la main à sa femme. et s'éloigne avec elle. Alors Stéphano fait signe à Lucrezia qu'il va jeter ce billet dans la caisse à droite qui contient un arbuste. — Il l'y jette en effet, et sur un geste d'effroi de Lurezia, il s'enfuit en courant. Tout ce manége a été observé par Léoni, qui est debout et immobile devant eux.*)

SCÈNE IX.

LÉONI, *seul, les regardant s'éloigner.*

A merveille! tout m'a réussi.. ah! seigneur Aldobrandi, vous fermez impoliment votre porte aux gens honnêtes qui se présentent les yeux ouverts... eh bien! on y entrera les yeux fermés... et grâce aux renseignemens que m'a donnés le concierge, me voilà pour quelques jours de la maison!.. Mais prenons garde!.. en amour comme en guerre, il faut tout observer quand on est en pays ennemi! Et d'abord, quel est cet écrit que ce jeune page avait tant d'envie de remettre à la princesse? (*Allant prendre la lettre dans la caisse, et lisant.*) Oh! je m'en doutais... Pauvre petit jeune homme! il est obligé de renoncer à ses fonctions de sigisbé... ce qui le désole... je crois bien! Ici la place était bonne!... Il part ce soir pour Naples; mais auparavant, et pendant que le prince Aldobrandi va faire la sieste... il demande à sa belle maîtresse un instant, un seul instant... pour lui faire ses adieux.. et pour ses gages de sigisbé... pour ses gages arriérés, un seul baiser... ce n'est pas trop... Pauvre enfant! me préserve le ciel de lui nuire dans ses amours... moi qui pour les miens ai besoin de protection... (*Relisant le billet.*) Mais si timide... si respectueux... tant pis! le seigneur Aldobrandi méritait mieux que cela!

SCÈNE X.

LÉONI, *lisant toujours le billet*, ANGELA *arrive par le fond.*

ANGELA. Voyons donc cet étranger dont toutes ces dames sont enchantées... ce pauvre aveugle! (*Apercevant Léoni occupé à lire.* O ciel!.. ô prodige!.. un aveugle qui lit un billet! (*Remontant le théâtre et appelant.*) Mesdames... mesdames... venez être témoins d'un miracle...

LÉONI, *courant à elle.* Imprudente!

ANGELA, *le reconnaissant et poussant un cri.*) Ah! grands dieux!

DUO.

LÉONI.

C'est elle! c'est elle!
Que ma voix appelle,
Qu'adore mon cœur!
Oui, je l'ai revue,
Et mon ame émue
Renaît au bonheur!

ANGELA.

Surprise nouvelle,
O terreur nouvelle,
Qui glace mon cœur!
Dans mon ame émue
Je tremble à sa vue
D'amour et de peur!

ANGELA.

Le comte Léoni sous ce déguisement!

LÉONI.

C'était le seul moyen de déjouer la haine
Du tyran soupçonneux qui vous tient sous sa chaîne'
Il me bannit... il me défend
L'accès de ce palais où le bonheur m'attend!

ENSEMBLE.

C'est elle! c'est elle!
Que ma voix appelle,
Qu'adore mon cœur!
Oui, je l'ai revue,
Et mon ame émue
Renaît au bonheur!

ANGELA.

Surprise nouvelle!
O terreur mortelle!
Qui glace mon cœur!
Dans mon ame émue,
Je tremble à sa vue
D'amour et de peur!

LÉONI.

Il fallait bien apprendre de vous-même
Si vous m'aimez autant que je vous aime'

ANGELA.

Vous le voyez, monsieur, car je tremble...

LÉONI, *avec joie, et lui prenant la main.*
En effet!
ANGELA.
Dans sa fureur, dans sa vengeance,
Mon frère vous poignarderait
LÉONI, *souriant*
Vraiment!
ANGELA.
Sur lui, par prévoyance,
Il porte toujours un stylet!
Je l'ai vu tout-à-l'heure... et s'il vous découvrait!!!
ENSEMBLE.
Partez, de grâce;
Fuyez le sort
Qui vous menace,
Fuyez la mort!
Il est terrible!
Il est jaloux;
Tout est possible
A son courroux!
LÉONI.
Je te rends grâce,
Dieu des amours!
Le sort menace
En vain mes jours;
Mon cœur paisible
Brave ses coups!
(*A Angela.*)
Tout m'est possible
Auprès de vous!
ANGELA.
Mais vous courez à votre perte
Si votre ruse est découverte,
Je vous l'ai dit: il vous poignardera!
LÉONI, *tendrement.*
Mais d'ici là
Je vous verrai! j'aurai votre douce présence!
ANGELA.
Si j'étais seule à craindre sa vengeance,
Je vous dirais: restez! bravons ses coups!
Mais vous pour qui je tremble... vous!
ENSEMBLE.
Partez, de grâce;
Fuyez le sort
Qui vous menace,
Fuyez la mort!
Il est terrible!
Il est jaloux!
Tout est possible
A son courroux!
LÉONI.
Je te rends grâce,
Dieu des amours!
Le sort menace
En vain mes jours!
Mon cœur paisible
Brave ses coups!
Tout m'est possible
Auprès de vous!
AGELA.
On vient... partez! partez!.. écoutez la prudence!
LÉONI.
Seule, de mon secret vous avez connaissance,
ENSEMBLE.
Ne me trahissez pas!
ANGELA.
Oui, la moindre imprudence
Peut causer son trépas!
Silence! silence!
Ne le trahissons pas.
LÉONI.
Silence! silence!
Ne me trahissez pas!

SCENE XI.

LÉONI, ANGELA, *les femmes de la princesse en nymphes chasseresses.*

LÉONI, *à part.*
Ce sont les nymphes de Diane,
Au costume léger, à l'air pudique et fier!
ANGELA, *à part, et les regardant.*
O ciel!.. en robe diaphane!..
(*Voulant faire un pas vers elles.*)
Comment les prévenir que l'aveugle y voit clair!
LÉONI, *l'arrêtant.*
Prenez garde! point d'imprudence!
ANGELA.
Baissez les yeux, monsieur!
LÉONI.
Je le promets!
Et pendant toute la séance,
Je ne verrai que vous!
ANGELA.
Alors... je le permets!
(*Léoni s'assied près d'Angela, pendant que les femmes, habillées en nymphes, forment des danses et des groupes gracieux.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LUCREZIA *paraît tenant à la main sa palette et ses pinceaux.*

LUCREZIA, *s'approchant de la caisse de fleurs où Stéphano a jeté sa lettre.*)
Quand je songe à son imprudence!..
(*Elle met sa main dans le vase.*)
Il a repris sa lettre!.. il a raison!
Je ne l'aurais pas lue!
(*A sa sœur et aux autres dames.*)
Eh bien!.. cette seance!..
ANGELA.
On n'attend plus que vous!
LUCREZIA, *regardant les dames qui l'entourent*
Ah! tout autre Actéon
S'estimerait heureux!..
(*Regardant Léoni avec compassion.*)
Mais ce pauvre garçon!.
ANGELA, *avec ironie.*
Vraiment!.. n'allez-vous pas le plaindre?
LÉONI, *à demi-voix.*
Taisez-vous donc!
LUCREZIA.
Avant de commencer à peindre,
Formons d'abord le groupe principal!
(*Aux femmes.*)
Vous!.. de cette onde pure admirant le cristal
Et près de vous baigner assises sous l'ombrage!
(*A Léoni, le conduisant près des arbustes à gauche.*)
Puis d'un œil indiscret, entr'ouvrant le feuillage
Actéon... est-ce bien?
LÉONI, *à part et regardant.*
Ah! c'est original!
ENSEMBLE.
LÉONI.
O moment plein de charmes!
O spectacle enchanteur!
Dont je puis sans alarmes
Savourer la douceur!

LUCREZIA, *se mettant à peindre.*
Art divin, par tes charmes,
Ton pouvoir créateur,
Tu bannis les alarmes,
Tu nous rends le bonheur!
ANGELA, *à part, regardant Léoni.*
Son œil, de tant de charmes
Tranquille observateur,
Fait naître mes alarmes,
Mon dépit, ma fureur!
LUCREZIA, *à Angela.*
Et toi, ma sœur?
ANGELA.
Y suis-je nécessaire?
LUCREZIA.
Sans doute! j'ai besoin aussi de ton secours!
Toi la nymphe Eucharis, à Diane si chère!
Mais dépose d'abord ces habits de velours,
Pour une chasseresse inutiles atours!
ANGELA, *s'en défendant.*
Eh! mais, ma sœur...
LUCREZIA.
Qu'as-tu donc? je te prie;
ANGELA, *montrant Léoni.*
Et cet aveugle!
LUCREZIA.
Eh bien! l'aveugle n'y voit pas!
ANGELA.
On prétend qu'il en est parfois!
LUCREZIA.
Quelle folie!
ANGELA.
Et si je vous disais...
LÉONI, *s'approchant d'elle, et à voix basse.*
Voulez-vous mon trépas?
Au poignard d'un jaloux, c'est exposer ma vie,
Que de parler...
ANGELA, *se laissant ôter sa robe de velours, que deux femmes viennent de retirer.*
Alors, je ne dis rien!
(*Elle paraît comme les autres dames vêtue en robe de gaze, et s'approche vivement de Léoni en lui disant:*)
Mais ne regardez pas!... je vous le défends bien!
ENSEMBLE.
LÉONI, *allant se cacher derrière le feuillage à gauche.*
O moment plein de charmes;
O spectacle enchanteur!
Son trouble et ses alarmes!
Font palpiter mon cœur!
LUCREZIA, *occupée à peindre.*
Art divin, par tes charmes,
Ton pouvoir créateur,
Tu bannis les alarmes,
Tu nous rends le bonheur!
ANGELA.
Ah! de trouble et d'alarmes,
De dépit, de douleur,
Je sens couler mes larmes,
Cachons-leur ma fureur!

SCÈNE XIII.

LÉONI, *à gauche, caché par les arbustes,* ANGELA *et les femmes de la princesse placées en groupe;* LUCREZIA, *à droite, assise devant son chevalet et occupée à peindre;* STEPHANO, *venant par la porte à droite et caché par les arbustes qui sont de ce côté.*

STEPHANO.
Le mari dort!.. Voici l'instant du rendez-vous!
(*Regardant.*)
Ah! mon Dieu! que de monde!
(*Apercevant Angela et le groupe des nymphes.*)
O suave merveille!
O volupté des cieux à nulle autre pareille!
Tableaux délicieux à mes regards si doux!
Sans qu'on me voie, observons!
(*Il écarte les branches d'un arbuste et passe sa tête.*)
LÉONI, *qui est à gauche, placé en face de lui, l'apercevant.*
Prenez garde?
Prenez garde, Angela,
Un indiscret vous regarde!
TOUTES LES FEMMES, *effrayées.*
Où donc?
LÉONI, *montrant Stéphano.*
Là!
(*Lucrezia, Angela et toutes les femmes se lèvent en désordre. Stéphano, surpris, retire sa tête, se glisse le long des arbustes, et veut s'enfuir par le fond; mais arrivé près des portes qui donnent sur le jardin, il rencontre Aldobrandi, qui, par curiosité, arrivait mystérieusement et sur la pointe du pied. Aldobrandi saisit Stéphano par l'oreille, et le ramène sur le devant du théâtre.*)
ENSEMBLE.
LUCREZIA, ANGELA *et* LES FEMMES.
Quel est-il donc ce téméraire
Qui vient surprendre nos secrets
Qu'il redoute notre colère,
La mort est due à ses forfaits?
LÉONI.
Imprudent, que viens-je de faire?
Oui, dans mon transport indiscret,
En le livrant à leur colère,
Je viens de trahir mon secret!
ALDOBRANDI.
Voici, voici le téméraire
Qui vient surprendre vos secrets.
Par un châtiment exemplaire,
Qu'il soit chassé de ce palais!
STÉPHANO.
Ne pouvait-il donc pas se taire?
Maudit aveugle que je hais;
Qu'il craigne ma juste colère,
Qu'il tremble aussi pour ses secrets!
STÉPHANO, *se mettant à genoux devant Lucrezia.*
Sans nul mauvais dessein, j'étais, par aventure,
Entré dans ce salon, sans rien voir, je vous jure!
Lorsque j'ai par malheur été vu...
ALDOBRANDI.
Mais par qui?
STÉPHANO, *montrant Léoni.*
Par l'aveugle!
LÉONI.
C'est faux!
STEPHANO.
Ah! vous m'avez trahi!
Chacun son tour, je vous trahis aussi!
ALDOBRANDI, *à part, regardant Léoni.*
Encore un séducteur plus perfide qu'un autre!
(*Tirant son poignard et s'approchant doucement de Léoni.*)
De mon moyen voici l'instant de nous servir!
(*Angela pousse un cri d'effroi; mais Léoni, qui a suivi Aldobrandi du coin de l'œil, lui saisit la main au moment où il va le frapper, et lui arrache son poignard.*)

LÉONI.

Tout beau, seigneur! mon bras plus ferme que le [vôtre,
Pourrait d'un tel essai vous faire repentir!

ENSEMBLE.

LUCREZIA *et* LES FEMMES.

Quel est-il donc le téméraire
Qui vient surprendre nos secrets!
Ah! pour lui dans notre colère,
Jamais de pardon! non jamais!

LÉONI, *regardant Aldobrandi.*

Vraiment, je ris de sa colère!
Calmez ce transport indiscret.
Vous pardonnerez, je l'espère,
Quand vous connaîtrez mon secret!

ALDOBRANDI.

L'audacieux! le téméraire!
C'est un amant! .. Je m'en doutais.
Et ne pouvoir, dans ma colère,
Frapper ce tyran que je hais!

ANGELA.

Dois-je ici parler ou me taire?
Et faut-il trahir son secret?
(*A sa sœur.*)
Calmez!... calmez votre colère,
C'est l'amour seul qui le guidait.

STÉPHANO, *regardant Léoni.*

L'audacieux! le téméraire!
Qui donc en ces lieux l'amenait?
Et pour la beauté qui m'est chère,
Son cœur brûle-t-il en secret!

ALDOBRANDI, *s'avançant près de Léoni d'un air menaçant.* Au moins, je l'espère, nous saurons qui vous êtes.

LÉONI. Qui je suis?

ANGELA, *se jetant entre eux.* Le comte Léoni!

LUCREZIA. Quoi! c'est vous, monsieur! (*Riant.*) Je conçois alors qu'il y voyait très-bien.

LÉONI, *le regardant, ainsi qu'Angela.* Grâce au ciel, madame...

STÉPHANO, *avec dépit et jalousie.* C'est d'une indiscrétion!

LÉONI. Non pas! (*Bas à Stéphano.*) Et voici la preuve que je sais garder un secret.

STÉPHANO, *prenant la lettre qu'il lui remet.* Ma lettre!.. Ah! grand Dieu!

ALDOBRANDI, *s'avançant.* Qu'est-ce que c'est?

LÉONI. Une affaire entre nous deux! Et quant à vous, seigneur, évitons, croyez-moi, le bruit et le scandale. Je ne venais point ici pour séduire votre femme, et pour vous le prouver d'un seul mot.... donnez-moi votre sœur.

ALDOBRANDI, *étonné.* Ma sœur!

LUCREZIA, *vivement.* Par ce moyen, vous ne vous plaindrez plus que les amoureux viennent chez vous pour me faire la cour.

ALDOBRANDI. C'est juste!.... Ils iront chez monsieur... je consens.

LÉONI. Et ce soir, au bal que je donne... vous viendrez vous et toutes ces dames...

LUCREZIA *et* ANGELA. Nous acceptons!

STÉPHANO, *bas à Léoni.* En serais-je?

LÉONI. Cela va sans dire!

STÉPHANO, *à part.* Quel bonheur! j'aurai peut-être mon rendez-vous!

LUCREZIA. Et quant à ce malheureux tableau... je prévois maintenant qu'il ne sera jamais fini.

ALDOBRANDI. Pourquoi cela?

LUCREZIA. Où trouver maintenant un Actéon?..

ALDOBRANDI. Cela me regarde!.. vous en aurez un, je vous le promets.

LUCREZIA. Et lequel?

ALDOBRANDI. Moi.

CHŒUR FINAL.

LUCREZIA.

A Diane chasseresse,
Rendons hommage en ce jour!
Et dans une double ivresse,
Ici chantons tour à tour
Et les beaux-arts et l'amour!
De l'amour,
Dans ce jour,
Chantons l'ivresse,
Chantons sans cesse
Les arts et l'amour.
(*Au comte Léoni.*)
Vous obtenez avec sa main
Sa tendresse.
N'oubliez pas votre refrain
De ce matin:
Souvent un amant
Ment,
En offrant sa foi;
Moi,
Fidèle en amours,
Je serai toujours.
Tenez ce serment là;
Le vrai bonheur est-là,
Et jamais il ne s'en ira.

ENSEMBLE.

Tenez ce serment-là;
Le vrai bonheur est là,
Et jamais il ne s'en ira.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



LA FOLLE,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. CH. DESNOYER ET HIPP. GÉRAU,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIERE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 26 JANVIER 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JENNY D'ERSTON, (19 ans). (Premier rôle.)	Mme Théodorine.
CLARISSE, son amie, (même âge. (Jeune Première.)	Mme Doligny jeune.
MARY, cousine de Clarisse à un degré très-éloigné, et sa demoiselle de compagnie, (16 ans. Ingénuité.)	Mlle Maria.
LORD WILLIAMS, père de Clarisse. (Père noble.)	M. Émile.
SIR ÉDOUARD, (30 ans. Premier rôle.)	M. Saint-Firmin.
CHARLES, son frère (26 ans. Jeune premier.)	M. Albert.
CALEB, frère de Mary (28 ans. Premier comique.)	M. Montigny.
Domestiques.	
Parens et Amis de lord Williams et de sir Édouard	

AVIS ESSENTIEL A MM. LES DIRECTEURS DE PROVINCE.

L'administration du théâtre de l'Ambigu-Comique, pour donner plus d'apparat à la représentation de ce drame, a fait dessiner et exécuter de très-jolis costumes, qui reportent la pièce à la fin du siècle de Louis XIV, ou au commencement de la régence; mais les auteurs n'avaient eu nullement l'intention de faire un drame historique; ils ont espéré seulement captiver quelques instans l'attention du public par le tableau vrai d'une infortune qui est de toutes les époques. MM. les directeurs pourront faire prendre à leurs artistes tels costumes qu'il leur plaira, depuis Louis XIII jusqu'à nos jours.



ACTE PREMIER.

LE CHOIX D'UN MARI.

SCÈNE PREMIERE.

CLARISSE, MARY.

(Clarisse, au lever du rideau, est assise, et la tête appuyée dans ses mains, semble rêver profondément. Devant elle, sur un guéridon, est une corbeille de mariage. Mary tient à la main le voile et le bouquet de fleur d'orange.)

MARY. Miss Clarisse, comment trouvez-vous ce nœud ?.. Elle ne m'entend pas... à quoi pense-t-elle ainsi? ne pas faire attention à sa parure le jour de son mariage ?.. c'est extraordinaire !.. Si j'étais curieuse, je la questionnerais... mais je ne le suis pas.. essayons. (*Elle s'approche de Clarisse.*) Vous voilà bien rêveuse, ma chère cousine : pourquoi ? vos yeux sont remplis de larmes... qu'avez vous donc? Voyons, me traiterez-vous encore comme un enfant, et me direz-vous que je ne suis pas digne de connaître vos chagrins, de les partager?

CLARISSE, *sortant de sa rêverie.* Bonne Mary ! je te remercie, je n'ai pas de chagrins... Aujourd'hui, je perds ma liberté, et malgré moi des pensées sérieuses, inex-

plicables, se présentent à mon esprit pour la première fois.

MARY. Seriez-vous malheureuse d'épouser Charles Melvil ?

CLARISSE. Malheureuse!.. non. Le procès qui, depuis si long-tems, séparait sa famille de la nôtre va se terminer par mon mariage... c'est une union convenable sous tous les rapports... Mon père n'a pas prétendu me contraindre; mais il était joyeux que les choses s'arrangeassent ainsi, et moi je n'ai de volonté que la sienne.

MARY. Allons, soyez sincère avec votre petite Mary... on prétend que toutes les jeunes filles pensent de même sur certaines choses... Nous allons voir si, pour avoir trois ans de moins que vous, ma cousine, je n'ai pas absolument les mêmes idées... moi, je trouve que votre prétendu...

CLARISSE. Eh bien?

MARY. Eh bien!.. c'est très-difficile à dire, au point où vous en êtes... une heure avant la signature du contrat... mais enfin... tenez, m'y voilà : il y a trois mois... quand il fut question de cet arrangement singulier, quand M. Charles et son frère aîné, sir Édouard, vous furent présentés, je n'ai jamais pu m'habituer à croire, moi, que votre futur était M. Charles.

CLARISSE. Comment!

MARY. J'avais beau l'entendre répéter par tout le monde, il me semblait que tout le monde se trompait de nom, et que c'était sir Édouard qu'on voulait dire.

CLARISSE, *se levant*. Sir Édouard! j'ai peine à m'expliquer le motif qui vous porte à me parler ainsi.

MARY. M. Charles est inquiet, sombre; sir Édouard, au contraire, porte sur son visage l'expression d'une ame candide... le langage de l'un est toujours contraint, toujours embarrassé de mots obscurs; celui de l'autre annonce la gaîté, la franchise, et puis il est si affable, si poli avec tout le monde... il a tant d'esprit, tant d'élégance dans les manières!.. M. Charles est peut-être fort instruit, mais son frère est si aimable!.. enfin...

SCÈNE II.

Les Mêmes, CALEB.

CALEB, *paraissant au fond*. Allons, bon, voilà ma petite sœur qui bavarde comme à son ordinaire. Bonjour, ma belle cousine!

MARY. Eh bien! que venez-vous faire ici, Caleb? entre-t-on auprès des dames sans se faire annoncer? vous ne perdrez jamais vos habitudes campagnardes...

CALEB. J'ignorais que miss Clarisse fût dans ce salon, ma sœur, pourtant c'est elle que je cherche...

MARY. Que voulez-vous? c'était bien la peine de nous déranger dans nos occupations de toilette... parlez donc, qui vous envoie? M. Charles sans doute, car vous ne le quittez pas plus que son ombre.

CALEB. Mon Dieu! quelle humeur!.. ce n'est pas M. Charles qui me fait chercher miss Clarisse... et puis quand ce serait lui, quel mal y aurait-il, puisqu'il est son mari... ou à peu près... une heure de plus ou de moins...

CLARISSE. Est-il donc vrai, mon cousin, que vous soyez un ami de Charles Melvil?

MARY. Ils sont toujours ensemble.

CLARISSE. Et c'est depuis long-tems que vous le connaissez?..

CALEB. Depuis notre arrivée dans ce comté, miss. De tous les jeunes gens de ce pays, c'est le seul qui m'ait témoigné de l'intérêt, il est bien naturel que je me sois attaché à lui...

CLARISTE. Comment cela?

MARY. Quoi, miss, vous allez perdre votre tems à l'écouter, tandis que nous avons encore à prendre d'importantes résolutions... Tenez, cousine, je crois que la couronne fera merveille, posée de cette façon-là...

CLARISSE. Laissez parler votre frère, Mary.

CALEB. Bien obligé, cousine... vous êtes bonne, vous... vous saurez donc que j'allais à la chasse, dans le commencement de mon séjour ici, et que je me dirigeais souvent du côté du château de Melvil; je rencontrais d'abord sir Édouard, quand il n'était pas à Londres ou sur le continent... alors il m'engageait à chasser avec lui.

MARY. Cela prouve évidemment que c'est un galant homme, un vrai gentleman...

CALEB. Il parle très-bien, c'est vrai, il vous dit des mots très-flatteurs, c'est encore vrai... je ne lui en veux pas pour ça... mais il s'en fallait de beaucoup que ses nombreux amis fussent aussi polis que lui-même... On me regardait d'un air de pitié, et j'entendais dire autour de moi : Quel est ce garçon-là? ou quelquefois : Ce rustre a un bon cheval... je le crois bien, les écuries de milord votre père sont les mieux montées de la province... alors on répondait : C'est une espèce de parent de

lord Villiams, un cousin à la mode d'Écosse... c'est-à-dire, un cousin au soixantième degré... ça vit aux crochets du noble lord, ajoutaient-ils... à ses crochets! Je vous demande un peu, cousine!.. ces gens-là, ils feraient rougir le bon Dieu avec leurs airs dédaigneux! aussi, plus d'une fois, il m'a pris envie de leur apprendre comment on traite les insolens dans notre vieux comté de Glascow. (*Il montre les poings et fait le geste de boxer.*) Tenez, cousine, voilà comme on les traite.

MARY. Caleb, finiras-tu?

CALEB. C'est juste, devant des dames on ne doit jamais faire ce geste-là... ce n'est pas comme dans notre vieux comté de Glascow... excusez, cousine... D'autres fois, je rencontrais M. Charles, le frère cadet, le dernier de la famille, votre prétendu .. il me parlait, nous parlions...

MARY. Et de quoi?

CALEB. De labourage, de chevaux, je m'en suis occupé et lui aussi... c'est un garçon de beaucoup de mérite.. en fait de chevaux et de labourage... voilà comment nous avons fait connaissance, et plus tard, il m'a raconté tous ses secrets... il m'a dit des choses...

MARY. Lesquelles?

CALEB. Ah! je ne peux pas les dire... ce sont des secrets... tu comprends, ma petite sœur, toi qui n'es pas curieuse... enfin, qu'il vous suffise de savoir, cousine, que c'est un brave et honnête garçon... que moi qui vous dois tant, je ne peux pas vous souhaiter de plus grand bonheur que d'être sa femme, et qu'enfin il y a pour vous tout bénéfice à troquer un mauvais procès contre un bon mari... voilà mon opinion, cousine.

CLARISSE. Mais, monsieur Caleb, vous me cherchiez, avez-vous dit en arrivant...

CALEB. C'est vrai... que je suis bête!.. c'est ma petite sœur qui m'a fait oublier... en me parlant de M. Charles. Excusez, cousine, c'est une lettre pour vous, très-pressée.

CLARISSE, *prenant le papier.* Pour moi!

MARY. Très-pressée! alors, tu réussis bien... (*Bas avec curiosité.*) Sais-tu de qui elle est, cette lettre?..

CALEB. Quand je disais que tu n'étais pas curieuse!

CLARISSE, *lisant.* Jenny! Jenny d'Erston! mon amie! ma camarade d'enfance! depuis quatre ans je n'avais pas reçu de ses nouvelles.. voyons, lisons : « Je suis » bien malheureuse, ma Clarisse, bien » affligée... » Pauvre Jenny!.. elle, autrefois si joyeuse!.. Continuons : « Et mes » malheurs sont de telle nature que je ne » crois pas devoir paraître auprès de toi » sous mon véritable nom : c'est sous celui » de Lucy de Lovendal que je vais bientôt » me jeter à tes pieds, implorer ton bon » cœur et te demander les consolations de » l'amitié que tu m'as si souvent promises.. » Encore une fois du silence et un mystère » impénétrable... il faut cacher à tous les » yeux la pauvre Jenny d'Erston... »

MARY. Je n'entends pas.

CALEB. Et moi... je n'écoute pas... Tu devrais suivre mon exemple.

CLARISSE. Que viens-je de lire? arriver ici, au moment où cette demeure est le rendez-vous de tous nos amis, et demander un tel mystère?.. cependant il le faut... elle compte sur moi, et je ne trahirai pas sa confiance... Allons prévenir mon père et le consulter... Mary, ne tarde pas à venir me rejoindre dans l'appartement de mon père... Merci, cousin Caleb, merci!

(Elle sort avec agitation.)

SCENE III.

MARY, CALEB.

MARY, *à part.* La rejoindre! bon! je saurai quelque chose. (*Haut.*) Puisque nous sommes seuls un moment, mon frère, mon bon petit frère, je t'en supplie... dis-moi pourquoi tu vas si souvent au village voisin en compagnie de M. Charles, et que veut dire tout ce mystère dont vous vous entourez l'un et l'autre pour ces voyages?

CALEB, *regardant autour de lui.* M petite sœur...

MARY. Parle, il n'y a personne.

CALEB. Je t'ai déjà répondu.

MARY. Quoi donc?

CALEB, *très-bas.* Ce sont des secrets...

MARY. Encore! oh! c'est insupportable!

CALEB. Tais-toi; voilà M. Charles.

MARY. Et son frère.

CALEB. Ah! sir Edouard, le beau parleur!... C'est singulier, il ne m'a jamais fait de mal... et je ne peux pas le souffrir.

MARY. Tu es difficile; moi je l'aime beaucoup... D'abord, tout le monde l'aime.

CALEB. Excepté moi.

SCENE IV.

LES MÊMES, EDOUARD, CHARLES.

ÉDOUARD. Ah! c'est vous, charmante

Mary, ma future cousine. Lord Williams est chez lui, n'est-ce pas?

MARY. Oui, sir Edouard, et miss Clarisse aussi.

(Charles est entré un peu après son frère; il s'est approché de Caleb, et lui a serré la main.)

SIR ÉDOUARD. Je cours lui présenter mes hommages... C'est bien ridicule de me comparer à un papillon; cependant, miss Mary, je vous quitte pour aller auprès de votre amie.

(Il salue avec grâce, baise la main de miss Mary, et sort.)

CALEB *à Mary*. Eh bien! te voilà toute émerveillée, toi... Un papillon!... qu'est-ce que cela signifie?

MARY. Ce que cela signifie, mon frère? qu'il va de fleur en fleur... Vous ne comprenez pas ça... mais nous autres jeunes personnes, nous avons plus d'intelligence que vous.... Il va de fleur en fleur... Adieu, mon frère... monsieur Charles!...

(Elle fait la révérence et sort.)

SCENE V.

CHARLES, CALEB.

CHARLES. Que disait votre sœur, Caleb?

CALEB. Rien... C'est une enfant, bien frivole, bien légère, et dont la tête tourne au moindre souffle de la coquetterie.

CHARLES. Vous paraissez avoir de l'humeur contre elle.

CALEB. J'en ai moins que contre vous.

CHARLES. Pourquoi?

CALEB. Parce que votre conduite me surprend, parce qu'elle me paraît tenir de la duperie... Oui, monsieur Charles, pardonnez-moi ma franchise, vous savez bien que je n'ai pas l'art de dorer les choses comme votre frère : et vous même, vous êtes trop sincère pour avoir recours à ce langage si pompeux et si menteur... Eh bien, vous avez tort de ne pas user de tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour plaire à votre future, pour lui prouver que vous êtes digne d'elle, que vous avez tout autant d'esprit qu'un autre... Que diable! vous aimez miss Clarisse Williams, n'est-ce pas?

CHARLES. Ah! Caleb, comme jamais je ne croyais aimer, c'est mon premier amour, et du jour où je la vis pour la première fois, je sentis naître en mon ame une passion que depuis chaque moment a développée.

CALEB. Et jamais vous n'avez osé lui dire seulement ce que je viens d'entendre. Ce n'est pourtant pas difficile; mais ce n'est pas à moi qu'il est nécessaire de parler ainsi, c'est à elle... Heureusement que c'est aujourd'hui le mariage! une fois le contrat signé, vous saurez, je l'espère, réparer tout le tems que vous avez perdu.

CHARLES. Caleb, mon ami, ma résolution est prise... elle est irrévocable.

CALEB. Ah! vous allez parler... Bravo!

CHARLES. Un homme loyal, qui a la conscience pure, trouve des forces dans l'occasion, même pour le plus cruel des sacrifices.

CALEB. Hein!... Plaît-il?

CHARLES. Je ne dois pas profiter lâchement de l'avantage que me donnent les conventions prises entre nos deux familles, à la suite de ce misérable procès.

CALEB, *qui l'a écouté, d'un air stupéfait.* Eh bien! en voici bien d'une autre. Mais je m'oppose à cet excès de générosité, monsieur, je m'y oppose; par toute l'amitié que j'ai pour vous, et que vous dites avoir pour moi, je ne veux pas que vous ayez de pareilles idées, je ne le veux pas : a-t-on jamais vu?

CHARLES. Vous devez me comprendre et m'approuver, Caleb.

CALEB. Ma foi non... je ne vous comprends guère, et je ne vous approuve pas du tout.

CHARLES. Je vous ai dit que ma résolution est irrévocable... J'aperçois lord Williams; je vous le demande en grâce, et au nom de cette amitié que vous invoquiez tout-à-l'heure, laissez-moi remplir mon devoir.

CALEB. Quelle obstination! c'est qu'ils sont capables de le prendre au mot... les hommes sont si inconstans, et les femmes sont si capricieuses!

SCENE VI.

LES MÊMES, LORD WILLIAMS, SIR ÉDOUARD.

(Charles va au-devant de lord Williams, qui lui serre la main avec affection.)

LORD WILLIAMS. Eh bien! mon ami... dans une heure..

CHARLES. Milord, veuillez m'écouter.

CALEB, *s'empressant autour de lord Williams, pour l'empêcher d'entendre Charles.*

Mylord, tout est prêt, tous vos ordres sont exécutés : j'ai surveillé les ouvriers ; mais peut-être ne serait-il pas inutile que vous vinssiez jeter un coup-d'œil... Allons, l'important est de voir si tout va bien pour la fête... miss Clarisse l'a recommandé.

CHARLES. Ce n'est pas sans émotion, mylord, que je vois arriver le moment où les longues divisions de nos familles doivent cesser par un mariage ; mais avant d'aller plus loin, avant d'accepter les clauses de l'arrangement....

CALEB, *à part.* Rien ne l'arrêtera.... j'enrage.

CHARLES. J'aime trop miss Clarisse pour vouloir abuser d'une telle circonstance, et si elle ne m'aime pas, elle, si notre mariage n'est pas le plus doux de ses vœux, comme il est mon plus cher espoir, je lui rends sa liberté... Je dégagerai lord Williams de sa parole. Le procès qui se finirait par un tel dévouement de la part de cette jeune fille, durerait encore à ses yeux... aux miens... Je la verrais subir cette union comme un coupable se soumet à une sentence judiciaire..... Non, non, il n'en sera pas ainsi, j'en jure ma foi... Qu'elle garde tous ces biens que nous nous disputions naguère et qui devaient m'enrichir, moi, pauvre cadet de famille... J'ai en moi assez d'énergie pour me faire avec mon travail une existence honorable ; mais je repousse à tout jamais et la richesse et le bonheur, s'il faut que je les achète au prix de la liberté d'une femme...

LORD WILLIAMS. Ce que vous me dites, Charles, ne saurait m'inquiéter, et je consens d'autant plus volontiers à tout ce que vous désirez, que j'en prévois l'heureuse issue.

CHARLES. Sur votre honneur, milord, votre fille sera libre de refuser l'union qui se prépare.

LORD WILLIAMS. Je le promets sur l'honneur.

CHARLES. Libre également de choisir un époux selon son cœur.

LORD WILLIAMS. Je le promets... J'apprécie le sentiment qui vous fait agir ainsi, et c'est un père qui vous en remercie.

SIR ÉDOUARD. Rien de ce qui est noble et généreux ne saurait m'étonner de la part de mon frère. Il a vu miss Clarisse, et la voir c'est l'aimer. Je n'ose pas dire qu'à sa place je serais capable du même effort de courage.

CALEB, *à part.* Hum ! le bon apôtre ! va s'asseoir de mauvaise humeur dans un coin du théâtre.)

SIR ÉDOUARD, *à Charles.* Oui, mon frère, j'approuve, j'admire toute la délicatesse de votre procédé, et vous comprendrez, je l'espère, la franchise du mien en ce moment. Pour terminer un procès fâcheux, on a conçu ce projet d'union ; on a voulu également, en vous donnant la main d'une riche héritière, réparer l'injustice de nos lois, qui fait entre deux frères ce partage inégal des honneurs et de la fortune. Mais, puisque vous laissez noblement à miss Clarisse le droit de vous refuser comme son mari, et d'en choisir un autre, je crois pouvoir me mettre sur les rangs.

CHARLES. Vous, mon frère !

LORD WILLIAMS. Que dites-vous, sir Edouard ?

CALEB, *se levant et se rapprochant des autres personnages.* C'est vrai, au fait, qu'est-ce qu'il dit ?...

SIR ÉDOUARD. Mais en tous points je suivrai votre exemple. Je prétends laisser à miss Clarisse la même liberté de refus, le même droit de choisir... et l'un et l'autre, nous nous retirerons sans nous plaindre, en abandonnant toutes les chances du procès, si l'un et l'autre nous avons le malheur de déplaire.

CALEB, *à part.* Eh bien ! il ne manquait plus que ça. (*Bas à Charles.*) J'espère que vous ne souffrirez pas...

LORD WILLIAMS. Charles, vous êtes encore le maître de me dicter ma volonté. Que faut-il répondre à votre père ?

CHARLES. La proposition que j'ai faite n'est changée en rien, milord.

(Caleb fait un geste d'impatience.)

SIR ÉDOUARD. Je puis av[illegible]r maintenant devant vous, milord [illegible]vant vous, mon frère, que je n'ai p[illegible]oi-même voir miss Clarisse sans être touché de ses charmes et de ses qualités. J'ai gardé le silence tant que vous aviez un droit que personne ne pouvait vous contester ; mais à présent, je déclare que je me trouverais heureux de plaire si, contre toute apparence, mon frère n'était pas choisi par elle.

CALEB. Allons, on ne fera pas le mariage aujourd'hui..... C'était bien la peine d'inviter tant de monde !

LORD WILLIAMS. Je vais instruire ma fille de tout ce qui se passe... Puisque vous le voulez l'un et l'autre, c'est à elle de décider maintenant... et j'espère encore que rien ne sera contremandé pour notre fête... Au revoir, à bientôt.

(Il sort.)

SIR ÉDOUARD. Charles, vous avez fait une action d'honnête homme.

(Il sort.)

SCENE VII.

CHARLES, CALEB.

CALEB. Eh bien! vous l'entendez! (*Parodiant la voix et les manières de sir Edouard.*) Vous avez fait une action d'honnête homme... Je ne sais pas s'il se moque de vous; mais vous l'avez bien mérité.

CHARLES. Sir Edouard! lui, mon rival!

CALEB. A qui la faute? vous lui avez fait si beau jeu!... Mais pardon, pardon, monsieur Charles, vous êtes triste, malheureux, et ce n'est pas le moment de vous dire tout ce que j'ai sur le cœur.

CHARLES. Oui, Caleb, oui, mon ami, je souffre.... plus que je ne puis le dire : cet abandon de mes droits, je l'ai fait avec chagrin ; mais il le fallait... et maintenant que j'ai accompli ce devoir pénible, et que mon frère s'est présenté pour mon rival, mon cœur est déchiré, et je tiens à l'espoir comme on tient à la vie... C'est lui sans doute, c'est lui qu'elle préférera; car toujours, et partout, il l'a emporté sur moi.

CALEB. Oui; mais cette fois nous y mettrons bon ordre.

CHARLES. C'est en vain que je cherche à plaire; auprès d'elle, je suis glacé dans mon maintien, mes paroles ne rendent pas ma pensée!... Et pourquoi donc cette infériorité constante? Mon frère est venu avant moi dans la vie, voilà mon crime, voilà son mérite... On l'a salué au berceau d'un titre; il devait, dès sa naissance, éclipser les fils qui viendraient après lui... c'est la loi, c'est l'usage, c'est la raison. Ah! pourquoi n'avais-je pas encore senti si vivement la différence que la fortune a mise entre nous, et l'injustice de cette organisation de notre vieille Angleterre sur laquelle les siècles passent sans rien changer! voilà ce qui rend sir Edouard si fier, si audacieux... si heureux!... voilà ce qui jettera dans ses bras miss Clarisse.

CALEB. Et moi, je vous dis, monsieur Charles, qu'il ne l'épousera pas... Non, non, c'est impossible... un libertin, un mauvais sujet, qui ne voit dans cet hymen que de l'or et un degré de plus pour son élévation... qui ferait le malheur de sa femme comme il a fait jusqu'à ce jour celui de ses maîtresses!... Je ne le souffrirai pas, et si vous vous obstinez à vous taire, je parlerai, moi.

CHARLES. Comment?

CALEB. J'irai trouver miss Clarisse, ma cousine; je lui dirai tout ce que je sais de vous et de votre frère, tout ce que vous m'avez défendu de dire... Je ne vois pas pourquoi vous vous cachez, pourquoi vous faites le modeste... Et si je veux être orgueilleux pour vous, vous n'avez pas le droit de m'en empêcher.

CHARLES. Caleb... je vous défends d'avoir cet entretien avec miss Clarisse.

CALEB. Ça m'est égal.

CHARLES. Voulez-vous donc que je sois dans l'obligation de ne plus vous voir?

CALEB. Ça m'est égal.

CHARLES. De me brouiller avec vous?

CALEB. Ça m'est égal!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARY.

MARY. Une femme de village est là avec un enfant, qui demande à parler à M. Charles Melvil.

CALEB. Une femme!... un enfant!... Ah! oui, c'est juste, nous savons ce que c'est, Mary... Venez, venez, monsieur Charles... mais nous reviendrons à tems pour causer avec miss Clarisse... Oh! vous aurez beau faire... je suis plus entêté que vous, et je ne veux pas, non, je ne veux pas que sir Édouard soit le mari de ma cousine. Fâchez-vous, emportez-vous, je vous dirai encore : ça m'est égal. Je tiens plus à vous rendre heureux qu'à garder votre amitié.

(Ils sortent.)

MARY, *seule*. Qu'est-ce qu'ils se disent, mon Dieu, qu'est-ce qu'ils se disent? J'ai entendu : Ça m'est égal, ça m'est égal... il a dit trois fois de suite : Ça m'est égal! mais je n'y comprends rien... Enfin, une femme de village... un enfant! Oh! bien certainement il ne faut pas se fier à M. Charles.

SCENE IX.

MARY, LORD WILLIAMS, CLARISSE.

LORD WILLIAMS. Oui, Clarisse... C'est une chose convenue avec sir Edouard et M. Charles... Tu es libre encore de choisir entre les deux frères.

MARY. Qu'entends-je! Oh! l'heureuse nouvelle!

LORD WILLIAMS. Que veut dire cette exclamation, Mary?

CLARISSE. Mon père...

MARY. Cela veut dire, milord, que miss Clarisse n'a pas pour M. Charles une inclination bien marquée.

LORD WILLIAM. Est-il vrai?

CLARISSE, *rougissant*. Mon père, je n'ai jamais dit un mot de cela.

LORD WILLIAMS. Allons, j'ai donné ma parole de ne pas influencer ta résolution, Clarisse, et je veux imiter la conduite des deux frères... je te laisse... consulte ton cœur, mon enfant...

CLARISSE. Mon père, un mot de vous pour me conseiller.

LORD WILLIAMS, *embrassant Clarisse*. Non, pas un seul... Réfléchis bien, Clarisse, songe au serment que tu vas prononcer... c'est pour la vie... vois lequel des deux est le plus digne de ton amour, et ne songe à ton père que pour te rappeler qu'il approuvera ton choix.

MARY. A la bonne heure, milord, c'est très-bien... il ne faut pas influencer ma cousine; il ne faut jamais influencer les jeunes personnes pour le choix d'un mari.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN LAQUAIS, *puis* JENNY.

UN LAQUAIS, *annonçant*. Miss Lucy de Lovendal!

CLARISSE, *bas à Williams*. Ah! c'est elle, mon père, Jenny d'Erston!

(Entrée de Jenny; elle est en robe noire, et son visage est couvert d'un voile.)

JENNY. Clarisse!

CLARISSE. Jenny!

(Elles s'embrassent.)

CLARISSE. Mary, je vous en prie, veillez à ce qu'on ne trouble point cet entretien... soyez là, près d'ici.

MARY. Oui, ma cousine... (*A part.*) Que vient faire cette étrangère? C'est cruel de ne rien savoir.

(Elle sort.)

LORD WILLIAMS, *à Jenny*. Soyez sans crainte, ma chère enfant, nous ne saurions oublier, moi que votre père fut long-tems comme un frère pour moi, Clarisse que vous êtes la compagne de son enfance...

JENNY. Je suis tremblante, milord.

LORD WILLIAMS. Je vous laisse ensemble. Vous voulez que votre séjour ici soit un secret... qu'il en soit ainsi; nous entendons assez bien l'hospitalité pour ne gêner personne.

(Il sort.)

SCENE XI.

CLARISSE, JENNY.

(Pendant toute cette scène, Jenny semble distraite, pensive, et il y a dans ses yeux, dans le son de sa voix, une sorte d'égarement.)

JENNY. Ah! pardonne, pardonne, Clarisse, de me présenter à toi, de venir troubler ta vie calme et heureuse, sans doute.

CLARISSE. Ce qui rend l'amitié un sentiment si noble et si pur, c'est qu'elle a le privilége du malheur.

JENNY. Bonne Clarisse!... oui, je cherche un refuge auprès de toi, un asile... Mais que vois-je, ces apprêts, cette couronne, ce voile!... Tu te maries?...

CLARISSE. Oui, je me marie... c'est-à-dire je ne sais pas encore.

JENNY. Tu ne sais pas? mais je ne puis te comprendre, Clarisse.

CLARISSE. Dis-moi, si tu devais te marier aujourd'hui, dans quelques heures, et si tu ne connaissais pas encore celui que tu devrais épouser...

JENNY. Vraiment, tout ce que tu me dis est étrange... explique-toi.

CLARISSE. Ils sont deux frères, sir Édouard et Charles Melvil. Ce matin je devais épouser Charles, et maintenant on me laisse maîtresse de choisir entre eux.

JENNY. Sir Edouard! Charles Melvil! Ces noms me sont inconnus.

CLARISSE. Sir Edouard a la physionomie la plus favorable; sa voix, son maintien, son langage, tout plaît en lui au premier coup d'œil.

JENNY, *d'un air rêveur*. Parfois il faut se défier de cette impression, elle est funeste, Et son frère?

CLARISSE. M. Charles... il est triste, taciturne.

JENNY. Il est peut-être malheureux.

CLARISSE. Non, mais les avantages, les grâces de la personne de sir Édouard, le brillant de son esprit nuisent à Charles, et, je ne sais pourquoi, rien ne prévient en sa faveur... sa conversation est froide, monotone.

JENNY. Il est timide.

CLARISSE. Que veux-tu que je te dise? j'ai bien peur de préférer l'autre.

JENNY. Et moi, que veux-tu que je te

réponde, ma pauvre Clarisse?... je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus... seulement, il y a dans mon cœur, et plus tard tu connaîtras mes motifs, il y a une prévention cruelle, injuste peut-être, mais insurmontable contre ces jeunes gens brillans qu'on appelle aimables dans le monde, et dont les grâces, le beau langage obtiennent partout du succès. Il suffit qu'un homme soit tel pour que je conseille à une amie de s'en défier, pour que d'avance, et malgré moi, je sois disposé à le haïr; oui, haïr... Et si j'étais à ta place, Clarisse, forcée de choisir entre les deux frères dont tu viens de me tracer l'image... oh! j'en suis sûre, c'est à l'homme dont la gaucherie, la tristesse, la timidité te déplaisent... c'est à celui-là, c'est à M. Charles que je donnerais ma main.

CLARISSE. Tu as peut-être raison, Jenny. Pourtant, si tu voyais l'autre, si tu l'entendais...

(On entend au-dehors la voix de Mary.)

MARY. Non, sir Edouard, non, on n'entre pas... ma cousine l'a défendu.

CLARISSE. Justement.., c'est lui! Il est là! tiens, regarde donc.

JENNY. Oh! je ne veux pas le voir; je ne suis ici que pour toi, mon amie, et souviens-toi que je m'appelle Lucy de Lovendal... Au revoir... Ah! je te le redis encore, et je crois avoir raison, car mes pressentimens ne m'ont jamais trompée... c'est M. Charles qu'il faut choisir.

(Elle remet son voile, sort par la porte à la droite du public. Sir Edouard entre au fond.)

SCENE XII.

CLARISSE, SIR EDOUARD.

SIR ÉDOUARD, *à part, en regardant Jenny qui s'éloigne*. Cette dame?... Quelle est-elle? Mais ce n'est pas d'elle qu'il me faut à présent parler à miss Clarisse.

CLARISSE, *à part*. Sir Edouard... Il s'approche de moi!.. Il va me parler... Ah! je tremble...

SIR ÉDOUARD. A quoi pensez-vous, miss Clarisse..... à mon frère, n'est-il pas vrai? Heureux Charles!... qui se plaint sans cesse de sa mauvaise fortune, et qui renonce volontairement, sans regret même, à un trésor pour lequel je donnerais, moi, tous les biens de la terre, pour lequel je donnerais ma vie.

CLARISSE. Sans regret! M. Charles, dites-vous, renonce à ma main sans regret?

ÉDOUARD. Ah! c'est que ce trésor de grâces, d'esprit et de qualités enchanteresses, peu d'ames sont faites pour le comprendre.. C'est qu'il faut un cœur brûlant comme le mien pour sentir ce qu'il y a de charme et de poésie dans l'amour d'une femme telle que vous, Clarisse... Mais, mon frère, tout occupé, jusqu'à ce jour, de ses plaisirs de campagnard, ou bien de misérables spéculations de commerce, est resté froid devant tant de charmes... Cela devait être... et pourtant vous serez sa femme... Cela doit être encore... Ce sont là les liens que forme la société; c'est un hasard, une loterie perpétuelle que ce monde, et des idées mesquines, pitoyables, de convenances et de négociations de famille viennent briser à jamais deux cœurs qui peut-être étaient destinés à s'entendre... (*A part.*) Je veux être damné, si je sais au juste ce que je lui dis.

CLARISSE, *à part*. Ah! je ne m'attendais pas à l'entendre parler ainsi... Jenny, si tu étais là, tu penserais comme moi que tes préventions sont injustes.

ÉDOUARD. Vous ne me dites rien, miss! et vos regards baissés vers la terre semblent me faire comprendre que ma présence, que mes paroles vous importunent.

CLARISSE, *se levant*. Oh! sir Edouard, pouvez-vous avoir une telle pensée!.. Mais j'ai été assaillie dans cette matinée de tant d'émotions diverses... Cette incertitude où l'on me laisse, et que je dois, moi, pauvre femme, terminer d'un mot, aujourd'hui même, dans quelques instans... Puis, ce langage que vous me faites entendre pour la première fois...

ÉDOUARD. Oui, pour la première fois... puisqu'aujourd'hui seulement la résolution prise par mon frère a dû m'autoriser à vous parler ainsi... Mais, avais-je assez souffert en silence... Avais-je assez comprimé cet amour toujours prêt à s'échapper de mes lèvres... Oui, Clarisse, du jour où je vous connus, où je vous fus présenté avec Charles... Cette passion était là, profonde, invincible..Dès ce jour il me semblait que nos deux ames avaient été créées l'une pour l'autre... que mon amour pour vous était écrit dans le ciel; que sans vous tout était froid et sombre sur la terre... Sans vous, la mort .. et par vous ma vie était pleine d'émotions et de prestiges... Aimé de Clarisse! ah! de quel courage, de quelle noble énergie je me sentais animé lorsque

j'osais concevoir une telle espérance !.... Mais, pardon, miss; l'heure approche, l'heure où vous serez la femme de mon frère... et je ne dois plus m'abandonner à des rêves de bonheur qu'un autre est appelé à réaliser...

CLARISSE, *à elle-même*. Maintenant, je ne dois plus hésiter... et je vois clair dans mon cœur...

ÉDOUARD, *à part*. Elle est à moi!

CLARISSE. Ciel ! monsieur Charles !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, *descendant lentement entre les deux personnages qui se séparent l'un de l'autre*. Mon frère auprès de Clarisse ! Ah ! tout est fini maintenant, et je m'applaudis que Caleb ne soit point de retour... Je ne veux pas être un obstacle à leur bonheur. Clarisse... je ne lui dirai pas mes souffrances, je ne lui dirai pas que je l'aimais... (*Haut.*) Miss Clarisse... votre père et tous nos amis vont se rendre dans ce salon... L'arrêt que vous allez prononcer, je suis prêt à l'entendre, à le subir sans murmure.

CLARISSE, *avec une sorte de dépit*. Et sans regret, n'est-il pas vrai, monsieur?

CHARLES, *avec effort*. Oui, sans regret.

CLARISSE, *à part*. Ah ! quelle différence entre les deux frères !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LORD WILLIAMS, MARY, UN NOTAIRE, PARENS ET AMIS, *puis* CALEB.

WILLIAMS. Eh bien ! Clarisse... te sens-tu le courage de prononcer entre les deux rivaux?

CLARISSE. Oui, mon père.. sir Edouard, voilà ma main.

SIR ÉDOUARD. Ah ! je n'ose croire encore à tant de bonheur !

(On entend Caleb crier dans la coulisse.)

CALEB. Monsieur Charles ! monsieur Charles !.. Où est-il donc?.. Ah ! le voilà... Si vous saviez...

CHARLES. Que me voulez-vous ?..

CALEB, *à demi-voix*. C'est affreux ! c'est infâme... Apprenez...

(Il lui parle bas à l'oreille. Les autres personnages, excepté Marie, ne font plus attention à lui. On signe le contrat.)

MARY. Toujours des secrets ensemble... Ah ! si on était curieuse.

CHARLES, *après avoir écouté Caleb, et lui montrant Edouard et Clarisse qui viennent de signer le contrat*. Grand Dieu!.. Tenez... regardez.... Il est trop tard !...

(La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

LES DEUX AMIES.

Un salon voisin de la chambre occupée par miss Jenny. On n'entre que par des portes latérales. Au fond une large fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, CALEB.

CHARLES, *entrant à la suite de Caleb, qui l'amène mystérieusement jusque sur le devant de la scène*. Tout ce que vous me dites est-il bien vrai, Caleb? Mais qui a pu vous révéler cet horrible mystère?

CALEB. La femme à qui vous avez confié ces pauvres enfans, dont le père...

CHARLES. Au nom du ciel, plus bas! Quand on le connaîtrait maintenant, cela ne servirait à rien... rien, qu'à nous rendre plus malheureux... Mais cette femme est-elle bien sûre de ce qu'elle avance...

CALEB. Oh! très-sûre... malgré la différence de nom... car il paraît qu'il en change avec toutes les femmes; c'est bien le même homme... elle l'a vu passer en calèche, lorsqu'il se rendait ce matin chez lord Williams... elle l'a reconnu... La tête sur l'échafaud elle jurerait encore que c'est lui... elle me l'a dit...

CHARLES. Oh! mon Dieu! Apprendre de tels malheurs lorsqu'ils sont désormais irréparables! Et mon frère! Etre obligé de le haïr davantage à mesure que j'apprends à le connaître! Caleb, je vous en prie, respectez à jamais le repos de ma famille; ma mère, vieille et souffrante, ne supporterait pas une tache à l'honneur du nom qu'elle porte. Mon frère lui-

même doit ignorer que ce secret nous est connu. En sa présence, sachons contenir notre colère et notre juste indignation. Maintenant, elles seraient inutiles.

CALEB. Tiens! ça soulage!

CHARLES. Vous aviez autre chose à me dire, n'est-ce pas, mon ami? lorsque vous m'avez introduit avec précaution dans ce vieil appartement.

CALEB. Oui... et m'y voilà. Il y a ici au château une jeune dame qui se cache.

CHARLES. Une jeune dame!

CALEB. Cela vous étonne, et moi aussi, mais ma petite sœur...

CHARLES. Ah! c'est elle qui vous a dit...

CALEB. Non, au contraire, elle n'a rien voulu me dire : c'est la première fois que je l'ai trouvé discrète, d'où je conclus qu'elle ne sait rien du tout, d'où je conclus qu'il y a là dedans quelque chose de grave et d'important... c'est encore une raison de plus pour tout connaître.

CHARLES. Et c'est moi que vous associez à votre curiosité.

CALEB. Oui, parce que sir Edouard est dans le secret.

CHARLES. Mon frère!.. une femme est ici, cachée, et mon frère n'est pas étranger à ce mystère!.. Parlez, Caleb, parlez...

CALEB. Je gagerais qu'il l'a amenée lui-même au château, car je connais toutes les amies de miss Clarisse et je n'ai pas reconnu celle-ci.

CHARLES. Ainsi, vous l'avez vue?

CALEB. Oui, et je veux vous la faire voir... imaginez qu'après la cérémonie, sir Edouard s'est dirigé de ce côté en s'assurant que personne ne l'observait... moi, je l'ai suivi, mais il allait pénétrer dans cette partie du château quand il m'aperçut.

CHARLES. Alors, que fit-il?..

CALEB. Il eut l'air de regarder d'un air indifférent; moi, je m'approchai de lui, sans lui laisser croire que je me doutais de quelque chose : Oh! oh! lui dis-je tout bonnement, que faites-vous donc là, sir Edouard? — J'examine cette vieille architecture, me répondit-il, le style en est gothique...—Oui, oui...—Et cette partie du château est inhabitée? me dit-il encore... Oui, oui... Là-dessus, il me quitta, je vis bien qu'il était contrarié; mais dès qu'il eut rejoint lord Williams, je me glissai sans bruit jusqu'ici où j'aperçus une jeune femme, bien jolie, mais pâle, très-pâle, et si préoccupée qu'elle n'entendit pas le bruit que je fis en entrant : elle était là à cette place; elle rêvait d'un air mélancolique; moi, j'étais tout ému... il m'a semblé qu'elle souffrait.... et je ne sais pas si vous êtes comme moi, je ne peux pas voir souffrir une femme; alors je me suis esquivé tout doucement pour ne pas lui faire peur.... et je vous ai cherché partout pour vous raconter ça.... Qu'en dites-vous?

CHARLES. Ma surprise est extrême; mais comment apercevoir cette femme?

CALEB. Elle est sans doute dans la chambre bleue, au bout de la grande galerie, c'est la plus habitable de ce pavillon.... laissez-moi, et surtout marchons avec prudence...

(Ils vont sortir par le côté que vient d'indiquer Caleb. Mary entre en scène par le même côté et se trouve face à face avec son frère.)

SCENE II.

LES MÊMES, MARY.

CALEB. Ma petite sœur!..

MARY. Caleb et M. Charles! Eh! que venez-vous faire ici, messieurs?..

CALEB. Et qu'y venez-vous faire vous-même, Mary? (*Bas à Charles.*) Je me trompais... elle est du complot... Elle sort de la chambre bleue... Je vais la faire parler. Ce n'est pas difficile

MARY, *à part.* Caleb me paraît être au courant de tout... et cette dame s'obstine à garder le plus profond silence! Je vais les interroger adroitement... (*Haut.*) Eh bien, monsieur Charles, que dites-vous de ce qui se passe?

CALEB. Ma petite Mary... je suppose que tu ne viens pas ici sans sujet, réponds-moi franchement, tu sais qu'une femme habite en secret ce pavillon?

MARY. Puisque vous le savez aussi, Caleb, je ne vois pas la raison de dire le contraire. Mais à mon tour, monsieur, m'est-il permis de vous demander franchement pourquoi cette dame exige qu'on fasse un mystère de son arrivée ici, au moment du mariage de miss Clarisse?

CALEB. Comment, Mary, vous l'ignorez?

MARY. Parfaitement.

CALEB. Et vous voulez le savoir?

MARY. Est-ce que cela se demande, mon frère?

CALEB. Mais ne commettons pas d'imprudence... car c'est un mystère... (*Bas*

à Charles.) Elle y vient ! elle y vient !

MARY. Un très-grand mystère, je n'ai rien pu découvrir malgré tous mes efforts, et je suis impatiente...

CALEB. Voyons d'abord tout ce que vous connaissez de cette aventure, pour savoir si nous devons parler. Cette dame, vous l'avez vue....

MARY. Sans doute, tout-à-l'heure même, puisqu'il m'est permis de pénétrer auprès d'elle.

CHARLES *et* CALEB. Eh bien?

MARY. Eh bien... elle m'a paru singulière... elle passe d'un extrême à l'autre, et dans certains momens il me semblait qu'elle n'avait pas tout-à-fait sa tête à elle... mais je me suis trompée, je le vois à présent, et je me doute qu'il s'agit d'un mystère dont un de ces messieurs doit être le héros... M. Charles, peut-être....

CHARLES. Moi ! quelle idée!

MARY. Maintenant, mon petit frère, j'ai dit tout ce que je sais... à ton tour.

CALEB. Voilà déja la tête de ma sœur qui voyage... mais si milord et miss Clarisse n'ont pas jugé à propos de vous en dire davantage, Mary, nous devons les imiter.

MARY. Oh ! je vous en prie, monsieur Charles, apprenez-moi...

CALEB. Silence ! je crois entendre...

MARY. Oui, cette dame qui vient dans la galerie avec miss Clarisse...

CHARLES, *s'écriant*. Ciel ! qu'ai-je vu? Je ne me trompe pas, Caleb ! C'est elle !

MARY. Qui donc?

CHARLES. Elle auprès de miss Clarisse... venez, venez, Caleb, miss Mary, je vous en conjure, pas un mot, pas un seul mot de ce que vous savez...

CALEB. Entends-tu, Mary, pas un mot de ce que tu sais.

(Il sort, en courant à la suite de Charles, par une des portes latérales. Jenny et Clarisse entrent un instant après, du côté opposé.)

SCENE III.

MARY, *puis* CLARISSE *et* JENNY.

MARY. Pas un mot de ce que je sais... ce n'est pas difficile de les satisfaire... je ne sais rien du tout.

CLARISSE, *amenant Jenny*. Sois sans crainte... ah ! c'est vous, Mary.

MARY. Je viens auprès de madame, afin de savoir si mes soins peuvent lui être utiles...

JENNY. Je vous remercie, miss.

CLARISSE. Laissez-nous, ma chère cousine, je vous en prie.

MARY. Encore !

CLARISSE. Et si mon absence était remarquée, donnez quelque excuse, je ne tarderai pas à reparaître au milieu de nos amis.

MARY. Tous les préparatifs du départ se font, l'heure ne peut tarder...

JENNY. Partir !... l'ai-je bien entendu !

CLARISSE. Allez, Mary...

MARY, *à part*. Il est décidé que je ne saurai rien !

SCENE IV.

JENNY, CLARISSE.

JENNY. Qu'a-t-elle dit? partir !...

CLARISSE. Pour un jour seulement, rassure-toi. La mère de mon mari, lady Melvil, qui est vieille et souffrante, a exigé que le bal eût lieu dans le château de son fils, où elle demeure... Une distance de quelques milles sépare cette habitation de la nôtre...

JENNY. Ah ! tu vas partir !... pour un bal !... pour la demeure de ton mari... oui, laisse-moi seule avec mes chagrins... ma présence glacerait ton bonheur !

CLARISSE. Avant tout... je veux connaître tes peines et les partager... je n'ai pu m'échapper plutôt... sir Édouard était auprès de moi....

JENNY. Sir Edouard?... C'en est donc fait !... C'est lui qui est ton mari !

CLARISSE. Oui, je suis heureuse... et pourtant je n'ai pas suivi tes avis... pardonne-moi d'aimer celui des deux frères qui m'aimait le plus... sans les connaître, sans les voir, tu te trompais, Jenny; et moi maintenant, je puis descendre dans mon cœur, j'ai cessé d'être inquiète, rêveuse, ce n'est plus l'indécision cruelle, c'est le bonheur... Ses actions, ses regards, semblent me le prouver, il s'approche de moi avec ce maintien qui fait tressaillir ; il parle et sa voix douce retentit dans mon cœur, et toutes ses paroles s'y gravent... oui, Jenny, je l'aime, j'en suis sûre, je n'ai plus d'embarras et de craintes... Tu le verras, sir Edouard... et je ne doute pas que tu n'approuves mon choix.

JENNY. Chère Clarisse !.. oui oui, je paraîtrai devant ton mari... mais te rappelles-tu notre enfance? tu étais bonne, douce... moi, vive et rieuse... Clarisse, ne

sois pas trop sévère, ouvre pour moi ton cœur à la pitié, il est pur, qu'il soit compatissant... pardonne-moi d'être si malheureuse... si tu me blâmes, ne me repousse pas, je suis déjà trop punie.

CLARISSE. Du courage! poursuis. Je souffre de te voir ainsi.

JENNY, *se relevant et avec un peu d'égarement.* Clarisse, il y a tant de désordre dans mon cœur et, parfois même, dans ma faible raison... J'étais heureuse et tranquille comme toi lorsqu'il s'offrit à mes yeux.

CLARISSE. Qui donc?

JENNY. Celui pour qui je me suis perdue, oui, perdue... Oh! ne détourne pas tes regards... car je pourrais te dire pour me justifier, Clarisse, les paroles que tu m'adressais tout-à-l'heure; lui aussi, il avait une voix qui allait à l'ame, un maintien qui parlait en sa faveur, et moi, orpheline, moi, opprimée par un tuteur dont le seul but, la seule espérance était de me ravir ma fortune, je trouvais en lui un ami, un protecteur... un frère... il me demanda de le suivre, je le suivis... j'étais maîtresse de ma main, de mon cœur... j'aimais, j'étais aimée, et cependant, dès que j'eus franchi le seuil de cette maison, cette maison qui avait été celle de mon père, le sentiment de ma faute vint abattre cette orgueilleuse liberté dont je me croyais soutenue; je n'avais de force que par lui, et comme une victime, j'obéissais, muette, tremblante...

CLARISSE. Pauvre Jenny...

JENNY. Ce fut dans un vieux château qu'il me conduisit... oh! tout est encore présent à ma mémoire, je me suis si souvent rappelé les moindres circonstances de cet événement terrible!.. là, dans une salle, plus petite encore que celle-ci, de vieux portraits de famille l'ornaient... je les vois toujours dans leur sombre majesté... là... là... puis là... à droite, une porte secrète par laquelle j'entrais... puis un prie-dieu devant lequel on me fit agenouiller (*elle indique le fond du théâtre*), lorsque minuit sonna pour demander au ciel de bénir notre union... quelques amis, un ministre supposé nous attendaient... on prononça nos noms, on simula tout ce qui pouvait abuser ma simplicité, me faire croire à l'estime de moi-même, et quelques jours après, Mortimer... Mortimer, c'était lui, cet homme... sur le visage duquel je n'avais lû jusqu'à ce jour que l'amour le plus pur et le dévouement le plus sincère... cet homme qui me disait avec tant de conviction et d'éloquence que nos ames avaient été créées l'une pour l'autre, que ma vie était le foyer de la sienne, que notre amour était écrit dans le ciel...

CLARISSE, *se rappelant avec effroi les paroles qui lui ont été dites au premier acte.* Grand Dieu! qu'entends-je? comment! il t'a dit tout cela, Jenny?

JENNY. Sans doute...

CLARISSE, *à elle-même.* Ah! mon Dieu! mon Dieu! et ce matin, ce matin même, sir Édouard... il me parlait ainsi, lui... et j'y croyais, moi... ah! Jenny, que de chagrin tu me fais!..

JENNY. Tu pleures! Clarisse, et pour moi... ah! que je te remercie!.. oui, ces discours menteurs avaient exalté ma tête. Mortimer était pour moi plus qu'un ami, plus qu'un époux, c'était un Dieu, Clarisse, et Mortimer m'a trahie, abandonnée, moi, qui m'étais perdue pour lui, moi, la mère de son enfant.

CLARISSE. Ah! malheureuse!

JENNY. Oh! oui... bien malheureuse... car on me l'a enlevé cet enfant, ma seule joie, ma seule consolation dans mes misères, dans mon abaissement... on me l'a enlevée... on m'a dit que long-tems, bien long-tems, j'avais perdu la raison... et qu'on m'avait arraché mon fils pour m'empêcher de lui donner la mort!.. Tu frémis, Clarisse... mais tu ne peux croire à cette horrible supposition, n'est-ce pas? car une mère, si folle qu'elle soit, ne peut vouloir égorger son enfant.

(Elle tombe désespérée sur un fauteuil.)

CLARISSE. Reviens à toi, Jenny, reviens à toi... je le vois, ta raison va t'abandonner encore... Oh! mon amie, par pitié...

JENNY. Non, non, je suis calme maintenant... Clarisse, je ne puis calculer ce qu'il y a de vrai ou de faux dans tout ce qu'on m'a raconté sur moi... ce que je puis dire, c'est que, depuis quinze jours bientôt, il faut que je ne sois plus folle, puisqu'on m'a laissée libre, puisque je suis dans tes bras... tu vois bien que de tels malheurs, je devais les confier à toi seule... Clarisse, tu me l'as promis, tu prendras pitié de moi et tu me pardonneras.

CLARISSE. Espérons que tu retrouveras ton fils, et qu'un jour ce Mortimer lui-même... Jenny, le remords a fait plus d'un miracle... et plus tard, quand j'aurai des droits sur le cœur de sir Édouard, de mon mari... c'est un défenseur que tu trouveras en lui.

JENNY. Oui, oui... je veux le voir, cet homme que tu as choisi... il partagera ta compassion... oui, je le verrai, je saurai l'attendrir... conduis-moi près de lui.

CLARISSE. Aujourd'hui, au milieu de cette fête, aurai-je la force?.. Non, d'abord, je veux parler à mon père... et si je puis... Attends-moi, Jenny... quelques minutes seulement, et je suis à toi.

(Elle sort.)

SCENE V.

JENNY, *seule.*

Elle me quitte! elle ne peut plus supporter ma présence, et moi, était-ce donc ainsi que je devais paraître devant la compagne de mon enfance? ne devais-je la revoir que pour trembler devant elle? devais-je cacher un nom flétri, avoir recours au mensonge!.. Cependant l'homme, que lord Williams, a choisi pour sa fille, doit être digne de ma confiance s'il est digne de Clarisse... il saura m'accorder la protection qui m'est due à moi, être faible, sans défense, et qui peux sans rougir descendre dans mon cœur... Oui, plus je sens la profondeur de ma chute, et plus je me relève à mes propres yeux... Clarisse!.. Oh! je suis soulagée d'une partie de mes peines depuis que je les ai confiées... Ah! écrivons... oui, écrivons... à mon tuteur... et lui aussi peut-être, malgré tout son égoïsme, toute sa haine, il prendra pitié de moi.

(Elle se met à une table, et elle écrit.)

SCÈNE VI.

JENNY, SIR ÉDOUARD.

SIR ÉDOUARD, *entrant doucement, et se parlant à lui-même.* La voilà!.. c'est singulier, j'éprouve une certaine crainte qui ne s'accorde guère avec la curiosité qui me pousse...

JENNY. Ma main tremble.

SIR ÉDOUARD. En vérité cet air de tête est d'une élégance!.. la dame mystérieuse est fort attrayante... Soyons galant, aimable, et nous ferons tout excuser... même notre témérité : les femmes aiment beaucoup les téméraires.

JENNY. Clarisse reviendra-t-elle? je le voudrais... elle est près de son Édouard... et bientôt, je l'espère...

SIR ÉDOUARD. Approchons...

(Jusqu'à cet instant, Jenny toujours assise devant la table, tourne le dos à sir Édouard. Ici elle a jeté sa plume, se lève, et se trouve face à face avec lui.)

JENNY. On vient... Ciel! Mortimer!

SIR ÉDOUARD, *à part.* Jenny! qu'ai-je vu?..

JENNY. Toi! toi! que viens-tu faire? Parle donc? veux-tu ma vie après l'honneur?... Toi, dans cette maison!

SIR ÉDOUARD. Jenny, au nom du ciel, calme-toi... Après mille recherches infructueuses, je suis enfin parvenu à connaître ta retraite...

JENNY. Lui! auprès de moi!..

SIR ÉDOUARD. Jenny, écoute et pardonne...

JENNY. Va-t'en! va-t'en, tu veux me tromper encore... et tu ne me parles pas de ton fils?

SIR ÉDOUARD. Ah! Jenny!... toi, mon fils, j'ai voulu vous fuir.... Oui, des projets d'ambition, des rêves de grandeur que je hais aujourd'hui, que je désavoue. Mais à l'aspect des mers qui allaient nous séparer, l'amour a ranimé mes forces, mon courage; j'ai compté sur ton pardon, Jenny...Chère Jenny, avant de t'expliquer mes nouveaux projets, assure-moi que tu crois à mon repentir... que tu veux croire encore à mon amour.

JENNY. Parle, au nom de notre enfant!

SIR ÉDOUARD. On m'offre un asile sur le continent, en France.

JENNY. Oh! oui... fuyons, fuyons pour jamais l'Angleterre, qui fut le témoin de ma honte, de ton cruel abandon... Mortimer... ordonne, et je pars.

SIR ÉDOUARD. Oui, cette nuit même... (*A part.*) Comment faire?

JENNY. Cette nuit?... oui! cette nuit... Je ne paraîtrai pas devant cette famille...

SIR ÉDOUARD. Suis-moi... Je vais tout préparer pour notre départ, puis j'accours à tes pieds, dans tes bras...

JENNY, *avec défiance.* C'est encore une absence... une séparation...

SIR ÉDOUARD. Non, plus de séparation. Viens, viens Jenny... un ami sûr, dévoué, doit te conduire...

JENNY. Monsieur, ce sont aussi des amis qui vous servirent le jour de notre mariage...

SIR ÉDOUARD. Eh bien!.. eh bien! oui, Jenny, je t'ai indignement trompée; mais si je suis près de toi, tu le vois bien, c'est pour tout réparer... Je t'en conjure, au nom de notre fils, il faut partir.

JENNY. Ah! notre fils... Tu me le rendras, n'est-ce pas?..

SIR ÉDOUARD. Oui, oui, bientôt... demain... ce soir même.... Mais, viens... viens.

JENNY. Oh ! ne me trompez pas, monsieur... n'abusez pas encore de ma crédulité ; il faut, pour être moins malheureuse, que je me confie sans réserve à vous... Je ne suis plus seule, monsieur, notre enfant est un lien indissoluble.... ne le privez pas d'un père... Vous seul pouvez nous rendre l'honneur à tous deux, et l'honneur fait vivre avec courage... Par pitié ! avant de me livrer à l'espérance, que je sois sûre de n'être point trahie... Ah ! vous ne savez pas quel foyer de douleur est là... Je sens que je ne pourrais plus supporter une si cruelle épreuve... Ne me trompez pas... ne me trompez pas, monsieur ?

(Elle tombe à ses genoux.)

SCENE VII.

LES MÊMES, CLARISSE.

CLARISSE. Que vois-je !... sir Edouard ici ? et Jenny à ses pieds !

JENNY, *poussant un cri.* Ah !... que dis-tu ?... Sir Edouard ?... lui... ah !

(Elle tombe évanouie.)

CLARISSE, *lui donnant des secours.* Que s'est-il donc passé, monsieur ? Comment vous trouvez-vous auprès d'elle ?...

SIR ÉDOUARD. Comment ?... Je croyais cet appartement inhabité... J'ai vu briller de la lumière...

CLARISSE. Oui, oui, monsieur.... C'est une amie d'enfance dont la raison est affaiblie par la douleur...

SIR ÉDOUARD. Je l'ai pensé, car en m'apercevant elle m'a salué du nom de Mortimer...

CLARISSE. De nouveau le souvenir de ses maux a troublé tout-à-fait sa raison (*Jenny revient à elle.*) Elle reprend ses sens... Chère Jenny...

JENNY. Je vis encore..... Que s'est-il passé ?...

CLARISSE. Sois sans inquiétude.

JENNY. Quelle voix !

CLARISSE. J'ose vous prier de faire prévenir miss Mary, sir Edouard...

JENNY, *sortant tout-à-coup de sa stupeur.* Sir Edouard !... Ah !... lui ! lui !...

(Sa figure se contracte ; ses yeux sont égarés ; elle rit frénétiquement.)

CLARISSE. Son état me fait trembler...

JENNY. Sir Edouard ! lui !..

(Rires convulsifs.)

CLARISSE. Helas ! sa raison s'égare de plus en plus, et je n'en conçois que trop facilement la cause... Le souvenir de ses peines... Sir Edouard, ayez pitié d'elle.

JENNY, *toujours folle.* Sir Edouard ? Toujours ce nom ! (*A Clarisse.*) Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?.. Lui, lui, c'est Mortimer... Nous allons en France... partons, les chevaux sont prêts... l'ami est là... Je ne suis plus une fille déshonorée... il revient réparer ses torts.

CLARISSE, *étonnée.* Que dit-elle ?

SIR ÉDOUARD. Le spectacle de cet égarement vous affligerait trop, madame.... Venez, venez, je vous en supplie.

CLARISSE. Il faut... il faut appeler tout le monde, monsieur... *Allant à la fenêtre du fond.* Au secours ! au secours ! Ma voix n'arrive pas jusqu'à eux... Je cours...

(Edouard va la suivre.)

JENNY, *arrêtant Edouard.* Où vas-tu ?... je te suis... la voiture est là.

SIR ÉDOUARD, *bas à Clarisse.* Prêtons-nous un peu à son délire... c'est le seul moyen de l'apaiser.

CLARISSE, *bas.* Mais avec prudence ; l'espoir détruit fait tant de mal...

JENNY, *qui s'est glissée près d'eux pour les écouter.* Oh ! oui, bien mal.

SIR ÉDOUARD. Mais l'espoir réalisé ?...

JENNY. Fait tout oublier.

SIR ÉDOUARD. Faites vos adieux à votre amie... nous allons tout préparer pour le départ... et de notre côté...

JENNY, *s'imaginant mettre un schall.* Je suis prête.

SIR ÉDOUARD, *bas à Clarisse.* Elle est plus calme.

CLARISSE, *bas.* Oui, vous pouvez prévenir mon père.

SIR ÉDOUARD. Je ne saurais consentir à vous laisser seule avec elle.

CLARISSE, *id.* Eh bien !... nous allons l'enfermer un instant... un seul.

SIR ÉDOUARD. Je reviens bientôt vous chercher.

JENNY, *très-joyeuse, embrassant Clarisse.* Adieu !.... adieu... Sois heureuse, toi... sois heureuse !

(Sir Edouard et Clarisse sortent et ferment les portes doucement. Jenny est assise.)

SCENE VIII.

JENNY, *seule.*

Quitter l'Angleterre... vivre avec lui, pour lui, c'est le bonheur... Nous passerons par Londres ; nous prendrons mon

fils... Cette chère Clarisse.... mais pourquoi l'appelait-elle sir Edouard? pourquoi?... pourquoi?... Je veux... je veux le savoir... descendons.. (*Courant rapidement d'un bout à l'autre du salon.*) Cette porte est fermée..... celle-ci de même... on m'enferme... on craint ma présence... (*On entend au fond un air de contredanse, la figure de la folle prend toute l'expression d'une gaîté presqu'enfantine.*) De la musique... des danses... C'est le mariage de Clarisse que l'on célèbre... Oui, la voilà! on la félicite ainsi que son mari... son mari... ah! c'est lui! (*avec épouvante*) c'est lui!... Clarisse! Clarisse! c'est mon bien! c'est Mortimer... Arrêtez!.. ils ne m'entendent pas... (*Redescendant la scène.*) Que vais-je faire?... Tout est expliqué maintenant... elle est sa femme... et moi je suis abandonnée... Abandonnée!... non... rien ne peut me retenir... Mortimer!... Mortimer!

(Elle est retournée précipitamment vers le fond du théâtre, et va se jeter par la fenêtre, lorsque Caleb rentre en scène et la prend dans ses bras.)

SCENE IX.

JENNY, CALEB, LORD WILLIAMS, MARY, *et peu après*, CLARISSE, LES INVITÉS, CHARLES *et* SIR EDOUARD.

CALEB, *entrant le premier*. Que faites-vous, malheureuse?

(Il l'arrête.)

JENNY. Laissez-moi!... laissez-moi!... pourquoi me retenir?.. Il est là, il a ma foi... c'est le père de mon enfant.

LORD WLLIAMS. Calmez-vous, au nom du ciel, calmez-vous...

JENNY. Je vous dis que je l'ai vu. (*En apercevant Charles qui entre.*) Ah! mon fils! mon fils!... rendez-moi mon fils!

(Elle se jette aux genoux de Charles. — Mouvement général. Sir Edouard qui est entré dans la foule, demeure au fond avec tout le monde, et regarde en silence ce qui se passe sur le devant de la scène. La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

LE COUCHER DE LA MARIÉE.

Un petit salon gothique. Au fond, à droite et à gauche, deux portes ouvertes à deux battans au lever du rideau, et au delà desquels on voit un second salon, plus grand et plus riche que le premier; il est éclairé par des lustres. A droite et à gauche des tables de jeu garnies de joueurs. L'orchestre joue des airs de danse. Des cavaliers se promènent en causant avec des dames, etc. Au fond du petit salon, entre les deux portes, un prie-dieu, et au-dessus, des portraits de famille.

SCENE PREMIERE.

MARY, CALEB.

(Tous deux sont en grande toilette. Caleb a l'air très-embarrassé de son habit à la mode. L'un et l'autre entrent par une des portes du fond en se querellant ensemble.)

CALEB. Non, non, non, et mille fois non, je te dis que je ne le veux pas.

MARY. Et moi, je le veux.

CALEB. Raison de plus! je t'aime beaucoup, ma petite sœur, mais tu me feras l'amitié de me laisser tranquille. Bonsoir.

MARY. Un instant, tu resteras!

CALEB. Oh! que c'est impatientant!... j'ai pourtant bien autre chose à faire que de t'écouter!

MARY. Là!... comme c'est galant, un frère! refuser de danser avec sa sœur!

CALEB. Je n'aime pas la danse.

MARY. Souffrir que je fasse galerie, dans une si belle soirée... avec une si belle robe!... un cadeau de ma cousine avec lequel j'espérais bien éclipser toutes ces nobles dames qui ont l'air de me dédaigner, moi, pauvre petite provinciale... et parmi tous ces grands seigneurs, leurs maris, ou leurs frères, ou leurs cousins... il y en a beaucoup qui me regardent, qui me regardent même d'une manière très-expressive... mais pas un ne s'approche de moi pour me demander d'être mon cavalier... Oh! si je parvenais à danser une seule fois, je serais bien vite retenue pour toute la soirée... j'en suis sûre... c'est toujours comme ça!... mais il faudrait quelqu'un... le premier venu... seulement pour commencer, pour encourager les autres... Et dire qu'on a un frère, et qu'il ne veut pas se décider à donner ce bon exemple-là... lui, qui a juré à ma mère de veiller sur moi, de me protéger, de faire tout ce qu'il lui serait possible pour mon bonheur... il me refuse une contredanse, une pauvre petite contredanse, c'est affreux, c'est abominable, et jamais je ne vous pardonnerai

CALEB. Eh bien! ne me pardonne pas, ça m'est égal... mais laisse-moi tranquille... je ne danserai pas, je ne veux pas danser... d'abord, je ne serais pas à mon aise au milieu de tous ces gentilshommes... oh! si c'était comme dans notre vieux comté de Glascow, sur la grande place de notre village... rien qu'avec des amis, des égaux... je ne dis pas... on saute, on rit, on chante, on donne un bon gros baiser à sa danseuse, elle vous rend un bon gros soufflet... bien! très-bien! voilà le plaisir! voilà le bonheur!... mais ici... avec des lords! des ladys!... ça ne me va pas... je n'aime pas qu'on se moque de moi... c'est déjà bien assez d'avoir mis cet habit à la mode, qui me gêne, qui me fait mal, qui me donne le torticolis... et qui est cause que j'ai voulu boxer tout-à-l'heure avec deux grands coquins de laquais qui avaient l'air de rire en me regardant... j'en ai trop de cette fête-là, j'en ai beaucoup trop.

MARY. Et moi, je n'en ai pas assez.

(Ici la musique du bal s'est interrompue un instant.)

CALEB. D'ailleurs, j'ai en tête des choses bien autrement importantes que le bal, la danse, et le mariage de ma cousine au soixantième degré. (*A part.*) Cette pauvre miss Jenny! Qu'est-elle devenue, mon Dieu! qu'est-elle devenue?

MARY. Hein! qu'est-ce que tu dis?

CALEB. Rien... ça ne te regarde pas.

MARY. Bien obligée.

CALEB. Adieu!

MARY. Allons, c'est fini, je ne danserai pas aujourd'hui.

(Sir Edouard, en costume très-riche, très-élégant, est entré pendant ces derniers mots, donnant la main à Clarisse, toujours en toilette de mariée. Caleb s'arrête en les voyant.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, SIR ÉDOUARD, CLARISSE.

ÉDOUARD, *qui a entendu la dernière phrase dite par Mary.* Pourquoi donc, mon enfant? Si le marié vous suppliait d'être sa danseuse, auriez-vous bien la cruauté de le refuser?

MARY. Sir Édouard... certainement... Oh! non, je ne refuserais pas... jamais, ce n'est pas du tout dans mon caractère...

ÉDOUARD. Je suis trop heureux alors...

(Il lui offre sa main.)

MARY, *se retournant vers Caleb.* Tu vois que tout le monde n'a pas aussi mauvais cœur que toi.

SIR ÉDOUARD. Il faut donc que je vous abandonne, ma chère Clarisse; mais notre petit cousin Caleb n'est-il pas là? Il va vous offrir sa main pour compléter notre quadrille.

CALEB. Moi!

SIR ÉDOUARD. Est-ce que cela vous contrarierait, mon cher cousin?

CALEB. Au contraire!... comment donc, ça me fera beaucoup de plaisir, mon cher cousin.

(Il offre sa main à Clarisse.)

MARY. Là! c'est bien fait... tu danseras malgré toi.

CLARISSE, *à part, en regardant Caleb.* Lui, du moins, il me donnera peut-être des nouvelles de Jenny.

(La musique du bal recommence.)

SIR ÉDOUARD. Le signal! venez, miss.

MARY. Oh! que je suis heureuse!

(Ils sortent.)

CALEB, *regardant dans la coulisse.* C'est lui! M. Charles! le voilà!...

(Il a quitté la main de la mariée.)

CLARISSE. Eh bien, mon cousin?

CALEB. Ah! pardon, pardon, ma cousine... me voilà! me voilà!... (*A part.*) Je perds la tête! Il faut danser dans un moment comme celui-là! (*S'efforçant de rire et de paraître joyeux.*) Ah! ah! ah! dansons, dansons, ma cousine.

(Il la prend par la taille, la fait sauter avec lui, et sort en dansant une espèce de galop campagnard. — Les portes du deuxième salon se referment. — Charles entre en scène par une des portes latérales du premier salon.)

SCÈNE III.

CHARLES, *seul.*

Toutes mes démarches ont été inutiles!.. je n'ai pu découvrir ce qu'il a fait de cette pauvre folle, de son enfant!... Il faut pourtant, il faut que je les retrouve... car j'ai juré de leur servir de protecteur jusqu'à mon dernier soupir... je tiendrai mon serment, pour réparer du moins les parjures de mon frère... Je sais tout à présent, c'est ici même, c'est devant ces portraits de nos aïeux, c'est en prenant à témoin le ciel et le vieil honneur de notre famille, qu'il a trompé lâchement la malheureuse Jenny... et aujourd'hui! (*écoutant la musique et jetant les yeux vers le fond du théâtre*) aujourd'hui cette fête... il épouse, il trompe une autre femme! et je l'aimais, Clarisse! je l'aime encore!... et elle me préfère celui qui la fera tant souffrir!... je n'ai pu m'opposer à ce fatal mariage... car je ne connaissais pas encore toutes les fautes, tous les crimes de sir Edouard... et maintenant que je n'ignore rien, maintenant que le passé doit me glacer d'épouvante pour l'avenir de Clarisse, je ne puis encore dévoiler à tous la conduite de cette homme, je ne puis me placer sur son passage et lui jeter une provocation à la face, en appeler au jugement de Dieu pour la vengeance de ses victimes... car ce misérable est mon frère!

SCENE IV.

CHARLES, CALEB *et* CLARISSE, SIR EDOUARD *et* MARY, *danseurs et danseuses.*

(Les portes du deuxième salon se rouvrent; la musique, qui avait été exécutée en sourdine pendant ce monologue, prend un caractère plus vif et plus animé; dans un instant, tous les invités, dansant la gigue écossaise, vont rapidement du deuxième salon dans le premier. Caleb est toujours avec Clarisse.)

CALEB, *dansant.* Sir Charles, attendez-moi... quand le galop sera fini, nous causerons.

(Il disparaît. — Sir Edouard arrive le dernier, dansant avec Mary.)

CHARLES. Sir Edouard, arrêtez... il faut que je vous parle.

EDOUARD, *dansant.* Comment! tu ne danses pas, mon frère! tu as tort! c'est une danse charmante que notre gigue écossaise...

(Il disparaît. La gigue a continué. Clarisse et Caleb se retrouvent en scène.)

CALEB, *dansant.* Je ne peux pas me déranger... je danse avec la mariée... mais je reviendrai le plus tôt possible.

(Sir Edouard reparaît encore avec Mary. Charles se place sur son passage, et lui saisit fortement le bras.)

CHARLES. Il faut que je vous parle, vous dis-je... sir Edouard, vous n'irez pas plus loin.

ÉDOUARD. Laisse-moi donc passer... on achève la danse dans le parc, et moi, le maître de la maison, le marié... je dois...

CHARLES. Non, tu resteras... (*Bas, avec énergie.*) Tu resteras, je le veux.

ÉDOUARD. Ah! c'est différent... puisque tu m'en pries de cette manière, à la bonne heure. (*A Mary.*) Miss, veuillez me pardonner, de grâce, mon frère me retient ici pour une affaire de la plus haute importance... mais le baronnet s'empressera de me remplacer auprès de vous... (*Allant vers le fond du théâtre, et appelant.*) Baronnet?

(Un des joueurs se lève; Edouard lui parle bas à l'oreille.)

MARY, *regardant Charles.* Interrompre une si jolie danse!... Décidément, monsieur Charles est un méchant homme.

ÉDOUARD, *au baronnet.* Remerciez-moi, mon ami, du plaisir auquel je renonce en votre faveur, et moi, tout en causant avec mon frère, je ferai votre jeu.

(Le baronnet salue Mary, et sort en galopant avec elle. L'orchestre reprend *crescendo* pour cette sortie, puis la musique cesse tout-à-fait quand Mary et le baronnet ont disparu.)

SCENE V.

SIR CHARLES, SIR EDOUARD.

ÉDOUARD, *à l'entrée du deuxième salon, et devant la table où était assis le baronnet.* 25 livres sterling sur cette carte, messieurs... Mais je ne puis rester en place, je suis obligé de marcher, de courir dans ce salon... Vous voyez, mon frère m'entraîne malgré moi... le baronnet et moi, nous nous confions à votre loyauté... (*A son frère.*) Allons, allons, ne t'impatiente pas.. me voilà... je suis à toi...

CHARLES. Ah! cet horrible sang-froid me désespère; car je sais tout, monsieur, je sais tout le secret de Jenny d'Erston.

ÉDOUARD. Jenny d'Erston!... Tais-toi, Charles, tais-toi!

CHARLES. Tu peux sourire, tu peux surveiller avec calme tous les détails de cette fête, en partager les plaisirs, et oublier tous les malheurs que tu causes!

ÉDOUARD. Que veux-tu? plus mon émotion est vive et profonde, plus il est important de la cacher. C'est dans les grandes occasions qu'il faut montrer un grand courage.

CHARLES. Pitoyable courage que celui qui consiste à voir d'un œil sec les larmes qu'on a fait répandre, les larmes d'une femme, qu'on doit au moins respecter, sir Édouard; car elle est faible, car elle ne peut vous demander compte de votre trahison; car elle n'a pour sa défense que ces pleurs auxquels vous insultez!... Du courage! ah! ne profanez pas ce mot.. votre courage, monsieur, c'est de la dureté de cœur, c'est de la cruauté.

ÉDOUARD. J'oubliais... j'ai un coup-d'œil à donner parici.

CHARLES. Comment?

ÉDOUARD, *à la table de jeu.* J'ai perdu. Je demande ma revanche, et je double la somme. John, Arthur, James, offrez des glaces à ces dames et du punch à ces messieurs.

CHARLES. Oh! n'essayez pas de m'échapper encore; faites trève pour un instant, il le faut, à vos devoirs de maître de maison, et triomphez de vos impatiences de joueur... Que vous importe de perdre quelques bancknotes de plus?... il s'agit ici de choses bien autrement sérieuses... Vous m'entendrez! vous m'entendrez! Jusqu'à ce jour, je vous ai permis de rire de ma candeur, de railler ce que vous appelez ma bonhomie de provincial, lorsque je défendais en votre présence ce sexe que vous méprisez tant... mais à présent... pour vous, à cause de vous, une femme a perdu la raison; son enfant, que parfois elle méconnaît dans sa folie, et qu'il faut priver de ses caresses... pour le sauver peut-être, son enfant est jeté sur la terre abandonné de tous, sans appui, sans espérance, avec toute la destinée d'un orphelin, lorsque son père existe, lorsqu'il est riche et puissant.... Maintenant, monsieur, maintenant, votre rire, vos railleries sont des crimes... et ce métier de séducteur dont vous étiez fier ce matin, vous devez le détester et le maudire, ou vous êtes le plus lâche, le plus infâme de tous les hommes.

SIR ÉDOUARD. Charles... vous abusez étrangement du hasard qui vous a livré mon secret, et des priviléges que vous donne le titre de frère... Tout autre que vous, vous le savez, paierait de sa vie ces outrageantes paroles; mais avec vous, je veux bien me contraindre jusqu'à répondre sans colère... Je pourrais continuer de me défendre, de me justifier en soutenant jusqu'au bout un système que vous avez toujours condamné, dans lequel je persiste, parce qu'il y a chez moi expérience et conviction. Je pourrais vous dire que nous ne sommes ainsi méchans, égoïstes et impitoyables envers une femme qu'après avoir

été trompés par beaucoup d'autres ; qu'il n'en est pas une, pas une seule dont on ne flatte l'orgueil en lui retraçant les douleurs qu'elle a causées; pas une qui ne s'estime heureuse de nous rendre malheureux... Enfin, pour citer une position semblable en tout point à la mienne, à l'égard de miss Jenny, je pourrais vous rappeler qu'il y a dix ans je me suis battu en duel pour une maîtresse... j'ai eu le malheur de tuer mon adversaire... Eh bien, le lendemain, lorsque je gémissais, moi, de ma triste victoire, cette dame était orgueilleuse du sang que j'avais répandu pour elle... Nous eussions été tués tous deux, qu'elle eût été plus fière et plus vaine encore.

CHARLES. Eh! que voulez-vous conclure d'un pareil exemple, sir Édouard? le souvenir de cette femme a-t-il laissé dans votre ame un autre sentiment que l'horreur et le dégoût? et comme elle prétendez-vous vous croire en droit de vous glorifier du plus horrible succès? vous réjouirez-vous enfin d'avoir brisé l'existence d'une mère, et de la mère de votre enfant?

ÉDOUARD. Non, non, je n'ai pas dit cela, Charles... J'ai vu les infortunes de Jenny, et cette conviction profonde dont je vous parlais tout-à-l'heure a fait place à un chagrin réel et sincère... mais ces malheurs, je ne les ai connus qu'à l'instant où il n'était plus en mon pouvoir de les réparer... j'étais marié.

CHARLES. Oui, marié! On vous avait préféré à moi, vous, monsieur!

SIR ÉDOUARD. Sans doute; les femmes ne veulent pas être aimées... elles veulent être séduites. C'est l'histoire de Jenny comme celle de Clarisse, comme celle de toutes les autres.

CHARLES. Mais où est-elle, miss Jenny? où est-elle maintenant? Il y a deux heures, lorsqu'elle est revenue de son évanouissement, lorsqu'on lui a rendu son fils, et que moi, pour sauver l'honneur de ma famille, pour épargner des larmes à Clarisse, je me suis retiré maudit par tout le monde, accusé d'avoir fait tout le mal dont mon frère est l'auteur... vous êtes resté seul avec Jenny, monsieur, puis elle a disparu avec son enfant sans que personne ait pu les revoir... Qu'en avez-vous fait? où sont-ils? Vous me le direz, Édouard, vous me le direz!

ÉDOUARD. Et comment cela? je n'en sais rien.

CHARLES. Tu mens.

ÉDOUARD. Charles!...

CHARLES. Tu mens... je veux savoir la vérité.. il le faut... ou bien j'oublierai que tu es mon frère, et j'arracherai, en présence de tous, le masque brillant dont tu couvres tes perfidies.

ÉDOUARD. Qui vous arrête, monsieur? je n'attendais pas moins de votre amitié fraternelle... Allez, il y a dans ce salon assez de monde pour vous entendre; d'un seul mot vous pouvez me perdre, détruire à jamais le repos de ma femme, et donner le coup de la mort à votre mère.

CHARLES. Ma mère!... Ah! malheureux! qu'allais-je faire! Oui, vous avez raison, monsieur, elle en mourrait... aussi je ne menace plus, Édouard, je supplie... Par elle, par notre mère, s'il vous reste pour elle encore un peu d'affection, un peu de ce respect que vous refusez à toutes les autres femmes, je vous supplie de me dire ce que vous avez fait de Jenny... Oh! ne craignez rien, votre secret, je le le garderai... Mais écoutez-moi... désormais, vous le savez, mon existence est flétrie; je renonce pour toujours au mariage... mais pour toujours aussi je veillerai sur cette pauvre folle... son enfant sera celui de mon adoption... et s'il le faut, je continuerai de prendre sur moi tout l'odieux de votre conduite, je supporterai les reproches, les malédictions que vous avez mérités... pourvu que Jenny, que votre victime, soit moins malheureuse; pourvu qu'il me soit permis de donner à votre fils toute la tendresse qu'il devait attendre de vous... Sir Édouard... mon frère... je voudrais dire encore mon ami... au nom de notre mère, ne me refusez pas.

ÉDOUARD, *à part*. Au fait, de cette façon, je serai délivré de toute crainte pour l'avenir... (*Haut, en jouant l'émotion.*) Charles, je suis touché de ce procédé généreux... et bien plus que votre colère, il a pris de l'empire sur mon ame. Je vous dirai tout. Jenny a été conduite avec son fils dans une maison de santé à peu de distance de ce château. (*Tirant un papier de son portefeuille.*) Vous montrerez ce papier, et dans l'instant ils seront remis entre vos mains.

CHARLES. Ah! donnez, donnez.

ÉDOUARD. Mais je serais perdu, songez-y bien, et toute votre générosité serait inutile, si on les revoyait ici.

CHARLES. Je le sais .. nous avons une parente en Irlande... son château leur servira d'asile; elle est bonne, compatisante... puis les femmes ont, pour consoler des malheureux, pour supporter toutes leurs douleurs, un instinct, une patience que nous n'avons pas... Je les conduirai près d'elle. Mais vous, Edouard,

lorsque je sacrifie toute ma vie à la réparation de vos fautes, promettez-moi du moins que vous renoncerez, en épousant Clarisse, au triste bonheur de plaire à d'autres femmes, de les séduire, et de les perdre comme vous avez perdu Jenny.

ÉDOUARD. Oh! je le jure.

CHARLES. Cette promesse, vous la tiendrez peut-être... ce n'est pas à une femme que vous la faites. Adieu, mon frère, adieu!

(Il sort par une porte latérale.)

SCÈNE VI.

EDOUARD, *seul un instant, puis toute la société.*

ÉDOUARD, *le suivant des yeux.* Adieu, Charles! mon sauveur! mon ange tutélaire, adieu!... Pauvre garçon! avec un caractère comme celui-là, il sera dupe toute sa vie... Tiens, pendant que je causais avec lui, j'ai eu du bonheur, j'ai gagné... (*Au baronnet qui rentre avec Mary.*) Baronnet, nous avons gagné.

(Caleb rentre avec Clarisse; puis toute la société. Edouard cause avec sa femme. Caleb et Mary sont seuls d'abord dans le premier salon.)

CALEB. Eh bien, monsieur Charles, où est-il donc? Il est reparti pendant que je dansais avec la mariée!

MARY. Que t'importe?

CALEB. Et je ne l'ai pas vu!... et je n'ai pu apprendre...

MARY. Caleb, c'est mal! c'est très-mal?

CALEB. Quoi donc? que veux-tu dire?

MARY. Lui... M. Charles... séduire une femme. Abandonner son fils.

CALEB. M. Charles...

MARY. Ah! c'est affreux, c'est abominable.

(Pendant ce bout de scène, les portes du deuxième salon se sont refermées. Clarisse a quitté son mari, et s'est approchée de Mary et de Caleb. On ne voit plus Edouard ni les joueurs.)

SCÈNE VII.

MARY, CLARISSE, CALEB.

CLARISSE, *se plaçant entre les deux personnages, et répétant un des derniers mots de Mary.* Oui, c'est affreux, monsieur Caleb.

CALEB. Vous aussi, milady! Tout le monde s'est-il donné le mot pour se moquer de moi?

CLARISSE, *prenant la main de Caleb.* Au nom du ciel, mon cousin, dites-lui qu'il se corrige, qu'il rougisse de ses fautes, et qu'il songe enfin à les réparer...

CALEB. Mais...

CLARISSE. Il vient de le promettre à sir Edouard.... qu'il n'oublie pas cette parole et nous pourrons tous lui pardonner.

MARY. Excepté moi... des horreurs pareilles... je ne les pardonne pas...

CALEB. Entendons-nous, sir Edouard, c'est lui qui vous a dit...

CLARISSE. Tout!

MARY. Tout, c'est clair...

CALEB. Oh! c'est trop fort, et je n'y tiens plus!... Comment! c'est sir Edouard qui accuse son frère... je parlerai; il faut que je parle... Il y a trop long-tems que je me tais... ça m'étouffe... j'en mourrais... écoutez-moi, milady... et toi aussi, ma sœur, écoute-moi sans m'interrompre... si c'est possible.

MARY. Je tâcherai.

CALEB. M. Charles... M. Charles est comme moi, milady... il n'a jamais séduit personne.... ce n'est pas dans ses goûts, ce n'est pas dans ses mœurs... et moi, ce n'est pas dans mes moyens... moi, d'abord, je n'ai jamais été amoureux, et je ne m'en porte pas plus mal... Quant à M. Charles.... il n'a aimé qu'une seule femme au monde.... une seule... mais il l'aimait à en perdre la tête, celle-là... Il ne voyait qu'elle, il ne pensait qu'à elle... et comme elle eût été heureuse, si elle n'avait pas méconnu sa tendresse. si elle n'avait pas choisi à la place de ce brave jeune homme.... quelqu'un, quelqu'un qui n'en vaut pas la centième partie.

CLARISSE. Comment? que voulez-vous dire?

CALEB. Je ne nomme personne, milady; seulement je peux vous dire qu'on a tort de se fier aux apparences, que les physionomies sont trompeuses, et que tel qui n'ose pas faire de belles phrases, de belles paroles... qui n'ose pas parler de sympathie... de liens secrets pour unir deux ames sans qu'elles s'en doutent, qui n'ose pas mêler à tout ça des mots de damnation! malédiction... amère dérision.... et cætera, et cætera... enfin un tas de mots très-sonores, qui font beaucoup d'effet, et qui ne signifient pas grand'chose, cet homme-là avec sa gaucherie, sa timidité, peut être un homme

de mérite, et surtout un homme de cœur, tandis que tel autre...

CLARISSE. Monsieur Charles, expliquez-vous... ce langage...

CALEB. Je ne nomme personne, milady...

MARY. Mais ce que tu dis est assez clair...

CALEB. Du tout, je ne nomme personne, est-ce que j'ai nommé quelqu'un?

MARY. Mais enfin...

CALEB. Mais enfin tu m'as promis de ne pas m'interrompre... moi, je serais devant toute la terre que dans ce moment-ici... je ne me tairais pas... c'est plus fort que moi...

CLARISSE. Continuez, monsieur, continuez.

CALEB. Oui, milady, m'y voilà. Je passe sur toutes les qualités de M. Charles, sur toute sa vie qui est noble, honorable, remplie de belles actions et de services rendus à tout le monde, sur son amour, sur ses larmes qu'il n'a laissé voir qu'à moi seul ce matin lorsqu'il a été dédaigné.

CLARISSE. Ses larmes!

CALEB. Sur ses rêves de bonheur, ses projets pour son avenir, ou plutôt pour celui de sa femme... Tout ça est détruit, renversé... il faut en faire son deuil, n'en parlons plus... Mais on l'accuse de perfidie, de séduction, on l'accuse d'une lâcheté impardonnable, et il serait encore assez généreux pour ne pas se défendre. Je le défendrai, moi... sa perfidie, il y a trois ans qu'elle dure... une pauvre folle avait incendié sa maison...

CLARISSE. Une folle... Jenny!

CALEB. Je ne nomme personne, milady... assise tranquillement au milieu des flammes, elle allait périr avec son enfant! dans son délire, elle semblait heureuse... elle disait que du haut du ciel, Dieu lui demandait son fils. « Cher enfant, s'écriait-elle avec un rire frénétique, dans un instant tu seras un ange... » et personne n'osait se jeter au feu pour leur sauver la vie... Personne, si fait... M. Charles était là... à cette époque, il a eu le bras cassé... il a gardé la chambre pendant six mois; il en souffre encore aujourd'hui, mais à cette époque aussi... il a sauvé une femme et son enfant, voilà sa perfidie.

CLARISSE. Ah! mon Dieu! mon Dieu! que m'apprenez-vous là, monsieur Caleb!

MARY. Pauvre M. Charles!

CALEB. Cette femme... elle lui était inconnue... elle avait perdu la raison, et ne pouvait lui savoir gré de son dévouement, et de ce jour, pourtant, il a été son protecteur... celui de son fils... demandez, demandez à ceux qui ont élevé cet enfant... Ils vous diront qu'il doit tout aux bienfaits de M. Charles, que sa mère et lui n'existent que par M. Charles, qu'il a consacré à cette action généreuse une partie de ce qu'il possède; lui qui est le plus jeune, le dernier de sa famille, et qui n'a pas à beaucoup près toute la fortune de... je ne nomme personne, milady... et lorsque tu me reprochais, ma sœur, nos entretiens mystérieux, mes voyages au bourg voisin... c'était pour porter à l'enfant de la folle les épargnes de M. Charles... voilà sa perfidie... et ce matin, il a découvert le nom du séducteur... il a su que le père refusait de reconnaître son fils... Eh bien, il a persisté, lui, pendant que vous l'accusiez tous, il a persisté dans son noble dévouement, dans sa générosité... enfin, il adoptera l'enfant de miss Jenny, puisque son père l'abandonne... Voilà, milady, voilà, voilà sa perfidie.

CLARISSE. Ah! combien je suis coupable de l'avoir méconnue!

MARY. Et moi donc! je me le reprocherai toute ma vie... Ciel! regardez ma cousine... c'est lui...

CLARISSE. M. Charles!

CALEB. Enfin! je le revois... il va me dire ce que je brûle de savoir.

SCENE VIII.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES. Partie! partie!... Elle s'est enfuie avec son enfant de cette maison de santé.

CALEB. Eh bien, quelles nouvelles!

CLARISSE. Ah! monsieur... ce que vous avez fait... c'est bien, c'est très-bien.

CHARLES. Comment, milady.

MARY. Tenez, rien que d'y penser... j'en pleure...

CHARLES. Je ne comprends pas...

CLARISSE. Je vous jugeais mal, monsieur Charles... maintenant, je vous connais...

MARY. Et moi aussi.

CLARISSE. Et je vous admire!

MARY. Et moi aussi!

CALEB, *pleurant*. Allons donc! Nous y voilà... à la fin vous lui rendez justice... il est bien tems!

CHARLES. Caleb! vous avez manqué à votre parole... C'est vous qui leur avez appris...

CALEB. Du tout, du tout... je n'ai rien

dit, je n'ai nommé personne, n'est-ce pas, n'est-ce pas, milady?

CLARISSE. Personne... (*Avec effroi.*) Mais puisqu'il est si généreux, lui... puisqu'il n'est pas coupable... quel est-il donc, cet autre, ce séducteur, cet infâme, qui abandonne son fils... quel est-il donc?

MARY. C'est vrai... quel est-il?

CLARISSE. Vous ne répondez pas, monsieur Charles! et pourtant, vous le connaissez cet homme!... et vous, vous Caleb, au nom du ciel, parlez... Il le faut... je vous en supplie... je le veux...

CALEB, *pleurant et détournant les yeux.* Je... je ne nomme personne, madame...

CLARISSE, *poussant un cri.* Ah! malheureuse! malheureuse!

(Elle tombe sur un fauteuil.)

MARY. Ma bonne cousine, calmez cette agitation!...

CHARLES. Milady, je vous en conjure, revenez à vous... Tenez, les portes du salon viennent de se rouvrir... le bal est terminé; que tous ces étrangers, du moins, ignorent notre douleur et la honte de notre famille.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SIR ÉDOUARD, LA SOCIÉTÉ.

(Toutes les portes se sont rouvertes.— Rentrée générale. — On voit les cavaliers apporter aux dames leurs pelisses, leurs chapeaux. — Sir Edouard est au milieu de tout le monde; les hommes lui donnent la main, il salue poliment les dames.

SIR ÉDOUARD. Nobles dames, et vous milords, messieurs, je vous remercie de toute la part que vous prenez à mon bonheur... avant peu j'espère vous revoir dans de nouvelles soirées, pour de nouveaux plaisirs.

CLARISSE. Ah! maintenant... sa voix me fait mal!... lui! lui! mon mari!...

(On voit Edouard se retirer pour reconduire les convives. Des femmes, les unes d'un certain âge, et que l'on doit supposer les grandes parentes de Clarisse; trois autres jeunes, qui font, avec Mary, les quatre demoiselles d'honneur de la noce, passent du deuxième salon dans le premier, et s'approchent de Clarisse qui est toujours assise.)

SCÈNE X.

CLARISSE, MARY, CALEB, CHARLES, PARENS, DEMOISELLES D'HONNEUR.

CLARISSE. Que me veut-on?

MARY, *pleurant et lui serrant la main.* Ma pauvre cousine!...

CHARLES. Pour être plus malheureux encore, il ne me manquait plus que de la voir souffrir!...

(Les parentes se sont approchées de Charles et lui font signe de se retirer. — Charles salue profondément, regarde encore Clarisse avec douleur, et s'éloigne. Mary indique aussi à Caleb qu'il doit sortir.)

CALEB. C'est juste, je m'en vas... je m'en vas... (*A lui-même.*) Ah! pourquoi ne suis-je pas arrivé ce matin, seulement une minute avant la signature du contrat.

(Il sort.)

SCENE XI.

CLARISSE, MARY, PARENTES, DEMOISELLES D'HONNEUR.

(Scène muette.)

(Déshabillé de la mariée; on lui ôte sa couronne, puis sa robe de bal, qu'on remplace par un peignoir élégant. Puis on la conduit jusqu'à la porte de la chambre nuptiale, qui est à la droite du public. Là, tout le monde lui souhaite le bonsoir d'un geste. — Mary lui serre de nouveau la main, pleure encore, et s'éloigne tristement avec les autres femmes. — Pendant cette scène, on a éteint les lustres du grand salon; le théâtre n'est plus éclairé que par une bougie placée sur un guéridon au-devant du théâtre.)

MARY, *en se retirant.* Adieu! adieu, ma cousine.

SCÈNE XII.

CLARISSE, *seule.*

(Quand tout le monde s'est éloigné, elle redescend vivement la scène, et marchant avec agitation)

Maintenant... tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu de Jenny me revient à la pensée... Son trouble à la vue de sir Edouard! Elle l'a appelé Mortimer! C'était lui! c'était lui!... (*Prenant le bougeoir qui est sur la table, et regardant autour d'elle.*) Ce salon... c'est celui qu'elle m'a dépeint... et ce prie-dieu, ces portraits de famille... ils sont là.. et par ici peut-être, cette porte secrète... (*Elle marche rapidement vers sa droite, et cherche un instant partout la porte dont elle vient de parler. Musique. Clarisse fait un geste d'impatience; enfin sa main rencontre un ressort qu'elle pousse, et la porte s'ouvre.*) Ah! enfin!... (*Redescendant la scène, comme frappée d'une pensée.*) Par là. par là!... je puis échapper à cet odieux mariage!... Oui, fuyons ce séjour qui fut le témoin d'un crime, et que je hais à présent comme

je hais sir Edouard!... Plutôt, plutôt la mort que l'amour menteur de cet homme!... Fuyons... (*Elle va pour s'échapper, disparaît une seconde, puis rentre vivement avec effroi.*) Ciel! qu'ai-je vu?

(Jenny entre, en robe blanche, les cheveux épars, et pressant contre son sein un petit enfant de trois à quatre ans.

SCENE XIII.

CLARISSE, JENNY.

JENNY. Viens, viens..... mon enfant, mon fils... Je t'ai retrouvé... je t'embrasse... Tu es à moi, à ta mère... pour toujours... et c'est ici... oui, c'est le ciel qui m'a conduite ici! c'est le ciel qui m'a fait ouvrir cette porte... c'est ici que tu dois retrouver ton père..

(Elle s'est assise sur un canapé avec son enfant, qu'elle embrasse.)

CLARISSE. Jenny!... ma chère Jenny!...

JENNY. Laisse-moi... laisse-moi... je ne veux pas t'entendre... je ne veux pas que tu me parles... Et de quel droit viens-tu me troubler quand j'embrasse mon fils, mon fils que j'avais cru perdu, perdu pour jamais, mort... oui, mort!... et il existe, mon fils! il existe!

CLARISSE. Ah! je tremble!...

(Elle vient se placer entre Jenny et l'enfant qu'elle prend par la main.

JENNY. Est-ce qu'on prétendrait me l'enlever encore?... Tu ne sais donc pas, toi, tu ne sais pas comme j'ai souffert lorsqu'il était loin de moi, lorsque je le croyais perdu... Tu ne sais pas que le chagrin m'avait rendu folle... folle... on le disait, du moins... Ah! ah! ah! oui, ils disaient que j'étais folle... mais ce n'était que du chagrin... une douleur effroyable... atroce, que tu ne peux comprendre, toi... Je souffrais... là... là... je voulais pleurer, je ne pouvais pas... et dans mon désespoir... j'avais juré de rejoindre mon fils... là haut... dans le ciel... et pour me frapper... Tiens! regarde! ce couteau... Ah! ah! ah! tu vois bien que je n'étais pas folle.

(Elle tient le couteau à la main, et parcourt la scène dans la plus affreuse agitation.

CLARISSE. Ah! malheureuse!.. cet enfant! elle voudrait le tuer encore peut-être... et moi aussi, je lui sauverai la vie!..

(Elle sort avec l'enfant par une des portes du fond.)

SCÈNE XI.

JENNY.

Que dis-tu?... j'ai cru entendre... tuer! qui a dit ce mot? sauver la vie! à qui donc? où es-tu, toi qui me parlais! où es-tu?.. personne! personne!... et mon fils!... mon fils... ô mon Dieu! mon Dieu! est-ce que réellement j'avais perdu la raison?.. est-ce que je ne l'ai pas revu, lui? est-ce que tout-à-l'heure je ne l'ai pas embrassé?... (*Elle pleure à chaudes larmes.*) Ah!... mais c'est affreux, mon Dieu! de faire souffrir ainsi une pauvre mère. (*Ici l'horloge du château sonne lentement minuit. La physionomie de la folle prend un air souriant et joyeux... Elle remet doucement le couteau dans son sein, puis compte sur ses doigts les douze coups de l'horloge...*) Minuit... (*Elle prend sur la table la couronne de mariée et la met sur sa tête.*) Mortimer... Tiens, voilà ma main... prions le ciel de bénir notre union, et de recevoir nos sermens.

(Elle va s'agenouiller devant le prie-dieu. — Sir Edouard rentre tout doucement par la porte du fond à la gauche du public. — Pendant toute la scène suivante, musique lente et solennelle.)

SCÈNE XV.

JENNY, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *apercevant au fond du théâtre une femme vêtue de blanc et à genoux, avec la couronne de mariée.* Clarisse!... elle est en prières!... nous autres, tout pervers, tout incrédules que nous sommes, nous aimons assez que nos femmes aient un peu de religion!... Ne la troublons pas... elle implore le ciel pour l'heureux Edouard, et c'est encore de l'amour pour moi que sa prière à la divinité.

(Il a dit ces mots en traversant le théâtre. — Ici, il se trouve à la porte de la chambre nuptiale, et disparaît.)

SCENE XVI.

JENNY, *seule.*

(Elle se relève, et descendant la scène:, dit solennellement.)

Mortimer, n'oubliez jamais le serment que nous venons de prononcer l'un et l'au-

tre... vous l'avez dit, et j'ai répété cette parole... que le ciel me frappe de mort, si je suis parjure.

(Elle a dit aussi ces mots en marchant; elle entre dans la chambre nuptiale. — La musique solennelle a continué jusque-là. — Ici un forté. — Les portes du fond se rouvrent. et tout le monde rentre.)

SCÈNE XVII.

CLARISSE, *tenant par la main l'enfant de Jenny*, MARY *et les trois autres demoiselles d'honneur*, CHARLES, CALEB, *des domestiques portant des flambeaux*.

CLARISSE. Oui, c'est ici... ici que je l'ai laissée... je ne la vois plus... Jenny... Jenny...

(On entend un grand cri dans la coulisse, puis un éclat de rire frénétique de Jenny.)

CLARISSE. Grand Dieu!

CALEB. Par là.

MARY. Ce cri...

CHARLES. Ah! courons...

(Tout le monde se précipite vers la porte de la chambre nuptiale. Jenny en sort le poignard à la main.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JENNY.

JENNY. Arrêtez! n'approchez pas... Mortimer!... il est là!... je l'ai tué! je l'ai tué!

CHARLES. Mon frère!

JENNY. C'était justice! lui-même il l'avait dit: que le ciel me frappe si je suis parjure.

(Le toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

LE GAMIN DE PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Bayard et E. Vanderburch,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 30 JANVIER 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE GÉNÉRAL MORIN......	M. FERVILLE.
AMÉDÉE, son fils...........	M. RHOZEVIL.
Mme DE MORIN, belle-sœur du général.................	Mme UZANNAZ.
Mme MEUNIER, grand-mère..	Mme JULIENNE.
JOSEPH, ses petits enfans.	M. BOUFFÉ.
ÉLISA, ses petits enfans.	Mlle E. SAUVAGE.
M. BIZOT, vieil employé....	M. KLEIN.
HILAIRE, valet de chambre du général.................	M. BORDIER.
DEUX DOMESTIQUES.	

La scène se passe à Paris, au premier acte chez Mme Meunier, au deuxième acte dans l'hôtel du général Morin.

S'adresser pour la musique de cette pièce et celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre; ou à M. FERVILLE, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n° 33.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre simplement meublée. Porte d'entrée, au fond à l'extrême gauche; auprès se trouve la porte d'un cabinet. Une commode près du mur à droite.

SCENE PREMIERE.

AMÉDÉE, Mme MEUNIER, ÉLISA.

(Au lever du rideau, Mme Meunier est assise, tricotant sans voir son ouvrage, le regard fixe et le sourire sur les lèvres. Amédée, assis à sa droite, fait son portrait au crayon. Elisa, assise à une table, à gauche, s'occupe à copier de la musique.)

AMÉDÉE. Voilà un nez dont je ne suis pas content, il faut le refaire...

Mme MEUNIER. Mon nez!.. mais vous n'en finirez donc pas, monsieur Amédée?.. voilà trois heures que vous le tenez...

ÉLISA. Allons, grand'mère, un peu de courage!.. ça avance...

AMÉDÉE. Encore deux ou trois séances...

Mme MEUNIER. Deux ou trois... si vous croyez que c'est amusant d'être toujours le nez en l'air et la bouche entr'ouverte, à vous regarder sans rien dire... en riant!.. ah!.. si ce n'était pas à cause de mes petits-enfans!...

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Ils veul'nt avoir mon portrait bien fidèle,
Pour qu'il soit là quand je ne serai plus:
Mais chaque jour, j'ai quelqu' ride no
Un peu trop tard, l-spinceaux sont:

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changemens de position dans le courant des scènes, sont indiqués au bas des pages.

V'là ben d'sanné's que le tems me fait trêve,
Un beau matin, il pourrait se fâcher..
Si vous voulez que le tableau s'achève,
Pauvres enfans, il faut vous dépêcher.

ÉLISA. Grand'mère... et votre sourire..

Mme MEUNIER. C'est juste...

(Elle se remet à sourire en regardant Amédée.)

ÉLISA. Voyez-vous, grand'mère, il faut profiter du voisinage de M. Amédée, qui est venu demeurer dans notre maison.

Mme MEUNIER. Le fait est que c'est heureux...

AMÉDÉE, *regardant Elisa.* Oh! oui... bien heureux!...

Mme MEUNIER. C'est un si bon jeune homme, monsieur Amédée... un si aimable voisin...

AMÉDÉE, *saluant.* Madame.

Mme MEUNIER. Et si rangé.... il n'est jamais chez lui!.. toujours dehors à travailler... on ne le voit presque plus de la journée...

ÉLISA. C'est vrai...

AMÉDÉE, *d'un air suppliant à Elisa.* Ah! *Haut.*) Que voulez-vous... j'ai mon atelier... je travaille en ce moment aux décors de l'Ambigu...

Mme MEUNIER.. Ah! quelle différence, avec mon petit-fils Joseph!.. tâchez donc, monsieur Amédée, vous qui êtes de si bon nseil... de le tarabuster un peu... il me sole, voyez-vous, cet enfant-là!.. un paresseux... un flâneur... enfin comme dit M. Bizot... un vrai gamin...

AMÉDÉE. Oh! M. Bizot... le grand sec...

ÉLISA. Il ne faut pas l'écouter, grand'-mère... il en veut à Joseph... qui lui fait toujours des niches.

AMÉDÉE, *riant.* Ah!.. ah!.. ah!..

Mme MEUNIER. Mon Dieu!.. vous riez!.. mais à son âge, il devrait travailler... et pas du tout... il n'aime qu'à jouer, à courir les rues.. toujours battant ou battu.. j'ai peur qu'il ne se trouve dans une bagarre... dans une émeute, quoi!.. (*S'attendrissant.*) Il arrivera quelque malheur... c'est pénible voyez-vous... quand on est d'une famille...

ÉLISA. Grand'mère!... et votre sourire!..

Mme MEUNIER, *souriant.* C'est juste!...

AMÉDÉE. D'ailleurs... c'est un enfant... joueur. léger... mais le cœur est bon... le caractère excellent... il m'amuse... et savez-vous qu'il a de l'intelligence...

ÉLISA. Certainement... c'est ce que le prote de son imprimerie nous disait : « Joseph serait bien vite le premier de nos ouvriers...s'il voulait se mettre au travail. »

Mme MEUNIER. Mais il ne veut pas.... et pourtant, il a un si bon exemple sous les yeux... sa sœur... mon Elisa... qui n'est jamais à rien faire... toujours à coudre... à broder...

AMÉDÉE, *se levant.* C'est un ange!...

Mme MEUNIER. Dam!.. c'est bien élevé, c'est sage... une conduite exemplaire, ça fait l'admiration du quartier.

(Elisa, qui est devenue rêveuse, laisse tomber une feuille de musique qu'elle tenait à la main.)

AMÉDÉE, *allant vivement auprès d'Elisa.* Mademoiselle... (*Il ramasse la feuille de musique, et la rendant à Elisa, lui dit tout bas.*) Oh!.. je t'en prie...

Mme MEUNIER. Au lieu que Joseph...

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. BIZOT.

(Amédée va reprendre sa place, et s'occupe du portrait.)

M. BIZOT, *entrant.* Joseph est un polisson...

Mme MEUNIER *. Ah! monsieur Bizot...

M. BIZOT. Bonjour, mes chers voisins... car je ne vois ici que des voisins.... comment vous portez-vous?.. ça ne va pas plus mal... et moi aussi... vous êtes bien bons, je vous remercie...

AMÉDÉE. Ah ça!... qu'est-ce qui lui parle?

Mme MEUNIER. Vous n'allez pas à votre bureau du mont-de-piété aujourd'hui.

M. BIZOT. Ce n'est pas mon jour. on ne vend pas... (*regardant Amédée.*) Ah. ah! ce portrait. (*Il va auprès d'Amédée, et regarde le portrait.*) Ah! il est fort bien.

AIR *De sommeiller encor, ma chère.*

On vous voit, je crois, trop en face,
Vos yeux me semblent trop ouverts....
Votre bouche fait la grimace,
Le nez est un peu de travers.
On vous allonge trop la mine,
On vous a fait le teint trop blanc.
Mais à cela près, ma voisine,
C'est un portrait fort ressemblant.

Mme MEUNIER. Eh bien! je suis jolie comme ça... je vous remercie.

AMÉDÉE, *se levant.* Dites donc; moi aussi, monsieur le connaisseur.

M. BIZOT. Ce qui m'étonne, c'est que monsieur ait le tems de vous dessiner... il est si peu dans la maison... on dirait que ce n'est pour lui qu'un pied-à-terre.

AMÉDÉE, *passant auprès d'Elisa.* Moi!.. quelle idée!

ÉLISA. Ce n'est pas moi qui lui fais dire.

* Amédée, Mme Meunier, Bizot, Elisa.

Mme MEUNIER *. C'est vrai qu'il s'absente une partie du jour.

M. BIZOT. Et toute la nuit...

ÉLISA. Monsieur Amédée !

AMÉDÉE. Laissez donc, il ne sait ce qu'il dit...

M. BIZOT. Comment, je ne sais ce que je dis.... je n'invente rien.... je n'ai jamais inventé. .

AMÉDÉE. Pas même la poudre...

M. BIZOT. C'est Mme Fromageot, notre portière, qui, en faisant ma chambre ce matin, m'a dit que tous les soirs, vers minuit, vous sortiez pour ne rentrer que le lend....

AMÉDÉE. Oui... quelquefois... c'est possible.... pour les décors de l'Ambigu.... parce qu'aux lumières on voit mieux l'effet. (*A part.*) Maudit bavard...

ÉLISA, *à part.* Il se trouble...

Mme MEUNIER. C'est drôle !..

M. BIZOT. Après ça... vous concevez que je n'y tiens pas... cela regarde vos amis !.. ceux qui vous reçoivent.

ÉLISA *à part.* Le vilain homme...

M. BIZOT. Si je viens... c'est pour parler d'une chose plus intéressante pour Mme Meunier.

AMÉDÉE, *s'efforçant de rire et de prendre de l'aplomb.* C'est peut-être encore quelque plainte contre ce pauvre Joseph ?..

M. BIZOT. Non.... pas tout-à-fait... quoique le motif ne manque pas... et tout tout-à-l'heure encore...

Mme MEUNIER. Il est à son atelier...

M. BIZOT. Lui !.. le garnement...

ÉLISA. Eh! mon Dieu !.. qu'a-t-il donc fait, ce pauvre garçon ?..

M. BIZOT, *passant entre Mme Meunier et Elisa.* Ce qu'il a fait?.. j'en ai vraiment honte... et j'en boite encore... Imaginez-vous que je me promène assez volontiers le long du canal Saint-Martin... quand il fait beau... Je regarde l'eau qui coule, les bateaux qui vont et viennent... les écluses qui se vident, qui s'emplissent... ça m'occupe... ça m'échauffe... très-bien... tout-à-l'heure.... ah ! bah !... il n'y a pas vingt minutes... je vois des jeunes ouvriers... des enfans qui jouent au bouchon... je ne m'arrête pas sérieusement à ces puérilités... mais pas du tout, au moment où j'y pense le moins... paf!... il m'arrive dans la jambe... juste au-dessus de la cheville, un énorme gros sou... aplati sur les bords... je suis sûr que j'en ai la marque.. et une voix goguenarde m'a dit : *gare les quilles!*..... Je laisse échapper une prise de tabac que j'allais prendre, et je pousse un cri de douleur... ah !... lorsqu'en me retournant avec indignation, qu'est-ce que je vois? Joseph!.. votre fils Joseph, qui joue au lieu d'aller chez son imprimeur, et qui se met à rire en me reconnaissant... je me fâche... je m'avance... mais aussitôt une nuée de polissons m'entoure en riant comme lui... et me reconduit jusqu'au boulevart en me bousculant et en criant : sur tous les tons. *Oh! c'te tête!..* (*Amédée rit. A Mme Meunier.*) Vous voyez bien, madame Meunier, que c'est un mauvais sujet et qu'il finira mal.

Mme MEUNIER. Ah !.. j'en ai peur...

AMÉDÉE. Pour un sou qu'il vous a jeté dans les jambes...

ÉLISA. Un grand mal qu'il vous a fait...

M. BIZOT. Comment!.. un grand mal... (*A Elisa.*) Tenez, ne nous brouillons pas... chère demoiselle Elisa. .... c'est votre frère... vous le défendez... je n'ai rien à dire... ça ne m'empêche pas de vous rendre justice à vous... et d'estimer votre famille. La preuve, c'est que je viens de parler de vous à la bonne maman. .. un grand secret...

ÉLISA. De moi...

AMÉDÉE. En ce cas, je me retire...

(On entend Joseph en dehors.)

Mme MEUNIER. Qu'est-ce que j'entends là?...

M. BIZOT. Parbleu ça ne se demande pas !...

SCENE III.

LES MÊMES, JOSEPH.

(Il arrive en courant... en blouse, sans casquette et tout mouillé.

JOSEPH, *grelottant.* On... on... gon... on... hon... une blouse, grand'mère... une blouse... avec le dessous... je grelotte...

ÉLISA. Ah !.. mon Dieu...

Mme MEUNIER. Comme le voilà fait...

M. BIZOT. Hein ?... quel état...

JOSEPH, *allant à M. Bizot.* Papa Bizot, voulez-vous battre la semelle... hon, hon, hon...

AMÉDÉE. Où diable a-t-il passé?...

ÉLISA. Mais tu vas attraper un rhume...

* M. Bizot, Mme Meunier, Elisa, Amédée.

** Mme Meunier, M. Bizot, Elisa, Amédée.

JOSEPH *. Ce n'est rien... Lisa, ce n'est rien... une blou... blou... blouse..

Mme MEUNIER. Mais d'où sors-tu, malheureux enfant, d'où sors-tu?..

JOSEPH. Du canal Saint-Martin, grand'mère... l'eau y est tiède tout juste...

TOUS. Du canal Saint-Martin?

M. BIZOT. Il se sera disputé, on l'aura jeté à l'eau.

JOSEPH. C'est ce qui vous trompe, père jacasse... je m'y suis jeté moi-même...

AMÉDÉE. Dans quelque bagarre.

(Il tire de sa poche son mouchoir mouillé, et l'eau saute à la figure de M. Bizot.)

M. BIZOT. Oh!... la... la...

JOSEPH. Ah! c'est vous, monsieur Médée...

Mme MEUNIER. Mais enfin, comment ça s'est-il fait?..

JOSEPH. Mais, grand'mère, c'est rien du tout, j'vous dis... Pardine!.. s'il fallait y regarder de si près... Supposez que j'ai reçu une averse, n'est-ce pas... c'est absolument la même chose... et donnez-moi mon autre blouse... la bleue... avec ma chemise de dimanche, mes bas idem... le pantalon de même, avec un mouchoir conforme.

AMÉDÉE, *à part*. Diable de gamin.

Mme MEUNIER. Vite, Elisa, vite... donne ce qu'il faut... (*Elisa va à la commode et y prend ce qui est nécessaire à Joseph.*) Mais parlez, monsieur, je veux savoir la vérité...

M. BIZOT. Oui... répondez à Mme Meunier... dites-lui...

JOSEPH. Et si je ne veux pas le dire devant vous, moi!.. est-ce que vous êtes ma grand'mère?.. est-ce que ça vous regarde?... (*A Amédée.*) Je dois avoir le nez rouge, hein?

AMÉDÉE. Mais d'abord ôtez donc cette blouse qui doit être glacée...

JOSEPH, *pendant qu'on lui ôte sa blouse*. Monsieur Médée, il paraît que vous n'êtes pas fier tous les jours comme hier... vous faites bien...

AMÉDÉE. Moi...

ÉLISA, *venant vivement*. Monsieur Amédée...

Mme MEUNIER, *fouillant dans la poche de Joseph*. Qu'est-ce qu'il a donc dans ses poches?.. Ah! mon Dieu!...

(Elle en retire une toupie.)

M. BIZOT. Une toupie...

JOSEPH. Un sabot, père Bizot, donnez, ça me connaît...

ÉLISA, *à Joseph, en lui donnant un blouse, une chemise et un pantalon*. Tiens... va vite changer... va vite.

Mme MEUNIER, *tirant un sou*. Et un gros sou...

M. BIZOT, *le regardant*. Juste!.. je le reconnais... celui de mes jambes... je vous demande un peu quand on a reçu ça...

AMÉDÉE. Miséricorde... un sou monstre...

JOSEPH. Oh!.. oh!.. c'est ma pièce à taper!.. j'y vas, grand'mère. (*A Elisa*). Je te dirai tout à toi... (*A Amédée.*) Parce qu'il est en tilbury, il ne salue pas ses connaissances... oh! oh! les faquins... on lon lon... j'y vas!

(Il s'en va en sautant et entre dans la chambre à gauche.)

* M. Bizot, Mme Meunier, Joseph, Elisa, Amédée.

SCENE IV.

M. BIZOT, Mme MEUNIER, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, *à part*. Encore un bavard... heureusement, ils n'ont pas entendu...,

Mme MEUNIER. Mais je vous demande un peu où il a *été* se mettre...

ÉLISA. Il vous dira ça... grand'mère...

Mme MEUNIER. C'est un enfant qui me fera mourir de chagrin...

M. BIZOT. Le fait est qu'il a la main meurtrière... mais, venez-vous, madame Meunier... il faut que je vous parle... c'est important...

Mme MEUNIER. Ah! mon Dieu!.. vous me faites peur...

AMÉDÉE, *prenant son carton*. Et moi, j'emporte mon carton... (*Saluant Elisa.*) Mademoiselle... (*Saluant Mme Meunier.* Madame Meunier...

AIR : *Vive un tête-à-tête.*

A demain, j'espère,
Achever votre portrait;
Croyez-moi, grand'mère,
C'est vous trait pour trait.

Mme MEUNIER.

Vous lui donn'rez, je pense,
La bonté qu' j'ai là,
Pour qu'en mon absence,
Ils dis'nt : la voilà.

ENSEMBLE.

AMÉDÉE.

A demain, j'espère
Achever, etc.

LES AUTRES.

Demain il espère
Achever votre portrait,
Croyez-moi, grand'mère,
C'est vous, trait pour trait.

(Mme Meunier sort à droite avec M. Bizot. Amédée par le fond. Dès qu'ils ont disparu, il rentre vivement.)

* M. Bizot, Mme Meunier, Amédée, Elisa.

SCÈNE V.

ELISA, AMÉDÉE.

ELISA. Sortez, monsieur, sortez.

AMÉDÉE. Oh! non, ne crains rien... ils sont partis...

ELISA. Ah! vous me faites trembler...

AMÉDÉE. Rassure-toi... mais je veux te gronder... tu n'as pas confiance en moi... ce n'est pas bien...

ELISA. Mais aussi, convenez que j'ai raison, cette existence mystérieuse...

AMÉDÉE. Eh! non, je t'assure... ce sont mes travaux.

ELISA. Autrefois, vous n'étiez pas ainsi. Vous restiez chez vous... et vous ne cherchiez pas de prétexte pour nous quitter... vous m'aimiez alors...

AMÉDÉE. Oh! maintenant plus que jamais...

ELISA. Songez-y donc... je ne suis qu'une pauvre fille... et si vous me trompiez... moi qui vous aime... qui ai confiance...

AMÉDÉE. Oh! tu as raison... je t'aimerai toujours... et quel que soit le sort qui m'est réservé, je n'oublierai jamais cette grâce... cette bonté...

(Il lui baise la main.)

JOSEPH, *rentrant et voyant Amédée baiser la main de sa sœur.* Excusez du peu!... Ah! c'est comme ça que ça se joue!

ELISA. Ciel! mon frère!

AMÉDÉE. Adieu, Joseph.

(Il sort.)

SCENE VI.

ELISA, JOSEPH.

JOSEPH. Il t'a baisé la main... comme un grand monsieur... voulez-vous permettre?... que c'est bête... une main... quand il y a une figure.

ELISA. Enfin, te voilà séché... tu n'as pas froid...

JOSEPH. Ah! bien oui... j'étouffe! dis donc, j'ai l'air faraud comme ça.

ELISA. La toilette te va... tout comme à un autre.

JOSEPH. Et même mieux... tu vois bien, si j'avais un habit bleu comme M. Amédée, mon Dieu! on me prendrait pour un monsieur tout comme lui... avec seulement cinquante-cinq, soixante francs, j'aurai l'air notaire, quand je voudrai; et le dimanche quand j'ai ma redingote marron que maman m'a fait retourner et mon gilet fond bleu que tu m'as fait faire avec un restant de ta robe, je ne suis pas mal tout de même, et je ne serai pas fier comme M. Amédée...

ELISA. Comment, il l'a été pour toi...?

JOSEPH. Je crois bien... l'autre jour que je portais les épreuves d'un roman à M. Paul de Kock, que je lisais en route, je manque d'être écrasé par un cheval superbe... Oh! eh!... je recule, et qu'est-ce que je vois dans un beau tilbury...? M. Amédée qui menait, et qui me détache un coup de fouet sans me reconnaître... Monsieur Amédée!... que je lui crie... Ah! bien oui... il part comme l'éclair... sans seulement me regarder... C'est un faquin, vois-tu.

ELISA. M. Amédée... quelle apparence qu'il ait un tilbury!...

JOSEPH. Dam! à moins qu'il ne soit le cocher... Mais il y avait un domestique, un groom, vois-tu, que je reconnaîtrais entre mille.

ELISA. Tu es fou... mais enfin, me diras-tu ce qui t'est arrivé ce matin... comment es-tu tombé dans le canal?...

JOSEPH. Oh! c'est une aventure bien drôle, mais je ne veux la raconter qu'à toi seule... tu es gentille, tu ne me grondes pas, je t'aime, toi, ma sœur... toi, ma Lisa... qui as grand soin de notre grand'mère.... pauvre vieille femme!... elle gronde bien par-ci, par-là, c'est de son âge... et puis, elle est si bonne... quand elle pleure... quand elle a du chagrin à cause de moi... des riens... des bêtises... eh bien! ça me fait venir de grosses larmes... Grand'mère, vois-tu... oh! grand'mère... je l'aime...et quand je l'embrasse... je la mangerais, quoi!.. je me jetterais au feu pour vous...

ELISA. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit...

JOSEPH. Ah! oui, revenons à l'eau... Il faut donc te dire que les rencontres et les camarades, voilà ce qui m'entraîne toujours... les boulevarts ou le canal... c'est ma perte. S'il n'y avait ni canal, ni boulevarts, je ne flânerais jamais... tu comprends ça... on joue, je passe... ça vous tente... un quart d'heure est bien vite pincé!... on dit au chef d'atelier qu'on a attendu pour les épreuves... j'ai gagné onze sous mercredi; dis donc... c'est pas mal. (*A part.*) Il est vrai que j'en avais perdu dix-huit à l'imprimerie.

ELISA. Très-bien... très-bien... tu t'éloignes du canal...

JOSEPH. C'est juste... m'y voilà... pour lors, je trouve là un tas d'amis... Maigret, le fils du tourneur; Benoît, le fils du

sculpteur. menuisier en fauteuils... sept, huit, et Gambin ; oh! Gambin... on parle de flâneur .. en voilà un fameux numéro, pas un pouce d'ouvrage.

AIR : *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

Il commenc' par fair' le dimanche,
Il n'travaill' jamais le lundi;
Si l'mardi quelqu' parti' s'emmanche,
Ça dure jusqu'au mercredi,
Car c'est tous les jours fêt' pour lui.
C'est le jeudi qu'il se promène,
Il fait ses farc's le vendredi;
Et quand il n'ribott' pas l'samedi,
Il dit qu'il a perdu sa s'maine.

Pour lors, qu'est-ce que je vois?... dix-huit sous sur le bouchon... je dis... j'en suis... avec ça que j'ai des doubles décimes qui sont soignés... un pour piquer, un pour abattre... est-ce que je ne te les ai pas montrés?

ELISA. Mais le canal... le canal

JOSEPH. J'y rentre... je tire mes patards de ma poche, comme ça... (*Il tire son mouchoir de sa blouse et fait tomber une toupie avec sa corde.*) Tiens! c'est ma dormeuse... autre jeu ça... c'est sur le boulevart... à côté du *Gybnase*, il y en a qui sont très-forts!... (*Tout en continuant son récit, il corde sa toupie, la prend dans le creux de sa main, etc., jeu de l'acteur.*) J'abats le bouchon du premier coup... ils etaient vexés... ils marronnaient... on relève de trois sous... il y avait du monde à nous regarder... des bonnes, des enfans... est-ce que je sais?.. au moment où j'allais jouer mon second... voilà un grand cri!.. qu'est-ce que c'est que cela?... figure-toi, une imbécille de bonne qui causait avec je ne sais qu'est-ce, sans s'occuper de son marmot, et le moutard était tombé dans le canal; un pauvre petit mioche de quatre ans et demi. Ils étaient tous à crier : Ah! mon Dieu!... au secours!... au secours!.. un enfant qui se noie... Je n'en fais ni une, ni deux, v'lan... je me jette à l'eau... je repêche le gamin, au moment où il allait disparaître sous un bateau de tuiles...c'est encore heureux, n'est-ce pas... un petit moment plus tard, bonsoir... (*Il fait aller sa toupie et la prend dans la main.*) Ma jobarde de bonne s'était trouvée mal pendant ce tems-là... j'avais beau lui dire... mais tenez donc, la Picarde.. ce n'était peut-être pas une Picarde... c'est égal.. voilà, votre enfant... faites-y attention une autre fois... Parole d'honneur... c'est indigne, les parens sont si imprudens... on devrait traduire des filles comme ça à la correctionnelle... Si jamais j'ai des enfans, je les promènerai moi-même. Il y avait foule on m'entourait... on me serrait les mains... on m'aurait embrassé sans la peur d'être mouillé... j'en étais tout honteux... avec ça que j'étais trempé comme tu as vu... Je me suis sauvé... et je suis rentré tout courant à la maison... voilà mon histoire du canal... n'est-ce pas qu'elle est drôle?...

(Il fait aller sa toupie.)

ELISA. Bon Joseph... si gentil... si modeste... et on l'accuse toujours.

JOSEPH. Qui donc... mais qui donc... M. Amédée, peut-être?...

ELISA. Non... il te rends justice... et tiens... je t'en prie; pas de rancune pour lui... aime-le par amitié pour moi... n'en dis pas de mal devant grand'mère surtout... ça m'a fait du chagrin.

JOSEPH. Eh bien, non... je te le promets...

ELISA. J'ai déjà tant de peine à le défendre contre M. Bizot.

JOSEPH. M. Bizot... je m'en moque!.. c'est un vieux sarcophage... un être de l'ancien régime... couvert de préjugés.

ELISA. Ecoute donc? ce matin, ce gros sou qu'il a reçu...

JOSEPH. Pourquoi qu'il vient se mettre dans notre bouchon? D'ailleurs, il n'a rien à dire... je l'ai prévenu... j'ai dit : *Gare les quilles...*

(Et en disant cela, il lance une seconde fois sa toupie qu'il a cordée, et il attrape M. Bizot, qui entre en ce moment avec Mme Meunier.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme MEUNIER, M. BIZOT.

M. BIZOT, *en entrant.* Ainsi c'est... (*Recevant la toupie et sautant en l'air.*) Allons. bon... Ah! mon Dieu...

JOSEPH. Monsieur Bizot...

Mme MEUNIER. Qu'est-ce que tu as fait là?

JOSEPH, *sans l'écouter, prend son tricot, s'assied sur son fauteuil et se met a tricoter.* Laissez-moi, laissez-moi... je vais... c n'est rien, grand'mère...

M. BIZOT, *s'asseyant près de la table* Non... achève-moi.

Mme MEUNIER. Mais qu'est-ce que tu as fait?

JOSEPH. Mais aussi, est-ce que je pouvais savoir?... tenez, monsieur Bizot, j'ai la main malheureuse avec vous... ne venez plus sur mon chemin, je vous casserai quelque chose, c'est sûr...

M. BIZOT. Aussi, je m'en vais... je rentre chez moi. Madame Meunier, je reviendrai chercher la réponse tout-à-l'heure... Adieu, petite... Diable! je suis meurtri...

JOSEPH. Avec de l'eau fraîche et du sel.

M. BIZOT, *passant devant Joseph, et en s'en allant*.. Hein !... révolutionnaire, va!...

(Il sort.)

JOSEPH, *qui s'est retenu de rire, éclate*. Ah! ah ! ah ! ah!...

SCÈNE VIII.

ELISA, Mme MEUNIER, JOSEPH.

Mme MEUNIER. Et il rit encore... il rit!... mauvais sujet... qui me fait du chagrin... qui me rend malheureuse... qui me fera mourir...

JOSEPH. Ah!... si la grand'mère pleure, je n'en suis plus...

Mme MEUNIER. Allez-vous-en... allez à votre atelier, mauvais sujet...

JOSEPH. Non, grand'mère, non... je ne m'en irai pas comme ça... par exemple... nous quitter brouillés !... j'en serais malade toute la journée...

ELISA. Allons, grand'mère...

Mme MEUNIER. Non, non!... qu'il s'en aille... je ne veux plus voir... un drôle... un paresseux... un fainéant.

JOSEPH. Allez, grand'mère... grondez bien... abîmez-moi... aplatissez-moi.... voulez-vous me battre un peu... si ça vous soulage, ne vous gênez pas... (*A part.*) Elle me tape quelquefois... comme ça pour rire... elle ne me fait jamais mal...

Mme MEUNIER. Vous le mériteriez bien... un brise-tout... toujours déchiré... que sa sœur s'arrache les yeux pour lui faire des reprises...

ELISA. Je ne m'en plains pas, grand'-mère.

JOSEPH. Bonne Lisa!...

Mme MEUNIER. Et ta casquette, malheureux, où est ta casquette?

JOSEPH. Ma casquette... tiens, c'est vrai !... elle est restée dans le canal, grand'-mère...

Mme MEUNIER. Une casquette de cinquante-cinq sous... Tiens, va-t'en... tu mourras sur l'échafaud !...

(Elle va s'asseoir sur son fauteuil.)

JOSEPH. Pour avoir perdu ma casquette... (*A part.*) Nous en sommes déjà là... ça va être fait tout de suite.

ELISA, *assise sur la chaise auprès de madame Meunier*. Elle était bien vieille sa casquette.

JOSEPH. Et puis demandez-moi, grand'-mère, s'il y a du bon sens de se mettre dans des états comme ça... pour une méchante casquette âgée de dix-huit mois!... pardi, j'en manque bien de casquettes... voulez-vous que je vous en fasse vingt-quatre, et tout de suite?... Nous autres, à l'imprimerie, nous n'avons pas besoin de chapelier... (*Il va à la table, prend une grande feuille de papier, et fait un bonnet.*) Voulez-vous un colback, un chapeau à la Napoléon... un bonnet d'évêque. Vous n'avez qu'à parler... par brevet d'invention...

(Il se coiffe du bonnet qu'il vient de faire, mont sur une chaise, et prenant une attitude, il chante.)

Voila, voilà, le chapelier français.
Voilà, voilà...

Mme MEUNIER. Le moyen de se fâcher avec un monstre comme ça.

JOSEPH. Elle a ri.

Mme MEUNIER. Mais qu'est-ce que tu as été faire dans le canal?.. voyons! qu'est-ce que tu as été faire dans le canal?..

ÉLISA. Oh! pour ça, grand'mère, ne le grondez pas... c'est à son éloge... il a sauvé un enfant qui se noyait...

Mme MEUNIER. Vrai!.. à la bonne heure, tu as sauvé quelqu'un.... c'est bien, je ne dis pas... mais pourquoi qu'il abîme ses effets?..

JOSEPH. Dam!.. je ne sais pas me jeter à l'eau sans me mouiller. Allons, la paix, bonne grand'mère... (*Il va auprès d'elle et la caresse.*) Vous n'êtes pas si méchante que vous en avez l'air, ni moi non plus, un mauvais sujet, un scélérat comme vous dites... mais un bon enfant, qui vous aime bien...

(Il l'entoure de ses bras.)

ÉLISA, *à part*. Calin !..

Mme MEUNIER. Je sais... je sais... mais alors il ne faut pas me faire de la peine... il faut travailler... il faut être un homme...

JOSEPH, *se laissant glisser à genoux auprès d'elle*. Oui, oui, c'est vrai... et je ne suis qu'un gamin... mais, soyez tranquille, ça viendra quelque jour... encore un an de bouchon, et ce sera fini... au travail... ferme!.. j'enfoncerai les autres à l'atelier... je serai maître, contre-maître... et qui sait!.. notre patron, voyez-vous, grand'-mère, il est venu à Paris, en veste et en sabots... le sac sur le dos... il n'avait pas plus... il avait moins que moi... et maintenant il a une imprimerie... des ouvriers... et des rentes... mille écus à manger par jour... dans la vaisselle plate encore; et à la dernière exposition des industries, la croix qu'on lui a donnée... la croix d'honneur! Dam! pourquoi que je ne serais pas comme ça un jour?... Dieu! se-

rais-je content pour vous, grand'mère! il ne vous manquerait rien... votr'café tous tous les matins... avec une bonne douillette, bien ouatée, bien chaude... une citadine pour faire les courses... et une loge à l'Ambigu le dimanche... Comme je vous dorloterais... comme je vous mijoterais... (*L'embrassant.*) Bonne grand'mère... va!..

ÉLISA. Est-ce que vous lui tenez rancune?

JOSEPH. Et une dot... à cette bonne Lisa!.. une dot énorme!..

Mme MEUNIER. C'est d'un bon garçon, ce que tu dis là... vous ferez votre chemin... Oh! oui, je prie tous les jours le bon Dieu pour qu'il vous bénisse... voyez-vous, mes enfans, nous ne sommes pas riches... votre père ne vous a rien laissé... un soldat, c'est tout simple... mais un brave, un honnête homme qu'on estimait... Faut être comme lui... Pauvre Etienne... je l'ai perdu... ça sera ma consolation... et du moins, quand je vous quitterai, je me dirai : Ils sont pauvres, mais honnêtes comme leur père.

ÉLISA, *à part.* Ah! mon Dieu!..

Mme MEUNIER, *pleurant.* Mon pauvre fils!

JOSEPH. Allons!... allons! grand'mère!... v'là que vous pleurez... vous vous ferez mal... rencognez-moi donc ça. (*Il lui prend son mouchoir et lui essuie les yeux.*) Tenez, voilà que vous faites pleurer Lisa...

ÉLISA, *vivement.* Moi... mais non... mais non... qu'est-ce qu'il dit donc là?..

JOSEPH. Riez, maman Meunier... riez vite, allons, une petite risette, que je m'en aille content...

Mme MEUNIER, *en riant.* Pars, voyons... va à ton atelier... (*Il l'embrasse, elle se lève.*) Mais ne va donc plus au canal Saint-Martin, malheureux *.

JOSEPH. Dam!... il y a quelquefois des bonheurs.. comme aujourd'hui.

Mme MEUNIER. Et surtout, ne joue pas au bouchon... entends-tu?

JOSEPH, *revenant.* Oh! ça... je ne promets pas, maman Meunier, j'ai le goût... c'est venu au monde avec moi... et je vous dirais non...

Mme MEUNIER. Joueur...

JOSEPH. Dam!... ça ne coûte rien à personne... il n'y a pas de frais à ce jeu-là... ne craignez rien, le tapis est là... pour tout le monde... Ce n'est pas comme au billard... douze sous par heure... et quinze sous le soir... à cause des quinquets... au lieu que le bouchon...

AIR *nouveau.* (Musique de M. Hormille.)

Je suis gamin, faut qu'jeuness' se passe.
Les gamins sont de bons enfans;
Avec le tems tout s'efface,
J'serai moins jeun' quand j'aurai trente ans.
Flâner est dans mes habitudes,
Je ne suis pas fort sur le latin;
J'ai complété mes études
Le long du boul'vart Saint-Martin.
A croix pile j'ai du génie,
Aux quilles je suis un luron;
J'suis l'César de la toupie,
Et l'Alexandre du bouchon.
Je suis gamin, etc.

(Il sort en courant et en sautant.)

SCENE IX.

ELISA, Mme MEUNIER.

ÉLISA. Quel bon cœur!..

Mme MEUNIER. Mais, je vous demande un peu ce qu'il a contre M. Bizot, ce bon voisin qui nous aime tant?

ELISA. Lui!... pas Joseph, du moins...

Mme MEUNIER. Ah! tu vas aussi crier après lui... n'est-ce pas?... quand il s'occupe de toi... quand il vient de m'annoncer une affaire magnifique qui te regarde...

ELISA. Moi, maman Meunier...

Mme MEUNIER. Un mariage...

ELISA. Que voulez-vous dire?...

Mme MEUNIER. Je veux dire... que ce matin... le gros mercier qui demeure au coin... tu sais...

ELISA. M. Durand...

Mme MEUNIER. Oui!... il fait signe à M. Bizot qu'il voulait lui parler. — Vous connaissez mademoiselle Elisa Meunier, qu'il lui a dit? — Oui, a répondu le voisin. — Elle n'est pas riche? — Elle n'a rien. — Mais bien élevée? — Parfaitement. — Elle a passé trois ans à la pension de Saint-Denis comme fille d'un légionnaire; et puis, a continué ce bon M. Bizot, un ange, un trésor pour celui qui l'épousera. — Eh! bien, a repris M. Durand, ce sera moi.. «

ELISA. O ciel!...

Mme MEUNIER. « C'est une bonne ou-
« vrière... une fille de ménage... qui ne
« sort pas... qui aime bien sa grand'-
« mère... c'est bon signe... je suis veuf,
« riche... sans enfans... et si elle veut de
« moi, je l'épouse... sa famille sera la mienne. — Eh bien, qu'est-ce que tu as donc?

ELISA. Rien, maman Meunier, rien.

Mme MEUNIER. Alors, M. Bizot est vite

* Elisa, Joseph, Mme Meunier.

accouru me dire ça... pour me faire plaisir, ma fille, et à toi aussi... je lui ai dit que nous consentions...

ELISA. Et vous avez eu tort...

Mme MEUNIER. Hein?

ELISA. Pardon... je veux dire... vous n'avez pas eu raison... car, bien certainement, je ne veux pas épouser M. Durand, je ne l'épouserai pas...

Mme MEUNIER. Élisa?... qu'est-ce que ça veut dire? un parti superbe!... ma fille... penses-y donc, tu n'as pas de fortune, toi... c'est cent fois mieux que tu ne pouvais espérer...

ELISA. C'est possible... mais... mais je ne l'aime pas...

Mme MEUNIER. Tu l'aimeras... on aime toujours son mari quand c'est un homme établi... honnête, surtout... songe donc qu'il peut aider ton frère, et puis... on peut le dire... ça ne fait pas mourir... je ne serai pas toujours là... il te faut un soutien... ne pleure pas, enfant!..

ELISA, *dans les bras de Mme Meunier.* Ah!... grand'-mère... je ne l'aimerai jamais.

Mme MEUNIER. Jamais, ma fille!... jamais!... tu aimes donc quelqu'un?

(Elisa se cache la tête dans ses mains.)

AIR *du Partage de la richesse.*

Quelqu'un, que je connais sans doute...
Un amour que tu m'avoûras.
Qu'est-ce donc que ton cœur redoute?

ÉLISA.

Mère, ne m'interroges pas!

Mme MEUNIER.

Pourquoi donc? parle, sois sincère..*
Et surtout ne vas pas mentir :
Cacher un secret à sa mère,
C'est être bien près d'en rougir.

ELISA. Je ne puis pas... je ne dois. .

Mme MEUNIER. Comment!... celui que tu aimes, tu n'oses pas le nommer? tu baisses les yeux... est-ce que par hasard... oui, ce doit être ça... M. Amédée...

ELISA. Oh! je n'ai pas dit...

Mme MEUNIER. Je le devine... ses assiduités chez nous... un inconnu... dont l'existence est fort équivoque.

ELISA. Oh!... vous ne disiez pas cela... ce matin encore.

Mme MEUNIER. Non! et j'avais tort... M. Bizot m'en a fait l'observation... on jase dans le quartier... ses visites sont remarquées... et il faut que ça finisse aujourd'hui même... ou qu'il s'explique... allons!... pas de chagrin surtout, ma fille...

ÉLISA. Ne croyez pas M. Bizot... car il en veut à Joseph.

SCENE X.

LES MÊMES, M. BIZOT.

M. BIZOT, *entrant.* Là?... il est arrêté...

ELISA. O ciel!

Mme MEUNIER. Arrêté... qui donc?

M. BIZOT*. Eh! parbleu, Joseph... votre garnement.

ELISA. Mon frère!..

Mme MEUNIER. Joseph!... Ah! monsieur Bizot!...

M. BIZOT, *la soutenant.* Voyons!.. voyons!... calmez-vous... ce ne sera rien, je l'espère... mais enfin, je l'avais prédit... avec une conduite comme celle-là...

ELISA. Expliquez-vous, monsieur... mon pauvre frère... où est-il?

M. BIZOT. Dam!... il est pris!

Mme MEUNIER. Mais où est-il?..

M. BIZOT. Ils l'emmènent... les soldats qui l'ont arrêté...

Mme MEUNIER. C'est le coup de grâce...

ELISA. Mais parlez donc! (*A part.*) Vilain homme!

M. BIZOT. Un petit tour à la salle Saint-Martin... il n'y aurait pas de mal... s'il n'y a rien de grave.

Mme MEUNIER. Mais enfin la raison... pourquoi l'ont-ils arrêté?

ELISA. Oui... pourquoi?

M. BIZOT. Dam!... je ne sais pas trop... si je dois vous dire...

Mme MEUNIER *et* ELISA. Mais oui!... mais oui!...

M. BIZOT. Eh bien! je revenais de chez monsieur Durand... à qui j'ai dit votre réponse...

Mme MEUNIER. Oh!... j'ai à vous parler.. après?...

M. BIZOT. Lorsqu'au coin de la rue du Faubourg... je vois du monde... beaucoup de monde... et deux jeunes gens que la garde emmenait... c'est-à-dire... deux jeunes gens... il y en avait un vieux...

ELISA. Après?...

M. BIZOT. Eh bien!... dans ces deux malheureux... jugez de ma surprise... surprise, c'est-à-dire!... enfin, c'est égal.. je reconnais votre Joseph...

Mme MEUNIER. Ah! mon Dieu!...

ELISA. Vous l'avez vu?...

M. BIZOT. Comme je vous vois... je demande à une dame qui était là... pourquoi on arrête ce petit brun.

ELISA. Eh bien?...

M. BIZOT. Elle n'en savait rien... je m'a-

* Elisa, M. Bizot, Mme Meunier.

dresse alors à l'épicier qui était sur le seuil de sa porte... et il me répond .. dam!... faut-il?...

Mme MEUNIER. Vous me faites mourir à petit feu...

M. BIZOT. Il me répond qu'il s'agit d'une pièce d'étoffe. . qui a été volée au magasin en face...

Mme MEUNIER. Volée!..

ELISA. Mon frère!... oh! c'est impossible...

M. BIZOT. On me l'a dit...

ELISA. Oh! je cours... moi... je réclamerai... je dirai, un vol!... mon frère... ça ne se peut pas...

Mme MEUNIER. Un voleur!... Joseph... j'en mourrai.

(Elle tombe sur une chaise auprès de la table.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant sur les derniers mots.* Hein!... qu'est-ce que c'est?

ELISA. C'est lui!...

M. BIZOT. Joseph!...

Mme MEUNIER. Voyez-vous!... ils l'ont relâché...

JOSEPH. Eh! oui, me v'là... ne pleurez donc pas comme ça... c'est bète...

Mme MEUNIER. N'est-ce pas, Joseph... mon enfant... que ce n'est pas vrai... que tu n'as pas volé...

ÉLISA. Non... non.

JOSEPH, *stupéfait.* Volé!... vous avez pu croire... on a pu dire... moi... me soupçonner... d'un vol... d'un vol... c'est affreux!...

Mme MEUNIER. Calme-toi...

JOSEPH, *hors de lui.* Mais qui donc... le scélérat!

ELISA. Eh!... M. Bizot, donc...

M. BIZOT, *reculant.* Oh!...j'ai dit...

JOSEPH, *veut aller à lui, Mme Meunier et Elisa le retiennent.* Monsieur Bizot!... c'est lui!... toujours lui!... m'accuser... venir dire à grand'mère que je suis... que j'ai volé... vous voulez donc que je vous tue...Vous voulez donc... vieux coquin... non, laissez-moi!...

Mme MEUNIER. Joseph... je vous ordonne...

ELISA, *le tirant par sa blouse.* Mon frère!..

JOSEPH. Allez-vous-en... tenez, allez-vous-en... car je ne sais pas ce que je vous ferais... sans le respect que j'ai pour votre âge...

M. BIZOT. Oui... il y paraît!...

Mme MEUNIER. Mais enfin... tu étais arrêté... et il a pu croire...

JOSEPH. Arrêté... arrêté...

ELISA. C'est pour quelque espiéglerie!

JOSEPH. Moins que ça, encore moins... vous n'avez qu'à demander à votre M. Médée...

ELISA. Amédée!...

Mme MEUNIER. Il est là dedans?

M. BIZOT, *bas.* Lui aussi... hein?...

JOSEPH. Oh!... il passait... (*Bas à Elisa.*) Un fameux secret que j'ai appris, va....

Mme MEUNIER. Enfin, dis-nous donc... *

JOSEPH. Voilà ce que c'est... grand'-mère... Je sortais de mon imprimerie, où c'que j'avais pris ces épreuves, et je les portais à M. Paul de Kock... qui les attend depuis trois jours... quand je me trouve au milieu d'un houra... Bref, je vois des municipaux... des agens de police... on court... on crie... les chiens aboyaient... j'ai cru que c'était une émeute... comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je ramasse quelque chose...

Mme MEUNIER. Tu as toujours des idées.

JOSEPH. Ce n'était pas une idée, grand'-mère... c'était une pierre... écoutez donc... on peut avoir besoin pour se défendre... ça s'est vu!... Bref, voilà une pierre qui casse un réverbère... ce n'était pas la mienne... parole d'honneur. Un municipal qui était devant moi se retourne... il prétend que c'est moi qui viens de casser un réverbère... (*Variant sa voix.*) Municipal... vous vous trompez,que je lui dis. — C'est toi, gamin... qu'il me répond. — Municipal... je vous jure que c'est une erreur profonde. — Tais-toi, insolent... galopin... ces gens-là ont des expressions... défaut d'usage. — Municipal... je porte les épreuves à M. Paul de Kock... je suis pressé. — Je m'importe peu que tu sois pressé... toi et ton monsieur Paul de Kock... c'est toi... je t'ai vu. — Quelle bêtise!... il me tournait le dos... comme si un municipal avait des yeux derrière la tête. —Municipal... v'là encore ma pierre! — Ah!... vois-tu' — Bref... il veut m'empoigner... Moi qui vois sa couleur, je lui passe la jambe.... un crochet... et v'lan... en deux temps, le voilà par terre à se reposer de ses fatigues. Pendant qu'on rit, je veux me sauver... mais qu'est-ce que je trouve derrière moi!.... trois sergens de ville, qui me prennent au collet.

ELISA. Ah! mon Dieu!...

JOSEPH. Trois; plus que ça de monnaie pour passer mon hiver... et comme je n'ai que deux jambes, je ne pouvais pas les as-

* M. Bizot, Elisa, Joseph, Mme Meunier

seoir sur la même banquette... il n'y avait pas moyen, cette fois... je suis pris et emmené... avec l'autre.... un grand, qui avait volé.

M. BIZOT. C'est donc ça...

JOSEPH. Qu'est-ce qu'il dit?...

Mme MEUNIER. Mais enfin... enfin?...

JOSEPH, *regardant Elisa et appuyant.* Enfin... il s'est trouvé là... un *monsieur*... *un jeune homme décoré*... qui a dit un mot tout bas au commissaire.

ELISA, *à part.* Un jeune homme.

JOSEPH, *vivement.* Le commissaire... vous savez, ce gros, qui louche d'un œil... et qui a l'autre de moins. Il est laid... mais c'est un brave homme...

AIR : *Vaudeville du Premier Prix.*

Sans lui, ma foi! j'avais mon compte,
Et bon gré, mal gré, c'est certain,
J'allais, j'en serais mort de honte,
Coucher à la salle Saint-Martin.
Ça m'rappell', malgré ma colère,
Qu'j'ai fait l'plongeon... j'en ris d'bon cœur,
Dans l'canal Saint-Martin!... grand'mère,
C'est un saint qui m'porte malheur.

ÉLISA. Ainsi c'est le commissaire?..

JOSEPH. Il a vu que je n'étais pas fautif et il m'a fait mettre dehors... voilà pourquoi je ne suis pas dedans.

Mme MEUNIER. C'est tout!...

JOSEPH. Dam! oui... excepté qu'il m'ont déchiré ma blouse.

Mme MEUNIER. Encore!... c'est la seconde d'aujourd'hui...

JOSEPH. Ah! bah... c'est devant... ça ne se voit pas...

ELISA. Quand on en est quitte pour cela...

M. BIZOT. Alors... c'est l'autre...

JOSEPH. Hein?... vous dites?...

Mme MEUNIER. Taisez-vous! flâneur... se faire arrêter...nous faire une peur pareille.

JOSEPH. C'est pour de rire...

Mme MEUNIER. Pour le coup... c'est trop fort... et c'est fini... je ne vous le pardonnerai pas... mauvais sujet... Venez, monsieur Bizot... j'ai bien des choses à vous dire.. mais pas devant ce garnement..

M. BIZOT. Je ne demande pas mieux...

JOSEPH. Mais, grand'mère...

Mme MEUNIER. Non, jamais...

JOSEPH, *suivant M. Bizot, et imitant l'aboiement d'un chien.* Hou, hou, hou!..

M. BIZOT, *effrayé.* Ah!...

Mme MEUNIER. Qu'est-ce que c'est? (*A Joseph.*) Jamais!...

(Elle sort avec M. Bizot par la droite)

SCENE XII.

JOSEPH, ELISA.

JOSEPH. Oh!. jamais... et dire que sans ce vieux hibou... elle n'aurait rien su... rien...

ÉLISA. Enfin, nous sommes seuls... me diras-tu ce que signifient ton air mystérieux... tes demi-mots... tes regards.

JOSEPH. Ah! oui... M. Médée.

ELISA. Silence!... eh bien?

JOSEPH. Je n'ai pas voulu dire devant grand'mère... parce que tu m'as prié...

ÉLISA. Bien!... bien!... explique-toi...

JOSEPH. Bref!... ton monsieur Médée... (*à demi-voix*) c'est un mouchard!

ELISA, *poussant un cri.* Ah!...

(Elle s'appuie à une chaise.)

JOSEPH. Je le crois..

ELISA, *se contraignant.* Non... non!... ne dis pas... lui!...

JOSEPH. Oh! mon Dieu!.. comme tu te révolutionnes pour un mot, parce qu'il vient ici, il ne faut pas, vois-tu ... ces gens-là on leur dit : Va-t'en, et ils filent..

ÉLISA. Mais sur quels indices... qui t'a dit?

JOSEPH. Voilà!.. quand j'ai été pris et conduit chez le commissaire.... toujours le gros qui a un œil dépareillé, un monsieur s'est glissé auprès de lui tout doucement... comme pour n'être pas vu de moi...

ÉLISA. C'était lui!..

JOSEPH. Médée, avec un habit noir et un ruban à sa boutonnière...

ÉLISA. Non, non, je ne puis croire... Amédée!..

JOSEPH. Hein?.. tu dis?..

ÉLISA. Je dis que tu es fou ... tu te trompes... ce n'était pas lui?..

JOSEPH. Oh!.. pour ce qui est de lui...je suis bien sûr... que je n' me trompe pas... et puisqu'il faut te le dire, je n'en suis pas surpris... parce qu'il me promet toujours des billet d'Ambigu où il fait les décors, soi-disant... et je ne vois rien venir. . Lui, M. Médée, un élève de M. Cicéri!.. un simple barbouilleur.... avec un tilbury et une croix!.. ah! ouiche!.. Il ne ressemble pas plus à un rapin que moi à un évêque...

ÉLISA, *à part.* Oh! mon Dieu!

JOSEPH, *qui s'est assis sur le fauteuil de la grand'mère.* Il ne faut rien dire à grand'mère... Ah!.. bien... si elle savait qu'elle a reçu chez elle un... ah!... elle qui tient tant à l'honneur... ça la suffoquerait.... pauvre bonne femme...

ÉLISA. Tu as raison . . je lui parlerai moi-même.

JOSEPH. Dam!... si tu veux. . je lui donnerai son compte.

ÉLISA. Non, non... Ah! le voilà, laisse-nous.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, AMÉDÉE.

AMÉDÉE*. Enfin!.. je suis libre.. Elisa!.. Ah!... c'est toi, Joseph....

JOSEPH Comme vous voyez, monsieur Médée (*Bas à Elisa.*) Dis donc, le ruban n'y est plus...

ÉLISA, *bas.* Va-t'en!...

AMÉDÉE. Est-ce que tu as congé à ton imprimerie aujourd'hui, mon garçon?...

JOSEPH. Non !... au contraire... en vous remerciant tout de même du service...

AMÉDÉE. Hein !... je ne sais ce que tu veux dire...

JOSEPH. Comment... vous n'étiez pas?..

AMÉDÉE. J'étais à mes décorations...

JOSEPH, *passant auprès de lui.* Ah! oui, c'est juste... à l'Ambigu... (*Bas à Elisa.*) Il nie. . c'est ça.... (*Haut.*) De belles décorations, je suis sûr.... Vous devriez bien nous en montrer une... seulement une.... en rouge...

AMÉDÉE, *à part.* Il m'a vu!...

ÉLISA. Mais, va-t'en donc, Joseph... on attend après tes épreuves...

JOSEPH Ah oui... J'y vais!... (*Bas.*) Il a l'air capon (*Haut.*)Seulement une....

(Il sort.)

SCENE XIV.

ÉLISA, AMÉDÉE.

ÉLISA. Monsieur Amédée...

AMÉDÉE. Elisa... quel trouble !... quels regards.... Qu'avez-vous?

ÉLISA. Ce que j'ai?... Ne le devinez-vous pas? Ah! monsieur Amédée, si vous m'aviez trompée..... ce serait affreux, voyez-vous?...

AMÉDÉE. Allons.... quelles idées vous avez encore... laissons cela.... de grâce....

ÉLISA. Non!.., non!... non!... il faut vous expliquer... Vous n'êtes pas ce que vous nous disiez.... un pauvre artiste....

AMÉDÉE. Si fait...

ÉLISA. Non... ce n'est pas vrai... vous m'avez trompée.... vous me trompez encore... Ce tilbury dans lequel mon frère vous a rencontré.... annonce une fortune que vous nous cachez...

AMÉDÉE. Comment, Joseph m'a rencontré?... Où donc?

ELISA. Ah !.. vous voyez bien... Et cette croix que vous portiez tout-à-l'heure.... et ce crédit que vous avez eu de le faire mettre en liberté.

AMÉDÉE, *embarrassé.* Puisque vous le savez, je ne le nierai pas... Votre frère était arrêté pour une faute légère... moins que rien... Je passais.... et à ma demande, à ma prière, on l'a mis en liberté sur-le-champ. Je n'ai pas même eu besoin de me nommer.

ÉLISA. De vous nommer!... Avoue-moi donc enfin que tu m'as trompée... Dis... je te pardonnerai... Mais, dis-le-moi.

AMÉDÉE. Eh bien ! oui... puisqu'aussi bien il n'y a plus moyen de te le cacher... oui, je t'ai trompée!...

ÉLISA. Ah! mon Dieu!

AMÉDÉE. Parce que je t'aimais.... parce je voulais ton amour!... Mais, si sage, si timide.... tout ce qui pouvait séduire une autre n'aurait fait que t'éloigner de moi... Je suis devenu un artiste sans crédit, sans fortune, sans famille... J'ai échangé mon appartement contre une mansarde...

ÉLISA. Monsieur!... monsieur.... Mais qu'êtes-vous donc?

AMÉDÉE. Ton ami... ton amant.... Je t'aime....... tu le sais bien....... je n'aime que toi... et tes larmes.. je voudrais les racheter au prix de ma vie entière...

ÉLISA. Eh bien! alors, venez trouver ma grand'mère... dites-lui que vous m'aimez... Elle sait que je vous aime... et si vous ne m'avez pas trompée... demandez-lui ma main... Tenez vos promesses... toutes vos promesses!... Venez!...

AMÉDÉE. Elisa!... calmez-vous... écoutez-moi...

ÉLISA. Vous refusez... Vous ne vouliez donc que me séduire... me perdre...

AMÉDÉE. Je ne suis pas libre non plus... J'ai un père dont la sévérité...

ÉLISA. Une famille!... et vous disiez...

AMÉDÉE. Grâce!...

ÉLISA. Ah! malheureuse!...

(Elle tombe assise et pleure.)

AMÉDÉE. Oui, une famille qui pourrait exiger pour moi un sort plus brillant peut-être... Mais, plus tard... (*Mouvement d'Elisa.*) Rassure-toi... tout ce qui doit te rendre la confiance, le bonheur... c'est mon amour, qui jamais n'a été plus tendre!... Et qu'as-tu besoin de sermens nouveaux... d'engagemens plus sacrés que ceux que ton amour a sanctifiés pour moi?.. Ne peux-tu m'aimer tel que tu me connais... tel que je suis... en secret, toujours... Laisse-moi t'assurer un sort digne de toi... te faire partager une fortune....

* Joseph Elisa, Amédée.

ÉLISA, *se levant vivement.* Ah ! monsieur...

(Elle passe à gauche.)

AMÉDÉE. Pardon !.. ne repousse pas mes vœux... tu es ma femme ; et...

SCENE XV.

LES MÊMES, M. BIZOT, *puis* JOSEPH.

M. BIZOT, *à la cantonnade.* Oui, je m'en charge... je m'en...

(Il aperçoit Amédée et s'arrête.) *

AMÉDÉE, *changeant de ton.* Ainsi, mademoiselle, quand Mme Meunier voudra...

ÉLISA, *bas.* Et cacher mes larmes...

M. BIZOT. C'est lui... tant mieux ?.. Ah ! monsieur Amédée, je suis bien aise de vous voir...

AMÉDÉE. Monsieur... certainement... Je venais prendre un rendez-vous pour finir le portrait de Mme Meunier...

M. BIZOT. Ah ! oui... mais en attendant, elle m'a prié d'avoir avec vous un quart-d'heure d'entretien...

AMÉDÉE. Avec moi, monsieur !... (*A part.*) Qu'est-ce qu'ils me veulent ?..

ELISA. Avec M. Amédée... En ce cas je vais...

M. BIZOT. Non, restez !... Si monsieur veut me permettre de l'accompagner jusqu'au boulevart...

AMÉDÉE. Comment donc !... avec plaisir !.. (*A part.*) Que le diable l'emporte...

M. BIZOT, *bas à Elisa.* Vous avez tort... c'était un bon parti... monsieur Durand...

AMÉDÉE, *à M. Bizot..* Je suis à vos ordres.

M. BIZOT. En ce cas, suivez-moi.

(Il remonte la scène.)

AMÉDÉE, *se rapprochant d'Elisa.* A bientôt.

(Au moment où M. Bizot est près de la porte et va l'ouvrir, Joseph rentre, et l'ouvrant brusquement, il heurte vivement M. Bizot, qui va tomber sur le mur.)

JOSEPH, *entrant et criant.* Ah ! enfin, je sais... je sais...

M. BIZOT. Eh bien ! eh bien !...

AIR : *Venez, mon père..*

C'est encor lui, j'en mourrai, c'est certain.

ÉLISA.

O ciel ! mon frère !

M. BIZOT.

Il en veut à ma vie !

JOSEPH.

Est-c' ma faute ?... là ! j'vous en prie,
Pourquoi toujours est-il sur mon chemin ?

M. BIZOT, *à Amédée.*

Venez, monsieur...

AMÉDÉE.

Je vous suis... au revoir

JOSEPH.

C'est encor lui.

M. BIZOT.

Je perds courage.
Je donnerai congé ce soir,
Et dès demain je déménage.

ENSEMBLE. *

AMÉDÉE.

Pauvre Elisa, son malheur est certain,
Mon abandon peut lui coûter la vie ;
Que faire, ô ciel ! par cette perfidie
Mon fol amour a rompu son destin.

JOSEPH.

Je vous cass'rai quelque chos', c'est certain.
C'est comm' ce matin, la toupie ;
Est-ce ma faut' là, je vous en prie ;
Pourquoi toujours est-il sur mon chemin ?

ÉLISA.

Oui, c'en est fait, j'en mourrai de chagrin.
Sa trahison doit m'arracher la vie.
Pouvais-je croire à tant de perfidie...
Lorsqu'il parlait ici de notre hymen?

M. BIZOT.

Je suis rompu, j'en mourrai, c'est certain.
Le drôle, il en veut à ma vie ;
Est-ce ma faute, je vous prie,
S'il est toujours aussi sur mon chemin ?

(*Amédée et M. Bizot sortent.*)

SCENE XVI.

JOSEPH, ÉLISA.

ÉLISA, *à part.* Que va-t-il lui dire ?.. si c'était...

JOSEPH. Eh bien !... je le connais.

ÉLISA. Qui donc ?

JOSEPH. M. Médée...

ÉLISA. Ah ! tu sais...

JOSEPH. Tout... son nom, son père, son numéro... Je me trompais, ce n'est pas un...

ÉLISA. Et qui t'a appris ?

JOSEPH. Ah ! voilà... ça sert d'être gamin quelquefois... Je portais donc mes épreuves... ces gueuses d'épreuves ont-elles du guignon !... elles n'arriveront pas aujourd'hui.

ÉLISA. Parle donc.

JOSEPH. Tout-à-coup, au détour du boulevart, dans la rue Basse, j'aperçois un tilbury.... juste celui de l'autre jour, avec un joli cheval... J'aime ça, les chevaux... et puis le petit groom, avec un galon doré à son chapeau et un collet vert à son habit... une livrée... pas gêné !...

ÉLISA. C'était à M. Amédée...

JOSEPH. Attends donc... Je le reconnais tout de suite... il avait l'air d'attendre son maître... Il était descendu, le groom... un mioche... Bon ! que je me dis : je vais

* Amédée, M. Bizot, Elisa.

* Joseph, M. Bizot, Amédée, Elisa.

te repincer au demi-cercle, toi!... Pour lors, je m'approche très-poliment... C'est vous qui êtes le bourgeois... je lui dis... pour le flatter... Juste, il s'y laisse prendre... Je le fais causer de sa bête, et de lui... Il laisse échapper le nom de son maître; et de carotte en carotte, j'apprends que M. Médée est un beau jeune homme, très-riche..... fils d'un vieux général ou amiral... criblé de décorations et de blessures, avec beaucoup de gloire et un grand nombre de rhumatismes... Enfin, un pair de France, ma chère...

ÉLISA. Un pair de France...

JOSEPH, *gaîment*. Rien que ça... M. Médée a une tante!.. une folle, qui ne lui efuse rien... Il est très-dépensier... il donne dans les plaisirs jusqu'au cou... Les parties... les dîners!.. Farceur fini, quoi!.. Et en ce moment il file un mariage au treizième arrondissement...

ÉLISA. Que veux-tu dire?

JOSEPH, *riant*. Dam!... ce qu'il m'a dit, le petit... M. Médée est amoureux d'une jeunesse, qu'il trompe comme tant d'autres... parce que... (*Elisa chancelle*..) Eh bien!... Quoi donc?... Qu'est-ce que tu as?...

(Il la soutient dans ses bras.)

ÉLISA. Ah! j'étouffe... je n'y vois plus... mon frère...

JOSEPH. Lisa!.. ma sœur!.. Eh bien!..

ÉLISA, *fondant en larmes*. Déshonorée! perdue!..

JOSEPH. Que dis-tu?..

ÉLISA, *se jetant à son cou*. Moi!.. moi!.. partons!.. emmène-moi!.. Qu'ils ne sachent pas... qu'ils ne voient pas... (*Revenant à elle*.) Joseph!.. Ah! malheureuse... j'ai dit...

JOSEPH, *pâle et immobile*. Toi, perdue... ma sœur!... C'est donc toi... Ah! oui... j'aurais dû... je... Mais, ma sœur... comment penser?...

ÉLISA. Joseph!.. oh!.. ne dis jamais... Il m'a trompée.... il m'avait promis.... juré...

JOSEPH, *lui mettant la main sur la bouche*. Oh!.. tais-toi... tais-toi... que grand'mère ne sache pas... Pauvre femme, ça la tuerait...

ÉLISA. Non, non, c'est moi. .

JOSEPH, *apercevant Mme Meunier*. La voilà!...

SCENE XVII.

LES MÊMES, Mme MEUNIER, M. BIZOT.

Mme MEUNIER, *sortant de la droite, et allant vers le fond*.) Allons donc, monsieur Bizot... je vous attendais de ma fenêtre...

JOSEPH, *s'efforçant de paraître gai*. Ah! ah!... monsieur Bizot... (*Bas à Elisa*.) Ris donc, voyons... tâche de rire... n'étouffe pas comme ça...

(Il pleure.)

M. BIZOT, *entrant*. Me voilà! me voilà...

Mme MEUNIER. Eh bien?

M. BIZOT. Il ne viendra plus...

ÉLISA, *vivement*. Qui donc?..

JOSEPH, *lui serrant fortement la main*. Ah!...

Mme MEUNIER. Tu vois... parce qu'on lui a dit de s'expliquer.

M. BIZOT. J'en étais sûr...

JOSEPH, *gaîment*. Vous dites, grand'mère...

Mme MEUNIER. Je dis, drôle, paresseux que s'il n'y avait que vous pour veiller sur l'honneur de la famille, comme vous l'aviez promis à votre père, quand il vous recommandait Elisa...

M. BIZOT. Un beau protecteur...

JOSEPH, *s'attendrissant peu à peu*. C'est vrai, grand'mère... vous avez raison... Oui, je me rappelle mon pauvre père... il allait mourir... Vous nous aviez amenés tous les deux... près de son lit... Elisa et moi....... deux pauvres enfans........ En nous regardant il pleurait..... et nous aussi.... et vous aussi.... grand'mère.... et puis il me dit...... Oh! ça me revient comme si c'était hier... il me dit: « Joseph... tu aimes bien ta sœur, n'est-» ce pas?.. et plus tard, quand tu seras » un homme, ce sera à toi, mon enfant, » de veiller sur elle... de la protéger... de » la défendre... Pour tout bien, je te » laisse le nom d'un brave homme et son » honneur, qui sera le tien!.. gardez-les » bien tous deux!» Et il nous embrassa... et il mourut en nous bénissant... Et moi, je n'ai rien fait pour mériter ça... j'ai été un fainéant, un flâneur, un gamin qu'il faut battre, qu'il faut chasser... Elisa, ma pauvre sœur... vous ne me pardonnerez pas, vous ferez bien...

ÉLISA, *lui serrant la main*. A toi!.. oh! mon Dieu!..

Mme MEUNIER, *essuyant ses larmes*. Eh

* Bizot, Mme Meunier, Joseph, Élisa.

bien ! quoi !.. tu vas nous faire pleurer, à présent...

M. BIZOT, *de même*. C'est vrai !... il fait tout ce qu'il veut...

Mme MEUNIER, *à Elisa*. Ça te suffoque ! Allons, il est parti, ce M. Amédée... Tu l'oublieras...

AIR *de Renaud de Montauban*.

Il est parti, cet inconnu,
Pour l'honneur de notre famille.

ÉLISA, *d'une voix éteinte*.

Il n'est plus tems.

JOSEPH.

Qu'ai-je entendu ?

Mme MEUNIER.

Allons, tu l'oublieras, ma fille.
Toi, Joseph, tu n'es qu'un enfant.

JOSEPH.

Un enfant ! qui moi ? non, grand'mère,
Oh ! non... je sens à ma colère,
Que je suis un homme à présent.

ÉLISA Je me meurs...

Mme MEUNIER. Ma fille !

M. BIZOT. Eh bien ! elle se trouve mal...

(Elisa est tombée sur une chaise. Mme Meunier et M. Bizot sont occupés d'elle.)

JOSEPH, *seul*, *sur le devant de la scène*, *à droite*. Elisa !.. ma sœur... secourez-la... Un homme !... oui, je veux être un homme !... il faut que je sois un homme.. Adieu !..

(Il sort rapidement par le fond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

[Le] théâtre représente un salon chez le général Morin. Entrée par le fond. Portes latérales La porte à la droite de l'acteur est celle du général ; à gauche une seconde entrée. Sur le devant du même côté, un canapé ; de l'autre côté une table.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, le général et Mme de Morin entrent par la porte du fond.)

Mme DE MORIN, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL. Et moi, je vous dis que non...

Mme DE MORIN. Et moi, je vous dis que si...

LE GÉNÉRAL. Vous êtes une folle...

Mme DE MORIN. Et vous un bourru...

LE GÉNÉRAL, *s'asseyant sur le canapé*. Parce que je vous dis vos vérités...

Mme DE MORIN, *s'asseyant auprès de la table*. Parce que vous aimez à me contrarier... c'est votre plaisir.

LE GÉNÉRAL. J'y tiens... je n'en ai pas d'autres... ça... et ma goutte... voilà ce qui me reste...

Mme DE MORIN. C'est trop de moitié...

LE GÉNÉRAL. Voulez-vous de ma goutte ?... je vous la cède... et de tout mon cœur...

Mme DE MORIN. Merci, mon cher beau-frère... Mais, quoi que vous en disiez... je vais écrire à mon médecin de venir le voir.

LE GÉNÉRAL. Pour un rhume !... ça n'a pas le sens commun...

Mme DE MORIN. Cela peut être grave...

(Elle écrit.)

LE GÉNÉRAL. Laissez-moi donc tranquille !... Au reste... écrivez... Vous aimez à déranger les gens pour rien... Et quand mon pauvre frère vivait, c'était la même chose... pas un instant de repos...

Mme DE MORIN. Avec cela qu'il était si complaisant... comme vous...

LE GÉNÉRAL. Ah ! parbleu ! madame.

AIR *de Turenne*.

Vous le tourmentiez ce bon frère,
C'était le meilleur des époux.
Lorsqu'une paix involontaire,
Nous renvoya chacun chez nous,
Nous revînmes bien malgré nous.
Fou que j'étais, dans mon veuvage
Je regrettais la guerre... et je le vois,
Mon frère, plus heureux que moi,
La retrouvait dans son ménage!

Mme DE MORIN, *riant*. Toujours aimable !...

HILAIRE, *qui est entré depuis un moment*. Général ?...

LE GÉNÉRAL. Après ?...

HILAIRE. Je viens prendre vos ordres pour le déjeuner..... si vous déjeunez à l'hôtel...

LE GÉNÉRAL. Imbécille!... est-ce que je peux sortir?... est-ce que je sors?... est-ce que la goutte ne m'a pas cloué ici?... je ne vais pas même à la chambre...

Mme DE MORIN. Vous en êtes fâché?

LE GÉNÉRAL. Je ne dis pas... c'est si amusant...

HILAIRE. Qu'est-ce que monsieur le général prendra ce matin?...

LE GÉNÉRAL. Eh! parbleu!... du chocolat!... voilà mon ordinaire depuis six semaines... Je me prive de tout... et l'on parle des progrès de la médecine; je leur en fais mon compliment!...l'homœopathie est une belle découverte!... depuis qu'elle s'en mêle, je ne dors plus... A propos, Hilaire... qu'est-ce que c'est donc que ce tapage que j'ai entendu hier soir... au moment de me coucher?...

Mme DE MORIN. Ah!... j'en ai eu un mal de tête affreux!...

HILAIRE. Mon Dieu!... madame, je ne sais que vous dire... nous n'y comprenons rien... C'est un petit jeune homme... une espèce d'ouvrier en blouse... Il voulait absolument entrer... il était fort ému... fort agité... il demandait à voir M. Morin...

LE GÉNÉRAL. Moi?...

HILAIRE. On lui a dit que vous reposiez... il n'en a tenu compte... Il voulait entrer de vive force... c'était un diable... En se colletant avec le concierge, il a cassé deux ou trois carreaux... et sans une patrouille qui est venue à passer et qui l'a fait fuir... je ne sais pas comment cela aurait fini...

LE GÉNÉRAL, *souriant*. Ah! il a cassé des carreaux?...

Mme DE MORIN. Il faut le faire arrêter...

LE GÉNÉRAL. Non!... il faut les faire remettre...

SCENE II.

Les Mêmes, AMÉDÉE. *

AMÉDÉE. Bonjour, mon père... comment avez-vous dormi?...

LE GÉNÉRAL. Mal!..... et toi, t'es-tu couché?...

AMÉDÉE. Mon père!...

Mme DE MORIN, *se levant*. Amédée, tu ne m'embrasses pas?

AMÉDÉE. Ma tante ici... déjà...

(Il l'embrasse.)

Mme DE MORIN. Levée sitôt... cela t'étonne... et moi aussi... Octave est souffrant... J'envoie chez le médecin... tu passeras chez moi ce matin... j'ai à te parler de la grande affaire... tu sais?...

AMÉDÉE. Ma tante.

LE GÉNÉRAL. Ah! oui, le projet... vieille noblesse.

(Mme de Morin passe auprès du général.)

AIR *de la Robe et les Bottes*.

Termines donc ce brillant mariage.
Mme DE MORIN.
Eh! oui vraiment.
LE GÉNÉRAL.
C'est difficile au moins.
Mme DE MORIN.
Mais pourquoi donc?
LE GÉNÉRAL.
La famille, je gage,
A de l'orgueil?
Mme DE MORIN.
Fiez-vous à mes soins.
C'est moi qui mènerai l'affaire.
LE GÉNÉRAL, *avec ironie*.
Vous ma sœur?
Mme DE MORIN.
Il faut en ce cas
De la douceur, et j'en réponds, mon frère,
Si vous ne vous en mêlez pas.

LE GÉNÉRAL. Hein?

Mme DE MORIN. Adieu... je rentre chez moi... j'envoie ma lettre. (*A Amédée.*) Et je t'attends. (*En passant près du général.*) Hon! bourru.

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCENE III.

AMÉDÉE, LE GÉNÉRAL, *assis sur son canapé*, HILAIRE.

LE GÉNÉRAL. L'aimable compagnie pour un goutteux!...

HILAIRE. Monsieur Amédée déjeunera-t-il?

AMÉDÉE. Non, merci... à moins que mon père...

LE GÉNÉRAL. Oh! je ne te retiens pas... du chocolat... c'est assez maussade. (*Hilaire sort.*) Il te faut le Café Anglais, des amis, ou du moins des convives pour parler de chevaux et de femmes... C'est tout simple... c'est de votre âge, et je ne m'en plains pas... si ce n'étaient les habitudes d'oisiveté où cela te jette...

AMÉDÉE. Mais je m'occupe, mon père, autant que ma position et ma fortune l'exigent...

LE GÉNÉRAL. Oui, à rien faire... Parce que tu as de la fortune, tu te crois dispensé d'être bon à quelque chose... L'Opéra... les Italiens... après cela, les bals... le bois de Boulogne... et puis, c'est tout. (*Amédée prend une chaise et s'asseoit à la droite de son père.*) Je ne te parle pas de

* Mme de Morin, Amédée, le général.

ton grade... C'est gentil, c'est brillant... au Carrousel; mais ce n'est pas là que tu attraperas ma goutte et mes rhumatismes.

AMÉDÉE. C'est la seule chose que je ne vous envie pas.

LE GÉNÉRAL. Tu fais bien, mon garçon... et je ne te souhaite pas le reste... l y a des momens, vois-tu, où je donne-ais tout ce que j'y ai gagné pour le quart e ce que j'y ai perdu... Je regrette Naoléon, et je n'ai pas tort... il m'aurait it tuer sur un champ de bataille, lui... ela valait mieux que de venir mourir en étail sur un canapé... Mais laissons cela; j'ai l'air de gronder... parce que je souffre en diable... Que veux-tu!... nous autres momies de l'empire, comme vous dites, nous vivons du passé; nous en sommes aux regrets... cela ne t'arrivera pas à toi... c'est une consolation...

AMÉDÉE. Vous êtes sévère, général...

LE GÉNÉRAL. C'est de l'enfantillage... touche-moi la main... Et décidément, te maries-tu?...

AMÉDÉE. Ma tante y tient beaucoup...

LE GÉNÉRAL. Ta tante est une folle, capricieuse, insupportable... mais il faut la respecter... d'ailleurs elle t'aime... ce mariage en est une preuve... c'est un fort beau parti... de la noblesse, des titres...

AMÉDÉE, *l'observant.* Oh! vous n'y tenez pas...

LE GÉNÉRAL, *vivement.* Si fait!... Je suis fier comme les autres... voyez-vous! plus fier qu'eux, peut-être... et je veux m'allier à quelqu'un qui en vaille la peine.

AMÉDÉE. Mais, mon père, je suis bien jeune encore... et puis, s'il faut vous le dire, j'ai des idées...

LE GÉNÉRAL. Des idées, toi!... c'est curieux...

AMÉDÉE. Je ne crois pas au bonheur en ménage...

LE GÉNÉRAL. Parce que le moindre devoir vous pèse... parce que l'état de mari ressemble à une occupation... mais ce mariage me plaît... et s'il peut se faire, il se era . je ne m'en mêle pas; je ne veux pas me commettre avec ces grands seigneurs d'autrefois... ça vous regarde... ta tante et toi.

AMÉDÉE. Puisque vous l'exigez, mon père...

LE GÉNÉRAL. J'exige que tu te ranges avant que je m'en aille... Quand tu tiendras à une grande famille, tu changeras d'avis, de connaissances; elles ne sont pas toutes bonnes, je le sais...

AMÉDÉE. Comment! que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL. Rien... Je répète des sottises, sans doute... A la dernière soirée du maréchal, tout en m'ennuyant à la bouillotte, j'entendais votre nom autour de moi... c'était, je pense, de vos amis intimes... de la jeunesse dorée. «Amédée, disait l'un d'eux qui venait de perdre en un tour de table son traitement d'une année, Amédée est toujours bon enfant; mais il nous néglige, il ne joue plus, il ne boit plus, il donne dans le sentiment... Quelque grande dame? reprit l'autre... Eh! non, mon cher, une grisette... c'est son genre!»

AMÉDÉE. Et quel est l'insolent?... vous aviez pu croire...

LE GÉNÉRAL. Pourquoi pas?... J'en ai ri comme eux... je t'aimais mieux quand tu me faisais de la musique, le soir, pour m'endormir... ou quand tu me peignais des petits tableaux de bataille, comme ce pauvre *Lejeune*... Mais il n'est pas défendu d'avoir vingt-trois ans... (*Lui prenant amicalement la main.*) Tu es un honnête garçon... tu n'es pas homme à te fourvoyer. (*S'emportant.*) S'il en était autrement, malheur!... (*Avec calme.*) Je suis tranquille... il faut dire une bonne fois adieu aux amours de magasin; et puis il me faut une bru et des petits-enfans, pour gronder un peu... (*s'attendrissant*) pour avoir des caresses, là... sous ma main.

AIR: *J'ai vu le Parnasse des Grâces.*

C'est une triste compagnie,
Que la goutte, et je voudrais mieux:
Des marmots, une bru jolie,
Des caresses, des cris joyeux.
Tache d'égayer ma retraite,
Car, à mes côtés désormais,
Il faut que le plaisir s'arrête,
Je ne puis plus courir après.

(Il se lève.)

AMÉDÉE, *très-affectueusement.* Ah! mon père!...

LE GÉNÉRAL, *le conduisant jusqu'à la porte.* C'est bien! c'est bien!... va trouver la baronne... elle te décidera tout-à-fait... finissez-en... Je vais prendre mon chocolat...

HILAIRE. Général, faut-il servir?

LE GÉNÉRAL. Dépêchez-vous, j'attends

(Il entre à droite.)

SCENE IV.

AMÉDÉE, *seul.*

Oui, voyons ma tante... Ma position n'est plus tenable; du courage... ne réfléchissons pas... Aussi bien, quand on a un

violent chagrin ou un remords dans le cœur, il faut prendre tout de suite une bonne résolution... Pauvre Elisa! (*A Hilaire qui porte le chocolat.*) Mme la baronne est chez elle?

HILAIRE. Oui, monsieur. (*Amédée sort par la gauche, Hilaire va pour entrer chez le général. On entend du bruit au dehors.*) Eh! mais, qu'est-ce que j'entends encore là?

(Les portes du fond s'ouvrent.)

SCENE V.

HILAIRE, *puis* DEUX DOMESTIQUES; *ensuite* JOSEPH, *et enfin* LE GÉNÉRAL.

(Joseph est en redingote et en casquette élégante.)

PREMIER DOMESTIQUE. Monsieur Hilaire, c'est encore ce tapageur d'hier soir.

HILAIRE, *posant le chocolat sur la table.* Jetez-le à la porte...

DEUXIÈME DOMESTIQUE, *retenant Joseph a la porte.* Je vous dis que vous n'entrerez pas!

PREMIER DOMESTIQUE, *allant à lui.* Certainement non.

JOSEPH, *se débattant.* Et je vous dis que j'entrerai... Valets! gringalets! paltoquets!...

HILAIRE. Faites-le arrêter.

JOSEPH, *entrant.* M'arrêter!... laissez donc... je sors d'en prendre.

HILAIRE, *allant à lui.* Voyons, sortez! et sur-le-champ.

JOSEPH. Ah! mon ancien, tu n'es pas encore de calibre à ça, toi... (*Hilaire veut le saisir, il lui donne un croc en jambe.*) Passe la jambe! (*Hilaire tombe assis.*) Descendu, laquais!...

LES DEUX DOMESTIQUES, *éclatant de rire.* Ah!... ah!... ah!...

HILAIRE, *assis et stupéfait.* Eh bien!... eh bien!...

PREMIER DOMESTIQUE, *voulant saisir Joseph.* Comment, ce manant-là se permet...

JOSEPH. Halte-là! ou nous allons dire *bis.*

LE GÉNÉRAL, *paraissant à sa porte.* Qu'y a-t-il? qu'est-ce que c'est?...

HILAIRE, *se relevant.* Vous voyez le tapageur d'hier, général.

JOSEPH. Général... (*Il ôte vivement son chapeau.*) Oh!...

LE GÉNÉRAL. Comment, drôle!... c'est toi qui viens livrer bataille chez moi?

JOSEPH, *d'une voix tremblante.* Pardon, monsieur le général...mais quand on vient demander justice, on ne se laisse pas mettre à la porte.

HILAIRE. On lui a dit...

LE GÉNÉRAL, *aux domestiques.* Silence! (*A Joseph.*) Justice de qui?.. à qui?...

JOSEPH. C'est à M. Amédée Morin...

HILAIRE. Mais, ce n'est pas...

JOSEPH, *du même ton que le général.* Silence!.. monsieur le général vous a dit. (*Au général.*) C'est votre fils...

LE GÉNÉRAL. Eh bien! mon fils?.. (*Aux domestiques.*) Laissez-nous.

HILAIRE. Le chocolat...

LE GÉNÉRAL. C'est bien; je vais le prendre.

JOSEPH, *à part.* Ça me fait un singulier effet... je ne m'attendais pas...

(Les domestiques sortent.)

SCENE VI.

LE GENÉRAL, JOSEPH.

LE GÉNÉRAL, *observant Joseph.* Eh bien que veux-tu à mon fils?.. Parle.

JOSEPH, *roulant sa casquette.* Ce n'est pas vous que je cherchais; c'est M. Amédée.

LE GÉNÉRAL. Que diable!... je suis son père!

JOSEPH. Je ne dis pas, mon général, et j'en suis bien fâché.

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce à dire? explique-toi.

JOSEPH. Ah! mon Dieu! mon général; je ne sais comment... Je croyais pouvoir... et je n'ose pas. Je voudrais voir Amédée... (*Se reprenant.*) M. Amédée.

LE GÉNÉRAL, *avec impatience.* Ah! tu m'impatientes à la fin...

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Allons, voyons, rassure-toi.
JOSEPH.
Général, vous êt's trop aimable.
LE GÉNÉRAL.
Voyons, avance auprès de moi.
JOSEPH.
Au fait il a l'air d'un bon diable.
LE GÉNÉRAL.
Eh bien!
JOSEPH.
Pour moi, c'est trop d'honneur.
LE GÉNÉRAL.
Mais tu recules, il me semble.
JOSEPH.
Certain'ment vous n'me faites pas peur,
Mais c'est singulier comm' je tremble.

LE GÉNÉRAL. Parle, où va-t'en.

JOSEPH. C'est juste: je suis franc, et je vas tout vous dire... vous conter...

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure!.. Approche et dépêche-toi.

(Il s'assied et s'occupe de son chocolat.)

JOSEPH. Voici ce que c'est, mon général... Je vis chez nous, avec ma grand'-mère qui est une bonne femme... et ma sœur, un ange... Nous sommes de braves gens... c'est-à-dire moi... hier encore, un enfant... mais aujourd'hui...

LE GÉNÉRAL. Oui, hier, tu as cassé mes carreaux, et aujourd'hui tu me débites un tas de sornettes...

JOSEPH. Pour ce qui est des carreaux, c'est l'affaire du vitrier.

LE GÉNÉRAL. Mais voyons... Quels rapports as-tu avec mon fils?... te doit-il de l'argent?

JOSEPH. Eh! si ce n'était que ça... Votre fils, voyez-vous... oh! c'est indigne.. il vient loger à côté de nous... comme un pauvre jeune homme, un ouvrier, un artiste sans ouvrage, quoi!... avec un habit râpé, un air honnête... (*Le général laisse son chocolat.*) Et puis, entre voisins, on se dit un mot en passant... comme ça... bonsoir... de rien à rien... il n'y a que la main... Et sous prétexte de faire le portrait de ma grand'mère, pauvre bonne femme... comment se douter?.. et moi donc... je l'aimais, M. Amédée... comme un frère... il me tutoyait... (*Le général se retourne et le suit avec intérêt.*) Et puis, ma sœur, si bonne, si sage!... Ah! votre fils, votre fils, c'est un faux ami... c'est un... c'est un...

(Il suffoque.)

LE GÉNÉRAL, *se levant.* Allons, assieds-toi... continue... du courage donc... Il a du cœur, cet enfant.

JOSEPH. Oui, du cœur... c'est ce qui m'étouffe... j'en mourrai, et ma grand'-mère... ah! mon général!

LE GÉNÉRAL. Continue, mon garçon... Je tremble de deviner...

JOSEPH, *avec énergie.* Votre fils, c'est un traître, un lâche... (*Mouvement du général.*) Oui, oui, un lâche! il nous trompait tous... Hier, sur quelques soupçons, quand on lui a dit: « Eh bien! parle.... demande sa main... épouse-la, tiens ta promesse... » il a répondu : *non*... et il est parti... et ma pauvre sœur m'a sauté au cou en pleurant... et elle m'a dit: « Déshonorée... perdue! » Voilà, mon général...

LE GÉNÉRAL, *croisant les bras et le regardant.* Oui, j'attendais cela... déshonorée... perdue!... Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?

JOSEPH. Mais vous n'avez donc pas entendu?... déshonorée!...

LE GÉNÉRAL, *se promenant.* Eh! parbleu! voilà le fruit de l'oisiveté, de la paresse! Séduire une pauvre fille.... des roueries du bon tems... une régence au petit pied. Qu'il vienne!... oh! je le traiterai... Il partira... il quittera Paris... il le faut...

JOSEPH. Et ma sœur, monsieur... que voulez-vous qu'elle devienne?

LE GÉNÉRAL. Ta sœur... ta sœur... c'est malheureux sans doute, mon garçon... Je conçois ton chagrin; mais au bout du compte, pourquoi ta sœur s'est-elle laissé séduire?..

(Il va s'asseoir.)

JOSEPH. Pourquoi?... Ah! vous aviez l'air d'un brave homme; vous m'aviez écouté avec tant de bonté!... je vous aimais déjà... mais vous êtes dur, insensible; je ne vous aime plus... Pourquoi?.. parce que votre fils a menti... lâchement menti; parce qu'il n'a pas dit: Je suis M. Amédée, fils d'un général, d'un pair de France, d'un comte, est-ce que je sais?.. parce qu'il n'a pas dit: je suis noble, riche, puissant... On voit la distance alors, on se méfie... mais un ouvrier, un artiste qui vous aime, qui vous épousera... Il l'a juré... il avait l'air malheureux... Parbleu!... nous l'aimions tous... ma sœur aussi! et si elle a failli, c'est qu'un ange aurait failli comme elle... Dam! il cachait son nom..... son rang..... et jusqu'à cette croix... cette croix d'honneur qu'il porte.. oh! il a bien fait... il n'y avait pas de cœur dessous!

LE GÉNÉRAL, *vivement.* Malheureux!... (*Se contraignant.*) Mais oui... un déguisement, une trahison... une lâcheté...

JOSEPH. Et vous son père... un brave général de l'empereur... vous demandez ce qu'il faut que vous fassiez?...

LE GÉNÉRAL. Parbleu!... tu me ferais plaisir de me l'apprendre.

JOSEPH. C'est bien difficile.

LE GÉNÉRAL. Je voudrais te voir à ma place.

JOSEPH. Tiens! et moi aussi...

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce que tu ferais?..

JOSEPH. Oh! si vous ne devinez pas... ce n'est pas la peine... Mais si fait!... A votre place, moi, voyez-vous, je ferais venir mon fils; je lui dirais: « Monsieur le
» comte, vous êtes un gueux, un misérable,
» vous avez trompé de braves gens... une
» pauvre jeune fille... vous vous êtes fait
» passer pour ce que vous n'étiez pas, pour
» un artisan, un ouvrier... Eh bien! vous

isan, monsieur, vous travaillerez our vivre.»

LE GÉNÉRAL. Eh bien!

JOSEPH. Et vous épouserez la pauvre jeune fille que vous avez trompée.

LE GÉNÉRAL, *souriant*. Comme tu y as!...

JOSEPH.

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Je n'vous demand' pas votr' richesse,
On s'pass' de fortune et d'grandeur;
Je m'moqu' que ma sœur soit comtesse,
Mais j'veux qu'on lui rende l'honneur;
Son uniqu' bien est son honneur!
Victime d'une ruse infâme,
J'veux qu'elle épous' tout d'suit' son séducteur,
Elle ne s'ra pas la femme d'un grand seigneur,
Mais ell' doit être une honnêt' femme!

LE GÉNÉRAL. Bien! bien!... mais épouser... (*A part.*) C'est qu'il y a du bon dans ce gaillard-là... de l'ame, de la franchise, du désintéressement!

(Il se lève.)

JOSEPH. Eh! pourquoi pas épouser?....

LE GÉNÉRAL, *avec bonté*. Eh! mon pauvre ami, tu ne sais pas que c'est précisément la chose impossible...

JOSEPH. Impossible!... mais alors, où est-il donc? car ce n'est pas vous que je cherchais... c'était lui!... Impossible!... vous n'êtes pas un honnête homme.

LE GÉNÉRAL. Eh! va te promener... tu lasses ma patience... Il n'y a pas moyen de s'entendre avec ce drôle-là.

(Il se rassied.)

JOSEPH, *avec une fureur croissante*. Impossible!... je veux qu'il me dise ce mot-là lui-même... Alors... alors... il me tuera ou je le tuerai... oui, je le tuerai... je ne sais pas comment... c'est égal; les épées, les pistolets... ça ne me connaît pas; mais entre hommes, il doit y avoir des moyens. Oui, oui, il y en a, monsieur le général, n'est-ce pas?... il y en a?

LE GÉNÉRAL. Allons donc! es-tu fou?... c'est à moi qu'il demande...

SCENE VII.

LES MÊMES, Mme DE MORIN*.

Mme DE MORIN, *entrant*. J'attendrai Amédée ici.

JOSEPH, *tressaillant*. Amédée!

(Il veut courir vers la porte.)

LE GÉNÉRAL, *le retenant*. Reste!

Mme DE MORIN. Qu'est-ce? à qui en a-t-il donc, ce garçon?... Eh bien! général, ce n'était rien, disiez-vous. Je sais enfin la vérité; la malheureuse bonne m'a tout avoué.... Savez-vous ce qui est arrivé à Octave? hier, en jouant sur les bords du canal... il y est tombé.

JOSEPH, *écoutant*. Hein!

LE GÉNÉRAL. O ciel!

Mme DE MORIN. Et sans un... je ne sais qui.. un ouvrier... qui s'est trouvé là.....

(Mouvement de Joseph.)

LE GÉNÉRAL. Cela vous apprendra à confier votre enfant à une jeune fille, la première venue... Mais, tenez, vous arrivez fort à propos, et puisque vous aimez tant votre neveu, venez entendre son éloge.

JOSEPH, *à part*. Oh! la tante... je sais.

Mme DE MORIN. Tant mieux! car j'ai pour lui une bonne nouvelle à vous donner.

LE GÉNÉRAL. Une bonne nouvelle... Eh! que m'importe?... (*Il se lève**.) Savez-vous ce qu'il a fait votre élève? car c'est votre élève, madame la baronne.... Vous me l'avez gâté, et je devrais m'en prendre à vous de ses sottises. Il se déguise, il court les ruelles, il porte le désordre dans les familles...

Mme DE MORIN. Bah! vraiment!

LE GÉNÉRAL. Demandez à ce garçon... Une jeune fille trompée...

Mme DE MORIN. Amédée! vrai!... une séduction... Voilà donc ce qu'il me cachait... une amourette! (*Riant légèrement.*) Ah! ah! ah! ah!

JOSEPH. De quoi rit-elle donc, cette baronne-là?

LE GÉNÉRAL. Taisez-vous; vous voyez bien que cet enfant-là vous écoute.

Mme DE MORIN. Bien! bien!... et qu'est-ce qu'il veut? qu'est-ce qu'il demande?..

LE GÉNÉRAL. Il demande une réparation... un mariage... ah!

Mme DE MORIN. Un mariage... Amédée, votre fils... avec... J'y suis... une jeune fille, bien timide et assez ingénue pour écouter... (*Riant.*) Ah! ah! ah! un mariage!...

LE GÉNÉRAL, *lui serrant la main*. Taisez-vous donc!... Son frère...

JOSEPH. Ah ça! madame, est-ce de moi que vous riez?... Est-ce de ma sœur que vous parlez ainsi?

Mme DE MORIN. Qu'est-ce qu'il a ce petit bonhomme?

JOSEPH. Ah! c'est que je me moque des grands airs.

Mme DE MORIN. Insolent!

JOSEPH. Elle a dit?

* Le général, Joseph, Mme de Morin.

** Joseph, le général, Mme de Morin.

LE GÉNÉRAL. (*A Joseph.*) Paix donc ! paix donc !... (*A Mme de Morin.*) Ne faites pas attention.

Mme DE MORIN. Et vous ne le faites pas jeter à la porte ?

JOSEPH. Je ne suis pas chez vous... je suis chez M. le général, qui est un brave homme, lui... au lieu que vous et votre neveu... votre neveu et vous...

LE GÉNÉRAL. Allons, tais-toi aussi.

Mme DE MORIN, *s'efforçant de sourire.* Et vous écoutez cela, vous... et vous avez la patience...

JOSEPH. Ça vous paraît drôle, n'est-ce pas, madame ?... Un jeune homme de bonne maison s'amuse, c'est son état. . il n'a que ça à faire. Et c'est le repos, l'honneur d'une pauvre famille qui sert à ses plaisirs ! c'est drôle tout-à-fait... (*Riant et pleurant.*) Oh ! oui, c'est bien drôle; parce qu'il n'y a pas de loi qui condamne aux assises ceux qui nous enlèvent le repos de toute notre vie, qui font mourir une pauvre vieille mère de chagrin, qui assassinent dans sa maison une famille entière... On rit de ça, on dit : C'est bien fait !... tant pis !... et ceux-là, on ne les punit pas, on leur donne de bonnes places, des honneurs... Oh ! vous avez raison de rire, madame... c'est bien drôle !

LE GÉNÉRAL. Ce petit diable-là... il m'attendrit.

Mme DE MORIN. A la bonne heure ! mais ce n'est pas une raison pour qu'il pénètre ici... pour qu'il m'insulte... Sa sœur ! est-ce votre faute ? est-ce la mienne ?... Nous n'y pouvons que faire...

JOSEPH. Je voudrais bien vous voir aujourd'hui... Si j'avais dit ça hier, plutôt de me jeter dans le canal...

Mme DE MORIN. Qu'est-ce qu'il dit?

LE GÉNÉRAL. Dans le canal !

JOSEPH.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, c'était l'prix d'l'injur' que vous me faites,
Oui, c'était moi... je n'voulais pas me trahir,
Vous m'y forces, tout' baronn' que vous êtes,
J'en suis content, ça vous f'ra peut-êtr' rougir.
Vous n'riries pas, vous n'auriez pas tant de joie,
Si j'avais dit hier, près du canal :
Eh bien ! tant pis, ça m'est égal,
Ce n'est qu'un baron qui se noie...

Mme DE MORIN, *allant à lui.* Il se pourrait !... C'est toi... c'est vous* ?...

LE GÉNÉRAL. C'est bien fait... ça vous apprendra...

Mme DE MORIN.. Lui, qui a sauvé mon fils !.. Mon ami, si j'avais su... vous êtes un brave garçon, je ne dis pas... et ma reconnaissance... Je m'occuperai de vous, de votre sœur... Nous réparerons cela...... n'est-ce pas, général ?

LE GÉNÉRAL. Certainement. Allons, va, mon garçon... va, compte sur nous, entends-tu ?

JOSEPH. Mais tout de suite, général.

Mme DE MORIN, *allant à lui, et lui glissant une bourse dans la main.* Tiens, mon enfant, tiens... pour toi, pour ta sœur... en attendant... et si elle se conduit bien, si elle ne voit plus mon neveu, nous doublerons, nous triplerons...

JOSEPH. Quoi donc, madame la baronne ?... de l'argent pour moi !.... pour ma sœur ! de l'or... (*Jetant la bourse.*) Merci ! voilà le cas que j'en fais de votre or... je le méprise comme... comme...

LE GÉNÉRAL. De l'or ! (*Se frappant le cœur.*) Vous n'avez donc rien là ?

Mme DE MORIN. Dam ! il me semble...

LE GÉNÉRAL, *repassant auprès de Joseph**. Allons, c'est juste ! elle s'est trompée ; il faut mieux que ça... La baronne ira voir ta sœur, entends-tu ?

JOSEPH. Ah ! madame !...

Mme DE MORIN. Oui, oui, j'irai la voir.

LE GÉNÉRAL. De ma part.

JOSEPH. Dites donc, général, si vous pouviez venir vous-même.

LE GÉNÉRAL. Je ne demanderais pas mieux, et tout de suite encore... mais je ne peux pas sortir, monter, descendre... voilà une jambe qui refuse le service.

JOSEPH. Comment !... Et si vous pouviez sortir ?

LE GÉNÉRAL. J'irais avec toi, mon garçon... je verrais ta sœur... et si c'est une brave fille, si elle te vaut...

JOSEPH. Oh ! mieux, cent fois mieux.. Eh bien ?

LE GÉNÉRAL. Eh bien ! je ne dis p il y a un moyen peut-être. (*A part.*) cepté le mariage.

Mme DE MORIN, *à demi-voix au général.* Eh non ! j'irai moi-même... je saurai..

(Pendant qu'ils parlent, Joseph paraît frappé d'une idée subite. Il se frappe la tête, sourit et sort e courant.)

SCÈNE VIII.

LE GÉNÉRAL, Mme DE MORIN.

Mme DE MORIN. Eh bien ! ce garçon-l est fou !...

LE GÉNÉRAL. Où va-t-il maintenant, sans me laisser son nom, sa demeure ?

Mme DE MORIN. Ils sont fiers, ces petites gens... refuser des bienfaits, de l'or !

* Joseph ; Mme de Morin, le général.

* Joseph, le général, Mme de Morin.

LE GÉNÉRAL. Et c'est bien à lui... Vous croyez que tout est fini quand vous avez dit : voilà de l'or ! Eh morbleu ! madame, l'or ne paie pas tout; c'est la façon de donner qui fait le bienfait... et quand on a de l'ame comme ce garçon-là... En vérité, cet enfant m'a tout bouleversé. Avez-vous vu ce sang-froid, ce courage ?...

Mme DE MORIN. Je n'ai vu qu'un ouvrier fort mal appris, je vous assure.

LE GÉNÉRAL. Qui vous a donné une bonne leçon, et vous la méritiez.

Mme DE MORIN. C'est cela, prenez son parti... Je suis étonnée que vous ne donniez pas sa sœur pour femme à votre fils, pendant que vous êtes dans un de vos accès... de... *populasserie!*

LE GÉNÉRAL. Eh ! vous saviez bien que je ne le ferais pas, que je n'irais pas me punir des fautes de votre neveu !

Mme DE MORIN. C'est heureux...

LE GÉNÉRAL. Vous me croyez donc aussi extravagant que vous ! Mais, voyez-vous, mon fils ne vaut pas ce garçon-là...

Mme DE MORIN. Laissez-moi donc tranquille !

LE GÉNÉRAL. Non, non, il ne le vaut pas.

Mme DE MORIN. A votre avis.... parce que pour vous, le peuple...

LE GÉNÉRAL. Eh ! le peuple, le peuple !.. qu'est-ce que je suis donc ?.. d'où suis-je donc sorti ?.. et votre mari ?..

Mme DE MORIN. Général...

LE GÉNÉRAL. Eh ! oui... votre mari... nous étions, comme celui-là, des enfans de Paris, non pas des imprimeurs, mais deux fils de charron, mais comme celui-là aussi, nous avions du cœur... nous voulions faire notre chemin... et nous serions peut-être restés en route... sans l'empereur !.. qui s'est trouvé là... qui nous a emportés dans son tourbillon... La chance était tout... celui-là était tué, l'autre devenait duc, maréchal... que sais-je ?.. c'est comme ça que votre mari a été fait baron et moi comte de l'empire... voilà notre noblesse, madame... nobles nouveaux !.. ce qui ne nous empêche pas quelquefois d'être fiers comme les anciens... dont nous nous moquons... et d'oublier comme eux que nous sommes sortis... du peuple, voyez-vous ?.. eh ! mon Dieu ! moi le premier... Quand je me vois avec mon grand cordon... mes ordres et mon habit brodé, assis à la chambre, à côté de quelques vieux noms, et que l'on donne du *monsieur le comte* à ma vanité... je me surprends quelquefois à être aussi ridicule que vous... lorsque vous ajoutez un *de* à votre nom de Morin... et que vous allez vous pavaner dans le salon de quelque famille princière ou dans un cercle de la cour... vous, la fille du bonhomme Vacherot... un marchand de laine d'Arpajon, qui ne vous avait, ma foi, pas créée et mise au monde pour être une duchesse...

Mme DE MORIN. Général !... général... rappelez-vous que mon mari...

LE GÉNÉRAL. Votre mari... était du peuple...

Mme DE MORIN. Ce n'est pas vrai !..

AIR *de Téniers.*

Oui, du peuple, comme moi-même.
Mme DE MORIN.
Ce n'est pas vrai !
LE GÉNÉRAL.
Si fait vraiment,
Il était soldat.
Mme DE MORIN.
Quel blasphème !
Mon mari !
LE GÉNÉRAL.
Soldat simplement,
C'est notre gloire la plus belle !
Quel cœur d'orgueil ne battrait pas,
Quand, arrivé si haut, on se rappelle
Qu'on était parti de si bas.

LE GÉNÉRAL. Et mon fils pour l'avoir oublié ?..

Mme DE MORIN. Votre fils !.. c'est un noble jeune homme !..

LE GÉNÉRAL, *s'asseyant à droite*. C'est un misérable... et si je l'avais au bout de ma canne !..

(Il brandit sa canne.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉDÉE *puis* HILAIRE.

AMÉDÉE, *entrant vivement par la porte à gauche*. Ma tante, dites-vous ?..

LE GÉNÉRAL. Le voici !..

Mme DE MORIN, *se jetant au-devant d'Amédée*. Amédée ! sortez !..*

AMÉDÉE. Eh ! pourquoi ?

LE GÉNÉRAL. Restez, monsieur... approchez.

(Il jette sa canne.)

Mme DE MORIN, *à mi-voix*. Surtout ne l'irritez pas...

(Elle passe à la droite du général.**)

AMÉDÉE. Qu'est-ce donc, mon père ?.. cet air agité...

LE GÉNÉRAL. Vous vous êtes déshonoré, monsieur...

* Le général, Mme de Morin, Amédée.

** Mme de Morin, le général, Amédée.

AMÉDÉE. Général...

LE GÉNÉRAL. Vous vous êtes introduit depuis quelque tems dans une famille pauvre, mais honnête... à ce que je puis croire...

AMÉDÉE. Général... vous savez...

LE GÉNÉRAL. Point de feinte... point de phrase!.. répondez...

AMÉDÉE. Il est vrai...

LE GÉNÉRAL. Vous y avez porté le désordre... l'opprobre... en abusant une jeune fille sans défiance.

Mme DE MORIN. Folie de jeune homme.

LE GÉNÉRAL. Je ne vous parle pas... (*A son fils.*) Une jeune fille que vous avez trompée pour la perdre.

AMÉDÉE. Vous savez tout, mon père... oui, j'aimais cette jeune fille vers laquelle mon cœur m'a emporté malgré moi... et cette faute que je voudrais payer de mon sang...

Mme DE MORIN, *lui faisant signe de la tête.* Bien! bien!..

LE GÉNÉRAL. Cette faute!.. c'est un crime, monsieur... Eh! je sais ce que l'âge permet... ce que la passion excuse... mais, quand c'est une trahison... une lâcheté...

AMÉDÉE. Général... je suis coupable sans doute... mais le ciel m'est témoin que vingt fois, honteux, désespéré... j'aurais voulu me jeter à vos pieds... vous avouer notre amour... vous demander votre aveu... mais j'ai craint votre colère...

LE GÉNÉRAL. Et vous avez bien fait!.. le nom que vous portez vous impose des devoirs...

Mme DE MORIN. Assurément.... il ne peut...

LE GÉNÉRAL, *brusquement à Mme de Morin.* Je ne vous parle pas... (*A son fils.*) Des devoirs qu'il fallait vous rappeler plutôt!.. l'honneur de cette fille... de son frère... de sa bonne vieille mère, dont elle st le soutien sans doute... Qu'était-ce onc pour un dandy? pour un fashionale?.. il fallait tuer ce tems que vous perez... et c'est sans doute en sortant d'une rgie que cette belle idée vous est venue!

AMÉDÉE. Il me semble que ma conuite?..

LE GÉNÉRAL. Votre conduite est celle d'un imposteur... d'un infâme...

AMÉDÉE. Monsieur!..

Mme DE MORIN. Monsieur le comte... songez..

LE GÉNÉRAL, *à Mme de Morin.* Je ne vous parle pas... (*A Amédée.*) Oui... infâme!.. Comment vous êtes-vous présenté dans cette maison? Avez-vous dit à ces bonnes gens : « Je suis un homme à la » mode, l'héritier d'une grande famille... » perdant mon tems dans l'oisiveté ou pis » que cela... parce que mon père a eu l'a» vantage de se faire cribler de blessures » pour me laisser un nom, un rang, une » fortune? » On vous eût fermé la porte... mais non... mais non... vous avez eu recours au mensonge... vous vous êtes donné pour artiste... pauvre comme elle... vous avez promis d'épouser...

AMÉDÉE. Oh! grâce, mon père!..

LE GÉNÉRAL. Pour l'abandonner un jour...

Mme DE MORIN. Parce qu'il a caché son nom!..

LE GÉNÉRAL. Oui, son nom... son rang... et jusqu'à ce ruban que vous avez obtenu pour lui... pour le mettre à la mode... on vous l'a donné à cause de moi... pour me flatter, me cajoler peut-être... (*A Amédée.*) et vous, vos titres?.. rien, comme tant d'autres...

(Mouvement d'Amédée.)

AIR : *J'aime Agnès.*

Pour quel talent, pour quel mérite,
Vous a-t-on accordé cela?
Avec cette croix est-on quitte,
Quand on l'obtient?... Tout ne finit pas là.
Non, non, tout ne finit pas là!
Le cœur sur lequel on l'attache,
A des devoirs qu'il lui faut respecter,
Monsieur!... Et celui qui la cache
N'est pas digne de la porter.

(*Il lui arrache le ruban noué à sa boutonnière.*)

AMÉDÉE, *hors de lui.* Monsieur...

Mme DE MORIN. Grand Dieu! que faites-vous?..

LE GÉNÉRAL, *avec noblesse.* Eh bien! monsieur?..

AMÉDÉE. Monsieur... vous êtes mon général... vous êtes mon père... je dois baisser la tête... mais je me vengerai.

(Il sort précipitamment par la gauche.)

Mme DE MORIN. Vous êtes un cheval de bataille...

LE GÉNÉRAL. Je ne vous parle pas, madame, laissez-moi...

(Il se jette dans un fauteuil à droite.)

Mme DE MORIN. Mais vous pardonnerez à votre fils...

LE GÉNÉRAL. Jamais, si vous vous en mêlez.

Mme DE MORIN. Je me charge de cette jeune fille... je vais m'en occuper... savoir de votre fils. . je ne le quitte pas...

(Elle sort comme Amédée.)

LE GÉNÉRAL, *se levant et traversant le théâtre.* Allez-vous-en au diable et lui

aussi! et toutes les grisettes de Paris... ils me feront remonter la goutte... ils me tueront!.. (*Il se jette sur son canapé. Hilaire paraît au fond.*) Qu'est-ce?

HILAIRE. Pardon! je venais... Monsieur ne déjeune pas?..

LE GÉNÉRAL. Non!.. emportez cela... et laissez-moi... je ne veux voir personne... personne, entendez-vous?

(Hilaire sort par la chambre du général.)

SCENE X.

LE GÉNÉRAL, JOSEPH, *puis* ELISA.

JOSEPH, *entr'ouvrant la porte du fond.* Général!..

LE GÉNÉRAL, *se retournant.* Hein? encore! qu'est-ce que tu me veux?

JOSEPH. Ce n'est pas moi, général... c'est ma sœur.

LE GÉNÉRAL. Ta sœur...

JOSEPH. Chut!.. vous vouliez la connaître... je ne demande pas mieux... et comme votre goutte vous retiendrait encore long-tems peut-être... il paraît que c'est très-gênant... alors, j'ai dit: c'est elle qui viendra... chaud! chaud! et je l'ai amenée... et puis la grand'mère, voyez-vous, nous ne voulons pas qu'elle se doute de rien.

LE GÉNÉRAL. Eh bien! ta sœur! ta sœur!..

JOSEPH. Je vais la faire entrer. (*Il va pour sortir et revient.*) Dites donc, elle ne sait pas qu'elle est chez vous au moins... elle n'aurait jamais voulu... je lui ai parlé d'ouvrage... de musique à copier.

LE GÉNÉRAL. Ah! c'est son état...

JOSEPH. Causez-lui de ça... mais n'ayez pas l'air de savoir...

LE GÉNÉRAL. Bien! bien! mon ami... (*Joseph va au fond.*) Bon petit homme, j'aurais été fâché de ne pas le revoir.

JOSEPH, *dans le fond.* Entre, Lisa... astu essuyé tes pieds?.. N'aie pas peur, salue M. le général... (*à mi-voix*) c'est un général... un vieux...

LE GÉNÉRAL. Approchez, mademoiselle, approchez! (*A part.*) Un enfant!..

ÉLISA. Monsieur... (*A Joseph.*) Mais tu m'avais dit que c'était une dame...

JOSEPH. Oh! une dame... ou un général... qu'est-ce que ça fait?

LE GÉNÉRAL. Oui, j'ai voulu vous voir, causer avec vous... asseyez-vous...

ÉLISA. Monsieur...

LE GÉNÉRAL. Asseyez-vous donc!..

JOSEPH. Assieds-toi... et ne tremble pas. (*A mi-voix.*) Il a l'air brutal... mais c'est un bon homme... tu sais, les vieux troupiers... c'est toujours comme ça... tu en as vu au Cirque.

(Elisa s'asseoit auprès du général.)

LE GÉNÉRAL, *d'un ton brusque.* Mademoiselle... c'est donc vous?..

(Elisa se relève.)

JOSEPH, *à mi-voix, au général.* Ah ça! dites donc... ne brusquez pas ma sœur comme ça, vous... c'est qu'elle n'y est pas habituée... avec votre grosse figure... votre grosse voix... quelqu'un qui ne vous connaît pas... moi, je vous connais, c'est différent.

LE GÉNÉRAL, *doucement.* Tais-toi!.. (*A Elisa.*) Allons, mon enfant, asseyez-vous, je vous en prie... (*avec bonté*) je vous en prie...

(Il regarde Joseph qui lui fait signe que c'est bien.)

JOSEPH, *derrière le fauteuil d'Elisa.* A la bonne heure, c'est gentil.

LE GÉNÉRAL. Mademoiselle, rassurez-vous... j'ai à me plaindre, mais pas de vous... vous m'avez l'air honnête!..

ÉLISA. Monsieur, mon frère m'a dit que c'était pour...

JOSEPH. Tais-toi donc!.. laisse-le parler, cet homme...

LE GÉNÉRAL. Vous ne me connaissez pas... je suis le général Morin... le père de M. Amédée...

ÉLISA. Monsieur... monsieur...

(Voulant se retirer.)

JOSEPH. Comme c'est adroit!..

LE GÉNÉRAL, *la retenant.* Restez!.. je ne vous accuse pas... je ne me fâche pas...

ÉLISA. Ah! Joseph! tu m'as trompée...

JOSEPH. C'est pour ton bien, ma fille... n'est-ce pas, général... Allons, ne pleure donc pas comme ça!.. tu vas me faire pleurer aussi.

LE GÉNÉRAL. Allons, éloigne-toi..... laisse-nous...

ÉLISA. Mon frère...

JOSEPH. Sois tranquille... je suis là...

(Il va au fond et s'assied sur un bras de fauteuil.)

LE GÉNÉRAL. Oui, je suis son père... il vous a trompée, n'est-ce pas?

ÉLISA. Ah! monsieur... si vous saviez quelle perfidie... je l'aimais tant! je le croyais de si bonne foi!..

AIR *d'Henri IV.*

Il se disait notre égal, notre ami;
Et tous les jours de le voir, de l'entendre
J'étais contente, et ma grand'mère aussi,
C'était pour elle un fils, et le fils le plus tendre.

De moi, toujours il semblait s'occuper,
Et je croyais à son amour extrême...
J'ignorais que l'on pût tromper
Celle à qui l'on dit : je vous aime !...

LE GÉNÉRAL. Mais votre mère...

ÉLISA. Ce n'est que d'hier qu'elle a eu des soupçons, et s'il faut jamais qu'elle sache la vérité... Oh ! non, monsieur, vous e savez pas... vous ne pouvez pas comprendre à quel point je suis malheureuse...

(Joseph tient son mouchoir, et s'essuie les yeux.)

LE GÉNÉRAL. Voyons, voyons... mon enfant, du courage... (*A part, s'essuyant les yeux.*) Allons, allons. (*Haut, l'observant.*) Vous ignoriez donc tout-à-fait qu'il était noble, riche... et...

ÉLISA. Oh ! oui, monsieur... ce n'était qu'un peintre de décors, travaillant pour un théâtre...

JOSEPH, *s'approchant vivement.* Puisqu'il me promettait des billets et que...

LE GÉNÉRAL, *vivement.* Je t'ai dit...

JOSEPH. Oui, mon général !... (*Il retourne s'asseoir en disant à Élisa.*) Après !... après !...

ÉLISA. Il venait toujours assez tard... à laveillée... après son travail, disait-il... quand ma grand'mère était endormie... et que j'étais seule à copier de la musique... il m'en faisait copier même... pour lui ou ses amis... je ne sais pas...

LE GÉNÉRAL. Il vous payait votre travail... bien cher...

ÉLISA. Il le voulait toujours... mais moi je n'ai jamais rien reçu... (*Le général se rapproche d'elle.*) Oh ! mon Dieu !... j'ai bien fait !...

LE GÉNÉRAL. Il devait vous épouser... il disait...

ÉLISA. Oui, monsieur le général... mais toujours des retards... je lui en faisais des reproches... mais il avait toutes sortes de raisons... et moi je le croyais toujours. « Mon père est très-dur, très-sévère, » disait-il !...

LE GÉNÉRAL. Ah !... il disait cela...

ÉLISA. « Il ne me laissera me marier que » lorsque j'aurai mon état fait... mais ce » sera bientôt !... tu seras ma femme ! » Et puis il était triste... il ne travaillait plus... il voulait mourir... et moi, pauvre fille... ma confiance était sans bornes comme mon amour. (*Se laissant aller à genoux.*) Oh ! pardon, monsieur le général...

JOSEPH, *se rapprochant.* Ma sœur...

ÉLISA. Je ne l'aime plus.. je veux le fuir.. ne jamais le voir... ce n'est que d'hier seulement que j'ai appris mon malheur... c'est de savoir qu'il m'a trompée... c'est de voir ma pauvre mère mourir de chagrin... oh ! oui... je le déteste autant que je l'ai aimé... et je voudrais être morte...

LE GÉNÉRAL, *très-ému.* Soyez tranquille... je l'ai chassé de ma présence... il n'est plus rien pour moi...

ÉLISA, *se relevant.* O ciel !... chassé par son père... et pour moi !.. à cause de moi... Oh ! non, monsieur... que je sois la seule à plaindre, ne chassez pas votre fils... je vous en conjure à genoux... il serait si malheureux... c'est votre fils... votre enfant.. oh ! de grâce... pardonnez-lui, monsieur... pardonnez-lui...

(Joseph vient auprès du canapé, et se place à la gauche du général.)

LE GÉNÉRAL, *ému et à part.* Et elle dit qu'elle ne l'aime plus !...

JOSEPH, *s'essuyant les yeux.* Il a bien fait, le général.

ÉLISA, *avec plus de chaleur.* Un père ne plus revoir son fils...... est-ce que c'est possible? mais, non, vous souffririez trop... et votre vieillesse serait trop malheureuse...

LE GÉNÉRAL, *réprimant son émotion.* Oui, seul... toujours seul... mais vous... (*après réflexion.*) vous savez lire?....

ÉLISA, *étonnée.* Oui, monsieur...

JOSEPH. Cette bêtise?... ma sœur qui a été élevée à Saint-Denis, à la Légion-d'Honneur... une éducation superbe...

LE GÉNÉRAL. Ah !... votre père, un militaire?...

ÉLISA. Oui, monsieur...

LE GÉNÉRAL. Et son nom?

JOSEPH. Meunier.

LE GÉNÉRAL. Meunier !... je connais ce nom-là... oui... un sergent.

JOSEPH. Passé lieutenant à Eylau... rien que ça.

LE GÉNÉRAL. Une connaissance de Wagram... un brave homme... c'est moi qui l'ai fait décorer.

JOSEPH. A Wagram !... c'était lui.

LE GÉNÉRAL, *avec hésitation.* Et... il est.....

ÉLISA. Mort.

LE GÉNÉRAL. Mort !... encore un !

JOSEPH. Il est mort capitaine aux Invalides.

LE GÉNÉRAL. Ah !...

JOSEPH, *s'emportant.* S'il vivait.. nous ne serions pas là.. on ne nous insulterait pas..

ÉLISA *et le général se lèvent.* Mon père...

LE GÉNÉRAL. Allons, voyons... qui est-ce qui vous insulte ?.. qui est-ce qui vous dit ?

SCENE XI.

Les Mêmes, Mme de MORIN.

Mme DE MORIN. Ah!.. mon frère, je vous retrouve...

JOSEPH *. Ah!... celle qui n'est pas bonne...

Mme DE MORIN, *sans voir Élisa qui est cachée par le général.* C'est encore toi, petit... j'ai une bonne nouvelle à te donner.. et à vous, général.. cette jeune fille, vous savez... Ah! je suis enchantée de faire quelque chose pour eux... je ne puis pas la prendre parce que vous concevez... chez moi...

LE GÉNÉRAL. Que voulez-vous dire?

Mme DE MORIN. Eh bien, oui... je la place fille de confiance chez ma sœur...

LE GÉNÉRAL. Oui... femme de chambre...

JOSEPH. Plaît-il?...

ÉLISA. Moi!..

Mme DE MORIN, *l'apercevant.* Ah! c'est elle.... bien.... très-bien!... cinq cents francs... et j'ajouterai...

JOSEPH. Femme de chambre...

ÉLISA. Jamais!...

JOSEPH. Merci, madame... mais voyez-vous, ma sœur est ouvrière... elle n'est pas faite pour être domestique... nous ne mangeons pas de ce pain-là.. notre père ne nous a pas élevés à ça... faut avoir un cœur fait exprès, et si cela vous convient..

Mme DE MORIN. Mais quelle fierté!.. je n'y comprends rien. Ils refusent de l'argent... ils refusent des places...

JOSEPH. Ça dépend de l'idée...

Mme DE MORIN. Vous êtes un sot...

ÉLISA. Madame...

Mme DE MORIN. Que deviendrez-vous?

LE GÉNÉRAL. Cela ne vous regarde pas... et pour réparer vos sottises... je lui offre une place aussi, moi.. une place qu'elle ne refusera pas, près de moi.... à mon hôtel; à la campagne, pour les soins, la lecture... elle ne me quittera plus... ce sont les enfans d'un brave homme... des orphelins... je m'en charge... s'ils y consentent...

ÉLISA. Ah! monsieur le général...

JOSEPH. Et grand'mère aussi, n'est-ce pas?...

Mme DE MORIN. Mais, mon frère.. les convenances... au moment d'un mariage pour mon neveu.

LE GÉNÉRAL. Eh! allez vous promener avec votre neveu... je ne le verrai plus..· je ne veux plus entendre parler de lui!... (*Montrant Élisa en larmes.*) Voyez... mais voyez donc...

ÉLISA, *apercevant Amédée qui entre.* Ah!.. c'est lui!...

JOSEPH. Amédée!

(Il s'élance vers lui. Mme de Morin le retient.)

LE GÉNÉRAL. Eh!... veux-tu bien... enragé...

SCENE XII.

Les Mêmes, AMÉDÉE.

AMÉDÉE *. Votre main, mon père!... votre main!... ne me repoussez pas.. car pour être digne de vous..(*Apercevant Élisa.*) Ciel! Élisa! Ah! mon père... je suis encore plus coupable à vos yeux que je ne croyais...

LE GÉNÉRAL, *sévèrement.* Que venez-vous faire ici, monsieur?...

AMÉDÉE. Je viens vous dire que tout est fini entre moi et ce monde dont vous me reprochez les plaisirs et les folies... je ne serai plus un homme inutile... j'ai un affront à effacer.

Mme DE MORIN. Comment!...

AMÉDÉE. J'ai vu le ministre de la guerre, à votre nom il m'a accordé ce que je lui demandais... l'honneur de prendre du service... et je vous le jure, mon père... si je ne suis pas tué... je reviendrai du moins digne de vous.. et d'elle... d'elle que j'aime plus que jamais...

ÉLISA. Et il part!

JOSEPH. Ah! mais dites donc... avant ça.....

Mme DE MORIN. Eh!... nous ne permettrons pas...

LE GÉNÉRAL. Je permets, moi!.. allez, monsieur, distinguez-vous; je le désire je l'espère.., ce que vous faites-là est déjà bien... vous avez du cœur... de la résolution... je suis content (*Lui rendant son ruban.*) Tenez, reprenez cela.

AMÉDÉE, *lui baisant la main qu'il lui tend* Ah! merci, général, merci.

AIR : *J'aime Agnès.* (Le même.)

Je le reprends, mais comme un gage,
Pour l'avenir... qui commence aujourd'hui!
Vous m'avez rendu mon courage,
Et vous me reverrez ici,
Digne de vous et digne d'elle aussi

* Élisa, le général, Mme de Morin, Joseph

* Élisa, le général, Amédée, Mme de Morin Joseph.

Par cette croix j'effacerai, j'espère,
L'affront que j'ai pu mériter;
Je veux que vous disiez, mon père,
Il est digne de la porter!

ÉLISA, *étouffant de larmes et d'une voix suppliante.* Ah! monsieur, vous resterez donc seul...

AMÉDÉE. Élisa!...

LE GÉNÉRAL. Seul!... non... puisque tu me restes... ma fille... mon enfant...

ÉLISA. Ah!... ce n'est pas la même chose...

LE GÉNÉRAL, *à Amédée avec émotion.* Et quand vous aurez un état... un nom à vous.. quand vous serez digne d'elle... de la fille d'un brave officier, eh bien! vous reviendrez, vous me demanderez la main de ma fille... et je verrai si je puis vous l'accorder...

AMÉDÉE, *d'une voix éteinte.* Oui, mon père!...

JOSEPH, *attendri.* Bien... bien... bien!..

ÉLISA, *se soutenant à peine.* Ah! mon Dieu!...

Mme DE MORIN. A la bonne heure... mais vous n'irez pas jusque-là...

LE GÉNÉRAL, *se montant peu à peu.* Et qui m'en empêcherait?..

Mme DE MORIN. Assez de folie!... quant au mariage...

LE GÉNÉRAL. Je le ferai si je veux...

Mme DE MORIN. Vous ne le ferez pas...

LE GÉNÉRAL. Mais si... si... si...

Mme DE MORIN. Mais non... non, non!...

LE GÉNÉRAL. Vous m'en défiez...

Mme DE MORIN. Certainement....

LE GÉNÉRAL, *hors de lui à Amédée.* Eh! bien... tiens... prends-la tout de suite... ne fût-ce que pour la faire enrager...

(Il fait passer Amédée auprès d'Elisa.)

AMÉDÉE. Mon père... se peut-il?...

ÉLISA. Amédée!... ah! monsieur...

JOSEPH, *sautant de joie.* Très-bien.. très-bien... très-bien....

Mme DE MORIN. L'accès va loin, général!...

LE GÉNÉRAL. Vous marierez votre baron comme vous voudrez... je marie mon fils comme je l'entends!... (*A Élisa et à Amédée qui lui pressent les mains.*) Merci!... merci... il faut être homme d'honneur avant tout!..

JOSEPH, *s'essuyant les yeux.* Brave général, va! Vive la vieille garde! et ma pauvre grand'mère... ah! que je suis content?.. (*Il fond en larmes.*) J'ai envie de rire et je ne peux pas...

LE GÉNÉRAL. Eh bien! toi qui danses là-bas... drôle que tu es... c'est pourtant toi qui as fait tout cela... qu'est-ce que tu veux être?..

JOSEPH. Moi, mon général... je veux continuer mon état, faire mon chemin, comme mon patron... qui est riche... décoré... député, marié... enfin, tout!... ça viendra... dam!... faut le tems...

(Musique jusqu'à la fin.)

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure... mais pendant que je suis en train, je veux faire quelque chose pour toi... Qu'est-ce que tu voudrais?.. voyons...

JOSEPH. Je voudrais quelque chose qui me ferait bien plaisir; mais vous ne voudrez peut-être pas?

LE GÉNÉRAL. Voyons, qu'est-ce que c'est?... parle.

JOSEPH. Tenez, mon général, je voudrais vous embrasser...

LE GÉNÉRAL, *lui tendant les bras.* Eh! viens, mon garçon.

(Joseph s'y précipite. Le rideau tombe.)

FIN.

Note essentielle aux directeurs de province.

Joseph devant paraître très-jeune, ce rôle peut, au besoin, être distribué à l'acteur qui joue les jeunes premiers, ou même à l'emploi des *Déjazet*.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N°46, AU MARAIS.

LE TRANSFUGE,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par MM. Paul Foucher et A. de Lavergne,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 28 FÉVRIER 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC II, roi de Prusse....	M. Alfred.
LE COMTE DE LUISDALL, gouverneur de Kremnitz.........	M. Auguste.
RODOLPHE ALVINZY, officier hongrois..................	M. Delafosse.
GEORGE WERNER, capitaine prussien..................	M. Lockroy.
LE BOURGUEMESTRE de Kremnitz......................	M. Heret.
UN OFFICIER HONGROIS....	M. Durocher.
TRIMMER, sergent prussien....	M. Moessard.
PETERS, fifre..............	Mme Astruc.
UN MAJOR PRUSSIEN.......	M. Marchand.
UN BATELIER..............	M. Duplanty.
MATHILDE, fille du gouverneur.	Mlle Moralès.

ACTE PREMIER.

L'intérieur d'une grande salle du château du gouverneur dans la ville de Kremnitz.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, LE BOURGUEMESTRE, ALVINZI, Officiers hongrois.

LE BOURGUEMESTRE. Oui, monsieur le gouverneur; depuis un mois que le roi Frédéric II a mis le siége devant notre malheureuse ville, les vivres sont épuisés, et au moment où je vous parle, la famine est déjà dans Kremnitz.

LE GOUVERNEUR. Eh bien, monsieur le bourguemestre, vous ferez faire une perquisition chez les habitans; tout ce qu'on pourra trouver de vivres sera mis en commun, et chacun s'astreindra à une ration.

LE BOURGUEMESTRE. Il sera fait comme vous le désirez, mais cette ressource est précaire.

LE GOUVERNEUR. Qu'importe, pourvu que le secours que nous attendons ait le tems d'arriver.

LE BOURGUEMESTRE. Songez que ce secours peut tarder long-tems encore; que la garnison, réduite de moitié, est encore décimée tous les jours, et que déjà une partie des remparts se trouve sans défenseurs.

LE GOUVERNEUR. J'y ai songé; vous ferez distribuer des armes aux enfans et aux vieillards, et vous emploierez les femmes aux travaux des fortifications. Que chacun se mette à l'œuvre, entendez-vous, monsieur? et que nul ne soit inutile à cette grande tâche imposée à tous, de sauver la ville de Kremnitz. Il n'y a d'exception de travail pour personne; pas plus

qu'il n'y aurait d'exception de pillage si la ville succombait.

LE BOURGUEMESTRE. Ah! serez-vous donc toujours inflexible? et que faut-il que je réponde aux habitans?

LE GOUVERNEUR. Monsieur le bourguemestre, vous répondrez aux habitans que le comte Sigismond de Luisdall, magnat de Hongrie, a reçu les clefs de Kremnitz des mains de Marie-Thérèse, et qu'il ne les rendra qu'à Marie-Thérèse... ou à Dieu. Allez, monsieur le bourguemestre, allez. (*Le bourguemestre sort. Aux officiers.*) Quant à vous, messieurs, cette nuit a été pénible, et elle nous a coûté encore bien des braves; vous pouvez aller vous reposer, mais, dans une heure, il y aura ici conseil de guerre, et je crois pouvoir compter sur vous. Demeurez, monsieur Alvinzy, j'ai à vous parler.

(Les officiers sortent.)

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, RODOLPHE.

LE GOUVERNEUR. Quel est votre avis, lieutenant, sur la situation de la ville?

RODOLPHE. Monsieur le comte, ce n'est qu'en tremblant qu'un jeune officier tel que moi peut répondre sur cette question à un général éprouvé comme vous; mais puisque vous me faites l'honneur de m'interroger, je ne vous dissimulerai pas qu'il ne me paraît pas possible que la ville de Kremnitz résiste plus long-tems.

LE GOUVERNEUR. Vous dites vrai, et* si nous ne sommes pas secourus aujourd'hui même...

RODOLPHE. Grand Dieu! mais ce secours.

LE GOUVERNEUR. Il ne viendra pas. Tenez, lisez cette lettre... elle est de notre reine bien-aimée, et m'est parvenue cette nuit. La fille des Césars d'Autriche, errante et fugitive dans son propre royaume, ne peut plus rien pour nous, et elle me dégage de mon serment.

RODOLPHE. C'en est donc fait de la Hongrie, et vous userez de la liberté qu'elle vous laisse.

LE GOUVERNEUR. Rendez-moi cette lettre.

(Il la jette au feu.)

* Quelques coupures ont été faites avant la première représentation; nous avons jugé à propos de rétablir un ou deux des passages retranchés, en les marquant par des astérisques. (*Note des auteurs.*)

RODOLPHE. Que faites-vous?

LE GOUVERNEUR. Il ne faut pas ouvrir la route de la fuite à ceux qui reculent déjà; si ce message était connu, il pourrait faire des lâches ou des traîtres; maintenant il n'y a plus de danger; on dit que la flamme épure ce qu'elle touche; regardez... rien, plus rien qu'un peu de fumée qui s'évapore et qu'un secret entre deux hommes de cœur.

RODOLPHE. Ainsi plus d'espoir.

LE GOUVERNEUR. * Si Dieu ne fait un miracle en notre faveur, nous sommes perdus. Maintenant, monsieur, écoutez-moi: Dans une heure, le conseil de guerre doit s'assembler; dans une heure, je serai prêt à rendre compte de ma conduite, et si mes compagnons d'armes pensent qu'il a coulé assez de sang hongrois sur ces murailles pour que le reste puisse être épargné, je ne les contredirai pas, mais j'arracherai moi-même mes insignes de commandement. Moi, comte de Luisdall, depuis que je suis général, je n'ai jamais rendu à un ennemi une clef de ville ou un drapeau de guerre; je ne commencerai pas à soixante-six ans. A la tête de quelques hommes, je ferai une sortie désespérée. On peut toujours mourir en soldat quand on ne sait plus vaincre comme général.

RODOLPHE. Ah! monsieur le comte, je serai de ceux qui mourront avec vous.

LE COMTE. Non, je ne le veux pas, j'ai besoin de votre vie, Rodolphe.

RODOLPHE. Mais songez que la vôtre peut encore être utile à la Hongrie, à vos amis, à votre fille que vous ferez orpheline.

LE GOUVERNEUR. Ma fille! orpheline! Pauvre enfant! Elle si bonne, si douce! qui m'aimait tant!... elle si heureuse, que je n'ai pas encore eu le courage de lui apprendre l'état désespéré de la ville... Oui, cette idée est affreuse; mais rassurez-vous (*souriant à demi*), monsieur Rodolphe, je laisserai à ma fille un appui, un protecteur, le fils d'un ami, d'un frère d'armes, mort comme je dois mourir moi-même pour la défense d'une cause légitime.

RODOLPHE. Achevez, monsieur le gouverneur; son nom!

LE GOUVERNEUR. Ne l'avez-vous pas deviné? Rodolphe... Alvinzy...

RODOLPHE. Moi! c'est moi! Que je suis heureux! c'est à vos pieds...

LE GOUVERNEUR. Dans mes bras! dans mes bras! vous êtes un noble jeune homme, de pur sang de nos fidèles magnats... Dès

long-tems je connaissais votre amour pour ma fille ; elle vous aime aussi, Rodolphe, j'en suis sûr... Oh ! mon Dieu ! pourquoi, en assurant votre bonheur à tous deux, ne m'est-il pas permis d'en être le témoin?

RODOLPHE. Vous vivrez, monsieur le comte... Oh ! le ciel ne permettra pas que Kremnitz succombe, vous vivrez pour vos enfans.

LE GOUVERNEUR. Silence, voici ma fille.

SCENE III.

Les Précédens, MATHILDE.

MATHILDE. Je me rends à vos ordres, mon père... Oh ! monsieur Rodolphe, savez-vous qu'il y a bien long-tems que je ne vous ai vu... Deux jours !.. Oh ! je sais que ce n'est pas votre faute ; c'est ce vilain siége... Finira-t-il bientôt, mon père ?

LE GOUVERNEUR. Bientôt !.. oui, sans doute, ma fille.

MATHILDE. Le ciel en soit loué! Pourtant vous m'aviez promis qu'il serait levé avant la fin du mois.

LE GOUVERNEUR, *tristement.* On promet quelquefois au-delà de son pouvoir.

MATHILDE. Quelle tristesse sur vos traits, mon père ! Pourtant vous m'avez fait dire ce matin de prendre des vêtemens de fête, vous voyez que je vous ai obéi.

LE GOUVERNEUR, *lui baisant le front.* Chère enfant. (*Bas à Rodolphe.*) Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas ?

MATHILDE. Expliquez-moi donc, mon pere, ce qui arrive ici aujourd'hui. Tout-à-l'heure je suis passée devant la chapelle du château, qui était restée fermée depuis la mort de ma mère ; les portes en étaient ouvertes et tous les cierges étaient allumés comme pour une cérémonie solennelle... Cette chapelle, ces vêtemens blancs que vous m'avez ordonné de prendre... Que se prépare-t-il donc ?

LE GOUVERNEUR. Un mariage.

MATHILDE. Un mariage... Ah ! mon Dieu !

RODOLPHE, *bas.* Eh quoi ! monsieur le comte, aujourd'hui même...

LE GOUVERNEUR, *bas à Rodolphe.* Qui sait si demain il n'y aura pas une orpheline de plus dans Kremnitz?

RODOLPHE. Il suffit, je vous comprends. (*A part.*) Il n'achèvera pas son sacrifice.

MATHILDE. Mais qui donc se marie aujourd'hui dans le château?

LE GOUVERNEUR. C'est un secret que M. Rodolphe Alvinzi veut bien se charger de t'apprendre. (*Tumulte dans la rue.*) Que signifient ces cris?

RODOLPHE. Permettez-moi, monsieur le comte, d'aller moi-même...

LE GOUVERNEUR. C'est inutile, voici quelqu'un. (*Entre un officier.*) Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur ?

L'OFFICIER. Venez, monsieur le gouverneur, venez vite ; il s'élève une émeute dans la ville, au sujet de la distribution des vivres ; votre présence peut seule rétablir l'ordre...

LE GOUVERNEUR, *bas à l'officier.* Arrêtez, monsieur, pas un mot de plus devant ma fille.

MATHILDE. Une émeute... les vivres... mais il ne manque pas de vivres dans les magasins, n'est-ce pas, mon père ?

LE GOUVERNEUR. Quelque malentendu, sans doute ; n'aie aucune crainte, mon enfant. (*A l'officier.*) Je vous suis, monsieur. (*A part, à Alvinzi.*) Je vous recommande ma fille.

(Il sort avec l'officier.)

SCENE IV.

RODOLPHE, MATHILDE.

MATHILDE. Eh bien ! monsieur Rodolphe, ce secret...

RODOLPHE. Ce secret...

MATHILDE. Oui. Qui est-ce qui se marie ?

RODOLPHE. C'est vous.

MATHILDE. Moi !.. Et avec qui ?.. Oh ! dites-moi que ce n'est pas avec un autre...

RODOLPHE. Vous, Mathilde, l'épouse d'un autre ! je ne pourrais pas même en supporter la pensée.

MATHILDE, *avec un cri de joie.* Qui moi, votre femme! (*Groupement.*) Et qui vous dit que j'y consente... Il suffirait, pour que j'hésitasse à vous donner ma main, de voir la tristesse de votre figure, dans un jour qui devrait être si beau pour vous.

RODOLPHE. Oh ! ne me soupçonnez pas de ne pas jouir de ce bonheur qui dépasse toutes mes espérances, tous mes rêves, toutes mes forces! Mais dans ces circonstances...

MATHILDE. En effet, quand on est assiégé, et que chaque jour des périls... Mais il n'importe.. je suis trop heureuse... Mon père... mon bon père, pourquoi s'est il dérobé à ma reconnaissance? Vous avez donc osé lui demander la main de sa fille

et il a compris que nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre. Racontez-moi donc tout cela.

(Bruit de cloche dans la rue.)

RODOLPHE. Et perdre tant de bonheur!

MATHILDE. Que dites-vous? Quel est ce bruit de cloches?

RODOLPHE. Ce sont les cloches qui sonnent pour les funérailles de ceux qui ont péri cette nuit sur les remparts.

MATHILDE. Mon Dieu! mon Dieu! les malheureux!.. ils étaient aimés peut-être, eux aussi. Cette idée est affreuse... Mais heureusement le siége ne peut durer longtems, mon père m'a dit, hier encore, que bientôt nous serions délivrés.

RODOLPHE. Oui, si la mort délivre.

MATHILDE. Que signifient ces tristes paroles? Les choses en seraient venues là?.. C'est impossible, vous vous abusez...

RODOLPHE. Vous seule avez été abusée, Mathilde... Oui, Kremnite ne peut plus se défendre; nos ennemis nous entourent, nous pressent, nous accablent à travers nos remparts détruits, et un autre ennemi, plus terrible qu'eux, s'élève au milieu de nous!.. La famine...

MATHILDE. Est-il possible! et je l'ignorais; mais mon père ne peut vouloir que tant d'horreurs se prolongent, il se rendra.

RODOLPHE. Lui se rendre!... ah! vous ne le connaissez pas... il s'est condamné le premier à mort, et c'est pour ne pas vous laisser sans défense...

MATHILDE. Ah! je comprends... et j'ai osé prendre des vêtemens de fête, disposer cette parure; oh! maintenant je n'en veux plus... je n'en veux plus... laissez-moi les arracher.

RODOLPHE, *l'arrêtant*. Il s'est promis de ne pas voir de son vivant Kremnitz aux ennemis, et il nous a fait jurer sur l'honneur de ne pas lui parler de capitulation.

MATHILDE. Mon Dieu! mon Dieu! mais quand il a fait un tel serment, il ne songeait pas qu'il avait une fille, une fille qu'il tuerait, et qui n'a point juré, elle; oh! je veux le voir, lui parler! il ne résistera point à mes larmes, à mes prières... oh! le voilà! le voilà.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, *accompagné de quelques officiers.*

LE GOUVERNEUR. Eh bien! ma fille, M. Rodolphe Alvinzy t'a fait part de mes intentions.

MATHILDE, *troublée*. Oui, mon père, et je suis reconnaissante, mais j'ai une prière à vous faire, une grâce à vous demander.

LE GOUVERNEUR. Que signifie ce trouble, cette agitation? plus tard, ma fille, ce n'est pas le moment, le conseil va s'ouvrir....

MATHILDE. Plus tard... Ah! non, mon père; maintenant, c'est maintenant... je sais tout, mon père, je sais que la ville ne peut plus se défendre...

LE GOUVERNEUR. Grand Dieu! qui a pu vous dire? (*D'un ton de reproche.*) Monsieur Alvinzy!...

MATHILDE. Pardonnez-lui, mon père, au nom du ciel, puisque l'honneur militaire interdit à tous ici des paroles de paix et de conciliation, souffrez que votre fille élève sa voix en faveur de votre vie, de la sienne, (*le gouverneur fait un mouvement de colère*), et si ce n'est point assez, c'est au nom de l'humanité, mon père, c'est au nom de toutes les veuves qui sont mères encore, des orphelines auxquelles il reste encore un frère, que j'embrasse vos genoux, que je vous supplie de demander à capituler.... Mon père, ayez pitié de nous.

LE GOUVERNEUR. Relevez-vous, ma fille.

MATHILDE. Vous détournez la tête, vous ne me répondez pas!... messieurs, parlez-lui donc aussi; mais aidez-moi donc à le fléchir; vous voilà tous pâles et muets... souvenez-vous que vous avez des femmes, des filles, qui demain peut-être mourront de faim, ou si la ville est prise, que deviendront-elles?.. que deviendrai-je moi-même? mon père! mon père, entendez-vous?

LE GOUVERNEUR. Retirez-vous, Mathilde, le prêtre vous attend dans la chapelle; et avant la cérémonie priez Dieu pour notre reine Marie-Thérèse et la Hongrie.

MATHILDE. Oh! mon Dieu! qui nous sauvera?

(Elle sort.)

SCENE VI.

LE GOUVERNEUR, LES OFFICIERS.

LE GOUVERNEUR. Enfin, messieurs, nous sommes seuls; point de famille dont les pleurs nous affaiblissent; asseyez-vous, je vais vous rendre compte de ma conduite: deux fois dans cette journée ces murs ont répété le mot de capitulation; la première fois vous avez entendu ma réponse, et tout-à-l'heure.... Je vous prie d'oublier que c'est la fille du comte de Luisdall qui

a parlé... Pourtant, il faut bien vous le dire ; Dieu abandonne la Hongrie, notre situation est terrible, nos remparts sont prêts à s'écrouler, et la ville ne peut résister plus de vingt-quatre heures.

PLUSIEURS VOIX. Vingt-quatre heures.

LE GOUVERNEUR. Vous frémissez... rassurez-vous, tout n'est pas perdu... Frédéric II ignore encore les funestes résultats du pouvoir de ses armes, et je viens de lui écrire pour lui demander une suspension d'hostilités ; sa réponse ne s'est point fait attendre, et j'ai voulu qu'elle fût communiquée en plein conseil ; quelle qu'elle puisse être, rappelez-vous, messieurs, que vous êtes libres d'accepter ou de refuser ; il n'y a plus ici de gouverneur, il n'y a qu'une ville et des habitans à sauver. Qu'on introduise le parlementaire.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES WERNER *sans épée, les yeux bandés, conduit par un officier.*

RODOLPHE. Quoi ! ce n'est qu'un simple capitaine que Frédéric nous envoie ! c'est une première insulte.

WERNER, *à qui on débande les yeux.* Ah! enfin... j'étais comme dans la fumée d'un champ de bataille.

LE GOUVERNEUR. Parlez, monsieur, qu'avez-vous à nous annoncer?

WERNER. Mon maître, en peu de mots, m'a chargé de vous dire que vous êtes de braves gens, et qu'il est fâché de ne pouvoir vous donner d'autres marques de son estime que des bombes et des boulets.

LE GOUVERNEUR. Au fait, monsieur, au fait.

WERNER. Vous êtes bien pressés... (*Il déroule un papier.*) Voici : Art. 1er. Le gouverneur... (*S'interrompant.*) C'est vous, je crois. (*Continuant.*) « Le gouverneur, » accompagné du bourguemestre et des » principaux notables de la ville, viendra » trouver le roi dans son camp ; et là, la » tête nue et à genoux.... »

RODOLPHE. Quelle humiliation !

WERNER. Il lui présentera les clefs de la ville.

RODOLPHE. Assez, monsieur, assez.

UN OFFICIER. Nous n'en voulons pas davantage.

WERNER. Je suis chargé d'une mission, je la remplirai jusqu'au bout. « Art. 2. » toute la garnison mettra bas les armes » et se rendra prisonnière de guerre. »

RODOLPHE. Bas les armes!... ah! pas avant de les avoir vendues chèrement à l'ennemi.

WERNER. « Art. 3. Toutes les effigies » de la Reine Marie-Thérèse seront arra- » chées et tous les drapeaux hongrois ren- » versés et brûlés en place publique. »

TOUS LES OFFICIERS, *se levant à la fois.* C'en est trop, c'est un blasphème !

LE GOUVERNEUR. Calmez-vous, messieurs. (*Au parlementaire.*) Monsieur, je vous invite à ne pas poursuivre ; de telles conditions sont une insulte pour nous et nous ne pouvons les entendre.

WERNER *roule tranquillement son papier.* J'ai fini ; à ces conditions, la vie sauve et point de pillage, cela vous convient-il?... oui ou non, décidez-vous.

UN OFFICIER. Insolent Prussien !

LE GOUVERNEUR, *au parlementaire.* Monsieur, vous pouvez vous retirer, et dire à votre maître que les habitans de Kremnitz aiment encore mieux ce qui est mortel pour la vie que pour l'honneur.

WERNER. Eh bien, morbleu! vous avez tort.

LE GOUVERNEUR. Capitaine, vous outrepassez les pouvoirs de votre mission de parlementaire.

WERNER. Oui, vous avez tort, ne jouez pas avec mon maître, voyez-vous, j'aimerais mieux servir de boulet à un canon que de point de mire à sa colère. Vous voulez résister, mais nous sommes cent fois plus nombreux que vous, et puis, si vous saviez... enfin, suffit, j'aime les assauts, mais non pas le carnage... Dans le sac des villes, il y a toujours des gens qui demandent grâce et à qui on ne peut la faire, et cela m'ennuie; enfin, rendez-vous, c'est moi qui vous le conseille.

LE GOUVERNEUR. Monsieur, c'en est assez.

UN OFFICIER. Mais cet insolent Prussien croit donc parler à des soldats payés comme lui, et non pas à des nobles magnats de Hongrie.

WERNER. Ouais... vous le prenez bien haut, mon noble magnat ; mais sachez que mon maître a un orateur qui parle plus haut que vous encore, son canon..... Qu'est-ce qu'il veut, mon maître?.. épargner le plus de sang possible. Avant un an, les Hongrois seront tous ses sujets ; et la ville impériale de Presbourg ne sera plus que le chef-lieu de quelque province prussienne.

LE GOUVERNEUR. Cela ne sera pas, capitaine ! c'est dans Presbourg que Marie-Thérèse a été couronnée reine de Hon-

grie ; c'est dans Presbourg qu'elle nous appela tous à sa défense , et mit son royal enfant sous la sauve-garde de notre honneur; c'est dans Presbourg que tous les magnats ont tiré leurs sabres, et jurant de mourir pour elle, en ont fait le seul abri qui reste à l'héritier de sa couronne. Croyez-vous maintenant que nous allions les jeter aux pieds de l'ennemi?... Devant la honte que vous nous proposez, il n'y a plus qu'un cri parmi nous... Meurent tous les Hongrois, jusqu'au dernier, s'il le faut, mais vive Marie-Thérèse !

(Il se lève en prononçant ces derniers mots, et se découvre ; tous les officiers hongrois en font autant, et crient : *Vive Marie-Thérèse !* Werner se couvre flegmatiquement de son chapeau ; un officier le lui arrache vivement.)

WERNER. Misérables que vous êtes ! si j'avais une épée...

TOUS LES OFFICIERS. A mort, le Prussien !

(Ils font un mouvement vers G. Werner.)

LE GOUVERNEUR. Arrêtez...

WERNER. Combien vous mettrez-vous, messieurs, contre un seul homme? infâmes qui insultez un parlementaire désarmé !... lâches dont l'épée déchire un drapeau blanc !

TOUS LES OFFICIERS. A mort, le Prussien.

LE GOUVERNEUR. Arrêtez , messieurs... un parlementaire sans défense, y pensez-vous ! un ambassadeur en uniforme ! mais ce ne serait qu'un ennemi de moins pour notre cause et tout un crime de plus contre elle... et vous, monsieur, sortez ; rendez grâce à votre mission, qui nous fait vous pardonner un zèle indiscret qui va jusqu'à l'offense...

WERNER. Oui, je sors ; * au fait, j'étais bien bon de m'intéresser à vous; bien plus , je suis fâché que ces nobles magnats, si braves avec les gens sans armes, n'aient pas poussé plus loin leurs outrages. qu'ils n'aient pas frappé d'un soufflet ma joue cicatrisée et mes moustaches grises. Oh! je ne le leur aurais pas rendu! le parlementaire est sacré même à ses propres yeux, et laisse l'affront à celui qui le fait... il ne s'engage pas dans une lutte qui pourrait entraver sa mission; mais revenu au camp, le parlementaire redevient soldat, et sa mémoire est dans son épée !... guerre éternelle, guerre à mort, puisque vous le voulez.

TOUS LES OFFICIERS. Nous l'acceptons...

WERNER.* Et maintenant, vous avez une demi-heure pour vous préparer au combat... à un combat sans quartier ni merci, et ne comptez pas sur la valeur de vos soldats pour vous défendre , vous êtes minés... minés partout ; l'église où vous priez, les maisons où vous dormez, les remparts où vous combattez, tout tremble sous vos pas, tout est vivant, tout est prêt à faire éruption ! Plus de grâce pour vous, pour la Hongrie , pour ses sujets, pour sa reine... Je vous annonce à tous le meurtre, le viol, l'incendie et le pillage. Mon maître vous tendait la main , vous avez outragé cette main secourable, et maintenant tremblez, car le soufflet que l'on donne au dernier de ses soldats, Frédéric II le rend à un empire.

(Il sort.)

SCENE VIII.

LE GOUVERNEUR, RODOLPHE, LES OFFICIERS.

LE GOUVERNEUR. Messieurs, vous avez été un peu prompts dans votre colère.... Mais ce n'est pas ici le lieu des reproches... peut-être cet officier a-t-il voulu nous effrayer; quoi qu'il en soit, songeons à nous défendre... qu'on se prépare à l'assaut... et en attendant faisons fouiller le sol pour découvrir la mine... j'y veillerai moi-même; venez, suivez-moi tous.

(Ils sortent tous en désordre. Rodolphe reste seul.)

SCÈNE IX.

RODOLPHE, *puis* MATHILDE.

RODOLPHE. Minés !... quoi ! la mort sous nos pas, sans pouvoir la détourner , la prévenir , la combattre... et Mathilde, que deviendra-t-elle?...

MATHILDE. Eh bien ! il est venu ce parlementaire, Frédéric se lasse sans doute de nous poursuivre. Oh ! rassurez-moi, Rodolphe, dites-moi que mon père, que vous ne périrez pas.

RODOLPHE. Nous sommes perdus, Mathilde. plus d'amour, plus de mariage. on va donner l'assaut, et pour comble de désespoir, apprenez que nous sommes minés...

MATHILDE. Grand Dieu !

RODOLPHE. Oh! voilà qui est affreux, sentir en combattant pour vous que tout est peut-être inutile... ne pas savoir où est la mort quand on veut l'éloigner de celle qu'on aime... se dire que cet être adoré peut disparaître dans les flammes avant que l'on puisse le rejoindre... Oh !

je l'avoue, Mathilde, depuis cette terrible nouvelle, je ne songe plus à la ville, à la Hongrie, à notre reine, je ne songe plus qu'à vous; je ne suis plus officier, j'aime...

MATHILDE Eh bien! nous mourrons ensemble.

. RODOLPHE. Non, non, car mon devoir va me séparer de vous... si c'est vous que la mine atteint, à quoi bon mon existence! mais si c'est moi, que deviendrez-vous?..

MATHILDE. Rodolphe... ah! l'on pourrait séparer notre vie, mais notre mort, jamais!...

RODOLPHE. Et ce château qui est si près des remparts... Oh! il faut que vous le quittiez; vous n'y pouvez demeurer, Mathilde. Attendez, j'ai cru entendre un bruit souterrain, (*il s'agenouille.*) des coups de sape.. si la mine était sous cette maison?.. non, c'était une illusion, je crois... Ah! mon Dieu! que cela est affreux. la peur!.. je ne la connaissais pas, Mathilde, je ne vous avais jamais vue en péril.

MATHILDE. Mais mon père vous attend... tous les retards quand on est sous les armes, on les punit comme des crimes.

RODOLPHE Que m'importe!... je ne puis me séparer de vous... de toi... Mathilde, mon amie, ma femme! Non, mon premier devoir, mon premier besoin, c'est de te garder, de te défendre... à toi d'abord, et si tu es sauvée, à mon pays ensuite...

MATHILDE. Ah! Rodolphe... tu m'aimes. je le sais, tu m'aimes uniquement. Cet inflexible honneur militaire qui gouverne tous tes frères d'armes le cède dans ton cœur à ton amour pour moi. Eh bien, je t'aime ainsi... oui, je ne veux pas de partage dans ton ame, et si j'échappe à cette journée, tous les sacrifices que tu as faits pour moi... un jour je te les rendrai, s'il le faut.

SCENE X.

LE GOUVERNEUR, MATHILDE, RODOLPHE.

LE GOUVERNEUR. Lieutenant, on va donner l'assaut, rendez-vous au bastion du nord, ce sera votre poste. Allez, allez vite.

(Rodolphe sort.)

SCENE XI.

LE GOUVERNEUR, MALTHILDE.

LE GOUVERNEUR. Tu le comprends, ma fille, il ne s'agit plus ici de ton bonheur, il s'agit de ton salut. Ta place n'est plus dans ce château. J'aurais dû déjà t'envoyer chez ma sœur, qui demeure au centre de la ville; tu vas y aller, n'est-ce pas?

MATHILDE. Oh! non, mon père, j'aime mieux être ici, je suis plus près du lieu du combat.. je verrai de plus près notre délivrance; songez à vous d'abord.

LE GOUVERNEUR. Moi, je puis me défendre et ne crains rien que pour toi. (*On entend une épouvantable détonation, toutes les vitres de la salle se brisent, le mur du fond s'écroule et laisse voir la place enflammée. — Combat sur la place.*) Ah! tout est perdu!... la mine vient d'éclater... Mathilde, tu n'es pas blessée...

MATHILDE. Mon père... ne me quittez pas, je vous en conjure...

LE GOUVERNEUR. Ma fille, il faut que j'aille défendre la ville.

(Il fait quelques pas.)

MATHILDE. Mon père, ne me quittez pas, au nom du ciel!...

LE GOUVERNEUR. Ma fille, laisse-moi partir... Ah! tout le rempart du nord est en ruines.

MATHILDE. Ah! Rodolphe est mort!

SCENE XII.

LES MÊMES, PÉTERS, TRIMMER, SOLDATS PRUSSIENS, *faisant irruption sur le théâtre.*

PÉTERS. Ohé l'ancien! ohé! venez donc m'aider, v'là que j'aperçois une femme, quel bonheur! elle est à moi.

(Il s'approche de Mathilde.)

LE GOUVERNEUR *fait rentrer précipitamment Mathilde par le côté et se place devant la porte.* Misérable!

(Il tire un coup de pistolet à Péters, le manque; la balle blesse légèrement Trimmer.)

TRIMMER. La balle n'était pas à mon adresse; mais j'ai souvent répondu pour mes amis.

(Il fait feu sur le gouverneur.)

LE GOUVERNEUR. Ah ! je suis frappé.

(Il chancelle, laisse tomber son épée, puis il tombe lui-même.)

PÉTERS. Et maintenant.... à nous la femme !...

LE GOUVERNEUR. Ma fille, ma fille, et je n'ai plus de forces pour la défendre.

(Les soldats s'élancent vers la porte devant laquelle le gouverneur est étendu. Werner paraît.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, WERNER, *la tête couverte et l'épée à la main.*

WERNER. Enfans, nous sommes vainqueurs sur tous les points. Le gouverneur! vous êtes blessé, mourant?..

LE GOUVERNEUR. Je ne veux pas qu'on s'occupe de moi... ma fille, monsieur, ayez pitié de ma fille.

WERNER. Votre fille!

LE GOUVERNEUR. Elle est là, monsieur, elle est là... Sauvez-la du déshonneur, monsieur. Vous avez été insulté, monsieur, mais non par moi; je vous ai protégé, vous devez vous le rappeler... Oh! sauvez ma fille !

WERNER. Oui, vous m'avez protégé, je me le rappelle, corbleu! je voudrais en faire autant pour vous; mais en ce moment je ne le puis; il n'y a plus ici ni officiers ni soldats: il n'y a que des vainqueurs et du butin.

LE GOUVERNEUR. Ah! pitié pour un père expirant!

WERNER. Voilà ce que je craignais... je voudrais pour tout au monde... mais c'est impossible.

LE GOUVERNEUR. Monsieur, vous êtes homme d'honneur, vous m'écouterez; vous ne pouvez sauver ma fille, mais vous pouvez sauver votre femme. Epousez-la, épousez-la !....

WERNER. L'épouser! qui moi?... (*Aux soldats.*) Soldats! épargnez cette femme.

TRIMMER ET LES AUTRES. Le roi nous a livré la ville !

(Ils font un pas vers la porte.)

WERNER. Eh bien !... arrêtez et respectez la femme de votre capitaine !

TRIMMER ET LES AUTRES. Votre femme!

WERNER. J'en jure par ce vieillard qui est là, mourant. (*Au gouverneur.*) Monsieur, vous pouvez me la confier. Quand G. Werner a donné sa parole, chacun sait qu'il la tiendra.

(Il entre seul dans l'intérieur.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RODOLPHE, *arrivant d'un autre côté, tout sanglant, sans épée, suivi de Hongrois prisonniers comme lui.*

RODOLPHE. Où est-elle? où est-elle?...

LE GOUVERNEUR. Rodolphe!... il est vivant?...

RODOLPHE, *au gouverneur.* Ah! c'est vous! Mais où est Mathilde? qu'est-elle devenue ?... est-elle morte ?

LE GOUVERNEUR. Mathilde!.... elle est morte pour vous, ne la cherchez plus, Rodolphe... Elle allait perdre l'honneur, je le lui ai sauvé en la mariant à son libérateur.

RODOLPHE. O rage! qu'avez-vous fait?

LE GOUVERNEUR. Il fallait la sauver.

SCENE XV.

LES MÊMES, LE ROI, *paraissant au milieu des débris, suivi de son état-major.*

LE ROI. Arrêtez! que pas un coup de feu ne soit tiré; je le défends. Il y a assez de sang répandu : qu'on épargne ce malheureux reste d'une vaillante garnison, qui s'est perdue parce qu'elle était brave, et que j'ai dû punir parce qu'elle était téméraire. Soldats hongrois, tous vos frères sont morts en combattant; vous êtes mes prisonniers de guerre. Pourtant, s'il en est parmi vous qui veuillent passer dans mes troupes... mon camp leur est ouvert, ils y conserveront leurs grades...

UN OFFICIER HONGROIS. Nous aimerions mieux mourir...

(On entoure les Hongrois et on les désarme.)

LES AUTRES. Oui, tous!

RODOLPHE, *après un silence.* Sire, j'accepte votre offre... Faites-moi lieutenant dans votre armée, je me nomme Rodolphe Alvinzy.

LES HONGROIS. Trahison!

LE GOUVERNEUR, *mourant.* Toi, Rodolphe, transfuge, suivre les Prussiens dans leur camp.

RODOLPHE, *à part.* Non; j'y vais suivre Mathilde.

LE ROI. Major, faites inscrire cet officier.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE BOURGUEMESTRE.

LE BOURGUEMESTRE, *portant les clefs de la ville*. Sire, la malheureuse ville de Kremnitz se soumet, et le drapeau prussien flotte sur les débris de ses remparts.

LE GOUVERNEUR. Le drapeau prussien sur cette ville, que j'avais juré de rendre hongroise à Marie-Thérèse !... Je ne le verrai pas.

(Il déchire l'appareil de sa blessure.)

RODOLPHE. O ciel !

(Il s'élance vers lui.)

LE GOUVERNEUR. Laisse-moi, Rodolphe Alvinzy. Je te dis en mourant qu'il arrivera malheur au transfuge.

(Il meurt.)

ACTE II.

Un endroit isolé du camp devant Kremnitz. La tente de Verner à gauche du spectateur; celle où arrive plus tard Rodolphe, à droite.

SCENE PREMIERE.

LE SERGENT TRIMMER, LE FIFRE PÉTERS, *plusieurs* SOLDATS *de la compagnie du capitaine Werner*.

(Plusieurs soldats de la compagnie du capitaine Werner, parmi lesquels on distingue le sergent Trimmers et le fifre Péters. Ils sont groupés autour d'un feu de sarmens, assis sur leurs sacs, et la pipe à la bouche.)

PÉTERS, *à Trimmer*. Dites donc, l'ancien, vous qui avez servi sous le feu roi Frédéric-Guillaume, est-ce qu'il n'y avait pas plus d'agrément dans le service de son tems?

TRIMMER. De l'agrément! sarpedieu! et quand le soldat a-t-il eu plus d'agrément que sous notre Fritz? Depuis cinq ans à peine qu'il est sur le trône, ce troupier des troupiers, il ne laisse pas moisir la poudre et les balles dans les magasins; il peut se vanter de nous avoir fait voir du pays; si bien qu'à notre retour dans nos villages, nous pourrons en montrer de la géographie à nos maîtres d'école. De l'agrément, mille bombes! et la bataille de Molwitz, le passage du Danube, les villes prises d'assaut, les femmes; est-ce que ce n'est pas là de l'agrément?

PÉTERS. Oui, il est joli tout d'même l'agrément! il a raison de parler, le sergent, de la bataille de Molwitz, où un boulet m'a rendu sourd d'une oreille; et du passage du Danube, oùsque j'ai gagné un rhume de cerveau qui m'a duré un mois. Et les villes prises d'assaut, c'est ça surtout qui est régalant : quand le pauvre soldat s'est bien battu, qu'il est moulu, brisé, blessé, on lui dit : « Tout ce que tu trouveras, tu en es le maître, ça t'appartient. » V'là mon soldat qui compte là-dessus; il court, il cherche, il furète, et quand il a dépisté une beauté, v'là que son capitaine arrive pour la souffler. Il est joli l'agrément!

TRIMMER. Tais-toi donc, bavard, ne parle pas ainsi tout haut de la femme du capitaine, elle est là, je crois, qui repose dans sa tente. (*Baissant la voix.*) C'est tout d' même une belle action qu'il a fait là, notre capitaine, prendre pour sa légitime une prisonnière qui lui appartenait sans cela corps et ame; mille tonnerres! parce qu'enfin, le militaire dans un siége a des droits qui...

PÉTERS. Oui, l'aumônier n'est pas alors de rigueur...

TRIMMER. Sufficit, c'est connu. Péters, allume-moi ma pipe, et ne te plains pas... Si tu étais comme moi sergent depuis dix années, sans avancement; enfin, notre lieutenant a été tué, et c'est moi, j'espère, qui vas succéder à l'emploi qui vaque.

PÉTERS. Et moi donc, est-ce que j'ai de l'avancement dans le corps des fifres? je suis tout seul... est-ce que je peux monter

en grade? C'est peut-être de l'agrément?

TRIMMER, *se levant*. De l'agrément! il se plaint de manquer d'agrément; mais si tu n'as pas d'oreilles, tu as du moins des yeux, troupier dégénéré; regarde, il y a huit jours, il y avait une ville en face de toi, un château-fort, des remparts durs à briser les boulets, un demi-cent au moins de bastions et de tours; tout cela était debout; on s'avisa de parler de travers à notre capitaine, aujourd'hui fais-moi donc l'amitié de me chercher les remparts, les bastions, le château-fort, tout cela est par terre!.. plus rien, que quelques maisons taillées à jour par la mitraille, qui brûlent encore; et la cathédrale, sur laquelle j'ai planté moi-même notre drapeau; est-ce que ça ne te rend pas fier d'être Prussien?

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN ADJUDANT *, *derrière lui*, RODOLPHE ALVINZY, *enveloppé d'un manteau*, UN TAMBOUR *et des* SOLDATS.

L'ADJUDANT, *après un roulement de tambour*. « Au nom du roi! défense à tout of- » ficier ou soldat d'entrer dans Kremnitz » sans permission, et à tout habitant de la » ville de s'introduire dans le camp. »

PÉTERS. Dites donc, sergent, v'là que vous ne pouvez plus entrer dans votre conquête? est-ce que ça ne vous rend pas fier d'être Prussien?

TRIMMER. Le capitaine prévoyait ça sans doute quand il a fait venir sa femme hier au camp.

PÉTERS. Tiens, et nos conquêtes que nous avons faites dans la ville, qu'est-ce qu'elles vont dire? Moi qui avais recommencé à faire une connaissance... et cette femme du bourguemestre surtout, qui venait tous les jours déguisée au camp... je ne sais pour qui par exemple... v'là toute la galanterie généralement à la réserve pour le quart-d'heure.

(Deuxième roulement.)

L'ADJUDANT, *qui s'est occupé à faire afficher la proclamation*. « Au nom du roi, » ordre d'éteindre tous les feux, de n'a- » voir aucune lumière et d'observer le » silence après le coucher du soleil, sous » peine de mort. »

PÉTERS. Sous peine de mort!... Dites donc, sergent, eh bien! nous aurons chaud cette nuit, excusez, ils sont plus heureux que nous, les habitans, leurs maisons brûlent, c'est vrai, eh bien!... ils se trouvent chauffés et éclairés aux frais du gouvernement, tandis que nous... Eh bien! en voilà un soigné d'état, celui de vainqueur!

L'ADJUDANT. Soldats, votre lieutenant a été tué, le roi vous ordonne par ma voix de reconnaître à sa place M. Rodolphe Alvinzy.

(L'adjudant sort.)

TRIMMER. Un lieutenant à ma place?

PÉTERS. Dites donc, l'ancien, hein! en v'là encore pour vous de l'agrément.

TRIMMER. Rodolphe Alvinzy, c'est le transfuge!

PÉTERS. Le transfuge?...

TRIMMER. Oui, mille diables, tandis que ses frères se faisaient hacher sur les remparts de Kremnitz pour défendre la fille de leur empereur à eux, il n'a pas craint lui d'arborer une cocarde prussienne; mais il n'y a pas de cocarde assez large pour couvrir un front de traître!

PÉTERS. Chut, mon ancien, ne parlez donc pas si haut... C'est un officier, après tout, et s'il vous entend, gare la schlague...

TRIMMER. Je me moque bien de la schlague, tonnerre de Dieu!... et quand je l'aurai reçu mille millions de fois, est-ce que je serai pas toujours le sergent Trimmer, fidèle sujet du roi de Prusse? et lui, le lieutenant Rodolphe Alvinzy, sujet de la reine de Hongrie, et traître et parjure envers elle? et cependant le voilà lieutenant à ma place!... Le lâche me passe sur le ventre... C'est ici comme autre part... on arrive plus vite par les chemins tortueux.

PÉTERS. Silence donc, mon ancien, vous vous moquez de la schlague, possible; mais moi, je ne m'en moque pas. Qu'est-ce que je disais... Ah! mon Dieu, voilà l'officier qui se lève; il vient à nous... Camarades, camarades, je vous prends tous à témoins que je n'ai rien dit.

RODOLPHE, *qui n'a rien entendu de tout cela, se lève du coin où il était assis*. Je ne résiste plus à mon impatience; huit jours perdus par ma blessure!... Il me faut à tout prix des nouvelles de Mathilde. Ces soldats peut-être.

PÉTERS. Je suis sûr qu'il réfléchit au nombre de coups de schlague qu'il nous fera donner à chacun. Si je pouvais m'esquiver?... Dites donc, les bagages tardent bien à arriver... si j'allais au-devant?

TRIMMER. Poltron!

RODOLPHE, *arrêtant Péters par le bras*. Halte-là, camarade, un instant.

PÉTERS. Oh! la schlague, la schlague! Et moi qui n'ai rien dit... c'est que j'ai

* Ou MAJOR.

un guignon!... (*Portant la main à sa coiffure.*) Présent, mon officier.

TRIMMER, *bas à Péters.* Je te défends de le saluer.

PÉTERS. A l'autre, maintenant.

RODOLPHE. Allons, qu'as-tu donc à trembler ainsi?... Le froid, sans doute. . Pauvre diable! tu es bien jeune pour le métier de soldat. (*Tirant sa bourse.*) Tiens, voilà de quoi boire quelques verres de rhum, ça te réchauffera.

TRIMMER, *bas à Péters.* Si tu touches seulement à son infernale monnaie, je te promets une schlague de ma façon.

PÉTERS. Que faire?... Vieux brutal d'ancien, va.

RODOLPHE. Tu refuses, ah! je conçois, tu as des camarades, et tu veux que chacun ait sa part... Holà, mes braves... voilà une pièce d'or, partagez-vous-la...

(Péters avance la main pour prendre la pièce. Trimmers le prévient.)

TRIMMER. Cette pièce d'or... elle est marquée au coin de la reine de Hongrie. Nous sommes Prussiens, nous n'en voulons pas.

RODOLPHE. Qu'importe, vous la changerez.

TRIMMER. Changer! nous ne changeons pas plus d'or que de drapeau!

RODOLPHE. Que dit-il?...

TRIMMER. A bon entendeur, salut.

PÉTERS, *à part.* Oh! là là!... gare la schlague!

RODOLPHE. Sergent, il ne faut jamais insulter celui qu'on ne connaît pas; car on ignore s'il mérite l'insulte, et comment il la vengera.

TRIMMER, *furieux.* Je ne vous insulte pas, je dis les choses comme elles sont.

RODOLPHE. Et moi, votre lieutenant, je vous ordonne de prendre les armes pour la revue qui se prépare.

TRIMMER, *prenant son fusil.* Il est imprudent, l'officier, de me forcer à prendre une arme en ce moment.

RODOLPHE, *à part, concentré.* Insolent!

TRIMMER. Je n'ai pas été élevé à appeler des ennemis concitoyens et les traîtres des amis.

RODOLPHE. Sergent Trimmer, les rebelles sont aussi des traîtres... que ceci vous l'apprenne.

(Il lève sa canne sur Trimmer.)

TRIMMER. Le misérable! sa canne, à lui, levée sur moi!

(Il recule en arrière, et couche en joue Rodolphe. Georges Werner arrive subitement et lui arrache son arme.)

SCÈNE III.

GEORGES WERNER, RODOLPHE, TRIMMER, PÉTERS, SOLDATS.

WERNER. Qu'est-ce que tu vas faire, malheureux? tu vas tuer deux hommes avec une seule balle, ton officier et toi.

RODOLPHE. Qui que vous soyez, je vous remercie; mais il fallait le laisser faire.

WERNER. Trimmer, ton affaire est mauvaise, mille tonnerres! coucher en joue ton officier! j'en suis fâché, mon vieux, mais Frédéric n'a jamais fait grâce pour un tel crime.

TRIMMER, *brusquement.* J'aime mieux les balles de mes compatriotes que la canne d'un officier transfuge; emmenez-moi, je suis coupable, je ne nierai rien.

RODOLPHE. Non, non, je ne veux pas que cet homme meure. (*A part.*) Après tout, il a raison. Celui qui a abandonné son pays doit supporter en silence toutes les humiliations. (*Haut.*) Il n'est pas vrai que cet homme m'ait couché en joue, aucun de ses camarades ne le dira. Et vous, capitaine, vous avez déjà fait comme moi, je parie... vous l'avez oublié.

WERNER. Ah! tant de générosité... Trimmer, tu vois bien que c'était un brave. (*A Rodolphe.*) Mais plus je vous regarde, plus il me semble vous reconnaître; n'étiez-vous pas chez le gouverneur de Kremnitz, quand j'y suis venu en parlementaire?

RODOLPHE. Il est vrai.

WERNER. Touchez là et soyez le bienvenu dans notre camp. On sait que Frédéric ne prend à son service que les plus braves, et vous l'avez prouvé sur les remparts. Avant de rendre votre épée, vous en avez fait bon usage... Votre nom?

RODOLPHE. Rodolphe Alvinzy.

WERNER. Grenadiers, attention au commandement: nous allons tous boire à la santé du lieutenant Rodolphe Alvinzy!... Trimmer, je veux que tu la portes le premier, et tu ne le refuseras pas quand tu sauras que ton lieutenant est l'ami de ton vieux camarade Georges Werner. (*A Rodolphe.*) J'espère, monsieur, que vous ne me contredirez pas.

RODOLPHE. Ah! capitaine!

WERNER, *à haute voix.* A la santé du lieutenant Rodolphe Alvinzy.

TOUS. A la santé du lieutenant!...

TRIMMER. Puisque vous le voulez, capitaine.

(Il boit. Ils se lèvent tous, et après avoir bu ils se dispersent.)

RODOLPHE, *tristement.* Ah! capitaine, vous les blâmez tout haut; mais au fond du cœur, vous devez penser comme eux : un soldat n'excuse jamais une défection; et pourtant si vous saviez quel fut le motif de ma conduite, quel penchant irrésistible m'a jeté dans votre camp...

(Un roulement.)

WERNER. C'est la revue du roi... il ne faut pas que vous soyez en retard pour la première... allez, lieutenant, et vous verrez maintenant comme ils vous obéiront; car ils savent que vous êtes l'ami du capitaine Werner.

(Rodolphe et les autres sortent. Werner reste seul.)

SCENE IV.

WERNER, *seul.*

Je devrais peut-être les suivre à la revue, mais j'ai trop envie de causer avec ma petite femme ; elle ne peut maintenant rester dans cette tente, mais je suis sûr de la faire entrer en contrebande à Kremnitz. Le diable, c'est d'avouer au roi... c'est qu'il n'entend pas raillerie sur les mariages, qu'il n'a point permis dans l'armée... et il n'en permet aucun. Mathilde dort-elle encore? (*Il s'approche de la tente, et soulève le rideau.*) Elle se réveille! elle se lève!.. la voici qui sort. C'est drôle, depuis huit jours, ça me produit toujours le même effet, les premiers momens que je la revois. Allons donc! du courage! Georges Werner. Un vieux militaire trembler devant une femme!... Oh! c'est peut-être parce que c'est la mienne.

SCÈNE V.

WERNER, MATHILDE.

WERNER. Vous voilà réveillée, mademoiselle, (*se reprenant*) madame.

MATHILDE, *tristement.* Oui, je n'avais pas dormi depuis bien long-tems, et ce soir, à défaut de sommeil, une défaillance douloureuse... Vous désirez me parler?

WERNER. Certainement que je le désire, mademoiselle.. madame.. Mais voyez donc comme je suis malhonnête, je ne vous offre pas seulement de vous asseoir et de vous réchauffer un peu. (*Mathilde fait un signe de refus.*) Ah! dam!.. les siéges ne sont pas bien élégans; mais que voulez-vous! à la guerre comme à la guerre! Ah! ça, voyons! causons un peu. (*A part.*) Du diable! si je sais ce que je vais lui dire, hum! (*Haut.*) Il fait froid, corbleu!..

MATHILDE, *en reculant.* Monsieur...

WERNER. Hein! qu'est-ce qu'elle a donc à se reculer?.. Ah! je comprends, j'ai juré. Ne faites pas attention, voyez-vous, l'habitude... je tâcherai de m'en corriger, puisque je sais que cela vous déplaît.

MATHILDE. Monsieur, je vous en remercie.

WERNER. Monsieur!.. toujours monsieur; il me semble qu'entre mari et femme, car enfin le chapelain de Kremnitz nous a unis, et nous sommes de vieux époux même, quoique nous ne nous connaissions guère. Appelez-moi Georges, c'est mon nom de baptême ; ça me rajeunira, ça ne fera pas de mal.

MATHILDE. Georges.

WERNER. Si vous leviez votre voile, car ça empêche de causer. (*Mathilde lève son voile.*) Morbleu! je vous trouve encore plus jolie qu'à l'ordinaire... et que le tonnerre m'écrase, si... Ah! pardon!... voilà que je jure encore... Mais vous pleurez, vous pleurez toujours.

MATHILDE, *pleurant.* Mon père! mon père!... ah! puisse sa fille le rejoindre bientôt!

WERNER. Que dites-vous là? ah! c'est mal! bien mal!... ne savez-vous pas comme je vous aime!... Je ne suis pas fait aux belles manières de vos magnats de Hongrie, moi; je ne suis qu'un officier de fortune; mes mœurs, mon langage, se ressentent du séjour des camps où j'ai passé ma vie... mais j'ai promis à votre père mourant de vous épouser, de vous rendre heureuse, et pour y parvenir, je suis prêt à tout : parlez... Peut-être la vie que je mène vous déplaît; peut-être cette odeur de poudre qu'on respire dans un camp n'est point votre fait; eh bien, après la campagne, je donnerai ma démission... il ne manque pas de braves officiers dans l'armée du roi, mon maître, pour me remplacer.

MATHILDE, *à part.* Ah! tant de douceur et de générosité!

WERNER. Maintenant si vous vouliez rentrer dans ma tente?

MATHILDE, *avec effroi.* Oh! non, de grâce! monsieur Georges, je suis bien ici, très-bien!

WERNER. Ah! madame! ah! Mathilde, vous m'avez mal compris, si vous pensez que Georges Werner, en vous offrant l'hospitalité sous sa tente, en voudrait réclamer enfin le prix. Tant que vous y serez, dans cette tente, vous y serez seule... en sûreté, comme vous l'avez été avec moi dans Kremnitz, entendez-vous! et si un bruit de pas vient frapper votre oreille, ne craignez rien, c'est qu'il y aura près de vous un homme que l'armée, que tout le monde appellera votre mari, mais qui pour vous, Mathilde, ne veut l'être que quand vous l'aurez jugé digne de ce titre.

MATHILDE. Ah! monsieur Werner, quoi qu'il en soit, votre cœur est noble... il en méritait un autre qui lui appartînt mieux, et moins préoccupé de tristes et déchirans souvenirs!

WERNER. Qui lui appartînt mieux..... n'est-il que votre père que vous regrettiez de votre patrie?

MATHILDE. Je ne puis ni ne sais mentir; il est encore quelqu'un que je dus épouser.

WERNER. En effet, votre père mourant parla d'un mariage... mais vous n'en aimez plus un autre, puisque vous avez consenti...

MATHILDE. Rassurez-vous, c'est lui qui ne m'aime plus.

WERNER. Que voulez-vous dire?

MATHILDE. Il est mort!

WERNER. (*Il lui prend la main.*) Mort!.. oh! je respire... oh! laissez-moi croire que mon amour, mes soins, mes sacrifices vous le feront oublier! n'est-ce pas vous l'oublierez? Vous ne retirez pas votre main, c'est répondre. Avant de vous la rendre, cette main qui m'apporte le bonheur, permettez que j'y mette cet anneau, bijou qui me vient de ma mère, un souvenir que j'échange ici contre une espérance. (*Il lui met l'anneau.*) Ah! mon Dieu! moi qui étais déjà trop heureux de vous voir, qu'est-ce que je vais devenir, si je parviens à vous plaire?

SCENE VI.

WERNER, MATHILDE, PÉTERS.

PÉTERS. Mon capitaine, mon capitaine, pardon, excuse, si je vous dérange, mon capitaine, mais il faut que vous veniez tout de suite; le roi vient de passer devant le front de la compagnie, et il a froncé le sourcil, là... vous savez, comme quand il est sur le point de faire donner la schlague à quelqu'un de nous... puis il a dit comme ça, d'une voix, mais d'une voix que mon fifre en est tombé par terre: Ous qu'est le capitaine Werner? s'il n'est pas ici dans cinq minutes, nous le mettrons à l'arrière-garde à la première affaire, et comme j'ai pensé que ça ne vous ferait pas plaisir, mon capitaine, je suis venu vite vous chercher.

WERNER. Merci, camarade, corbleu! c'est fait pour moi, ces choses-là; j'étais si heureux de vous voir, Mathilde! j'en étais si heureux que j'ai oublié de vous dire la raison qui m'a amené; c'est que j'aurai un moyen de vous faire rentrer dans la ville, afin que vous ne restiez pas dans ce vilain camp... je vais revenir vous chercher, adieu, ma Mathilde, ma femme... elle est ma femme... oh! quel bonheur! mon Dieu! quel bonheur!

(Il sort.)

SCENE VII.

MATHILDE, *seule.*

Il n'est plus là... maintenant je puis pleurer mon père... pleurer Rodolphe... Rodolphe, oh oui! je puis y penser puisqu'il est mort, mort en martyr! pour la défense de la Hongrie; et je vis, moi, je suis la femme d'un autre; c'est le salut de mon honneur qui l'a voulu... ah! cela coûte bien cher, l'honneur, s'il faut que je sois ainsi malheureuse; mais le jour baisse, le capitaine ne revient pas; je suis seule... j'ai peur... si je rentrais; c'est celle-là, je crois.

(Elle se dirige lentement vers la tente du capitaine.)

SCENE VIII.

MATHILDE, RODOLPHE.

RODOLPHE. Transfuge... ce mot-là retentit toujours à mon oreille, il est écrit dans tous les regards qui s'attachent sur moi; oh! ils ne savent donc pas ce que c'est qu'aimer! Mathilde, oh! ma vie à qui me la rendra.

MATHILDE. Qui a prononcé mon nom... nul ne le sait dans ce camp que le capitaine, et ce n'est pas sa voix...

RODOLPHE. Une femme... cette taille... ces traits...

MATHILDE. Cette voix... est-ce un prodige?

RODOLPHE. Mathilde!...

MATHILDE. Rodolphe, vivant!... ah!...

(Elle tombe dans ses bras.)

RODOLPHE. Mathilde!...

MATHILDE. Ah! j'ai peine à supporter une telle émotion... mais hélas!... Rodolphe, je ne suis plus Mathilde, je ne suis plus votre fiancée, je suis mariée à un officier prussien; ah! je croyais que vous aviez péri... maintenant je sais que vous vivez... Rodolphe, cette pensée me soutiendra... laissez-moi, je vous en conjure, mon mari va revenir... s'il nous surprenait!

RODOLPHE. Mariée, il est donc vrai? mais n'importe, Mathilde, tu m'appartiens, j'avais tes sermens avant qu'il n'eût reçu les tiens... cette union sacrilége avec un étranger, formée à la lueur de l'incendie, sur les ruines de Kremnitz, je saurai bien la faire rompre, quand je devrais le tuer pour cela.

MATHILDE. Le tuer, insensé, mais savez-vous bien qu'il m'a sauvé l'honneur et la vie?

RODOLPHE. Eh bien, qu'il vive, j'y consens, mais moi, te quitter?.. jamais!

MATHILDE. Non, Rodolphe, laissez-moi, fuyez, n'entendez-vous pas qu'on s'approche, qu'on va vous reconnaître, et que vous ne pourrez plus échapper?

RODOLPHE. Qu'importe, si ce sont des soldats prussiens... Mathilde, voyez-vous cet uniforme?

MATHILDE. Cet uniforme... oh! mon Dieu, ce n'est plus le vôtre!... mais ce n'est qu'un déguisement, n'est-ce pas?

RODOLPHE. Je suis officier prussien, vous dis-je; j'ai pris cet habit pour vous retrouver, vous voyez si je puis consentir à vous perdre.

MATHILDE. Oh! mon Dieu! pardonne-lui; depuis que j'ai perdu mon père, j'ai bien pleuré... mais il me semble maintenant, Rodolphe, que je regrette moins sa mort, car il ne vous a pas vu transfuge.

RODOLPHE. Ah! quand nous nous sommes juré de nous tout sacrifier, as-tu le droit de me reprocher ce que j'ai fait pour toi?...

MATHILDE, *à part*. Ah! que me rappelle-t-il?

RODOLPHE. Oui, moi, transfuge... traître à mon pays... moi, Rodolphe Alvinzy, dont le père et les deux frères sont morts en combattant pour la défense de la Hongrie. Je me suis fait parjure et déserteur pour te revoir, Mathilde, pour ne pas aller languir loin de toi, prisonnier de guerre, au fond de la Prusse, et tu veux que maintenant que je t'ai retrouvée, je renonce à toi; oh! non, j'ai supporté en silence l'opprobre, les humiliations, les insultes même de mes nouveaux soldats, pour toi, pour toi seule, parce que c'était l'unique moyen de te revoir; maintenant il me faut le prix de tout cela; on ne se déshonore pas pour rien, Mathilde : si mon pays me doit le châtiment de ma trahison, toi, tu m'en dois la récompense.

MATHILDE. Rodolphe, malheureux, qu'avez-vous fait; oh! je vous plains, je me plains moi-même; mais je vous le répète, je ne puis vous revoir.

RODOLPHE. Eh bien! Mathilde, c'est vous qui prononcez mon arrêt de mort... vous que j'ai tant aimée.. soyez tranquille, Mathilde, il s'exécutera, je n'en appellerai pas.

(Il fait quelque pas loin d'elle et va tomber sur un banc. Mathilde fait un mouvement vers lui, puis apercevant le roi, elle se retire précipitamment du côté de sa tente.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, UN MAJOR, SON ETAT-MAJOR.

(Mathilde, Rodolphe, chacun d'un côté du théâtre. Mathilde se tient à l'écart sans être vue.)

LE ROI. Je suis content de la tenue des troupes, messieurs, mais voici de mauvaises nouvelles; un corps d'Autrichiens, commandé par Neuperg, s'avance vers nous à marches forcées; oui, messieurs, il faut bien vous le dire, nous sommes cernés dans notre camp, et si le corps de réserve que j'ai laissé sur le bord du Danube ne vient promptement à notre secours, il faudra accepter un combat inégal dont pas un de nous, peut-être, n'échapperait. Un seul moyen de salut nous reste; il faut qu'un détachement, commandé par un brave officier, se fasse jour à travers les ennemis, et aille avertir ma réserve.

LE MAJOR. Il y a dix bonnes lieues d'ici à ce rivage du Danube, dix bonnes lieues couvertes de Hongrois et d'Autrichiens. Il faudrait, pour que ce détachement parvînt vivant au but de son voyage, que tous ces hommes eussent un corps à l'épreuve de la balle.

LE ROI. Sur un détachement de vingt hommes, il en parviendra bien un.... un seul suffit pour nous sauver tous... il n'y a pas à hésiter.

LE MAJOR. Celui que votre majesté met-

tra à la tête de ce détachement fera bien d'écrire son testament, si ce n'est pas encore fait.

LE ROI. Oh! j'ai l'homme qu'il me faut pour cela... un brave entre les braves, un téméraire qui jette sa vie à toutes les balles et qui leur échappe toujours: le capitaine Georges Werner.

MATHILDE, *à part*. Mon mari!

LE MAJOR. Mais sire, il est marié.

LE ROI. Quoi! marié, marié sans ma permission, vous vous trompez, cela ne se peut, Werner est un trop fidèle officier... je ne veux pas le croire; mais si cela était, je lui infligerais cette mission comme un châtiment, Georges Werner partira.

MATHILDE, *à part*. Que dit-il?...

RODOLPHE, *se réveillant de son accablement, à part*. Georges Werner: allons, je puis me montrer reconnaissant pour lui, sans qu'il m'en coûte. (*Haut*.) Sire... arrêtez, de grâce! s'il s'offrait un remplaçant pour le capitaine Werner, votre majesté daignerait-elle l'accepter?...

LE ROI. Un remplaçant, est-ce vous, monsieur?

RODOLPHE. Oui, sire.

MATHILDE. Lui! grand Dieu!

LE ROI. Ah! je vous reconnais, vous étiez un des défenseurs de Kremnitz et c'est vous qui m'avez offert votre épée, au lieu de la briser inutilement, comme vos frères d'armes... mais il me répugne qu'on puisse penser que je n'ai accepté vos services que pour sacrifier votre vie, et puis, vous êtes bien jeune, vous avez une mère, sans doute... Je vous rends votre offre, dont toutefois je vous sais gré.

RODOLPHE. Sire, permettez-moi d'y persister.

LE ROI. Ah! je comprends, vous espérer un avancement rapide, c'est trop juste... eh bien! si vous êtes destiné à mourir, les Autrichiens ne tueront qu'un lieutenant, mais s'ils vous laissent échapper, nous aurons de plus dans l'armée un brave capitaine. Pourtant je ne dois pas vous dissimuler que la chance de mort est à peu près certaine.

RODOLPHE. Je remercie votre majesté de sa faveur; je la prends à témoin seulement que je me suis chargé de l'entreprise, lorsqu'il n'y avait perspective que d'y mourir.

MATHILDE, *à part*. Le cruel!

LE MAJOR, *à Frédéric*. Sire, votre majesté oublie que cet officier est Hongrois.

LE ROI. Vous vous trompez, major. les hommes de cœur sont tous de la même nation et M. Alvinzy sera vraiment Prussien, alors qu'il aura reçu le baptême des balles autrichiennes. Cependant, monsieur, vous êtes encore libre de laisser la place au capitaine Werner... Ne craignez pas, en vous désistant, de me faire douter de votre bravoure. Faites bien vos réflexions, vous avez encore le tems... jusqu'à la fin du jour, ma tente vous est ouverte, mais une fois la nuit venue, quand vous entendrez le signal de la retraite, alors mon choix sera proclamé et il sera irrévocable, quel qu'il soit. Cette nuit vous appartient encore... fasse le ciel que ce ne soit pas la dernière!

(Il sort avec l'état-major.)

SCENE X.

RODOLPHE, MATHILDE.

(Nuit complète pendant cette scène)

MATHILDE. Est-il bien vrai, Rodolphe, que c'est vous qui vous dévouez à une mort certaine?

RODOLPHE. Vous êtes la seule personne au monde à qui il ne soit pas permis d'en douter.

MATHILDE. Ah! Rodolphe, vous ne m'aimez plus.

RODOLPHE. Et quand cela serait, ferais-je autre chose que de vous obéir?

MATHILDE. Ah! je vous ai demandé de me quitter et non de mourir.

RODOLPHE. Comme si ce n'était pas la même chose!..

MATHILDE. Rodolphe, cela ne se peut. Vous ne vous ferez pas égorger.

RODOLPHE. Que vous importe?

MATHILDE. Insensé, mais si vous mourez, vous ne voyez donc pas que je mourrai aussi, moi, et vous ne voulez pas ma mort, n'est-ce pas?

RODOLPHE. Mathilde, tu m'aimes donc encore!...

MATHILDE. Rodolphe, je suis bien coupable, mais l'idée de vous perdre est un supplice trop affreux, je ne puis y résister, le roi vous a laissé quelques instans pour vous rétracter honorablement, il faut que vous refusiez cette horrible mission.

RODOLPHE. Mathilde!.. mais ma vie ne m'appartient plus, elle appartient à Frédéric II, et puisse le sacrifice que j'en fais être une expiation suffisante de mon crime devant Dieu et devant les hommes!...

MATHILDE. Rodolphe, oh! Rodolphe, vivez, je vous en conjure.

RODOLPHE. Mais la vie, sans toi, que veux-tu que j'en fasse? la vie, elle est dans ton amour, dans ta présence, dans ta possession. Ma vie, dis-tu, ma vie... mais avant de me la demander, accorde-la-moi donc.

MATHILDE. Eh bien! je ne te bannis plus de ma présence; nous nous reverrons, j'y consens... mais, va, cours... Oh! mon Dieu! pardonnez-moi ce que j'ai dit.

RODOLPHE. Tu le veux, Mathilde?..

MATHILDE. Je l'ordonne; j'en ai bien le droit maintenant.

RODOLPHE. Tu le veux!

(Il s'éloigne à pas lents.)

SCENE XI.

WERNER, MATHILDE, RODOLPHE.

(Werner arrive et n'aperçoit d'abord que Rodolphe.)

WERNER. Mathilde! Mathilde!... où est-elle? Mais je ne me trompe pas... dans l'obscurité... c'est vous, lieutenant Alvinzy. Ah! votre main!... vous sacrifier à ma place... car j'ai tout appris... vous jeter au devant des balles qui m'appartiennent, oh! c'est un beau dévouement!.... Vous l'avez fait sans doute, parce que, ce matin, j'ai été assez heureux pour empêcher Trimmer de faire un crime et une folie. Mais n'importe, je ne puis accepter.... Georges Werner a pu quelquefois céder la place, quand il s'agissait d'avancer, mais pas vers l'ennemi.

RODOLPHE. Capitaine, si vous voulez... peut-être... Je ne sais que lui dire.

MATHILDE. Mon Dieu! la nuit... la nuit vient, et il ne part pas!

WERNER, *apercevant Mathilde*. Ah! vous voici, Mathilde, venez. Plus tard, je ne pourrais vous ramener à Kremnitz.

MATHILDE. Monsieur!

RODOLPHE. Que dites-vous? cette femme... comment? pourquoi?

WERNER. Cette femme, c'est la mienne.

RODOLPHE, *à part*. Grand Dieu! c'est lui que j'ai sauvé!

WERNER. Oui, c'est la mienne, et maintenant que je suis là, près d'elle, maintenant que je songe que je l'aime, qu'elle m'aime, car elle m'aimera bientôt... n'est-ce pas, Mathilde? Eh bien! je n'ai plus le courage d'aller me faire tuer, et je crois que je serais assez lâche pour vous laisser à ma place.

RODOLPHE. O supplice! mais alors, monsieur...

MATHILDE, *à part*. L'heure passe... l'heure passe. Ah! que je souffre!

WERNER. Dam! vous n'êtes pas marié, vous ne savez pas peut-être ce que c'est qu'aimer, aimer Mathilde surtout... vous ne savez pas ce qu'il en coûterait de la quitter éternellement! Oh! tenez, je n'ai pas la force d'abandonner la vie, depuis qu'elle y est avec moi.

RODOLPHE. Monsieur, je ne veux pas...

WERNER. Mais il est trop infâme de vous laisser sacrifier! ce n'est pas votre faute, si je suis heureux; vous ne devez pas en être puni. Je cours vers le roi avant que le choix ne soit connu et irrévocable. Venez, Mathilde.

(On entend la retraite.)

MATHILDE. Grand Dieu!

WERNER. La retraite!

RODOLPHE. Il est trop tard! oui, tout est fini.

WERNER. Allons, c'est ma faiblesse qui vous perd. Ah! Mathilde, le capitaine Werner s'est souillé aujourd'hui pour vous d'une bien honteuse action. Cependant je parlerai au roi, et peut-être encore...

RODOLPHE. Oh! c'est inutile, capitaine; j'étais prédestiné.

WERNER. Ah! votre perte sera pour moi un remords éternel, et tout mon bonheur ne m'en consolera jamais. Mais, venez, Mathilde, venez. Ah! le froid de cette nuit... Pour vous que faire? Ah! j'y songe... mon manteau...

(Il remonte à sa tente. Rodolphe s'approche de Mathilde.)

RODOLPHE. Mathilde, par grâce, une dernière entrevue cette nuit.

WERNER, *revenant*. Maintenant, votre bras, Mathilde... comme vous tremblez! Monsieur Alvinzy, entre nous maintenant, c'est à la vie à la mort. Adieu, lieutenant! et si le ciel est juste... au revoir, capitaine.

SCENE XII.

RODOLPHE, *seul*.

Il l'emmène, il l'emmène loin de moi, et cette nuit est peut-être la dernière de ma vie... quand elle m'aime, quand j'aurais pu encore être heureux... Heureux! n'est-elle pas la femme d'un autre? Cet autre n'a-t-il pas droit à son estime, à sa reconnaissance, à la mienne même? Oh! ma tête se perd; je frémis de mourir, et je ne puis pas vivre... Mais du moins, si je pouvais emporter d'elle une dernière parole, un dernier baiser. Seule, dans la nuit, elle ne pourra revenir... peut-être

elle ne voudra pas... Oh! mon Dieu! quelle souffrance!

(En prononçant ces dernières paroles il est rentré dans sa tente, et s'est jeté, accablé de douleur, sur un banc.)

SCENE XIII.

RODOLPHE, PÉTERS, *s'approchant de la tente de Rodolphe.*

PÉTERS. On n'y voit goutte dans ce diable de camp. Est-ce qu'ils nous croient des hibous, pour y voir sans lumière la nuit? Ah! m'y voici enfin... Pst! pst! mon officier, est-ce que vous dormez déjà?

RODOLPHE. Non: que me veux-tu?

PÉTERS. J'ai quelque chose à vous remettre.

RODOLPHE. D'elle?

PÉTERS. Tiens! vous savez que c'est elle! Vous êtes plus avancé que moi; il faisait si nuit, que je ne l'ai pas reconnue. (*A part.*) C'est peut-être la femme du bourguemestre.

RODOLPHE. Oh! mon Dieu, sois béni, donne, donne vite... un dernier gage d'amour, sans doute.

PÉTERS. C'est une lettre: je ne sais pas si vous pourrez la lire, parce que cette dame l'a écrite avec un crayon, au clair de la lune, et bien vite, pendant que quelqu'un qu'elle attendait était dans la tente du roi.

RODOLPHE. Une lettre! une lettre de Mathilde, la première que j'aie reçue d'elle. Tiens, je n'ai que cette bourse; prends-la, tu es mon sauveur... Mais tu seras discret, tu me le promets?

PÉTERS. Tout ce que j'ignore, je vous promets que je ne le dirai pas.

RODOLPHE. Et elle ne t'a rien dit en te donnant cette lettre?

PÉTERS. Elle pleurait, cette pauvre jeune femme, elle pleurait tant, que ça me fendait le cœur. « Si vous avez un peu » de pitié dans l'ame, m'a-t-elle dit, por» tez cette lettre au lieutenant Alvinzy. » Aussi, je suis venu vous la porter tout de suite: je manquerai peut-être l'appel; mais c'est égal, je ne m'en repens pas... Je me sauve.

(Il sort.)

SCÈNE XXIV.

RODOLPHE, *seul.*

Cette lettre, ô mon Dieu! la lune s'est cachée! Comment faire pour la lire? la nuit est si noire... sans doute, c'est un nuage qui va passer... que vois-je, le ciel se couvre de plus en plus... eh bien, demain... mais demain, il ne sera plus tems peut-être; qui sait si dans ce moment Mathilde n'est pas aux portes du camp à m'attendre? car elle ne m'aurait pas écrit si elle ne m'eût accordé cette entrevue... Et je ne puis lire cette lettre, ô rage! mais cette lettre est vivante, elle a une voix; cette lettre, c'est Mathilde tout entière... elle me dit: je t'aime, et tu ne m'aimes pas, toi; je t'attends, et toi tu ne viens pas; ô malheur, malheur sur moi! Il n'y a plus qu'un moyen, c'est de chercher à rallumer ce feu de sarmens... personne ne me voit, les factionnaires sont éloignés, allons... mais l'ordre du roi qui est encore là... la discipline... oh! il n'importe, cette agonie me fait trop souffrir, il faut qu'elle cesse à tout prix. (*Il s'agenouille auprès des débris du feu.*) Une étincelle!... oh! quelle joie! pourvu que mon souffle conserve encore assez de force pour ranimer un de ces brandons... Courage, je n'en puis plus... eh quoi! la flamme ne reviendra pas... ah! enfin... (*Il s'enfuit dans sa tente avec un brandon enflammé.*) Lisons, mes yeux se troublent, « mon » Rodolphe, demain au lever du soleil, » dans l'île de Saint-André. »

(Il baise et relit la lettre avec transport. En ce moment le roi, accompagné d'un officier et de quelques soldats, traverse la scène.)

SCENE XXV

RODOLPHE, LE ROI, UN OFFICIER, SOLDATS.

LE ROI. Oui, messieurs, l'ennemi nous croit éloignés, rien ne peut nous trahir... Que vois-je? de la lumière, malgré mes ordres, quel est donc le téméraire?... Attendez. (*Il entre dans la tente. Le roi frappant sur l'épaule de Rodolphe.*) Votre épée, monsieur!.. c'est vous?.. j'en suis fâché; de qui est cette lettre?

RODOLPHE. Sire, cette lettre...

LE ROI. Eh bien!

RODOLPHE. Elle est... de ma mère.

LE ROI. Eh bien, monsieur, vous pouvez lui répondre que demain matin elle n'aura plus de fils.

SCENE XXVI.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE WERNER, *accourant hors d'haleine.*

WERNER. Monsieur Alvinzy.... mon-

sieur Alvinzy! (*Apercevant le roi.*) Ah! sire... pardonnez-moi,. le trouble, l'émotion... entendez-vous ce bruit de chevaux, la réserve... la réserve! lieutenant, vous vivrez, vous êtes sauvé!

LE ROI. La réserve! c'est bien, monsieur, c'est bien, vous arrivez à propos, j'avais besoin de vous. Capitaine Werner, vous ferez fusiller demain matin, à huit heures, le lieutenant Rodolphe Alvinzy, dans l'île de Saint-André.

WERNER, *atterré*. Ah!

RODOLPHE, *à part*. Il était inscrit là-haut que je serais exact au rendez-vous!

(La toile tombe.)

ACTE III.

La scène se passe dans l'île de Saint-André, à une demie-lieue de Kremnitz. Au fond le Danube. A gauche sur le faîte d'un rocher une petite chapelle en ruines.

SCENE PREMIÈRE.

MATHILDE, LE BATELIER.

(Il est nuit. Clair de lune. La neige tombe. On entend dans le lointain le chant d'un batelier, puis une barque paraît, et vient amarrer au pied du rocher. Mathilde en descend avec le batelier.)

LE BATELIER. Appuyez-vous sur mon bras... là... ferme... ne craignez rien... à la fin; nous voilà arrivés... et je puis dire que ce n'est pas sans peine... car le vent soufflait avec une telle violence, que j'ai cru que jamais je ne pourrais gouverner ma barque...

MATHILDE, *à part*. Dieu soit loué!... j'arrive la première au rendez-vous... (*Haut.*) Il ne doit pas être loin de six heures...

LE BATELIER. Je viens d'entendre sonner les trois quarts à cette vieille chapelle... (*A part.*) Il n'y a plus de doute... c'est un rendez-vous... (*Haut.*) Savez-vous bien, madame, qu'il faut que vous soyez courageuse pour traverser le Danube et venir vous promener dans cette île par une pareille nuit... pour ma part, je ne suis pas rassuré du tout, car c'est ici qu'on exécute les condamnés à mort du camp prussien.

MATHILDE. C'est parce que ce lieu est sauvage et inhabité que j'y suis venue.

LE BATELIER. C'est différent... chacun son goût... vous n'avez plus besoin de moi pour le quart d'heure... je me retire...

MATHILDE. Deux mots encore... y a-t-il loin d'ici à Presbourg, en suivant le cours du Danube?

LE BATELIER. Dix lieues environ.

MATHILDE. Que demanderais-tu pour y conduire quelqu'un?

LE BATELIER. C'est selon... Aujourd'hui?..

MATHILDE. Dans une heure!..

LE BATELIER. Vous-même?

MATHILDE. Moi... ou un autre... que t'importe?.. mais une seule personne.

LE BATELIER. Par mon saint patron, madame, c'est une entreprise périlleuse.. le fleuve est dangereux à cause des glaces, d'abord... et des Prussiens, ensuite...

MATHILDE. Eh bien! parle... ton prix?

LE BATELIER. Cinquante florins au départ et cinquante à l'arrivée... ce n'est pas trop...

MATHILDE. Que dis-tu, malheureux!.. mais je ne les ai pas, et il faut pourtant que tu transportes quelqu'un à Presbourg... cette nuit!..

LE BATELIER. J'en suis fâché, mais ce n'est pas moi qui vous conduirai...

MATHILDE. Mais quand je te dis qu'il le faut... par pitié! ami, prends ces dix florins... c'est tout ce que je possède.

LE BATELIER. Je ne puis exposer ma vie pour si peu...

MATHILDE. Au nom de ta femme, de tes enfans... si tu savais de quel intérêt il y va pour moi... veux-tu me voir à genoux devant toi?..

LE BATELIER. Pauvre jeune femme... cela me fait de la peine de vous refuser... Eh! mais, attendez donc, à la clarté de la lune, j'ai cru voir briller là, à votre main... je ne me trompe pas... c'est un diamant.

MATHILDE. Eh bien?

LE BATELIER. Donnez-moi cette bague et je consens à tout...

MATHILDE. Cette bague! (*A part.*) Oh! mon Dieu!.. pardonnez-moi, Georges! Georges!.. c'est un don de vous... il me

servira à me séparer de Rodolphe... j'ai moins de remords...

LE BATELIER. Vous ne répondez pas... vous refusez ?..

MATHILDE. Cette bague... elle ne m'appartient pas... c'est un dépôt que je te confie, entends-tu?.. plus tard, je t'en ferai passer le prix... et alors, tu la remettras à celui que je te désignerai... tu me le promets...

LE BATELIER. C'est entendu !.. marché conclu... je m'en vais prévenir ma femme que je ne rentrerai point aujourd'hui... et dans une demi-heure je serai à la pointe méridionale de l'île avec une bonne voile... au signal que je ferai, vous vous empresserez d'accourir, et une fois embarqués, nargue des Prussiens !.. Adieu...

(Il sort.)

SCÈNE II.

MATHILDE, *seule.*

(On entend sonner six heures à la chapelle.)

Six heures !.. mon Dieu... aura-t-il pu tromper la vigilance des sentinelles et sortir du camp ?.. écoutons !.. c'est le bruit du vent... Rodolphe ! Rodolphe !.. quel supplice que l'attente !.. s'il ne venait pas... si je l'avais vu hier soir, pour la dernière fois !.. hélas ! notre entrevue d'aujourd'hui en sera-t-elle moins la dernière.. Cette fois, un bruit de pas a frappé mon oreille... on approche... mais, est-ce bien le pas d'un seul homme ?.. oh ! non, ce n'est pas lui... il irait plus vite... ils sont plusieurs... ces pas retombent lents et mesurés... une ronde de nuit, sans doute... Si l'on me voit... Cette chapelle !.. je n'en aurai pas le tems... de ce côté...

(Elle disparaît dans les arbres d'un côté de la scène.)

SCÈNE III.

RODOLPHE, TRIMMER, PÉTERS, PLUSIEURS SOLDATS.

RODOLPHE. Je me sens fatigué, mes amis... je demande à m'arrêter ici... (*A part.*) Je respire... elle n'est point encore venue...

TRIMMER. Fatigué ?.. une demi-lieue à pied, dont un tiers encore en bateau... Excusez...... à votre aise, lieutenant..... cela n'est pas contre la consigne... (*A haute voix.*) Peloton... halte !..

(Rodolphe sans épée sort du centre du peloton où il était placé, et va s'asseoir sur un fragment de rocher, sur le devant de la scène.)

PÉTERS. C'est pas malheureux, au moins ce rocher et cette chapelle vont nous abriter du vent... bonne idée...

TRIMMER. Imbécille ! tu ne vois pas que le lieütenant veut faire sa prière !.. dam ! dans un pareil moment, ça se conçoit... tout le monde n'est pas philosophe comme notre Fritz... (*S'avançant près de Rodolphe.*) Mon lieutenant !.. (*à part*) ça m'écorche toujours la bouche de dire à un Hongrois : mon lieutenant... au fait, il va mourir... (*haut*) mon lieutenant !.. Est-ce qu'il est devenu sourd ?..

RODOLPHE, *sortant de son accablement.* Que voulez-vous ?

TRIMMER. Si vous étiez tant soit peu curieux d'entrer dans cette chapelle, là-haut... pour... chacun a ses idées... il est bien permis de penser à Dieu, quand on n'a plus rien de mieux à faire... enfin, suffit... ne vous gênez pas... nous allons en balayer les hibous et les couleuvres qui y font leur demeure ordinaire.

RODOLPHE. Cette chapelle !.. (*A part.*) Grand Dieu ! mais j'y songe, si Mathilde... (*Haut.*) Merci, merci, sergent... n'en faites rien... n'en faites rien...

TRIMMER. C'est différent !.. Quel feu !.. il paraît que le lieutenant est philosophe comme notre Fritz.

(Il retourne dans le fond de la scène.)

PÉTERS. Je suis tout transi... c'est une drôle d'idée, tout de même, de nous faire partir une heure d'avance pour le lieu de l'exécution... par le tems qu'il fait...

TRIMMER, *redescendant la scène.* Il paraît que le lieutenant est pressé d'en finir, c'est lui qui l'a demandé au capitaine, et dès que le capitaine a dit : « En avant, marche !.. » je ne connais que ça, moi...

PÉTERS. Toujours est-il qu'il faut n'avoir pas de pitié... pour faire fusiller un chrétien par un froid... mais un froid... que j'en suis tout morfondu...

TRIMMER. Qui te forçait d'y venir ? tu n'étais pas commandé...

PÉTERS. Si fait, que j'étais commandé, mon sergent... ça me faisait enrager d'être fifre... puisqu'il n'y a pas d'avancement, et je me suis fait recevoir surnuméraire dans les tambours... Ce pauvre M. Alvinzy !.. ça me fend le cœur, quand je songe que c'est moi qui lui battrai le dernier roulement... un si brave jeune homme !.. toujours la bourse à la main.

TRIMMER. Veux-tu bien te taire? M Alvinzy était un transfuge... après la faute, le châtiment; il y a une justice là-haut.

PETERS, *à part*. Est-il rancuneux, l'ancien, l'est-il?.. si je pouvais, sans faire semblant de rien, glisser quelques mots à l'oreille du lieutenant!.. Houp! houp!..

(Il se promène à grand pas comme s'il cherchait à se réchauffer.)

TRIMMER. Que fais-tu là, blanc-bec?

PÉTERS. Vous voyez, mon sergent, je me promène; il n'est pas défendu de chercher à se réchauffer.

TRIMMER. A la bonne heure... ce n'est pas contre la consigne.

PÉTERS, *bas et à la dérobée en passant près de Rodolphe*. Mon lieutenant!

RODOLPHE. Ah! c'est toi... tu as été discret, n'est-ce pas? tu le seras toujours... tu m'as vu bien heureux hier soir, et maintenant...

PÉTERS, *de même*. Oh! tenez, je crois que je me ferais donner la schlague, si ça pouvait vous sauver... Mais écoutez-moi, si je suis venu cette nuit avec les autres, c'est que j'ai pensé que vous auriez besoin de moi; peut-être que vous ne seriez pas fâché d'avoir quelqu'un qui vous parle d'elle avant de mourir, qui puisse lui remettre quelque chose de vous... un rien... quoi? une boucle de cheveux... je connais ça, moi...

RODOLPHE. Merci, ami, tu as un bon coeur... Dieu!... si je pouvais... Ecoute, Péters... Une femme doit venir dans cette île... il faut à tout prix l'en éloigner... lui dire que je n'y suis pas... Entends-tu?..

TRIMMER. Grenadiers!.. portez, armes!

PÉTERS. Le capitaine...

(Il regagne le fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE CAPITAINE WERNER.

WERNER, *à Rodolphe*. Morbleu!... pas moyen de parler au roi... J'ai attendu inutilement à la porte de sa tente... Il y a eu conseil cette nuit, et il dure encore... Depuis hier rien ne me réussit!.. Mais j'ai mis dans ma tête de vous sauver, monsieur Rodolphe... et morbleu, il faudra bien que j'y parvienne, ou j'y perdrai mon nom.

RODOLPHE. Croyez-moi, capitaine, abandonnez un tel projet... Il faut que ma destinée s'accomplisse...

WERNER. Et moi, Georges Werner, je vous dis qu'il n'en sera pas ainsi..... Frédéric est sévère... mais le fond est bon... C'est une leçon qu'il a voulu vous donner... Je ne sais... mais j'ai bon espoir... Cet empressement même à vous rendre sur le lieu de l'exécution... je n'en suis pas fâché pour vous maintenant, cela lui fera voir que vous n'avez pas peur de la mort... Vous le lui avez déjà prouvé d'ailleurs...

RODOLPHE. Ah! capitaine... Savez-vous si la vie serait un bienfait pour moi?

WERNER. Eh! lieutenant, ne vous reste-t-il pas un ami?.. Mais, j'y pense, c'est ici l'île de Saint-André.

RODOLPHE. En effet.

WERNER. Eh bien! si je ne me trompe, le roi doit y venir ce matin même... je le lui ai entendu dire hier, une position militaire à prendre... Ah! vous le savez, lieutenant, la présence d'un roi sur le lieu d'une exécution, c'est une grâce vivante.

RODOLPHE. Le roi...

TRIMMER, *qui, pendant ce qui précède, a parcouru le théâtre*. Mon capitaine...

WERNER. Eh bien?

TRIMMER. Je viens de voir... là... de ce côté... à travers les arbres... la robe d'une femme...

RODOLPHE, *à part*. Grand Dieu!..

WERNER. La robe d'une femme... tu es fou...

TRIMMER. Non, non... je l'ai bien vue et m'est avis que c'est la femme du bourguemestre, qui venait au camp déguisée..... Vous avez entendu parler de ça... Il paraît que c'est au lieutenant qu'elle en voulait...

WERNER. Oh! cela ne se peut... mais, en tous cas, tu peux t'en convaincre... prends trois hommes avec toi et fais une ronde...

TRIMMER. Je veux être un blanc-bec s je ne vous déniche pas tout-à-l'heure une colombe.

RODOLPHE. Oh! mon Dieu!.. ils vont la découvrir... Elle est perdue...

WERNER. Eh bien! lieutenant, qu'avez-vous?... Votre visage est bouleversé?..

RODOLPHE. Cette femme!... arrêtez... empêchez, de grâce!..

WERNER. Cette femme!.. Il y a donc bien réellement une femme dans l'île...

RODOLPHE. Eh bien! oui.. cette femme...

WERNER. Elle est venue pour vous...

RODOLPHE. Je ne dis pas cela...

WERNER. Ah! je comprends... un dernier rendez-vous... (*D'un ton de reproche.*) Au lieu de votre exécution, lieutenant?..

RODOLPHE. Elle ignore tout.... Ah!...

j'ignorais moi-même... Mais, au nom du ciel... empêchez que ces soldats...

WERNER. Je comprends... (*Haut.*) Arrête, Trimmer... c'est inutile... je sais ce que c'est.,. que cette femme...

TRIMMER. Alors, c'est différent!

RODOLPHE. Ah ! capitaine... quelle reconnaissance !.. Maintenant, je voudrais pouvoir lui dire de s'éloigner... mais, moi seul...

WERNER. Eh bien ! il ne sera pas dit, si vous devez mourir, que le capitaine Werner n'aura pas bien agi avec vous, à vos derniers momens... Je vais me retirer, avec mes soldats, de ce côté, hors de portée de votre vue même... tandis que vous éloignerez cette femme...je vous donne ma parole que je la protégerai contre tous, et que je ne chercherai pas à la connaître... je vous laisse une heure... Vous, jurez-moi, en revanche, sur l'honneur, de ne pas chercher à vous échapper...

RODOLPHE. Oh ! capitaine, je vous le jure... Dans une heure... vous prendrez mon sang... il vous sera bien dû...

WERNER. Grenadiers !.. portez armes... (*A Rodolphe.*) Dans une heure... Songez-y...

(Ils sortent)

SCENE V.

RODOLPHE, *puis* MATHILDE.

RODOLPHE, *seul.* Oh ! mon Dieu !.. une sueur froide couvre encore mon front... A quel péril a-t-elle échappé... mais, est-elle tout-à-fait sauvée?.. Ah ! qu'elle s'éloigne !... Mais, je ne me trompe pas... je la vois s'approcher à travers les arbres... elle a vu s'éloigner les soldats... Mathilde ! Mathilde !.. (*Mathilde paraît.*) Ah ! c'est elle !.. Dans mes bras, Mathilde, dans mes bras !.. j'ai payé assez cher ce bonheur... (*Il la fait asseoir et se place à côté d'elle.*) Oh ! laisse-moi réchauffer ta main dans les miennes... ta tête contre mon cœur.

MATHILDE, *se dégageant doucement.* Rodolphe !.. Rodolphe !.. laissez-moi... Ah ! je suis pourtant bien heureuse de vous voir... Tout est oublié.... jusqu'à cette heure de tortures et d'angoisses... dans ces arbres, tremblante à chaque pas d'être découverte... Dites-moi, ces soldats... comment avez-vous fait pour les congédier. . J'ai cru entendre parmi eux une voix qui m'a glacée d'épouvante.

RODOLPHE. Tu t'es trompée, Mathilde, c'est moi qui commandais cette ronde... (*A part.*) Oh ! mon Dieu ! je devrais lui dire de fuir... et je n'en ai pas le courage...

MATHILDE. Quand reviendront ces soldats ?..

RODOLPHE. Dans une heure..

MATHILDE. J'ai encore le tems... Ecoutez, Rodolphe... vous ne pouvez demeurer parmi ces Prussiens... Partout, je le vois, on vous regarde avec colère, avec défiance. il faut retourner à Presbourg... auprès de Marie-Thérèse, expier, en la servant fidèlement, votre défection passagère. (*Rodolphe fait un mouvement de refus.*) Vous pouvez fuir sans honte... le roi n'a plus besoin de vous... la réserve est arrivée... Oh! Rodolphe... au nom du ciel, partez !.. ne restez plus dans ces rangs... où vous êtes par une faute... où un crime seul pourrait vous retenir... Un batelier va revenir bientôt... un signal vous annoncera sa présence. Tout est convenu avec lui... il vous mènera à Presbourg...

RODOLPHE. Non, Mathilde... cesse de me supplier... c'est impossible...

MATHILDE. Impossible !..

RODOLPHE. Fuis toi-même... fuis, je t'en conjure...

MATHILDE. Mais, pourquoi ?.. si vite ?..

RODOLPHE. Tu ne sais pas quel péril te menace... j'ai voulu te le cacher... mais je dois te l'avouer... cette voix que tu as entendue.., c'est celle de ton mari...

MATHILDE. Mon mari... et vous me disiez que vous commandiez... Mais votre trouble... votre pâleur... vous n'avez pas d'épée !.. Ah ! vous me cachez quelque chose...

SCENE VI.

LES MÊMES, PETERS.

PÉTERS. Pardon, excuse... faites pas attention... c'est que c'est moi... et moi, c'est comme personne... Je viens vous dire que le capitaine se fie sans doute à ce que vous êtes dans une île... et qu'il est joliment éloigné... Si j'étais que de vous, je m'échapperais, mon lieutenant...

MATHILDE. S'échapper ?.. Que dit-il ?..

RODOLPHE. Tais-toi, malheureux... cela ne se peut...

PÉTERS. Au contraire... c'est que j'ai aperçu un batelier sur la rivière, qui vient par ici... A votre place, je n'en ferais ni une ni deux... c'est qu'il n'y a pas de tems à perdre... votre exécution est pour huit heures... il en est près de sept et demie...

MATHILDE. Grand Dieu !...

PÉTERS. Je vous avertirai.... quand le batelier arrivera...

(Il va au fond du théâtre.)

MATHILDE. L'exécution!.. Oh ciel!... que dit-il?.. Tu me trompais, Rodolphe, tu es condamné!

RODOLPHE. Je te jure...

MATHILDE. Je te jure que tu mens... Dis-moi tout... il le faut...

RODOLPHE. Mathilde... songe que ton mari peut revenir...

MATHILDE. Que m'importe, si tu vas mourir... Parle, parle, te dis-je, ou je ne te quitte plus.

RODOLPHE. Eh bien! puisqu'il faut tout l'avouer... un ordre du roi défendait d'allumer aucun feu... aucune lumière dans le camp!.. ta lettre m'est arrivée la nuit... il fallait la lire...

MATHILDE. Ah! je comprends... et c'est pour cela qu'ils t'assassinent... Et tu crois que je le souffrirai?.. Oh! non... Je te demandais de partir... je l'exige maintenant.

RODOLPHE. Mathilde! oh! non... prisonnier sur parole...

MATHILDE. Que m'importe, à moi... Il faut que tu partes... tu partiras...

RODOLPHE. Je ne manquerai pas à ma parole pour sauver ma vie... quand ma vie, ce n'est plus toi.

MATHILDE. Eh bien! il y a deux places dans la barque, je pars avec toi... nous fuirons ensemble... Sauve ta vie... et je t'appartiens à jamais.... je t'appartiens tout entière!

RODOLPHE. Oh!.. ciel!.. Que dis-tu?..

MATHILDE. Veux-tu venir, maintenant?

RODOLPHE. Ah! Mathilde... c'est assez de m'avoir fait déserteur...

MATHILDE. Non... Quoi qu'il arrive, tu ne mourras pas à cause de moi... Viens donc...

(Elle le saisit et cherche à l'entraîner.)

PÉTERS, *revenant*. Le capitaine! le capitaine!..

MATHILDE. Grand Dieu!..

(Elle se couvre de son voile.)

SCENE VII.

LES MÊMES. WERNER.

(Il fait encore nuit pendant cette scène et la suivante. Mathilde est toujours voilée.)

WERNER. Pas un moment à perdre, lieutenant... Le roi vient de débarquer dans l'île.... Madame, au nom du ciel, retirez-vous...

RODOLPHE, *bas à Mathilde*. Ah! éloigne-toi, je t'en supplie... Adieu! adieu!...

MATHILDE, *bas à Rodolphe*. Non... je resterai... Que m'importe, à présent.

WERNER. Il n'est plus tems... Voici le roi...

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE ROI, *acompagné de plusieurs* OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR *et de quelques* SOLDATS.

LE ROI, *dans le fond du théâtre*. Ces rochers dominent le cours du Danube... Major, vous y ferez établir une batterie, et maintenant, avec ma bonne réserve, viennent les Autrichiens, nous sommes en état de les recevoir... Ah! ah! c'est vous, capitaine Werner.

WERNER. Sire...

LE ROI. Vous êtes exact, c'est bien... Qu'est-ce à dire, messieurs... une femme ici? à cette heure! voilà qui est étrange... quelle est cette femme? otez-lui donc son voile!..

(Un officier s'approche de Mathilde.)

RODOLPHE. Oh! désespoir...

WERNER. Sire, un instant!.. (*A part.*) La malheureuse.. que va-t-elle devenir?.. comment la sauver?.. je l'ai promis pourtant...

LE ROI. Eh bien! qu'ai-je dit?

WERNER, *à part*. Ah! quelle idée!.. (*Haut.*) Sire, ne faites pas mettre la main sur cette femme... c'est... c'est la mienne.

LE ROI. La vôtre, capitaine Werner... Ainsi, il est donc vrai, sans mon consentement, vous avez osé... c'est jouer gros jeu, messieurs... et la partie vous coûtera cher... mais ce n'est pas le moment de vous demander compte de votre conduite... faites conduire cette femme hors d'ici, monsieur...

(Le capitaine fait un signe à Trimmer qui s'approche, et après lui avoir parlé à l'oreille, celui-ci avec deux autres emmènent en la soutenant Mathilde défaillante.)

RODOLPHE, *à part*. O mon Dieu!.. sauvez Mathilde.

LE ROI. Emmenez le prisonnier...

RODOLPHE. Allons, je vais tomber sous les balles prussiennes, et ma mort du moins sera hongroise comme aurait dû être ma vie... Marchons, messieurs.

(Il sort au milieu des soldats)

SCENE IX.

LE ROI, WERNER *qui, au lieu de suivre le prisonnier, s'approche du roi.*

(Le jour se lève graduellement pendant cette scène.)

WERNER. Ah! sire... de grâce, écoutez-moi!.. faut-il que M. Alvinzy meure pour une seule faute.... lui, qui s'est offert à vous pour cette mission périlleuse dont il m'a sauvé?.. faudra-t-il donc, sire, que je fasse bander les yeux à mon libérateur... que je fasse tirer contre lui... que je le fasse achever s'il survit?.. Ah! sire, épargnez-moi cette horrible torture... elle est au-dessus des forces humaines.

LE ROI. Obéir n'est jamais au-dessus des forces du soldat, monsieur... je vous trouve bien hardi de me demander grâce pour un autre, quand vous n'êtes pas sûr de l'obtenir vous-même... Le sort de M. Alvinzy est irrévocablement fixé... il est contenu dans cet ordre cacheté que vous ouvrirez sur le lieu, et un instant seulement avant l'heure de l'exécution... vous y trouverez votre consigne... et quelle qu'elle soit, vous vous y conformerez... Quant à vous, monsieur, vous m'avez offensé grièvement... je vous ferai savoir plus tard la réparation que j'exige de votre faute...

(Il sort avec son état-major.)

SCENE X.

WERNER, *seul.*

Un paquet cacheté... oh! j'espère pour le lieutenant... peut-être ce papier contient-il ma punition à moi... oh! pourvu qu'elle ne me force pas à faire fusiller Rodolphe... Il faut ouvrir, a dit le roi, ce papier un instant avant l'heure de l'exécution... Encore une demi-heure à attendre... et je ne puis savoir... allons dire du moins au prisonnier qu'un ordre du roi... et si c'était une fausse joie... Frédéric n'avait pas l'air porté à la clémence... il vaut mieux voir avant moi-même... mais le roi l'a défendu... Ah bah! devancer un peu ses ordres... ce n'est pas les enfreindre... oui, voyons... voyons vite... (*Il ouvre la lettre.*) Sa grâce! sa grâce pleine et entière!.. oh! quel bonheur... courons le lui dire.

SCENE XI.

WERNER, TRIMMER, *accourant.*

TRIMMER. Mon capitaine! mon capitaine .. j'ai reconduit votre femme un bout de chemin... je voulais la mettre hors de l'île... mais, près d'arriver au rivage, elle a aperçu de loin le roi... aussitôt elle a pris son élan...

WERNER. Ma femme!.. il croit aussi que c'est ma femme... mais ça m'est égal... je suis trop heureux... Tu ne sais pas, Trimmer, ton lieutenant a sa grâce!

TRIMMER. Sa grâce, décidément... ah! tant mieux... je n'aime pas les exécutions, moi.. ça me fait l'effet d'une guerre civile... Mais voulez-vous que je vous dise une idée, je crois que c'est votre femme qui l'a fait solliciter, la grâce...

WERNER, *riant.* Ma femme!.. toujours ma femme... il y tient..

TRIMMER. Dam! le lieutenant étant du même pays, ils devaient se connaître...

WERNER, *pensif.* Oui, c'est vrai!.. ils étaient du même pays... je n'y avais pas encore réfléchi... mais détrompe-toi, mon cher Trimmer, ce n'était pas ma femme. c'était celle du bourguemestre sans doute.. le lieutenant avait rendez-vous avec elle ici.. quand le roi est arrivé, pour la dérober à sa colère et aux inquisitions, j'ai imaginé de la faire passer pour Mathilde.

TRIMMER. Mais, je vous dis, moi, que ce ne pouvait pas être la femme du bourguemestre...* je le croyais d'abord comme vous... mais j'ai bien vu que c'était la vôtre... vous le saviez bien, puisque vous l'avez dit vous-même au roi, et moi, je l'ai vue de mes yeux que voilà..... vous voulez m'en faire accroire..... mais jusqu'à présent, si vous n'aviez jamais pris votre part du butin, c'est que vous n'avez rien trouvé qui vous tentât; maintenant que vous avez votre affaire, vous ne vous en séparez plus... Sarpedieu! il est joli, votre bagage... c'est dommage que vous ne puissiez pas le mettre dans votre valise...*

WERNER. Trimmer, tu mens, je te dis que tu mens... rétracte-toi, misérable, ou je te ferai bâtonner jusqu'à la mort.

TRIMMER. Mon capitaine... ah! c'est mal de dire ça à un inférieur, ça n'est pas brave.

WERNER. Pardon, Trimmer... oui, c'est lâche à moi de t'accabler ainsi, mais

dis-moi que ce n'était pas elle... tu la connaissais à peine... il faisait petit jour... elle avait un voile...

TRIMMER. Je ne peux pas vous dire autre chose, sinon que c'était elle... qu'elle était pâle comme une morte... qu'elle semblait avoir la tête perdue... qu'elle ne songeait même plus à se couvrir de son voile... Mais attendez! si vous m'en croyez pas, voilà peut-être une preuve qui vous instruira mieux... c'est la bague que j'ai trouvée sur un batelier que nous avons arrêté et fouillé.

WERNER, *la prenant et à part.* Celle que j'ai donnée à Mathilde... ils voulaient fuir ensemble, plus de doute... Allons, du courage, il faut se venger... mais pas sur son propre honneur... (*Se retournant vers Trimmer en éclatant de rire.*) Ah! ah! ah! ah! comme te voilà interdit, mon pauvre Trimmer... eh bien! oui, c'est ma femme... est-ce que tu crois que je ne le savais pas... ma colère, c'était une plaisanterie... j'ai toujours aimé à rire, moi.

TRIMMER Comment, c'était pour rire que vous m'avez traité...

WERNER. Eh! oui, imbécille, c'était ma femme, et ce n'est pas étonnant que je les aie laissés ensemble... qu'elle ait voulu faire fuir le lieutenant, qu'elle ait fait solliciter sa grâce même, M. Alvinzy était son frère par sa mère...

TRIMMER. Comment, c'était une plaisanterie! eh bien! sarpedieu, je ne le croyais pas.

WERNER. Mais je ne suis pas jaloux... je n'ai aucun droit, aucun sujet de l'être. . Est-ce que tu crois que si elle avait été ici malgré moi, je ne l'aurais pas deviné? je ne l'aurais pas su? (*s'animant par degré*) que j'aurais été assez aveugle, assez insensé pour favoriser leur entrevue? mais, s'ils m'avaient trompé, est-ce qu'ils seraient encore en vie, maintenant? est-ce qu'il y aurait encore deux balles dans ces deux pistolets? mais, puisque je ne les ai pas écrasés tous deux, puisqu'ils vivent, puisqu'ils respirent encore, tu vois bien que je ne suis pas... que je ne peux pas être jaloux...

TRIMMER. Dam! c'est différent!.. vous allez donc tous être bien heureux... je vas dire au prisonnier qu'il est libre...

WERNER. Délivrer le prisonnier... et qui te l'a permis?..

TRIMMER. N'a-t-il pas sa grâce...

WERNER. Sa grâce! ai-je dit qu'il avait sa grâce?.. mais je t'ai dit aussi que je plaisantais!.. non, il n'a pas sa grâce, il ne l'a pas encore, te dis-je!.. elle n'est pas arrivée, elle n'arrivera peut-être pas... (*Regardant dans la coulisse.*) Ciel! Mathilde..? elle vient de ce côté... Écoute, Trimmer, fais bander les yeux au prisonnier, fais charger les armes, et lorsque huit heures sonneront à cette vieille chapelle... si j'ai sa grâce... j'accourrai près de vous et délivrerai le lieutenant... sinon un coup de pistolet t'avertira de le faire exécuter, et que l'explosion de vos fusils y réponde aussitôt... tu m'obéiras sur ta tête, n'est-ce pas?

TRIMMER. Vous ai-je jamais désobéi?.. Il suffit... du lieu de l'exécution, je puis vous voir, capitaine...

WERNER. Va! va!.. Si je reviens, la grâce... un coup de pistolet, la mort!..

(Trimmer sort.)

SCENE XII.

WERNER, *puis* MATHILDE.

WERNER, *seul.* Oh! trompé! trompé aussi indignement... moi qui me dévouais à eux... Mathilde, surtout... Mathilde, que j'aimais tant... et elle me disait que son complice était mort... oh! elle n'a pas peut-être menti de beaucoup.

MATHILDE, *sans le voir.* Où retrouver ce batelier? comment sortir de l'île?.. mais allons... du moins l'aide-de-camp m'a assuré qu'il était sauvé, qu'il ne pouvait périr!.. (*Apercevant son mari.*) Ciel! le capitaine!..

WERNER. Si l'un de nous deux devait paraître étonné de rencontrer l'autre ici, madame... il me semble que ce n'est pas vous... et que je ne devais point penser à vous trouver au point du jour, dans un lieu consacré à un usage terrible... vous, la délicate fille d'un magnat de Hongrie, qui devez reculer devant une fatigue, comme devant un péril... en vérité... c'est choisir singulièrement le lieu et l'heure d'une promenade.

MATHILDE. Monsieur... je venais... j'étais...

WERNER. Rassurez-vous... je ne suis pas un mari tyrannique ni jaloux, moi... vous le savez bien... mais pourtant, je dois prendre intérêt à votre santé, et vos imprudences peuvent la compromettre... Quoi!.. pas d'autre coiffure qu'un voile... vous n'avez songé qu'à vous cacher, madame, et non pas à vous couvrir...

MATHILDE. Monsieur...

WERNER. Vos mains ne sont pas même protégées et je n'y vois plus l'anneau que je vous avais mis hier au doigt... Ah!... le signe de notre alliance est déjà perdu... C'est de mauvais augure... il n'y a plus rien à moi sur votre main... En serait-il de même dans votre cœur?

MATHILDE. Capitaine... vous me faites trembler...

WERNER. Je suis calme pourtant... mais où est votre anneau... dites-le-moi!...

MATHILDE. Mon anneau?...

WERNER. Qu'en avez-vous fait?...

MATHILDE. Capitaine... je ne sais...

WERNER, *s'animant*. Dites-le-moi... je le veux... je le veux!...

MATHILDE. Punissez-moi, monsieur, mais ne m'interrogez pas ainsi...

WERNER. Ah!... cet anneau... la chose qui m'était la plus chère au monde... et que j'ai donné à la personne que j'aimais le plus... quel usage en avez-vous fait, madame? Vous me demandez un châtiment... vous l'aurez...

MATHILDE. Monsieur...

WERNER. Pour vous punir d'avoir perdu cet anneau... je ne ferai qu'une chose, je vais vous le rendre...

(Il lui montre l'anneau.)

MATHILDE. Ah! monsieur... je vois bien que vous savez tout...

WERNER. Oui, je sais tout... pour le malheur de ma vie entière... je sais qu'il n'est plus pour moi sur la terre de bonheur et de confiance... je sais que ce don de mon amour devait servir à protéger sa fuite, à lui, que vous m'aviez dit mort... je sais que pour lui vous m'abandonniez sans honte... moi qui ne levais pas mes regards jusqu'à vos pieds... moi qui n'ai pas encore osé vous demander une seule de ces faveurs qui m'appartiennent et que peut-être un autre...

MATHILDE. Ah! monsieur, n'achevez pas... je suis déjà assez coupable, pour qu'on ne me calomnie pas davantage... oui... j'aimais Rodolphe Alvinzy... ce fut le compagnon de mon enfance.. Je ne crus jamais mon mariage possible avec un autre. La chapelle où vous m'avez épousée était préparée pour notre union... Le serment qui fut arraché pour vous, de mes lèvres, allait s'en élancer pour lui... Quel que fût mon péril, et l'ordre de mon père, si j'acceptai votre nom, c'est que je me crus libre. Songez qu'il n'a été donné qu'une minute à la femme de Georges Werner pour remplacer la fille du comte de Luisdall et la fiancée de Rodolphe Alvinzy.. Quand je l'ai retrouvé vivant, lui que je croyais mort, mon amour s'est réveillé malgré moi, mais je ne voulais que le sauver. Qu'il vive loin de moi, c'est tout ce que je veux.. et maintenant, je vous en conjure, laissez-moi me retirer dans un cloître. Je vous demande la liberté, monsieur, mais ce n'est que la liberté des larmes, que je vous demande à genoux... et ce ne sera bientôt que la liberté de la mort.

(Elle tombe à genoux.)

WERNER. Ah!.. je sens malgré moi mon cœur s'apaiser... faible que je suis... ce n'est pas moi qu'elle aime... et parce qu'elle l'avoue, je crois que je lui pardonne...

MATHILDE. Monsieur, au nom du ciel... ayez pitié de moi.

WERNER. Elle! Mathilde à mes genoux... ayez pitié de moi, dit-elle... aie donc pitié de moi toi-même... reviens à moi... à moi, pour jamais... il vivra loin de toi, si tu le veux, lui. mais toi, ne m'abandonne pas.

MATHILDE. Ah! croyez, monsieur Werner, que je n'aurai jamais assez de larmes pour expier les souffrances que je vous cause... mais dans l'intérêt même de votre amour, qui mérite d'être mieux récompensé... je ne puis être à vous... je ne le mérite pas, monsieur Werner.

WERNER. Ah! toujours lui dans votre cœur... toujours sa pensée qui répond quand mon amour vous parle... Mathilde, il le faut... vous m'aimerez...

MATHILDE. Je ne veux pas vous être infidèle, mais je ne le serai pas non plus à son souvenir.

WERNER. Vous l'aimerez donc toujours, lui... et c'est pour lui que vous me trahissez... pour un misérable enfant, un lâche, qui a commencé sa carrière par la désertion et le parjure.... qui a jeté ses armes, au moment où il venait de les saisir, qui a renié ses drapeaux, à peine adoptés... un ami déloyal qui a répondu à mes bienfaits par des perfidies... un traitre à Marie-Thérèse... un rebelle à Frédéric II! un infâme, flétri dans le camp hongrois... condamné à mort dans le camp prussien!..

MATHILDE. Monsieur... il a sa grâce!..

WERNER, *amèrement*. Ah! vous savez tout... mais croyez-vous qu'il soit sauvé.. ne suis-je pas là?... que le roi lui fasse

grâce...que Dieu le protége... qu'importe... mais tremblez si Werner le menace encore...

MATHILDE. Monsieur, il saura se défendre... peut-être vous apprendra-t-il... trop tôt qu'il n'est pas un lâche...

WERNER. Ah! vous me bravez !...

(Il déchire la grâce.)

MATHILDE. Monsieur, que faites-vous?..

WERNER. Rien... je déchirais ce papier... un papier inutile!..

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE ROI, PLUSIEURS OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR.

LE ROI, *à Werner*. Vous êtes encore ici, monsieur... c'est bien... rien n'arrêtera l'exécution de mes projets... j'ai réfléchi long-tems sur l'infraction que vous avez commise à la discipline militaire, et j'ai trouvé qu'elle méritait une punition exemplaire!.. mais je me suis souvenu de vos longs et éclatans services... et ils ont obtenu grâce pour vous, à une condition... ce mariage qui est un outrage perpétuel pour mon autorité et qui met partout un embarras à côté de vos devoirs, sera rompu... et rompu à l'instant.

WERNER. Ah! c'est elle qui l'a demandé; ô rage! tout était concerté entre eux....

MATHILDE. Grand Dieu!..

LE ROI. Voici l'acte de divorce que vous allez signer tous deux... je me charge de lui faire donner ensuite une sanction régulière et authentique... quant à cette femme, elle est captive... au premier échange de prisonniers, elle sera renvoyée à Presbourg.

WERNER. A Presbourg... où le transfuge ira la rejoindre... Ah! sire, ne me séparez pas de cette femme...

LE ROI. Monsieur... la préférez-vous à moi?.. et quelques jours d'une folle passion vous feraient-ils oublier, à quarante ans, les devoirs de votre vie entière?.. oubliez-vous tous mes bienfaits?.. faut-il vous rappeler que le sac d'une ville a expié l'offense qui vous a été faite?.. Allons, monsieur, Frédéric n'est pas accoutumé à commander deux fois à un bataillon, et pour un seul homme sera-ce nécessaire... (*Werner reste immobile. A Mathilde.*) Signez d'abord.... madame.... puisque M. Werner a oublié son nom; et tandis qu'il le cherche... Eh bien! vous hésitez...

WERNER. Signer... devant moi... elle n'osera pas!..

MATHILDE. Le divorce... ah! pour moi, c'est le cloître, c'est un refuge contre tous deux. (*A l'officier.*) Donnez, monsieur.

(Elle signe.)

WERNER. Elle a signé...

LE ROI. Et maintenant, capitaine Werner, allons-nous entrer en guerre ouverte?..

(Huit heures sonnent à la chapelle. Werner un moment indécis, signe, puis tire un coup de pistolet. Le bruit d'une explosion de mousqueterie y répond aussitôt. Etonnement général.)

LE ROI Qu'est-ce que cela, monsieur?..

WERNER. Cela, sire... c'est M Rodolphe Alvinzy qu'on exécute...

MATHILDE. Ah!.. je me meurs!..

(Elle tombe évanouie.)

LE ROI. Mais vous n'aviez donc pas vu sa grâce!

WERNER. Je l'ai vue, sire, et j'en ai bourré mon pistolet...

LE ROI. Est-ce bien une rébellion aussi insolente... non, c'est de la folie... Quoi qu'il en soit, monsieur, vous avez donné un démenti à ma clémence royale... un démenti entre deux officiers, c'est un duel à mort... entre nous deux aussi, capitaine Werner... mais moi, je prendrai pour arme l'échafaud!..

WERNER. Sire, les soldats n'ont pas d'échafaud!.. leur mort est encore une bataille.

LE ROI. Quelle que soit cette mort, vous vous y préparerez.

(Les soldats entourent Werner.)

WERNER, *à Mathilde, qui reprend ses sens*. Il n'est plus besoin de divorce, madame, vous êtes veuve... ni à moi... ni à lui!..

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



SOUS LA LIGNE,

SCÈNES MARITIMES IMITÉES DE

LAURETTE,

OU LE CACHET ROUGE,

NOUVELLE DE M. A. DE VIGNY;

Par MM. Dumersan et De Forges,

ET REPRÉSENTÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 28 JANVIER 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CAPITAINE MARCOUF, commandant le brick français le Patriote	M. Leménil.	HENRI MONTFORT, passager...	M. Welch.
LE LIEUTENANT	M. Gabriel.	FARAUD, *dit* Parisien, mousse..	M. Levassor.
BONAVENTURE, maître d'équipage	M. Lhéritier.	YVON, matelot	M. Masson.
		LAURE, femme de Henri Montfort.	Mlle Emma.
		Matelots.	
		Mousses.	

La scène se passe sur le brick le Patriote, en pleine mer, en 1799.

La décoration est celle du troisieme acte de la Salamandre. Elle est très-facile à exécuter.

Le théâtre représente le pont du brick. Au milieu et au pied du mât se trouvent une petite table et quelques tabourets de bois ; à gauche un paquet de cordages roulés.

SCENE PREMIERE.

BONAVENTURE, SIX MATELOTS.

(Les matelots de quart sont groupés sur le pont. Bonaventure se promène de long en large. Il ne fait pas encore jour.)

CHOEUR.

Air *des Deux Reines.* (Monpou.)

Veillons, amis, la nuit s'avance,
Notre brick glisse sur les flots...
Du courage, et bonne espérance,
Dieu protége les matelots !

BONAVENTURE. Allons, mes matelots, au quart!... au quart!... et ne nous endormons pas

YVON. C'est bien difficile, maître Bonaventure... il fait si chaud!

BONAVENTURE. Dam! mes enfans... nous voilà bientôt sous la ligne ; 48 degrés de chaleur à l'ombre.

YVON. Avec ça que le tems est à l'orage.

BONAVENTURE. Sûr qu'il y a eu du grain quelque part cette nuit... Il m'a même semblé entendre tirer le canon d'alarme, mais si loin... si loin!...

YVON. Quelque bâtiment en perdition...

BONAVENTURE. Après ça, ce n'était peut-être que le tonnerre... (*Il bâille.*) C'est pas l'embarras... j'en peux plus, moi...

Et pas un' chienne de goutte d'eau-de-vie pour vous réveiller le moral... Misère!...

YVON. Oui, de l'eau-de-vie... Après un calme plat de vingt-cinq jours... on n'en trouverait pas tant seulement un boujaron à bord, même à la cambuse du capitaine...

BONAVENTURE, *avec un soupir*. C'est véridique... faut s'rabattre sur... (*Il mord après un morceau de tabac.*) Gredin de calme plat... va!... (*Il s'asseoit sur une caronade.*) V'là bientôt le jour... Encore un peu de patience, mes matelots.

CHOEUR.

Veillons, amis, la nuit s'avance, etc.

A la fin du chœur, et sur la ritournelle, on voit Faraud passer la tête par un des sabords, à la gauche du spectateur. Il regarde autour de lui.)

SCENE II.

FARAUD, BONAVENTURE, YVON, LES MATELOTS DE QUART.

FARAUD, *à part*. Il s'agit de se faufiler comme une anguille et de regagner le faux pont sans être aperçu par maître Bonaventure...

(Il enjambe par-dessus le bord et se glisse sur le pont.)

BONAVENTURE, *se levant*. Qui va là?...

FARAUD, *à part*. Hum... vieux cancre!.. Il ne dort jamais que d'un œil...

Il essaie d'arriver jusqu'à l'écoutille. Bonaventure l'arrête au passage.)

BONAVENTURE. Attends... attends... j'te vas coincer, toi qui ne réponds pas....

(Il le saisit par l'oreille.)

FARAUD. Aye!... aye! aye!... Lâchez-moi donc...

BONAVENTURE. Ah!... ah!... c'est toi, Faraud?...

YVON *et* LES MATELOTS, *s'approchant*. Oh! hé!... le Parisien... oh! hé!...

FARAUD. Eh bien, oui... c'est le Parisien... de quoi?

BONAVENTURE. D'où qu'tu viens?...

FARAUD. Eh! pardine, je viens de tendre un filet à l'avant du brick, pour tâcher d'avoir quelque poisson à mettre sous la dent.

BONAVENTURE. Tu sais bien, carogne, qu'à l'heure qu'il est tu devrais être étendu dans ton hamac.

FARAUD. Laissez-moi donc tranquille, avec vos zhamacs... des méchantes balançoires en ficelle... D'ailleurs, je ne peux pas dormir quand j'ai l'estomac creux.

BONAVENTURE. Eh bien, dis donc... et nous autres, est-ce que nous l'avons mieux lesté?.... depuis notre calme plat, est-ce que chaque homme de l'équipage n'est pas réduit à un seizième de ration!

FARAUD. Aussi, je me fais horreur à voir... moi, qui étais dodu comme une caille quand je me suis embarqué. L'année 1799 me sera fatale.

BONAVENTURE. Il est vrai de dire qu'à présent t'es fièrement déchiré... mais tu vas te remplumer à Sinamary... pays charmant... des moustiques et des serpens à sonnettes.

FARAUD. Plus souvent que j'y resterai... Quand nous y aurons déposé la garnison que notre brick y transporte, et le déporté que le directoire y envoie... votr' serviteur... je me remets en route pour le faubourg Saint-Martin.

BONAVENTURE. Mauvais marin d'eau douce... Il n'a que son Paris dans la tête...

FARAUD. C'est que rien ne vaut Paris et les Parisiens.

AIR *nouveau de Monpou*.

Sachez que l'Parisien,
Bambocheur et vaurien,
Erudit comme Voltaire,
Et sur mer et sur terre,
N's'étonn' de rien...
Vos mâts d'vaisseaux
Sont hauts,
Ceux d'cocagn' sont plus beaux;
Vot' pont, qui n'est pas de pierre,
N'enfonc'ra pas, j'espère,
Celui
D'Neuilly.
Vous fait's mousser l'bacchanal,
D'vot' canon, dit l'brutal,
connais-j' pas c'lui du Palais-Royal?..
Au Parisien, (*bis*) moi, je défie,
Qu'on en remontr', c'est un mortel
Universel.
Paris, (*ter*.) chère patrie!
On n'vit bien,
Qu'dans ton sein...

DEUXIÈME COUPLET.

Partout le Parisien,
Sans ressource et sans bien,
Par son intelligence,
Trouv' moyen d'fair' bombance,
Et n'manqu' de rien...
Faut-il un cuisinier?
Il en prend l'tablier;
Vot' barb' vous incommode,
Pour raser à la mode,
Le v'là barbier...
Voulez-vous un rigaudon,
Il est fort sur l'violon...
Il s'rait méd'cin tout d'même dans l'occasion.
Au Parisien, etc.

BONAVENTURE. Eh bien, alors, sauvage... pourquoi que tu l'as quitté, ton Paris... ton pays *nasal*, comme tu dis?...

FARAUD. Une idée de l'auteur de mes jours... Il trouvait que je menais l'exis-

tence trop voluptueusement... il a voulu me faire manger de la vache enragée... et c'est pour ça qu'il m'a embarqué sur le brick de l'état *le Patriote*... commandé par le capitaine Marcouf.

BONAVENTURE. Un crâne lapin, qu'on peut dire...

FARAUD. Ah! oui... c'est encore un fameux loup de mer... Je dis loup, c'est ours de mer... tigre de mer!...

BONAVENTURE. Bon et brave marin... ancien flibustier...

FARAUD. Ancien diable!... Apprivoisez-le donc, celui-là!... un féroce, qui ne connaît que sa consigne et la discipline... Vous voyez bien votre capitaine Marcouf... c'est un homme qui fusillerait son frère, ou qui noierait sa tante... si le gouvernement lui en donnait l'ordre.

BONAVENTURE. L'obéissance passive est la religion du marin comme du soldat... c'est pour cela que, quand le capitaine te gratifie de vingt-cinq coups de garcette sur les reins, je te les fais administrer sans réflexions....

FARAUD. Je ne les reçois pas de même. (*A part.*) Et bientôt tu t'en apercevras, vieux caïman...

BONAVENTURE. Ah ça, les enfans... il fait grand jour; on va relever le quart... N'oubliez pas que le capitaine m'a permis d'aller dans la chaloupe reconnaître cette terre qu'on a cru apercevoir à l'horizon... ça sera peut-être une bonne occasion pour nous ravitailler.

FARAUD. C'est une fameuse idée que vous avez eue là, maître Bonaventure.

BONAVENTURE, *à deux matelots.* Yvon et Raimbaud, vous m'accompagnerez... Nous partirons sur le coup de midi.

FARAUD. Bon voyage, maître Bonaventure... et bonne chasse.

BONAVENTURE. Et toi, bonne pêche, mon garçon... (*Revenant sur ses pas.*) Dis donc, tu sais que tu *rabiautes* de quinze coups de garcette, pour avoir quitté ton hamac c'te nuit... A ce soir, Parisien...

YVON ET LES AUTRES, *riant.* A ce soir, Parisien...

(Bonaventure descend par l'écoutille. Pendant cette scène le jour est venu peu à peu.)

SCÈNE III.

FARAUD, MATELOTS *au fond.*

FARAUD, *se frottant le dos.* A ce soir!... à ce soir, vieille limande!... On dirait qu'il prend plaisir à me *déralinguer* l'échine... mais il me le paiera... et pas plus tard qu'aujourd'hui... Je lui prépare un plat de mon métier... (*riant*) un vrai tour de Parisien... au moyen de cet aimable instrument, (*il montre une grosse vrille qu'il cachait dans sa poche*) je viens de pratiquer dans la chaloupe une petite soupape soignée... que j'ai bouchée provisoirement avec de l'étoupe... et quand une fois mes gueux de Bretons seront en mer, l'embarcation fera le plongeon, et ils boiront un coup d'eau salée... Pour du danger, il n'y en a pas... ils nagent comme des canards... Ah ça, à propos de canards, tirons donc mon filet pendant que les autres ne s'occupent pas de moi... (*Il se penche sur le bord du brick, et saisit la corde à laquelle est attaché le filet.*) Oh! oh!... il me semble lourd... Oh! hisse!... oh! hisse!... Le voilà... (*Il amène le filet sur le pont, et s'assied par terre pour l'ouvrir.*) Voyons un peu ce qu'il y a là-dedans?... Des herbes? encore des herbes?... toujours des herbes... Décidément je n'ai pêché qu'une salade. Ah! mais si... il y a autre chose... Oui... (*Il tire du fond du filet un cruchon de grès.*) Qu'est-ce que c'est que ça, un homard?... Tiens... tiens... je ne me trompe pas... (*Lisant sur le cruchon.*) Rhum de la Jamaïque!... (*Il se lève.*) Eh bien, en voilà une d'aubaine... Après un si long carême... Mais comment diable c'te fiole?... Oh! je vois ce que c'est... le cambusier l'aura laissée tomber à la mer, et elle sera restée accrochée à quelque cordage... Ma foi, recevons ce que le ciel nous envoie... Eh!... vite, un petit coup pour me réchauffer l'estomac... (*Il va pour déboucher la cruche; au même instant on entend le tambour.*) Bon!... voilà qu'on bat la diane; tout l'équipage monte sur le pont... Cachons ma bouteille, je reviendrai lui dire deux mots quand je pourrai être avec elle en tête-à-tête.

(Il la glisse sous un paquet de câbles. Pendant cette scène le jour est venu peu à peu.)

SCENE IV.

LES MÊMES, BONAVENTURE, MATELOTS, MOUSSES, LE LIEUTENANT, *puis* LE CAPITAINE.

CHOEUR.

AIR *des Deux Reines.* (Introduction.)

Alerte, amis, plus de repos!...
Nous avons un bon vent, le ciel est sans nuage...
Bientôt nous oublîrons nos maux,
Au terme de notre voyage!

LE CAPITAINE, *sortant de sa chambre.* Bonjour, enfans... Il fait un tems su-

perbe... la journée commence bien. J'ai le pressentiment de quelque chose d'heureux pour aujourd'hui.

FARAUD, *à part.* C'est pas pour moi, toujours...

LE CAPITAINE. Lieutenant, avez-vous fait l'inspection?

LE LIEUTENANT. Oui, capitaine, tout le monde est à son poste : bonne tenue, zèle et courage, c'est l'habitude des marins du brick *le Patriote*.

LE CAPITAINE, *ironiquement.* Il n'y a donc pas de récompenses à distribuer?

BONAVENTURE. Non, capitaine, il n'y a que le Parisien qui...

LE CAPITAINE Oh ! ça ne pourrait pas aller sans ça... Tu ne veux donc pas te bonifier, faichien... Prends-y garde, je te débaptiserai, moi... On finira par t'appeler l'*Ereinté*.

FARAUD, *à part.* Toujours gracieux!...

LE CAPITAINE. A-t-on signalé de nouveau ce bâtiment aperçu dans nos eaux, il y a deux jours?...

LE LIEUTENANT. Non, capitaine...

LE CAPITAINE. J'ai idée que ce pouvait être la corvette la *Décade*, qui devait partir de France un mois après nous... grâce à notre calme plat... elle nous aura rattrapés et arrivera à Cayenne avant le *Patriote*... Ah ! ça... et mon déporté... je ne l'ai pas encore vu ce matin ce matin... serait-il malade?...

BONAVENTURE. Oh! que non pas, capitaine.... car tout-à-l'heure je viens d'entendre sa petite femme qui chantait comme une alouette...

LE CAPITAINE. Ah!... c'est que ce jeune couple-là n'est pas endurci aux privations, comme nous autres, vieilles peaux goudronnées... et notre traversée a été pénible.

LE LIEUTENANT. Eh bien! capitaine, je crois qu'ils ont souffert moins que nous tous... ils s'aiment tant, qu'ils ne pensaient pas aux privations...

BONAVENTURE. Je crois bien... ils passent tout leur tems à se regarder comme si qu'ils ne s'étaient jamais vus!.. (*Riant.*) Ça m'amuse, moi!...

LE CAPITAINE. Maître Bonaventure a un faible pour nos passagers.

BONAVENTURE. Ça... c'est vrai, capitaine... et tout l'équipage les aime comme moi... ils sont si mignons... si avenans... deux vrais agneaux du bon Dieu! quoi!..

FARAUD, *à part.* Je crois bien... c'est des Parisiens...

BONAVENTURE. Et dire que là-bas on a eu le cœur de condamner le petit à la déportation... un enfant!... vingt ans tout au plus... pas de barbe... doux comme une fille... excusez...

LE CAPITAINE. Silence!...

BONAVENTURE. Oui, capitaine... (*A part.*) C'est égal... j'ai mon projet...

FARAUD, *à part.* Aplati le Breton...

LE CAPITAINE. Allons, enfans... chacun à son poste... on va distribuer les vivres..

FARAUD, *à part.* Une once de biscuit pour trois... comme c'est restaurant.. heureusement, j'ai là ma fiole...

(Il lorgne l'endroit où il a caché sa cruche.)

CHOEUR.

AIR *des deux Reines.* (Fin de l'Introduction.)

La mer est tranquille,
Et le tems s'éclaircit;
Le brick agile,
Comme un oiseau s'enfuit..
Courage... espérance,
Pauvre matelot...
Car ton abstinence,
Va cesser bientôt...

(*Tous les matelots sortent excepte deux ou trois qui restent au fond.*)

SCENE X.

LE CAPITAINE, LE LIEUTENANT, MATELOTS.

LE CAPITAINE. Lieutenant... où est le point?...

LE LIEUTENANT. Si la brise continue, dans quelques heures nous serons sous la ligne...

LE CAPITAINE. Déjà!...

LE LIEUTENANT. Je vous croyais si pressé d'arriver à Cayenne..

LE CAPITAINE. Oubliez-vous donc que c'est au moment où nous passerons la ligne que je devrai ouvrir cette dépêche aux trois cachets rouges que le Directoire exécutif m'a fait remettre quand je me suis embarqué?...

LE LIEUTENANT. Vous m'en avez souvent parlé : cette dépêche vous inquiète.

LE CAPITAINE. C'est vrai... je n'aime pas les mystères... d'autant plus que je soupçonne que cet ordre est relatif à ce jeune Henri Montfort, mon déporté...

LE LIEUTENANT. Vous l'avez pris en amitié, capitaine...

LE CAPITAINE. Je l'avoue... je ne croyais pas ma vieille ame de chien de mer susceptible d'un attachement pareil... vous ne sauriez croire, lieutenant, combien le sort de ces jeunes gens m'inquiète... Déportés à Cayenne, le climat le plus meurtrier!... qu'est-ce qu'ils vont devenir?... sans amis, sans ressources?

LE LIEUTENANT. La jeune femme, surtout!...

LE CAPITAINE. Qui a suivi son mari par excès d'amour, car elle n'était pas condamnée, elle...

LE LIEUTENANT, Tant de générosité dans une enfant!... elle compte à peine dix-sept ans...

LE CAPITAINE. Nous pouvons dire ça entre nous... pourquoi diable charge-t-on de braves marins d'exécuter de semblables vengeances?...

LE LIEUTENANT. Et pourquoi acceptons-nous la commission!...

LE CAPITAINE. Pourquoi?.. pourquoi?.. est-ce que nous pouvons refuser?..,

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Aveugle et docile instrument,
D'un pouvoir à qui nul n'échappe...
Quand j'exécute un jugement,
Ce n'est pas môi, c'est lui qui frappe.
Il est cruel, je suis humain...
Et pour commettre une injustice...
S'il peut se servir de ma main,
Jamais mon cœur n'est son compliee.

LE LIEUTENANT. Ne parlons plus de cela.. je vois que ça vous fait de la peine..

LE CAPITAINE. Vous avez raison... songeons à autre chose... aussi bien, il peut se faire que cette lettre ne les regarde pas...

LE LIEUTENANT. Tenez... les voilà qui montent sur le pont... je vous laisse avec eux.

LE CAPITAINE. Ne manquez pas de me prévenir quand nous entrerons sous la ligne. (*Regardant Henri et Laure qui viennent de paraître sur le pont.*) Ils sont vraiment gentils!... Toujours tranquilles et joyeux, comme s'ils faisaient un voyage d'agrément...

(Le lieutenant sort.)

SCÈNE III.

HENRI, LAURE, LE CAPITAINE.

(Il reste à l'écart et considère avec intérêt Henri et Laure qui arrivent en se donnant le bras. Ils montent sur le pont par l'écoutille.)

ENSEMBLE.

HENRI.

AIR *des Gondoliers.* (De Panseron.)

Déjà ma Laure,
S'enfuit l'aurore;
Pour nous encore
Naît un beau jour.
Exempt d'orage,
Et sans nuage,
Il est l'image,
De notre amour.

LAURE.

Le ciel se dore,
Déjà l'aurore
Promet encore
Le plus beau jour.
Exempt d'orage,
Et sans nuage,
Il est l'image
De notre amour.

LE CAPITAINE, *toussant pour annoncer son arrivée.* Hum!... hum!... Eh bien! mes petits tourtereaux... toujours roucoulant, sans pitié pour moi, pauvre vieux coq... abandonné de toutes ses poulettes...

HENRI, *d'un ton affectueux.* Ah! bonjour, capitaine...

LAURE, *lui tendant la main.* Bonjour...

LE CAPITAINE. Bonjour, mon déporté... bonjour, madame Laurette...

(Il veut lui baiser la main.)

LAURE, *la retirant.* Madame... qu'est-ce que c'est que ça?... du respect!... entre nous... non pas s'il vous plait... un bon baiser sur le front... comme un père!...

LE CAPITAINE, *la baisant au front et appuyant.* Comme un père!... oui, mes enfans... c'est comme cela que je vous aime...

HENRI. Et nous vous le rendons bien!...

LAURE. Oui, monsieur le capitaine... les premiers jours. je vous avouerai que j'avais peur de vous... votre figure un peu rébarbative...

LE CAPITAINE. Vous pouvez dire très-rébarbative...

LAURE. Si ça vous fait plaisir... votre figure... *très-rébarbative*... m'effrayait un peu... mais, quand j'ai vu que vous regardiez avec des yeux si bons, un sourire si loyal... quand j'ai pu apprécier vos soins... vos égards... alors, capitaine, votre front sévère... vos vieilles rides... votre teint basané ont disparu à mes yeux, et je vous ai trouvé beau... beau comme le meilleur des hommes!...

LE CAPITAINE. Eh bien! voilà de ces choses qu'on ne m'avait jamais dites... et que personne ne dirait avec autant de grâce.... de gentillesse.... c'est une déclaration... vous n'en êtes pas jaloux, mon déporté?..

HENRI, *lui serrant affectueusement la main.* Elle a parlé pour nous deux...

LE CAPITAINE. Mes bons amis, vous ne savez pas le bien que vous me faites... vous me rajeunissez de vingt ans... vous me donnez l'envie de passer sur la terre quelque reste de jours moins agités, moins orageux que ceux de toute ma carrière... et tenez, je roule dans ma tête un

projet que je veux vous communiquer... aujourd'hui même, acceptez mon déjeuner... il sera frugal... vous savez que le calme plat a mis ordre à la bonne chère. En attendant, je vais faire une tournée d'inspection... écrire mon journal... nous nous reverrons à déjeuner.

AIR *de la Périchole*. (PILATI.)

Au devoir fidèle,
Je ne puis rester,
Et lorsqu'il m'appelle,
Je dois vous quitter.
Mais bientôt, j'espère,
Prouver aujourd'hui
Qu'un ami, qu'un père,
Sur vous veille ici.

ENSEMBLE.

Mais bientôt j'espère, etc.

HENRI *et* LAURE.

Bientôt il espère
Prouver aujourd'hui,
Qu'un ami, qu'un père,
Sur nous veille ici!...

(*Le capitaine sort.*)

SCENE VII.

HENRI, LAURE.

(Après la sortie du capitaine, Henri reste un instant pensif et rêveur. Laure s'approche doucement de lui.)

LAURE. Eh bien! Henri... encore dans vos réflexions, mon ami... à mesure que nous approchons du terme de notre voyage, on dirait que vous devenez plus triste.

HENRI. Ma Laurette, je ne sais pourquoi, il me semble que le tems le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée.

LAURE. Cela me semble aussi... Je voudrais que ce voyage n'eût pas de fin.

HENRI. Laurette... tu me reproches ma tristesse... mais toi-même, tu pleures quand tu crois que je ne te vois pas... comme si je ne te voyais pas toujours... Ah! je crains, ma Laure, que vous n'ayez regret de ce que vous avez fait.

LAURE. Moi... du regret de t'avoir suivi... est-ce que ce n'était pas mon devoir?

AIR : *A la grâce de Dieu.* (Mlle LOÏSA PUGET.)

Lorsqu'auprès de ma bonne mère
Tu vins m'apprendre ton exil,
Elle me dit : suis-le, ma chère,
Suis-le... car il est en péril!
Ici, l'on menace sa tête,
Il va chercher un ciel plus doux.
Que nulle crainte ne t'arrête,
Pars avec lui, c'est ton époux!
Va, mon enfant, adieu...
A la grâce de Dieu!

DEUXIÈME COUPLET.

En commençant ce long voyage,
Je sentis mes larmes venir...
Car je voyais sur le rivage,
Ma mère encore me bénir...
La pauvre femme désolée
Me suivait des yeux sur les flots,
Et puis de sa fille exilée
Le vent lui reportait ces mots:
Ma bonne mère, adieu!...
A la grâce de Dieu!...

HENRI. Quand je pense... Si nous avions retardé de quatre jours notre mariage... on m'arrêtait seul... je partais tout seul... Oh!... je ne puis me pardonner.

LAURE. Est-ce que ce n'est pas bien mieux d'avoir avec toi une petite femme qui t'aime... dis, mon ami?... Mais je suis contente d'aller à Cayenne, moi qui n'étais jamais sortie de Paris.

HENRI, *avec compassion*. Comment t'ai-je permis d'être bonne à ce point!... de me suivre ici... Sais-tu seulement où tu es, pauvre petite!... et où tu vas... le sais-tu?... (*D'un ton grave.*) Bientôt, mon enfant, vous serez à seize cents lieues de votre mère et de votre sœur... et pour moi!... tout cela pour moi.

LAURE. Oui, monsieur... pour vous... et quand nous serons à Cayenne, je gagnerai ma vie à broder, à donner des leçons de musique, de dessin!... Et puis, (*avec mystère*) je crois que le brave homme de capitaine ne dit pas toutes ses bonnes intentions... et qu'il sait bien ce qu'il y a dans la lettre... C'est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.

HENRI, *doutant*. Peut-être... qui sait?..

LAURE. N'est-ce pas?... tu es si bon... je suis sûre que le gouvernement t'a exilé pour peu de tems, et qu'il ne t'en veut pas... Allons, allons... reprends ta gaîté... il en faut pour faire honneur au déjeuner du capitaine; moi, je vais faire un peu de toilette. Ce n'est pas par coquetterie, mais c'est plus convenable, pas vrai, mon ami?... quand on est invitée à déjeuner avec un capitaine de vaisseau... la première autorité du bord!... Sans adieu, Henri... je vais me faire belle... embrasse-moi toujours en attendant... Au revoir, monsieur.

(Henri l'embrasse, elle se sauve comme une folle.)

SCENE VIII.

HENRI, *puis* FARAUD.

HENRI, *seul*. La confiance de cette enfant me fait mal... et l'avenir m'effraie...

cet exil... quand doit-il finir?.. Ah! pourquoi ai-je voulu leur dire la vérité!

(Il s'assied près du paquet de câbles où Faraud a caché son cruchon et se met à écrire sur un agenda.)

FARAUD, *sans voir Henri.* Personne sur le pont... Vite à ma cachette, et reprenons ma propriété... (*Il marche à pas de loup, aperçoit Henri et s'arrête.*) Allons, bon... encore un importun... Tiens... c'est vous, monsieur le déporté... (*Henri ne le regarde pas, il se rapproche.*) Je vous dérange peut-être... (*Silence de Henri.*) Hein?... plaît-il?... (*A part.*) Il est encore poli, celui-là, que ça fait frémir... C'est égal... il me gêne... je vas l'embêter!... (*Haut.*) Je suis sûr... sans vous commander... monsieur Henri, que vous rêvez-là à notre Paris... je dis notre, car sur ce bâtiment il n'y a que nous deux et madame votre épouse qu'en sont... Tous mes animaux de collègues sont bretons ou provençaux.

HENRI, *levant la tête.* Oui, je songeais à ce que j'ai quitté, et à ce que je vais trouver...

FARAUD. A Cayenne?... rien de bien nouveau, allez... des perroquets... des singes... des reptiles... ça foisonne à Paris... Des cocos, on en vend sur le Pont-Neuf... des hommes sauvages, on en voit au Café des Aveugles... Il n'y a donc que les femmes sauvages... mais vous me direz, on ne peut pas tout avoir... (*Henri se détourne avec un mouvement d'impatience. A part.*) Bon... il commence à rager... (*Haut.*) L'ennuyant, là-bas, où nous allons, c'est qu'il n'y a pas de sociétés, à ce qu'on dit... et c'est vexant, quand on a été lancé dans le grand monde. Vous deviez être lancé, vous? (*A part.*) Rage, mon garçon... (*Haut.*) Dans quel quartier habitiez-vous?... Moi, je logeais au coin d'la rue de Lancry, vis-à-vis les Jeunes Artistes... Mes père et mère étaient perruquiers : *A la Barbe de Capucin.* Vous avez peut-être vu ça en passant (*A part.*) Il rage toujours. (*Haut.*) Nous faisions la barbe aux jeunes artistes... c'est-à-dire à ceux qui en avaient... le père noble avait douze ans... c'était M. Lepeintre aîné!... j'ai bien joué à la pigoche avec lui... je lui ai gagné plus de monnerons... Ah!... c'était mon beau tems... j'étais pas tanné alors par ce vieux *linocéros* de maître Bonaventure... quel chien d'orang-outang, ça fait que c' chinois-là!..

SCENE IX.

LES MÊMES, BONAVENTURE.

(Bonaventure, qui a écouté les dernières paroles du Parisien, s'approche de lui, et lui frappe sur l'épaule.)

BONAVENTURE. Va de l'avant!... va de l'avant, mon cadet... Si tu n'étais pas plus flâneur que ta langue... ça passerait encore... qu'est-ce que tu avais à faire dans la cale et que tu n'as pas fait?

FARAUD. J'y vais, quoi!...

BONAVENTURE. Oui, mais tu n'y as pas été à tems... L'ouvrage veut être faite à son heure... ça doublera ta ration pour à ce soir... tu m'entends... c'est moi qui commandera la manœuvre.

FARAUD, *à part.* Hum!... si un requin pouvait se trouver-là quand ma soupape fera son effet!

BONAVENTURE. Allons, file ton nœud, moussaillon, et plus vite que ça...

FARAUD, *à part.* C'est égal... je reviendrai chercher mon cruchon...

BONAVENTURE, *se retournant.* Qu'est-ce que t'as qualifié de cruchon?...

FARAUD. J'ai dit que moi j'étais un fier cruchon de m' faire rincer à coup d' garcette huit fois par semaine...

(Il sort en grommelant.)

SCENE X.

HENRI, BONAVENTURE.

BONAVENTURE. Nous v'là seuls... à nous deux, monsieur Henri, faut que j' vous parle... j'ai quelque chose à vous confier... mais, quelque chose d'important...

HENRI. Qu'est-ce donc, mon brave Bonaventure?... puis-je vous être utile?

BONAVENTURE. Oui, utile à me donner les moyens de vous prouver ma reconnaissance.

HENRI. Qu'ai-je donc fait pour vous?

BONAVENTURE. Rien, peut-être?.. .. Quand notre pauvre chirurgien a avalé sa gaffe, comme on dit... et qu'il n'y avait plus de ressource sur le brick pour le matelot malade!... qui est-ce qui a soigné le pauvre Bonaventure?... qui est-ce qui a calmé sa fièvre en lui sacrifiant sa ration de citron et de castonnade?... qui est-ce qui veillait auprès de son cadre, en priant le bon Dieu, comme un petit ange habillé en femme, tandis que Bonaventure jurait

comme un démon de l'enfer?... Votre épouse et vous... Je me vendrais par pièces et par morceaux pour vous prouver que la reconnaissance est une chose qui se trouve sous la veste du matelot.

HENRI. Je suis heureux de vous avoir obligé, mon brave garçon... n'en parlons plus...

BONAVENTURE. Si fait... parlons-en... et crânement... Ecoutez-moi, jeune homme... je ne sais pas ce qu'ils veulent faire de vous à Cayenne... mais, comme en général ils ne font pas grand'chose de bon nulle part... je n'ai pas de confiance dans leurs reliques... j'ai donc résolu dans ma tête de vous faire évader avant notre arrivée à la Guyane.

HENRI, *surpris*. Comment?

BONAVENTURE. Voici... (*Il regarde.*) On ne nous écoute pas? bon!.. On a signalé à l'horizon une terre que je soupçonne fort d'être l'île de Fernando... appartenant aux Portugais... j'ai demandé au capitaine la permission d'aller faire une reconnaissance, moi troisième dans la petite chaloupe... j'ai choisi deux matelots de Saint-Pol-de-Léon... des pays, sûrs et solides... Je vous emmène, vous et votre épouse... nous guettons pour ça le moment où le capitaine fait sa sieste... J'ai mis d'avance dans la chaloupe tout ce qui peut vous être nécessaire... et dans deux jours, au plus tard, je vous débarque sains et saufs sur les côtes du Brésil!.. Un mot... un oui!.. une poignée de main et ne vous occupez plus de rien; votre traversée est payée d'avance.

HENRI. Merci, mon brave... merci de votre bonne intention... mais je ne puis accepter.

BONAVENTURE. Est-il possible?

HENRI. Mais vous n'y pensez pas... ce serait trahir la confiance de ce bon capitaine...

BONAVENTURE. C'est juste! alors, prenez que je n'ai rien dit... mais c'est égal... réfléchissez toujours... vous avez le tems, nous ne partons que ce soir... Sans adieu, monsieur Henri.

LE CAPITAINE, *en dehors*. Allons donc! le déjeuner.

BONAVENTURE. V'là l'capitaine! pas un mot de tout ça devant lui... vous me feriez avoir de la peine... Maintenant, je vais travailler le cuir au Parisien... Il faut de l'ordre et de l'exactitude pour ne pas s'embrouiller.

(Il sort.)

SCENE XI.

BONAVENTURE, HENRI, LE CAPITAINE, FARAUD.

(Faraud, avec un bonnet de coton et un tablier blanc, apporte un plat et un panier où il y a tout ce qu'il faut pour le déjeuner.)

BONAVENTURE, *à Faraud*. Tiens! te v'là...

FARAUD. Oui.

(Il arrange le déjeuner sur la table.)

BONAVENTURE. Tu vas descendre, j'ai quelque chose à te dire.

FARAUD. Tout-à-l'heure, vous voyez bien que je suis occupé.

HENRI. Comment... c'est encore toi?

FARAUD. Pardine... est-ce que quelque chose irait bien, si le Parisien ne s'en mêlait pas?.. demandez au capitaine... il vous dira que je manie la casserole aussi bien que le rasoir.

LE CAPITAINE. Le fait est que ce drôle-là sait tous les métiers... Voyons, qu'est-ce que tu nous sers-là?

FARAUD. Un beau morceau de lard fumé... avec des jolies petits fayots autour...

LE CAPITAINE. Ah! oui, comme hier...

FARAUD. Pardon, capitaine... hier je vous ai servi un beau plat de fayots avec des petits morceaux de lard autour... ce n'était pas la même chose... je varie mes mets...

LE CAPITAINE. Ah! voici Mme Laurette.

SCENE XII.

LES MÊMES, LAURE, *avec un ruban dans les cheveux et une ceinture.*

LE CAPITAINE. Oh! comme vous voilà belle!..

LAURE. Pour vous plaire.

LE CAPITAINE. Petite coquette... Allons, mes amis, quand vous vous voudrez... et toi, Parisien, laisse-nous... nous saurons bien nous servir nous-mêmes.

AIR : *Quel repas.* (Semaine des Amours.)

Vite, allons,
Déjeunons.
Et si ma table est tant soit peu frugale,
De ces mets
Sans apprêts
C'est l'amitié qui fera tous les frais.

FARAUD.

En mer on n'va pas à la halle,
(*A part.*)
Près d'ma bouteill' qu'je n'peux saisir.
J'éprouv' le supplic' de Tantale,
Dieu!.. s'ils allaient la découvrir!

TOUS.

Vite, allons,
Détalons,
Déjeunons.
Si notre / Et si leur { table est tant soit peu frugale,
De ces mets
Sans apprêts
C'est l'amitié qui fera tous les frais.

(Les mousses sortent)

SCENE XIII.

LE CAPITAINE, HENRI, LAURE.

(Ils sont à table, le capitaine entre eux deux. Il se fait un instant de silence, pendant lequel Henri et Laure se contemplent mutuellement.)

LE CAPITAINE. Eh bien ! avez-vous bientôt fini de vous dévorer des yeux?

HENRI. Pardon, capitaine, pardon...

LE CAPITAINE. Il n'y a pas de mal, mes enfans, au contraire, ça me fait plaisir... de voir deux bons petits êtres... s'aimer comme ça... mais, pour l'instant, il s'agit d'autres chose... *(Il les sert.)* Savez-vous bien, mes amis, que nous faisons un tableau de famille comme nous voilà... c'est vrai, je me trouve bien là, entre vous deux... et tenez, je n'y vas pas par quatre chemins... je ne veux pas vous interroger... je ne connais pas vos intentions; mais vous êtes joliment délicats tous deux, pour bêcher et piocher comme font les déportés à Cayenne... Moi, je ne tiens pas plus à un pays qu'à un autre, et si vous aviez, comme il me semble, un peu d'amitié pour moi...

LAURE. Un peu d'amitié... beaucoup, monsieur, beaucoup!..

LE CAPITAINE. Je quitterais volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un sabot à présent, et si cela vous convenait... je m'établirais là-bas avec vous.

HENRI. Se peut-il?

LAURE, *enchantée.* Ça serait gentil.

LE CAPITAINE. Moi, voyez-vous, je n'ai pas plus de famille qu'un chien... cela m'ennuie... vous me feriez une petite société... Je vous aiderais à bien des choses, et j'ai amassé une bonne pacotille de contrebande assez honnête, dont nous vivrions et que je vous laisserais lorsque je viendrais à tourner l'œil, comme on dit poliment.

LAURE, *regardant son mari.* Tu ne réponds pas, Henri, à une offre aussi bienveillante ?

HENRI. Mais, capitaine, vous ne pouvez pas vivre avec des déportés...

LE CAPITAINE. Bah!.. je ne sais pas ce que vous avez fait... je ne veux pas le savoir... mais vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde... j'en ai fait bien d'autres que vous dans ma vie; allez, pauvres innocens.. . Par exemple, tant que vous serez sous ma garde, je ne vous lâcherai pas... il ne faut par vous y attendre : je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons .. mais une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amirali ni gouvernement... ni rien du tout...

HENRI. Je vous comprends, capitaine, mais...

LE CAPITAINE. Ah! pas tant de phrases... voyons, ça vous va-t-il?

LAURE. Quel beau rêve!.. quoi! au lieu d'être isolés, perdus dans ce vilain désert, nous aurions avec nous un ami.

LE CAPITAINE. Oui, comme vous dites, un ami!

HENRI. C'est trop de bonheur...

LE CAPITAINE, *gaîment.* Voilà qui est convenu... nous ne nous quitterons plus...

TOUS TROIS.

AIR *du Triolet bleu.*

Jurons-nous, mes amis,
Que, toujours bien unis.
Nous vivrons désormais
Sans nous quitter jamai
Il n'est pas de tourmens,
De chagrins si cuisans,
Qui ne soient allégés
Quand ils sont partagés.

LAURE.

Ah! quel doux avenir
Vous venez nous offrir!
Notre exil, grâce à vous, pourra donc s'embellir.
Par vos soins généreux,
Dans ces déserts affreux,
Nous allons retrouver encor des jours heureux.

TOUS TROIS.

Jurons-nous, mes amis, etc.

LE CAPITAINE, *élevant son verre et criant.* A notre éternelle amitié!

(Henri et Laure trinquent avec lui.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE LIEUTENANT, *tenant une grande dépêche scellée de trois cachets rouges.*

LE LIEUTENANT. Capitaine, nous entrons sous le premier degré de latitude nord, au vingt-septième de longitude, et, selon mes instructions, je vous apporte cette dépêche.

(Henri et Laure ne peuvent réprimer un mouvement d'effroi.)

LE CAPITAINE. Ah! mon Dieu! je n'y

pensais plus, moi, à cette maudite lettre... (*Il se lève et prend la dépêche*) Comment, lieutenant, vous êtes sûr que nous sommes... (*A part.*) C'est drôle... on dirait que je tremble...

HENRI. Qu'avez-vous donc, capitaine?

LE CAPITAINE, *cherchant à dissimuler son trouble.* Moi!... rien, mes enfans! pourquoi aurais-je quelque chose? cette lettre... parbleu... c'est tout simple... probablement il s'agit de...

HENRI. Vous ne l'ouvrez pas?...

LE CAPITAINE. Tout-à-l'heure... que diable... rien ne presse... et puis, c'est peut-être quelque ordre secret...

HENRI, *à part.* Il veut être seul... viens, Laure...

(Il se lève.)

LAURE, *bas.* Ami, j'ai peur...

HENRI. Enfant! et de quoi?... ne vois-tu pas comme le capitaine a l'air rassuré...

LE CAPITAINE, *tremblant.* Certainement... je n'ai pas la moindre inquiétude, moi... Ah! bien, oui... de l'inquiétude... pourquoi en aurais-je?

(Il s'efforce de rire.)

HENRI, *lui tendant la main.* Sans adieu, capitaine...

LE CAPITAINE. Au revoir, mes amis... Ah ça, nous reparlerons de nos projets de tout-à-l'heure... ça tient toujours, pas vrai...

HENRI *et* LAURE. Comment donc!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(A voix basse et tristement.)

Jurons-nous, mes amis, etc.

LE CAPITAINE.

Jurons-nous, mes amis, etc.

(*Laure prend le bras d'Henri et sort avec lui en regardant le capitaine avec inquiétude. Le lieutenant sort aussi.*)

SCÈNE XV.

LE CAPITAINE *tenant la lettre.*

Je ne suis pas un poltron; j'ai sauté vingt fois à l'abordage... et je n'ose aborder cette grande coquine de lettre. Cependant, c'est mon devoir... Mon devoir!... (*Avec colère.*) Maudite lettre... scélérate de lettre... es-tu laide... c'est vrai... avec ses trois cachets on dirait d'une figure qui vous regarde... et d'une mauvaise figure encore... Ces deux petits yeux rouges... comme des yeux de serpent... et cette grande gueule béante qui vous fait la grimace... Après ça, je suis là à me faire du mal... c'est peut-être une bonne nouvelle qu'il y a dedans... Dam!... c'est possible... une fois, par hasard, le Directoire peut bien avoir eu envie d'être généreux... pour la rareté du fait... Allons, allons! prenons mon courage à deux mains... et puisque maintenant j'ai le droit de briser ces cachets... (*Il brise les cachets et jette l'enveloppe par terre.*) Voilà l'ordre, le voilà!... (*Il déploie le papier qui était dans l'enveloppe et lit tout bas. Musique sourde, fragment de* Robin des bois.) Ah! mon Dieu!.. est-il possible!.. ai-je bien lu?... (*Il se frotte les yeux.*) Mais oui, oui... Ah! malheureux!...

(Il s'assied accablé, tenant la lettre à la main, et les yeux fixés à terre.)

SCÈNE XVI.

LE CAPITAINE, HENRI.

HENRI *arrive lentement et se tient debout devant le capitaine qui ne le voit pas, enfin il rompt le silence, et dit :* Capitaine!...

LE CAPITAINE, *levant les yeux lentement.* Vous voilà!...

HENRI, *froidement.* Je suppose que vous avez à me parler...

LE CAPITAINE, *se levant.* Donnez-moi le bras... promenons-nous un moment sur le pont... Votre petite femme ne doit pas être loin... il faut qu'elle ne se doute de rien...

HENRI. Il y a donc quelque chose?

LE CAPITAINE, *avec peine.* Oui.... Ah ça! mon cher ami, mon bon Henri... que diable avez-vous donc fait à ces chiens de Directeurs, qui sont là-bas comme cinq morceaux de roi?... Il paraît qu'ils vous en veulent fièrement!...

HENRI. Oh! mon Dieu!... capitaine, pas grand' chose... trois couplets sur le Directoire...

LE CAPITAINE, *stupéfait.* Voilà tout?...

HENRI. Pas autre chose. Les couplets n'étaient même pas trop bons... j'ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force.. jugé le 16, condamné à mort, d'abord; et puis à la déportation, par bienveillance.

LE CAPITAINE. Par bienveillance!... gredins!... Ils n'ont pas voulu que leur vengeance eût trop de témoins... ils ont été honteux... cela ne leur arrive pas souvent.... mais, c'est dur.... pour trois couplets!.... Eh bien, Henri, vous me regardez en souriant.... vous faites assez bonne contenance... Oh! c'est que vous ne savez pas...

HENRI, *avec un sourire de tristesse.* Je m'en doute...

LE CAPITAINE, *après un silence*. Cette lettre me donne l'ordre de vous fusiller.

HENRI, *avec douceur*. Ma pauvre petite femme !...

LE CAPITAINE, *ému*. L'arrêt de mort est là, en règle, et l'ordre d'exécution signé, paraphé, scellé...

HENRI. Vous ne pouvez manquer à vos devoirs... Je voudrais seulement parler un peu à Laure, et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas. (*Le capitaine lui serre la main, parce qu'il lui est impossible de parler.*) Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi, de ce qui vous reste à faire... mais qu'y pouvons nous ?... Je compte sur vous pour lui conserver le peu qui m'appartient, pour garantir sa vie, son honneur...

LE CAPITAINE. Oui... c'est un soin qui me regarde... c'est un précieux héritage que vous me laissez là... Je le disputerais à toute la terre... vous m'avez bien jugé... Mais je n'y tiens plus... il faut se hâter d'en finir... Entre braves gens on s'entend de reste... allez la revoir, et dépêchons-nous...

HENRI. Oui, capitaine...

LE CAPITAINE. Ah ça !... si j'ai un conseil à vous donner... c'est de ne pas lui parler de ça.... nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ça me regarde...

HENRI, *d'une voix entrecoupée*. Cela vaut mieux en effet... d'ailleurs... les adieux... les adieux, cela affaiblit...

LE CAPITAINE. Oui, oui, ne soyez pas enfant... Surtout, mon ami ne l'embrassez pas, si vous pouvez, ou vous êtes perdu... Allons, une bonne poignée de main... et allez !...

(Henri sort.)

SCÈNE XVII.

LE CAPITAINE, *seul*.

Mais, c'est une infamie !.. un assassinat !.. et c'est moi... moi !... qui suis forcé... car il n'y a pas à dire... il faut que j'obéisse... il le faut... je voudrais le sauver... est-ce que je le pourrais ? le gouverneur de la Guyane doit avoir reçu des ordres par d'autres bâtimens... et...

SCÈNE XVIII.

LE CAPITAINE, LE LIEUTENANT, *puis* BONAVENTURE, *un peu en arrière*.

LE CAPITAINE Ah ! vous voilà, lieutenant !... Faites préparer la chaloupe.... mettez-y quatre soldats de l'infanterie que nous avons à bord. Vous emmènerez avec vous M. Henri, notre passager, vous gagnerez le large... et quand vous serez à distance du bâtiment, vous le fusillerez.

LE LIEUTENANT, *stupéfait*. Capitaine !...

LE CAPITAINE, *d'un ton de voix altéré*. Vous le fusillerez... il faut obéir.

LE LIEUTENANT. Obéir !...

LE CAPITAINE. J'obéis bien au Directoire, moi !... (*Avec sang-froid.*) J'ai choisi ce mode d'exécution pour que la petite femme ne voie rien.

LE LIEUTENANT. Elle entendra...

LE CAPITAINE. Il faudra bien qu'elle finisse par le savoir.

BONAVENTURE, *qui est entré un peu après le lieutenant, frappant du pied*. Coquin de métier !...

LE CAPITAINE, *à Bonaventure*. Avance, toi... Tu commanderas l'embarcation...

BONAVENTURE. Oui, capitaine... oui... Eh !... (*Il sanglotte.*) Tenez, voilà que je pleure comme un enfant...

LE CAPITAINE. Tu pleures... tu pleures... Est-ce que tu n'es pas un homme ?

BONAVENTURE. Si, par Dieu, je suis un homme ! un homme comme vous... et... vous pleurez bien, vous, capitaine...

LE CAPITAINE. Tu crois ?...

BONAVENTURE. Et le lieutenant aussi...

LE LIEUTENANT. Je ne m'en cache pas...

LE CAPITAINE.

AIR : *Je n'ai pas vu ces moissons de lauriers.*

Qui dirait à nous voir tous trois,
Essuyant ces terribles larmes,
Que des marins suivant les dures lois.
Chacun de nous a vieilli dans les armes ?
Que jouant avec son tombeau,
Il donne la mort ou l'affronte !...
Oui, mais ici remplacer le bourreau,
Car nous faisons l'office du bourreau !...
Ah ! nous pouvons pleurer sans honte !

LE LIEUTENANT. Il faut pourtant cacher cela au pauvre condamné.

LE CAPITAINE. Et à sa jeune femme !...

BONAVENTURE. Et à nous-même, si nous le pouvions.

LE CAPITAINE. Pas trop de réflexions. ça amollit .. Marchez, enfans, que je ne revoie pas mon pauvre Henri.

(Le lieutenant et Bonaventure sortent tout consternés.)

SCÈNE XIX.

LE CAPITAINE *seul.*

AIR *de la Colonne.*

Vingt fois, en lançant la mitraille,
Mon feu décimait l'ennemi,
Mais c'était une représaille,
Car son canon grondait aussi,
Et nous balayait sans merci.
Mais cette mort dont la rigueur extrême
Aujourd'hui me fait frissonner,
Sans crime alors je pouvais la donner,
Puisque je l'affrontais moi-même.

Mais un homme seul, sans défense... lui envoyer quatre balles dans la tête!... Et pourquoi?... pour une chanson!.. (*Regardant par-dessus le bord du brick.*) Le voilà, le pauvre garçon... il descend dans la chaloupe... il me fait un signe d'adieu... Il n'a pas de rancune!... Au fait, il me rend justice... il sait bien qu'il n'y a pas de ma faute... (*Faisant signe de la main.*) Adieu, adieu pour toujours...

(Laure entre sur les derniers mots du capitaine.)

SCÈNE XX.

LE CAPITAINE, LAURE.

LAURE. Pour toujours?... adieu!... A qui donc?

LE CAPITAINE *se mettant devant elle, et la ramenant au milieu du théâtre.*) Eh bien! quoi?... adieu... à un ami...

LAURE, *appuyant.* Mais, vous disiez pour toujours.

LE CAPITAINE, *embarrassé.* Ah!... c'est-à-dire... on se retrouve, on se retrouve tôt ou tard... et quelque part...

LAURE *inquiète.* Ah!... et où va donc mon mari?... pourquoi cette idée subite d'aller à la découverte de cette terre qu'on voit à l'horizon?...

LE CAPITAINE. Un passager s'ennuie à bord... une distraction.....

LAURE Mais, s'il y avait du danger?

LE CAPITAINE. Quel danger voulez-vous qu'il y ait?... D'ailleurs, dans une chaloupe ou sur un vaisseau?... la mort frappe partout... (*A part.*) Il faut la préparer.

LAURE, *avec un frémissement.* La mort!.. la mort!... Comme vous me dites cela, capitaine!

LE CAPITAINE, *balbutiant.* Je vous dis cela... Dam!... c'est que...

LAURE, *le regardant* Vous êtes pâle... *Lui prenant la main.*) Vous tremblez!... Que se passe-t-il donc?...

LE CAPITAINE. Mais rien, je vous assure.

LAURE. Si... si... il y a quelque chose. Tenez.. je vois des larmes dans vos yeux...

LE CAPITAINE. Dam!... ma pauvre enfant, il arrive des circonstances dans la vie où il faut du courage...

LAURE. Du courage!...

LE CAPITAINE. Et souvent, au moment où l'on s'y attend le moins, le coup le plus cruel...

LAURE. Que voulez-vous dire?

LE CAPITAINE. L'ordre le plus rigoureux...

(Tout en parlant il froisse machinalement l'ordre du Directoire.)

LAURE *s'en empare et le parcourt rapidement. A peine a-t-elle lu qu'elle pousse un grand cri.* Fusillé!... ah!..

(Elle tombe sans connaissance dans les bras du capitaine.)

LE CAPITAINE, *dans le plus grand trouble.* Hein?... Mille tonnerres!... Laurette!... Laurette!... Elle est morte!... Au secours!... accourez.... au secours!... Et pas de chirurgien!... Tout le monde!...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, MATELOTS, MOUSSES, *puis* FARAUD.

FARAUD, *accourant.* Eh bien, quoi?... qu'est-ce qu'il y a?... Ah! pauvre petite femme!...

LE CAPITAINE *auprès d'elle.* Elle ne revient pas... (*Avec désespoir.*) Elle est morte!... elle est morte!...

LE LIEUTENANT. Eh! non... il ne lui faut que de l'air, quelques cordiaux...

LE CAPITAINE. Et rien... rien...

FARAUD. Attendez... j'ai quelque chose, moi...

LE CAPITAINE. Toi!...

FARAUD, *allant prendre son cruchon.* Eh! oui... toujours des moyens, le Parisien. Du rhum!... vrai Jamaïque... Ça ferait revenir un mort... (*Il casse le cruchon.* Tiens!... ça ne sent rien. (*Il le renverse.*) Pas de liquide...

LE CAPITAINE, Donne donc... (*Il saisit brusquement la cruche, il en sort des papiers.*) Que vois-je? une bouteille de sauvetage? (*Prenant les papiers. — Musique. — Il lit.*) « La corvette *la Décade*, capitaine Dubreuil, a péri corps et biens en » vu edes côtes du Brésil, dans la nuit du.. (*S'interrompant.*) C'était hier.. (*Il lit.*)

« Elle portait à Cayenne la nouvelle de la » chute du Directoire exécutif. »

LE LIEUTENANT. Est-il possible !...

LE CAPITAINE. « Et de l'avènement du » général Bonaparte au consulat. »

LE LIEUTENANT, *prenant d'autres papiers*.. Et les journaux de Paris...

LE CAPITAINE, *lisant*. « Toute réaction » a cessé en France... Les déportés vont » être rappelés dans leur patrie. » (*Avec explosion et en déchirant l'ordre du directoire.*) Mais alors ces ordres-là ne valent plus rien. Et ce malheureux !... S'il en est tems encore, courez... volez... toutes les embarcations en mer... Des signaux.... mon porte-voix... Que la chaloupe revienne !...

FARAUD, *grimpant aux cordages*. Comment, c'est dans la chaloupe ?

(Au commandement du capitaine plusieurs matelots sont descendus avec un aspirant. Le lieutenant et le reste de l'équipage regardent au loin avec anxiété. Musique jusqu'à la fin)

LE LIEUTENANT, *regardant*. La voilà, capitaine, à une encablure de nous...

LE CAPITAINE. Elle s'arrête... les soldats lèvent leurs armes... (*Criant d'une voix étouffée.*) Arrêtez...

LE LIEUTENANT. Ils mettent en joue !...

LE CAPITAINE, *se cachant la figure dans ses mains*. C'en est fait !...

FARAUD. Ah ! mon Dieu, capitaine, la chaloupe vient d'enfoncer.

LE CAPITAINE. Est-il possible ?...

FARAUD. Ma soupape a fait son jeu !...

LE LIEUTENANT. Tenez, capitaine, tous les hommes de l'embarcation reviennent à la nage.

LE CAPITAINE. Et Henri ?...

FARAUD. Je le vois... je le vois, capitaine !... il fait sa coupe...

LE CAPITAINE, *au bord du brick*. Grâce ! mon ami, grâce !.. Et cette enfant. (*Revenant à Laure et lui criant dans l'oreille.*) Il est sauvé !... grâce !.. grâce...

TOUS, *criant*. Grâce !

(On jette des cordes à la mer. Bonaventure y grimpe le premier et paraît à cheval sur le bord du brick, il est tout mouillé. Henri le suit. Laurette court au devant de lui. et se jette dans ses bras. Le capitaine les ramène sur le devant de la scène. Groupe de marins au second plan.)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, BONAVENTURE, HENRI.

LE CAPITAINE. Vous êtes sauvé, mon ami... et la France aussi !...

AIR : *Vaudeville de M. Cagnard.*

Rassurez-vous, enfans, plus de tristesse,
Plus de danger, loin de vous il a fui;
De nos tyrans enfin le règne cesse,
Sur l'horizon un nouvel astre a lui,
Et son éclat vous protège aujourd'hui.
O mon pays, rappelle ton courage,
Car ce héros va fixer tes destins,
C'est l'arc-en-ciel qui vient après l'orage,
Et dont l'aspect rend l'espoir aux marins...

CHOEUR.

C'est l'arc-en-ciel, etc.

HENRI. Ma Laurette....... mon brave capitaine... Mais dites-moi donc au moins à qui je suis redevable...

FARAUD. A qui? au Parisien... toujours au Parisien !... Votre grâce, la chute du Directoire, l'avènement du général Bonaparte, j'ai pêché tout ça d'un coup de filet.. tout ça s'est trouvé au fond de ma bouteille, et elle n'avait pas de cachet rouge.

LE CAPITAINE. Il a raison... c'est la première fois de sa vie qu'il a été bon à quelque chose... Allons, enfans, notre mission est terminée, rien ne nous appelle plus à Cayenne, cinglons vers notre belle France.

FARAUD. Et en route pour le faubourg Saint-Martin.

CHOEUR.

AIR *des Deux Reines*.

Alerte, amis, plus de repos,
Nous avons un bon vent, le ciel est sans nuage.
Bientôt nous oublirons nos maux,
Au terme de notre voyage.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

١٢٠٢



